Philippe Aubert de Gaspé



LES ANCIENS CANADIENS

ÉDITION CRITIQUE
PAR AURÉLIEN BOIVIN

BNM

Les Anciens Canadiens

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

directeur

Jean-Louis Major

comité éditorial

† Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : le CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Philippe Aubert de Gaspé

LES ANCIENS CANADIENS

Édition critique
par
AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval

avec une introduction de
MAURICE LEMIRE

et avec la collaboration de
JEAN-LOUIS MAJOR et YVAN G. LEPAGE

2007
Les Presses de l'Université de Montréal

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition. Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

---

Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871)

Les Anciens Canadiens

(Bibliothèque du Nouveau Monde)
Éd. originale: Québec: Desbarats et Derbishire, 1863.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7606-2001-8

I. Boivin, Aurélien; Lemire, Maurice; Lepage, Yvan G.; Major, Jean-Louis
II. Titre. III. Collection.

PS8401.U2A86 2007 C843'.3 C2006-941019-4
PQ9401.U2A86 2007

Typographie et montage: Marie-Andrée Donovan

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 978-2-7606-2001-8
Dépôt légal, 1er trimestre 2007
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2007

Au regretté Luc Lacourcière,
qui rêvait d'une telle édition et
qui m'a encouragé à marcher sur ses pas

Page laissée blanche

Introduction

PARCE QU'IL CONTRIBUE dans une large mesure à définir une identité canadienne, le roman *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé représente l'une des œuvres les plus importantes du XIX^e siècle. Certains critiques attirés par cet aspect identitaire n'ont voulu y voir qu'une suite de tableaux de mœurs reliés par une faible intrigue. Aubert de Gaspé aurait ainsi fait taire sa faculté fabulatrice, pour copier la réalité telle qu'elle se présentait à lui. Une telle lecture est-elle justifiée? Jusqu'à quel point le romancier n'a-t-il pas reconstruit un monde pour y faire passer son interprétation?

Pour répondre à ces questions, nous examinerons d'abord la biographie de l'auteur, en tâchant d'en découvrir les lignes directrices. Grâce à ces données, nous pourrons mieux percevoir les transformations qu'il a fait subir aux événements et aux personnes pour les inscrire dans la fiction. Ensuite, nous passerons en revue les différentes lectures que la critique a faites de cette œuvre, pour savoir si l'on est parvenu à lui donner toute sa signification. Enfin, nous proposerons la lecture qui nous paraît la plus pertinente, compte tenu des recherches récentes.

La famille

L'ancêtre de Philippe Aubert de Gaspé, Charles Aubert de La Chesnaye (1632-1702), arrive au pays en 1655 en tant que

représentant d'un groupe de marchands de Rouen. Cette position l'initie rapidement aux arcanes du commerce: deux ans plus tard, il se lance en affaires à son propre compte. En 1663, il obtient la ferme de la traite des fourrures pour le poste de Tadoussac. Comme les marchés sont alors en pleine expansion, il s'enrichit rapidement. Il se porte acquéreur de nombreuses seigneuries, qui sont alors de peu de rapport, vu la faible population. Anobli en 1693, il voit cependant sa fortune soumise aux fluctuations du commerce de la fourrure. Moins en demande pour la confection des feutres, le castor canadien sature le marché français à la fin du XVII^e siècle. Comme les prix sont en chute libre, aucun groupe de commerce en France n'est intéressé à racheter la ferme. Pour sauver leurs avoirs, les coloniaux créent une nouvelle compagnie, appelée Compagnie de la Colonie. Aubert de La Chesnaye en est le principal actionnaire, mais il ne parvient pas à la redresser. Il meurt à peu près ruiné, en 1702. En guise d'héritage, il lègue à ses enfants un nom et tout un réseau de relations dont ils pourront profiter. En effet, ses trois épouses successives proviennent des meilleures familles du pays, les Couillard, les Juchereau de La Ferté et les Denys de La Ronde.

Son fils Pierre Aubert, né de Louise Juchereau, est le premier à prendre le nom de Gaspé. On ne sait trop s'il rachète la seigneurie de Port-Joli ou s'il en hérite, mais ses quelques censitaires ne lui permettent pas de vivre de ses cens et rentes. Grâce à son nom plus qu'à sa fortune, il peut cependant conclure des mariages avantageux. En 1699, il épouse Jacqueline-Catherine Juchereau de Saint-Denys. Après le décès de cette dernière, il épouse, en 1711, Madeleine-Angélique Legardeur de Tilly, héritière de la seigneurie de Saint-Antoine-de-Tilly. C'est là qu'il passe la majeure partie de son temps jusqu'à sa mort en 1731.

Ignace-Philippe (1714-1787), grand-père de l'auteur des *Anciens Canadiens*, opte pour l'armée. Il passe trente-trois ans

sous les drapeaux et participe à de nombreux engagements qui marquent l'histoire de la Nouvelle-France. Il serait fort surprenant qu'il se soit occupé de faire construire un « opulent manoir » à Saint-Jean-Port-Joli, ce qui n'empêche pas son biographe, Jacques Castonguay, d'écrire : « Son manoir ayant été brûlé par l'envahisseur l'automne précédent, il fut contraint de s'établir temporairement dans ce qui restait du moulin seigneurial » (Jacques Castonguay, *DBC*, t. IV, p. 37). S'agissait-il d'un manoir ou d'une simple maison de ferme ? En tant qu'officier, Gaspé recevait sa solde régulièrement, mais rien qui lui permettait de mener grand train. En 1765, Port-Joli ne comptait que 393 habitants, ce qui est bien peu en comparaison de seigneuries de bon rapport comme l'Île Jésus ou la côte de Beaupré. La maison de ferme incendiée par les Anglais ne devait donc rien avoir de l'« opulent manoir » des *Anciens Canadiens*, et la défaite de 1759 ruinait plus la famille Gaspé par la destruction de sa maison de Québec que par celle du manoir seigneurial. Et si les Aubert de Gaspé se réfugient au moulin du lac des Trois-Saumons, c'est parce qu'ils ne peuvent plus habiter Québec : licencié de l'armée, Ignace-Philippe doit désormais se consacrer à sa seigneurie, où il construit un manoir à la mesure de ses moyens.

Le régime anglais change passablement la donne pour les seigneurs. Jusqu'à la Conquête, les Canadiens avaient manifesté une grande mobilité : les guerres incessantes tant contre les Anglais que contre les Sauvages les appelaient sous les armes ; le commerce des fourrures, toujours très populaire, attirait la jeunesse vers les Pays d'en haut ; plusieurs colons songeaient, comme le montre Jacques Mathieu, à s'établir dans la vallée de l'Ohio. Le traité de Paris réduit la province de Québec à la seule vallée du Saint-Laurent et, pour la première fois, les francophones se trouvent confinés à un territoire bien délimité. C'est ainsi que les seigneuries, plus ou moins désertes jusqu'alors,

commencent à se peupler. En vingt ans, la population de Port-Joli aura presque triplé, passant de 393 habitants en 1765 à 1100 en 1787. De plus, le gouverneur Guy Carleton, alarmé par la révolution américaine, songe à fidéliser la population canadienne à la couronne britannique par l'entremise de la noblesse. Enfin, un mariage opportun consacre la bonne fortune de Pierre-Ignace: le 28 janvier 1786, il épouse Catherine, fille de Charles-François Tarieu de Lanaudière, promu aide de camp du gouverneur en récompense de sa conduite valeureuse lors de l'invasion américaine en 1775. Seigneur de La Pérade et du lac Maskinongé, Lanaudière ne marchande pas sa loyauté envers les conquérants. Il profite de sa position privilégiée auprès du gouverneur pour promouvoir les intérêts de sa famille. Il se confond si bien avec l'élite anglaise que John Lambert a pu écrire de lui qu'en tout il semblait un Anglais (*Travels through the States of North America*, London, 1799). François Baby, un autre parent par alliance, sait gagner la confiance du gouverneur par sa conduite lors de l'invasion américaine. Beau-frère de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé par son mariage avec Marie-Anne Tarieu de Lanaudière, l'habile commerçant est nommé conseiller législatif, en 1778, et est l'un des rares Canadiens à avoir gagné l'amitié du gouverneur Haldimand. Très anglicisé, Baby comptait parmi ses intimes les plus ardents bureaucrates de l'époque, Jonathan Sewell, Herman Witsius Ryland et William Smith. On ne s'étonne donc pas que Pierre-Ignace ait été nommé conseiller législatif, à son tour, en 1812.

Bien que de noblesse récente, la famille Aubert de Gaspé adopte très rapidement un comportement de classe: elle compte sur les alliances et sur les faveurs du régime pour conforter sa place dans la société. Par les mariages, elle s'apparente aux meilleures familles du pays; de plus, le peuplement rapide des seigneuries augmente ses revenus et son influence sociale. Ce mouvement de valorisation des seigneuries est amplifié par les

marchands anglais, qui, bien qu'opposés à la tenure seigneuriale, achètent de nombreuses terres, consolidant ainsi une institution en pleine croissance. Dans son essai *A Political and Historical Account of Lower Canada* (1830), Pierre-Jean de Sales Laterrière fait une distinction appropriée entre l'ancienne noblesse et la nouvelle classe des seigneurs, qui, presque tous issus de la bourgeoisie, ne dédaignent aucunement les affaires. Constituée autant de Français que d'Anglais, cette dernière ignore encore le nationalisme naissant: le changement d'allégeance ne semble pas la troubler. Ainsi, le protagoniste des *Anciens Canadiens*, s'étant bien acquitté de ses devoirs envers le roi de France, prêtera serment au roi d'Angleterre avec la même fidélité, quand le sort des armes en aura décidé autrement.

Philippe-Joseph Aubert de Gaspé

Philippe-Joseph Aubert de Gaspé naît à Québec le 30 octobre 1786, dans la maison de sa grand-mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière. Neuf jours plus tard, ses parents l'amènent au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, où il passera sa petite enfance. Mariés depuis le 28 janvier, les nouveaux époux ne semblent pas à cette époque passer les hivers à Québec, peut-être à cause de la modestie de leurs moyens. Cela n'empêche pas le père d'obtenir, en 1787, le poste de juge de paix pour le district de Québec. Philippe le qualifie de «haut torie», car il jouit de la protection de Charles de Lanaudière et de François Baby. Très entiché des prérogatives de sa classe, il signe, en 1788, une pétition pour s'opposer à la constitution d'une Chambre d'assemblée, qui aurait assuré une représentation populaire. À la mort de sa mère en 1789, Pierre-Ignace hérite de la seigneurie et s'occupe avec succès de son peuplement. Les revenus de sa seigneurie lui permettent de vivre dans une certaine aisance et de tenir son rang dans la bonne société. Ami de Jonathan Sewell et de Witsius Ryland, il a ses entrées

au château Saint-Louis, où lady Dorchester a des attentions spéciales pour les Gaspé.

De nombreux deuils attristent cependant la famille : des sept enfants Gaspé, deux seulement atteignent l'âge adulte, mais Philippe en parle peu, pas plus d'ailleurs qu'il ne parle de sa première éducation. « Au dire de mes parents, écrit-il dans ses *Mémoires*, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire pendant mon enfance » (p. 13). C'est à ce titre qu'il s'autorisera plus tard à écrire, car, dira-t-il, il se remémorait des anecdotes que tous ses contemporains avaient oubliées. L'enfant retient beaucoup parce qu'il écoute beaucoup, dans un milieu qui affectionne la conversation. La nombreuse maisonnée qui habite le manoir et surtout les voyageurs auxquels on offre l'hospitalité ont beaucoup à raconter, et personne ne se prive de bons mots. Autre qualité qu'il s'attribue : la franchise. « Je suis né naturellement véridique, écrira-t-il, je ne crois pas avoir fait un seul mensonge à mes parents... ». Il fera profession, dans ses écrits, de s'exprimer sans détour et sans crainte des mots. Mais nous verrons jusqu'à quel point il faut lui faire confiance sur ce sujet.

Quand il atteint ses neuf ans, le jeune Gaspé est placé à Québec, dans une pension tenue par les sœurs Catherine et Charlotte Chôlette. On peut supposer que c'est sa première fréquentation régulière d'une école : l'Instruction royale ne débutera qu'en 1801, et encore, dans certains milieux seulement. Mais Philippe n'aura pas à souffrir de cette carence, car ses parents suppléent avantageusement au manque d'instituteur. Dès son enfance, sa mère lui enseigne la lecture et lui fait apprendre toutes les fables de La Fontaine par cœur. Dans ses *Mémoires*, Philippe Aubert de Gaspé révèle peu de chose sur ses études à la pension Chôlette et sur ses deux compagnons de pension, Étienne-Pascal Taché et Gaspard Couillard. Il préfère rapporter ses espièglerie avec Charles Bezeau et d'autres

gamins du même acabit. Ses fredaines ne lui attirent pourtant pas l'animosité de son entourage : « J'aurais grand tort de me reprocher de les avoir tourmentées [les sœurs Chôlette] pendant l'espace de trois ans, car, malgré mes espièglerie, je n'en étais pas moins l'enfant gâté de la maison » (*ibid.*, p. 138). Pendant son séjour en pension, l'enfant manifeste un trait dominant de son caractère, une certaine propension à l'ostentation. Le petit animal savant que sa mère promenait dans les salons est devenu un petit casse-cou qui se doit de relever tous les défis. Avec une désinvolture toute aristocratique, il s'attache plus à la beauté du geste qu'à son résultat. Le mémorialiste confessera cependant : « [...] dès que j'eus fait la connaissance de Pierre de Sales Laterrière, nous devînmes amis inséparables. Gamin redoutable comme moi, pendant son enfance, son père, ainsi que le mien, se vit obligé de le mettre pensionnaire au séminaire de Québec » (*ibid.*, p. 232).

Le cours que suit le jeune Gaspé est inspiré de la *Ratio studiorum* des Jésuites. Il repose sur un enseignement essentiellement littéraire, qui, par une lente gradation dans les matières, va de la grammaire à la rhétorique. Ce cours ne considérant comme littéraires que les textes des auteurs latins et grecs, seules les langues anciennes y sont enseignées. Après la maîtrise grammaticale et syntaxique, l'élève s'applique à l'imitation des grands modèles classiques. Si Gaspé cite à l'occasion quelques vers latins ou fait allusion à quelque situation mythologique, il s'appuie moins qu'un Napoléon Bourassa ou un Antoine Gérin-Lajoie sur une intertextualité classique. On peut en déduire qu'il s'intéressait assez peu à ses études. Pour lui, le collège aura d'abord été un endroit où nouer des amitiés durables.

Il se remémore avec plaisir une réunion de ses camarades de classe au lac Trois-Saumons, le 20 août 1801. Du collège lui-même il retient le comité de la pipe, dont les membres

déployaient une rare ingéniosité pour satisfaire leur plaisir. Puis il trace des portraits de ses camarades qui se sont illustrés. Il ne pouvait évidemment pas éviter Louis-Joseph Papineau, qui faisait l'envie des autres élèves parce qu'il avait la permission de lire en tout temps. Pourtant, ce genre studieux répond mal à l'objectif divertissant que le mémorialiste s'est fixé. Gaspé ressent plus d'affinités pour le futur D^r^ Joseph Painchaud, qu'il appréciait pour son esprit caustique et qu'il considérait comme «l'éternel railleur [qui] distribuait les épigrammes à droite et à gauche» (*ibid.*, p. 252). Il rapporte encore les destinées exceptionnelles de deux de ses camarades, Rémi Vallière de Saint-Réal et Louis Plamondon, tous deux d'humble extraction, mais recueillis par des ecclésiastiques qui leur ont permis de développer pleinement leur talent. La rapidité phénoménale avec laquelle Vallière apprend le fascine. C'est cependant avec Pierre de Sales Laterrière qu'il sympathise le plus, parce qu'ils sont aussi capables l'un que l'autre des quatre cents coups. Ce petit monde étudiant n'est cependant pas d'une parfaite homogénéité, car les fils d'habitant y font les frais des traits d'esprit: «Ce qui nous amusait le plus étaient les chansons qu'il [Plamondon] improvisait dans le style burlesque des habitants pour tourmenter les jeunes campagnards du pensionnat» (*ibid.*, p. 266). La classe du séminaire est à l'image du Canada d'alors: les Anglais nouvellement établis au pays envoient leurs fils au Séminaire pour apprendre le français. Gaspé se lie d'amitié avec eux et en garde un excellent souvenir, même s'il ne les revoit presque jamais.

En 1804, Aubert de Gaspé commence ses classes de philosophie au Séminaire comme externe. Il loge chez J. Jackson pour apprendre l'anglais. Ce stage de deux ans suffira à le rendre parfaitement bilingue et, surtout, lui donnera accès à la littérature anglaise. En 1806, il s'inscrit comme clerc chez Jonathan Sewell, dont le «cabinet, écrivent Murray Greenwood et James H. Lambert, était probablement le plus prestigieux de la colonie» (*DBC*, t. VII, p. 849).

Le choix d'un patron était alors décisif dans une carrière. Il ne comportait pas seulement une adhésion aux méthodes du maître, mais aussi à son parti politique. Sewell était un loyaliste qui avait quitté les colonies américaines après la révolution. Réfugié en Angleterre, il était revenu d'abord au Nouveau-Brunswick, puis avait décidé de s'établir à Québec, où il escomptait de meilleures chances d'avancement. Nommé solliciteur général et inspecteur du Domaine du roi en 1793, il devient procureur général en mai 1795. L'année suivante, il épouse Henrietta Smith, fille du juge en chef William Smith. Avec John Young et Pierre De Bonne, il ne tarde pas à devenir un des piliers du parti bureaucrate: il cumule bientôt les fonctions de juge en chef et de président du Conseil exécutif et du Conseil législatif. Reconnu pour son hostilité aux Canadiens, Sewell considère les membres du Parti canadien comme des démagogues qui abusent de la bonne foi des habitants: il est à l'origine de toutes les mesures coercitives prises tant par Craig que par Dalhousie. L'admission du jeune Aubert de Gaspé dans son étude témoigne à la fois de la position sociale de la famille et de son engagement politique.

Aux yeux du jeune homme qu'est alors Aubert de Gaspé, le stage de cléricature apparaît comme complètement inutile. Comme tant d'autres clercs au XIX^e siècle, il s'ennuie à la lecture de la Coutume de Paris: «Je bâillais à me disloquer la mâchoire depuis quelques jours sur ma chère "coutume [*sic*] de Paris", raconte-t-il dans ses *Mémoires*, lorsque je fis une singulière découverte dans notre bureau» (p. 308). C'était *Les Ruines* de Volney. Puis il ajoute candidement: «J'avouerai, à ma honte, que je ne repris la lecture de la Coutume de Paris, qu'après avoir terminé celle des *Ruines* du citoyen Volney» (p. 310).

Pour nombre de jeunes gens, la période de cléricature est une sorte d'affranchissement intellectuel, après les contraintes du collège. La Bibliothèque de Québec, fondée par Haldimand

et érigée à proximité du Séminaire, «contenait une collection complète de toutes les œuvres des philosophes modernes» (*ibid.*, p. 314). Même s'il fallait payer une guinée pour l'abonnement, la jeunesse dorée ne s'en privait pas: «Un jeune homme à la sortie d'un collège lit le plus souvent les philosophes modernes plutôt par curiosité que par un autre motif, sans se douter des dangers auxquels sa foi est exposée» (*ibid.*). Même s'il aborde Voltaire, Rousseau et d'Alembert, Gaspé reste moins marqué par eux que par les écrivains anglais. Peut-être est-ce dans les bureaux de Sewell qu'il découvre Walter Scott, Goldsmith, Sterne, qui l'accompagneront durant toute sa carrière intellectuelle.

Pendant ses années de cléricature, Gaspé noue des amitiés qui prennent une autre allure que celles du collège. Affranchis des règlements rigides du pensionnat, les jeunes gens peuvent donner libre cours à leur initiative. C'est ainsi qu'en avril 1809 ils fondent la Société littéraire de Québec, qui regroupe Philippe Aubert de Gaspé, Louis Plamondon, Louis Moquin, Justin McCarthy, Joseph-Rémi Vallière de Saint-Réal et Jacques Labrie. On élit à la présidence François Romain, bibliothécaire de la Bibliothèque de Québec. La nouvelle société, qui se propose de «faire fleurir les belles-lettres, non seulement parmi eux, mais même dans toute la province», tiendra deux séances publiques par mois. Pour bien marquer son loyalisme, elle inaugure ses activités par un concours pour célébrer en poésie l'anniversaire du roi George III. Lors de la remise des médailles, au mois de juin, Louis Plamondon se lance dans un éloge dithyrambique du gouvernement britannique et de ses représentants. Mais de telles flagorneries ne parviennent pas à rassurer les anglophones, qui voient dans cette association un moyen détourné d'agitation politique. Voilà pourquoi la société cesse ses activités à la fin de 1809.

Admis au barreau en 1811, Gaspé commence sa carrière d'avocat par la cour de tournée de Kamouraska, avec ses bons amis Vallière, Leblond et Plamondon. Au cours d'interminables dîners copieusement arrosés, les nouveaux disciples de Thémis discutent à qui mieux mieux de sujets comme la valeur du procès devant jurés. La même année, Gaspé épouse Susanne Allison, fille de Thomas Allison, capitaine du 5e Régiment d'infanterie britannique, et de Thérèse Baby. Ce mariage complète son intégration au milieu bureaucrate de la capitale. En 1815, le couple s'installe au coin des rues Saint-Louis et des Jardins, dans une petite maison de pierre achetée à l'oncle Antoine Ovide de Lanaudière. Cette demeure, de dimension pourtant modeste, allait loger bientôt une douzaine de personnes, dont sept domestiques. En 1816, le jeune avocat obtient le poste lucratif de shérif du district de Québec, probablement sur la recommandation de Sewell, alors éminence grise dans le gouvernement. Il complète ainsi la trajectoire du parfait bureaucrate. Avec de bons émoluments et une stabilité d'emploi, il peut s'adonner en toute quiétude aux joies de l'existence. Sa petite famille s'accroît d'un enfant par année, sans ralentir pourtant son train de vie.

Dans ses *Mémoires*, Aubert de Gaspé ne parle jamais de ses fonctions de shérif, comme s'il voulait gommer cette partie de son existence. À peine note-t-il l'indélicatesse, pour ne pas dire davantage, du juge stipendiaire des cours trimestrielles, Fletcher, qui fait fouetter un délinquant sans en avoir prévenu le shérif. En octobre 1818, il se rend à New York en compagnie du député Robert Christie, sans qu'on sache s'il s'agit d'un voyage d'agrément ou d'une mission gouvernementale. On peut cependant croire qu'il s'adonne davantage aux plaisirs de la bonne société.

Malgré sa faible population, Québec offre alors les avantages d'une vie sociale bien au-dessus de la moyenne des villes américaines. Déjà, Montcalm notait dans son journal, en 1755 :

«Québec m'a paru une ville beaucoup d'un fort bon ton: et je ne crois pas que, dans la France, il y en ait plus d'une douzaine au-dessus de Québec pour la société». Sous la domination anglaise, la garnison militaire, plus nombreuse surtout après la Guerre de 1812, donna une allure nouvelle à la vie mondaine, comme le note Louis-Octave Letourneux:

> Les jeunes officiers qui, pour la plupart, appartenaient, comme aujourd'hui, à de puissantes et opulentes familles d'Angleterre, donnaient l'exemple des dépenses folles et excessives, de la dissipation et d'un luxe effréné: et ces exemples ne furent que trop suivis. Nos seigneurs se lancèrent tête baissée dans cette voie d'imprévoyance et de folie. Ils voulurent rivaliser avec l'or anglais. («La société canadienne», dans *Le Répertoire national*, vol. 3, p. 298)

Les officiers dominent la vie sociale: ils organisent des compétitions sportives, des bals, des parades; ils fréquentent les bonnes maisons et se mêlent à la population. En plus de quelques salons, l'hôtel Union est un lieu de rendez-vous essentiel. Des jeunes hommes de profession, comme Aubert de Gaspé et Louis Plamondon, fréquentent les mêmes endroits et se mêlent à leur société, mais avec des moyens modestes.

Depuis sa sortie du collège, Gaspé avait manifesté un appétit insatiable pour les plaisirs de société: «Jetons le voile sur nos folies de jeunes gens dès notre entrée dans le monde: qu'il suffise d'ajouter que l'ardeur fiévreuse des jouissances que Laterrière et moi possédions en commun, fut loin de se refroidir après avoir mis bas la capot d'écolier» (*Mémoires*, p. 233). Le groupe de joyeux fêtards auquel ils appartiennent ne tarde pas à se faire connaître. Ces jeunes gens dont la société est si prisée se distinguent par leur esprit et leur sens de la répartie, ce qu'Aubert de Gaspé appelle «la gaieté française». Rien de mieux pour animer une soirée: «Tu ne t'imagines pas, lui confiait son ami Laterrière, combien j'étais porté sur la main par mes jeunes amis anglais, qui n'avaient aucune idée de la gaieté française.

Dès que je faisais mon entrée dans un cercle où j'étais attendu, les jeunes gens s'écriaient: le voici! le voici! nous allons passer une soirée agréable» (*ibid.*, p. 235-236). Ces agapes fraternelles, copieusement arrosées et assaisonnées du sel attique de l'esprit, lui paraissaient le comble du bonheur. Dans le seul chapitre autobiographique des *Anciens Canadiens*, il confesse: «Que mon cœur était léger lorsque entouré de mes amis, je présidais la table du festin! Un de ces heureux jours, ô mon Dieu! où je croyais à l'amitié sincère, où j'avais foi en la reconnaissance, où j'ignorais l'ingratitude!» (*infra*, p. 236). Gaspé ne goûtait pas que les saillies spirituelles, il adorait aussi la bonne chère et le bon vin. Il avoue qu'il avait pris du poids au cours de ces années de bombance: «[...] j'étais à cette époque très corpulent et d'une santé à faire pâlir le chanoine du *Lutrin* de Boileau» (*Mémoires*, p. 273). Aubert de Gaspé avait fini par se faire une réputation de joyeux fêtard. L'officier Butler de la garnison disait de lui: «*De Gaspé is a very foolish boy*» (*ibid.*, p. 210).

Un tel train de vie ne pouvait durer sans engendrer des conséquences. Louis Plamondon mourut le 1er janvier 1828, aux dires de Céline Cyr, «des suites de ses excès de bon vivant» (*DBC*, t. VI, p. 645). Justin McCarthy, un autre intime de Gaspé, sombra, lui, dans l'alcoolisme. Quant à Aubert de Gaspé, son appétit de fêtard lui coûta son poste de shérif. Seul de ses amis à avoir obtenu si jeune un poste lucratif, il se fit volontiers le grand argentier du groupe, pour que tous puissent participer à la fête. Il fut bientôt obligé de puiser dans la caisse de l'État, espérant pouvoir rembourser à brève échéance, mais les vérificateurs ne lui en laissèrent pas le temps. À l'âge de trente-sept ans, avec une famille nombreuse sur les bras, Gaspé se voyait destitué et passible de poursuites judiciaires.

On peut croire qu'il n'avait pas mené ce genre de vie sans encourir les reproches de son père. Pierre-Ignace, conseiller

législatif depuis 1812, devait voir d'un assez mauvais œil les fredaines de son fils à Québec. Aussi, avec sa mauvaise conscience, ce dernier développa-t-il une crainte immodérée de son père. Cette crainte, salutaire en soi, ne l'amenait toutefois pas à modifier sa conduite, mais plutôt à la cacher. À l'âge de dix-neuf ans, il confessait: «Celui qui se sent une mauvaise conscience est toujours sur les épines. Mon père, pensais-je, a-t-il découvert une ou plusieurs de mes fredaines? Je n'étais pas tout à fait un saint, et mon père, que je craignais comme le feu, était sévère en diable pour mes peccadilles» (*ibid.*, p. 203). Cette difficile relation avec le père transparaît dans son œuvre.

On peut croire que la destitution du fils n'est pas étrangère à la mort du père, quelques mois après. Les dispositions testamentaires que Pierre-Ignace avaient prises montrent assez qu'il craignait que son fils ne dilapide le patrimoine familial: sa femme et son fils aîné ne jouiraient que de l'usufruit de la seigneurie; seuls les petits-enfants en hériteraient à la mort de Philippe. Ainsi, la clairvoyance du père sauva la famille d'une ruine totale: pour satisfaire ses créanciers, le fils dut se départir de tous ses biens, mais la seigneurie resta à sa mère. Cependant, comme il ne pouvait satisfaire tous ses créanciers, il restait passible de la prison dès que l'un d'eux le réclamerait.

Aubert de Gaspé s'est peu étendu sur ses malheurs; à peine un lecteur averti y découvre-t-il quelques allusions, dans ses *Mémoires*. En revanche, il y consacre tout un chapitre des *Anciens Canadiens*. Intitulé «Le Bon Gentilhomme», ce chapitre est en quelque sorte un hors-d'œuvre, car il ne se rattache pas à l'intrigue centrale. À la veille de s'embarquer pour la France, Jules rend visite à M. d'Egmont, un vieil ami de la famille, qui lui prodigue des conseils et se présente un peu comme la conscience du jeune homme: «Je t'ai vu naître, d'Haberville; j'ai suivi d'un œil attentif toutes les phases de ta jeune existence»

(*infra*, p. 232). Pour justifier l'à-propos de ses conseils, il affirme : « Jamais ressemblance n'a été plus parfaite qu'entre ton caractère et le mien. » Après avoir établi cette adéquation, il se disculpe des accusations de prodigalité portées contre lui en soutenant qu'il agissait moins par amour des plaisirs que par magnanimité. C'est en quelque sorte par commisération qu'il aurait dissipé son bien (« Je pleurais sur le sort du petit mendiant déguenillé qui me racontait ses misères ») et par inadvertance qu'il aurait puisé dans la caisse de son bureau pour sortir ses amis d'embarras :

> Mes affaires privées étaient tellement mêlées avec celles de mon bureau que je fus assez longtemps sans m'apercevoir de leur état alarmant. Lorsque je découvris la vérité, après un examen de mes comptes, je fus frappé comme d'un coup de foudre. Non seulement j'étais ruiné, mais aussi sous le poids d'une défalcation considérable. (*infra*, p. 237)

L'auteur présente la chose comme si c'était lui qui, après avoir examiné ses comptes, avait découvert la fameuse défalcation et avait tenté, en recourant à ses amis, de renflouer sa caisse. Il est plus vraisemblable que ses supérieurs immédiats ont découvert son passif et l'ont obligé à rendre des comptes. S'il avait trouvé l'argent nécessaire pour rembourser la caisse, peut-être aurait-on fermé les yeux sur son incartade. Dans ce dessein, Aubert de Gaspé vend ses propriétés, sans parvenir à atteindre la somme nécessaire. Il fait alors appel à ses amis, qu'il a obligés tant de fois, mais aucun ne vient à son secours. Rien ne laisse croire qu'il se tourna alors vers son père. Il dut subir le déshonneur de la destitution.

Aubert de Gaspé sort de cette épreuve profondément ulcéré. Celui qui avait tant apprécié les avantages de la société l'accusait maintenant de tous les maux : « C'est alors l'intérêt, conséquence naturelle de la civilisation qui cause l'ingratitude : plus l'homme a de besoins, plus il doit être ingrat » (*infra*, p. 234).

Pour ajouter au malheur, à quelques mois d'intervalle décédaient son beau-père le capitaine Allison et son père. Sans salaire, sans maison, privé du soutien de ses amis, il ne restait plus au fêtard qu'à se retirer chez sa mère, au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, avec ses six enfants. Seul l'usufruit de la seigneurie allait assurer la subsistance de tout ce monde.

Commence alors pour Aubert de Gaspé une période de retraite qui dure jusqu'à son incarcération en 1838. Au fil des années, six autres enfants viendront s'ajouter aux six premiers. Avec les parents vivent les deux grands-mères et la grand-tante, Marie-Louise-Olivette de Lanaudière. Aubert de Gaspé consacre la majeure partie de son temps à l'éducation de ses enfants. Il leur fait la lecture à haute voix, organise des jeux de société, monte des saynètes. Même s'il s'adonne parfois à la chasse et à la pêche, il accorde la priorité à la lecture. Le contenu de sa bibliothèque ne nous est pas connu, mais les nombreuses épigraphes qui ornent les débuts de chapitres, tant des *Anciens Canadiens* que de *L'Influence d'un livre*, nous permettent de juger de l'étendue et de la variété de ses lectures. Shakespeare et Walter Scott sont certainement ses auteurs préférés et ceux qui l'influencent le plus. Selon l'abbé Henri-Raymond Casgrain, il se serait appliqué à faire la traduction du dernier. Dans son isolement, Gaspé renoue avec la culture populaire qui avait charmé son enfance. Dès lors, le seigneur se met à l'écoute de ses censitaires et note avec plaisir leurs chansons, comptines, coutumes, légendes et contes. Cette longue fréquentation imprégnera profondément son œuvre et lui donnera cette allure folklorique que Luc Lacourcière trouvait si attachante.

À cette époque, Aubert de Gaspé projetait-il de consacrer ses temps libres à l'écriture? On peut facilement croire qu'il y songea, mais aurait-il été convenable qu'il brisât le silence auquel sa destitution le condamnait? Une occasion inattendue

allait cependant se présenter. Le 12 février 1836, son fils Philippe-Ignace, courriériste parlementaire à Québec pour *The Quebec Mercury* et *Le Canadien*, et son ami Napoléon Aubin, versent de l'*assa fœtida* sur le poêle de la Chambre d'assemblée, pour se venger du député O'Callaghan. Un mandat d'amener ayant été émis contre eux par le président de la Chambre, les deux comparses se réfugient au manoir de Saint-Jean-Port-Joli. Pour occuper leurs loisirs, on peut croire que le père leur propose de rédiger un roman, et qu'il leur en soumet même le sujet. Qui mieux que lui pouvait prétendre exploiter, comme il est dit dans la préface, «[l]es mœurs pures de nos campagnes» (*L'Influence d'un livre*, p. III)? On ne sait trop si le personnage de Charles Amand est historique, mais un nommé François Marois, alias Malouin, alias Lafage, avait comparu aux assises criminelles de Québec, en septembre 1829, pour le meurtre du colporteur François-Xavier Guilmet, perpétré le 17 août 1829. C'est autour de cet événement que les apprentis romanciers construisent leur intrigue.

À cette occasion, le père, sans assumer complètement la rédaction, fait sa première expérience de romancier. On reconnaît en effet une certaine ressemblance entre *L'Influence d'un livre* et *Les Anciens Canadiens*. Le voyage entre Québec et Saint-Jean-Port-Joli est un cadre très ancien pour intégrer divers récits intercalaires: que l'on compare à celui d'Amand avec sa main de gloire celui de Jules et Arché en compagnie de José. L'arrêt chez l'oncle de Saint-Thomas fait naturellement penser au souper chez un seigneur canadien. La fête de la gerbe de blé annonce la fête du mai. La prédilection pour les mœurs populaires et pour les contes témoigne de l'intervention du père dans le roman du fils.

Combien de temps les Aubert de Gaspé consacrèrent-ils à ce petit roman? On ne saurait préciser le nombre de jours, mais plus

ou moins un an, puisque le 23 février 1837 Philippe-Ignace écrit à Lewis Thomas Drummond pour lui demander de faire circuler à Montréal des listes de souscription pour son roman. Le fils avait connu au Séminaire de Nicolet ce jeune Irlandais qui venait d'être admis au barreau, en 1836, et qui s'était établi à Montréal.

On pourrait croire que, dans sa retraite, Aubert de Gaspé a retrouvé la paix et la sérénité. Au contraire, il apprend bientôt que la crainte du mal est pire que le mal lui-même. Ses créanciers pouvaient obtenir d'un jour à l'autre un jugement de contrainte par le corps qui le conduirait en prison. Ce n'est cependant qu'en 1834 que Joseph-François Perrault obtient un jugement contre l'ex-shérif, le sommant de restituer les sommes dues. Aubert de Gaspé prétend alors se prévaloir de la loi sur les débiteurs insolvables pour parvenir à une libération totale de ses dettes. Mais un jugement de la cour d'appel déclare, en novembre 1836, que cette disposition ne s'applique pas aux débiteurs de la couronne, et exige son incarcération. Au printemps 1838, Aubert de Gaspé est emprisonné à Québec. Le 24 juin, sa femme adressait à Lord Durham une supplique (voir *infra*, p. 759), qui paraît n'avoir eu aucun effet. La famille au complet déménage alors dans la capitale et s'installe au n° 20 de la rue Sainte-Anne, tout près de la prison. L'enfer du « bon gentilhomme » devait durer trois ans et quatre mois, puisqu'il n'obtint sa libération que le 2 octobre 1841.

La destitution puis l'incarcération du père ne semblent pas toutefois avoir ruiné la réputation de la famille. Ses liens avec les principales familles du pays et ses nombreuses relations lui permettent encore de miser sur des alliances avantageuses pour redorer son blason. Malgré toutes leurs déveines, les Gaspé avaient surtout cultivé leurs relations avec les anglophones, généralement mieux nantis et plus près du pouvoir. Suzanne, l'aînée, épousa William Power, avocat, né à Terre-Neuve, mais

éduqué en Irlande; Zoé, Charles-Joseph Alleyn, fils du commandeur Richard Alleyn de la Marine royale; Anaïs, William Fraser, co-seigneur de la Rivière-du-Loup et fils d'Alexander Fraser; Elmire, Andrew Stuart, appelé à une brillante carrière dans la magistrature. Quant au fils Alfred-Patrice, il choisit Madeleine Fraser, fille du colonel Alexander Fraser.

Aubert de Gaspé est libéré le 2 octobre 1841, mais il éprouve la douleur de perdre sa mère, le 13 avril 1842, et sa tante, Louise Tarieu de Lanaudière, une semaine plus tard. Un double héritage lui procure «l'usufruit et la jouissance des fiefs et seigneuries de Port-Joli et de la Pocatière» (*DBC*, t. X, p. 21). Il peut alors s'établir au n° 16 de la rue des Remparts, dans une maison plus spacieuse. Désormais, il ne retourne au manoir de Saint-Jean-Port-Joli que pour la belle saison.

C'est à titre de rentier qu'Aubert de Gaspé renoue avec la société de Québec, car il ne saurait être question pour lui d'exercer de nouveau sa profession ou de solliciter un poste quelconque. En effet, les choses ont bien changé depuis son départ de Québec, en 1823. Même si la rébellion a été écrasée et que l'Acte d'Union a décrété la disparition des Canadiens français, il reste que le Parti des Patriotes a gagné des points sur le parti bureaucrate. En 1842, le nouveau gouverneur, sir Charles Bagot, se rend compte qu'il ne peut plus agir en harmonie avec le parlement sans faire appel à Louis-Hippolyte La Fontaine, qui a décidé de tirer le meilleur parti possible de la nouvelle constitution. Assermenté le 19 septembre, La Fontaine entre au cabinet comme procureur général et chef du gouvernement. Avec lui, on trouve Augustin-Norbert Morin, Robert Baldwin et Thomas Cushing Aylwin.

Au point de vue social, c'était la victoire de la petite bourgeoisie des professions libérales sur la classe des seigneurs, ceux qu'Aubert de Gaspé traitera de va-nu-pied à la fin de ses

Mémoires. La Fontaine s'occupa surtout de «patronage», sachant bien que c'était là la pomme de discorde entre les deux partis. Il fit entrer plusieurs Canadiens français dans la haute fonction publique. Metcalfe, successeur de Bagot, tenta de faire marche arrière et de distribuer lui-même les faveurs de la Couronne, mais il se heurta à une résistance tant des Canadiens français que des Canadiens anglais. Denis-Benjamin Viger, qui accepta de collaborer avec lui, fut voué aux gémonies. Les voies d'accès au pouvoir étaient donc profondément changées. De plus, l'Acte d'Union et, surtout, le Rapport de Lord Durham, avaient poussé les Canadiens français à s'interroger sur leur passé. Tout un mouvement commencé par Jacques Viger culmina avec la parution du premier volume de *L'Histoire du Canada sous la domination française* de François-Xavier Garneau, en 1845. Dans son «Discours préliminaire», le jeune historien ne cachait pas ses allégeances libérales et se proposait de faire l'histoire du peuple. Malgré l'hommage qu'il lui rend, Gaspé ne pouvait, en tant qu'aristocrate, être d'accord avec lui: dans son exemplaire, il a inscrit en plusieurs endroits ses divergences. Enfin, dans les milieux réformistes s'amorce une campagne pour l'abolition de la tenure seigneuriale. On dénonce des abus criants des seigneurs, et Thomas Lewis Drummond va même jusqu'à proposer une loi pour limiter le cens à percevoir.

Depuis 1841, la ville de Québec n'est plus la capitale du Canada: le gouverneur et sa cour l'ont quittée. La Chambre siège à Montréal depuis 1844. Les fonctionnaires ont emporté avec eux la précieuse bibliothèque du Parlement. Pour combler ce vide, des jeunes gens suscitent des sociétés de discussion avec salle de lecture et bibliothèque, un mouvement qui aboutit à la fondation, en 1848, de l'Institut canadien de Québec. Ces associations bénéficient de l'appui de citoyens distingués, comme Marc-Aurèle Plamondon, Joseph-Charles Taché, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Joseph-Édouard Cauchon, Octave Crémazie, Louis-

Napoléon Casault, François-Xavier Garneau, mais nulle part on ne retrouve le nom de Philippe Aubert de Gaspé. Sa pudeur naturelle lui interdit-elle de trop s'afficher en public? Peut-être est-il en désaccord avec ces associations qui se veulent exclusivement canadiennes-françaises? Nous pouvons croire qu'il commence plutôt à fréquenter la librairie Crémazie, fondée en 1844. Le père d'Octave et de Joseph a été son camarade de classe au Séminaire de Québec. Amateur de livres, Gaspé s'attarde volontiers à causer avec Octave, qui ne demande pas mieux. Il connaît une autre bonne adresse, au début des années 1850, celle du magasin de Charles Hamel, rue Saint-Jean :

> Ces amis n'étaient pas tous des ascètes ; on trouvait là causant ensemble d'anciens marchands, vétérans des affaires: John Fraser, Henry Forsyth, père ; Benj. Lemoine, père ; des historiens et archéologues tels que F.-X. Garneau, G.-B. Faribault, Philippe Aubert de Gaspé, le commissaire général Jas. Thompson, Georges Alford, le major LaFleur. Parmi les clubistes, il y avait des jouvenceaux de 50 à 60 ans ; les doyens se targuaient de leurs 60 à 70 ans. (Hubert Larue, *Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean*, Québec, Darveau, 1879, p. 97)

Ces gens ne sont à proprement parler ni des écrivains, ni des historiens, exception faite de Garneau, mais des amateurs de petite histoire. Loin de viser aux grandes synthèses ou au survol d'une période, ils se rassemblent pour se raconter des anecdotes du «bon vieux temps». On peut les imaginer tous aussi fins causeurs qu'Aubert de Gaspé. Ces réunions ne devaient pas manquer de piquant, comme le rappelle James MacPherson Le Moine:

> [...] in a shady corner-cupboard, imported to order – sometimes without order – stood a row of shortnecked but robust bottles labelled *Grande Chartreuse* and *Benedictine* for the especial delectation of a few Quebec Brillat-Savarins – the *gourmets*. (*Picturesque Quebec*, 1882, p. 156)

C'est au milieu de ces joyeux compères qu'Aubert de Gaspé élabore le répertoire d'anecdotes qui alimenteront les notes des *Anciens Canadiens* et ses *Mémoires*.

En 1851, Québec redevient capitale du Canada-Uni, ramenant la cohorte de députés et de fonctionnaires. Parmi eux, Georges-Barthélémi Faribault, assistant-directeur de la bibliothèque du Parlement, chez lequel Aubert de Gaspé trouve abondance de renseignements relatifs à ses recherches, et Gilbert Ainslie, greffier de la cour criminelle. Peu bavard sur ses sources, Gaspé signale cependant qu'il fait des recherches dans les archives de la cour (*Mémoires*, p. 197). Une autre allusion laisse entendre qu'il collectionne certains documents. Il écrit, en parlant de George de Léry: «J'en ai la preuve dans les lettres et correspondance que j'ai encore en ma possession» (*ibid.*, p. 103). L'abbé Casgrain, pour sa part, le présente comme un assidu de la bibliothèque du Parlement: «Connaissez-vous dans la cité de Québec, ce vénérable vieillard [...] que vous avez pu voir souvent, courbé sur quelque livre dans la bibliothèque provinciale» (*Œuvres complètes*, t. II, p. 276). Ce portrait tracé en 1863 fait référence à une situation qui date d'après 1859, car la collection de livres a été détruite pour la première fois par l'incendie du Parlement, en 1849, à Montréal. Chargé de la reconstituer, Faribault se rend en Europe, du 3 octobre 1851 au 3 juillet 1852, et part à la chasse aux livres rares. Deux ans à peine après ce travail, le 1er février 1854, la collection est de nouveau détruite par un incendie. En 1855, le Parlement quitte de nouveau Québec pour aller siéger à Toronto, emportant avec lui un embryon de collection. Ce n'est donc qu'avec le retour du gouvernement qu'Aubert de Gaspé peut fréquenter la bibliothèque du Parlement, précisément pendant la rédaction des *Anciens Canadiens*.

Quand Aubert de Gaspé eut-il l'idée d'écrire un roman? Dans la préface informelle des *Anciens Canadiens*, il note: «Ceux

qui me connaissent seront sans doute surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante et seize ans» (*infra*, p. 85). Ce qui nous reporterait à 1862, année du parachèvement d'une première rédaction, car, la même année, *Les Soirées canadiennes* en publie deux extraits («Une nuit avec les sorciers» et «La débâcle»). Quelques lignes plus bas, le romancier précise les circonstances du début de sa rédaction: «[...] l'année dernière, dans la rue Saint-Louis» (*infra*, p. 85). Il se serait alors rendu chez son libraire — probablement Crémazie — pour acheter une rame de papier *foolscap* et se serait mis à la tâche. La biographie de Casgrain recoupe ces dires: «Ce n'est pas l'ami, fait-il dire au vieillard, qui vient vous visiter aujourd'hui, c'est l'auteur; oui, auteur pour la première fois à soixante-quinze ans!» (*Œuvres complètes*, t. II, p. 271). D'après le témoignage d'Aubert de Gaspé, le roman aurait été rédigé pendant l'hiver 1860-1861, en quelque six mois, ce qui ne concorde pas tout à fait avec la version de l'abbé Casgrain, lequel soutient que ce serait après la parution du premier numéro des *Soirées canadiennes*, le 21 février 1861, qu'Aubert de Gaspé aurait décidé de prendre la plume pour obéir au mot d'ordre de Charles Nodier. Luc Lacourcière a montré ce qu'il fallait penser de cette allégation de Casgrain («L'enjeu des *Anciens canadiens*», dans *Les Cahiers des Dix*, n° 32 (1967), p. 223-254). Le roman s'inscrit toutefois dans le courant de récupération de légendes et de contes qui anime les fondateurs des *Soirées canadiennes*. D'où la question suivante: jusqu'à quel point Aubert de Gaspé a-t-il participé, au début des années 1860, au «Mouvement littéraire en Canada», ainsi que Casgrain se plaira à l'appeler?

D'abord y a-t-il eu mouvement? Cela impliquerait une certaine concertation entre quelques écrivains pour conjuguer leurs efforts dans un sens donné. Seule la fondation de la revue en témoigne. Même si plusieurs historiens ont attribué cette initiative à l'abbé Casgrain, il ne fait pas de doute que le maître

d'œuvre a été Joseph-Charles Taché, le promoteur d'une littérature nationale reposant avant tout sur l'inspiration populaire. Cette orientation déplaît à l'abbé J.-B.-A. Ferland et à Antoine Gérin-Lajoie, qui auraient préféré une revue consacrée à la littérature sérieuse. Aussi la dissidence ne tarde-t-elle pas à se manifester au sein du groupe. Pour l'heure, cependant, c'est Taché qui détermine le contenu des premiers numéros. Il s'adresse, entre autres, à P.-J.-O. Chauveau, qui nous en a laissé le témoignage (*Souvenirs et légendes*, 1877). Ce n'est probablement pas lui qui sollicite la collaboration d'Aubert de Gaspé. L'abbé Casgrain, au courant du manuscrit, aurait-il suggéré d'en détacher les deux extraits qui correspondaient le mieux aux souhaits de Taché? Il n'était toutefois pas le seul à connaître l'œuvre de Gaspé: Octave Crémazie avait dû en lire certaines parties pour composer son poème liminaire. La collaboration du romancier aux *Soirées canadiennes* de 1862 relève donc plus d'un heureux concours de circonstances que de la participation à un mouvement. D'ailleurs, dans le prospectus du 21 février 1861, les frères Brousseau fournissent une liste de leurs «contributeurs», qui comprend même le nom de «jouvenceaux» comme Louis Fréchette, mais pas celui de Philippe Aubert de Gaspé. Ce n'est que *post factum* que Casgrain en fera un des principaux acteurs du mouvement. On peut en conclure que le romancier obéissait alors plus à l'esprit du groupe du magasin Hamel qu'à celui de la librairie Crémazie.

Comme écrivain — comme conteur d'anecdotes plutôt —, Gaspé réussit bien dans le récit bref. Son talon d'Achille, c'est l'organisation de la matière. Comment relier ensemble dans un cadre logique une multitude de récits anecdotiques? On peut croire qu'il rêvait au début de rédiger une série de notes plus ou moins longues sur divers sujets, comme il l'a d'ailleurs fait à la fin de son roman. Mais un littérateur encore sans réputation pouvait-il prendre de telles libertés? Aubert de Gaspé ne s'y

sentait pas autorisé. Pour légitimer ses anecdotes, il lui faut les inscrire dans un cadre littéraire reconnu, le roman historique. Ce cadre n'est cependant pas contraignant : « J'écris pour m'amuser » (*infra*, p. 86), confesse-t-il, tout en prévenant le lecteur : « Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles » (*ibid.*, p. 86). Toutefois, sa crainte de ne pas pouvoir observer les normes du genre l'emporte : « J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches, et ne m'assujétir à aucunes règles prescrites — que je connais d'ailleurs — dans un ouvrage comme celui que je publie » (*ibid.*, p. 87). On peut donc croire qu'au cours de l'hiver il s'applique à relier dans une même intrigue nombre d'anecdotes qui possèdent une certaine congruence entre elles. Quant aux autres, elles seront reléguées aux notes de fin de volume.

Pourquoi Gaspé s'adresse-t-il à Casgrain pour juger de la qualité de son manuscrit ? Cette démarche tendrait à faire croire que celui-ci était déjà reconnu comme une autorité dans le domaine littéraire. Pourtant, le jeune vicaire de Notre-Dame n'en était encore qu'à ses premières armes. À peine avait-il publié ses *Légendes canadiennes* (1861) chez Léger Brousseau. Il semble bien que ce soit plus pour son expérience comme correcteur d'épreuves que pour son prestige littéraire que Gaspé le consulte : « M. de Gaspé, n'ayant aucune expérience de la correction des épreuves, m'avait prié de lui venir en aide dans cette besogne assez ennuyeuse » (*Œuvres complètes*, t. II, p. 272). Par la suite, Casgrain prendra soin de magnifier son rôle dans la découverte de ce talent. Il faut avouer, cependant, que le romancier avait frappé à la bonne porte. En effet, Casgrain montre rapidement son talent pour organiser un événement littéraire. Plus que quiconque, il sait qu'une littérature a besoin de têtes d'affiche pour s'imposer. Crémazie aurait été sa première s'il n'avait été obligé de s'enfuir pour échapper à ses créanciers. Aubert de Gaspé se présentait donc comme marée

en carême. La publication d'un premier chef-d'œuvre confirmerait l'existence du mouvement dont Casgrain réclamera bientôt la paternité.

Bien malgré lui, Philippe Aubert de Gaspé se trouve bientôt emporté par le mouvement de dissidence qui frappe *Les Soirées canadiennes*. De peur que ce précieux manuscrit ne passe aux Brousseau, les directeurs du *Foyer canadien* décident de le faire publier sous leurs auspices. C'est en leur nom que Casgrain revoit Gaspé, le 3 janvier 1863, pour les dernières corrections du manuscrit. C'est encore Casgrain qui s'entremet auprès de l'éditeur George Desbarats pour régler le contrat d'édition :

> Je l'engageai à publier *Les Anciens Canadiens* dont je lui garantis le succès. Avec la grâce d'un gentilhomme accompli qu'il était, M. Desbarats signa sur-le-champ un chèque de quatre cents piastres en faveur de M. de Gaspé qu'il me pria de lui remettre à titre de droits d'auteur, en même temps que ses félicitations. (*Souvenances canadiennes*, p. 78)

Le montant que reçoit le romancier paraît élevé pour l'époque, si on le compare aux deux cent cinquante dollars qu'a obtenus Georges de Boucherville pour son roman *Une de perdue, deux de trouvées* et aux trois cents dollars offerts à Napoléon Bourassa pour *Jacques et Marie* de la part de *La Revue canadienne*.

Tiré à 1 100 exemplaires, le roman, d'abord annoncé dans *Le Journal de Québec* du 2 avril 1863 au prix de un dollar, s'enlève en quelques mois et oblige les éditeurs à procéder à une deuxième édition, «revue et corrigée par l'auteur», portée cette fois-ci à 5 000 exemplaires. En 1864, Georgiana M. Pennée le traduit en anglais sous le titre *The Canadians of Old*. La même année, les abbés Joseph-Camille Caisse et Arcade Laporte, du collège de L'Assomption, en font une adaptation théâtrale sous le titre «Archibald Cameron of Locheill ou un épisode de la guerre de Sept ans au Canada». La représentation a lieu le 11 juillet 1865. C'est un véritable triomphe pour l'auteur,

présent à la première. Les journaux se montrent aussi enthousiastes. Tout ce succès paraîtra un peu suspect à Crémazie qui, observant la scène de son exil, avouera à ses frères que cela sentait l'abbé Casgrain: «Jacques m'annonce la mort de M. de Gaspé. C'était un bien brave homme. Comme littérateur, il a été un peu inventé par M. Casgrain» (lettre du 27 mars 1871, *Œuvres II*, p. 251).

Cette consécration légitimait une façon de faire que Gaspé jugeait peu orthodoxe, car les nombreuses anecdotes qui farcissent son récit avaient été non seulement tolérées par la critique, mais louangées. Fort de cet appui, il entreprend la rédaction de ses mémoires: «Il me restait quelques anecdotes, bien insignifiantes, sans doute, que j'avais oubliées de mentionner dans *Les Anciens Canadiens*, mais qu'avec la ténacité d'un vieillard, je tenais à relater quelque part» (*Mémoires*, p. 10). Il s'agit d'une sorte de complément aux notes qui accompagnent son roman. Certains de ses amis l'encouragent: «N'importe; la lettre d'un gentilhomme aussi sain que le député-commissaire-général Thompson, m'a fait un sensible plaisir, et m'a encouragé à rapporter plusieurs anecdotes que j'aurais omises, les jugeant trop insignifiantes» (*ibid.*, p. 151). Autant dire que jusqu'alors il avait exercé une certaine censure sur le choix de ses anecdotes, mais que la faveur du public l'autorisait à transgresser les règles ordinaires du récit: «Si le lecteur m'a déjà pardonné le manque de méthode dans ces mémoires, je puis sans crainte l'entretenir d'un sujet assez étranger à ce chapitre; et s'il ne l'a pas fait, ça ne sera après tout qu'un défaut de plus dans cet ouvrage» (*ibid.*, p. 197).

L'éditeur G.-E. Desbarats, devenu Imprimeur de la Reine, publie les *Mémoires* à Ottawa en 1866. Le livre n'est pas d'abord une autobiographie, mais bien une sélection d'anecdotes qui suivent de façon plutôt fantaisiste une certaine chronologie. De

ses souvenirs d'enfance Aubert de Gaspé passe à ses années d'études, puis à sa vie professionnelle, glanant ça et là des anecdotes plus ou moins drolatiques. Rarement parle-t-il de lui-même ; rien en tout cas qui puisse ressembler au chapitre intitulé « Le Bon Gentilhomme » dans son roman. Les *Mémoires* furent accueillis très chaleureusement par la critique, quoique le succès de librairie n'ait pas égalé celui des *Anciens Canadiens*.

Aubert de Gaspé, qui avait déjà perdu son épouse Suzanne Allison en 1847, se retira chez ses filles pour y couler ses dernières années. Pendant l'été, il séjournait au manoir de Rivière-du-Loup, chez les Fraser, mais il passait l'hiver chez sa fille Elmire, dans la maison des Stuart. C'est là qu'il s'éteignit, le 29 janvier 1871, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les diverses lectures

Le roman *Les Anciens Canadiens* jouit aujourd'hui d'une tradition de lecture de près d'un siècle et demi. Une certaine manière de le lire s'est imposée dès les débuts, et ce n'est qu'au cours des années 1960 que de nouvelles lectures en ont été proposées. La publication de l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau avait lancé l'idée d'une littérature nationale, inspirée avant tout par les hauts faits des ancêtres. Plusieurs publicistes conseillaient aux jeunes lettrés de consacrer leur plume aux gloires nationales, sans toutefois indiquer de modèles. En 1855, Octave Crémazie, surtout avec « Le drapeau de Carillon », illustrait la façon dont les poètes devaient s'y prendre pour créer une poésie patriotique. Quel modèle pouvait-on proposer pour le roman ? Henri-Émile Chevalier s'était bien essayé, en 1854, à romancer la découverte du Canada par Jacques Cartier dans un feuilleton de *La Ruche littéraire*, mais ce genre ne répondait visiblement pas aux attentes des lettrés. *Les Anciens Canadiens* semble être la

première œuvre à avoir comblé cette attente, du moins si l'on en croit l'abbé Casgrain :

> Qui de nous, en rêvant aux grandes époques de notre histoire, n'a formé le désir de voir quelque plume éloquente s'emparer de ces drames si palpitants d'intérêt, et les faire revivre avec tous leurs détails intimes, leurs péripéties étranges, leurs caractères et leurs physionomies toujours si originales? Qui n'a souvent regretté de voir les anciennes mœurs s'altérer et s'effacer peu à peu sans rien laisser qui pût, pour ainsi dire, nous en rappeler plus tard les souvenirs? [...] Eh bien! aujourd'hui nous pouvons dire que notre littérature vient d'être dotée d'un de ces précieux ouvrages [...] qui immortalisera la plus glorieuse page de notre histoire. (*La Minerve*, 21 avril 1863)

Très prévenu contre le roman, comme tous ses contemporains, Casgrain ne fait pas consister le mérite des *Anciens Canadiens* dans l'affabulation, mais plutôt dans la fidélité à l'histoire :

> Ce qu'il y a de remarquable dans l'ouvrage de M. de Gaspé, c'est que le drame qui se déroule avec tant d'unité et un intérêt toujours croissant est presque entièrement historique, comme il est facile de s'en convaincre par les nombreuses notes qui accompagnent le volume. (*op. cit.*, p. 278)

Le critique apprécie le fait que le romancier désamorce la fiction par un système de notes au fur et à mesure que cette dernière risque de prendre le dessus, accordant ainsi aux notes une valeur équivalente au reste du roman. Abondant dans le même sens, Oscar Dunn écrit : «*Les Anciens Canadiens* sont une histoire, un roman, des mémoires non pas d'un seul homme, mais, pour ainsi dire, de tout un peuple, car toutes les classes de la société y sont représentées» (*Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 17 novembre 1863, p. 1) Au lieu de l'histoire d'un individu, caractéristique du genre romanesque, Dunn y voit l'expression d'une mémoire collective, plus propre à l'épopée.

Dans un important article publié dans *Le Courrier du Canada*, (20 avril 1866) Norbert Thibault répugne lui aussi à lire

Les Anciens Canadiens comme un roman. D'entrée de jeu, il distingue entre le «récit des malheurs de la conquête» et le «tableau animé de la société canadienne à la fin du 18e siècle». L'œuvre vaut surtout par les souvenirs de collège qu'elle rapporte, par les témoignages sur la vie de famille, les fêtes populaires, les chansons et les légendes. Ces témoignages intéressent non pas parce qu'ils livrent une vision du monde personnelle, mais parce qu'ils ont une valeur documentaire indéniable: Aubert de Gaspé les a recueillis «aux sources les plus directes de tout ce qui s'est passé de mémorable pendant les dernières années de la domination française en Canada». Dans cette perspective, les notes explicatives du roman prennent une importance particulière, à tel point qu'elles auraient pu faire l'objet d'une publication à part: «Elles formeraient à elles seules, avec un peu plus de luxe typographique, un fort joli volume», suggère Norbert Thibault. Elles servent à étayer la vraisemblance chaque fois que la fiction pourrait être prise en défaut. Quant aux personnages, ils appartiennent tellement à la réalité commune que chacun est à même de juger de leur authen-ticité: «Tracer des portraits si vrais, si pleins de vie et de mouvements qu'on reconnaît pour ainsi dire les originaux.» Toutefois, Thibault montre plus de perspicacité que Casgrain en soulevant une question qui pourrait remettre en cause son interprétation: «Le romancier ne parle-t-il pas au nom des seigneurs plutôt qu'en celui du peuple?» En d'autres mots, est-ce qu'une écriture singulière plutôt que plurielle serait admissible dans une société menacée qui répugne à la moindre division? Le critique sent peut-être qu'il ouvre là une boîte de Pandore; aussi s'empresse-t-il de rassurer ses lecteurs: «[Aubert de Gaspé] se montre constamment animé d'un véritable amour pour le peuple.» Au lieu de s'interroger sur la signification des mariages interraciaux préconisés par Gaspé, il préfère réduire la question à une faute de goût de la part du romancier.

En 1895, l'abbé Narcisse Degagné livre à *La Revue canadienne* une longue étude qui paraît en deux livraisons. Le roman de Philippe Aubert de Gaspé est devenu un classique de la littérature canadienne: la critique n'a plus besoin de prétexte pour l'étudier. L'analyse de Degagné déçoit, toutefois, car elle se limite trop souvent à paraphraser tant les *Mémoires* que *Les Anciens Canadiens*. Cela ne l'empêche pas d'abonder dans le même sens que ses prédécesseurs:

> Vous voyez très bien le dessein de l'auteur, qui est de tracer une peinture populaire du peuple canadien, à une époque de son histoire des plus vraiment canadiennes. Le sentiment national aiguisé par les guerres et la conquête, y est aussi vif que possible et se traduit de toutes manières, dans les paroles comme dans les actes, dans les écrits comme dans les manifestations populaires. L'âme et l'esprit de la nation sont pris sur le vif. (*La Revue canadienne*, p. 530)

Cette critique teintée d'ultramontanisme reproche au romancier de n'avoir pas fait assez de place à la religion: «Beau livre, en vérité, sublime en maints endroits, de haute portée morale, bien que d'un caractère que l'on désirât plus religieux» (*ibid.*, p. 549).

Dans ses *Études de littérature canadienne-française,* publiées en 1904, Charles ab der Halden s'attarde davantage sur la vie d'Aubert de Gaspé que sur son œuvre. Sur le roman lui-même, il se contente de reproduire un extrait d'un article d'Hector Fabre, que Casgrain avait inclus dans sa biographie de l'écrivain.

En 1909, Camille Roy fait paraître dans *La Nouvelle-France* (p. 158-168) un article intitulé «Philippe Aubert de Gaspé d'après les *Anciens Canadiens*», qui débute par la proposition suivante: «[...] la vie même de M. de Gaspé afflue dans son œuvre et s'y concentre, s'y répand et en déborde. Ce roman est, en vérité, une première série des *Mémoires.*» Le critique cherche à travers les pages du roman le portrait physique et moral de l'auteur. S'il est le premier à reconnaître le caractère

personnel de l'œuvre, il ne le fait qu'en limitant la portée de son affirmation :

> M. de Gaspé intervient donc dans les récits et dans l'action du roman pour nous dire, sur la vie politique de son pays, sa pensée personnelle, pour apprécier les faits, et soulager sa conscience qu'il avait tenue si longtemps fermée. Non pas qu'il ait sur les événements qu'il raconte ou auxquels il fait allusion des réflexions bien neuves ou profondes. M. de Gaspé est plutôt l'écho et l'interprète des pensées communes qui agitent et mènent la foule ; il les exprime seulement avec plus d'éloquence que ne fait le peuple. (*ibid.*, p. 160).

Cette concession ne suffit toutefois pas à excuser les prises de position non orthodoxes de l'auteur. Comme Aubert de Gaspé, Camille Roy admet que les deux races doivent s'unir pour travailler ensemble à la grandeur du pays. Mais cette union doit se faire dans le respect de l'autre. Pour garder sa spécificité, chacune s'efforce de repousser l'envahissement de l'autre. Telle ne semble pas être la position de l'auteur des *Anciens Canadiens*, puisqu'il encourage les mariages mixtes. D'où cette réserve importante du critique : « L'on peut croire que l'anglomanie qui, au siècle dernier, a commencé à sévir dans quelques-unes de nos familles bourgeoises et aristocratiques, a quelque peu fait fléchir son patriotisme » (*ibid.*, p. 162). Cette note discordante étonne dans un roman consacré à la fierté nationale. C'est par comparaison avec *Les Oberlé* de René Bazin que Camille Roy juge de ce roman qui aurait dû célébrer la résistance à l'assimilation. Le rattachement de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne, en 1870, a suscité toute une littérature qui sert alors de guide de lecture aux Canadiens du début du siècle. En vertu de quoi le critique refuse au romancier le « droit de pousser jusqu'à cette limite le sacrifice de toutes nos traditions à la cause du vainqueur » et réaffirme son devoir « d'enseigner à ses compatriotes comment les races conquises, pour ne pas mourir, ne se fusionnent pas » (*ibid.*, p. 163).

À l'occasion des nombreuses rééditions de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, Camille Roy pourra revenir sur le sujet et se faire une meilleure idée de la place des *Anciens Canadiens*. Dans un article de synthèse, publié dans *Romanciers de chez nous* (1935), il adopte la perspective romantique de l'histoire de la littérature. À l'instar de Casgrain, il croit que toute littérature doit débuter par l'épopée: «Et c'est à propos d'un pareil livre qu'on a pu se demander s'il était vraiment un roman, s'il n'était pas plutôt une série de tableaux historiques, ou bien encore s'il ne constituait pas pour nous, Canadiens, une première ébauche, l'esquisse d'une épopée nationale» (p. 13). Grâce à l'introduction du merveilleux, le roman répond à cette exigence essentielle du genre: «Il [Gaspé] y a introduit le merveilleux sans lequel il semble que ne peuvent exister les œuvres épiques» (*ibid.*). Deuxième condition essentielle: le fond historique. Aubert de Gaspé était «[...] le témoin de ces mœurs patriarcales qui caractérisaient la vie de nos anciens, avant 1760 et pendant les dernières années du dix-huitième siècle. C'était donc à lui de parler avec toute l'autorité de ses soixante-quinze ans; c'était à lui de raconter les délicieuses histoires du peuple» (*ibid.*, p. 15). Autre caractéristique qui répond surtout aux exigences de l'épopée humanitaire, le cachet populaire: «C'est l'épopée des humbles que veut écrire l'auteur des *Anciens Canadiens* et je ne sais quel souffle démocratique et populaire passe et circule à travers les pages de cette œuvre» (*ibid.*, p. 16). La seigneurie favorisait l'épanouissement d'une sorte de société idéale: «Autour du manoir, M. de Gaspé groupe les braves censitaires; et c'est la cordialité des relations mutuelles, l'affabilité du seigneur, le respect et le dévouement des bonnes gens, c'est par-dessus tout l'esprit chrétien...» (*ibid.*, p. 16-17). Camille Roy trouve même louable la stratégie par laquelle Gaspé présente son héros, ennemi des Canadiens, sous un jour si favorable: «Ce fut vraiment le triomphe de l'écrivain

de faire, malgré tout si sympathique aux lecteurs canadiens, le destructeur même de leurs propres foyers» (*ibid.*, p. 21). Tant d'attention portée à Arché ne lui paraît pas laisser Jules dans l'ombre. Le comportement de ce dernier lors de la bataille des Plaines d'Abraham rétablit l'équilibre entre les deux protagonistes: «Ce seul fait d'armes raconté d'une plume alerte et précise, résume dans sa vaillante et brève simplicité toute la bravoure du soldat canadien-français» (*ibid.*, p. 22). En somme, *Les Anciens Canadiens* illustre la thèse avancée par François-Xavier Garneau.

Cette dernière analyse de Camille Roy, loin de marquer un progrès sur la première, entérine tous les clichés qui ont déjà cours sur l'œuvre. Il faut croire que l'historien de la littérature a pris avec les années une claire conscience de la place qu'une telle œuvre devait occuper dans le corpus et qu'il s'est appliqué à la lire dans cette optique.

L'abbé Albert Dandurand, dans *Le Roman canadien-français* (1937), se démarque à peine des lecteurs précédents. Minimisant l'importance de l'intrigue, il accorde toute son attention au tableau de mœurs: «Le tableau que le peintre trace de la vie passée a une ampleur qui embrasse un large pays, toute la société» (p. 72). Il note toutefois une certaine différence entre la réalité et sa représentation, qui emprunte à des formes littéraires déjà reconnues: «En effet, ce que *Les Anciens Canadiens* ont surtout emprunté, ce sont des formes et des modèles; mais ils y ont coulé une abondante matière canadienne» (*ibid.*, p. 77). Le chapitre consacré au «Bon gentilhomme» aurait pour modèle «L'homme de la montagne» du *Tom Jones* de Fielding; l'organisation du récit sous forme de voyage serait inspirée des *Waverly Novels* de Walter Scott. Ces références à l'intertextualité attireront pour une première fois l'attention sur la composition du texte.

En 1934, Berthelot Brunet, qui devait commettre plus tard une *Histoire de la littérature canadienne-française*, consacre un article à Aubert de Gaspé, qu'il qualifie d'aimable radoteur. Surtout sensible au décousu de la trame, il traite *Les Anciens Canadiens* de «roman à tiroirs, où il a fourré tant bien que mal anecdotes, souvenirs et observations de mœurs. À certains endroits, *Les Anciens Canadiens* sont même un recueil de chansons» (*L'Ordre*, 3 novembre 1934, p. 4). La question des mariages interraciaux, contre laquelle achoppait Camille Roy, ne le gêne pas: «Par une pudeur que je ne comprends pas, l'écrivain n'a pas terminé par un mariage.» Plaçant le roman en perspective avec des textes ultérieurs, Brunet considère Aubert de Gaspé comme l'initiateur du régionalisme :

> L'important pour Gaspé et ses lecteurs, c'était les scènes «canadiennes», la débâcle, la plantation du mai, le feu de la Saint-Jean, un souper chez un seigneur [...] On ne le dit pas assez, Philippe de Gaspé est le père de notre régionalisme, de notre littérature terrienne, «vieille-canadienne», toutes expressions qui veulent dire la même chose. Gaspé voulait n'être que Canadien, il se croyait n'être que de «chez-nous».

En tant qu'historien de la littérature, Brunet se devait de chercher des filiations. Au XIX^e^ siècle, Gaspé ne semblait pas avoir fait école, mais son influence paraît plus visible au début du XX^e^ siècle, dans des œuvres comme *Les Rapaillages*, *Chez nous*, *Chez nos gens*, *Vieilles choses, vieilles gens*, *Les Choses qui s'en vont...* Plusieurs écrivains s'appliquent en effet, au cours des années 1910, à décrire les mœurs paysannes que menacent l'urbanisation et l'industrialisation.

En 1965, Nicole Deschamps publie dans *Études françaises* un article qui rompt avec toute cette tradition de lecture. À lui seul, le titre indique la teneur de son interprétation: «*Les Anciens Canadiens* de 1860, une société de seigneurs et de va-nu-pieds». Selon Nicole Deschamps, il ne faut pas lire le roman pour son histoire:

« Il [le lecteur] se heurte à une prose touffue et naïvement pédante, il s'égare dans les méandres du récit fantaisiste des événements de 1760, bref, il cherche péniblement une cohérence à ce chatoyant galimatias. » Seule une lecture au second degré rend ce roman encore intéressant aujourd'hui. « Le récit imaginé des événements de 1760 apparaît alors comme un vernis sous lequel affleure la peinture naïve et non retouchée de la société de 1860. » Ainsi, le roman se déroulerait d'après une triple chronologie : celle des événements historiques, celle de l'enfance de l'auteur et celle du moment de la rédaction. C'est la dernière qui aurait la prépondérance. La symbolique du récit autoriserait à soutenir que le roman cible la disparition de la classe seigneuriale et l'avènement des va-nu-pieds. Certains épisodes seraient d'ailleurs particulièrement significatifs à cet égard. Dans le chapitre sur la débâcle, Nicole Deschamps voit en Dumais, naufragé à la dérive sur les glaces, le symbole du peuple canadien abandonné par la France. Vient d'abord à son secours Marcheterre, en qui elle reconnaît les va-nu-pieds, c'est-à-dire la nouvelle classe des professions libérales : il se retire incapable de trouver le moyen de secourir le malheureux. Le curé (l'Église), pour sa part, se contente de réciter des prières. Seul Arché, représentant des conquérants, plonge dans les eaux glacées et sauve le sinistré. Pendant ce temps, Jules, qui représente la noblesse canadienne, reste sur la berge, les yeux fixés à terre, incapable de regarder la scène. Le dénouement confirmerait cette interprétation : Arché « se propose d'acheter des terrains en quantité considérable et de créer, par ce moyen, de nombreux emplois pour le peuple des Dumais, entendre les Canadiens ». Jules au contraire « s'installe avec complaisance dans une vie paisible et oisive, toute restreinte aux seuls intérêts de la famille ».

Cette nouvelle lecture met fin au modèle de l'épopée populaire que la critique avait toujours mis de l'avant, au profit d'un roman de classe en perte de vitesse. Toutefois, elle se refuse à

envisager l'intrigue dans son intégralité, faute d'y trouver suffisamment de substance. Isolant quelques fragments révélateurs, tels les changements sociaux des années 1850, elle met l'accent sur les intentions réelles du seigneur.

En 1982, Jean-René Plante consacre une importante thèse de doctorat («L'échec de la littérature québécoise au XIX^e siècle: *Les Anciens Canadiens* comme révélateur de la problématique littéraire québécoise de l'époque», Université McGill) aux *Anciens Canadiens*, en accordant à l'intrigue toute la place qu'elle mérite. Il ne fait pas mystère des motivations idéologiques du vieux bureaucrate qui écrit pour un lectorat majoritairement nationaliste. Le romancier élabore, à l'intention d'une classe bourgeoise en pleine ascension, le discours d'une classe seigneuriale en voie de disparition. Depuis longtemps, sa collusion avec le gouvernement britannique lui a fait perdre sa crédibilité. À mesure que se précise un nouveau projet collectif, la position des seigneurs apparaît plus suspecte. Les débats qui entourèrent l'abolition de la tenure seigneuriale, dans les années 1850, équivalaient à un véritable procès des aristocrates. La prise de position d'Aubert de Gaspé dans son roman vise à justifier les seigneurs à l'époque où ils détenaient le pouvoir.

Aubert de Gaspé ne cache pas son idéal: il trouve normal que les deux races s'unissent par le mariage pour ne former qu'une nation. Jean-René Plante insiste sur l'incohérence du plan proposé par Aubert de Gaspé. Si, d'un côté, il vise à faire agréer par les conquérants l'identité propre aux Canadiens, de l'autre, il en préconise la disparition par l'assimilation. L'intrigue du roman cherche à faire accepter l'ennemi de jadis comme ami. À lui seul le choix du protagoniste équivaut à une provocation de l'opinion nationaliste:

> Le fait que dans cette littérature un roman puisse prétendre signifier sa société en imposant comme figure principale un personnage non seulement étranger à cette société [...] mais représenté

> dans ses œuvres imaginaires comme l'ennemi acharné de la société en question témoigne à lui seul que *Les Anciens Canadiens* n'obéit pas aux mêmes contraintes idéologiques. (*ibid.*, p. 177)

Le discours seigneurial sur le conquérant inverse le discours petit-bourgeois. Par un retournement de situation inattendu, le héros faiseur d'exploits, généreux, secourable et, en même temps, victime de l'histoire, attire la sympathie du lecteur. Plus encore, le texte ne vise qu'à assimiler vainqueurs et vaincus. Le désir des seigneurs serait que les uns et les autres soient intimement unis dans les mêmes intérêts. Le refus de Blanche d'épouser Arché ne serait qu'une concession aux nationalistes, pour mieux les amener à accepter la thèse centrale. Ce manque de cohérence dans leur projet collectif empêcherait les auteurs du XIX^e siècle de construire des intrigues pertinentes.

Les divergences idéologiques qui le séparent de ses lecteurs amènent le romancier à des contradictions. Partagé entre le désir d'exprimer franchement son point de vue sur les événements passés et le besoin de se concilier l'opinion nationaliste, Aubert de Gaspé accompagne son texte de notes qui, loin de soutenir la fiction, la désamorcent. Par exemple, la sorcière du domaine n'était qu'une farceuse, qu'Aubert de Gaspé lui-même avait démasquée. Loin d'être aussi clément que l'oncle Raoul, le grand-père de l'auteur a intenté des poursuites judiciaires contre ses censitaires pour percevoir ses rentes. Ce besoin de prendre constamment ses distances par rapport à la fabulation peut bien témoigner de la prévention contre l'imagination, mais il marque aussi l'impossibilité de projeter la réalité dans un imaginaire cohérent.

Au cours des dernières décennies, ce sont surtout des universitaires qui se sont intéressés aux *Anciens Canadiens*. Certains se livrent à des analyses de type historique, tandis que d'autres se réfèrent à des théories.

Dans *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française*, publié en 1989, Réjean Beaudoin consacre un chapitre au roman de Philippe Aubert de Gaspé. En accord avec Nicole Deschamps, il y soutient que *Les Anciens Canadiens* «se lisent plus par rapport à l'idéologie de 1860 qu'en regard de la réalité historique de 1760» (p. 132). Dans les chapitres III et IV, la culture orale est liée à José; la culture littéraire, à Jules et à Arché. «Il en résulte des écarts médiatisés par l'équivoque, dont la narration tire un grand nombre d'effets plaisants ou de contrastes insolites» (p. 118). Dans le chapitre V («La débâcle»), l'action est certes prioritaire, mais, remarque Beaudoin, l'impression de chacun des personnages importe tout autant, Gaspé reproduisant ici la recette de Walter Scott. L'importance de la rivière et du fleuve se mesure au risque que court Dumais, réfugié sur un îlot. La reconnaissance qu'il éprouve envers Arché, son sauveteur, est donc particulièrement significative, la population rurale entrant enfin en relation avec les anglophones. En ce sens, ce sauvetage «prend une saveur allégorique dans le contexte général du roman. Le brave habitant symbolise le sort national du Canada français» (p. 125). L'occasion se présentera plus tard pour Dumais d'exprimer sa gratitude à Arché, l'anglophone, en le libérant de ses ravisseurs abénaquis.

Dans une communication présentée à l'Université de Sudbury, en 1991, et intitulée «*Les Anciens Canadiens* ou quand se fondent l'oral et l'écrit», Roger Le Moine, comme Luc Lacourcière avant lui, considère le roman de Gaspé d'un point de vue essentiellement ethnographique, du fait qu'il contient des chansons et des légendes entretenant un certain rapport avec le sujet. La littérature orale est malléable et peut donc être renouvelée, ce que fait Gaspé en remplaçant *Du bon pain* par *Du Français* dans l'avant-dernier vers du deuxième couplet de la chanson «Allons gai, compère Lutin». L'autre chanson citée au

chapitre III, «C'est notre terre d'Orléans», aurait été composée par Gaspé lui-même. Quant à la légende de la Corriveau, c'est José qui la raconte, comme si elle était transmise par la tradition populaire, façon pour le romancier de montrer qu'elle est toujours actuelle.

Dans l'article intitulé «Philippe Aubert de Gaspé ou les affaires du 'bon gentilhomme'», publié en 2003 dans *Les Cahiers des Dix*, Roger Le Moine nuance l'explication de type autobiographique que la critique donne traditionnellement du chapitre X du roman.

En analysant les relations entre Jules et Arché à la lumière des théories d'Éric Landowksi, Janet M. Paterson se demande, dans « Archibald ou Arché ? L'altérité dans *Les Anciens Canadiens* », publié en 2000 dans *Croire à l'écriture* et repris dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois* (Nota Bene, 2004), comment la «différence» peut se transformer en «altérité». Si l'émigré Arché se plaît dans sa nouvelle patrie, on ne manque pas de lui reprocher sa différence. Et après la rupture des relations entre la France et l'Angleterre, le «personnage aimé et intégré à la communauté devient l'Autre exclu et détesté» (p. 53). N'a-t-il pas, en effet, réduit à la pauvreté la famille seigneuriale des d'Haberville, jusque-là prospère, en incendiant son manoir? Le capitaine d'Haberville mettra plus de dix ans à lui pardonner cet acte, tandis que Jules comprend très tôt l'angoisse de son ami. Il s'appliquera à le réhabiliter, mais sans grand succès.

Jacques Allard (*Le roman du Québec*, 2000) considère *Les Anciens Canadiens* comme «le premier grand roman de l'histoire québécoise» (p. 172). Aubert de Gaspé, l'homme le plus cultivé de son époque, serait le seul à bien connaître à la fois les cultures française, anglaise et populaire et à pouvoir les exploiter. Il connaissait le public auquel il s'adressait, mais il ne partageait pas

son point de vue. C'est toutefois pour le satisfaire qu'il aurait jeté une forme d'interdit sur le mariage de Blanche avec Arché, après avoir approuvé celui de Jules avec une Anglaise. Tout en s'inspirant de grands auteurs comme Homère et Walter Scott, il flatte la bonhomie populaire en reproduisant des chansons, des légendes et des contes et en multipliant les anecdotes. Certaines d'entre elles ont trait à son histoire personnelle. Rappelant à ses lecteurs l'ingratitude de ses amis, qui a entraîné sa déchéance, il en conclut que les Indiens font preuve de beaucoup plus d'honnêteté. Selon Allard, Gaspé en arriverait à la conclusion que le conquérant sera à son tour conquis et s'assimilera au peuple. Malgré leur défaite, les Canadiens garderaient ainsi la maîtrise de leur destinée.

Dans la postface de l'édition des *Anciens Canadiens* parue dans la collection «Boréal compact», en 2002, Gilles Marcotte ne nie pas que le roman constitue «une œuvre de justification personnelle, de réhabilitation» (p. 480), le personnage de Monsieur d'Egmont étant en tout point semblable à l'auteur, qui a connu l'emprisonnement à la suite d'une faillite et l'humiliation pour lui et pour sa famille. Mais le roman est également un plaidoyer *pro domo*, «moins l'aveu d'une faute qu'une protestation contre l'injustice des hommes» (p. 481). Et c'est aussi «un plaidoyer pour un peuple encore plus que pour un homme» (p. 482). D'où l'importance du recours à l'histoire dans ce roman, qui en est un, même si le genre n'est jamais précisé. Car il y a bel et bien, selon le critique, une intrigue romanesque dans cette œuvre. Le vieux romancier s'est projeté en Jules d'Haberville, qui lui ressemble étrangement. Quant à Arché, cet étranger venu d'Écosse, il est le véritable héros (p. 485) et le seul personnage problématique du roman. Aussi devra-t-il affronter des épreuves avant d'atteindre «le mythique château des contes» (*ibid.*) que constitue le manoir de Saint-Jean-Port-Joli. Mais il n'épousera pas Blanche. En tant que représentante de

«l'identité canadienne dans sa pureté mythique» (p. 490), comme l'indique son prénom, elle est tenue de garder cette distance «qui est la loi même d'un rapport authentique au passé, à la tradition, à l'origine» (*ibid.*).

Micheline Cambron porte pour sa part un regard neuf sur *Les Anciens Canadiens*, dans le collectif *Francophone Post-Colonial Cultures* (2003). En se penchant, pour la première fois, sur le contexte postcolonial et sur quelques aspects reliés aux notions de «race» et de nation, elle propose une relecture de l'ouvrage en fonction de quatre figures nationales: l'Anglais, l'Écossais, le Canadien et le «Sauvage» (l'Amérindien). Le chapitre intitulé «Une nuit avec les Sauvages», où le Canadien Dumais négocie avec deux Abénaquis afin d'obtenir la libération du prisonnier écossais Archibald Cameron de Locheill, fournit les éléments nécessaires à une analyse du rôle de ces figures nationales dans l'ensemble du roman.

Dans le chapitre VII de son étude intitulée *Narratology and Text. Subjectivity and Identity in New France and Québécois Literature* (2003), Paul Perron détermine la place que tient le roman *Les Anciens Canadiens* dans la littérature des origines. Étienne Parent déplorait que ses contemporains s'adonnent à des lectures frivoles, tandis que Joseph Doutre soutenait, dans la préface de son roman *Les fiancés de 1812*, qu'un romancier comme Eugène Sue faisait progresser la culture. La publication de l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau devait inciter les écrivains, après 1845, à publier romans et nouvelles. Aubert de Gaspé apprécie beaucoup cette *Histoire*, comme il l'indique dans son roman, mais plutôt que de s'en inspirer, il se réfère à l'histoire de sa famille, recourant ainsi à la formule qui convenait le mieux à son public. Le roman, estime Perron, se divise en deux parties. La première se rapporte aux coutumes et aux habitudes de ses concitoyens; la seconde a trait à la guerre de la Conquête, dans laquelle l'auteur

s'implique personnellement. Si le capitaine d'Haberville reconnaît la justesse de l'option de son fils, qui passe au service de l'Angleterre à son retour au pays, il ne saurait l'envisager pour lui-même, parce qu'il serait né en France. Ce n'est pourtant pas ce que dit le texte (voir *infra*, p. 345-346). Malgré cette petite erreur, l'interprétation générale du roman est fort éclairante.

L'objectif de Jacques Cardinal *(La paix des Braves. Une lecture politique des* Anciens Canadiens *de Philippe Aubert de Gaspé* (2005) est de montrer que *Les Anciens Canadiens* est «une machine de guerre» et non un roman léger et divertissant. Dans ce dessein, Cardinal commente chacun des chapitres, épisode par épisode. Le romancier concentre son attention sur la réconciliation entre anglophones et francophones, entre Jules et Arché. Pour la promouvoir, Gaspé se fonde sur l'exemple de l'Écosse par opposition à celle de l'Irlande. Depuis qu'ils font partie du Royaume-Uni, les Écossais prospèrent et bénéficient de tous les avantages de l'Empire britannique. En revanche, les Irlandais toujours en révolte «frémissent encore en mordant leurs chaînes» (*infra*, p. 96). Pour son interprétation, Cardinal se limite au texte sans se reporter au contexte historique. Gaspé, ce n'est un secret pour personne, parlait aussi bien l'anglais que le français. Comme noble, il fréquentait surtout les officiers de la garnison, heureux de pouvoir ainsi se lier à de véritables aristocrates. Pour améliorer leur sort, les Canadiens auraient dû s'intégrer, comme lui, au monde anglophone. C'est en ce sens que, comme Gilles Marcotte, Cardinal fait d'Arché le véritable héros du roman. C'est lui qui aurait pu sauver les Canadiens, comme il en fournit la preuve au chapitre V («La débâcle»). Depuis que les Patriotes se sont opposés aux Bureaucrates, il était devenu évident que les Canadiens refusaient de s'intégrer au monde anglophone, comme le révèlent les relations entre Blanche et Arché, qui ne peuvent s'épouser, malgré l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. La «lecture politique» de Cardinal est fort

intéressante, mais elle gagnerait à s'appuyer davantage sur la vie privée d'Aubert de Gaspé.

Interprétation du roman

La critique, pendant plus d'un siècle, s'est laissé guider plus par ses désirs que par le texte: elle a refusé de considérer l'intrigue comme la clef d'interprétation de ce roman, pour concentrer toute son attention sur les scènes de mœurs. Elle a vu en Aubert de Gaspé un observateur des mœurs populaires et le premier témoin de leur folklorisation. Cette démarche péchait contre le texte. Qu'on le veuille ou non, il s'agit bien d'un roman, c'est-à-dire d'un discours métaphorique, par opposition à un discours simplement rhétorique: comme affabulation, il doit être considéré dans son ensemble et non dans ses parties. C'est là toute la différence entre *Les Anciens Canadiens* et les *Mémoires*. Ces derniers élaborent une séquence d'événements qui se succèdent sans autre ordre, bien souvent, que chronologique. Aussi peut-on sans inconvénient les intervertir ou encore les analyser séparément. Au contraire, dans le roman, les événements sont organisés en une totalité intelligible, telle qu'on peut toujours savoir quel est le thème de l'histoire, car la mise en intrigue tire une configuration d'une simple succession d'événements. L'action configurante, au contraire de l'action épisodique, transforme les événements, les inscrit dans une série causale dont le résultat est le dénouement. Pour analyser un roman, il faut comprendre par quelles opérations l'auteur a su rendre concordants des événements qui pouvaient, à tout le moins, être étrangers ou discordants. Par exemple, Aubert de Gaspé n'hésite pas à devancer de plusieurs années l'histoire de la Corriveau pour l'intégrer à son récit. Le romancier travaille à faire paraître concordantes même les discordances.

Pour bien appliquer le principe de concordance, il importe d'abord de définir le lieu d'où parle l'auteur. La généalogie et la biographie d'Aubert de Gaspé ont suffisamment éclairé ce point: les préjugés nobiliaires et l'attachement au parti bureaucrate modèlent la vision du monde d'un aristocrate pour lequel la société repose toujours sur le privilège et non sur le droit. Sa destitution comme shérif de Québec, en 1822, et son retrait de la vie publique bloquent en quelque sorte son évolution politique. À l'écart du monde pendant vingt ans, il revient dans une société en profonde mutation. En 1842, peu après son élargissement, il est témoin des politiques d'un La Fontaine, qui a décidé de faire profiter du «patronage» le plus grand nombre. Les anciens favoris du régime, comme lui, ne peuvent être que dépités. De Gaspé est à même de constater qu'un Michel Bibaud, qui persiste à défendre le point de vue bureaucrate dans son *Histoire du Canada*, est très mal reçu en comparaison d'un François-Xavier Garneau, qui adopte la cause de peuple. Dans ces circonstances, il aurait mauvaise grâce à mener un combat d'arrière-garde. Plutôt qu'à l'expression directe, il recourt à une fable qu'il situe dans un temps éloigné, pour qu'elle échappe en quelque sorte à l'opinion publique.

Le monde du souvenir qu'il évoque lui appartient en propre d'abord. Grâce à ses relations avec les premières familles du pays, il devient aussi le dépositaire de témoignages souvent bien particuliers, surtout de la classe seigneuriale. Il exerce ainsi une emprise sur le passé, que bien peu pourront lui contester. Libre à lui donc de se porter à la défense de l'ancien ordre des choses. On sait que, depuis l'Acte d'Union, la tenure seigneuriale à été fréquemment remise en question. Les Britanniques l'ont assimilée aux heures les plus sombres de la féodalité, tandis que les Rouges ont dénoncé les rentes, les dîmes, les corvées et autres obligations imposées aux censitaires. En 1852, Lewis Thomas Drummond déposait même un projet de loi pour limiter

certains privilèges des seigneurs et fixer un plafond aux cens et rentes qui augmentaient constamment. En 1854, Joseph-Charles Taché publiait *De la tenure seigneuriale en Canada et projet de commutation* pour changer le régime. Dans son histoire, Garneau, faisant la synthèse de toutes les activités au Canada depuis sa fondation, escamotait le rôle des seigneurs en tant que classe sociale dans l'établissement du pays. Le nouveau discours social non seulement dévaluait le rôle social du seigneur, mais le traitait de profiteur. En prenant la plume, Gaspé cherche moins à faire une revue des us et coutumes anciens qu'à réhabiliter un passé marqué par la domination des seigneurs.

Faisant appel au discours métaphorique, il s'inspire du *mythos* des frères ennemis (les Ménechmes) pour coordonner de façon congruente une série d'événements. Les frères jumeaux, pourtant unis par le sang et l'affection, se disputent à mort la couronne. Dans sa version tragique, le mythe se dénoue toujours par la mort de l'un des deux prétendants; dans sa version euphémisée, il admet une réconciliation. Dans sa forme diérétique, le mythe appliqué à nos personnages devrait se lire ainsi: Arché accède au pouvoir par la mort de Jules. Il va sans dire que cette vérité monstrueuse ne peut être exprimée telle quelle. Toute une stratégie narrative se charge de l'euphémiser, pour la rendre acceptable au lecteur de 1860.

Le *mythos* se double nécessairement d'un *ethos*, qui caractérise le comportement des personnages les uns par rapport aux autres. Sachant bien, d'après ce *mythos*, que la victoire doit revenir à Arché, héros solaire, le romancier fait tout en son pouvoir pour le déguiser en héros nocturne. Fils d'un vaincu de la bataille de Culloden qui a dû fuir son pays pour échapper à la vengeance d'un roi protestant, réfugié au Canada sous la protection de la puissante famille d'Haberville, Arché est présenté comme le frère des vaincus de 1760, qui l'admettent dans leurs

rangs. S'il prend les armes contre eux, ce n'est que pour obéir à un code de l'honneur impitoyable. Il apparaît donc comme la première victime de circonstances incontrôlables. Tout le texte travaille pour faire d'un ennemi de fait un ami de cœur. Lors de la débâcle, il n'hésite pas à braver les eaux et les glaces pour sauver un inconnu. Sur le champ de bataille, il sauve Jules et le soustrait à une mort certaine. Après la Conquête, il continue à jouer l'ange tutélaire qui protège ses amis. C'est vraiment le héros sotériologique. Jules et sa famille jouent le rôle des victimes. Héros nocturne, champion de l'euphémisation, Jules ne demande pas mieux que de se départir de son rôle d'offensé. Il sera le premier à excuser son frère et à donner l'exemple du mariage interracial. Le capitaine d'Haberville résiste au nom de l'honneur français pendant dix ans pour montrer qu'Arché n'a pas la tâche facile. Tous les membres de sa famille le suivront sur le chemin de la réconciliation, sauf Blanche.

L'intrigue se déroule selon le schéma «interdiction, transgression, réparation». Recueilli par les d'Haberville comme leur propre fils, Arché contracte envers eux une dette de reconnaissance que les devoirs de l'hospitalité rendent sacrée. Lié envers ses parents adoptifs par une obligation de la sphère privée, il se voit, par la déclaration de la guerre, rejeté dans le camp ennemi. Cette fois, un devoir de la sphère publique entre en conflit avec le premier. Ainsi s'amorce la crise qui déclenche le drame. L'honneur militaire l'emportera-t-il sur le devoir de reconnaissance? En obéissant au premier, le héros refuse de s'engager sur le chemin de la tragédie. Au lieu de faire face au tribunal militaire et à l'exécution, il préfère implorer le pardon de ses amis. Pour avoir transgressé le code de l'hospitalité, qui le lie envers les d'Haberville, Arché devient passible d'une punition: la mort ou le bannissement. Mais comme l'action se déroule sur le mode de l'euphémisation, la réparation suffit. Bien qu'excusable pour avoir obéi d'abord au code de l'honneur militaire, il n'en reste pas moins

coupable envers ses parents adoptifs de l'incendie de leur manoir. Sa faute ne concerne pas tous les habitants de la Côte-du-Sud, pourtant victimes eux aussi de l'incendie, mais seulement la famille du seigneur: Arché a péché contre les d'Haberville et non contre les Canadiens. Il y a là un point important à soulever contre ceux qui soutiennent la dimension sociale des *Anciens Canadiens*. La faute ne concerne qu'une famille; ainsi en est-il de la réparation.

Le héros a manqué au devoir de reconnaissance envers la famille qui l'avait recueilli, en la privant des moyens de poursuivre son rôle social. Sur le champ de bataille, Jules exhale les motifs de ses griefs: «[...] le cœur ulcéré par l'amitié trahie, par la ruine totale de sa famille» (*infra*, p. 299). Par sa faute, le jeune Écossais a réduit la famille seigneuriale à une situation qui confine à la misère. Il s'en rend bien compte lors de sa première visite au manoir, dix ans après la guerre: «[...] Locheill fut attristé en voyant ce que l'on appelait, avant la conquête, le hameau d'Haberville, remplacé par trois ou quatre bâtisses à peu près semblables à celles des cultivateurs aisés» (*infra*, p. 338). Le seigneur n'est plus en mesure d'afficher sa distinction de classe symbolisée par le manoir. La justice exige donc, pour qu'il y ait réparation entière, que la victime soit rétablie dans sa situation antérieure. Arché, qui a recouvré son héritage, pourrait le dédommager financièrement, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, mais les convenances ne le permettent pas: «Les mots: réparation pécuniaire, firent d'abord frissonner M. d'Haberville, comme si un fer rouge en eût effleuré sa peau» (*infra*, p. 337). Mais, entre gentilshommes, l'honneur autorise un autre genre de réparation. Jules en fait part à son père dans une lettre: «Mon frère Arché, qui a de puissants amis en Angleterre, m'a remis une lettre de recommandation d'un haut personnage à votre gouverneur Guy Carleton, que l'on dit plein d'égards pour la noblesse canadienne» (*infra*, p. 340). Si la réparation

pécuniaire est offensante, l'octroi de postes lucratifs dans le nouveau gouvernement lui agrée pleinement: rien ne répugne à ce qu'un noble passe de l'allégeance d'un souverain à une autre. Jules entend donc revenir au pays pour profiter de la nouvelle faveur de son ami Arché. Ainsi se réalisera le plan «bureaucrate», qui prévoit un quasi monopole des faveurs du régime pour les amis de la couronne. Toutefois, rien dans le roman n'indique que Jules ait obtenu le poste convoité, car il ne se rendait à Québec que pour assister au bal de la reine, le 31 décembre, et au lever du gouverneur le lendemain (*infra*, p. 397). Arché avait donc les moyens d'exercer une réparation complète, mais il ne semble pas s'en être acquitté.

Dans la réalité historique, on peut se demander si Carleton a rempli ses promesses envers la noblesse canadienne. On sait que ce gouverneur, qui avait beaucoup misé sur elle, fut profondément déçu du peu de pouvoir qu'exercèrent les seigneurs sur leurs censitaires, lors de l'invasion américaine de 1775. Aussi le gouvernement britannique ne répondit-il pas aux attentes des nobles canadiens. Il y a tout lieu de croire que, pour l'auteur, l'effet est pris pour la cause: les seigneurs ne jouissaient pas du prestige nécessaire à l'exercice de leur rôle parce que le gouvernement ne leur en avait pas donné les moyens. En ne les réintégrant pas dans leur rang traditionnel, l'Angleterre se privait du plus sûr moyen d'assimiler les Canadiens. Sur le plan symbolique, c'est probablement ce qu'exprime l'alliance manquée entre Blanche et Arché: les deux amoureux vivent en des maisons voisines, mais sans s'unir par le mariage. La raison que la jeune fille oppose à la demande du jeune Écossais n'est pas que patriotique; Blanche ne se considère pas suffisamment dotée pour une telle union: «On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous avez acheté avec votre or la main de la pauvre fille canadienne» (*infra*, p. 352). Ce dénouement laisse

entendre qu'aux yeux de l'auteur la réparation n'a pas été satisfaisante. L'offensé, même s'il a pardonné à son agresseur, se considère toujours victime d'une situation catastrophique.

À cause du télescopage des divers niveaux de temporalité dans le roman, on peut supposer que, quand il évoque les lendemains de la Conquête, Aubert de Gaspé envisage ceux de sa destitution. Le poste administratif nécessaire au maintien de son statut social, il l'avait bel et bien obtenu. Pendant un certain temps, il avait été capable d'aller de pair avec les officiers de la garnison. Mais c'était au prix d'un endettement qui le conduisait à la ruine. Il se rend donc compte que les effets de la Conquête persistent. C'est en ce sens qu'à ses yeux la noblesse canadienne n'a pas reçu une pleine compensation. Au temps de l'écriture, en 1860, il est évident que la classe des seigneurs a été supplantée par la petite bourgeoisie des professions libérales, laquelle a fomenté la rébellion de 1837 et, par la suite, avivé un nationalisme contestataire du projet collectif promu par l'Angleterre depuis l'Acte d'Union. Jamais cette dérive ne serait advenue si Carleton avait persisté dans son projet de société aristocratique. L'Angleterre pouvait sauver le Canada, mais elle n'en a pas pris les moyens.

Même si l'organisation logique du récit ne le préoccupe guère, Aubert de Gaspé se soumet aux exigences minimales du genre romanesque: provoquer une crise qui, après divers atermoiements, parvient au dénouement. Des diverses façons d'atteindre cet objectif, Gaspé choisit la moins rigoureuse. Conteur d'anecdotes au répertoire bien garni, il préfère les méandres à l'anglaise plutôt que la rectitude cartésienne. Il divise donc son récit en deux parties fort inégales, la première comportant onze chapitres et la seconde, seulement six, plus une conclusion.

La première partie relate comment les deux amis se retrouvent dans des camps ennemis par les hasards de la guerre. Le

récit épouse la forme du voyage, un cadre peu contraignant qui permet d'enfiler une succession d'anecdotes sans liens trop rigoureux entre elles au fur et à mesure que les lieux changent, comme dans le *Don Quichotte* de Cervantès. L'allure ethnographique que prend alors le récit a pu donner le change à plus d'un lecteur, qui n'y a vu qu'une succession de tableaux de mœurs. C'est alors que le romancier entreprend une véritable défense et illustration du régime seigneurial, reposant sur l'argument implicite que, durant le Régime français, les seigneurs opulents jouaient un rôle de providence auprès du petit peuple. Arché, le protagoniste du roman, a été le premier à en bénéficier: orphelin, exilé et ruiné, il a été adopté par la famille d'Haberville qui l'a traité comme son propre fils. Jules soumet cet Écossais, fier de son passé, à un voyage initiatique au cœur de la Nouvelle-France, sous prétexte de l'amener faire ses adieux à ses parents adoptifs avant d'aller prendre du service dans l'armée en Angleterre. Le trajet devrait pourtant lui être familier puisqu'il a passé ses vacances au manoir depuis son arrivée au pays. C'est d'abord l'initiation au folklore canadien, qui se révèle aussi riche, avec les histoires de la Corriveau et des sorciers de l'île d'Orléans, que celui de l'ancienne Calédonie. Puis survient la première péripétie, la débâcle, qui emporte le malheureux Dumais sur un bloc de glace. C'est l'occasion de déployer toutes les vertus aristocratiques au service du peuple. Arché, athlète sans pareil, plonge dans les eaux glacées pour sauver le malheureux. Dumais, qui a eu la cheville broyée par la glace, est recueilli au manoir de Beaumont pour y être soigné. Le seigneur, qui l'héberge jusqu'à son complet rétablissement, envoie même chercher le meilleur médecin de Québec pour lui assurer la guérison. L'arrivée des voyageurs au manoir d'Haberville coïncide avec divers événements qui illustrent la vie seigneuriale. La fête du mai rappelle que, traditionnellement capitaine de milice, le seigneur exerçait de ce fait une double

autorité sur ses censitaires. D'un commun accord, les miliciens viennent tous les ans rendre hommage à leur capitaine et seigneur, et recevoir en retour les témoignages de son affection et de sa bienveillance. À cette occasion, la maison aristocratique par excellence se transforme en maison du peuple : chacun selon son rang et son âge partage les agapes du maître, qui prodigue à tous sollicitude et considération. Ce tableau, faut-il le rappeler, appartient plus à l'univers du désir qu'à celui de la réalité. On sait que, à la suite de l'invasion américaine de 1775, le gouvernement détrompé par le peu d'empressement des Canadiens à secourir le régime britannique, vota une loi pour rendre la milice obligatoire. Les notables se firent une gloire d'arborer leurs titres militaires, tandis que les habitants fuyaient le service autant que possible.

Dans un chapitre qui complète la description de la vie seigneuriale, Aubert de Gaspé s'attaque à la question litigieuse des rentes. En exigeant des redevances trop élevées, les seigneurs auraient pressuré des paysans qui, très souvent, étaient condamnés à la disette par suite de mauvaises récoltes. C'est par la caricature que le romancier transforme cette situation à l'avantage des maîtres. La mise en scène ridicule de l'oncle Raoul pour rétablir l'autorité seigneuriale tourne court : la pseudo-autorité n'a aussi que des pseudo-exigences, car toutes les excuses, même les moins valables, sont invoquées pour ne pas payer la rente. L'« opulence » permet au seigneur d'exercer une autorité débonnaire et compatissante, qui ferme volontiers les yeux sur les manques des démunis. Il aurait été de mauvais aloi de présenter le seigneur exigeant la corvée de ses inférieurs pour son seul bénéfice. Ce n'est donc que dans la seconde partie du roman que le lecteur la retrouve sous une forme encore une fois fort euphémisée. Au lieu du seigneur qui la réclame, ce sont les censitaires qui s'offrent spontanément pour reconstruire le manoir d'Haberville.

Le tableau brossé au cours des onze premiers chapitres ne constitue qu'une mise en situation, car les événements qui modifient en profondeur le sort des protagonistes ne surviennent que dans la seconde partie. Ils sont désormais disposés dans un ordre de cause à effet, plutôt que simplement juxtaposés. La cause la plus éloignée du changement de fortune des protagonistes résulte de leur décision de partir pour améliorer leur condition. Arché veut faire la paix avec son souverain, récupérer son héritage et venir s'établir auprès de ses amis canadiens. Jules entend s'engager dans un régiment français pour déployer ses talents sur une plus vaste scène. La déclaration de la guerre entre la France et l'Angleterre se conjugue avec leur décision comme première menace contre leur solidarité: cette cause apparemment fortuite fait des amis d'hier les ennemis d'aujourd'hui. Renvoyés tous deux au Canada, ils participent à la campagne de 1759. Coïncidence encore plus malheureuse, Arché, à cause des nombreuses années qu'il a passées sur la Côte-du-Sud, est désigné pour guider les troupes qui incendient cette région. C'est lui-même qui doit mettre le feu au manoir de ses amis. Partagé entre le devoir de l'honneur et celui de la reconnaissance, il obéit au plus pressant, sans quoi il serait passible de la cour martiale. Pour cette faute, le romancier omnipotent pourrait le châtier sur-le-champ. La tentation ne manque d'ailleurs pas: Arché tombe aux mains des Indiens pendant qu'il contemple les derniers vestiges de l'incendie. Il mourrait supplicié, sans l'intervention de Dumais, qui s'acquitte ainsi de sa dette de reconnaissance envers son sauveteur. La conduite du Canadien peut étonner dans un pareil contexte. Pourquoi un aristocrate peut-il faire passer les devoirs de l'honneur avant ceux de la reconnaissance, tandis qu'un roturier est plus tenu par la reconnaissance que par l'honneur? La réponse qu'apporte implicitement le romancier par le geste de Dumais trahit bien le préjugé de classe: le roturier n'a pas d'honneur. Sur les champs

de bataille, la discordance atteint son point culminant: Jules veut transpercer son ami, mais n'en a pas la force. Arché saisit son frère évanoui et le transporte au risque de sa vie hors du champ de tir, prouvant ainsi que son amitié profonde n'a pas été altérée par les événements. Il avait jadis délivré Dumais, il sauve maintenant Jules. Il apparaît ainsi comme le héros sotériologique capable de dénouer la crise, bien que plusieurs obstacles s'y opposent encore. En effet, le seigneur d'Haberville, qui représente le chef de clan, se considère toujours offensé: Arché s'est rendu coupable d'une faute pour laquelle l'exclusion de la famille constitue le châtiment durable. Comment Arché pourra-t-il rentrer en grâce et rétablir des liens harmonieux avec sa famille adoptive? Comment faire oublier que l'ami de toujours a pris le visage de l'ennemi de naguère? Arché conduit l'opération comme un véritable stratège. Il commence par attaquer les points faibles. Il gagne d'abord la confiance de la tante, supérieure de l'Hôpital Général et, par la brèche, s'introduit jusqu'à Jules. Sur le champ de bataille, le jeune homme posait pour la galerie; en réalité, il n'a jamais gardé rancune à son ami pour l'incendie du manoir. Ces positions étaient faciles à enlever parce qu'elles étaient situées en dehors du clan familial. Au manoir, tous sont tenus de partager le ressentiment du seigneur. Il faudra dix ans de manœuvres pour amadouer l'offensé. Entretemps, le jeune militaire s'emploie auprès du gouverneur Murray à rendre la vie moins pénible à ses amis. Obtenant pour eux un sursis de quelques années avant de quitter la colonie, il leur évite une mort certaine dans le naufrage de *L'Auguste*. Il s'occupe également de préparer le retour de Jules et son intégration à la nouvelle société. Tous ces gestes de bonne volonté s'accumulent sans fléchir le capitaine d'Haberville. Après une attente de dix ans, Arché osera se présenter au manoir pour recevoir son pardon. Malgré ses réserves, le seigneur cède. C'est ainsi que la faute, sans être totalement oubliée, est pardonnée.

Évidemment, Aubert de Gaspé ne pouvait faire accepter par ses lecteurs nationalistes une telle capitulation; c'est pourquoi le roman ne se termine pas par un *happy ending*. Même si elle a toutes les raisons de désirer un mariage avec Arché, Blanche lui refuse sa main pour des raisons uniquement patriotiques. Elle répond ainsi à l'attente créée par l'utilisation du schéma «interdiction, transgression, punition» qui guide le lecteur. Mais ce dénouement ne contredit-il pas tout le travail du texte? Pourquoi interdire le mariage interracial, puisque l'auteur lui-même l'admet et en donne l'exemple. Le refus de Blanche vient mettre en échec la thèse qui s'échafaude depuis le début du roman. C'est une incongruité qui n'a cessé d'intriguer la critique. Jean-René Plante soutient même que le projet de Gaspé manque de cohérence, en ce qu'il souhaite le maintien d'une nationalité distincte pour les francophones du Canada, tout en donnant l'exemple d'unions mixtes, à la fois dans son roman et dans sa vie. Selon lui, les Canadiens du XIX^e^ siècle, faute de projet collectif cohérent, étaient incapables de se représenter logiquement dans leurs œuvres. Il faudrait donc cesser de rechercher dans *Les Anciens Canadiens* l'expression d'un projet collectif quelconque. Ce roman ressemble à un isolat dans la production de l'époque: alors que les autres écrivains prennent généralement la plume au nom de la collectivité, Aubert de Gaspé défend les intérêts d'une classe sociale. En effet, il se distingue de ses contemporains par un souci constant de marquer son appartenance à un groupe privilégié qui transcende les frontières. Au contraire des simples sujets qui ont toujours obéi au *cujus regio, ejus religio*, les aristocrates jouissent d'une liberté qui va plus souvent dans le sens de leurs intérêts que dans celui de leurs convictions. Comme l'a bien montré Paul Bénichou dans *Le Sacre de l'écrivain*, les nobles, au XVII^e^ siècle, se croyant au-dessus de la morale, inventent leurs propres règles de conduite. Entre gens d'un même monde, la noblesse canadienne

frayait avec l'élite britannique. Mais il ne pouvait en être ainsi pour les gens du peuple. Aubert de Gaspé a certainement dû voir les divers mariages de ses filles avec de bons partis anglophones comme des avantages tout à fait légitimes pour le statut de sa famille. Il aurait au contraire condamné le père Laurent Caron d'en faire autant. Vertu populaire à enseigner aux petites gens pour assurer leur fidélité à la patrie, le patriotisme ne saurait lier de la même façon les nobles qui s'engagent personnellement au service d'un souverain: ils peuvent, pour des raisons particulières, lui retirer leur allégeance au profit d'un autre.

C'est donc ce dénouement bizarre qui confirme qu'il s'agit bien d'un roman de classe sociale et non d'un roman de mœurs populaires. Aubert de Gaspé, qui a assisté à la naissance du nationalisme canadien avec la fondation du journal *Le Canadien* en 1806, n'a jamais trop bien compris pourquoi certains membres des professions libérales prétendaient parler au nom de tout le peuple, alors que les bureaucrates défendaient leurs propres intérêts. La nouvelle classe des petits-bourgeois, qui envahit la Chambre d'assemblée dans les années 1810 et supplante la noblesse comme représentants du peuple, ne se définit pas comme distincte du peuple, mais comme son émanation. Aubert de Gaspé devait avoir beaucoup de mal à comprendre ce point de vue. Comme les autres bureaucrates, il devait considérer les députés du Parti canadien comme des «démagogues» qui se servaient de la *vox populi* pour promouvoir leurs intérêts personnels. Les «frères ennemis», au lieu de s'éliminer l'un l'autre, comme dans le mythe originel, tendent au contraire à s'unir, à ne plus faire qu'un. Mais pour en arriver là, il faut que les aristocrates oublient leur ressentiment envers le conquérant et lui fassent vœu de fidélité.

Un roman historique?

Cet examen des *Anciens Canadiens* nous incite à revenir sur une affirmation de l'abbé Casgrain, largement répandue par la suite, à savoir que, dans le roman, presque tout est historique et que l'invention y est presque nulle. Quelle part y tient la fiction ? Aubert de Gaspé ne se contente pas de reproduire fidèlement la réalité, il la réaménage en profondeur pour les besoins de sa thèse. Aussi la part de l'affabulation est-elle beaucoup plus considérable qu'on ne l'a généralement cru. Certes, le romancier s'inspire de situations historiques et autobiographiques qu'il remanie à sa convenance. La critique lui a pardonné la licence qu'il avait prise avec la chronologie en ramenant sous le Régime français l'histoire de la Corriveau, qui s'est pourtant passée au début du Régime anglais, mais, pour le reste, elle a fait confiance au caractère largement autobiographique du roman. Camille Roy le reconnaît: «Or la vie seigneuriale qu'il reconstitue n'est pas autre que celle que l'on faisait au manoir de son père à Saint-Jean-Port-Joli. Le manoir des d'Haberville, c'est, en effet, celui des de Gaspé, et c'est donc dans la maison même où fut élevé et où a grandi l'auteur, c'est au foyer où on l'initia aux vertus patriarcales de la famille qu'il nous introduit» (*Romanciers de chez nous*, p. 16). Or Aubert de Gaspé n'écrit pas simplement pour refléter la réalité, mais pour la réinterpréter à son avantage. Aussi prend-il plus de liberté que les commentateurs ne l'ont d'abord imaginé. Il interprète l'histoire de la Conquête comme un décalque de sa propre vie: la fin du Régime français coïncide avec sa jeunesse. L'événement capital qui fait passer l'auteur de la fortune à l'infortune, du bonheur au malheur, c'est sa destitution comme shérif de Québec: l'année 1822 équivaut à la défaite des Plaines d'Abraham, elle le ruine financièrement et moralement. Assimilée au Régime français, sa jeunesse équivaut à une sorte d'âge d'or par rapport aux malheurs qui ont suivi. Le vieillard qui se remémore sa jeunesse perdue voit

tout à travers le prisme déformant du *Laudator temporis acti*. Par exemple, durant la première partie de sa vie, Gaspé a-t-il connu l'opulence, comme le prétend le Bon Gentilhomme? «J'étais riche par moi-même, fait-il dire à ce dernier, mon père m'avait laissé une brillante fortune, les émoluments de ma place étaient considérables, je maniais à rouleaux l'or que je méprisais» (*infra*, p. 236). La première partie de cette affirmation est contestable, si tant est que l'on puisse la prendre au pied de la lettre. Le fils n'a jamais hérité de quoi que ce soit du vivant de son père. Ce n'est qu'après la mort de sa mère qu'il entre en possession d'un modeste héritage et qu'il peut jouir de l'usufruit de la seigneurie. Si son père avait été aussi fortuné qu'il le prétend, il aurait certainement payé les dettes de son fils pour sauvegarder l'honneur de la famille. L'absence d'héritage ne veut toutefois pas dire que Gaspé ne mena pas grand train, comme le remarque Daniel Mativat: «[...] il mène un train fastueux, s'achète une maison de 1 200 louis, se paie les services de 7 domestiques et spécule dans l'immobilier: achat de terrains aux Ursulines impliquant des transactions jouant dans les 5 à 10 000 livres, investissement dans des maisons de bains... Organisateur de courses, directeur de banque et enfin shérif de Québec...» (*Le Métier d'écrivain au Québec (1840-1900)*, p. 293). Il faut croire que son crédit était bon et qu'il pouvait emprunter à volonté.

L'«opulent manoir d'Haberville» qui aurait été incendié par les Anglais relève également de la fiction: il est impossible que le seigneur de Port-Joli ait élevé sous le Régime français un manoir imposant dans une seigneurie qui comptait à peine quelques centaines de censitaires. André Chouinard note à ce propos: «[...] il ne semble pas y avoir existé de manoir proprement dit à Saint-Jean-Port-Joli avant 1763. Et surtout pas selon la description de Philippe Aubert de Gaspé, dans son roman *Les Anciens Canadiens*. Ce serait plutôt le contraire, c'est-à-dire qu'un opulent manoir aurait remplacé, après la Conquête, une

maison d'assez modeste apparence» (*Le Manoir Aubert de Gaspé, son histoire, son architecture*, p. 39). Vraisemblablement, une modeste maison aurait été construite sur le lot de la seigneurie par la seigneuresse Madeleine-Angélique Le Gardeur de Tilly, pour répondre aux exigences de la loi. Le manoir que décrit le romancier est bien celui de son enfance : à cette époque, la seigneurie en pleine croissance démographique rapportait suffisamment pour que le seigneur s'y établisse confortablement. Le manoir d'avant la Conquête, symbole de la famille aristocratique, appartient à l'univers du désir plus qu'à celui de la réalité.

Pour la cohérence de son intrigue, Aubert de Gaspé a besoin que la ruine de sa famille vienne des Anglais. Dans le roman, deux partis sont en négociation : pour que les vaincus puissent établir un certain rapport de force avec les vainqueurs, ils doivent pouvoir les culpabiliser d'une façon ou d'une autre. La Conquête aurait détruit «[t]out ce monde de gloire dans lequel vivaient nos aïeux», écrit Crémazie. Napoléon Bourassa n'imaginera pas autrement le petit monde des Acadiens avant la déportation. Pour Gaspé, une société idéale sert de paradigme à l'interprétation de tous les événements ultérieurs : sous le Régime français, les riches seigneurs auraient harmonisé les relations entre maîtres et valets, entre nobles et vilains, entre officiers et miliciens ; le peuple, conscient de ses devoirs, aurait gardé ses distances avec ses supérieurs et apprécié d'autant les bontés dont il était l'objet.

L'argument implicite perçu dans cette stratégie narrative veut que les Anglais coupables restaurent la situation originelle des seigneurs. Si Aubert de Gaspé s'en était tenu à la vérité historique et s'il avait représenté son aïeul comme un soldat vivant plus de sa solde que de ses rentes, il lui aurait fallu admettre que le régime seigneurial, encore dans sa phase inchoative sous le Régime français, n'avait atteint sa pleine maturité que sous le

Régime anglais. Loin d'avoir souffert de la Conquête, les seigneurs en auraient bénéficié. La réalité historique aurait ainsi invalidé l'argument central du roman, qui veut montrer le déclin de la colonie depuis que la noblesse a perdu son statut privilégié.

Dans le roman, le manoir tient plus qu'un rôle symbolique. Un peu comme chez Walter Scott, il est le lieu où se concentre l'action. C'est en ses murs que se manifeste la vie seigneuriale dans tout son éclat, avec ses fêtes et ses coutumes. C'est au cours d'un dîner que l'édifice émet un bruit effrayant, avertissant la famille de sa ruine prochaine. C'est également l'incendie du manoir qui déclenche la crise entre Arché et ses parents adoptifs. La reconstruction de la vaste demeure après la Conquête restaure en quelque sorte l'ordre ancien, mais en plus petit. Pendant dix ans, l'accès à cet espace sacré reste interdit à Arché, qui n'obtiendra le pardon que le jour où il pourra s'y présenter. Après le dénouement, le manoir demeurera le centre d'attraction. Arché s'établira en périphérie, avec Dumais comme intendant de ses terres, mais il continuera à le fréquenter assidûment. Le manoir illustre donc mieux que tout le reste la distinction sociale qui sépare la classe seigneuriale du peuple.

Même si, en tant que roman historique, *Les Anciens Canadiens* évite la plupart du temps toute allusion aux temps présents, il n'en constitue pas moins une prise de position par rapport au temps de l'écriture, comme l'a déjà noté Nicole Deschamps. Soucieux de conserver la faveur de ses lecteurs nationalistes, Gaspé donne généralement deux appréciations des événements politiques: l'une pour satisfaire ses destinataires, l'autre pour exprimer le fond de sa pensée. Dans ses *Mémoires*, il avait un cadre plus propice au commentaire des événements politiques survenus depuis sa destitution, mais il y garde une discrétion significative. Il est vrai qu'ayant vécu en retrait de la vie publique pendant vingt ans, il aurait mauvaise

grâce à s'engager dans des débats dont il ignore l'origine. S'il fait, dans son roman, l'éloge de Garneau et de son histoire libérale, c'est plus pour la galerie que par conviction personnelle: dans son exemplaire annoté de l'*Histoire du Canada*, il note son désaccord avec l'historien sur plusieurs points. Il va sans dire qu'il devait plutôt approuver un William Smith ou un Michel Bibaud, qui donnaient le point de vue bureaucrate, comme le montrent plusieurs passages de ses *Mémoires*. Commentant la saisie des presses du *Canadien* et l'em-prisonnement des principaux rédacteurs, il dénonce cet acte arbitraire de Craig, mais revient plus loin sur cette mesure pour excuser le gouverneur. Dans la galerie de portraits qu'il brosse, il ne pouvait faire abstraction de Louis-Joseph Papineau, son ancien camarade de classe au Séminaire, mais il se limite à des souvenirs anodins, afin de satisfaire l'opinion, sans jamais parler de son rôle comme président de la Chambre et de son implication dans la rébellion. Sa seule allusion à la rébellion vise à en minimiser l'importance: «Le règne de la terreur est heureusement passé; mais les Anglais semblent avoir oublié que, même dans le district de Montréal, un bien petit nombre de Canadiens-francais prirent part à la rébellion de 1837» (*Mémoires*, p. 552). Il ajoute pudiquement: «Mais hâtons-nous de jeter un voile sur l'histoire de cette époque désastreuse» (*ibid.*, p. 553). Que pense-t-il de l'Acte d'Union et de l'obtention du gouvernement responsable? Sur toutes ces questions, Gaspé garde un silence prudent. À peine ose-t-il apporter une rectification aux accusations portées contre les seigneurs dans les débats qui ont entouré l'abolition de la tenure seigneuriale: «Des gens envieux, jaloux, ont soufflé la zizanie afin de rompre les liens d'affection, fondés le plus souvent sur la gratitude qui attachaient les censitaires à leurs seigneurs» (*ibid.*, p. 530). Succinctement, à la fin de ses *Mémoires*, il prend position sur l'évolution politique du pays: «Quant à moi, je suis peu enthousiaste d'un genre de liberté qui ne profite

qu'au va-nu-pieds ; car mes sympathies sont toutes acquises aux gens respectables. C'est peut-être erreur de jugement chez moi dans ce siècle d'indépendance, mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir l'esprit républicain qui domine sur notre continent» (*ibid.*, p. 558).

La situation décrite comme représentant la fin du Régime français correspond en fait à celle de la jeunesse de l'auteur. C'est à la fin du XVIII^e siècle que le régime seigneurial atteint son apogée et qu'il fixe les normes d'un idéal pour le romancier. Son déclin ne résulte pas de la Conquête, mais bien de la loi d'abolition de 1854, qui s'inscrit dans le temps de l'écriture. Avec la distance que lui procure le cadre du roman historique et des mémoires, Aubert de Gaspé élabore un discours sur les temps présents, sans en avoir l'air. Un peu comme les Nuers de l'Afrique orientale, qui parviennent à exprimer toute la gamme de leurs sentiments en parlant toujours de leurs troupeaux, le romancier, en remémorant des souvenirs d'autrefois, indique sa position sur le temps présent.

Qu'on l'appelle thèse, point de vue ou quelque chose d'approchant, l'idée que défend Aubert de Gaspé est assez facile à établir. D'après lui, les Canadiens français ont le choix entre la résistance à l'irlandaise ou l'union à l'écossaise. Après des siècles de lutte, les premiers geignent toujours dans les fers, tandis que les derniers sont reconnus comme les égaux des Anglais. Entre la pauvreté des Irlandais et la richesse des Écossais, le choix n'est pas difficile. Le romancier souhaite donc l'union des deux peuples par des mariages et d'autres sortes d'alliances, afin que disparaisse pour jamais l'opprobre du vaincu. Ce projet, qui pouvait avoir un sens au début du XIX^e siècle, devient cependant de plus en plus improbable avec la montée de la petite bourgeoisie des professions libérales qui refuse d'emprunter la voie littérature nationales qui visent à affirmer une identité

culturelle distincte, il est quasi impossible de continuer à prôner la dissolution raciale. Pourtant, Aubert de Gaspé reste convaincu que c'est la seule voie rentable à longue échéance. Il déploie toute sa stratégie narrative pour faire accepter par un lecteur nationaliste le conquérant comme un héros salvateur. Une prolifération d'euphémisations vise à mettre les Canadiens en sympathie avec un personnage qui combat le même ennemi. Mais ce titre d'Écossais est polyvalent, et c'est sur cette ambivalence que joue le romancier pour en faire un frère ennemi. Le héros sotériologique entre en scène avec une sorte de handicap : au lieu de traiter sur un pied d'égalité avec son frère, il est son débiteur, car il a encouru une dette de reconnaissance envers la famille canadienne qui l'a recueilli. D'agresseur, le héros solaire devient à son tour victime. Ce nouvel Atride, privé de la maîtrise de son destin, attire obligatoirement la sympathie du lecteur, qui désire que le capitaine d'Haberville lui pardonne.

Tant le *mythos* que l'*ethos* de cette affabulation illustrent la position idéologique de l'auteur. L'étude de ses antécédents et de sa biographie nous indiquaient déjà ses fortes attaches bureaucratiques. On aurait pu croire que ses années de retraite à la campagne et, surtout, le fait que la société l'a déçu l'avaient transformé en un défenseur des mœurs campagnardes et populaires. La stratégie narrative de son roman démontre le contraire. Aubert de Gaspé croit toujours que l'avenir du Canada passe par la fusion des deux peuples fondateurs. Il sait que la Conquête a provoqué chez les vaincus un mouvement de résistance larvée à l'assimilation. Après leur nomadisme sous le Régime français, ils se sont fixés sur les terres des seigneuries et ils ont présenté un front uni contre toute tentative de pénétration anglo-saxonne. Garneau le remarque à la fin de son *Histoire du Canada* : en 1840, on vivait encore dans les campagnes comme si la Conquête n'avait jamais eu lieu. N'est-ce pas là un signe que l'Anglais est toujours perçu comme l'ennemi? Mais

cette perception, fruit du préjugé, est rejetée par ceux qui ont frayé avec les vainqueurs. Des aristocrates comme Charles Tarieu de Lanaudière, François Baby et Pierre-Ignace Aubert de Gaspé et son fils les ont connus d'assez près pour adopter leur vision du nouveau Canada. Ils auraient pu exercer une grande influence sur le peuple si le gouvernement britannique leur en avait donné les moyens.

Tels sont les enjeux qu'évoque le roman de Philippe Aubert de Gaspé.

Établissement du texte

LA PREMIÈRE ÉDITION des *Anciens Canadiens*, ou édition *princeps* (notre source IV), a paru en 1863, chez Desbarats et Derbishire, imprimeurs-éditeurs, mais sous la direction du *Foyer canadien*. Le roman fut réédité chez le même éditeur en 1864 (source V), dans une version revue et corrigée par l'auteur. C'est cette version qui sert de texte de base à la présente édition critique. Deux épisodes, extraits, l'un, des chapitres III et IV («Une nuit avec les sorciers»), l'autre, du chapitre V («La débâcle») avaient préalablement été publiés dans *Les Soirées canadiennes*, en janvier et février 1862 (source III). Philippe Aubert de Gaspé avait ainsi répondu à l'appel de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui l'avait invité à participer de cette façon au mouvement littéraire de Québec.

Mais on dispose aussi de deux versions manuscrites et autographes du roman, antérieures à l'édition *princeps*.

Le premier de ces manuscrits (notre source I), a été découvert par le biographe de Philippe Aubert de Gaspé, Jacques Castonguay, qui l'a déposé en 1987 aux Archives du Séminaire de Québec. Il provient de madame Laurette Beaubien, arrière-arrière-petite-fille de l'auteur, qui en était la dépositaire. Ce manuscrit de 313 feuillets contredit l'affirmation selon laquelle Alfred de Gaspé, fils cadet de l'auteur des *Anciens Canadiens*, aurait détruit les papiers de son père, après la publication du recueil *Divers*, en 1893. Blanche de Gaspé, fille aînée d'Alfred, a réussi à préserver un certain nombre de documents originaux, dont ce manuscrit, de même que les pièces dont Luc Lacourcière a hérité du fonds d'archives privé de l'abbé Thomas de Gaspé, fils du romancier. Ce

manuscrit constitue incontestablement le premier jet des *Anciens Canadiens*. L'auteur y a apporté personnellement une foule de corrections, d'ajouts et de suppressions, dans le texte et dans les marges. Nous avons tenté de tenir compte de toutes ces corrections dans le relevé des variantes. Certaines ratures rendent toutefois le texte illisible : nous l'avons chaque fois indiqué. Des passages ont par ailleurs disparu au moment où Philippe Aubert de Gaspé a recopié son manuscrit en vue de l'édition. Ainsi, le chapitre II manque, de même que les « Notes et éclaircissements » et la plupart des notes infrapaginales ; mais peut-être ces dernières n'avaient-elles pas encore été rédigées. D'autres passages ont disparu, aux chapitres VII et XII en particulier, ainsi que nous l'avons signalé dans les variantes.

Le second manuscrit (notre source II), le plus connu, a longtemps été conservé aux Archives du Collège Bourget de Rigaud, avant d'être déposé aux Archives des Clercs de Saint-Viateur à Montréal, d'où il a disparu après qu'on l'eut prêté à un descendant de la famille de Gaspé pour restauration. Ce descendant est décédé depuis, et la famille, que nous avons pressée, n'a jamais donné suite à nos demandes, nous laissant entendre que ce manuscrit était introuvable. Par chance, Luc Lacourcière y avait eu accès et il en avait fait une photocopie, aujourd'hui conservée dans le fonds Luc-Lacourcière des Archives de l'Université Laval. Cette photocopie, fort précieuse, puisqu'il s'agit désormais de la seule copie qui nous reste de la seconde version manuscrite des *Anciens Canadiens*, présente cependant des lacunes : plusieurs feuillets ont été photocopiés sans beaucoup de soin, de sorte qu'il manque parfois des lettres ou des signes de ponctuation dans la marge de droite.

Cette copie compte 570 feuillets de format 22,5 x 35 cm. Elle comporte des corrections destinées à l'édition *princeps* (1863), sans doute de la main de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, à qui Philippe Aubert de Gaspé avait demandé de voir à la toilette de son texte et à la correction des épreuves. Assez nombreuses, ces corrections ont pour but de supprimer une répétition, de redresser une ponctuation défectueuse et de

rétablir l'orthographe d'un mot ou un accord grammatical. Bien que très semblable à l'édition *princeps*, cette copie présente des différences de détail nombreuses, ainsi que le révèle le relevé des variantes, Aubert de Gaspé ayant retouché lui-même les épreuves et apporté des corrections de dernière minute.

On note aussi qu'il manque, dans ce manuscrit, deux chapitres, ou, pour être plus précis, des parties des chapitres IV et V. Il s'agit précisément de ceux qui ont été publiés dans *Les Soirées canadiennes*, au début de l'année 1862, ce qui tend a confirmer que Philippe Aubert de Gaspé les a retirés de ce manuscrit dans ce dessein. La fin du chapitre III porte la note suivante, d'une autre main: «Insérer ici la 2 partie de la légende de José publiée dans Les Soirées canadiennes, page 27». Il s'agit du chapitre IV, intitulé «La Corriveau», correspondant aux pages 27 à 35 des *Soirées canadiennes*. Au début du chapitre V, sous le titre «La débâcle», on peut lire, de la même main: «Insérer ici les 4 épigraphes, page 36 des Soirées canadiennes livraisons de Janvier et Février 1862». Ce chapitre V ne comporte que trois feuillets, dont le dernier porte la note suivante, toujours de la même main: «Insérer, ici, la section publiée dans Les Soirées canadiennes page 97 [*mots illisibles*] et avril mentionné». Il s'agit de l'extrait paru dans la revue en 1862, p. 36-64, sous le même titre: «La débâcle». Une note accompagne la publication de ces deux extraits des *Anciens Canadiens* dans *Les Soirées canadiennes*: «Les deux épisodes, que nous publions, sont extraits d'un ouvrage inédit, intitulé les *Anciens Canadiens* que M. de Gaspé, père, se propose de faire paraître prochainement». Suit un long préambule (p. 9-15) fournissant quelques explications aux lecteurs de la revue. Après avoir précisé que «Les deux récits qui suivent, sont tirés de souvenirs, moitié historiques, moitié légendaires de cette partie du pays appelée *La Côte du Sud*», l'auteur fournit quelques renseignements sur la Corriveau, «un personnage, bien tristement réel, sur lequel il est nécessaire de donner quelques détails, dans l'intérêt des lecteurs qui n'appartiennent pas au district de Québec». Sont ensuite reproduits des documents d'archives, appelés à figurer dans les «Notes et éclaircissements» du chapitre IV des

Anciens Canadiens, ce qui montre que cette note était déjà rédigée en 1862. Parmi les diverses sources auxquelles il a emprunté, Philippe Aubert de Gaspé souligne l'apport de son «laborieux concitoyen M. F.»: monsieur Barthélémy Faribault, sans doute, auteur de «notes si riches», à qui l'on doit la découverte des pièces majeures («propriété de la famille Nearn, de la Malbaie») du procès militaire qu'a dû subir Marie-Josephte Corriveau.

Les deux fragments autographes manquants se trouvent aujourd'hui dans le fonds Philippe-Aubert-de-Gaspé de Bibliothèque et Archives Canada, à Ottawa (MG18-H44), où Jacques Castonguay les a déposés le 3 novembre 1988 (*Philippe Aubert de Gaspé, seigneur et homme de lettres*, p. 133, note 16). Le premier (source II[a]) comporte onze feuillets, numérotés de 16 à 26, correspond aux pages 27 à 35 des *Soirées canadiennes* et aux lignes 154 et suivantes du chapitre IV du roman. (Les feuillets 1 à 15, correspondant au texte des pages 16 à 26 des *Soirées canadiennes* et aux lignes 185-435 du chapitre III des *Anciens Canadiens*, manquent.) Le second fragment (source II[b]), intitulé «La débâcle», comprend quarante-deux feuillets, numérotés 1 à 3, puis 6 à 44: il correspond aux pages 36 à 64 des *Soirées canadiennes* et aux lignes 55 et suivantes du chapitre V du roman.

Deux versions manuscrites autographes, deux chapitres pré-publiés dans *Les Soirées canadiennes* et deux éditions parues du vivant de l'auteur, voilà une matière aussi riche qu'exceptionnelle pour le textologue, en ce qui a trait au corpus littéraire québécois du XIX[e] siècle. Pour sa part, le généticien peut suivre, grâce au relevé des variantes, les diverses modifications que subit le texte des *Anciens Canadiens* au fur et à mesure que se précise le dessein de Philippe Aubert de Gaspé. L'interprétation de l'œuvre devrait ainsi en être facilitée: c'est du moins notre espoir.

* * *

Le roman obtint un succès immédiat, qui ne s'est pas démenti depuis. Une première traduction anglaise, due à Georgiana M. Pennée, parut dès 1864, chez Desbarats et Derbishire, sous le titre *The Canadians*

of Old. En 1890, Charles D. Roberts fit paraître une nouvelle traduction du roman, mais sans les «Notes et éclaircissements», sous le même titre: *The Canadians of the Old*, accompagné du sous-titre *An Historical Romance*. Trois drames furent aussi tirés du roman. Le premier, dû aux abbés Camille Caisse et J.-Arcade Laporte, s'intitule *Archibald Cameron of Locheill ou un épisode de la Guerre de Sept Ans en Canada*; il fut joué en présence de l'auteur, en 1865, lors de la remise des prix de fin d'année, au collège de L'Assomption. La deuxième adaptation dramatique, œuvre de Joseph George Walter McGown, parut en 1894, sous le titre *Les Anciens Canadiens, drame en trois actes tiré du roman populaire de Philippe Aubert de Gaspé*. La troisième, signée Georges Monarque, date de 1931; il s'agit d'un drame en cinq actes en vers, intitulé *Blanche d'Haberville*. Quant au roman lui-même, il connut une large diffusion: il fut réédité une vingtaine de fois et on ne compte plus le nombre d'extraits qu'en publièrent les journaux et les revues.

* * *

Nous avons pris le parti de respecter le plus possible le texte de l'édition de1864, qui nous a servi de base, n'y apportant que les corrections jugées indispensables: coquilles, fautes et erreurs de transcriptions manifestes. Il importe cependant de noter que l'orthographe de Philippe Aubert de Gaspé reflète celle de son temps. Un certain nombre de graphies, jugées fautives aujourd'hui («cacis» pour «cassis», «rum» pour «rhum», «assujétir» pour «assujettir», etc.), étaient encore parfaitement admises par l'Académie française, dans les années 1860: il ne pouvait donc être question de les «corriger». De même, nous avons conservé partout le trait d'union qui joint l'adverbe intensif «très» à un adjectif, à un participe passé ou à un adverbe. L'accent aigu a été respecté sur les mots se terminant aujourd'hui en «ège»: «Baréges», «collége», «piége», «privilége», «siége». «Abénaquis» ne porte jamais d'accent: nous avons respecté ce qui paraît être ici la volonté de l'auteur, laquelle s'exprime aussi dans le recours presque constant à la préposition «de», vieillie aujourd'hui, dans la formulation des dates; ainsi: «le trente

d'avril» ou «le 15 d'octobre». Par ailleurs, Aubert de Gaspé recourt au tréma là où l'on attend un accent circonflexe, un accent grave ou un accent aigu, comme dans les mots «poêle», «poète», «goéland», «goélette». Le mot «trêve» porte systématiquement un accent grave, alors qu'on rencontre parfois l'accent circonflexe sur le mot «crème» : nous avons régularisé ces graphies, en l'indiquant chaque fois dans l'appareil des variantes. Nous avons aussi supprimé les traits d'union, fréquents dans les adverbes «tout à coup» et «tout à fait», et remplacé, comme il se doit, le trait d'union par une apostrophe, dans l'impératif «va-t'en», systématiquement orthographié «va-t-en». Ont également été régularisés les quelques exemples de graphies anciennes du type «remercîment», «gaîté» et «jusques», qui sont peut-être à mettre sur le compte du typographe, Aubert de Gaspé privilégiant les graphies modernes «remerciement», «gaieté» et «jusque».

* * *

Un travail de cette envergure n'aurait pu être mené à terme sans l'aide de quelques personnes. Qu'il me soit permis de remercier René Audet d'abord, qui, pendant qu'il était étudiant au baccalauréat, a accepté de transcrire à l'ordinateur les deux manuscrits du roman d'Aubert de Gaspé. Merci aussi à Louis Fiset et à Katia Garido, qui m'ont aidé dans la préparation des notes. Je remercie le professeur Maurice Lemire, dont la substantielle introduction enrichit cet ouvrage, et Guy Champagne, coordonnateur du Centre interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) de l'Université Laval, qui a multiplié ses encouragements. Mes remerciements vont encore à Guy Dinel, directeur de la Division des archives de l'Université Laval, et au directeur du Musée de l'Amérique française, qui m'ont facilité l'accès aux deux manuscrits des *Anciens Canadiens*. Enfin, mes remerciements les plus sincères à mon épouse, Claire Bergeron, que j'ai souvent abandonnée au cours de la préparation de cette édition critique.

AB

Sigles et abréviations

AUL	Archives de l'Université Laval, fonds Luc-Lacourcière
DBC	*Dictionnaire biographique du Canada*, Presses de l'Université Laval, 14 vol. parus
DOLQ	*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sous la direction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, t. I, 1978, et t. II, 1980
éd.	édition
édit.	éditeur
f.	feuillet, feuillets
ibid.	*ibidem* (même ouvrage)
infra	plus bas
l.	ligne
loc. cit.	*loco citato* (ouvrage cité)
n°, n°s	numéro, numéros
op. cit.	*opere citato* (ouvrage cité)
p.	page(s)
[*sic*]	incorrection signalée
supra	plus haut
t.	tome
trad.	traduction
vol.	volume
[...]	passage supprimé dans une citation
[?]	fait, renseignement incertain
< >	commentaire critique dans les variantes
/ /	changement de paragraphe
/	changement de ligne

Page laissée blanche

Chronologie

1786 *30 octobre*: naissance à Québec de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, fils aîné de Pierre-Ignace Aubert de Gaspé, cinquième seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, juge de paix, homme politique et officier de milice, et de Catherine Tarieu de Lanaudière.

1787 *Janvier*: la famille s'installe au manoir familial de Saint-Jean-Port-Joli.

1787-1794 Enfance au manoir familial de Saint-Jean-Port-Joli.

1794-1798 Pensionnaire à Québec, chez les demoiselles Chôlette, il fréquente l'École de James Tanswell, située dans l'ancien évêché.

1798 *Fin septembre*: entreprend ses études secondaires au Séminaire de Québec où il est pensionnaire.

1804 Reçoit une commission de lieutenant de milice de la ville, faubourg et banlieue de Québec.

1804-1806 Fait son cours de philosophie comme externe au Séminaire de Québec tout en fréquentant le pensionnat du révérend John Jackson, ministre de l'église d'Angleterre, où il apprend l'anglais. Il est le seul élève canadien-français.

1806-1811 Étudie le droit chez Jonathan Sewell puis, après la nomination de ce dernier comme juge en chef du Bas-Canada en 1808, chez Jean-Baptiste-Olivier Perrault.

1809 Participe à la fondation de la première société littéraire de Québec, dont il est le vice-président.

1811 *15 août*: admis au barreau. Il pratique à Québec et fait la tournée dans Kamouraska.

25 septembre: épouse à Québec Susanne Allison, fille de Thomas Allison, capitaine du 5e régiment britannique, et de Thérèse Baby.

1812 Nommé capitaine du premier bataillon de la ville de Québec et de sa banlieue puis promu assesseur-adjoint à l'état major du Bas-Canada.

Naissance de sa fille Suzanne.

1813 *6 février*: succède à son oncle Tarieu de Lanaudière comme traducteur et secrétaire de la province du Bas-Canada.

1814 *8 avril*: naissance de son fils Philippe-Ignace-François, auteur du premier roman canadien-français, *L'influence d'un livre*.

1815 Est l'un des membres fondateurs du Jockey Club.

Naissance de sa fille Adélaïde-Suzanne-Catherine.

1816 *9 mai*: nommé shérif du district de Québec.

1816-1817 Est l'un des directeurs des Assemblées de Québec.

1817 Naissance de sa fille Elmire-Charlotte.

1818 Est membre fondateur de la banque de Québec dont il est élu directeur.

Naissance de sa fille Elizabeth-Zélie.

1820 Naissance de son fils Thomas.

1821 *14 novembre*: déclaré coupable d'une défalcation considérable, il est destitué de ses fonctions de shérif.

Naissance de son fils Pierre-Édouard.

1823 *13 février*: mort de son père.

1824 Après la vente aux enchères de ses propriétés de Québec, il se réfugie chez sa mère, la seigneuresse de Saint-Jean-Port-Joli, au manoir familial.

1825 Naissance de sa fille Zoé.

1827 Naissance de sa fille Azéline.

1829 Naissance de sa fille Eugénie-Atala.

1831 Naissance de son fils Alfred-Patrice.

1834 *20 juin*: un jugement est rendu contre lui en faveur de la Couronne pour la somme de 1 169 louis et 14 chelins, plus les intérêts à compter du 24 octobre 1823.

Naissance de sa fille Wilhemine-Anais.

1837 Publication à l'automne du roman de son fils Philippe-Ignace-François, *L'influence d'un livre*, auquel il aurait collaboré.

Naissance de sa fille Philomène-Godfrine-Clémentine.

1838 *29 mai*: après de très longues procédures judiciaires, dans l'incapacité d'honorer ses obligations, il est emprisonné pour dettes à Québec.

1841 *7 mars*: mort de son fils Philippe-Ignace-François à Halifax.

2 octobre: libéré après une captivité de trois ans, quatre mois et cinq jours.

1842 *13 avril*: décès de sa mère à Québec. Philippe-Joseph Aubert de Gaspé hérite de «l'usufruit et [de] l'impuissance des fiefs et seigneuries de PortJoly et de la Pocatière», devenant ainsi le sixième seigneur de Saint-Jean-Port-Joli.

À partir de cette année-là, il se retire au manoir où il se consacre à l'éducation de ses enfants.

1847 Son fils Thomas est ordonné prêtre.

3 août: mort de son épouse.

Vers 1850 Fréquente la société de Québec dont le Club des Anciens, situé rue Saint-Jean. Y rencontre l'historien François-Xavier Garneau et l'archiviste Georges-Barthélémy Faribault.

1861 Participe à la fondation des *Soirées canadiennes*.

1862 Parution en janvier et février, dans *Les Soirées canadiennes*, de deux chapitres des *Anciens Canadiens*, «Une nuit avec les sorciers» et «La débâcle».

1863 Participe à la fondation du *Foyer canadien*.

Avril: Publication des *Anciens Canadiens* chez Desbarats et Derbishire. Les 2 000 exemplaires se vendent en quelques mois.

1864 Deuxième édition des *Anciens Canadiens*, revue et corrigée par l'auteur. Tirage: 5 000 exemplaires.

Publication d'une traduction anglaise, sous le titre *The Canadians of Old*, que l'on doit à Georgiana M. Pennée.

1865 *19 janvier*: le roman est porté à la scène au collège de L'Assomption. L'auteur assiste à la représentation du 11 juillet et reçoit un accueil triomphal. On frappe une médaille commémorative que Maximilien Bibaud remet au collège le 25 octobre.

Parution d'un extrait des *Mémoires*, «Les Récollets», dans *Le Foyer canadien*.

1866 Publication des *Mémoires*.

Parution dans *Le Foyer canadien* de deux longs articles, «La statue du général Wolfe» et «Le village indien de la jeune Lorette».

1871 *29 janvier*: Aubert de Gaspé meurt à Québec chez son gendre, le juge Stuart, et est inhumé dans l'église de Saint-Jean-Port-Joli, le 1er février.

1893 Parution d'un recueil posthume, *Divers*, grâce aux bons soins de son fils Thomas.

LES ANCIENS CANADIENS

Les hommes se réjouissent lorsque le soleil se lève, et, lorsque le soleil se couche, ce devrait être pour eux un avertissement que tout a son aurore et son couchant. Ils se réjouissent du printemps quand tout nous semble jeune et nouveau. Hélas! à mesure que l'année entraîne les saisons, notre vie nous échappe... Comme au sein du grand océan, un bois flottant en rencontre un autre, ainsi les êtres se rencontrent un moment sur la terre.

RAMAYANA *1.

---

* Philippe Aubert de Gaspé a enrichi *Les Anciens Canadiens* de notes infrapaginales, appelées par des astérisques, et de «Notes et éclaircissements», placés à la fin du texte et appelés par des lettres alphabétiques. À ce double système d'appels nous avons ajouté:

1) des chiffres arabes, renvoyant aux notes explicatives placées en appendice (p. 473 s.), où elles sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent;

2) le signe °, renvoyant aux variantes placées en appendice (p. 505 s.), où elles sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent.

Page laissée blanche

°CHAPITRE PREMIER.

Eheu! fugaces, Posthume.....

°HORACE[1].

LA SORTIE DU COLLÉGE.

CE CHAPITRE PEUT, sans inconvénient, servir, en partie, de préface; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum °artem*; encore moins de me poser en auteur °classique. Ceux qui me connaissent seront, sans doute, surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante-et-seize ans[2]; je leur dois une explication. Quoique fatigué de toujours lire, à mon âge, sans grand profit, ni pour moi, ni °pour autrui, je n'osais °cependant passer le Rubicon[3]; un incident assez trivial m'a décidé.

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai, l'année dernière, dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec, me saisit la main d'un air empressé, en me disant: «Heureux de vous voir: j'ai conversé ce matin avec onze personnes; eh °bien, mon cher, tous êtres insignifiants! pas une idée dans la caboche!» Et il me secouait le bras à me le °disloquer. — «Savez-vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier; car je vois, à votre accueil chaleureux, que je suis l'exception, l'homme que vous attendiez pour...» — «Eh oui! mon cher, fit-il, sans me permettre d'achever ma phrase, ce sont les seules paroles spirituelles que j'aie °entendues ce matin.» Et il traversa la rue pour parler à un client qui se rendait à la cour, son douzième imbécile, sans doute.

— «Diable! pensais-je, °il paraît que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire: j'en ai alors une bonne provision; je ne m'en étais pourtant jamais douté.»

Tout fier de cette découverte, et me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire, j'achète une rame de °papier *foolscap* (c'est-à-dire, peut-être, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il plaira au traducteur), et je me mets à l'œuvre.

J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur °qui aura la patience de lire ce volume; mais, comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un excellent conseil °à donner à ce cher lecteur: c'est de jeter promptement le malencontreux livre, °sans se donner la peine de le critiquer: ce serait °lui accorder trop d'importance, et, en outre, ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne °foi; car, à l'encontre de ce vieil °archevêque de Grenade dont parle Gil Blas[4], si chatouilleux à l'endroit de ses homélies, je suis, moi, de bonne composition et, au lieu de dire à ce cher critique: «Je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec plus de goût,» j'admettrai franchement qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais.

Quant au critique malveillant, ce serait pour lui °un travail en pure perte, privé qu'il serait d'engager une polémique avec °moi. Je suis, d'avance, bien peiné de lui enlever cette douce jouissance, et de lui rogner si promptement les griffes. Je suis très-vieux et paresseux avec °délice, comme le Figaro[5] d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour °tenir le moins du monde à mes productions littéraires. °Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée: voilà toute mon ambition.

Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs: qu'ils jettent le blâme °sur quelques-uns de nos meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien

omettre sur les mœurs des anciens Canadiens. «Ce qui paraîtra insignifiant et puéril aux yeux des étrangers, me disaient-ils, ne laissera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire, né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France».

Ce livre ne °sera ni trop bête, ni trop spirituel: trop bête! certes, un auteur doit se respecter tant soit peu. Trop spirituel! il ne serait apprécié °que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité.

Cet ouvrage sera tout canadien par le style: °il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode de nos °jours.

J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches, et °ne m'assujétir à aucunes règles prescrites, — que je connais d'ailleurs, — dans un ouvrage comme celui que je publie. Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ses défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri: peu m'importe!...

Mon bout de préface achevé, je commence sérieusement ce chapitre par cette belle épigraphe inédite, et bien surprise, sans doute, de se trouver en si mauvaise compagnie:

> Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
> Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
> Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire,
> L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc.
>
> Et, près du château fort, la jeune cathédrale
> Fait monter vers le ciel son clocher radieux,
> Et l'Angelus du soir, porté par la rafale
> Aux échos de Beaupré, jette ses sons joyeux.

Pensif dans son canot, que la vague balance,
L'Iroquois sur Québec lance un regard de feu;
Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence,
L'étendard de la France et la croix du vrai °Dieu[6].

* * *

Que ceux qui connaissent notre bonne cité de °Québec se transportent, en corps ou en esprit, sur le marché de la haute ville, ne serait-ce que pour juger des changements survenus dans cette localité depuis l'an de °grâce 1757, époque à laquelle commence cette histoire. C'est toujours la même cathédrale par °la structure, *minus* sa tour moderne, qui semble supplier les âmes charitables, soit de l'exhausser, soit de couper la tête à sa sœur géante, qui a l'air de la °regarder sous cape, avec mépris, du haut de sa grandeur.

Le collége des °Jésuites, métamorphosé maintenant en °caserne[7], présentait bien le même aspect qu'aujourd'hui; mais °qu'est devenue l'église construite jadis à la place des halles actuelles? Où est le bocage d'arbres °séculaires, derrière ce temple, qui ornaient la cour maintenant si nue, si déserte, de cette maison consacrée à l'éducation de la °jeunesse canadienne? La hache et le °temps, hélas! ont fait leur œuvre de destruction. Aux joyeux ébats, aux saillies spirituelles des jeunes °élèves, aux pas graves des professeurs, qui s'y promenaient pour se délasser d'études profondes, aux entretiens de haute philosophie, ont succédé le cliquetis des armes, les °propos de corps de garde, souvent libres et saugrenus!

À la place du marché actuel, des °boucheries °très-basses, contenant, tout au plus, sept à huit étaux, occupaient une petite partie du terrain, entre la cathédrale et le collége. °Entre ces boucheries et le °collége coulait un ruisseau, qui, descendant de la rue Saint-Louis, passait au beau milieu de °la rue de la Fabrique, traversait la rue Couillard et le jardin de l'Hôtel-Dieu, dans

sa course vers la rivière Saint-Charles. Nos ancêtres avaient °des goûts bucoliques °très-prononcés!

Nous sommes à la fin d'avril; le ruisseau est débordé, et des enfants s'amusent à °détacher de ses bords de petits glaçons, °qui, diminuant toujours de volume, finissent, après avoir franchi tous les obstacles, par disparaître à leurs yeux, et aller se perdre dans °l'immense fleuve Saint-Laurent. Un poète, qui fait son profit de tout, contemplant, les bras croisés, cette scène d'un air rêveur, et suivant la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêt, leurs ricochets, les eût comparés à ces hommes °ambitieux arrivant, après une vie agitée, au terme de leur carrière, aussi légers d'argent que de réputation, et finissant par s'engloutir dans le gouffre de l'éternité.

Les maisons qui avoisinent °le marché sont, pour la plupart, à un seul étage, à l'encontre de nos constructions modernes, qui semblent vouloir se rapprocher du ciel, comme si elles craignaient un autre déluge.

Il est °midi: l'Angelus sonne au beffroi de la cathédrale; toutes les cloches de la ville annoncent la salutation que l'ange °fit à la mère du Christ, la patronne chérie du Canadien. Les °habitants* en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent °dévotement l'Angelus. Tout le monde pratiquant le °même culte, personne ne tourne en ridicule cette coutume pieuse.

Certains chrétiens du dix-neuvième siècle semblent avoir honte d'un acte religieux devant autrui: c'est faire, pour le moins, preuve d'un esprit rétréci ou de pusillanimité. Les disciples de Mahomet, plus courageux, prient sept fois par jour[8], en tous lieux, en présence des timides chrétiens.

Les élèves du collége des Jésuites, toujours si bruyants lorsqu'ils entrent en récréation, °sortent silencieux de l'église,

* Habitant est synonyme de cultivateur, en Canada.

où ils viennent de prier. Pourquoi cette tristesse inusitée? C'est qu'ils °vont se séparer de deux condisciples chéris, de deux amis sincères pour tous sans distinction. Le plus jeune des deux, qui, plus rapproché de leur °âge, partageait le plus souvent leurs jeux °enfantins, protégeait aussi le faible contre le °fort, et décidait, avec équité, leurs petits différends.

La grande porte du collége s'ouvre, et deux jeunes gens, en habit de voyage, paraissent au milieu de leurs compagnons d'étude. Deux porte-manteaux de °cuir, longs de cinq pieds, garnis d'anneaux, chaînes et cadenas, qui semblent assez forts pour amarrer un navire, gisent à leurs pieds. Le plus jeune des deux voyageurs, frêle et de petite taille, peut avoir dix-huit °ans. Son teint brun, ses grands yeux noirs, vifs et perçants, ses mouvements saccadés, dénotent en lui l'origine française: c'est, en effet, Jules d'Haberville, fils d'un seigneur, capitaine d'un détachement de marine* de la colonie.

Le second, plus âgé de deux à trois ans, est d'une taille beaucoup plus forte et plus élevée. Ses beaux yeux bleus, ses cheveux blond châtain, son teint blanc et un peu coloré, °quelques rares taches de rousseur sur le visage et sur les mains, son menton tant soit peu prononcé, accusent une origine °étrangère: c'est, en effet, Archibald Cameron of Locheill, vulgairement Arché de Locheill[9], jeune montagnard écossais, qui a fait ses études au collége des Jésuites de Québec. Comment, lui, étranger, se trouve-t-il dans une colonie française? C'est ce que la suite apprendra.

Les jeunes gens sont tous deux d'une beauté remarquable. Leur costume est le même: capot de couverte avec capuchon, °mitasses écarlates bordées de rubans verts, jarretières de laine bleue tricotées, large °ceinture aux couleurs vives et variées ornée de rassades, souliers de °caribou plissés à l'iroquoise, avec

* Ces détachements faisaient aussi le service de terre dans la colonie.

hausses brodées en porc-épic, et enfin, chapeaux de vrai castor, rabattus sur les oreilles au moyen d'un fichu de soie rouge noué sous le col.

Le plus jeune montre une agitation fébrile et °porte, à chaque instant, ses regards le long de la rue Buade.

— Tu es donc bien pressé de nous quitter, Jules? dit un de ses amis, d'un ton de reproche.

— Non, mon cher de Laronde, répliqua d'Haberville; oh! que non, je t'assure; mais, puisqu'il faut que cette séparation pénible ait lieu, je suis pressé d'en finir: ça m'énerve. Il est bien naturel aussi que j'aie hâte de revoir mes chers °parents.

— C'est juste, fit de Laronde; et, d'ailleurs, puisque tu es Canadien, nous vivrons dans l'espoir de te revoir bien vite.

— Il n'en est pas de même de toi, cher Arché, dit un autre: °je crains bien que cette séparation soit éternelle, si tu rentres dans ta patrie.

— Promets-nous de revenir, cria-t-on de toutes °parts.

Pendant ce colloque, Jules part comme un °trait au-devant de deux °hommes s'avançant à grands pas, le long de la cathédrale, avec chacun un aviron sur l'épaule droite. L'un d'eux porte le costume des habitants de la campagne: capot d'étoffe noire tissée dans le pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées, et gros souliers de peau de bœuf du pays, plissés à l'iroquoise. Le costume de l'autre est à peu près celui des deux jeunes voyageurs, mais beaucoup moins riche. Le premier, d'une haute stature, aux manières °brusques, est un traversier de la Pointe-Lévis (*a*). Le second, d'une taille moyenne, aux formes athlétiques, est au service du capitaine d'Haberville, père de Jules: soldat pendant la guerre, il prend ses quartiers chez lui pendant la paix. Il est du même âge que son capitaine, et son frère de lait. C'est l'homme

(*a*) Ces lettres indiquent des notes renvoyées à la fin du volume, et marquées de la même lettre au chapitre correspondant.

de confiance de la famille : il a bercé Jules, il l'a souvent endormi dans ses bras, en chantant les gais refrains de nos chansons des voyageurs des pays hauts.

— Comment te portes-tu, mon cher José ? Comment as-tu laissé ma famille ? dit °Jules, en se jetant dans ses bras.

— Tous ben, yeux (Dieu) merci, fit José ; ils vous mandent ben des compliments, et ils ont grand hâte de vous voir. Mais comme vous °avez profité depuis huit mois que je ne vous ai vu ! ma frine (foi), M. Jules, ça fait plaisir à voir*.

José, quoique traité avec la bonté la plus familière par toute la famille d'Haberville, ne manquait jamais aux égards qu'il leur devait.

Une question n'attend pas °l'autre ; Jules s'informe des domestiques, des voisins, du vieux chien, qu'étant en haute sixième, il avait nommé *Niger*, comme preuve de ses progrès dans la langue latine. Il ne °garde pas même rancune au chat glouton qui, l'année précédente, avait croqué, tout vif, un jeune rossignol privé, dont il raffolait et qu'il se proposait d'apporter au collége. Il est bien vrai que, dans un premier mouvement de colère, il l'avait poursuivi avec un gourdin sous les tables, sous les lits et même jusque sur le toit de la maison, où le méchant animal s'était réfugié, comme °dans une forteresse inexpugnable. Mais il lui a pardonné ses forfaits, et il s'informe de sa santé.

— Ah ça ! dit Baron (*b*) le traversier[10], qui prenait peu d'intérêt à cette scène, ah ça ! dit-il d'un ton bourru, quand vous aurez fini de vous lécher et de parler chien et matou, vous plairait-il d'avancer ? la marée n'attend personne.

Malgré l'impatience et la mauvaise humeur de °Baron, les adieux des jeunes gens à leurs amis de °collége furent longs et °touchants. Les régents les embrassèrent avec tendresse.

* L'auteur met dans la bouche de José le langage des anciens habitants de nos campagnes, sans néanmoins s'y astreindre toujours. Il emploiera aussi, assez souvent, sans prendre la peine de les souligner, les expressions usitées par le peuple de la campagne.

— Vous allez suivre tous deux la carrière des armes, leur dit le supérieur; exposés, sans cesse, à perdre la vie sur les champs de bataille, vous devez doublement aimer et servir le bon Dieu. S'il est dans les décrets de la Providence que vous succombiez, soyez prêts, en tout temps, à vous présenter à son tribunal avec une conscience pure. Que votre cri de guerre soit: mon Dieu, °mon roi, ma patrie!

Les dernières paroles d'Arché °furent:

— Adieu, vous tous qui avez ouvert vos bras et vos cœurs à l'enfant proscrit; adieu, amis généreux, dont les efforts constants ont été de faire oublier au pauvre exilé qu'il appartenait à une race étrangère à la vôtre! Adieu! Adieu! peut-être pour toujours.

Jules était °très-affecté.

— Cette séparation serait bien cruelle pour moi, dit-il, si je n'avais l'espoir de revoir bientôt le Canada avec le régiment dans lequel je vais servir en France.

S'adressant ensuite aux régents du collége, il leur dit:

— J'ai beaucoup abusé de votre indulgence, Messieurs, mais vous savez tous que mon cœur a toujours mieux valu que ma tête: pardonnez à l'une, je vous prie, en faveur de l'autre. Quant à vous, mes chers condisciples, ajouta-t-il d'une voix qu'il s'efforçait inutilement de rendre gaie, avouez que si je vous ai beaucoup tourmentés par mes espièglerie, pendant mes dix années de collége, je vous ai par compensation fait beaucoup °rire.

Et, prenant le bras d'Arché, il l'entraîna pour cacher son émotion.

Laissons nos voyageurs traverser le fleuve Saint-Laurent, certains de les rejoindre bien vite à la Pointe-Lévis.

Page laissée blanche

°CHAPITRE DEUXIÈME.

Give me, oh! give me back the days
When I — I too — was young,
And felt, as they now feel, each coming hour,
New consciousness of power .....
.....
The fields, the grove, the air was haunted,
And all that age has disenchanted,
.....
Give me, oh! °give youth's passions unconfined,
The rush of joy that felt almost like pain.

GOETHE[1].

ARCHIBALD CAMERON OF LOCHEILL — JULES D'HABERVILLE.

ARCHIBALD CAMERON OF LOCHEILL, fils d'un chef de clan des montagnes d'Écosse et °d'une Française, n'avait que quatre ans °lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère. Élevé par son père, vrai Nemrod[2], violent chasseur devant Dieu, suivant la belle expression de l'Écriture sainte, il le suivait, dès l'âge de dix ans, dans ses courses aventureuses à la poursuite du chevreuil et des autres bêtes fauves, gravissant les montagnes les plus escarpées, traversant souvent à la nage les torrents glacés, couchant fréquemment sur la terre humide sans °autre couverture que son plaid (manteau écossais), sans autre abri que la voûte des cieux. Cet enfant, vrai spartiate[3] par l'éducation, semblait faire ses délices de cette vie sauvage et vagabonde.

Arché de Locheill n'était âgé que de douze ans, en l'année 1745, lorsque son père joignit °les étendards de ce jeune et infortuné Prince, qui, en vrai héros de roman, vint se jeter entre les

bras de ses compatriotes écossais pour revendiquer, par les armes, une couronne à laquelle il devait renoncer pour toujours après le désastre de Culloden[4]. Malgré la témérité de l'entreprise, malgré les difficultés sans °nombre qu'offrait une lutte inégale contre les forces redoutables de l'Angleterre, aucun des braves montagnards ne lui °fit défaut; tous répondirent à l'appel avec l'enthousiasme d'âmes nobles, généreuses et dévouées: leur cœur fut touché de la confiance du Prince Charles Édouard[5] en leur °loyauté, et de cette grande infortune royale.

Au commencement de cette lutte sanglante, le courage triompha du nombre et de la discipline, et les échos de leurs montagnes répétèrent au loin leurs chants de triomphe et de victoire. L'enthousiasme fut alors à son comble: le succès ne paraissait plus douteux. Vain espoir! il fallut enfin succomber après les faits d'armes les plus éclatants. Archibald Cameron of Locheill, père, partagea le sort de tant d'autres soldats valeureux qui ensanglantèrent le champ de bataille de Culloden.

Un long gémissement de rage et de désespoir parcourut les montagnes et les vallées de l'ancienne °Calédonie! Ses enfants durent renoncer pour toujours à reconquérir une liberté pour laquelle ils avaient combattu pendant plusieurs siècles avec tant d'acharnement et de vaillance. Ce fut le dernier râle de l'agonie d'une nation héroïque qui succombe. L'Écosse, partie intégrante, maintenant, d'un des plus puissants empires de l'univers, n'a pas eu lieu de déplorer sa défaite. Ses anciens ennemis s'enorgueillissent des travaux de ses littérateurs, et ses hommes d'État ont été aussi célèbres dans le cabinet de leur souverain, que leurs guerriers en combattant pour leur nouvelle patrie. Tandis que leurs frères de la verte Érin[6], les Irlandais, au cœur chaud et généreux, frémissent encore en mordant leurs chaînes, eux, les Écossais, jouissent en paix de leur prospérité. Pourquoi cette différence? L'Irlande a pourtant fourni plus que son contingent de gloire à la fière Albion[7]: — la voix puissante de ses

orateurs a électrisé les tribunaux et les parlements anglais; ses soldats, braves entre les braves, ont conquis des royaumes; ses poètes, ses écrivains, charment toujours les loisirs des hommes de lettres de la Grande-Bretagne. Aucune part de gloire ne lui a été refusée. Pourquoi, alors, son dernier cri d'agonie gronde-t-il encore dans les champs, dans les vallées, dans les montagnes et jusque sur la terre de l'exil? On croirait que la terre d'Érin, arrosée de tant de larmes, ne produit que de l'absinthe, des ronces et des épines; et cependant ses prés sont toujours verts, et ses champs se couvrent d'abondantes moissons. Pourquoi ce mugissement précurseur de la tempête s'échappe-t-il sans cesse de la poitrine des généreux Irlandais? L'histoire répond à cette question.

Un oncle d'Arché, qui avait aussi suivi l'étendard et la fortune du °malheureux Prince, parvint, après la journée désastreuse de Culloden, à dérober sa tête à °l'échafaud et, après mille périls, mille obstacles, réussit à se réfugier en France avec le jeune orphelin. Le vieux gentilhomme, proscrit et ruiné, avait beaucoup de peine à subvenir à ses propres besoins et à ceux de son neveu, lorsqu'un Jésuite, oncle maternel du jeune homme, le déchargea d'une partie de ce lourd fardeau. Arché, admis au collége des Jésuites à Québec, en sortait, après avoir terminé son cours de mathématiques, lorsque le lecteur vient de faire sa connaissance.

Archibald Cameron of Locheill, que la main pesante du malheur avait mûri avant le temps, °ne sut d'abord, quand il entra au collége, quel jugement porter sur un enfant espiègle, turbulent, railleur impitoyable, qui semblait faire le désespoir des maîtres et des °élèves. Il est bien vrai que tout n'était pas profit à cet enfant: sur vingt férules et pensums que le régent distribuait dans la classe, Jules d'Haberville en empochait dix-neuf pour sa part.

Il faut avouer aussi que les grands écoliers, souvent à bout de patience, lui donnaient plus que sa part de taloches; mais, bah! on aurait cru que tout cela n'était que douceur, tant le gamin était toujours prêt à recommencer ses espièglerie. Il faut bien dire aussi que, sans avoir positivement de la rancune, Jules n'oubliait jamais une injure; qu'il s'en vengeait toujours d'une manière ou d'une autre. Ses sarcasmes, ses pointes acérées, qui faisaient rougir l'épiderme, arrivaient toujours à propos, soit à l'adresse des maîtres mêmes, soit à celle des grands écoliers qu'il ne pouvait atteindre autrement.

Il avait pour principe de ne jamais s'avouer vaincu; °et il fallait, de guerre lasse, finir par lui demander la paix.

On croira sans doute que cet enfant devait être détesté. Aucunement: tout le monde en raffolait; c'était la joie du collége. C'est que Jules avait un cœur qui bat, hélas! rarement sous la poitrine de l'homme. Dire qu'il était généreux jusqu'à la prodigalité, qu'il était toujours prêt à prendre la défense des absents, à se sacrifier pour cacher les fautes d'autrui, ne saurait donner une idée aussi juste de son caractère que le trait suivant. Il était âgé d'environ douze ans, lorsqu'un *grand*, perdant patience, lui donna un fort coup de pied, °sans avoir néanmoins l'intention de lui faire autant de mal. Jules avait pour principe de ne porter aucune plainte aux maîtres contre ses condisciples: cette conduite lui semblait indigne d'un jeune gentilhomme. Il se contenta de lui °dire: — «Tu as l'esprit trop obtus, féroce animal, pour te payer en °sarcasmes; tu ne les comprendrais pas; il faut percer l'épiderme de ton cuir épais: sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre! »

Jules, après avoir rejeté certains moyens de vengeance, assez ingénieux pourtant, s'arrête à celui de lui raser les sourcils pendant son sommeil: punition d'autant plus facile à infliger, que Dubuc, qui l'avait frappé, avait le sommeil si lourd qu'il fallait le secouer °rudement, même le matin, pour le réveiller. C'était,

d'ailleurs, le prendre par le côté le plus sensible : il était beau garçon et très-fier de sa personne.

Jules s'était donc arrêté à ce genre °de punition, lorsqu'il entendit Dubuc dire à un de ses amis, qui le trouvait triste :

— J'ai bien sujet de l'être, car j'attends mon père demain. J'ai contracté des dettes chez °les boutiquiers et chez mon tailleur malgré ses défenses, espérant que ma mère viendrait à Québec avant lui et qu'elle me tirerait d'embarras à son insu. Mon père est avare, colère, brutal ; dans un premier mouvement il est capable de me frapper. Je ne sais où donner de la tête ; j'ai presque envie de prendre la fuite jusqu'à ce que l'orage soit passé.

— Ah ça ! dit Jules, qui avait tout entendu, pourquoi n'as-tu pas eu recours à moi ?

— Dame ! dit Dubuc en secouant la tête.

— Crois-tu, fit Jules, crois-tu que, pour un coup de pied de plus ou de moins, je laisserais un écolier dans l'embarras et exposé à la brutalité de son aimable père ? Il est bien vrai que tu m'as presque éreinté ; mais c'est une autre affaire à régler en temps et lieu. Combien te faut-il ?

— Ah ! mon cher Jules, répliqua Dubuc, ce serait abuser de ta générosité. Il me faudrait une °forte somme, et je sais que tu n'es pas en fonds dans le moment : tu as vidé ta bourse pour assister cette pauvre veuve dont le mari a été tué par accident.

— En voilà un °caribou, celui-là, dit Jules, comme si l'on ne trouve pas toujours de l'argent pour soustraire un ami à la colère d'un père avare et brutal qui peut lui casser la barre °du cou ! Combien te faut-il ?

— Cinquante francs.

— Tu les auras ce soir, fit l'enfant.

°Jules, fils unique, Jules, appartenant à une famille riche, Jules, l'enfant gâté de tout le monde, avait toujours de l'argent à pleines poches ; père, mère, oncles, tantes, parrains et

marraines, tout en proclamant bien haut cette maxime, qu'il est dangereux de laisser les enfants disposer de trop fortes sommes, lui en donnaient cependant à qui mieux mieux, à l'insu les uns des autres.

Dubuc avait pourtant dit vrai: sa bourse était à sec dans le moment. C'était, d'ailleurs, alors une forte somme que cinquante °francs. Le Roi de France ne payait à ses alliés sauvages que cinquante francs la chevelure d'un Anglais; le monarque anglais, plus riche, ou plus généreux, en donnait cent pour une chevelure française!

Jules avait trop de délicatesse pour s'adresser à ses oncles et à ses tantes, seuls parents qu'il eût à Québec. Sa première idée °fut d'emprunter cinquante francs en mettant en gage sa montre d'or, laquelle valait vingt-cinq louis. Se ravisant ensuite, il pensa à une vieille femme, ancienne servante[8] que son père avait dotée en la mariant, et à laquelle il avait ensuite avancé un petit fonds de commerce, qui avait prospéré entre ses mains: elle était riche, veuve et sans enfants.

Il y avait °bien des difficultés à surmonter: la vieille était avare et acariâtre; d'ailleurs Jules et elle ne s'étaient pas laissés dans les meilleurs termes possibles à la dernière visite qu'il lui avait faite; elle l'avait même poursuivi avec son manche à balai jusque dans la rue. Le gamin n'était pourtant coupable que d'une peccadille: il avait fait humer une forte prise de tabac à son barbet favori; et, tandis que la vieille venait au secours de son chien qui se débattait comme un énergumène, il avait vidé le reste de la tabatière dans une salade de dent-de-lion qu'elle épluchait avec grand soin pour son souper, en lui °disant: — «Tenez, la mère, voici l'assaisonnement.»

N'importe, Jules pensa qu'il était urgent de faire sa paix avec la °bonne femme, et en voici les préliminaires. Il lui sauta au cou en entrant, malgré les efforts de la vieille pour se soustraire à ses

démonstrations par trop tendres, après l'avanie qu'il lui avait faite.

— Voyons, dit-il, chère Madeleine faluron dondaine, comme dit la chanson, je suis venu te pardonner tes offenses, comme tu dois les pardonner à ceux qui t'ont offensée. Tout le monde prétend que tu es avare et vindicative; peu m'importe, ce n'est pas mon affaire. Tu en seras quitte pour griller dans l'autre monde; je m'en lave les mains.

Madeleine ne savait trop si elle devait rire ou °se fâcher de ce beau préambule; mais, comme elle avait un grand faible pour l'enfant, malgré ses espièglerie, elle prit le parti le plus sage, et se mit à rire.

— Maintenant que nous sommes de bonne humeur, reprit Jules, parlons sérieusement. J'ai fait des sottises, vois-tu, je me suis endetté: je crains les reproches de mon bon père, et encore plus de lui faire de la peine. Il me faudrait cinquante francs pour assoupir cette malheureuse affaire: peux-tu me les prêter?

— Mais, comment donc, M. d'Haberville, dit la vieille, je n'aurais que cette somme pour tout bien dans le monde, que je la donnerais de grand cœur pour exempter la moindre peine à votre bon papa. J'ai assez d'obligation à votre °famille...

— Tarare, dit Jules, si tu parles de ces cinq sous-là, point d'affaires; mais écoute, ma bonne Madeleine, comme je puis me casser le cou au moment qu'on s'y attendra le moins, ou qu'on s'y attendra le plus, en grimpant sur le toit du collége et sur tous les clochers de la ville de Québec, je vais te donner un mot d'écrit pour ta sûreté; j'espère bien, pourtant, m'acquitter envers toi dans un mois au plus tard.

Madeleine se fâcha tout de bon, refusa le billet, et lui compta les cinquante francs. Jules faillit l'étrangler en l'embrassant, sauta par la fenêtre dans la rue, et prit sa course vers le collége.

À la récréation du soir, Dubuc était libéré de °toute inquiétude du côté de son aimable père.

— Mais, souviens-toi, dit d'Haberville, que tu es dans mes dettes pour le coup de pied.

— Tiens, mon cher ami, dit Dubuc, très-affecté, paie-toi tout de suite: casse-moi la tête ou les reins avec ce fourgon, mais finissons-en: penser que tu °me gardes de la rancune, après le service que tu m'as rendu, serait un trop grand supplice pour moi.

— En voilà encore un caribou, celui-là, dit l'enfant, de croire que je garde rancune à quelqu'un parce que je lui dois une douceur de ma façon! Est-ce comme cela que tu le prends? alors ta main, et n'y pensons plus. Tu pourras te vanter toujours d'être le seul qui m'aura égratigné sans que j'aie tiré le °sang.

Cela dit, il lui saute sur les épaules, comme un singe, lui tire un peu les cheveux pour acquit de conscience, et court rejoindre la bande joyeuse qui l'attendait.

Archibald of °Locheill, mûri par de cruelles épreuves, et partant d'un caractère plus froid, plus réservé que les enfants de son âge, ne sut d'abord, à son entrée au collége, s'il devait rire ou se fâcher des espièglerie d'un petit lutin, qui semblait l'avoir pris pour point de mire, et ne lui laissait aucun repos. Il ignorait que c'était la manière de Jules de prouver sa tendresse à ceux qu'il aimait le plus. Arché, enfin, poussé à bout, lui dit un jour:

— Sais-tu que tu ferais perdre patience à un saint; vraiment, tu me mets quelquefois au désespoir.

— Il y a pourtant un remède à tes maux, dit Jules: la peau me démange, donne-moi une bonne raclée, et je te laisserai en paix: c'est chose facile à toi, qui es fort comme un Hercule.

En effet, de Locheill, habitué dès la plus tendre enfance aux rudes exercices des jeunes montagnards de son pays, était, à quatorze ans, d'une force prodigieuse pour son âge.

— Me crois-tu assez °lâche, lui dit Arché, pour frapper un enfant plus jeune et beaucoup plus faible que moi?

— Tiens, dit Jules, tu es donc comme moi? jamais une chiquenaude à un petit. Une bonne raclée avec ceux de mon âge et même plus âgés que moi, et ensuite on se donne la main, et on n'y pense plus.

Tu sais ce farceur de Chavigny, continua Jules: il est pourtant plus âgé que moi, mais il est si faible, si malingre, que je n'ai jamais eu le cœur de le frapper, quoiqu'il m'ait joué un de ces tours qu'on ne pardonne guère, à moins d'être un saint François de Sales. Imagine-toi qu'il accourt vers moi tout essoufflé, en me disant: Je viens d'escamoter un œuf à ce gourmand de Létourneau, qu'il avait volé au grand réfectoire. Vite, cache-le, il me poursuit.

— Et où veux-tu que je le cache? lui dis-je.

— Dans ton chapeau, répliqua-t-il; il n'aura jamais l'idée de le chercher là.

Je suis assez sot pour le croire; j'aurais dû m'en méfier, puisqu'il m'en priait.

Létourneau arrive à la course, et m'assène, sans cérémonie, un coup sur la tête. Le diable d'œuf m'aveugle, et je puis te certifier que je ne sentais pas la rose: c'était un œuf couvé, que Chavigny avait trouvé dans un nid de poule abandonné depuis un mois probablement. J'en fus quitte pour la perte d'un chapeau, d'un gilet et d'autres vêtements.* Eh bien, le premier mouvement de colère passé, je finis par en rire; et, si je lui garde un peu de rancune, c'est de m'avoir escamoté ce joli tour, que j'aurais eu tant de plaisir à faire à Derome, avec sa tête toujours poudrée à blanc. Quant à Létourneau, comme il était trop simple pour avoir inventé cette espièglerie, je me contentai de lui dire: «Bienheureux les pauvres d'esprit,» et il se sauva tout fier

* Pas un seul, hélas! de ceux qui faisaient retentir les salles, les corridors et les cours du séminaire de Québec, lorsqu'un semblable tour fut joué à l'auteur, à sa première entrée dans cette excellente maison d'éducation, n'est aujourd'hui sur la terre des vivants.

du compliment, content, après tout, d'en être quitte à si peu de frais.

Maintenant, mon cher Arché, continua Jules, °capitulons: je suis bon prince, et mes conditions seront des plus libérales. Je consens, pour te plaire, à retrancher, foi de gentilhomme, un tiers des quolibets et des espièglerie que tu as le mauvais goût de ne pas apprécier. Voyons; tu dois être satisfait, sinon tu es irraisonnable! Car, vois-tu, je t'aime, Arché; aucun autre que toi n'obtiendrait une capitulation aussi avantageuse.

De Locheill ne put s'empêcher de rire, en secouant un peu le gamin °incorrigible. Ce fut après cette conversation que les deux enfants commencèrent à se lier d'amitié: Arché, d'abord, avec la réserve d'un Écossais; Jules, avec toute l'ardeur d'une âme française.

Quelque temps après cet entretien, environ un mois avant les vacances, qui avaient alors lieu le quinze d'août, Jules prit le bras de son ami, et lui dit:

— Viens dans ma chambre; j'ai reçu de mon père une lettre qui te concerne.

— Qui me concerne, moi? dit l'autre tout étonné.

— D'où vient ton °étonnement? repartit d'Haberville; crois-tu que tu n'es pas un personnage assez important pour qu'on s'occupe de toi? On ne parle que du bel Écossais dans toute la Nouvelle-France. Les mères, craignant que tu ne mettes, bien vite, en feu les cœurs de leurs jeunes filles, — soit dit sans calembour, — se proposent, dit-on, de présenter une requête au supérieur du collége pour que tu ne sortes dans les rues que couvert d'un voile, comme les femmes de l'Orient.

— Trêve de folies, et laisse-moi continuer ma lecture.

— Mais je suis très-sérieux, dit Jules. Et entraînant son ami, il lui communiqua un passage d'une lettre de son père, le capitaine d'Haberville, ainsi conçue:

«Ce que tu m'écris de ton jeune ami, M. de Locheill, m'intéresse vivement. C'est avec le plus grand plaisir que j'octroie ta demande. Présente-lui mes civilités, et prie-le de venir passer chez moi, non seulement les vacances prochaines, mais toutes les autres, pendant le séjour qu'il fera au collége. Si cette invitation, sans cérémonie, d'un homme de mon âge, n'est pas suffisante, je lui écrirai plus formellement. Son père repose sur un champ de bataille glorieusement disputé : honneur à la tombe du vaillant soldat. Tous les guerriers sont frères; leurs enfants doivent l'être aussi. Qu'il vienne sous mon toit, et nous le recevrons tous à bras ouverts, comme l'enfant de la maison.»

Arché était si ému de cette chaleureuse °invitation, qu'il fut quelque temps sans répondre.

— Voyons, Monsieur le fier Écossais, continua son ami, nous faites-vous l'honneur d'accepter? Ou faut-il que mon père envoie, en ambassade, son majordome José Dubé, une cornemuse en sautoir sur le dos, — comme ça se pratique, je crois, entre les chefs de clans montagnards, — vous délivrer une épître dans toutes les formes?

— Comme je ne suis plus, heureusement pour moi, dans mes montagnes d'Écosse, dit Arché en riant, nous pouvons nous passer de cette °formalité. Je vais écrire, immédiatement, au capitaine d'Haberville, pour le remercier de son invitation si noble, si digne, si touchante pour moi, orphelin sur une terre étrangère.

— °Alors, parlons raisonnablement, dit Jules, ne serait-ce, de ma part, que pour la nouveauté du fait. Tu me crois léger, bien fou, bien écervelé; j'avoue qu'il y a un peu de tout cela chez moi: ce qui ne m'empêche pas de réfléchir souvent beaucoup plus que tu ne penses. Il y a longtemps que je cherche un ami, un ami sincère, un ami au cœur noble et généreux! Je t'ai observé de bien près; tu possèdes toutes ces qualités. Maintenant, Arché de Locheill, veux-tu être cet ami?

— Certainement, mon cher Jules, car je me suis toujours senti entraîné vers toi.

— Alors, s'écria Jules en lui serrant la main avec beaucoup d'émotion, c'est à la vie et à la mort entre nous, de Locheill!

Ainsi °fut scellée, entre un enfant de douze ans et l'autre de quatorze, cette amitié, qui sera exposée, par la suite, à des épreuves bien cruelles.

— Voici une lettre de ma mère, dit Jules, dans laquelle il y a un mot pour toi:

«J'espère que ton ami, M. de Locheill, nous fera le plaisir d'accepter l'invitation de ton père. Nous avons tous grande hâte de faire sa connaissance. Sa chambre est prête, à côté de la tienne. Il y a, dans la caisse que José te remettra, un paquet à son adresse qu'il me peinerait beaucoup de le voir refuser: je pensais, en le faisant, à la mère qu'il a perdue.» La caisse contenait une part égale, pour les deux enfants, de biscuits, sucreries, confitures et autres friandises.

Cette °amitié, entre les deux élèves, ne fit qu'augmenter de jour en jour. Les nouveaux amis devinrent inséparables; on les appelait indifféremment, au collége, Pythias et Damon, Pylade et Oreste, Nysus et Euryale[9]: ils finirent par se donner le nom de frères.

De Locheill, pendant tout le temps qu'il fut au collége, passait ses vacances à la campagne, chez la famille d'Haberville, qui ne semblait mettre d'autre différence, entre les deux enfants, que les attentions plus marquées qu'elle avait pour le jeune Écossais, devenu, lui aussi, le fils de la maison. Il est donc tout naturel qu'Arché, avant son départ pour l'Europe, accompagnât Jules dans la visite d'adieux qu'il allait faire à ses parents.

L'amitié des deux jeunes gens sera °mise, par la suite, à des épreuves bien cruelles, lorsque le code d'honneur, que la civilisation a substitué aux sentiments plus vrais de la nature, leur dictera les devoirs inexorables d'hommes combattant sous des

drapeaux ennemis. Mais qu'importe le sombre avenir ? N'auront-ils pas joui, pendant près de dix ans que durèrent leurs études, de cette amitié de l'adolescence, qui, comme l'amour des femmes, a ses chagrins passagers, ses poignantes jalousies, ses joies délirantes, ses brouilles et ses rapprochements délicieux ?

Page laissée blanche

°CHAPITRE TROISIÈME.

Angels and ministers of grace, defend us!
Be thou a spirit of health, or goblin damned,
Bring with thee airs from heaven, or blast from °hell.

HAMLET[1].

Écoute comme les bois crient. Les hiboux fuient épouvantés... Entends-tu ces voix dans les hauteurs, dans le lointain, ou près de nous?... Eh! oui! la montagne retentit, dans toute sa longueur, d'un furieux chant magique.

°FAUST[2].

Lest bogles catch him unawares;
.....
Where ghaists and howlets nightly cry.
.....
When out the hellish legion sallied.

BURNS[3].

UNE NUIT AVEC LES SORCIERS.

Dès que les jeunes voyageurs sont arrivés à la °Pointe-Lévis, après avoir traversé le °fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis de la cité de Québec, José s'empresse d'atteler un superbe et fort cheval normand à un traîneau sans °lisses, seul moyen de transport à cette saison, où il y a autant de terre que de neige et de glace; où de nombreux ruisseaux débordés interceptent souvent la route qu'ils ont à parcourir. Quand ils rencontrent un de ces

obstacles, José dételle le cheval. Tous trois montent dessus, et le ruisseau est bien vite franchi. °Il est bien vrai que Jules, qui tient José à bras-le-corps, fait de grands efforts, de temps à autre, pour le désarçonner, au risque de jouir en commun du luxe exquis de prendre un bain à dix degrés centigrades: peine inutile; il lui serait aussi difficile de culbuter °le cap Tourmente, dans °le fleuve Saint-Laurent. José, qui, malgré sa moyenne taille, est fort comme un éléphant, rit dans sa barbe et ne fait pas semblant de s'en apercevoir. Une fois l'obstacle surmonté, José retourne seul chercher le traîneau, *rattelle* le cheval, remonte °dessus, avec le bagage devant lui, crainte de le mouiller, et rattrape bien vite ses compagnons de voyage, qui n'ont pas un instant ralenti leur marche.

Grâce à Jules, la conversation ne tarit °pas un instant pendant la route. Arché ne fait que rire de ses épigrammes à son adresse; il y a longtemps qu'il en a pris son parti.

— Dépêchons-nous, dit d'Haberville, nous avons douze lieues à faire d'ici au village de Saint-Thomas*. Mon oncle, de Beaumont, soupe à sept heures. Si nous arrivons trop tard, nous courrons risque de faire un pauvre repas. Le meilleur sera gobé; tu connais le °proverbe: *tarde venientibus ossa*[4].

— L'hospitalité écossaise est proverbiale, dit °Arché; chez nous, l'accueil est toujours le même, le jour comme la nuit. C'est l'affaire du cuisinier.

— *Credo*, fit Jules; je le crois aussi fermement que si je le voyais des yeux du corps; sans cela, vois-tu, il y aurait beaucoup de °maladresse ou de mauvais vouloir chez vos cuisiniers portant jupes. Elle est joliment primitive, la cuisine écossaise; avec quelques poignées de farine d'avoine, délayées dans l'eau glacée d'un ruisseau en hiver, — car il n'y a ni bois, ni charbon dans votre pays, — on peut, à peu de frais et sans grande dépense

* Maintenant Montmagny.

d'habileté culinaire, faire un excellent ragoût, et régaler les survenants ordinaires de jour et de nuit. Il est bien vrai que, lorsqu'un noble personnage demande l'hospitalité, — ce qui arrive fréquemment, tout Écossais portant une charge d'armoiries capable d'écraser un chameau, —, il est bien vrai, dis-je, que l'on ajoute alors au premier plat une tête, des pattes et une succulente queue de mouton à la croque au sel: le reste de l'animal manque en Écosse.

De Locheill se contenta de regarder °Jules par-dessus l'épaule, en disant:

Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve...[5]

— Comment, fit ce dernier en feignant une colère comique, tu me traites de Myrmidon, de Dolope, moi, philosophe*! Et encore, grand pédant, tu m'injuries en latin, langue dont tu maltraites si impitoyablement la quantité, avec ton accent calédonien, que les mânes de Virgile doivent tressaillir dans leur tombe! Tu m'appelles Myrmidon, moi, le plus fort géomètre de ma classe! °à preuve, que mon professeur de mathématiques m'a prédit que je serais un Vauban[6], ou peu s'en faut...

— Oui, interrompit Arché, pour se moquer de toi à l'occasion de ta fameuse °ligne perpendiculaire, qui penchait tant du côté gauche, que toute la classe tremblait pour le sort de la base qu'elle menaçait d'écraser; ce que voyant notre professeur, il tâcha de te consoler en te prédisant que, lors de la reconstruction de la tour de Pise, on te passera la règle et le compas.

Jules prend une attitude tragi-comique, et s'écrie:

Tu t'en souviens, Cinna! et veux m'assassiner![7]

Tu veux m'assassiner sur la voie royale, le long du fleuve Saint-Laurent, sans être touché des beautés de la nature qui nous environnent de toutes parts; à la vue de cette belle chute

* *Myrmidons, Dolopes.* — Noms de mépris que les élèves des classes supérieures donnaient aux jeunes étudiants avant leur entrée en quatrième.

de Montmorency[8], que les habitants appellent la Vache,* nom peu poétique, à la vérité, mais qui exprime si bien la blancheur de l'onde qu'elle laisse sans cesse échapper de ses longues mamelles, comme une vache féconde laisse sans cesse couler le lait qui fait la richesse du cultivateur. Tu veux m'assassiner en présence de l'île d'Orléans[9], qui commence à nous voiler, à mesure que nous avançons, cette belle chute que j'ai peinte avec des couleurs si poétiques. Ingrat! rien ne peut t'attendrir! pas même la vue de ce pauvre José, touché de tant de sagesse et d'éloquence dans une si vive jeunesse, comme aurait dit Fénelon[10], s'il eût écrit mes aventures.

— Sais-tu, interrompit Arché, que tu es pour le moins aussi grand poète que géomètre?

— Qui en doute? dit Jules. N'importe, ma perpendiculaire vous fit tous bien rire, et moi le premier. Tu sais, d'ailleurs, que c'était un tour de ce farceur de Chavigny, qui avait escamoté mon devoir, et en avait coulé un autre de sa façon, que je présentai au précepteur. Vous avez tous feint de ne pas me croire, charmés de voir mystifier l'éternel mystificateur.

José qui, d'ordinaire, prenait peu de part à la °conversation des jeunes messieurs, et qui, en outre, n'avait rien compris de la fin de la précédente, marmottait entre ses dents:

— C'est toujours un drôle de pays, quand même, où les moutons ne sont que têtes, pattes et queues, et point plus de corps que sur ma main! Mais, après tout, ce n'est pas mon affaire: les hommes, qui sont les maîtres, s'arrangeront toujours bien pour vivre; mais les pauvres chevaux!

José, grand maquignon, avait le cœur tendre pour ces nobles quadrupèdes. S'adressant alors à Arché, il lui dit, en soulevant le bord de son bonnet:

---

* Les habitants appellent encore aujourd'hui le saut Montmorency «la Vache».

— Sous (sauf) le respect que je vous dois, monsieur, si les nobles mêmes mangent l'avoine de votre pays, faute de mieux, je suppose, que deviennent les pauvres chevaux? ils doivent ben pâtir, s'ils travaillent un peu fort.

Les deux jeunes gens éclatèrent de rire à cette sortie naïve de °José. Celui-ci, un peu déconcerté de cette hilarité, à ses dépens, reprit:

— Faites excuse, si j'ai dit une bêtise: on peut se tromper sans boire, témoin M. Jules, qui vient de nous dire que les habitants appellent le saut Montmorency «la Vache,» parce que son écume est blanche comme du lait; j'ai, moi, doutance que c'est parce qu'il beugle comme une vache pendant certains vents: c'est ce que les anciens disent quand ils en jasent.*

— Ne te fâche pas, mon vieux, dit Jules, tu as probablement raison. Ce qui nous faisait rire, c'est que tu aies pu croire qu'il y a des chevaux en Écosse: c'est un animal inconnu dans ce pays-là.

— Point de chevaux, monsieur! comment fait donc le pauvre monde pour voyager?

— Quand je dis point de °chevaux, fit d'Haberville, il ne faut pas prendre absolument la chose à la lettre. Il y a bien un animal, ressemblant à nos chevaux, animal un peu plus haut que mon gros chien Niger, et qui vit dans les montagnes, à l'état sauvage de nos caribous, auxquels il ressemble même un peu. Quand un montagnard veut voyager, il braille de la cornemuse; tout le village s'assemble, et il fait part de son projet. On se répand alors dans les bois, c'est-à-dire dans les bruyères; et, après une journée ou deux de peines et d'efforts, on réussit, assez souvent, à s'emparer d'une de ces charmantes bêtes. Alors, après une autre journée, ou plus, si l'animal n'est pas trop

* Il y a deux versions sur cette question importante.

opiniâtre, si le montagnard a assez de patience, il se met en route, et arrive même quelquefois au terme de son °voyage.

— Certes, dit de Locheill, tu as bel air à te moquer de mes montagnards! tu dois être fier aujourd'hui de ton équipage princier! la postérité aura de la peine à croire que le haut et puissant seigneur d'Haberville ait envoyé chercher l'héritier présomptif de ses vastes domaines dans un traîneau à charroyer le fumier! Sans doute qu'il expédiera ses piqueurs au-devant de nous, afin que rien ne manque à notre entrée triomphale au manoir de Saint-Jean-Port-Joli!

— Bravo! de Locheill, fit Jules; te voilà sauvé, mon frère! bien riposté! Coups de griffes pour coups de griffes, comme disait un jour un saint de ton pays, ou des environs, aux prises avec sa majesté satanique.

°José, pendant ce colloque, se grattait la tête d'un air piteux. Semblable au Caleb Balderstone, de Walter Scott, dans sa «*Bride of Lammermoor,*»[11] il était très-sensible à tout ce qu'il croyait toucher à l'honneur de son maître. Aussi s'écria-t-il, d'un ton lamentable:

— Chien d'animal, bête que j'ai été! c'est toute ma faute à moi! Le seigneur a quatre *carrioles* dans sa remise, dont deux, toutes flambantes neuves, sont vernies comme des violons; si bien qu'ayant cassé mon miroir dimanche dernier, je me suis fait la barbe en me mirant dans la plus belle. Si donc, quand le Seigneur me dit avant-hier au matin: Mets-toi faraud, José, car tu vas aller chercher monsieur mon fils à Québec, ainsi que son ami, monsieur de Locheill. Aie bien soin, tu entends, de prendre une voiture convenable! Moi, bête d'animal! je me dis, voyant l'état des chemins, la seule voiture convenable est un traîneau sans lisses. Ah! oui! je vais en recevoir un savon! j'en serai quitte à bon marché, s'il ne me retranche pas mon eau-de-vie pendant un mois... À trois coups par jour, ajouta José en branlant la tête, ça fait toujours ben quatre-vingt-dix bons coups de retranchés,

sans compter les *adons* (casualités, politesses)! mais c'est égal: je n'aurai pas volé ma punition.

Les jeunes gens s'amusèrent beaucoup de l'ingénieux mensonge de José, pour sauver l'honneur de son maître.

— °Maintenant, dit Arché, que tu sembles avoir vidé °ton *budget*, ton sac, de tous les quolibets qu'une tête française, tête folle et sans cervelle, peut convenablement contenir, parle sérieusement, s'il est possible, et dis-moi pourquoi l'on appelle l'île d'Orléans, l'île aux sorciers[12].

— Mais, pour la plus simple des raisons, fit Jules d'Haberville: c'est qu'elle est peuplée d'un grand nombre de sorciers.

— Allons, voilà que tu recommences tes folies, dit de Locheill.

— Je suis très-sérieux, reprit Jules. Ces Écossais sont d'un orgueil insupportable! Ils ne veulent rien accorder aux autres nations! Crois-tu, mon cher, que vous devez avoir seuls le monopole des sorciers et des sorcières? Quelle prétention! Sache, mon très-cher, que nous avons aussi nos sorciers, et qu'il y a à peine deux heures, il m'était facile, entre la Pointe-Lévis et Beaumont, de t'introduire à une sorcière[13] très-présentable (*a*). Sache, de plus, que tu verras, dans la seigneurie de mon très-honoré père, une sorcière de première force. Voici la différence, mon garçon, c'est que vous les brûlez en Écosse, et qu'ici nous les traitons avec tous les égards dus à leur haute position sociale. Demande plutôt à José, si je mens.

José ne manqua pas de confirmer ces assertions: la sorcière de °Beaumont et celle de Saint-Jean-Port-Joli étaient bien, à ses yeux, de véritables et solides sorcières.

— Mais, dit Jules, pour parler sérieusement, puisque tu veux faire de moi un °homme raisonnable *nolens volens*[14], comme disait mon maître de sixième, quand il m'administrait une décoction de férules, je crois que ce qui a donné cours à cette

fable, c'est que les habitants du nord et du sud du fleuve, voyant les gens de l'île aller à leurs pêches, avec des flambeaux, pendant les nuits sombres, prenaient le plus souvent ces lumières pour des feux follets; or, tu sauras que nos Canadiens des campagnes considèrent les feux follets (*b*) comme des sorciers, ou génies malfaisants qui cherchent à attirer le pauvre monde dans des endroits dangereux pour causer leur perte: aussi, suivant leurs traditions, les entend-on rire, quand le malheureux voyageur, ainsi trompé, enfonce dans les marais. Ce qui aura donné lieu à cette croyance, c'est que des gaz s'échappent toujours des terres basses et marécageuses: de là aux sorciers il n'y a qu'un pas*.

— Impossible, dit °Arché; tu manques à la logique, comme notre précepteur de philosophie te l'a souvent reproché. Tu vois bien que les habitants du nord et du sud, qui font face à l'île d'Orléans, vont aussi à leurs pêches avec des flambeaux, et qu'alors les gens de l'île les auraient aussi gratifiés du nom de sorciers: ça ne passera pas.

Tandis que Jules secouait la tête sans répondre, José prit la °parole.

— Si vous vouliez me le permettre, mes jeunes messieurs, c'est moi qui vous tirerais bien vite d'embarras, en vous contant ce qui est arrivé à mon défunt père, qui est mort.

— Oh! conte-nous cela, José; conte-nous ce qui est arrivé à ton défunt père, qui est mort, s'écria Jules, en accentuant fortement les trois derniers mots.

— Oui, mon cher José, dit de Locheill, de grâce faites-nous ce plaisir.

— Ça me coûte pas mal, reprit José, car, voyez-vous, je n'ai pas la belle accent, ni la belle orogane (organe) du cher défunt.

* Cette discussion sur les sorciers de l'île d'Orléans était écrite avant que M. le Dr LaRue eût publié ses charmantes légendes dans «Les Soirées Canadiennes.» L'auteur penchait, comme lui, pour la solution de Jules, nonobstant les arguments de Locheill à ce contraires, quand, hélas! l'ami José est venu confondre le disciple de Cujas et le fils d'Esculape[15]!

Quand il nous contait ses tribulations dans les veillées, tout le corps nous en frissonnait comme des fièvreux, que ça faisait plaisir à voir; mais, enfin, je ferai de mon mieux pour vous °contenter.

Si donc qu'un jour, mon défunt °père, qui est mort, avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous; il s'était même diverti, comme qui dirait, à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis: il aimait un peu la goutte, le brave et honnête homme! à telle fin qu'il portait toujours, quand il voyageait, un flacon d'eau-de-vie dans son sac de loup-marin; il disait que c'était le lait des vieillards.

— *Lac dulce*, dit de Locheill sentencieusement.

— Sous le respect que je vous °dois, Monsieur Arché, reprit José avec un peu d'humeur, ce n'était pas de l'eau douce, ni de l'eau de lac, mais bien de la bonne et franche eau-de-vie que mon défunt père portait dans son sac.

— Excellent! sur mon honneur, s'écria Jules; te voilà bien payé, grand pédant, de tes éternelles citations latines!

— Pardon, mon cher José, dit de Locheill de son ton le plus sérieux, je n'avais aucunement l'intention de manquer à la mémoire de votre défunt °père.

— Vous êtes tout excusé, Monsieur, dit José tout à coup radouci. Si donc que, quand mon défunt père voulut partir, il faisait tout à fait nuit. Ses amis firent alors tout leur possible pour le garder à coucher, en lui disant qu'il allait bien vite passer tout seul devant la cage de fer[16] où la Corriveau faisait sa pénitence, pour avoir tué son °mari.

Vous l'avez vue vous-mêmes, mes messieurs, quand j'avons quitté la Pointe-Lévis à une heure: elle était bien tranquille dans sa cage, la méchante bête, avec son crâne sans yeux; mais ne vous y fiez pas: c'est une sournoise, allez! si elle ne voit pas le jour, elle sait ben trouver son chemin la nuit pour tourmenter le pauvre °monde.

Si ben, toujours, que mon défunt père, qui était brave comme l'épée de son capitaine, leur dit qu'il ne s'en souciait guère; qu'il ne lui devait rien à la Corriveau; et un tas d'autres raisons que j'ai oubliées. Il donne un coup de fouet à sa guevalle (cavalle), qui allait comme le vent, la fine bête! et le voilà °parti.

Quand il passa près de l'esquelette, il lui sembla ben entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte; mais, comme il venait un gros sorouet (sud-ouest), il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calabre (cadavre). Pu n'y moins, ça le tarabusquait (tarabustait), et il prit un bon coup, pour se réconforter. Tout ben considéré, à ce qu'i se dit, il faut s'entr'aider entre chrétiens: peut-être que la pauvre créature (femme) demande des prières. Il ôte donc son bonnet, et récite dévotement un *déprofundi* à son intention; pensant que, si ça ne lui faisait pas de bien, ça ne lui ferait pas de mal, et que lui, toujours, s'en trouverait °mieux.

Si donc, qu'il continua à filer grand train; ce qui ne l'empêchait pas d'entendre derrière lui, tic tac, tic tac, comme si un morceau de fer eût frappé sur des cailloux. Il crut que c'était son bandage de roues ou quelques fers de son cabrouette qui étaient décloués. Il descend donc de voiture; mais tout était en règle. Il toucha sa guevalle pour réparer le temps perdu; mais, un petit bout de temps après, il entend encore tic tac, sur les cailloux. Comme il était brave, il n'y fit pas grande °attention.

Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, que nous avons passées tantôt, l'endormitoire le prit. Après tout, ce que se dit mon défunt père, un homme n'est pas un chien! faisons un somme; ma guevalle et moi nous en trouverons mieux. Si donc, qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec ses *cordeaux*, et lui dit: Tiens, mignonne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau: bonsoir.

Comme mon défunt père allait se fourrer sous °son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit fantaisie

de s'informer de l'heure. Il regarde donc les trois rois au sud, le chariot au nord, et il en conclut qu'il était minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit être couché.

Il lui sembla, cependant, tout à coup, que l'île d'Orléans était tout en feu. Il saute un fossé, s'accote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde... Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fi-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. À force de regarder, ses yeux, qui étaient pas mal troublés, s'éclaircirent, et il vit un drôle de spectacle: c'était comme des manières (espèces) d'hommes, une curieuse engeance tout de même! ça avait ben une tête grosse comme un demi-minot[17], affublée d'un bonnet pointu d'une aulne de long, puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps, pour la peine d'en parler. Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux °oreilles. Ça n'avait presque pas de chair: c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gars (garçons) avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinoféroce d'un bon pied de long comme on en voit, monsieur Arché, dans votre beau livre d'images de l'histoire surnaturelle. Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle: c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent: c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos, et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.

Ce qu'il y avait °de drôle, c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de fantômes. Ceux qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front, comme ces cyriclopes (cyclopes)[18] dont votre oncle le chevalier, M. Jules, qui est un savant, lui, nous lisait dans un gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il

appelle son Vigile ; ceux donc qui n'avaient qu'un seul œil tenaient par la griffe deux acolytes qui avaient ben, eux, les damnés, tous leurs yeux. De tous ces yeux sortaient des flammes qui éclairaient l'île d'Orléans comme en plein jour. Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour leurs voisins, qui étaient, comme qui dirait, borgnes : ils les saluaient, s'en rapprochaient, se trémoussaient les bras et les jambes, comme des chrétiens qui font le carré d'un menuette (menuet).

Les yeux de mon défunt père lui en sortaient de la °tête. Ce fut ben pire quand ils commencèrent à sauter, à danser, sans pourtant changer de place, et à entonner, d'une voix enrouée comme des bœufs qu'on étrangle, la chanson suivante[19] :

Allons, gai, compèr' lutin !
Allons, gai, mon cher voisin !
Allons, gai, compèr' qui fouille,
Compèr' crétin la grenouille !
Des chrétiens, des chrétiens,
J'en f'rons un bon festin.

— Ah ! les misérables carnibales (cannibales), dit mon défunt père, voyez si un honnête homme peut être un moment sûr de son bien ! Non contents de m'avoir volé ma plus belle chanson que je réservais toujours pour la dernière dans les noces et les festins, voyez comme ils me l'ont °étriquée ! c'est à ne plus s'y reconnaître ! Au lieu de bon vin, ce sont des chrétiens dont ils veulent se régaler, les indignes !

Et puis après, les sorciers continuèrent leur chanson infernale, en regardant mon défunt père et en le couchant en joue avec leurs grandes dents de rhinoféroce :

Ah ! viens donc, compèr' François,
Ah ! viens donc, tendre porquet !
Dépêch'-toi, compèr' l'andouille,
Compèr' boudin, la citrouille ;

Du Français, du Français,
J'en f'rons un bon saloi (saloir)*.

— Tout ce que je peux vous dire pour le moment, mes mignons, leur cria mon défunt père, c'est que si vous ne mangez jamais d'autre lard que celui que je vous porterai, vous n'aurez pas besoin de dégraisser votre soupe.

Les sorciers paraissaient, cependant, attendre quelque chose, car ils tournaient souvent la tête en °arrière; mon défunt père regarde itou (aussi). Qu'est-ce qu'il aperçoit sur le coteau? un grand diable bâti comme les autres, mais aussi long que le clocher de Saint-Michel, que nous avons passé tout à l'heure. Au lieu de bonnet pointu, il portait un chapeau à trois cornes surmonté d'une épinette en guise de plumet. Il n'avait ben qu'un œil, le gredin qu'il était! mais ça en valait une douzaine: c'était sans doute le tambour-major du régiment, car il tenait d'une main une marmite deux fois aussi grosse que nos chaudrons à sucre, qui tiennent vingt gallons; et, de l'autre, un battant de cloche qu'il avait volé, je crois, le chien d'hérétique, à quelque église avant la cérémonie du baptême. Il frappe un coup sur la marmite, et tous ces insécrables (exécrables) se mettent à rire, à sauter, à se trémousser, en branlant la tête du côté de mon défunt père, comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux.

— Vous attendrez longtemps, mes brebis, pensait à part lui mon défunt père, dont les dents claquaient dans la bouche comme un homme qui a les fièvres tremblantes, vous attendrez longtemps, mes doux agneaux: il y a de la presse de quitter la terre du bon Dieu pour celle des sorciers!

Tout à coup le diable géant entonne une ronde infernale, en s'accompagnant sur la marmite qu'il frappait à coups pressés et redoublés, et tous les diables partent comme des éclairs; si bien

* Le lecteur, tant soit peu sensible au charme de la poésie, n'appréciera guère la chanson du défunt père à José, parodiée par les sorciers de l'île d'Orléans; l'auteur leur en laisse toute la responsabilité.

qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île. Mon pauvre défunt père était si embêté de tout ce vacarme, qu'il ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde; et les voici:

C'est notre terre °d'Orléans (*bis*)
Qu'est le pays des beaux enfants,
Toure-loure;
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Venez-y tous en survenants (*bis*)
Sorciers, lézards, crapauds, serpents,
Toure-loure;
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Venez-y tous en survenants (*bis*)
Impies, athées et mécréants,
Toure-loure;
Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Les sueurs abîmaient mon défunt père; il n'était pas pourtant au plus creux de ses traverses.

Mais, ajouta José, j'ai faim de fumer; et, avec votre permission, mes messieurs, je vais battre le briquet.

— C'est juste, mon cher José, dit d'Haberville; mais, moi, j'ai une autre faim. Il est quatre heures, à mon estomac, heure de la collation du collége. Nous allons manger un morceau.

Jules, par privilége de race nobiliaire, jouissait en tout temps d'un appétit vorace: excusable, d'ailleurs, ce jour-là, ayant dîné avant midi et pris beaucoup d'exercice.

°CHAPITRE QUATRIÈME.

SGANARELLE — Seigneur commandeur, mon maître, Don Juan, vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

LE MÊME — La statue m'a fait °signe.

LE FESTIN DE PIERRE[1].

What! the ghosts are growing ruder,
How they beard me.....
.....
To night — Why this is Goblin Hall,
Spirits and spectres all in °all.

FAUSTUS[2].

LA CORRIVEAU (*a*)[3].

JOSÉ, APRÈS AVOIR DÉBRIDÉ LE CHEVAL, et lui avoir donné ce qu'il appelait une gueulée de foin, se hâta °d'ouvrir un coffre que, dans son ingénuité industrieuse, il avait cloué sur le traîneau, pour servir, au besoin, de siége et de garde-manger. Il en tira une nappe dans laquelle deux poulets rôtis, une langue, du jambon, un petit flacon d'eau-de-vie et une bonne bouteille de vin étaient enveloppés. Il allait se retirer à l'écart, lorsque Jules lui dit:

— Viens manger avec nous, mon vieux.

— Oui, oui, dit Arché, venez vous asseoir ici, près de moi.

— Oh! messieurs, fit José, je sais trop le respect que je vous dois...

— Allons, point de façons, dit Jules; nous sommes ici au bivouac, tous trois soldats, ou peu s'en faut: veux-tu bien venir, entêté que tu es!

— C'est de votre grâce, messieurs, reprit José, et pour vous obéir, mes officiers, ce que j'en fais.

Les deux jeunes gens prirent place sur le coffre, qui servait aussi de table; José s'assit bien mollement sur une botte de foin qui lui restait, et tous trois se mirent à manger et à boire de bon appétit.

°Arché, naturellement sobre sur le boire et sur le manger, eut bien vite terminé sa collation. N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à philosopher: de Locheill, dans ses jours de gaieté, aimait à avancer des paradoxes, pour le plaisir de la discussion.

— Sais-tu, mon frère, ce qui m'a le plus intéressé dans la légende de notre ami?

— Non, dit Jules, en attaquant une autre cuisse de poulet, et je ne m'en soucie guère pour le quart d'heure: ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— N'importe, reprit Arché: ce sont ces diables, lutins, farfadets, comme tu voudras les appeler, qui n'ont qu'un seul °œil; je voudrais que la mode s'en répandît parmi les hommes: il y aurait moins d'hypocrites, moins de fripons, partant moins de dupes. Certes, il est consolant de voir que la vertu est en honneur même chez les sorciers! As-tu remarqué de quels égards les cyclopes étaient l'objet de la part des autres lutins? avec quel respect ils les saluaient avant de s'en approcher?

— Soit, dit Jules; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve, repartit de Locheill, que ces cyclopes méritent les égards que l'on a pour eux: c'est la crème des sorciers. D'abord, ils ne sont pas hypocrites.

— Bah! fit Jules, je commence à craindre pour ton cerveau.

— Pas si fou que tu le penses, repartit Arché, et en voici la preuve. Vois un hypocrite avec une personne qu'il veut

tromper: il a toujours un œil humblement à demi fermé, tandis que l'autre observe l'effet que ses discours font sur son interlocuteur. S'il n'avait qu'un œil unique, il perdrait cet immense avantage, et serait obligé de renoncer au rôle d'hypocrite, qui lui est si profitable. Et voilà déjà un homme vicieux de moins. Mon sorcier de cyclope a probablement beaucoup d'autres vices; mais il est toujours exempt d'hypocrisie: de là le respect qu'a pour lui une classe d'êtres entachée de tous les vices que nous leur attribuons.

— À ta santé, °philosophe écossais, dit Jules en avalant un verre de vin: je veux être pendu si je comprends un mot à ton raisonnement.

— C'est pourtant clair comme le jour, reprit Arché; il faut alors que ces aliments savoureux, pesants, indigestes, dont tu te bourres l'estomac, t'appesantissent le cerveau! Si tu ne mangeais que de la farine d'avoine, comme nos montagnards, tu aurais les idées plus claires, la conception plus facile.

— Il paraît que l'avoine vous revient sur le cœur, l'ami, dit Jules: c'est pourtant facile à digérer, même sans le secours des épices.

— Autre exemple, dit Arché: un fripon qui veut duper un honnête homme, dans une transaction quelconque, a toujours un œil qui clignote ou à demi fermé, tandis que l'autre observe ce qu'il gagne ou perd de terrain dans le marché: l'un est l'œil qui pense, l'autre l'œil qui observe. C'est un avantage précieux pour le fripon; son antagoniste, au contraire, voyant toujours un des yeux de son interlocuteur clair, limpide, honnête, ne peut deviner ce qui se passe sous l'œil qui clignote, qui pense, qui calcule, tandis que son voisin est impassible, impénétrable comme le destin.

Tournons maintenant la médaille, continua Arché: supposons le même fripon devenu borgne, dans les mêmes circonstances. L'homme honnête, le regardant toujours en face, lit

souvent, dans son œil, ses pensées les plus intimes: car mon borgne, méfiant aussi, est contraint de le tenir toujours ouvert...

— Un peu, dit Jules en riant aux éclats, pour ne pas se rompre le cou.

— Accordé, reprit de Locheill; mais encore plus, pour lire dans l'âme de celui qu'il veut duper. Il faut en outre qu'il donne à son œil une grande apparence de candeur et de bonhomie, pour dérouter les soupçons: ce qui absorberait une partie de ses facultés. Or, comme il y a peu d'hommes qui puissent suivre en même temps deux cours d'idées différentes sans le secours de leurs deux yeux, notre fripon se trouve perdre la moitié de ses avantages: il renonce à son vilain métier, et voilà encore un honnête homme de plus dans la société.

— Mon pauvre Arché, dit Jules, je vois que nous avons changé °de rôle: que je suis, moi, l'Écossais sage, comme j'ai la courtoisie de te proclamer, et que tu es, toi, le fou de Français, comme tu as l'irrévérence de m'appeler souvent. Car, vois-tu, rien n'empêcherait la race d'hommes à l'œil unique, que, nouveau Prométhée[4], tu veux substituer à la nôtre, qui te devra de grandes actions de grâces, continua Jules en éclatant de rire, rien ne l'empêcherait, dis-je, de clignoter de l'œil, puisque c'est une recette infaillible pour faire des dupes, et de le tenir, de temps en temps, ouvert pour observer.

— Oh! °Français! légers Français! aveugles Français! il n'est pas surprenant que les Anglais se jouent de vous par-dessous la jambe, en politique!

— Il me semble, interrompit Jules, que les Écossais doivent en savoir quelque chose de la politique anglaise!

Le visage d'Arché prit tout à coup une expression de tristesse; une grande pâleur se répandit sur ses nobles traits: c'était une corde bien sensible que son ami avait touchée. Jules s'en aperçut aussitôt, et lui dit:

— Pardon, mon frère, si je t'ai fait de la peine : je sais que ce sujet évoque chez toi de douloureux souvenirs. J'ai parlé, comme je le fais toujours, sans réfléchir. On blesse souvent, sans le vouloir, ceux que l'on aime le plus, par une répartie que l'on croit spirituelle. Mais, allons, vive la joie ! continue à déraisonner ; ça sera plus gai pour nous °deux.

— Le nuage est passé, dit de Locheill en faisant un effort sur lui-même pour réprimer son émotion, et je reprends mon argument. Tu vois bien que mon coquin ne peut un seul instant fermer l'œil sans courir le risque que sa proie lui échappe. Te souvient-il de ce gentil écureuil que nous délivrâmes, l'année dernière, de cette énorme couleuvre, roulée sur elle-même au pied du gros érable du parc de ton père, à Saint-Jean-Port-Joli ? Vois comme elle tient constamment ses yeux ardents fixés sur la pauvre petite bête, pour la fasciner. Vois comme l'agile créature saute de branche en branche, en poussant un cri plaintif, sans pouvoir détourner un instant les yeux de ceux de l'horrible reptile ! Qu'il cesse de le regarder, et il est sauvé. Te souviens-tu comme il était gai après la mort de son terrible ennemi ? Eh bien, mon ami, que mon fripon ferme l'œil, et sa proie lui échappe.

— Sais-tu, dit Jules, que tu es °un terrible dialecticien, et que tu menaces d'éclipser un jour, si ce jour n'est pas même arrivé, des bavards tels que Socrate, Zénon, Montaigne[5] et autres logiciens de la même farine ? Il n'y a qu'un seul danger, c'est que la logique n'emporte le raisonneur dans la lune.

—Tu crois °rire ! dit Arché. Eh bien, qu'un seul pédant, portant la plume à l'oreille, se mêle de réfuter ma thèse sérieusement, et je vois venir cent écrivailleurs à l'affût, qui prendront fait et cause pour ou contre, et des flots d'encre vont couler.

Il a coulé bien des flots de sang pour des systèmes à peu près aussi raisonnables que le mien. Voilà comme se fait souvent la réputation d'un grand homme !

— En attendant, reprit Jules, ta thèse pourra servir de pendant au conte que faisait Sancho pour endormir Don Quichotte[6]. Quant à moi, j'aime encore mieux la légende de notre °ami José.

— Vous n'êtes pas dégoûté, fit celui-ci, qui avait un peu sommeillé pendant la discussion scientifique.

— Écoutons, dit Arché:

«*Conticuere omnes, intentique ora tenebant*[7].»

— *Conticuere*..., incorrigible pédant, s'écria d'Haberville.

— Ce n'est pas un conte de curé, reprit vivement José; mais c'est aussi vrai que quand il nous parle dans la chaire de vérité: car mon défunt père ne mentait jamais.

— Nous vous croyons, mon cher José, dit de Locheill; mais continuez, s'il vous plaît, votre charmante histoire.

—Si donc, dit José, que mon °défunt père, tout brave qu'il était, avait une si fichue peur, que l'eau lui dégouttait par le bout du nez, gros comme une paille d'avoine. Il était là, le cher homme, les yeux plus grands que la tête, sans oser bouger. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui le tic tac, qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route; mais il avait trop de besogne par-devant, sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches, comme des griffes d'ours, qui lui serrent les épaules: il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grappignait amont lui. Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait de lui grimper sur le dos; mais la cage était pesante, et, à chaque élan qu'elle prenait, elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant les épaules de mon pauvre défunt père, qui pliait sous le fardeau. S'il ne s'était pas tenu solidement avec ses deux mains à la clôture, il aurait écrasé sous la charge. Mon pauvre défunt père était si saisi d'horreur, qu'on aurait entendu l'eau qui lui coulait de la tête tomber sur la clôture, comme des grains de gros plomb à canard.

— Mon cher °François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me mener danser avec mes amis de l'île d'Orléans.

— Ah! satanée bigre de chienne! cria mon défunt père; c'était le seul jurement dont il usait, le saint homme, et encore dans les grandes traverses.

— Diable! dit Jules, il me semble que l'occasion était favorable! quant à moi, j'aurais juré comme un païen.

— Et moi, reprit Arché, comme un Anglais.

— Je croyais avoir pourtant beaucoup dit, répliqua d'Haberville.

— Tu es dans l'erreur, mon cher Jules! Il faut cependant avouer que messieurs les païens s'en acquittaient passablement, mais les Anglais! les Anglais! Le Roux qui, après sa sortie du collége, lisait tous les mauvais livres qui lui tombaient sous la main[8], nous disait, si tu t'en souviens, que ce polisson de Voltaire, comme mon oncle le Jésuite l'appelait, avait écrit dans un ouvrage, qui traite d'événements arrivés en France sous le règne de Charles VII[9], lorsque ce prince en chassait ces insulaires, maîtres de presque tout son royaume; Le Roux nous disait donc que Voltaire avait écrit que «tout Anglais jure[10].» Eh bien, mon fils, ces événements se passaient vers l'année 1445; disons qu'il y a trois cents ans depuis cette époque mémorable, et juge, toi-même, quels jurons formidables une nation d'humeur morose peut avoir inventés pendant l'espace de trois °siècles!

— Je rends les armes, dit Jules; mais continue, mon cher José.

— Satanée bigre de chienne, lui dit mon défunt père, est-ce pour me remercier de mon *dépréfundi* et de mes autres bonnes prières que tu veux me mener au sabbat? Je pensais bien que tu en avais, au petit moins, pour trois à quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Tu n'avais tué que deux maris: c'était une misère! aussi ça me faisait encore de la peine, à moi

qui ai toujours eu le cœur tendre pour la créature, et je me suis dit: Il faut lui donner un coup d'épaule; et c'est là ton remercie-
225 ment, que tu veux monter sur les miennes, pour me traîner en enfer comme un hérétique!

— Mon cher François, dit la Corriveau, mène-moi danser avec mes bons amis; et elle cognait sa tête sur celle de mon défunt père, que le crâne lui résonnait comme une vessie sèche
230 pleine de cailloux.

— Tu peux être sûre, dit mon défunt père, satanée bigre de fille °de Judas l'Escariot[11], que je vais te servir de bête de somme pour te mener danser au sabbat avec tes jolis mignons d'amis!

— Mon cher François, répondit la sorcière, il m'est impos-
235 sible de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve bénit, sans le secours d'un chrétien.

— Passe comme tu pourras, satanée pendue, que lui dit mon défunt père; passe comme tu pourras: chacun son affaire. Oh! oui! compte que je t'y mènerai danser avec tes chers amis,
240 mais ça sera à poste de chien comme tu es venue, je ne sais comment, en traînant ta belle cage, qui aura déraciné toutes les pierres et tous les cailloux du chemin du roi, que ça sera un escandale, quand le grand voyer passera ces jours ici, de voir un chemin dans un état si piteux! Et puis, ça sera le pauvre habitant
245 qui pâtira, lui, pour tes fredaines, en payant l'amende pour n'avoir pas entretenu son chemin d'une manière convenable!

°Le tambour-major cesse enfin tout à coup de battre la mesure sur sa grosse marmite. Tous les sorciers s'arrêtent et poussent trois cris, trois hurlements, comme font les sauvages
250 quand ils ont chanté et dansé «la guerre,» cette danse et cette chanson par lesquelles ils préludent toujours à une expédition guerrière. L'île en est ébranlée jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord s'en saisissent, et les échos les répètent

jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.

Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le petit moins, la fin du monde et le jugement dernier.

Le géant au plumet d'épinette frappe trois coups; et le plus grand silence succède à ce vacarme infernal. Il élève le bras du côté de °mon défunt père, et lui crie d'une voix de tonnerre: Veux-tu bien te dépêcher, chien de paresseux, veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie! Nous n'avons plus que quatorze mille quatre cents rondes à faire autour de l'île avant le chant du coq: veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement?

— Va-t'en à tous les diables d'où tu sors, toi et les tiens, lui cria mon défunt père, perdant enfin toute patience.

— Allons, mon cher François, dit la Corriveau, un peu de complaisance! tu fais l'enfant pour une bagatelle; tu vois pourtant que le temps presse: voyons, mon fils, un petit coup de °collier.

— Non, non, fille de satan! dit mon défunt père. Je voudrais bien que tu l'eusses encore le beau collier que le bourreau t'a passé autour du cou, il y a deux ans: tu n'aurais pas le sifflet si affilé.

Pendant ce dialogue, les sorciers de l'île reprenaient leur refrain:

Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

— Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat. Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

— Comment, dirent les jeunes gens, °elle étrangla votre pauvre défunt père?

— Quand je dis étranglé, il n'en valait guère mieux, le cher homme, reprit José, car il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait: *qué-tu?** — Ah! ça! dit mon défunt père, je ne suis donc point en enfer, puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu! Il risque un œil, puis un autre, et voit qu'il fait grand jour: le soleil lui reluisait sur le visage.

Le petit oiseau, perché sur une branche voisine, criait toujours: *qué-tu?*

— Mon cher petit enfant, dit mon défunt °père, il m'est malaisé de répondre à ta question, car je ne sais trop qui je suis ce matin: hier encore je me croyais un brave et honnête homme créant (craignant) Dieu; mais j'ai eu tant de traverses cette nuit, que je ne saurais assurer si c'est bien moi, François Dubé, qui suis ici présent en corps et en âme. Et puis il se mit à chanter, le cher homme:

Dansons à l'entour,
Toure-loure;
Dansons à l'entour.

Il était encore à moitié ensorcelé. Si °bien, toujours, qu'à la fin il s'aperçut qu'il était couché de tout son long dans un fossé où il y avait heureusement plus de vase que d'eau, car sans cela mon pauvre défunt père, qui est mort comme un saint, entouré de tous ses parents et amis, et muni de tous les sacrements de l'Église sans en manquer un, aurait trépassé sans confession, comme un orignal au fond des bois, sauf le respect que je lui

* L'auteur avoue son ignorance en ornithologie. Notre excellent ornithologiste, M. LeMoine[12], aura peut-être la complaisance de lui venir en aide en classant, comme il doit l'être, ce petit oiseau dont la voix imite les deux syllabes *qué-tu*. Ceci rappelle à l'auteur l'anecdote d'un vieillard *non compos mentis* qui errait dans les campagnes il y a quelque soixante ans. Se croyant interpellé lorsqu'il entendait le chant de ces hôtes des bois, il ne manquait jamais de répondre très-poliment d'abord: «Le père Chamberland, mes petits enfants,» et, perdant enfin patience: «Le père Chamberland, mes petits b...s.»

dois et à vous, mes jeunes messieurs. Quand il se fut *déhalé* du fossé où il était serré comme dans une *étoque* (étau), le premier objet qu'il vit fut son flacon sur la levée du fossé; ça lui ranima un peu le courage. Il étendit la main pour prendre un coup; mais bernique! il était vide! la sorcière avait tout bu.

— Mon cher José, °dit de Locheill, je ne suis pourtant pas plus lâche qu'un autre; mais, si pareille aventure m'était arrivée, je n'aurais jamais voyagé seul de nuit.

— Ni moi non plus, interrompit d'Haberville.

— À vous dire le vrai, mes messieurs, dit José, puisque vous avez tant d'esprit, je vous dirai en confidence que mon défunt père, qui, avant cette aventure, aurait été dans un cimetière en plein cœur de minuit, n'était plus si hardi après cela; car il n'osait aller seul faire son train dans l'étable après soleil couché.

— Il faisait très-prudemment; mais achève ton histoire, dit Jules.

— Elle est déjà finie, reprit José; mon défunt père attela sa guevalle, qui n'avait eu connaissance de rien, à ce qu'il paraît, la pauvre bête! et prit au plus vite le chemin de la maison: ce ne fut que quinze jours après, qu'il nous raconta son aventure.

— Que dites-vous, maintenant, monsieur l'incrédule égoïste, qui refusiez tantôt au Canada le luxe de ses sorciers et sorcières? dit d'Haberville.

— Je dis, répliqua Arché, que nos °sorciers calédoniens ne sont que des sots comparés à ceux de la Nouvelle-France; et que, si je retourne jamais dans mes montagnes d'Écosse, je les fais mettre en bouteilles, comme fit Lesage de son diable boiteux d'Asmodée[13].

— Hem! hem! dit José, ce n'est pas que je les plaindrais, les insécrables gredins! mais où trouver des bouteilles assez grandes? voilà le plus pire de l'affaire!

Page laissée blanche

°CHAPITRE CINQUIÈME.

> On entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes; tout le monde s'écria: voilà l'ouragan.
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE[1].

> Though aged, he was so iron of limb,
> Few of your youths could cope with him.
>
> BYRON[2].

> Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je °meure!
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE[3].

> Les vents et les vagues sont toujours du côté du plus habile nageur.
>
> GIBBON[4].

LA DÉBÂCLE.

Les voyageurs °continuent gaiement leur route; le jour tombe. Ils marchent pendant quelque temps à la clarté des étoiles. La lune se lève et éclaire au loin le calme du majestueux Saint-Laurent. À son aspect, Jules ne peut retenir une ébullition poétique, et °s'écrie:

— Je me sens inspiré, non par les eaux de la fontaine d'Hippocrène[5], que je n'ai jamais bues, et que j'espère bien ne jamais boire, mais par le jus de Bacchus[6], plus aimable que

toutes les fontaines du monde, voire même les ondes limpides du Parnasse[7]. Salut donc, à toi, ô belle lune! salut à toi, belle lampe d'argent, qui éclaires les pas de deux hommes libres comme les hôtes de nos immenses forêts, de deux hommes nouvellement échappés des entraves du collége! Combien de fois, ô lune! à la vue de tes pâles rayons, pénétrant sur ma couche solitaire, combien de fois, ô lune! ai-je désiré rompre mes liens et me mêler aux bandes joyeuses, courant bals et festins, tandis qu'une règle cruelle et barbare me condamnait à un sommeil que je repoussais de toutes mes forces. Ah! combien de fois, ô lune! ai-je souhaité de parcourir, monté sur ton disque, au risque de me rompre le cou, les limites que tu éclairais dans ta course majestueuse, lors même qu'il m'eût fallu rendre visite à un autre hémisphère! Ah! combien de °fois...

— Ah! combien de fois as-tu déraisonné dans ta vie, dit Arché, tant la folie est contagieuse: écoute un vrai poète et humilie-toi, superbe!

Ô lune! à la triple essence, toi que les poètes appelaient autrefois Diane chasseresse[8], qu'il doit t'être agréable d'abandonner l'obscur séjour de Pluton[9], ainsi que les forêts où, précédée de ta meute aboyante, tu fais un vacarme à étourdir tous les sorciers du Canada! Qu'il doit t'être agréable, ô lune! de parcourir maintenant, en reine paisible, les régions éthérées du ciel dans le silence d'une belle nuit! Aie pitié, je t'en conjure, de ton ouvrage; rends la raison à un pauvre affligé, mon meilleur ami, °qui...

— Ô Phébé[10]! patronne des fous, interrompit Jules, je n'ai aucune prière à t'adresser pour mon ami: tu es innocente de son infirmité; le mal était fait...

— Ah ça! vous autres, mes messieurs, dit José, quand vous aurez fini de jaser avec madame la lune, à laquelle j'ignorais qu'on pût conter tant de raisons, vous plairait-il d'écouter un peu le vacarme qui se fait au village de Saint-Thomas?

Tous prêtèrent l'oreille: c'était bien la cloche de l'église qui sonnait à toute °volée[11].

— C'est l'angelus, dit Jules d'Haberville.

— Oui, reprit José, l'angelus à huit heures du soir!

— C'est donc le feu, dit Arché.

— On ne voit pourtant point de flammes, repartit José; dans tous les cas, dépêchons-nous; il se passe quelque chose d'extraordinaire là-bas.

Une demi-heure après, en forçant le cheval, ils entrèrent dans le village de Saint-Thomas. Le plus grand silence y régnait; il leur parut désert: des chiens seulement, enfermés dans quelques maisons, jappaient avec fureur. Sauf le bruit de ces roquets, on aurait pu se croire transporté dans cette ville des *Mille et une nuits* où tous les habitants étaient métamorphosés en marbre[12].

Les voyageurs se préparaient à entrer dans l'église, dont la cloche continuait à sonner, lorsqu'ils aperçurent une clarté, et entendirent distinctement des clameurs du côté de la chute, près du manoir seigneurial. S'y transporter fut l'affaire de quelques °minutes.

La plume d'un Cooper, d'un Chateaubriand[13], pourrait seule peindre dignement le spectacle qui frappa leurs regards sur la berge de la Rivière-du-Sud.

Le capitaine Marcheterre, vieux marin aux formes athlétiques, à la verte allure, malgré son âge, s'en retournait vers la brune, à son village de Saint-Thomas, lorsqu'il entendit, sur la rivière, un bruit semblable à celui d'un corps pesant qui tombe à l'eau; et, aussitôt après, les gémissements, les cris plaintifs d'un homme qui appelait au secours. C'était un habitant téméraire, nommé Dumais, qui, croyant encore solide la glace, assez mauvaise déjà, qu'il avait passée la veille, s'y était aventuré de nouveau, avec cheval et voiture, à environ une douzaine d'arpents au sud-ouest du bourg. La glace s'était effondrée si subitement, que cheval et voiture avaient disparu sous l'eau. Le malheureux

Dumais, homme d'ailleurs d'une agilité remarquable, avait bien eu le temps de sauter du traîneau sur une glace plus forte, mais le bond prodigieux qu'il fit pour échapper à une mort inévitable, joint à la pesanteur de son corps, lui devint fatal: un de ses pieds, s'étant enfoncé dans une crevasse, il eut le malheur de se casser une jambe, qui se rompit au-dessus de la cheville, comme un tube de verre.

Marcheterre, qui connaissait l'état périlleux de la glace crevassée en maints endroits, lui cria de ne pas bouger, quand bien même il en aurait la force; qu'il allait revenir avec du secours. Il courut aussitôt chez le bedeau, le priant de sonner l'alarme, tandis que, lui, avertirait ses plus proches °voisins.

Ce ne fut bien vite que mouvement et confusion: les hommes couraient çà et là sans aucun but arrêté; les femmes, les enfants criaient et se lamentaient; les chiens aboyaient, hurlaient sur tous les tons de la gamme canine; en sorte que le capitaine, que son expérience désignait comme devant diriger les moyens de sauvetage, eut bien de la peine à se faire °entendre.

Cependant, sur l'ordre de Marcheterre, les uns courent chercher des câbles, cordes, planches et madriers, tandis que d'autres dépouillent les clôtures, les bûchers, de leurs écorces de cèdre et de bouleau, pour les convertir en torches. La scène s'anime de plus en plus; et à la lumière de cinquante flambeaux qui jettent au loin leur éclat vif et étincelant, la multitude se répand le long du rivage jusqu'à l'endroit indiqué par le vieux marin.

Dumais, qui avait attendu avec assez de patience l'arrivée des secours, leur cria, quand il fut à portée de se faire entendre, de se hâter, car il entendait sous l'eau des bruits sourds qui semblaient venir de loin vers l'embouchure de la rivière.

— Il n'y a pas un instant à perdre, mes amis, dit le vieux capitaine, car tout annonce la débâcle.

Des hommes moins expérimentés °que lui voulurent aussitôt pousser sur la glace, sans les lier ensemble, les matériaux qu'ils avaient apportés; mais il s'y opposa, car la rivière était pleine de crevasses, et de plus le glaçon sur lequel Dumais était assis se trouvait isolé d'un côté par les fragments que le cheval avait brisés dans sa lutte avant de disparaître, et de l'autre par une large mare d'eau qui en interdisait l'approche. Marcheterre, qui savait la débâcle non seulement inévitable, mais même imminente d'un moment à l'autre, ne voulait pas exposer la vie de tant de personnes, sans avoir pris toutes les précautions que sa longue expérience lui dictait.

Les uns se mettent alors à °encocher à coups de haches les planches et les madriers; les autres les lient de bout en bout; quelques-uns, le capitaine en tête, les halent sur la glace, tandis que d'autres les poussent du rivage. Ce pont improvisé était à peine à cinquante pieds de la rive que le vieux marin leur cria: «Maintenant, mes garçons, que des hommes alertes et vigoureux me suivent à dix pieds de distance les uns des autres — que tous poussent de °l'avant!»

Marcheterre fut suivi de près par son fils, jeune homme dans la force de l'âge, qui, connaissant la témérité de son père, se tenait à portée de le secourir au besoin; car des bruits lugubres, sinistres avant-coureurs d'un grand cataclysme, se faisaient entendre sous l'eau. Chacun cependant était à son poste, et tout allait pour le mieux: ceux qui perdaient pied s'accrochaient au flottage, et, une fois sur la glace solide, reprenaient aussitôt leur besogne avec une nouvelle ardeur. Quelques minutes encore, et Dumais était °sauvé.

Les deux Marcheterre, le père en avant, étaient parvenus à environ cent pieds de la malheureuse victime de son imprudence, lorsqu'un mugissement souterrain, comme le bruit sourd qui précède une forte secousse de tremblement de terre, sembla parcourir toute l'étendue de la Rivière-du-Sud, depuis

son embouchure jusqu'à la cataracte d'où elle se précipite dans le fleuve Saint-Laurent. À ce mugissement souterrain succéda aussitôt une explosion semblable à un coup de tonnerre dans le lointain, ou à la décharge d'une pièce d'artillerie du plus gros calibre. Ce fut alors une clameur immense: «La débâcle! la débâcle! sauvez-vous! sauvez-vous!» s'écriaient les spectateurs sur le rivage.

En effet, les glaces éclataient °de toutes parts, sous la pression de l'eau, qui, se précipitant par torrents, envahissait déjà les deux rives. Il s'ensuivit un désordre affreux, un bouleversement de glaces qui s'amoncelaient les unes sur les autres avec un fracas épouvantable, et qui, après s'être élevées à une grande hauteur, s'affaissant tout à coup, surnageaient ou disparaissaient sous les flots. Les planches, les madriers sautaient, dansaient, comme s'ils eussent été les jouets de l'océan soulevé par la tempête. Les amarres et les câbles menaçaient de se rompre à chaque instant.

Les spectateurs saisis d'épouvante, à la vue de leurs parents et amis exposés à une mort certaine, ne cessaient de crier du rivage: «Sauvez-vous! sauvez-vous!» C'eût été, en effet, tenter la Providence que de continuer davantage une lutte téméraire, inégale, avec le terrible élément dont ils avaient à combattre la °fureur.

Marcheterre, cependant, que ce spectacle saisissant semblait exalter de plus en plus, au lieu de l'intimider, ne cessait de crier: «En avant, mes garçons! pour l'amour de Dieu, en avant, mes amis!»

Ce vieux loup de mer, toujours froid, toujours calme, lorsque, sur le tillac de son vaisseau, pendant l'ouragan, il ordonnait une manœuvre dont dépendait le sort de tout son équipage, l'était encore en présence d'un danger qui glaçait d'effroi les hommes les plus intrépides. Il s'aperçut, en se retournant, qu'à l'exception de son fils et de Joncas, un de ses matelots, tous les

autres cherchaient leur salut dans une fuite précipitée. «Ah! lâches! s'écria-t-il; bande de lâches!»

Ces exclamations °furent interrompues par son fils, qui, le voyant courir à une mort inévitable, s'élança sur lui, et, le saisissant à bras-le-corps, le renversa sur un madrier, où il le retint quelques instants malgré les étreintes formidables du vieillard. Une lutte terrible s'engagea alors entre le père et le fils; c'était l'amour filial aux prises avec cette abnégation sublime, l'amour de l'humanité!

Le vieillard, par un effort puissant, parvint à se soustraire à la seule planche de salut qui lui restait; et lui et son fils roulèrent sur la glace, où la lutte continua avec acharnement. Ce fut à ce moment de crise de vie et de mort, que Joncas, sautant de planche en planche, de madrier en madrier, vint aider le jeune homme à ramener son père sur le pont flottant.

Les °spectateurs, qui, du rivage, ne perdaient rien de cette scène déchirante, se hâtèrent, malgré l'eau qui envahissait déjà la berge de la rivière, de haler les câbles; et les efforts de cent bras robustes parvinrent à sauver d'une mort imminente trois hommes au cœur noble et généreux. Ils étaient à peine, en effet, en lieu de sûreté, que cette immense nappe de glace restée jusque-là stationnaire, malgré les attaques furibondes de l'ennemi puissant qui l'assaillait de toutes parts, commença, en gémissant, et avec une lenteur majestueuse, sa descente vers la chute, pour de là se disperser dans le grand fleuve.

Tous les regards se °reportèrent aussitôt sur Dumais. Cet homme était naturellement très-brave; il avait fait ses preuves en maintes occasions contre les ennemis de sa patrie; il avait même vu la mort de bien près, une mort affreuse et cruelle, lorsque, lié à un poteau, où il devait être brûlé vif par les Iroquois, ses amis maléchites le délivrèrent. Il était toujours assis à la même place sur son siége précaire, mais calme et

impassible comme la statue de la mort. Il fit bien quelques signes du côté du rivage que l'on crut être un éternel adieu à ses amis. Et puis, croisant les bras, ou les élevant alternativement vers le ciel, il parut détaché de tous liens terrestres et préparé à franchir ce passage redoutable qui sépare l'homme de l'éternité!

Une fois sur la berge de la °rivière, le capitaine ne laissa paraître aucun signe de ressentiment; reprenant, au contraire, son sang-froid habituel, il donna ses ordres avec calme et précision.

— Suivons, dit-il, la descente des glaces en emportant tous les matériaux nécessaires au sauvetage.

— À quoi bon? s'écrièrent ceux qui paraissaient les plus expérimentés: le malheureux est perdu sans ressource!

— Il reste pourtant une chance, une bien petite chance de salut, dit le vieux marin en prêtant l'oreille à certains bruits qu'il entendait bien loin dans le sud; et il faut y être préparé. La débâcle peut se faire d'un moment à l'autre sur le bras Saint-Nicolas*, qui est très-rapide, comme vous savez. Cette brusque irruption peut refouler les glaces de notre côté; d'ailleurs, nous n'aurons aucun reproche à nous °faire!

Ce que le capitaine Marcheterre avait prédit ne manqua pas d'arriver. Une détonation semblable aux éclats de la foudre se fit bientôt entendre; et le bras de la rivière, s'échappant furieux de son lit, vint prendre à revers cet énorme amas de glaces qui, n'ayant rencontré jusque-là aucun obstacle, poursuivait toujours sa marche triomphante. On crut pendant un moment que cette attaque brusque et rapide, que cette pression soudaine refoulerait une grande partie des glaces du côté du nord, comme le capitaine l'avait espéré. Il s'opéra même un changement momentané qui les refoula du côté des spectateurs; mais cet incident, si favorable en apparence à la délivrance de Dumais, fut d'une bien courte durée: car, le lit de la rivière se

* Rivière qui coupe la Rivière-du-Sud à angle droit près du village.

trouvant trop resserré pour leur livrer passage, il se fit un temps d'arrêt pendant lequel, s'amoncelant les unes au-dessus des autres, les glaces formèrent une digue d'une hauteur prodigieuse; et un déluge de flots, obstrué d'abord par cette barrière infranchissable, se répandit ensuite au loin sur les deux rives, et inonda même la plus grande partie du village. Cette inondation soudaine, en forçant les spectateurs à chercher un lieu de refuge sur les écores de la rivière, fit évanouir le dernier espoir de secourir l'infortuné Dumais.

°Ce fut un long et opiniâtre combat entre le puissant élément et l'obstacle qui interceptait son cours; mais enfin ce lac immense, sans cesse alimenté par la rivière principale et par ses affluents, finit par s'élever jusqu'au niveau de la digue qu'il sapait en même temps par la base. La digue, pressée par ce poids énorme, s'écroula avec un fracas qui ébranla les deux rives. Comme la Rivière-du-Sud s'élargit tout à coup, au-dessous du bras Saint-Nicolas, son affluent, cette masse compacte, libre de toute obstruction, descendit avec la rapidité d'une flèche; et ce fut ensuite une course effrénée vers la cataracte qu'elle avait à franchir avant de tomber dans le bassin sur les rives du Saint-Laurent.

Dumais °avait fait, avec résignation, le sacrifice de sa vie: calme au milieu de ce désastre, les mains jointes sur la poitrine, le regard élevé vers le ciel, il semblait absorbé dans une méditation profonde, comme s'il eût rompu avec tous les liens de ce monde matériel.

Les spectateurs °se portèrent en foule vers la cataracte, pour voir la fin de ce drame funèbre. Grand nombre de personnes, averties par la cloche d'alarme, étaient accourues de l'autre côté de la rivière, et avaient aussi dépouillé les clôtures de leurs écorces de cèdre pour en faire des flambeaux. Toutes ces lumières, en se croisant, répandaient une vive clarté sur cette scène °lugubre.

On voyait, à quelque distance, le manoir seigneurial, longue et imposante construction au sud-ouest de la rivière, et assis sur la partie la plus élevée d'un promontoire qui domine le bassin et court parallèle à la cataracte. À environ cent pieds du manoir, s'élevait le comble d'un moulin à scie dont la chaussée était attenante à la chute même. À deux cents pieds du moulin, sur le sommet de la chute, se dessinaient les restes d'un îlot sur lequel, de temps immémorial, les débâcles du printemps opéraient leur œuvre de destruction (*a*). Bien déchu de sa grandeur primitive, — car il est probable qu'il avait jadis formé une presqu'île avec le continent, dont il formait l'extrémité, — cet îlot présentait à peine une surface de douze pieds carrés à cette époque.

De tous les arbres qui lui donnaient autrefois un aspect si pittoresque, il ne restait plus qu'un cèdre séculaire. Ce vétéran, qui, pendant tant d'années, avait bravé la rage des autans et des débâcles périodiques de la Rivière-du-Sud, avait fini par succomber à demi dans cette lutte formidable. Rompu par le haut, sa tête se balançait alors tristement au-dessus de l'abîme, vers lequel, un peu penché lui-même, il menaçait de disparaître bien vite, privant ainsi l'îlot de son dernier ornement. Plusieurs cents pieds séparaient cet îlot d'un moulin à farine situé au nord-est de la cataracte.

°Par un accident de terrain, cette prodigieuse agglomération de glaces qui, attirées par la chute, descendaient la rivière avec la rapidité d'un trait, s'engouffrèrent presque toutes entre l'îlot et le moulin à farine dont elles rasèrent l'écluse en quelques secondes; puis, s'amoncelant au pied de l'écore jusqu'au faîte du moulin, elles finirent par l'écraser lui-même. La glace ayant pris cette direction, le chenal entre le moulin à scie et l'îlot se trouvait relativement à peu près libre.

La foule courait toujours le long du °rivage en suivant des yeux, avec une anxiété mêlée d'horreur, cet homme qu'un

miracle seul pouvait sauver d'une mort atroce et prématurée. En effet, parvenue à environ trente pieds de l'îlot, la glace qui emportait Dumais suivait visiblement une direction qui l'éloignait du seul refuge que semblait lui offrir la Providence, lorsqu'une banquise, qui descendait avec une rapidité augmentée par sa masse énorme, frappant avec violence un de ses angles, lui imprima un mouvement contraire. Lancée alors avec une nouvelle impétuosité, elle franchit la partie de l'îlot que l'eau envahissait déjà et assaillit le vieux cèdre, seule barrière qu'elle rencontrait sur la cime de la cataracte. L'arbre, ébranlé par ce choc imprévu, frémit de tout son corps; sa tête déjà brisée se sépara du tronc, et disparut dans des flots d'écume. Déchargé de ce poids, le vieil arbre se redressa tout à coup; et athlète encore redoutable, se prépara à soutenir une nouvelle lutte avec d'anciens ennemis dont il avait tant de fois triomphé.

Cependant °Dumais, lancé en avant par ce choc inattendu, saisit le tronc du vieux cèdre qu'il enlaça de ses deux bras avec une étreinte convulsive; et, se soulevant sur une jambe, seul point d'appui qui lui restait, il s'y cramponna avec la ténacité d'un mourant, tandis que la glace sur laquelle reposait son pied unique, soulevée par l'eau qui augmentait à chaque instant de volume, et attirée par deux courants contraires, oscillait de droite et de gauche, et menaçait à chaque instant de lui retirer ce faible appui.

Il ne manquait rien à cette scène d'horreur si grandiose! Les flambeaux agités sur les deux plages reflétaient une lueur sinistre sur les traits cadavéreux, sur les yeux glauques et à moitié sortis de leur orbite de cette victime suspendue sur les dernières limites de la mort! Certes, Dumais était un homme courageux! il avait déjà, à diverses époques, fait preuve d'une bravoure héroïque; mais, dans cette position exceptionnelle et inouïe, il lui était bien permis d'être complètement démoralisé!

Cependant, Marcheterre et ses amis conservaient encore quelque espoir de salut.

Avisant, sur la plage, près du moulin à scie, deux grandes pièces de bois carré, ils se hâtèrent de les transporter sur un rocher qui avançait dans la rivière à environ deux cents pieds au-dessus de la chute. En liant chacune de ces pièces avec un câble et les lançant successivement, ils espéraient que le courant les porterait sur l'îlot. Vain espoir! efforts inutiles! l'impulsion n'était pas assez forte; et les pièces, empêchées d'ailleurs par la pesanteur des câbles, dérivaient toujours entre la plage et l'îlot.

Il semblerait impossible d'ajouter °une nuance à ce tableau unique dans son atroce sublimité, d'augmenter l'émotion douloureuse des spectateurs, pétrifiés à la vue de cet homme prêt à disparaître à chaque instant dans le gouffre béant de la cataracte.

Il se passait pourtant sur le rivage une scène aussi sublime, aussi grandiose! c'était la religion rassurant le chrétien prêt à paraître au pied du redoutable tribunal de son juge suprême! c'était la religion offrant ses consolations au chrétien prêt à franchir le terrible passage de la vie à la mort.

Le vieux °curé de la paroisse, que son ministère avait appelé auprès d'un malade avant la catastrophe, était accouru sur le lieu du désastre. C'était un vieillard nonagénaire de la plus haute stature; le poids des années n'avait pu courber la taille de ce Nestor[14] moderne, qui avait baptisé et marié tous ses paroissiens, dont il avait enseveli trois générations. Sa longue chevelure, blanche comme la neige, agitée par la brise nocturne, lui donnait un air inspiré et prophétique. Il se tenait là, debout sur le rivage, les deux mains étendues vers le malheureux Dumais. Il l'aimait: il l'avait baptisé; il lui avait fait faire cet acte touchant du culte catholique qui semble changer subitement la nature de l'enfant et le faire participer à la nature angélique. Il aimait aussi Dumais parce qu'il l'avait marié à une jeune orpheline qu'il avait élevée avec tendresse et que cette union rendait heureuse;

il l'aimait parce qu'il avait baptisé ses deux enfants qui faisaient la joie de sa vieillesse.

Il était là, sur le rivage, comme l'ange des miséricordes, l'exhortant à la mort, et lui donnant non seulement toutes les consolations que son ministère sacré lui dictait, mais aussi lui adressant ces paroles touchantes qu'un cœur tendre et compatissant peut seul inspirer. Il le rassurait sur le sort de sa famille dont le seigneur de Beaumont prendrait soin, quand, lui, vieillard sur le bord de sa fosse, n'existerait plus. Mais, voyant que le péril devenait de plus en plus imminent, que chaque nouvelle secousse imprimée à l'arbre semblait paralyser les forces du malheureux Dumais, il fit un grand effort sur lui-même, et lui cria d'une voix forte, qu'il tâchait de raffermir, mais qui se brisa en sanglots: «Mon fils, faites un acte de contrition, je vais vous absoudre de tous vos péchés.»

Le vieux pasteur, après avoir payé ce tribut de sensibilité à la nature, reprit d'une voix forte qui s'éleva °vibrante au milieu du bruit assourdissant de la cataracte: «Mon fils, au nom du Dieu tout-puissant, au nom de Jésus-Christ, son fils, qui m'a donné les pouvoirs de lier et de délier sur la terre, au nom du Saint-Esprit, je vous absous de tous vos péchés. Ainsi soit-il!» Et la foule répéta en sanglotant: «Ainsi soit-il!»

La nature °voulut reprendre ses droits sur les devoirs de l'homme de Dieu, et les sanglots étouffèrent de nouveau sa voix; mais, dans cette seconde lutte, le devoir impérieux du ministre des autels vainquit encore une fois la sensibilité de l'homme et du vieillard.

— À genoux, mes frères, dit-il, je vais réciter les prières des agonisants.

Et la voix du vieux pasteur domina de nouveau celle de la tempête, lorsqu'il s'écria, les deux mains étendues vers l'holocauste:

«Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné; au nom des Anges et des Archanges; au nom des Trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Chérubins et des Séraphins; au nom des Patriarches et des Prophètes; au nom des saints Apôtres et des Évangélistes; au nom des saints Moines et Solitaires; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui votre séjour soit dans la paix, et votre demeure dans la sainte Sion. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.» Et les spectateurs répétèrent en gémissant: «Ainsi soit-il*.»

Un silence de mort °avait succédé à cette scène lugubre, quand tout à coup des cris plaintifs se firent entendre derrière la foule pressée sur le rivage: c'était une femme, les vêtements en désordre, les cheveux épars, qui, portant un enfant dans ses bras et traînant l'autre d'une main, accourait vers le lieu du sinistre. Cette femme était l'épouse de Dumais, qu'un homme officieux avait été prévenir, sans précaution préalable, de l'accident arrivé à son mari, dont elle attendait à chaque instant le retour.

Demeurant à une demi-lieue du village, elle avait bien entendu le tocsin; mais, seule chez elle avec ses enfants, qu'elle ne pouvait laisser, elle s'était résignée, quoique très-inquiète, à attendre l'arrivée de son mari pour se faire expliquer la °cause de cette alarme.

Cette femme, à la vue de ce qu'elle avait de plus cher au monde, suspendu au-dessus de l'abîme, ne poussa qu'un seul cri, mais un cri si déchirant, qu'il pénétra comme une lame

* L'auteur n'a pas craint de citer au long cette incomparable exhortation. Les prières de la liturgie catholique sont malheureusement trop peu connues et appréciées. Quoi de plus sublime que cette prière que le prêtre adresse à l'âme du moribond au moment où, se dégageant de sa dépouille mortelle, elle va s'envoler au pied du tribunal redoutable de Dieu!

d'acier dans le cœur des spectateurs; et, perdant aussitôt connaissance, elle tomba comme une masse inerte sur le rivage. On s'empressa de la transporter au manoir seigneurial, où les soins les plus touchants lui furent prodigués par Madame de Beaumont et sa famille.

Quant à Dumais, à l'aspect de sa femme et de ses enfants, une espèce de rugissement de jaguar, un cri rauque, surhumain, indéfinissable, qui porta l'effroi dans l'âme des spectateurs, s'échappa de sa poitrine oppressée; et il sembla tomber ensuite dans un état d'insensibilité qui ressemblait à la mort.

Ce fut au moment précis où le vieux °pasteur administrait le sacrement de pénitence, que Jules d'Haberville, Arché de Locheill et leur compagnon arrivèrent sur les lieux. Jules fendit la foule, et prit place entre le vénérable curé et son oncle de Beaumont; Arché, au contraire, s'avança sur le rivage, se croisa les bras, saisit d'un coup d'œil rapide tout l'ensemble de cette scène de désolation, et calcula les chances de salut.

Après une minute de réflexion, il bondit plutôt qu'il °ne courut vers le groupe où se tenait Marcheterre; et, tout en se dépouillant à la hâte de ses vêtements, il lui donna ses instructions. Ses paroles furent brèves, claires et concises: «Capitaine, je nage comme un poisson, j'ai l'haleine d'un amphibie; le danger n'est pas pour moi, mais pour ce malheureux, si je heurtais la glace en l'abordant. Arrêtez-moi d'abord à une douzaine de pieds de l'îlot, afin de mieux calculer la distance et amortir ensuite le choc: votre expérience fera le reste. Maintenant une corde forte, mais aussi légère que possible, et un bon °nœud de marin.»

Il dit; et, tandis que le vieux capitaine lui attachait l'amarre sous les bras, il se ceignit lui-même le corps d'une autre corde, dont il fit un petit rouleau qu'il tint dans la main droite; ainsi préparé, il s'élança dans la rivière où il disparut un instant; mais quand il revint sur l'eau, le courant l'entraînait rapidement vers

le rivage. Il fit alors tous les efforts prodigieux d'un puissant nageur pour aborder l'îlot, sans pouvoir réussir; ce que voyant Marcheterre, il se hâta, en descendant le long de la grève, de le ramener à terre avant que ses forces fussent épuisées. Une fois sur le rivage, de Locheill reprit aussitôt sa course vers le rocher.

Les spectateurs respirèrent à peine lorsqu'ils virent Arché se précipiter dans les flots pour secourir Dumais qu'ils avaient désespéré de sauver. Tout le monde connaissait la force herculéenne de Locheill, et ses exploits aquatiques dans les visites fréquentes qu'il faisait au seigneur de Beaumont avec son ami Jules, pendant leurs vacances du collége. Aussi l'anxiété avait-elle été à son comble pendant la lutte terrible du jeune homme repoussé sans cesse vers le rivage, malgré des efforts qui semblaient surhumains, et un cri de douleur s'était échappé de toutes les poitrines en voyant la défaite.

Jules d'Haberville n'avait eu aucune °connaissance de cette tentative de sauvetage de son ami de Locheill. D'une nature très-impressionnable, il n'avait pu soutenir, à son arrivée sur la plage, le spectacle déchirant d'une si grande infortune. Après un seul regard empreint de la plus ineffable compassion, il avait baissé les yeux vers la terre, et il ne les en avait plus détachés. Cet homme suspendu par un fil sur ce gouffre béant, ce vieux et vénérable prêtre administrant à haute voix, sous la voûte des cieux, le sacrement de pénitence, ces prières des agonisants adressées à Dieu pour un homme dans toute la force de la virilité, cette sublime évocation qui ordonne à l'âme, au nom de toutes les puissances célestes, de se détacher d'un corps où coule avec abondance la sève vigoureuse de la vie, tout lui semblait l'illusion d'un rêve affreux!

Jules d'Haberville, entièrement absorbé par ces émotions navrantes, n'avait donc eu aucune connaissance des efforts qu'avait faits son ami pour sauver Dumais. Il avait bien entendu, après la tentative infructueuse de Locheill, les cris lugubres de la

foule qu'il avait attribués à une nouvelle péripétie de cette scène de désolation, dont il détournait ses regards.

Ce n'était pas un lien ordinaire entre amis qui l'attachait °à son frère par adoption; c'était cet amour de David et de Jonathas[15], plus aimable, suivant l'expression emphatique de l'Écriture, que l'amour d'aucune femme. Jules n'épargnait pas ses railleries à Arché, qui ne faisait qu'en rire; mais c'était son bien à lui, auquel il ne permettait à personne de toucher. Malheur à celui qui eût offensé de Locheill devant l'impétueux jeune °homme!

D'où venait cette grande passion? il n'y avait pourtant, en apparence, aucun rapport dans leur caractère. Arché était plutôt froid qu'expansif, tandis qu'une exubérance de sentiments exaltés débordait dans l'âme de Jules. Il y avait néanmoins une similitude bien précieuse: un cœur noble et généreux battait sous la poitrine des deux °jeunes gens.

José, lui, qui n'avait rien perdu des préparatifs de Locheill à son arrivée et qui connaissait la violence des passions d'Haberville, son jeune maître, s'était glissé derrière lui, prêt à comprimer par la force physique cette âme fougueuse et indomptable.

L'anxiété des spectateurs fut à son comble à la seconde tentative d'Arché pour sauver Dumais, qu'ils croyaient perdu sans ressource aucune.

Tous les yeux étaient tournés, avec un intérêt toujours croissant, vers ce malheureux, dont le tremblement convulsif annonçait qu'il perdait graduellement ses forces à chaque secousse du vieux cèdre et à chaque oscillation de la glace qui roulait sous son pied. La voix brisée du vieux pasteur, criant pitié au Dieu des miséricordes, interrompait seule ce silence de la tombe.

°Les premiers efforts inutiles de Locheill n'avaient servi qu'à l'exalter davantage dans son œuvre de dévouement; il avait, avec une abnégation bien rare, fait le sacrifice de sa vie. La corde, sa seule chance de salut, pouvait fort bien se rompre lorsqu'elle serait surchargée d'un double poids, et exposée de

plus à l'action d'un torrent impétueux. Il était aussi trop habile nageur pour ignorer le danger de remorquer un homme incapable de s'aider d'aucune manière. Il savait qu'il aurait en outre à demeurer sous l'eau sans respirer, jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage.

Conservant néanmoins tout son sang-froid, il se contenta de dire à Marcheterre :

— Il faut changer de tactique : c'est ce rouleau que je tenais dans ma main droite qui a d'abord paralysé mes forces, lorsque je me suis élancé dans la rivière, et ensuite lorsque j'ai voulu aborder l'îlot.

Il élargit alors le diamètre du nœud de la corde, qu'il passa de son épaule droite sous son aisselle gauche, pour laisser toute liberté d'action à ses deux bras. Ces précautions prises, il fit un bond de tigre, et disparaissant aussitôt sous les flots qui l'emportaient avec la vitesse d'un cheval lancé à la course, il ne reparut qu'à environ douze pieds de l'îlot, arrêté par la corde que raidit Marcheterre, ainsi qu'ils en étaient convenus. Ce mouvement pensa lui être funeste, car perdant l'équilibre, il fut renversé la tête sous l'eau, tandis que le reste de son corps surnageait horizontalement sur la rivière. Son sang-froid, très-heureusement, ne l'abandonna pas un instant dans cette position critique, confiant qu'il était dans l'expérience du vieux marin. En effet, celui-ci, lâchant tout à coup deux brasses de l'amarre par un mouvement saccadé, de Locheill, se servant d'un de ces tours de force connus des habiles nageurs, ramena subitement ses talons à s'en frapper les reins ; puis, se raidissant les jambes pour battre l'eau perpendiculairement, tandis qu'il secondait cette action en nageant alternativement des deux mains, il reprit enfin l'équilibre. Présentant alors l'épaule gauche pour se préserver la poitrine d'un choc qui aurait pu lui être aussi funeste qu'à Dumais, il aborda le lieu du sinistre avec la vitesse de l'éclair.

°Dumais, malgré son état de torpeur apparente, malgré son immobilité, n'avait pourtant rien perdu de tout de qui se passait. Un rayon d'espoir, bien vite évanoui, avait lui au fond de son cœur déchiré par tant d'émotions sanglantes à la vue des premières tentatives de son libérateur; mais cette espérance s'était ravivée de nouveau en voyant le bond surhumain que fit de Locheill en s'élançant de la cime du rocher. Celui-ci avait à peine en effet atteint la glace où il se cramponnait d'une seule main, pour dégager de l'autre le rouleau de corde qui l'enlaçait, que Dumais, lâchant le cèdre protecteur, prit un tel élan sur sa jambe unique qu'il vint tomber dans les bras d'Arché.

Le torrent impétueux envahit aussitôt l'extrémité de la glace, qui, surchargée d'un double poids, se cabra comme un cheval fougueux. Et cette masse lourde, que les flots poussaient avec une force irrésistible, retombant sur le vieux cèdre, le vétéran, après une résistance inutile, s'engouffra dans l'abîme, entraînant dans sa chute une portion du domaine sur lequel il avait régné en souverain pendant des siècles.

°Ce fut alors une immense clameur sur les deux rives de la Rivière-du-Sud: acclamation triomphante des spectateurs les plus éloignés et cri déchirant d'angoisse sur la rive la plus rapprochée du théâtre où s'était joué ce drame de vie et de mort. En effet, tout avait disparu comme si la baguette d'un enchanteur puissant eût frappé la scène et les acteurs qui avaient inspiré un intérêt si palpitant d'émotions. Le haut de la cataracte n'offrit plus dans toute sa largeur entre les deux rives que le spectacle attristant des flots pressés, qui se précipitaient dans le bassin avec un bruit formidable, et le rideau d'écume blanche qui s'élevait jusqu'à son niveau.

Jules d'Haberville °n'avait reconnu son ami qu'au moment où il s'était précipité, pour la seconde fois, dans les flots. Souvent témoin de ses exploits natatoires, connaissant sa force prodigieuse, il n'avait d'abord montré qu'un étonnement mêlé de

stupeur, mais quand il le vit disparaître sous l'eau, il poussa ce cri délirant que fait une tendre mère à la vue du cadavre sanglant de son fils unique; et, en proie à une douleur insensée, il allait se précipiter dans le torrent, quand il se sentit étreint par les deux bras de fer de °José.

Supplications, menaces, cris de rage et de désespoir, coups désespérés, morsures, tout fut inutile pour faire lâcher prise au fidèle serviteur.

— C'est bon, mon cher Monsieur Jules, disait José, frappez, mordez, si ça vous soulage; mais, au nom de Dieu, calmez-vous! votre ami va bientôt reparaître, vous savez qu'il plonge comme un marsouin, et qu'on ne voit jamais l'heure qu'il reparaisse, quand une fois il est sous l'eau. Calmez-vous, mon cher petit Monsieur Jules, vous ne voudriez pas faire mourir ce pauvre José qui vous aime tant, qui vous a tant porté dans ses bras! votre père m'a envoyé vous chercher à °Québec; je réponds de vous corps et âme, et il n'y aura pas de ma faute, si je manque à vous ramener vivant. Sans cela, voyez-vous, Monsieur Jules, une bonne balle dans la tête du vieux José... Mais, tenez, voilà le capitaine qui hale l'amarre à force de bras; et soyez sûr que Monsieur Arché est au bout et plein de vie.

En effet, Marcheterre, aidé de ses amis, s'empressait, tout en descendant le °long de la grève, de retirer, à fortes et rapides brassées, la corde à laquelle il sentait un double poids.

Il leur fallut de grands efforts pour dégager de Locheill, une fois en sûreté sur la plage, de l'étreinte de Dumais, qui ne donnait pourtant aucun signe de vie. Arché, au contraire, délivré de cette étreinte qui l'étouffait, vomit trois ou quatre gorgées d'eau, respira bruyamment et dit:

— Il n'est pas mort; il ne peut être qu'asphyxié; il vivait il y a une minute à peine.

On se hâta de transporter Dumais au manoir seigneurial, où des soins empressés et entendus lui furent prodigués. Au bout

d'une demi-heure, des gouttes d'une sueur salutaire perlèrent sur son front, et, peu de temps après, il rouvrait des yeux hagards, qu'il promena longtemps autour de lui, et qui se fixèrent enfin sur le vieux curé. Celui-ci approcha son oreille de la bouche de Dumais, et les premières paroles qu'il recueillit furent: «Ma femme! mes enfants! Monsieur Arché!»

— Soyez sans inquiétude, mon cher Dumais, dit le vieillard: votre femme est revenue de son évanouissement; mais, comme elle vous croit mort, il me faut de grandes précautions pour lui annoncer votre délivrance: tant d'émotions subites pourraient la tuer. Aussitôt qu'il sera prudent de le faire, je l'amènerai près de vous; je vais l'y préparer. En attendant, voici M. de Locheill, à qui, après Dieu, vous devez la vie.

À la vue de son sauveur, qu'il n'avait pas encore distingué des autres assistants, il se fit une réaction dans tout le système du malade. Il entoura Arché de ses bras, et pressant ses lèvres sur sa joue, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux.

— Comment m'acquitter envers vous, dit-il, de ce que vous avez fait pour moi, pour ma pauvre femme et pour mes pauvres enfants!

— En recouvrant promptement la santé, répondit gaiement de Locheill. Le seigneur de Beaumont a fait partir un émissaire à toute bride pour amener le plus habile chirurgien de Québec, et un autre pour préparer des relais de voitures sur toute la route, en sorte que demain à midi, au plus tard, votre mauvaise jambe sera si bien collée, que dans deux mois vous pourrez faire à l'aise le coup de fusil avec vos anciens amis les Iroquois.

Lorsque le vieux pasteur entra dans la chambre où l'on avait transporté sa fille d'adoption, elle était à demi couchée sur un lit, tenant son plus jeune enfant dans ses bras, tandis que l'autre dormait à ses pieds. Pâle comme la statue de la mort, froide et insensible à tout ce que Madame de Beaumont et d'autres dames du village pouvaient lui dire pour calmer son désespoir,

elle répétait sans cesse: «Mon mari! mon pauvre mari! je n'aurai pas même la triste consolation d'embrasser le corps froid de mon cher mari, du père de mes enfants!»

En apercevant le vieux curé, elle s'écria, les bras tendus vers lui:

— Est-ce vous, mon père, qui m'avez donné tant de preuves d'affection depuis mon enfance, qui venez maintenant m'annoncer que tout est fini! Oh! non! je connais trop votre cœur: ce n'est pas vous qui vous êtes chargé d'un tel message pour l'orpheline que vous avez élevée! Parlez, je vous en conjure, vous dont la bouche ne profère que des paroles consolantes!

— Votre époux, dit le vieillard, recevra une sépulture chrétienne.

— Il est donc mort! s'écria la pauvre femme; et des sanglots s'échappèrent pour la première fois de sa poitrine oppressée.

C'était la réaction qu'attendait le vieux pasteur.

— Ma chère fille, reprit-il, vous demandiez comme faveur unique, il n'y a qu'un instant, d'embrasser le corps inanimé de votre mari, et Dieu vous a exaucée. Ayez confiance en lui: car la main puissante, qui l'a retiré de l'abîme, peut aussi lui rendre la vie.

La jeune femme ne répondit que par de nouveaux sanglots.

— C'est le même Dieu d'ineffable bonté, continua le vieux pasteur, qui dit à Lazare dans la tombe: «Levez-vous, mon ami, je vous l'ordonne[16].» Tout espoir n'est pas perdu, car votre mari dans son état d'horribles souffrances...

La pauvre jeune femme, qui avait écouté jusque-là son vieil ami sans trop le comprendre, sembla s'éveiller d'un affreux cauchemar, et, pressant dans ses bras ses deux enfants endormis, elle s'élança vers la porte.

Peindre l'entrevue de Dumais, avec sa famille, serait au-dessus de toute description. L'imagination seule des âmes sensibles peut y suppléer. Il est souvent facile d'émouvoir en offrant un tableau

de malheur, de souffrances atroces, de grandes infortunes, mais s'agit-il de peindre le bonheur, le pinceau de l'artiste s'y refuse et ne trace que de pâles couleurs sur le canevas.

— Allons souper maintenant, dit M. de Beaumont à son ancien et vénérable ami; nous en avons tous grand °besoin, surtout ce noble et courageux jeune homme, ajouta-t-il, en montrant de Locheill.

— Doucement, doucement, mon cher seigneur, dit le vieux curé. Il nous reste un devoir plus pressant à remplir: c'est de remercier Dieu, dont la protection s'est manifestée d'une manière si éclatante!

Tous les assistants s'agenouillèrent; et le vieux curé, dans une courte, mais touchante prière, rendit grâce à Celui qui commande à la mer en courroux, à Celui qui tient dans ses mains puissantes la vie et la mort de ses faibles créatures.

Page laissée blanche

°CHAPITRE SIXIÈME.

Half-cut-down, a pastry, costly made
Where quail and pigeon, lark and loriot, lay
Like fossils of the rock, with golden yokes
Imbedded and enjellied.

TENNYSON[1].

UN SOUPER CHEZ UN SEIGNEUR CANADIEN.

LE COUVERT ÉTAIT MIS dans une chambre basse, mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissaient rien à °désirer de ce que les Anglais appellent *comfort*. Un épais tapis de laine à carreaux, de manufacture canadienne, couvrait, aux trois quarts, le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine, aux couleurs vives, dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères et des chaises en acajou, aux pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornés d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

Un °immense buffet, touchant presque au plafond, étalait, sur chacune des barres transversales, dont il était amplement muni, un service en vaisselle bleue de Marseille, semblant, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber quelques pièces. Au-dessus de la partie inférieure de ce buffet, qui servait d'armoire, et que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de ce solide édifice, projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur, sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large,

dont les petits compartiments, bordés de drap vert, étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent, rempli d'eau, pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de la treille.

Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de la Chine, deux carafes de vin blanc*, deux tartes, un plat d'œufs à la neige**, des gaufres, une jatte de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet, composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. À un des angles de la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril, en porcelaine bleue et blanche, avec robinet et cuvette, qui servait aux ablutions de la famille. À un angle opposé, une grande canevette, garnie de flacons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboises, de cassis, d'anisette, etc., pour l'usage journalier, complétait l'ameublement de cette salle.

°Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuillère et une fourchette d'argent, enveloppées dans une serviette, étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à la droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes***: chacun était muni de cet utile instrument, dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche, si c'était, au contraire, un couteau-

---

* Les anciens Canadiens ne buvaient généralement que du vin blanc au dessert.

** La maîtresse de la maison s'amusait quelquefois pendant l'hiver à mystifier ses amis, en substituant un plat de belle neige, arrosée de quelques cuillerées de la vraie sauce jaune de cet excellent entre-mets, pour mieux servir à l'illusion. Bien entendu, qu'après qu'on avait bien ri, le véritable plat d'œufs-à-la-neige était substitué au premier, par trop froid pour les convives.

*** L'auteur a toujours vu la mode actuelle des couteaux de table pendant le service des viandes; néanmoins la tradition était telle qu'il l'a mentionnée plus haut, l'anecdote suivante le confirme:

Un vieux gentilhomme canadien, dînant un jour au château Saint-Louis, après la conquête, se servit à table d'un superbe couteau à gaine, qu'il portait suspendu à

poignard, il était suspendu au cou dans une gaine de maroquin, de soie, ou même d'écorce de bouleau, artistement travaillée et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire, avec des rivets d'argent, et même en nacre de perles pour les dames.

Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs*: les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux; les autres avec des anses; quelques-uns en forme de calice, avec ou sans pattes, ou relevés en bosse; beaucoup aussi étaient dorés en dedans.

Une servante, en apportant sur un cabaret le coup d'appétit d'usage, savoir, l'eau-de-vie pour les hommes, et les liqueurs douces pour les femmes, vint prévenir qu'on était servi. Huit personnes prirent place à table: M. de Beaumont et son épouse, Mme Descarrières leur sœur, le curé, le capitaine Marcheterre, son fils Henri, et enfin Jules et Arché. La maîtresse de la maison donna la place d'honneur au vénérable curé, en le plaçant à sa droite, et la seconde place au vieux marin, à sa gauche.

son cou. Son fils, qui était présent, et qui, suivant l'expression de son père, avait introduit chez lui les couteaux de table avant le dessert pour faire l'Anglais, racontait à l'auteur qu'il pensa mourir de honte en voyant ricaner en dessous les jeunes convives des deux sexes.

Les habitants se servaient toujours, il y a cinquante ans, de leur couteau de poche pendant les repas; les hommes, de couteaux plombés. Un forgeron en fabriquait la lame; les manches en bois étaient ornés de ciselures en étain; et, comme cet instrument n'avait pas de ressort, le patient était contraint de tenir constamment la lame assujétie avec le pouce: l'esprit ingénieux de l'artiste facilitait l'opération au moyen d'un petit bouton, placé à la partie de la lame attenant au manche. Les habitants s'en servaient avec beaucoup d'adresse; mais les novices se pinçaient horriblement le pouce: un petit apprentissage était nécessaire.

Les femmes se servaient de couteaux de poche ordinaires, qu'elles achetaient chez les boutiquiers.

* Quelques familles canadiennes avaient conservé l'usage des gobelets d'argent pendant leurs repas, il y a près de soixante-et-dix ans. On y ajoutait les verres à patte de crystal au dessert, dont les convives se servaient indifféremment, suivant leur soif plus ou moins vive. L'ivrognerie était alors, d'ailleurs, un vice inconnu à la première classe de la société canadienne.

Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper), d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette, ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-Savarin[2], était composé d'une dinde, de deux poulets, de deux perdrix, de deux pigeons, du râble et des cuisses de deux lièvres: le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau[3] de viandes hachées, sur lequel reposaient, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits çà et là, et de fines épices complétaient le tout. Mais un point très-important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile; car, si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte du dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes, était une partie délicieuse de ce mets °unique*.

Des poulets et des perdrix rôtis, recouverts de doubles bardes de lard, des pieds de cochon à la Sainte-Menehould[4], un civet bien différent de celui dont un hôtelier espagnol régala jadis l'infortuné Gil Blas[5], furent en outre les autres mets que l'hospitalité du seigneur de Beaumont put offrir à ses amis.

On mangea longtemps en silence et de °grand appétit; mais, au dessert, le vieux marin, qui, tout en dévorant comme un loup affamé, et buvant en proportion, n'avait cessé de regarder

* L'auteur a cru faire plaisir aux gourmets, en leur donnant une description minutieuse de cet ancien pâté canadien, leur conseillant d'en faire l'essai, s'ils ne le croient pas sur parole. Les familles nombreuses en faisaient souvent deux, montant à l'assaut du second, quelque temps après la démolition du premier.

Arché avec un intérêt toujours croissant, rompit le premier le silence:

— Il paraît, jeune homme, dit-il d'un ton goguenard, que vous ne craignez guère les rhumes de cerveau! Il me semble aussi que vous n'êtes pas trop pressé de respirer l'air du ciel, et que, comme le castor et la loutre, vos confrères, vous ne mettez le nez hors de l'eau que toutes les demi-heures, et encore pour la forme, pour voir ce qui se passe dans le monde d'en haut. Diable! vous êtes aussi un peu comme le saumon: quand on lui donne de la touée, il en profite. M'est avis que les goujons de votre espèce ne se trouvent pas dans tous les ruisseaux!

— Ce qui n'empêche pas, °capitaine, dit Arché, que sans votre présence d'esprit, sans votre calcul admirable à ne lâcher que la mesure précise de ligne, je me serais brisé la tête, ou l'estomac, contre la glace; et que le corps du pauvre Dumais, au lieu d'être dans un lit bien chaud, roulerait maintenant dans le lit glacé du Saint-Laurent.

— En voilà un farceur! fit Marcheterre; à l'entendre parler ce serait moi qui aurais fait la besogne! Il fallait bien vous donner de la touée, quand j'ai vu que les pieds menaçaient de vous passer par-dessus la tête, position qui aurait été assez gênante au beau milieu des flots déchaînés.

Je veux que le di...: excusez, M. le curé, j'allais jurer: c'est une vieille habitude de marin.

— Bah! dit en riant le curé(*a*), un de plus ou de moins, il y a longtemps, vieux pécheur, que vous en êtes coutumier: la taille est pleine, et vous n'en tenez plus aucun compte!

— Quand la taille sera pleine, mon cher curé, dit Marcheterre, vous passerez la varlope dessus, comme vous avez déjà °fait, et on filera un autre nœud. D'ailleurs, je ne vous échapperai pas, vous saurez bien me gaffer en temps et lieu, et me remorquer à bon port avec les autres pécheurs.

— Vous êtes trop sévère, M. l'abbé, dit Jules: comment voulez-vous que ce cher capitaine se prive de la consolation de jurer tant soit peu, ne serait-ce que contre son éthiopien de cuisinier[6] qui lui fait des fricassées aussi noires que son visage?

— Comment, diablotin enragé, s'écria le capitaine avec une colère comique, tu oses encore parler, après le tour que tu m'as fait?

— Moi! dit Jules d'un air bonasse, je vous ai joué un tour? j'en suis incapable, capitaine: vous me calomniez bien cruellement.

— Mais voyez le bon apôtre! dit Marcheterre, je l'ai calomnié! n'importe, allons au plus pressé. Reste en panne, mousse, pour le petit quart d'heure; je saurai te retrouver bientôt.

Je voulais donc dire, continua le capitaine, lorsque M. le curé a coulé à fond de cale mon malencontreux juron et fermé l'écoutille par-dessus, que quand bien même, jeune homme, vous auriez descendu au pied de la chute, par curiosité, pour donner des nouvelles de ce qui s'y passe à vos amis, qu'alors comme votre confrère, le saumon, vous auriez aussi trouvé le tour de l'escalader.

La conversation °avait tourné à la plaisanterie: les saillies, les bons mots succédèrent pendant longtemps aux émotions cruelles de la soirée.

— Remplissez vos gobelets; feu partout, s'écria M. de Beaumont: je vais porter une santé qui, j'en suis sûr, sera bien accueillie.

— Vous en parlez à votre aise, dit le vieux curé, auquel on avait donné pour lui faire honneur une coupe richement travaillée, mais contenant presque le double de celles des autres convives. Je suis plus que nonagénaire, et par conséquent je n'ai plus ma tête bretonne de vint-cinq ans.

— Bah! mon vieil ami, fit M. de Beaumont, vous n'aurez toujours pas bien loin à aller, car vous couchez ici; c'est convenu. Et

puis si les jambes faiblissent, ça passera pour votre grand âge: personne ne sera scandalisé.

— Vous oubliez, mon seigneur, dit le curé, que j'ai accepté votre aimable invitation pour être à portée de secourir au besoin le pauvre Dumais: mon intention est de passer la nuit près de lui. Si vous m'ôtez les forces, ajouta-t-il en souriant, quel service voulez-vous que je lui rende?

— Vous allez pourtant vous coucher, fit M. de Beaumont; ce sont les ordres du maître de céans. On vous éveillera au besoin. N'ayez aucune inquiétude quant au pauvre Dumais et à sa femme; Madame Couture, leur intime amie, est auprès d'eux. Je renverrai même, quand ils auront soupé (car j'ai fait servir des rafraîchissements à tous ceux qui sont ici), quantité de compères et de commères qui ne demanderaient qu'à encombrer la chambre du malade pendant toute la nuit, et partant vicier l'air pur dont il a le plus besoin. Nous serons tous sur pied, s'il est nécessaire*.

— Vous parlez si bien, repartit le curé, que je vais m'exécuter en conséquence.

Et, ce disant, il versa une portion raisonnable de vin dans la formidable coupe.

Alors, le seigneur de Beaumont dit à Arché d'une voix émue et en même temps solennelle:

— Votre conduite est au-dessus de tout éloge. On ne sait lequel le plus admirer, de ce dévouement sublime qui vous a fait risquer votre vie pour sauver celle d'un inconnu, ou de ce courage, de ce sang-froid admirable, qui vous ont fait réussir! Vous allez, je le sais, embrasser la carrière des armes; vous possédez toutes les qualités requises dans votre nouvelle carrière. Soldat moi-même, je vous prédis de grands succès. À la santé de M. de Locheill, le héros du jour!

* C'était alors la coutume dans les campagnes d'encombrer la chambre des malades; il est à regretter qu'il en soit encore ainsi.

La santé du jeune Écossais fut bue avec enthousiasme.

Arché, après avoir remercié, ajouta avec beaucoup de modestie:

— Je suis vraiment confus de tant de louanges pour une °action aussi simple. J'étais probablement la seule personne qui sût nager, parmi les spectateurs: car tout autre en aurait fait autant. On prétend, ajouta-t-il en souriant, que vos femmes sauvages jettent leurs enfants nouveaux-nés dans un lac, ou dans une rivière, leur laissant ensuite le soin de gagner le rivage: c'est une première leçon de natation. Je suis porté à croire que nos mères dans les montagnes d'Écosse suivent cette excellente coutume: il me semble que j'ai toujours su nager.

— Encore farceur °ce M. Arché! dit le capitaine. Quant à moi, il y a cinquante ans que je navigue, et je n'ai jamais pu apprendre à nager(*b*): ce n'est pourtant pas faute d'avoir tombé à l'eau plus qu'à mon tour; mais j'avais toujours la chance de me raccrocher quelque part. À défaut d'un objet quelconque à ma portée, je jouais des pattes comme font les chats et les chiens; et tôt ou tard quelqu'un me repêchait, puisque je suis ici.

Ceci me rappelle une petite aventure de ma vie de marin. Mon navire était ancré sur les bords du Mississipi. Il pouvait être neuf heures du soir, après une de ces journées étouffantes de chaleur dont on ne jouit que près des tropiques. Je m'étais couché sur le beaupré de mon vaisseau pour respirer la brise du soir. Sauf les moustiques, les brûlots, les maringouins, et le bruit infernal que faisaient les caïmans réunis, je crois, de toutes les parties du Père des Fleuves, pour me donner une aubade, un prince de l'Orient aurait envié mon lit de repos. Je ne suis pourtant pas trop peureux de mon naturel, mais j'ai une horreur invincible pour toute espèce de reptiles, soit qu'ils rampent sur la terre, soit qu'ils vivent dans l'eau.

— Vous avez, capitaine, dit Jules, des goûts délicats, raffinés, aristocratiques, pour lesquels je vous honore.

— Tu oses encore parler, méchant garnement, s'écria Marcheterre en le menaçant, tout en riant, de son énorme poing: j'allais t'oublier, mais tu auras ton tour bien vite. En attendant je continue: je me trouvais heureux dans ma sécurité sur mon mât, d'où j'entendais claquer les mâchoires de ces monstres affamés. Je narguais même mes ennemis en leur disant: vous seriez très-friands, mes petits moutons, de faire un bon souper de ma carcasse, mais il n'y a qu'une petite difficulté: c'est, voyez-vous, que quand bien même il vous faudrait jeûner toute votre vie comme des anachorètes, ça ne sera toujours pas moi qui vous ferai rompre votre jeûne: j'ai la conscience trop timorée pour cela.

Je °ne sais trop, continua Marcheterre, comment la chose arriva; mais toujours est-il que je finis par m'endormir, et que, quand je m'éveillai, j'étais au beau milieu de ces jolis enfants. Il est impossible de vous peindre mon horreur, malgré mon sang-froid habituel. Je ne perdis pourtant pas toute présence d'esprit: je me rappelai, pendant mon immersion, qu'une corde pendait au beaupré: j'eus le bonheur de la saisir en remontant à la surface de l'eau; mais malgré mon agilité de singe, pendant ma jeunesse, je ne m'en retirai qu'en laissant en otage, dans le gosier d'un caïman peu civilisé, une de mes bottes et une partie précieuse d'un de mes mollets*.

À ton tour maintenant, lutin du diable, continua le capitaine: il faut tôt ou tard que tu me paies le tour que tu m'as °joué. J'arrivais l'année dernière de la Martinique; je rencontre monsieur, le matin, à la basse ville de Québec, au moment où il se préparait à traverser le fleuve, à l'ouverture de ses vacances, pour se rendre chez son père. Après une rafale d'embrassades,

* Le capitaine Demeule, de l'île d'Orléans, qui fréquentait les mers du sud, me racontait, il y a cinquante ans, qu'une semblable aventure lui était arrivée.

dont j'eus peine à me dégager en tirant à bâbord, je le charge d'annoncer mon arrivée à ma famille, et de lui dire que je ne pourrais descendre à Saint-Thomas avant trois à quatre jours. Que fait ce bon apôtre? Il arrive chez moi, à huit heures du soir, en criant comme un possédé: de la joie! de la joie! mais criez donc, de la joie!

— Mon mari est arrivé, fait madame Marcheterre! Mon père est arrivé, s'écrient mes deux filles!

— Sans doute, dit-il: est-ce que je serais si joyeux sans cela?

Il °embrasse d'abord ma bonne femme: il n'y avait pas grand mal à cela. Il veut embrasser mes filles, qui lui lâchent leur double bordée de soufflets, et filent ensuite toutes voiles au vent. Que dites-vous, M. le curé, de ce beau début, en attendant le reste?

— Ah! M. Jules, s'écria le vieux pasteur, j'apprends de jolies choses: une conduite certainement bien édifiante, pour un élève des révérends pères Jésuites!

— Vous voyez bien, M. l'abbé, dit Jules, que tout cela n'était qu'histoire de rire, pour prendre part à la joie de cette estimable famille. Je connaissais trop la vertu féroce, solide sur ses bases comme le cap des Tempêtes, de ces filles de marin, pour agir sérieusement. Je savais qu'après avoir lâché leur double bordée de soufflets, elles fileraient ensuite toutes voiles au vent.

— Je commence à croire, après tout, fit le vieux pasteur, que tu dis la vérité; que c'était plutôt espièglerie de ta part que mauvaise intention: je connais mon Jules d'Haberville sur le bout de mon doigt.

— De mieux en mieux, dit °le capitaine; prenez maintenant sa part: il ne manquait plus que cela. Nous allons voir pourtant si vous serez aussi indulgent pour le reste. Quand monsieur eut fini son sabbat, il dit à ma femme: le capitaine m'a chargé de vous dire qu'il serait ici demain, vers dix heures du soir; et, comme il a fait de bonnes affaires (ce qui était après tout vrai), il

entend que tous ses amis se ressentent de son bonheur. Il veut qu'il y ait bal et souper chez lui à son arrivée, qui sera vers l'heure où on se mettra à table. Ainsi préparez tout pour cette fête, à laquelle il m'a invité avec mon frère de Locheill. Ça me contrarie un peu, ajouta l'hypocrite, j'ai bien hâte de revoir mes chers parents, mais pour vous, mesdames, il n'y a rien que je ne fasse.

— Mais mon mari n'y °pense donc pas, de me donner si peu de temps, dit madame Marcheterre: nous n'avons point de marché ici; ma cuisinière est bien vieille pour faire tant de besogne dans l'espace d'une journée! C'est désespérant! À la fin nous allons faire l'impossible pour lui plaire.

— Je puis toujours vous rendre quelques services, dit l'hypocrite, en feignant de plaindre beaucoup ma bonne femme: je me chargerai, avec le plus grand plaisir, de faire les °invitations.

— Vous me rendrez vraiment un grand service, mon cher Jules, dit ma femme: vous connaissez notre société; je vous donne carte blanche.

Ma femme fait aussitôt courir la paroisse pour se procurer les viandes dont elle aura besoin. Elle et mes filles passent la plus grande partie de la nuit à aider la vieille cuisinière à faire les pâtisseries, crèmes fouettées, blanc-manger, gaufres et un tas de *vêtes* (vétilles) qui ne valent pas les bonnes *tiaudes* de morue fraîche que l'on mange sur le banc de Terre-Neuve*. M. Jules fit, d'ailleurs, les choses en grand. Il expédia pendant la nuit deux courriers, l'un au nord-est et l'autre au sud-ouest, porteurs d'invitations pour la fête; en sorte que le lendemain, à six heures du soir, grâce à sa bienveillance, ma maison était pleine de convives, qui faisaient des plongeons comme des goélands,

* Un ancien habitant, auquel on offrait de la volaille à un repas, s'écria: Ce sont des *vêtes*! parlez-moi d'un bon *soc* de cochon, ou d'une bonne *tiaude*. Ce dernier mets est composé d'un rang de morue fraîche et d'un rang de tranches de lard, superposés alternativement, et qu'on fait étuver. L'origine en est hollandaise.

tandis que j'étais ancré à Québec, et que madame Marcheterre, malgré une affreuse migraine, faisait, de la meilleure grâce du monde, les honneurs de la maison. Que dites-vous, messieurs, d'un pareil tour, et qu'as-tu à répondre, petit caïman, pour te justifier?

— Je voulais, dit Jules, que tout le °monde prît part d'avance à la joie de la famille, à l'heureux succès d'un ami si cher! si généreux! si magnifique! Aussi, si vous aviez été témoin des regrets, de la consternation générale, quand il fallut se mettre à table vers onze heures, sans vous attendre davantage (le lendemain étant jour d'abstinence), vous auriez été attendri jusqu'aux larmes. Quant à madame votre épouse, c'est une ingrate, oui, une ingrate. Voyant, un peu avant onze heures, qu'elle ne se pressait pas de nous donner le souper, qu'elle commençait même à être un peu inquiète de son cher mari, je lui glissai un petit mot à l'oreille, et elle me cassa, pour remerciement, son éventail sur la figure.

Tout le monde éclata de rire, et le capitaine partagea de grand cœur l'hilarité générale.

— Comment se fait-il, Marcheterre, dit M. de Beaumont, que vous n'ayez jamais raconté cette bonne espièglerie?

— Il y avait de la presse, reprit le capitaine, de répandre partout que nous avions été mystifiés par ce maringouin; d'ailleurs c'eût été peu obligeant de notre part de vous faire savoir que vous deviez cette fête à la munificence de M. Jules d'Haberville: nous préférions en avoir le mérite. Si j'en parle aujourd'hui, c'est que j'ai trouvé le tour si drôle, que je pensais vous amuser en vous le racontant.

Il me semble, M. le plongeur, fit ensuite Marcheterre en s'adressant à Arché, que malgré vos airs réservés de philosophe, vous avez été complice de votre cher compagnon de voyage?

— Je vous donne ma parole, °dit de Locheill, que j'ignorais absolument le tout: ce n'est que le lendemain que Jules me fit part, sous secret, de son escapade, dont je le grondai sévèrement.

— Dont tu n'avais guère profité, fit d'Haberville, en faisant jouer tes grandes *jigues* (jambes) écossaises au péril éminent des tibias plus civilisés de tes voisins. Tu as, sans doute, oublié que non content de danser les cotillons français, admis chez tous les peuples policés, il fallut, pour te plaire, danser tes *scotch reels** sur un air que notre joueur de violon apprit aussitôt par oreille: chose assez facile d'ailleurs. Il s'agissait simplement, en serrant les cordes du violon, d'imiter les miaulements que feraient des chats enfermés dans une poche, et que l'on tirerait par la queue.

— Allons, mauvais sujet, dit le capitaine à Jules, viens manger la soupe chez moi demain avec ton ami, et faire en même temps ta paix avec la famille.

— C'est ce qui s'appelle parler cela, fit Jules!

— Voyez donc ce farceur, reprit Marcheterre!

Comme il était très-tard, il fallut se °séparer, après avoir bu à la santé du vieux marin et de son fils, et leur avoir donné la part d'éloges qu'ils méritaient tous deux.

Les jeunes gens furent contraints de passer quelques jours à Saint-Thomas. La débâcle continuait; les chemins étaient inondés; le pont le plus proche, en supposant même qu'il n'eût pas été détruit, était à quelques lieues au sud-ouest du village, et la pluie tombait à torrents(*c*). Force leur fut d'attendre que la rivière, libre de glaces, leur permît de passer en bateau au pied des chutes. Ils partageaient leur temps entre la famille de Beaumont, leurs autres amis et le pauvre Dumais, qui fit une longue maladie chez le Seigneur de Beaumont; celui-ci ne voulut jamais permettre qu'on le transportât chez lui avant une parfaite

* Les *scotch-reels*, que les habitants appellent *cos-reels*, étaient, à ma connaissance, dansés dans les campagnes, il y a soixante-et-dix ans. Les montagnards écossais, passionnés pour la danse comme nos Canadiens, les avaient sans doute introduits peu de temps après la conquête.

guérison. Le malade leur racontait ses combats contre les Anglais et contre leurs alliés sauvages, et les mœurs et coutumes de ces aborigènes qu'il avait beaucoup °fréquentés.

— Quoique natif de Saint-Thomas, j'ai été élevé, leur dit-il un jour, dans la paroisse de Sorel. J'avais dix ans, et mon frère neuf, lorsque nous fûmes surpris dans le bois, où nous cueillions des framboises, par un parti d'Iroquois qui nous fit prisonniers. Arrivés, après une assez longue marche, à leur canot caché dans les broussailles près de la grève, ils nous transportèrent sur une des îles nombreuses qui bordent le Saint-Laurent*. Quelqu'un donna l'alarme à ma famille, et mon père, ainsi que ses trois frères, armés jusqu'aux dents, se mirent aussitôt à leur poursuite. Ils n'étaient que quatre contre dix, mais, je puis le dire, sans me vanter, que ce sont des hommes que mon père et mes oncles auxquels je ne conseillerais à personne de cracher au visage. Ce sont des hommes d'une bonne taille, la poitrine ouverte et dont les épaules *déplombent* de six bons pouces en arrière.

Il pouvait être dix heures du soir; nous étions assis, mon frère et moi, au milieu de nos ennemis dans une petite clairière entourée de bois touffus, lorsque nous entendîmes la voix de mon père qui nous criait: «Couchez-vous à plat ventre». Je saisis aussitôt par le cou mon petit frère, qui pleurait et que je tâchais de consoler, et je l'aplatis avec moi sur la terre. Les Iroquois étaient à peine sur leurs pieds que quatre coups de fusil bien visés en abattirent quatre qui se roulèrent à terre comme des anguilles. Les autres canouaches (nom de mépris) ne voulant pas, je suppose, tirer au hasard sur des ennemis invisibles aux-

* Mon bon ami feu Messire Boissonnault[7], curé de Saint-Jean-Port-Joli, me racontait qu'il avait connu, lorsqu'il desservait la paroisse de Sorel, un des deux frères que leur père et leurs oncles avaient ainsi délivrés de leur captivité entre les mains d'une troupe d'Iroquois. Chaque fois que cet homme racontait cette aventure, il ne manquait jamais d'ajouter:

— Mon père et mes oncles étaient des hommes auxquels je n'aurais conseillé à personne de cracher à la figure.

— Et, disait Monsieur Boissonnault, je n'aurais conseillé à personne de faire la même insulte à mon interlocuteur, tout vieux qu'il était.

quels ils serviraient de cible, firent un mouvement pour chercher l'abri des arbres; mais nos libérateurs ne leur en donnèrent pas le temps: car, tombant sur eux à coups de casse-tête, ils en abattirent trois d'un *vire-main*, et les autres se sauvèrent sans qu'ils songeassent à les poursuivre. Le plus pressé était de nous ramener à notre mère, qui pensa mourir de joie en nous embrassant.

De Locheill racontait aussi au pauvre malade les combats des montagnards écossais, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, les exploits quasi fabuleux de son héros Wallace[8]; tandis que Jules l'amusait par le récit de ses espiègleries, ou lui rapportait quelques traits d'histoire qui pouvaient l'intéresser.

Lorsque les jeunes gens firent leurs adieux à Dumais, il dit à Arché, les larmes aux yeux:

— Il est °probable, Monsieur, que je ne vous reverrai jamais; mais soyez certain que je vous porte dans mon cœur, et que moi, ma femme et mes enfants nous prierons le bon Dieu pour vous tous les jours de notre vie. Il m'est douloureux de penser, qu'en supposant même votre retour dans la Nouvelle-France, un pauvre homme comme moi n'aurait aucune occasion de vous prouver sa gratitude.

— Qui sait, dit de Locheill; peut-être ferez-vous plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

Le montagnard écossais possédait-il la seconde vue dont se vantent ses compatriotes? C'est ce que la suite de ce récit fera voir.

Les voyageurs laissèrent leurs amis °de Saint-Thomas le trente d'avril, vers dix heures du matin, par un temps magnifique, mais des chemins affreux. Ils avaient six lieues à parcourir avant d'arriver à Saint-Jean-Port-Joli, terme de leur voyage: trajet qu'il leur fallait faire à pied, en pestant contre la pluie qui avait fait disparaître les derniers vestiges de neige et de glace. Ce fut bien pis, lorsqu'engagés dans le chemin qui traversait alors la

savane du Cap Saint-Ignace*, ils enfoncèrent souvent jusqu'aux genoux, et qu'il leur fallut dépêtrer le cheval, qui s'embourbait jusqu'au ventre. Jules, le plus impatient des trois, répétait sans cesse :

— Si j'eusse commandé au temps, nous n'aurions pas eu cette pluie de tous les diables, qui a converti les chemins en autant de marécages !

S'apercevant enfin que José branlait à chaque fois la tête d'un air mécontent, il lui en demanda la °raison.

— Ah ! dame ! voyez-vous, M. Jules, dit José, je ne suis qu'un pauvre ignorant sans inducation ; mais je pense, à part moi, que si vous aviez eu le temps dans la main, nous n'en serions guère mieux : témoin ce qui est arrivé à Davi (David) Larouche.

— Tu nous conteras l'aventure de Davi Larouche[9], dit Jules, quand nous aurons passé cette maudite savane dont j'ai bien de la peine à me dépêtrer, privé que je suis de l'avantage de jambes, ou pattes de héron, dont est gratifié ce superbe Écossais qui marche devant nous en sifflant une *pibroch*, musique digne des chemins où nous nous perdons.

— Combien donnerais-tu, dit Arché, pour échanger tes jambes françaises de pygmée contre celles du superbe montagnard ?

— Garde tes jambes, fit Jules, pour la première retraite un peu précipitée que tu feras devant l'ennemi.

La savane enfin °franchie, les jeunes gens demandèrent l'histoire de José.

— Il est bon de vous dire, fit celui-ci, qu'un nommé Davi Larouche était établi, il y a longtemps de ça, dans la paroisse de Saint-Roch. C'était un assez bon habitant, ni trop riche, ni trop pauvre : il tenait le mitan. Il me ressemblait, le cher homme, il

* Il n'était pas prudent, à certaines saisons de l'année, de se mettre en route à moins d'affaires indispensables, sans s'informer de l'état de la savane du Cap, il y a quelque soixante ans. J'en parlerai plus au long dans une autre note.

n'était guère futé; ce qui ne l'empêchait pas de rouler proprement parmi le monde.

Si donc que °Davi se lève un matin plus de bonne heure que de coutume, va faire son train aux bâtiments (étable, écurie), revient à la maison, se fait la barbe comme un dimanche, et s'habille de son mieux.

— Où vas-tu, mon homme? que lui dit sa femme, comme tu t'es mis faraud! vas-tu voir les filles?

Vous entendez que tout ce qu'elle en disait était histoire de farce: elle savait ben que son mari était honteux avec les femmes, et point carnassier pour la créature; mais la Tèque (Thècle) tenait de son oncle Bernuchon Castonguay le plus facieux (facétieux) corps de toute la Côte du Sud. Elle disait souvent en montrant son mari: «Vous voyez ben ce grand hébété-là (vous l'excuserez, dit José, ce n'était guère poli d'une femme à son mari), eh bien! il n'aurait jamais eu le courage de me demander en mariage, moi, la plus jolie créature de la paroisse, si je n'avais fait au moins la moitié du chemin; et pourtant les yeux lui en flambaient dans la tête quand il me voyait. J'eus donc compassion de lui, car il ne se pressait guère; il est vrai que j'étais un peu plus pressée que lui: il avait quatre bons arpents de terre sous les pieds, et moi je n'avais que mon gentil corps.»

Elle mentait un peu, la farceuse, ajouta José: elle avait une vache, une taure d'un an, six mères moutonnes, son rouet, un coffre si plein de hardes qu'il fallait y appuyer le genou pour le fermer; et dans ce coffre cinquante beaux francs*.

— J'en eus donc compassion, dit-elle, un soir qu'il veillait chez nous, tout honteux dans un coin, sans oser m'accoster; et je lui dis: «Je sais bien que tu m'aimes, grand bêta: parle à mon père, qui t'attend dans le cabinet, et mets les bans à l'église.» Là-

* C'était une belle dot, pendant mon enfance, que celle de la Thècle Castonguay; la fille d'habitant qui l'apportait au mariage, était bien vite pourvue d'un époux à son chois.

dessus, comme il était rouge comme un coq d'Inde, sans bouger pourtant, je le poussai par les épaules dans le cabinet. Mon père ouvre une armoire, tire le flacon d'eau-de-vie pour l'enhardir; eh bien! malgré toutes ces avances, il lui fallut trois coups dans le corps pour lui délier la langue.

Si donc, continua José, que la Tèque dit à son mari: «Où vas-tu, mon homme, que tu es si faraud? vas-tu voir les filles? Prends garde à toi: si tu fais des *averdingles* (fredaines), je te repasserai en saindoux.»

— Tu sais ben que non, fit Larouche en lui ceinturant les reins d'un petit coup de fouet par façon de risée; nous voici à la fin de mars, mon grain est tout battu, je m'en vais porter ma dîme au curé[10].

— Tu fais bien, mon homme, que lui dit sa °femme, qui était une bonne chrétienne: il faut rendre au bon Dieu ce qui nous vient de lui.

Larouche charge donc ses poches sur son traîneau, jette un charbon sur sa pipe, saute sur la charge, et s'en va tout joyeux.

Comme il passait un petit bois, il fit rencontre d'un voyageur qui sortait par un sentier de traverse. Cet étranger était un grand bel homme d'une trentaine d'années. Une longue chevelure blonde lui flottait sur les épaules; ses beaux yeux bleus avaient une douceur angélique, et toute sa figure, sans être positivement triste, était d'une mélancolie empreinte de compassion. Il portait une longue robe bleue nouée avec une ceinture. Larouche disait n'avoir jamais rien vu de si beau que cet étranger; que la plus belle créature était laide en comparaison.

— Que la paix soit avec vous, mon frère, lui dit le °voyageur.

— Je vous remercie toujours de votre souhait, reprit Davi; une bonne parole n'écorche pas la bouche; mais c'est pourtant ce qui presse le moins. Je suis en paix, Dieu merci, avec tout le monde: j'ai une excellente femme, de bons enfants, je fais un

ménage d'ange, tous mes voisins m'aiment: je n'ai donc rien à désirer de ce côté-là.

— Je vous en félicite, dit le voyageur. Votre voiture est bien chargée; où allez-vous si matin?

— C'est ma dîme, que je porte à mon curé.

— Il paraît alors, reprit l'étranger, que vous avez eu une bonne récolte, ne payant qu'un seul minot de dîme par vingt-six minots que vous récoltez.

— Assez bonne, j'en conviens; mais, si j'avais eu du temps à souhait et à ma guise, ça aurait été bien autre chose.

— Vous croyez? dit le voyageur.

— Si j'y crois! il n'y a pas de doute, répliqua Davi.

— Eh bien, dit l'étranger, vous aurez maintenant le temps que vous souhaiterez; et grand bien vous fasse!

Après avoir parlé, il disparut au pied d'un °petit coteau.

— C'est drôle, tout de même, pensait Davi. Je savais bien qu'il y avait des mauvaises gens qui couraient le monde en jetant des ressorts (sorts) sur les hommes, les femmes, les enfants, les animaux: témoin la femme à Lestin (Célestin) Coulombe, qui s'était moquée, le propre jour de ses noces, d'un quêteux qui louchait de l'œil gauche; et elle en a eu bien du regret, la pauvre créature! car il lui avait dit en colère: «Prenez bien garde, jeune femme, de n'avoir que des enfants loucheux (louches).» Elle tremblait, la chère femme, à chaque enfant qu'elle mettait au monde, et elle en avait sujet; car, voyez-vous, le quatorzième, en y regardant de bien près, paraît avoir une taie sur l'œil droit.

— Il semble, dit Jules, que madame Lestin avait en grande horreur les enfants louches, puisqu'elle ne s'est résignée à en présenter un à son cher époux qu'au bout de dix-huit à vingt ans de mariage. Au pis-aller, si la taie a disparu, comme il arrive souvent aux enfants en grandissant, elle aura ensuite accompli en conscience la prédiction du mendiant. C'était une femme

réfléchie et peu pressée, qui prenait son temps dans tout ce qu'elle faisait.

José secoua la tête d'un air mécontent et continua:

— Mais, pensait toujours Larouche en lui-même, s'il y a des mauvaises gens qui courent les campagnes pour jeter des ressorts, je n'ai jamais entendu parler de saints ambulants qui parcouraient le Canada pour nous faire des miracles. Après tout, ce n'est pas mon affaire: je n'en parlerai à personne; et nous verrons le printemps prochain.

L'année suivante, vers le même °temps, Davi, tout honteux, se lève à la sourdine, longtemps avant le jour, pour porter sa dîme au curé. Il n'avait besoin ni de cheval ni de voiture: il la portait toute à la main dans son mouchoir.

Au soleil levant, il fit encore rencontre, à la même place, de l'étranger qui lui dit:

— Que la paix soit avec vous, mon frère!

— Jamais souhait ne vint plus à propos, répondit Larouche, car je crois que le diable est entré dans ma maison, où il tient son sabbat jour et nuit: ma femme me dévore depuis le matin jusqu'au soir, mes enfants me boudent, quand ils ne font pas pis; et tous mes voisins sont déchaînés contre moi.

— J'en suis bien peiné, dit le voyageur; mais que portez-vous dans ce petit paquet?

— C'est ma dîme, reprit Larouche d'un air chagrin.

— Il me semble pourtant, dit l'étranger, que vous avez toujours eu le temps que vous avez souhaité?

— J'en conviens, dit Davi; quand j'ai demandé du soleil, j'en ai eu; quand j'ai souhaité de la pluie, du vent, du calme, j'en avais; et cependant rien ne m'a réussi! Le soleil brûlait le grain, la pluie le faisait pourrir, le vent le renversait, et le calme amenait la gelée pendant la nuit. Tous mes voisins se sont élevés contre moi: on me traitait de sorcier qui attirait la malédiction sur leurs récoltes. Ma femme même commença à me montrer

de la méfiance, et a fini par se répandre en reproches et en invectives contre moi. Jusqu'à mes enfants qui prirent la part de leur mère! En un mot, c'est à en perdre l'esprit!

— C'est ce qui prouve, mon frère, dit le voyageur, que votre vœu était insensé; qu'il faut toujours se fier à la providence du bon Dieu, qui sait mieux que l'homme ce qui lui convient; ayez confiance en elle, et vous verrez que vous n'aurez pas l'humiliation de porter votre dîme dans un mouchoir.

Après ces paroles l'étranger disparut encore au pied °du même coteau.

Larouche se le tint pour dit, et accepta ensuite, avec reconnaissance, le bien que le bon Dieu lui faisait, sans se mêler de vouloir régler les saisons.

— J'aime beaucoup, dit Arché, cette légende dans sa naïve simplicité: elle donne une leçon de morale bien sublime, en même temps qu'elle montre la foi vive de vos bons habitants de la Nouvelle-France. Maudit soit le cruel philosophe qui chercherait à leur ravir les consolations qu'elle leur donne dans les épreuves sans nombre de cette malheureuse vie!

Il faut °avouer, reprit Arché dans un moment où ils étaient éloignés de la voiture, que l'ami José a toujours une légende prête à raconter à propos; mais crois-tu que son père lui ait rapporté lui-même son rêve merveilleux sur les côtes de Saint-Michel?

— Je vois, dit Jules, que tu ne connais pas tous les talents de José: c'est un faiseur de contes inépuisable. Les voisins s'assemblent dans notre cuisine pendant les longues soirées d'hiver; José leur fait souvent un conte qui dure pendant des semaines entières. Quand il est à bout d'imagination, il leur dit: «Je commence à être fatigué: je vous conterai le reste un autre jour.»

José est aussi un poète beaucoup plus estimé que mon savant oncle le chevalier, qui s'en pique pourtant. Il ne manque jamais

de sacrifier aux muses, soit pour les jours gras, soit pour le jour de l'an. Si tu eusses été chez mon père à ces époques, tu aurais vu des émissaires arriver de toutes les parties de la paroisse pour emporter les productions de José.

— Mais il ne sait pas écrire, dit Arché.

— Et, répliqua Jules, ceux qui viennent les chercher ne savent pas lire que je sache. Voici comme cela se fait. On députe vers le poète un beau chanteux, comme ils disent, lequel chanteux a une excellente mémoire; et crac, dans une demi-heure au plus, il emporte la chanson dans sa tête. S'il arrive un événement funeste, on prie José de faire une complainte; si c'est, au contraire, quelque événement comique, c'est toujours à lui que l'on s'adresse dans ma paroisse. Ceci me rappelle l'aventure d'un pauvre diable d'amoureux qui avait mené sa belle à un bal, sans être invités; ils furent, quoique survenants, reçus avec politesse; mais le jeune homme eut la maladresse de faire tomber en dansant la fille de la maison, ce qui fut accueilli aux grands éclats de rire de toute la société; mais le père de la jeune fille, un peu brutal de son métier, et indigné de l'affront qu'elle avait reçu, ne fit ni un ni deux: il prit mon José Blais par les épaules et le jeta à la porte; il fit ensuite des excuses à la belle, et ne voulut pas la laisser partir. À cette nouvelle, l'humeur poétique de notre ami ne put y tenir, et il improvisa la chanson suivante[11], assez drôle dans sa naïveté:

Dimanche après les vêp's, y aura bal chez Boulé,
Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser:
Mon ton ton de ritaine, mon ton ton de rité.

Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser.
José Blai comme les autres itou (aussi) voulut y aller.
Mon ton ton, etc.

José Blai comme les autres itou voulut y aller;
Mais lui dit sa maîtresse: T'iras quand le train sera fai'.
Mon ton ton, etc.

Mais lui dit sa maîtresse: T'iras quand le train sera fai'.
Il courut à l'étab' les animaux soigner.
Mon ton ton, etc.

Il courut à l'étab' les animaux soigner;
Prend Barré par la corne et Rougett' par le pied.
Mon ton ton, etc.

Prend Barré par la corne et Rougett' par le pied;
Il saute à l'écurie pour les chevaux gratter.
Mon ton ton, etc.

Il saute à l'écurie pour les chevaux gratter;
Se sauve à la maison quand ils fur't étrillés.
Mon ton ton, etc.

Se sauve à la maison quand ils fur't étrillés;
Il met sa veste rouge et son capot barré.
Mon ton ton, etc.

Il met sa veste rouge et son capot barré;
Il met son fichu noir et ses souliers francés*.
Mon ton ton, etc.

Il met son fichu noir et ses souliers francés,
Et va chercher Lisett' quand il fut ben greyé (habillé.)
Mon ton ton, etc.

Et va chercher Lisett' quand il fut ben greyé.
On le met à la port' pour y apprendre à danser.
Mon ton ton, etc.

* De nos jours encore les habitants appellent *souliers français*, ceux qui s'achètent dans les magasins.

On le met à la port' pour y apprendre à danser;
Mais on garda Lisett', sa jolie fiancée.
Mon ton ton, etc.

— Mais c'est une idylle °charmante! s'écria Arché en riant; quel dommage que José n'ait pas fait d'études: le Canada posséderait un grand poète de plus.

— Pour revenir aux traverses de son défunt père, dit Jules, je crois que le vieil ivrogne, après avoir bravé la °Corriveau (chose que les habitants considèrent toujours comme dangereuse, les morts se vengeant tôt ou tard de cet affront), se sera endormi le long du chemin vis-à-vis de l'île d'Orléans, où les habitants qui voyagent de nuit voient toujours des sorciers; je crois, dis-je, qu'il aura eu un terrible cauchemar, pendant lequel il était assailli d'un côté par les farfadets de l'île, et de l'autre par la Corriveau avec sa cage (*d*). José, avec son imagination très-vive, aura fait le reste, car tu vois qu'il met tout à profit: les belles images de ton histoire surnaturelle, et les cyriclopes du Vigile de mon oncle le chevalier, dont son cher défunt père n'a jamais entendu parler.

Pauvre José! ajouta Jules, comme j'ai regret de l'avoir °maltraité l'autre jour; je ne l'ai su que le lendemain, car j'avais entièrement perdu la raison quand je te vis disparaître sous les flots; je lui ai demandé bien des pardons, et il m'a répondu: «Comment! vous pensez encore à ces cinq sous-là! et ça vous fait de la peine! ça me réjouit, moi, au contraire, maintenant que tout le berdas (vacarme) est fini: ça me rajeunit même en me rappelant vos belles colères quand vous étiez petit enfant, alors que vous égratigniez et mordiez comme un petit lutin, et que je me sauvais en vous emportant dans mes bras, pour vous exempter la correction de vos parents. Vous pleuriez; ensuite, quand votre colère était passée, vous m'apportiez tous vos joujoux pour me consoler.»

Excellent José ! quelle fidélité ! quel attachement à toute épreuve à ma famille ! Des hommes au cœur sec comme l'amadou méprisent trop souvent ceux de la classe de l'humble José, sans posséder une seule de leurs qualités. Le don le plus précieux que le Créateur ait fait à l'homme est celui d'un bon cœur : s'il nous cause bien des chagrins, ces peines sont compensées par les douces jouissances qu'il nous donne.

La conversation d'ordinaire si frivole, si railleuse, de Jules °d'Haberville, fit place aux sentiments de la plus exquise sensibilité à mesure que les voyageurs approchaient du manoir seigneurial de Saint-Jean-Port-Joli, dont ils apercevaient le toit à la clarté des étoiles.

Page laissée blanche

°CHAPITRE SEPTIÈME.

Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel. Je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.

HENRI HEINE[1].

LE MANOIR D'HABERVILLE.

LE MANOIR D'HABERVILLE[2] était situé au pied d'un cap qui couvrait une lisière de neuf arpents du domaine seigneurial, au sud du chemin du Roi. Ce cap ou promontoire, d'environ cent pieds de hauteur, était d'un aspect très-pittoresque: sa cime, couverte de bois résineux, conservant sa verdure même durant l'hiver, consolait le regard du spectacle attristant qu'offre, pendant cette saison, la campagne revêtue de son linceul hyperboréen. Ces pruches, ces épinettes, ces pins, ces sapins toujours verts, reposaient l'œil attristé pendant six mois, à la vue des arbres moins favorisés par la nature qui, dépouillés de leurs feuilles, couvraient le versant et le pied de ce promontoire. Jules d'Haberville comparait souvent ces arbres à la tête d'émeraude, bravant, du haut de cette cime altière, les rigueurs des plus rudes saisons, aux grands et puissants de la terre qui ne perdent rien de leurs jouissances, tandis que le pauvre grelotte sous leurs pieds.

On aurait pu croire °que le pinceau d'un Claude Lorrain[3] se serait plu à orner le flanc et le pied de ce cap, tant était grande la variété des arbres qui semblaient s'être donné rendez-vous de toutes les parties des forêts adjacentes pour concourir à la

beauté du paysage. En effet, ormes, érables, bouleaux, hêtres, épinettes rouges, frênes, merisiers, cèdres, mascouabinas, et autres plantes aborigènes qui font le luxe de nos forêts, formaient une riche tenture sur les aspérités de ce cap.

Un bocage d'érables séculaires °couvrait, dans toute son étendue, l'espace entre le pied du cap et la voie royale, bordée de chaque côté de deux haies de coudriers et de rosiers sauvages aux fleurs printanières.

Le premier objet °qui attirait subitement les regards du voyageur arrivant sur le domaine d'Haberville, était un ruisseau qui, descendant en cascade à travers les arbres, le long du versant sud-ouest du promontoire, mêlait ses eaux limpides à celles qui coulaient d'une fontaine à deux cents pieds plus bas: ce ruisseau, après avoir traversé, en serpentant, une vaste prairie, allait se perdre dans le fleuve Saint-Laurent.

La fontaine, taillée dans le roc °vif, et alimentée par l'eau cristalline qui filtre goutte à goutte à travers les pierres de la petite montagne, ne laissait rien à désirer aux propriétaires du domaine pour se rafraîchir pendant les chaleurs de l'été. Une petite bâtisse, blanchie à la chaux, était érigée sur cette fontaine qu'ombrageaient de grands arbres. Nymphe modeste, elle semblait vouloir se dérober aux regards sous l'épais feuillage qui l'entourait. Des siéges, disposés à l'extérieur et au-dedans de cet humble kiosque, des *cassots* d'écorce de bouleau ployée en forme de cônes et suspendus à la paroi, semblaient autant d'invitations de la naïade généreuse aux voyageurs altérés par les chaleurs de la canicule.

La °cime du cap conserve encore aujourd'hui sa couronne d'émeraude; le versant, sa verdure pendant les belles saisons de l'année; mais à peine reste-t-il maintenant cinq érables, derniers débris du magnifique bocage qui faisait la gloire de ce paysage pittoresque. Sur les trente-cinq qui semblaient si vivaces il y a quarante ans, trente, comme marqués du sceau de la fatalité,

ont succombé un à un, d'année en année. Ces arbres périssant par étapes sous l'action destructrice du temps comme les dernières années du possesseur actuel de ce domaine, semblent présager que sa vie, attachée à leur existence, s'éteindra avec le dernier vétéran du bocage. Lorsque sera consumée la dernière bûche qui aura réchauffé les membres refroidis du vieillard, ses cendres se mêleront bientôt à celles de l'arbre qu'il aura brûlé: sinistre et lugubre avertissement, semblable à celui du prêtre catholique à l'entrée du carême: *memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*[4].

Le manoir °seigneurial, situé entre le fleuve Saint-Laurent et le promontoire, n'en était séparé que par une vaste cour, le chemin du Roi et le bocage. C'était une bâtisse à un seul étage, à comble raide, longue de cent pieds, flanquée de deux ailes de quinze pieds avançant sur la cour principale. Un fournil, attenant du côté du nord-est à la cuisine, servait aussi de buanderie. Un petit pavillon, contigu à un grand salon au sud-ouest, donnait quelque régularité à ce manoir d'ancienne construction canadienne.

Deux autres pavillons au sud-est servaient, l'un de laiterie et l'autre d'une seconde buanderie, recouvrant un puits qui communiquait par un long dalot à la cuisine du logis principal. Des remises, granges et étables, cinq petits pavillons, dont trois dans le bocage, un jardin potager au sud-ouest du manoir, deux vergers, l'un au nord et l'autre au nord-est, peuvent donner une idée de cette résidence d'un ancien seigneur canadien, que les habitants appelaient le village d'Haberville.

De quelque côté qu'un spectateur assis sur la cime du cap portât ses regards, il n'avait qu'à se louer d'avoir choisi ce poste élevé, pour peu qu'il aimât les belles scènes qu'offre la nature sur les bords du Saint-Laurent. S'il baissait la vue, le petit village, d'une éclatante blancheur, semblait surgir tout à coup des vertes prairies qui s'étendaient jusqu'aux rives du fleuve. S'il

l'élevait au contraire, un panorama grandiose se déroulait à ses yeux étonnés: c'était le roi des fleuves déjà large de sept lieues en cet endroit, et ne rencontrant d'obstacle au nord que les Laurentides dont il baigne les pieds, et que l'œil embrasse, avec tous ses villages, depuis le cap Tourmente jusqu'à La Malbaie; c'étaient l'île aux Oies et l'île aux Grues à l'ouest; en face, les Piliers, dont l'un est désert et aride comme le roc d'Œa[5] de la magicienne Circé[6], tandis que l'autre est toujours vert comme l'île de Calypso; au nord, la batture aux Loups-Marins, de tout temps si chérie des chasseurs canadiens; enfin les deux villages de L'Islet et de Saint-Jean-Port-Joli, couronnés par les clochers de leurs églises respectives.

Il était près de neuf °heures du soir, lorsque les jeunes gens arrivèrent sur le coteau qui domine le manoir au sud-ouest. Jules s'arrêta tout à coup à la vue d'objets qui lui rappelaient les plus heureux jours de son existence.

— Je n'ai jamais approché, dit-il, du domaine de mes ancêtres sans être vivement impressionné! Que l'on vante, tant qu'on voudra, la beauté des sites pittoresques, grandioses, qui abondent dans notre belle Nouvelle-France, il n'en est qu'un pour moi, s'écria-t-il en frappant fortement du pied la terre: c'est celui où je suis né! C'est celui où j'ai passé mon enfance, entouré des soins tendres et affectionnés de mes bons parents! C'est celui où j'ai vécu chéri de tout le monde sans exception! Les jours me paraissaient alors trop courts pour suffire à mes jeux enfantins! Je me levais avec l'aurore, je m'habillais à la hâte: c'était une soif de jouissances qui ressemblait aux transports de la fièvre!

J'aime tout ce qui °m'entoure! ajouta Jules; j'aime cette lune que tu vois poindre à travers les arbres qui couronnent le sommet de ce beau cap: elle ne me paraît nulle part aussi belle! J'aime ce ruisseau, qui faisait tourner les petites roues que j'appelais mes moulins! J'aime cette fontaine à laquelle je venais me désaltérer pendant les grandes chaleurs!

C'est là que ma mère s'asseyait, continua Jules en montrant un petit rocher couvert de mousse et ombragé par deux superbes hêtres! C'est là que je lui apportais, à mon tour, l'eau glacée que j'allais puiser à la fontaine dans ma petite coupe d'argent! Ah! combien de fois cette tendre mère, veillant au chevet de mon lit, ou réveillée en sursaut par mes cris, m'avait-elle présenté dans cette même coupe le lait que le besoin, ou le caprice d'un enfant demandait à sa tendresse maternelle! Et penser qu'il faut tout quitter! peut-être pour toujours! Oh, ma mère! ma mère! quelle séparation!

Et Jules versa des larmes.

De Locheill, très-affecté, pressa la main de son ami en lui disant:

— Tu reviendras, mon cher frère; tu reviendras faire le bonheur et la gloire de ta famille!

— Merci, mon cher Arché, dit Jules, mais avançons: les caresses de mes parents dissiperont bien vite ce mouvement de tristesse.

Arché, °qui n'avait jamais visité la campagne pendant la saison du printemps, demanda ce que signifiaient tous ces objets de couleur blanche qui se détachaient du fond brun de chaque érable.

— Ce sont, dit Jules, les coins que le *sucrier** enfonce au-dessous des entailles qu'il fait aux érables pour recevoir la sève avec laquelle se fait le sucre.

— Ne dirait-on pas, répondit Arché, que ces troncs d'arbres sont d'immenses tubes hydrauliques avec leurs chantepleures prêtes à abreuver une ville populeuse?

Cette remarque °fut coupée court par les aboiements furieux d'un gros chien qui accourait à leur rencontre.

— Niger[7]! Niger! lui cria Jules.

* On appelle ainsi en Canada ceux qui fabriquent le sucre.

Le chien s'arrêta tout à coup à cette voix amie; reprit sa course, flaira son maître pour bien s'assurer de son identité; et reçut ses caresses avec ce hurlement moitié joyeux, moitié plaintif, que fait entendre, à défaut de la parole, ce fidèle et affectueux animal, pour exprimer ce qu'il ressent d'amour.

— Ah! pauvre Niger! dit Jules, je comprends, moi, parfaitement ton langage, dont une moitié est un reproche de t'avoir abandonné pendant si longtemps; et dont l'autre moitié exprime le plaisir que tu as de me revoir, et est une amnistie de mon ingratitude. Pauvre Niger! lorsque je reviendrai de mon long voyage, tu n'auras pas même, comme le chien d'Ulysse, le bonheur de mourir à mes pieds[8]!

Et Jules soupira.

Le lecteur aimera, sans doute, à faire connaissance avec les personnes qui composaient la °famille d'Haberville. Pour satisfaire un désir si naturel, il est juste de les introduire suivant leur rang hiérarchique.

°Le seigneur d'Haberville avait à peine quarante-cinq ans, mais il accusait dix bonnes années de plus, tant les fatigues de la guerre avaient usé sa constitution d'ailleurs si forte et si robuste: ses devoirs de capitaine d'un détachement de la marine l'appelaient presque constamment sous les armes. Ces guerres continuelles dans les forêts, sans autre abri, suivant l'expression énergique des anciens Canadiens, que la rondeur du ciel, ou la calotte des cieux; ces expéditions de découvertes, de surprises, contre les Anglais et les Sauvages, pendant les saisons les plus rigoureuses, altéraient bien vite les plus forts tempéraments.

Au physique, le capitaine d'Haberville était ce que l'on peut appeler un bel homme. Sa taille au-dessus de la moyenne, mais bien prise, ses traits d'une parfaite régularité, son teint animé, ses grands yeux noirs qu'il semblait adoucir à volonté, mais dont peu d'hommes pouvaient soutenir l'éclat quand il était courroucé, ses manières simples dans leur élégance, tout cet

ensemble lui donnait un aspect remarquable. Un critique sévère aurait pu, néanmoins, trouver à redire à ses longs et épais sourcils d'un noir d'ébène.

Au moral, le seigneur d'Haberville possédait toutes les qualités qui distinguaient les anciens Canadiens de noble race. Il est vrai aussi que de ce côté un moraliste lui aurait reproché d'être vindicatif: il pardonnait rarement une injure vraie ou même supposée.

°Madame d'Haberville, bonne et sainte femme, âgée de trente-six ans, entrait dans cette seconde période de beauté que les hommes préfèrent souvent à celle de la première jeunesse. Blonde, et de taille moyenne, tous ses traits étaient empreints d'une douceur angélique. Cette excellente femme ne semblait occupée que d'un seul objet: celui de faire le bonheur de tous ceux qui avaient des rapports avec elle. Les habitants l'appelaient, dans leur langage naïf, la dame achevée.

°Mademoiselle Blanche d'Haberville, moins âgée que son frère Jules, était le portrait vivant de sa mère, mais d'un caractère plutôt mélancolique que gai. Douée d'une raison au-dessus de son âge, elle avait un grand ascendant sur son frère, dont elle réprimait souvent la fougue d'un seul regard °suppliant.

Cette jeune fille, tout en paraissant concentrée en elle-même, pouvait faire preuve dans l'occasion d'une énergie surprenante.

Madame Louise de Beaumont[9], sœur cadette de madame d'Haberville, ne s'était jamais séparée d'elle depuis son mariage. Riche et indépendante, elle s'était néanmoins vouée à la famille de sa sœur aînée, pour laquelle elle professait un culte bien touchant. Prête à partager leur bonheur, elle l'était aussi à partager leurs peines, si la main cruelle du malheur s'appesantissait sur eux.

°Le lieutenant Raoul d'Haberville, ou plutôt le chevalier d'Haberville, que tout le monde appelait «mon oncle Raoul,»

était le frère cadet du capitaine; moins âgé de deux ans que lui, il n'en accusait pas moins dix ans de plus. C'était un tout petit homme que «mon oncle Raoul», à peu près aussi large que haut, et marchant à l'aide d'une canne; il aurait été très-laid, même sans que son visage eût été couturé par la petite vérole. Il est bien difficile de savoir d'où lui venait ce sobriquet: on dit bien d'un homme, il a l'air d'un père, il a l'encolure d'un père, c'est un petit père; mais on ne dit jamais de personne qu'il a l'air ou la mine d'un oncle. Toujours est-il que le lieutenant d'Haberville était l'oncle de tout le monde; ses soldats même, lorsqu'il était au service, l'appelaient, à son insu, «mon oncle Raoul.» Tel, si toutefois on peut comparer les petites choses aux grandes, Napoléon n'était pour ses grognards que «le petit caporal.»

Mon oncle Raoul était l'homme lettré de la famille d'Haberville; et partant assez pédant, comme presque tous les hommes qui sont en rapports journaliers avec des personnes moins instruites qu'eux. Mon oncle Raoul, le meilleur enfant du monde, quand on faisait ses volontés, avait un petit défaut, celui de croire fermement qu'il avait toujours raison; ce qui le rendait très-irascible avec ceux qui ne partageaient pas son opinion.

Mon oncle Raoul se piquait de bien savoir le latin, dont il lâchait souvent quelques bribes à la tête des lettrés et des ignorants. C'était des discussions sans fin avec le curé de la paroisse, sur un vers d'Horace, d'Ovide ou de Virgile, ses auteurs favoris. Le curé, d'une humeur douce et pacifique, cédait presque toujours, de guerre lasse, à son terrible antagoniste. Mais mon oncle Raoul se piquait aussi d'être un grand théologien: ce qui mettait le pauvre curé dans un grand embarras. Il tenait beaucoup à l'âme de son ami, assez mauvais sujet pendant sa jeunesse, et qu'il avait eu beaucoup de peine à mettre dans la bonne voie. Il lui fallait pourtant céder quelquefois des points peu essentiels au salut du cher oncle, crainte de l'exaspérer. Mais, dans les points

importants, il appelait à son secours Blanche, qui était l'idole de son oncle.

— Comment, mon cher oncle, disait-elle en lui faisant une caresse, n'êtes-vous pas déjà assez savant, sans empiéter sur les attributs de notre bon pasteur? Vous triomphez sur tous les autres points de discussion, ajoutait-elle en regardant finement le bon curé: soyez donc généreux, et laissez-vous convaincre sur des points qui sont spécialement du ressort des ministres de Dieu.

Et comme mon oncle Raoul ne discutait que pour le plaisir de la controverse, la paix se faisait aussitôt entre les parties belligérantes.

Ce n'était pas un °personnage de minime importance que mon oncle Raoul: c'était, au contraire, à certains égards, le personnage le plus important du manoir, depuis qu'il était retiré de l'armée; car le capitaine, que le service militaire obligeait à de longues absences, se reposait entièrement sur lui du soin de ses affaires. Ses occupations étaient, certes, très-nombreuses: il tenait les livres de recettes et de dépenses de la famille; il retirait les rentes de la seigneurie, régissait la ferme, se rendait tous les dimanches à la messe, beau temps ou mauvais temps, pour y recevoir l'eau bénite en l'absence du seigneur de la paroisse; et, entre autres menus devoirs qui lui incombaient, il tenait sur les fonts de baptême tous les enfants premiers-nés des censitaires de la seigneurie, honneur qui appartenait de droit à son frère aîné, mais dont celui-ci se déchargeait en faveur de son frère cadet*.

* Malheur au seigneur qui acceptait d'être le parrain d'un seul des enfants de ses censitaires: il lui fallait ensuite continuer à se charger de ce fardeau, pour ne point faire de jaloux. L'auteur se trouvait, le premier jour de l'an, chez un seigneur qui reçut, après l'office du matin, la visite d'une centaine de ses filleuls.

Le parrain fournissait toute la boisson qui se buvait au festin du compérage, ainsi que celle que buvait la mère de l'enfant nouveau-né, pendant sa maladie, le vin et l'eau-de-vie étant considérés comme un remède infaillible pour les femmes en couche.

Une petite scène donnera une idée de l'importance de mon oncle Raoul, dans les occasions solennelles.

Transportons-nous au mois de novembre, époque à laquelle les rentes seigneuriales sont échues[10].

Mon oncle Raoul, une longue plume d'oie fichée à l'oreille, est assis majestueusement sur un grand fauteuil, près d'une table recouverte d'un tapis de drap vert, sur laquelle repose son épée. Il prend un air sévère lorsque le censitaire se présente, sans que cet appareil imposant intimide pourtant le débiteur accoutumé à ne payer ses rentes que quand ça lui convient: tant est indulgent le seigneur d'Haberville envers ses °censitaires.

Mais, comme mon oncle Raoul tient plus à la forme qu'au fond, qu'il préfère l'apparence du pouvoir au pouvoir même, il aime que tout se passe avec une certaine solennité.

— Comment vous portez-vous, mon... mon... lieutenant? dit le censitaire, habitué à l'appeler mon oncle, à son insu.

— Bien, et toi; que me veux-tu? répond mon oncle Raoul d'un air important.

— Je suis venu vous payer mes rentes, mon... mon officier; mais les temps sont si durs, que je n'ai pas d'argent, dit Jean-Baptiste en secouant la tête d'un air convaincu.

Nescio vos[11]! s'écrie mon oncle Raoul en grossissant la voix: *reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari*[12].

— C'est bien beau ce que vous dites-là, mon... mon... capitaine; si beau que je n'y comprends rien, fait le censitaire.

— C'est du latin, ignorant! dit mon oncle Raoul; et ce latin veut dire: payez légitimement les rentes au seigneur d'Haberville, à peine d'être traduit devant toutes les cours royales, d'être condamné en première et en seconde instance à tous dépens, dommages, intérêts et loyaux coûts.

— Ça doit pincer dur, les royaux coups, dit le censitaire.

— Tonnerre! s'écrie mon oncle Raoul, en élevant les yeux vers le ciel.

— Je veux bien croire, mon... mon seigneur, que votre latin me menace de tous ses châtiments; mais j'ai eu le malheur de perdre ma pouliche du printemps.

— Comment, drôle! tu veux te soustraire, pour une chétive bête de six mois, aux droits seigneuriaux établis par ton souverain, et aussi solides que les montagnes du nord, que tu regardes, le sont sur leurs bases de roc. *Quos ego*[13]!...*

— Je crois, dit tout bas le censitaire, qu'il parle algonquin pour m'effrayer.

Et puis haut:

— C'est que, voyez-vous, ma pouliche, dans quatre ans, sera, à ce que disent tous les maquignons, la plus fine trotteuse de la Côte du Sud, et vaudra cent francs comme un sou.

— Allons, va-t'en à tous les diables! répond mon oncle Raoul, et dis à Lisette qu'elle te donne un bon coup d'eau-de-vie pour te consoler de la perte de ta pouliche. Ces coquins! ajoute mon oncle Raoul, boivent plus de notre eau-de-vie qu'ils ne paient de rentes.

L'habitant, en entrant dans la cuisine, dit à Lisette en ricanant:

— J'ai eu une rude corvée avec mon oncle Raoul; il m'a même menacé de me faire donner des coups royaux par la justice.

Comme mon oncle Raoul était très-dévot à sa manière, il ne manquait jamais de réciter son chapelet et de lire dans son livre d'heures journellement; mais aussi, par un contraste assez singulier, il employait ses loisirs à jurer, avec une verve peu édifiante, contre messieurs les Anglais, qui lui avaient cassé une

* Ces drois seigneuriaux, si solides, ont croulé dernièrement sous la pression influente d'une multitude de censitaires contre leurs seigneurs, et aux cris de: *fiat justitia! ruat cœlum!* Pauvre ciel! il y a longtemps qu'il se serait écroulé au cri de *fiat justitia*, s'il n'eût été plus solide que les institutions humaines.

jambe à la prise de Louisbourg[14]: tant cet accident, qui l'avait obligé à renoncer à la carrière des armes, lui était sensible.

Lorsque les jeunes gens °arrivèrent en face du manoir, ils furent surpris du spectacle qu'il offrait. Non seulement toutes les chambres étaient éclairées, mais aussi une partie des autres bâtisses. C'était un mouvement inusité, un va-et-vient extraordinaire. Et, comme toute la cour se trouvait aussi éclairée par ce surcroît de lumières, ils distinguèrent facilement six hommes, armés de haches et de fusils, assis sur un arbre renversé.

— Je vois, dit Arché, que °le seigneur de céans a mis ses gardes sous les armes, pour faire honneur à notre équipage, comme je l'avais prédit.

José, qui n'entendait pas le badinage sur ce sujet, passa sa pipe du côté droit au côté gauche de sa bouche, murmura quelque chose entre ses dents, et se remit à fumer avec fureur.

— Il m'est impossible d'expliquer, dit Jules en riant, pourquoi les gardes de mon père, comme tu leur fais l'insigne honneur de les appeler, sont sous les armes: à moins qu'ils ne craignent une surprise de la part de nos amis les Iroquois; mais avançons, et nous saurons bien vite le mot de l'énigme.

Les six hommes se °levèrent spontanément à leur entrée dans la cour, et vinrent souhaiter la bienvenue à leur jeune seigneur et à son ami.

— Comment, dit Jules en leur serrant la main avec affection: c'est vous, père Chouinard! c'est toi, Julien! c'est toi, Alexis Dubé! c'est vous, père Tontaine! et c'est toi, farceur de François Maurice! moi qui croyais que, profitant de mon absence, la paroisse s'était réunie en masse pour te jeter dans le fleuve Saint-Laurent, comme récompense de tous les tours diaboliques que tu fais aux gens paisibles.

— Notre jeune seigneur, dit Maurice, a toujours le petit mot pour rire; mais, si l'on noyait tous ceux qui font endiabler

les autres, il y en aurait un qui aurait bu depuis longtemps à la grande tasse.

— Tu crois! reprit Jules en riant; ça vient peut-être du mauvais lait que j'ai sucé; car rappelle-toi bien que c'est ta chère mère qui m'a nourri. Mais parlons d'autre chose. Que diable faites-vous tous ici à cette heure? Bâillez-vous à la lune et aux étoiles?

— Nous sommes °douze, dit le père Chouinard, qui faisons, à tour de relève, la garde du mai que nous devons présenter demain à votre cher père: six dans la maison qui se divertissent, et nous qui faisons le premier quart.

— J'aurais cru que le mai se serait bien gardé tout seul: je ne pense pas le monde assez fou que de laisser leur lit pour le plaisir de s'éreinter à traîner cette vénérable masse; tandis qu'il y a du bois à perdre à toutes les portes.

— Vous n'y êtes pas, notre °jeune seigneur, reprit Chouinard: il y a toujours, voyez-vous, des gens jaloux de n'être pas invités à la fête du mai; si bien que pas plus tard que l'année dernière des guerdins (gredins), qui avaient été priés de rester chez eux, eurent l'audace de scier, pendant la nuit, le mai que les habitants de Sainte-Anne devaient présenter le lendemain au capitaine Besse. Jugez quel affront pour le pauvre monde, quand ils arrivèrent, le matin, de voir leur bel arbre bon tout au plus à faire du bois de poêle!

Jules ne put s'empêcher de rire aux éclats d'un tour qu'il appréciait beaucoup.

— °Riez tant que vous voudrez, dit Tontaine, mais c'est pas toujours être chrétien que de faire de pareilles farces! vous comprenez, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que ce n'est pas qu'on craigne un tel affront pour notre bon seigneur! mais, comme il y a toujours des chétifs partout, nous avons pris nos précautions en cas d'averdingles (avanies).

— Je suis un pauvre °homme, fit Alexis Dubé; mais je ne voudrais pas, pour la valeur de ma terre, qu'une injure semblable fût faite à notre capitaine!

Chacun parla dans le même sens; et Jules était déjà dans les bras de °sa famille, que l'on continuait à pester contre les gredins, les chétifs imaginaires, qui auraient l'audace de mutiler le mai de sapin qu'on se proposait d'offrir le lendemain au seigneur d'Haberville. Il est à supposer que les libations et le réveillon pendant la veillée du mai, ainsi que l'ample déjeuner à la fourchette du lendemain, ne manquaient pas de stimuler leur zèle dans cette circonstance.

— Viens, dit Jules à son °ami après le souper: viens voir les apprêts qui se font pour le repas du matin des gens du mai. Comme ni toi, ni moi, n'avons eu l'avantage d'assister à ces fameuses noces du riche Gamache[15], qui réjouissaient tant le cœur de ce gourmand de Sancho Pança, ça pourra, au besoin, nous en donner une idée.

Tout était mouvement et confusion dans la cuisine où ils entrèrent d'abord: les voix °rieuses et glapissantes des femmes se mêlaient à celles des six hommes de relais occupés à boire, à fumer et à les agacer. Trois servantes, armées chacune d'une poêle à frire, faisaient, ou, suivant l'expression reçue, tournaient des crêpes au feu d'une immense cheminée, dont les flammes brillantes enluminaient à la Rembrandt[16] ces visages joyeux, dans toute l'étendue de cette vaste cuisine. Plusieurs voisines, assises à une grande table, versaient avec une cuillère à pot, dans les poêles, à mesure qu'elles étaient vides, la pâte liquide qui servait à confectionner les crêpes; tandis que d'autres les saupoudraient avec du sucre d'érable à mesure qu'elles s'entassaient sur des plats, où elles formaient déjà des pyramides respectables. Une grande chaudière, à moitié pleine de saindoux frémis-

sant sous l'ardeur d'un fourneau, recevait les *croquecignoles* que deux cuisinières y déposaient et retiraient sans cesse.*

Le fidèle José, l'âme, le °majordome du manoir, semblait se multiplier dans ces occasions solennelles.

Assis au bout d'une table, capot bas, les manches de la chemise retroussées jusqu'aux coudes, son éternel couteau plombé à la main, il hachait avec fureur un gros pain de sucre d'érable, tout en activant deux autres domestiques occupés à la même besogne. Il courait ensuite chercher la fine fleur et les œufs, à mesure que la pâte diminuait dans les bassins, sans oublier pour cela la table aux rafraîchissements, afin de s'assurer qu'il n'y manquait rien, et un peu aussi pour prendre un coup avec ses amis.

Jules et Arché passèrent de la °cuisine à la boulangerie, où l'on retirait une seconde fournée de pâtés en forme de croissants, longs de quatorze pouces au moins: tandis que des quartiers de veau et de mouton, des *socs* et côtelettes de porc frais, des volailles de toute espèce, étalés sur des casseroles, n'attendaient que l'appoint du four pour les remplacer. Leur dernière visite fut à la buanderie, où cuisait, dans un chaudron de dix gallons, la fricassée de porc frais et de mouton, qui faisait les délices surtout des vieillards dont la mâchoire menaçait ruine.

— Ah ça! dit Arché, c'est donc un festin de °Sardanapale[17] de mémoire assyrienne! un festin qui va durer six mois!

— Tu n'en as pourtant vu qu'une partie, dit Jules; le dessert est à l'avenant. Je croyais, d'ailleurs, que tu étais plus au fait des usages de nos habitants. Le seigneur de céans serait accusé de lésinerie, si, à la fin du repas, la table n'était aussi encombrée de mets que lorsque les convives y ont pris place. Lorsqu'un plat

* *Croquecignoles*, beignets à plusieurs branches, essentiellement canadiens. La cuisinière passe les doigts entre les branches, pour les isoler, avant de les jeter dans le saindoux bouillant.

sera vide, ou menacera une ruine prochaine, tu le verras aussitôt remplacé par les servants.*

— J'en suis d'autant plus surpris, dit Arché, que vos cultivateurs sont °généralement très-économes, plutôt portés à l'avarice qu'autrement; alors comment concilier cela avec le gaspillage qui doit se faire, pendant les chaleurs, des restes de viandes qu'une seule famille ne peut consommer?**

— Nos °habitants, dispersés à distance les uns des autres sur toute l'étendue de la Nouvelle-France, et partant privés de marchés, ne vivent, pendant le printemps, l'été et l'automne, que de salaisons, pain et laitages, et, à part les cas exceptionnels de noces, donnent très-rarement ce qu'ils appellent un festin pendant ces saisons. Il se fait, en revanche, pendant l'hiver, une grande consommation de viandes fraîches de toutes espèces; c'est bombance générale: l'hospitalité est poussée jusqu'à ses dernières limites, depuis Noël jusqu'au carême[18]. C'est un va-et-vient de visites continuelles pendant ce temps. Quatre à cinq *carrioles* contenant une douzaine de personnes arrivent; on dételle aussitôt les voitures, après avoir prié les amis de se dégreyer (dégréer) ; la table se dresse, et, à l'expiration d'une heure tout au plus, cette même table est chargée de viandes fumantes.***

---

* Cet usage était universellement répandu parmi les habitants riches, ou qui aspiraient à le paraître, ainsi que parmi les riches bourgeois des villes. La première classe de la société encombrait aussi ses tables dans les grandes occasions, mais non à cet excès.

** Les anciens habitants dépensaient un sou avec plus de répugnance que leurs descendants un louis, de nos jours. Alors riches pour la plupart, ils ignoraient néanmoins le luxe: le produit de leurs terres suffisait à tous leurs besoins. Un riche habitant, s'exécutant pour l'occasion, achetait à sa fille, en la mariant, une robe d'indienne, des bas de coton et des souliers, chez les boutiquiers: laquelle toilette passait souvent aux petits-enfants de la mariée.

*** Dégreyer (dégréer): ce terme, emprunté à la marine, est encore en usage dans les campagnes. Dégreyez-vous, dit-on, c'est-à-dire, ôtez votre redingote, etc. Quelle offre généreuse d'hospitalité que de traiter un ami comme un navire que l'on met en hivernement! Cette expression vient de nos ancêtres normande, qui étaient de grands marins.

— Vos habitants, fit Arché, doivent alors posséder la lampe d'Aladin!

— Tu comprends, dit Jules, que s'il leur fallait les apprêts de nos maisons, les femmes d'habitants, étant °pour la plupart privées de servantes, seraient bien vite obligées de restreindre leur hospitalité, ou même d'y mettre fin; mais il n'en est pas ainsi: elles jouissent même de la société sans guère plus de trouble que leurs maris.* La recette en est bien simple: elles font cuire de temps à autre, dans leurs moments de loisir, deux ou trois fournées de différentes espèces de °viandes, qu'elles n'ont aucune peine à conserver dans cet état, vu la rigueur de la saison. Arrive-t-il des visites, il ne s'agit alors que de faire réchauffer les comestibles sur leurs poêles toujours chauds à faire rôtir un bœuf pendant cette époque de l'année: les habitants détestent les viandes °froides.

C'est un vrai plaisir, ajouta Jules, de voir nos Canadiennes, toujours si gaies, préparer ces repas improvisés: de les voir toujours sur un pied ou sur l'autre, tout en fredonnant une chanson, ou se mêlant à la conversation, courir de la table qu'elles dressent à leurs viandes qui menacent de brûler, et, dans un tour de main, remédier à tout; de voir Josephte s'asseoir avec les convives, se lever vingt fois pendant le repas s'il est nécessaire pour les servir, chanter sa chanson, et finir par s'amuser autant que les autres.**

Tu me diras, sans doute, que ces viandes réchauffées perdent beaucoup de leur acabit; d'accord, pour nous qui sommes habitués à vivre d'une manière différente; mais, comme l'habitude est une seconde nature, nos habitants n'y regardent pas de si

* Les femmes de cultivateurs avaient rarement des servantes autrefois: elles en ont souvent de nos jours.

** Josephte: sobriquet que les gens de villes donnent aux femmes des cultivateurs.

Les mauvaises récoltes de blé, depuis trente ans, et surtout les sociétés de tempérance, ont, en grande partie, mis fin à cette hospitalité par trop dispendieuse[19].

près; et, comme leur goût n'est pas vicié comme le nôtre, je suis certain que leurs repas, arrosés de quelques coups d'eau-de-vie, ne leur laissent rien à envier du côté de la bonne chère. Mais, comme nous aurons à revenir sur ce sujet, allons maintenant rejoindre mes parents qui doivent déjà s'impatienter de notre absence, que je considère comme autant de temps dérobé à leur tendresse. J'ai cru te faire plaisir en t'initiant davantage à nos mœurs canadiennes de la campagne, que tu n'as jamais visitée pendant l'hiver.

La veillée se prolongea bien avant dans la nuit: on avait tant de choses à se dire! Et ce ne fut qu'après avoir reçu la bénédiction de son père, et embrassé tendrement ses autres °parents, que Jules se retira avec son ami, pour jouir d'un sommeil dont ils avaient tous deux grand besoin après les fatigues de la journée.

°CHAPITRE HUITIÈME.

Le premier jour de mai:
Labourez,
J'm'en fus planter un mai:
Labourez,
À la porte à ma mie.
Ancienne chanson.

LA FÊTE DU MAI.

IL ÉTAIT À PEINE CINQ HEURES le lendemain au matin, lorsque Jules, qui tenait de la nature du chat, tant il avait le sommeil léger, cria à de Locheill, dont la chambre touchait à la sienne, qu'il était grandement temps de se lever; mais, soit que ce dernier dormît véritablement, soit qu'il ne voulût pas répondre, d'Haberville prit le parti le plus expéditif de l'éveiller, en se levant lui-même. S'armant ensuite d'une serviette trempée dans de l'eau glacée, il entra dans la chambre de son ami, et commença sa toilette du matin, en lui lavant brusquement le visage. Mais, comme Arché, malgré ses dispositions aquatiques, ne goûtait que bien peu cette prévenance par trop officieuse, il lui arracha des mains l'instrument de torture, en fit un rouleau, qu'il lui jeta à la tête; et, se retournant de côté, il se préparait à reprendre son sommeil, quand Jules, passant aussitôt au pied du lit, lui arracha toutes ses couvertures. Force fut à la citadelle, réduite à cette extrémité, de se rendre à discrétion; mais, comme la garnison dans la personne d'Arché était plus forte que les assiégeants dans celle de Jules, de Locheill le secoua

fortement en lui demandant avec humeur si c'était la nuit où l'on ne dormait point au manoir d'Haberville. Il allait même finir par l'expulser hors des remparts, lorsque Jules, qui, tout en se débattant entre les bras puissants de son adversaire, n'en riait pas moins aux éclats, le pria de vouloir bien l'écouter un peu, avant de lui infliger une punition si humiliante pour un soldat futur de l'armée française.

— Qu'as-tu à dire pour ta justification, gamin incorrigible, dit Arché, maintenant complètement réveillé; n'est-ce pas suffisant de me faire endiabler pendant le jour, sans venir me tourmenter la nuit?

— Je °suis fâché, vraiment, dit Jules, d'avoir interrompu ton sommeil; mais, comme nos gens ont un autre mai à planter à un calvaire, chez Bélanger *de la croix*, à une bonne demi-lieue d'ici, il est entendu que celui de mon père lui sera présenté à six heures du matin; et, si tu ne veux rien perdre de cette intéressante cérémonie, il est temps de t'habiller.* Je t'avoue que je crois tout le monde comme moi, aimant tout ce qui nous rapproche de nos bons habitants: je ne connais rien de plus touchant que cette fraternité qui existe entre mon père et ses censitaires, entre notre famille et ces braves gens. D'ailleurs, comme frère d'adoption, tu auras ton rôle à jouer pendant un spectacle que tu n'as pas encore vu.

Dès que les jeunes gens eurent fait leur °toilette, ils passèrent de leur chambre dans une de celles qui donnaient sur la cour du manoir, où une scène des plus animées s'offrit à leurs regards. Une centaine d'habitants disséminés çà et là par petits groupes l'encombraient. Leurs longs fusils, leurs cornes à poudre suspendues au cou, leurs casse-tête passés dans la ceinture, la hache

* Bélanger *de la croix*, ainsi nommé à l'occasion d'un calvaire situé devant sa porte. Ces sortes de surnoms sont encore très communs dans nos campagnes, et sont donnés le plus souvent pour distinguer un membre d'une famille des autres membres du même nom.

dont ils étaient armés, leur donnaient plutôt l'apparence de gens qui se préparent à une expédition guerrière, que celle de paisibles cultivateurs.

De Locheill, que ce spectacle nouveau amusait beaucoup, voulut sortir pour se joindre aux groupes qui entouraient le manoir, °mais Jules s'y opposa en lui disant que c'était contre l'étiquette; qu'ils étaient tous censés ignorer ce qui se passait au dehors, où tout était mouvement et activité. Les uns, en effet, étaient occupés à la toilette du mai, d'autres creusaient la fosse profonde dans laquelle il devait être planté, tandis que plusieurs aiguisaient de longs coins pour le consolider. Ce mai était de la simplicité la plus primitive: c'était un long sapin ébranché et dépouillé jusqu'à la partie de sa cime, appelée le bouquet: ce bouquet, ou touffe de branches, d'environ trois pieds de longueur, toujours proportionné néanmoins à la hauteur de l'arbre, avait un aspect très-agréable tant qu'il conservait sa verdeur; mais desséché ensuite par les grandes chaleurs de l'été, il n'offrait déjà plus en août qu'un objet d'assez triste apparence. Un bâton peint en rouge, de six pieds de longueur, couronné d'une girouette peinte en vert, et ornée d'une grosse boule de même couleur que le bâton, se coulait dans les interstices des branches du bouquet, et, une fois cloué à l'arbre, complétait la toilette du mai. Il est aussi nécessaire d'ajouter que de forts coins de bois, enfoncés dans l'arbre de distance en distance, en facilitaient l'ascension, et servaient aussi de points d'appui aux *étamperches* usitées pour élever le mai.

Un coup de °fusil, tiré à la porte principale du manoir, annonça que tout était prêt. À ce signal, la famille d'Haberville s'empressa de se réunir dans le salon, afin de recevoir la députation que cette détonation faisait attendre. Le seigneur d'Haberville prit place sur un grand fauteuil; la seigneuresse s'assit à sa droite, et son fils Jules à sa gauche. Mon oncle Raoul, debout et appuyé sur son épée, se plaça en arrière du premier groupe, entre

madame Louise de Beaumont et Blanche, assises sur de modestes chaises. Arché se tint debout à gauche de la jeune seigneuresse. Ils étaient à peine placés, que deux vieillards, introduits par le majordome José, s'avancèrent vers le seigneur d'Haberville, et, le saluant avec cette politesse gracieuse, naturelle aux anciens Canadiens, lui demandèrent la permission de planter un mai devant sa porte. Cette permission octroyée, les ambassadeurs se retirèrent et communiquèrent à la foule le succès de leur mission. Tout le monde alors s'agenouilla pour demander à Dieu de les préserver de tout accident pendant cette journée.* Au bout d'un petit quart d'heure, le mai s'éleva avec une lenteur majestueuse au-dessus de la foule, pour dominer ensuite de sa tête verdoyante tous les édifices qui l'environnaient; quelques minutes suffirent pour le consolider.

Un second coup de feu annonça une nouvelle ambassade; les deux mêmes vieillards, avec leurs fusils au port d'arme, et accompagnés de deux des principaux habitants, portant, l'un, sur une assiette de faïence, un petit gobelet d'une nuance verdâtre de deux pouces de hauteur, et l'autre une bouteille d'eau-de-vie, se présentèrent, introduits par l'indispensable José, et prièrent M. d'Haberville de vouloir bien recevoir le mai qu'il avait eu la bonté d'accepter. Sur la réponse gracieusement affirmative de leur seigneur, un des vieillards ajouta:

— Plairait-il à notre seigneur d'arroser le mai avant de le noircir?

Et sur ce, il lui présenta un fusil d'une main, et de l'autre un verre d'eau-de-vie.

— Nous allons °l'arroser ensemble, mes bons amis, dit M. d'Haberville en faisant signe à José, qui, se tenant à une dis-

* Cette pieuse coutume des habitants de faire une prière avant de commencer un ouvrage qui peut les exposer à quelque danger, tel que l'érection du comble d'un édifice, etc., existe encore de nos jours. C'est un spectacle imposant de les voir se découvrir, s'agenouiller, et d'entendre un vieillard réciter, à voix haute, des prières auxquelles les autres répondent.

tance respectueuse avec quatre verres sur un cabaret remplis de la même liqueur généreuse, s'empressa de la leur offrir. Le seigneur, se levant alors, trinqua avec les quatre députés, avala d'un trait leur verre d'eau-de-vie, qu'il déclara excellente, et, prenant le fusil, s'achemina vers la porte, suivi de tous les assistants.

Aussitôt que °le seigneur d'Haberville parut sur le seuil de la porte, un jeune homme, montant jusqu'au sommet du mai avec l'agilité d'un écureuil, fit faire trois tours à la girouette en criant: Vive le roi! vive le seigneur d'Haberville! Et toute la foule répéta de toute la vigueur de ses poumons: Vive le roi! vive le seigneur d'Haberville! Pendant ce temps, le jeune gars descendait avec la même agilité, en coupant avec un casse-tête, qu'il tira de sa ceinture, tous les coins et jalons du mai.

Dès que le seigneur d'Haberville eut noirci le mai en déchargeant dessus son fusil chargé à poudre, on présenta successivement un fusil à tous les membres de sa famille, en commençant par la seigneuresse, et les femmes firent le coup de fusil comme les hommes.* Ce fut ensuite un feu de joie bien nourri qui dura une bonne demi-heure. On aurait pu croire le manoir assiégé par l'ennemi. Le malheureux arbre, si blanc avant cette furieuse attaque, semblait avoir été peint subitement en noir, tant était grand le zèle de chacun pour lui faire honneur. En effet, plus il se brûlait de poudre, plus le compliment était supposé flatteur pour celui auquel le mai était présenté.

Comme tout plaisir °prend fin, même celui de jeter sa poudre au vent, M. d'Haberville profita d'un moment où la fusillade semblait se ralentir pour inviter tout le monde à déjeuner. Chacun s'empressa alors de décharger son fusil pour faire

* Les Canadiennes, sans cesse exposées aux surprises des sauvages, savaient au besoin se servir des armes à feu.

un adieu temporaire au pauvre arbre, dont quelques éclats jonchaient la terre; et tout rentra dans le silence.*

°Le seigneur, les dames et une douzaine des principaux habitants choisis parmi les plus âgés prirent place à une table dressée dans la salle à manger habituelle de la famille. Cette table était couverte des mets, des vins et du café qui composaient un déjeuner canadien de la première société; on y avait aussi ajouté, pour satisfaire le goût des convives, deux bouteilles d'excellente eau-de-vie et des galettes sucrées en guise de pain.**

Il n'y avait rien d'offensant pour les autres convives exclus de cette table; ils étaient fiers, au contraire, des égards que l'on avait pour leurs parents et amis plus âgés qu'eux.

La °seconde table dans la chambre voisine, où trônait mon oncle Raoul, était servie comme l'aurait été celle d'un riche et ostentateur habitant en pareilles circonstances. Outre l'encombrement de viandes que le lecteur connaît déjà, chaque convive avait près de son assiette la galette sucrée de rigueur, un *croque-cignole*, une tarte de cinq pouces de diamètre, plus forte en pâte qu'en confiture, et de l'eau-de-vie à discrétion. Il y avait bien quelques bouteilles de vin sur la table auxquelles personne ne faisait attention: ça ne grattait pas assez le gosier, suivant leur expression énergique. Ce vin avait été mis plutôt pour les voisines, et les autres femmes, occupées alors à servir, qui remplaceraient les hommes après leur départ. Josephte prenait un verre ou deux de vin, sans se faire prier, mais après le petit coup d'appétit usité.

À la troisième °table, dans la vaste cuisine, présidait Jules, aidé de son ami Arché. Cette table à laquelle tous les jeunes

* Cette coutume de mutiler les mais, qui existait pendant l'enfance de l'auteur, a cessé lorsque les habitants leur substituèrent ensuite les beaux mâts, équarris sur huit faces, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui.

** Il fallait prier et supplier pour obtenir du pain à la table d'un riche habitant, un jour de noces ou de festin: la réponse était toujours: Mais, monsieur, la galette est pourtant meilleure que le pain.

gens de la fête avaient pris place, était servie exactement comme celle de mon oncle Raoul. Quoique la gaieté la plus franche régnât aux deux premières tables, on y observait, néanmoins, un certain décorum; mais, à celle du jeune seigneur, surtout à la fin du repas, qui se prolongea tard dans la matinée, c'était un brouhaha à ne plus s'entendre parler.

Le lecteur se trompe fort s'il croit que le malheureux mai jouissait d'un peu de repos après les assauts meurtriers qu'il avait déjà reçus; les convives laissaient souvent les tables, couraient décharger leurs fusils, et retournaient prendre leurs places après cet acte de courtoisie.

Au commencement du dessert, le seigneur d'Haberville, accompagné des dames, rendit visite aux convives de la seconde et de la troisième table, où ils furent reçus avec de grandes démonstrations de joie. On dit un mot affectueux à chacun; le seigneur but à la santé des censitaires, les censitaires burent à sa santé et à celle de sa famille, au milieu des détonations d'une vingtaine de coups de fusil que l'on entendait au dehors.

Cette cérémonie °terminée, M. d'Haberville, de retour à sa table, fut prié de chanter une petite chanson, à laquelle chacun se prépara à faire chorus.

Chanson du seigneur d'Haberville.

Ah! que la table
  Table, table, table
Est une belle invention!
Pour contenter ma passion,
Buvons de ce jus délectable.
Honni celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barbouille
  Bouille, bouille;
Honni celui qui n'en boira,

Et qui ne s'en barbouillera!

Lorsque je mouille
Mouille, mouille, mouille
Mon gosier de cette liqueur,
Il fait passer dedans mon cœur
Quelque chose qui le chatouille:
Honni, etc.*

À peine cette chanson était °terminée, que l'on entendit la voix sonore de mon oncle Raoul:

Oui, j'aime à boire, moi:
C'est là ma manie,
J'en conviens de bonne foi,
Chacun a sa folie:
Un buveur vit sans chagrin
Et sans inquiétude;
Bien fêter le dieu du vin,
Voilà sa seule étude.

Oui, j'aime à boire, moi:
C'est là ma manie,
J'en conviens de bonne foi:
Chacun a sa folie.
Que Joseph aux Pays-Bas
Aille porter la guerre:
Moi, je n'aime que les combats
Qu'on livre à coups de verre.
Oui, j'aime, etc.

* L'auteur a cru devoir consigner quelques-unes des anciennes chansons, probablement oubliées maintenant, que l'on chantait pendant son enfance. Plusieurs de ces chansons rappellent des réjouissances qui malheureusement dégénéraient souvent en excès, auxquels les sociétés de tempérance ont fort heureusement mis un terme.

— °À votre tour, à présent, notre jeune seigneur, s'écria-t-on à la troisième table ; les anciens viennent de nous donner l'exemple !

— De tout mon cœur, dit Jules ; et il entonna la chanson suivante :

Bacchus assis sur un tonneau,
M'a défendu de boire de l'eau,
Ni de puits, ni de fontaine.
C'est, c'est du vin nouveau,
Il faut vider les bouteilles ;
C'est, c'est du vin nouveau,
Il faut vider les pots.

Le roi de France, ni l'Empereur,
N'auront jamais eu ce bonheur ;
C'est de boire à la rasade.
C'est, etc.

Tandis que les filles et femmes fileront,
Les hommes et les garçons boiront ;
Ils boiront à la rasade.
C'est, etc.

Une fois l'exemple donné par les °nobles amphitryons, chacun s'empressa d'en profiter, et les chansons se succédèrent avec une exaltation toujours croissante. Celle du père Chouinard[1], vieux soldat français retiré du service, dans laquelle l'amour jouait un certain rôle, sans toutefois négliger son frère Bacchus, eut le plus de succès.

Chanson du père Chouinard.

Entre Paris et Saint-Denis (bis)
J'ai rencontré la belle
À la porte d'un cabaret ;
J'ai rentré avec elle.

Hôtesse! tirez-nous du vin: (bis)
Du meilleur de la cave;
Et si nous n'avons pas d'argent,
Nous vous ba'rons (baillerons) des gages.

Quels gages nous ba'rez-vous donc? (bis)
Un manteau d'écarlate
Sera pour faire des cotillons
À vos jeunes *billardes*.

Monsieur et dame, montez là-haut, (bis)
Là-haut dedans la chambre:
Vous trouverez pour vous servir
De jolies Allemandes.

Allemandes! j'en voulons pas: (bis)
Je voulons des Françaises,
Qui ont toujours la joie au cœur,
Pour nous verser à boire.

Et toutes les voix mâles des trois tables répétèrent en chœur:

Je voulons des Françaises,
Qui ont toujours la joie au cœur,
Pour nous verser à boire.

Le père Chouinard, ayant réussi à mettre fin à cet élan de galante démonstration, et ayant obtenu un moment de silence, exposa qu'il était temps de se retirer. Il remercia en termes chaleureux le seigneur d'Haberville de son hospitalité, et, fier du succès de sa chanson, il proposa de boire de nouveau à la santé des dames du manoir; ce qui fut accueilli avec enthousiasme par les nombreux convives.

La bande joyeuse se mit ensuite en marche en chantant: «Je voulons des Françaises» avec accompagnement de coups de fusil, que l'écho du cap répéta longtemps après leur départ.

°CHAPITRE NEUVIÈME.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE.

CHAQUE PAROISSE CHÔMAIT autrefois la fête de son °patron. La Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, qui tombait dans la plus belle saison de l'année, ne manquait pas d'attirer un grand concours de pèlerins, non seulement des endroits voisins, mais des lieux les plus éloignés. Le cultivateur canadien, toujours si occupé de ses travaux agricoles, jouissait alors de quelque repos, et le beau temps l'invitait à la promenade. Il se faisait de grands préparatifs dans chaque famille pour cette occasion solennelle. On faisait partout le grand ménage, on blanchissait à la chaux, on lavait les planchers que l'on recouvrait de branches d'épinette, on tuait le veau gras, et le marchand avait bon débit de ses boissons. Aussi, dès le vingt-troisième jour de juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, toutes les maisons, à commencer par le manoir seigneurial et le presbytère, étaient-elles encombrées de nombreux pèlerins.

Le seigneur offrait le pain bénit et fournissait deux jeunes messieurs et deux jeunes demoiselles de ses amis, invités même de Québec longtemps d'avance, pour faire la collecte pendant la messe solennelle, célébrée en l'honneur du saint patron de la paroisse. Ce n'était pas petite besogne que la confection de ce pain bénit et de ses accessoires de *cousins* (gâteaux), pour la multitude qui se pressait, non seulement dans l'église, mais aussi en dehors du temple, dont toutes les portes restaient ouvertes, afin de permettre à tout le monde de prendre part au saint sacrifice.

Il était entendu °que le seigneur et ses amis dînaient, ce jour-là, au presbytère, et que le curé et les siens soupaient au manoir seigneurial. Un grand nombre d'habitants, trop éloignés de leurs maisons pour y aller et en revenir entre la messe et les vêpres, prenaient leur repas dans le petit bois de cèdres, de sapins et d'épinettes qui couvrait le vallon, entre l'église et le fleuve Saint-Laurent. Rien de plus gai, de plus pittoresque que ces groupes assis sur la mousse ou sur l'herbe fraîche, autour de nappes éclatantes de blancheur, étendues sur ces tapis de verdure. Le curé et ses hôtes ne manquaient jamais de leur faire visite et d'échanger, avec les notables, quelques paroles d'amitié.

De tous côtés s'élevaient des abris, espèces de *wigwams*, couverts de branches d'érable et de bois résineux, où l'on débitait des rafraîchissements. Les traiteurs criaient sans cesse d'une voix monotone, en accentuant fortement le premier et le dernier mot: « À la bonne bière ! au bon raisin ! à la bonne pimprenelle ! » Et les papas et les jeunes amoureux, stimulés pour l'occasion, tiraient avec lenteur, du fond de leur gousset, de quoi régaler les enfants et la créature.

Les Canadiens de la campagne avaient conservé une cérémonie bien touchante de leurs °ancêtres normands: c'était le feu de joie, à la tombée du jour, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Une pyramide octogone, d'une dizaine de pieds de haut, s'érigeait en face de la porte principale de l'église; cette pyramide, recouverte de branches de sapin, introduites dans les interstices d'éclats de cèdre superposés, était d'un aspect très-agréable à la vue. Le curé, accompagné de son clergé, sortait par cette porte, récitait les prières usitées, bénissait la pyramide et mettait ensuite le feu, avec un cierge, à des petits monceaux de paille disposés aux huit coins du cône de verdure. La flamme s'élevait aussitôt pétillante, au milieu des cris de joie, des coups de fusils des assistants, qui ne se dispersaient que lorsque le tout était entièrement consumé.

Blanche d'Haberville, son frère Jules et de Locheill n'avaient pas manqué d'assister à cette joyeuse cérémonie, avec mon oncle Raoul, à qui il incombait de représenter son frère, que les devoirs de l'hospitalité devaient nécessairement retenir à son manoir. Un critique malicieux, en contemplant le cher oncle appuyé sur son épée, un peu en avant de la foule, aurait peut-être été tenté de lui trouver quelque ressemblance avec feu Vulcain[1], de boiteuse mémoire, lorsque la lueur du bûcher enluminait toute sa personne d'un reflet pourpre: ce qui n'empêchait pas mon oncle Raoul de se considérer comme le personnage le plus important de la fête.

Mon oncle Raoul avait encore une raison bien puissante d'assister au feu de joie: c'était la vente de saumon qui se faisait ce jour-là. En effet, chaque habitant, qui tendait une pêche, vendait, à la porte de l'église, le premier saumon qu'il prenait, au bénéfice des bonnes âmes, c'est-à-dire qu'il faisait dire une messe, du produit de ce poisson, pour la délivrance des âmes du purgatoire.* Le crieur annonçant le but de la vente, chacun s'empressait de surenchérir. Rien de plus touchant que cette communion des catholiques, avec ceux de leurs parents et amis que la mort a enlevés, que cette sollicitude qui s'étend jusqu'au monde invisible[2]! Nos frères des autres cultes versent bien, comme nous, des larmes amères sur le tombeau qui recèle ce qu'ils ont de plus cher au monde, mais là s'arrêtent les soins de leur tendresse!

Ma mère, quand j'étais enfant, me faisait terminer mes prières par cet appel à la miséricorde divine: «Donnez, ô mon Dieu! votre saint paradis à mes grand-père et grand-mère!» Je priais alors pour des parents inconnus et en bien petit nombre; combien, hélas! à la fin d'une longue carrière, en aurais-je à

* Cette coutume, si générale autrefois, n'est pas tout à fait tombée en désuétude: nos habitants vendent encore pour les mêmes fins, à la porte de l'église, à l'issue des offices, les prémices des produits de leurs terres, pour remercier Dieu de leur réussite.

ajouter, s'il me fallait énumérer tous les êtres chéris qui ne sont plus!

Il était nuit close depuis quelque temps, lorsque mon oncle Raoul, Blanche, Jules et de Locheill quittèrent °le presbytère, où ils avaient soupé. Le cher oncle, qui avait quelque teinture d'astronomie, expliquait à sa nièce, qu'il ramenait dans sa voiture, les merveilles de la voûte éthérée: trésors de science astronomique, dont les deux jeunes messieurs ne profitaient guère, au grand dépit du professeur d'astronomie improvisé, qui leur reprochait d'éperonner sournoisement leurs montures, plus raisonnables que les cavaliers. Les jeunes gens tout à leur gaieté, et qui respiraient le bonheur par tous les pores, pendant cette nuit magnifique, au milieu de la forêt, s'excusaient de leur mieux, et recommençaient leurs gambades, malgré les signes réitérés de Blanche, qui, aimant beaucoup son oncle, cherchait à éviter tout ce qui pouvait lui déplaire. La route était en effet d'autant plus agréable que le chemin royal était tracé au milieu d'arbres de toutes espèces qui interceptaient, de temps à autre, la vue du fleuve Saint-Laurent, dont il suivait les sinuosités, jusqu'à ce qu'une clairière offrît de nouveau ses ondes argentées.

Arrivés à une de ces °clairières, qui leur permettait d'embrasser du regard tout le panorama, depuis le cap Tourmente jusqu'à La Malbaie, de Locheill ne put retenir un cri de surprise, et s'adressant à mon oncle Raoul:

— Vous, monsieur, qui expliquez si bien les merveilles du ciel, vous plairait-il d'abaisser vos regards vers la terre, et de me dire ce que signifient toutes ces lumières qui apparaissent simultanément sur la côte du nord, aussi loin que la vue peut s'étendre? Ma foi, je commence à croire à la légende de notre ami José: le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies, dont ma nourrice berçait mon enfance dans mes montagnes d'Écosse.

— Ah! dit mon °oncle Raoul, arrêtons-nous ici un instant: ce sont les gens du nord, qui, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, écrivent à leurs parents et amis de la côte du sud. Ils ne se servent ni d'encre, ni de plume pour donner de leurs nouvelles! Commençons par Les Éboulements: onze décès de personnes adultes dans cette paroisse depuis l'automne, dont trois dans la même maison, chez mon ami Dufour: il faut que la picote, ou quelque fièvre maligne aient visité cette famille, car ce sont des maîtres hommes que ces Dufour, et tous dans la force de l'âge! Les Tremblay sont bien; j'en suis charmé: ce sont de braves gens! Il y a de la maladie chez Bonneau: probablement la grand-mère, car elle est très-âgée. Un enfant mort chez Bélair; c'était, je crois, le seul qu'ils eussent: c'est un jeune ménage.

Mon oncle Raoul continua ainsi pendant quelque temps à s'informer des nouvelles de ses amis des Éboulements, de l'Île-aux-Coudres et de la Petite-Rivière.

— Je comprends, °dit de Locheill, sans pourtant en avoir la clef: ce sont des signes convenus que se font les habitants des deux rives du fleuve, pour se communiquer ce qui les intéresse le plus.

— Oui, reprit mon oncle Raoul; et, si nous étions sur la côte du nord, nous verrions des signaux semblables sur la côte du sud. Si le feu une fois allumé, ou que l'on alimente, brûle long-temps sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle; s'il brûle en amortissant, c'est signe de maladie; s'il s'éteint tout à coup, c'est signe de mortalité. Autant de fois qu'il s'éteint subitement, autant de personnes mortes. Pour un adulte, une forte lumière; pour un enfant, une petite flamme. Les voies de communications étant assez rares, même l'été, et entièrement interceptées pendant l'hiver, l'homme, toujours ingénieux, y a suppléé par un moyen très-simple.

Les mêmes signaux, continua mon oncle Raoul, sont connus de tous °les marins, qui s'en servent dans les naufrages pour

communiquer leur détresse. Pas plus tard que l'année dernière, cinq de nos meilleurs chasseurs seraient morts de faim sur la batture aux Loups-Marins sans cette connaissance. Vers le milieu de mars, il se fit un changement si subit qu'on dût croire au printemps. En effet, les glaces disparurent du fleuve, et les outardes, les oies sauvages, les canards firent en grand nombre leur apparition. Cinq de nos chasseurs, bien munis de provisions (car le climat est traître au Canada), partent donc pour la batture; mais les outardes sont en si grande abondance qu'ils laissent leurs vivres dans le canot, qu'ils amarrent avec assez de négligence vis-à-vis de la cabane, pour courir prendre leurs stations dans le chenal où ils doivent commencer par se *percer* avant le reflux de la marée. On appelle, comme vous devez le savoir, se *percer*, creuser une fosse dans la vase, d'environ trois à quatre pieds de profondeur, où le chasseur se blottit pour surprendre le gibier, qui est très-méfiant, surtout l'outarde et l'oie sauvage. C'est une chasse de misère, car vous restez souvent accroupi sept à huit heures de suite dans ces trous, en compagnie de votre chien. L'occupation ne manque pas d'ailleurs pour tuer le temps, car il vous faut dans certains endroits vider continuellement l'eau bourbeuse qui menace de vous submerger.

Néanmoins tout était prêt et nos chasseurs s'attendaient à être amplement récompensés de leurs peines à la marée °montante, quand il s'éleva tout-à-coup une tempête épouvantable. La neige poussée par le vent était d'une abondance à ne pas voir le gibier à trois brasses du chasseur. Nos gens, après avoir patienté jusqu'au flux de la mer, qui les chassa de leurs gabions, retournèrent, de guerre lasse, à leur cabane où un triste spectacle les attendait: leur canot avait été emporté par la tempête, et il ne restait pour toutes provisions aux cinq hommes, qu'un pain et une bouteille d'eau-de-vie qu'ils avaient mis dans leur cabane à leur arrivée, afin de prendre un coup et une bouchée avant de partir pour la chasse. On tint conseil, et on se coucha sans

souper: la tempête de neige pouvait durer trois jours, et il leur serait impossible, à une distance, à peu près égale, de trois lieues des terres du nord et du sud, de faire apercevoir les signaux de détresse. Il fallait donc ménager les vivres. Ils étaient loin de leur compte; il se fit un second hiver, le froid devint très-intense, la tempête de neige dura huit jours, et à l'expiration de ce terme, le fleuve fut couvert de glaces comme en janvier.

Ils commencèrent alors à faire des signaux de détresse que l'on vit bien des deux rives °du Saint-Laurent; mais impossible de porter secours. Aux signaux de détresse succédèrent ceux de mort. Le feu s'allumait tous les soirs, et s'éteignait aussitôt; on avait déjà enregistré la mort de trois des naufragés quand plusieurs habitants touchés de compassion firent, au péril de leur vie, tout ce que l'on pouvait attendre d'hommes dévoués et courageux; mais inutilement, car le fleuve était tellement couvert de glaces que les courants emportaient les canots soit au nord-est, soit au sud-ouest, suivant le flux et reflux de la mer, sans les rapprocher du lieu du sinistre. Ce ne fut que le dix-septième jour qu'ils furent secourus par un canot monté par des habitants de l'Île-aux-Coudres. À leur arrivée, n'entendant aucun bruit dans la cabane, ils les crurent tous morts. Ils étaient néanmoins tous vivants, mais bien épuisés. Ils furent bien vite sur pied, après les précautions d'usage; mais ils promirent bien, quoiqu'un peu tard, que leur première besogne en abordant une île, même en été, serait de mettre leur canot hors de toute atteinte de la marée(*a*).

Mon oncle Raoul, après avoir longtemps parlé, finit comme tout le monde par se taire.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher oncle, dit Blanche, qu'une chanson, pendant cette belle nuit si calme, le long des rives du prince des fleuves, ajouterait beaucoup au charme de notre promenade?

— Oh! oui! une chanson, dirent les jeunes gens.

C'était prendre le chevalier par son sensible. Il ne se fit pas prier, et chanta, de sa superbe voix de ténor, la chanson suivante qu'il affectionnait singulièrement, comme chasseur redoutable avant sa blessure. Tout en avouant qu'elle péchait contre les règles de la versification, il affirmait que ces défauts étaient rachetés par des images vives d'une grande fraîcheur.

Chanson de mon oncle Raoul.

Me promenant sur le tard,
Le long d'un bois à l'écart,
°Chassant bécasse et perdrix
Dans ce bois joli,
Tout à travers les roseaux
J'en visai une;
Tenant mon fusil bandé
Tout prêt à °tirer.

J'entends la voix de mon chien,
Du chasseur le vrai soutien;
J'avance et je crie tout haut
À travers les roseaux,
D'une voix d'affection
Faisant ma ronde,
J'aperçus en faisant mon tour
Un gibier d'amour.

Je vis une rare beauté
Dedans ce bois écartée,
Assise le long d'un fossé,
Qui s'y reposait.
Je tirai mon coup de fusil
Pas bien loin d'elle;
La belle jeta un si haut cri,
Que le bois retentit.

Je lui ai dit, mon cher cœur,
Je lui ai dit avec douceur:
Je suis un vaillant chasseur,
De moi n'ayez point peur.
En vous voyant, ma belle enfant,
Ainsi seulette,
Je veux être votre soutien
Et vous faire du bien.

— Rassurez-moi, je vous prie,
Car de peur je suis saisie:
Je me suis laissée anuiter,
Je me suis écartée;
Ah! montrez-moi le chemin
De mon village,
Car sans vous, mon beau monsieur,
Je mourrais sur les lieux.

— La belle, donnez-moi la main,
Votre chemin n'est pas loin;
Je puis vous faire ce plaisir,
J'en ai le loisir;
Mais, avant que de nous quitter,
Jolie mignonne,
Voudriez-vous bien m'accorder
Un tendre baiser?

— Je ne saurais vous refuser,
Je veux bien vous récompenser:
Prenez-en deux ou bien trois,
C'est à votre choix:
Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service!
— C'est pour moi beaucoup d'honneur,
Adieu donc, cher cœur.

— Diable! dit Jules, monsieur le chevalier, vous n'y allez pas de main morte! Je gage, moi, que vous deviez être un furieux galant parmi les femmes dans votre jeunesse, et que vous avez fait bien des victimes! Eh! Eh! n'est-ce pas, cher oncle? de grâce racontez-nous vos prouesses.

— Laid, laid, mon petit-fils, fit mon oncle Raoul en se rengorgeant, mais plaisant aux femmes.

Jules allait continuer sur ce ton; mais, voyant les gros yeux que lui faisait sa sœur, tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire, il reprit le refrain du dernier couplet:

Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service!
— C'est pour moi beaucoup d'honneur.
Adieu donc, cher cœur.

Les jeunes °gens continuaient à chanter en chœur, lorsqu'ils virent, en arrivant à une clairière, un feu dans le bois, à une petite distance du chemin.

— C'est la sorcière du domaine, dit mon oncle Raoul.

— J'ai toujours oublié de m'informer pourquoi on l'appelle la sorcière du domaine, dit Arché.

— Parce qu'elle a établi son domicile de prédilection dans ce bois, autrefois le domaine d'Haberville, repartit mon oncle Raoul. Mon frère l'a échangé pour le domaine actuel, afin de se rapprocher de son moulin de Trois-Saumons.

— Allons rendre visite à la pauvre Marie, dit Blanche; elle m'apportait, le printemps, dans mon enfance, les premières fleurs de la forêt et les premières fraises de la saison.

Mon oncle Raoul fit bien quelques objections, vu l'heure avancée; mais, comme il ne pouvait rien refuser à son aimable nièce, on attacha les chevaux à l'entrée d'un taillis, et on se rendit près de la °sorcière.

L'habitation de la pauvre Marie ne ressemblait en rien à celle de la sibylle de Cumes[3], ni à l'antre d'aucune sorcière ancienne

ou moderne. C'était une cabane de pièces sur pièces, de poutres non équarries, tapissée en dedans de mousse de diverses couleurs, et dont le toit en forme de cône était recouvert d'écorce de bouleau et de branches d'épinette.

Marie, assise à la porte de la cabane sur un arbre renversé, veillait à la cuisson d'une grillade qu'elle tenait dans une poêle à frire, au-dessus d'un feu entouré de pierres pour l'empêcher de s'étendre. Elle ne fit aucune attention aux visiteurs, mais continua, à son ordinaire, une conversation commencée avec un être invisible, derrière elle, à qui elle répétait sans cesse, en faisant le geste de le chasser tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche qu'elle agitait en arrière: «Va-t'en! va-t'en! c'est toi qui amènes l'Anglais pour dévorer le Français!»

— Ah ça! prophétesse de malheur, dit mon oncle Raoul, quand tu auras fini de parler au diable, voudrais-tu bien me dire ce que signifie cette °menace?

— Voyons, Marie, ajouta Jules, dis-nous donc si tu crois, vraiment, parler au diable. Tu peux en imposer aux habitants; mais tu dois savoir que nous n'ajoutons pas foi à de telles bêtises.

— Va-t'en! va-t'en! continua la sorcière en faisant les mêmes gesticulations, c'est toi qui amènes l'Anglais pour dévorer le Français.

— Je vais lui parler, °dit Blanche: elle m'aime beaucoup; je suis sûre qu'elle me répondra.

S'approchant alors, elle lui mit la main sur l'épaule, et lui dit de sa voix la plus douce:

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, ma bonne Marie? Est-ce que tu ne reconnais pas ta petite seigneuresse, comme tu m'appelais quand j'étais enfant?

La pauvre femme interrompit son °monologue, et regarda la belle jeune fille avec tendresse. Une larme même s'arrêta dans ses yeux sans pouvoir couler: cette tête fiévreuse et toujours brûlante en contenait si peu!(*b*).

— Pourquoi, ma chère °Marie, dit Mademoiselle d'Haberville, mènes-tu cette vie sauvage et vagabonde? Pourquoi vivre dans les bois, toi la femme d'un riche habitant, toi la mère d'une nombreuse famille? Tes pauvres petits enfants, élevés par des femmes étrangères, auraient pourtant bien besoin des soins de leur bonne mère! Je viendrai te chercher après la fête avec maman et nous te ramènerons chez toi: elle parlera à ton mari qui t'aime toujours; tu dois être bien malheureuse!

La pauvre femme bondit sur son siége, et ses yeux lancèrent des flammes, lorsque debout, pâle de colère, elle s'écria en regardant les assistants:

— Qui ose parler de mes malheurs?...

Est-ce la belle jeune fille, l'orgueil de ses parents, qui ne sera jamais épouse et mère?

Est-ce la noble et riche demoiselle, élevée entre la soie et le coton, qui n'aura bientôt comme moi qu'une cabane pour abri? Malheur! Malheur! Malheur!

Elle se releva tout à coup avant de s'enfoncer dans la forêt, et s'écria de nouveau en voyant °Jules très-affecté:

— Est-ce bien Jules d'Haberville qui s'apitoie sur mes malheurs? Est-ce bien Jules d'Haberville, le brave entre les braves, dont je vois le corps sanglant traîné sur les plaines d'Abraham? Est-ce bien lui qui ensanglante le dernier glorieux champ de bataille de ma patrie? Malheur! Malheur! Malheur!

— Cette pauvre femme me fait beaucoup de peine, dit de Locheill, comme elle se préparait à rentrer dans le fourré.

Elle °l'entendit, se retourna pour la dernière fois, se croisa les bras, et lui dit avec un calme plein d'amertume:

— Garde ta pitié pour toi, Archibald de Locheill: la folle du domaine n'a pas besoin de ta pitié! garde-la pour toi et tes amis! garde-la pour toi-même lorsque contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un cœur noble et généreux! Garde ta pitié pour tes

amis, ô Archibald de Locheill! lorsque tu promèneras la torche incendiaire sur leurs paisibles habitations: lorsque les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants fuiront devant toi comme les brebis à l'approche d'un loup furieux! Garde ta pitié; tu en auras besoin lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appelles ton frère! Je n'éprouve, à présent, qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill! c'est celle de ne pouvoir te maudire! Malheur! Malheur! °Malheur!

Et elle disparut dans la forêt.

— Je veux qu'un Anglais m'étrangle, dit mon oncle Raoul, si Marie la folle n'était pas ce soir le type de toutes les sorcières chantées par les poètes anciens et modernes: je ne sais sur quelle herbe elle a marché, elle toujours si polie, si douce avec nous.

Tous convinrent qu'ils ne l'avaient °jamais entendue parler sur ce ton. On fit le reste du chemin en silence; car, sans ajouter foi à ses paroles, elles avaient néanmoins laissé dans leur âme un fond de tristesse.

Mais ce léger nuage fut bientôt dissipé, à leur arrivée au manoir, où ils trouvèrent une société nombreuse.

De joyeux éclats de rire °se faisaient entendre du chemin même, et l'écho du cap répétait le refrain:

Ramenez vos moutons, bergère,
Belle bergère, vos moutons.

Les danseurs avaient rompu un des chaînons de cette danse ronde, et parcouraient en tous sens la vaste cour du manoir à la file les uns des autres. On entoura la voiture du chevalier, la chaîne se renoua, et l'on fit quelques tours de danse en criant à mademoiselle d'Haberville: «Descendez, belle bergère».

Blanche sauta légèrement °de voiture; le chef de la danse s'en empara, et se mit à chanter:

C'est la plus belle de céans, (bis)
Par la main je vous la prends, (bis)
Je vous la passe par derrière,
Ramenez vos moutons, bergère:
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Vos moutons, vos moutons, ma bergère,
Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons[4].

On fit encore plusieurs rondes autour de la voiture du chevalier en chantant:

Ramenez, ramenez, ramenez donc,
Belle bergère, vos moutons.

On rompit encore la chaîne; et toute la bande joyeuse enfila dans le manoir en dansant et chantant le joyeux refrain.

Mon oncle Raoul, délivré à la fin de ces danseurs impitoyables, descendit comme il put de voiture pour rejoindre la société à la table du réveillon.

°CHAPITRE DIXIÈME.

> Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes.
>
> CHAMFORT[1].

> J'ai été prodigieusement fier jusqu'à quarante-cinq ans; mais le malheur m'a bien courbé et m'a rendu aussi humble que j'étais fier. Ah! c'est une grande école que le malheur! j'ai appris à me courber et à m'humilier sous la main de Dieu.
>
> CHÊNEDOLLÉ[2].

LE BON GENTILHOMME.

LES DEUX MOIS que Jules devait passer avec sa °famille, avant son départ pour l'Europe, étaient déjà expirés, et le vaisseau dans lequel il avait pris passage devait faire voile sous peu de jours. De Locheill était à °Québec, occupé aux préparatifs d'un voyage qui, en moyenne, ne devait pas durer moins de deux mois. Il fallait d'amples provisions, et Monsieur d'Haberville avait chargé de ces soins le jeune Écossais, tandis que de leur côté la mère et la sœur de Jules encombraient les valises des jeunes gens de toutes les douceurs que leur tendresse prévoyante pouvait leur suggérer. Plus approchait le temps d'une séparation qui pouvait être éternelle, plus Jules était empressé auprès de ses bons parents, qu'il ne quittait guère. Il leur dit cependant un jour:

— J'ai promis, comme vous savez, au bon gentilhomme d'aller coucher chez lui avant mon départ pour l'Europe; je serai de retour demain au matin pour déjeuner avec vous.

Ce disant, il prit son fusil, et s'achemina vers la forêt, tant pour chasser que pour abréger la route.

Monsieur d'Egmont, que tout le monde °appelait «le bon gentilhomme,» habitait une maisonnette, située sur la rivière des Trois-Saumons, à environ trois quarts de lieue du manoir. Il vivait là avec un fidèle domestique, qui avait partagé sa bonne et sa mauvaise fortune. André Francœur était du même âge que son maître, et son frère de lait; compagnon des jeux de son enfance, plutôt son ami, son confident, que son valet de chambre, dans un âge plus avancé, André Francœur avait trouvé aussi naturel de s'attacher à lui, lorsque la main de fer du malheur l'eut étreint, que lorsqu'en ses jours prospères, il le suivait dans ses parties de plaisir, et recevait les cadeaux dont le comblait sans cesse son bon et généreux maître.

°Le bon gentilhomme et son domestique vivaient alors d'une petite rente, produit d'un capital qu'ils avaient mis en commun. On pouvait même dire que les épargnes du valet surpassaient celles du maître, provenant d'une petite pension alimentaire que lui faisait sa famille lorsqu'il vivait en France. Était-ce bien honorable à monsieur d'Egmont de vivre en partie des épargnes de Francœur? chacun répondra non; mais le bon gentilhomme raisonnait autrement:

— J'ai été riche autrefois, j'ai dépensé la plus grande partie de ma fortune à obliger mes amis, j'ai répandu mes bienfaits sur tous les hommes indifféremment, et mes nobles amis ne m'ont payé que d'ingratitude. André seul s'est montré reconnaissant; André seul m'a prouvé qu'il avait un noble cœur: je puis donc, sans manquer à la délicatesse, associer ma fortune à la sienne, comme je l'eusse fait avec un homme de mon rang, s'il s'en fût

trouvé un seul, un seul assez généreux pour imiter mon valet; d'ailleurs, au dernier vivant la succession.

Lorsque Jules °arriva, le bon gentilhomme était occupé à sarcler un carré de laitues dans son jardin. Tout à sa besogne, il ne vit point son jeune ami, qui, appuyé sur l'enclos, le contemplait en silence en écoutant son °monologue.

— Pauvre insecte! disait le bon gentilhomme, pauvre petit insecte! j'ai eu le malheur de te blesser, et voilà que les autres fourmis, naguère tes amies, se précipitent sur toi pour te dévorer! Ces petites bêtes sont donc aussi cruelles que les hommes! Je vais te secourir: et vous, mesdames les fourmis, merci de la leçon; j'ai meilleure opinion maintenant de mes semblables.

— Pauvre misanthrope! pensa Jules; il faut donc qu'il ait bien souffert, ayant une âme si sensible!

Et, se retirant alors sans bruit, il entra par la porte du °jardin.

Monsieur d'Egmont poussa un cri de joie en voyant son jeune ami, et l'embrassa avec affection: il l'avait vu élever, et l'aimait comme son fils. Quoiqu'il eût constamment refusé, depuis trente ans qu'il vivait dans la seigneurie du capitaine d'Haberville, de venir vivre au manoir, avec son fidèle domestique, il y faisait cependant de fréquentes visites, qui duraient souvent au-delà d'une semaine, surtout en l'absence des étrangers; car, sans éviter positivement la société, il avait trop souffert dans ses rapports avec les hommes de sa classe, pour se mêler cordialement à leurs joies bruyantes.

Monsieur d'Egmont, quoique pauvre, ne laissait pas de faire beaucoup de bien: il consolait les affligés, visitait les malades, les soignait avec des simples, dont ses études botaniques lui avaient révélé les vertus secrètes; et, si ses charités n'étaient pas abondantes, elles étaient distribuées de si bon cœur, avec tant de délicatesse, que les pauvres en étaient plus touchés que de celles plus considérables de bien des riches. On semblait en

conséquence avoir oublié son nom pour ne l'appeler que le bon gentilhomme.

°Lorsque Monsieur d'Egmont et son jeune ami entrèrent dans la maison après une courte promenade aux alentours, André mettait sur la table un plat de truites de la plus belle apparence et un plat de tourtes à la crapaudine couvertes de cerfeuil cru.

— C'est un souper peu dispendieux, dit le bon gentilhomme; j'ai pris les truites moi-même, devant ma porte, il y a une heure environ, et André a tué les tourtes ce matin au soleil levant, dans cet arbre sec à demi-portée de fusil de ma maison: tu vois que, sans être seigneur, j'ai vivier et colombier sur mon domaine. Maintenant une salade de laitue à la crème, une jatte de framboises, une bouteille de vin: et voilà ton souper, Jules, mon ami!

— Et jamais vivier et colombier, dit celui-ci, n'auront fourni un meilleur repas à un chasseur affamé.

°Le repas fut très-gai, car Monsieur d'Egmont semblait, malgré son grand âge, avoir retrouvé la gaieté de sa jeunesse, pour fêter son jeune ami. Sa conversation, toujours amusante, était aussi très-instructive; car, s'il avait beaucoup pratiqué les hommes dans sa jeunesse, il avait aussi trouvé dans l'étude une distraction à ses malheurs.

— Comment trouves-tu ce vin? dit-il à Jules, qui, mangeant comme un loup, avait déjà avalé quelques rasades.

— Excellent, sur mon honneur.

— Tu es connaisseur, mon ami, reprit Monsieur d'Egmont; car, si l'âge doit améliorer les hommes et le vin, celui-ci doit être bien bon, et moi je devrais arriver à la perfection, car me voilà bien vite nonagénaire.

— Aussi, dit Jules, vous appelle-t-on le °bon gentilhomme.

— Les Athéniens, mon fils, bannissaient Aristides[3] en l'appelant le juste. Mais laissons les hommes et parlons du vin: j'en

bois rarement moi-même; j'ai appris à m'en passer comme de bien d'autres objets de luxe inutiles au bien-être de l'homme, et je jouis encore d'une santé parfaite. Ce vin, que tu trouves excellent, est plus vieux que toi: son âge serait peu pour un homme; c'est beaucoup pour du vin. Ton père m'en envoya un panier le jour de ta naissance; car il était si heureux, qu'il fit des cadeaux à tous ses amis. Je l'ai toujours conservé avec beaucoup de soin, et je n'en donne que dans les rares occasions comme celle-ci. À ta santé, mon cher fils; succès à toutes tes entreprises, et lorsque tu seras de retour dans la Nouvelle-France, promets-moi de venir souper ici et boire une dernière bouteille de ce vin, que je garderai pour toi.

Tu me regardes avec étonnement; tu crois qu'il est probable qu'à ton retour j'aurai depuis longtemps payé cette dernière dette que le débiteur le plus récalcitrant doit à la nature! Tu te trompes, mon cher fils; un homme comme moi ne meurt pas. Mais, tiens, nous avons maintenant fini de souper; laissons la table du festin, et allons nous asseoir *sub tegmine fagi*[4], c'est-à-dire au pied de ce superbe noyer, dont les branches touffues se mirent dans les eaux limpides de cette charmante rivière.

Le temps était magnifique: quelques rayons °de lune, alors dans son plein, se jouaient dans l'onde, à leurs pieds. Le murmure de l'eau faisait seul diversion au calme de cette belle nuit canadienne. Monsieur d'Egmont garda le silence pendant quelques minutes, la tête penchée sur son sein; et Jules, respectant sa rêverie, se mit à tracer sur le sable, avec son doigt, quelques lignes géométriques.

— J'ai beaucoup désiré, mon cher Jules, dit le °bon gentilhomme, de m'entretenir avec toi avant ton départ pour l'Europe, avant ton entrée dans la vie des hommes. Je sais bien que l'expérience d'autrui est peu profitable, et qu'il faut que chacun paie le tribut de sa propre inexpérience; n'importe, j'aurai toujours la consolation de t'ouvrir mon cœur, ce cœur

qui devrait être desséché depuis longtemps, mais qui bat toujours avec autant de force que lorsque, viveur infatigable, je conduisais les bandes joyeuses de mes amis, il y a déjà plus d'un demi-siècle. Tu me regardais tantôt, mon fils, avec étonnement, lorsque je te disais qu'un homme comme moi ne meurt pas: tu pensais que c'était une métaphore; j'étais pourtant bien sincère dans le moment. J'ai imploré la mort tant de fois à deux genoux, que j'ai fini par cesser presque d'y croire. Les païens en avaient fait une divinité: c'était sans doute pour l'implorer dans les grandes infortunes. Si la physiologie nous enseigne que nos souffrances sont en raison de la sensibilité de nos nerfs, et partant de toute notre organisation, j'ai alors souffert, ô mon fils! ce qui aurait tué cinquante hommes des plus robustes.

°Le bon gentilhomme se tut de nouveau, et Jules lança quelques petits cailloux dans la rivière.

— Voilà, reprit le vieillard, cette onde qui coule si paisiblement à nos pieds; elle se mêlera, dans une heure tout au plus, aux eaux plus agitées du grand fleuve, dont elle subira les tempêtes, et, dans quelques jours, mêlée aux flots de l'Atlantique, elle sera le jouet de toute la fureur des ouragans qui soulèvent ses vagues jusqu'aux nues. Voilà l'image de notre vie! Tes jours, jusqu'ici, ont été aussi paisibles que les eaux de ma petite rivière; mais bien vite tu seras ballotté sur le grand fleuve de la vie, pour être exposé ensuite aux fureurs de cet immense océan humain qui renverse tout sur son passage! Je t'ai vu naître, d'Haberville; j'ai suivi, d'un œil attentif, toutes les phases de ta jeune existence; j'ai étudié avec soin ton caractère, et c'est ce qui me fait désirer l'entretien que nous avons aujourd'hui; car jamais ressemblance n'a été plus parfaite qu'entre ton caractère et le mien. Comme toi, je suis né bon, sensible, généreux jusqu'à la prodigalité. Comment se fait-il alors que ces dons si précieux, qui devaient m'assurer une heureuse existence, aient été la cause de tous mes malheurs? comment se fait-il, ô mon

fils! que ces vertus, tant prisées par les hommes, se soient soulevées contre moi comme autant d'ennemis acharnés à ma perte? comment se fait-il que, vainqueurs impitoyables, elles m'aient abattu et roulé dans la poussière? Il me semble pourtant que je méritais un meilleur sort. Né, comme toi, de parents riches, qui m'idolâtraient, il m'était sans cesse facile de suivre les penchants de ma nature bienfaisante. Je ne cherchais, comme toi, qu'à me faire aimer de tout ce qui m'entourait. Comme toi, je m'apitoyais, dans mon enfance, sur tout ce que je voyais souffrir, sur l'insecte que j'avais blessé par inadvertance, sur le petit oiseau tombé de son nid. Je pleurais sur le sort du petit mendiant déguenillé, qui me racontait ses misères; je me dépouillais pour le couvrir, et, si mes parents, tout en me grondant un peu, n'eussent veillé sans cesse sur ma garde-robe, le fils du riche Monsieur d'Egmont aurait été le plus mal vêtu de tous les enfants du collége où il pensionnait. Inutile d'ajouter que, comme toi, ma main était sans cesse ouverte à tous mes camarades; suivant leur expression, «je n'avais rien à moi.» C'est drôle, après tout, continua le bon gentilhomme en fermant les yeux, comme se parlant à lui-même, c'est drôle que je n'aie alors éprouvé aucune ingratitude de la part de mes jeunes compagnons! L'ingratitude est-elle le partage de l'homme fait? Ou, est-ce un piège que cette charmante nature humaine tend à l'enfant bon, confiant et généreux, pour mieux le dépouiller ensuite lorsque la poule sera plus grasse? Je m'y perds; mais non: l'enfance, l'adolescence ne peuvent être aussi dépravées! Ça serait à s'arracher les cheveux de désespoir, à maudire...

Et toi, °Jules, reprit le vieillard après cet *a parte*, as-tu déjà éprouvé l'ingratitude de ceux que tu as obligés, cette ignoble ingratitude qui vous frappe de stupeur, qui perce le cœur comme une aiguille d'acier?

— Jamais! dit le jeune homme.

— C'est alors l'intérêt, conséquence naturelle de la civilisation, qui cause l'ingratitude; plus l'homme a de besoins, plus il doit être ingrat. Ceci me rappelle une petite anecdote, qui trouve sa place ici. Il y a environ vingt ans qu'un pauvre sauvage, de la tribu des Hurons, arriva chez moi dans un état bien pitoyable (*a*). C'était le printemps; il avait fait une longue et pénible marche, passé à la nage des ruisseaux glacés, ayant bien chaud, en sorte qu'il était attaqué d'une pleurésie violente, accompagnée d'une inflammation de poumons des plus alarmantes. Je jugeai qu'une abondante saignée pouvait seule lui sauver la vie. Je n'avais jamais phlébotomisé, et je fis, avec mon canif, mes premières armes dans cet art sur l'homme de la nature. Bref, des simples, des soins assidus opérèrent une guérison; mais la convalescence fut longue: il resta plus de deux mois chez moi. Au bout d'un certain temps, André et moi parlions le huron comme des indigènes. Il me raconta qu'il était un grand guerrier, un grand chasseur, mais que l'usage immodéré de l'eau-de-feu avait été sa ruine; qu'il avait une forte dette à payer, mais qu'il serait plus sage à l'avenir. Ses remerciements furent aussi courts que ses adieux:

— Mon cœur est trop plein pour parler longtemps, dit-il; le guerrier huron ne doit pas pleurer comme une femme: merci, mes frères.

Et il s'enfonça dans la forêt.

°J'avais complètement oublié mon indigène, lorsqu'au bout de quatre ans, il arriva chez moi avec un autre sauvage. Ce n'était plus le même homme que j'avais vu dans un si piteux état: il était vêtu splendidement, et tout annonçait chez lui le grand guerrier et le grand chasseur, qualités inséparables chez les naturels de l'Amérique du Nord. Lui et son compagnon déposèrent, dans un coin de ma chambre, deux paquets de marchandises de grande valeur: car ils contenaient les pelleteries les plus riches, les plus brillants mocassins brodés en porc-épic, les

ouvrages les plus précieux en écorce, et d'autres objets dont les sauvages font commerce avec nous. Je le félicitai alors sur la tournure heureuse qu'avaient prise ses affaires.

— Écoute, mon frère, me dit-il, et fais attention à mes paroles. Je te dois °beaucoup, et je suis venu payer mes dettes. Tu m'as sauvé la vie, car tu connais bonne médecine. Tu as fait plus, car tu connais aussi les paroles qui entrent dans le cœur: d'un chien d'ivrogne que j'étais, je suis redevenu l'homme que le Grand-Esprit a créé. Tu étais riche, quand tu vivais de l'autre côté du grand lac. Ce wigwam est trop étroit pour toi: construis-en un qui puisse contenir ton grand cœur. Toutes ces marchandises t'appartiennent.

Je fus touché °jusqu'aux larmes de cet acte de gratitude de la part de cet homme primitif: j'avais donc trouvé deux hommes reconnaissants dans tout le cours d'une longue vie: le fidèle André, mon frère de lait, et ce pauvre enfant de la nature qui, voyant que je ne voulais accepter de ses dons qu'une paire de souliers de caribou, poussa son cri aigu «houa», en se frappant la bouche de trois doigts, et se sauva à toutes jambes, suivi de son compagnon. Malgré mes recherches, je n'en ai eu depuis ni vent ni nouvelle. Notre respectable curé se chargea de vendre les marchandises, dont le produit, avec l'intérêt, a été distribué dernièrement aux sauvages de sa tribu.

Le °bon gentilhomme soupira, se recueillit un instant, et reprit la suite de sa narration:

— Je vais maintenant, mon cher Jules, te faire le récit de la période la plus heureuse et la plus malheureuse de ma vie: cinq ans de bonheur! cinquante ans de souffrances! Ô mon Dieu! une journée, une seule journée de ces joies de ma jeunesse, qui me fasse oublier tout ce que j'ai souffert! Une journée de cette joie délirante qui semble aussi aiguë que la douleur physique! Oh! une heure, une seule heure de ces bons et vivifiants éclats de rire, qui dilatent le cœur à le briser, et qui, comme une coupe

rafraîchissante du Léthé[5], effacent de la mémoire tout souvenir douloureux! Que mon cœur était léger, lorsqu'entouré de mes amis, je présidais la table du festin! Un de ces heureux jours, ô mon Dieu! où je croyais à l'amitié sincère, où j'avais foi en la reconnaissance, où j'ignorais l'ingratitude!

°Lorsque j'eus complété mes études, toutes les carrières me furent ouvertes; je n'avais qu'à choisir: celle des armes s'offrait naturellement à un homme de ma naissance; mais il me répugnait de répandre le sang de mes semblables. J'obtins une place de haute confiance dans les bureaux. Avec mes dispositions, c'était courir à ma perte. J'étais riche par moi-même; mon père m'avait laissé une brillante fortune, les émoluments de ma place étaient considérables, je maniais à rouleaux l'or, que je méprisais.

Je ne chercherai °pas, fit le bon gentilhomme en se frappant le front avec ses deux mains, à pallier mes folies pour accuser autrui de mes désastres; oh! non! mais il est une chose certaine, c'est que j'aurais pu suffire à mes propres dépenses, mais non à celles de mes amis, et à celles des amis de mes amis, qui se ruèrent sur moi comme des loups affamés sur une proie facile à dévorer. Je ne leur garde aucune rancune: ils agissaient suivant leur nature: quand la bête carnassière a faim, elle dévore tout ce qu'elle rencontre. Incapable de refuser un service, ma main ne se ferma plus; je devins non seulement leur banquier, mais, si quelqu'un avait besoin d'une caution, d'un endossement de billet, ma signature était à la disposition de tout le monde. C'est là, mon cher Jules, ma plus grande erreur; car je puis dire en toute vérité que j'ai été obligé de liquider leurs dettes, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, de mes propres deniers, même dans mes plus grands embarras, pour sauver mon crédit et éviter une ruine d'ailleurs imminente. Un grand poète anglais a dit: «Ne prête, ni n'emprunte, si tu veux conserver tes amis[6].» Donne, mon cher fils, donne à pleines mains, puisque c'est un penchant

irrésistible chez toi; mais, au moins, sois avare de ta signature: tu seras toujours à la gêne, mais tu éviteras les malheurs qui ont empoisonné mon existence pendant un demi-siècle.

Mes affaires privées étaient tellement mêlées avec celles de mon bureau que je fus °assez longtemps sans m'apercevoir de leur état alarmant. Lorsque je découvris la vérité après un examen de mes comptes, je fus frappé comme d'un coup de foudre. Non seulement j'étais ruiné, mais aussi sous le poids d'une défalcation considérable! Bah! me dis-je, à la fin, que m'importe la perte de mes biens! que m'importe l'or que j'ai toujours méprisé! que je paie mes dettes; je suis jeune, je n'ai point peur du travail, j'en aurai toujours assez. Qu'ai-je à craindre d'ailleurs? mes amis me doivent des sommes considérables. Témoins de mes difficultés financières, non seulement ils vont s'empresser de s'acquitter envers moi, mais aussi, s'il est nécessaire, de faire pour moi ce que j'ai fait tant de fois pour eux. Que j'étais simple, mon cher fils, de juger les autres par moi-même! J'aurais, moi, remué ciel et terre pour sauver un ami de la ruine; j'aurais fait les plus grands sacrifices. Que j'étais simple et crédule! ils ont eu raison, les misérables, de se moquer de moi!

Je fis un état de mes créances, de la valeur de °mes propriétés, et je vis clairement que mes rentrées faites, mes immeubles vendus, je n'étais redevable que d'une balance facile à couvrir à l'aide de mes parents. La joie rentra dans mon cœur. Que je connaissais peu les hommes! Je fis part, en confidence, de mes embarras à mes débiteurs. Je leur dis que je me confiais à leur amitié pour garder la chose secrète, que le temps pressait, et que je les priais de me rembourser sous le plus court délai. Je les trouvai froids comme j'aurais dû m'y attendre. Plusieurs auxquels j'avais prêté, sans reconnaissance par écrit de leur part, avaient même oublié ma créance! Ceux dont j'avais les billets me dirent que c'était peu généreux de les prendre au dépourvu; qu'ils n'auraient jamais attendu cela d'un ami. Le plus grand

nombre, qui avaient eu des transactions à mon bureau, prétendirent effrontément que j'étais leur débiteur. Ils avaient raison, je leur devais une bagatelle; mais eux me devaient des sommes considérables. Je leur demandai à régler; on me le promit, mais on n'en fit rien: on se plut, au contraire, à saper mon crédit en publiant que j'étais ruiné et que j'avais le front de réclamer des dettes imaginaires. On fit plus: on me tourna en ridicule en disant que j'étais un fou prodigue. Un d'eux, farceur quand même, qui dix-huit mois auparavant n'avait conservé une place, qu'il devait perdre pour abus de confiance, que par les secours pécuniaires que je lui donnai et dont le secret mourra dans mon cœur, fut intarissable de verve satirique à mes dépens; ses plaisanteries eurent un succès fou parmi mes anciens amis. Ce dernier trait d'ingratitude m'accabla.

Un seul, oui un seul, et celui-là n'était qu'une °simple connaissance que j'avais rencontrée quelquefois en société, ayant eu vent de la ruine qui me menaçait, s'empressa de me dire:

— Nous avons eu des affaires ensemble: voici, je crois, la balance qui vous revient; compulsez vos livres pour voir si c'est correct.

Il est mort depuis longtemps; honneur à sa mémoire! et que les bénédictions d'un vieillard profitent à ses enfants!

Le temps pressait, comme je l'ai dit, et °quand bien même j'aurais eu le cœur de faire des poursuites, rien ne pouvait me sauver. Ajoutons les intrigues d'amis et d'ennemis pour profiter de mes dépouilles, et il est aisé de pressentir qu'il me fallait succomber; je baissai la tête sans faire face à l'orage, et je me résignai.

Je ne voudrais °pas, ô mon fils! attrister ta jeune âme du récit de tout ce que j'ai souffert; il me suffira d'ajouter que, tombé entre les griffes de créanciers impitoyables, je dus boire la coupe d'amertume jusqu'à la lie. À part l'ingratitude de mes amis, j'étais homme à souffrir peu pour moi individuellement. Ma

gaieté naturelle ne m'aurait pas même abandonné entre les murs de la Bastille[7]; j'aurais pu danser à la musique discordante que produit le grincement des verrous. Mais, ma famille! ma famille! Mais les remords cuisants qui poursuivent le jour, qui causent les longues insomnies, qui ne vous laissent ni trêve, ni repos, qui font vibrer les nerfs de la sensibilité comme si de fortes tenailles les mettaient sans cesse en jeu avec leurs dents métalliques!

Je suis °d'opinion, mon fils, qu'à de rares exceptions, tout homme qui en a les moyens paie ses dettes: les tourments qu'il endure à la vue de son créancier sont plus que suffisants pour l'y contraindre, sans la rigueur des lois qui ne sont souvent faites que pour les riches au détriment des pauvres. Parcours tous les codes de lois anciens et modernes, et tu seras frappé du même égoïsme barbare qui les a dictés. Peut-on imaginer, en effet, un supplice plus humiliant, plus cruel que celui d'un débiteur en face de son créancier? un fesse-mathieu, le plus souvent, auquel il se voit obligé de faire la courbette. Peut-on imaginer humiliation plus grande que de louvoyer sans cesse pour éviter la rencontre d'un °créancier?

Une chose m'a toujours frappé: c'est que la civilisation fausse le jugement des hommes, et qu'en fait de sens commun, de gros bon sens, que l'on doit s'attendre à rencontrer dans la cervelle de tout être civilisé (j'en excepte pourtant les animaux domestiques qui reçoivent leur éducation dans nos familles), le sauvage lui est bien supérieur. En voici un exemple assez amusant. Un Iroquois contemplait, il y a quelques années, à New York, un vaste édifice d'assez sinistre apparence; ses hauts murs, ses fenêtres grillées l'intriguaient beaucoup: c'était une prison. Arrive un magistrat.

— Le visage pâle veut-il dire à son frère, fit l'Indien, à quoi sert ce grand wigwam?

Le citadin se rengorge et répond d'un ton important:

— C'est là qu'on enferme les peaux-rouges qui refusent de livrer les peaux de castor qu'ils doivent aux marchands.

L'Iroquois examine l'édifice avec un intérêt toujours croissant, en fait le tour, et demande à être introduit dans l'intérieur de ce wigwam merveilleux. Le magistrat, qui était aussi marchand, se donne bien de garde de le refuser, espérant inspirer une terreur salutaire aux autres sauvages, auxquels celui-ci ne manquerait pas de raconter les moyens spirituels, autant qu'ingénieux, qu'ont les visages pâles pour obliger les peaux-rouges à payer leurs dettes.

L'Iroquois visite tout l'édifice avec le soin le plus minutieux, descend dans les cachots, sonde les puits, prête l'oreille aux moindres bruits qu'il entend, et finit par dire en riant aux éclats:

— Mais sauvage pas capable de prendre castor ici?

L'Indien, dans cinq minutes, donna la solution d'un problème que l'homme civilisé n'a pas encore eu le bon sens, le gros sens commun de résoudre après des siècles d'études. Cet homme si simple, si ignorant, ne pouvant croire à autant de bêtise de la part d'une nation civilisée, dont il admirait les vastes inventions, avait cru tout bonnement qu'on avait pratiqué des canaux souterrains, communiquant avec les rivières et les lacs les plus riches en castor, et qu'on y enfermait les sauvages pour leur faciliter la chasse de ces précieux amphibies, afin de s'acquitter plus vite envers leurs créanciers. Ces murs, ces grillages en fer lui avaient semblé autant de barrières que nécessitait la prudence pour garder ces trésors.

Tu comprends, Jules, que je ne vais te parler, maintenant, que dans l'intérêt du créancier qui inspire seul la sympathie, la pitié, et non dans celui du débiteur, qui, après avoir erré tout le jour, l'image de la défiance craintive sans cesse devant les yeux, mord la nuit son oreiller de désespoir après l'avoir arrosé de ses larmes.

J'étais jeune, trente-trois ans, âge où commence à peine la vie; j'avais des talents, de l'énergie, et une foi robuste en moi-même. Prenez, dis-je à mes créanciers, tout ce que je possède, mais renoncez à votre droit de contrainte par corps: laissez-moi toute liberté d'action, et j'emploierai toute mon énergie à vous satisfaire. Si vous paralysez mes forces, c'est vous faire tort à vous-mêmes. Ce raisonnement, si simple pourtant, était au-dessus de l'intelligence de l'homme civilisé: mon Iroquois, lui, l'eût compris; il aurait dit: «Mon frère pas capable de prendre castor, si le visage pâle lui ôte l'esprit, et lui lie les mains.» Eh bien, mon ami, mes créanciers n'ont tenu aucun compte de ce raisonnement si aisé cependant à comprendre, et ont tenu cette épée de Damoclès[8] suspendue sur ma tête pendant trente ans, terme que leur accordaient les lois du pays.

— Mais, c'était adorable de bêtise! s'écria Jules.

— Un d'eux, cependant, continua le bon gentilhomme en souriant tristement de la saillie de Jules, un d'eux, dis-je, d'une industrie charmante en fait de tortures, obtint contrainte par corps, et, par un raffinement de cruauté digne d'un Caligula[9], ne la mit à exécution qu'au bout de dix-huit mois. Peut-on imaginer un supplice plus cruel que celui infligé à un homme, entouré d'une nombreuse famille, qui la voit, pendant dix-huit mois, trembler au moindre bruit qu'elle entend, frémir à la vue de tout étranger qu'elle croit toujours porteur de l'ordre d'incarcération contre ce qu'elle a de plus cher! Ce qui m'étonne, c'est que nous n'ayons pas succombé sous cette masse d'atroces souffrances.

Cet état était si insupportable, que je me rendis deux fois auprès de ce créancier, le priant, au nom de Dieu, d'en finir et de m'incarcérer[10]. Il le fit, à la fin, mais à loisir. Je l'aurais remercié à deux genoux. Je jouissais d'un bonheur négatif, en défiant, à travers mes barreaux, la malice des hommes de m'infliger une torture de plus!

Le prisonnier éprouve un singulier besoin pendant le premier mois de sa captivité: c'est une inquiétude fébrile, c'est un besoin de locomotion continue. Il se lève souvent pendant ses repas, pendant la nuit même pour y satisfaire: c'est le lion dans sa cage. Pardon à ce noble animal de le comparer à l'homme! il ne dévore que quand il a faim: une fois repu, il est généreux envers les êtres faibles qu'il rencontre sur sa route.

Après ce temps d'épreuves, après cette inquiétude fébrile, après ce dernier râle de l'homme, naguère libre, j'éprouvai, sous les verrous, le calme d'un homme qui, cramponné aux manœuvres d'un vaisseau pendant un affreux ouragan, ne ressent plus que les dernières secousses des vagues après la tempête; car, à part les innombrables tracasseries et humiliations de la captivité, à part ce que je ressentais de douleur pour ma famille désolée, j'étais certainement moins malheureux: je croyais avoir absorbé la dernière goutte de fiel de ce vase de douleur que la malice des hommes tient sans cesse en réserve pour les lèvres fiévreuses de ses frères. Je comptais sans la main de Dieu appesantie sur l'insensé, architecte de son propre malheur! Deux de mes enfants tombèrent si dangereusement malades, à deux époques différentes, que les médecins, désespérant de leur vie, m'annonçaient chaque jour leur fin prochaine. C'est alors, ô mon fils! que je ressentis toute la lourdeur de mes chaînes. C'est alors que je pus m'écrier comme la mère du Christ: «Approchez et voyez s'il est douleur comparable à la mienne[11]!» Je savais mes enfants moribonds, et je n'en étais séparé que par la largeur d'une rue. Je voyais, pendant de longues nuits sans sommeil, le mouvement qui se faisait auprès de leur couche, les lumières errer d'une chambre à l'autre; je tremblais à chaque instant de voir disparaître ces signes de vie qui m'annonçaient que mes enfants requéraient encore les soins de l'amour maternel. J'ai honte de l'avouer, mon fils, mais j'étais souvent en proie à un tel désespoir que je fus cent fois tenté de

me briser la tête contre les barreaux de ma chambre. Savoir mes enfants sur leur lit de mort, et ne pouvoir voler à leur secours, les bénir et les presser dans mes bras pour la dernière fois!

Et cependant mon persécuteur connaissait tout ce qui se passait dans ma famille, il le savait comme moi. Mais la pitié est donc morte au cœur de l'homme, pour se réfugier dans le cœur, j'allais dire dans l'âme de l'animal privé de raison! L'agneau bêle tristement lorsqu'on égorge un de ses compagnons, le bœuf mugit de rage et de douleur lorsqu'il flaire le sang d'un animal de son espèce, le cheval souffle bruyamment, renâcle, pousse ce hennissement lugubre qui perce l'âme, à la vue de son frère se débattant dans les douleurs de l'agonie, le chien pousse des hurlements plaintifs pendant la maladie de ses maîtres: l'homme, lui, suit son frère à sa dernière demeure, en chuchotant, en s'entretenant de ses affaires et d'histoires plaisantes!

Lève la tête bien haut dans ta superbe, ô maître de la création! tu en as le droit! Lève ta tête altière vers le ciel, ô homme! dont le cœur est aussi froid que l'or que tu palpes jour et nuit! Jette la boue à pleines mains à l'homme au cœur chaud, aux passions ardentes, au sang brûlant comme le vitriol, qui a failli dans sa jeunesse! Lève la tête bien haut, orgueilleux Pharisien[12], et dis: «Moi, je n'ai jamais failli.» Moins indulgent que le divin Maître que tu prétends servir, qui pardonne au pécheur repentant, ne tiens aucun compte des souffrances, des angoisses qui dessèchent le cœur comme le vent brûlant du désert, des remords dévorants qui, après cinquante ans de stricte probité, rongent encore le cœur de celui que la fougue des passions a emporté dans sa jeunesse, et dis: «Moi, je n'ai jamais failli!»

Le bon gentilhomme se pressa la poitrine à deux mains, garda pendant quelque temps le silence et s'écria:

— Pardonne-moi, mon fils, si, emporté par le souvenir de tant de souffrances, j'ai exhalé mes plaintes dans toute

l'amertume de mon cœur. Ce ne fut que le septième jour après l'arrivée de ses amis, que ce grand poète arabe, Job, le chantre de tant de douleurs, poussa ce cri déchirant: *Pereat dies in qua natus sum*[13]! moi, mon fils, j'ai refoulé mes plaintes dans le fond de mon cœur pendant cinquante ans! pardonne-moi donc si j'ai parlé dans toute l'amertume de mon âme; si, aigri par le chagrin, j'ai calomnié tous les hommes, car il y a de bien nobles exceptions.

Comme j'avais fait l'abandon, depuis longtemps, à mes créanciers, de tout ce que je possédais, que tous mes meubles et immeubles avaient été vendus à leur bénéfice, je présentai au roi supplique sur supplique pour obtenir mon élargissement après quatre ans de réclusion[14]. Les ministres furent bien d'opinion que tout considéré j'avais assez souffert, mais il s'élevait une grande difficulté, et la voici: quand un débiteur a fait un abandon franc et honnête de tout ce qu'il possède, quand on a vendu tous ses meubles et immeubles, lui reste-t-il encore quelque chose? La question était épineuse! Néanmoins, après d'assez longs débats, on décida dans la négative, malgré un argument de trois heures d'un grand arithméticien, beau parleur, qui prétendait résoudre que, qui de deux paie deux, il reste encore une fraction. Et l'on finit par me mettre très-poliment à la porte.

Mon avenir étant brisé comme mon pauvre cœur, je n'ai fait que végéter depuis sans profit pour moi, ni pour les autres. Mais vois, mon fils, la fatalité qui me poursuivait. Lorsque je fis abandon de mes biens à mes créanciers, je leur demandai en grâce de me laisser jouir d'un immeuble de peu de valeur alors, mais que je prévoyais devoir être d'un grand rapport par la suite, leur promettant d'employer toutes mes forces morales et physiques pour l'exploiter à leur profit. On me rit au nez, comme de raison, car il y avait castor à prendre là! Eh bien, Jules, cette même propriété, dont la vente couvrit à peine alors les frais de la procédure, se vendit, au bout de dix ans, un prix énorme qui aurait

soldé toutes mes dettes et au-delà, car on s'était plu comme de droit à en exagérer le montant dans les journaux et partout; mais j'étais si affaissé, si abattu sous le poids de ma disgrâce, que je n'eus pas même le courage de réclamer contre cette injustice. Lorsque, plus calme, j'établis un état exact de mes dettes, je n'étais passif que d'un peu plus du tiers de l'état fabuleux qu'on avait publié.

L'Europe était trop peuplée pour °moi; je m'embarquai pour la Nouvelle-France avec mon fidèle André, et je choisis ce lieu solitaire, où je vivrais heureux si je pouvais boire l'eau du Léthé. Les anciens, nos maîtres en fait d'imagination, avaient sans doute créé ce fleuve pour l'humanité souffrante. Imbu pendant longtemps des erreurs du seizième siècle, je m'écriais autrefois dans mon orgueil: «Ô hommes! si j'ai eu ma part de vos vices, j'en ai rarement rencontré un parmi vous qui possédât une seule de mes vertus!» La religion, cette mère bienfaisante, a depuis réprimé ces mouvements d'orgueil, et m'a fait rentrer en moi-même. Je me suis courbé sous la main de Dieu, convaincu qu'en suivant les penchants de ma nature, je n'avais aucun mérite réel à réclamer.

Tu es le °seul, mon fils, auquel j'aie communiqué l'histoire de ma vie[15], tout en supprimant bien des épisodes cruels; je connaissais toute la sensibilité de ton âme et je l'ai ménagée. Mon but est rempli; allons maintenant faire un bout de veillée avec mon fidèle domestique, qui sera sensible à cette marque d'attention avant ton départ pour l'Europe.

°Lorsqu'ils entrèrent dans la maison, André achevait de préparer un lit sur un canapé, œuvre due à l'industrie combinée du maître et du valet. Ce meuble, dont ils étaient tous deux très-fiers, ne laissait pas d'avoir un pied un peu plus court que ses voisins, mais c'était un petit inconvénient auquel l'esprit ingénieux de Francœur avait remédié à l'aide d'un mince billot.

— Ce canapé, dit le °bon gentilhomme d'un air satisfait, nous a coûté, je pense, plus de calculs à André et à moi qu'à l'architecte Perrault[16], lorsqu'il construisit la colonnade du Louvre, l'orgueil du grand Roi[17]; mais nous en sommes venus à bout à notre honneur: il est bien vrai qu'un des pieds présente les armes à tout venant, mais quelle œuvre est sans défaut? Quant à toi, mon ami Francœur, tu aurais dû te rappeler que dans ce lit de camp devait coucher un militaire, et laisser le pied, que tu as étayé, au port d'arme.

André, sans beaucoup goûter cette plaisanterie, qui froissait un peu sa vanité d'artiste, ne put s'empêcher de rire de la sortie de son maître.

Après une assez longue °veillée, le bon gentilhomme présenta à Jules un petit bougeoir d'argent d'un travail exquis.

— Voilà, mon cher enfant, tout ce que mes créanciers m'ont laissé de mon ancienne fortune: c'était, je suppose, pour charmer mes insomnies! Bonsoir, mon cher fils, on dort bien à ton âge; aussi lorsqu'après mes prières sous la voûte de ce grand temple qui, en annonçant la puissance et la grandeur de Dieu, me frappe toujours de stupeur, je rentrerai sous mon toit, tu seras depuis longtemps dans les bras de Morphée[18].

Et il l'embrassa tendrement.

CHAPITRE °ONZIÈME.

Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cælo tactas °memini prædicere quercus.

VIRGILE[1].

LÉGENDE DE MADAME D'HABERVILLE.

°TOUT ÉTAIT TRISTE ET SILENCIEUX dans le manoir d'Haberville: les domestiques mêmes faisaient le service d'un air abattu, bien loin de la gaieté qu'ils montraient toujours en servant cette bonne famille. Madame d'Haberville dévorait ses larmes pour ne pas contrister son mari, et Blanche se cachait pour pleurer, afin de ne pas affliger davantage sa tendre mère: car, dans trois jours, le vaisseau dans lequel les jeunes gens avaient pris leur passage faisait voile pour l'Europe. Le capitaine d'Haberville avait invité ses deux amis, le curé et monsieur d'Egmont, à dîner en famille: c'était un dîner d'adieux, que chacun s'efforçait inutilement d'égayer. Le curé, homme de tact, pensant qu'il valait mieux s'entretenir de choses sérieuses, que de retomber à chaque instant dans un pénible silence, prit la parole:

— Savez-vous, messieurs, que l'horizon de la Nouvelle-France se rembrunit de jour en jour. Nos voisins, les Anglais, font des préparatifs formidables pour envahir le Canada, et tout annonce une invasion prochaine.

— Après? dit mon oncle Raoul.

— Après, tant qu'il vous plaira, mon cher chevalier, reprit le curé; toujours est-il que nous n'avons guère de troupes pour résister longtemps à nos puissants voisins.

— Mon cher abbé, ajouta mon oncle Raoul, il est probable qu'en disant ce matin votre bréviaire, vous êtes tombé sur un chapitre des lamentations du prophète Jérémie.

— Cette citation est contre °vous, car les prophéties se sont accomplies.

— N'importe, s'écria le chevalier en serrant les dents; les Anglais! les Anglais prendre le Canada! ma foi, je me ferais fort de défendre Québec avec ma béquille. Vous avez donc oublié, continua mon oncle Raoul en s'animant, que nous les avons toujours battus, les Anglais; battus un contre cinq, un contre dix et quelquefois un contre vingt... Les Anglais, vraiment![2]

— *Concedo*[3], dit le curé; je vous accorde tout ce que vous voudrez, et même davantage, si ça vous fait plaisir; mais remarquez bien que chacune de nos victoires nous affaiblit, tandis que l'ennemi, grâce à la prévoyance de l'Angleterre, semble reprendre de nouvelles forces, et que, d'un autre côté, la France nous abandonne presque à nos propres ressources.

— Ce qui montre, dit le capitaine d'Haberville, la °confiance qu'a notre bien-aimé roi Louis XV[4] dans notre courage pour défendre sa colonie.

— En attendant, interrompit monsieur d'Egmont, la France envoie si peu de troupes que la colonie va s'affaiblissant de jour en jour.

— Qu'on nous donne seulement de la poudre et du plomb, reprit le capitaine, et cent hommes de mes miliciens feront plus dans nos guerres de surprises, d'embuscades[5], de découvertes, que cinq cents soldats des plus vaillants corps de l'armée française; je parle sans présomption: la preuve en est là. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-il un peu confus de cette sortie faite sans trop de réflexion, que nous avons un grand besoin des secours de la mère patrie, et qu'une bien petite portion des armées, que notre aimé monarque dirige vers le nord de

l'Europe afin d'aider l'Autriche, nous serait à peu près indispensable pour la défense de la colonie.

— Il serait bien à souhaiter, reprit le bon gentilhomme, que Louis XV eût laissé Marie-Thérèse se débattre avec la Prusse, et nous eût moins négligés[6].

— Il sied peu à un jeune homme comme moi, dit de Locheill, de me mêler à vos graves °débats; mais, à défaut d'expérience, l'histoire viendra à mon aide. Défiez-vous des Anglais, défiez-vous d'un gouvernement qui a toujours les yeux ouverts sur les intérêts de ses colonies, partant sur les intérêts de l'empire britannique; défiez-vous d'une nation qui a la ténacité du *bull-dog*. Si la conquête du Canada lui est nécessaire, elle ne perdra jamais cet objet de vue, n'importe à quels sacrifices: témoin ma malheureuse patrie.

— Bah! s'écria mon oncle Raoul, des Écossais!

De Locheill se mit à rire.

— Doucement, mon cher oncle, dit le bon gentilhomme; et, pour me servir de votre maxime favorite, lorsque vous retirez les rentes de cette seigneurie: «Rendons à César ce qui appartient à César;» j'ai beaucoup étudié l'histoire d'Écosse, et je puis vous certifier que les Écossais ne le cèdent ni en valeur ni en patriotisme à aucune nation du monde connu, ancienne ou moderne.

— Vous voyez °bien, repartit le chevalier, que j'ai voulu seulement faire endéver tant soit peu mon second neveu de Locheill: car, Dieu merci, fit-il en se rengorgeant, nous nous flattons de connaître l'histoire. Arché sait très-bien la haute estime que j'ai pour ses compatriotes, et l'hommage que j'ai toujours rendu à leur bouillant courage.

— Oui, mon cher oncle, et je vous en remercie, dit Arché en lui serrant la main. Mais défiez-vous des Anglais; défiez-vous de leur persévérance; ça sera le *delenda est Carthago*[7] des Romains.

— Tant °mieux, dit Jules; merci de leur persévérance: ils me donneront alors l'occasion de revenir au Canada avec mon régiment. Que ne puis-je faire mes premières armes contre eux ici, dans la Nouvelle-France, sur cette terre que j'affectionne et qui renferme ce que j'ai de plus cher au monde! Tu reviendras avec moi, mon frère Arché, et tu prendras ta revanche sur cet hémisphère de tout ce que tu as souffert dans ta patrie.

— De tout mon °cœur, s'écria Arché en serrant avec force le manche de son couteau, comme s'il eût tenu en main la terrible claymore[8] des Cameron of Locheill; je servirai comme volontaire dans ta compagnie, si je n'obtiens pas un brevet d'officier; et le simple soldat sera aussi fier de tes exploits, que s'il lui en revenait une plus grande part.

Les jeunes gens s'animèrent à l'idée d'exploits °futurs; les grands yeux noirs de Jules lancèrent des flammes: on aurait dit que l'ancienne ardeur militaire de sa race se manifestait en lui subitement. L'enthousiasme devint général, et le cri de «vive le roi» s'échappa simultanément de toutes les poitrines. Quelques larmes roulèrent dans les yeux de la mère, de la sœur et de la tante, malgré leurs efforts pour les contenir.

La °conversation, qui avait d'abord langui, se ranima tout à coup. On fit des plans de campagne, on battit les Anglais sur mer et sur terre, et l'on éleva le Canada au plus haut degré de gloire et de prospérité!

— Feu partout, s'écria le capitaine d'Haberville en se versant une rasade, car je vais porter une santé que tout le monde boira avec bonheur: «Au succès de nos armes! et puisse le glorieux pavillon fleurdelysé flotter jusqu'à la fin des siècles sur toutes les citadelles de la Nouvelle-France!»

À peine portait-on la coupe aux lèvres pour faire honneur à cette santé, qu'une détonation épouvantable se fit entendre[9]: c'était comme l'éclat de la foudre, ou comme si une masse énorme fût tombée sur le manoir, qui trembla jusque dans ses

fondements. On se leva précipitamment de table, on courut dehors: le soleil le plus brillant éclairait un des plus beaux jours du mois de juillet; on monta au grenier, mais rien n'indiquait qu'un corps pesant fût tombé sur l'édifice(*a*). Tout le monde demeura frappé de stupeur; monsieur d'Haberville surtout parut le plus impressionné. «Serait-ce, dit-il, la décadence de ma maison que ce phénomène me prédit!»

Monsieur d'Egmont, l'abbé et mon oncle Raoul, l'homme lettré de la famille, s'efforcèrent d'expliquer physiquement les causes de ce phénomène, sans réussir à dissiper l'impression pénible qu'il avait causée.

On passa dans le salon pour y prendre le café, sans s'arrêter dans la salle à manger, où les gobelets restèrent °intacts.

Les événements qui eurent lieu plus tard ne firent que confirmer la famille d'Haberville dans leurs craintes superstitieuses. Qui sait, après tout, si ces présages, auxquels croyait toute l'antiquité, ne sont pas des avertissements du ciel, quand quelque grand malheur nous menace! S'il fallait rejeter tout ce qui répugne à notre faible raison, nous serions bien vite pyrrhoniens: pyrrhoniens à nous faire assommer, comme le Marphorius[10] de Molière. Qui sait?... Il y aurait un bien long chapitre à écrire sur les «qui sait?»

Le °temps, qui avait été si beau pendant toute la journée, commença à se couvrir vers six heures du soir; à sept heures, une pluie torrentielle, semblant menacer d'un second déluge, commença à tomber; le tonnerre ébranlait les voûtes du ciel, un immense quartier de rocher, frappé par la foudre, se détacha du cap avec fracas, et tomba dans le chemin du roi, qu'il intercepta pendant plusieurs °jours.

Le capitaine d'Haberville, qui avait fait pendant longtemps la guerre avec les alliés sauvages, était imbu de beaucoup de leurs superstitions: aussi, lorsqu'il fut victime des malheurs qui frappèrent tant de familles canadiennes en 1759, il ne manqua

pas de croire que ces désastres lui avaient été prédits deux ans auparavant.

Jules, assis après le souper entre sa mère et sa sœur, et tenant leurs mains dans les siennes, souffrait de l'abattement de toute la famille. Afin de faire diversion, il demanda à sa mère de conter une de ces légendes qui l'amusaient tant dans son enfance.

— Il me semble, maman, que ce sera un nouveau souvenir de la plus tendre des mères, que j'emporterai avec moi dans la vieille °Europe.

— Je n'ai rien à refuser à mon fils, dit madame d'Haberville. Et elle commença la légende qui suit:

Une mère avait une enfant unique: c'était une petite fille blanche comme le lis de la vallée, dont les beaux yeux d'azur semblaient se reporter sans cesse de sa mère au ciel et du ciel à sa mère pour se fixer ensuite au ciel. Qu'elle était fière et heureuse cette tendre mère, lorsque dans ses promenades chacun la complimentait sur la beauté de son enfant, sur ses joues aussi vermeilles que la rose qui vient d'éclore, sur ses cheveux aussi blonds, aussi doux que les filaments du lin dans la filerie, et qui tombaient en boucles gracieuses sur ses épaules! Oh! oui; elle était bien fière et heureuse cette bonne mère!

Elle perdit pourtant un jour l'enfant qu'elle idolâtrait; et, comme la Rachel de l'Écriture[11], elle ne voulait pas être consolée. Elle passait une partie de la journée dans le cimetière, enlaçant de ses deux bras la petite tombe où dormait son enfant. Elle l'appelait de sa voix la plus tendre et, folle de douleur, elle s'écriait:

— Emma! ma chère Emma! c'est ta mère qui vient te chercher pour te porter dans ton petit berceau, où tu seras couchée si chaudement! Emma! ma chère Emma! tu dois avoir bien froid sous cette terre humide!

Et elle prêtait l'oreille en la collant sur la pierre glacée, comme si elle eût attendu une réponse. Elle tressaillait au moindre bruit,

et se prenait à sangloter en découvrant que c'était les murmures du saule pleureur agité par l'aquilon. Et les passants °disaient:

— L'herbe du cimetière, sans cesse arrosée par les larmes de la pauvre mère, devrait être toujours verte, mais ces larmes sont si amères qu'elles la dessèchent comme le soleil ardent du midi après une forte averse.

Elle pleurait assise sur les bords du ruisseau où elle l'avait menée si souvent jouer avec les cailloux et les coquilles du rivage; où elle avait lavé tant de fois ses petits pieds dans ses ondes pures et limpides. Et les passants disaient:

— La pauvre mère verse tant de larmes qu'elle augmente le cours du ruisseau!

Elle rentrait chez elle pour pleurer dans toutes les chambres où elle avait été témoin des ébats de son enfant. Elle ouvrait une valise dans laquelle elle conservait précieusement tout ce qui lui avait appartenu: ses hardes, ses jouets, la petite coupe de vermeil dans laquelle elle lui avait donné à boire pour la dernière fois. Elle saisissait d'une main convulsive un de ses petits souliers, l'embrassait avec passion, et ses sanglots auraient attendri un cœur de diamant(*b*).

Elle passait une partie de la °journée dans l'église du village à prier, à supplier Dieu de faire un miracle, un seul miracle pour elle: de lui rendre son enfant! Et la voix de Dieu semblait lui répondre:

— Comme le saint roi David[12], tu iras trouver ton enfant un jour; mais lui ne retournera jamais vers toi.

Elle s'écriait alors:

— Quand donc, mon Dieu! quand aurais-je ce bonheur?

Elle se traînait au pied de la statue de la sainte Vierge, cette mère des grandes douleurs; et il lui semblait que les yeux de la madone s'attristaient, et qu'elle y lisait cette douloureuse sentence:

— Souffre comme moi avec résignation, ô fille d'Ève! jusqu'au jour glorieux où tu seras récompensée de toutes tes souffrances!

Et la pauvre mère s'écriait de nouveau:

— Quand donc! ma bonne sainte Vierge, arrivera ce jour béni?

Elle arrosait le plancher de ses larmes, et s'en retournait chez elle en gémissant.

La pauvre °mère, après avoir prié un jour avec plus de ferveur encore que de coutume, après avoir versé des larmes plus abondantes, s'endormit dans l'église: l'épuisement amena, sans doute, le sommeil. Le bedeau ferma l'édifice sacré sans remarquer sa présence. Il pouvait être près de minuit lorsqu'elle s'éveilla: un rayon de lune, qui éclairait le sanctuaire, lui révéla qu'elle était toujours dans l'église. Loin d'être effrayée de sa solitude, elle en ressentit de la joie; si ce sentiment pouvait s'allier avec l'état souffrant de son pauvre cœur!

— Je vais donc prier, dit-elle, seule avec mon Dieu! seule avec la bonne Vierge! seule avec moi-même!

Comme elle allait °s'agenouiller, un bruit sourd lui fit lever la tête: c'était un vieillard, qui, sortant d'une des portes latérales de la sacristie, se dirigeait, un cierge allumé à la main, vers l'autel. Elle vit, avec surprise, que c'était un ancien bedeau du village, mort depuis vingt ans. La vue de ce spectre ne lui inspira aucune crainte: tout sentiment semblait éteint chez elle, si ce n'est celui de la douleur. Le fantôme monta les marches de l'autel, alluma les cierges et fit les préparations usitées pour célébrer une messe de *requiem*. Lorsqu'il se retourna, ses yeux lui parurent fixes et sans expression, comme ceux d'une statue. Il rentra dans la sacristie, et reparut presque aussitôt; mais cette fois précédant un vénérable prêtre portant un calice et revêtu de l'habit sacerdotal d'un ministre de Dieu qui va célébrer le saint sacrifice. Ses grands yeux démesurément ouverts étaient empreints de

tristesse; ses mouvements ressemblaient à ceux d'un automate qu'un mécanisme secret ferait mouvoir. Elle reconnut, en lui, le vieux curé, mort aussi depuis vingt ans, qui l'avait baptisée et lui avait fait faire sa première communion. Loin d'être frappée de stupeur à l'aspect de cet hôte de la tombe, loin d'être épouvantée de ce prodige, la pauvre mère, tout à sa douleur, pensa que son vieil ami, touché de son désespoir, avait brisé les liens du linceul pour venir offrir une dernière fois pour elle le saint sacrifice de la messe; elle pensa que ce bon pasteur qui l'avait consolée tant de fois, venait à son secours dans ses angoisses °maternelles.

Tout était grave, morne, lugubre, sombre et silencieux pendant cette messe célébrée et servie par la mort. Les cierges mêmes jetaient une lumière pâle comme celle d'une lampe qui s'éteint. À l'instant où la cloche du *sanctus*, rendant un son brisé comme celui des os que casse le fossoyeur dans un vieux cimetière, annonçait que le Christ allait descendre sur l'autel, la porte de la sacristie s'ouvrit de nouveau et donna passage à une procession de petits enfants, qui, marchant deux à deux, défilèrent, après avoir traversé le chœur, dans l'allée du côté de l'épître. Ces enfants, dont les plus âgés paraissaient avoir à peine six ans, portaient des couronnes d'immortelles, et tenaient dans leurs mains, les uns des corbeilles pleines de fleurs, et des petits vases remplis de parfums, les autres des petites coupes d'or et d'argent contenant une liqueur transparente. Ils s'avançaient tous d'un pas léger; et la joie rayonnait sur leurs visages célestes. Un seul, une petite fille, à l'extrémité de la procession, semblait suivre les autres péniblement, chargée qu'elle était de deux immenses seaux qu'elle traînait avec peine. Ses petits pieds, rougis par la pression, ployaient sous le fardeau, et sa couronne d'immortelles paraissait flétrie. La pauvre mère voulut tendre les bras, pousser une acclamation de joie en reconnaissant sa petite fille, mais ses bras et sa langue se trouvèrent paralysés. Elle vit défiler tous ces enfants près d'elle dans l'allée du côté de

l'évangile, et en reconnut plusieurs que la mort avait récemment moissonnés. Lorsque sa petite fille, ployant sous le fardeau, passa aussi à ses côtés, elle remarqua qu'à chaque pas qu'elle faisait, les deux seaux, qu'elle traînait avec tant de peine, arrosaient le plancher de l'eau dont ils étaient remplis jusqu'au bord. Les yeux de l'enfant, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de sa mère, exprimèrent la tristesse, ainsi qu'une tendresse mêlée de reproches. La pauvre femme fit un effort pour l'enlacer dans ses bras, mais perdit connaissance. Lorsqu'elle revint de son évanouissement, tout avait disparu.

Dans un °monastère, à une lieue du village, vivait un cénobite qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Ce saint vieillard ne sortait jamais de sa cellule que pour écouter avec indulgence les pénibles aveux des pécheurs, ou pour secourir les affligés. Il disait aux premiers:

— Je connais la nature corrompue de l'homme, ne vous laissez pas abattre; venez à moi avec confiance et courage chaque fois que vous retomberez; et chaque fois, mes bras vous seront ouverts pour vous relever.

Il disait aux seconds:

— Puisque Dieu, qui est si bon, vous impose la souffrance, c'est qu'il vous réserve des joies infinies.

Il disait à tous:

— Si je faisais l'aveu de ma vie, vous seriez étonnés de voir en moi un homme qui a été le jouet des passions les plus effrénées, et mes malheurs vous feraient verser des torrents de larmes!

La pauvre mère se jeta en sanglotant aux pieds du °saint moine et lui raconta le prodige dont elle avait été témoin. Le compatissant vieillard, qui connaissait à fond la nature humaine, n'y vit qu'une occasion favorable de mettre un terme à cette douleur qui surpassait tout ce que sa longue expérience lui avait appris des angoisses maternelles.

— Ma fille, ma chère fille, lui dit-il, notre imagination surexcitée nous rend souvent le jouet d'illusions qu'il faut presque toujours rejeter dans le domaine des songes; mais l'Église nous enseigne aussi que des prodiges semblables à celui que vous me racontez peuvent réellement avoir lieu. Ce n'est pas à nous, êtres stupides et ignorants, à poser des limites à la puissance de Dieu! Ce n'est pas à nous à scruter les décrets de celui qui a saisi les mondes dans ses mains puissantes et les a lancés dans des espaces infinis. J'accepte donc la vision telle qu'elle vous est apparue; et l'admettant, je vais vous l'expliquer. Ce prêtre, sorti de la tombe pour dire une messe de *requiem*, a sans doute obtenu de Dieu la permission de réparer une omission dans l'exercice de son ministère sacré; et ce bedeau, par oubli ou négligence, en avait probablement été la cause. Cette procession de jeunes enfants, couronnés d'immortelles, signifie ceux qui sont morts sans avoir perdu la grâce de leur baptême. Ceux qui portaient des corbeilles de fleurs, des vases où brûlaient les parfums les plus exquis, sont ceux que leurs mères, résignées aux décrets de la providence, ont offerts à Dieu, sinon avec joie, ce qui n'est pas naturel, du moins avec résignation, en pensant qu'ils échangeaient une terre de misère pour la céleste patrie, où, près du trône de leur créateur, ils chanteront ses louanges pendant toute une éternité. Dans les petites coupes d'or et d'argent étaient les larmes que la nature, avare de ses droits, avait fait verser aux mères qui, tout en faisant un cruel sacrifice, s'étaient écriées comme le saint homme Job: «Mon Dieu! vous me l'avez donné; mon Dieu! vous me l'avez ôté: que votre saint nom soit béni[13]!»

La pauvre °mère, toujours agenouillée, buvait avec ses larmes chacune des paroles qui tombaient des lèvres du saint vieillard. Comme Marthe s'écriant aux pieds du Christ: «Si vous eussiez été ici, Seigneur, mon frère ne serait pas mort; mais, je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que

vous lui demanderez[14];» elle répétait dans sa foi ardente: — «Si vous eussiez été près de moi, mon père, ma petite fille ne serait pas morte, mais je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez».

Le bon religieux se recueillit un °instant et pria Dieu de l'inspirer. C'était alors une sentence de vie ou de mort qu'il allait prononcer sur cette mère qui paraissait inconsolable. Il fallait frapper un grand coup, un coup qui la ramenât à des sentiments plus raisonnables, ou qui brisât à jamais ce cœur prêt à éclater. Il prit les mains de la pauvre femme dans ses mains sèches et crispées par l'âge, les serra avec tendresse, et lui dit de sa voix la plus douce:

— Vous aimiez donc bien l'enfant que vous avez perdue?

— Si je l'aimais, mon père! oh! mon Dieu! quelle question!

Et comme une insensée, elle se roula en gémissant aux pieds du vieillard. Puis se relevant tout à coup, elle saisit le bas de sa soutane, et lui cria d'une voix brisée par les sanglots:

— Vous êtes un saint, mon père: mon enfant! rendez-moi mon enfant! ma petite Emma!

— Oui, dit le moine, vous aimiez bien votre enfant: vous auriez fait beaucoup pour lui épargner une douleur, même la plus légère?

— Tout, tout, mon père, s'écria la pauvre femme! je me serais roulée sur des charbons ardents pour lui épargner une petite brûlure!

— Je le crois, °dit le moine; et vous l'aimez, sans doute encore?

— Si je l'aime, bonté divine! dit la pauvre mère en se relevant d'un bond, comme mordue au cœur par une vipère; si je l'aime! on voit bien, prêtre, que vous ignorez l'amour maternel, puisque vous croyez que la mort même puisse l'anéantir!

Et, tremblant de tout son corps, elle versa de nouveau un torrent de larmes.

— Retirez-vous, femme, dit le vieillard d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre sévère; retirez-vous, femme qui êtes venue m'en imposer; retirez-vous, femme qui mentez à Dieu et à son ministre. Vous avez vu votre petite fille ployant sous le fardeau de vos larmes, qu'elle a recueillies goutte à goutte, et vous me dites encore que vous l'aimez! Elle est ici dans ce moment près de vous continuant sa pénible besogne: et vous me dites que vous l'aimez! Retirez-vous, femme, car vous mentez à Dieu et à son ministre!

Les yeux de cette pauvre mère s'ouvrirent comme après un songe oppressif; elle avoua que sa douleur avait été insensée, et en demanda pardon à °Dieu.

— Allez en paix, reprit le saint vieillard, priez avec résignation et le calme se fera dans votre âme.

Elle raconta, quelques jours après, au bon moine que sa petite fille, toute rayonnante de joie et portant une corbeille de fleurs, lui était apparue en songe pour la remercier de ce qu'elle avait cessé de verser des larmes qu'elle aurait été condamnée à recueillir. Cette excellente femme, qui était riche, consacra le reste de ses jours aux œuvres de charité. Elle donnait aux enfants des pauvres les soins les plus affectueux et en adopta plusieurs. Lorsqu'elle mourut, on grava sur sa tombe: *Ci-gît la mère des orphelins.*

Soit disposition d'esprit dans les circonstances où se trouvait la famille, soit que la °légende elle-même fût empreinte de sensibilité, tout le monde en fut attendri, quelques-uns jusqu'aux larmes. Jules embrassa sa mère en la remerciant, et sortit de la chambre pour cacher son émotion.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, conservez mes jours: car s'il m'arrivait malheur, ma tendre mère serait aussi inconsolable que la mère de cette touchante légende qu'elle vient de nous raconter.

Quelques jours après, Jules et son ami voguaient sur l'Océan, et, au bout de deux mois, arrivaient en France, après une heureuse traversée.

CHAPITRE DOUZIÈME.

They came upon us in the night,
And brake my bower and slew my °knight:
My servant a' for life did flee
And left us in the extremitie.

They slew my knight, to me so dear;
They slew my knight, and drove his gear;
The moon may set, the sun may rise,
But a deadly sleep has closed his eyes.

WAVERLEY[1].

INCENDIE DE LA CÔTE DU SUD.

°LES ARBRES ÉTAIENT REVÊTUS de leur parure ordinaire à la sortie d'un hiver hyperboréen; les bois, les prairies étaient émaillés de fleurs aux couleurs vives et variées, et les oiseaux saluaient par leur gai ramage la venue du printemps de l'année mil sept cent cinquante-neuf. Tout souriait dans la °nature; l'homme seul paraissait triste et abattu; et le laboureur, regagnant ses foyers sur la brune, ne faisait plus entendre sa joyeuse chanson, parce que la plus grande partie des terres était en friche, faute de bras pour les cultiver. Un voile sombre couvrait toute la surface de la Nouvelle-France, car la mère patrie, en vraie marâtre, avait abandonné ses enfants canadiens. Livré à ses propres ressources, le gouvernement avait appelé sous les armes tous les hommes valides pour la défense de la colonie, menacée d'une invasion formidable. Les Anglais avaient fait des préparatifs immenses; et leur flotte, forte de vingt vaisseaux de ligne, de dix frégates, de dix-huit bâtiments plus petits, joints à un grand nombre

d'autres, et portant dix-huit mille hommes, remontait les eaux du Saint-Laurent sous les ordres du général Wolfe, tandis que deux armées de terre encore plus nombreuses devaient opérer leur jonction sous les murs mêmes de la capitale de la Nouvelle-France.

°Toute la population valide du Canada avait noblement répondu à l'appel de la patrie en danger: il ne restait dans les campagnes que les femmes, les enfants, les vieillards et les infirmes. Suffira-t-il aux Canadiens de se rappeler leurs exploits passés, leur victoire si glorieuse de Carillon[2], l'année précédente, pour résister à une armée aussi nombreuse que toute la population de la Nouvelle-France, les femmes, les vieillards et les enfants compris? Leur suffira-t-il de leur bravoure à toute épreuve pour repousser avec des forces si inégales un ennemi acharné à la perte de leur colonie?

Vous avez °été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau[3], qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits! Honte à nous, qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos! Honte à nous, qui étions presque humiliés d'être Canadiens! Confus d'ignorer l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses[4], celle de notre pays était jadis lettre close pour nous.

Il s'est fait une glorieuse réaction depuis quelques années: chacun a mis la main à l'œuvre °de réhabilitation; et le Canadien peut dire comme François Ier: «Tout est perdu fors l'honneur[5].» Je suis loin de croire cependant que tout soit perdu: la cession du Canada a peut-être été, au contraire, un bienfait pour nous; la révolution de 93, avec toutes ses horreurs, n'a pas pesé sur cette heureuse colonie, protégée alors par le drapeau britannique[6].

Nous avons cueilli de nouveaux lauriers en combattant sous les glorieuses enseignes de l'Angleterre! et deux fois la colonie a été sauvée par la vaillance de ses nouveaux sujets[7]. À la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était inférieur à aucune race. Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte; mais l'avenir vous réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver! Courage et union, mes compatriotes!

Deux détachements de °l'armée anglaise étaient débarqués à la Rivière-Ouelle, au commencement de juin 1759. Quelques habitants de la paroisse, embusqués sur la lisière du bois, les avaient accueillis par une vive fusillade, et leur avaient tué quelques hommes. Le commandant, exaspéré de cet échec, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Les deux détachements avaient remonté la rivière, et étaient venus camper vers le soir près d'un ruisseau qui se décharge dans l'anse de Sainte-Anne, au sud-ouest du collége actuel. Le lendemain au matin, le commandant, prêt à ordonner la marche d'une des compagnies, appela le lieutenant et lui dit:

— Vous mettrez le feu à toutes les habitations de ces chiens de Français que vous rencontrerez sur votre passage; je vous suivrai à petite °distance.

— Mais, dit le jeune officier, qui était Écossais, faut-il incendier aussi les demeures de ceux qui n'opposent aucune résistance? On dit qu'il ne reste que des femmes, des vieillards et des enfants dans ces habitations.

— Il me semble, monsieur, reprit le major Montgomery[8], que mes ordres sont bien clairs et précis: vous mettrez le feu à toutes les habitations de ces chiens de Français que vous rencontrerez sur votre passage. Mais j'oubliais votre prédilection pour nos ennemis!

Le jeune homme se mordit les lèvres à en faire jaillir le sang, et mit ses °hommes en marche. Dans ce jeune homme, le lecteur reconnaîtra sans doute Archibald Cameron of Locheill, qui, ayant fait sa paix avec le gouvernement britannique, était rentré dans sa patrie, et avait obtenu une lieutenance dans un régiment recruté par lui-même parmi son *clan* de montagnards écossais. Arché s'éloigna en gémissant et en lâchant tous les jurons gaéliques, anglais et français, que sa mémoire put lui fournir. À la première maison où il s'arrêta, une jeune femme, tout en pleurs, se jeta à ses pieds, en lui disant:

— Monsieur l'Anglais, ne tuez pas mon pauvre vieux père; n'abrégez pas ses jours: il n'a °pas longtemps à vivre.

Un petit garçon de onze à douze ans l'enlaça de ses bras, en s'écriant:

— Monsieur l'Anglais, ne tuez pas grand-papa! si vous saviez comme il est bon!

— Ne craignez rien, dit °Arché en entrant dans la maison; mes ordres ne sont pas de tuer les femmes, les vieillards et les enfants. On supposait sans doute, ajouta-t-il avec amertume, que je n'en rencontrerais pas un seul sur mon chemin!

Étendu sur un lit de douleur, un vieillard, dans toute la décrépitude de l'âge, lui dit:

— J'ai été soldat toute ma vie, monsieur; je ne crains pas la mort, que j'ai vue souvent de bien près; mais, au nom de Dieu, épargnez ma fille et son enfant!

— Il ne leur sera fait aucun mal, lui dit Arché, les larmes aux yeux; mais, si vous êtes soldat, vous savez qu'un soldat ne connaît que sa consigne: il m'est ordonné de brûler toutes les bâtisses sur ma route, et il me faut obéir. Où faut-il vous transporter, mon père? Écoutez, maintenant, ajouta-t-il en approchant sa bouche de l'oreille du vieillard comme s'il eût craint d'être entendu de ceux qui étaient dehors, écoutez: votre petit-fils paraît actif et intelligent; qu'il parte à toute bride, s'il peut se

procurer un cheval, pour avertir vos compatriotes que j'ai ordre de tout brûler sur mon passage: ils auront peut-être le temps de sauver leurs effets les plus précieux.

— Vous êtes un bon et brave jeune °homme! s'écria le vieillard: si vous étiez catholique, je vous donnerais ma bénédiction; mais, merci, cent fois merci! (*a*)

— Je suis catholique, dit de Locheill.

Le vieillard se souleva de sa couche avec peine, éleva ses yeux vers le ciel, étendit les deux mains sur Arché, qui baissa la tête, et s'écria:

— Que le bon Dieu vous bénisse pour cet acte d'humanité! Qu'au jour des grandes afflictions, lorsque vous implorerez la miséricorde divine, Dieu vous tienne compte de votre compassion pour vos ennemis, et qu'il veuille bien vous exaucer! Dites-lui alors avec confiance, dans les grandes épreuves: j'ai été béni par un vieillard moribond, mon ennemi!

Les soldats transportèrent, à la hâte, le vieillard et son lit à l'entrée d'un bois adjacent; et de °Locheill eut la satisfaction, lorsqu'il reprit sa marche, de voir un petit garçon, monté sur un jeune cheval fougueux, qui brûlait l'espace devant lui. Il respira plus librement.

L'œuvre de destruction continuait toujours; mais Arché avait de temps à autre la consolation, lorsqu'il arrivait sur une éminence qui commandait une certaine étendue de terrain, de voir les femmes, les vieillards °et les enfants, chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux, se réfugier dans les bois circonvoisins. S'il était touché jusqu'aux larmes de leurs malheurs, il se réjouissait intérieurement d'avoir fait tout en son pouvoir pour adoucir les pertes de ces infortunés.

Toutes les habitations et leurs °dépendances d'une partie de la Rivière-Ouelle, des paroisses de Sainte-Anne et de Saint-Roch, le long du fleuve Saint-Laurent, n'offraient déjà plus que des ruines fumantes, et l'ordre n'arrivait point de suspendre cette

œuvre diabolique de dévastation! De Locheill voyait, au contraire, de temps à autre, la division de son supérieur, qui suivait à une petite distance, s'arrêter subitement sur un terrain élevé, pour permettre sans doute à son commandant de savourer les fruits de son ordre barbare. Il lui semblait entendre quelquefois ses éclats de rire féroces à la vue de tant d'infortunes.

La première maison °de Saint-Jean-Port-Joli était celle d'un riche habitant, sergent dans la compagnie du capitaine d'Haberville, où de Locheill avait été fréquemment collationner avec son ami Jules et sa sœur pendant leurs vacances. Il se rappelait, avec douleur, l'empressement, la joie de ces bonnes gens si heureux des visites de leurs jeunes seigneurs et de leurs amis. À leur arrivée, la mère Dupont et ses filles couraient à la laiterie, au jardin, à l'étable, chercher les œufs, le beurre, la crème, le persil, le cerfeuil, pour faire les crêpes et les omelettes aux fines herbes. Le père Dupont et ses fils s'empressaient de dételer les chevaux, de les mener à l'écurie et de leur donner une large portion d'avoine. Tandis que la mère Dupont préparait le repas, les jeunes gens faisaient un bout de toilette; on improvisait un bal, et l'on sautait au son du violon, le plus souvent à trois cordes qu'à quatre, qui grinçait sous l'archet du vieux sergent. Jules, malgré les remontrances de sa sœur, mettait tout sens dessus dessous dans la maison, faisait endiabler tout le monde, ôtait la poêle à frire des mains de la mère Dupont, l'emmenait à bras-le-corps danser un menuet avec lui, malgré les efforts de la vieille pour s'y soustraire, vu son absence de toilette convenable; et ces braves gens, riant aux éclats, trouvaient qu'on ne faisait jamais assez de vacarme. De Locheill repassait toutes ces choses dans l'amertume de son âme, et une sueur froide coulait de tout son corps, lorsqu'il ordonna d'incendier cette demeure si hospitalière dans des temps plus heureux.

°La presque totalité des habitations de la première concession de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli avait été réduite en cendres, et

l'ordre d'arrêter la dévastation n'arrivait pourtant pas. Parvenu, au soleil couchant, à la petite rivière Port-Joli, à quelques arpents du domaine d'Haberville, de Locheill fit faire halte à sa troupe. Il monta sur la côte du même nom que la rivière, et là, à la vue du manoir et de ses vastes dépendances, il attendit; il attendit comme un criminel qui, sur l'échafaud, espère jusqu'au dernier moment voir accourir un messager de miséricorde avec un sursis d'exécution. Il contempla le cœur gros de souvenirs cette demeure où pendant dix ans il avait été accueilli comme l'enfant de la maison; où, pauvre orphelin proscrit et exilé, il avait retrouvé une autre famille. Il contemplait avec tristesse ce hameau silencieux qu'il avait vu si vivant et si animé avant son départ pour l'Europe. Quelques pigeons, qui voltigeaient au-dessus des bâtisses, où ils se reposaient de temps à autre, paraissaient les seuls êtres vivants de ce beau domaine. Il répéta, en soupirant, avec le barde écossais: «*Selma, thy halls are silent. There is no sound in the woods of Morven. The wave tumbles alone in the coast. The silent beam of the sun is on the field*[9].» — Oh! oui! mes amis! s'écria de Locheill dans l'idiome qu'il affectionnait, vos salons sont maintenant, hélas! déserts et silencieux! Il ne sort plus une voix de ce promontoire dont l'écho répétait naguère vos joyeux accents! le murmure de la vague tombant sur le sable du rivage se fait seul entendre! Un unique et pâle rayon du soleil couchant éclaire vos prairies jadis si riantes!

Que faire, mon Dieu! si la rage de cet animal féroce n'est pas assouvie? Dois-je refuser d'obéir? Mais alors je suis un homme déshonoré! un soldat, surtout en temps de guerre, ne peut, sans être flétri, refuser d'exécuter les ordres d'un officier supérieur! Cette brute aurait le droit de me faire fusiller sur-le-champ, et le blason des Cameron of Locheill serait à jamais terni! car qui se chargera de laver la mémoire du jeune soldat qui aura préféré la mort du criminel à la souillure de l'ingratitude? Au contraire, ce qui, chez moi, n'aurait été qu'un

sentiment de reconnaissance me serait imputé comme trahison par cet homme qui me poursuit d'une haine satanique!

La °voix rude du major Montgomery mit fin à ce monologue.

— Que faites-vous ici? lui dit-il.

— J'ai laissé reposer mes soldats sur les bords de la rivière, répondit Arché, et je me proposais même d'y passer la nuit après la longue marche que nous avons faite.

— Il n'est pas encore °tard, reprit le major: vous connaissez mieux que moi la carte du pays; et vous trouverez aisément pour bivouaquer une autre place que celle que je viens de choisir pour moi-même.

— Je vais remettre mes hommes en marche; il y a une autre rivière à un mille d'ici, où nous pourrons passer la nuit.

— C'est bien, dit Montgomery d'un ton insolent, et comme il ne vous restera que peu d'habitations à brûler °dans cet espace, votre troupe pourra bien vite se reposer de ses fatigues.

— C'est vrai, dit de Locheill, car il ne reste que cinq habitations; mais deux de ces demeures, ce groupe de bâtisses que vous voyez et un moulin sur la rivière où je dois bivouaquer, appartiennent au seigneur d'Haberville, à celui qui pendant mon exil m'a reçu et traité comme son propre fils: au nom de Dieu! major Montgomery, donnez vous-même l'ordre de destruction.

— Je n'aurais jamais pu °croire, reprit le major, qu'un officier de Sa Majesté britannique eût osé parler de trahison envers son souverain.

— Vous oubliez, monsieur, fit Arché se contenant à peine, que j'étais alors un enfant. Mais encore une fois, je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, donnez l'ordre vous-même, et ne m'obligez pas à manquer à l'honneur, à la gratitude en promenant la torche incendiaire sur les

propriétés de ceux qui dans mon infortune m'ont comblé de bienfaits.

— °J'entends, reprit, en ricanant, le major: monsieur se réserve une porte pour rentrer en grâce avec ses amis quand l'occasion s'en présentera.

À cette cruelle ironie, Arché hors de lui-même fut tenté un instant, un seul instant, de tirer sa claymore et de lui dire:

— Si vous n'êtes pas aussi lâche qu'insolent, défendez-vous, major Montgomery!

La raison vint heureusement à son aide; sa main, au lieu de se porter à son sabre, se dirigea machinalement vers sa poitrine, qu'il déchira de rage avec ses ongles. Il se ressouvint alors des paroles de la sorcière du domaine:

«Garde ta pitié pour toi-même, Archibald de Locheill, lorsque, contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un cœur noble et généreux.»

— Elle était bien inspirée par l'enfer, cette femme, pensa-t-il, lorsqu'elle faisait cette prédiction à un Cameron of Locheill.

Montgomery contempla un instant, avec une joie féroce, cette lutte de passions contraires qui torturaient l'âme du jeune homme; il savoura °ce paroxysme de désespoir; puis, se flattant qu'il refuserait d'obéir, il lui tourna le dos. De Locheill, pénétrant son dessein perfide, se dépêcha de rejoindre sa compagnie, et une demi-heure après, tout le hameau d'Haberville était la proie des flammes. Arché s'arrêta ensuite sur la petite côte, près de cette fontaine, où, dans des temps plus heureux, il avait été si souvent se désaltérer avec ses amis; et de là ses yeux de lynx découvrirent Montgomery revenu à la même place où il lui avait signifié ses ordres. Montgomery qui, les bras croisés, semblait se repaître de ce cruel spectacle. Alors, écumant de rage à la vue de son ennemi, il s'écria:

— Tu as bonne mémoire, Montgomery; tu n'as pas oublié les coups de plat de sabre que mon aïeul donna à ton grand-père dans une auberge d'Édimbourg; mais moi aussi j'ai la mémoire tenace; je ne porterai pas toujours cette livrée qui me lie les mains, et tôt ou tard je doublerai la dose sur tes épaules, car tu serais trop lâche pour me rencontrer face à face: un homme aussi barbare que toi doit être étranger à tout noble sentiment, même à celui de la bravoure, que l'homme partage en commun avec l'animal privé de raison! Sois maudit, toi et toute ta race! Puisses-tu, moins heureux que ceux que tu as privés d'abri, ne pas avoir, lorsque tu mourras, une seule pierre pour reposer ta tête! Puissent toutes les furies de l'enfer...

Mais, voyant qu'il s'épuisait dans une rage impuissante, il s'éloigna en gémissant.

Le °moulin, sur la rivière Trois-Saumons, ne fut bientôt qu'un monceau de cendres; et l'incendie des maisons que possédait à Québec le capitaine d'Haberville, qui eut lieu pendant le siége de la capitale, compléta sa ruine.

De Locheill, après avoir pris les précautions nécessaires à °la sûreté de sa compagnie, se dirigea vers l'ancien manoir de ses amis, qui n'offrait plus qu'une scène de désolation. En prenant par les bois, qu'il connaissait, il s'y transporta en quelques minutes. Là, assis sur la cime du cap, il contempla longtemps, silencieux et dans des angoisses indéfinissables, les ruines fumantes à ses pieds. Il pouvait être neuf heures; la nuit était sombre; peu d'étoiles se montraient au firmament. Il lui sembla néanmoins distinguer un être vivant qui errait près des ruines: c'était, en effet, le vieux Niger, qui, levant quelques instants après la tête vers la cime du cap, poussa trois hurlements plaintifs: il pleurait aussi, à sa manière, les malheurs de la famille qui l'avait nourri. De Locheill crut que ces cris plaintifs étaient à son adresse; que ce fidèle animal lui reprochait son ingratitude envers ses anciens amis, et il pleura amèrement.

— Voilà donc, s'écria-t-il avec amertume, les fruits de ce que nous appelons code d'honneur chez les nations civilisées! Sont-ce là aussi les fruits des préceptes qu'enseigne l'Évangile à tous ceux qui professent la religion chrétienne, cette religion toute d'amour et de pitié, même pour des ennemis! Si j'eusse fait partie d'une expédition commandée par un chef de ces aborigènes que nous traitons de barbares sur cet hémisphère, et que je lui eusse dit: «Épargne cette maison, car elle appartient à mes amis; j'étais errant et fugitif, et ils m'ont accueilli dans leur famille, où j'ai trouvé un père et des frères», le chef indien m'aurait répondu: «C'est bien; épargne tes amis: il n'y a que le serpent qui mord ceux qui l'ont réchauffé près de leur feu.»

J'ai toujours °vécu, continua de Locheill, dans l'espoir de rejoindre un jour mes amis du Canada, d'embrasser cette famille que j'ai tant aimée et que j'aime encore davantage aujourd'hui, s'il est possible. Une réconciliation n'était pas même nécessaire: il était trop naturel que j'eusse cherché à rentrer dans ma patrie, à recueillir les débris de la fortune de mes ancêtres, presque réduite à néant par les confiscations du gouvernement britannique. Il ne me restait d'autre ressource que l'armée, seule carrière digne d'un Cameron of Locheill. J'avais retrouvé la claymore de mon vaillant père, qu'un de mes amis avait rachetée parmi le butin fait par les Anglais sur le malheureux champ de bataille de Culloden. Avec cette arme, qui n'a jamais trahi un homme de ma race, je rêvais une carrière glorieuse. J'ai bien été peiné, lorsque j'ai appris que mon régiment devait joindre cette expédition dirigée contre la Nouvelle-France; mais un soldat ne pouvait résigner, sans déshonneur, en temps de guerre: mes amis l'auraient compris! Plus d'espoir maintenant pour l'ingrat qui a brûlé les propriétés de ses bienfaiteurs! Jules d'Haberville, celui que j'appelais jadis mon frère, sa bonne et sainte mère, qui était aussi la mienne par adoption, cette belle et douce jeune fille, que j'appelais ma sœur, pour cacher un sentiment plus tendre que la gratitude du pauvre

orphelin l'obligeait à refouler dans son cœur, tous ces bons amis écouteront peut-être ma justification avec indulgence et finiront par me pardonner. Mais le capitaine d'Haberville! le capitaine d'Haberville, qui aime de toute la puissance de son âme, mais dont la haine est implacable, cet homme qui n'a jamais pardonné une injure vraie ou supposée, permettra-t-il à sa famille de prononcer mon nom, si ce n'est pour le maudire?

Mais j'ai été stupide et °lâche, fit de Locheill en grinçant des dents; je devais déclarer devant mes soldats pourquoi je refusais d'obéir; et, quand bien même Montgomery m'eût fait fusiller sur-le-champ, il se serait trouvé des hommes qui auraient approuvé ma désobéissance, et lavé ma mémoire. J'ai été stupide et lâche! car, dans le cas où le major, au lieu de me faire fusiller, m'eût traduit devant un tribunal militaire, on aurait, tout en prononçant sentence de mort contre moi, apprécié mes motifs. J'aurais été éloquent en défendant mon honneur; j'aurais été éloquent en défendant un des plus nobles sentiments du cœur humain: la gratitude. Puissiez-vous, mes amis, être témoins de mes remords! Il me semble qu'une légion de vipères me déchirent la poitrine! Lâche, mille fois lâche!...

Une voix près de lui °répéta: «Lâche! mille fois lâche!» Il crut d'abord que c'était l'écho du cap qui répétait ses paroles dans cette nuit si calme pour toute la nature, tandis que l'orage des passions grondait seul dans son cœur. Il leva la tête, et aperçut, à quelques pieds de lui, la folle du domaine debout sur la partie la plus élevée d'un rocher qui projetait sur la cime du cap; elle joignit les mains, les étendit vers les ruines à ses pieds, et s'écria d'une voix lamentable: «Malheur! malheur! malheur!» Elle descendit ensuite, avec la rapidité de l'éclair, le sentier étroit et dangereux qui conduit au bas du promontoire, et, comme l'ombre d'Œrope[10], se mit à errer parmi les ruines en criant: «Désolation! désolation! désolation!» Elle éleva ensuite un bras

menaçant vers la cime du cap et cria: «Malheur! malheur à toi, Archibald de Locheill!»

Le vieux chien poussa un hurlement plaintif et prolongé, et tout tomba dans le silence.

Au moment où °Arché, sous l'impression douloureuse de ce spectacle et de ces paroles sinistres, baissait la tête sur son sein, quatre hommes vigoureux se précipitèrent sur lui, le renversèrent sur le rocher, et lui lièrent les mains. C'était quatre sauvages de la tribu des Abenaquis, qui épiaient, cachés le long de la lisière des bois, tous les mouvements de la troupe anglaise, débarquée la veille à la Rivière-Ouelle. Arché, se confiant à sa force herculéenne, fit des efforts désespérés pour briser ses liens: la forte courroie de peau d'orignal qui enlaçait ses poignets, à triple tour, se tendit à plusieurs reprises, comme si elle allait se rompre, mais résista à ses attaques puissantes. Ce que voyant de Locheill, il se résigna à son sort, et suivit, sans autre résistance, ses ennemis, qui, s'enfonçant dans la forêt, se dirigèrent vers le sud. Sa vigoureuse jambe écossaise lui épargna bien des mauvais traitements.

Elles étaient bien amères les réflexions °que faisait le captif pendant cette marche précipitée à travers la forêt, dans cette même forêt dont il connaissait tous les détours, et où, libre et léger comme le chevreuil de ses montagnes, il avait chassé tant de fois avec son frère d'Haberville. Sans faire attention à la joie féroce des Indiens, dont les yeux brillaient comme des escarboucles en le voyant en proie au désespoir, il s'écria:

— Tu as vaincu, Montgomery! mes malédictions retombent maintenant sur ma tête! tu diras que j'ai déserté à l'ennemi! tu publieras hautement que je suis un traître que tu soupçonnais depuis longtemps! tu as vaincu, car toutes les apparences sont contre moi! Ta joie sera bien grande, car j'ai tout perdu, même l'honneur[11]!

Et, comme Job, il s'écria:

— Périsse le jour qui m'a vu naître[12]!

Après deux heures d'une marche rapide, ils arrivèrent au °pied de la montagne, en face de la coupe qui conduit au lac des Trois-Saumons: ce qui fit supposer à Arché qu'un détachement de sauvages y était campé. Arrivés sur les bords du lac, un de ceux qui le tenaient prisonnier poussa, par trois fois, le cri du huard; et les sept échos des montagnes répétèrent, chacun trois fois, en s'éloignant, le cri aigre et aigu du superbe cygne du Bas-Canada. Malgré la lumière incertaine des étoiles, de Locheill n'aurait pu se défendre d'un nouveau mouvement de surprise mêlé d'admiration, à la vue de cette belle nappe d'eau limpide, encaissée dans les montagnes et parsemée d'îlots à la couronne de sapins toujours verts, si son cœur eût été susceptible d'autres impressions que de celles de la tristesse. C'était bien pourtant ce même lac où il avait, pendant près de dix ans, fait de joyeuses excursions de pêche et de chasse avec ses amis. C'était bien le même lac qu'il avait traversé à la nage, dans sa plus grande largeur, pour faire preuve de sa force natatoire. Mais pendant cette nuit funeste, tout lui semblait mort dans la nature, comme son pauvre cœur.

Un canot d'écorce se °détacha d'un des îlots, conduit par un homme portant le costume des aborigènes, à l'exception d'un bonnet de renard qui lui couvrait la tête: les sauvages ne portaient sur leur chef que les plumes dont ils l'ornaient. Le nouveau venu s'entretint assez longtemps avec les quatre sauvages; ils lui firent, à ce que supposa Arché, le récit de leur expédition; mais comme ils se servaient de l'idiome abenaquis, de Locheill ne comprit rien à leurs discours. Deux des Indiens se dirigèrent vers le sud-ouest, par un sentier un peu au-dessus du lac. On mit alors Arché dans le canot et on le tranporta sur l'îlot, d'où était sorti l'homme au bonnet de renard.

CHAPITRE TREIZIÈME.

What tragic tears bedew the eye!
What deaths we suffer ere we die!
Our broken friendships we deplore,
And loves of youth that are no °more.

LOGAN[1].

All, all on earth is shadow, all beyond
Is substance; the reverse is folly's creed,
How solid all, where change shall be no more!

YOUNG'S NIGHT THOUGHTS[2].

UNE NUIT AVEC LES SAUVAGES.

De Locheill, après avoir maudit son ennemi, après avoir déploré le jour de sa naissance, revint à des sentiments plus chrétiens, lorsque, lié fortement à un arbre, tout espoir fut éteint dans son cœur; il savait que les sauvages n'épargnaient guère leurs captifs, et qu'une mort lente et cruelle lui était réservée. Reprenant alors subitement toute son énergie naturelle, il ne songea pas même à implorer de Dieu sa délivrance; mais, repassant ses offenses envers son créateur dans toute l'amertume d'une âme repentante, il le pria d'accepter le sacrifice de sa vie en expiation de ses péchés; il pria Dieu de lui donner la force et le courage nécessaires pour souffrir avec résignation la mort cruelle qui l'attendait; il s'humilia devant Dieu. Que m'importe après tout, pensa-t-il, le jugement des hommes, quand le songe de la vie sera passé? Ma religion ne m'enseigne-t-elle pas que tout n'est que vanité[3]? Et il se courba avec résignation sous la main de Dieu.

Les °trois guerriers, assis en rond à une douzaine de pieds de Locheill, fumaient la pipe en silence. Les sauvages sont naturellement peu expansifs, et considèrent d'ailleurs les entretiens frivoles comme indignes d'hommes raisonnables, bons, tout au plus, pour les femmes et les enfants. Cependant Talamousse, l'un d'eux, s'adressant à l'homme de l'îlot, lui dit:

— Mon frère va-t-il attendre longtemps ici les guerriers du portage?

— Trois jours, répondit celui-ci, en élevant trois doigts: la Grand'Loutre et Talamousse pourront partir demain avec le prisonnier; le Français ira les rejoindre au grand campement du capitaine Launière.

— C'est bien, dit la Grand'Loutre en étendant la main vers le sud, nous allons mener le prisonnier au campement du Petit-Marigotte*, où nous attendrons pendant trois jours mon frère avec les guerriers du portage, pour aller au grand campement du capitaine Launière.

De Locheill crut s'apercevoir pour la première fois °que le son de voix de l'homme au bonnet de renard n'était pas le même que celui des deux autres, quoiqu'il parlât leur langue avec facilité. Il avait souffert jusque-là les tourments d'une soif brûlante sans proférer une seule parole: c'était bien le supplice de Tantale[4], à la vue des eaux si fraîches et si limpides du beau lac qui dormait à ses pieds; mais sous l'impression que cet homme pouvait être un Français, il se hasarda à dire:

— S'il est un chrétien parmi vous, pour l'amour de Dieu qu'il me donne à boire.

— Que veut le chien? dit la Grand'Loutre à son compagnon.

L'homme interpellé fut quelque temps sans °répondre; tout son corps tressaillit, une pâleur livide se répandit sur son visage,

* Le Petit-Marigotte est un étang giboyeux, situé à environ un mille au sud du lac des Trois-Saumons: les anciens prétendaient que c'était l'œuvre des castors.

une sueur froide inonda son front; mais, faisant un grand effort sur lui-même, il répondit de sa voix naturelle:

— Le prisonnier demande à boire.

— Dis au chien d'Anglais, dit Talamousse, qu'il sera brûlé demain; et que, s'il a bien soif, on lui donnera de l'eau bouillante pour le refraîchir.

—Je vais le lui dire, répliqua le Canadien, mais en attendant, que mes frères me permettent de porter de l'eau à leur prisonnier.

— Que mon frère fasse comme il voudra, dit Talamousse: les visages-pâles ont le cœur mou comme des jeunes filles.

Le Canadien °ploya un morceau d'écorce de bouleau en forme de cône, et le présenta plein d'eau fraîche au prisonnier en lui disant:

— Qui êtes-vous, monsieur? Qui êtes-vous, au nom de Dieu! vous dont la voix ressemble tant à celle d'un homme qui m'est si cher?

— Archibald Cameron of Locheill, dit le premier, l'ami autrefois de vos compatriotes; leur ennemi aujourd'hui, et qui a bien mérité le sort qui l'attend.

— Monsieur Arché, reprit °Dumais — car c'était lui, — quand vous auriez tué mon frère, quand il me faudrait fendre le crâne avec mon casse-tête à ces deux Canaouas, dans une heure vous serez libre.* Je vais d'abord essayer la persuasion, avant d'en venir aux mesures de rigueur. Silence maintenant.

Dumais reprit sa place près °des Indiens, et leur dit après un silence assez prolongé:

— Le prisonnier remercie les peaux-rouges de lui faire souffrir la mort d'un homme; il dit que la chanson du visage-pâle sera celle d'un guerrier.

* Canaoua: nom de mépris que les anciens Canadiens donnaient aux sauvages.

— Houa! fit la Grand'Loutre, l'Anglais fera comme le hibou qui se lamente, quand il voit le feu de nos wigwams pendant la nuit.*

Et il continua à fumer en regardant de Locheill avec mépris.

— L'Anglais, dit Talamousse, parle comme un homme, maintenant qu'il est loin du poteau; l'Anglais est un lâche qui n'a pu souffrir la soif; l'Anglais, en pleurant, a demandé à boire à ses ennemis, comme les petits enfants font à leurs mères.

Et il fit mine de cracher dessus.

Dumais ouvrit un °sac, en tira quelques provisions, et en offrit aux deux sauvages, qui refusèrent de manger. Disparaissant ensuite dans le bois, il revint avec un flacon d'eau-de-vie qu'il avait mis en cache sous les racines d'une épinette, prit un coup et se mit à souper. Les yeux d'un des sauvages dévoraient le contenu du flacon.

— Talamousse n'a pas faim, mon °frère, dit-il, mais il a soif: il a fait une longue marche aujourd'hui et il est bien fatigué: l'eau-de-feu délasse les° jambes.

Dumais lui passa le flacon; le sauvage le saisit d'une main tremblante de joie, se mit à boire avec avidité, et lui rendit le flacon après en avoir avalé un bon demiard tout d'un trait. Ses yeux, de brillants qu'ils étaient, devinrent bientôt ternes, et la stupidité de l'ivresse commença à paraître sur son visage.

— C'est bon ça, dit l'Indien en rendant le flacon.

— Dumais n'en offre pas à son frère la Grand'Loutre, dit le Canadien; il sait qu'il n'en boit °pas.

— Le Grand-Esprit aime la Grand'Loutre, dit celui-ci, il lui a fait vomir la seule gorgée d'eau-de-feu qu'il ait bue. Le Grand-Esprit aime la Grand'Loutre, il l'a rendu si malade qu'il a pensé

* Le hibou, peu sociable de sa nature, pousse souvent des cris lamentables à la vue du feu qu'allument, la nuit, dans les bois, ceux qui fréquentent nos forêts canadiennes. On croirait que, dans leur fureur, ils vont se précipiter dans les flammes qu'ils touchent fréquemment de leurs ailes.

visiter le pays des âmes. La Grand'Loutre l'en remercie: l'eau-de-feu ôte l'esprit à l'homme.

Ce sauvage, par une rare exception et au grand regret du Canadien, était abstème de nature.

— C'est bon, l'eau-de-feu, dit Talamousse après un moment de silence en avançant encore la main vers le flacon, que Dumais retira; donne, donne, mon frère, je t'en prie; encore un coup, mon frère, je t'en prie.

— Non, dit Dumais, pas à présent; tantôt.

Et il remit le flacon dans son sac.

— °Le Grand-Esprit aime aussi le Canadien, reprit Dumais après une pause: il l'a visité la nuit dernière pendant son sommeil.

— Qu'a-t-il dit à mon frère? demandèrent les sauvages.

— Le Grand-Esprit lui a dit de racheter le prisonnier, fit Dumais.

— Mon frère ment comme un Français, s'écria la Grand'Loutre; il ment comme tous les visages-pâles: les peaux-rouges ne mentent pas, eux.*

— Les Français ne mentent jamais quand ils parlent du Grand-Esprit, °dit le Canadien.

Et, retirant le flacon du sac, il avala une demi-gorgée d'eau-de-vie.

— Donne, donne, mon frère, dit Talamousse en avançant la main vers le flacon, je t'en prie, mon frère!

— Si Talamousse veut me vendre sa part du prisonnier, fit Dumais, le Français lui donnera une autre traite.

---

* Les anciens sauvages disaient souvent aux Canadiens: «Mon frère ment comme un Français.» Ce qui ferait croire que les Indiens étaient plus véridiques.

Un sauvage montagnais accusait un jour, en ma présence, un jeune homme de sa tribu de lui avoir volé une peau de renard.

— Eh oui, dit le coupable en riant aux éclats, je l'ai prise; tu la trouveras dans la forêt.

Et il lui indiqua en même temps le lieu où il l'avait cachée.

Malgré ce fait, les sauvages n'en ont pas moins mérité la réputation de menteurs. On connaît le proverbe canadien: menteur comme un sauvage.

— Donne-moi toute l'eau-de-feu, reprit Talamousse, et prends ma part du chien d'Anglais.

— Non, dit Dumais: un autre coup et rien de plus.

Et il fit mine de serrer le flacon.

—Donne donc et prends ma part, fit l'Indien.

Il saisit le flacon à deux mains, avala un autre °demiard de la précieuse liqueur, et s'endormit sur l'herbe, complètement ivre.

— Et d'un, pensa Dumais.

La Grand'Loutre regardait tout ce qui se passait d'un air de défiance, et continua néanmoins à fumer stoïquement.

— Mon frère veut-il à présent me vendre sa part du prisonnier? dit Dumais.

— Qu'en veux-tu faire? repartit le sauvage.

— Le vendre au capitaine d'Haberville qui le fera pendre pour avoir brûlé sa maison et son moulin.

— Ça fait plus mal d'être brûlé: d'Haberville boira la vengeance avec autant de plaisir que Talamousse a bu ton eau-de-feu.

— Mon frère se °trompe, le prisonnier souffrira tous les tourments du feu comme un guerrier, mais il pleurera comme une femme si on le menace de la corde: le capitaine d'Haberville le sait bien.

— Mon frère ment encore, répliqua la Grand'Loutre: tous les Anglais que nous avons brûlés pleuraient comme des lâches, et aucun d'eux n'a entonné sa chanson de mort comme un homme. Ils nous auraient remerciés de les pendre: il n'y a que le guerrier sauvage qui préfère le bûcher à la honte d'être pendu comme un chien (*a*).

— Que mon frère °écoute, dit Dumais, et qu'il fasse bien attention aux paroles du visage-pâle. Le prisonnier n'est pas Anglais, mais Écossais; et les Écossais sont les sauvages des Anglais. Que mon frère regarde le vêtement du prisonnier, et il verra qu'il est presque semblable à celui du guerrier sauvage.

— C'est °vrai, dit la Grand'Loutre: il n'étouffe pas dans ses habits comme les soldats anglais et les soldats du Grand Ononthio qui demeure de l'autre côté du grand lac; mais, qu'est-ce que ça y fait?

— Ça y °fait, reprit le Canadien, qu'un guerrier écossais aime mieux être brûlé que pendu. Il pense, comme les peaux-rouges du Canada, qu'on ne pend que les chiens, et que s'il visitait le pays des âmes la corde au cou, les guerriers sauvages ne voudraient pas chasser avec lui.

— Mon frère ment encore, dit l'Indien en secouant la tête d'un air de doute: les sauvages écossais sont toujours des visages-pâles, et ils ne doivent pas avoir le courage de souffrir comme les peaux-rouges.

Et il continua à fumer d'un air pensif.

— Que mon frère prête l'oreille à °mes paroles, reprit Dumais, et il verra que je dis la vérité.

— Parle: ton frère écoute.

— Les Anglais et les °Écossais, continua le Canadien, habitent une grande île de l'autre côté du grand lac; les Anglais vivent dans la plaine, les Écossais dans les montagnes. Les Anglais sont aussi nombreux que les grains de sable de ce lac, et les Écossais que les grains de sable de cet îlot où nous sommes maintenant; et néanmoins ils se font la guerre depuis autant de lunes qu'il y a de feuilles sur ce gros érable. Les Anglais sont riches, leurs sauvages sont pauvres; quand les Écossais battaient les Anglais, ils retournaient dans leurs montagnes chargés de riche butin; quand les Anglais battaient les Écossais, ils ne trouvaient rien en retour dans leurs montagnes: c'était tout profit d'un côté et rien de l'autre.

— Pourquoi les °Anglais, s'ils étaient si nombreux, dit la Grand'Loutre, ne les poursuivaient-ils pas dans leurs montagnes pour les exterminer tous? Mon frère dit qu'ils vivent dans une même île: ils n'auraient pu leur échapper.

— Houa! s'écria Dumais à la façon du sauvage, mon frère va voir que c'est impossible, s'il veut m'écouter. Les sauvages écossais habitent des montagnes si hautes, si hautes, dit Dumais en montrant le ciel, qu'une armée de jeunes Anglais qui les avaient poursuivis, une fois, jusqu'à moitié chemin, avaient la barbe blanche quand ils descendirent.

— Les Français sont toujours °fous, dit l'Indien, ils ne cherchent qu'à faire rire : ils mettront bien vite des *matchicotis* (jupons), et iront s'asseoir avec nos *squaws* (femmes), pour les amuser de leurs contes; ils ne sont jamais sérieux comme des hommes.

— Mon frère doit voir, reprit Dumais, que c'est pour lui faire comprendre combien sont hautes les montagnes d'Écosse.

— Que mon frère parle; la Grand'Loutre écoute et comprend, dit l'Indien accoutumé à ce style figuré.

— Les Écossais ont la jambe °forte comme l'orignal, et sont agiles comme le chevreuil, continua Dumais.

— Ton frère te croit, interrompit l'Indien, s'ils sont tous comme le prisonnier, qui, malgré ses liens, était toujours sur mes talons quand nous l'avons amené ici: il a la jambe d'un sauvage.

— Les Anglais, °reprit le Canadien, sont grands et robustes; mais ils ont la jambe molle et le ventre gros: si bien que, quoique souvent victorieux, lorsqu'ils poursuivaient leurs ennemis sur leurs hautes montagnes, ceux-ci plus agiles échappaient toujours, leur dressaient des embûches, et en tuaient un grand nombre; si bien que les Anglais renonçaient le plus souvent à les poursuivre dans les lieux où ils n'attrapaient que des coups et où ils crevaient de faim. La guerre continuait cependant toujours: quand les Anglais faisaient des prisonniers, ils en brûlaient quelques-uns; mais ceux-ci entonnaient au poteau leur chanson de mort, insultaient leurs ennemis en leur disant qu'ils avaient bu dans les crânes de leurs grands-pères, et qu'ils ne savaient pas torturer des guerriers.

— Houa! s'écria la Grand'Loutre, ce sont des hommes que ces Écossais!

— Les Écossais, °reprit le Canadien, avaient pour chef, il y a bien longtemps de cela, un brave guerrier nommé Wallace; quand il partait pour la guerre, la terre tremblait sous ses pieds: il était aussi haut que ce sapin, et valait à lui seul toute une armée. Il fut trahi par un misérable, vendu pour de l'argent, fait prisonnier et condamné à être pendu. À cette nouvelle, ce ne fut qu'un cri de rage et de douleur dans toutes les montagnes d'Écosse: tous les guerriers se peignirent le visage en noir, on tint conseil et dix grands chefs, portant le calumet de paix, partirent pour l'Angleterre. On les fit entrer dans un grand wigwam, on alluma le feu du conseil, on fuma longtemps en silence; un grand chef prit enfin la parole et dit: «Mon frère, la terre a assez bu le sang des guerriers de deux braves nations, nous désirons enterrer la hache: rends-nous Wallace, et nous resterons en otages à sa place: tu nous feras mourir, s'il lève encore le casse-tête contre toi.» Et il présenta le calumet au grand Ononthio des Anglais, qui le repoussa de la main en disant: «Avant que le soleil se couche trois fois, Wallace sera pendu.»

— Écoute, mon frère, °dit le grand chef écossais, s'il faut que Wallace meure, fais-lui souffrir la mort d'un guerrier: on ne pend que les chiens; et il présenta de nouveau le calumet, qu'Ononthio repoussa. Les députés se consultèrent entre eux, et leur grand chef reprit: «Que mon frère écoute mes dernières paroles, et que son cœur se réjouisse: qu'il fasse planter onze poteaux pour brûler Wallace et ses dix guerriers, qui seront fiers de partager son sort: ils remercieront leur frère de sa clémence.» Et il offrit encore le calumet de paix, qu'Ononthio refusa.

— Houa! fit la Grand'Loutre, c'était pourtant de belles paroles et sortant de cœurs généreux. Mais mon frère ne me dit pas pourquoi les Écossais sont maintenant amis des Anglais, et font la guerre avec eux contre les °Français.

— Les députés retournèrent dans leurs montagnes, la rage dans le cœur: à chaque cri (*b*) de mort qu'ils poussaient avant d'entrer dans les villes et villages pour annoncer la fin lamentable de Wallace, tout le monde courait aux armes, et la guerre continua entre les deux nations pendant autant de lunes qu'il y a de grains de sable dans ma main, dit Dumais en jetant une poignée de sable devant lui. Le petit peuple de sauvages était le plus souvent vaincu par les ennemis aussi nombreux que les étoiles dans une belle nuit; les rivières coulaient des eaux de sang, mais il ne songeait pas à enfouir la hache du guerrier. La guerre durerait encore sans un traître qui avertit des soldats anglais que neuf grands chefs écossais, réunis dans une caverne pour y boire de l'eau-de-feu, s'y étaient endormis comme notre frère Talamousse.

— Les peaux-rouges, dit la Grand'Loutre, ne sont jamais traîtres à leur nation: ils trompent leurs ennemis, jamais leurs amis. Mon frère veut-il me dire pourquoi il y a des traîtres parmi les visages-pâles?

Dumais, assez embarrassé de répondre à cette question faite °à brûle-pourpoint, continua comme s'il n'eût rien entendu.

— Les neuf chefs, surpris loin de leurs armes, furent conduits dans une grande ville, et tous condamnés à être pendus avant la fin d'une lune. À cette triste nouvelle, on alluma des feux la nuit sur toutes les montagnes d'Écosse pour convoquer un grand conseil de tous les guerriers de la nation. Les hommes sages dirent de belles paroles pendant trois jours et trois nuits; et cependant on ne décidait rien. On fit la médecine, et un grand sorcier déclara que le mitsimanitou* était irrité contre ses enfants, et qu'il fallait enfouir la hache pour toujours. Vingt

* Faire la médecine: les sauvages n'entreprenaient aucune expédition importante, soit de guerre, soit de chasse, sans consulter les esprits infernaux par le ministère de leurs sorciers.

Le mitsimanitou était le grand-dieu des sauvages: et le manitou, leur démon, ou génie du mal, divinité inférieure toujours opposée au dieu bienfaisant.

guerriers peints en noir se rendirent dans la grande ville des Anglais, et avant d'y entrer poussèrent autant de cris de mort qu'il y avait de chefs captifs. On tint un grand conseil, et l'Ononthio des Anglais leur accorda la paix à condition qu'ils donneraient des otages, qu'ils livreraient leurs places fortes, que les deux nations n'en feraient plus qu'une, et que les guerriers anglais et écossais combattraient épaules contre épaules les ennemis du Grand Ononthio. On fit un festin qui dura trois jours et trois nuits, et où l'on but tant d'eau-de-feu, que les femmes serrèrent les casse-tête: car, sans cela, la guerre aurait recommencé de nouveau. Les Anglais furent si joyeux, qu'ils promirent d'envoyer en Écosse, par-dessus le marché, toutes les têtes, pattes et queues des moutons qu'ils tueraient à l'avenir.

— C'est bon, ça, dit l'Indien; les Anglais sont généreux !*

— Mon frère doit voir, continua Dumais, qu'un guerrier écossais aime mieux être brûlé que pendu, et il va me vendre sa part du prisonnier. Que mon frère fasse son prix, et Dumais ne regardera pas à l'argent.

— La Grand'Loutre ne vendra pas sa part du prisonnier, dit l'Indien: il a promis à Taoutsi et à Katakouï de le livrer demain au campement du petit Marigotte, et il tiendra sa parole. On assemblera le conseil; la Grand'Loutre parlera aux jeunes gens et, s'ils consentent à ne pas le brûler, il sera toujours temps de le livrer à d'Haberville.

— Mon frère connaît Dumais, dit le Canadien: il sait qu'il est riche, qu'il a un bon cœur et qu'il est homme de parole; Dumais paiera pour le prisonnier six fois autant, en comptant sur ses doigts, qu'Ononthio paie aux sauvages pour chaque chevelure de l'ennemi[5].

* Les sauvages sont très-friands de la tête et des pattes des animaux. Je demandais un jour à un vieux canaoua, qui se vantait d'avoir pris part à un festin où sept de leurs ennemis avaient été mangés, quelle était la partie la plus délicieuse d'un ennemi rôti: il répondit sans hésiter, en se faisant claquer la langue: Certes, ce sont les pieds et les mains, mon brère.

— La Grand'Loutre sait que son frère dit vrai, répliqua l'Indien, mais il ne vendra pas sa part du prisonnier.

Les °yeux du Canadien lancèrent des flammes; il serra fortement le manche de sa hache; mais, se ravisant tout à coup, il secoua d'un air indifférent les cendres de la partie du casse-tête qui servait de pipe aux Français aussi bien qu'aux sauvages dans leurs guerres de découvertes. Quoique le premier mouvement hostile de Dumais n'eût point échappé à l'œil de lynx de son compagnon, il n'en continua pas moins à fumer tranquillement.

Les paroles de °Dumais, lorsque de Locheill l'avait reconnu, avaient fait renaître l'espérance dans son âme; et il se rattachait à cette vie, dont il avait d'abord fait le sacrifice avec résignation, en bon chrétien et en homme courageux. Malgré les remords cuisants qui lui déchiraient le cœur, il était bien jeune pour faire, sans regret, ses adieux à la vie et à tout ce qu'il avait de plus cher au monde! Pouvait-il sans amertume renoncer à la brillante carrière des armes qui avait illustré un si grand nombre de ses ancêtres? Pouvait-il, lui, le dernier de sa race, enfouir sans regret dans la tombe le blason taché des Cameron de Locheill? Pouvait-il faire sans regret ses adieux à la vie, en pensant qu'il laisserait la famille d'Haberville sous l'impression qu'elle avait réchauffé une vipère dans son sein; en pensant que son nom ne serait prononcé qu'avec horreur par les seuls amis sincères qu'il eût au monde; en pensant au désespoir de Jules et aux imprécations de l'implacable capitaine; à la douleur muette de cette bonne et sainte femme qui l'appelait son fils, et de cette belle et douce jeune fille qui l'appelait jadis son frère, et à laquelle il avait espéré donner un jour un nom plus tendre? Arché était donc bien jeune pour mourir. En ressaisissant la vie, il pouvait encore tout réparer, et une lueur d'espérance ranima son cœur.

°De Locheill, encouragé par les paroles de Dumais, avait suivi, avec une anxiété toujours croissante, la scène qui se passait devant lui. Ignorant l'idiome indien, il s'efforçait de saisir, à

l'expression de leurs traits, le sens des paroles des interlocuteurs. Quoique la nuit fût un peu sombre, il n'avait rien perdu des regards haineux et méprisants que lui lançaient les sauvages, dont les yeux brillaient d'une lumière phosphorescente, comme ceux du chat-tigre. Connaissant la férocité des sauvages sous l'influence de l'alcool, il ne vit pas, sans surprise, Dumais leur passer le flacon; mais, quand il vit l'un d'eux s'abstenir de boire et l'autre étendu mort-ivre sur le sable, il comprit la tactique de son libérateur pour se débarrasser d'un de ses ennnemis. Quand il entendit prononcer le nom de Wallace, il se rappela que, pendant la maladie de Dumais, il l'avait souvent entretenu des exploits fabuleux de son héros favori, sans pouvoir néanmoins deviner à quelle fin il entretenait le sauvage des exploits d'un guerrier calédonien. S'il eût compris la fin du discours du Canadien, il se serait rappelé les quolibets de Jules à propos du prétendu plat favori de ses compatriotes. Quand il vit la colère briller dans les yeux de Dumais, quand il le vit serrer son casse-tête, il allait lui crier de ne point frapper, lorsqu'il lui vit reprendre une attitude pacifique. Son âme généreuse se refusait à voir son ami exposé, par un sentiment de gratitude, à passer par les armes, en tuant un sauvage allié des °Français.

Le Canadien garda pendant quelque temps le silence, chargea de nouveau sa pipe, se mit à fumer et dit de sa voix la plus calme:

— Quand la Grand'Loutre est tombé malade de la picote, près de la Rivière-du-Sud, ainsi que son père, sa femme et ses deux fils, Dumais a été les chercher; et au risque de prendre la maladie lui-même, ainsi que sa famille, il les a transportés dans son grand wigwam, où il les a soignés pendant trois lunes. Ce n'est pas la faute à Dumais si le vieillard et les deux jeunes gens sont morts: Dumais les a fait enterrer avec des cierges à l'entour de leurs corps, comme des chrétiens, et la robe noire a prié le Grand-Esprit pour eux.

— Si °Dumais, répliqua l'Indien, ainsi que sa femme et ses enfants fussent tombés malades dans la forêt, la Grand'Loutre les aurait portés dans son wigwam, aurait pêché le poisson des lacs et des rivières, chassé le gibier dans les bois, aurait acheté l'eau-de-feu, qui est la médecine des Français, et il aurait dit: « Mangez et buvez, mes frères, et prenez des forces. » La Grand'Loutre et sa squaw auraient veillé jour et nuit auprès de la couche de ses amis français; et la Grand'Loutre n'aurait pas dit: «Je t'ai nourri, soigné, et j'ai acheté avec mes pelleteries l'eau-de-feu qui est la médecine des visages-pâles.» Que mon frère, ajouta l'Indien en se redressant avec fierté, emmène le prisonnier: le peau-rouge ne doit plus rien au visage-pâle!

Et il se remit à fumer tranquillement.

— Écoute, °mon frère, dit le Canadien, et pardonne à Dumais s'il t'a caché la vérité: il ne connaissait pas ton grand cœur. Il va parler maintenant en présence du Grand-Esprit qui l'écoute; et le visage-pâle ne ment jamais au Grand-Esprit.

— C'est vrai, dit l'Indien: que mon frère parle, et son frère l'écoute.

— °Quand la Grand'Loutre était malade, il y a deux ans, reprit le Canadien, Dumais lui a raconté son aventure, lorsque les glaces du printemps l'emportaient dans la chute de Saint-Thomas, et comment il fut sauvé par un jeune Écossais, qui arrivait le soir chez le seigneur de Beaumont.

— Mon frère me l'a raconté, dit l'Indien, et il m'a montré les restes de l'îlot où, suspendu sur l'abîme, il attendait la mort à chaque instant. La Grand'Loutre connaissait déjà la place et le vieux cèdre auquel mon frère se °tenait.

— Eh bien, reprit Dumais en se levant et ôtant sa casquette, ton frère déclare, en présence du Grand-Esprit, que le prisonnier est le jeune Écossais qui lui a sauvé la °vie!

L'Indien poussa un cri terrible, que les échos des montagnes répétèrent avec l'éclat de la foudre, se releva d'un bond, en

tirant son couteau, et se précipita sur le prisonnier. De Locheill, qui n'avait rien compris à leur conversation, crut qu'il touchait au dernier moment de son existence, et recommanda son âme à Dieu, quand, à sa grande surprise, le sauvage coupa ses liens, lui secoua fortement les mains avec de vives démonstrations de joie, et le poussa dans les bras de son ami.

Dumais °pressa, en sanglotant, Arché contre sa poitrine, puis s'écria en s'agenouillant:

— Je vous ai prié, ô mon Dieu! d'étendre votre main protectrice sur ce noble et généreux jeune homme; ma femme et mes enfants n'ont cessé de faire les mêmes prières: merci, merci, mon Dieu! merci de m'avoir accordé beaucoup plus que je n'avais demandé! Je vous rends grâce, ô mon Dieu! car j'aurais commis un crime pour lui sauver la vie, et j'aurais traîné une vie rongée de remords, jusqu'à ce que la tombe eût recouvert un meurtrier!

— Maintenant, dit de Locheill après avoir remercié son libérateur avec les plus vives expressions de reconnaissance, en route au plus vite, mon cher Dumais: car, si l'on s'aperçoit de mon absence du bivouac, je suis perdu sans ressource; je vous expliquerai cela °chemin faisant.

Comme ils se préparaient à mettre le pied dans le canot, trois cris de huard se firent entendre vis-à-vis de l'îlot du côté sud du lac.

— Ce sont les jeunes gens du Marigotte, dit la Grand'Loutre en s'adressant à de Locheill, qui viennent te chercher, mon frère; Taoutsi et Katakouï leur auront fait dire, par quelques sauvages qu'ils auront rencontrés, qu'il y avait un prisonnier anglais sur l'îlot; mais ils crieront longtemps avant de réveiller Talamousse, et la Grand'Loutre va dormir jusqu'au retour du Canadien. Bon voyage, mes frères.

Arché et son compagnon °entendirent longtemps, en se dirigeant vers le nord, les cris de huard que poussaient les jeunes sauvages à courts intervalles, mais ils étaient hors de toute atteinte.

— Je crains, dit Arché en descendant le versant opposé de la montagne, que les jeunes guerriers abenaquis[6], trompés dans leur attente, ne fassent un mauvais parti à nos amis de l'îlot.

— Il est °vrai, répondit son compagnon, que nous les privons d'une grande réjouissance: ils trouvent le temps long au Marigotte, et la journée de demain leur aurait paru courte en faisant rôtir un prisonnier. De Locheill frissonna involontairement.

Quant aux deux Canaouas que nous avons laissés, n'ayez aucune inquiétude pour eux, ils sauront bien se tirer d'affaire. Le sauvage est l'être le plus indépendant de la nature: il ne rend compte de ses actions à autrui qu'autant que ça lui plaît. D'ailleurs tout ce qui pourrait leur arriver de plus fâcheux dans cette circonstance serait, suivant leur expression, de couvrir la moitié du prisonnier avec des peaux de castor ou d'autres objets: en un mot d'en payer la moitié à Taoutsi et Katakouï. Il est même plus que probable que la Grand'Loutre, qui est une sorte de bel esprit parmi eux, se contentera de faire rire les autres aux dépens de ses deux associés, car il n'est jamais à bout de ressources. Il va leur dire que Talamousse et lui avaient bien le droit de disposer de la moitié de leur captif; qu'une moitié une fois libre a emporté l'autre; qu'ils se dépêchent de courir, que le prisonnier chargé de leur butin ne peut se sauver bien vite: ou d'autres farces semblables toujours bien accueillies des sauvages. Enfin, ce qui est encore probable, c'est qu'il va leur parler de mon aventure aux chutes de Saint-Thomas, que tous les Abenaquis connaissent, leur dire que c'est à votre dévouement que je dois la vie; et, comme les sauvages n'oublient jamais un service, ils s'écrieront: «Mes frères ont bien fait de relâcher le sauveur de notre ami le visage-pâle!»

De Locheill voulut entrer dans de longs détails pour se disculper aux yeux de Dumais de sa conduite cruelle le jour °précédent; mais celui-ci l'arrêta.

— Un homme comme vous, monsieur Archibald de Locheill, dit Dumais, ne me doit aucune explication. Ce n'est pas celui qui, au péril de sa vie, n'a pas hésité un seul instant à s'exposer à la rage des éléments déchaînés pour secourir un inconnu, ce n'est pas un si noble cœur que l'on peut soupçonner de manquer aux premiers sentiments de l'humanité et de la reconnaissance. Je suis soldat et je connais toute l'étendue des devoirs qu'impose la discipline militaire. J'ai assisté à bien des scènes d'horreur de la part de nos barbares alliés, qu'en ma qualité de sergent, commandant quelquefois un parti plus fort que le leur, j'aurais pu empêcher, si des ordres supérieurs ne m'eussent lié les mains: c'est un rude métier que le nôtre pour des cœurs sensibles.

J'ai été témoin d'un °spectacle qui me fait encore frémir d'horreur quand j'y pense. J'ai vu ces barbares brûler une Anglaise: c'était une jeune femme d'une beauté ravissante. Il me semble toujours la voir liée au poteau où ils la martyrisèrent pendant huit mortelles heures! Je la vois encore cette pauvre femme au milieu de ses bourreaux, n'ayant, comme notre mère Ève, pour voile que ses longs cheveux, blonds comme de la filasse, qui lui couvraient la moitié du corps. Il me semble entendre sans cesse son cri déchirant de: *mein Gott*! *mein Gott*! Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour la racheter, mais sans y réussir; car, malheureusement pour elle, son père, son mari et ses frères, en la défendant avec le courage du désespoir, avaient tué plusieurs sauvages et entre autres un de leurs chefs et son fils. Nous n'étions qu'une quinzaine de Canadiens contre au moins deux cents Indiens. J'étais bien jeune alors, et je pleurais comme un enfant. Ducros dit Laterreur cria à Francœur en écumant de rage: «Quoi! sergent, nous, des hommes,

nous souffrirons qu'on brûle une pauvre créature devant nos yeux sans la défendre! nous, des Français! Donnez l'ordre, sergent, et j'en échine pour ma part dix de ces chiens de Canaouas avant qu'ils aient même le temps de se mettre en défense.» Et il l'aurait fait comme il le disait, car c'était un maître homme que Laterreur, et vif comme un poisson. L'Ours-Noir, un de leurs guerriers les plus redoutables, se retourna de notre côté en ricanant. Ducros s'élança sur lui le casse-tête levé en lui criant: «Prends ta hache, l'Ours-Noir, et tu verras, lâche, que tu n'auras pas affaire à une faible femme!» L'Indien haussa les épaules d'un air de pitié, et se contenta de dire lentement: «Le visage-pâle est bête: il tuerait son ami pour défendre la *squaw* du chien d'Anglais son ennemi.» Le sergent mit fin à cette altercation en ordonnant à Ducros de rejoindre notre petit groupe. C'était un brave et franc cœur que ce sergent, comme son nom l'attestait. Il nous dit, les larmes aux yeux: «Il me serait inutile d'enfreindre mes ordres; nous ne pourrions sauver cette pauvre femme en nous faisant tous massacrer. Quelle en serait ensuite la conséquence? La puissante tribu des Abenaquis se détacherait de l'alliance des Français, deviendrait notre ennemie, et combien alors de nos femmes et de nos enfants subiraient le sort de cette malheureuse Anglaise! Et je serais responsable de tout le sang qui serait répandu.»[7]

Eh bien! monsieur Arché, six mois même après cette °scène horrible, je me réveillais en sursaut, tout trempé de sueur: il me semblait la voir, cette pauvre victime, au milieu de ces bêtes féroces; il me semblait sans cesse entendre ses cris déchirants de *mein Gott! mein Gott!* On s'est étonné de mon sang-froid, et de mon courage, lorsque les glaces m'entraînaient vers les chutes de Saint-Thomas; en voici la principale cause: au moment que la débâcle se fit, et que les glaces éclataient avec un bruit épouvantable, je crus entendre, parmi les voix puissantes de la tempête, les cris déchirants de la malheureuse Anglaise et son: *mein*

*Gott! mein Gott!** Je pensai que c'était un châtiment de la Providence, que je méritais, pour ne l'avoir secourue. Car, voyez-vous, monsieur Arché, les hommes font souvent des lois que le bon Dieu est loin de sanctionner. Je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui dois le peu d'instruction que j'ai reçue au vénérable curé qui a élevé ma femme; mais c'est là mon avis.

— Et vous avez bien raison, dit Arché en soupirant.

Les deux amis s'entretinrent, pendant le reste du trajet, de la famille d'Haberville. Les dames et mon oncle Raoul s'étaient réfugiés dans la ville de Québec, à la première nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise dans les eaux du Saint-Laurent. Le capitaine d'Haberville était campé à Beauport, avec sa compagnie, ainsi que son fils Jules, de retour au Canada, avec le régiment dans lequel il servait.

Dumais, craignant quelque fâcheuse rencontre de sauvages abenaquis qui épiaient les mouvements de l'armée anglaise, insista pour escorter Arché jusqu'au bivouac où il avait laissé ses soldats. Les dernières paroles de Locheill furent:

— Vous êtes quitte envers moi, mon ami, vous m'avez rendu vie pour vie; mais moi je ne le serai jamais envers vous. Il y a, Dumais, une solidarité bien remarquable dans nos deux existences. Parti de la Pointe-Lévis, il y deux ans, j'arrive sur les bords de la Rivière-du-Sud pour vous retirer de l'abîme: quelques minutes plus tard vous étiez perdu sans ressources. Je suis, moi, fait prisonnier, hier, par les sauvages, après une longue traversée de l'Océan; et vous, mon cher Dumais, vous vous trouvez à point sur un îlot du lac Trois-Saumons pour me sauver l'honneur et la vie: la providence de Dieu s'est certaine-

* Un vieux soldat, nommé Godrault, qui avait servi sous mon grand-père me racontait, il y a près de soixante-et-dix ans, cette scène cruelle dont il avait été témoin. Il me disait que l'infortunée victime criait: *mein Gott!* Ma famille croyait que c'était une faute de prononciation de la part du soldat, et que ce devait être plutôt: *my God!* mais il est probable que cette malheureuse femme était Hollandaise, et qu'elle criait vraiment: *mein Gott.*

ment manifestée d'une manière visible. Adieu, mon cher ami; quelque aventureuse que soit la carrière du soldat, j'ai l'espoir que nous reposerons la tête sous le même tertre, et que vos enfants et petits-enfants auront une raison de plus de bénir la mémoire d'Archibald Cameron of Locheill.

Lorsque les montagnards écossais remarquèrent, au soleil levant, la pâleur de leur jeune chef, après tant d'émotions, ils pensèrent que, craignant quelque surprise, il avait passé la nuit sans dormir, à rôder autour de leur bivouac. Après un léger repas, de Locheill fit mettre le feu à la maison voisine du moulin réduit en cendre; mais il avait à peine repris sa marche, qu'un émissaire de Montgomery lui signifia de cesser l'œuvre de destruction.*

— Il est bien temps! s'écria Arché en mordant la poignée de sa claymore.

* Cette maison, construite en pierre, et appartenant à monsieur Joseph Robin, existe encore; car, après le départ des Anglais, les Canadiens, cachés dans les bois, éteignirent le feu. Une poutre, roussie par les flammes, atteste cet acte de vandalisme. La tradition veut que cette maison ait été préservée de l'incendie par la protection d'un Christ, les autres disent d'une madone, exposée dans une niche pratiquée dans le mur de l'édifice, comme cela se voit encore dans plusieurs anciennes maisons canadiennes.

°CHAPITRE QUATORZIÈME.

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir.

CERVANTÈS[1].

LES PLAINES D'ABRAHAM.

Væ victis![2] dit la sagesse des nations; malheur aux vaincus! non seulement à cause des désastres, conséquences naturelles d'une défaite, mais aussi parce que les vaincus ont toujours tort. Ils souffrent matériellement, ils souffrent dans leur amour-propre blessé, ils souffrent dans leur réputation comme soldats. Qu'ils aient combattu un contre dix, un contre vingt, qu'ils aient fait des prodiges de valeur, ce sont toujours des vaincus; à peine trouvent-ils grâce chez leurs compatriotes; l'histoire ne consigne que leur défaite. Ils recueillent bien, par-ci par-là, quelques louanges des écrivains de leur nation; mais ces louanges sont presque toujours mêlées de reproches. On livre une nouvelle bataille, la plume et le compas à la main: on enseigne aux mânes des généraux dont les corps reposent sur des champs de carnage vaillamment défendus, ce qu'ils auraient dû faire pour être au nombre des vivants; on démontre victorieusement, assis dans un fauteuil bien bourré, par quelles savantes manœuvres les vaincus seraient sortis triomphants de la lutte; on leur reproche avec amertume les conséquences de leur défaite. Ils mériteraient pourtant d'être traités avec plus de générosité. Un grand capitaine, qui a égalé de nos jours Alexandre et César[3], n'a-t-il pas dit: «Quel est celui qui n'a jamais commis de faute à la guerre?» *Væ °victis!*

Le 13 septembre 1759, jour néfaste dans les annales de la France, l'armée anglaise, commandée par le général Wolfe[4], après avoir trompé la vigilance des sentinelles françaises, et surpris les avant-postes pendant une nuit sombre, était rangée en bataille le matin sur les plaines d'Abraham, où elle avait commencé à se retrancher. Le général Montcalm[5], emporté par son courage chevaleresque, ou jugeant peut-être aussi qu'il était urgent d'interrompre des travaux dont les conséquences pouvaient devenir funestes, attaqua les Anglais avec une portion seulement de ses troupes, et fut vaincu, comme il devait l'être, avec des forces si disproportionnées à celles de l'ennemi. Les deux généraux scellèrent de leur sang cette bataille mémorable, Wolfe en dotant l'Angleterre d'une colonie presque aussi vaste que la moitié de l'Europe, Montcalm en faisant perdre à la France une immense contrée que son roi et ses imprévoyants ministres appréciaient d'ailleurs fort peu.

Malheur aux vaincus! si le marquis de Montcalm eût remporté la victoire sur °l'armée anglaise, on l'aurait élevé jusqu'aux nues: au lieu de lui reprocher de n'avoir pas attendu les renforts qu'il devait recevoir de monsieur de Vaudreuil[6] et du colonel de Bougainville[7], on aurait admiré sa tactique d'avoir attaqué brusquement l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, et d'avoir profité des accidents de terrain pour se retrancher dans des positions inexpugnables; on aurait dit que cent hommes à l'abri de retranchements en valent mille à découvert; on n'aurait point attribué au général Montcalm des motifs de basse jalousie, indignes d'une grande âme: les lauriers brillants qu'il avait tant de fois cueillis sur de glorieux champs de bataille l'auraient mis à couvert de tels soupçons.

Væ victis! °La cité de Québec, après la funeste bataille du 13 septembre, n'était plus qu'un monceau de ruines; les fortifications n'étaient pas même à l'abri d'un coup de main, car une partie des remparts s'écroulait. Les magasins étaient épuisés de

munitions; les artilleurs, plutôt pour cacher leur détresse que pour nuire à l'ennemi, ne tiraient qu'un coup de canon à longs intervalles contre les batteries formidables des Anglais. Il n'y avait plus de vivres. Et l'on a cependant accusé de pusillanimité la brave garnison qui avait tant souffert et qui s'était défendue si vaillamment. Si le gouverneur, nouveau Nostradamus[8], eût su que le chevalier de Lévis[9] était à portée de secourir la ville, et qu'au lieu de capituler, il eût attendu l'arrivée des troupes françaises, il est encore certain que, loin d'accuser la garnison de pusillanimité, on eût élevé son courage jusqu'au ciel. Certes, la garnison s'est montrée bien lâche en livrant une ville qu'elle savait ne pouvoir défendre! Elle devait, confiante en l'humanité de l'ennemi qui avait promené le fer et le feu dans les paisibles campagnes, faire fi de la vie des citadins, de l'honneur de leurs femmes et de leurs filles exposées à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut! Elle a été bien lâche cette pauvre garnison! Malheur aux vaincus!

Les °Anglais, après la capitulation, ne négligèrent rien de ce qui pouvait assurer la conquête d'une place aussi importante que la capitale de la Nouvelle-France. Les murs furent relevés, de nouvelles fortifications ajoutées aux premières, et le tout armé d'une artillerie formidable. Ils pouvaient devenir assiégés, d'assiégeants qu'ils étaient l'année précédente. Leurs prévisions étaient justes, car le général de Lévis reprenait, le printemps suivant, l'offensive avec une armée de 8 000 hommes, tant de troupes régulières que de miliciens canadiens.

Cependant °l'armée anglaise, fière de la victoire qu'elle avait remportée, sept mois auparavant, était encore rangée en bataille, dès huit heures du matin, le 28 avril 1760, sur les mêmes plaines où elle avait combattu avec tant de succès. Le général Murray[10], qui commandait cette armée forte de 6 000 hommes et soutenue par vingt-deux bouches à feu, occupait les positions les plus avantageuses, lorsque l'armée française, un

peu plus nombreuse, mais n'ayant que deux pièces d'artillerie, couronna les hauteurs de Sainte-Foye[11]. Les Français, quoique fatigués par une marche pénible par des chemins impraticables à travers les marais de la Suède*, brûlaient du désir de venger leur défaite de l'année précédente. La soif du sang était bien ardente dans les poitrines d'ennemis qui attisaient depuis tant d'années les haines séculaires qu'ils avaient transportées de la vieille Europe sur le nouveau continent. Des deux côtés la bravoure était égale, et 15 000 hommes des meilleures troupes du monde n'attendaient que l'ordre de leurs chefs pour ensanglanter de nouveau les mêmes plaines qui avaient déjà bu le sang de tant de valeureux soldats.

Jules °d'Haberville, qui s'était déjà distingué à la première bataille des plaines d'Abraham, faisait alors partie d'une des cinq compagnies commandées par le brave capitaine d'Aiguebelle[12], qui, sur l'ordre du général de Lévis, abandonnèrent d'abord le moulin de Dumont[13], attaqué par des forces supérieures. Jules, blessé grièvement par un éclat d'obus, qui lui avait cassé le bras gauche, refusa de céder aux instances de ses amis, qui le pressaient instamment de faire panser une blessure dont le sang coulait avec abondance; et, se contentant d'un léger bandage avec son mouchoir, il chargea de nouveau, le bras en écharpe, à la tête de sa compagnie, lorsque le général, jugeant l'importance de s'emparer à tout prix d'un poste dont dépendait l'issue du combat, ordonna de reprendre °l'offensive.

Presque toute l'artillerie du général Murray était dirigée de manière à protéger cette position si importante, lorsque les grenadiers français l'abordèrent de nouveau au pas de charge. Les boulets, la mitraille décimaient leurs rangs, qu'ils reformaient à mesure avec autant d'ordre que dans une parade. Cette position fut prise et reprise plusieurs fois pendant cette mémorable

* Ce mot se prononce aussi *Suète*, et provient peut-pêtre de ce que la terre *sue* dans cet endroit.

bataille, où chacun luttait de courage. Jules d'Haberville, «le petit grenadier,» comme l'appelaient ses soldats, emporté par son ardeur malgré sa blessure, s'était précipité, l'épée à la main, au milieu des ennemis qui lâchèrent prise un instant; mais à peine les Français s'y étaient-ils établis, que les Anglais, revenant à la charge en plus grand nombre, s'emparèrent du moulin, après un combat des plus sanglants.

Les grenadiers français, mis un instant en désordre, se reformèrent de nouveau à une petite distance sous le feu de l'artillerie et d'une grêle de balles qui les criblaient; et, abordant pour la troisième fois le moulin de Dumont à la baïonnette, ils s'en emparèrent après une lutte sanglante, et s'y maintinrent.

On °aurait cru, pendant cette troisième charge, que tous les sentiments qui font aimer la vie étaient éteints dans l'âme du jeune d'Haberville, qui, le cœur ulcéré par l'amitié trahie, par la ruine totale de sa famille, paraissait implorer la mort comme un bienfait. Aussi, dès que l'ordre avait été donné de marcher en avant pour la troisième fois, bondissant comme un tigre et poussant le cri de guerre de sa famille: «À moi grenadiers!», il s'était précipité seul sur les Anglais, qu'il avait attaqués comme un insensé. L'œuvre de carnage avait recommencé avec une nouvelle fureur, et, lorsque les Français étaient restés maîtres de la position, ils avaient retiré Jules d'un monceau de morts et de blessés. Comme il donnait signe de vie, deux grenadiers le portèrent sur les bords d'un petit ruisseau près du moulin, où un peu d'eau fraîche lui fit reprendre connaissance. C'était plutôt la perte du sang qui avait causé la syncope, que la grièveté de la blessure: un coup de sabre, qui avait fendu son casque, avait coupé la chair sans fracturer l'os de la tête. Un soldat arrêta l'effusion du sang, et dit à Jules, qui voulait retourner au combat:

— Pas pour le petit quart d'heure, notre officier: vous en avez votre suffisance pour le moment; le soleil chauffe en diable

sur la butte, ce qui est dangereux pour les blessures de tête. Nous allons vous porter à l'ombre de ce bois, où vous trouverez des lurons qui ont aussi quelques égratignures. D'Haberville, trop faible pour opposer aucune résistance, se trouva bien vite au milieu de nombreux blessés, qui avaient eu assez de force pour se traîner jusqu'au bocage de sapin.

°Tout le monde connaît l'issue de la seconde bataille des plaines d'Abraham; la victoire fut achetée bien chèrement par les Français et les Canadiens, dont la perte fut aussi grande que celle de l'ennemi. Ce fut, de la part des vainqueurs, effusion inutile de sang: la Nouvelle-France, abandonnée de la mère patrie, fut cédée à l'Angleterre par le nonchalant Louis XV, trois ans après cette glorieuse bataille qui aurait pu sauver la colonie[14].

De Locheill s'était vengé °noblement des soupçons injurieux à sa loyauté, que son ennemi Montgomery avait essayé d'inspirer aux officiers supérieurs de l'armée britannique. Ses connaissances étendues, le temps qu'il consacrait à l'étude de sa nouvelle profession, son aptitude à tous les exercices militaires, sa vigilance aux postes qui lui étaient confiés, sa sobriété, lui valurent d'abord l'estime générale; et son bouillant courage, tempéré néanmoins par la prudence dans l'attaque des lignes françaises à Montmorency, et sur le champ de bataille du 13 septembre 1759, fut remarqué par le général Murray, qui le combla publiquement de louanges.

Lors de la °déroute de l'armée anglaise, à la seconde bataille des plaines d'Abraham, Archibald de Locheill, après des prodiges de valeur à la tête de ses montagnards, fut le dernier à céder un terrain qu'il avait disputé pouce à pouce; il se distingua encore par son sang-froid et sa présence d'esprit en sauvant les débris de sa compagnie dans la retraite; car, au lieu de suivre le torrent des fuyards vers la ville de Québec, il remarqua que le moulin de Dumont était évacué par les grenadiers français, occupés à la poursuite de leurs ennemis dont ils faisaient un

grand carnage; profitant de cette circonstance pour dérober sa marche à l'ennemi, il défila entre cette position et le bois adjacent. Ce fut alors qu'il crut entendre prononcer son nom; et, se détournant, il vit sortir du bosquet un officier, le bras en écharpe, la tête couverte d'un linge sanglant, l'uniforme en lambeaux, qui, l'épée à la main, s'avançait en chancelant vers lui.

— Que faites-vous, brave Cameron de Locheill? cria l'inconnu. Le moulin est évacué par nos vaillants soldats: il n'est pas même défendu par des femmes, des enfants et des vieillards infirmes! retournez sur vos pas, valeureux Cameron, il vous sera facile de l'incendier pour couronner vos exploits!

Il était impossible de se méprendre à la voix railleuse de °Jules d'Haberville, quoique son visage, souillé de sang et de boue, le rendît méconnaissable.

Arché, à ces paroles insultantes, n'éprouva qu'un seul sentiment, celui d'une tendre compassion pour l'ami de sa jeunesse, pour celui qu'il désirait depuis si longtemps presser dans ses bras. Son cœur battit à se rompre; un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine, car il lui sembla entendre retentir de nouveau les paroles de la sorcière du domaine:

— Garde ta pitié pour toi-même: tu en auras besoin, lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appelles maintenant ton frère! Je n'éprouve qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill! c'est celle de ne pouvoir te maudire! malheur! malheur! malheur!

Aussi, Arché, sans égard à la position critique dans laquelle il se trouvait, à la responsabilité qui pesait sur lui pour le salut de ses soldats, fit faire halte à sa compagnie, et s'avança au-devant de Jules, sa claymore dirigée vers la terre. Un instant, un seul instant, toute la tendresse du jeune Français pour son frère d'adoption sembla se réveiller en lui; mais, réprimant ce premier mouvement de sensibilité, il lui dit d'une voix creuse et empreinte d'amertume:

— Défendez-vous, monsieur de Locheill, vous aimez les triomphes faciles! Défendez-vous! ah! traître!

À cette nouvelle injure, Arché, se croisant les bras, se contenta de répondre de sa voix la °plus affectueuse:

— Toi aussi, mon frère Jules, toi aussi, tu m'as condamné sans m'entendre!

À ces paroles d'affectueux reproches, une forte secousse nerveuse acheva de paralyser le peu de force qui restait à Jules; l'épée lui échappa de la main, et il tomba la face contre terre. Arché fit puiser de l'eau dans le ruisseau voisin par un de ses soldats; et, sans s'occuper du danger auquel il s'exposait, il prit son ami dans ses bras et le porta sur la lisière du bois, où plusieurs blessés tant français que canadiens, touchés des soins que l'Anglais donnait à leur jeune officier, n'eurent pas même l'idée de lui nuire, quoique plusieurs eussent rechargé leurs fusils. Arché, après avoir visité les blessures de son ami, jugea que la perte de sang était la seule cause de la syncope: en effet, l'eau glacée qu'il lui jeta au visage lui fit bien vite reprendre connaissance. Il ouvrit les yeux, les leva un instant sur Arché, mais ne proféra aucune parole. Celui-ci lui serra une main, qui parut répondre par une légère pression.

— Adieu, Jules, lui dit Arché; adieu, mon frère! le devoir impérieux m'oblige de te laisser: nous reverrons tous deux de meilleurs °jours!

Et il rejoignit en gémissant ses compagnons.

— Maintenant, mes garçons, dit de Locheill après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la plaine, après avoir prêté l'oreille aux bruits confus qui en sortaient, maintenant, mes garçons, point de fausse délicatesse, la bataille est perdue sans ressource; montrons à présent l'agilité de nos jambes de montagnards, si nous voulons avoir la chance d'assister à d'autres combats; en avant donc, et ne me perdez pas de vue.

Profitant alors, avec une rare sagacité, de tous les accidents de terrain, prêtant l'oreille de temps en temps aux cris des Français, acharnés à la poursuite des Anglais, qu'ils voulaient refouler sur la rivière Saint-Charles, de Locheill eut le bonheur de rentrer dans la ville de Québec, sans avoir perdu un seul homme de plus. Cette vaillante compagnie avait déjà assez souffert: la moitié était restée sur le champ de bataille; et, de tous les officiers et sous-officiers, de Locheill était le seul survivant.

Honneur au courage °malheureux! Honneur aux mânes des soldats anglais dont les corps furent enterrés pêle-mêle avec ceux de leurs ennemis, le 28 avril 1760! Honneur à ceux dont on voit encore les monceaux d'ossements reposer en paix près du moulin de Dumont dans un embrassement éternel! Ces soldats auront-ils oublié leurs haines invétérées pendant ce long sommeil, ou seront-ils prêts à s'entr'égorger de nouveau lorsque la trompette du jugement dernier sonnera le dernier appel de l'homme de guerre sur la vallée de Josaphat[15]?

Honneur à la mémoire des guerriers français dont les plaines d'Abraham recouvrent les corps sur le sinistre champ de bataille de l'année précédente! Auront-ils mémoire, après un si long sommeil, de leur dernière lutte pour défendre le sol de leur patrie passée sous le joug de l'étranger? Chercheront-ils, en s'éveillant, leurs armes pour reconquérir cette terre que leur courage trahi n'a pu conserver? Les héros chantés par les poètes de la mythologie conservaient leurs passions haineuses dans les champs-élysées[16]; les héros chrétiens pardonnent en mourant à leurs ennemis.

Honneur au courage malheureux! Si les °hommes, qui fêtent l'anniversaire d'une grande victoire glorieusement disputée, avaient dans l'âme une parcelle de sentiments généreux, ils appendraient au brillant pavillon national un drapeau à la couleur sombre avec cette légende: «Honneur au courage malheureux!» Parmi les guerriers célèbres dont l'histoire fait mention, un seul, le

lendemain d'une victoire mémorable, se découvrit avec respect devant les captifs en présence de son nombreux état-major, et prononça ces paroles dignes d'une grande âme: «Honneur, messieurs, au courage malheureux!»[17] Il voulait sans doute que les Français, dans leurs triomphes futurs, fissent la part de gloire aux vaincus qui en étaient dignes: il savait que chacune de ses paroles resterait à jamais gravée sur le marbre de l'histoire. Les grands guerriers sont nombreux; la nature avare prend des siècles pour enfanter un héros.

Le champ de °bataille offrait un bien lugubre spectacle après la victoire des Français: le sang, l'eau et la boue adhéraient aux vêtements, aux cheveux, aux visages même des morts et des blessés étendus çà et là sur un lit de glace: il fallait de pénibles efforts pour les dégager. °Le chevalier de Lévis fit prendre le plus grand soin des blessés des deux nations, dont le plus grand nombre fut transporté au couvent des Dames Hospitalières de l'Hôpital-Général. L'hospice et ses dépendances furent encombrés de malades. Tout le linge de la maison fut déchiré pour les pansements; il ne resta aux bonnes religieuses que les habits qu'elles portaient sur elles le jour de la bataille (*a*). Toujours altérées de charité chrétienne, elles eurent une rare occasion de se livrer aux pénibles devoirs que cette charité impose à celles qui, en prononçant leurs vœux, en ont fait un culte et une °profession.

Le général Murray, rentré, après sa défaite, dans la cité de Québec qu'il avait fortifiée d'une manière formidable, opposait une vigoureuse résistance au chevalier de Lévis, lequel n'avait d'autre matériel de siége que vingt bouches à feu pour armer ses batteries: c'était plutôt un blocus qu'un siége régulier que les Français prolongeaient, en attendant des secours qu'ils ne reçurent jamais de la mère patrie.

Le chevalier de Lévis, qui avait à cœur de °montrer les soins qu'il donnait aux blessés ennemis, s'était prêté de la meilleure

grâce du monde à la demande du général anglais d'envoyer trois fois par semaine un de ses officiers visiter les malades de sa nation transportés à l'Hôpital-Général. De Locheill savait que son ami devait être dans cet hospice avec les officiers des deux nations; mais il n'en avait reçu aucune nouvelle. Quoique dévoré d'inquiétude, il s'était abstenu de s'en informer pour ne point donner prise à la malveillance, dans la fausse position où ses anciennes relations avec les Canadiens l'avaient mis. Il était cependant naturel qu'il désirât rendre visite à ses compatriotes; mais, avec la circonspection d'un Écossais, il n'en fit rien paraître: et ce ne fut que le dixième jour après la bataille, lorsque son tour vint naturellement, qu'il se rendit à l'hospice, escorté d'un officier français. La conversation, entre les deux jeunes gens, ne tarit pas pendant la route.

— Je ne sais, dit à la fin de Locheill, si ce serait une indiscrétion de ma part de vous demander à parler privément à la Supérieure de l'hospice[18]?

— Je n'y °vois pas d'indiscrétion, répondit le Français, mais je crains, moi, d'enfreindre mes ordres en vous le permettant: il m'est ordonné de vous conduire près de vos compatriotes, et rien de plus.

— J'en suis fâché, dit l'Écossais d'un air indifférent: ça sera un peu contrariant pour moi; mais n'en parlons plus.

L'officier français garda le silence pendant quelques minutes, et se dit, à part lui, que son interlocuteur, parlant la langue française comme un Parisien, avait probablement lié connaissance avec quelques familles canadiennes enfermées dans les murs de Québec; qu'il était peut-être chargé de quelque message de parents ou d'amis de la Supérieure, et qu'il serait cruel de refuser sa demande. Il reprit donc après un moment de silence:

— Comme je suis persuadé que ni vous, ni madame la Supérieure n'avez dessein de faire sauter nos batteries, je ne

crois pas, après tout, manquer à mon devoir, en vous accordant l'entretien secret que vous demandez.

De °Locheill, qui comptait sur cette entrevue pour opérer une réconciliation avec son ami, eut peine à réprimer un mouvement de joie, et répondit cependant d'un ton d'indifférence:

— Merci, monsieur, de votre courtoisie envers moi et cette bonne dame. Vos batteries, protégées par la valeur française, ajouta-t-il en souriant, sont en parfaite sûreté, lors même que nous aurions de mauvais desseins.

Les passages de l'hospice qu'il fallait franchir, avant de pénétrer dans le parloir de la Supérieure, étaient littéralement encombrés de blessés. Mais Arché, n'y voyant aucun de ses compatriotes, se hâta de passer outre. Après avoir sonné, il se promena de long en large, dans ce même parloir où la bonne Supérieure, tante de Jules, leur faisait jadis servir la collation, dans les fréquentes visites qu'il faisait au couvent, avec son ami, pendant son long séjour au collége des Jésuites, à Québec.

La Supérieure l'accueillit avec une politesse froide, et lui dit:

— Bien fâchée de vous avoir fait attendre; prenez, s'il vous plaît, un siége, monsieur.

— Je crains, dit Arché, que madame la Supérieure ne me reconnaisse pas.

— Mille pardons, répliqua la Supérieure: vous êtes monsieur Archibald Cameron of Locheill.

— Vous m'appeliez autrefois Arché, fit le jeune homme.

— Les temps sont bien changés, monsieur de Locheill, répliqua la religieuse; et il s'est passé bien des événements depuis.

De Locheill fit écho à ces paroles, et répéta en soupirant:

— Les temps sont bien changés, et il s'est passé bien des événements depuis. Mais, au moins, madame, comment se porte mon frère Jules d'Haberville?

— Celui que vous appeliez autrefois votre frère, monsieur de Locheill, est maintenant, je l'espère, hors de danger.

— Dieu soit °loué! reprit de Locheill, toute espérance n'est pas maintenant éteinte dans mon cœur! Si je m'adressais à une personne ordinaire, il ne me resterait plus qu'à me retirer après avoir remercié madame la Supérieure de l'entrevue qu'elle a daigné m'accorder; mais j'ai l'honneur de parler à la sœur d'un brave soldat, à l'héritière d'un nom illustré dans l'histoire par de hauts faits d'armes, par les nobles actions d'une dame d'Haberville*; et, si madame veut le permettre, si madame veut oublier un instant les liens de tendre affection qui l'attachent à sa famille, si madame la Supérieure veut se poser en juge impartial entre moi et une famille qui lui serait étrangère, j'oserais alors entamer une justification, avec espoir de réussite.

— Parlez, monsieur de Locheill, repartit la Supérieure; parlez, je vous écoute, non comme une d'Haberville, mais comme une parfaite étrangère à ce nom: c'est mon devoir, comme chrétienne, de le faire; c'est mon désir d'écouter, avec impartialité, tout ce qui pourrait pallier votre conduite cruelle et barbare envers une famille qui vous aimait °tant!

Une rougeur subite, suivie d'une pâleur cadavéreuse, empreinte sur les traits du jeune homme, fit croire à la Supérieure qu'il allait s'évanouir. Il saisit des deux mains la grille qui le séparait de son interlocutrice, s'y appuya la tête pendant quelques instants; puis, maîtrisant son émotion, il fit le récit que le lecteur connaît déjà par les chapitres précédents.

Arché entra dans les détails les plus minutieux; °il raconta ses regrets d'avoir pris du service dans l'armée anglaise, lorsqu'il apprit que son régiment devait faire partie de l'expédition dirigée contre le Canada; il parla de la haine héréditaire des

* L'auteur fait ici allusion aux dames de Verchères, ses grand'tantes, qui, en l'année 1690, et en l'année 1692, défendirent un fort attaqué par les sauvages, et les repoussèrent. La tradition, dans la famille de l'auteur, est que ces dames, leurs servantes et d'autres femmes se vêtirent en hommes pour tromper les Indiens, tirèrent le canon, firent le coup de fusil en se multipliant sur tous les points attaqués, jusqu'à ce que les ennemis, pensant le fort défendu par une forte garnison, prissent la fuite.

Montgomery contre les Cameron of Locheill; il représenta le major acharné à sa perte, épiant toutes ses actions pour y réussir; il s'accusa de lâcheté de n'avoir pas sacrifié l'honneur même à la reconnaissance qu'il devait à la famille qui l'avait adopté dans son exil. Il n'omit rien: il raconta la scène chez le vieillard de Sainte-Anne; son humanité en faisant prévenir d'avance les malheureuses familles canadiennes du sort qui les menaçait; ses angoisses, son désespoir sur la côte de Port-Joli, avant d'incendier le manoir seigneurial; ses prières inutiles pour fléchir son ennemi le plus cruel; ses imprécations, ses projets de vengeance contre Montgomery à la fontaine du promontoire, après avoir accompli l'acte barbare de destruction; son désespoir à la vue des ruines fumantes qu'il avait faites; sa capture par les Abenaquis, ses réflexions amères, son retour à Dieu qu'il avait si grièvement offensé en se livrant à tous les mouvements de haine et de rage que le désespoir peut inspirer. Il raconta la scène sur les plaines d'Abraham, ses angoisses dévorantes à la vue de Jules, qui pouvait avoir reçu des blessures mortelles; il n'omit rien, et n'ajouta rien à sa défense. En mettant à nu les émotions cruelles de son âme, en peignant l'orage des passions qui avait grondé dans son sein pendant ces fatales journées, de Locheill n'avait rien à ajouter pour sa justification devant un tel juge. Quel plaidoyer pouvait être, en effet, plus éloquent que le récit fidèle de tout ce qui avait agité son âme! Quel plaidoyer plus éloquent que le récit simple et sans fard des mouvements d'indignation qui torturent une grande âme, obligée d'exécuter les ordres cruels d'un chef féroce, mort à tous sentiments d'humanité! De Locheill, sans même s'en douter, était sublime d'éloquence en plaidant sa cause devant cette noble dame, qui était à la hauteur de ses °sentiments.

Elle était bien à la hauteur de ses sentiments, celle qui avait dit un jour à son frère le capitaine d'Haberville:

«Mon frère, vous n'avez pas déjà trop de biens pour soutenir dignement l'honneur de notre maison, sans partager avec moi le patrimoine de mon père; j'entre demain dans un couvent; et voici l'acte de renonciation que j'ai fait en votre faveur.»

La bonne Supérieure l'avait écouté avec une émotion toujours croissante; elle joignit les °mains, et les tendit suppliantes vers le jeune Écossais, lorsqu'il répéta ses malédictions, ses imprécations, ses projets de vengeance contre Montgomery. Les larmes coulèrent abondamment de ses yeux, lorsque de Locheill, prisonnier des sauvages et voué à une mort atroce, rentra en lui-même, se courba sous la main de Dieu et se prépara à la mort d'un chrétien repentant; et elle éleva ses mains vers le ciel pour lui témoigner sa reconnaissance.

— Mon cher Arché, °dit la sainte femme...

— Ah! merci! cent fois merci! madame, de ces bonnes paroles, s'écria de Locheill en joignant les mains.

— Mon cher Arché, reprit la religieuse, je vous absous, moi, de tout mon cœur; vous avez rempli les devoirs souvent pénibles du soldat, en exécutant les ordres de votre supérieur: votre dévouement à notre famille vous eût perdu sans ressource, sans empêcher la ruine de mon frère; oui, je vous absous, moi, mais j'espère que vous pardonnerez maintenant de même à votre ennemi.

— Mon °ennemi, Madame, ou plutôt celui qui le fut jadis, a eu à solliciter son pardon de Celui qui nous jugera tous. Il se déroba un des premiers par la fuite au champ de bataille qui nous a été si funeste; un coup de feu l'étendit blessé à mort sur un monceau de glace; il n'a pas même eu une pierre pour y appuyer sa tête; le tomahawk a mis fin à ses souffrances, et sa chevelure sanglante pend maintenant à la ceinture d'un Abenaquis. Que Dieu lui pardonne, continua Arché en élevant les mains, comme je le fais du plus profond de mon cœur! (*b*)

Un rayon de joie illumina le visage de °la Supérieure: née vindicative comme son frère le capitaine d'Haberville, une religion toute d'amour et de charité, en domptant chez elle la nature, n'avait laissé dans son cœur qu'amour et charité envers tous les hommes. Elle parut prier pendant un instant, et reprit ensuite:

— J'ai tout lieu de croire qu'il sera facile de vous réconcilier avec °Jules. Il a été aux portes de la mort; et, pendant son délire, il prononçait sans cesse votre nom, parfois en vous apostrophant d'une voix menaçante, vous adressant les reproches les plus sanglants, mais, le plus souvent, paraissant converser avec vous de la manière la plus affectueuse.

Il faut connaître mon °neveu, pour juger du culte qu'il vous portait; il faut connaître cette belle âme toute d'abnégation, pour comprendre son amour pour vous, et ce qu'il aurait été capable d'entreprendre afin de vous le prouver. Combien de fois m'a-t-il dit: «J'aime les hommes, je suis toujours prêt à leur rendre service; mais, s'il fallait demain faire à mon frère Arché le sacrifice de ma vie, je mourrais, le sourire sur les lèvres, car je lui aurais donné la seule preuve de mon affection qui fût digne de lui.» De pareils sentiments ne s'éteignent pas soudain dans un noble cœur comme celui de mon neveu, sans des efforts surhumains! Il sera heureux, au contraire, d'entendre votre justification de ma bouche; et soyez sûr, mon cher Arché, que je n'épargnerai rien de ce qui pourra amener une réconciliation avec votre frère. Il n'a jamais prononcé votre nom depuis sa convalescence; et comme il est encore trop faible pour l'entretenir d'un sujet qui pourrait lui causer une émotion dangereuse, j'attendrai qu'il ait repris plus de force, et j'espère vous donner de bonnes nouvelles à notre prochaine entrevue. En attendant, adieu jusqu'au revoir: des devoirs indispensables m'obligent de °vous quitter.

— Priez pour moi, Madame, j'en ai grand besoin! dit Arché.

— C'est ce que je fais tous les jours, repartit la religieuse. On dit, peut-être à tort, que les gens du monde ont plus besoin de prières que nous, et surtout les jeunes officiers; quant à vous, de Locheill, vous auriez donc bien changé si vous n'êtes de ceux qui en ont le moins besoin, ajouta la Supérieure en souriant avec bonté. Adieu, encore une fois; que le bon Dieu vous bénisse, mon fils.

Ce ne fut que quinze jours après °cette visite que de Locheill se présenta de nouveau à l'hospice, où Jules, que la Supérieure avait satisfait par les explications qu'elle lui avait données, l'attendait avec une anxiété nerveuse pour lui prouver qu'il n'éprouvait aucun autre sentiment que celui de l'affection, dont il lui avait jadis donné tant de preuves. On convint de ne faire aucune allusion à certains événements, comme sujet d'entretien trop pénible pour tous deux.

Lorsque de Locheill entra dans la petite chambre °qu'occupait Jules en sa qualité de neveu de la Supérieure, par préférence à d'autres officiers de plus haut grade, Jules lui tendit les bras, et fit un effort inutile pour se lever du fauteuil où il était assis. Arché se jeta dans ses bras, et ils furent longtemps tous deux sans prononcer une parole. D'Haberville, après un grand effort pour maîtriser son émotion, rompit le premier le silence:

— Les moments sont précieux, mon cher Arché, et il m'importe °beaucoup de soulever, s'il est possible, le voile de l'avenir. Nous ne sommes plus des enfants; nous sommes des soldats combattant sous de °glorieux étendards, frères d'affection, mais ennemis sur les champs de bataille. J'ai vieilli de dix ans pendant ma maladie: je ne suis plus ce jeune fou au cœur brisé, qui se ruait sur les bataillons ennemis en implorant la mort; non, mon cher frère, vivons plutôt pour voir de meilleurs jours: ce sont là tes dernières paroles, lorsque tu confiais mon corps sanglant aux soin de mes grenadiers: ce sont là tes

dernières paroles, et elles me font espérer des temps plus heureux pour ceux qui n'ont jamais cessé d'être frères par le sentiment.

Tu connais comme moi, continua Jules, l'état précaire de cette colonie: tout dépend d'un coup de dé. Si la France nous abandonne à nos propres ressources, comme il y a tout lieu de le croire, et si, d'un autre côté, vos ministres, qui attachent un si grand prix à la conquête de cette contrée, vous envoient du secours au printemps, il faudra de toute nécessité lever le siége de Québec et vous abandonner finalement le Canada. Dans l'hypothèse contraire, nous reprenons Québec, et nous conservons la colonie. Maintenant, mon cher Arché, il m'importe de savoir ce que tu feras dans l'une ou l'autre des deux °éventualités.

— Dans l'un ou l'autre cas, dit de Locheill, je ne puis, avec honneur, me retirer de l'armée tant que la guerre durera; mais advenant la paix, je me propose de vendre les débris de mon patrimoine d'Écosse, d'acheter des terres en Amérique, et de m'y fixer. Mes plus chères affections sont ici; j'aime le Canada, j'aime les mœurs douces et honnêtes de vos bons habitants; et, après une vie paisible, mais laborieuse, je reposerai du moins ma tête sur le même sol que toi, mon frère Jules.

— Ma position est bien différente de la °tienne, répliqua Jules, tu es le maître absolu de toutes tes actions; moi, je suis l'esclave des circonstances. Si nous perdons le Canada, il est tout probable que la majorité de la noblesse canadienne émigrera en France, où elle trouvera amis et protection; si ma famille est de ce nombre, je ne puis laisser l'armée. Dans le cas contraire, je reviendrai, après quelques années de service, vivre et mourir avec mes parents et mes amis; et, comme toi, reposer ma tête sous cette terre que j'aime tant. Tout me fait espérer, mon frère, qu'après une vie très-agitée dans notre jeunesse, nous verrons plus tard de meilleurs jours.

Les deux amis se séparèrent après un long et affectueux °entretien, le dernier qu'ils eurent dans cette colonie que l'on appelait encore la Nouvelle-France. Lorsque le lecteur les y retrouvera après quelques années, elle aura changé de nom et de maître. 580

Page laissée blanche

°CHAPITRE QUINZIÈME.

LE NAUFRAGE DE «L'AUGUSTE».[1]

Les prédictions de la sorcière du domaine étaient °accomplies. L'opulente famille d'Haberville avait été trop heureuse, après la capitulation de Québec, d'accepter l'hospitalité que monsieur d'Egmont lui avait offerte dans sa chaumière, que son éloignement de la côte avait sauvée de l'incendie. Le bon gentilhomme et mon oncle Raoul, aidés du fidèle Francœur, s'étaient mis tout de suite à l'œuvre: on avait converti en mansardes l'étroit grenier, pour abandonner le rez-de-chaussée aux femmes. Les hommes, afin de relever le courage de ces malheureuses dames, affectaient une gaieté qui était bien loin de leur cœur, et leurs chants se faisaient souvent entendre, mêlés aux coups secs de la hache, aux grincements de la scie et aux sifflements aigres de la varlope. On réussit, à force de travail et de persévérance, non seulement à se mettre à l'abri des rigueurs de la saison, mais aussi à se loger passablement; et n'eût été l'inquiétude que l'on éprouvait pour le capitaine d'Haberville et son fils, exposés aux hasards des combats, on aurait passé l'hiver assez agréablement dans cette solitude.

Le plus difficile était °de se nourrir, car la disette des vivres était affreuse dans les campagnes; la plupart des habitants mangeaient bouilli le peu de blé qu'ils avaient récolté, faute de moulin pour le moudre (*a*). Restait la ressource de la chasse et de la pêche, mais monsieur d'Egmont et son domestique étaient bien vieux pour se livrer à ces exercices, pendant un hiver rigoureux. Mon oncle Raoul, quoique boiteux, se chargea du département

des vivres. Il tendait, dans les bois, des collets pour prendre des lièvres et des perdrix, et sa charmante nièce le secondait. Elle s'était fait un costume propre à ces exercices: elle était ravissante ainsi, avec ses habits moitié sauvages et moitié français, son jupon de drap bleu qui lui descendait jusqu'à mi-jambes, ses mitasses écarlates, ses souliers de caribou ornés de rassades et de poils de porc-épic aux couleurs éclatantes et pittoresques. Elle était ravissante, lorsque, montée sur ses petites raquettes, le teint animé par l'exercice, elle arrivait à la maison avec lièvres et perdrix. Comme les habitants, dans cette grande disette, fréquentaient beaucoup le lac des Trois-Saumons, ils avaient battu sur la neige un chemin durci, qui servait au chevalier pour s'y transporter dans une traîne sauvage à l'aide d'un gros chien; et il revenait toujours avec ample provision d'excellentes truites et de perdrix qui fréquentaient alors les montagnes du lac, et qu'il tuait au fusil. Ce gibier et ce poisson furent leur seule ressource pendant ce long hiver. La *manne* de tourtes qui parut le printemps sauva la colonie: elles étaient en si grand nombre qu'on les tuait à coups de bâton.*

Lorsque le capitaine d'Haberville retourna dans sa °seigneurie, il était complètement ruiné, n'ayant sauvé du naufrage que ses argenteries. Il ne songea même pas à réclamer, de ses censitaires appauvris, les arrérages de rentes considérables qu'ils lui devaient, mais s'empressa plutôt de leur venir en aide en faisant reconstruire son moulin sur la rivière des Trois-Saumons, qu'il habita même plusieurs années avec sa famille, jusqu'à ce qu'il fût en moyen de construire un nouveau manoir.

C'était un bien pauvre logement °que trois chambres exiguës, réservées dans un moulin, pour la famille jadis si opulente des d'Haberville! Cependant tous supportaient avec courage les

* Tous les anciens habitants que j'ai connus s'accordaient à dire que, sans cette manne de tourtes, qu'ils tuaient très-souvent à coups de bâtons, ils seraient morts de faim.

privations auxquelles ils étaient exposés; le capitaine d'Haberville seul, tout en travaillant avec énergie, ne pouvait se résigner à la perte de sa fortune; les chagrins le minaient; et, pendant l'espace de six ans, jamais sourire n'effleura ses lèvres. Ce ne fut que lorsque son manoir fut reconstruit, et qu'une certaine aisance reparut dans le ménage, qu'il reprit sa gaieté °naturelle.*

On était au 22 février 1762; il pouvait être neuf heures du soir, lorsqu'un étranger, assez mal vêtu, entra dans le moulin, et demanda l'hospitalité pour la nuit. Le capitaine d'Haberville était assis, comme de coutume lorsqu'il n'avait rien à faire, dans un coin de la chambre, la tête basse, et absorbé dans de tristes pensées. Il faut une grande force d'âme à celui qui de l'opulence est tombé dans une misère comparative, pour surmonter tout ce qu'un tel état a de poignant et d'humiliant, surtout s'il est père de famille. Il lui faut un grand courage, lorsque cette ruine, loin d'être l'œuvre de son imprévoyance, de ses goûts dispendieux, de sa prodigalité, de sa mauvaise conduite, provient au contraire d'événements qu'il n'a pu contrôler. Dans le premier cas, les remords sont déchirants; mais l'homme sensé dit: « J'ai mérité mon sort, et je dois me soumettre avec résignation aux désastres, conséquences de mes folies. »

Monsieur d'Haberville n'avait pas même la consolation des remords; il dévorait son chagrin; il répétait sans cesse en lui-même:

— Il me semble pourtant, ô mon Dieu! que je n'ai pas mérité une si grande infortune: de la force, du courage, ô mon Dieu! puisque vous avez appesanti votre main sur moi.

* En consignant les malheurs de ma famille, j'ai voulu donner une idée des désastres de la majorité de la noblesse canadienne, ruinée par la conquête, et dont les descendants déclassés végètent sur ce même sol que leurs ancêtres ont conquis et arrosé de leur sang. Que ceux qui les accusent de manquer de talents et d'énergie se rappellent qu'il leur était bien difficile, avec leur éducation toute militaire, de se livrer tout à coup à d'autres occupations que celles qui leur étaient familières.

La voix de l'étranger fit °tressaillir le capitaine d'Haberville, sans qu'il pût s'en rendre raison; il fut quelque temps sans répondre, mais il lui dit enfin:

— Vous êtes le bienvenu, mon ami, vous aurez à souper et à déjeuner ici, et mon meunier vous donnera un lit dans ses appartements.

— Merci, dit l'étranger, mais je suis fatigué, donnez-moi un coup d'eau-de-vie.

Monsieur d'Haberville n'était guère disposé à donner à un inconnu, à une espèce de vagabond, un seul coup de la provision de vin et d'eau-de-vie qu'une bien petite canevette contenait, et qu'il réservait pour la maladie, ou pour les cas de nécessité absolue: aussi répondit-il par un refus, en disant qu'il n'en avait pas.

— Si tu me connaissais, d'Haberville, reprit l'étranger, tu ne me refuserais certes pas un coup d'eau-de-vie, quand ce serait le seul que tu aurais chez toi.*

Le premier mouvement °du capitaine, en s'entendant tutoyer par une espèce de vagabond, fut celui de la colère; mais il y avait quelque chose dans la voix creuse de l'inconnu, qui le fit tressaillir de nouveau, et il se contint. Blanche parut au même instant avec une lumière, et toute la famille fut frappée de stupeur à la vue de cet homme, vrai spectre vivant, qui, les bras croisés, les regardait tous avec tristesse. En le contemplant dans son immobilité, on aurait pu croire qu'un vampire avait sucé tout le sang de ses veines, tant sa pâleur était cadavéreuse. La charpente osseuse de l'étranger semblait menacer de percer sa peau, d'une teinte jaune comme les momies des anciens temps; ses yeux ternes et renfoncés dans leur orbite paraissaient

* Cette scène entre M. de Saint-Luc, échappé du naufrage de l'*Auguste*, et mon grand-père Ignace Aubert de Gaspé, capitaine d'un détachement de la marine, a été reproduite telle que ma tante paternelle, Madame Bailly de Messein[2], qui était âgée de douze ans à la conquête, me la racontait, il y a cinquante ans.

sans *speculation*, comme ceux du spectre de Banquo[3] au souper de Macbeth, le prince assassin. Tous furent surpris qu'il restât assez de vitalité dans ce corps pour la locomotion.

Après un moment, un seul moment d'hésitation, le capitaine d'Haberville se précipita dans les bras de l'étranger en lui °disant:

— Toi, ici, mon cher de Saint-Luc[4]! la vue de mon plus cruel ennemi ne pourrait me causer autant d'horreur! parle; et dis-nous que tous nos parents et amis, passagers dans l'Auguste sont ensevelis dans les flots! et que toi seul, échappé au naufrage, tu nous en apportes la triste nouvelle.

Le silence que gardait monsieur Saint-Luc de Lacorne, la douleur empreinte sur ses traits, confirmaient assez les prévisions de son ami.*

— Maudit soit le °tyran, s'écria le capitaine d'Haberville, qui, dans sa haine pour les Français, a exposé de joie de cœur, pendant la saison des ouragans, la vie de tant de personnes estimables, dans un vieux navire incapable de tenir la mer.

— Au lieu de maudire tes ennemis, dit monsieur de Saint-Luc d'une voix rauque, remercie Dieu de ce que toi et ta famille vous ayez obtenu un répit du gouverneur anglais pour ne passer en France que dans deux ans.** Maintenant, un verre d'eau-de-vie et un peu de soupe: j'ai tant souffert de la faim que mon estomac refuse toute nourriture solide. Laissez-moi aussi prendre un peu de repos, avant de faire le récit d'un sinistre, qui vous fera verser bien des larmes.

---

* Les anciennes familles canadiennes, restées au Canada après la conquête, racontaient que le général Murray, n'écoutant que sa haine des Français, avait insisté sur leur expulsion précipitée; qu'il les fit embarquer dans un vieux navire condamné depuis longtemps; et qu'avant leur départ il répétait sans cesse en jurant: «On ne reconnaît plus les vainqueurs des conquis, en voyant passer ces damnés de Français avec leurs uniformes et leurs épées.» Telle était la tradition pendant ma jeunesse.

** L'auteur a toujours entendu dire que son grand-père fut le seul des officiers canadiens qui obtint un répit de deux ans pour vendre les débris de sa fortune; plus heureux que bien d'autres qui vendirent à d'énormes sacrifices.

Au bout d'une demi-heure à peu près, car il fallait peu de temps à cet homme aux muscles d'acier pour recruter ses forces, monsieur de Saint-Luc commença son récit.

— Malgré l'impatience du gouverneur britannique d'éloigner de la Nouvelle-France ceux qui l'avaient si vaillamment défendue, les autorités n'avaient mis à notre disposition que deux vaisseaux qui se trouvèrent insuffisants pour transporter un si grand nombre de Français et de Canadiens, qu'on forçait de s'embarquer pour l'Europe. J'en fis la remarque au général Murray, et lui proposai d'en acheter un à mon propre compte. Il s'y refusa, mais deux jours après, il mit à notre disposition le navire l'Auguste, équipé à la hâte pour cet objet. Moyennant une somme de cinq cents piastres d'Espagne, j'obtins aussi du capitaine anglais l'usage exclusif de sa chambre pour moi et ma famille.

Je fis ensuite observer au général Murray le danger où nous serions exposés dans la saison des tempêtes avec un capitaine qui ne connaissait pas le fleuve Saint-Laurent, m'offrant d'engager à mes frais et dépens un pilote de rivière. Sa réponse fut que nous ne serions pas plus exposés que les autres. Il finit cependant par expédier un petit bâtiment, avec ordre de nous escorter jusqu'au dernier mouillage.

Nous étions tous tristes et °abattus; et ce fut en proie à de bien lugubres pressentiments que nous levâmes l'ancre, le 15 d'octobre dernier. Grand nombre d'entre nous, pressés de vendre à la hâte leurs biens meubles et immeubles, l'avaient fait à d'immenses sacrifices, et ne prévoyaient qu'un avenir bien sombre sur la terre même de la mère patrie. C'était donc le cœur bien gros que, voguant d'abord à l'aide d'un vent favorable, nous vîmes disparaître à nos yeux des sites qui nous étaient familiers, et qui nous rappelaient de bien chers souvenirs.

Je ne parlerai que succinctement des dangers que nous courûmes au commencement de notre voyage, pour arriver au

grand sinistre auquel j'ai échappé avec six seulement de nos hommes. Nous fûmes, le 16, à deux doigts du naufrage, près de l'Île-aux-Coudres, où un vent impétueux nous poussait, après la perte de notre grande ancre.

Le 4 novembre, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse qui dura dix jours, et nous causa de grandes avaries. Le 7, un incendie, que nous eûmes beaucoup de peine à éteindre, se déclara pour la troisième fois dans la cuisine, et nous pensâmes brûler en pleine mer. Il serait difficile de peindre les scènes de désespoir qui eurent lieu pendant nos efforts pour maîtriser l'incendie.

Nous faillîmes périr le long des côtes de l'Île Royale, le 11, sur un énorme rocher, près duquel nous passâmes à portée de fusil, et que nous ne découvrîmes qu'à l'instant, pour ainsi dire, que le navire allait s'y briser.

Depuis le 13 jusqu'au 15, nous voguâmes, à la merci d'une furieuse tempête, sans savoir où nous étions. Nous fûmes obligés de remplacer, autant que faire se pouvait, les hommes de l'équipage qui, épuisés de fatigue, s'étaient réfugiés dans les hamacs et refusaient d'en sortir: menaces, promesses, coups de bâton même avaient été inutiles. Notre mât de misaine étant cassé, nos voiles en lambeaux ne pouvant être ni carguées ni amenées, le second proposa, comme dernière ressource, dans cette extrémité, de faire côte: c'était un acte de désespoir; le moment fatal arrivait! Le capitaine et le second me regardaient avec tristesse en joignant les mains. Je ne compris que trop ce langage muet d'hommes accoutumés par état à braver la mort. Nous fîmes côte à tribord, où l'on apercevait l'entrée d'une rivière qui pouvait être navigable. Je fis part, sans en rien cacher, aux passagers des deux sexes, de cette manœuvre de vie et de mort. Que de prières alors à l'Être Suprême! que de vœux! Mais, hélas! vaines prières! vœux inutiles!

Qui pourrait peindre l'impétuosité des vagues! La tempête avait éclaté dans toute sa fureur: nos mâts semblaient atteindre

les nues pour redescendre aussitôt dans l'abîme. Une secousse terrible nous annonça que le navire avait touché fond. Nous coupâmes, alors, mâts et cordages pour l'alléger; il arriva, mais la puissance des vagues le tourna sur le côté. Nous étions échoués à environ cent cinquante pieds du rivage, dans une petite anse sablonneuse qui barrait la petite rivière, où nous espérions trouver un refuge. Comme le navire faisait déjà eau de toutes parts, les passagers se précipitèrent sur le pont; les uns même, se croyant sauvés, se jetèrent à la mer et périrent.

Ce fut à ce moment que madame de Mézière[5] parut sur le tillac, tenant son jeune enfant dans ses bras; ses cheveux et ses vêtements étaient en désordre: c'était l'image du désespoir personnifié. Elle s'agenouilla; puis m'apercevant, elle sécria: « Mon cher de Saint-Luc, il faut donc mourir! »

Je courais à son secours, quand une vague énorme, qui déferla sur le pont, la précipita dans les flots (*b*).

— Pauvre amie! compagne de mon enfance, s'écria madame d'Haberville au milieu de ses sanglots; pauvre sœur, que la même nourrice a allaitée! On a voulu me faire croire que j'étais en proie à une surexcitation nerveuse, produite par l'inquiétude qui me dévorait, lorsque je t'ai vue tout éplorée pendant mon sommeil, le 17 novembre, sur le tillac de l'Auguste, avec ton enfant dans les bras, et lorsque je t'ai vue disparaître sous les flots! Je ne me suis point trompée; pauvre sœur! elle voulait me faire ses adieux avant de monter au ciel avec l'ange qu'elle tenait dans ses bras!

°Après un certain temps donné aux émotions douloureuses que ce récit avait causées, monsieur de Lacorne continua sa narration:

— Équipage et passagers s'étaient accrochés aux haubans et *galabans* pour résister aux vagues qui, déferlant sur le navire, faisaient à chaque instant leur proie de quelques nouvelles victimes: qu'attendre, en effet, d'hommes exténués et de faibles

femmes! Il nous restait, pour toute ressource, deux chaloupes, dont la plus grande fut enlevée par une vague et mise en pièces. L'autre fut aussi jetée à la mer, et un domestique, nommé Étienne, s'y précipita, ainsi que le capitaine et quelques autres. Je ne m'en aperçus que lorsqu'un de mes enfants, que je tenais dans mes bras et l'autre attaché à ma ceinture, me crièrent: «Sauvez-nous donc, la chaloupe est à l'eau.» Je saisis un cordage avec précipitation, et, au moyen d'une secousse violente, je tombai dans la chaloupe: le même coup de mer qui me sauva la vie emporta mes deux enfants.

Le narrateur, après avoir payé la dette qu'il devait à la nature au souvenir d'une perte si cruelle, reprit, en faisant un grand effort pour maîtriser une douleur qui avait été partagée par ses amis:

— Quoique sous le vent du navire, un coup de mer remplit la chaloupe à peu de chose près; une seconde vague nous éloigna du vaisseau, une troisième nous jeta sur le sable. Il serait difficile de peindre l'horreur de cette scène désastreuse, les cris de ceux qui étaient encore sur le navire, le spectacle déchirant de ceux qui, s'étant précipités dans les flots, faisaient des efforts inutiles pour gagner le rivage.

De sept hommes vivants que nous étions sur la côte de cette terre inconnue, j'étais pour ainsi dire le seul homme valide. Je venais de perdre mon frère et mes enfants, et il me fallait refouler ma douleur au fond de mon âme pour m'occuper du salut de mes compagnons d'infortune. Je réussis à rappeler à la vie le capitaine, qui avait perdu connaissance. Les autres étaient transis de froid; car une pluie glaciale tombait à torrents. Ne voulant pas perdre de vue le navire,* je leur remis ma corne à poudre, mon tondre, mon *batte-feu* et une pierre à fusil, leur enjoignant d'allumer du feu à

* Madame Élizabeth de Chapt de la Corne[6], fille de M. de Saint-Luc, décédée à Québec le 31 mars 1817, et épouse de l'honorable Charles Tarieu de Lanaudière, oncle de l'auteur, racontait que la précaution qu'avait prise son père de déposer sous son aisselle, dans un petit sac de cuir, un morceau de tondre, dès le commencement du sinistre, lui avait sauvé la vie ainsi qu'à ses compagnons d'infortune.

l'entrée d'un bois à un arpent du rivage; mais ils ne purent y réussir: à peine même eurent-ils la force de venir m'en informer, tant ils étaient saisis de froid et accablés de fatigue. Je parvins à faire du feu après beaucoup de tentatives; il était temps, ces malheureux ne pouvaient ni parler, ni agir, je leur sauvai la vie.

Je retournai tout de suite au rivage, pour ne point perdre de vue le navire, livré à toute la fureur de la tempête. J'espérais secourir quelques malheureux que la mer vomissait sur la côte; car chaque vague qui déferlait sur l'épave emportait quelque nouvelle victime. Je restai donc sur la plage depuis trois heures de relevée que nous échouâmes, jusqu'à six heures du soir que le vaisseau se brisa. Ce fut un spectacle bien navrant que les cent quatorze cadavres étendus sur le sable, dont beaucoup avaient bras et jambes cassés, ou portaient d'autres marques de la rage des éléments!

Nous passâmes une nuit sans sommeil, et presque silencieux, tant était grande notre consternation. Le 16 au matin, nous retournâmes sur la rive où gisaient les corps de nos malheureux compagnons de naufrage. Plusieurs s'étaient dépouillés de leurs vêtements pour se sauver à la nage; tous portaient plus ou moins des marques de la fureur des vagues. Nous passâmes la journée à leur rendre les devoirs funèbres, autant que notre triste situation et nos forces le permettaient.

Il fallut laisser le lendemain cette plage funeste et inhospitalière, et nous diriger vers l'intérieur de ces terres inconnues. L'hiver s'était déclaré dans toute sa rigueur: nous cheminions dans la neige jusqu'aux genoux. Nous étions obligés de faire souvent de longs détours, pour traverser l'eau glacée des rivières, qui interceptaient notre route. Mes compagnons étaient si épuisés par la faim et la fatigue, qu'il me fallait souvent faire ces trajets à plusieurs reprises pour rapporter leurs paquets, qu'ils n'avaient pas eu la force de porter. Ils avaient entièrement perdu

courage; et j'étais souvent obligé de leur faire des chaussures pour couvrir leurs pieds ensanglantés.

Nous nous traînâmes ainsi, ou plutôt je les traînai pour ainsi dire à la remorque (car le courage, ni même les forces ne me faillirent jamais), jusqu'au 4 de décembre, que nous rencontrâmes deux sauvages: peindre la joie, l'extase de mes compagnons, qui attendaient à chaque instant la mort pour mettre fin à leurs souffrances atroces, serait au-dessus de toute description. Ces aborigènes ne me reconnurent pas d'abord en me voyant avec ma longue barbe, et changé comme j'étais après tant de souffrances. J'avais rendu précédemment de grands services à leur nation; et vous savez que ces enfants de la nature ne manquent jamais à la reconnaissance. Ils m'accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive: nous étions tous sauvés. J'appris alors que nous étions sur l'île du Cap-Breton[7], à trente lieues de Louisbourg.

Je pris aussitôt le parti de laisser mes compagnons aux premiers établissements acadiens, sûr qu'ils y seraient à portée de tout secours, et de m'en retourner à Québec donner au général Murray les premières nouvelles de notre naufrage. Inutile, mes chers amis, de vous raconter les particularités de mon voyage depuis lors, ma traversée de l'île à la terre ferme dans un canot d'écorce au milieu des glaces où je faillis périr, mes marches et contre-marches à travers les bois: qu'il suffise d'ajouter qu'à mon estime, j'ai fait cent cinquante lieues sur des raquettes. J'étais obligé de changer souvent de guides: car, après huit jours de marche, Acadiens ou Sauvages étaient à bout de force.

Après ce touchant récit, la famille d'Haberville passa une partie de la °nuit à déplorer la perte de tant de parents et d'amis expulsés, par un ordre barbare, de leur nouvelle patrie; de tant de Français et de Canadiens qui espéraient se consoler de cette perte sur la terre de leurs aïeux. C'était, en effet, un sort bien cruel que celui de tous ces infortunés, dont la mer en furie avait

rejeté les cadavres sur les plages de cette Nouvelle-France, qu'ils avaient colonisée et défendue avec un courage héroïque.*

M. de Saint-Luc ne prit que quelques heures de °repos, voulant être le premier à communiquer au général anglais la catastrophe de l'Auguste, et se présenter à lui comme protêt vivant contre la sentence de mort qu'il semblait avoir prononcée de sang-froid contre tant d'innocentes victimes, contre tant de braves soldats, dont il avait pu apprécier la valeur sur les champs de bataille, et qu'il aurait dû estimer, si son âme eût été susceptible de sentiments élevés. Il pouvait se faire que sa défaite de l'année précédente tenait trop de place dans cette âme, pour y loger d'autres sentiments que ceux de la haine et de la °vengeance.

— Sais-tu, d'Haberville, dit M. de Saint-Luc en déjeunant, quel est le puissant protecteur qui a obtenu du général Murray un répit de deux ans pour te faciliter la vente de tes propriétés? sais-tu à qui, toi et ta famille, vous devez aujourd'hui la vie, que vous auriez perdue en toute probabilité dans notre naufrage?

— Non, dit M. d'Haberville; j'ignore quel a été le protecteur assez puissant pour m'obtenir cette faveur; mais, foi de gentilhomme, je lui en conserverai une reconnaissance °éternelle.

— Eh bien, mon ami, c'est au jeune Écossais Archibald de Locheill que tu dois cette reconnaissance éternelle.

— J'ai défendu, s'écria le capitaine, de prononcer en ma présence le nom de cette vipère que j'ai réchauffée dans mon sein!

---

* Après le récit de M. de Saint-Luc, disait ma tante Bailly de Messein, nous passâmes le reste de la nuit à pleurer et à nous lamenter sur la perte de nos parents et amis péris, dans l'Auguste.

L'auteur avait d'abord écrit de mémoire le naufrage de l'Auguste d'après les récits que ses deux tantes lui en avaient faits dans sa jeunesse; il se rappelait aussi, mais confusément, avoir lu, il y a plus de soixante ans, la relation de ce sinistre écrite par M. de Saint-Luc, publiée à Montréal en 1778, et en possession de sa fille Madame Charles de Lanaudière. Malgré ces souvenirs, cette version ne pouvait être que très-imparfaite, quand, après maintes recherches, il apprit que cette brochure était entre les mains des Dames Hospitalières de l'Hôpital Général, qui eurent l'obligeance de la lui prêter, et partant de lui donner occasion de corriger quelques erreurs commises dans sa première version.

Et les grands yeux noirs de M. d'Haberville lancèrent des flammes.*

— J'ose me °flatter, dit M. de Saint-Luc, que cette défense ne s'étend pas jusqu'à moi; je suis ton ami d'enfance, ton frère d'armes, je connais toute l'étendue des devoirs auxquels l'honneur nous oblige; et tu ne me répondras pas comme tu l'as fait à ta sœur la Supérieure de l'Hôpital-Général, quand elle a voulu plaider la cause d'un jeune homme innocent: « Assez, ma sœur; vous êtes une sainte fille, obligée par état de pardonner à vos plus cruels ennemis, à ceux même qui se sont souillés de la plus noire ingratitude envers vous; mais moi, ma sœur, vous savez que je n'oublie jamais une injure: c'est plus fort que moi; c'est dans ma nature. Si c'est un péché, Dieu m'a refusé les grâces nécessaires pour m'en corriger. Assez, ma sœur, et ne prononcez jamais son nom en ma présence, ou je cesserai tout rapport avec vous. » Non, mon cher ami, continua monsieur de Saint-Luc, tu ne me feras pas cette réponse, et tu vas me prêter °attention.

Monsieur d'Haberville, connaissant trop les devoirs de l'hospitalité pour imposer silence à son ami, sous son toit, prit le parti de se taire, fronça ses épais sourcils, abaissa ses paupières à s'en voiler les yeux, et se résigna à écouter monsieur de Saint-Luc avec l'air aimable d'un criminel à qui son juge s'efforce de prouver, dans un discours très-éloquent, qu'il a mérité la sentence qu'il va prononcer contre lui.

Monsieur de Saint-Luc fit un récit succinct de la conduite de Locheill aux prises °avec le major Montgomery, son ennemi

* L'auteur croit que de toutes les passions le désir de la vengeance est le plus difficile à vaincre. Il a connu un homme, excellent d'ailleurs, souvent aux prises avec cette terrible passion. Il aurait voulu pardonner, mais il lui fallait des efforts surhumains pour le faire. Il pardonnait et ne pardonnait pas; c'était une lutte continuelle, même après avoir prononcé pardon et amnistie; car, si quelqu'un proférait le nom de celui qui l'avait offensé, sa figure se bouleversait tout à coup, ses yeux lançaient des éclairs; il faisait peine à voir dans ces combats contre sa nature vindicative.

implacable. Il parla avec force du devoir du soldat, qui doit obéir quand même aux ordres souvent injustes de son supérieur; il fit une peinture touchante du désespoir du jeune homme, et ajouta:

— Aussitôt que de Locheill fut informé que tu avais reçu ordre de t'embarquer avec nous pour l'Europe, il demanda au général anglais une audience, qui lui fut tout de suite accordée.

— *Capitaine* de Locheill, lui dit alors Murray en lui présentant le brevet de ce nouveau grade, j'allais vous envoyer chercher. Témoin de vos exploits sur notre glorieux champ de bataille de 1759, je m'étais empressé de solliciter pour vous le commandement d'une compagnie; et je dois ajouter que votre conduite subséquente m'a aussi prouvé que vous étiez digne des faveurs du gouvernement britannique, et de tout ce que je puis faire individuellement pour vous les faire obtenir.

— Je suis heureux, monsieur le général, répondit de Locheill, que votre recommandation m'ait fait obtenir un avancement au-dessus de mes faibles services, et je vous prie d'agréer mes remerciements pour cette faveur qui m'enhardit à vous demander une grâce de plus, puisque vous m'assurez de votre bienveillance. Oh! oui, général, c'est une grâce bien précieuse pour moi que j'ai à solliciter.

— Parlez, capitaine, dit Murray, car je suis disposé à faire beaucoup pour vous.

— S'il s'agissait de °moi, reprit Arché, je n'aurais rien à désirer de plus; mais j'ai à vous prier pour autrui et non pour moi personnellement. La famille d'Haberville, ruinée, comme tant d'autres, par notre conquête, a reçu ordre de votre Excellence de partir prochainement pour la France; et il lui a été impossible de vendre le peu de propriétés qui lui restent des débris d'une fortune jadis florissante, même au prix des plus grands sacrifices. Accordez-lui, général, je vous en conjure, deux ans pour mettre un peu d'ordre à ses affaires. Votre Excellence sait que je

dois beaucoup de reconnaissance à cette famille, qui m'a comblé de bienfaits, pendant un séjour de dix ans dans cette colonie. C'est moi qui, pour obéir aux ordres de mon supérieur, ai complété sa ruine en incendiant ses immeubles de Saint-Jean-Port-Joli. De grâce, général, un répit de deux ans, et vous soulagerez mon âme d'un pesant °fardeau!

— Capitaine de Locheill, fit le général Murray d'un ton sévère, je suis surpris de vous entendre intercéder pour les d'Haberville, qui se sont montrés nos ennemis les plus acharnés.

— C'est leur rendre justice, général, répondit Arché, que de reconnaître qu'ils ont combattu courageusement pour la défense de leur pays, comme nous l'avons fait pour le conquérir; et c'est avec confiance que je m'adresse au cœur d'un brave et vaillant soldat, en faveur d'ennemis braves et vaillants.

De Locheill avait touché une mauvaise corde, car Murray avait toujours sur le cœur sa défaite de l'année précédente: il était d'ailleurs peu susceptible de sentiments chevaleresques. Aussi répondit-il avec aigreur:

— Impossible, monsieur; je ne puis révoquer l'ordre que j'ai donné: les d'Haberville partiront.

— Que votre °Excellence, dans ce cas, dit Arché, daigne accepter ma résignation.

— Comment, monsieur! s'écria le général pâlissant de colère.

— Que votre Excellence, reprit de Locheill avec le plus grand sang-froid, daigne accepter ma résignation, et qu'elle me permette de servir comme simple soldat: ceux qui chercheront, pour le montrer du doigt, le monstre d'ingratitude qui, après avoir été comblé de bienfaits par toute une famille étrangère à son origine, a complété sa ruine sans pouvoir adoucir ses maux,

auront plus de peine à le reconnaître dans les rangs, sous l'uniforme d'un simple soldat, qu'à la tête d'hommes irréprochables.

Et il offrit de nouveau le brevet au général. Celui-ci rougit et pâlit alternativement, tourna sur lui-même comme sur un pivot, se mordit la lèvre, se passa la main sur le front à plusieurs reprises, marmotta quelque chose comme un g...am entre ses dents, parut réfléchir une minute en parcourant la chambre de long en large; puis, se calmant tout à coup, tendit la main à Arché, et lui °dit:

— J'apprécie, capitaine de Locheill, les sentiments qui vous font agir: notre souverain ne doit pas être privé des services que peut rendre, dans un grade supérieur, celui qui est prêt à sacrifier son avenir à une dette de gratitude; vos amis resteront.

— Merci, mille fois merci, monsieur le général, dit Arché: comptez sur mon dévouement à toute épreuve, quand il me serait même ordonné de marcher seul jusqu'à la bouche des canons. Un poids énorme pesait sur ma poitrine; je me sens maintenant léger comme le chevreuil de nos montagnes.

De toutes les passions qui torturent le cœur de l'homme, la vindication et la jalousie sont les plus difficiles à vaincre: il est même bien rare qu'elles puissent être extirpées. Le capitaine d'Haberville, après avoir écouté, en fronçant les sourcils, le récit de monsieur de Lacorne, se contenta de °dire:

— Je vois que les services de monsieur de Locheill ont été appréciés à leur juste valeur: quant à moi, j'ignorais lui devoir autant de reconnaissance.

Et il détourna la conversation.

Monsieur de Saint-Luc regarda alternativement les autres membres de la famille qui, la tête basse, n'avaient osé prendre part à la conversation; et se levant de table, ajouta:

— Ce répit, d'Haberville, est un événement des plus heureux pour toi: car sois persuadé que, d'ici à deux ans, il te sera libre de rester en Canada ou de passer en France. Le gouverneur

anglais a encouru une trop grande responsabilité envers son gouvernement, en vouant à une mort presque certaine tant de personnes recommandables, tant de gentilshommes alliés aux familles les plus illustres, non seulement du continent, mais aussi de l'Angleterre, pour ne pas chercher, en se conciliant les Canadiens, à étouffer les suites de cette déplorable catastrophe.

Maintenant adieu, mes chers °amis; il n'y a que les âmes pusillanimes qui se laissent abattre par le malheur. Il nous reste une grande consolation dans notre infortune: nous avons fait tout ce que l'on pouvait attendre d'hommes courageux; et, s'il eût été possible de conserver notre nouvelle patrie, nos cœurs, secondés de nos bras, l'auraient fait.

La nuit était bien avancée lorsque monsieur de Saint-Luc, en arrivant à Québec, se présenta à la porte du château Saint-Louis, dont on lui refusa d'abord l'entrée; mais il fit tant d'instances, en disant qu'il était porteur de nouvelles de la plus haute importance, qu'un aide de camp consentit enfin à réveiller le gouverneur, couché depuis longtemps.* Murray ne reconnut pas d'abord monsieur de Saint-Luc, et lui demanda avec colère comment il avait osé troubler son repos, et quelle affaire si pressante il avait à lui communiquer à cette heure °indue.

— Une affaire bien importante, en effet, monsieur le Gouverneur, car je suis le capitaine de Saint-Luc, et ma présence vous dit le reste.

Une grande pâleur se répandit sur tous les traits du général; il fit apporter des rafraîchissements, traita monsieur de Lacorne avec les plus grands égards, et se fit raconter, dans les plus minutieux détails, le naufrage de l'Auguste. Ce n'était plus ce même homme qui avait voué pour ainsi dire à la mort, avec tant

* Historique. Ma tante, fille de M. le chevalier de Saint-Luc, m'a souvent raconté l'entrevue de son père avec le général Murray.

d'insouciance, tous ces braves officiers, dont les uniformes lui portaient ombrage.*

Les °prévisions de M. de Lacorne se trouvèrent parfaitement justes: le gouverneur Murray, considérablement radouci après la catastrophe de l'Auguste, traita les Canadiens avec plus de douceur, voire même avec plus d'égards, et tous ceux qui voulurent rester dans la colonie eurent la liberté de le faire. M. de Saint-Luc, surtout, dont il craignait peut-être les révélations, devint l'objet de ses prévenances, et n'eut qu'à se louer des bons procédés du gouverneur envers lui. Ce digne homme, qui, comme tant d'autres, avait beaucoup souffert dans sa fortune, très-considérable avant la cession du Canada, mit toute son énergie à réparer ses pertes en se livrant à des spéculations très-avantageuses (*c*).

* L'auteur, en rapportant les traditions de sa jeunesse, doit remarquer qu'il devait exister de grands préjugés contre le gouverneur Murray, et qu'il est probable que la calomnie ne l'a pas épargné. M. de Saint-Luc, dans son journal, en parle plutôt avec éloge qu'autrement; mais, suivant la tradition, ces ménagements étaient dus à la conduite subséquente du gouverneur envers les Canadiens, et surtout à la haute faveur dont lui, M. de Saint-Luc, était l'objet de la part de Murray.

°CHAPITRE SEIZIÈME.

DE LOCHEILL ET BLANCHE.

°APRÈS DES PRIVATIONS BIEN CRUELLES pendant l'espace de sept longues années, la paix, le bonheur même commençaient à renaître dans l'âme de toute la famille d'Haberville. °Il est vrai qu'une maison d'assez humble apparence avait remplacé le vaste et opulent manoir que cette famille occupait avant la conquête; mais c'était un palais, comparée au moulin à farine qu'elle venait de quitter depuis le printemps. Les d'Haberville avaient pourtant moins souffert que bien d'autres dans leur position: aimés et respectés de leurs censitaires, ils n'avaient jamais été exposés aux humiliations dont le vulgaire se plaît à abreuver ses supérieurs dans la détresse: comme c'est le privilége des personnes bien nées de traiter constamment leurs inférieurs avec égards, les d'Haberville avaient en conséquence bien moins souffert, dans leur pauvreté comparative, que beaucoup d'autres dans les mêmes circonstances. Chacun faisait à l'envi des offres de service; et, lorsqu'il s'agit de rebâtir le manoir et ses dépendances, la paroisse en masse s'empressa de donner des corvées volontaires pour accélérer l'ouvrage; on aurait cru, tant était grand le zèle de chacun, qu'il reconstruisait sa propre demeure. Tous ces braves gens tâchaient de faire oublier à leur seigneur des malheurs qu'eux-mêmes avaient pourtant éprouvés, mais qu'on aurait pu croire qu'eux seuls avaient mérités. Avec ce tact délicat dont les Français sont seuls susceptibles, ils n'entraient jamais dans les pauvres chambres que la famille s'était réservées dans le moulin, sans y être conviés: on aurait

dit qu'ils craignaient de les humilier. S'ils avaient été affectueux, polis envers leur seigneur dans son opulence, c'était maintenant un culte, depuis que la main de fer du malheur °l'avait étreint.*

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé de grands revers de fortune, qui ont été exposés à de longues et cruelles privations, qui puissent apprécier le contentement, la joie, le bonheur même de ceux qui ont en partie réparé leurs pertes; qui commencent à renaître à l'espérance d'un heureux avenir. Chacun auparavant avait respecté le chagrin qui dévorait le capitaine d'Haberville: on ne se parlait qu'à demi-voix dans la famille; la gaieté française avait semblé bannie pour toujours de cette triste demeure. Tout était maintenant changé comme par enchantement.

Le capitaine, naturellement gai, riait et badinait comme avant ses malheurs; les dames chantaient sans cesse en s'occupant activement des soins du ménage, et la voix sonore de mon oncle Raoul réveillait encore, dans le calme d'une belle soirée, l'écho du promontoire.

Le fidèle José se multipliait pour prouver son zèle à ses °maîtres; et, pour se délasser, il racontait aux voisins, qui ne manquaient jamais de venir faire un bout de veillée, les traverses, comme il les appelait, de son défunt père avec les sorciers de l'île d'Orléans, ses tribulations avec la Corriveau, ainsi que d'autres légendes dont les auditeurs ne se lassaient jamais, sans égard pour les cauchemars auxquels ils s'exposaient dans leurs rêves nocturnes.

On était à la fin d'août de la même année 1767. Le capitaine d'Haberville, revenant le matin de la petite rivière Port-Joli, le

* Historique. L'auteur se plaît à rappeler, avec bonheur, les témoignages d'affection des censitaires de Saint-Jean-Port-Joli envers sa famille, depuis plus de cent ans.

Lors de l'abolition de la tenure seigneuriale, il y a neuf ans, les marguilliers de l'œuvre et fabrique de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli décidèrent que, nonobstant l'acte du parlement à ce contraire, je jouirais du banc seigneurial ma vie durant.

Cette preuve si touchante d'affection me fut communiquée par Pierre Dumas, écuyer, alors marguillier en charge.

fusil sur l'épaule et la gibecière bien bourrée de pluviers, bécasses et sarcelles, remarqua qu'une chaloupe, détachée d'un navire qui avait jeté l'ancre entre la terre et le Pilier-de-Roche, semblait se diriger vers son domaine. Il s'assit sur le bord d'un rocher pour l'attendre, pensant que c'était des matelots en quête de légumes, de lait ou d'autres rafraîchissements (*a*). Il s'empressa d'aller à leur rencontre, lorsqu'ils abordèrent le rivage, et vit, avec surprise, qu'un d'entre eux, très-bien mis, donnait un paquet à un des matelots en lui montrant de la main le manoir seigneurial; mais à la vue de M. d'Haberville, ce gentilhomme sembla se raviser tout à coup, s'avança vers lui, lui présenta le paquet et lui dit:

— Je n'aurais jamais osé vous remettre moi-même ce paquet, capitaine d'Haberville, quoiqu'il contienne des nouvelles qui vont bien vous réjouir.

— °Pourquoi, monsieur, répliqua le capitaine en cherchant dans ses souvenirs quelle pouvait être cette personne qu'il croyait avoir déjà vue; pourquoi, monsieur, n'auriez-vous jamais osé me remettre ce paquet en main propre, si le hasard ne m'eût fait vous rencontrer?

— Parce que, monsieur, dit l'interlocuteur en hésitant, parce que j'aurais craint qu'il vous fût désagréable de le recevoir de ma main: je sais que le capitaine d'Haberville n'oublie jamais ni un bienfait ni une offense.

M. d'Haberville regarda fixement l'étranger, fronça les sourcils, ferma fortement les yeux, garda pendant quelque temps le silence, en proie à un pénible combat intérieur; mais, reprenant son sang-froid, il lui dit avec la plus grande °politesse:

— Laissons à la conscience de chacun les torts du passé: vous êtes ici chez moi, capitaine de Locheill, et en outre, étant porteur de lettres de mon fils, vous avez droit à un bon accueil de ma part. Toute ma famille vous reverra avec plaisir. Vous recevrez chez moi une hospitalité... (il allait dire, avec

amertume, princière, mais sentant tout ce qu'il y aurait de reproche dans ces mots) vous recevrez, dit-il, une hospitalité cordiale; allons, venez.

Le lion n'était apaisé qu'à demi.

Arché, par un mouvement assez naturel, avança la main pour serrer celle de son ancien ami, mais il lui fallut aller la chercher bien loin; et quand il l'eut saisie, elle resta ouverte dans la sienne.

Un long soupir s'échappa de la poitrine de l'Écossais. En proie à de pénibles réflexions, il parut indécis pendant quelques minutes, mais finit par dire d'une voix empreinte de °sensibilité:

— Le capitaine d'Haberville peut bien conserver de la rancune au jeune homme qu'il a jadis aimé et comblé de bienfaits, mais il a l'âme trop noble et trop élevée pour lui infliger de cœur joie un châtiment au-dessus de ses forces: revoir les lieux qui lui rappellent de si poignants souvenirs sera déjà un supplice assez cruel, sans y rencontrer l'accueil froid que l'hospitalité exige envers un étranger.

Adieu, capitaine d'Haberville; adieu, pour toujours à celui que j'appelais autrefois mon père, s'il ne me regarde plus, moi, comme son fils; et un fils qui lui a toujours porté le culte d'affectueuse reconnaissance qu'il doit à un tendre père. J'en prends le ciel à témoin, M. d'Haberville, que ma vie a été empoisonnée par les remords, depuis le jour fatal où le devoir impérieux d'un officier subalterne m'imposait des actes de vandalisme qui répugnaient à mon cœur; qu'un poids énorme me pesait sans cesse sur la poitrine, même dans l'enivrement du triomphe militaire, dans les joies délirantes des bals et des festins, comme dans le silence des longues nuits sans sommeil.

Adieu; pour toujours; car je vois que vous avez refusé d'écouter le récit que la bonne Supérieure devait vous faire de mes remords, de mes angoisses, de mon désespoir, avant et après l'œuvre de destruction, que, comme soldat, sujet à la

discipline militaire, je devais accomplir. Adieu, pour la dernière fois; et, puisque tout rapport doit cesser entre nous, oh! dites! dites-moi, je vous en conjure, que la paix est rentrée dans le sein de votre excellente famille! qu'un rayon de joie illumine encore quelquefois ces visages où tout annonçait autrefois la paix de l'âme et la gaieté du cœur! oh! dites-moi, je vous en supplie, que vous n'êtes pas constamment malheureux! Il ne me reste maintenant qu'à prier Dieu, à deux genoux, qu'il répande ses bienfaits sur une famille que j'aime avec tant d'affection! Offrir de réparer les pertes que j'ai causées, avec ma fortune qui est considérable, serait une insulte au noble °d'Haberville!

Si M. d'Haberville s'était refusé à toute explication de la part de sa sœur, il n'en avait pas moins été impressionné par le récit que lui avait fait M. de Saint-Luc, du dévouement sublime de Locheill offrant de sacrifier fortune et avenir à un sentiment exalté de gratitude. De là l'accueil à demi cordial qu'il lui avait d'abord fait; car il est à supposer que, sans cette impression favorable, il lui aurait tourné le dos.*

Les mots: réparation pécuniaire, firent d'abord frissonner M. d'Haberville, comme si un fer rouge eût effleuré sa peau; mais en proie à d'autres réflexions, à d'autres combats, ce mouvement d'impatience ne fut que transitoire. Il se serra la poitrine à deux mains, comme s'il eût voulu extirper le reste de venin qui adhérait, malgré lui, à son cœur, tourna deux ou trois fois sur lui-même, en sens inverse, fit signe à de Locheill de rester où il était, marcha d'abord très-vite sur le sable du rivage, puis à pas mesurés, et, revenant enfin vers de Locheill, il lui °dit:

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, Arché, pour dissiper tout reste de rancune; mais vous me connaissez: c'est l'œuvre du temps,

* L'auteur, qui, malgré la meilleure volonté du monde, n'a jamais pu conserver vingt-quatre heures de rancune à ses plus cruels ennemis, a étudié avec un intérêt pénible cette passion dans autrui. Cette rébellion continuelle de la nature vindicative, dans une âme noble et généreuse, lui a toujours paru une énigme.

qui en effacera les dernières traces. Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon cœur vous pardonne. Ma sœur, la Supérieure, m'a tout raconté: je me suis décidé à l'entendre après votre intercession pour moi auprès du gouverneur, dont m'a fait part mon ami de Saint-Luc. J'ai pensé que celui qui était prêt à sacrifier rang et fortune pour ses amis ne pouvait avoir agi que par contrainte, dans des circonstances auxquelles je fais allusion pour la dernière fois. Si vous remarquez de temps à autre quelque froideur dans mes rapports avec vous, ne paraissez pas y faire attention: laissons faire le temps.

Et il pressa cordialement la main de Locheill. Le lion était dompté.

— Comme il est probable, °dit M. d'Haberville, que le calme va durer, renvoyez vos matelots, après que je leur aurai fait porter des rafraîchissements; et si, par hasard, il s'élevait un vent favorable, je vous ferai transporter dans six heures à Québec, avec ma fameuse Lubine, si toutefois vos affaires vous empêchaient de nous donner autant de temps que nous serions heureux de vous posséder sous notre toit. C'est convenu, n'est-ce pas?

Et passant amicalement son bras sous celui d'Arché, ils s'acheminèrent avec lui vers l'habitation.

— Maintenant, Arché, dit le capitaine, comment se fait-il que vous soyez chargé de ces lettres de mon fils, qui contiennent de bonnes nouvelles, comme vous venez de me le dire?

— J'ai laissé Jules à °Paris, répondit Arché, il y a sept semaines, après avoir passé un mois avec lui dans l'hôtel de son oncle, M. de Germain[1], qui n'a pas voulu me séparer de mon ami pendant mon séjour en France; mais, comme il vous sera plus agréable d'apprendre ces bonnes nouvelles de sa main même, permettez-moi de ne pas en dire davantage.

Si de Locheill fut attristé en voyant ce que °l'on appelait, avant la conquête, le hameau d'Haberville, remplacé par trois

ou quatre bâtisses à peu près semblables à celles des cultivateurs aisés, il fut néanmoins agréablement surpris de l'aspect riant du domaine. Ces bâtisses neuves et récemment blanchies à la chaux, ce jardin émaillé de fleurs, ces deux vergers chargés des plus beaux fruits, les moissonneurs retournant de la prairie, avec deux voitures chargées de foins odorants, tout tendait à dissiper les impressions de tristesse qu'il avait d'abord éprouvées.

À l'exception d'un canapé, de douze fauteuils en acajou et de quelques petits meubles sauvés du désastre, l'intérieur de la maison était de la plus grande simplicité : les tables, les chaises et les autres meubles étaient en bois commun, les cloisons étaient vierges de peinture et les planchers sans tapis. Les portraits de famille, qui faisaient l'orgueil des d'Haberville, n'occupaient plus leur place de rigueur dans la salle à manger, les seuls ornements des nouvelles chambres étaient quelques sapins dans les encoignures, et abondance de fleurs dans des corbeilles faites par les naturels du pays. Cette absence de meubles plus coûteux ne laissait pas cependant d'avoir ses charmes : les émanations de ces sapins, de ces fleurs, de ces bois neufs et résineux, que l'on respirait à pleine poitrine, semblaient vivifier le corps en réjouissant la vue. Il y avait partout une odeur de propreté, qui ne faisait pas regretter des ameublements plus somptueux.

Toute la famille, qui avait vu °venir de loin M. d'Haberville accompagné d'un étranger, s'était réunie dans le salon pour le recevoir. À l'exception de Blanche, personne ne reconnut Arché, qu'on n'avait pas vu depuis dix ans. La jeune fille pâlit et se troubla d'abord à l'aspect de l'ami de son enfance, qu'elle ne croyait jamais revoir ; mais, se remettant promptement avec cette force d'âme qu'ont les femmes pour cacher les impressions les plus vives, elle fit, comme les deux autres dames, la profonde révérence qu'elle aurait faite à un étranger. Quant à mon oncle Raoul, il salua avec une politesse froide : il n'aimait pas les

Anglais, et jurait contre eux, depuis la conquête, avec une verve peu édifiante pour les oreilles pieuses.

— Je veux qu'un Iroquois me °grille, fit le capitaine en s'adressant à Arché, si un seul d'entre eux vous reconnaît. Voyons; regardez bien ce gentilhomme: dix ans ne doivent pas l'avoir effacé de votre mémoire: je l'ai, moi, reconnu de suite. Parle, Blanche: tu dois, étant beaucoup plus jeune, avoir de meilleurs yeux que les autres.

— Je crois, dit celle-ci bien bas, que c'est M. de Locheill.

— Eh oui! dit M. d'Haberville, c'est Arché, qui a vu Jules dernièrement à Paris; et il nous apporte de lui des lettres qui contiennent de bonnes nouvelles. Que faites-vous donc, Arché, que vous n'embrassez pas vos anciens amis!

Toute la famille, qui ignorait jusqu'alors le changement du capitaine en faveur d'Arché, dont elle n'avait jamais osé prononcer le nom en sa présence, toute la famille qui n'attendait que l'assentiment du chef pour faire à Arché l'accueil le plus amical, fit éclater sa joie avec un abandon qui toucha de Locheill jusqu'aux larmes.

La dernière lettre de Jules contenait le passage °suivant:

«J'ai pris les eaux de Baréges[2] pour mes blessures, et, quoique faible encore, je suis en pleine convalescence. Le rapport des médecins est qu'il me faut du repos, et que les travaux de la guerre sont pour longtemps au-dessus de mes forces. J'ai obtenu un congé illimité pour me rétablir. Mon parent D... le ministre, et tous mes amis me conseillent de quitter l'armée, de retourner au Canada, la nouvelle patrie de toute ma famille, et de m'y établir définitivement après avoir prêté serment de fidélité à la couronne d'Angleterre; mais je ne veux rien faire sans vous consulter. Mon frère Arché, qui a de puissants amis en Angleterre, m'a remis une lettre de recommandation d'un haut personnage à votre gouverneur Guy Carleton[3], que l'on dit plein d'égards pour la noblesse canadienne, dont il connaît les antécédents

glorieux. Si je me décide, sur votre avis, à me fixer au Canada, j'aurai donc encore l'espoir d'être utile à mes pauvres compatriotes. J'aurai le bonheur, Dieu aidant, de vous embrasser tous vers la fin de septembre prochain. Oh! quelle jouissance, après une si longue °séparation»!*

Jules ajoutait dans un *post-scriptum*:

«J'oubliais de vous dire que j'ai été présenté au Roi, qui m'a accueilli avec bonté; et m'a même fait je ne sais quels éloges sur ce qu'il appelait ma belle conduite, en me nommant Chevalier-Grand-Croix du très-honorable ordre royal et militaire de Saint-Louis[4]. J'ignore quel mauvais plaisant de grand personnage m'a valu cette faveur: comme si tout Français, qui portait une épée, ne s'en était pas servi pour le moins aussi bien que moi: je pourrais citer dix officiers de ma division qui méritaient d'être décorés à ma place. Il est bien vrai que plus qu'eux j'ai eu le précieux avantage de me faire écharper comme un écervelé à chaque rencontre avec l'ennemi. C'est vraiment dommage qu'on n'ait pas institué l'ordre des fous; je n'aurais pas alors volé mon grade de chevalerie, comme celui dont Sa Majesté très-chrétienne vient de me gratifier. J'espère pourtant que cet acte ne lui fermera pas les portes du paradis; et que saint Pierre aura à lui objecter d'autres peccadilles; car j'en serais au désespoir.»

De Locheill ne put s'empêcher de sourire aux mots «Majesté très-chrétienne;» il lui semblait voir la mine railleuse de son ami en écrivant cette phrase.

— Toujours le °même! dit M. d'Haberville.

— Ne s'occupant que des autres! s'écria-t-on en chœur.

— Je gagerais ma tête contre un chelin, dit Arché, qu'il aurait été plus heureux de voir décorer un de ses amis.

— Quel fils! dit la mère.

— Quel frère! ajouta Blanche.

* Lord Dorchester a sans cesse traité la noblesse canadienne avec les plus grands égards: il montrait toujours une grande sensibilité en parlant de ses malheurs.

— Oh! oui! quel frère! dit de Locheill avec la plus vive émotion.

— Et quel neveu donc ai-je formé, moi! s'écria mon oncle Raoul en coupant l'air de haut en bas avec sa canne, comme s'il eût été armé d'un sabre de cavalerie. C'en est un prince celui-là, qui sait distinguer le mérite et le récompenser! elle n'est pas dégoûtée cette Majesté de France; elle sait qu'avec cent officiers comme Jules, elle pourrait reprendre l'offensive, parcourir l'Europe avec ses armées triomphantes, franchir le Détroit comme un autre Guillaume, écraser la fière Albion, et reconquérir ses colonies!

Et mon oncle Raoul coupa de nouveau l'air en tout sens avec sa °canne, au péril imminent de ceux qui tenaient à conserver intacts leurs yeux, leur nez et leurs mâchoires menacés par cette charge d'un nouveau genre. Le chevalier regarda ensuite tout le monde d'un air fier et capable; et à l'aide de sa canne, alla s'asseoir sur un fauteuil pour se reposer des lauriers qu'il venait de faire cueillir au roi de France avec cent officiers comme son neveu.

L'arrivée de Locheill avec les lettres de Jules répandit la joie la plus vive dans tous les cœurs de cette excellente famille; on ne pouvait se lasser de l'interroger sur un être si cher, sur des parents et des amis qu'on avait peu d'espoir de revoir, sur le faubourg Saint-Germain, sur la cour de France, sur ses propres aventures depuis son départ du Canada.

°Arché voulut voir ensuite les domestiques: il trouva la mulâtresse Lisette, occupée dans la cuisine des apprêts du dîner: elle lui sauta au cou comme elle faisait jadis, quand il venait au manoir pendant les vacances de collége avec Jules qu'elle avait élevé; et les sanglots lui coupèrent la voix.

Cette mulâtresse, que le capitaine avait achetée à l'âge de quatre ans, était, malgré ses défauts, très-attachée à toute la famille. Elle ne craignait un peu que le maître; quant à la

maîtresse, sur le principe qu'elle était plus ancienne qu'elle dans la maison, elle ne lui obéissait qu'en temps et lieux. Blanche et son frère étaient les seuls qui, par la douceur, lui faisaient faire ce qu'ils voulaient: et quoique Jules la fît endiabler très-souvent, elle ne faisait que rire de ses espièglerie; toujours prête, en outre, à cacher ses fredaines et à prendre sa défense quand ses parents le grondaient.*

M. d'Haberville à bout de patience l'avait depuis longtemps émancipée; mais «elle se moquait de son émancipation comme de ça», disait-elle, en se faisant claquer les doigts, «car elle avait autant droit de rester à la maison où elle avait été élevée, que lui et tous les siens.» Si son maître exaspéré la mettait dehors par la porte du nord, elle rentrait aussitôt par la porte du sud, et *vice versa*.

Cette même °femme, d'un caractère indomptable, avait néanmoins été aussi affectée des malheurs de ses maîtres, que si elle eût été leur propre fille; et, chose étrange, tout le temps qu'elle vit le capitaine en proie aux noires vapeurs qui le dévoraient, elle fut soumise, et obéissante à tous les ordres qu'elle recevait, se multipliant pour faire seule la besogne de deux servantes. Quand elle était seule avec Blanche, elle se jetait souvent à son cou en sanglotant, et la noble demoiselle faisait trêve à ses chagrins pour consoler la pauvre esclave. Il faut dire à la louange de Lisette qu'aussitôt le bonheur revenu dans la famille, elle redevint aussi volontaire °qu'auparavant.

De Locheill, en sortant de la cuisine, courut au-devant de José, qui revenait en chantant du jardin, chargé de légumes et de fruits.

— Faites excuse, lui dit José, si je ne vous présente que la main gauche: j'ai oublié l'autre sur les plaines d'Abraham: je n'ai pas, d'ailleurs, de reproche à faire à la petite jupe (sauf le

* Lisette est ici le type d'une mulâtresse que mon grand-père avait achetée lorsqu'elle n'était âgée que de quatre ans.

respect que je vous dois), qui m'en a débarrassé:* il a fait les choses en conscience; il me l'a coupée si proprement dans la jointure du poignet qu'il a exempté bien de la besogne au chirurgien qui a fait le pansement. Il est vrai de dire que nous sommes comme qui dirait à peu près quittes, la petite jupe et moi; car, faisant le plongeon pour reprendre mon fusil tombé à terre, je lui passai ma baïonnette au travers du corps. Après tout, c'est pour le mieux, car que ferais-je de ma main droite à présent qu'on ne se bat plus? Pas plus de guerre que sur la main, depuis que l'Anglais est maître du pays, ajouta José en soupirant.

— Il °paraît, mon cher José, reprit de Locheill en riant, que vous savez très-bien vous passer de la main droite, quand la gauche vous reste.

— C'est vrai, fit José: ça peut faire dans les cas pressés, comme dans mon escarmouche avec la petite jupe; mais, à vous dire vrai, j'ai bien regretté d'être manchot! Je n'aurais pas eu trop de mes deux mains pour servir mes bons maîtres: les temps ont été durs, allez; mais, Dieu merci, le plus fort est fait.

Et une larme roula dans les yeux du fidèle José.

De Locheill se rendit ensuite auprès des °moissonneurs, occupés à râteler et à charger les charrettes de foin: c'étaient tous de vieilles connaissances qui le reçurent avec amitié; car, le capitaine excepté, toute la famille, et Jules, avant son départ pour l'Europe, s'étaient fait un devoir de le disculper.

°Le dîner, servi avec la plus grande simplicité, fut néanmoins très-abondant, grâce au gibier dont grèves et forêts foisonnaient dans cette saison. L'argenterie était réduite au plus strict nécessaire; outre les cuillères, fourchettes et gobelets obligés, un seul pot de forme antique, aux armes d'Haberville, attestait l'ancienne opulence de cette famille. Le dessert, tout composé

* Les anciens Canadiens appelaient les montagnards écossais «les petites jupes.»

des fruits de la saison, fut apporté sur des feuilles d'érable, dans des *cassots* et des corbeilles qui témoignaient de l'industrie des anciens aborigènes. Un petit verre de cacis avant le repas pour aiguiser l'appétit, de la bière d'épinette faite avec les branches mêmes de l'arbre, du vin d'Espagne, que l'on buvait presque toujours trempé, furent les seules liqueurs que l'hospitalité du seigneur d'Haberville pût offrir à son convive : ce qui n'empêcha pas la gaieté la plus aimable de régner pendant tout le repas ; car cette famille, après de longues privations, de longues souffrances, semblait ressaisir une vie nouvelle. M. d'Haberville, s'il n'eût pas craint de blesser Arché, n'aurait pas manqué de faire un badinage sur l'absence de vin de Champagne, remplacé par la bière mousseuse d'épinette.

— Maintenant que nous sommes en famille, dit le capitaine en souriant à Arché, occupons-nous de l'avenir de mon fils. Quant à moi, vieux et usé, avant le temps, par les fatigues de la guerre, j'ai une bonne excuse pour ne pas servir le nouveau gouvernement : ce n'est pas à mon âge, d'ailleurs, que je tirerais l'épée contre la France, que j'ai servie pendant plus de trente ans : plutôt mourir cent fois !

— Et, interrompit mon oncle Raoul, nous pouvons tous dire comme Hector le Troyen :

..... si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent[5].

— Passe pour Hector le Troyen, dit M. d'Haberville, qui, n'étant pas aussi lettré que son frère, goûtait peu ses citations, passe pour Hector le Troyen, que je croyais assez indifférent à nos affaires de famille ; mais revenons à mon fils. Sa santé l'oblige, peut-être pour longtemps, voire même pour toujours, à se retirer du service ; ses plus chers intérêts sont ici où il est né : le Canada est sa patrie naturelle ; et il ne peut avoir le même attachement pour celle de ses ancêtres. Sa position, d'ailleurs, est bien différente de la mienne : ce qui serait lâcheté chez moi,

sur le bord de la tombe, n'est qu'un acte de devoir pour lui qui commence à peine la vie. Il a payé glorieusement sa dette à l'ancienne patrie de ses ancêtres! Il se retire avec honneur d'un service que les médecins déclarent incompatible avec sa santé. Qu'il consacre donc maintenant ses talents, son énergie au service de ses compatriotes canadiens! Le nouveau gouverneur est déjà bien disposé en notre faveur[6]: il accueille avec bonté ceux de mes compatriotes qui ont des rapports avec lui; il a exprimé, en mainte occasion, combien il compatissait aux malheurs de braves officiers qu'il avait rencontrés face à face sur le champ de bataille, et que la fortune, et non le courage, avait trahis (*b*); il a les mêmes égards, dans les réunions au château Saint-Louis, pour les Canadiens que pour ses compatriotes, pour ceux d'entre nous qui ont perdu leur fortune, que pour ceux plus heureux qui peuvent encore s'y présenter avec un certain luxe, ayant soin de placer chacun suivant le rang qu'il occupait avant la conquête. Sous son administration, et muni en outre des puissantes recommandations que notre ami de Locheill lui a procurées, Jules a tout espoir d'occuper un poste avantageux dans la colonie. Qu'il prête serment de fidélité à la couronne d'Angleterre[7]; et mes dernières paroles dans nos adieux suprêmes seront: «Sers ton souverain anglais avec autant de zèle, de dévouement, de loyauté, que j'ai servi le monarque français, et reçois ma bénédiction.»*

Tout le monde fut frappé de ce revirement si soudain dans les sentiments du °chef de famille: on ne songeait pas que le malheur est un grand maître, qui ploie le plus souvent sous son bras d'acier les caractères les plus intraitables. Le capitaine d'Haberville, trop fier, trop loyal, d'ailleurs, pour avouer ouvertement les torts de Louis XV[8] envers des sujets qui avaient porté le dévouement jusqu'à l'héroïsme, n'en ressentait pas moins

* Telles furent les dernières paroles du grand-père de l'auteur à son fils unique.

l'ingratitude de la cour de France. Quoique blessé au cœur lui-même de cet abandon, il n'en aurait pas moins été prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour ce voluptueux monarque, livré aux caprices de ses maîtresses; mais là s'arrêtait son abnégation. Il aurait bien refusé pour lui-même toute faveur du nouveau gouvernement; mais il était trop juste pour tuer l'avenir de son fils par une susceptibilité déraisonnable.

— Que chacun, maintenant, donne librement son opinion, dit, en souriant, le capitaine; que la majorité décide. Les dames ne répondirent à cet appel qu'en °se jetant, en pleurant de joie, dans ses bras. Mon oncle Raoul saisit avec transport la main de son frère, la secoua fortement, et s'écria:

— Le Nestor des anciens temps n'aurait pas parlé avec plus de sagesse.

— Et ne nous aurait pas plus réjouis, dit Arché, si nous eussions eu l'avantage d'entendre les paroles de ce vénérable personnage.

Comme la marée était °haute et le temps magnifique, de Locheill proposa à Blanche une promenade sur la belle grève, aux anses sablonneuses, qui s'étend du manoir jusqu'à la petite rivière Port-Joli.

— Je retrouve partout, dit Arché lorsqu'ils furent le long du fleuve que le soleil couchant frappait de ses rayons, je retrouve partout des objets, des sites qui me rappellent de bien doux souvenirs! C'est ici que je vous faisais jouer, lorsque vous étiez enfant, avec les coquilles que je ramassais tout le long de ce rivage; c'est dans cette anse que je donnais à mon frère Jules les premières leçons de natation; voici les mêmes fraisiers et framboisiers où nous cueillions ensemble les fruitages que vous aimiez tant; c'est ici, qu'assise sur ce petit rocher, un livre à la main, tandis que nous chassions, votre frère et moi, vous attendiez notre retour pour nous féliciter de nos prouesses, ou vous moquer de nous lorsque notre gibecière était vide: il n'y a pas

un arbre, un buisson, un arbrisseau, un fragment de rocher qui ne soit pour moi une ancienne connaissance, que je revois avec plaisir. Quel heureux temps que celui de l'enfance et de l'adolescence! Toujours à la jouissance du moment, oublieuse du passé, insouciante de l'avenir, la vie s'écoule aussi paisible que l'onde de ce charmant ruisseau que nous franchissons maintenant! C'est alors que nous étions vraiment sages, Jules et moi, lorsque nos rêves ambitieux se bornaient à passer nos jours ensemble sur ce domaine, occupés de travaux et de plaisirs champêtres.

— Cette vie °paisible et monotone, interrompit Blanche, est celle à laquelle notre faible sexe nous condamne: Dieu, en donnant à l'homme la force et le courage, lui réservait de plus nobles destinées. Quel doit être l'enthousiasme de l'homme au milieu des combats! Quel spectacle plus sublime que le soldat, affrontant cent fois la mort dans la mêlée, pour ce qu'il a de plus cher au monde! Quel doit être l'enivrement du guerrier, lorsque le clairon sonne la victoire!

La noble jeune fille ignorait toute autre gloire que celle du soldat: son père, presque toujours sous le drapeau, ne revenait au sein de sa famille que pour l'entretenir des exploits de ses compatriotes, et Blanche, encore enfant, s'enthousiasmait au récit de leurs exploits presque fabuleux.

— Ce sont, hélas! dit Arché, des triomphes bien amers, quand on songe aux désastres qu'ils causent: aux pleurs des veuves et des orphelins, privés de ce qu'ils ont de plus cher au monde; à leurs cruelles privations; à leur misère souvent absolue! Mais nous voici arrivés à la rivière Port-Joli: elle est bien nommée ainsi avec ses bords si riants couverts de rosiers sauvages; ses bosquets de sapins et d'épinettes, et ses talles d'aulnes et de buissons. Que de souvenirs cette charmante rivière me rappelle! il me semble voir encore votre excellente mère et votre bonne tante assises toutes deux sur ce gazon

pendant une belle soirée du mois d'août, tandis que nous la remontions dans notre petit canot, peint en vert, jusqu'à l'îlot à Babin, en répétant en chœur, et en battant la mesure avec nos avirons, le refrain de votre jolie chanson:

Nous irons sur l'eau nous °y prom' promener
Nous irons jouer dans l'île.

Il me semble entendre la voix de votre mère nous criant à plusieurs reprises: «Mais allez-vous à la fin ramener Blanche, mes imparfaits; il est l'heure du souper, et vous savez que votre père exige la ponctualité aux repas.» Et Jules criant, en nageant vers elle avec force: «Ne craignez rien de la mauvaise humeur de mon père; je prends tout sur moi; je le ferai rire en lui disant que, comme Sa Majesté Louis XIV, il a pensé attendre[9]. Vous savez que je suis l'enfant gâté, pendant les vacances.»

— Cher Jules! dit Blanche, il était pourtant bien triste lorsque vous et moi, Arché, nous le trouvâmes dans ce bosquet de sapins, où il s'était caché pour éviter le premier mouvement de colère de mon père, après son escapade.

— Il n'avait pourtant commis que des peccadilles, dit Arché en riant.

— Énumérons ses forfaits, reprit Blanche, en comptant sur ses doigts: premièrement, il avait enfreint les ordres de mon père en attelant à une voiture d'été une méchante bête de trois ans, ombrageuse et même indomptable à la voiture d'hiver; secondement, après une lutte formidable avec l'imprudent cocher, elle avait pris le mors aux dents, et pour la première preuve de son émancipation, avait écrasé la vache de la veuve Maurice, notre °voisine.

— Accident des plus heureux pour ladite veuve, répliqua Arché, car à la place du vieil animal qu'elle avait perdu, votre excellent père lui donna les deux plus belles génisses de sa métairie. Je ne puis me rappeler, sans attendrissement, continua de Locheill, le désespoir de la pauvre femme quand elle sut

qu'un passant officieux avait informé votre père de l'accident causé par son fils. Comment se fait-il que ce sont les personnes que Jules tourmente le plus qui lui sont les plus attachées? Par quel charme se fait-il chérir de tout le monde? La veuve Maurice n'avait pourtant guère de trêve quand nous étions en vacances; et elle pleurait toujours à chaudes larmes, quand elle faisait ses adieux à votre frère.

— La raison en est toute simple, dit Blanche, c'est que tous connaissent son cœur. Vous savez, d'ailleurs, par expérience, Arché, que ce sont ceux qu'il aime le plus qu'il taquine sans relâche, de préférence. Mais continuons la liste de ses forfaits dans ce jour néfaste: troisièmement, après ce premier exploit, la vilaine bête se cabre sur une clôture, brise une des roues de la voiture, et lance le cocher à une distance d'une quinzaine de pieds dans la prairie voisine; mais Jules, comme le chat qui retombe toujours sur les pattes, ne fut par bonheur aucunement affecté de cette chute. Quatrièmement, enfin, la jument, après avoir mis la voiture en éclats sur les cailloux de la rivière des Trois-Saumons, finit par se casser une jambe sur les galets de la paroisse de L'Islet.

— °Oui, reprit Arché, et je me rappelle votre éloquent plaidoyer en faveur du criminel qui, au désespoir d'avoir offensé un si bon père, allait peut-être se porter à quelques extrémités contre lui-même. «Quoi! cher papa, disiez-vous, ne devez-vous pas plutôt être heureux, et remercier le ciel de ce qu'il a conservé les jours de votre fils exposé à un si grand danger! Que signifie la perte d'une vache, d'un cheval, d'une voiture? vous devez frémir en pensant qu'on aurait pu vous rapporter le corps sanglant de votre fils unique!»

— «Allons, finissons-en, avait dit M. d'Haberville, et va chercher ton coquin de frère, car Arché et toi savez sans doute où il s'est réfugié après ses prouesses!»

— Je vois encore, continua Arché, l'air repentant, semi-comique de Jules, quand il sut que l'orage était °passé: «Quoi! mon père, finit-il par dire, après avoir essuyé des remontrances un peu vives, auriez-vous préféré que, comme un autre Hippolyte[10], j'eusse été traîné par le cheval que votre main a nourri pour être le meurtrier de votre fils? et que les ronces dégouttantes eussent porté de mes cheveux les dépouilles sanglantes?»

— «Allons, viens souper, avait dit le capitaine, puisqu'il y a un Dieu pour les étourdis de ton espèce.»

— «C'est ce qui s'appelle parler cela», avait répliqué Jules.

— «Voyez donc ce farceur!» dit à la fin votre père en riant.

— Je n'ai jamais pu comprendre, ajouta Arché, pourquoi votre père, si vindicatif d'ordinaire, pardonnait toujours si aisément les offenses de Jules, sans même paraître ensuite en conserver le souvenir.

— Mon père, dit Blanche, sait que son fils l'adore; qu'il agit toujours sous l'impulsion du moment, sans réfléchir aux conséquences de ses étourderies, et qu'il s'imposerait les privations les plus cruelles pour lui épargner le plus léger chagrin. Il sait que, pendant une cruelle maladie, suite de blessures dangereuses qu'il avait reçues à Monongahéla[11], son fils, fou de douleur, nous fit tous craindre pour sa raison, comme vous savez: si je puis me servir d'une telle expression, Jules ne peut jamais offenser mon père sérieusement.

— °Maintenant, reprit Arché, que nous avons évoqué tant d'agréables souvenirs, asseyons-nous sur ce tertre où nous nous sommes jadis reposés tant de fois, et parlons de choses plus sérieuses. Je suis décidé à me fixer au Canada; j'ai vendu dernièrement un héritage que m'a légué un de mes cousins. Ma fortune, quoique médiocre en Europe, sera considérable, appliquée dans cette colonie, où j'ai passé mes plus beaux jours, où je me propose de vivre et de mourir auprès de mes amis. Qu'en dites-vous, Blanche?

— Rien au monde ne pourra nous faire plus de plaisir. Oh! que Jules, qui vous aime tant, sera heureux! combien nous serons tous °heureux!

— Oui, très-heureux, sans doute; mais mon bonheur ne peut être parfait, Blanche, que si vous daignez y mettre le comble en acceptant ma main. Je vous ai...

La noble fille bondit comme si une vipère l'eût mordue; et, pâle de colère, la lèvre frémissante, elle s'écria:

— Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron de Locheill! Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites! Est-ce lorsque la torche incendiaire, que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition! Est-ce lorsque la fumée s'élève encore de nos masures en ruine que vous m'offrez la main d'un des incendiaires! Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie! On dirait, capitaine de Locheill, que, maintenant riche, vous avez acheté, avec votre or, la main de la pauvre fille canadienne; et jamais une d'Haberville ne consentira à une telle humiliation! Oh! Arché! Arché! je n'aurais jamais attendu cela de vous, de vous, l'ami de mon enfance! Vous n'avez pas réfléchi à l'offre que vous me faites!

Et Blanche, brisée par l'émotion, se rassit en sanglotant.*

Jamais la noble fille canadienne n'avait paru si belle aux yeux d'Arché qu'au moment où elle rejetait, avec un superbe dédain, l'alliance d'un des conquérants de sa malheureuse °patrie.

— Calmez-vous, Blanche, reprit de Locheill: j'admire votre patriotisme; j'apprécie vos sentiments exaltés de délicatesse, quoique bien injustes envers moi, envers moi votre ami

* Historique. Une demoiselle canadienne, dont je tairai le nom, refusa, dans de semblables circonstances, la main d'un riche officier écossais de l'armée du général Wolfe.

d'enfance. Il vous est impossible de croire qu'un Cameron of Locheill pût offenser une noble demoiselle quelconque, encore moins la sœur de Jules d'Haberville, la fille de son bienfaiteur. Vous savez, Blanche, que je n'agis jamais sans réflexion: toute votre famille m'appelait jadis le grave philosophe et m'accordait un jugement sain. Que vous eussiez rejeté avec indignation la main d'un Anglo-Saxon, aussi peu de temps après la conquête, aurait peut-être été naturel à une d'Haberville; mais moi, Blanche, vous savez que je vous aime depuis longtemps, vous ne pouvez l'ignorer malgré mon silence. Le jeune homme pauvre et proscrit aurait cru manquer à tous sentiments honorables en déclarant son amour à la fille de son riche bienfaiteur.

°Est-ce parce que je suis riche maintenant, continua de Locheill, est-ce parce que le sort des armes nous a fait sortir victorieux de la lutte terrible que nous avons soutenue contre vos compatriotes; est-ce parce que la fatalité m'a fait un instrument involontaire de destruction, que je dois refouler, à jamais, dans mon cœur un des plus nobles sentiments de la nature, et m'avouer vaincu sans même faire un effort pour obtenir celle que j'ai aimée constamment? Oh! non, Blanche, vous ne le pensez pas: vous avez parlé sans réflexion; vous regrettez déjà les paroles cruelles qui vous sont échappées et qui ne pouvaient s'adresser à votre ancien ami. Parlez, Blanche, et dites que vous les désavouez; que vous n'êtes pas insensible à des sentiments que vous connaissez °depuis longtemps.

— Je serai franche avec vous, Arché, répliqua Blanche, candide comme une paysanne qui n'a étudié ni ses sentiments, ni ses réponses dans les livres, comme une campagnarde qui ignore les convenances d'une société qu'elle ne fréquente plus depuis longtemps, et qui ne peuvent lui imposer une réserve de convention; et je vous parlerai le cœur sur les lèvres: vous aviez tout, de Locheill, tout ce qui peut captiver une jeune fille de quinze ans: naissance illustre, esprit, beauté, force athlétique,

sentiments généreux et élevés: que fallait-il de plus pour fasciner une jeune personne enthousiaste et sensible? aussi, Arché, si le jeune homme pauvre et proscrit eût demandé ma main à mes parents, qu'ils vous l'eussent accordée, j'aurais été fière et heureuse de leur obéir; mais, capitaine Archibald Cameron de Locheill, il y a maintenant un gouffre entre nous, que je ne franchirai jamais.

Et les sanglots étouffèrent de nouveau la voix de la noble demoiselle.

— Mais, je vous en conjure, mon frère Arché, continua-t-elle en lui prenant la main, de ne rien changer à votre projet de vous fixer au Canada. Achetez des propriétés voisines de cette seigneurie, afin que nous puissions nous voir souvent, très-souvent. Et si, suivant le cours ordinaire de la nature (car vous avez huit ans de plus que moi), j'ai, hélas! le malheur de vous perdre, soyez certain, cher Arché, que votre tombeau sera arrosé de larmes aussi abondantes, aussi amères, par votre sœur Blanche, que si elle eût été votre épouse.

Et lui serrant la main avec affection dans les siennes, elle °ajouta:

— Il se fait tard, Arché, retournons au logis.

— Vous ne serez jamais assez cruelle envers moi, envers vous-même, répondit Arché, pour persister dans votre refus! oui; envers vous-même, Blanche, car l'amour d'un cœur comme le vôtre ne s'éteint pas comme un amour vulgaire; il résiste au temps, aux vicissitudes de la vie. Jules plaidera ma cause à son retour d'Europe; et sa sœur ne lui refusera pas la première grâce qu'il lui demandera pour un ami commun. Ah! dites que je puis, que je dois espérer!

— Jamais, dit Blanche, jamais, mon cher Arché. Les femmes de ma famille, aussi bien que les hommes, n'ont jamais manqué à ce que le devoir prescrit, n'ont jamais reculé devant aucun sacrifice, même les plus pénibles. Deux de mes tantes, encore

jeunes alors, dirent un jour à mon père:* «Tu n'as pas déjà trop de fortune, d'Haberville, pour soutenir dignement le rang et l'honneur de notre maison: notre dot, ajoutèrent-elles en riant, y ferait une brèche considérable; nous entrons demain au couvent, où tout est préparé pour nous recevoir.» Prières, menaces, fureur épouvantable de mon père ne purent ébranler leur résolution: elles entrèrent au couvent, qu'elles n'ont cessé d'édifier par toutes les vertus qu'exige ce saint état[12].

Quant à moi, Arché, j'ai d'autres devoirs à remplir: des devoirs bien agréables pour mon cœur: rendre la vie aussi douce que possible à °mes bons parents, leur faire oublier, s'il se peut, leurs malheurs, les soigner avec une tendre affection pendant leur vieillesse, et recevoir entre mes bras leur dernier soupir. Bénie par eux, je prierai Dieu sans cesse, avec ferveur, de leur accorder le repos qui leur a été refusé sur cette terre de tant de douleurs. Mon frère Jules se mariera, j'élèverai ses enfants avec la plus tendre sollicitude, et je partagerai sa bonne et sa mauvaise fortune, comme doit le faire une sœur qui l'aime tendrement.

De Locheill et son amie s'acheminèrent en silence vers le logis: les derniers rayons du soleil couchant qui miroitaient sur l'onde paisible, et sur les sables argentés du rivage avaient prêté un nouveau charme à ce paysage enchanteur, mais leur âme était devenue subitement morte aux beautés de la nature.

Un vent favorable s'éleva le lendemain, vers le soir; le vaisseau qui avait amené de Locheill leva l'ancre aussitôt, et M. d'Haberville chargea José de conduire son jeune ami à °Québec.

La conversation, pendant la route, ne tarit point entre les deux voyageurs: le sujet était inépuisable. Arrivé cependant vers

* Historique dans la famille de l'auteur.

les cinq heures du matin sur les côtes de Beaumont, de Locheill dit à José :

— Je m'endors comme une marmotte : nous avons veillé bien tard hier, et j'étais si fiévreux que j'ai passé le reste de la nuit sans sommeil ; faites-moi le plaisir de me chanter une chanson pour me tenir éveillé.

Il connaissait la voix rauque et assez fausse de son compagnon, ce qui lui inspirait une grande confiance dans ce remède anti-soporifique.

— Ce n'est pas de °refus, reprit José, qui, comme presque tous ceux qui ont la voix fausse, se piquait d'être un beau chanteur, ce n'est pas de refus ; d'autant plus qu'en vous endormant, vous courez risque de vous casser la tête sur les cailloux, qui n'ont pu guère tenir en place depuis le passage de la Corriveau ; mais, je ne sais trop par où commencer. Voulez-vous une chanson sur la prise de Berg-op-Zoom?*

— Passe pour Berg-op-Zoom, dit Arché, quoique les Anglais y aient été assez maltraités.

— Hem ! hem ! fit José, c'est toujours une petite revanche sur l'ennemi, qui nous a pas mal chicotés[13] en 59.

Et il entonna les couplets suivants :

C'est st'ilà qu'a pincé Berg-op-Zoom (bis)
Qu'est un vrai moule à *Te Deum* (bis).
Dame ! c'est st'ilà qu'a du mérite
Et qui trousse un siège bien vite.

— Mais c'est adorable de naïveté, s'écria de Locheill.

— N'est-ce pas, capitaine ! dit José, tout fier de son succès.

— Oui, mon cher José, mais continuez ; j'ai hâte d'entendre la fin : vous ne resterez pas en si bon chemin.

* Berg-op-Zoom, La Pucelle, prise, le 16 septembre 1747, par le comte de Lowendhall qui commandait l'armée française.

— C'est de votre grâce, capitaine, dit José en portant la main à son bonnet qu'il souleva à demi.

Comme Alexandre il est °petit, (bis)
Mais il a bien autant d'esprit; (bis)
Il en a toute la vaillance,
De César toute la prudence.

— «Mais il a bien autant d'esprit», répéta Arché, est un trait des plus heureux! où avez-vous pris cette chanson?

— C'est un grenadier qui était au siège de Berg-op-Zoom qui la chantait à mon défunt père. Il disait que ça chauffait dur, allez, et il en portait des marques; il ne lui restait plus qu'un œil, et il avait tout le cuir emporté à partir du front jusqu'à la mâchoire; mais comme toutes ces avaries étaient du côté gauche, il ajustait encore son fusil proprement du côté droit. Mais laissons-le se tirer d'affaire; c'est un gaillard qui ne se mouchait pas d'un hareng, et je suis sans inquiétude pour lui. Voyons le troisième couplet qui est l'estèque (le dernier).

J'étrillons messieurs les Anglés, (bis)
Qu'avions voulu faire les mauvés. (bis)
Dame! c'est qu'ils ont trouvé des drilles
Qu'avec eux ont porté °l'étrille!

— Délicieux! d'honneur, s'écria de Locheill: ces Anglais qui ont voulu faire les mauvais! ces drilles qui ont porté l'étrille! toujours adorable de naïveté! Oui, continua-t-il, ces doux et paisibles Anglais qui s'avisent un jour de faire les mauvais pour se faire étriller à la peine; moi qui croyais les Anglais toujours hargneux et méchants!... Charmant! toujours charmant!

— Ah dame! écoutez, capitaine, fit José, c'est la chanson qui dit cela; moi je les ai toujours trouvés pas mal rustiques et bourrus vos Anglais; pas toujours, non plus, aisés à étriller, comme notre guevalle Lubine, qui est parfois fantasque et de méchante

humeur, quand on la frotte trop fort: témoin, la première bataille des plaines d'Abraham.

— Ce sont donc les Anglais qui ont porté l'étrille? dit Arché.

José se contenta de montrer son moignon °de bras, autour duquel il avait entortillé la lanière de son fouet, faute de mieux.

Les deux voyageurs continuèrent leur route pendant quelque temps en silence; mais José, s'apercevant que le sommeil gagnait son compagnon, lui °cria:

— Eh! eh! capitaine, l'endormitoire vous prend, prenez garde, vous allez, sauf respect, vous casser le nez: je crois que vous auriez besoin d'une autre chanson pour vous tenir éveillé. Voulez-vous que je vous chante la complainte de Biron?*

— Quel est ce Biron[14]? dit de Locheill.

— Ah dame! mon oncle Raoul, qui est un °savant, dit que c'était un prince, un grand guerrier, le parent et l'ami du défunt roi Henri IV[15], auquel il avait rendu de grands services: ce qui n'empêcha pas qu'il le fit mourir, comme s'il eût été un rien de rien. Et sur ce que je m'apitoyais sur son sort, lui et M. d'Haberville me dirent qu'il avait été traître à son roi, et de ne jamais chanter cette complainte devant eux. Ça m'a paru drôle, tout de même, mais j'ai obéi.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette complainte, dit Arché, et comme je ne suis pas aussi sensible à l'endroit des rois de France que vos maîtres, faites-moi le plaisir de la chanter.

José °entonna alors d'une voix de tonnerre la complainte suivante:

Le roi fut averti par un de ses gendarmes,
D'un appelé LaFin, capitaine des gardes:
Sire, donnez-vous de garde du cadet de Biron
Qui a fait entreprise de vous jouer trahison.

* Un ancien seigneur canadien, très-chatouilleux à l'endroit des rois de France, blâmait mon père de me laisser chanter, quand j'étais enfant, la complainte de Biron.

LaFin n'eut point parlé, voilà Biron qui entre
Le chapeau à la main faisant la révérence;
C'est en lui disant: Sire, vous plaît-il de jouer
Mille doublons d'Espagne, que je viens de gagner?

— Si tu les as, Biron, va-t'en trouver la reine,
Va-t'en trouver la reine, elle te les jouera,
Car des biens de ce monde longtemps tu ne jouiras.

Il n'eut pas joué deux coups, le grand prévost qui entre
Le chapeau à la main faisant la révérence,
C'est en lui disant: Prince, vous plaît-il de venir
Ce soir à la Bastille, où vous faudra coucher?

— Si j'avais mon épée, aussi mon arme blanche!
Ah! si j'avais mon sabre et mon poignard doré,
Jamais prévost de France ne m'aurait arrêté.

Il y fut bien un mois, peut-être six semaines,
Sans être visité de messieurs, ni de dames,
Hors trois gens de justice faisant les ignorants
Lui ont demandé: Beau prince, qui vous a mis céans?

— Céans qui m'y ont mis ont pouvoir de m'y mettre:
C'est le roi et la reine, que j'ai longtemps servis,
Et pour ma récompense, la mort il faut souffrir.

Se souvient-il le roi des guerres savoyardes,
D'un coup d'arquebusade que je reçus sur mon corps?
Et pour ma récompense il faut souffrir la mort!

Que pense-t-il le roi, qu'il faut donc que je meure,
Que du sang des Biron encore il en demeure:
J'ai encore un frère, le cadet d'après moi,
Qui en aura souvenance, quand il °verra le roi[16].

Pour le coup de Locheill était complètement éveillé: la voix de stentor de José aurait réveillé la Belle-au-Bois-Dormant, plongée depuis un siècle dans le sommeil le plus profond: ce qui

est pourtant un assez joli somme, même pour une princesse qu'on supposerait avoir ses franches coudées pour se passer cette fantaisie.

— Mais, dit José, °vous monsieur, qui êtes presque aussi savant que le chevalier d'Haberville, vous pourriez peut-être me dire quelque chose de ce méchant roi qui avait fait mourir ce pauvre monsieur Biron, qui lui avait rendu tant de services.

— Les rois, mon cher José, n'oublient jamais une offense personnelle; et, comme bien d'autres qui n'oublient jamais les fautes d'autrui, même après expiation, ils ont la mémoire courte pour les services qu'on leur a rendus.

— Tiens, c'est drôle tout de même, moi qui croyais que le bon Dieu ne leur avait rien refusé: la mémoire courte, c'est farceur!

Arché reprit, en souriant de la naïveté de son °compagnon:

— Le roi Henri IV avait pourtant une bonne mémoire, quoiqu'elle lui ait fait défaut dans cette occasion: c'était un excellent prince, qui aimait tous ses sujets comme ses propres enfants, qui faisait tout pour les rendre heureux, et il n'est pas surprenant que sa mémoire soit encore si chère à tout bon Français même après cent cinquante °ans.

— Dame! dit José, ce n'est pas surprenant, si les sujets ont meilleure mémoire que les princes! c'était toujours cruel de sa part de faire pendre ce pauvre M. Biron!

— On ne pendait pas la noblesse en France, fit Arché; c'était un de leurs grands priviléges: on leur tranchait simplement la tête.

— C'était toujours un bon privilége, ça faisait peut-être plus de mal, mais c'était plus glorieux de mourir par le sabre que par la corde!

— Pour revenir à Henri IV, dit Arché, il ne faut pas le condamner trop sévèrement: il vivait dans des temps difficiles, à

une époque de guerres civiles; Biron, son parent, son ami jadis, l'avait trahi, et il méritait doublement la °mort.

— Pauvre M. Biron, reprit José, il parle pourtant ben dans sa complainte.

— Ce ne sont pas toujours ceux qui parlent le mieux qui ont le plus souvent raison, dit Arché; rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon éloquent.

— C'est pourtant vrai ce que vous dites là, M. Arché: nous n'avons qu'un pauvre voleur dans notre canton, et comme il est sans défense, tout le monde le mange à belles dents, tandis que son frère, qui est cent fois pire que lui, trouve le tour, avec sa belle langue, de passer pour un petit saint. En attendant, voici la ville de Québec, mais pas plus de pavillon blanc que sur ma main, ajouta José en soupirant.

Et pour se donner une contenance, il chercha sa pipe dans toutes ses poches en grommelant et répétant son refrain ordinaire:

— «Nos bonnes gens reviendront[16].»

José passa deux jours à Québec, et s'en retourna chargé de tous °les cadeaux que de Locheill crut lui être agréable. Il aurait bien désiré aussi envoyer quelques riches présents à la famille d'Haberville, il n'y aurait pas manqué sous d'autres circonstances; mais il craignait de les blesser dans leur amour-propre. Il se contenta de dire à José en lui faisant ses adieux:

— J'ai oublié au manoir mon livre d'heures; priez mademoiselle Blanche de vouloir bien le garder jusqu'à mon retour: c'était un «Pensez-y bien.»

Page laissée blanche

°CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LE FOYER DOMESTIQUE.

IL S'ÉTAIT PASSÉ DES ÉVÉNEMENTS bien funestes depuis le jour où, réunis à la table hospitalière du capitaine d'Haberville, les parents et amis de Jules lui faisaient les derniers adieux avant son départ pour la France. Le temps avait fait son œuvre ordinaire de destruction sur les vieillards; l'ennemi avait porté le fer et le feu dans les demeures des paisibles habitants de la colonie; la famine avait fait de nombreuses victimes; la terre avait été abreuvée à grands flots du sang de ses vaillants défenseurs; le vent et la mer avaient englouti un grand nombre d'officiers d'extraction noble, que le sort des combats avait épargnés. Tous les éléments destructeurs s'étaient gorgés du sang des malheureux habitants de la Nouvelle-France. L'avenir était bien sombre surtout pour les gentilshommes déjà ruinés par les dégâts de l'ennemi; pour eux qui, en déposant l'épée, leur dernière ressource, le dernier soutien de leurs familles, allaient être exposés aux privations les plus cruelles; pour eux qui voyaient dans l'avenir leurs descendants déclassés, végéter sur la terre qu'avaient illustrée leurs vaillants aïeux.

La cité de Québec, qui semblait braver jadis, sur son rocher, les foudres de l'artillerie et de l'escalade des plus vaillantes cohortes, l'orgueilleuse cité de Québec, encore couverte de décombres, se relevait à peine de ses ruines. Le pavillon britannique flottait triomphant sur sa citadelle altière; et le Canadien qui, par habitude, élevait la vue jusqu'à son sommet, croyant y retrouver encore le pavillon fleurdelisé de la vieille France, les

reportait aussitôt, avec tristesse, vers la terre, en répétant, le cœur gros de soupirs, ces paroles touchantes: «Nous reverrons pourtant nos 'bonnes °gens'[1]!»*

Il s'était passé des événements depuis quelques années qui devaient certainement navrer le cœur des habitants de ce beau pays, appelé naguère la Nouvelle-France.

Le lecteur retrouvera sans doute, avec plaisir, après tant de désastres, ses anciennes connaissances assistant à une petite fête que donnait M. d'Haberville pour célébrer le retour de son fils. Le bon gentilhomme même, quoique presque centenaire, avait répondu à l'appel. Le capitaine Des Écors[2], compagnon d'armes de M. d'Haberville, brave officier, ruiné par la conquête, sa famille et quelques autres amis faisaient aussi partie de la réunion. Une petite succession[3], que Jules avait recueillie en France d'un de ses parents péri dans le naufrage de l'Auguste, en apportant plus d'aisance dans le °ménage, permettait à cette famille d'exercer une hospitalité qui lui était interdite depuis longtemps.

Tous les convives étaient à table, après avoir attendu inutilement Archibald de Locheill dont on ne pouvait expliquer l'absence, lui d'ordinaire si ponctuel en toute occasion.

— Eh bien, mes chers amis, dit M. d'Haberville au dessert, que pensez-vous des présages qui m'avaient tant attristé il y a dix ans? votre opinion d'abord, M. le curé, sur ces avertissements mystérieux que le ciel semblait m'envoyer?

— Je °pense, répondit le curé, que tous les peuples ont eu ou ont cru avoir leurs présages, dans les temps même les plus reculés. Mais, sans chercher bien loin, dans des temps comparativement modernes, l'histoire romaine fourmille de prodiges et de présages. Les faits les plus insignifiants étaient classés comme bons ou mauvais présages: les augures consultaient le vol des oiseaux, les entrailles des victimes; que sais-je? aussi, prétend-

* L'auteur a souvent entendu, pendant sa jeunesse, cinquante ans même après la conquête, répéter ces touchantes paroles par les vieillards, et surtout par les vieilles femmes.

on que deux de ces véridiques et saints personnages ne pouvaient se regarder sans °rire.

— Et vous en concluez? dit M. d'Haberville.

— J'en conclus, répliqua le curé, qu'il ne faut pas s'y arrêter; qu'en supposant même qu'il plût au ciel, dans certaines circonstances exceptionnelles, de donner quelques signes visibles de l'avenir, ce serait une misère de plus à ajouter à celles déjà innombrables auxquelles la pauvre humanité est exposée. L'homme naturellement superstitieux serait dans un état continuel d'excitation fébrile, insupportable, cent fois pire que le malheur qu'il redouterait sans cesse.

— Eh bien, dit monsieur d'Haberville, qui, comme tant d'autres, ne consultait autrui que pour la forme, je crois, moi, fort de mon expérience, qu'il faut y ajouter foi le plus souvent. Toujours est-il que les présages ne m'ont jamais trompé. Outre ceux dont vous avez été vous-mêmes témoins oculaires, je pourrais en citer encore un grand nombre d'autres.

Je commandais, il y a environ quinze ans, une expédition contre les °Iroquois, composée de Canadiens et de sauvages hurons. Nous étions en marche, lorsque je ressentis tout à coup une douleur à la cuisse, comme si un corps dur m'eût frappé; la douleur fut assez vive pour m'arrêter un instant. J'en fis part à mes guerriers indiens; ils se regardèrent d'un air inquiet, consultèrent l'horizon, respirèrent l'air à pleine poitrine, en se retournant de tous côtés, comme des chiens de chasse en quête de gibier; puis, certains qu'il n'y avait pas d'ennemis près de nous, ils se remirent en marche. Je demandai au Petit-Étienne, chef des Hurons, qui paraissait inquiet, s'il craignait quelque surprise: «Pas que je sache, fit-il, mais, à notre première rencontre avec l'ennemi, tu seras blessé à la même place où tu as ressenti la douleur.» Je ne fis qu'en rire; ce qui n'empêcha pas que, deux heures après, une balle iroquoise me traversa la cuisse au même

endroit, sans, heureusement, fracturer l'os (*a*). Non, messieurs, les présages ne m'ont jamais trompé[4].

— Qu'en pensez-vous, monsieur le chevalier? dit le °curé.

— Je suis d'opinion, fit mon oncle Raoul, que voici le vin du dessert sur la table, et qu'il est urgent de l'attaquer.*

— Excellente décision! s'écria-t-on de toutes parts.

— Le vin est le plus infaillible des présages, dit Jules, car il annonce la joie, la franche gaieté, le bonheur enfin; et, pour preuve de son infaillibilité, voici notre ami de Locheill qui entre dans l'avenue: je vais aller au-devant de lui.

— Vous voyez, mon cher Arché, dit le capitaine en l'embrassant, que nous vous avons traité sans cérémonie, comme l'enfant de la maison, en nous mettant à table après une demi-heure d'attente seulement. Connaissant votre exactitude militaire, nous avons craint que des affaires indispensables ne vous empêchassent de venir.

— J'aurais bien été peiné que vous m'eussiez traité autrement que comme l'enfant de la °maison, reprit Arché. J'avais bien pris mes mesures pour être ici ce matin de bonne heure; mais j'avais compté sans l'agréable savane du Cap Saint Ignace (*b*). Mon cheval est d'abord tombé dans un pot-à-brai, d'où je ne l'ai retiré, après beaucoup d'efforts, qu'aux dépens de mon harnais, qu'il m'a fallu raccommoder comme j'ai pu. Une des roues de ma voiture s'est ensuite brisée dans une fondrière; et j'ai été contraint d'aller chercher du secours à l'habitation la plus proche, distante d'environ une demi-lieue, enfonçant souvent dans la vase jusqu'aux genoux, et mort de fatigue.

— Ah! mon cher Arché, °dit Jules l'éternel railleur: *quantùm mutatus ab illo*[5]! comme dirait mon cher oncle Raoul, s'il eût pris la parole avant moi, ou comme tu dirais toi-même. Qu'as-tu donc fait de tes grandes jambes dont tu étais jadis si fier dans

* Autrefois le vin ne s'apportait sur la table ordinairement qu'au dessert; les domestiques, employés pendant le service des viandes, faisaient alors l'office d'échansons.

cette même savane? ont-elles perdu leur force et leur agilité depuis le 28 avril 1760? Tu t'en étais pourtant furieusement servi dans la retraite, comme je te l'avais prédit.

— Il est vrai, répliqua de Locheill en riant aux éclats, qu'elles ne me firent pas défaut dans la retraite de 1760, comme tu l'appelles par égard pour ma modestie; mais, mon cher Jules, tu dois aussi avoir eu à te louer des tiennes, toutes courtes qu'elles sont, dans la retraite de 1759; une politesse se rend par une autre, comme tu sais: toujours par égard pour la modestie du soldat.

— Vous n'y êtes pas, mon °cher, il y a erreur dans les rôles. Une égratignure, que j'avais reçue d'une balle anglaise qui m'avait effleuré les côtes, ralentissait considérablement mon pas de retraite, lorsqu'un grenadier, qui m'avait pris en affection singulière (je ne sais pourquoi), me jeta sur son épaule sans plus de respect pour son officier que s'il eût été un havresac, et, toujours courant, me déposa dans l'enceinte même des murs de Québec. Il était temps: le brutal, dans son zèle, m'avait transporté la tête pendante sur ses chiens de reins, comme un veau qu'on mène à la boucherie, en sorte que j'étais suffoqué lorsqu'il se déchargea de son fardeau. Croirais-tu que le coquin eût l'audace, à quelque temps de là, de me demander un pourboire pour lui et ses amis, charmés de voir leur petit grenadier encore une fois sur ses jambes, et que je fus assez sot pour le régaler, lui et tous ses compagnons! Je n'ai jamais pu conserver rancune à personne, ajouta Jules avec un grand sérieux. Mais voici ton dîner tout fumant, que ton amie Lisette avait gardé sur ses fourneaux; il est vrai que pour l'anxiété que tu nous as causée (car la fête n'aurait point été complète sans toi), tu mériterais de prendre ton repas sur le billot; mais amnistie pour le présent, et à table (*c*). Voici José qui t'apporte le coup d'appétit en usage chez toutes les nations civilisées: il est si charmé de te voir, le vieux, qu'il montre les dents d'une oreille à l'autre. Je

t'assure qu'il n'est pas manchot, quand il s'agit d'offrir un coup à ses amis, et encore moins, comme son défunt père, quand il faut l'avaler lui-même.

— Notre jeune °maître, répondit José en mettant sous son bras l'assiette vide, pour serrer la main que lui présentait Arché, a toujours le petit mot pour rire; mais M. de Locheill sait bien que s'il ne me restait qu'un verre d'eau-de-vie, je le lui offrirais de grand cœur, plutôt que de le boire moi-même. Quant à mon pauvre défunt père, c'était un homme rangé: tant de coups par jour et rien de plus. Je ne parle pas des noces et des festins: il savait vivre avec le monde, et faisait des petites échappées de temps en temps, le digne homme! Tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne recevait pas ses amis la bouteille sous la table.

Goldsmith, dans son petit chef-d'œuvre «The Vicar of Wakefield,» fait dire au bon curé: *I can't say whether we had more wit amongst us as than usual; but I am certain we had more laughing, which answered the end as well.* «Je ne sais si nous eûmes plus d'esprit que de coutume; mais nous rîmes davantage, ce qui revient au même.» On peut en dire autant des convives à cette réunion où régna cette bonne gaieté française qui disparaît, hélas! graduellement «dans ces jours dégénérés» comme dirait Homère.

— Mon cher voisin, °dit M. d'Haberville au capitaine Des Écors, si ta petite déconvenue avec le général Murray ne t'a pas coupé le sifflet pour toujours, donne le bon exemple en nous chantant une chanson.

— Mais en effet, répliqua Arché, j'ai entendu dire que vous aviez eu beaucoup de peine à vous retirer des griffes de notre bourru de général, mais j'en ignore les détails.

— Quand j'y pense, mon ami, °dit M. Des Écors, j'éprouve dans la région des bronches une certaine sensation qui m'étrangle. Je n'ai pourtant pas lieu de trop me plaindre, car le général fit les choses en conscience à mon égard: au lieu de commencer

par me faire pendre, il en vint à la sage conclusion qu'il était plus régulier de faire d'abord le procès à l'accusé, et de ne le mettre à mort que sur conviction. Le sort du malheureux meunier Nadeau, dont je partageais la prison, accusé du même crime d'avoir fourni des vivres à l'armée française, et dont il ne fit le procès qu'après l'avoir fait exécuter; la triste fin de cet homme respectable, dont il reconnut trop tard l'innocence, lui donna, je crois, à réfléchir qu'il serait plus régulier de commencer par me mettre en jugement que de me faire pendre au préalable: mesure dont je me suis très-bien trouvé, et que je conseille à tous les gouverneurs présents et futurs d'adopter, comme règle de conduite, dans les mêmes circonstances. J'ai passé de bien tristes moments pendant ma captivité: toute communication au dehors m'était interdite; je n'avais aucun moyen de me renseigner sur le sort qui m'était réservé. Je demandais chaque jour à la sentinelle, qui se promenait sous mes fenêtres, s'il y avait quelques nouvelles; et je n'en recevais ordinairement pour toute réponse qu'un *g... m* des plus francs. À la fin, un soldat plus accostable et d'humeur joviale, qui baragouinait un peu le français, me répondit un soir: «Vous *pendar* sept heures *matingue.*» Je crois que cet homme joyeux et sensible avait enseigné son baragouin à tout le poste, car à toutes les questions que je faisais ensuite, je recevais la même réponse sacramentelle: «Vous *pendar* sept heures *matingue.*» Tout défectueux que fût ce langage, il m'était facile de comprendre que je devais être pendu à sept heures du matin, sans connaître, néanmoins, le jour fixé pour mon exécution. Mon avenir était bien sombre: j'avais vu pendant trois mortels jours le corps de l'infortuné Nadeau, suspendu aux vergues de son moulin à vent, et le jouet de la tempête[6]; je m'attendais chaque matin à le remplacer sur ce gibet d'une nouvelle invention.

— Mais, c'est infâme, s'écria Arché; et cet homme était innocent!

— C'est ce qui fut démontré jusqu'à l'évidence, repartit M. Des Écors, par l'enquête qui eut lieu après l'exécution. Je dois ajouter que le général Murray parut se repentir amèrement du meurtre qu'il avait commis dans un mouvement de colère: il combla la famillle Nadeau de bienfaits, et adopta les deux jeunes orphelines, dont il avait fait mourir le père, et les emmena avec lui en Angleterre. Pauvre Nadeau (*d*)!

Et toute la société répéta en °soupirant:

— Pauvre Nadeau!

— Hélas! dit le capitaine Des Écors philosophiquement, s'il fallait nous apitoyer sur le sort de tous ceux qui ont perdu la vie par... Mais laissons ce pénible sujet.

Et il entonna la chanson suivante:

Je suis ce Narcisse °nouveau,
Que tout le monde admire;
Dedans le vin et non dans l'eau
Sans cesse je me mire;
Et, quand je vois le coloris
Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image.

Est-il rien dans l'univers
Qui ne te rende hommage?
Jusqu'à la glace de l'hiver
Tout sert à ton usage!
La terre fait de te nourrir
Sa principale affaire;
Le soleil luit pour te mûrir.
Moi, je vis pour te boire!

Les °chansons, toujours accompagnées de chorus, se succédèrent rapidement. Celle de Madame Vincelot[7] contribua beaucoup à rendre bruyante la gaieté déjà assez folle de la société.

CHANSON DE MADAME VINCELOT.

Dans cette petite fête,
L'on voit fort bien (bis)
Que monsieur qui est le maître
Nous reçoit bien, (bis)
Puisqu'il permet qu'on fasse ici
Charivari! charivari! charivari!

Versez-moi, mon très-cher hôte,
De ce bon vin, (bis)
Pour saluer la maîtresse
De ce festin, (bis)
Car elle permet qu'on fasse ici
Charivari! charivari! charivari!

COUPLET DE MADAME D'HABERVILLE.

Si cette petite fête
Vous fait plaisir, (bis)
Vous êtes, messieurs, les maîtres
D'y revenir, (bis)
Et je permets qu'on fasse ici
Charivari! charivari! charivari!

COUPLET DE JULES.

Sans un peu de jalousie
L'amour s'endort; (bis)
Un peu de cette folie
Le rend plus fort: (bis)
Bacchus et l'amour font ici
Charivari! charivari! charivari!

À la fin de °chaque couplet, chacun frappait sur la table, sur les assiettes, avec les mains, les couteaux, les fourchettes, de manière à faire le plus de vacarme possible.

Blanche, priée de chanter «Blaise et Babet,» sa chanson favorite, voulut d'abord s'excuser, et en proposer une autre, mais les demoiselles insistèrent en criant: «'Blaise et Babet'! la mineure est si belle!»

— J'avoue, dit Jules, que c'en est une mineure, celle-là, avec son «et que ma vie est mon amour» «pour moi, ma vie est mon amour» qui doit tenir une place bien touchante dans le cœur féminin, d'ailleurs si constant! Vite à la belle mineure, pour réjouir le cœur de ces charmantes demoiselles!

— Tu nous le paieras au Colin-Maillard[8], dit l'une.

— À la gage-touchée, dit l'autre.

— Tiens-toi bien,s mon fils! ajouta Jules, car tu n'as pas plus de chance contre ces bonnes demoiselles qu'un chat, dans l'enfer, sans griffes. N'importe; chante toujours, ma chère sœur: ta voix, comme celle d'Orphée[9], calmera peut-être le courroux de mes ennemies: elle était en effet bien puissante, à ce que l'on prétend, la voix de ce virtuose, dans sa visite aux régions infernales.

— Quelle horreur! s'écrièrent les demoiselles, nous comparer... C'est bon; c'est bon: tu paieras le tout ensemble; mais chante toujours en attendant, ma chère Blanche.

Celle-ci hésita encore; mais, craignant d'attirer sur elle l'attention de la société par un refus, elle chanta avec des larmes dans la voix les couplets suivants: c'était le cri déchirant de l'amour le plus pur s'échappant de son âme malgré ses efforts pour le refouler dans son °cœur:

C'est pour toi que je les arrange:
Cher Blaise, reçois de Babet
Et la rose et la fleur d'orange,
Et le jasmin et le muguet.
N'imite pas la fleur nouvelle
Dont l'éclat ne brille qu'un jour:

Pour moi, ma flamme est éternelle;
Pour moi, ma vie est mon amour.

Comme le papillon volage
Qui voltige de fleurs en fleurs,
Entre les filles du village
Ne partage point tes ardeurs:
Car souvent la rose nouvelle
Ne vit et ne brille qu'un jour;
Et que ma flamme est éternelle;
Et que ma vie est mon amour.

Si je cessais d'être la même,
Si mon teint perdait sa fraîcheur,
Ne vois que ma tendresse extrême,
Ne me juge que sur mon cœur:
Souviens-toi que la fleur nouvelle
Ne vit et ne brille qu'un jour;
Pour moi, ma flamme est éternelle,
Pour moi, ma vie est mon °amour[10].

Tout le monde fut péniblement frappé de ces accents plaintifs dont on ignorait la vraie cause, l'attribuant aux émotions qu'éprouvait Blanche de voir, après de si cruelles infortunes, son frère bien-aimé échappé comme par miracle au sort des combats, et se retrouvant encore au milieu de ce qu'il avait de plus cher au monde. Jules pour y faire diversion s'empressa de °dire:

— C'est moi qui en ai apporté une jolie chanson de France.

— Ta jolie chanson! s'écria-t-on de toutes parts.

— Non, dit Jules, je la réserve pour ma bonne amie mademoiselle Vincelot, à laquelle je veux l'apprendre.

Or, ladite demoiselle, déjà sur le retour, avait depuis quelques années montré des sentiments très-hostiles au mariage, partant un goût prononcé pour le célibat; mais il était connu

qu'un certain veuf, qui n'attendait que le temps nécessaire au décorum, pour convoler en secondes noces, avait vaincu les répugnances de cette tigresse, et que le jour même des épousailles était déjà fixé. Cette ennemie déclarée du mariage ne se pressait pas de remercier Jules, dont elle connaissait l'espièglerie, et gardait le silence; mais l'on cria de toutes parts:

— La chanson! la chanson! et tu en feras ensuite hommage à °Élise.

— Ça sera, après tout, comme vous le voudrez, dit Jules: elle est bien courte, mais elle ne manque pas de sel.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau;
Mais ouvrez-lui la fenêtre:
Zest! on la voit disparaître
Pour ne revenir jamais. (bis)[11]

On badina Élise, qui, comme toutes les prudes, prenait assez mal la plaisanterie; ce que °voyant madame d'Haberville, elle donna le signal usité, et on laissa la table pour le salon. Élise, en passant près de Jules, le pinça jusqu'au sang.

— Allons donc, la belle aux griffes de chatte, dit celui-ci, est-ce une caresse destinée à votre futur époux, que vous distribuez en avancement d'hoirie à vos meilleurs amis? Heureux époux! que le ciel le tienne en joie!

Après le café, et le pousse-café de rigueur, toute la société sortit dans la cour pour danser des rondes, courir le lièvre, danser le moulin tic tac, et jouer à «la toilette à madame»[12]. Rien de plus gai, de plus pittoresque, que ce dernier jeu, en plein air, dans une cour semée d'arbres. Les acteurs, dames et messieurs, prenaient chacun leur poste auprès d'un arbre: un seul se tenait à l'écart. Chaque personne fournissait son contingent à la toi-

lette de madame: qui une robe, qui un collier, qui une bague, etc. Dès que la personne, chargée de diriger le jeu, appelait un de ces objets, celui qui avait choisi cet objet était obligé de laisser son poste dont un autre s'emparait immédiatement: alors, à mesure que se faisait l'appel des différents articles de toilette à Madame, commençait, d'un arbre à l'autre, une course des plus animées qui durait suivant le bon plaisir de la personne choisie pour diriger le divertissement. Enfin, au cri de «Madame demande toute sa toilette,» c'était à qui s'emparerait d'un arbre pour ne pas l'abandonner; car celui qui n'avait pas cette protection payait un gage. Tout ce manège avait lieu au milieu des cris de joie, des éclats de rires de toute la société; surtout quand quelqu'un, perdant l'équilibre, embrassait la terre au lieu du poste dont il voulait s'emparer.

Lorsque la fatigue eut gagné les dames, tout le monde rentra dans la maison pour se livrer à des jeux moins fatigants, tels que «la compagnie °vous plaît-elle,» ou «cache la bague, bergère,» ou «la cachette,»[13] «l'anguille brûle,» etc. On termina par un jeu, proposé par Jules, qui prêtait ordinairement beaucoup à rire*.

Les anciens Canadiens, terribles sur les champs de bataille, étaient de grands enfants dans leurs réunions. Presque tous étant parents, alliés, ou amis depuis l'enfance, beaucoup de ces jeux, qui seraient inconvenants de nos jours et qui répugneraient à la délicatesse du sexe féminin des premières sociétés, étaient alors reçus sans inconvénients. Tout se passait avec la plus grande décence: on aurait dit des frères et des sœurs se livrant en famille aux ébats de la plus folle gaieté**.

Ce n'était pas sans intention que °Jules, qui avait sur le cœur la pincée de l'aimable Élise, proposa un jeu au moyen duquel il

* Ces jeux, qui faisaient les délices des réunions canadiennes, il y a soixante ans, ont cessé par degré dans les villes, depuis que l'élément étranger s'est mêlé davantage à la première société française.

** Les anciens Canadiens avaient pour habitude, même à leurs moindres réunions, de chanter à leurs dîners et soupers: les dames et les messieurs alternativement.

espérait tirer sa revanche. Voici ce jeu: une dame, assise dans un fauteuil, commençait par choisir une personne pour sa fille; on lui mettait ensuite un bandeau sur les yeux, et il lui fallait alors, à l'inspection du visage et de la tête seulement, deviner laquelle était sa fille de tous ceux qui s'agenouillaient devant elle, la tête enveloppée d'un châle ou d'un tapis; chaque fois qu'elle se trompait, elle devait payer un gage. C'était souvent un jeune homme, un vieillard, une vieille femme qui s'agenouillait, la tête ainsi couverte: de là résultaient de nombreux quiproquos.

Quand ce fut le tour d'Élise de trôner, elle ne manqua pas de choisir Jules pour sa fille, ou son fils, comme il plaira au lecteur, afin de le martyriser un peu pendant l'inspection. Le jeu commence: tout le monde chante en chœur à chaque personne qui s'agenouille aux pieds de la dame aux yeux °bandés:

Madame, est-ce là votre fille, (bis)
En boutons d'or, en boucles d'argent?
Les mariniers sont sur leur banc.

La dame voilée doit répondre par le même refrain:

Oui, c'est là ma fille. (bis)

Ou bien:

Ce n'est pas ma fille, (bis)
En boutons d'or, en boucles d'argent:
Les mariniers sont sur leur banc.

Après l'inspection de plusieurs têtes, Élise, entendant sous le châle les rires étouffés de Jules, crut avoir enfin saisi sa proie. Elle palpe la tête: c'est bien celle de Jules, ou peu s'en faut; le visage, à la vérité, est un peu long, mais ce diable de Jules a tant de ressources pour se déguiser! N'a-t-il pas déjà mystifié toute une compagnie, pendant une soirée entière, sous le déguisement d'habits du temps de Louis XIV, après avoir été présenté comme une vieille tante arrivée le jour même de France? Sous ce déguisement n'a-t-il pas eu même l'audace d'embrasser

toutes les jolies dames de la réunion, y compris Élise elle-même[14]? Quelle horreur! Oui, Jules est capable de tout! Sous cette impression, tremblante de joie, elle pince une oreille: un cri de douleur s'échappe, un sourd grognement se fait entendre, suivi d'un aboiement formidable. Élise arrache son bandeau et se trouve face à face avec une rangée de dents menaçantes: c'était Niger. Comme chez le fermier Detmont[15] de Walter Scott, dont tous les chiens s'appelaient *Pepper*, chez les d'Haberville, toute la race canine s'appelait *Niger* ou *Nigra*, suivant le sexe, en souvenir de deux de leurs aïeux que Jules avait ainsi nommés, lors de ses premières études au collége, pour preuve de ses progrès.

Élise, sans se déconcerter, ôte son soulier °à haut talon, et tombe sur Jules, qui tenait toujours Niger à bras-le-corps, s'en servant comme d'un bouclier, et le poursuit de chambre en chambre, suivie des assistants riant aux éclats.

Heureux temps, où la gaieté folle suppléait le plus souvent à l'esprit, qui ne faisait pourtant pas défaut à la race française! Heureux temps, où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles de ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la conquête! Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le cœur de ceux qui les habitaient! On improvisait des dortoirs pour l'occasion; on cédait aux dames tout ce que l'on pouvait réunir de plus confortable, et le vilain sexe, relégué n'importe où, s'accommodait de tout ce qui lui tombait sous la main.

Ces hommes, qui avaient passé la moitié de leur vie à bivouaquer dans les forêts pendant les saisons les plus rigoureuses de l'année, qui avaient fait quatre ou cinq cents lieues sur des raquettes, couchant le plus souvent dans des trous qu'ils creusaient dans la neige, comme ils firent lorsqu'ils allèrent surprendre les Anglais dans l'Acadie, ces hommes de fer se passaient bien de l'édredon pour leur couche nocturne.

La folle gaieté ne cessait que pendant le sommeil, et renaissait le matin. Comme tout le monde portait alors de la poudre, les plus adroits s'érigeaient en perruquiers, voire même en barbiers. Le patient, entouré d'un ample peignoir, s'asseyait gravement sur une chaise; le coiffeur improvisé manquait rarement alors d'ajouter à son rôle, soit en traçant avec la houppe à poudrer une immense paire de favoris à ceux qui en manquaient; soit en allongeant démesurément un des favoris de ceux qui en étaient pourvus, au détriment de l'autre; soit en poudrant les sourcils à blanc. Le mystifié ne s'apercevait souvent de la mascarade que par les éclats de rire des dames, lorsqu'il faisait son entrée au salon.*

La société se dispersa au bout de trois jours, malgré les instances de M. et de Mme d'Haberville pour les retenir plus longtemps. Arché, seul, qui avait promis de passer un mois avec ses anciens amis, tint parole et resta avec la famille.

* L'auteur peint la société canadienne sans exagération et telle qu'il l'a connue dans son enfance.

°CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

> Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée!
>
> CHATEAUBRIAND[1].

CONCLUSION.

APRÈS LE DÉPART DES °CONVIVES, on vécut dans la douce intimité de famille d'autrefois. Jules, que l'air vivifiant de la patrie avait retrempé, passait une grande partie de la journée à chasser avec de Locheill: l'abondance du gibier dans cette saison en faisait un passe-temps très-agréable. On soupait à sept heures, on se couchait à dix; et les soirées paraissaient toujours trop courtes, même sans le secours des cartes.*

Jules, ignorant ce qui s'était passé entre sa sœur et de Locheill sur les rives du Port-Joli, ne laissait pas d'être frappé des accès de tristesse de son ami, sans néanmoins en pénétrer la cause. À toutes ses questions sur ce sujet, il ne recevait qu'une réponse évasive. Comme il pensa à la fin en avoir deviné la

* Les anciens Canadiens, lorsqu'ils étaient en famille, déjeunaient à huit heures. Les dames prenaient du café ou du chocolat, les hommes quelques verres de vin blanc avec leurs viandes presque toujours froides. On dînait à midi; une assiéttée de soupe, un bouilli et une entrée composée soit d'un ragoût, soit de viande rôtie sur le gril, formaient ce rapas. La broche ne se mettait que pour le souper, qui avait lieu à sept heures du soir. Changez les noms et c'est la manière de vivre actuelle: le dîner des anciens est notre goûter, leur souper notre dîner.

cause, il crut, un soir qu'ils veillaient seuls ensemble, devoir aborder franchement la question.

— J'ai remarqué, mon frère, °dit-il, tes accès de mélancolie, malgré tes efforts pour nous en cacher la cause. Tu es injuste envers nous, Arché, tu es injuste envers toi-même. Fort de ta conscience dans l'accomplissement de devoirs auxquels un soldat ne peut se soustraire, tu ne dois plus songer au passé. Tu as rendu, d'ailleurs, d'assez grands services à toute ma famille en leur sauvant une vie qu'elle devait perdre dans le naufrage de l'Auguste, pour être quitte envers elle; c'est nous, au contraire, qui te devons une dette de reconnaissance que nous ne pourrons jamais acquitter. Il est bien naturel que, prévenus d'abord par les rapports de personnes que les désastres de 1759 avaient réduites à l'indigence, et qu'oubliant tes nobles qualités, des amis même comme nous, aigris par le malheur, aient ajouté foi à ces rapports envenimés; mais tu sais qu'une simple explication a suffi pour dissiper ces impressions, et te rendre toute notre ancienne amitié. Si mon père t'a gardé rancune pendant longtemps, c'est qu'il est dans sa nature, une fois qu'il se croit offensé, de ne vouloir prêter l'oreille à aucune justification. Il t'a maintenant rendu toute sa tendresse; nos pertes sont en grande partie réparées, et nous vivons plus tranquilles sous le gouvernement britannique que sous la domination française. Nos habitants, autres Cincinnatus[2], comme dit mon oncle Raoul, ont échangé le mousquet pour la charrue. Ils ouvrent de nouvelles terres, et, dans peu d'années, cette seigneurie sera d'un excellent rapport. La petite succession que j'ai recueillie, aidant, nous serons bien vite aussi riches qu'avant la conquête. Ainsi, mon cher Arché, chasse ces noires vapeurs qui nous affligent, et reprends ta gaieté d'autrefois.

De Locheill garda longtemps le silence, et répondit après un effort pénible:

— Impossible, mon frère : la blessure est plus récente que °tu ne le crois, et saignera pendant tout le cours de ma vie, car tout mon avenir de bonheur est brisé. Mais laissons ce sujet : j'ai déjà été assez froissé dans mes sentiments les plus purs ; un mot désobligeant de ta bouche ne pourrait qu'envenimer la plaie.

— Un mot désobligeant de ma bouche, dis-tu, Arché ! Qu'entends-tu par cela ? L'ami, le frère, que j'ai quelquefois offensé par mes railleries, sait très-bien que mon cœur n'y avait aucune part ; que j'étais toujours prêt à lui en demander pardon. Tu secoues la tête avec tristesse ! Qu'y a-t-il, bon Dieu ? Qu'y a-t-il que tu ne peux confier à ton ami d'enfance, à ton frère, mon cher Arché ? Je n'ai jamais eu, moi, rien de caché pour toi : tu lisais dans mon âme comme dans la tienne, et tu paraissais me rendre la réciproque. Tu semblais aussi n'avoir aucun secret pour moi. Malédiction sur les événements qui ont pu refroidir ton amitié !

— Arrête, s'écria Arché ; arrête, mon frère, il est temps ! Quelque pénibles que soient mes confidences, je dois tout avouer plutôt que de m'exposer à des soupçons qui, venant de toi, me seraient trop cruels. Je vais te parler à cœur ouvert, mais à la condition expresse que, juge impartial, tu m'écouteras jusqu'à la fin sans m'interrompre. Demain, demain seulement, nous reviendrons sur ce pénible sujet ; jusque-là promets-moi de garder secret ce que je vais te confier.

— Je t'en donne ma parole, dit Jules en lui serrant la main.

De Locheill raconta alors, sans omettre les moindres circonstances, l'entretien qu'il avait eu récemment avec Blanche ; et, allumant une bougie, il se retira, en soupirant, dans sa chambre à coucher.

Jules passa une nuit des plus orageuses. Lui qui n'avait étudié la femme que dans les salons, dans la société frivole du faubourg Saint-Germain, ne pouvait comprendre ce qu'il y avait de grand, de sublime, dans le sacrifice que s'imposait sa sœur : de

pareils sentiments lui semblaient romanesques, ou dictés par une imagination que le malheur avait faussée. Trop heureux d'une alliance qui comblait ses vœux les plus chers, il se décida, avec l'assentiment d'Arché, à un entretien sérieux avec Blanche, bien convaincu qu'il triompherait de ses résistances: elle l'aime, pensa-t-il, ma cause est gagnée.

L'homme, avec toute °son apparente supériorité, l'homme dans son vaniteux égoïsme, n'a pas encore sondé toute la profondeur du cœur féminin, de ce trésor inépuisable d'amour, d'abnégation, de dévouement à toute épreuve. Les poètes ont bien chanté sur tous les tons cette Ève, chef-d'œuvre de beauté, sortie toute resplendissante des mains du Créateur; mais qu'est-ce que cette beauté toute matérielle comparée à celle de l'âme de la femme vertueuse, aux prises avec l'adversité? C'est là qu'elle se révèle dans tout son éclat! c'est sur cette femme morale que les poètes auraient dû épuiser leurs louanges! en effet, quel être pitoyable que l'homme en face de l'adversité! c'est alors que, pygmée méprisable, il s'appuie en chancelant sur sa compagne géante, qui, comme l'Atlas de la fable portant le monde matériel sur ses robustes épaules, porte, elle aussi, sans ployer sous le fardeau, toutes les douleurs de l'humanité souffrante! Il n'est point surprenant que Jules, qui ne connaissait que les qualités matérielles de la femme, crût triompher aisément des scrupules de sa sœur.

— Allons, Blanche, dit Jules à sa sœur après dîner, le lendemain de l'entretien qu'il avait eu avec son ami; allons, Blanche, voici notre Nemrod[3] écossais qui part, son fusil sur l'épaule, pour nous faire manger des sarcelles à souper; voyons si nous gravirons l'étroit sentier, qui conduit au sommet du cap, aussi promptement que dans notre enfance.

— De tout mon cœur, cher °Jules; cours en avant, et tu verras que mes jambes canadiennes n'ont rien perdu de leur agilité.

Le frère et la sœur, tout en s'aidant des pierres saillantes, des arbrisseaux qui poussaient dans les fentes du rocher, eurent bien vite monté le sentier ardu qui conduit au haut du cap; et là, après un moment de silence, employé à contempler le magnifique panorama qui se déroulait devant leurs yeux, Jules dit à sa sœur:

— Ce n'est pas sans dessein que je t'ai conduite ici: je désire t'entretenir privément sur un sujet de la plus grande importance. Tu aimes notre ami Arché; tu l'aimes depuis longtemps; et cependant pour des raisons que je ne puis comprendre, par suite de sentiments trop exaltés qui faussent ton jugement, tu t'imposes des sacrifices qui ne sont pas dans la nature, et tu te prépares un avenir malheureux, victime d'un amour que tu ne pourras jamais extirper de ton cœur. Quant à moi, si j'aimais une Anglaise, et qu'elle répondît à mes sentiments, je l'épouserais sans plus de répugnance qu'une de mes compatriotes.

Les yeux de Blanche se voilèrent de larmes; elle prit la main de son frère, qu'elle pressa dans les siennes avec tendresse, et répondit:

— Si tu épousais une Anglaise, mon cher Jules, je la recevrais dans mes bras avec toute l'affection d'une sœur chérie; mais ce que tu peux faire, toi, sans inconvenance, serait une lâcheté de la part de ta sœur. Tu as payé noblement ta dette à la patrie. Ton cri de guerre «à moi, grenadiers!» électrisait tes soldats dans les mêlées les plus terribles; on a retiré deux fois ton corps sanglant de nos plaines encore humides du sang de nos ennemis, et tu as reçu trois blessures sur l'autre continent! Oui, mon frère chéri, tu as payé noblement ta dette à la patrie, et tu peux te passer la fantaisie d'épouser une fille d'Albion! Mais, moi, faible femme, qu'ai-je fait pour cette terre asservie et maintenant silencieuse; pour cette terre qui a pourtant retenti tant de fois des cris de triomphe de mes compatriotes? Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un

double joug aux nobles filles du Canada? Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonne, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haines, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes; mais il serait indigne de moi d'en donner l'exemple après tant de désastres; on croirait, comme je l'ai dit à Arché, que le fier Breton, après avoir vaincu et ruiné le père, a acheté avec son or la pauvre fille canadienne, trop heureuse de se donner à ce prix. Oh! jamais! jamais (*a*)!

Et la noble demoiselle pleura amèrement, la tête penchée sur l'épaule de son frère.

— Tout le monde °ignorera, reprit-elle, tu ne comprendras jamais toi-même toute l'étendue de mon sacrifice! mais ne crains rien, mon cher Jules, ce sacrifice n'est pas au-dessus de mes forces: fière des sentiments qui me l'ont inspiré, toute à mes devoirs envers mes parents, je coulerai des jours paisibles et sereins au milieu de ma famille. Et sois certain, continua-t-elle avec exaltation, que celle qui a aimé constamment le noble Archibald Cameron de Locheill ne souillera jamais son cœur d'un autre amour terrestre. Tu as fait, Jules, un mauvais choix de ce lieu pour l'entretien que tu désirais, de ce cap d'où j'ai tant de fois contemplé, avec orgueil, le manoir opulent de mes aïeux, remplacé par cette humble maison construite au prix de tant de sacrifices et de privations. Descendons maintenant; et, si tu m'aimes, ne reviens jamais sur ce pénible sujet.

— Âme sublime! s'écria Jules.

Et le frère et la sœur se tinrent longtemps embrassés en sanglotant.

Arché, après avoir perdu tout espoir d'épouser Blanche d'Haberville, °s'occupa sérieusement d'acquitter la dette de gratitude qu'il devait à Dumais. Le refus de Blanche changeait ses premières dispositions à cet égard, et lui laissait plus de latitude; car lui aussi jura de garder le célibat. Arché, que le malheur

avait mûri avant l'âge, avait étudié bien jeune et de sang-froid les hommes et les choses; et il en était venu à la sage conclusion qu'il est bien rare qu'un mariage soit heureux sans amour mutuel. Bien loin d'avoir la fatuité de presque tous les jeunes gens, qui croient de bonne foi que toutes les femmes les adorent, et qu'ils n'ont que le choix des plus beaux fruits dans la vaste récolte des cœurs, de Locheill avait une humble opinion de lui-même. Doué d'une beauté remarquable et de toutes les qualités propres à captiver les femmes, il se faisait remarquer de tout le monde par ses manières élégantes dans leur simplicité, lorsqu'il paraissait dans une société; mais il n'en était pas moins aussi modeste que séduisant, et croyait, avec la Toinette de Molière, que les grimaces d'amour « ressemblent fort à la vérité[4] ». J'étais pauvre et proscrit, pensait-il, j'ai été aimé pour moi-même; qui sait, maintenant que je suis riche, si une autre femme aimerait en moi autre chose que mon rang et mes richesses, en supposant toujours que mon premier, mon seul amour, pût s'éteindre dans mon cœur. Arché se décida donc au célibat.

Le soleil disparaissait derrière les Laurentides, lorsque de Locheill arriva à la ferme de Dumais. Il fut agréablement surpris de l'ordre et de la propreté qui régnaient partout. La fermière, occupée des soins de sa laiterie, et assistée d'une grosse servante, s'avança au-devant de lui sans le reconnaître, et le pria de se donner la peine d'entrer dans la maison.

— Je suis ici, je crois, dit Arché, chez le sergent Dumais.

— Oui, monsieur, et je suis sa °femme; mon mari ne doit pas retarder à revenir du champ avec une charretée de gerbes de blé; je vais envoyer un de mes enfants pour le hâter de revenir.

— Rien ne presse, madame; mon intention en venant ici est de vous donner des nouvelles d'un M. Arché de Locheill, que vous avez connu autrefois; peut-être l'avez-vous oublié.

Madame Dumais se rapprocha de l'étranger; l'examina pendant quelque temps en silence, et dit:

— Il y a assurément une certaine ressemblance; vous êtes, sans doute, un de ses parents? Oublier M. Arché! oh! ne dites pas qu'il nous croit capables d'une telle ingratitude! Ne savez-vous donc pas qu'il s'est exposé à une mort presque certaine pour sauver la vie de mon mari, que nous prions tous les jours le bon Dieu de le conserver, d'étendre ses bénédictions sur notre bienfaiteur? Oublier M. Arché! vous m'affligez beaucoup, monsieur.

De Locheill était très-attendri. Il prit sur ses genoux la petite Louise, âgée de sept ans, la plus jeune des enfants de Dumais, et lui dit en la caressant:

— Et toi, ma belle petite, connais-tu M. Arché?

— Je ne l'ai jamais vu, dit l'enfant, mais nous faisons tous les jours une prière pour lui.

— Quelle est cette prière? reprit Arché.

— «Mon Dieu, répandez vos bénédictions sur M. Arché, qui a sauvé la vie à papa, s'il vit encore; et s'il est mort, donnez-lui votre saint paradis.»

De Locheill continua à s'entretenir avec madame Dumais jusqu'à ce que celle-ci, entendant la voix de son mari près de la grange, courût lui dire qu'un étranger l'attendait à la maison pour lui donner des nouvelles de M. Arché. Dumais, qui se préparait à décharger sa charrette, jeta sa fourche, et ne fit qu'un saut de la grange à la maison. Il faisait déjà assez brun, quand il entra, pour l'empêcher de distinguer les traits de l'étranger.

— Vous êtes le bienvenu, lui dit-il en le saluant, vous qui m'apportez des nouvelles d'un homme qui m'est si cher.

— Vous êtes, sans doute, le sergent Dumais? dit de Locheill.

— Et vous M. Arché! s'écria Dumais en se jetant dans ses bras: croyez-vous que je puisse oublier la voix qui me criait

«courage», lorsque j'étais suspendu au-dessus de l'abîme, cette même voix que j'ai entendue tant de fois pendant ma maladie?

— Mon cher Dumais, reprit Arché, vers la fin de la veillée, je suis venu vous demander un grand service.

— Un service! fit Dumais; serais-je assez heureux, moi pauvre cultivateur, pour être utile à un gentilhomme comme vous? Ce serait le plus beau jour de ma vie.

— Eh bien, Dumais, il ne dépendra que de vous de me rendre la santé: tel que vous me voyez, je suis malade, plus malade que vous ne °pensez.

— En effet, dit Dumais, vous êtes pâle et plus triste qu'autrefois. Qu'avez-vous, mon Dieu?

— Avez-vous entendu parler, repartit de Locheill, d'une maladie, à laquelle les Anglais sont très-sujets, et que l'on appelle le *spleen* ou diable bleu?

— Non, fit Dumais; j'ai connu plusieurs de vos Anglais, qui, soit dit sans vous offenser, paraissaient avoir le diable au corps, mais je les aurais crus, ces diables, d'une couleur plus foncée.

Arché se prit à rire.

— Ce que l'on appelle, mon cher Dumais, diable bleu, chez nous, est ce que vous autres Canadiens appelez peines d'esprit.

— Je comprends, maintenant, dit Dumais; mais qu'un homme comme vous, qui a tout à souhait, qui possède tant d'esprit, et tant de ressources pour chasser les mauvaises pensées, puisse s'amuser à vos diables bleus, c'est ce qui me surpasse.

— Mon cher Dumais, reprit Arché, je pourrais vous répondre que chacun a ses peines dans le monde, même ceux qui paraissent les plus heureux; qu'il me suffise de vous dire que c'est maladie chez moi, et que je compte sur vous pour m'en guérir.

— Commandez-moi, M. Arché, je suis à vous le jour comme la nuit.

— J'ai essayé de tout, continua Arché: l'étude, les travaux littéraires; j'étais mieux le jour, mais mes nuits étaient sans sommeil; et, si j'avais même la chance de dormir, je me réveillais aussi malheureux qu'auparavant. J'ai pensé qu'un fort travail manuel pourrait seul me guérir, et qu'après une journée de fort labeur, je goûterais un sommeil réparateur qui m'est refusé depuis longtemps.

— C'est vrai cela, dit Dumais: quand un homme a bien travaillé le jour, je le défie d'avoir des insomnies; mais où voulez-vous en venir, et en quoi serais-je assez heureux pour vous aider?

— C'est de vous, mon cher Dumais, que j'attends ma guérison. Mais écoutez-moi, sans m'interrompre, et je vais vous faire part de mes projets. Je suis maintenant riche, très-riche, et voici mon principe: puisque la providence m'a donné des richesses que je ne devais jamais espérer, je dois en employer une partie à faire le bien. Il y a, dans cette paroisse et dans les environs, une immense étendue de terre en friche, soit à vendre, soit à concéder. Mon dessein est d'en acquérir une quantité considérable, et non seulement d'en surveiller le défrichement, mais d'y travailler moi-même: vous savez que j'ai les bras bons; et j'en ferai bien autant que les autres.

— Connu, fit Dumais.

— Il y a beaucoup de pauvres gens, continua Arché, qui seront trop heureux de trouver de l'ouvrage, surtout en leur donnant le plus haut salaire. Vous comprenez, Dumais, que je ne pourrai seul suffire à tout, et qu'il me faut un aide: que ferais-je d'ailleurs le soir, sous la tente et pendant le mauvais temps, sans un ami pour me tenir compagnie? C'est alors que le chagrin me tuerait.

— Partons dès °demain, s'écria Dumais, et allons visiter les plus beaux lots, que je connais, au reste, déjà assez bien.

— Merci, dit Arché en lui serrant la main. Mais qui prendra soin de votre ferme pendant vos fréquentes absences?

— Soyez sans inquiétude là-dessus, monsieur: ma femme seule pourrait y suffire, quand bien même elle n'aurait pas son frère, vieux garçon, qui vit avec nous: jamais ma terre n'a souffert de mes absences. Que voulez-vous, c'est comme un mal, j'ai toujours, moi, préféré le mousquet à la charrue. Ma femme me tance de temps en temps à ce sujet; mais, à la fin, nous n'en sommes pas pires amis.

— Savez-vous, dit Arché, que voilà sur le bord de la rivière, près de ce bosquet d'érables, le plus charmant site que je connaisse pour y construire une maison. La vôtre est vieille; nous allons en bâtir une assez grande pour nous loger tous. Je me charge de ce soin, à condition que j'aurai le droit d'en occuper la moitié, ma vie durant; et à ma mort, ma foi, le tout vous appartiendra. J'ai fait vœu de rester garçon.

— Les hommes comme vous, fit Dumais, sont trop rares: il serait cruel que la race vînt à s'en éteindre. Mais je commence à comprendre qu'au lieu de songer à vous, c'est à moi et à ma famille que vous pensez, et que c'est nous que vous voulez enrichir.

— Parlons maintenant à cœur ouvert, reprit Arché; je n'ai de vrais amis dans le monde que la famille d'Haberville et la vôtre.

— Merci, monsieur, dit Dumais, de nous mettre sur la même ligne, nous pauvres cultivateurs, que cette noble et illustre famille.

— Je ne considère dans les hommes, repartit de Locheill, que leurs vertus et leurs bonnes qualités. Certes, j'aime et respecte la noblesse; ce qui ne m'empêche pas d'aimer et respecter tous les hommes estimables, et de leur rendre la justice qu'ils méritent. Mon intention est de vous donner le quart de ma fortune.

— Ah! monsieur, s'écria Dumais.

— Écoutez-moi bien, mon ami. Un gentilhomme ne ment jamais. Lorsque je vous ai dit que j'avais ce que vous appelez des peines d'esprit, je vous ai dit la vérité. J'ai trouvé le remède contre cette affreuse maladie: beaucoup d'occupations et de travail manuel; et ensuite faire du bien à ceux que j'aime. Mon intention est donc de vous donner, de mon vivant, un quart de ma fortune; gare à vous, Dumais: je suis persévérant et entêté comme un Écossais que je suis; si vous me chicanez, au lieu d'un quart, je suis homme à vous en donner la moitié. Mais pour parler sérieusement, mon cher Dumais, vous me rendriez très-malheureux si vous me refusiez.

— S'il en est ainsi, monsieur, dit Dumais avec des larmes dans la voix, j'accepte vos dons, que j'aurais, d'ailleurs, mauvaise grâce de refuser d'un homme comme vous.

Laissons de Locheill s'occuper activement d'enrichir Dumais, et retournons à nos autres amis.

Le bon °gentilhomme, presque centenaire, ne vécut qu'un an après l'arrivée de Jules. Il mourut entouré de ses amis, après avoir été l'objet des soins les plus touchants de Blanche et de son frère, pendant un mois que dura sa maladie. Quelques moments avant son décès, il pria Jules d'ouvrir la fenêtre de sa chambre, et, jetant un regard éteint du côté de la petite rivière qui coulait paisiblement devant sa porte, il lui dit:

— C'est là, mon ami; c'est à l'ombre de ce noyer que je t'ai fait le récit de mes malheurs; c'est là que je t'ai donné des conseils dictés par l'expérience que donne la vieillesse. Je meurs content, car je vois que tu en as profité. Emporte, après ma mort, ce petit bougeoir: en te rappelant les longues insomnies dont il a été témoin dans ma chambre solitaire, il te rappellera aussi les conseils que je t'ai donnés, s'ils pouvaient sortir de ta mémoire.

— Quant à toi, mon cher et fidèle André, continua M. d'Egmont, c'est avec bien du regret que je te laisse sur cette terre, où tu as partagé tous mes chagrins. Tu seras bien seul et isolé après ma mort! Tu m'as promis de passer le reste de tes jours avec la famille d'Haberville: elle aura le plus grand soin de ta vieillesse. Tu sais qu'après ton décès les pauvres seront nos héritiers.

— Mon cher maître, dit Francœur en sanglotant, les pauvres n'attendront pas longtemps leur héritage.

Le bon gentilhomme, après avoir fait les adieux les plus tendres à tous ses amis, s'adressant au curé, le pria de réciter les prières des agonisants. Et à ces paroles: «Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu tout-puissant qui vous a créée» il rendit le dernier soupir. Sterne[5] aurait dit: «L'ange régistrateur de la chancellerie des cieux versa une larme sur les erreurs de sa jeunesse, et les effaça pour toujours.» Les anges sont plus compatissants que les hommes, qui n'oublient ni ne pardonnent les fautes d'autrui.

André Francœur fut frappé de paralysie lorsqu'on descendit le corps de son maître dans sa dernière demeure, et ne lui survécut que trois semaines.

Lorsque Jules avait dit à sa °sœur: «Si j'aimais une Anglaise, et qu'elle voulût accepter ma main, je l'épouserais sans plus de répugnance qu'une de mes compatriotes,» elle était loin alors de soupçonner les vraies intentions de son frère. Jules, en effet, pendant la traversée de l'Atlantique, avait fait la connaissance d'une jeune demoiselle anglaise, d'une grande beauté. Jules, autre Saint-Preux[6], lui avait donné d'autres leçons que celle de langue et de grammaire française, pendant un trajet qui dura deux mois. Il avait d'ailleurs montré son bon goût: la jeune fille, outre sa beauté ravissante, possédait toutes les qualités qui peuvent inspirer une passion vive et sincère.

Enfin, tous les obstacles levés, toutes les difficultés surmontées par les deux familles, Jules épousa l'année suivante la blonde fille d'Albion, qui sut bien vite gagner le cœur de tous ceux qui l'entouraient.

Mon oncle Raoul, toujours rancunier au souvenir de la jambe que les Anglais lui avaient cassée dans l'Acadie, mais trop bien élevé pour manquer aux convenances, se renfermait d'abord, quand il voulait jurer à l'aise contre les compatriotes de sa belle-nièce; mais, entièrement subjugué au bout d'un mois par les prévenances et l'amabilité de la charmante jeune femme, il supprima tout à coup ses jurons, au grand bénéfice de son âme et des oreilles pieuses qu'il scandalisait.

Ce coquin de Jules, disait mon °oncle Raoul, n'est pas dégoûté d'avoir épousé cette Anglaise; et il avait bien raison, ce saint homme de pape, de dire que ces jeunes insulaires seraient des anges, s'ils étaient seulement un peu chrétiens: *non angli, sed angeli forent, si essent christiani*[7], ajoutait-il d'un air convaincu.

Ce fut bien autre chose quand le cher oncle, tenant un petit-neveu sur un genou et une petite-nièce sur l'autre, les faisait sauter en leur chantant les jolies chansons des voyageurs canadiens. Qu'il était fier quand leur maman lui criait:

— Mais venez donc, de grâce, à mon secours, mon cher oncle, ces petits démons ne veulent pas s'endormir sans vous.

Mon oncle Raoul avait déclaré qu'il se chargerait de l'éducation militaire de son neveu; aussi, dès l'âge de quatre ans, ce guerrier en herbe, armé d'un petit fusil de bois, faisait déjà des charges furieuses contre l'abdomen de son instructeur, obligé de défendre avec sa canne la partie assiégée.

— Le petit gaillard, disait le chevalier en se redressant, aura le bouillant courage des d'Haberville, avec la ténacité et l'indépendance des fiers insulaires dont il est issu par sa mère.

José s'était d'abord montré assez froid pour sa jeune maîtresse; mais il finit par lui être sincèrement attaché. Elle

avait bien vite trouvé le point vulnérable de la cuirasse : José, comme son défunt père, aimait le vin et l'eau-de-vie, qui n'avaient d'ailleurs guère plus d'effet sur son cerveau breton que si l'on eût versé les liqueurs qu'il absorbait sur la tête du coq dont était couronné le mai de son seigneur, afin de fausser le jugement de ce vénérable volatile dans ses fonctions ; aussi la jeune dame ne cessait-elle de présenter à José, tantôt un verre d'eau-de-vie pour le réchauffer, tantôt un gobelet de vin pour le rafraîchir ; et José finit par avouer que, si les Anglais étaient pas mal rustiques, les Anglaises ne leur ressemblaient nullement.

Monsieur et Madame d'Haberville rassurés, après tant de malheurs, sur l'avenir de leurs enfants, coulèrent des jours paisibles et heureux jusqu'à la vieillesse la plus reculée. Les dernières paroles du capitaine à son fils furent :

— Sers ton nouveau souverain avec autant de fidélité que j'ai servi °le roi de France ; et que Dieu te bénisse, mon cher fils, pour la consolation que tu m'as donnée !

Mon oncle Raoul, décédé trois ans avant son frère, n'eut qu'un regret avant de mourir : celui de laisser la vie avant que son petit-neveu eût embrassé la carrière militaire.

— Il n'y a qu'une carrière digne d'un d'Haberville, répétait-il sans cesse, c'est celle des armes.

Il se consolait pourtant un peu dans l'espoir que son neveu, qui achevait de brillantes études, serait un savant comme lui, et que la science ne s'éteindrait pas dans la famille.

José, qui avait un tempérament de fer et des nerfs d'acier, José qui n'avait jamais eu un instant de maladie depuis qu'il était au monde, regardait la mort comme un événement assez hypothétique. Un de ses amis lui disait un jour, après le décès de ses anciens maîtres :

— Sais-tu, José, que tu as au moins quatre-vingts ans bien sonnés, et qu'à te voir on t'en donnerait à peine cinquante ?

José s'appuya sur une hanche, comme signe de stabilité, souffla dans le tuyau de sa pipe pour en expulser un reste de cendre, fouilla longtemps dans sa poche de culotte, de la main qui lui restait, pour en retirer son sac à tabac, son tondre[8] et son briquet, et répliqua ensuite, sans se presser, comme preuve de ce qu'il allait dire:

— Je suis, comme tu sais, le frère de lait de notre défunt capitaine; j'ai été élevé dans sa maison; je l'ai suivi dans toutes les guerres qu'il a faites; j'ai élevé ses deux enfants; j'ai commencé, entends-tu, sur de nouveaux frais, à prendre soin de ses petits-enfants: eh ben, tant qu'un d'Haberville aura besoin de mes services, je ne compte pas désemparer!

— Tu penses donc vivre aussi longtemps que le défunt Maqueue-salé (Mathusalem)[9]? fit le voisin.

— Plus longtemps encore, s'il le faut, répliqua José.

Ayant ensuite tiré de sa poche tout ce qu'il lui fallait, il bourra sa pipe, mit dessus un morceau de tondre ardent, et se mit à fumer en regardant son ami de l'air d'un homme convaincu de ce qu'il avait avancé.

José tint parole pendant une douzaine d'années; mais il avait beau se raidir contre la vieillesse, en vaquant à ses occupations ordinaires, malgré les remontrances de ses maîtres, force lui fut enfin de garder la maison.

Toute la famille s'empressa autour de lui.

— Qu'as-tu, mon cher José? dit Jules.

— Bah! c'est la paresse, fit José, ou peut-être mon rhumatique (rhumatisme).

Or José n'avait jamais eu aucune attaque de cette maladie: c'était un prétexte.

— *Give the good old fellow, mam, his morning glass: it will revive him*, fit Arché.

— Je vais vous apporter un petit coup d'excellente eau-de-vie, dit madame Jules.

— Pas pour le quart d'heure, repartit José; j'en ai toujours dans mon coffre, mais ça ne me le dit pas ce matin.

On commença à s'alarmer sérieusement: c'était un mauvais symptôme.

— Je vais alors vous faire une tasse de thé, dit madame Jules, et vous allez vous trouver mieux (*b*).

— Mon Anglaise, reprit d'Haberville, croit que son thé est un remède à tous maux.

José but le thé, déclara que c'était une fine médecine, et qu'il se trouvait mieux: ce qui n'empêcha pas le fidèle serviteur de prendre le lit le soir même pour ne plus le quitter vivant.

Lorsque le brave homme vit approcher sa fin, il dit à °Jules, qui le veillait pendant cette nuit:

— J'ai demandé au bon Dieu de prolonger ma vie jusqu'aux vacances prochaines de vos enfants, afin de les voir encore une fois avant de mourir; mais je n'aurai pas cette consolation.

— Tu les verras demain, mon cher José.

Une heure après, de Locheill était sur la route qui conduit à Québec, et le lendemain au soir tout ce que le fidèle et affectionné serviteur avait de plus cher au monde entourait sa couche funèbre. Après s'être entretenu avec eux pendant longtemps, après leur avoir fait les plus tendres adieux, il recueillit toutes ses forces pour s'asseoir sur son lit, et une larme brûlante tomba sur la main de Jules, qui s'était approché pour le soutenir. Après ce dernier effort de cette nature puissante, celui qui avait partagé la bonne et la mauvaise fortune des d'Haberville n'existait plus.

— Prions pour l'âme d'un des hommes les plus excellents que je connaisse, dit Arché en lui fermant les yeux.

Jules et Blanche, malgré les représentations qu'on leur fit, ne voulurent se reposer sur personne du soin de veiller auprès de leur vieil ami, pendant les trois jours que son corps resta au manoir.

— Si un de notre famille fût mort, dirent-ils, José ne l'aurait pas abandonné à autrui.

Un jour qu'Arché, pendant ses fréquentes °visites chez les d'Haberville, se promenait avec Jules devant le manoir, il vit venir un vieillard à pied, passablement mis, portant un sac de loup-marin sur ses épaules.

— Quel est cet homme? fit-il.

— Ah! dit Jules, c'est notre ami M. D... portant son étude sur son dos.

— Comment? son étude! dit Arché.

— Certainement: il est notaire ambulant; il parcourt tous les trois mois certaines localités, passant de nouveaux actes, et expédiant des copies de ses minutes qu'il porte toujours avec lui, pour n'être pas pris au dépourvu. C'est un excellent et très-aimable homme, Français de naissance et plein d'esprit. Il commença par faire, à son arrivée au Canada, un petit commerce d'images peu profitable; et puis, se rappelant qu'il avait étudié jadis pendant deux ans chez un clerc d'avoué en France, il se présenta bravement devant les juges, passa un examen, sinon brillant, du moins assez solide pour sa nouvelle patrie, et s'en retourna triomphant chez lui avec une commission de notaire dans sa poche. Je t'assure que tout le monde s'accommode très-bien de ses actes, rédigés avec la plus scrupuleuse honnêteté: ce qui supplée à une diction plus pure, mais souvent entachée de mauvaise foi, de certains notaires plus érudits (*c*).

— Votre notaire nomade, reprit Arché en souriant, arrive fort à propos: j'ai de la besogne pour lui.

En effet, de Locheill, déjà très-avancé dans l'œuvre de défrichement qu'il poursuivait avec activité au profit de son ami Dumais, lui fit un transport en bonne et due forme de tous ses immeubles; se réservant seulement, sa vie durant, la moitié de la nouvelle et vaste maison qu'il avait construite.

Les visites d'Arché au manoir d'Haberville devinrent plus fréquentes à mesure qu'il avançait en âge; et il finit même par s'y fixer lorsque l'amitié la plus pure eut remplacé le sentiment plus vif qui avait obscurci les beaux jours de sa jeunesse. Blanche ne fut désormais aux yeux d'Arché qu'une sœur d'adoption: et le doux nom de frère, que Blanche lui donnait, purifiait ce qui restait d'amour dans ce noble cœur de femme.

Jules avait été un fils tendre et respectueux: ses deux enfants furent pour lui ce qu'il avait été pour ses bons parents.

Tant °que M. et Mme d'Haberville vécurent, Jules leur tint fidèle compagnie, ne s'absentant que pour affaires indispensables, ou pour remplir un devoir auquel son père, strict observateur de l'étiquette avant la conquête, tenait beaucoup: celui d'assister avec son épouse au bal de la reine, le 31 de décembre, et le lendemain, à onze heures, à un lever, où le représentant du roi recevait l'hommage respectueux de toutes les personnes ayant leurs entrées au château Saint-Louis, à Québec (*d*).

L'auteur a tant d'affection pour les principaux personnages de cette véridique histoire qu'il lui en coûte de les faire disparaître de la scène: on s'attache naturellement aux fruits de ses œuvres. Il craindrait aussi d'affliger ceux des lecteurs qui partagent son attachement pour ses héros, en les tuant d'un coup de plume: le temps fera bien son œuvre de mort sans l'assistance de l'auteur.

Il est onze heures du soir, vers la fin d'octobre; toute la famille d'Haberville est réunie dans un petit salon suffisamment éclairé, sans même le secours des bougies, par la vive clarté que répand une brassée d'éclats de bois de cèdre qui *flambe* dans la vaste cheminée. De Locheill, qui approche la soixantaine, fait une partie d'échecs avec Blanche. Jules, assis près du feu entre sa femme et sa fille, les fait endêver toutes deux, sans négliger pourtant les joueurs d'échecs.

Le jeune Arché d'Haberville, fils unique de Jules et filleul de Locheill, paraît réfléchir sérieusement, tout en suivant d'un œil attentif les figures fantastiques que crée son imagination dans le brasier qui s'éteint lentement dans l'âtre de la cheminée.

— À quoi pensez-vous, grave philosophe? lui dit son père.

— J'ai suivi avec un intérêt toujours croissant, répond le jeune homme, un petit groupe d'hommes, de femmes, d'enfants qui marchaient, dansaient, sautaient, montaient, descendaient; et puis tout a disparu.

En effet, le feu de cèdre venait de s'éteindre.

— Tu es bien le fils de ta mère, et le digne filleul de ton parrain, fit Jules d'Haberville en se levant pour souhaiter le bonsoir à la famille, prête à se retirer pour la nuit.

Semblables à ces figures fantastiques que regardait le jeune d'Haberville, mes personnages, cher lecteur, se sont agités pendant quelque temps devant vos yeux, pour disparaître tout à coup, peut-être pour toujours, avec celui qui les faisait mouvoir.

Adieu donc aussi, cher lecteur, avant que ma main, plus froide que nos hivers du Canada, refuse de tracer mes pensées.

FIN.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

CHAPITRE PREMIER.

(*a*) Tous les bateliers de la Pointe-Lévis étant aussi cultivateurs, il y a quelque soixante ans, ce n'était pas une petite affaire que de traverser le fleuve Saint-Laurent pour se rendre à Québec, pendant les travaux agricoles; hormis les jours de marché, où le trajet avait lieu à certaines heures fixes, le voyageur était obligé d'attendre quelquefois pendant des demi-journées, et même de coucher souvent à la Pointe-Lévis. Les bateliers, généralement assez bourrus de leur métier, ne se dérangeaient de leur besogne que pour leurs pratiques, qu'ils refusaient, d'ailleurs, souvent de traverser, pour peu qu'ils eussent d'autres affaires. Il faut pourtant avouer que les femmes suppléaient de temps à autre à leurs maris; qu'en les cajolant un peu, elles finissaient par prendre le voyageur en pitié, et laissaient leur ménage aux soins des dieux Lares[1], pour prendre l'aviron. Il est aussi juste de leur rendre ce témoignage, qu'une fois l'aviron en mains, elles guidaient les petits canots d'alors avec autant d'habileté que leurs époux.

À défaut des Canadiens restait, pendant la belle saison de l'été, la ressource des sauvages, dont les cabanes couvraient près de deux milles des grèves, depuis l'église de la Pointe-Lévis, en courant au sud-ouest. Mais ces messieurs n'étaient guère tempérants: ils avaient pour principe bien arrêté de boire à la santé de leur bon père le Roi George III[2], jusqu'à la dernière nippe des cadeaux qu'ils recevaient du gouvernement; ce sentiment était sans doute très-louable, mais peu goûté des

voyageurs, à la vue de leurs frêles canots d'écorce de bouleau, guidés par des hommes à moitié ivres.

Ceci me rappelle une petite anecdote qui peint assez bien les mœurs de cette époque. C'était un dimanche, jour de gaieté pour toute la population sans exception de cultes. Les auberges étaient ouvertes à tout venant, et les sauvages, malgré les lois prohibitives à leur égard, avaient bu dans le courant de la matinée plus de *lom* (rum) que de *raitte* (lait).

(Je n'ai jamais pu résoudre pourquoi ces sauvages substituaient la lettre *l* à la lettre *r* dans rum et la lettre *r* à la lettre *l* dans lait; ainsi que la lettre *b* à la lettre *f* dans frère: ils disaient le plus souvent mon brère, au lieu de mon frère. Je laisse le soin de décider cette importante question à ceux qui sont versés dans la connaissance des idiomes indiens.)

C'était donc un dimanche; plusieurs jeunes gens (et j'étais du nombre), libérés des entraves de leur bureau, devaient se réunir l'après-midi, à la basse ville, pour aller dîner à la Pointe-Lévis. Mais, lorsque j'arrivai au débarcadère avec un de mes amis, la bande joyeuse avait traversé le fleuve dans une chaloupe que le hasard leur avait procurée: c'était imprudent à eux par le vent épouvantable qu'il faisait.

Le premier objet qui attira nos regards fut quatre sauvages, à demi ivres, qui laissaient le rivage, dans une de leurs frêles embarcations. Ils étaient à peine à un arpent de distance que voilà le canot renversé. Nous les vîmes aussitôt reparaître sur l'eau, nageant comme des castors vers la grève où les attendaient une vingtaine de leurs amis, qui leur tendaient des avirons pour leur aider à remonter sur un petit quai à fleur d'eau, d'où ils étaient partis quelques minutes avant leur immersion. Nous fûmes ensuite témoins d'un plaisant spectacle: l'eau-de-vie avait, sans doute, attendri le cœur de ces philosophes naturels, toujours si froids, si sérieux; car les hommes et les femmes se jetèrent en pleurant, sanglotant, hurlant dans les bras des

naufragés, qui, de leur côté, pleuraient, sanglotaient, hurlaient; et ce fut des étreintes sans fin.

L'aventure de ces quatre sauvages aurait dû nous donner un avis salutaire du danger auquel nous serions exposés en traversant le fleuve par le temps qu'il faisait; mais nous étions déterminés d'aller rejoindre nos amis, et rien ne nous arrêta. Le fleuve Saint-Laurent était aussi notre ami d'enfance; nous avions déjà failli nous y noyer deux ou trois fois dans nos exploits aquatiques: il ne pouvait nous être hostile dans cette circonstance.

Nous décidâmes, néanmoins, malgré ce beau raisonnement, qu'il serait toujours plus prudent de n'employer qu'un sauvage sobre pour nous traverser: c'était, il faut l'avouer, *rara avis in terra*[6][3]; mais, en bien cherchant, nous aperçûmes à une petite distance un jeune Montagnais[4] d'une rare beauté, d'une haute stature, élancé comme une flèche, qui, les bras croisés, regardait la scène qui se passait devant lui d'un air stoïque, où perçait le mépris.

Nous avions enfin trouvé l'homme que nous cherchions.

— Veux-tu nous traverser, mon brère? lui dis-je.

— Le Français, fit l'Indien, toujours grouille, toujours grouille: pas bon, quand vente.

Mon ami l'assura que nous étions des jeunes Français très-posés, très-experts dans les canots d'écorce, et qu'il gagnerait un chelin. Comme preuve de ce qu'il disait, il s'empara aussitôt d'un aviron. Le Montagnais le regarda d'un air de mépris, lui ôta assez rudement l'aviron des mains, et nous dit: «Viens.» Il fit ensuite un signe à une toute jeune femme qui nous parut, d'abord, peu disposée à risquer la traversée: elle nous regardait, en effet, d'un air assez malveillant pendant la discussion; mais, à un signe impératif de son mari, elle prit un aviron et s'agenouilla en avant du canot. L'Indien fit asseoir les deux Français au milieu de l'embarcation, et s'assit lui-même, malgré nos remontrances, sur la pince du canot.

Nous étions à peine au quart de la traversée que je m'aperçus qu'il était ivre. Ses beaux yeux noirs, de brillants qu'ils étaient à notre départ, étaient devenus ternes, et la pâleur habituelle aux sauvages pendant l'ivresse se répandit sur tous ses traits. Je fis part de cette découverte à mon ami, afin d'être préparés à tout événement. Nous convînmes que le plus prudent pour nous était de continuer notre route ; que, quand bien même le Montagnais consentirait à retourner, cette manœuvre nous exposerait à un danger imminent. Toutefois nous eûmes la précaution d'ôter nos souliers.

Je puis affirmer que nous volions sur l'eau comme des goélands. La femme coupait les vagues avec une adresse admirable ; tandis que son mari, nageant tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, en se balançant pour conserver l'équilibre, poussait le léger canot d'écorce avec un bras d'Hercule[5]. Nos amis, qui, assis sur le rivage de la Pointe-Lévis, nous voyaient venir, sans se douter le moins du monde que nous étions dans la barque, nous dirent ensuite qu'ils distinguaient souvent le dessous de notre canot dans toute sa longueur, comme si nous eussions volé au-dessus des vagues. Ô jeunesse imprudente !*

Dix ans, à peu près, avant cette aventure, et c'était encore un dimanche, pendant l'été, la ville de Québec offrait un spectacle qui paraîtrait bien étrange de nos jours : il est vrai de dire qu'il s'est écoulé bien près de trois quarts de siècle depuis cette époque ; car alors j'étais, tout au plus, âgé de neuf ans[6].

Vers une heure de relevée, un grand nombre de sauvages, traversés de la Pointe-Lévis, commencèrent à parcourir les rues par groupes assez imposants pour inspirer quelque inquiétude au commandant de la garnison, qui fit doubler les gardes aux

* L'ami d'enfance, l'ami de cœur, dont j'ai parlé plus haut, était le Dr Pierre de Sales Laterrière, alors étudiant en médecine et frère de l'honorable Paschal de Sales Laterrière, membre actuel du Conseil législatif. Il m'a abandonné, comme tant d'autres, sur le chemin de la vie, il y a déjà près de vingt-cinq ans.

portes de la ville et des casernes. Il n'y avait pourtant rien de bien hostile dans leur aspect: les hommes, à la vérité, n'avaient pour tout vêtement que leurs chemises et leurs brayets, pour toute arme que leur tomahawk, dont ils ne se séparaient jamais. Quelques chevelures humaines, accrochées à la ceinture des vieux Indiens, attestaient même qu'ils avaient pris une part active à la dernière guerre de l'Angleterre contre les Américains.

C'étaient bien de vrais aborigènes que ceux que j'ai connus pendant ma jeunesse: leur air farouche, leur visage peint en noir et en rouge, leur corps tatoué, leur crâne rasé à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils laissaient croître au-dessus de la tête pour braver leurs ennemis, leurs oreilles découpées en branches, comme nos *croquecignoles*[7] canadiens, et dont quelques-uns de ces sauvages ne possédaient plus que quelques lambeaux pendant sur leurs épaules, tandis que d'autres plus heureux les avaient conservées intactes et en secouaient d'un air fier les branches chargées d'anneaux d'argent de quatre pouces de diamètre, échappées à leurs rixes fréquentes pendant l'ivresse: c'était bien, dis-je, de vrais Indiens, et tout attestait en eux le guerrier barbare et féroce, prêt à boire le sang dans le crâne d'un ennemi, ou à lui faire subir les tortures les plus cruelles.

Je n'ai jamais su pourquoi ils se réunirent en si grand nombre, ce dimanche-là, dans la ville de Québec. Avaient-ils reçu leurs présents la veille ou était-ce un jour de fête particulière à leurs nations? Toujours est-il que je n'en ai jamais vu, ni auparavant, ni depuis, un si grand nombre dans l'enceinte des murs de la cité. Une particularité assez remarquable était l'absence de leurs femmes ce jour-là.

Les Indiens, après avoir parcouru les principales rues de la ville par groupes de trente à quarante guerriers, après avoir dansé devant les maisons des principaux citoyens, qui leur jetaient des pièces de monnaie par les fenêtres, soit pour les récompenser de leur belle aubade, soit peut-être aussi pour s'en

débarrasser, finirent par se réunir sur le marché de la haute ville, à la sortie des vêpres de la cathédrale. C'est là que je les vis, au nombre de quatre à cinq cents guerriers, chanter et danser cette danse terrible qui a nom «la guerre», parmi tous les sauvages de l'Amérique du Nord.

Il était facile de comprendre leur pantomime. Ils nous parurent d'abord tenir un conseil de guerre; puis, après quelques courtes harangues de leurs guerriers, ils suivirent à la file leur grand chef en imitant avec leurs tomahawks l'action de l'aviron qui bat l'eau en cadence. Ils tournèrent longtemps en cercle en chantant un air monotone et sinistre: c'était le départ en canot pour l'expédition projetée. Le refrain de cette chanson, dont j'ai encore souvenance pour l'avoir souvent chanté en dansant la guerre avec les gamins de Québec, était, sauf correction quant à l'orthographe: «Sâhontès! sâhontès! sahontès! oniakérin ouatchi-chicono-ouatche.»

Enfin, à un signal de leur chef, tout rentra dans le silence, et ils parurent consulter l'horizon en flairant l'air à plusieurs reprises. Ils avaient, suivant leur expression, senti le voisinage de l'ennemi. Après avoir parcouru l'arène pendant quelques minutes en rampant à plat ventre comme des couleuvres et en avançant avec beaucoup de précautions, le principal chef poussa un hurlement épouvantable, auquel les autres firent chorus; et, se précipitant dans la foule des spectateurs en brandissant son casse-tête, il saisit un jeune homme à l'air hébété, le jeta sur son épaule, rentra dans le cercle que fermèrent aussitôt ses compagnons, l'étendit le visage contre terre, et lui posant le genou sur les reins, il fit mine de lui lever la chevelure. Le retournant ensuite brusquement, il parut lui ouvrir la poitrine avec son tomahawk, et en recueillir du sang avec sa main qu'il porta à sa bouche, comme s'il eût voulu s'en abreuver, en poussant des hurlements féroces.

Les spectateurs éloignés crurent pendant un instant que la scène avait tourné au tragique, quand l'Indien, sautant sur ses pieds, poussa un cri de triomphe en agitant au-dessus de sa tête une vraie chevelure humaine teinte de vermillon, qu'il avait tirée adroitement de sa ceinture; tandis que les assistants les plus rapprochés du théâtre où se jouait le drame, s'écrièrent, en riant aux éclats:

— Sauve-toi, mon petit *Pitre* (Pierre)! les *canaouas* vont t'écorcher comme une anguille!

Le petit Pitre ne se le fit pas dire deux fois; il s'élança parmi la foule, qui lui livrait passage, et prit sa course à toutes jambes le long de la rue de la Fabrique, aux acclamations joyeuses du peuple, qui criait: «Sauve-toi, mon petit *Pitre*!»

Les sauvages, après avoir dansé pendant longtemps, en poussant des cris de joie qui nous semblaient être les hurlements d'autant de démons que Satan, d'humeur accostable, avait déchaînés ce jour-là, finirent par se disperser, et, sur la brune, la ville retomba dans son calme habituel: ceux des aborigènes qui n'étaient pas trop ivres retournèrent à la Pointe-Lévis, tandis que ceux qui avaient succombé dans le long combat qu'ils avaient livré au *lom* (rum) dormirent paisiblememt sur le sein de leur seconde mère, la terre, dans tous les coins disponibles de la haute et de la basse ville de Québec.

Deux ans après la scène burlesque que je viens de peindre, je fus témoin d'un spectacle sanglant qui impressionna cruellement toute la cité de Québec. Le théâtre était le même; mais les acteurs, au lieu d'être les Peaux-rouges, étaient les Visages-pâles. Il s'agissait de David McLane, condamné à mort pour haute trahison[8].

Le gouvernement, peu confiant dans la loyauté dont les Canadiens français avaient fait preuve pendant la guerre de 1775, voulut frapper le peuple de stupeur par les apprêts du supplice. On entendit dès le matin le bruit des pièces d'artillerie que

l'on transportait sur la place de l'exécution en dehors de la porte Saint-Jean, et de forts détachements de soldats armés parcoururent les rues. C'était bien une parodie du supplice de l'infortuné Louis XVI[9], faite en pure perte.

J'ai vu conduire McLane sur la place de l'exécution: il était assis le dos tourné au cheval sur une *traîne* dont les lisses grinçaient sur la terre et les cailloux. Une hache et un billot étaient sur le devant de la voiture. Il regardait les spectateurs d'un air calme et assuré, mais sans forfanterie. C'était un homme d'une haute stature et d'une beauté remarquable. J'entendais les femmes du peuple s'écrier en déplorant son sort:

— Ah! si c'était comme du temps passé, ce bel homme ne mourrait pas! il ne manquerait pas de filles qui consentiraient à l'épouser pour lui sauver la vie!

Et, plusieurs jours même après le supplice, elles tenaient le même langage.

Cette croyance, répandue alors parmi le bas peuple, venait, je suppose, de ce que des prisonniers français, condamnés au bûcher par les sauvages, avaient dû la vie à des femmes indiennes qui les avaient épousés.

La sentence de McLane ne fut pourtant pas exécutée dans toute son horreur. J'ai tout vu, de mes yeux vu: un grand écolier, nommé Boudrault, me soulevait de temps à autre dans ses bras, afin que je ne perdisse rien de cette dégoûtante boucherie. Le vieux Dr Duvert était près de nous; il tira sa montre aussitôt que Ward, le bourreau[10], renversa l'échelle sur laquelle McLane, la corde au cou et attachée au haut de la potence, était étendu sur le dos; le corps lancé de côté par cette brusque action, frappa un des poteaux de la potence, et demeura ensuite stationnaire, après quelques faibles oscillations.

«Il est bien mort», dit le Dr Duvert, lorsque le bourreau coupa la corde à l'expiration de vingt-cinq minutes; «il est bien mort: il ne sentira pas toutes les cruautés qu'on va lui faire

maintenant!» Chacun était sous l'impression que la sentence allait être exécutée dans toute sa rigueur; que la victime éventrée vivante verrait brûler ses entrailles! mais, non: le malheureux était bien mort quand Ward lui ouvrit le ventre, en tira le cœur et les entrailles qu'il brûla sur un réchaud, et qu'il lui coupa la tête pour la montrer toute sanglante au peuple.

Les spectateurs les plus près de la potence rapportèrent que le bourreau refusa de passer outre après la pendaison, alléguant «qu'il était bourreau, mais qu'il n'était pas boucher», et que ce ne fut qu'à grands renforts de guinées que le shérif réussit à lui faire exécuter toute la sentence; qu'à chaque nouvel acte de ce drame sanglant, il devenait de plus en plus exigeant. Toujours est-il que le sieur Ward devint après cela un personnage très-important: il ne sortait dans la rue qu'en bas de soie, coiffé d'un chapeau tricorne et l'épée au côté. Deux montres, l'une dans le gousset de sa culotte, et l'autre, pendue à son cou avec une chaîne d'argent, complétaient sa toilette.

Je ne puis m'empêcher, en me séparant de cet exécuteur des hautes œuvres, de rapporter un fait dont je n'ai jamais pu me rendre compte. À mon arrivée à Québec, vers l'âge de neuf ans, pour aller à l'école, on semblait regretter un *bon* bourreau nommé Bob; c'était un nègre dont tout le monde faisait des éloges. Cet Éthiopien aurait dû inspirer l'horreur qu'on éprouve pour les gens de son métier; mais, tout au contraire, Bob entrait dans les maisons comme les autres citoyens, jouissait d'un caractère d'honnêteté à toute épreuve, faisait les commissions, et tout le monde l'aimait. Il y avait, autant que je puis me souvenir, quelque chose de bien touchant dans l'histoire de Bob: il était victime de la fatalité, qui l'avait fait exécuteur des hautes œuvres à son corps défendant. Il versait des larmes quand il s'acquittait de sa cruelle besogne. Je ne sais pourquoi ma mémoire, si tenace pour tout ce que j'ai vu et entendu pendant ma plus tendre enfance, me fait

défaut, quand il s'agit d'expliquer la cause de cette sympathie dont Bob était l'objet.

Mais je reviens à McLane. Un spectacle semblable ne pouvait manquer d'impressionner vivement un enfant de mon âge; aussi ai-je beaucoup réfléchi sur le sort de cet homme qu'une partie de la population considérait comme ayant été sacrifié à la politique du jour. J'ai fait bien des recherches pour m'assurer de son plus ou moins de culpabilité. Je pourrais dire beaucoup de choses sur ce sujet; mais je me tairai. Qu'il me suffise d'ajouter que si, maintenant, un Yankee vantard proclamait à tout venant, qu'avec cinq cents hommes de bonne volonté, armés de bâtons durcis au feu, il se ferait fort de prendre la ville de Québec, les jeunes gens s'empresseraient autour de lui *to humour him*, pour l'encourager à parler, lui feraient boire du champagne, et en riraient aux éclats sans que le gouvernement songeât à l'éventrer.

On a prétendu que McLane était un émissaire du gouvernement français; je n'en crois rien pour ma part: la République française, aux prises avec toutes les puissances de l'Europe, avait alors trop de besogne sur les bras pour s'occuper d'une petite colonie contenant quelques millions d'arpents de neige[11], suivant une expression peu flatteuse pour nous.

La politique de nos autorités, à cette époque, était soupçonneuse et partant cruelle. On croyait voir partout des émissaires du gouvernement français. Deux Canadiens furent alors expulsés du pays: leur crime était d'avoir été à la Martinique, je crois, dans un navire américain, pour terminer quelques affaires de commerce: on leur fit la grâce d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants.

Je fis la rencontre dans un hôtel d'Albany, en l'année 1818, d'un vieillard qui vint passer la soirée dans un salon où nous étions réunis. Il avait bien, certainement, la tournure d'un Yankee, mais, quoiqu'il parlât leur langue avec facilité, je m'aperçus aussitôt qu'il avait l'accent français: et comme un Français

s'empresse toujours de répondre à une demande polie (soit dit sans offenser d'autres nations moins civilisées), j'abordai franchement la question, et je lui demandai s'il était Français?

— Certainement, me dit-il; et je suppose que vous êtes un compatriote?

— Mais quelque chose en approchant, répliquai-je: je suis d'origine française et citoyen de la ville de Québec.

— Ah! la cité de Québec! fit-il, me rappelle de bien douloureux souvenirs! J'ai été incarcéré pendant l'espace de deux ans dans l'enceinte de ses murs, et je veux être pendu comme un chien si je sais, même aujourd'hui, quel crime j'avais commis. C'était, il est vrai, au début de la Révolution française, la République était en guerre avec l'Angleterre; mais, étant sujet américain naturalisé depuis longtemps, je crus pouvoir sans crainte visiter le Canada avec mes marchandises. On m'empoigna néanmoins aussitôt que j'eus franchi la frontière, et je fus enfermé dans le couvent des Récollets à Québec, dont une partie servait alors de prison d'État.

— Vous étiez, lui dis-je, en bonne voie de faire pénitence dans ce saint asile.

— Oh oui! répliqua-t-il, j'en fis une rude pénitence. Je fus longtemps au secret ne pouvant communiquer avec personne, et j'aurais encore beaucoup plus souffert sans la sympathie des âmes charitables qui m'envoyaient des douceurs et du linge pour me changer.

— Mais, lui dit mon ami feu monsieur Robert Christie mon compagnon de voyage, vous deviez vous prévaloir de votre titre de citoyen américain?

— C'est ce que je fis, parbleu! répliqua le vieillard; je produisis mes lettres de naturalisation qui étaient en règle, mais tout fut inutile. On me retint comme émissaire du gouvernement français. Je n'étais pourtant guère pressé de m'occuper de ses affaires! Tandis que mes compatriotes s'égorgeaient comme

des sauvages, j'étais trop heureux de vivre tranquillement ici, sous un gouvernement de mon choix. N'importe; à l'expiration de deux ans de captivité, on me mit à la porte, et l'on poussa même la politesse jusqu'à me faire reconduire à la frontière sous bonne escorte. On aurait pu s'en épargner les frais: je ne demandais pas mieux que de fuir cette terre inhospitalière, en jurant de n'y jamais remettre les pieds.

Nous l'invitâmes à souper, et il nous raconta maintes anecdotes divertissantes sur les divers personnages, et les autorités de Québec pendant sa réclusion; anecdotes que je me donnerai bien garde de répéter, car il n'épargnait guère son prochain. À notre grande surprise, il avait connu tout le monde, rapportait les faibles de celui-ci, les ridicules et les vices de celui-là, assaisonnant le tout de récits d'aventures assez scandaleuses, dont j'ignorais même une partie, et qui se trouvèrent, après information, être véritables.

Je lui parlai de ma famille et il me nomma quatre de mes oncles. Il narrait avec beaucoup de bonheur; et, s'il déversait le sarcasme à pleines mains sur ceux qui l'avaient maltraité, il parlait avec la plus vive reconnaissance de ceux dont il avait eu à se louer.

J'oubliais de dire que les premières paroles qu'il proféra lorsqu'il sut que j'étais de Québec, furent celles-ci:

— Madame LaBadie est-elle encore vivante?

Et il se répandit ensuite en éloges sur cette bonne et charitable femme à laquelle il avait tant d'obligations, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

(*b*) J'ai dit et fait même bien des bêtises pendant le cours de ma longue vie; mais Baron m'a corrigé depuis soixante ans d'en répéter une qui s'est propagée de génération en génération jusqu'à nos jours: c'est autant de gagné.

Le pont de la Pointe-Lévis avait pris à vive et fine glace pendant la nuit; mais les canotiers l'avaient néanmoins traversé

avec leurs canots en l'endommageant un peu. Baron, qui avait son franc parler, était au débarcadère de la basse ville, entouré d'un groupe d'hommes considérable.

— Eh bien, maître Baron, dit un citadin, voilà le pont pris malgré vos efforts pour l'en empêcher.

— Il n'y a que les gens de la ville assez simples, répliqua Baron, pour croire de telles bêtises! nous traversons le pont avec nos canots, bande d'innocents, quand la glace est faible, crainte d'accident pour nos pratiques qui ne peuvent attendre qu'elle soit plus ferme. Vos imbéciles de la citadelle tirent le canon pour nous disperser, quand ils nous voient de grand matin occupés à préparer des chemins pour descendre nos canots ou pour d'autres objets. Nous ne sommes ordinairement qu'une poignée d'hommes; mais vous autres qui êtes si fins, mettez-vous donc à l'œuvre, cinq, dix et même vingt mille hommes, et nous verrons si vous le ferez déraper!

Baron avait bien raison: j'ai vu des cinquantaines d'hommes travailler des journées entières pour faire avancer d'un demi-arpent des goélettes prises dans des glaces formées pendant une seule nuit, sur de bien petites rivières.

CHAPITRE TROISIÈME.

(*a*) J'avais vingt ans[12] lorsque je rendis visite à la prétendue sorcière de Beaumont. Je retournais de Saint-Jean-Port-Joli à Québec, après un court voyage chez mes parents. Mon père m'avait donné, à cause de mes péchés, je crois, un de ses censitaires pour charretier: c'était un habitant très à l'aise, mais qui lui devait une quinzaine d'années d'arrérages de cens et rentes[13]. Mon père, ainsi que mon grand-père, avaient pour principe de ne jamais poursuivre les censitaires: ils attendaient patiemment! c'est un mal de famille. Mon conducteur de voiture était très-reconnaissant, à ce qu'il paraît, de cette indulgence! C'était un de ces hâbleurs insolents, bavard impitoyable, comme

on en rencontre quelquefois dans nos paroisses de la Côte du Sud, et qui descendent presque tous de la même souche. Obligé, en rechignant, de s'acquitter envers le père d'une dette légitimement due, il s'en dédommageait amplement sur le fils par une avalanche de sarcasmes grossiers, de bas quolibets, à l'adresse des curés, des seigneurs, des messieurs qu'il gratifiait à n'en plus finir du nom de dos blancs, d'habits à poches, etc.*

J'étais résigné à endurer ce supplice avec patience, sous l'impression qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour me planter là. Arrivé à la paroisse de Beaumont, il me parla de la mère Nolette, la femme savante, la sorcière qui connaissait le passé, le présent et l'avenir; le tout appuyé d'histoires merveilleuses de curés, de seigneurs, de dos blancs et d'habits à poches qu'elle avait *rembarrés*. Je lui dis à la fin que les gens d'éducation avaient l'avantage sur lui de ne pas croire de telles bêtises, et qu'elle n'avait *rembarré*, suivant son expression, que des imbéciles comme lui.

Ce fut de sa part un nouveau déluge de quolibets.

— Voulez-vous faire un marché avec moi? lui dis-je: nous allons arrêter chez votre sorcière: si je vous prouve qu'elle n'est pas plus sorcière que vous, ce qui n'est pas beaucoup dire, voulez-vous me promettre de ne plus me parler pendant le reste de la route?

— De tout mon cœur, me dit-il; mais prenez garde: je dois vous dire, sans vous faire de peine, qu'elle en a confondu de plus futés que vous.

— Soit, lui dis-je, nous verrons.

C'était bien un antre de sorcière que l'habitation de la mère Nolette; petite maison noire, basse, construite au pied d'une côte escarpée, et aussi vierge de chaux en dehors et en dedans que si le bois avec lequel elle avait été construite eût encore

* Le mot injurieux «dos blanc» venait probablement de la poudre que les messieurs portaient journellement, et qui blanchissait le collet de leurs habits.

poussé dans la forêt. Tout annonçait la pauvreté, sans être la misère absolue.

Nous conversâmes pendant un certain temps: c'eût été de ma part un grand manque aux usages des habitants de la campagne que de l'entretenir immédiatement du sujet de ma visite. La sorcière me parut une femme douce, simple et même bonasse: elle montra pourtant ensuite quelque sagacité en tirant mon horoscope.

Est-ce bien là, pensai-je, cette femme extraordinaire dont j'ai tant entendu parler? Est-ce bien cette sibylle dont les prédictions merveilleuses ont étonné mon enfance? C'était pourtant bien elle; et aujourd'hui même, après un laps d'au moins quarante ans qu'elle a passé de vie à trépas, son nom est encore aussi vivace dans nos campagnes de la Côte du Sud qu'il l'était lorsque je lui rendis visite, il y a plus d'un demi-siècle.

Je finis par lui dire que je désirais la consulter, ayant entendu parler d'elle comme d'une femme savante.

— Souhaitez-vous, fit-elle, m'entretenir privément, ou en présence de votre compagnon de voyage?

— En présence de monsieur, répondis-je.

Et je vois encore la figure triomphamment insolente de mon habitant.

La vieille nous fit passer dans une espèce de bouge obscur où elle alluma une chandelle de suif aussi jaune que du safran, s'assit près d'une table dont elle tira un jeu de cartes qui devait avoir servi à charmer les loisirs du malheureux Charles VI[14], tant il était vieux et tout rapetassé avec du fil jadis blanc; mais, alors, aussi noir que les cartes mêmes. Les figures étaient différentes de toutes celles que j'avais vues auparavant; et je n'en ai point vu de semblables depuis. Un grand chat noir, maigre, efflanqué, orné d'une queue longue et traînante, sortant, je ne sais d'où, fit alors son apparition. Après avoir fait un long détour en nous regardant avec ses yeux fauves et sournois, il sauta sur

les genoux de sa maîtresse. C'était bien la mise en scène d'un bon drame de sorcellerie; tout était prêt pour la conjuration. Mon compagnon me regardait en clignotant de l'œil; je compris... cela signifiait: enfoncé l'habit à poches!

J'avais eu soin de me placer en face de mon habitant, afin de pouvoir intercepter au besoin tout signe télégraphique entre la sorcière et lui.

— Que souhaitez-vous savoir? me dit la sibylle.

— Je suis parti d'Halifax, répondis-je, il y a plus d'un mois, et je suis très-inquiet de ma femme et de mes enfants!

La vieille remua les cartes, les étendit sur la table et me dit:

— Vous avez eu bien de la misère dans votre voyage!

— Ah! oui, la mère, lui dis-je; on en mange de la misère, quand on est réduit à faire souvent huit lieues par jour sur des raquettes, et que, pour se délasser le soir, on fait un trou dans la neige pour y passer la nuit; ça n'arrange pas un homme!

— Pauvre monsieur, dit la vieille, en me regardant d'un air de compassion.

Mon Jean-Baptiste*, commençant à trouver la chambre chaude, défit deux boutons de son capot qui lui serraient la gorge, et s'agita sur son siége.

— Mais il ne s'agit pas de ma misère, lui dis-je: elle est passée; je n'y pense plus. Donnez-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de ma femme et de mes enfants.

La sorcière rassembla les cartes, les mêla de nouveau, les étendit sur la table et s'écria:

— Oh! la jolie créature!

— Mais pas trop laide, fis-je en me rengorgeant.

Mon charretier, qui savait à quoi s'en tenir sur mon prétendu mariage, me lança un regard courroucé, et déboutonna son capot jusqu'à la ceinture, qu'il desserra. Il tenait à la réputation de la

* Nom que l'on donne souvent aux Canadiens français, mais surtout aux habitants.

sorcière, n'aimait pas à la voir mystifier, encore moins à passer pour un sot lui-même.

— Votre femme, continua la sibylle, se porte bien, bien, et a tout à souhait. Elle s'ennuie un peu, et attend avec hâte une lettre de vous qu'elle recevra bien vite.

— J'en suis bien aise, lui dis-je, car je lui ai écrit à la sortie du portage, et je craignais que ma lettre eût été perdue. Maintenant, mes enfants?

Elle fait un tour de cartes, et commence à compter.

— Un, deux... en me regardant attentivement.

— Eh oui, la mère, lui dis-je, deux enfants: un petit garçon et une petite fille.

Évidemment soulagée, elle s'écria de nouveau:

— Oh! les beaux petits anges! comme ils sont gaillards! Le plus jeune paraît pourtant tourmenté, mais ça ne sera rien: ce sont ses dents qui le font souffrir.

— Justement, la mère, lui dis-je.

Après l'avoir remerciée de ces bonnes nouvelles, je lui donnai une pièce blanche; prodigalité à laquelle elle ne s'attendait guère, son tarif étant de trois sous pour les pauvres et de six pour les gens riches.

— Partons, dit mon charretier.

— Oui: il fait pas mal chaud ici, répondis-je, d'un ton assez goguenard.

Une fois dehors, il lâcha un juron à s'ébranler toutes les dents, sauta dans sa carriole, et garda à ma grande satisfaction un silence obstiné jusqu'au passage de la Pointe-Lévis.

(*b*) Il y a deux moyens bien simples, suivant la tradition, de se soustraire aux espiègleries des feux follets les plus mal intentionnés. Le premier consiste à demander à celui qui intercepte votre route: quel quantième est Noël? Le sorcier, toujours peu au fait de notre calendrier, ne sait que répondre, et s'empresse de faire

la même question à son interlocuteur. Malheur alors au voyageur s'il hésite seulement à répondre catégoriquement! C'est un pauvre diable bien à plaindre entre les mains d'un sorcier aussi malfaisant!

Les enfants autrefois dans les campagnes ne manquaient pas de s'informer, aussitôt qu'ils commençaient à balbutier, du quantième de Noël, crainte de faire la rencontre d'un feu follet. Ceux qui avaient la mémoire ingrate faisaient la même question vingt fois par jour.

Le second moyen, encore plus infaillible que le premier, est de mettre en croix deux objets quelconques, que le feu follet, toujours mauvais chrétien, ne peut franchir.

Ceci me rappelle une anecdote connue dans ma jeunesse. Plusieurs jeunes gens, retournant chez eux, fort tard après une veillée, aperçurent tout à coup un feu follet qui, sortant d'un petit bois, venait à leur rencontre. Chacun s'empresse de mettre en croix au milieu du chemin tous les objets qu'il avait dans sa poche: couteaux, sacs à tabac, pipes, etc.; nos jeunes gens rebroussent ensuite chemin en se sauvant d'abord à toutes jambes. Ils se retournent néanmoins à une distance respectueuse, et aperçoivent le feu follet qui, après avoir voltigé longtemps autour des objets qu'ils avaient déposés, s'enfonçait de nouveau dans le bois, d'où il était sorti.

Il y eut alors une longue discussion entre les jeunes gens.

— Je ne demande pas mieux que de m'en retourner chez nous, disait Baptiste, si François veut passer le premier.

— Non! répondait François; passe, toi, José, qui es le plus vieux.

— Pas si fou! disait José: que Tintin (Augustin) nous donne l'exemple, et nous le suivrons.

Nos braves seraient encore probablement à la même place, si le Nestor de la bande n'eût proposé l'expédient de se tenir tous par la main, et d'avancer comme font les *soldares* en ligne de bataille. Cette proposition fut adoptée; mais, hélas! il ne restait

plus rien de leurs dépouilles! le feu follet avait tout emporté. Il est probable qu'un rusé farceur avait voulu hacher son tabac et fumer une pipe à leurs dépens.

CHAPITRE QUATRIÈME.

(*a*) Anachronisme: la Corriveau[15] ne fut exposée dans une cage de fer qu'après le 15 avril 1763, ainsi qu'il appert par un jugement d'une cour martiale en date de ce jour.

Trois ans après la conquête du pays, c'est-à-dire en 1763, un meurtre atroce eut lieu dans la paroisse de Saint-Valier, district de Québec; et, quoiqu'il se soit bientôt écoulé un siècle depuis ce tragique événement, le souvenir s'en est néanmoins conservé jusqu'à nos jours, entouré d'une foule de contes fantastiques, qui lui donnent tout le caractère d'une légende.

En novembre 1749, une femme du nom de Corriveau se maria à un cultivateur de Saint-Valier.

Après onze ans de mariage, cet homme mourut dans cette paroisse, le 27 avril 1760. Une vague rumeur se répandit alors que *La Corriveau* s'était défaite de son mari, en lui versant, tandis qu'il était endormi, du plomb fondu dans l'oreille.

On ne voit pas toutefois que la justice de l'époque ait fait aucune démarche pour établir la vérité ou la fausseté de cette accusation; et trois mois après le décès de son premier mari, *La Corriveau* se remariait en secondes noces, le 20 juillet 1760, à Louis Dodier, aussi cultivateur de Saint-Valier.

Après avoir vécu ensemble pendant trois ans, la tradition s'accorde à dire que, sur la fin du mois de janvier 1763, *La Corriveau*, profitant du moment où son mari était plongé dans un profond sommeil, lui brisa le crâne, en le frappant à plusieurs reprises avec un *broc* (espèce de pioche à trois fourchons). Pour cacher son crime, elle traîna le cadavre dans l'écurie, et le plaça en arrière d'un cheval, afin de faire croire que les blessures, infligées

par le *broc*, provenaient des ruades de l'animal. *La Corriveau* fut, en conséquence, accusée du meurtre conjointement avec son père.

Le pays étant encore à cette époque sous le régime militaire, ce fut devant une cour martiale que le procès eut lieu.

La malheureuse Corriveau exerçait une telle influence sur son père (Joseph Corriveau), que le vieillard se laissa conduire jusqu'à s'avouer coupable de ce meurtre: sur cet aveu, il fut condamné à être pendu; ainsi que le constate la pièce suivante extraite d'un document militaire, propriété de la famille Nearn, de La Malbaie.

QUEBEC, 10th April, 1763.

GENERAL ORDER.

«The Court Martial, whereof Lieutenant Colonel Morris was president, having tried Joseph Corriveau and Marie Josephte Corriveau, canadians, for the murder of Louis Dodier, as also Isabelle Sylvain, a canadian, for perjury on the same trial. The Governor doth ratify and confirm the following sentence: That Joseph Corriveau having been found guilty of the charge brought against him, he is therefore adjudged to be hung for the same.

The Court is likewise of opinion that Marie Josephte Corriveau, his daughter and widow of the late Dodier, is guilty of knowing of the said murder, and doth therefore adjudge her to receive sixty lashes, with a cat o'nine tails on her bare back, at three different places, viz: under the gallows, upon the market place of Quebec and in the parish of St. Valier; twenty lashes at each place, and to be branded in the left hand with the letter M.

The Court doth also adjudge Isabelle Sylvain to receive sixty lashes with a cat o'nine tails on her bare back, in the same manner and at the same time and places as Marie Josephte Corriveau, and to be branded in the left hand with the letter P.»

[*Traduction*]

Québec, 10 avril 1763.

ORDRE GÉNÉRAL.

«La Cour martiale, dont le lieutenant-colonel Morris était président, ayant entendu le procès de Joseph Corriveau et de Marie Josephte Corriveau, canadiens, accusés du meurtre de Louis Dodier, et le procès d'Isabelle Sylvain, canadienne, accusée de parjure dans la même affaire; le gouverneur ratifie et confirme les sentences suivantes: Joseph Corriveau, ayant été trouvé coupable du crime imputé à sa charge, est en conséquence condamné à être pendu.

La Cour est aussi d'opinion que Marie Josephte Corriveau, sa fille, veuve de feu Dodier, est coupable d'avoir connu avant le fait le même meurtre, et la condamne, en conséquence, à recevoir soixante coups de fouet à neuf branches sur le dos nu, à trois différents endroits, savoir: sous la potence, sur la place du marché de Québec et dans la paroisse de Saint-Valier, vingt coups à chaque endroit, et à être marquée d'un fer rouge à la main gauche avec la lettre M.

La Cour condamne aussi Isabelle Sylvain à recevoir soixante coups de fouet à neuf branches sur le dos nu, de la même manière, temps et places que ladite Josephte Corriveau, et à être marquée d'un fer rouge à la main gauche avec la lettre P.»

Heureusement ces sentences ne furent point exécutées, et voici comment le véritable état de la cause fut connu.

Le malheureux Corriveau, décidé à mourir pour sa fille, fit venir le père Glapion, alors supérieur des Jésuites à Québec, pour se préparer à la mort.

À la suite de sa confession, le condamné demanda à communiquer avec les autorités. Il dit alors qu'il ne lui était pas permis consciencieusement d'accepter la mort, dans de pareilles circonstances, parce qu'il n'était pas coupable du meurtre qu'on

lui imputait. Il donna ensuite aux autorités les moyens d'arriver à la vérité et d'exonérer Isabelle Sylvain du crime supposé de parjure, dont elle était innocente.

À la suite des procédés ordinaires, l'ordre suivant fut émané:

QUEBEC, 15th April, 1763.

GENERAL ORDER.

«The Court Martial, whereof Lieutenant Col. Morris was president, is dissolved.

The General Court Martial having tried Mary Josephte Corriveau, for the murder of her husband Dodier, the Court finding her guilty. The Governor (Murray) doth ratify and confirm the following sentence: — That Marie Josephte Corriveau do suffer death for the same, and her body to be hung in chains wherever the Governor shall think fit.»

(Signed,) THOMAS MILLS,

T. Major.

(*Traduction*)

Québec, 15 avril 1763.

ORDRE GÉNÉRAL.

«La Cour martiale, dont le lieutenant-colonel Morris était président, est dissoute.

La Cour Martiale Générale ayant fait le procès de Marie Josephte Corriveau, accusée du meurtre de son mari Dodier, l'a trouvée coupable. Le Gouverneur (Murray) ratifie et confirme la sentence suivante: — Marie-Josephte Corriveau sera mise à mort pour ce crime, et son corps sera suspendu dans les chaînes, à l'endroit que le gouverneur croira devoir désigner.»

(Signé) THOMAS MILLS,

Major de ville.

Conformément à cette sentence, Marie-Josephte Corriveau fut pendue, près des plaines d'Abraham, à l'endroit appelé les buttes à Nepveu, lieu ordinaire des exécutions, autrefois.

Son cadavre fut mis dans une cage de fer, et cette cage fut accrochée à un poteau, à la fourche des quatre chemins qui se croisent dans la Pointe-Lévis, près de l'endroit où est aujourd'hui le monument de tempérance, — à environ douze arpents à l'ouest de l'église, et à un arpent du chemin.

Les habitants de la Pointe-Lévis, peu réjouis de ce spectacle, demandèrent aux autorités de faire enlever cette cage, dont la vue, le bruit et les apparitions nocturnes tourmentaient les femmes et les enfants. Comme on n'en fit rien, quelques hardis jeunes gens allèrent décrocher, pendant la nuit, *La Corriveau* avec sa cage, et allèrent la déposer dans la terre à un bout du cimetière, en dehors de l'enclos.

Cette disparition mystérieuse, et les récits de ceux qui avaient entendu, la nuit, grincer les crochets de fer de la cage et cliqueter les ossements, ont fait passer *La Corriveau* dans le domaine de la légende.

Après l'incendie de l'église de la Pointe-Lévis, en 1830, on agrandit le cimetière; ce fut ainsi que la cage s'y trouva renfermée, et qu'elle y fut retrouvée, en 1850, par le fossoyeur. La cage, qui ne contenait plus que l'os d'une jambe, était construite de gros fer feuillard. Elle imitait la forme humaine, ayant des bras et des jambes, et une boîte ronde pour la tête. Elle était bien conservée et fut déposée dans les caveaux de la sacristie. Cette cage fut enlevée secrètement, quelque temps après, et exposée comme curiosité à Québec, puis vendue au Musée Barnum, à New York, où on doit encore la voir.

CHAPITRE CINQUIÈME.

(*a*) Un îlot, dont il existe encore quelques restes, mais plus près du moulin à scie, couronnait le sommet de la chute de Saint-Thomas, pendant mon enfance. On l'abordait quand les eaux étaient basses, soit en passant sur la chaussée même du moulin, soit en traversant dans un petit canot les eaux profondes de l'écluse. Pendant les fréquentes visites que ma famille faisait au seigneur Jean-Baptiste Couillard de L'Épinay, son fils et moi faisions des excursions fréquentes sur l'îlot, où nous avions construit une petite cabane avec les branches de cèdre et de sapin dont il était encore couvert, malgré les ravages fréquents des débâcles du printemps.

Mon jeune ami demanda un jour à son père de lui céder ce petit domaine, dont il avait même déjà pris possession.

— Volontiers, lui dit son père, qui était un savant en *us*; mais quel nom lui donnerons-nous? Attends un peu, et choisis toi-même.

Et il commença alors à faire une nomenclature de toutes les îles connues, je crois, des anciens Grecs et des anciens Romains, et le fils de lui dire:

— Non! non! Il y a une heure que je m'égosille à vous crier que je veux l'appeler «l'îlot au petit Couillard».

On fut aux voix; et toute la société prit part pour l'enfant, malgré les réclamations du père désolé de ne pouvoir lui donner un nom scientifique.

Toute la société se transporta l'après-midi sur «l'îlot au petit Couillard,» où une excellente collation l'attendait; et mon jeune ami prit possession de son domaine.

Ô le plus ancien et le plus constant de mes amis! tu m'as abandonné sur cette terre de douleurs, après une amitié sans nuage de plus d'un demi-siècle, pour habiter un lieu de repos. Car toi aussi, ô le plus vertueux des hommes que j'ai connus! tu

as bu la coupe amère des tribulations! tu as vu passer le domaine de tes aïeux entre les mains de l'étranger! Et lorsque tu es descendu dans le tombeau, tu n'as emporté avec toi, de toutes tes vastes possessions, de l'îlot même que tu affectionnais pendant ton enfance, que la poignée de terre que le fossoyeur et tes amis ont jetée sur ton cercueil!

CHAPITRE SIXIÈME.

(*a*) Quelques personnes m'ont demandé si mon vieux pasteur n'était pas le type d'un ancien curé de la paroisse de Saint-Thomas, qui, lui aussi, avait baptisé et marié tous ses paroissiens, dont il avait enterré trois générations. Oh, oui! c'est bien le modèle que j'avais sous les yeux en écrivant «La débâcle.» J'ai beaucoup connu le respectable monsieur Verrault[16], depuis mon enfance jusqu'à sa mort. C'était un prêtre d'un zèle inextinguible, mais aussi indulgent pour les autres qu'il était sévère pour lui-même. Il aimait la société, et se dépouillait, dans ses rapports avec elle, de la rigidité nécessaire au ministre des autels, quand il exerce ses fonctions. Ce n'était plus alors que le vieillard gai et aimable, se livrant avec entrain aux charmes de la causerie.

La mansuétude du saint homme fut mise un jour à une rude épreuve, à un souper, chez le seigneur du lieu.

J'ai déjà dit, dans une note précédente, que le seigneur Couillard, père de mon ami le docteur Couillard[17], si avantageusement connu dans le district de Québec, était un savant en *us*: il parlait les langues latine, anglaise et allemande avec autant de facilité que la sienne propre. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'il serait devenu, sans doute, un linguiste distingué en Europe, où il aurait eu la facilité d'étudier plusieurs idiomes des nations étrangères. Un régiment de troupes allemandes était stationné à Saint-Thomas; monsieur Couillard fit la connaissance des officiers, et au bout de trois mois parlait l'allemand aussi bien qu'eux. Mais grand fut son

désespoir, après le départ de ses nouveaux amis, de n'avoir personne pour converser dans une langue qu'il affectionnait.

Il apprend, le jour même du souper dont j'ai parlé plus haut, qu'un docteur allemand, arrivé de la veille, avait élu domicile dans le village de Saint-Thomas. Quelle bonne fortune pour lui! Il se rappelle les moments agréables qu'il avait passés peu d'années auparavant dans la société du docteur Oliva[18], marié à sa cousine germaine, médecin aussi distingué dans sa profession que par ses vastes connaissances littéraires: sans doute que tous les docteurs allemands doivent se ressembler, à peu de chose près. Il se rend aussitôt chez l'étranger, qui lui fait l'accueil le plus aimable. Ils conversent tous deux en allemand pendant deux heures, à se disloquer la mâchoire; et monsieur Couillard finit par l'inviter à souper pour le soir même.

On allait se mettre à table, lorsque le nouveau docteur arriva *half seas over*, c'est-à-dire à moitié ivre. Le malheureux n'avait, je crois, appris de la langue française qu'un vocabulaire de tous les jurons, en usage chez la canaille canadienne, qu'il débitait avec une verve impitoyable. Le pauvre prêtre, assis entre ma mère et la dame de la maison qui présidait à sa table, s'écriait à chaque instant:

— Dites donc un peu! (cette locution lui était habituelle) dites donc un peu, mesdames, que le bon Dieu est offensé par un homme comme celui-là!

Tout le monde était consterné; madame Couillard lançait des œillades peu bienveillantes à son érudit époux: ces œillades voulaient dire sans doute: «Où as-tu pêché cet animal-là?» Monsieur Couillard faisait l'impossible pour détourner la conversation entièrement au profit de la langue allemande, mais si les oreilles du saint curé se reposaient tant soit peu, le diable n'y perdait rien, car le docteur devait jurer encore davantage, en se servant de sa langue vernaculaire; autant qu'on en pouvait

juger par les grimaces que faisait son interlocuteur, qui était très-pieux.

Le seigneur Couillard finit enfin par où il aurait dû commencer: il dit quelques mots à l'oreille d'un des servants, et, quelques minutes après, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte du manoir. Un garçon de ferme entra d'un air effaré, en disant qu'on était venu chercher le docteur pour une femme qui se mourait. Les adieux de l'Esculape furent des plus touchants; il était complètement ivre, et secoua, les larmes aux yeux, pendant au moins cinq minutes, la main de son généreux amphytrion, sans pouvoir s'en détacher.

Le saint homme de prêtre, très-soulagé après le départ de ce malencontreux convive, s'écria:

— Dites donc un peu, mes amis, que le bon Dieu a été offensé par cet homme-là.

Il reprit ensuite sa bonne humeur ordinaire, abandonnant pour le quart d'heure le *schlinderlitche* à son malheureux sort.

Il est inutile de dire que tout rapport cessa dès ce jour entre le cher docteur et la bonne société, pendant le peu de temps qu'il résida dans la paroisse.

Je me permettrai de consigner une autre anecdote, tant j'aime à parler de mes anciens amis. Mon père, sachant que son ami, le même monsieur Couillard, était arrivé à Québec, se rend aussitôt à l'hôtel où il pensionnait pour lui rendre visite; il demande à un domestique allemand de le conduire à la chambre qu'occupait le monsieur canadien.

— Ché n'ai pas connaître de monchire canadien, dit le domestique, il être ichi trois Anclais et une monchire allemand, ché lui être une cran pel homme plond, avec des cros chieux pleus et peaucoup crandement des couleurs au fisage.

C'était bien le signalement du cher seigneur; et mon père, sachant que son ami parlait l'allemand, pensa que le domestique

l'avait pris pour un compatriote; et il lui dit que c'était le monsieur qu'il désirait voir, mais qu'il était Canadien.

— Ché lui il être allemande, fit le domestique, il me l'a dit lui-même; ché lui barlé mieux que moi mon langue. Ché lui barlé moi de l'Allemagne et du crand Frieds (Grand Frédéric[19]) qui me l'afait fait donner peaucoup crandement de schlag, quand moi l'être soldat.

Mon père, entendant rire au haut de l'escalier, aperçut son ami qui lui criait de monter à sa chambre.

— Quel diable t'a possédé, dit mon père, de te faire passer ici pour un Allemand?

— Ce n'est pas moi, répliqua monsieur Couillard en montrant le domestique, c'est lui qui a voulu absolument que je fusse son compatriote; j'ai accepté bravement mon rôle, et je m'en suis, je t'assure, très-bien trouvé; il est aux petits soins avec moi.

Cher monsieur Couillard! l'ami d'enfance de mon père, comme son fils était le mien, je lui ai fermé les yeux, il y a cinquante-six ans, dans la rue de la cité de Québec qui porte son nom!

Il tomba malade, à son retour de Montréal, dans une maison de pension, et ne put être transporté chez lui. Tel père, tel fils; ce sont les deux meilleurs hommes et les deux hommes les plus vertueux que j'aie connus.

Monseigneur Plessis[20], son ancien compagnon de classe, venait le voir fréquemment pendant sa maladie; et leurs longues conversations étaient toujours en latin, langue que tous deux affectionnaient.

Je ne puis passer sous silence le fait suivant que nous ne pûmes expliquer. J'avais constamment veillé monsieur Couillard, avec son fils, pendant sa maladie; et, la nuit qu'il mourut, j'étais encore auprès de lui avec son fils et feu M. Robert Christie[21], notre ami. Lorsque le moribond fut à l'agonie, je courus chez son confesseur, monsieur Doucet[22],

alors curé de Québec; il vint lui-même m'ouvrir la porte du presbytère en me disant:

— Fâché de t'avoir fait attendre.

— Comment! répliquai-je; j'arrive à l'instant même.

— Mon domestique, fit-il, est pourtant venu m'éveiller, il y a environ un quart d'heure, en me disant de me dépêcher, que monsieur Couillard se mourait.

Était-ce une hallucination produite par l'inquiétude qu'éprouvait le prêtre sur l'état alarmant d'un malade qu'il chérissait? Était-ce l'ange de la mort, faisant sa ronde nocturne, qui s'arrêta au chevet du zélé serviteur du Très-Haut pour lui envoyer une dernière consolation qu'il implorait? Sa mission funèbre ne fut guère interrompue; car, à ces mots sublimes prononcés par le prêtre: «Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu Tout-Puissant qui vous a créée!» cette belle âme s'envola au ciel sur les ailes du messager de Jéhovah!

(*b*) Cette note peut être utile à plusieurs personnes dans certaines circonstances critiques.

Je puis affirmer que la population mâle de la cité de Québec, à quelque exception près, savait nager, il y a soixante ans. Quand la marée était haute le soir pendant la belle saison, les grèves étaient couvertes de baigneurs depuis le quai de la Reine, maintenant le quai Napoléon, jusqu'aux quais construits récemment sur la rivière Saint-Charles, à l'extrémité ouest du Palais. Quant à nous, enfants, nous passions une partie de la journée dans l'eau, comme de petits canards. L'art de la natation était d'ailleurs alors très-simplifié: voici ma première et dernière leçon.

J'avais près de neuf ans, et je commençais à barboter très-joliment au bord de l'eau, en imitant les grenouilles, sans résultat notable. La raison en était bien simple: le volume d'eau n'était pas suffisant pour me faire flotter.

Je sortais un jour de l'école, à quatre heures de relevée, lorsque j'entendis, dans la rue de la Fabrique, la voix d'un gamin en chef qui s'égosillait à crier: *cook! cook!* C'était un cri de ralliement, dont il m'est difficile de tracer l'origine; perte très-sérieuse, je l'avoue, pour la génération actuelle. Si j'osais néanmoins émettre une opinion sur une question aussi importante, je crois que ce cri venait d'un jeu introduit par les enfants anglais, et que voici: un de nous, élu roi par acclamation, pendant une belle soirée de l'été, s'asseyait majestueusement, disons, sur les marches de l'église des Récollets, remplacée par le Palais de Justice actuel; et de là envoyait ses sujets à tels postes qu'il lui plaisait d'assigner aux coins des rues adjacentes; mais à l'encontre des potentats de tous les pays du monde, il agissait, généralement, avec assez d'équité pour que les plus grands se trouvassent les plus éloignés de son trône. Il y avait quelquefois peut-être de la partialité; mais quel souverain, ou même quel gouvernement constitutionnel, peut se flatter d'en être exempt?

Chacun était au poste à lui assigné; le roi criait à s'époumonner: *a tanta! a tanta! bétri cook!* et chacun d'accourir à qui mieux mieux; le dernier arrivé était passible d'une amende assez arbitraire.

Le lecteur, je suppose, n'est guère plus savant qu'il l'était avant cet exposé: je vais lui venir en aide. Bien peu de Canadiens français parlaient l'anglais à cette époque; et ceux qui s'en mêlaient massacraient sans pitié la langue de sa Majesté Britannique, tandis que les enfants anglais étant peu nombreux parlaient le français aussi bien, ou aussi mal que nous. Je dois supposer que ce que nous prononcions *bétri cook* devait être *Pastry cook*, pâtissier: artiste si apprécié de tout temps du jeune âge. Quant aux deux mots *a tanta*, c'était peut-être notre manière de prononcer *attend all*, rendez-vous tous: nous en étions bien capables.

Mais revenons à nos moutons. J'avais à peine rejoint mon premier ami, qu'un autre petit polisson, qui faisait rouler, à

force de coups de bâton, un cercle de barrique aussi haut que lui et orné intérieurement de tous les morceaux de fer-blanc qu'il avait pu y clouer, répondit à l'appel en criant aussi *cook! cook!* Un troisième accourut ensuite en agitant entre ses doigts deux immenses os de bœuf, castagnettes peu coûteuses et très à la mode parmi ces messieurs. Celui-là criait: «Roule billot, la moelle et les os»: c'était un autre cri de ralliement. Comment me séparer d'une société si distinguée? j'étais bien, à la vérité, un peu confus, humilié même, de ne pouvoir faire ma partie dans ce charmant concert! D'abord, les instruments me manquaient, et je n'avais pas même acquis ce cri aigre, aigu, particulier aux gamins des villes, si difficile à imiter pour un petit campagnard récemment arrivé parmi eux. Mais ces messieurs, pleins d'indulgence, en considération des sous qu'ils me suçaient, ne se faisaient aucun scrupule de m'admettre dans leur aimable société.

J'avais, malheureusement, alors, mes coudées franches, étant en pension chez des étrangers; mon père et ma mère vivaient à la campagne, et j'évitais avec grand soin, dans mes escapades, ceux de mes parents qui demeuraient à Québec. Aussi étais-je, au bout de deux ans, maître passé dans l'art de jouer aux marbres et à la toupie, etc. La marraine, hélas! était le seul jeu dans lequel je montrais mon infériorité. Il fallait se déchausser pour bien faire circuler une pierre, en se balançant sur un seul pied, à travers un certain nombre de cercles tracés sur la terre; et ces messieurs, tant ceux qui marchaient assez souvent nu-pieds, que ceux qui ôtaient leurs souliers pour l'occasion, avaient un grand avantage sur moi en se servant, pour cette opération, des doigts des pieds avec autant de dextérité que des singes. Certaines habitudes aristocratiques, que j'avais contractées dans ma famille, m'empêchaient de me déchausser dans les rues! C'était être par trop orgueilleux!

J'avais donc fait beaucoup de progrès dans l'art de la gaminerie, mais peu dans mes études, quand mon père, qui appréciait

fort peu mes talents variés et estimables, me flanqua (c'était son expression quand il était de mauvaise humeur), me flanqua, dis-je, pensionnaire au séminaire de Québec. Je ne puis nier que j'y gagnai beaucoup; mais aussi notre bonne ville perdit un de ses polissons les plus accomplis.

Mais revenons encore une fois à mes précieux compagnons; car au train dont je vais, mon histoire sera éternelle, elle n'aura ni commencement, ni fin.

— Qu'allons-nous faire? cria le *roule billot* en agitant ses castagnettes.

— Nous baigner, répondit le gamin en chef.

Là-dessus, nous descendîmes la côte de Léry, à la course; et nous fûmes bien vite rendus sur la grève vis-à-vis de la rue Sault-au-matelot; la marée était haute et baignait le sommet d'un rocher élevé d'environ sept à huit pieds. Quelques minutes étaient à peine écoulées que mes trois amis se jouaient comme des dauphins dans les eaux fraîches du fleuve Saint-Laurent, tandis que, moi, j'étais resté triste, pensif et désolé, comme la fille du soleil après le départ d'Ulysse.

— Est-ce que tu ne te baignes pas? me crièrent les bienheureux dauphins.

— Je ne sais pas nager; répondis-je d'une voix lamentable.

— C'est égal, fit le principal gamin, que j'admirais beaucoup, jette-toi toujours à l'eau, innocent! imite la grenouille, et, si tu te noies, nous te sauverons.

Comment résister à une offre aussi gracieuse: «Si tu te noies, nous te sauverons?» Je fus irrésolu pendant une couple de minutes; le cœur me battait bien fort: j'avais un abîme à mes pieds! la honte l'emporta, et je m'élançai dans l'eau. À ma grande surprise, je nageai aussitôt avec autant de facilité que les autres. Je m'éloignai peu d'abord, comme le petit oiseau, qui, sortant de son nid, fait l'essai de ses ailes; et je remontai sur mon rocher. Ah! que le cœur me battait! mais c'était de joie

alors. Que j'étais fier! j'avais conquis un nouvel élément. Mes amis s'étaient éloignés; je jouis pendant un certain temps de ma victoire: et me jetant de nouveau à l'eau, j'allai bien vite les rejoindre au large. Il ne me manquait que la force musculaire pour traverser le Saint-Laurent.

Je ne conseille à personne de suivre mon exemple, à moins d'être assisté de puissants nageurs. Il est certain que je me serais infailliblement noyé, si ma bonne étoile me m'eût favorisé: qu'attendre, en effet, d'enfants de mon âge? il est même probable que la ville de Québec aurait eu aussi à regretter la perte d'un ou deux autres de ses gamins les plus turbulents.

L'art de nager ne s'oublie jamais; pourquoi? parce que tout dépend de la confiance que l'on a en soi-même, c'est la chose la plus simple: chacun pourrait nager, s'il conservait son sang-froid et se persuadait qu'il peut le faire. Le premier mouvement d'une personne qui tombe à l'eau par accident est, aussitôt qu'elle revient à la surface, de se renvoyer la tête en arrière pour respirer, ce qui la fait caler infailliblement. Qu'elle tienne au contraire son menton seulement à la surface de l'eau, qu'elle imite les mouvements de la grenouille, ou bien qu'elle batte l'eau alternativement des pieds et des mains à l'instar des quadrupèdes; et elle nagera aussitôt.

Si, lors du sinistre du vapeur le *Montréal*, brûlé il y a six ans, vis-à-vis du Cap-Rouge, et où tant de malheureux perdirent la vie, des personnes, conservant tout leur sang-froid, se fussent, après s'être dépouillées de leurs vêtements, précipitées sans crainte dans le fleuve, les pieds les premiers (car il est très-dangereux de frapper l'eau de la poitrine sans tomber même de bien haut, le coup étant presque aussi violent qu'une chute sur un plancher); si, dis-je, ces personnes eussent suivi la méthode que je viens d'indiquer, il est probable que vingt-cinq sur trente naufragés auraient réussi à sauver leur vie.

Il est très-dangereux, même pour un excellent nageur, de secourir une personne en danger de se noyer, sans les plus grandes précautions. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Je me promenais un jour sur les bords de la rivière Saint-Charles, près de l'ancien pont Dorchester, avec mon jeune frère, âgé de quinze ans; j'en avais vingt. Il faisait une chaleur étouffante du mois de juillet, et l'envie de nous baigner nous prit. Il est vrai que la marée était basse; mais une fosse longue et profonde, près des arches du pont, pouvait suppléer à cet inconvénient quant à moi; et j'en profitai aussitôt. Mon frère[23], élevé à la campagne, ne savait pas encore nager, et aurait bien voulu jouir aussi de la fraîcheur de l'eau, où je me jouais comme une pourcil[24].

J'eus alors l'imprudence de lui dire, sans autres instructions:

— Ne crains pas, viens avec moi, appuie seulement ta main sur mon épaule droite, nage de l'autre et des pieds, comme tu me vois faire; et tout ira bien.

Tout alla bien en effet pendant quelques minutes; mais, enfonçant à la fin dans l'eau, il fut saisi d'une frayeur subite, et il m'enlaça au cou de ses deux bras, tenant sa poitrine appuyée contre la mienne. Je ne perdis pourtant pas mon sang-froid dans ce moment critique, où toutes mes ressources de nageur étaient paralysées; je fis des efforts désespérés pour prendre terre: efforts inutiles! le poids de tout son corps, suspendu à mon cou, m'entraînait à chaque instant au fond de la fosse. Il me fallait, en outre, de toute nécessité, frapper le sable fortement de mes deux pieds pour venir respirer à la surface de l'eau, ce qui me faisait perdre bien du temps, en sorte que je n'avançais guère. Je me déterminai alors à rester au fond de l'eau, et en m'aidant des pieds et des mains, en saisissant les ajoncs et les pierres, d'essayer à sortir de la terrible fosse. Je faisais un peu plus de chemin; les secondes me paraissaient des siècles, lorsque j'entendis du bruit sur le rivage; je m'élançai hors de l'eau par un effort puissant, et je distinguai une voix qui criait: «Saisissez

la perche!» Je l'empoignai au hasard, et notre sauveur nous tira tous deux sur le sable. C'était un jeune homme qui, travaillant de l'autre côté de la rivière, aurait pu nous secourir dès le commencement, s'il n'eût pensé que, sachant nager tous deux, nous nous amusions à jouer dans la rivière. Mon frère vomit beaucoup d'eau; pour moi, je n'en avais pas avalé une seule goutte.

J'ai souvent failli me noyer par mes imprudences, mais je n'ai jamais couru un si grand danger.

Le proverbe populaire: beau nageur, beau *noyeur*, est vrai à certains égards: nous étions tous alors d'une témérité qui me fait frémir maintenant. Si l'un de nous disait: «Vous n'êtes pas capables de nager jusqu'à ce navire ancré dans la rade», rien n'empêchait les autres d'accepter le défi, ni la marée contraire, ni le vent, ni même la tempête. Il ne faut pas néanmoins en conclure que l'art de la natation doit être négligé. En voici encore un exemple entre mille.

Je me promenais, étant enfant, sur le fleuve Saint-Laurent, dans un bien petit canot, avec un de mes jeunes amis, lorsqu'en nous penchant tous deux par inadvertance sur un des bords de la légère embarcation, nous la fîmes chavirer. Renversés en arrière, nous fîmes une culbute qui nous procura l'agrément de faire la connaissance de quelques poissons, à deux ou trois brasses de profondeur, avant de reprendre l'équilibre pour remonter à la surface de l'eau; mais, loin d'être déconcertés, ce ne fut qu'un nouveau surcroît de jouissances pour nous. Aussi notre premier mouvement fut de rire aux éclats en nageant vers notre canot et vers nos chapeaux que le courant emportait. Après mûre délibération, nous convînmes de faire un paquet de nos hardes, savoir: gilets, chaussures, chapeaux; et, à l'aide de nos cordons de souliers, de les déposer sur la quille de la petite barque, transformée en dos d'âne, avec son bât pour l'occasion. La marée aidant, nous réussîmes à remorquer le canot jusqu'à terre. Nous n'avancions guère à la vérité, et ça nous prit beau-

coup de temps; mais nous avions un endroit de refuge, en nous accrochant à la barque quand nous étions fatigués.

Voilà un exemple frappant de l'utilité de savoir nager: ce qui ne fut pour nous qu'une partie de plaisir aurait probablement été un accident fatal à d'autres qui, dans notre position, auraient ignoré cet art utile.

(*c*) Quoique ami du progrès, je ne puis m'empêcher d'avouer qu'il y avait beaucoup de charme, de poésie même pour la jeunesse, dans la manière primitive dont on passait les rivières, il y a soixante ans. Aucuns ponts n'existaient alors sur la rivière des Mères, sur les deux rivières vis-à-vis le village de Saint-Thomas et sur celle de la Rivière-Ouelle. Quant à cette dernière, comme je l'ai toujours traversée dans un bac, avec cheval et voiture, je n'en parle que pour mémoire. Il est vrai qu'elle avait aussi ses agréments: le câble était sujet à se rompre pendant la tempête, ou par la force et la rapidité du courant; et si, par malheur, la marée baissait alors, le bac et sa charge couraient grand risque d'aller faire une petite promenade sur le fleuve Saint-Laurent. J'ai entendu parler d'un accident semblable, où plusieurs personnes faillirent perdre la vie.

On passait les trois premières rivières à gué, quand les eaux étaient basses, en sautillant dans la voiture comme un enfant qui marcherait pieds nus sur des écailles d'huîtres; mais c'était un plaisir pour la jeunesse, folle de la danse. Il arrivait bien parfois des accidents sérieux; mais la vie n'est-elle pas semée de ronces et d'épines!

J'ai vu, un jour, mon père et ma mère verser en traversant le bras de Saint-Thomas; mais ce n'était pas la faute de l'aimable rivière! Mon père conduisait deux chevaux un peu violents, attelés de front; une des guides s'accrocha je ne sais à quelle partie du harnois, une des roues de la voiture monta sur une roche énorme, et il fallut bien faire la culbute dans l'eau, d'ailleurs très-limpide et peu profonde, mais très-solidement

pavée de gros cailloux. Comme c'était à cette époque la seule manière de traverser le bras, je n'ai jamais ouï-dire que mon père lui ait gardé rancune; il s'en est toujours pris aux rênes qu'il tenait en mains.

Mais l'agrément! ce que j'appelle agrément! était de passer ces rivières quand les eaux étaient trop profondes pour les franchir à gué.

Un voyageur arrive au village de Saint-Thomas, dans une calèche, avec sa famille. Métivier, le seul et unique batelier, demeure de l'autre côté de la rivière, et il n'est pas toujours d'humeur accostable; je dois, cependant, lui rendre la justice de dire, qu'après maints signaux, et lorsque le requérant a les poumons vides, ou peu s'en faut, le batelier se décide à donner signe de vie en laisant la rive opposée dans une espèce de coque-de-noix qu'il affirme être un canot.

Le plus difficile, d'abord, est de traverser la calèche beaucoup trop large pour entrer dans la barque; cependant, Métivier, après avoir beaucoup pesté contre les voyageurs en général qui se servent de voitures en dehors de toutes proportions légitimes, et contre sa chienne de pratique en particulier, finit par poser la calèche sur le haut du canot, les roues traînantes dans l'eau de chaque côté d'icelui. Il a beau protester ensuite qu'il n'y a aucun danger à faire le trajet avec une compagne aussi aimable, pourvu que l'on sache bien garder l'équilibre, personne ne veut en courir les risques; et cela sous le vain prétexte que la rivière est très-rapide et que l'on entend le bruit de la cataracte qui mugit comme un taureau en fureur à quelques arpents au-dessous du débarcadère. Comme personne n'a voulu servir de lest vivant, Métivier*, après avoir voué les

* Que la terre, qui recouvre le brave et honnête Métivier, lui soit légère! que ses mânes me pardonnent d'avoir évoqué son souvenir! Si le voyageur ingrat l'a oublié, je me plais, moi, à le faire revivre dans cette note: il a fait rétrograder de soixante et quelques années l'ombre qui marque les heures sur le cadran de ma vie. Ce n'a été, il est vrai, que pendant un instant! mais quel instant précieux pour le vieillard que celui qui lui rappelle quelques bonnes jouissances de sa jeunesse.

peureux à tous les diables, jette quelques grosses pierres au fond du canot; et, comme l'acrobate Blondin, il sait si bien conserver l'équilibre, malgré les oscillations de la calèche, qu'il franchit, sans plus de danger que lui, sinon le Niagara, du moins la Rivière-du-Sud.

Et le cheval maintenant! Ah! le cheval! c'est une autre affaire. Il regarde tout, d'un air inquiet, il renâcle fréquemment, tandis qu'on le tient poliment par la bride, seule partie qui lui reste de son harnois. Comme il ne se soucie guère de se mettre à l'eau, un combat toujours opiniâtre s'engage alors, entre la bête et les gens, qui, à grands renforts de coups de fouet, veulent l'obliger à traverser seul la rivière; mais, comme il se trouve le plus maltraité, il finit par succomber dans la lutte, se jette à la nage, se promettant bien, sans doute, de prendre sa revanche à l'autre rive où on le guette. Aussi a-t-il bien soin de ne jamais prendre terre où ses ennemis l'attendent.

Oh! comme je riais de bon cœur, lorsque je voyais le noble animal, libre de toute entrave, franchir les clôtures, courir dans les champs et dans les prairies pendant que ses ennemis suaient à grosses gouttes pour le rattraper.

J'ai dit plus haut que j'étais ami du progrès: je me rétracte. La civilisation a tué la poésie: il n'y en a plus pour le voyageur! Belle prouesse, en effet, exploit bien glorieux que de passer sur un pont solide comme un roc, et assis confortablement dans une bonne voiture! Aussi dois-je garder de la rancune à M. Riverin qui, le premier, vers l'année 1800, a privé le voyageur du plaisir de passer la rivière des Mères avec ses anciens agréments. J'ai, de même, beaucoup de peine à pardonner à M. Fréchette qui, en l'année 1813, a construit le superbe pont sur la Rivière-du-Sud dont s'enorgueillit le village de Montmagny. Je crois encore en vouloir davantage au seigneur de la Rivière-Ouelle d'avoir construit un pont magnifique sur la rivière du même nom. Il y avait tant d'agrément à hâler, en chantant, le câble de l'ancien bac, après

avoir failli verser de voiture en y embarquant. On a proclamé bien haut que ces messieurs avaient été les bienfaiteurs de leur pays! bienfaiteurs? oui; mais poètes? non.

(*d*) Je descendais, pendant une belle nuit du mois de juin de l'année 1811, à la cour de circuit de la paroisse de Kamouraska. Le conducteur de ma voiture était un habitant de la paroisse de Saint-Jean-Port-Joli, nommé Desrosiers, homme non seulement de beaucoup d'esprit naturel, et d'un jugement sain, mais aussi très-facétieux. Je le fis asseoir à côté de moi, quoiqu'il s'en défendît d'abord: mon père et ma mère m'avaient accoutumé, dès l'enfance, à traiter avec beaucoup d'égards nos respectables cultivateurs. Je ne me suis jamais aperçu que cette conduite nous ait fait moins respecter de cette classe d'hommes estimables; bien au contraire!

Après avoir épuisé plusieurs sujets, nous parlâmes des revenants, auxquels Desrosiers croyait *mordicus*, avec une espèce de raison, appuyée sur une aventure qu'il me raconta.

— Je rencontrai, un soir, me dit-il, un de mes amis, arrivant d'un long voyage. C'était auprès d'un jardin, où avait été enterré un Canadien rebelle, auquel le curé de la paroisse avait refusé de donner la sépulture ecclésiastique.* Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus, et nous nous assîmes

* On remarquait autrefois plusieurs de ces tombes, le long de la Côte du Sud. C'était celles d'un certain nombre de Canadiens rebelles, qui, pendant la guerre de 1775, avaient pris fait et cause pour les Américains, et auxquels leurs curés avaient été obligés, quoique bien à regret, de refuser la sépulture ecclésiastique, à cause de leur obstination à ne vouloir pas reconnaître leur erreur. Ces infortunés, ayant appris que les Français combattaient pour la cause de l'indépendance, s'imaginèrent, à l'époque de l'invasion de 1775, qu'en se rangeant du côté des Américains, ils verraient bientôt venir les Français derrière eux. Le souvenir de la conquête était en effet bien vivace alors, et les persécutions du gouvernement n'avaient pas peu contribué à attiser les haines invétérées des Canadiens contre les Anglais. Il était donc bien naturel de voir les malheureux vaincus tourner leurs regards attristés vers l'ancienne patrie, d'où ils espéraient toujours voir revenir «leurs gens.» On rapporte qu'un des rebelles étant à son lit de mort, le curé vint l'exhorter à avouer sa faute. Le mourant se soulève à demi, et le regarde d'un air de mépris en lui disant: «Vous sentez l'anglais!» puis il se retourne du côté de la muraille et expire.

sur l'herbe pour jaser. Je lui dis, dans le cours de la conversation, que Bernuchon Bois était mort.

— Est-il trépassé? dit-il, avec sa grande pipe dans la bouche, qu'il ornait de toutes les plumes de coq vertes et rouges qu'il pouvait ramasser.

— Oui, lui répondis-je en badinant: je crois qu'il ne l'a lâchée que pour rendre le dernier soupir.

Et là-dessus nous nous mîmes à faire des charades qui n'avaient plus de fin.

Vous savez, monsieur, ajouta Desrosiers, que les habitants se servent toujours de *brûlots* bien courts: c'est plus commode pour travailler; mais le défunt Bernuchon était un homme glorieux, qui portait haut; et il fumait constamment, même pendant les jours ouvriers, avec une longue pipe; il en avait en outre une, pour les dimanches, ornée comme l'avait dit mon ami. Les *jeunesses* s'en moquaient, mais il ne voulait pas en démordre. Tous ces badinages étaient bons de son vivant; mais c'était très-mal à nous de le charader, quand il était à dix pieds de nous bien tranquille dans son cercueil. Les morts sont rancuneux, et ils trouvent toujours le moyen de prendre leur revanche: on ne perd rien pour attendre; quant à moi, je n'attendis pas longtemps, comme vous allez voir.

Il faisait une chaleur étouffante du mois de juillet; le temps se couvrit tout à coup, si bien qu'en peu d'instants il fit aussi noir que dans le fond d'une marmite. Un éclair dans le sud nous annonça l'orage, et mon ami et moi nous nous séparâmes après avoir bien ri du défunt Bernuchon et de sa grand'pipe.

J'avais près de trois bons quarts de lieue pour me rendre chez moi; et plus j'avançais, plus je me trouvais mal à l'aise de m'être moqué d'un chrétien qui était *défunté*... Boum! boum! un coup de tonnerre; le pas commence à me ralentir: j'avais une pesanteur sur les épaules. Je faisais mon possible pour hâter le pas, je pensais toujours au défunt et je lui faisais bien des excuses d'en avoir fait des

risées. Cri! cra! cra! un épouvantable coup de tonnerre, et je sens aussitôt un poids énorme sur mon dos, et une joue froide collée contre la mienne; je ne marchais plus qu'en tricolant.

Ce n'était pourtant pas, ajouta Desrosiers, la pesanteur de son corps qui me fatiguait le plus: c'était un petit homme chétif de son vivant; j'en aurais porté quatre comme lui, sans me vanter; et il devait encore avoir pas mal racorni depuis trois ans qu'il était dans la terre. Ce n'était donc pas sa pesanteur qui me fatiguait le plus, mais... Tenez, monsieur, faites excuse si je suis obligé de jurer; je sais que ce n'est pas poli devant vous.

— À votre aise, mon cher Desrosiers, lui dis-je; vous contez si bien, que je consentirais à vous voir souffrir quelques mois de purgatoire, plutôt que de supprimer les moindres circonstances de votre intéressante aventure.

— C'est de votre grâce, monseigneur, répliqua-t-il tout fier de mon éloge.

Desrosiers se faisait courtisan: je n'étais alors seigneur qu'en perspective. Si je lui eusse demandé l'heure, il m'aurait probablement répondu: l'heure qu'il plaira à votre seigneurie, comme fit à sa majesté Louis XIV je ne sais quel courtisan, d'une flatterie sans pareille.

Desrosiers, alors, libre de toute entrave, grâce à ma libéralité de vingt-cinq ans, continua son récit dans les mêmes termes:

— Ce n'était donc pas sa pesanteur qui me fatiguait le plus, mais c'était sa s...ée pipe, qui me battait continuellement le long de la gueule.

— Certes, lui dis-je, un évêque même vous pardonnerait, je crois, ce juron.

Et me voilà pris d'une telle fougue de rire, que je ne pouvais plus m'arrêter. C'était ce bon, ce franc rire de la jeunesse, alors que le cœur est aussi léger que l'air qu'il respire. Mon compagnon ne partageait guère mon hilarité, et paraissait au contraire très-mécontent.

Je voulus ensuite le badiner en lui disant que c'était sans doute un mendiant qui, n'ayant pas les moyens de payer la poste, lui avait monté sur les épaules pour voyager plus à l'aise. Et je recommençai à rire de plus belle.

Enfin, voyant qu'il me boudait, je tâchai de lui faire comprendre que tout ce qui lui était arrivé était très-naturel; que les impressions de son enfance, que la ferme croyance où il était que les morts se vengent de ceux qui s'en moquent, que l'état pesant de l'atmosphère, que le coup de tonnerre qui l'avait probablement électrisé, avaient causé ce cauchemar; qu'aussitôt que la peur maîtrisait un homme, il ne raisonnait guère plus qu'un cheval saisi d'épouvante, qui va follement se briser la tête contre une muraille.

— Ce que vous me dites là, monsieur, fit Desrosiers, a bien du bon sens, et je me rappelle, en effet, qu'étant enfant, je me réveillai, la nuit, en peur; j'étais dans les bras de ma mère qui tâchait de me consoler, ce qui ne m'empêchait pas de voir toujours notre gros bœuf rouge qui voulait m'encorner, et je continuai à crier longtemps, car il était toujours là qui me menaçait.

Je sais que les gens instruits ne croient pas aux revenants, ajouta-t-il; ils doivent en savoir plus long que les pauvres ignorants comme nous, et je pense vraiment que le tout était l'effet de mon imagination effrayée. N'importe, je fus un peu soulagé une fois dans ma maison; mais je ne fus débarrassé de Bernuchon et de sa... j'allais encore jurer.

— Ne vous gênez pas, lui dis-je; je trouve que vous jurez avec beaucoup de grâce, et que votre récit perdrait infiniment de son sel sans cela.

— Non, non, fit Desrosiers; vous en parlez à votre aise, vous, avec vos quelques mois de purgatoire qui ne vous feront pas grand mal. Je vois maintenant que chacun pour soi est la meilleure des maximes. Je conclurai donc en disant que je ne fus débarrassé de Bernuchon et de son insécrable pipe que dans mon lit, à côté de ma femme.

Pourriez-vous me dire, vous qui êtes un avocat d'esprit, continua mon compagnon, qui me conservait un peu de rancune, si chaque religion a son enfer?

— Comment! chaque religion son enfer? dis-je.

— Oui, monsieur; un enfer pour les catholiques, un enfer pour les protestants, un enfer pour les juifs, et chacun à son à part?

— Je ne suis guère versé dans la théologie, repris-je pour le faire parler; pourquoi me faites-vous cette question?

— Ah dame! voyez-vous, quand le bétail est bien nombreux, il faut bien faire des séparations dans les écuries et dans les étables. Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus; ce sont ces pauvres protestants qui doivent avoir un enfer bien rude à endurer, eux qui ont aboli le purgatoire, et qui sont si tendres à leur peau, qu'ils ne veulent ni jeûner, ni faire carême: ça doit chauffer dur, allez. Vous comprenez, n'est-ce pas, que les plus grands pécheurs de notre religion font toujours un petit bout de pénitence de temps à autre; autant de pris, autant de payé, et notre enfer doit moins chauffer.

— Savez-vous, Desrosiers, lui dis-je, que vous m'inquiétez...

— Ne soyez pas en peine, monsieur; les avocats ne seront pas logés dans le grand enfer avec les autres, ils auraient bien vite tout bouleversé avec leur chicane, si bien que satan n'aurait pas assez de diables pour faire la police.

— Qu'en ferez-vous donc? m'écriai-je en éclatant de rire.

— Ils auront leur petit enfer, bien clos, bien chauffé, bien éclairé même pour se voir mieux, où, après avoir mangé les pauvres plaideurs sur la terre, ils se dévoreront à belles dents, sans que le diable s'en mêle.

Desrosiers s'était vengé de moi. Ce fut à son tour de rire, et je fis chorus de grand cœur.

— Maintenant, lui dis-je, que vous avez disposé si charitablement des avocats, que ferez-vous des docteurs?

— Il ne faut pas dire du mal de son prochain, reprit-il (Desrosiers ne comptait pas, à ce qu'il paraît, les avocats comme son prochain). Je n'en connais qu'un âgé de quatre-vingts ans, et j'espère que le diable lui fera avaler toutes les pilules de terre glaise qu'il a fait prendre à ses malades: ma pauvre femme en a pris six pour sa part d'une haleinée, et a pensé en crever à la peine*. Il lui avait expressément recommandé de n'en prendre qu'une à la fois, soir et matin, mais comme il la soignait à l'entreprise, elle croyait, avec raison, que c'était pour ménager ses remèdes, et elle se dit en englobant les six boulettes d'une gueulée: je vais l'attraper, et il faudra bien qu'il m'en donne d'autres.

Le soleil, qui s'était levé radieux sur les côtes de Pincourt, éclairait alors un des plus beaux sites du Canada, et mit fin à notre conversation. Nous étions à Kamouraska, où quatre cents causes nouvelles, à expédier en deux jours, attendaient juges, avocats et greffiers. Nous n'étions que quatre avocats récemment admis au barreau, MM. Vallière, LeBlond, Plamondon[25] et moi; et nous fîmes honneur à toute cette besogne, aux dépens, je crains bien, de nos pauvres clients. Comme j'étais le seul d'entre nous qui fût connu dans les paroisses d'en bas, et que j'eusse le choix de presque toutes les causes, j'ai souvent pensé depuis à la place que le charitable Desrosiers avait assignée à messieurs les membres du barreau, partis de Québec pour assister à la seule cour de tournées qui se tenait alors une fois par année, seulement, dans la paroisse de Kamouraska, et comprenait un immense arrondissement.

CHAPITRE NEUVIÈME.

(*a*) Cette aventure n'est arrivée que cinquante ans après; et voici dans quelles circonstances elle me fut racontée par trois

* Un docteur pesait, avec précaution, une dose d'émétique pour un habitant, en présence de l'auteur: — Allons donc, M. le Docteur, dit Jean-Baptiste, on vous paie bien: donnez bonne mesure!

des chasseurs qui faillirent être les victimes de leur imprévoyance. C'était vers l'année 1817, que, passant un mois à Saint-Jean-Port-Joli, M. Charron, négociant, et deux notables de l'endroit, du nom de Fournier, oncles du représentant actuel du comté de L'Islet, m'invitèrent, ainsi que notre respectable et aimable curé, Messire Boissonnault, à une partie de chasse sur la batture aux Loups-Marins[26].

Nous étions à la grande mer d'août, époque de l'ouverture de la chasse au petit gibier sur cette batture. Lorsque nous l'abordâmes, elle était littéralement couverte de pluviers, de corbigeaux et d'alouettes. Quelle aubaine pour un chasseur citadin! L'enthousiasme me domine, je saisis mon fusil, je saute à terre et laisse mes compagnons s'éreinter à monter la chaloupe sur le sable.

J'avais déjà tiré sept à huit coups de fusil au grand amusement de mes compagnons de chasse, qui n'étaient qu'à moitié de leur besogne, lorsque M. Charron, qui était très-farceur, me cria en riant: «Bravo, mon seigneur! encore un coup! tâchez de laisser le père et la mère pour empêcher la race de s'éteindre! On vous le passe pour cette fois-ci; mais gare à votre prochaine visite à la batture.»

Je ne compris que la première partie de l'apostrophe ironique, et je continuai mon massacre de petit gibier.

Chacun se dispersa ensuite sur la grève, et la nuit seule nous réunit à la cabane où nous préparâmes aussitôt *l'apola*, ou étuvée d'alouettes avec pommes de terre, mie de pain et *michigouen*: plat obligé des chasseurs qui fréquentent la batture à cette saison, nonobstant les amples provisions dont ils sont munis. Le *michigouen*, qui a conservé son nom indigène, est une espèce de persil d'un arôme bien supérieur à celui de nos jardins: il donne surtout un fumet exquis au saumon frais.

En attendant la cuisson de notre apola, je demandai à M. Charron ce que signifiaient les dernières paroles qu'il m'avait

adressées et que je n'avais pas comprises. Il commença alors en présence des deux messieurs Fournier, ses compagnons d'infortune, à me faire le récit que j'ai mis dans la bouche de mon oncle Raoul. Quoique M. Charron fût le plus jeune et d'une force athlétique, il aurait certainement succombé le premier sans les secours qu'ils reçurent des gens de l'île-aux-Coudres. Mais laissons-le parler lui-même:

— J'étais si épuisé que j'étais presque toujours assoupi; et, pendant cette espèce de sommeil, je ne faisais qu'un seul et unique rêve: j'étais à une table couverte des mets les plus appétissants, et je mangeais avec une voracité de loup, sans pouvoir me rassasier. Eh bien, n'allez pas croire qu'une fois réveillé, j'eusse seulement l'idée de désirer ces mets! oh non! Au milieu de mes souffrances atroces, je m'écriais: Ma fortune entière pour la nourriture que mes domestiques donnent chez moi à mes plus vils animaux.

Vous voyez, continua M. Charron, ce caillou qui est là à une demi-portée de fusil: je sors un jour en chancelant de la cabane avec mon fusil, et j'aperçois une corneille sur ce même caillou. Je la couche en joue, et alors, au lieu d'une corneille, j'en vois trois; je tire et la corneille s'envole: il n'y en avait qu'une seule; et moi, qui suis, sans me vanter, un excellent chasseur, je l'avais manquée presque à bout portant. Je la convoitais avec tant d'avidité que je l'aurais croquée crue avec ses plumes. Je compris alors toute l'horreur de ma situation, et quelques larmes coulèrent de mes yeux.

— Je ne puis concevoir, lui dis-je, comment cinq hommes ont pu vivre pendant dix-sept jours sur un seul pain et une bouteille de rum.

— C'est pourtant la vérité, répliqua-t-il; car, excepté quelques têtes d'anguilles et quelques pelures de patates gelées, que nous trouvâmes dans le sable, nous n'eûmes pas d'autre nourriture.

— Maintenant, repris-je, les paroles que vous m'avez adressées lorsque je chassais?

— Ce n'était qu'un badinage, répliqua-t-il, sur la peine que vous vous donniez pour tuer une quinzaine d'alouettes par coup de fusil, quand elles sont dispersées à basse marée sur toute la batture, tandis qu'en attendant comme nous une couple d'heures, vous en auriez tué cinquante, soixante et souvent cent d'un seul coup de fusil. Et ensuite, ajouta-t-il, c'était un petit reproche de ne pas nous aider à monter sur le sable notre chaloupe qui est très-pesante: car, depuis notre triste aventure, nous sommes convenus entre chasseurs de ne jamais tirer un seul coup de fusil avant de l'avoir mise hors de toute atteinte de la marée; mais vous êtes étranger, et ça ne vous regardait pas: ce n'était qu'un badinage.

J'ai fait ensuite la chasse avec les mêmes personnes pendant une dizaine d'années; mais je n'avais garde de me soustraire à un règlement aussi prudent.

(*b*) J'ai bien connu, pendant mon enfance, et même à un âge plus avancé, la pauvre Marie[27], que les habitants appelaient la Sorcière du Domaine, parce qu'elle habitait une cabane construite au milieu d'un bois qui avait fait partie d'un ancien domaine de mon grand-père. C'était une belle femme, d'une haute stature, marchant toujours les épaules effacées, et d'un air fier et imposant. Malgré sa vie errante et sa réputation de sorcière, elle n'en jouissait pas moins d'un haut caractère de moralité. Elle se plaisait à confirmer les habitants dans leur croyance en simulant souvent un entretien avec un être invisible, qu'elle faisait mine de chasser, tantôt d'une main, tantôt de l'autre.

Il serait difficile de résoudre pourquoi, femme d'un riche cultivateur, elle abandonnait sa famille pour mener une vie si excentrique. Elle allait bien quelquefois chercher des vivres chez son mari, mais elle mangeait le plus souvent dans les maisons des cultivateurs, qui, la craignait plus qu'ils ne l'aimaient,

n'osaient lui refuser ce qu'elle leur demandait, même à emporter, crainte des *ressorts* (maléfices) qu'elle pouvait jeter sur eux.

On s'entretenait souvent, dans ma famille, de cette femme excentrique. On supposait qu'il y avait autant de malice que de folie dans son caractère aigri par des chagrins domestiques, causés peut-être par un mariage mal assorti.

Mon père et ma mère lui disaient souvent, quand elle faisait ses momeries à leur manoir, où elle venait fréquemment:

— Tu dois bien savoir, Marie, que nous n'ajoutons pas foi à tes prétendus entretiens avec le diable! Tu peux en imposer aux superstitieux habitants, mais non pas à nous!

Ce qui ne l'empêchait pas de soutenir qu'elle conversait souvent avec le mauvais esprit, qui la tourmentait quelquefois plus qu'à son tour, disait-elle.

Il y avait longtemps que mon père voulait s'assurer si elle était vraiment de mauvaise foi, ou si, dans sa folie, elle croyait voir et entendre l'esprit de ténèbres. Un jour donc, pendant mes vacances de collége, il la soumit à l'épreuve qu'il préméditait. Nous la vîmes venir de loin, et, pensant bien qu'elle ne passerait pas sans nous rendre visite, nous nous préparâmes en conséquence.

— Bienheureuse de te voir, ma pauvre Marie, lui dit ma mère: je vais te faire préparer un déjeuner.

— Merci, madame, dit Marie, j'ai pris ma suffisance.

— N'importe, reprit ma mère, tu vas toujours prendre une tasse de thé.

Il était difficile de refuser une offre aussi gracieuse: le thé était à cette époque un objet de luxe très-rare même chez les riches habitants.

— Pas de refus pour un coup de thé, dit Marie.

Elle avait à peine avalé deux gorgées du délicieux breuvage, qu'elle commença son monologue ordinaire: «Va-t'en, laisse-moi tranquille; je ne veux pas t'écouter.»

— As-tu jamais vu le diable, auquel tu parles si souvent? fit ma mère.

— Je l'ai vu plus de cent fois, répliqua la sorcière: il n'est pas si méchant que le monde pense, mais pas mal tourmentant par *escousse*.

— Si tu le voyais, dit ma mère, tu n'en aurais donc pas peur?

— En voilà une demande! fit Marie.

Et elle avala une autre gorgée de thé, après avoir entamé sa galette.

La porte s'ouvrit au même instant, à un signe que fit mon père par la fenêtre, et donna passage à une espèce de démon d'environ quatre pieds de haut, revêtu d'une chemise d'homme de grosse toile qui lui tombait jusqu'aux genoux, et laissait voir à nu des bras, des jambes et des pieds d'un noir de mulâtre. Ce farfadet portait sur sa figure un masque horrible, orné de cornes, et tenait une fourche de fer dans sa main droite. Ce diablotin était tout simplement Lisette, fille mulâtre que mon grand-père avait achetée à l'âge de quatre ans, et qui en avait alors seize à dix-sept. Quant au masque, je l'avais apporté de Québec.

L'épreuve était trop forte. La pauvre femme devint pâle comme une morte, poussa un cri lamentable, et se sauva dans une chambre, où elle se barricada avec tous les meubles, qu'avec une force surhumaine, elle empila contre la porte.

Nous étions tous au désespoir d'une imprudence qui pouvait avoir des suites funestes pour cette malheureuse femme. Ma mère, tout en se désolant, tâchait de calmer Marie en lui criant que c'était un tour qu'on lui avait fait; que le prétendu diable n'était que la mulâtresse. Elle finit par lui faire entendre raison en lui montrant toutes les pièces de la mascarade, par la fenêtre de la chambre où elle s'était renfermée. Elle lui fit avaler ensuite des gouttes de je ne sais quoi, lui fit boire du vin chaud, et la renvoya chargée de présents, mais avec la ferme résolution

de ne plus se prêter à l'avenir à de tels badinages. J'ai toujours entendu dire que la folle du domaine avait cessé d'habiter sa cabane après cette aventure.

CHAPITRE DIZIÈME.

(*a*) Monsieur James Caldwell, réfugié à Québec après la prise du Détroit, et cousin germain de ma femme (son père ayant épousé une demoiselle Baby du Haut-Canada), me racontait, vers l'année 1814, une anecdote à peu près semblable. Son frère, le capitaine John Caldwell, ayant rendu à un sauvage ivrogne un service à peu près analogue à celui qui j'ai consigné, l'indigène réformé voulut d'abord lui témoigner sa reconnaissance en lui offrant de riches présents et ensuite d'une manière assez singulière, quoique dans les mœurs de ces barbares.

Il apprend que son bienfaiteur est en danger de mort des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans un combat, pendant la dernière guerre américaine avec l'Angleterre. Il se rend au chevet du lit du malade avec deux prisonniers américains qu'il avait faits, et lui dit:

— Tiens, mon frère, je vais casser la tête à ces deux chiens de grands couteaux (noms que les sauvages donnaient aux Américains), et le manitou satisfait te laissera vivre.

Le capitaine Caldwell eut beaucoup de peine à empêcher le sacrifice au manitou, mais, à force de supplications, la reconnaissance l'emporta, et l'Indien lui fit présent des deux prisonniers.

Les circonstances qui accompagnèrent la blessure de Caldwell méritent d'être rapportées. Dans un combat qu'il livrait aux Américains avec nos alliés sauvages, il aperçut un soldat ennemi blessé, qui faisait des efforts inutiles pour se relever; mû par la compassion, il courut à lui, afin d'empêcher les Indiens de le massacrer; mais, comme il se baissait en disant à l'Américain de ne rien craindre, et qu'il allait le protéger, celui-ci tira un couteau et le lui passa au travers de la gorge. Caldwell tomba à terre, et l'Américain,

penché à son tour sur lui, allait redoubler le coup, quand un sauvage, embusqué à une cinquantaine de verges, voyant le danger que courait son ami, lâcha un coup de fusil avec tant de précision que la cervelle du Yankee jaillit sur le visage de la victime qu'il allait immoler.

Chose extraordinaire ! le capitaine Caldwell guérit assez promptement de sa blessure ; et assista même peu de temps après comme témoin à une cour martiale siégeant à Montréal, autant que je m'en souviens, pour le procès du général Proctor[28].

Quand il commença à rendre son témoignage d'une voix faible, le président de la cour lui cria :

— *Speak louder*, parlez plus haut.

— Impossible, répliqua Caldwell en montrant son cou encore entouré d'emplâtres : un Américain m'a passé un couteau au travers de la gorge.

J'avoue qu'on aurait pu être enroué à moins.

Caldwell était simplement capitaine dans la milice du Haut-Canada, tandis que les officiers qui composaient la cour martiale appartenaient à l'armée régulière, ce qui fut cause, probablement, que sa réponse fut accueillie avec beaucoup d'hilarité par ces messieurs.

Le capitaine Caldwell indigné leur dit :

— Je parlais aussi haut qu'aucun de vous, en présence de l'ennemi, avant ma blessure.

Plusieurs officiers, qui avaient servi dans la milice du Haut-Canada, pendant la guerre de 1812, m'ont raconté que les officiers de l'armée régulière les traitaient avec une hauteur impardonnable. Il m'est impossible d'en expliquer la raison, car les miliciens du Bas-Canada n'ont eu qu'à se louer, à cette époque, des égards que leur montraient les officiers de l'armée régulière dans leurs rapports mutuels.

CHAPITRE ONZIÈME.

(*a*) C'était, je crois, en 1806: toute la famille était à table chez mon père à Saint-Jean-Port-Joli, vers une heure de relevée, lorsque nous fûmes témoins d'un semblable phénomène. Comme le soleil brillait de son plus bel éclat, la détonation, qui ébranla le manoir jusque dans ses fondements, ne pouvait être, comme nous le pensâmes d'abord, l'effet de la foudre. On aurait pu croire que l'immense farinier, mesurant dix pieds de longueur, qui était dans le grenier, avait été soulevé jusqu'au toit, par le fluide électrique, pour retomber de tout son énorme poids sur le plancher. Je laisse aux physiciens le soin d'expliquer la cause de ce phénomène.

(*b*) Les grands poètes observent avec soin la nature humaine: rien ne leur échappe. En lisant Notre-Dame-de-Paris, cette belle conception de Victor Hugo, je fus particulièrement frappé de la scène si touchante de la recluse, couvrant de larmes et de baisers le petit soulier de l'Esmeralda[29], car elle m'en rappela une semblable.

Ma mère avait perdu une petite fille de six ans[30], mon unique sœur: elle en eut tant de chagrin que nous n'avons jamais osé prononcer le nom de l'enfant en sa présence. Près de dix ans après cette perte cruelle, j'entrai, par distraction, dans sa chambre à coucher, sans frapper à la porte: je la trouvai tout en larmes, assise sur le tapis près d'une commode, dont le tiroir inférieur, toujours soigneusement fermé à la clef, était alors ouvert.

— Qu'avez-vous, ma chère mère? lui dis-je en l'embrassant.

— Je n'ai plus, dit-elle, que ce petit soulier, qui me la rappelle, que je baise et que j'arrose souvent de mes larmes!

En effet, ma famille, aussitôt après la mort de l'enfant, avait cru devoir faire disparaître tous les objets dont la vue pouvait nourrir la douleur de la mère, mais sa tendresse ingénieuse en avait soustrait ce petit soulier à l'insu de tout le monde.

CHAPITRE DOUZIÈME.

(*a*) Madame Couillard, seigneuresse de Saint-Thomas, Rivière-du-Sud, morte depuis soixante ans, me racontait une scène à peu près semblable. «Mon père, disait-elle, était bien malade, lorsque je vis venir un détachement de soldats anglais; je sortis comme une insensée, et, me jetant aux pieds de l'officier qui les commandait, je lui dis en sanglotant: "Monsieur l'Anglais, ne tuez pas mon vieux père, je vous en conjure! il est sur son lit de mort! n'abrégez pas le peu de jours qui lui restent à vivre!"»

Cet officier était le quartier-maître Guy Carleton, depuis lord Dorchester.

— Il me releva avec bonté, ajoutait-elle, me traita avec les plus grands égards; et, pour dissiper mes craintes, posa une sentinelle devant ma maison.

Lord Dorchester, devenu ensuite gouverneur du Bas-Canada, ne manquait pas de demander à madame Couillard, chaque fois qu'elle visitait le château Saint-Louis, «si elle avait encore bien peur des Anglais?»

— Non, répondait cette dame; mais vous avouerez, Mylord, que ce n'était pas sans sujet que les Canadiennes craignaient vos compatriotes, qui n'étaient pas à beaucoup près aussi humains que vous.

Les préjugés des anciens Canadiens étaient tels, qu'ils n'auraient pas cru pouvoir bénir un protestant. Un brave et vaillant officier canadien, M. de Beaujeu[31], racontait qu'il avait blessé à mort un soldat anglais à la prise de l'Acadie, et que ce malheureux lui dit en tombant:

— *Me Roman Catholic.*

— Que ne l'avez-vous dit plus tôt, mon cher frère, répondit cet officier, je vous aurais pressé dans mes bras.

Mais, ajoutait-il, il était trop tard: ses entrailles traînaient sur la neige.

Et le vieux octogénaire s'attendrissait encore à ce souvenir.

Ces préjugés des catholiques canadiens-français, contre leurs frères d'une autre croyance, sont entièrement effacés: je désirerais, de tout mon cœur, faire le même compliment à un grand nombre de nos frères séparés.

Le respectable vieillard, Canadien de naissance, qui me racontait cette anecdote, était Louis Liénard Villemonde de Beaujeu, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, grand-père de mon gendre, l'honorable Saveuse de Beaujeu[32], membre actuel du Conseil législatif.

Ce vaillant officier avait commandé avec honneur, sous le gouvernement français, à Michilimakinak et à la Louisiane. Il s'était distingué à la prise de l'Acadie, et ce fut lui qui réunit, en 1775, près de mille miliciens de sa seigneurie et des environs, avec lesquels le général Carleton partit de Montréal pour rencontrer Montgomery.

Son frère, Daniel Liénard de Beaujeu[33], paya de sa vie la victoire éclatante qu'il remporta en 1755, contre Braddock, à Monongahéla, où le général anglais fut tué en même temps que lui. Les deux généraux préludaient à la scène sanglante qui eut lieu, quatre ans plus tard, sur les plaines d'Abraham, où les deux commandants, Wolfe et Montcalm, périrent aussi sur le champ de bataille.

M. J. G. Shea, dans ses relations de la bataille de Monongahéla[34], et notre historien, M. Garneau, rapportent que Washington, qui, à la tête de ses miliciens, assura la retraite des Anglais échappés au massacre, écrivait: «Nous avons été battus, battus honteusement par une poignée de Français!»

Le nom de Beaujeu me rappelle un autre Canadien de la même famille, qui a fait honneur à son pays, sur l'autre hémisphère.

L'abbé Louis Liénard de Beaujeu était frère des précédents. La famille de Beaujeu doit à l'obligeance du vénérable abbé Faillon, qui s'occupe, avec tant de succès, de nos annales canadiennes, la copie d'une lettre d'un supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, au

supérieur de la maison succursale à Montréal, qui contient le passage suivant: «J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un jeune Canadien, l'abbé de Beaujeu, a remporté le prix d'une thèse de théologie sur tous ses concurrents français.» L'abbé de Beaujeu fut ensuite le confesseur ordinaire de l'infortuné Louis XVI.

CHAPITRE TREIZIÈME.

(*a*) Les sauvages avaient horreur de la corde; ils préféraient le poteau, où leurs ennemis les torturaient pendant des journées entières. Un jeune sauvage ayant assassiné deux Anglais, quelques années après la conquête, sa tribu ne le livra au gouvernement qu'à la condition expresse qu'il ne serait pas pendu. Convaincu de ce meurtre, il fut fusillé[35]. Le pays devait être alors sous la loi militaire: une cour criminelle ordinaire n'aurait pu légalement substituer le plomb à la corde dans un cas de meurtre.

Il est de tradition dans ma famille que mon bisaïeul maternel, le second baron de Longueuil, étant gouverneur de Montréal, fit pendre un prisonnier iroquois, et que cet acte de rigueur eut le bon effet d'empêcher ces barbares de torturer les prisonniers français qu'ils firent ensuite, le baron de Longueuil[36] leur ayant déclaré qu'il ferait pendre deux prisonniers sauvages pour un Français qu'ils feraient brûler.

(*b*) Lorsque les sauvages retournaient d'une expédition guerrière, ils poussaient, avant d'entrer dans leurs villages, autant de cris de mort qu'ils avaient perdu d'hommes. J'ai eu l'occasion d'entendre ces cris lamentables qu'ils tirent du fond de leurs poitrines. C'était pendant la guerre de 1812, contre les Américains. Dix-huit grands chefs, députés des diverses tribus du Haut-Canada vers le gouverneur Provost, vinrent à Québec, pendant l'hiver; ils étaient assis dans le fond des carrioles; et commencèrent à pousser leurs cris de mort vis-à-vis de l'Hôpital-Général, et ne cessèrent que quand ils laissèrent leurs voitures pour entrer dans la maison du «Chien d'or»[37] où ils furent d'abord reçus.

Il paraît que cette réception, dans une maison presque vierge de meubles, fut loin de leur plaire, et qu'ils s'attendaient à être reçus moins cavalièrement: en effet, un aide de camp étant venu les complimenter de la part du gouverneur, un des chefs lui dit que s'ils eussent rendu visite au président des États-Unis, on les aurait traités avec plus d'égards à Washington. Dès le lendemain, ils furent logés dans le meilleur hôtel de Québec aux frais du gouvernement. Il paraît néanmoins qu'ils n'attachaient aucun prix aux meubles des chambres, car ils ne se servirent ni des lits, ni des chaises, pendant tout le temps qu'ils restèrent dans l'hôtel.

Ils ne furent frappés que de deux choses pendant leur séjour dans notre cité: d'abord du flux et du reflux de la marée, qui attira toute leur admiration, ne sachant comment expliquer ce phénomène; et ensuite de la hauteur de la citadelle. Ils s'écrièrent qu'ils étaient heureux de voir que les grands-couteaux ne culbuteraient pas leur Père (le gouvernemeur) dans le grand lac.

Ils étaient accompagnés de leurs truchements. Quelqu'un observa en présence d'un chef sioux qu'il ressemblait au prince de Galles:

— Je n'en suis pas surpris, répliqua-t-il, car moi aussi je suis le fils d'un Roi.

Une autre personne lui ayant demandé s'il était un grand guerrier:

— Je suis un si grand guerrier, dit-il en se redressant d'un air superbe, que, quand je marche au combat, la terre tremble sous mes pieds.

J'ai rarement vu un plus bel homme que cet Indien.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

(*a*) Ma grand'tante, la mère Saint-Alexis, qui a été supérieure de l'Hôpital-Général pendant de longues années, et dont le nom est encore vénéré dans cet hospice, me disait souvent à ce sujet:

— Tout le linge de notre maison fut déchiré pour les pansements des blessés des deux nations, y compris notre linge de corps; il ne nous restait que les habits que nous portions le jour de la bataille. Nous n'étions pas riches et nous fûmes réduites à la plus grande pauvreté; car non seulement notre linge, qui était un objet considérable dans un hospice, mais aussi nos provisions et les animaux de nos fermes furent mis à la disposition des malades. Le gouvernement anglais refusa de nous indemniser après la conquête.

Il ne nous restait, ajoutait-elle, d'autre ressource, dans cette extrémité, que de fermer notre maison et de nous disperser dans les autres couvents de la colonie, mais la Providence vint à notre secours. Notre chapelain trouva un matin dans sa chambre une bourse de cent portugaises; et comme nous n'avons jamais pu découvrir la main charitable qui nous l'a envoyée, nous avons cru que c'était un miracle de Dieu.

L'Hôpital-Général était encore bien pauvre, il y a cinquante ans, mais les concessions de terrains, que la communauté a faites depuis, ont répandu l'aisance dans cette maison consacrée au soutien des infirmes.

(*b*) Montgomery est, dans cet ouvrage, un personnage imaginaire, quoique son homonyme ait aussi commis des actes d'une cruauté froide et barbare envers les Canadiens, lors de la conquête. Les mémoires du colonel Malcolm Fraser[38], alors lieutenant du 78e des Fraser's Highlanders, en font foi: «There were several of the ennemy killed and wounded, and a few taken prisoners, all of whom the barbarous Captain Montgomery, who commanded us, ordered to be butchered in a most inhuman and cruel manner.»

Le même colonel Malcolm Fraser, lors de l'invasion du Canada par le général Wolfe, faisait partie d'un détachement qui incendia les habitations des Canadiens, depuis la Rivière-

Ouelle jusqu'à la rivière des Trois-Saumons. Devenu, après la conquête, l'intime ami de ma famille, il répondait à mon grand-père, lorsque celui-ci se plaignait de cet acte de vandalisme:

— Que voulez-vous, mon cher ami, à la guerre comme à la guerre: vos Français, embusqués dans les bois, tuèrent deux des nôtres, lorsque nous débarquâmes à la Rivière-Ouelle.

— Vous auriez dû, au moins, répliquait mon grand-père, épargner mon moulin à farine; mes malheureux censitaires n'auraient pas été réduits à faire bouillir leur blé, pour le manger en *sagamité* comme font les sauvages.

— À la guerre comme à la guerre, ajoutait ma grand'mère; je veux bien vous accorder cette maxime, mais était-ce de bonne guerre d'avoir assassiné mon jeune frère Villiers de Jumonville[39], comme le fit au fort Nécessité, M. Washington, votre compatriote?

— Ah! madame, répondait le colonel Fraser, de grâce, pour l'honneur des Anglais, ne parlez jamais de ce meurtre atroce.

Et tous les Anglais tenaient alors le même langage.

J'ai reproché bien doucement à notre célèbre historien, M. Garneau, d'avoir passé légèrement sur cet horrible assassinat[40]. Il me répondit que c'était un sujet bien délicat, que la grande ombre de Washington planait sur l'écrivain, ou quelque chose de semblable.

D'accord; mais il m'incombe à moi de laver la mémoire de mon grand-oncle, dont Washington, dans ses écrits, a cherché à ternir le caractère pour se disculper de son assassinat.

La tradition dans ma famille est que Jumonville se présenta comme porteur d'une sommation enjoignant au major Washington, commandant du fort Nécessité, d'évacuer ce poste construit sur les possessions françaises, qu'il éleva son pavillon de parlementaire, montra ses dépêches, et que néanmoins le commandant anglais ordonna de faire feu sur lui et sur sa petite escorte, et que Jumonville tomba frappé à mort, ainsi qu'une partie de ceux qui l'accompagnaient.

Il y a une variante, très-facile d'ailleurs à concilier, entre la tradition de ma famille et la vérité historique. En outre, cette variante est insignifiante quant à l'assassinat du parlementaire, dont la mission était de sommer les Anglais d'évacuer les possessions françaises et non le fort Nécessité, qui ne fut achevé qu'après le guet-apens.

Voyons maintenant si l'histoire est d'accord avec la tradition. Ce qui suit est un extrait du tome 1er, page 200, du « Choix d'anecdotes et faits mémorables, » par M. de LaPlace:

«Les Anglais, ayant franchi, en 1753, les monts Apalaches, limites de leurs possessions et des nôtres dans l'Amérique Septentrionale, bâtirent, sur nos terres, un fort qu'ils nommèrent le fort de Nécessité; sur quoi le commandant français leur députe M. de Jumonville, jeune officier qui s'était plus d'une fois signalé contre eux, pour les sommer de se retirer.

«Il part avec une escorte; et, lorsqu'il s'approche du fort, les Anglais font contre lui un feu terrible. Il leur fait signe de la main, montre de loin ses dépêches, et demande à être entendu. Le feu cesse, on l'entoure, il annonce sa qualité d'envoyé, il lit la sommation dont il est porteur. Les Anglais l'assassinent: sa troupe est enveloppée; huit hommes sont tués, le reste est chargé de fers. Un seul Canadien se sauve et porte au commandant français cette affreuse nouvelle.

«M. de Villiers[41], frère de l'infortuné Jumonville, est chargé d'aller venger son propre sang et l'honneur de la France.

«En moins de deux heures, le fort est investi, attaqué et forcé de capituler... De Villiers* voit à ses pieds ses ennemis lui demander la vie... Il sacrifie son ressentiment à la tranquillité

* Mon grand-oncle, Coulon de Villiers, mourut de la picote à l'âge de soixante et quelques années, en répétant sans cesse ces paroles: «Moi, mourir dans un lit comme une femme! Quelle triste destinée pour un homme qui a affronté tant de fois la mort sur les champs de bataille! J'espérais pourtant verser la dernière goutte de mon sang pour ma patrie!»

des nations, à sa propre gloire, à l'honneur de la patrie, aux devoirs de l'humanité... Quel contraste!

«Un bon Français, au moment où il apprit, en frémissant, cette affreuse nouvelle, s'écria, quoique d'une voix étouffée de ses sanglots:

Perfides dans la guerre et traîtres dans la paix,
À la foi des traités par système indociles,
Anglais! dans ce tombeau repose Jumonville:
Rougissez, s'il se peut, à l'aspect d'un Français!
Si par l'assassinat, dans vos fureurs brutales,
De ce jeune héros vous crûtes vous venger,
Après un tel forfait, atroces cannibales,
Il ne restait qu'à le manger.»

À la nouvelle de ce meurtre, il s'éleva un cri de rage et d'indignation dans toute la Nouvelle et l'Ancienne France, et un membre de l'Académie française, Thomas[42], écrivit le poème Jumonville.

Avant de citer la capitulation que M. de Villiers fit signer à Washington, je crois devoir donner un extrait, tiré des Archives de la marine française, où l'on trouve les instructions qu'il avait reçues de son officier supérieur:

«M. de Contrecœur, le 28 juin, envoya M. de Villiers, frère de Jumonville, avec six cents Canadiens et cent sauvages, venger la mort de son frère, etc.

«Lui ordonnons (au sieur de Villiers) de les attaquer et de les détruire même en entier, s'il se peut, *pour les châtier de l'assassin* (sic) qu'ils nous ont fait en violant les lois les plus sacrées des nations policées.

«*Malgré leur action inouïe*, recommandons au sieur de Villiers d'éviter toute cruauté, autant qu'il sera en son pouvoir.

«Il ne leur laissera pas ignorer (aux Anglais) que *nos sauvages, indignés de leur action,* ont déclaré ne vouloir rendre les prisonniers qui sont entre leurs mains, etc.

«Fait au camp du fort Duquesne, le 28 juin 1754.

(Signé) CONTRECŒUR.»

Il faut avouer que mon grand-oncle de Villiers avait à peu près carte blanche; et que, sans son âme magnanime, Washington n'aurait jamais doté ses concitoyens d'un grand et indépendant empire, et qu'il n'occuperait aujourd'hui qu'une bien petite place dans l'histoire.

Ci-suit un extrait de la capitulation:

«Ce 3 juillet 1754, à huit heures du soir.

«Capitulation accordée par M. de Villiers, capitaine d'infanterie, commandant les troupes de S. M. T. C., à celui des troupes anglaises actuellement dans le fort de la Nécessité qui avait été construit sur les terres du domaine du roy:

«Savoir: comme notre intention n'a jamais été de troubler la paix et la bonne armonie (sic) qui régnaient entre les deux princes amis, *mais seulement de venger l'assassin* qui a été fait sur un de nos officiers porteur d'une sommation et sur son escorte, etc.»

Nous lisons ensuite à l'article VII de cette capitulation:

«Que comme les Anglais ont en leur pouvoir un officier, deux cadets, et généralement les prisonniers *qu'ils ont faits dans l'assassinat* du Sieur de Jumonville, etc.

«Fait double sur un des postes de notre blocus, etc.

(Signés) JAMES MACKAY,
G. WASHINGTON
(Signé) COULON VILLIERS.»*

* Le double de ce document existe encore au greffe de Montréal. L'autre est aux archives de la marine, à Paris.

Certes, personne n'est plus disposé que moi à rendre justice aux grandes qualités du héros américain; lorsque l'on s'entretenait dans ma famille de la mort cruelle et prématurée de notre parent assassiné au début d'une carrière qui promettait d'être brillante, je cherchais à excuser Washington sur sa grande jeunesse; il n'était alors, en effet, âgé que de vingt ans. Je faisais valoir ses vertus, son humanité, lorsque, vingt-deux ans après cette catastrophe, il prenait en main la cause de ses compatriotes et créait une grande et indépendante nation.

Aussi n'aurais-je jamais songé à tirer de l'oubli cette déplorable aventure, si Washington lui-même ne m'en eût donné l'occasion en cherchant, pour se disculper, à ternir la réputation de mon grand-oncle Jumonville, dans des mémoires qu'il a publiés plusieurs années après la catastrophe.

«Nous étions informés, dit-il, que Jumonville, déguisé en sauvage, rôdait (*was prowling*) depuis plusieurs jours aux environs de nos postes, et je dus le considérer comme un espion.»

Cette excuse n'a rien de vraisemblable, parce que Washington ne pouvait pas ignorer que non seulement les soldats, mais les officiers mêmes de l'armée française, lorsqu'ils faisaient la guerre dans les forêts, portaient le costume des aborigènes: capot court, mitasses, brayets et souliers de chevreuil. Cet accoutrement souple et léger leur donnait un grand avantage sur des ennemis toujours vêtus à l'européenne. De Jumonville ne pouvait non plus, sans une témérité blâmable, se rendre directement aux postes des Anglais, qu'en prenant de grandes précautions; les bois étant infestés de sauvages, ennemis des Français, qui, dans un premier mouvement, auraient peu respecté son titre de parlementaire.

Après avoir fait justice de cette accusation d'espionnage à laquelle Washington n'a songé que bien des années après le meurtre, en écrivant ses mémoires, voyons ce qu'il dit, pour sa justification, dans ses dépêches à son gouvernement immédiate-

ment après le guet-apens. Il est nécessaire de faire observer ici que les couronnes de France et d'Angleterre vivaient alors en paix; que la guerre ne fut déclarée par Louis XV qu'après cet événement; que les seules hostilités commises, l'étaient par les Anglais, qui avaient envahi les possessions françaises, et que c'était contre cet acte que Jumonville venait protester.

Mais revenons à la justification de Washington dans ses dépêches. Il dit «qu'il regardait la frontière de la Nouvelle-Angleterre comme envahie par les Français, *que la guerre lui semblait exister, etc.* Que les Français à sa vue avaient couru aux armes; qu'alors il avait ordonné le feu; qu'un combat d'un quart d'heure s'était engagé, à la suite duquel les Français avaient eu dix hommes tués, un blessé et vingt et un prisonniers; et les Anglais, un homme tué et trois blessés; qu'il était faux que Jumonville eût lu la sommation, etc. Qu'il n'y avait point eu de guet-apens, mais surprise et escarmouche, ce qui est de bonne guerre.»

Excellente guerre sans doute pour un fort détachement qui attaque à l'improviste une poignée d'hommes en pleine paix! Ce n'était pas trop mal s'en tirer pour un simple major âgé de vingt ans; certains généraux de l'armée américaine du Nord ne feraient pas mieux aujourd'hui, eux qui s'en piquent. Les deux phrases suivantes sont d'une admirable naïveté: «que la guerre lui semblait exister; que les Français à sa vue avaient couru aux armes.» Ces chiens de Français avaient sans doute oublié qu'il était plus chrétien de se laisser égorger comme des moutons.

Si l'on accepte la version de Washington, comment expliquer alors le cri d'indignation et d'horreur qui retentit dans toute la Nouvelle-France et jusqu'en Europe? On n'a pourtant jamais reproché aux Français de se lamenter comme des femmes pour la perte de leurs meilleurs généraux, ou pour une défaite même signalée: pourquoi alors leur indignation, leur fureur à la nouvelle de la mort d'un jeune homme qui faisait, pour ainsi dire, ses premières armes, s'il avait péri dans un combat livré suivant les

règles des nations civilisées? Ceci doit tout d'abord frapper le lecteur, qui n'aura pas même lu la version française que je vais citer.

Tous les prisonniers français, et Manceau, qui seul se déroba par la fuite au massacre, les sauvages mêmes alliés des Anglais déclarèrent que Jumonville éleva un mouchoir au-dessus de sa tête, qu'il invita les Anglais, par un interprète, à s'arrêter, ayant quelque chose à leur lire; que le feu cessa; que ce fut pendant qu'il faisait lire la sommation par un truchement qu'il fut tué par une balle qu'il reçut à la tête; que, sans les sauvages qui s'y opposèrent, toute la petite troupe aurait été massacrée.

M. Guizot, dans ses mémoires sur Washington, après avoir cité le poème «Jumonville», des extraits de Hassan, de Lacretelle, de Montgaillard[43] qui corroborent tous la version de M. de La Place, fait fi de toutes ces autorités consignées dans les archives de la marine française, et s'en tient à la version seule de Washington.

La grande ombre du héros républicain aurait-elle influencé le jugement du célèbre écrivain français? Il n'appartient pas à moi, faible pygmée, d'oser soulever ce voile. Je dois baisser pavillon en présence d'une si haute autorité, me contentant de dire: Washington alors n'aurait jamais dû signer un écrit où les mots *assassin* et *assassinat* lui sont jetés à la figure, comme on le voit dans le cours de la capitulation que j'ai citée.

N'importe; c'est maintenant au lecteur à juger si j'ai lavé victorieusement la mémoire de mon grand-oncle, accusé d'espionnage. Si Jumonville eût accepté le rôle odieux que son ennemi lui prête pour se justifier d'un honteux assassinat, les Français n'auraient pas versé tant de larmes sur la tombe de la victime.

CHAPITRE QUINZIÈME.

(*a*) Historique. Plusieurs anciens habitants m'ont souvent raconté qu'alors, faute de moulins, ils mangeaient leur blé bouilli.

Les moulins à farine étaient peu nombreux même pendant mon enfance. Je me rappelle que celui de mon père, sur la rivière des Trois-Saumons, ne pouvant suffire, pendant un rude hiver, aux besoins des censitaires, ils étaient contraints de transporter leur grain soit à Saint-Thomas distant de dix-huit à vingt milles, soit à Kamouraska éloigné de quarante milles; et il leur fallait souvent attendre de trois à quatre jours avant d'obtenir leur farine.

(*b*) L'auteur n'a jamais été crédule, c'est une faiblesse que personne ne lui a reprochée; néanmoins, au risque de le paraître sur ses vieux jours, il va rapporter l'anecdote suivante, telle que la racontaient sa grand'mère maternelle et sa sœur, madame Jarret de Verchères[44], toutes deux filles du baron Lemoine de Longueuil, et sœurs de madame de Mézière, qui périt avec son enfant dans l'Auguste.

Le 17 novembre 1762, une vieille servante, qui avait élevé les demoiselles de Longueuil, parut le matin tout en pleurs.

— Qu'as-tu, ma mie (c'était le nom d'amitié que lui donnait toute la famille), qu'as-tu à pleurer?

Elle fut longtemps sans répondre, et finit par raconter qu'elle avait vu en songe pendant la nuit madame de Mézière sur le tillac de l'Auguste, avec son enfant dans ses bras; et qu'une vague énorme les avait emportés.

On ne manqua pas d'attribuer ce rêve à l'inquiétude qu'elle éprouvait sans cesse pour la demoiselle qu'elle avait élevée. L'auteur, malgré ses doutes quant à la date précise de la vision, n'a pu s'empêcher d'ajouter foi à une anecdote que non seulement sa famille, mais aussi plusieurs personnes de Montréal attestaient comme véritable. Qui sait après tout; encore un chapitre à faire sur les qui sait!

(*c*) M. le chevalier de Saint-Luc, d'un commerce très-agréable, devint dans la suite un favori du général Haldimand[45], qui s'amusait beaucoup des reparties spirituelles, mais quelque-

fois assez peu respectueuses du vieillard, que l'auteur ne croit pas devoir consigner. Un jour qu'il dînait au château Saint-Louis, en nombreuse compagnie, il dit au général:

— Comme je sais que Votre Excellence est un bon casuiste, j'oserai lui soumettre un cas de conscience qui ne laisse pas de me tourmenter un peu.

— Si c'est un cas de conscience, dit le gouverneur, vous ferez mieux de vous adresser à mon voisin, le révérend Père de Bérey[46], supérieur des Récollets.

— Soit! fit M. de Saint-Luc; mais j'ose me flatter que Votre Excellence sanctionnera le jugement du révérend Père.

— J'y consens, dit en riant le général Haldimand, qui aimait beaucoup à mettre le Père de Bérey, homme bouillant d'esprit, aux prises avec les laïques: beaucoup de ces laïques, très-spirituels d'ailleurs, mais imbus des mêmes principes philosophiques du XVIII^e siècle que le gouverneur lui-même, ne laissaient échapper aucune occasion de railler sans pitié le fils de saint François. Il faut dire du reste qu'aucun d'eux ne s'en retirait sans quelques bons coups de griffes du révérend Père, lequel ayant été aumônier d'un régiment, était habitué à cette sorte d'escrime, et emportait presque toujours le morceau, quel que fût le nombre des assaillants.

— Voici donc mon cas de conscience, dit M. de Saint-Luc. Je passai en France après la cession finale du Canada, en 1763, où j'achetai une quantité considérable de dentelles de fil, d'or et d'argent, et d'autres marchandises précieuses. Les droits, sur ces effets, étaient très-onéreux; mais il fallait bien s'y soumettre. Je me présente aux douanes anglaises, avec quatre grands coffres en sus de mes effets particuliers, exempts de tous droits. Les officiers de ce département retirèrent, du premier coffre qu'ils ouvrirent, un immense manteau de la plus belle soie écarlate, qui aurait pu servir au couronnement d'un empereur, tant il était surchargé de dentelles de fil, d'or et d'argent, etc.

— Oh! oh! dirent messieurs les douaniers: tout ceci est de bonne prise.

— Vous n'y êtes pas, messieurs, leur dis-je. Et je retirai l'un après l'autre tous les articles qui composent l'habillement d'un grand chef sauvage; rien n'y manquait: chemise de soie, capot, mitasses du plus beau drap écarlate, le tout orné de précieux effets, sans oublier le chapeau de vrai castor surchargé aussi de plumes d'autruche les plus coûteuses. J'ôtai mon habit, et, dans un tour de main, je fus affublé, aux yeux ébahis des douaniers, du riche costume d'un opulent chef indien. Je suis, messieurs, leur dis-je, surintendant des tribus sauvages de l'Amérique du Nord; si vous en doutez, voici ma commission. Ce superbe costume est celui que je porte lorsque je préside un grand conseil de la tribu des Hurons, et voici le discours d'ouverture obligé. Je prononçai alors, avec un sang-froid imperturbable, un magnifique discours dans l'idiome le plus pur de ces aborigènes: harangue qui fut très-goûtée, si je puis en juger par les éclats de rire avec lesquels elle fut accueillie.

— Passe pour l'accoutrement obligé, à l'occasion du discours d'ouverture des chambres de messieurs les Hurons, dit le chef du bureau en se pâmant d'aise.

Nous passâmes ensuite au second coffre: il contenait un costume aussi riche, mais différent quant à la couleur de la soie et du drap seulement.

Mêmes objections, même mascarade. On me fit observer que le roi d'Angleterre, tout puissant qu'il fût, portait uniformément le même costume quand il ouvrait son parlement, corps autrement auguste que celui de mes Hurons. Je répliquai qu'il ne s'agissait plus de Hurons, mais bien d'Iroquois, tribu très-pointilleuse à l'endroit de sa couleur nationale qui était le bleu; et que je ne doutais aucunement que si le roi d'Angleterre présidait quelques grandes solennités écossaises, il adopterait leur costume, y inclus la petite jupe, aux risques de s'enrhumer; et là-dessus j'entonnai

un superbe discours en idiome iroquois. Le flegme britannique ne put y tenir, et, à la fin de mon discours, on s'écria: «Passe donc pour l'ouverture du parlement iroquois.»

Bref, je réussis à passer le contenu de mes quatre coffres, comme président des grands conseils des Hurons, des Iroquois, des Abenaquis et des Maléchites[47]. Ce qui me fut d'un grand secours, je crois, c'est qu'étant très-brun et parlant avec facilité la langue de ces quatre tribus, les douaniers me prenaient pour un sauvage pur sang, et étaient assez disposés à l'indulgence envers celui qui leur avait donné une telle comédie.*

Maintenant, mon révérend Père, continua M. de Saint-Luc, je vous avouerai que j'ai eu quelquefois des petits picotements de conscience, quoique messieurs les Anglais aient fait les choses galamment en laissant passer mes marchandises exemptes de droits; et, comme Son Excellence vous a laissé la décision de cette question théologique, avec promesse d'y souscrire, j'attends votre sentence.

Le Père de Bérey avait pour habitude dans la chaleur de la discussion, ou quand il était pris à l'improviste, de tutoyer, par distraction; il marmotta entre ses dents:

— Je ne te croyais pas si fin.

— Que dites-vous, mon révérend Père? fit M. de Saint-Luc.

— Que le diable en rit, répliqua le moine.

Cette saillie excita l'hilarité des convives canadiens et anglais, et du général Haldimand lui-même.

En terminant cette note, je me permettrai de citer quelques fragments d'une lettre du même M. de Saint-Luc, que j'ai extraits des «Mémoires de famille» de ma bonne amie et parente, madame Éliza-Anne Baby[48], veuve de feu l'honorable Charles-E. Casgrain. Cette lettre semble avoir été écrite d'hier, tant elle renferme d'actualité; elle fait voir en même temps avec quelle rectitude de

* M. de Saint-Luc parlait avec facilité quatre à cinq idiomes indiens.

jugement et quel coup d'œil sûr cet homme remarquable envisageait les affaires du pays.

«À monsieur Baby, à Québec, en Canada.

Paris, rue des fosses Montmartre, ce 20 mars 1775.

J'ay reçu, mon cher pays, celle que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire... Recevez mes remercîments des bonnes nouvelles que vous me donnez et du détail consolant que vous m'y faites sur la réponse du gouvernement aux demandes qui lui avaient été faites de la part des Canadiens. Il paroît que cette cour est remplie de bonne volonté à leur égard; je suis intimement persuadé qu'il dépendra d'eux d'obtenir également une décision favorable. Sur les appréhensions qui vous restent, et dont vous me parlez, si vous estes tous bien unis, que vous ne vous divisiez pas et que vous soyez surtout d'accord avec votre preslat, qui est éclairé et (aussi) par les grâces de son état, vous verrez que tout ira bien. Vous ne devez, mon cher pays, ne faire qu'un corps et une âme, et suivre aveuglément l'advis de votre premier pasteur... L'histoire des Bostonnais et des colonies anglaises révoltées fait icy beaucoup de bruit; il paroît... qu'ils ont pris le dessus. Quoi qu'il en soit, je crois fermement que vous avez très-bien fait et agi sagement en ne prenant point partie pour eux; soyez toujours neutres, comme les Hollandais, et reconnaissants des bontés du gouvernement: mon principe est de ne pas manquer le premier, et l'ingratitude est mon monstre; soyez assurés d'ailleurs qu'en vous attachant à la cour de Londres, vous jouirez au moins des mêmes prérogatives des habitants de la Nouvelle-Angleterre. Tel est mon avis.»

CHAPITRE SEIZIÈME.

(*a*) Ma mère entrait un jour dans sa laiterie (il y a quelque soixante ans de cela). Elle trouve, aux prises avec notre

mulâtresse, deux matelots, dont l'un portait une chaudière, et l'autre un pot de faïence.

— Qu'y a-t-il, Lisette? dit ma mère.

— Je leur ai donné du lait, répliqua celle-ci, et maintenant ils me font signe qu'ils veulent de la crème: ils n'ont pas le bec assez fin pour cela.

— Donne-leur ce qu'ils demandent, fit ma mère: ces pauvres matelots ont bien de la misère pendant leurs longues traversées, et me font beaucoup de peine.

Trois mois après cette scène, ma mère, dînant au château Saint-Louis, s'aperçut qu'un officier la regardait en souriant en dessous. Un peu choquée, elle dit «assez haut» à sa voisine de table:

— Je ne sais pourquoi cet original me regarde ainsi: c'est sans doute de la politesse britannique.

— Je vous prie de vouloir bien m'excuser, madame, répondit l'officier en bon français; je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à l'excellente crème que vous faites donner aux pauvres matelots pour leur adoucir la poitrine.

Cet officier et un de ses amis s'étaient déguisés en matelots pour jouer ce tour.

(*b*) Lord Dorchester[49] a toujours rendu justice à la bravoure de ses anciens ennemis. Bien loin de leur faire, comme tant d'autres, le reproche de pusillanimité, il ne craignait pas de proclamer son admiration pour leur héroïque résistance malgré leur peu de ressources, et l'étonnement qu'il avait éprouvé, lors de la capitulation, en entrant dans la ville de Québec, qui n'était alors qu'un amas de ruines. En effet, mon oncle maternel l'honorable François Baby[50], qui était un des défenseurs de Québec en 1759, me disait souvent qu'à l'époque de la capitulation, la ville n'était plus qu'un monceau de décombres, qu'on ne se reconnaissait même plus dans certaines rues, et que l'on ne tirait quelques coups de canon de temps en temps, qu'afin de

faire croire à l'ennemi qu'il y avait encore des munitios; mais qu'elles étaient presque entièrement épuisées. Lord Dorchester ne perdit jamais le souvenir de cette bravoure; j'ai entre mes mains une de ses lettres, en date du 13 septembre 1775, à mon grand-oncle le colonel Dominique-Emmanuel Lemoine de Longueuil[51], dans laquelle il y a ce passage remarquable: «Je vous prie de recommander à ceux qui sortiront d'être bien circonspects et de ne point écouter leur valeur: cela a été la perte du pauvre Perthuis.»

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

(*a*) Un officier distingué de la cité du Détroit, ci-devant comprise dans les limites du Haut-Canada, le colonel Caldwell, qui avait fait les guerres de 1775 et de 1812 contre les Américains avec les alliés sauvages de l'Angleterre, racontait cette aventure assez extraordinaire. L'auteur ayant demandé à plusieurs des parents et des amis du colonel quelle foi on devait ajouter à cette anecdote, tous s'accordaient à rendre témoignage à la véracité du colonel, mais ajoutaient qu'ayant fait longtemps la guerre avec les sauvages, il était imbu de leurs superstitions.

Le colonel Caldwell, qui a laissé une nombreuse postérité dans le Haut-Canada, avait épousé une des filles de l'honorable Jacques Dupéron Baby, tante de la femme de l'auteur.

(*b*) Cette malheureuse savane faisait autrefois le désespoir des voyageurs, non seulement l'automne et le printemps, mais aussi pendant les années de sécheresse, car la tourbe s'enflammait alors souvent par l'imprévoyance des fumeurs et flambait pendant des mois entiers. Chacun se plaignait, jurait, tempêtait contre la maudite savane, toutefois il faut dire que si elle avait beaucoup d'ennemis, elle avait aussi de chauds partisans. José (sobriquet donné aux cultivateurs) tenait à sa savane par des liens bien chers: son défunt père y avait brisé un harnais, son défunt

grand-père y avait laissé les deux roues de son cabrouet, et s'était éreinté à la peine; enfin son oncle Baptiste avait pensé y brûler vif avec sa guevalle. Aussi le grand-voyer, M. Destimauville[52], rencontra-t-il beaucoup d'opposition lorsqu'il s'occupa sérieusement de faire disparaître cette nuisance publique. Il ne s'agissait pourtant que de tracer un nouveau chemin à quelques arpents, pour avoir une des meilleures voies de la Côte du Sud. Tous les avocats du barreau de Québec, heureusement peu nombreux alors (car il est probable que le procès ne serait pas encore terminé), furent employés pour plaider pour ou contre l'aimable savane; mais, comme un des juges avait, un jour, pensé s'y rompre le cou, le bon sens l'emporta sur les arguties des hommes de loi et le procès-verbal du grand-voyer fut maintenu. Les voyageurs s'en réjouissent; la savane défrichée produit d'excellentes récoltes, mais il ne reste plus rien, hélas! pour défrayer les veillées, si ce n'est les anciennes avaries arrivées, il y a quelque cinquante ans, dans cet endroit.

(*c*) Les enfants des cultivateurs ne mangeaient autrefois à la table de leurs père et mère qu'après leur première communion. Il y avait, dans les familles aisées, une petite table très-basse pour leur usage; mais généralement les enfants prenaient leur repas sur le billot: il y en avait toujours plusieurs dans la cuisine, qui était quelquefois la chambre unique des habitants: ces billots suppléaient dans l'occasion à la rareté des chaises; et servaient aussi à débiter et hacher la viande pour les tourtières (tourtes) et les pâtés des jours de fêtes. Il ne s'agissait que de retourner le billot, suivant le besoin. Dans leurs petites querelles, les enfants plus âgés disaient aux plus jeunes: «Tu manges encore sur le billot!», ce qui était un cruel reproche pour les petits.

(*d*) Le récit de ce meurtre, raconté par le capitaine Des Écors, est entièrement historique. Un des petits-neveux de l'infortuné Nadeau disait dernièrement à l'auteur que toute sa famille croyait

que le général Murray avait fait jeter à l'eau les deux orphelines dans le passage de l'Atlantique, pour effacer toute trace de sa barbarie, car on n'avait jamais entendu parler d'elles depuis. Il est plutôt probable que Murray les aura comblées de biens, et qu'elles sont aujourd'hui les souches de quelques familles honorables. L'auteur a toujours entendu dire, pendant sa jeunesse, à ceux qui avaient connu le général Murray, et qui ne l'aimaient pourtant guère, que son repentir avait été réel.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

(*a*) Historique. Une demoiselle canadienne de famille noble, dont je tairai le nom, refusa, dans de semblables circonstances, la main d'un riche officier écossais de l'armée du général Wolfe.

(*b*) Les anciens Canadiens détestaient le thé. Les dames en prenaient quelquefois, comme sudorifique, pendant leurs maladies, donnant la préférence, néanmoins, à une infusion de camomille.

Lorsque la mère de l'auteur, élevée dans les villes, où elle fréquentait la société anglaise, introduisit le thé dans la famille de son beau-père, après son mariage, il y a soixante-et-dix-huit ans, les vieillards se moquaient d'elle en disant qu'elle prenait cette drogue pour faire l'Anglaise, et qu'elle ne devait y trouver aucun goût.

(*c*) L'auteur a connu à la campagne, pendant son enfance, deux notaires qui passaient régulièrement tous les trois mois, chargés de leur étude, dans un sac de loup-marin pour la préserver de la pluie. Ces braves gens se passaient bien de voûtes à l'épreuve du feu: dans un cas d'incendie, ils jetaient sac et étude par la fenêtre.

Il y avait certainement, alors, des notaires très-instruits au Canada: leurs actes en font foi; mais il y en avait aussi d'une ignorance à faire rayer du tableau un huissier de nos jours.

Un certain notaire de la seconde catégorie rédigeait un acte pour une demoiselle, fille majeure. Il commence le préambule. Fut présente demoiselle L..., écuyer.

— Oh! fit le père de l'auteur, une demoiselle, écuyer!

— Alors, écuyère, dit le notaire pensant s'être trompé de genre.

— Bah! M. le notaire! biffez-moi cela.

— Eh bien! écuyèresse! s'écria le notaire triomphant.

(*d*) Ni la distance des lieux, ni la rigueur de la saison n'empêchaient les anciens Canadiens qui avaient leurs entrées au château Saint-Louis, à Québec, de s'acquitter de ce devoir: les plus pauvres gentilshommes s'imposaient même des privations pour paraître décemment à cette solennité. Il est vrai de dire que plusieurs de ces hommes ruinés par la conquête, et vivant à la campagne sur des terres qu'ils cultivaient souvent de leurs mains, avaient une mine assez hétéroclite en se présentant au château, ceints de leur épée, qu'exigeait l'étiquette d'alors. Les mauvais plaisants leur donnaient le sobriquet «d'épétiers;» ce qui n'empêchait pas lord Dorchester, pendant tout le temps qu'il fut gouverneur de cette colonie, d'avoir les mêmes égards pour ces pauvres «épétiers,» dont il avait éprouvé la valeur sur les champs de bataille, que pour d'autres plus favorisés de la fortune. Cet excellent homme était souvent attendri jusqu'aux larmes à la vue de tant d'infortune.

Notes

PAGE DE TITRE : épigraphe

1. Vâlmîki, *Le Ramayana*, livre II («Le livre d'Ayodhyâ»), chap. XLI («Les persuasions»).

CHAPITRE PREMIER

1. (l. 3) «Ah! Postumus, Postumus, [elles coulent, fugitives, les années...]» (Horace, *Odes*, II, 14, v. 1 ; éd. et trad. F. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. 75).

2. (l. 10) Selon Luc Lacourcière («L'enjeu des *Anciens Canadiens*», *Les Cahiers des Dix*, nº 32, 1967, p. 223-254), l'âge d'Aubert de Gaspé, «soixante-et-seize ans», correspond à la date de publication des extraits (1862) et non à celle de la composition. La rencontre «l'année dernière, rue Saint-Louis» date donc de 1860. Une scène analogue est racontée par Louis-Michel Darveau, au début de son étude sur Aubert de Gaspé, publiée en 1873 ; la conversation qu'il rapporte aurait eu lieu «il y a environ 12 ans», donc vers 1861 (*Nos hommes de lettres*, Montréal, [s. é.], 1873, p. 230 ; voir aussi p. 242-243).

3. (l. 12) Rivière d'Italie, qui se jette dans l'Adriatique, entre Ravenne et Rimini. Elle est célèbre dans l'histoire par le passage de César, qui la franchit à la tête de son armée. L'expression «franchir le Rubicon» a pris depuis le sens de «prendre une décision hardie».

4. (l. 43) Alain René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, livre VII, chap. 3 : «Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade et le canal de ses grâces» (éd. Maurice Bardon, t. II, Paris, Garnier, 1955, p. 14-15).

5. (l. 52) Personnage de Beaumarchais, héros de la trilogie composée du *Barbier de Séville* (1775), du *Mariage de Figaro* (1784) et de *La Mère coupable* (1791).

6. (l. 93) Dans le manuscrit II des *Anciens Canadiens*, le poème est suivi de la signature d'Octave Crémazie, et une note en bas de page précise : «Mr Octave Crémazie, notre excellent poëte canadien, a eu la bonté d'écrire, de confiance,

cette belle épigraphe à la prière de l'auteur.» La signature ainsi que la note de remerciement ont été supprimées dans l'édition *princeps*. (Voir Luc Lacourcière, «L'enjeu des *Anciens Canadiens*», *Les Cahiers des Dix*, nº 32, 1967, p. 223-254.)

7. (l. 105) Démolie en 1875 pour faire place à l'hôtel de ville.

8. (l. 149) L'islam exige en fait cinq, et non sept prières quotidiennes. (Voir Dominique Sourdel, *L'Islam*, Paris, P.U.F., «Que sais-je?, nº 355», 1965, p. 51.)

9. (l. 175) Sur le personnage d'Arché, voir les *Mémoires*. Un rapprochement peut être établi avec le colonel Malcolm Fraser, ami de la famille de Gaspé: «— Allons, colonel! cria mon père, nous ne sommes plus en 1759*.» (Note de bas de page): «Mon père faisait allusion à un détachement de l'armée de Wolfe, dont le colonel Fraser, alors lieutenant du 78e Fraser's highlanders, faisait partie, et qui brûla toutes les habitations de la Côte du Sud, depuis la Rivière-Ouelle jusqu'à Saint-Jean-Port-Joli, y inclus le manoir et le moulin de mon grand-père.» (*Mémoires*, 1866, chap. II, p. 52.)

10. (l. 238) «Les Baron père et fils furent les types les plus accentués de cette race de canotiers lévisiens. [...] Les deux Baron sont passés en proverbe, et, à Lévis, comme dans toute la région, quand on parle des canotiers, on ne manque jamais de citer ces deux hommes vigoureux et sans peur comme sans reproche. Jean-Baptiste Baron, le père, traversa les voyageurs, de Lévis à Québec, dans son canot, pendant quarante ans, et n'en perdit jamais un seul. Aubert de Gaspé l'a illustré dans ses *Anciens Canadiens* et ses *Mémoires*.» (Pierre-Geroges Roy, *La Traverse entre Québec et Lévis*, Lévis, [s. é.], 1942, p. 70.)

CHAPITRE DEUXIÈME

1. (l. 12) *Marlowes's Tragical History of Doctor Faustus and Goethe's Faust*, part I, v. 238-260 (translated by John Anster, with an Introduction by Sir Adolphus William Ward, London, New York, Toronto, Oxford University Press («The World's Classics»), 1907, reprinted in 1955, p. 66).

2. (l. 17) Figure légendaire que la tradition sacerdotale a conservée dans la généalogie des patriarches antédiluviens. Héros mythique de Mésopotamie, il est donné comme «le premier potentat sur la terre», mais aussi comme «un vaillant chercheur». La même tradition le considère comme le fondateur d'un empire qui rassemble les principales villes de Mésopotamie. (*Genèse*, X, 8-12. Voir J. Dheilly, *Dictionnaire biblique*, Tournai, Desclée et Co., 1964, p. 807.)

3. (l. 24) Citoyen de l'ancienne Sparte, connu pour son austérité et son patriotisme.

4. (l. 31) Village d'Écosse, au nord-est d'Inverness. Le duc de Cumberland y remporta, le 16 avril 1746, une victoire décisive sur le prétendant Charles Édouard Stuart.

5. (l. 37) Charles Édouard Stuart, comte d'Albany (1720-1780), prétendant au trône d'Angleterre. «Aidé de la France, il fit une brillante campagne en Écosse en 1745, s'emparant d'Édimbourg, remportant la victoire de Prestonpans et avançant jusqu'à Derby. Cependant, l'indiscipline des troupes écossaises provoqua sa défaite à Culloden et il ne regagna la France qu'au prix de grandes difficultés. Il en fut expulsé après le traité d'Aix-la-Chapelle et se réfugia en Italie.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

6. (l. 57) Nom poétique de l'Irlande. Deux attitudes sont possibles face à la domination anglaise, celle des Écossais et celle des Irlandais. Aubert de Gaspé opte pour la première, ce qui est révélateur de sa position politique.

7. (l. 61) Nom celtique donné à la Grande-Bretagne, à cause de la blancheur (lat. *albus*, «blanc») de ses falaises. «Il est parfois employé pour désigner péjorativement ou ironiquement l'Angleterre (la perfide Albion).» (*Le Petit Robert des noms propres*)

8. (l. 174) Certains domestiques étaient purement esclaves, d'autres étaient donnés, c'est-à-dire qu'ils ne recevaient d'autre salaire que le gîte et le couvert, mais le maître s'occupait de les établir le temps venu. (Voir Marcel Trudel, *L'Esclavage au Canada français, histoire et conditions de l'esclavage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960, XXV, 432 p.)

9. (l. 371) Les philosophes pythagoriciens Pythias et Damon, Pylade et son beau-frère Oreste, de même que Nysus et Euryale, compagnons d'Énée, constituent des couples d'amis célèbres de l'Antiquité.

CHAPITRE TROISIÈME

1. (l. 6) Shakespeare, *Hamlet*, I, 4, v. 39-41.

2. (l. 12) Goethe, *Faust I* (trad. Jean Malaplate, Paris, Flammarion, 1990, p. 183).

3. (l. 18) Robert Burns, *Tam O'Shanter: a Tale*, v. 86, 88 et 192 (*The Poetical Works of Robert Burns*, published by J. Bumpus, London, 1814, p. 141 et 144).

4. (l. 47) Proverbe latin: «Ceux qui viennent tard à table ne trouvent que des os.»

5. (l. 68) «Dolopes, Myrmidons, soldats du fier Ulysse, un seul à ce récit retiendrait-il ses pleurs?» (Virgile, *Énéide*, II, v. 6-7; éd. et trad. Jean-Pierre Chausserie-Laprée, Paris, Éditions de la Différence, 1993, p. 72-73).

6. (l. 76) Sébastien Le Prestre de Vauban, maréchal de France (1633-1707). Commissaire aux fortifications (1678), il déploya une grande activité et entoura le

royaume de fortifications. Il construisit aussi de grands ports, des canaux et l'aqueduc de Maintenon.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

7. (l. 84) Corneille, *Cinna*, V, 1, v. 1476.

8. (l. 88) Chute spectaculaire, près de Québec, deux fois plus haute que celle du Niagara, avec ses quatre-vingt-quatre mètres. Elle porte divers noms. Dans ses *Légendes canadiennes* (1861), plus particulièrement dans «La Jongleuse», l'abbé Henri-Raymond Casgrain l'appelle «La Dame blanche».

9. (l. 93) Île située dans le fleuve Saint-Laurent, à seize kilomètres au nord-est de Québec. Elle fut découverte en 1535 par Jacques Cartier et baptisée l'Île de Bacchus, les vignes y poussant à l'état sauvage.

10. (l. 98) François de Salignac de la Mothe-Fénelon, prélat français (1651-1715), auteur des *Aventures de Télémaque* (1699).

11. (l. 164) Paru en 1819.

12. (l. 189) Cette croyance populaire aux sorciers de l'Île d'Orléans est ancienne. François-Xavier de Charlevoix en parle dans son *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale*, rédigé pendant son séjour en Nouvelle-France, en 1721-1722.

13. (l. 201) La mère Nolette, dont il est fait mention dans la note (*a*), était-elle une sorcière véritable aux yeux des gens ou simplement une cartomancienne comme il en existe encore? On peut croire qu'Aubert de Gaspé en introduit une dans son récit pour répondre aux exigences de l'imaginaire écossais dont il est friand.

14. (l. 211) «Qu'on le veuille ou non.» On dit indifféremment «*volens nolens*» ou «*nolens volens*», mais la première formule est plus courante.

15. (l. 224: note) Dieu de la médecine dans la religion romaine, assimilé à l'Asclépios grec. Cette note fait allusion au «Voyage autour de l'Île d'Orléans» que le docteur Hubert Larue avait publié dans *Les Soirées canadiennes*, en 1861.

16. (l. 268) Cette cage de fer, conservée un certain temps au Boston Museum, ressemblait plus à un corset de fer entourant le tronc du condamné qu'à une cage servant à enfermer les animaux. Comme on le voit plus loin dans le récit, Aubert de Gaspé croit qu'il s'agit d'une véritable cage. (Voir Luc Lacourcière, «Le triple destin de Marie-Josephte Corriveau (1733-1763)», *Les Cahiers des Dix*, nº 33, 1968, p. 213-242.)

17. (l. 321) Mesure servant à mesurer le blé.

18. (l. 339) Géants à un seul œil au milieu du front. Allusion à l'épisode de la caverne où se réfugièrent Ulysse et ses compagnons, dans l'*Odyssée* d'Homère.

19. (l. 353) Luc Lacourcière a recueilli, dans un manuscrit qu'il voulait faire paraître dans la collection «Les Archives de folklore», les chansons et leurs variantes, avec présentation et analyse, évoquées ou rapportées dans *Les Anciens Canadiens* et les *Mémoires*. Ce manuscrit est déposé dans le Fonds-Luc-Lacourcière aux Archives de l'Université Laval, sous le titre «Le Chansonnier d'un seigneur canadien, Philippe Aubert de Gaspé, 1786-1871».

CHAPITRE QUATRIÈME

1. (l. 6) Molière, *Dom Juan ou le Festin de pierre*, III, 5.

2. (l. 12) *Marlowes's Tragical History of Doctor Faustus and Goethe's Faust*, part I, v. 551-559.

3. (l. 13) Voir «Notes et éclaircissements», chap. IV, note (*a*). Voir aussi Luc Lacourcière, «Le triple destin de Marie-Josephte Corriveau (1733-1763)», *Les Cahiers des Dix*, n° 33, 1968, p. 213-242.

4. (l. 110) Titan dont une tradition veut qu'il ait créé les mortels avec de la terre glaise et leur ait apporté le feu, après l'avoir dérobé aux dieux. Il est «le symbole de la révolte de l'homme contre la tyrannie de la matière et de ses aspirations à la vérité et à l'idéal.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

5. (l. 147) Socrate, philosophe grec (470-399 av. J.-C.), célèbre par son ironie et sa maïeutique. — Zénon d'Élée, philosophe grec, né vers – 490, célèbre pour ses paradoxes. — Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592), auteur des *Essais* (1re éd. 1580).

6. (l. 158) Œuvre de Miguel de Cervantes. Le conte de Sancho se lit au chap. XX de la première partie.

7. (l. 163) «On s'est tu, tous les yeux se fixaient sur Énée» (Virgile, *Énéide*, II, v. 1; éd. et trad. Jean-Pierre Chausserie-Laprée, 1993, p. 72-73).

8. (l. 204) La bibliothèque Haldimand, située non loin du Séminaire, contenait des livres à l'Index, dont les œuvres complètes de Voltaire et des Encyclopédistes.

9. (l. 207) Charles VII (1403-1461), roi de France de 1422 à 1461. «Sa mère Isabeau de Bavière signa le traité de Troyes (1420), qui le déshéritait au profit du roi d'Angleterre Henri V. [...] Il ne prit confiance en lui qu'après sa reconnaissance comme le vrai roi de France par Jeanne d'Arc, qui délivra Orléans et le fit sacrer à Reims (1429).» (*Le Petit Robert des noms propres*)

10. (l. 209) Voltaire, *La Pucelle d'Orléans*, III, v. 366-369. [Note en bas de page]: «Les Anglais jurent *by God! God damn me! blood!* etc.; les Allemands *sacrament*; les Français par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnos, *voto a Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre

sur les jurements de toutes les nations, qui sera probablement très exact et très instructif; on l'imprime actuellement.» (Voltaire, *Œuvres complètes*, t. IX, nouvelle éd., Paris, Garnier, 1877 [réimpr. Kraus Reprint, 1967], p. 69-70.)

11. (l. 232) Ou plutôt «Iscariote» ou «Iscarioth». Un des douze apôtres, il trahit Jésus.

12. (l. 290 – note) James MacPherson Le Moine (1825-1912), auteur notamment de *Ornithologie du Canada* (2 vol.: 1860-1861) et de *Maple Leaves* (7 vol.: 1863-1906). (Voir Roger Le Moine, «Le Moine, sir James MacPherson», *DBC*, XIV, p. 702-704, et *Un Québécois bien tranquille*, Sainte-Foy, Éditions La Liberté, 1985, 187 p.)

13. (l. 341) Personnage du *Diable boiteux* (1707) d'Alain René Lesage (1668-1747). Le jeune Don Cléofas Perez Zambullo s'enfuit sur les toits de Madrid à la suite d'une aventure amoureuse. En entrant dans le logement d'un astrologue, il délivre l'esprit du diable boiteux Asmodée, emprisonné dans une bouteille. Pour le récompenser, Asmodée soulève par magie les toits de la ville. (*Le Diable boiteux*, Paris, La Renaissance du livre, [s. d.], chap. 1.)

CHAPITRE CINQUIÈME

1. (l. 7) *Paul et Virginie*. (Éd. Pierre Trahard, Paris, Garnier, 1958, p. 199.)

2. (l. 10) *The Siege of Corinth*, XXV, v. 26-27: «Malgré son grand âge, il était assez robuste pour le disputer aux plus jeunes guerriers.» (*Œuvres complètes de Lord Byron*, t. II, trad. Amédée Pichot, Paris, Furne, 1836, p. 120.)

3. (l. 13) *Paul et Virginie*. (Œuvres choisies de Bernardin de Saint-Pierre, Paris, Firmin Didot, 1854, p. 101.)

4. (l. 16) Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, vol. 6, New York, Peter Fenelon and Son, 1901, p. 437.

5. (l. 24) En grec, «fontaine du cheval», sur le mont Hélicon, en Boétie. Consacrée aux Muses, elle avait jailli, disait-on, d'un coup de sabot de Pégase.

6. (l. 25) Ou Dionysos (en grec): dieu du vin.

7. (l. 27) Montagne sacrée de la Grèce, qui suivant la mythologie, était la principale résidence d'Apollon et des Muses.

8. (l. 44) Déesse de la lune et de la chasse, identifiée à l'Artémis grecque.

9. (l. 45) Dieu des Enfers.

10. (l. 52) Surnom d'Artémis assimilée à la lune.

11. (l. 60) Dans les villages où il n'y avait pas encore de sirène, on sonnait les cloches de l'église en guise de tocsin pour annoncer un incendie ou un autre cataclysme.

12. (l. 72) Voir «L'histoire de Zobéide», où tous les habitants, adorateurs du feu, sont changés en pierres (*Les Mille et une nuits, contes arabes*, trad. A. Galland, t. I, Paris, Garnier, 1960, p. 157-163).

13. (l. 78) James Fenimore Cooper: romancier américain (1789-1851), auteur, entre autres, du *Dernier des Mohicans*. — François-René de Chateaubriand (1768-1848): écrivain français. Certaines de ses œuvres les plus célèbres sont inspirées de son séjour en Amérique: *Atala*, *René*, *Les Aventures du dernier Abencérage*, *Les Natchez*.

14. (l. 374) Roi de Pylos, héros de la guerre de Troie, renommé pour sa sagesse, sa justice et son expérience de la guerre.

15. (l. 514) David, roi de Judée et d'Israël, ami de Jonathan (ou Jonathas), dont la mort l'affecta grandement (II *Samuel*, I, 25-26).

16. (l. 699) *Jean*, XI, 43.

CHAPITRE SIXIÈME

1. (l. 6) *The Poems of Alfred Tennyson*, vol. 1: *1830-1856*, London, J. M. Dent and Co., 1906 (reimpr. 1914), p. 162.

2. (l. 76) Gastronome et écrivain français (1755-1826), auteur d'un spirituel traité intitulé *La Physiologie du goût ou méditations de gastronomie transcendante* (1825).

3. (l. 79) Hachis de viande façonnée en boulettes oblongues, pochées à l'eau bouillante salée.

4. (l. 93) Préparation constituée de pieds de porc, de mouton ou de veau, qui, une fois blanchis et cuits dans un hachis de beurre, persil et ail, sont pannés et servis dans une sauce piquante. (*Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*, t. IX, Paris, Larousse, 1982, p. 9233.)

5. (l. 95) Alain René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, livre II, chap. 7: «Histoire d'un garçon barbier» (éd. Maurice Bardon, t. II, Paris, Garnier, 1955, p. 87).

6. (l. 135) On retrouve peu de traces de l'esclavage dans la littérature de l'époque. Le cuisinier éthiopien du capitaine Marcheterre est certainement un esclave, de même que Lisette, dont Aubert de Gaspé parle dans ses *Mémoires*.

7. (l. 390 - note) L'abbé François Boissonnault, né à Québec le 31 décembre 1775, fils de Pierre Boissonnault et de Thérèse Gendron, fit ses études à Québec et fut ordonné le 16 février 1800. Il fut curé de Saint-Jean-Port-Joli de 1814 à 1843. (Voir J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français — Les anciens*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1910, p. 62.)

8. (l. 417) Chef écossais (vers 1270-1305). Il prit la tête d'un soulèvement contre Edouard Ier d'Angleterre (1297), mais fut capturé et exécuté.

9. (l. 454) Voir Édouard-Zotique Massicotte, *Conteurs canadiens-français du XIXe siècle*, Montréal, Beauchemin, 1908, p. 47-52.

10.(l. 513) Dans ce pays où le numéraire était rare, les habitants payaient leur dîme en nature. Légalement, ils devaient remettre au curé le vingt-sixième de leurs grains.

11. (l. 654) «Le bal chez Boulé». La première édition de cette chanson est reproduite dans le *Chansonnier des collèges* (1851) et dans Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada* (1865). En la reproduisant dans *Les Anciens Canadiens* et en la faisant chanter par José, qui l'aurait composée, Aubert de Gaspé laisse clairement entendre que la composition de cette chanson remonterait au moins à 1759-1760, donc au Régime français. Chose sûre, c'est qu'elle est de composition canadienne, avec son «capot barré» et ses «souliers francés».

CHAPITRE SEPTIÈME

1. (l. 6) «Le chevalier Olaf», *La Mer du Nord*, III (Henri Heine (1797-1856), *Poésies*, trad. Gérard de Nerval, rééd. Paris, Fourbis, 1994, p. 46).

2. (l. 8) Sur le manoir d'Haberville, on consultera André Chouinard, *Le Manoir Aubert de Gaspé, son histoire, son architecture*, La Pocatière, La Société historique de la Côte-du-Sud, 1986. A. Chouinard met en doute l'existence d'une opulente demeure avant la Guerre de la Conquête et pense plutôt que le manoir aurait remplacé une maison modeste après la Conquête. Voir aussi Jacques Castonguay, *La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli*, Montréal, Fides, 1977; Gaston Deschênes, *Extraits de Saint-Jean-Port-Joli*, Québec, Les Éditions des Trois-Saumons, 1984; Gérard Ouellet, *Ma paroisse, Saint-Jean-Port-Joli*, Québec, Piliers, 1946; Pierre-Georges Roy, *Vieux manoirs, vieilles maisons*, Québec, Commission des monuments historiques de la province de Québec, 1927.

3. (l. 23) Claude Gelée, dit le Lorrain (1600-1682), peintre, dessinateur et graveur français.

4. (l. 69) «Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière»: paroles que prononce le prêtre en marquant de cendres le front des fidèles le mercredi des Cendres, pour rappeler la condamnation que Dieu prononça contre Adam, après le péché originel (*Genèse*, III, 19).

5. (l. 99) Ou «Æa», île de Circé, magicienne, fille d'Hélios (le Soleil) et de Persé. Éprise d'Ulysse, elle métamorphosa ses compagnons en pourceaux, afin de pouvoir le retenir le plus longtemps possible auprès d'elle. (Homère, *Odyssée*, chant X.)

6. (l. 100) Nymphe, de l'île mythologique d'Ogyvie. Elle accueillit Ulysse, jeté sur la côte par les vents contraires, et le retint dix ans. (Homère, *Odyssée*, chant I.)

7. (l. 156) Chien de la famille de Gaspé, évoqué dans les *Mémoires*. Dans une note, Aubert de Gaspé précise que «Niger était un magnifique chien de berger dont lord Dorchester avait fait cadeau à mon père, avant son départ du Canada.» (*Mémoires*, 1866, chap. II, p. 52.)

8. (l. 168) À son retour à Ithaque, après vingt ans d'absence, Ulysse est reconnu par son vieux chien Argos, qui l'attendait étendu au-devant du portail, avant de mourir à ses pieds. (Homère, *Odyssée*, chant XVII.)

9. (l. 214) Un rapprochement peut être établi entre Madame Louise de Beaumont et M^lle^ Tarieu de Lanaudière, sœur de Madame de Gaspé. Voir Pierre-Georges Roy, *La Famille Tarieu de Lanaudière*, Lévis, [s. é.], 1922, p. 122: «Après la mort de sa sœur Agathe en 1838, mademoiselle Marie-Louise de Lanaudière se retira à Québec chez son autre sœur, Marie-Catherine, mariée à M. de Gaspé. C'est là qu'elle décéda le 4 avril 1842, à l'âge de 75 ans.»

10. (l. 285) Le paiement des rentes s'effectuait au manoir du seigneur à la Saint-Martin, le 11 novembre. (Voir «Notes et éclaircissements», chap. 3, note (*a*), et Victor Morin, *Seigneurs et censitaires, castes disparues*, Montréal, Les Éditions des Dix, 1941, p. 87.)

11. (l. 303) «Je ne vous connais pas».

12. (l. 304) Ou plus précisément: *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari et quæ sunt Dei Deo*: «Rendez donc à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui est à Dieu». Réponse de Jésus aux Pharisiens qui lui demandaient insidieusement s'il fallait payer le tribut à César (*Matthieu*, XXII, 21).

13. (l. 321) *Quos ego...! sed motos praestat componere fluctus*: «Je vous... mais de la mer il faut calmer la rage»: paroles que Virgile (*Énéide*, I, v. 135) met dans la bouche de Neptune, irrité contre les vents déchaînés, et qui, dans la bouche d'un supérieur, expriment la colère et la menace. — Sur l'abolition de la tenure seigneuriale (1854) dont il est question dans la note en bas de page, voir Joseph-Charles Taché, *De la tenure seigneuriale en Canada et projet de commutation*, Québec, Lovell & Lamoureux, 1854, 63, XIX p.

14. (l. 343) Forteresse érigée en 1713, à la pointe de l'Île du Cap-Breton, pour protéger l'entrée du golfe du Saint-Laurent après la perte de l'Acadie. Attaquée par les Anglais en 1745, la garnison française capitula le 28 juin.

15. (l. 421) Cervantes, *Don Quichotte*, 2^e^ partie, chap. XX.

16. (l. 430) Peintre, dessinateur et graveur hollandais (1606-1669), célèbre pour ses compositions dramatiques en clair-obscur.

17. (l. 461) Roi légendaire d'Assyrie (VII^e siècle av. J.-C.) qui passa les dernières années de son règne tyrannique dans le faste, l'indolence et la volupté.

18. (l. 483) Dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770), l'abbé Guillaume Raynal note l'esprit carnavalesque des Canadiens. Joseph-Charles Taché abonde dans le même sens: «Les fêtes étaient presque continuelles, il n'y avait, pour ainsi dire, que dans les saisons des semences et des récoltes qu'on travaillait.» (*Forestiers et voyageurs*, II, 1, Montréal, Fides, «Bibliothèque québécoise», 1981, p. 82.)

19. (l. 513 – note**) Un certain consensus règne chez les historiens pour déplorer les mauvaises conditions économiques durant les années 1830. La mouche hessoise ruinait la culture du blé, les pluies abondantes faisaient pourrir les récoltes et les premières épidémies de choléra, ajoutées au surpeuplement des anciennes seigneuries, réduisaient les populations rurales à la pauvreté.

CHAPITRE HUITIÈME

1. (l. 254) Sur le «père» Romain Chouinard (1779-1857), voir *Mémoires*, chap. XIII-XIV, et Jacques de Gaspé, *La Famille Chouinard. Histoire et généalogie*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1921, 336 p. — La chanson de Jules est également évoquée dans les *Mémoires*, 1866, p. 512-513.

CHAPITRE NEUVIÈME

1. (l. 68) Dieu du feu dans la religion romaine, il fut assimilé à l'Héphaïstos grec dont il prit les attributs. Précipité du haut de l'Olympe par Zeus, qu'il irrita en prenant le parti de sa mère Héra dans une querelle, il resta boiteux après sa chute. Forgeron habile, il fabriquait les foudres de Zeus et les armes des dieux et des héros.

2. (l. 82) La coutume de la «criée» pour les âmes du purgatoire a persisté jusqu'au début des années 1950. Louis Hémon décrit cette coutume au début de *Maria Chapdelaine*. Voir aussi Adjutor Rivard, «La criée pour les âmes», *Chez nous. Chez nos gens*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 129-135.

3. (l. 317) La plus ancienne et la plus célèbre des prophétesses de l'Antiquité. Énée la consulta avant de descendre aux Enfers.

4. (l. 422) Voir Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1940, p. 219-220.

CHAPITRE DIXIÈME

1. (l. 5) Sébastien Roch Nicolas, dit Nicolas de Chamfort (1741-1794), *Œuvres complètes*, éd. P.-R. Auguis, Genève, Slatkine Reprints, 1968, 6 vol. Dans la notice biographique (t. I) on lit: «Son apparente misanthropie était celle de J[ean]-J[acques] Rousseau; il haïssait les hommes, mais parce qu'ils ne s'aimaient pas; et le secret de son caractère est tout entier dans ces mots qu'il répétait souvent: "Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes"» (p. XVI).

2. (l. 12) Charles Julien Lioult de Chênedollé (1769-1833), poète français. On trouvera le texte cité ici dans Charles Augustin Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, Paris, Calmann Lévy, 1878, p. 319.

3. (l. 122) Général et homme politique athénien (550-467 av. J.-C.). «Il fut l'un des stratèges de la bataille de Marathon (– 490) mais, à l'instigation de Thémistocle, son rival, il fut frappé d'ostracisme (– 482).» (*Le Petit Robert des noms propres*)

4. (l. 141) *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi / siluestrem tenui musam meditaris avena*: «Tityre, couché sous l'abri d'un hêtre touffu, tu étudies un air champêtre sur tes minces pipeaux» (Virgile, *Bucoliques*, I, 1-2; éd. Henri Goelzer, Paris, Les Belles Lettres, 1925, p. 23-24).

5. (l. 288) Fleuve des Enfers. En buvant de son eau, les âmes des morts parvenaient à oublier le passé.

6. (l. 319) Shakespeare, *Hamlet*, I, 3, v. 75-77.

7. (l. 388) Ancienne forteresse parisienne, construite sous Charles V (1370). Devenue prison d'État sous Richelieu, elle fut prise d'assaut par la foule lors de la Révolution, le 14 juillet 1789.

8. (l. 464) Courtisan de Denys l'Ancien (– IV^e^ siècle). Celui-ci l'invita à un festin, et pour lui montrer la fragilité du bonheur, il fit suspendre au-dessus de sa tête une lourde épée retenue par un crin de cheval. L'expression «épée de Damoclès» est restée pour désigner un danger menaçant.

9. (l. 470) Empereur romain de 37 à 41. Après un début de règne juste et bienfaisant, la folie s'empara de lui et il n'agit plus dès lors que comme un tyran licencieux et sanguinaire. Il mourut assassiné.

10. (l. 480) L'emprisonnement de l'auteur est évoqué à travers celui du «bon gentilhomme». Philippe Aubert de Gaspé fut en effet incarcéré pour dettes à la prison commune de Québec, du 29 mai 1838 au début d'octobre 1841. — Aubert de Gaspé pouvait-il vraiment voir ce qui se passait chez lui durant son emprisonnement, comme on peut le lire dans le récit de M. d'Egmont? Selon Jacques Castonguay, «le fait ne manque pas de vraisemblance, si on songe que Madame

de Gaspé, sa mère, vivait à l'époque sur la rue Sainte-Anne», au numéro 20, «et que la prison de Québec se trouvait [...] sur un terrain situé entre les rues Saint-Stanislas, Sainte-Anne, Dauphine et Sainte-Angèle.» (*La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé*, p. 67-68.) — Sur le gentilhomme, on se reportera au chapitre XVII des *Mémoires*. Le portrait que dresse de lui Aubert de Gaspé ressemble à celui de M. Roxsbourg, le solitaire. Il est possible que le nom donné au gentilhomme ait été emprunté à un des personnages des *Souvenirs de la Marquise de Créquy*, cités dans les *Mémoires* (1866, chap. XVI, p. 494). L'auteur y dresse un portrait de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, dont le caractère sentimental aura séduit Aubert de Gaspé.

11. (l. 509) Verset qui se chantait ou se lisait aux offices de matines et de tierce du 15 septembre, en la Fête des sept douleurs de la Vierge: «*Attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus.*»

12. (l. 538) Membre d'un des principaux partis du judaïsme ancien, accusé par les Évangiles d'un ritualisme stérile.

13. (l. 553) «Périsse le jour qui m'a vu naître!» (*Job*, III, 3. Voir *infra*, chap. XII, l. 421.)

14. (l. 562) Des amis de Philippe Aubert de Gaspé présentèrent au Parlement un projet de loi privé pour son élargissement, mais le projet fut refusé pour une question de forme. (Voir Luc Lacourcière, «Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph», *DBC*, vol. 10, p. 19-24.)

15. (l. 604) C'est de fait le seul endroit dans son œuvre où Aubert de Gaspé parle de sa destitution et de son incarcération. Il n'en fait pas mention dans ses *Mémoires*, qui s'arrêtent d'ailleurs en 1822.

16. (l. 617) Claude Perrault (1613-1688), architecte, médecin et physicien français. «On lui attribue le projet de la colonnade du Louvre, de l'Observatoire de Paris et du château de Sceaux pour Colbert.» (*Le Petit Robert des noms propres*). Il était le frère de l'écrivain Charles Perrault, auteur des *Contes de ma mère l'Oye*.

17. (l. 618) Louis XIV, dit le Grand (1638-1715), roi de France de 1643 à 1715.

18. (l. 635) Fils du sommeil et dieu des songes.

CHAPITRE ONZIÈME

1. (l. 4) «Ce malheur bien souvent — mais j'étais aveugle! — nous a été prédit, je me le rappelle maintenant, par les chênes atteints du feu céleste.» (Virgile, *Bucoliques*, I, 16-17.)

2. (l. 37) François-Xavier Garneau (voir *infra*, chap. 12, note 3), exalte les engagements au cours desquels les Canadiens ont vaincu les Anglais tout en étant

inférieurs en nombre. Les auteurs de romans historiques reviendront à satiété sur ces exploits, pour illustrer la bravoure des Canadiens.

3. (l. 38) «Je l'accorde»: terme de logique usité autrefois dans les disputes philosophiques.

4. (l. 45) Louis XV, dit le Bien-Aimé (1710-1774), roi de France de 1715 à 1774.

5. (l. 52) Aubert de Gaspé privilégie, comme ses personnages, la guerre d'embuscade, pour laquelle Montcalm n'avait que mépris.

6. (l. 63) La guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) opposa tous les États européens. Pour soutenir les prétentions de l'électeur Charles Albert de Bavière contre le parti de Marie-Thérèse, la France avait monopolisé une grande partie de ses forces armées au détriment du Canada. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) ne régla pas le conflit, qui fut suivi de la guerre de Sept Ans.

7. (l. 90) «Il faut détruire Carthage», phrase par laquelle Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.) terminait tous ses discours, lors de la troisième guerre punique.

8. (l. 100) Grande et longue épée des guerriers écossais.

9. (l. 121) Signe prémonitoire de la destruction du manoir d'Haberville.

10. (l. 143) Personnage du *Mariage forcé* de Molière (scène V), Marphorius est un docteur pyrrhonien qui refuse de se prononcer sur quelque sujet que ce soit.

11. (l. 179) *Jérémie*, XXXI, 15: «Ainsi parle Yahveh: "Écoutez! À Rama on entend une plainte, une amère lamentation: c'est Rachel qui pleure ses fils. Elle ne veut plus être consolée pour ses fils, parce qu'ils ne sont plus".»

12. (l. 214) Sur la mort du fils de David et de Bethsabé, voir *II Samuel*, XII, 15-23.

13. (l. 349) *Job*, I, 20-21.

14. (l. 355) *Jean*, XI, 21-22.

CHAPITRE DOUXIÈME

1. (l. 10) «Pendant la nuit je vis venir / En ces lieux la troupe ennemie, / Je vis mon chevalier périr! / Tous ont fui pour sauver leur vie. / Pour le pleurer je reste, hélas! / Il n'est plus! la lune et l'aurore / Tour à tour reviendront encore: / Lui seul il ne reviendra pas!» (Walter Scott, *Waverly* [...], trad. Auguste Defauconpret, Paris, Robert Laffont, «Collection Bouquins», 1981, chap. 63, p. 325.)

2. (l. 37) Fort construit en 1756 à l'extrémité sud du lac Champlain. En 1758, «Montcalm y remporta une importante victoire sur les Britanniques, malgré la faiblesse de ses effectifs.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

3. (l. 46) François-Xavier Garneau (1809-1866), père de l'historiographie canadienne, auteur d'une *Histoire du Canada sous la domination française* en quatre

volumes (1845-1854). (Voir Pierre Savard et Paul Wyczynski, «Garneau, François-Xavier», *DBC*, vol. 9, p. 327-336.)

4. (l. 52) Assyriens: habitants d'Assyrie, ancien empire de l'Asie occidentale. — Mèdes: peuple nomade installé sur le plateau iranien et qui constitua un danger pour l'Assyrie. — Perses: peuple vivant sur la rive nord-est du Golfe persique, région qui prit le nom d'Iran.

5. (l. 56) Phrase que François Ier (1494-1547), roi de France de 1515 à 1547, aurait prononcée après la défaite de Pavie (1525).

6. (l. 60) Dans son discours sur la victoire d'Aboukir (1801), Mgr Joseph-Octave Plessis (voir *infra*, «Notes et éclaircissements» note 20) fut l'un des premiers à voir dans la Conquête anglaise de 1760 une action providentielle ayant permis de soustraire les Canadiens aux horreurs de la Révolution française. Aubert de Gaspé partage ici ce point de vue.

7. (l. 63) Allusion aux guerres anglo-américaines de 1775 et de 1812, au cours desquelles les Canadiens combattirent aux côtés des Britanniques, contre les Américains.

8. (l. 89) Richard Montgomery (1736-1775), officier britannique qui participa à plusieurs opérations au Canada lors de la guerre de la Conquête. Il fut tué le 31 décembre 1775, au cours d'un assaut infructueux contre Québec. (Voir *Mémoires*, 1866, chap. II, p. 41-42, et Stuart R. Sutherland, «Montgomery, Richard», *DBC*, vol. 4, p. 589-595.)

9. (l. 210) «Selma, le silence règne dans tes murs. Nul écho ne retentit dans les bois de Morven. On n'entend que le bruit des flots qui se brisent sur la grève solitaire. Le soleil verse ses rayons d'or sur la plaine tranquille.» (*Ossian, barde du troisième siècle*, Paris, Lavigne, 1842, p. 160. Voir aussi *The Poems of Ossian*, translated by James MacPherson, Boston, Phillips Sampson & Co., 1850, p. 358.)

10. (l. 386) Ou «Europe»: enlevée par Zeus, métamorphosé en taureau pour la circonstance. (Voir Ovide, *Métamorphoses*, II, 832-875.)

11. (l. 419) Désespéré, Arché reprend ici, en en modifiant le sens, la phrase que l'on attribue à François Ier (voir *supra*, note 5).

12. (l. 421) Voir *supra*, chap. X, note 13.

CHAPITRE TREIZIÈME

1. (l. 6) Cette citation n'a pu être identifiée.

2. (l. 10) Edward Young, *Night Thoughts: The Complaint*, night 1: "On Life, Death and Immortality", v. 120-121. (Voir E. Young, *The Complete Works, Poetry and*

Prose, edited by James Nichols, vol. 1, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1968, p. 6.)

3. (l. 26) *Ecclésiaste*, I, 2.

4. (l. 50) Fils de Zeus, il révéla aux mortels les secrets de l'Olympe, ce qui lui valut d'être condamné dans les Enfers à une soif dévorante: plongé dans l'eau jusqu'au cou, le niveau baissait chaque fois qu'il voulait boire. L'expression «supplice de Tantale» est restée pour désigner une torture qu'on éprouve à ne pouvoir accéder à un bien qui paraît inaccessible.

5. (l. 333) Les autorités de la colonie payaient les Indiens pour chaque scalp d'Anglais qu'ils leur rapportaient.

6. (l. 468) Amérindiens de la famille algonquienne, alliés des Français lors des guerre franco-anglaises.

7. (l. 549) Ce récit, développé et modifié dans la «Légende du père Godrault», se trouve réuni à d'autres textes, sous le titre «Inédits de Philippe Aubert de Gaspé», dans les appendices de l'ouvrage de Jacques Castonguay, *Philippe Aubert de Gaspé, seigneur et homme de lettres*, p. 185-188.

CHAPITRE QUATORZIÈME

1. (l. 4) «Monsieur, répondit Sancho, se retirer, ce n'est pas s'enfuir, et attendre n'est pas sagesse quand le péril est plus grand que ce qu'on en espère: c'est affaire à gens bien avisés de se conserver aujourd'hui pour demain et de ne pas tout hasarder en un jour.» (*Don Quichotte*, 2e partie, chap. XXIII.)

2. (l. 6) «Malheur aux vaincus!»: paroles du chef gaulois Brennus aux Romains après la reddition de Rome. (Tite-Live, *Histoire romaine*, livre V, chap. 47; éd. et trad. M. Nisard, Paris, Garnier, t. I, 1850, p. 262-263.)

3. (l. 25) Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.). Roi de Macédoine à l'âge de vingt ans, il se distingua très tôt par ses victoires militaires et son esprit de conquête. Maître de la Grèce, il prépara la conquête de l'Asie, pénétra en Égypte, où il fonda Alexandrie, se dirigea vers la Mésopotamie, occupa Babylone, Suse et Persépolis. Devenu maître de tout l'empire perse, il projeta la conquête de l'Inde, mais l'épuisement de ses soldats l'obligea à regagner Babylone qu'il avait choisie comme capitale. La légende a fait de ce génie militaire, mort à trente-trois ans, le modèle par excellence des conquérants. — Jules César (101-44 av. J.-C.), général et homme d'État romain. Rendu célèbre par ses campagnes en Gaule, il franchit le Rubicon et marcha sur Rome, déclenchant une guerre civile, au terme de laquelle il se fit conférer les pleins pouvoirs. Il fut assassiné le 15 mars – 44.

4. (l. 29) James Wolfe (1727-1759), officier anglais, vainqueur de Montcalm, en septembre 1759, sur les Plaines d'Abraham, où il trouva la mort. (Voir C. P. Stacey, «Wolfe, James», *DBC*, vol. 3, p. 721-730.)

5. (l. 33) Louis-Joseph, marquis de Montcalm (1712-1759), général français, vaincu en septembre 1759, à la bataille des Plaines d'Abraham, où il mourut. (Voir W. J. Eccles, «Montcalm, Louis-Joseph, marquis de», *DBC*, vol. 3, p. 495-507.)

6. (l. 47) Pierre de Rigaud de Cavagnial, marquis de Vaudreuil (1698-1778), dernier gouverneur général de la Nouvelle-France (1755-1760).

7. (l. 48) Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), premier aide de camp de Montcalm. Il participa aux opérations qui allaient aboutir à la perte de la Nouvelle-France. Il deviendra célèbre par la suite pour ses voyages autour du monde.

8. (l. 66) Michel de Nostre-Dame, dit Nostradamus (1503-1566), «médecin et astrologue français [...] célèbre par son recueil de prédictions: *Centuries astrologiques.*» (*Le Petit Robert des noms propres*)

9. (l. 67) François-Gaston, duc de Lévis (1719-1787), officier français, commandant en second sous Montcalm, auquel il succéda. Après avoir tenté de reprendre Québec contre James Murray, il dut lever le siège. Il se replia à Montréal, où il dut capituler, le 8 septembre 1760. (Voir W. C. Eccles, «Lévis, François [François-Gaston], duc de», *DBC*, vol. 4, p. 515-521.)

10. (l. 91) James Murray (1721-1794), officier britannique, gouverneur militaire de Québec de 1760 à 1763 et gouverneur de la province de Québec de 1763 à 1766.

11. (l. 95) Sainte-Foye (aujourd'hui Sainte-Foy), arrondissement de la banlieue sud-ouest de Québec où se livra une bataille, en avril 1760, opposant le général Lévis aux troupes du général Murray, pour la reconquête de la ville de Québec. La victoire de Lévis fut inutile, selon Aubert de Gaspé, opinion que ne partage pas François-Xavier Garneau, lequel soutient que les Canadiens n'ont pas été vaincus, dans cette bataille, mais qu'ils ont plutôt cédé.

12. (l. 108) Le régiment de Languedoc, dont le chevalier d'Aiguebelle était le capitaine, arriva à Québec en juin 1755. À la bataille de Sainte-Foy, le 18 avril 1760, d'Aiguebelle se distingua par sa bravoure et son sang-froid. Ses grenadiers s'emparèrent du moulin Dumont, qui leur fut enlevé par les Montagnards écossais, mais ils le reprirent. À la suite de cette bataille, d'Aiguebelle fut nommé au grade de lieutenant-colonel par le chevalier de Lévis. (Voir Pierre-Georges Roy, *Bulletin de recherches historiques*, vol. 33, 1927, p. 412-413.)

13. (l. 110) Le «moulin de Dumont», du nom de son propriétaire, Jean-Baptiste Dumont, négociant de Québec. (Voir Pierre-Georges Roy, *Bulletin de recherches historiques*, vol. 28, 1915, p. 70-71, et *Mémoires*, 1866, chap. IV, p. 95.)

14. (l. 170) Le traité de Paris, signé le 10 février 1763, mit fin à la guerre de Sept Ans et consacra la victoire de l'Angleterre sur la France. La France cédait à sa rivale l'ensemble de ses possessions coloniales. En Amérique du Nord, elle ne conservait que l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon.

15. (l. 272) «Lieu de la Résurrection des morts, selon la prophétie biblique de Joël, IV, 2.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

16. (l. 281) «Séjour des âmes des héros et des hommes vertueux aux Enfers, dans la mythologie grecque et latine.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

17. (l. 292) Ce «guerrier célèbre» est vraisemblablement Napoléon.

18. (l. 338) Mère Saint-Alexis, supérieure de l'Hôpital-Général de Québec, est dans le roman la sœur de M. d'Haberville. Son nom véritable est Marie-Catherine Payen de Noyan, dite de Saint-Alexis. Née vers 1730 à Montréal, elle était la fille de Pierre-Jacques Payen de Noyan et de Chanoy et de Louise d'Ailleboust de Manthet. Elle mourut à Québec, le 9 novembre 1818. (Voir Liliane Plamondon, «Payen de Noyan, Marie-Catherine, dite de Saint-Alexis», *DBC*, vol.5, p. 728-729, et *Mémoires*, 1866, chap. IV, p. 93.)

CHAPITRE QUINZIÈME

1. (l. 2) Aubert de Gaspé s'inspire ici, comme il le précise en note (p. 318), du récit que lui a fait sa tante, mais aussi Saint-Luc de La Corne, l'un des rares survivants du naufrage de L'Auguste, qui a raconté cette catastrophe dans une brochure intitulée *Journal de voyage de M. Saint-Luc de La Corne écuyer dans le navire l'Auguste, en l'an 1761* (Montréal, Fleury Mesplet, 1778, 38 p.)

2. (l. 101 – note) Madame Bailly de Messein, née Geneviève Aubert de Gaspé (1749-1834), fille d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé et de Marie-Anne Coulon de Villiers. Elle épousa Michel Bailly de Messein, le 28 janvier 1772. (Voir *Mémoires*, 1866, chap. V, p. 119, et Pierre-Georges Roy, *La Famille Aubert de Gaspé*, Lévis, P.-G. Roy, 1907, p. 80-97.)

3. (l. 114) Personnage de la tragédie de Shakespeare, *Macbeth* (1606). Complice silencieux des crimes de Macbeth, il est assassiné par les soudards de ce dernier. Son spectre apparaît à l'acte III, scène 4.

4. (l. 120) Luc de La Corne, dit Chaptes de La Corne ou La Corne Saint-Luc (v. 1711-1784), officier dans les troupes de la marine, commerçant, interprète et conseiller législatif. Il partit à bord de l'*Auguste* le 15 octobre 1761, avec bon nombre de représentants de la noblesse canadienne. Le bateau fit naufrage sur

l'Île du Cap-Breton un mois plus tard et des cent vingt et un passagers et membres d'équipage, seuls sept échappèrent à la mort. La Corne de Saint-Luc publia le récit de ce voyage. (*DBC*, vol. 4, p. 460-464.)

5. (l. 215) Madame de Mézières de Lespervanche, née Marguerite-Charlotte Le Moyne de Longueuil, fille de Charles Le Moyne de Longueuil et de Charlotte-Catherine de Gray. Aînée de la famille, elle épousa à Montréal, le 7 août 1759, François Maizières de Maisoncelle, capitaine dans les troupes de la marine. (Voir Alex Jodoin et J. L. Vincent, *Histoire de Longueuil et de la famille de Longueuil*, Montréal, Berthiaume, 1889, p. 242.)

6. (l. 266 - note) Geneviève-Élisabeth de La Corne, fille de Luc de La Corne et de Marie-Anne Hervieux, épousa à Montréal, le 10 avril 1769, Charles-Louis Tarieu de Lanaudière (1743-1811). (Voir *DBC*, vol. 5, p. 871-872, et *Mémoires*, 1866, chap. II, p. 42, chap. IV, p. 92 et chap. XVI, p. 506.)

7. (l. 314) Île située au nord-est de la Nouvelle-Écosse et à l'entrée du fleuve Saint-Laurent.

CHAPITRE SEIZIÈME

1. (l. 177) Sur M. de Germain, voir *Mémoires*, 1866, chap. IV, p. 100. Aubert de Gaspé s'inspire ici d'un événement familial. Charles-Gaspard Tarieu de Lanaudière (1769-1812), oncle de l'auteur du côté maternel, douzième enfant de Charles-François-Xavier Tarieu de Lanaudière et de Marie-Catherine Le Moyne de Longueuil, fut envoyé en Angleterre par sa mère, qui était restée veuve en 1776, afin d'y poursuivre ses études. Pendant ses vacances, il passa sur le continent afin de rencontrer son frère aîné, Charles-Louis Tarieu de Lanaudière, qui se trouvait alors en France. Au cours d'une soirée, comme le raconte Aubert de Gaspé dans ses *Mémoires*, il fut présenté à sa famille restée en France, notamment au baron de Germain, ainsi qu'à son épouse. (Voir Pierre-Georges Roy, *La Famille Tarieu de Lanaudière*, 1889, p. 147, et Alex Jodoin et J. L. Vincent, *Histoire de Longueuil et de la famille de Longueuil*, 1889, p. 242.)

2. (l. 235) Station thermale et hôpital militaire des Hautes-Pyrénées.

3. (l. 246) Guy Carleton, 1er baron Dorchester (1724-1808), général britannique et gouverneur de la province de Québec de 1766 à 1778 et de 1786 à 1796. (Voir G. P. Browne, «Carleton, Guy, 1er baron Dorchester», *DBC*, vol. 5, p. 155-171, et *Mémoires*, 1866, chap. I, II, V, VIII.)

4. (l. 258) Ordre militaire fondé en 1693 par Louis XIV. (Voir Alexandre Nazas, *Histoire de l'ordre militaire de Saint-Louis depuis son institution en 1693 jusqu'en 1830*, Paris, Dentu, 1855.)

5. (l. 397) «[On a fait assez pour la patrie et pour Priam]. Si un bras pouvait défendre Pergame, certes le mien l'eût défendu.» (Virgile, *Énéide*, II, 291-292; éd. et trad. André Bellessort, Paris, Les Belles Lettres, 1959, p. 46-47.)

6. (l. 413) Le nouveau gouverneur, Guy Carleton, croyait pouvoir gagner le cœur des Canadiens grâce à la médiation des nobles, qui avaient fondé sur lui de grands espoirs. Mais le peu d'empressement des miliciens canadiens lors de l'invasion américaine de 1775 l'amena à changer de politique.

7. (l. 427) Prêter le serment d'allégeance à un nouveau souverain ne paraît pas contraire à l'honneur, dans le cas de Jules, tandis que ce le serait dans le cas du père. Aubert de Gaspé se livre ici à cette casuistique pour justifier les Canadiens qui préférèrent rester au pays plutôt que de retourner en France. Dans *La Sève immortelle* (1925), Laure Conan fera mieux ressortir la conscience qu'ont ses personnages d'appartenir d'abord au Canada.

8. (l. 436) En attribuant la défaite de 1759 à l'incurie de Louis XV, Aubert de Gaspé adopte une position qui devait être courante à son époque. En effet, des romanciers comme Joseph Marmette (*L'Intendant Bigot*, 1872), Edmond Rousseau (*Le Château de Beaumamoir*, 1886), William Kirby (*Le Chien d'or*, 1877) accusent la marquise de Pompadour d'avoir décidé le roi à abandonner le Canada. Pour sa part, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, dans son *Montcalm et Lévis. Guerre du Canada, 1756-1760*, publié en 1891, insiste sur la corruption de la cour de Versailles, tout comme l'avait fait avant lui Francis Parkman dans son *Montcalm et Wolfe*.

9. (l. 516) L'anecdote a été racontée par Jean Racine. Un jour, le roi, pour quitter le parc de Versailles, emprunta un itinéraire inhabituel. Le portier attaché à cette entrée n'était pas exactement à son poste et il fut disputé par l'entourage du roi. Ce dernier aurait alors déclaré: «Pourquoi le grondez-vous? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre?» (François Bluche, *Dictionnaire des mots historiques de César à Churchill*, Paris, Éditions de Fallois, 1992, p. 138.)

10. (l. 572) Furieuse de voir que son beau-fils refusait de répondre à ses avances, Phèdre l'accusa auprès de son mari Thésée d'avoir attenté à son honneur. Thésée maudit son fils. Ce dernier mourut traîné par ses chevaux, effrayés par un taureau que Poséidon venait de faire sortir du sein des eaux. Thésée ayant appris que son fils était innocent, Phèdre se donna la mort. Racine a tiré une tragédie de cette légende: *Phèdre* (1677).

11. (l. 589) La bataille de la Monongahéla opposa les forces françaises et britanniques, en juillet 1755, dans la haute vallée de l'Ohio.

12. (l. 705) Il s'agit de Marie-Ange-Angélique (1713-1793) et de Charlotte-Joséphine (1723-1764), filles de Pierre Aubert de Gaspé et de Madeleine-Angélique

Legardeur de Tilly et sœurs du grand-père de l'auteur des *Anciens Canadiens*. Elles se firent religieuses, la première à l'Hôtel-Dieu de Québec, la seconde à l'Hôpital-Général de Québec. En religion, elles portaient les noms de mère Saint-Alexis et de mère Sainte-Catherine. (Voir Pierre Georges Roy, *La Famille Aubert de Gaspé*, 1907, p. 74-77, et *Mémoires*, 1866, chap. IV, p. 93.)

13. (l. 748) Canadianisme : « tracassés, tourmentés ».

14. (l. 801) Charles de Gontaut, duc de Biron (1562-1602). « Favori d'Henri IV en raison de ses brillants services, il devint amiral puis maréchal de France et gouverneur de Bourgogne. Ayant conspiré avec l'Espagne et la Savoie, il refusa d'avouer et fut exécuté. » (*Le Petit Robert des noms propres*)

15. (l. 804) Roi de France (1589-1610) et de Navarre (1572-1610), il fut assassiné par Ravaillac. Il est devenu pour la postérité le plus populaire des rois de France.

16. (l. 846) Voir Loraine Wyman, « La trahison du maréchal Biron », *The Journal of American Folk-Lore*, vol. 33, n° 130, 1920, p. 326-327. Il existe trois enregistrements de cette chanson à l'Université Laval : collection Lacourcière (n° 3935, 6 août 1960) ; collection François Brassard (n° 168, 8 août 1943) ; collection Adélard Lambert (n° 4500, 1937).

17. (l. 899) José tient le même langage que le vieux soldat canadien du poète Octave Crémazie (« Chant du vieux soldat canadien », *Œuvres, I — Poésies*, éd. Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, p. 283).

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

1. (l. 30) Voir *Mémoires*, 1866, chap. VII, p. 186 : « La légende du père Laurent Caron » : « Faites excuse, monsieur, répliqua le père Caron : l'Anglais n'a jamais pris le Canada ; c'est la Pompadour qui l'a vendu au roi d'Angleterre. Mais, n'importe : nos bonnes gens reviendront ! »

2. (l. 38) Peut-être le capitaine des Écors doit-il être identifié avec Joseph Couillard, sieur des Écores (1746-1828), seigneur de L'Islet. (Voir Azarie Couillard-Després, *Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés canadiens et acadiens*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie de la Tribune, 1912, p. 314.)

3. (l. 41) Aubert de Gaspé hérita de sa tante Tarieu de Lanaudière et de sa mère peu de temps après sa sortie de prison, ce qui lui permit d'habiter Québec et de renouer avec la bonne société.

4. (l. 93) Passage à rapprocher du signe envoyé aux convives lors du repas d'adieu donné en l'honneur de Jules et d'Arché (voir *supra*, chap. XI, note 9).

5. (l. 120) «[...] Comme il était différent de cet [Hector que je vois encore revenir revêtu des dépouilles d'Achille...]!» (Virgile, *Énéide*, II, 274; éd. et trad. André Bellessort, p. 46-47.)

6. (l. 218) Sur la pendaison de Nadeau, voir John Knox, *An Historical Journal of the Campaigns in North-America for the Years 1757, 1758, 1759 and 1760*, London, W. Johnston, vol. 2, 1769, p. 336.

7. (l. 252) Marie-Anne-Élisabeth Vincelot, née à Cap-Saint-Ignace le 19 septembre 1742, fille de Gabriel-Jean Amiot, troisième seigneur de Vincelotte, et de Marie-Anne La Caudray. Elle épousa, le 11 avril 1768, Joseph Godefroid de Normanville, ancien officier. (Voir Richard Jos. Arthur, *Histoire de Cap-Saint-Ignace, 1672-1970*, Bibliothèque nationale du Québec, 1970, p. 142, et *Mémoires*, 1866, chap. III, p. 58. — Cette chanson, intitulée «Charivari», est conservée dans la collection Lacourcière (nº 2738, 9 octobre 1955).

8. (l. 293) Voici la description que Madeleine Doyon-Ferland donne de ce jeu: «Une comptine désigne un joueur à qui l'on bande les yeux. Aussitôt les autres se dispersent dans toute la salle sans avoir pourtant le droit de se cacher. Le joueur aveugle essaie, à tâtons, d'attraper quelqu'un. Des joueurs plus hardis viennent le chatouiller, lui taper sur l'épaule ou dans le dos. Finalement, quand l'aveugle attrape l'un des fugitifs, celui-ci ne doit plus résister. L'aveugle s'efforce alors de le reconnaître au moyen de ses mains. Parfois, il lui pose des questions ou essaie de le faire rire. Mais le captif se garde bien de répondre. À la fin, l'aveugle lance un nom. S'il a deviné juste, on le libère; et il bande les yeux du prisonnier. S'il a manqué son coup, tous les joueurs crient "côli maillâ". Et il doit reprendre sa course à l'aveuglette et poursuivre les autres jusqu'à ce qu'il ait réussi à nommer un joueur avec exactitude.» (*Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, Montréal, Leméac, 1980, p. 83.)

9. (l. 298) Musicien et poète de la mythologie grecque, dont l'art charmait jusqu'aux bêtes sauvages. Il obtint le privilège de ramener des Enfers son épouse Eurydice, à condition de ne la regarder qu'après être sorti du Tartare; ayant désobéi, il la perdit à tout jamais.

10. (l. 333) Chanson extraite de la pièce de théâtre de Jacques-Marie Boutet, dit Monvel (1745-1812), *Blaise et Babet, ou la Suite des trois fermiers*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi, devant leurs Majestés à Versailles, le 4 avril et à Paris le 30 juin 1783. Le texte est de Monvel et la musique de M. Dezède. La pièce fut publiée à Paris, en 1788. Grimm parle dans sa *Correspondance littéraire* (vol. 13, p. 338-339) de ce spectacle qui lui a beaucoup plu et vante le talent de Madame Dugazon, qui interprétait le rôle de Babet.

11. (l. 364) «La fille-oiseau», chanson recueillie par Michel-Jean Sedaine (1719-1797) et publiée dans *Chants et chansons populaires de la France*. (Voir *Chansons choisies. Romances, rondes, complaintes et chansonnettes*, Paris, Garnier, 1854, [s. p.].)

12 (l. 375) Aubert de Gaspé se plaît à évoquer des jeux de société comme «La toilette de madame», parce qu'ils ont disparu peu à peu des salons canadiens au fur et à mesure que les mœurs anglaises s'imposaient dans une certaine société. Madeleine Doyon-Ferland n'a pas retenu ce jeu, non plus d'ailleurs que «La compagnie vous plaît-elle» et «L'anguille brûle».

13. (l. 397) «Cache la bague»: «Un joueur prend place en face des autres assis en demi-cercle; il doit les observer attentivement pendant que le cacheur va de l'un à l'autre. (Les joueurs se tiennent les mains "en creux", les paumes l'une contre l'autre. Entre les pouces ils laissent un espace juste assez grand pour y recevoir un objet, bague, fève ou dé). Le meneur du jeu s'arrête devant chaque joueur et fait semblant de déposer la bague dans le creux de ses mains. Dans sa tournée, il la donne réellement à l'un des joueurs. Les joueurs, par différents jeux de physionomie, essaient de tromper celui qui doit deviner où se trouve la bague. Si ce dernier devine juste, il devient le cacheur et est remplacé à son tour par celui qui recelait la bague. Et ce jeu recommence autant de fois qu'on le désire (Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, p. 88).

«La cachette»: «On choisit celui qui prend le jeu. Il se tourne le visage vers un but fixé généralement à un arbre ou au coin de la maison; et la tête dans son bras replié, il compte à haute voix aussi vite que possible, mais distinctement jusqu'à cinquante et un; il ajoute: "Un, deux, trois pour ceux qui ne sont pas prêts." Pendant ce temps, les autres sont allés se cacher. Lorsqu'il a fini de compter, il part à la recherche de ses compagnons. Chaque fois qu'il en découvre un, il doit venir toucher le but en disant: "Cinquante et un pour Untel." Les joueurs ont le privilège de se délivrer eux-mêmes s'ils réussissent à toucher le but avant le chercheur. Ils disent alors: "Cinquante et un pour moi." Le premier mort est celui qui recommence le jeu.» (*Ibid.*, p. 41.)

14. (l. 442) Anecdote racontée dans les *Mémoires*, 1866, chap. XVI, p. 505-513. Marguerite de Lanaudière se déguisa comme au temps de Louis XV et se fit passer pour une vieille seigneuresse, au cours d'une fête donnée par sa belle-sœur Madame Charles de Lanaudière.

15. (l. 447) Personnage du roman *Guy Mannering* (1815) de Walter Scott.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

1. (l. 8) *Atala*, épilogue. (Voir René de Chateaubriand, *Œuvres romanesques et voyages*, t. I, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1969, p. 99.)

2. (l. 45) Héros national de la Rome antique, Cincinnatus (V^e siècle av. J.-C.) est l'«image de l'ancien Romain, paysan, soldat et homme d'État. On vint l'enlever à sa charrue pour le nommer dictateur durant la guerre contre les Èques et les Volsques. Vainqueur, il retourna à sa charrue, refusant les honneurs.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

3. (l. 113) Voir *supra*, chap. II, note 2.

4. (l. 198) Molière, *Le Malade imaginaire* (1673), acte I, scène 4.

5. (l. 392) Laurence Sterne (1713-1768) est surtout connu pour son premier roman, *Vie et opinions de Tristram Shandy* (1760-1767, 9 vol.).

6. (l. 406) Personnage du roman de Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761). Sentimental et vertueux, il expose d'emblée sa passion pour Julie dont il devient le précepteur.

7. (l. 427) «Ce seraient non pas des Anglais, mais des anges s'ils étaient chrétiens»: paroles que le pape Grégoire le Grand (590-604) aurait prononcées au moment où il croisait à Rome des jeunes Saxons, très beaux. Il aurait alors songé à diriger lui-même une mission en Angleterre, afin de convertir Angles et Saxons, avant de se résoudre à en investir un groupe de moines avec, à leur tête, le futur saint Augustin de Canterbury. (Voir John Caulson, *Dictionnaire historique des saints*, Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, Paris, 1964, p. 184-185, et François Bluche, *Dictionnaire des mots historiques de César à Churchill*, 1992, p. 271-272.)

8. (l. 479) Bois décomposé, très sec et très inflammable. Masculin en français du Canada, ce mot est féminin dans les parlers de Normandie et de Picardie.

9. (l. 489) Patriarche biblique (*Genèse*, V, 25-27). «Symbole de longévité (il aurait vécu 969 ans).» (*Le Petit Robert des noms propres*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. (l. 16) «Dieux romains représentés sous l'aspect d'adolescents tenant dans leur main une corne d'abondance. À l'origine divinités de la fécondité, ils sont chargés de veiller sur les carrefours et de protéger les foyers domestiques.» (*Le Petit Robert des noms propres*)

2. (l. 24) George III (1738-1820), roi de Grande-Bretagne et d'Irlande de 1760 à 1820.

3. (l. 72) «Oiseau rare en ce monde» qu'une femme à la fois belle, riche et chaste, selon le poète latin Juvénal (*Satires*, VI, 165; éd. et trad. Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1921, p. 65).

4. (l. 73) «Amérindiens algonquiens qui habitaient le territoire délimité au sud par le golfe du Saint-laurent, au nord par la ligne de partage des eaux entre le bassin du Saint-Laurent et celui de la Baie James.» (Michel Veyron, *Dictionnaire canadien des noms propres*, Larousse, 1989, p. 438.)

5. (l. 106) Demi-dieu romain dont le nom est la forme latinisée du grec Héraclès. Sa force était prodigieuse.

6. (l. 116) La scène se serait donc déroulée aux alentours de 1795, Philippe Aubert de Gaspé étant né en 1786.

7. (l. 133) Genre de beignets que l'on fait cuire dans la friture.

8. (l. 214) Sur le supplice de cet Américain pendu pour trahison à Québec, le 21 juillet 1791, voir Raymond Boyer, *Les Crimes et les châtiments au Canada français du XVII^e au XX^e siècle*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, [s. d.], p. 90.

9. (l. 222) Louis XVI (1754-1793), roi de France (1774-1791), puis roi des Français (1791-1792), exécuté, place de la Révolution, le 21 janvier 1793. (*Le Petit Robert des noms propres*)

10. (l. 244) Ward n'était pas un bourreau de profession. Selon le colonel Landmann, depuis plusieurs années, le shérif James Shepard n'avait aucun client à la pendaison et il n'existait pas de bourreau au Canada. Le shérif eut du mal à trouver quelqu'un pour pendre McLane et, la veille de l'exécution, en 1797, il dut engager Ward à raison de 600 $. Il dut lui payer une somme supplémentaire de 200 $ pour compléter l'exécution de la sentence et 100 $ de plus parce qu'il n'avait pas sur lui la somme exigée. (Voir Raymond Boyer, *op. cit.*, p. 235-236, Pierre-Georges Roy, *À travers les Anciens Canadiens*, Montréal, Ducharme, 1943, p. 133-134, et *Mémoires*, 1866, chap. II, p. 47.)

11. (l. 303) Allusion au mot célèbre de Voltaire: «Vous savez que ces deux nations [la France et l'Angleterre] sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut.» (*Candide*, chap. XVIII.)

12. (l. 403) C'est à l'âge de vingt ans, donc en 1806, que Philippe Aubert de Gaspé rendit visite à la mère Nolette, la prétendue sorcière de Beaumont. Son fils, Philippe-Ignace, ne peut partager le même souvenir; or la nécromancienne y est évoquée au chapitre VIII de son roman, *L'Influence d'un livre* (1837). Luc Lacourcière voyait là une preuve de la participation du père au roman de son fils.

13. (l. 409) Cens: légère redevance imposée à perpétuité sur une terre en reconnaissance du domaine du seigneur et des droits que celui-ci s'y était réservé. Au Canada, il consistait habituellement en un tribut annuel d'un ou deux sous par arpent de front de l'immeuble concédé sur une profondeur de quarante arpents

et s'accompagnait presque toujours d'un droit de rente et de l'obligation de livrer un chapon. (Victor Morin, *Seigneurs et censitaires, castes disparues*, 1941, p. 87.)

Rente: redevance annuelle imposée à perpétuité sur une terre concédée à un censitaire. Elle était au chiffre d'un ou deux sous par arpent carré (en superficie), mais se payait parfois en nature (grains ou volailles) et souvent en argent et nature à la fois. Ce paiement s'effectuait au manoir du seigneur, à la Saint-Martin (le 11 novembre). (*Ibid.*, p. 92.)

14. (l. 469) Charles VI, dit «le Bien-Aimé» ou «le Fou» (1368-1422), roi de France (1380-1422). Frappé de démence en 1392, il perdit tout pouvoir. La France sombra alors dans la guerre civile et dans la guerre étrangère, avant d'être livrée par la trahison du duc de Bourgogne et de la reine Isabeau de Bavière au roi d'Angleterre, Henri V.

15. (l. 577) Sur la Corriveau, voir les excellentes études de Luc Lacourcière, publiées dans *Les Cahiers des Dix*: «Le triple destin de la Corriveau (1733-1763)» (nº 33, 1968, p. 213-242), «Le destin posthume de la Corriveau» (nº 34, 1969, p. 239-271) et «Présence de la Corriveau» (nº 38, 1973, p. 229-264).

16. (l. 768) Jean-Marie Verrault (1740-1817), premier curé de Beauce (1766-1785), puis curé de Montmagny (1785-1817). (Voir J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, vol. 1, 1910, p. 533, et *Mémoires*, 1866, chap. II, p. 53, chap. III, p. 68-69 et chap. IV, p. 76.)

17. (l. 778) Antoine-Gaspard Couillard (1789-1847), fils de Jean-Baptiste Couillard de l'Espinay, seigneur de la Rivière-du-Sud, et de Marie-Geneviève Alliz. Après des études au Petit Séminaire de Québec, il obtint une licence en médecine en 1811. À la suite de graves difficultés financières (ce qui le rapproche de son ami Philippe Aubert de Gaspé), il perdit sa seigneurie, dont il avait hérité de son père et qui fut vendue sur ordre de la justice. (Voir Azarie Couillard-Després, *Histoire des seigneurs de la Rivière-du-Sud et de leurs alliés canadiens et acadiens*, 1912, p. 358-366, et *Mémoires*, 1866, chap. VI et XVII.)

18. (l. 793) Frédéric Oliva serait arrivé au Canada en 1776, en qualité de chirurgien dans l'un des régiments mercenaires allemands qui étaient sous le commandement du baron de Riédésel. Il pratiqua la médecine à Saint-Thomas de Montmagny, puis à Québec, où il mourut le 31 juillet 1796. (Pierre-Georges Roy, *Bulletin de recherches historiques*, vol. 21, 1915, p. 91-95, et *Mémoires*, 1866, chap. I.)

19. (l. 855) Frédéric II le Grand (1712-1786), roi de Prusse de 1740 à 1786.

20. (l. 873) Joseph-Octave Plessis (1763-1825), évêque de Québec en 1806 et premier archevêque du même diocèse en 1818. (Voir James H. Lambert, «Plessis,

Joseph-Octave (baptisé Joseph)», *DBC*, vol. 6, p. 646-661, et *Mémoires*, 1866, chap. IX, p. 254-257, et chap. XVI, p. 514).

21. (l. 881) Robert Christie (1787-1856), avocat, officier de milice, fonctionnaire, journaliste, historien et homme politique. (Voir Shirley C. Spragge, «Christie, Robert», *DBC*, vol. 8, p. 171-173).

22. (l. 882) André Doucet (1782-1824). Ordonné prêtre par Mgr Plessis le 1er décembre 1895, il fut successivement vicaire (1805-1807) et curé (1807-1814) de la cathédrale de Québec. Il termina sa carrière comme curé de Tracadie-de-la-Nouvelle-Écosse (1824). (J.-B.-A. Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, vol. 1, 1910, p. 176-177.)

23. (l. 1054) Antoine-Thomas Aubert de Gaspé (1790-1824).

24. (l. 1056) Canadianisme (n. f.): «marsouin». On rencontre aussi les graphies «pourcie», «poursi» et «poursille». (Cf. anglais *pork-sea*).

25. (l. 1375) Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal (1787-1847), avocat, officier de milice, homme d'affaires, homme politique, fonctionnaire, juge et juge de paix. (Voir James H. Lambert, en collaboration avec Jacques Monet, «Vallières de Saint-Réal, Joseph-Rémi», *DBC*, vol. 7, p. 949-955.)

Jacques LeBlond (1785-1831), admis au barreau en 1809, il exerça à Québec pendant vingt ans et réussit à se faire une importante clientèle. (Voir Pierre-Georges Roy, *Les Avocats de la région de Québec*, Lévis, [s. é.], 1936, p. 260, et *Mémoires*, 1866, chap. IX et XI.)

Louis Plamondon (1785-1828), avocat, officier de milice, fonctionnaire et écrivain. (Voir Céline Cyr, «Plamondon, Louis», *DBC*, vol. 6, p 644-645.) Aubert de Gaspé a évoqué leur jeunesse et leur amitié dans ses *Mémoires*, 1866, chap. IX, X et XI.

26. (l. 1394) Batture située à environ «quarante-cinq milles plus bas que la cité de Québec, et à peu près à une distance égale des deux rives du fleuve Saint-Laurent, déjà large de vingt et un milles dans ces parages.» (*Mémoires*, 1866, p. 367-373.)

27. (l. 1470) Sur Marie [Nollet], «la sorcière du domaine», voir *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, chap. VIII.

28. (l. 1590) Henry Procter (ou Proctor) (1763-1822), officier. Il fut nommé général de brigade au cours de la guerre anglo-américaine de 1812. Le 5 octobre 1813, les Américains rattrapèrent les troupes de Procter à l'endroit où s'élève Thamesville et leur infligèrent une défaite. Procter s'enfuit de la scène avec quelques survivants. Très vite une controverse s'éleva au sujet de cette retraite. Les audiences de la cour martiale, à Montréal, débutèrent en décembre 1814.

Procter faisait face à cinq chefs d'accusation: il fut innocenté de la première (celle de ne pas avoir sonné la retraite assez tôt), mais reconnu coupable sous les quatre autres chefs. Il fut condamné à une réprimande publique et suspendu pendant six mois, ce qui ruina sa carrière. Il rentra en Angleterre à l'automne 1815, où il passa le reste de ses jours dans une semi-retraite. (Voir A. M. J. Hyatt, «Procter [Proctor], Henry», *DBC*, vol. 6, p. 680-682.)

29. (l. 1628) Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, livre VI, chap. III («Histoire d'une galette au levain de maïs») et livre VIII, chap. V («La mère»).

30. (l. 1629) Cette enfant se nommait Catherine (1796-1803). Sœur de Philippe Aubert de Gaspé, elle était la sixième enfant de Pierre-Ignace et de Catherine Tarieu de Lanaudière. (Voir Pierre-Georges Roy, *La Famille Aubert de Gaspé*, 1907, p. 100-111.)

31. (l. 1667) Louis Liénard de Beaujeu de Villemonde [et non «Villemonble»] (1716-1802), officier dans l'armée et dans la milice et seigneur. Il reçut une commission d'enseigne en second dans les troupes de la marine en 1732 et fut promu enseigne en pied en 1738. En 1741, il servait au fort Saint-Frédéric et, en 1743, au fort Niagara. Il s'embarqua en juin 1746 pour participer à l'expédition de Baie-Verte (Nouveau-Brunswick). Le 22 septembre 1746, il partit en compagnie de troupes considérables venues de France pour chasser les Britanniques de l'Acadie. C'est au cours de cette campagne qu'il tua le soldat catholique évoqué par Aubert de Gaspé. On le retrouve, en juillet 1753, à Michillimakinac (Michigan), où il avait été nommé commandant. La Croix de Saint-Louis lui fut décernée en février 1759. Lors de l'invasion américaine de 1775, le gouverneur Guy Carleton lui donna commission de lever une troupe de secours parmi les Canadiens, le long de la rive sud du Saint-Laurent, en aval de Québec. (*DBC*, vol. 5, p. 547-549.)

32. (l. 1683) Georges-René Saveuse de Beaujeu, comte de Beaujeu, seigneur, membre du Conseil législatif (1810-1865), petit-fils du précédent. Il épousa, le 20 septembre 1832, Adélaïde Aubert de Gaspé (1815-1895), fille de Philippe Aubert de Gaspé. (*DBC*, vol. 9, p. 775-776, et *Mémoires*, 1866, chap. VI, p. 150.)

33. (l. 1691) Daniel-Hyacinthe-Marie Liénard de Beaujeu (1711-1755), frère de Louis Liénard de Beaujeu de Villemonde. Officier dans les troupes de la marine, seigneur, entrepreneur. Il participa à la bataille de la Monongahéla, près du fort Duquesne (aujourd'hui Pittsburgh), dont il était le commandant. Les troupes françaises remportèrent une éclatante victoire contre les soldats anglais et américains, placés sous les ordres du général Edward Braddock (1695-1755). Tous deux furent tués au combat, le 9 juillet 1755. (*DBC*, vol. 3, p. 431-434.)

34. (l. 1698) Philippe Aubert de Gaspé fait sans doute allusion aux *Relations diverses sur la bataille de Malangueulé gagné [sic] le 9 juillet 1755 par les Français sous M. Beaujeu, commandant du Fort Du Quesne sur les Anglais sous M. Braddock, général en chef des troupes Anglaises*, recueillies par Jean-Marie Shea, Nouvelle York (New York), Cramoisy, 1860, xvi, vi, 51 p.

35. (l. 1720) Cet épisode est raconté dans les *Mémoires*, 1866, chap. VII, p. 197-199. Dans *La Gazette de Québec* du jeudi 11 novembre 1784, on peut lire : « Mardi passé, environ à 11 heures, Charles Nistomoit, un jeune sauvage, âgé d'environ 15 ans, de la nation de Penobicot, fut exécuté à côté du chemin, à une petite distance du faubourg Saint-Jean, pour avoir cruellement assassiné Mr Archibald McNeal et Dufour, son guide, dans le mois de juillet passé, pendant qu'ils s'étaient endormis en quelque endroit au-dessous de Kamouraska sur leur route pour Halifax. » Cette aventure est racontée au chapitre IV de la deuxième partie de *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché («Le passeur de Mitis»). Le jeune Indien y a pour nom Coundo.

36. (l. 1727) Charles Le Moyne de Longueuil, deuxième baron de Longueuil (1687-1755) est le père de Marie-Catherine Le Moyne de Longueuil, mère de Catherine Tarieu de Lanaudière, elle-même mère de Philippe Aubert de Gaspé.

37. (l. 1740) Le 3 septembre 1673, le chirurgien Roussel rachetait de la fabrique de Québec un emplacement de 46 pieds de front sur 32 pieds de profondeur, sur le côté sud de la rue alors connue sous le nom de Notre-Dame, et qui devait prendre le nom de rue Buade. Selon Pierre-Georges Roy, Roussel, originaire de Montpellier, fit placer sur sa maison de la rue Buade un motif susceptible de lui rappeler son pays d'origine, à savoir un chien qui ronge son os avec l'inscription suivante : « Je suis un chien qui ronge l'os / En le rongeant je prends mon repas / Un temps viendra qui n'est pas venu / Où je mordrai qui m'aura mordu. » Ces vers, qui rappelaient ceux qui apparaissaient sur une porte de la ville de Pézenas (à 43 kilomètres de Montpellier), étaient vaguement connus avant la publication du *Chien d'or* de William Kirby (1877), traduit en français en 1886. (Voir Pierre-Georges Roy, « L'histoire vraie du Chien d'or », *Les Cahiers des Dix*, n° 10, 1945, p. 103-168. On pourra aussi consulter le récit d'Auguste-S. Soulard, « Le chien d'or. Légende canadienne », paru d'abord dans *Le Canadien*, 20 novembre 1839, p. 1, et repris par James Huston, dans son *Répertoire national*, vol. 2, 1848, p. 127-129. Pour les autres éditions, voir Aurélien Boivin, *Le Conte littéraire québécois au XIX^e siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*, Montréal, Fides, 1975, p. 335-336.)

38. (l. 1795) Malcolm Fraser (1733-1815), officier dans la milice et dans l'armée, seigneur et fonctionnaire. Il acheta, en juillet 1757, une commission d'enseigne

dans le 78e d'infanterie. En août, son régiment débarquait à Halifax. Fraser participa aux sièges de Louisbourg, de l'Île Royale et de Québec. Le 27 avril 1762, le général Murray lui accordait la seigneurie de Mont-Murray. La même année, il loua une partie de la paroisse de l'Île d'Orléans à Murray, qui lui octroya, en 1766, trois mille acres de terre derrière la seigneurie de Rivière-du-Loup. (Voir Yves Desloges, «Fraser, Malcolm», *DBC*, vol. 5, p. 361-363.)

39. (l. 1817) Joseph Coulon de Villiers de Jumonville (1718-1754), enseigne dans les troupes de la marine. Le 23 mai 1754, il fut envoyé avec trente hommes, par le commandant du fort Duquesne, reconnaître si Washington avait réellement envahi l'Ohio, que la France réclamait pour sien. Si tel était le cas, il devait en avertir le fort, puis sommer formellement Washington de se retirer. Au lever du jour, le 28, Washington et quarante hommes fondirent sur le camp français. Sans avertissement préalable, il donna l'ordre de tirer. Les Français soutinrent que Jumonville fut abattu pendant qu'il signifiait sa mise en demeure officielle. Un détachement de 500 Canadiens des troupes régulières et de la milice, placés sous le commandement de son frère, Louis Coulon de Villiers, fut envoyé pour venger l'attaque et chasser les Américains. (*DBC*, vol. 3, p. 160-161.)

40. (l. 1823) Voir François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, vol. 5 : *Le différend des frontières [...]*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 73-74: «Des Français prétendent que ce parlementaire [Jumonville] fit signe qu'il était porteur d'une lettre de son commandant, que la fusillade cessa un instant, et qu'après qu'il eut commencé la lecture de la sommation, les assaillants se remirent à tirer. Washington par contre affirme qu'il était à la tête de la colonne; qu'à sa vue les Français coururent aux armes; et qu'il est faux que Jumonville ait fait connaître son caractère. Il est probable qu'il y ait du vrai dans les deux versions, mais que l'attaque fut si soudaine qu'on ne put rien démêler.»

41. (l. 1860) Louis Coulon de Villiers (1710-1757), frère aîné de Joseph Coulon de Villiers de Jumonville, qu'il vengea en obligeant Washington à capituler au fort Necessity, le 3 juillet 1754. Il mourut à Québec de la petite vérole, le 2 novembre 1757. (*DBC*, vol. 3, p. 158-160.)

42. (l. 1880) Antoine-Léonard Thomas (1732-1785), poète, membre de l'Académie française (1766). Voir *Œuvres diverses de M. Thomas*, Avignon, J. B. Giroud, 1764, p. 23-54: «Jumonville. Poème».

43. (l. 2001) François Guizot (1787-1874), homme politique et historien français, membre de l'Académie française (1836). Voir *Histoire de Washington et de la fondation de la République des Etats-Unis*, précédée d'une *Étude historique sur Washington*, par M. Guizot, Paris, Didier, 1855, chap. II.

Hassan: personnage non identifié.

Jean Charles Dominique de Lacretelle (1766-1855), homme politique et historien français, auteur d'une *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* (3e éd., Paris, Delaunay, 1812, 6 vol.; voir vol. 5, p. 67, où l'auteur écrit, en parlant de Washington: «Cet officier avait couvert, par une suite d'actions d'éclat et par des traits non moins nombreux de modération et de fermeté, le malheur qu'il eut d'assister à cette scène cruelle où Jumonville fut tué, et qui décida de la guerre de sept ans.»).

Abbé Guillaume Honoré Roques de Montgaillard (1772-1825), auteur d'une *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI à 1825* (Paris, Moutardier, 1827, 9 vol.).

44. (l. 2031) Marie-Madeleine Jarret de Verchères (1678-1747), héroïne à quatorze ans, était la sœur d'Angélique Jarret de Verchères, qui avait épousé Nicolas-Antoine Coulon de Villiers. Leur fille, Marie-Anne Coulon de Villiers fut l'épouse d'Ignace-Philippe Aubert de Gaspé, grand-père de Philippe Aubert de Gaspé. (Voir *Mémoires*, 1866, chap. XVI, p. 522.)

45. (l. 2050) Frederick Haldimand (1718-1791), officier britannique d'origine suisse, gouverneur de la province de Québec de 1778 à 1784. (*DBC*, vol. 5, p. 977-995.)

46. (l. 2060) Claude-Charles de Bérey (1720-1800), récollet. (Voir Pierre-Georges Roy, *La Famille Bérey des Essarts*, Lévis, [s. é.], 1944, p. 8-56.) Dans ses *Mémoires* (1866, chap. III, p. 62-66), Aubert de Gaspé dresse son portrait et évoque son amitié pour le duc de Kent.

47. (l. 2123) À l'époque de la colonisation, les Hurons occupaient les rives du lac Érié et vivaient de la chasse et de l'agriculture. Aux Iroquois était dévolu le territoire situé au sud du Saint-Laurent et du lac Ontario, depuis la rivière Richelieu jusqu'aux bords du lac Érié. Les Abenaquis (ou Abénakis) vivaient en semi-nomades sur le littoral de l'actuel État du Maine et sur une partie du New Hampshire et des Maritimes. Quant aux Maléchites, ils occupaient au Nouveau-Brunswick la vallée de la rivière Saint-Jean.

48. (l. 2146) Éliza-Anne Baby (1803-1890), mariée le 26 octobre 1824 à Charles-Eusèbe Casgrain (1800-1848). (L'abbé Henri-Raymond Casgrain est né de ce mariage.)

49. (l. 2199) Lord Dorchester: Guy Carleton (voir *supra*, chap. XVI, note 3).

50. (l. 2206) François Baby (1733-1820), homme d'affaires, officier de milice, fonctionnaire, homme politique, seigneur et propriétaire foncier. Il épousa, le 27 février 1786, Marie-Anne Tarieu de Lanaudière, fille de Charles-François Tarieu de Lanaudière et sœur de Catherine, mère de Philippe Aubert de Gaspé.

51. (l. 2216) Joseph-Dominique-Emmanuel Le Moyne de Longueuil (1738-1807), fils de Paul-Joseph Le Moyne de Longueuil, dit Chevalier de Longueuil, et de Marie-Geneviève Joybert de Soulanges. Officier dans l'armée et dans la milice, seigneur et homme politique. Grand-oncle de Philippe Aubert de Gaspé. (Voir *DBC*, vol. 5, p. 534-536, Alex Jodoin, *Histoire de Longueuil et de la famille de Longueuil*, 1889, et *Mémoires*, 1866, chap. CV, p. 478.)

52. (l. 2244) Jean-Baptiste-Philippe d'Estimauville (1783-1823), fils de Charles d'Estimauville, sire et baron de Beaumouchel, et de Marie-Josephte Courault de la Côte. Adjudant des milices de la ville et du district de Trois-Rivières, greffier de la cour de la vice-amirauté pour la province du Bas-Canada (1807) et commissaire (1815). Le 1er octobre 1817, il remplaça son oncle, le chevalier Robert-Anne d'Estimauville de Beaumouchel, comme député grand-voyer du district de Québec, charge qu'il abandonna en juin 1821 pour des raisons de santé. (Voir Pierre-Georges Roy, *La Famille d'Estimauville de Beaumichel*, Lévis, [s. é.], 1903, p. 25-26.) — Il peut également s'agir du chevalier Robert-Anne d'Estimauville de Beaumichel (1754-1831), oncle du précédent, officier, député grand-voyer, inspecteur des grands chemins, rues et ponts dans la paroisse de Québec (1813) et arpenteur (1817). Il était le fils de Jean-Baptiste-Philippe d'Estimauville, sire et baron de Beaumouchel, et de Marie-Charlotte d'Ailleboust. (*Ibid.*, p. 65-70. Voir aussi *DBC*, vol. 6, p. 263-265, et *Mémoires*, 1866, chap. XI, p. 330-331.)

Page laissée blanche

Variantes

Sources

I première version manuscrite (Archives du Séminaire de Québec)

II photocopie de la deuxième version manuscrite (fonds Luc-Lacourcière, Archives de l'Université Laval)

II[a] «Une nuit avec les sorciers», 2[e] partie: «La Corriveau», manuscrit autographe, 11 f. (Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa)

II[b] «La débâcle», manuscrit autographe, 42 f. (Bibliothèque et Archives Canada, Ottawa)

III extraits des chapitres III, IV et V publiés dans *Les Soirées canadiennes* (1862)

IV édition *princeps* (Québec, Desbarats et Derbishire, 1863)

V deuxième édition, revue et corrigée par l'auteur (Québec, G. et G. E. Desbarats, 1864): texte de base

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro des lignes auxquelles elles se rattachent; elles sont appelées dans le texte par le signe ° et sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Les sigles suivants en indiquent la nature:

A ajout

R rature

D texte déchiffré sous la surcharge

S surcharge

CHAPITRE PREMIER

1 I Chapitre *Premier* <en minuscules, souligné de deux traits>. / / Eheu! fugaces, *posthume* / / Horace <en minuscules> II Chapitre *I.* / / Eheu! fugaces, *posthume* / / *Horace* <en minuscules>

3 I Horace / / *J'ai lu il y a près de 50 ans un roman anglais intitulé* [R *Miranda*] *je crois «Miranda» j'allais jeter le volume de désespoir lorsque je tombai sur une belle page que l'auteur avait probablement volé quelque part; je lai lue et relue au moins dix fois: faites-en autant; vous aurez bien du malheur si une bonne page ne se rencontre pas dans mon livre.* Ce chapitre peut, [R *sans inconvénient*]

7 I artem, encore II artem: encore

8 I classique. *Fatigué* de toujours lire sans [R *en retirer de*] [D *grands* S *grand*] [R *avantages* A *profit*] à mon âge, ni II classique. <long trait> Ceux qui me *connaîssent* seront <...> à *soixante et seize ans* <...> lire *sans grand profit, à mon âge,* ni

11-36 I pour *les autres, j'*écris pour m'amuser

12 II cependant [R *franchir*] passer le Rubicon <II,IV :> un incident assez trivial m'a décidé. [A<d'une autre main> «à la ligne»] Un <...> rencontrai l'année dernière dans la rue Saint-Louis, [A *de cette bonne ville de Québec,*] me saisit <...> disant — *heureux* <IV disant — «Heureux> de vous voir*!* [R *mon cher,*] j'ai conversé [R *avec onze personnes*] ce matin

18 II,IV bien*!* mon

20 II disloquer. <long trait> — Savez vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier <II,IV ,> car je vois [A *à votre accueil chaleureux*] que <...> pour [R <mot illisible> ... / / — Eh oui, mon cher, fit-il, sans

24 II entendues [R *depuis le* A *ce*] matin*;* et il traversa <...> qui [R *l'attendait*] se rendait à la cour <II,IV :> son

27 II il *parait* que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles [D : S *?*] si c'est de l'esprit que je viens de faire, j'en ai, alors, une bonne provision; je ne m'en étais, pourtant, jamais douté [R —] [A<d'une autre main> signe d'aliéna] Tout fier de cette découverte [A *et en me disant en moi-même que*] j'avais

34 II papier *fools'cap,* <souligné> *c. a. d.* [A<d'une autre main> *c'est a dire peut-être papier*] *bonnet, ou tête de fou,* <souligné> comme il plaira au traducteur, [AR *sans me permettre pourtant, de* R *commentaires* A *j'ose m'en flatter* A *plus ample commentaire,* R *j'ose m'en flatter à ce sujet;*] et

37 I qui [D *aurait* S *aura*] la patience de lire ce <II volume mais>, comme

38 I à *lui* donner [A *à ce cher lecteur*], c'est II à donner [A<d'une autre main> (] à ce cher lecteur [A<d'une autre main>)] c'est

40 I sans [A *se donner la peine de*] le critiquer: [AR *car* A *(ce serait labeur inutile pour le critique honnête et de bonne foi;* [S *car*] *à l'encontre de* [D *cet* S *ce*] *vieux archevêque de Grenade* [R *qui*] *dont parle Gil Blas qui n'entendait pas raison à l'endroit de ses homélies, je suis moi de bonne composition et loin de lui dire* [A *à ce cher lecteur*]: *«je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec plus de gout» j'admettrai franchement qu'il y a mille défauts dans mon livre: quand au critique malveillant*] ce

40 II lui *donner* trop d'importance et en outre [A *ce serait un*] labeur

42 I foi: [A <dans la marge du f. 1, mais que le sens rattache ici> *mais dira le lecteur; il est bien temps de me prevenir maintenant que j'ai achété votre livre. Il me serait facile de répondre: faites comme moi,* [R *Mr.* A *Mr. l'acheteur,*] *j'ai lu depuis* [R *près*] *soixante ans, au moins, tout ce qui m'ait tombé sous la main: des ouvrages quelques à dormir* [AR *tout*] *debout, eh bien! je déclare en toute vérité qu'il est bien rare que je n'aie pas rencontré au moins une page pour me dédomager de l'ennui du reste. Vous aurez bien du malheur si mon livre ne vous en offre pas autant. Belle consolation! me direz-vous.*] II foi, [A *car*] à l'encontre IV foi car, à l'encontre

43 II archevêque, de Grenade <IV ,> dont parle <...> composition <II,IV ;> et au lieu de [R *lui*] dire [A *à ce cher critique*]: «<II,IV *je*> vous <...> j'admettrai <II,IV , franchement,> qu'il

48 I un *plaisir* <II R *plaisir* A<d'une autre main> *travail*> en pure perte, [R *car il est plus que probable que je serais fort de son avis:* A *privé qu'il serait de* R *la douce* AR *toujours est-il que le critique n'aurait pas*] *la satisfaction* d'engager

49 I moi: bien peiné de *le priver de* cette douce jouissance [A<d'une autre main>*!*] *mais, que voulez-vous?* je suis *très vieux,* paresseux II moi [D , S .] [A<d'une autre main> *Je suis*] bien *peiné* [A *d'avance*] de [D *le* S<d'une autre main> *lui*] [R *priver de* A<d'une autre main> *enlever*] cette douce jouissance et de lui rogner [R *les griffes*] si

52 I,II délice comme le Figaro d'ironique mémoire <I *! Et d'ailleur*> je n'ai pas assez *d'amour propre* pour

53 IV tenir, le moins du monde, à

54-65 I Consigner *quelque épisode* du bon vieux temps, *quelque souvenir* d'une jeunesse <...> ambition. *Beaucoup d'*anecdotes paraîtront [R *néanmoins* A *sans doute*] insignifiantes, [A *puériles, à bien des lecteurs; qu'ils en accusent alors plusieurs de nos éminents littérateurs qui m'ont prié de ne rien omettre de ce que ma memoire pourra me fournir sur les mœurs de nos anciens Canadiens: «ce qui paraîtra insignifiant et puérile aux étrangers», me disent-ils, «ne laissera* [A *pas*] *d'interesser les vrais Canadiens* [R *dans ma* A *la chronique d'un*] [R *soixante*] *septuagénaire.»*] / / Ce

58-63 II sur *quelques uns* de nos meilleurs littérateurs qui <...> vrais Canadiens dans la chronique d'un septuagénaire né vingt-huit ans, seulement, après

65-70 I sera, ni trop *amusant, ni trop ennuyeux, ni trop bête, ni trop spirituel: un vieillard n'a pas le privilége exclusif d'assommer les gens, encore moins de leur servir toujours des plats d'esprit. Les littérateurs émérites, les beaux esprits diront none sense!* <souligné> *bien heureux s'ils ne font pas précéder l'exclamation de dégout de la lettre D ------ à l'adresse de l'auteur. Laissons de côté ces médisants trop difficiles, voyons qu'elle sera ailleurs* [R *notre*] *ma chance de succès. J'ai trouvé mon affaire:* <long trait> *voici venir quatre* [D *personnages* S *personnes*] *qui rendront une certaine justice à mon ouvrage: – 1° un ministre, à tout seigneur tout honneur, qui n'aura* [R *reçu* A *lu*] *dans tout le courant de la journée que cent dix-sept applications pour une place vacante de portier et onze lettres de membres du parti ministériel traitant de matières aussi importantes que celle-ci: «priez Madame la ministre, en lui présentant les civilités de Madame mon épouse, qu'elle peut* [A *d'ailleurs*] *attendre de jour en jour à Québec, de vouloir bien l'informer s'il est d'étiquette de laisser traîner les robes dans la boue, ou, si pour être fashionable* <souligné>, *il faut de toute rigueur relever les crinolines jusqu'à la hauteur des genoux? comme Madame mon épouse a la jambe un peu forte, c'est* [R *le* A *son*] *seul défaut,* [R *qu'elle aît*] *elle préférerait salir sa robe que de s'exposer à la critique des citadins et citadines — 2°. Un pauvre juge qui aura écouté, avec patience, pendant trois jours, les arguments d'un avocat tendant à démontrer, aussi clair que le jour, que le fleuve St-Laurent prend sa source dans* [R *la H* <mot illisible> A *les Montagnes de la Lune*]; *sur le principe qu'étant un grand fleuve il* [R *y*] *a* [R *autant de droit* A *les mêmes privilèges*] *que le Nil. 3° Un membre de notre Parlement Provincial condamné, par devoir, à assister pendant trois semaines à un débat sur l'adresse. 4° Une jeune fille* [D *ayant assisté* S *assistant*] [SR *qui*] *à un bal où sa maman lui* [D *aurait* S *aura*] *défendu de* [A *valser et*] *Polker,* [R *et qui* A *et qui*] [D *n'aurait* S *n'aura*] *en conséquence dansé que deux quadrilles depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures du matin* [A *et cela, même, par condescendance extrême de* [R *celles* A *demoiselles*] *plus heureuses* [R *où que* A *aux quelles*] *leurs maman n'auraient pas interdit le fruit défendu.* [R *aux quelles les* D *leurs* S *les*] *jambes* <mot illisible> *auraient faillies.*] Cet

67 II que [R *par*] des personnes qui ont beaucoup d'esprit et sous un gouvernement constitutionnel le candidat <...> sera tout *canad* par

70 I il est *difficile* à <...> pour *le* paletot <II *paletôt*> à la mode

72 I jours, [A *l'auteur entend avoir ses coudées franches et ne* [S *point pas*] *s'ajetir* <*sic*> *à* [R *aucune* A *aux*] *règles* [R *Il entend faire ses reflexions quand il en aura la fantaisie*] *présentes dans un ouvrage comme le sien. Il entend faire ses réflexions quand il en aura la fantaisie. Que l'on appelle son ouvrage roman, mémoire, chronicle & peu lui importe car il se flatte de connaitre les règles voulues aussi bien que le lecteur: c'est a prendre ou a laisser: à lire, ou ne pas lire: peu importe. Ceci dit; mon bout de préface achevé; j'entre en matière, comme dirait un avocat ou un prédicateur, par*] // <en milieu de ligne, comme un titre> *La cité de Québec en l'année dis-sept cent cinquante* // <Le poème de Crémazie n'est pas reproduit.> *Les gens sensés, désœuvrés ou gobe-mouches,* qui

connaissent II jours [A<d'une autre main > «à la ligne»] J'entends <...> chronique, *salmigondi*, pot-pourri; <IV ,> peu m'importe, *car je vois venir des lecteurs qui* [R *apprécieront*] *ne manqueront pas de l'apprécier. / / Un ministre, à tout seigneur tout honneur, qui n'aura lu, entre deux soleils, que cent dix-sept requêtes pour une place vacante de portier et onze lettres de membres du parti ministeriel sur des matières aussi importantes que celle-ci: «priez Madame la ministre, en lui présentant les civilités de Madame mon épouse, qu'elle peut, d'ailleurs, atteindre de jour en jour à Québec, de vouloir bien l'informer s'il est d'étiquette de laisser trainer les robes dans la boue? ou, si pour être fashionable,*<souligné> *il faut de toute rigueur relever les crinolines jusqu'à la hauteur des genoux? Comme Madame mon épouse à la jambe un peu forte, c'est absolument son seul défaut à ce cher amour, elle préfererait salir sa robe que de s'exposer à la critique des citadines: et surtout des citadins. — N'oubliez pas d'affranchir* [R *la lettre*] *la lettre de votre estimable dame: les temps son durs et nous ne sommes pas ministres; hélas!» / / Un malheureux juge qui aura écouté, patiemment, pendant* [R *trois grand* A *toute une* [D *journée* S *jours*], *les arguments d'un avocat tendant à démontrer* [R *aussi clair que le jour*] *que le fleuve S^t Laurent prend sa source dans les montagnes de la, sur le principe, qu'étant, un grand fleuve, il a les mêmes* [R *droits* A *prétentions*] *que le Nil. / / Un membre de notre parlement provincial condamné, par devoir, à assister pendant trois semaines à un débat sur l'adresse. / / Une jeune fille assistant à un bal où sa maman lui* [R *avait* A *a*] *interdit la valse et la polka; et qui n'aura, en conséquence, dansé que deux quadrilles depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin; et encore, par condescendance extrême des demoiselles mortes de fatigue aux quelles les mamans* [A *peu indulgentes*] *n'auront pas* [A *prohibé*] *ces dances morales. / / Enfin; un médecin qui, en rendant* [A *visite à ses nombreux patients, les a trouvé subitement guéris, malgré, ou à cause des anodins,* [A *par lui*] *prescrits le jour précédent.* Mon bout de préface achevé, je commence, sérieusement, ce *chapître* par <...> Et près du *chateau* fort <...> Et l'*angelus* du soir porté par la rafale / Aux échos de Beaupré jette ses sons joyeux. / / Pensif dans son *Canot* que la vague balance / / L'Iroquois <...> Toujours *rêveur* et sombre, il contemple en silence / L'étendard <...>

93 II Dieu. / / [R *Octave Crémazie* A ***] [R <en note> *Mr. Octave Crémazie, notre excellent poëte canadien, a eu la bonté d'écrire, de confiance, cette belle épigraphe à la prière de l'auteur. / / Que* [R *les gens sensés, désœuvrés ou gobe-mouches,* A *ceux*] qui IV Dieu. / / *** <en guise de signature> / / Que

95 I Québec, se transportent en [A *corps ou*] esprit sur le marché <II *marchée* [R *actuel*] de [A *la*]> <I,II,IV *Haute-Ville*> [A *de Québec*]: ne

98 I grâce 175—: C'est II grâce 1755, époque

100-104 la *forme*, minus <souligné> sa tour moderne *semblable à un crétin qui ayant conscience de son état de dégradation sociale, chercherait, encore, à s'amoindrir en se reployant sur lui même*, attendant, *dans cette humble posture, sa délivrance de la pitié et*

du bon gout de Messieurs les Marguilliers ou échevins de la cité. [A *qui semble supplier l'œuvre de la fabrique* [A *de Québec*] *soit de l'exhausser, ou de couper la tête à sa sœur* [R *rivale qui l'accable*] *géante qui semble* [A *toujours*] *la regarder du haut de sa grandeur.*] Le

102 II regarder *sans-cesse du haut de sa grandeur avec mépris* <«avec mépris» encerclé et reporté après «cesse»> // Le

104 I Jésuites *métamorphosé, maintenant* en II Jésuites, *métamorphosé maintenant* en

105 I caserne, *présente* bien [A *aujourd'hui*] le même aspect*:* mais II caserne *présente* bien, [A *qu'*] aujourd'hui, *le même aspect*; mais

106 I,II,IV,V qu'est *devenu* <corrigé d'après l'usage> l'église

107 I séculaires qui ornaient

109 I jeunesse *Canadienne*? La

110 I temps ont II temps [A *hélas,*] ont

111-114 I élèves, <I,II *au* pas> des *Jésuites* qui <II professeurs qui> s'y promenaient <...> ont *succedé* le *bruit* des armes

114 I propos [A *souvent*] libres et saugrenus *d'une soldatesque ignorante et licencieuse!* — *Des* boucheries II propos [A *de corps-de-garde*] souvent libres et saugrenus [R *d'une soldatesque, ignorante et licencieuse!*] // À la place du *marchée* actuel des boucheries IV,V propos de *corps-de-garde* <corrigé d'après l'usage> souvent

116 I très basses contenant tout au <I,II plus sept> à huit étaux *occupent* <II étaux occupaient> une *toute* petite *place* entre

118 I Entre *les* boucheries et le collége *est* un ruisseau qui descendant *tout le long* de la *Rue St* Louis *passe* au

119 II collége [R *était un* A *coulait un*] ruisseau, qui descendant [R *tout le long*] de

120 I la *Rue* de la Fabrique dans sa course vers la *Rivière St* Charles*:* — Nos II la rue de la Fabrique [R *descendait par* A *traversait*] la rue Couillard, et [R *traversait*] le jardin de l'Hôtel-Dieu dans sa course vers la rivière *St* Charles

122 I,II des *gouts* bucoliques

123 I très prononcés! — Nous sommes à la fin d'avril; le ruisseau est débordé et II très prononcés. [R — A<d'une autre main> «à la ligne»] Nous sommes [A *, alors,*] à la fin d'avril, le

125 II détacher [A<d'une autre main> *de ses bords*] de <I,IV *des*> petits

126 I qui [A *toujours diminuant de volume*] après avoir franchi tous les obstacles [R *vont enfin* A *finissent par*] <II [A<d'une autre main> *disparaître à leurs yeux, et aller*]> se perdre

128 I l'immense *St* Laurent. Un *poëte*, qui fait profit de tout, *les eut* [A *aurait*] *comparés* à II l'immense fleuve [D *St* A<d'une autre main> *Saint-*]Laurent. Un *poête* qui fait profit de tout, [A *contemple les bras croisés cette scène d'un air rêveur; et suivait la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêts,*] <IV *d'arrêts*> leurs

131 I ambitieux *qui,* après une *carrière* agitée, *arrivent* au terme de *leurs désirs* légers de réputation *pour* s'engloutir, *aussitôt,* dans II ambitieux arrivant, après une [R *carrière* A<d'une autre main> *vie*] agitée, au terme de leur [R *vie* A *carrière*], aussi légers <IV *léger*> d'argent [R *d'argent*] que de réputation [A<d'une autre main> *et finissant par* R *pour*] s'engloutir dans

135 I le *Marché* sont pour la *plus part* à un seul étage; <II étage, [A *à l'encontre de*]> nos *constructeurs* modernes *semblant* vouloir se rapprocher du ciel comme *s'ils*> craignaient un autre déluge: *c'est apparemment pour lui demander pardon de nos iniquités.* Il

139 I midi; *l'angelus* <souligné> sonne au beffroi de la cathédrale *et* toutes II midi; *langelus* sonne

141 I,II fit *autrefois* à la mère du Christ la II fit *autrefois* à la mère du Christ; la

142 I habitants <appel de note, note en bas de page: *(cultivateurs)*> en retard [A *dont les voitures entourent les boucheries*] se

143 I dévotement *l'angelus.* Tout II dévotement *langelus.* Tout

144 I même culte, personne ne *trouve* ridicule *cet acte religieux: Les* chrétiens <...> semblent *seuls se soustraire à toute démonstration* [R *religieuse*] *en public. Ô honte! les* disciples de Mahomet prient sept fois par *jours* en tous lieux, *aux yeux ébahis des lâches Chrétiens. //* Les élèves du *Collége* [A *des Jésuites*], toujours II même [R *personne ne trouve ridicule cette action religieuse pieuse*] culte, personne ne tourne en ridicule cette coutume pieuse. [A<d'une autre main> «à la ligne»] Certains chrétiens <...> faire pour le moins preuve d'un esprit rétréci; ou

152 I sortent *mornes et* silencieux de l'église où <II *d'où*> ils *ont* [R *récité l'angelus* A *prié*]. Pourquoi

154 I vont *perdre* deux condisciples chéris: [R *tous*]; deux amis sincères; *les* plus jeunes [A *de*] *celui* des deux qui plus II vont se séparer de deux condisciples chéris: [R *tous*], de deux amis sincères [A<d'une autre main> *pour tous* <IV ,> *sans distinction*]. *Les* plus jeunes [R<d'une autre main> *de celui*] des

156 I âge partageait le plus souvent leurs IV âge, partageait, le plus souvent, leurs

157 I enfantins *protégeant* le II enfantins protégeait [A<d'une autre main> *aussi*] le

157 I fort et décidait avec équité leurs différends. La porte du collége *souvre* et deux jeunes gens en habit de voyage *paraîssent* au milieu de leurs compagnons d'études. Deux II fort et décidait avec équité leurs différends. / / La *grand-porte* du collége s'ouvre et deux jeunes gens en habit de voyage *paroîssent* au

161 I cuir *de* cinq pieds *de long*, garnis d'anneaux, chaînes et <I,II *cadenats*> qui *sembleraient* assez forts pour amarrer un navire gisant à leurs pieds. <II —> Le

164 I ans: *son* teint brun, ses grands yeux noirs [R *si*] vifs et [R *si*] perçants, ses mouvements saccadés, dénotent en lui l'origine Française <II [D *Française* S<d'une autre main> *française*]>: c'est en <I,II *effêt*> Jules d'*Aberville*, fils d'un seigneur *et* capitaine [A *d'un détachement de marine*] de la *Colonie*. Le <II la *Colonie* / / Le> second, plus âgé de [A *deux à*] trois [R *à quatre*] ans, est d'une taille beaucoup plus forte et plus élevée: ses cheveux *d'un* blond *ardent* <II cheveux *blonds* châtain> <V cheveux *blonds châtains* <corrigé d'après l'usage>, son> teint

171 I quelques taches de <I,II *rousse*> sur le visage et <II A *sur*> les mains, [R *la machoire inférieure* A *et son menton*] *un* peu

173 I étrangère; c'est en *effêt* Archibald [R *Campbell* A *of* [AR *de*] *Locheill*], jeune montagnard *Écossais* qui II étrangère: *C'est* en effet Archibald <...> montagnard [D *Écossais* S<d'une autre main> *écossais*] qui <IV écossais qui> au *Collége* des Jésuites de Québec. — Comment lui étranger se trouve-t-il dans une *Colonie Française*? C'est ce que la suite apprendra — Les II au collége des Jésuites de Québec. Comment lui, étranger, se trouve-t-il dans une colonie *Française*? C'est

181 I mitasses *d'écarlate* <II [R *d'*]*écarlate*> [R *rouge*] bordées de *ruban vert*, jarretières

182 I ceinture *de diverses* couleurs ornée de rassades <II *rasade*>, souliers de [R *caribou* A *chevreuil*], à *hausses et* plissés à *l'Iroquoise*, et enfin *chapeau* de vrai castor *rabattu* sur les *deux* oreilles <IV ,> au moyen d'un *mouchoir* de soie rouge noué sous le col. Le

183 II caribou *plissées* à *l'Iroquoise*, avec hausses brodées en porc-épic; et enfin <IV porc-épic; et, enfin> chapeau

187 I porte à chaque instant ses regards le long de la *Rue*. Tu es donc bien pressé de nous quitter, d'*Aberville*, dit un de ses amis d'un ton de reproche. Non, mon cher Laronde; oh! que non je t'assure, mais puisqu'il faut que cette séparation pénible *aît* lieu, *j'ai hâte* d'en finir: ça m'énerve: *il* est II porte à chaque instant ses regards le long de la rue Buade. — [A<d'une autre main> «à la ligne»] Tu [D *as* S *es*] donc bien pressé de nous quitter, Jules! dit <IV,V Jules, dit <ponctuation rétablie d'après l'usage> un> de ses amis d'un ton de reproche.

[R —] [A<d'une autre main> «à la ligne» Non <IV,V reproche? <ponctuation rétablie d'après l'usage> // — Non> <...> mais puisqu'il faut que cette séparation pénible ait lieu; [R *j'ai hâte* A *je suis pressé*] d'en finir: ça m'énerve; *il* est

194 I parents. — C'est juste; et *puis toi* Canadien nous *te reverrons probablement* [A *avons l'espérance de te revoir*] bien vite: *il* n'en II parents. — [A<d'une autre main> «à la ligne»] C'est juste; fit de Laronde: et d'ailleurs, *toi* [A<d'une autre main> *puisque tu es*] Canadien <...> vite. [R<d'une autre main> — A<d'une autre main> «à la ligne»] Il

198 I je *crainds* bien que *ce* soit *une séparation éternelle! surtout* si tu rentres dans ta patrie. Promets II je *crainds* bien que [D *ce* S *celle*] [R *soit une*] séparation [A *soit*] éternelle, si tu rentres dans ta patrie. — [A<d'une autre main> «à la ligne»] Promets-nous de revenir [D ! S ;] <IV !> cria-t-on

200 I parts. *Quel vœu faites-vous jeunesse insensée! ne craignez-vous pas qu'il revienne un jour la torche* [A *d'une main*] *et la claymore, (sabre écossais) de l'autre porter l'incendie et la mort au sein de vos paisibles familles!* [A<dans la marge, sans point d'insertion, passage qui sera repris à la fin du chapitre (l. 265-271):> *de l'autre. Quant à vous, mes* [S *chers*] *condisciples, ajouta-t-il d'une voix qu'il voulait inutilement rendre gaie, avouez que si je vous ai beaucoup tourmenté par mes espiegleries je vous ai aussi* [R *moins* AR *revanche*] *fait beaucoup rire. Et prenant le bras de Locheill il l'entraina pour cacher son émotion*] // Pendant ce colloque *d'Aberville* part II parts. [R *Quel vœu, oh! jeunesse insensée! ne craignez-vous pas qu'il revienne un jour la torche d'une main et la claymore* <appel de note, note en bas de page: *(sabre écossais)> de l'autre porter l'incendie et la mort au sein de vos paisibles familles!*] // Pendant

201 I,II,IV,V trait *au devant* <corrigé d'après l'usage> de

202 I hommes *qui s'avancent* à grands pas, le long de la cathédrale — Ces *deux hommes portent* le costume des habitants de la campagne: *bonnets* de laine grise, capot d'étoffe noire *avec* ceinture *de* couleurs variées, mitasses *grises*, jarretières *tricotées* et gros souliers de *cuir* de bœuf *tanné plissées* à *l'Iroquoise. Ils portent* chacun un aviron sur l'épaule droite. L'un *deux d'une taille élevée*, aux manières II hommes [R *qui*] [D *s'avancent* S *s'avançant*] à grands pas, le long de la cathédrale, [A *avec chacun un aviron sur l'épaule droite.*] [D *L'un* S *Les*] *deux* [R *hommes*] *portait* le costume des habitants de la campagne: [R *bonnet de laine grise, capot d'étoffe mince noire, ceinture et mitasses*] capot <...> même *couleur;* ceinture aux couleurs <II,IV variées et> gros souliers de [R *bœuf*] peau de bœuf du pays, plissés à *l'Iroquoise.* — Le costume de l'autre [A *est a peu près celui des* [R *hommes*] *deux jeunes voyageurs, mais beaucoup moins riche*]. Le premier [R *d'une taille*], *d'une* [R *taille élevée* A *haute*] stature

210 I brusques est un traversier de la Pointe-*Levi. L'autre* d'une taille moyenne, *gros et trapu,* est au service du *Capitaine d'Aberville:* soldat pendant la guerre,

il prend *chez lui ses quartiers* pendant la paix. — Il est du même âge que *lui* et <...> famille. — *Il* a bercé Jules, il *la* souvent endormi dans ses bras en <...> chansons *de* voyageurs des pays hauts. — Comment *es*-tu II brusques[A] <appel de note et note en bas de page: Ces lettres [R *majuscules*] indiquent des notes renvoyées à la fin du volume, et marquées de la même lettre majuscule au chapitre correspondant.> <...> Pointe-Lévis. — [R *L'autre* A *Le second*] d'une taille <...> <II,IV capitaine et> son frère <...> bras en <...> hauts. — Comment

219 I Jules en se jetant dans ses bras. — Tous ben *gueux* (Dieu) merci. Mais II Jules <...> bras. — Tous ben, [R *gueux* A *yeux*] (Dieu), fit José; ils vous mandent [R *tous*] ben des <II,IV compliments et> ils

222 I avez *grandi M^r* Jules! — José <...> famille d'*Aberville*, ne *manque* jamais aux égards qu'il leur *doit*. — Une II avez <...> vu! *Ma frime** (foi), [A *M^r Jules*,] ça fait plaisir à voir. — [A<d'une autre main> «à la ligne» José, quoique traité avec la bonté la plus *familliére* par <...> leur [R *doive* A *devait*]. / / Une

227 I l'autre: Jules s'informe des domestiques, des voisins: *il n'oublie même pas* le vieux chien, qu'étant en haute sixième <II,IV,V en *trente*-sixième, <texte rétabli d'après I> il> avait <I,II nommé *Niger* <souligné> comme> preuve

230 I garde même pas rancune, au [R *malencontreux matou* A *chat glouton*] qui l'année précédente a croqué tout <I,II vif un rossignol privé dont> il raffolait. Il est bien vrai que dans un premier mouvement de <I,II colère il> l'avait poursuivi, *pour l'éreinter* avec un gourdin, sous les tables, sous les <II lits; et IV lits, et> même *jusques* sur le toit de la <I,II maison où> le méchant animal s'était <I,II réfugié comme>

236 I dans *un fort* inexpugnable. [D *En* S *Ah*] ça, dit Baron, le traversier, qui prenait peu d'intérêts à cette scène, [D *en* S *ah*] ça, dit-il <...> d'avancer: la marée II dans une forteresse inexpugnable. [R — A<d'une autre main> *Mais* [D *Il* S *il*] lui a pardonné ses forfaits et [A *il*] s'informe de sa santé. / / — Ah ça! dit Baron*, le traversier, qui prenait peu d'intérêt à cette scène; [A *touchante ah ca! dit il*] d'un ton <...> et [R *parler*] de parler chien et matou, <IV vous *plairait*-il> d'avancer: la marée n'attend personne [R <appel de note>] / / Malgré

242 I Baron les adieux des jeunes gens à leurs amis *sont* longs <...> avec la plus grande <La dernière page de ce chapitre manque.>

243 V collége, furent <virgule supprimée d'après l'usage>

244 II touchants. [R —] Les régents les embrassèrent avec tendresse [A<d'une autre main «à la ligne»] Vous <...> le *Supérieur*; exposés <...> les *décrêts* de la *providence* que vous succombiez soyez prêts en tout temps à

251 II mon *Roi*, ma patrie. / / Les

252 II furent: *adieu* [R *vieux* A *vous*] tous <...> proscrit. *Adieu*, amis <...> la *votre*! Adieu!

258 I très affecté. [A<d'une autre main> «à la ligne»] – Cette séparation serait bien cruelle pour moi, [A *dit-il,*] si <...> France. S'adressant ensuite aux régents du *Collége*, il leur dit: — *j'ai* beaucoup

269 II rire. — <II,IV Et prenant> le bras d'Arché il l'*entraina* pour <...> le *Fleuve St.* Laurent, [A<d'une autre main> *certains*] de

CHAPITRE DEUXIÈME

1 II <Le chapitre II manque dans le manuscrit I> Chapitre *II.* / / Give

10-14 II give *youths'* passions <...> pain. / / *Goethe* <en minuscules>. / / Archibald

15 II d'une *mère française* IV,V d'une *française*, <corrigé d'après l'usage> n'avait

16 II lorsqu'il *eût* le malheur de *la* perdre. Élevé par son père, vrai Nemrod, [R *grand* A *violent*] chasseur <...> de l'*écriture* sainte <IV *Sainte*>, il

22 II autre [R *abri* A *couverture*] que son plaid, (manteau Écossais) sans autre abri que la *voute* des cieux. Cet enfant, vrai *Spartiate* par

27 II les [D *étendarts* S *étandards*] de ce jeune et infortuné Prince, [A *qui,*] en <...> compatriotes *Écossais* pour revendiquer par les armes une

32 II nombre qu'*offraient* une

34 II fit <II,IV défaut: tous> répondirent [R *à l'appel. Ils l'accueillirent y répondirent*], au contraire, [A *[à] l'appel*] avec

37 II loyauté, [A *et*] de cette grande infortune royale / / [R —] Au <...> discipline <II,IV ;> et les échos de leurs montagnes *répetèrent* au <...> ne *paraîssait* plus douteux; vain espoir [A<d'une autre main> *l*] il

47 II Calédonie! *ses* enfants <...> pour *la quelle* ils <...> tant [R *vaillance*] d'acharnement <...> nation [R *qui succombe*] héroïque qui succombe. [R —] L'Écosse, partie <II,IV *intégrale*> maintenant d'un des plus *puissant empire* de l'univers, n'a pas eu [A *lieu*] de déplorer sa défaite: *ses* anciens <...> littérateurs <I,IV ;> et ses <II,IV,V hommes d'*état* <corrigé d'après l'usage> ont> été aussi célèbres [R *par leurs conseils*] dans le cabinet de leur souverain que leurs [R *simples*] guerriers en combattant pour leur nouvelle patrie. — Tandis <...> Irlandais au <...> Écossais [A<d'une autre main>,] jouissent en paix de [D *la* S *leur*] prospérité [R *de leurs conquérants*]. Pourquoi <...> Albion! la <IV Albion! *La*> voix <...> les [A *tribunaux et les*] parlements ; ses soldats, braves entre les braves, [R <mot illisible>] ont conquis des royaumes; ses *poëtes*, ses

écrivains charment [R *leurs loisirs* <mot illisible> A *toujours les loisirs*] des hommes <II,IV,V de *lettre* <corrigé d'après l'usage> de> la <II,IV,V *Grande Bretagne* <corrigé d'après l'usage>.> Aucune part de gloire *leur* a été refusée. Pourquoi, alors, *leur* dernier <...> <II,IV,V et *jusques* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences> sur> la terre de l'exil! On croirait que la terre d'Érin *arrosé* de tant de larmes ne produit que <II,IV,V de l'*absynthe* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences>,> des ronces et des épines: et cependant ses prés sont toujours verts; et ses champs *produisent* d'abondantes moissons <II,IV !> Pourquoi

76 II malheureux *prince*, parvint

77 II l'échafaud <II,IV ; et après> mille périls <...> gentilhomme proscrit et ruiné avait beaucoup de peine à subvenir [R *aux dépenses*] à <...> lorsqu'un [A *Jésuite*], oncle maternel du jeune homme, [R *qui appartenait*] le déchargea <...> Arché admis au collége des Jésuites à Québec en sortait, après avoir terminé son cours de *mathématique*, lorsque

87 II ne *sçut* d'abord

90 II élèves. — Il est bien vrai que tout *ne lui* était <...> et *pensum* que <...> part. [R —] Il <...> patience lui <...> espièglerie. [R —] Il *est* bien *vrai de* dire aussi que sans <...> injure; [R *ni*] qu'il <...> autre. [D *Ces* S *Ses*] sarcasmes [D *ces* S *ses*] pointes qui [D *rougissent* A *font* S *rougir*] l'épiderme, arrivaient toujours à <IV,V propos soit <ponctuation rétablie d'après II> à> l'adresse des maîtres mêmes, soit [A *à celle*] des grands écoliers qu'il ne pouvait atteindre autrement. — Il

104 II et il <II,IV fallait de> guerre lasse finir <...> détesté *? aucunement*: tout le monde en raffolait<II,IV :> c'était <...> la *poîtrine* de l'homme. — Dire <...>

114 II sans <II,IV avoir, néanmoins,> l'intention de lui faire autant de mal. [A *Jules avait pour principe de ne porter aucune plainte aux maîtres* [R <mot illisible>] *contre ses condisciples: cette conduite* [A *lui*] *semblait indigne d'un jeune gentilhomme. Il se* [R *montra mon* <?> *s'informa*] se

118 II dire: *tu* as

119 II,IV sarcasmes: tu ne les comprendrais pas — il faut percer l'épiderme de ton cuir épais: — sois tranquille tu ne perdras rien pour attendre! / / Jules après

126 II rudement *le matin même*, pour [R *l'éveiller*] le réveiller

129 II de <II,IV punition lorsqu'il> entendit Dubuc dire à un de ses amis qui le trouvait triste: — [A<d'une autre main> «à la ligne»] j'ai bien

132 II les [R *marchands*] boutiquiers, chez mon tailleur <IV boutiquiers, et chez mon tailleur,> malgré ses défenses *espèrant* que <...> son *insçu*. Mon père <...> Je ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] où donner la tête; j'ai *près*que envie de

prendre la fuite jusqu'à ce que l'orage soit *passée*. — [A<d'une autre main> «à la ligne»] Ah ça! dit <II,IV Jules qui> [R *ne*] avait tout entendu, pourquoi [R *ne t'ai-je pas*] n'as-tu pas eu recours à moi? — [A<d'une autre main> «à la ligne»] *Dam* [D *!* S<d'une autre main>.] dit Dubuc, en secouant la tête. — [A<d'une autre main> «à la ligne»] Crois-tu [D *?* S ,] fit Jules, crois-tu [D *?* S ,] que, pour un coup de pied de plus [R<d'une autre main>,] ou de moins <...> père? [R — *Mon cher Jules, dit Dubuc, ce serait abuser de ta générosité.*] Il est bien vrai que tu m'as *près que* éreinté, mais c'est une autre affaire à *régler* en

148 II forte <II,IV somme et> je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] que <...> accident *la semaine dernière*. / / — En voilà, un

151 IV,V caribou celui-là <ponctuation rétablie d'après II>

153 II du *col?* Combien te faut-il? / / — Cinquante francs [R *dit Dubuc*] / / — Tu

157 II Jules fils unique, Jules appartenant à une famille riche, Jules l'enfant gâté de tout le monde avait toujours de l'argent à pleines poches: père <...> maxime <II,IV :> qu'il <...> donnaient, cependant à qui mieux mieux, à l'*insçu* les

166 II francs: *le* Roi <...> d'un Anglais <II,IV :> le *Monarque Anglais* <II,IV,V anglais plus <ponctuation rétablie d'après l'usage>,> <...> chevelure [D *Française* A *française*]! / / Jules

172 II fut d'*emprumpter* cinquante francs en mettant en gage sa montre d'or; [R *qui*] *la quelle* valait vingt-cinq [D *Louis* S *louis*]. Se ravisant <...> servante [R *de* A *que*] son père [R *qu'il*] avait dotée en la <II,IV mariant et> à *la quelle* il avait ensuite avancé un petit fonds de commerce qui avait *prosperé* entre

178 II bien *quelques* difficultés <...> les *meilleures* termes <...> faite <II,IV :> elle <...> manche à *ballet* jusque <...> favori; <II,IV et tandis> que la vieille venait au secours de son chien qui se débattait comme un [D *énerguméne* A *énergumène*], il <...> souper <II,IV :> en

187 II disant: — *tenez*, la mère [R *voilà*] voici [R *l'assaisonnement*] l'assaisonnement» / / N'importe; Jules IV disant: «— Tenez la mère voici l'assaisonnement.» / / N'importe: Jules

190 II,IV bonne <II,IV femme et> en voici les préliminaires. Il lui sauta au *col* en <...> à *ces* démonstrations <...> faite. [R —] / / — Voyons, dit-il, chère *Madelaine* faluron <...> dois [A *les*] pardonner <...> m'importe <II,IV ;> ce n'est pas mon affaire. [R —] Tu en seras quitte pour griller dans l'autre monde; [R —] je

200 II se *facher* de ce beau préambule; mais comme <...> ses *espiegleries*; elle prit le parti le plus sage et se mit à rire. [A<d'une autre main> «à la ligne»] — Maintenant que nous sommes de bonne humeur, *dit* Jules <...> endetté: je *crainds* les reproches de mon père [D ; S ,] et <...> prêter [D : S ?] [A<d'une autre main> «à la ligne»] Mais, comment donc, M^r^ d'Haberville <...> monde que

212 II famille...[A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Tarare [D , S *!*] dit Jules, si tu parles de ces cinq *sols là* point <...> le *col* au <...> le *toît* du <...> ta *sureté*; j'espère bien pourtant m'acquitter envers toi dans un mois au plus tard. [R —] [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Madeleine se *facha* tout de bon, refusa le billet et <...> l'embrassant; sauta par la fenêtre dans la rue et

223 II toute *inquietude* du côté de son aimable père. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Mais <...> pied. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Tiens, mon cher ami, dit Dubuc, très affecté, *paye*-toi tout

229 II me *garde* de la rancune [R *serait*] après <...> voilà [R ,] encore [R ,] un <...> comme [D *celà* S *cela*] que tu le prends; alors ta main et

236 II sang. [R —] [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Cela dit, il lui saute sur les épaules comme <...> conscience; et

240 II Locheill mûri par de cruelles épreuves et <...> ne *sçut* d'abord à <...> se *facher* des espiègleries d'un petit lutin qui semblait l'avoir pris pour point de mire, ne lui <...> plus. [R —] <IV,V Arché enfin <ponctuation rétablie d'après II>, poussé> à bout lui dit un jour: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Sais-tu <...> vraiment tu me mets quelquefois au désespoir [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Il y a pourtant un *remede* à <...> bonne <IV,V bonne *râclée*, <corrigé d'après II et d'après l'usage> et> je <...> facile [R *pour*] à toi, qui *est* fort comme un Hercule. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — En effet [R *Arché*] de Locheill <...> rudes *exercises* des jeunes montagnards de son pays, était à quatorze ans d'une

255 II lâche, dit Arché <...> moi? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Tiens, dit Jules, [R *c'est*] tu <...> petit [R —] Une bonne <IV,V *râclée* <corrigé d'après II et d'après l'usage> avec> ceux de mon âge et même plus âgés que moi, [R —] et ensuite *donne-moi* la main; et n'y *pensons* <IV plus // Tu> [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] ce <...> pourtant [R *de mon*] plus âgé que moi, mais il est si faible, [R *et*] si malingre que <...> guère, *amoins* d'être un saint François de Sales. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Imagine-toi qu'il accourt vers moi tout <II,IV,V *essouflé* <corrigé d'après l'usage> en> me disant: *je* viens d'escamoter un œuf à ce gourmand de Létourneau qu'il avait volé au grand réfectoire. [R —] Vite; [R —] cache-le; [R —] il me poursuit. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Et où veux-tu que je le cache [D : S *?*] *lui*-dis-je. [A<d'une autre main> signe d'alinéa> Dans ton chapeau, répliqua-t-il, il n'aura jamais l'idée de le [R *cherch*] chercher là. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Je suis assez sot pour le croire; [R —] j'aurais *du* m'en méfier, puisqu'il me priait. [R —] [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Létourneau arrive à la <II,IV course et m'assène sans *céremonie*>, un coup <...> couvé que Chavigny avait trouvé dans *le* nid *d'une* poule *qu'elle avait* abandonné depuis un mois [R *peut etre*] probablement. [R —] J'en <...> bien; le premier <...> rancune c'est de

mavoir escamoté ce joli tour que *jaurais* eu tant de plaisir à [R *jouer* A *faire*] à Derome avec <...> cette *espieglerie*, je me contentai de lui dire: «<II,IV *bienheureux*> les pauvres d'esprit»; et il se sauva tout fier du compliment; content [A *après tout*] d'en

288 II capitulons. [R —:] Je suis bon prince et mes conditions seront des plus libérales. Je *consents* pour te plaire, [A<d'une autre main> signe d'alinéa] à retrancher <...> des *espiegleries* que tu as le mauvais *gout* de ne pas *apprecier*. [R —] Voyons; tu dois être satisfait, *si non* tu es irraisonnable! Car vois-tu je

296 II incorrigible. [R —] Ce fut <...> Jules avec toute l'ardeur d'une âme [D *Française* S *française*]. // [R *Ce fut*] [D *quelque* S *Quelque*] temps après [D *cette* S *cet*] [R *conversation* A *entretien*], environ un mois avant <II,IV,V *la vacance* qui *avait* <corrigé d'après l'usage>,> alors lieu le quinze d'août, [R *qu'il*] Jules, [R *passa* A *prit*] le bras de son ami, [A *et*] lui dit: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — *viens* dans ma chambre, [R —] j'ai reçu <II,V *une lettre de mon père* <corrigé d'après IV> qui> te concerne. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Qui me concerne, <II,IV,V moi, dit <ponctuation rétablie d'après II> l'autre> tout

306 II étonnement [D , S ?] *dit* d'Haberville <...> toi! On <...> Nouvelle-France! Les mères craignant <...> filles, soit dit sans <IV,V *calembourg* <corrigé d'après l'usage>, — se> proposent <...> voile comme les femmes <II,IV de l'*orient*.> [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — <II,IV,V *Trève* <corrigé d'après l'usage> de> folies; et laisse-moi continuer ma lecture, [R — *Mais*] *dit Arché* [R — A —] Mais je suis très sérieux dit [R *d'Haberville* A *Jules*]; *et entrainant* son ami il lui communiqua [A *un passage d'*]une lettre <...> ainsi conçue: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] «Ce que tu m'écris de ton jeune ami, *M^r.* de Locheill <...> que *j'octroye* ta demande. Présente-lui mes <II,IV civilités et> *prie le* de venir passer chez moi non <...> autres pendant le séjour qu'il fera au collége. [R —] Si <...> pas *suffisant*, je <...> soldat. [R —] Tous les guerriers sont frères: leurs <...> mon *toît* et nous le recevrons tous à bras ouverts comme

329 II invitation qu'il fut quelque temps sans répondre. [R —] // — Voyons *M^r.* le fier Écossais, *dit* son ami <...> faut-il, [R *qu'il* A *que mon père*] *envoye* en *embassade* son <...> dos, comme ça se pratique, je crois, [R *dans vos montagnes*, A *entre les chefs de clans montagnard*] vous délivrer une *épitre* dans toutes les formes? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Comme

339 II formalité. [R —] Je vais écrire, immédiatement, au *Capitaine* d'Haberville pour le remercier de son invitation [A *si noble, si digne,*] si touchante pour moi, [AR *orphelin* R *sur la terre de l'exil étrangère*] orphelin

343 II Alors parlons raisonnablement, dit Jules; ne serait-ce de ma part que <...> tout <II,IV cela: ce> qui <...> a *long-temps* que je cherche un ami; un ami sincère

<...> près [D , S .] [R *Arché;*] *Tu* possèdes toutes ces qualités. [R —] Maintenant <...> ami? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Certainement, mon cher Jules, *dit Arché,* car je me suis toujours senti *entrainé* vers toi. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Alors, *dit* Jules, en lui serrant la main avec beaucoup d'émotion; c'est

355 II fut scellée *cette amitié,* entre un enfant de douze [A *ans*] et l'autre de quatorze [R *ans*], qui sera exposée par la suite à des épreuves bien cruelles. / / — Voici [R *encore* A *aussi*] une lettre de ma mère, dit Jules, [R *où il*] dans *la quelle* il y a un mot pour toi: [A<d'une autre main> signe d'alinéa>] — J'espère que ton ami, *Mr.* de Locheill <...> tous [D *grand'hâte* S *grande hâte*] de faire sa connaissance. [R —] Sa chambre est prête à côté de la tienne. [R —] Il y a dans la caisse <IV ,> que José te remettra un paquet à son adresse <IV ,> qu'il me peinerait beaucoup <II,IV de refuser>: je pensais à la mère qu'il a perdue, *en le fesant.* — La caisse contenait une part égale pour les deux [A *enfants*] de

368 II amitié entre les deux *enfants* ne fit qu'augmenter de jour en *jours.* Les <...> appelait *indifferemment* au collége Pythias <...> le *doux* nom de frères. [R —] De Locheill pendant tout le temps qu'il *fût* au collége passait ses vacances à la campagne chez la famille d'Haberville qui ne semblait mettre d'autre différence [R *entre*] entre les [R *enfants*] deux enfants que <...> Écossais devenu, lui aussi, le fils de la maison. [R —] Il est donc tout naturel qu'Arché avant son départ pour l'Europe accompagnât

380 II mise par la suite à des épreuves bien cruelles, lorsque le code d'honneur que <...> nature leur dictera les devoirs *inéxorables* d'hommes <...> avenir <IV .> N'auront-ils pas joui pendant près de dix ans, que [D *dura* S *durèrent*] leurs <...> délicieux!

CHAPITRE TROISIÈME

1 I Chapitre *Troisième.* / / Angels II Chapitre *III.* / / Angels

5 I hell *Hamlet* <en minuscules>. / / *Infected be the air where on they ride...* / / *Macbeth.* / / Lest <...> sallied. *Burns* <en minuscules>. / / Dès II hell / / *Hamlet* <en minuscules>. Écoute <...> retentit dans toute sa longueur d'un furieux chant magique / / *Faust* <en minuscules>. / / Lest <...> sallied. *Burns* <en minuscules>. / / Dès

12 III Faust. — / / Maintenant <l. 185>

20 I Pointe-*Lévi,* José s'empressa d'atteler un superbe et fort cheval *Normand* à

21 II fleuve *St.* Laurent vis-à-vis [A *de*] la cité de Québec, José [D *s'empressa* S *s'empresse*] *d'attèler* un superbe et fort cheval *Normand* à

23 I lisses <I,II,IV : > seul moyen de transport à cette <I,II saison où> il y a *près*que autant de terre que de neige <II A *et de glace*> : où de nombreux ruisseaux débordés interceptent <I,II A *souvent*> la route qu'ils <II R *avaient*> ont à parcourir. <II R —> Quand ils rencontrent *ce dernier obstacle*, José *déttèle* <II,IV *détèle*> le cheval, *tous* trois montent <I,II dessus et> le ruisseau est bien <I,II *vîte*> franchi

28 I Il est bien vrai que *les jeunes espiègles font de temps à autres quelques efforts pour désarçonner leur guide* [R *et lui faire prendre un bain frais au risque dont ils auront*] au risque <...> centigrades [R *grand risque de prendre aussi leur bonne part*] ; *mais* peine inutile : il II Il est bien [A *vrai*] que Jules qui tient José à *bras le corps* fait de grands efforts de temps à *autres* pour le désarçonner au risque <...> centigrades; peine inutile: il

32 IV le *Cap* Tourmente

33 I le *Fleuve St-* <II S<d'une autre main> *Saint->* Laurent. José, qui, [A *malgré sa* [R *taille*] *moyenne taille*] est fort comme un éléphant, [R *malgré sa taille moyenne*] rit dans sa barbe et ne *paraît* pas *même* s'en apercevoir. — <II R —> Une fois l'obstacle [R *franchi* A *surmonté*] José retourne seul chercher le traîneau <I,II — *rattèle* <souligné> <IV *rattèle* <italique> le> cheval

37 I dessus, *met les deux porte-manteaux en travers* devant lui crainte de *les* mouiller et rattrape bien *vîte les jeunes gens qui pendant ce temps là n'ont pas* ralenti leur II dessus, avec le bagage [A *devant lui*], crainte de le mouiller et

40 I pas. Arché ne fait que rire *des* épigrammes, *des lazzis de Jules* à son adresse; il y a <I,II *long-temps*> qu'il en a pris son parti. / / <I,II — *Dépechons*-nous> dit *ce dernier*, [A *nous avons douze lieux à faire et*] mon oncle [R *Hébert* A *de Beaumont*] soupe à sept heures; *si* <II [R —] Si> nous arrivons trop tard nous *courons grand* risque <II *courons* [A *alors*] risque> de faire un pauvre repas — *le* <II repas; [R —] le> meilleur sera *mangé* — tu <II gobé: tu> connais

47 I proverbe: *tarde venientibus ossa* <souligné>. — L'hospitalité *Écossaise* est II proverbe: *tardi venientibus ossa* <souligné>. / / — L'hospitalité *Écossaise* est

48 I Arché, l'accueil est toujours le même le jour comme la nuit: c'est l'affaire *des cuisiniers*. [R —] *Credo* <souligné> *dit* Jules, je le crois fermement. — *Sans* cela, vois-tu II Arché; chez <II,IV nous l'accueil> est toujours le même le jour comme la nuit. — *c'est* l'affaire du cuisinier. / / — *Credo;* <souligné> *dit* Jules <...> corps: sans

53 I maladresse chez vos cuisiniers. — *Elle* est joliment primitive la cuisine *Écossaise:* — avec queslques poignées de farine d'avoine délayées *avec* l'eau glacée d'un ruisseau en hiver, car il n'y a ni bois, ni charbon dans *ce* pays-*là*, on peut, à peu de frais, [A *faire un excellent ragout et*] régaler les survenants de jour et de nuit.

— Il est vrai que *quand un prince* demande l'hospitalité à un montagnard, ce qui arrive fréquemment, on ajoute *à ce régal* une tête, des pattes et une queue de mouton à la croque au sel — le <...> Écosse — *Arché* se II maladresse, ou de mauvais vouloir, chez vos cuisiniers portant *jupe.* [R —] Elle est joliment primitive la cuisine *Écossaise!* [D *avec* S<d'une autre main> *Avec*] quelques poignées de farine d'avoine délayées <...> hiver, car <...> pays, on peut à peu de frais, et sans <...> excellent *ragout,* et régaler les survenants [A *ordinaires*] de jour et de nuit. [R —] Il est bien vrai <II,IV que lorsqu'un> noble personnage demande l'hospitalité, ce qui arrive fréquemment, tout Écossais [R *monde* <?>] portant une charge d'armoiries capable d'écraser un chameau, il est bien vrai, dis-je, que l'on ajoute [A *alors,*] au premier <...> mouton, à la *croque-au-sel*: le <IV,V la *croque-au-sel* <corrigé d'après I et d'après l'usage>: le> reste

66 I Jules *par dessus* l'épaule en disant: «*Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve; aut duri miles Ulyssei* » <souligné>. Comment *dit Jules* en feignant une colère comique, tu me traites de *Mirmidon* — moi philosophe! Et encore grand pédant [R *incorrigible*] tu <...> *qualité* avec ton accent *Calédonien* que <...> doivent *en* tressaillir dans *sa* tombe! Tu m'appelles *Mirmidon,* moi, le plus [R *gran*] fort *mathématicien* de <...> Vauban ou peu s'en faut. — Oui, *dit* Arché II Jules *pardessus* l'épaule en disant: *Quis talia fando Myrmidonum, Dolopumve...* <souligné> [R * <appel de note>] — Comment, *dit* [R *Jules* A <ce> *dernier*], en <...> me *traîtes* de Myrmidon, de Dolope*, <appel de note mais sans note> moi <...> latin; langue dont tu maltraites si impitoyablement la *qualité* avec ton accent *Calédonien* que les *manes* de Virgile doivent tressaillir dans <II,IV,V *sa* <corrigé d'après l'usage> tombe!> Tu <...> fort *géomêtre* de ma classe ! [R *à telles insignes*] que mon [R *précepteur* A *professeur*] m'a prédit que je serais un Vauban [D *! S ,*] ou peu s'en faut... / / — Oui, *dit* Arché

78 I ligne perpendiculaire qui penchait <...> d'écraser; *si bien que le précepteur ajouta:* que lors *d'une* reconstruction de la tour de Pise on te [D *passera* S *passerait*] règle et compas. — Jules prend une [R *facon*] attitude tragi-comique et s'écrie: «Tu t'en *souvien,* Cinna, et veux m'assassiner.» — N'importe; *ça* vous fit tous bien rire et moi le premier. — Tu *sçais,* d'ailleurs <...> Chavigny qui avait escamoté mon *exercise* et [A *en avait*] coulé un autre *que* je présentai au précepteur. — José, qui II ligne perpendiculaire qui <...> il *tacha* de te consoler en te prédisant que lors de la reconstruction de la tour Pise on <...> tragi-comique et s'écrie: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — «Tu t'en souviens, Cinna [D , S *!*] et veux m'assassiner!» Tu veux <...> fleuve [D *St.* S<d'une autre main> *Saint-*] Laurent <...> toutes *part*; à la vue, *au nord,* de cette belle *chûte* de Montmorency que les habitants appellent la <II,IV *vache*>* <appel de note>: nom peu poétique à la vérité, mais qui exprime si bien <...> couler le <IV lait, qui> fait <...> en présence de l'*Isle* d'Orléans qui <...> couleurs [R *si vives et*] si poétiques <...> José touché de tant [A *de sagesse et*]

d'éloquence [R *dans*] dans une si [R *tendre* A *vive*] jeunesse, comme aurait dit *Fénélon* s'il *eut* écrit mes aventures. / / Sais-tu [D ? S ,] *dit* Arché; que tu es pour le moins aussi grand *poëte* que géomètre! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Qui en doute? <II,IV N'importe; ma> perpendiculaire <...> premier [R —] Tu *sçais*, d'ailleurs <...> Chavigny qui avait escamoté mon <II,IV *exercice*> et en avait coulé un autre [R *à la place* A *de sa façon*] que je présentai au précepteur. [R —] Vous avez tous feint de ne pas me croire; charmés

107 I conversation et qui, en outre, n'avait rien compris *à* la précédente, *marmotait* entre ses dents: c'est toujours un *curieux* pays quand même où <...> et *queuës*. — Mais <...> les hommes qui sont les maîtres s'arrangeront toujours bien pour vivre; — mais *ces* pauvres chevaux! José [R *était*] grand *maquillon* [A *affectueux riche*] avait le cœur tendre pour ces nobles [D <non raturé> *animaux* S *quadrupèdes*]. — *Alors s'adressant* à Arché il lui dit *en mettant la main à* son bonnet, *sous* le respect que je vous dois, *Monsieur* [R *Campbell* A *de Locheill*], si les [D *Princes* S *princes*] même mangent l'avoine de votre pays, que deviennent les pauvres chevaux? — Les deux II conversation des jeunes *Messieurs*; et, qui, en outre n'avait rien compris *dè* la fin de la précédente, *marmotait* entre ses dents: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — *c'est* toujours un drôle de pays, *quand-même*, où <...> queues; et point plus de corps que sur ma main! [R —] Mais <...> chevaux! — José grand *maquillon* [R *comme les*] avait le cœur tendre [R *à l'endroit de* A *pour*] ces nobles quadrupèdes. [R —] S'adressant <...> bonnet [D , S :] *sous* <IV bonnet. / / Sous> (sauf) le respect que je vous dois, *Monsieur*, si <...> suppose; que deviennent les pauvres chevaux? ils doivent *ben* pâtir

123 I José. — *Excellent! excellent! s'écria Jules; comme s'il* y *avait* des chevaux en Écosse! — Point de chevaux *Monsieur! alors* comment fait donc le pauvre monde pour voyager? — Quand II José. [R —] [D *José* S *Celui-ci*], un peu déconcerté de [R *l'hilarité des jeunes gens* A *cette hilarité à ses dépens*], reprit: [A —] *faites* excuse; si <...> boire, témoin *M^r.* Jules qui <...> appellent le <II,IV *sault*> Montmorency «la *vache*» parce que <...> doutance, que <...> dit [A *Jules,*] tu as probablement [A *raison*]. [R — D *ce* S *Ce*] qui nous *fesait* rire, c'est que tu [A *aies*] [D *pus* S *pu*] croire <...> pays là [R — A —] Point de chevaux *Monsieur*! comment fait donc le pauvre monde pour voyager? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Quand

137 I chevaux, il ne faut pas, *tout-à-fait*, prendre absolument la chose à la lettre: *il* y a bien un animal ressemblant à nos chevaux — <II R<d'une autre main> — > animal un peu plus haut que mon gros chien *Niger* <souligné> et qui <II Niger, qui> vit dans les *bois* à <II montagnes à> l'état sauvage de nos caribous — Quand <II peu. [R —] *Quant*> un montagnard veut voyager, il *joue* de la <I,II cornemeuse, tout le village s'assemble et> il *leur* fait part de son *dessein*. —

On se répand alors dans les bois, c. à d. <II bois, [D *c.à d.* S<d'une autre main> *c'est-à-dire*]> dans les <I,II,IV bruyères et après> une journée, ou *plus*, de <II journée, ou deux, de> peines et d'efforts, on réussit, *quelques fois*, à s'emparer d'une de ces [D *charmants* S *charmantes*] [R *quadrupèdes* A *bêtes*]. Alors après <II quadrupèdes; [R *alors, après* A *après*]> une <...> trop *opiniatre*, si <...> se met *agréablement* en route et <I,II arrive, même, *quelques fois* au> terme

149 I voyage. — Certes, dit *Arché, il faut avouer que* tu as *bon* air à te moquer de mes montagnards *d'Écosse*! *Tu* dois <...> princier! *La* postérité <...> seigneur *d'Aberville* ait <...> un *traineau* à charroyer le fumier: *sans* doute qu'il expédiera ses piqueurs *au devant* de nous afin <...> de *S*[t] *Jean* Port-Joli. — Bravo, [R *Campbell* A *de Locheill* R *très*] bien riposté <...> disait, un jour, un saint de ton pays aux prises II voyage. // — Certes; dit <...> mes [R *montagnards*] montagnards! *Tu* dois <...> la *posterité* aura <...> puissant <II,IV *Seigneur*> d'Haberville <...> un *traineau* à charroyer le fumier! *sans* doute qu'il expédiera ses piqueurs <II,IV,V *au devant* <corrigé d'après l'usage> de> nous <...> de *S*[t]*-Jean* Port-Joli! // Bravo! de Locheill, [A *dit* Jules:] te

162 I José pendant ce colloque se *gratait* la tête d'un air piteux: [A *semblable au Caleb Balderstone de Walter Scott dans sa Bride of Lammermoor,*] il <...> toucher l'honneur de son maître; *aussi* s'écria-t-il d'un ton lamentable: *chien* d'animal bête que *je suis! C'*est ma faute à moi! Le *Seigneur* a quatre carrioles dans sa remise dont <...> violons: — si bien <...> dernier je me suis fait la barbe en me mirant dans la plus belle — *si bien que* le *Seigneur* me dit: *José mets*-toi faraud — tu vas aller chercher [A *Monsieur*] mon fils à Québec, ainsi que son ami Monsieur [R *Campbell* A *de Locheill*] — *aie-bien* soin *entends-tu* de prendre une voiture convenable. — Moi bête <...> un *traineau* sans lisses. — Ah ! oui, je vais en recevoir un savon. —*J'*en serai quitte à bon marché s'il ne me retranche *que* mon eau-de-vie pendant un mois : — *à* trois coups par jour, ça fait [R *toujours*] bien *quatrevingt* dix bons de retranchés : — mais c'est égal — je n'aurai pas volé *la* punition! — Les II José <...> se *gratait* la tête d'un air piteux [D : *semblable* S<d'une autre main>. *Semblable*] au Caleb Balderstone de Walter Scott dans <...> lamentable: [A —] *chien* d'animal bête que j'ai été! C'est toute ma faute à moi! [R —] Le <II,IV,V *Seigneur* <corrigé d'après l'usage> a> quatre *carrioles** <souligné avec appel de note et note d'une autre main: [A *Voir les Soirées page* <chiffre illisible>]> <IV,V *carioles* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> dans> *ses remises*, dont deux, toutes flambantes neuves sont <...> si bien, qu'ayant cassé mon miroir [A *dimanche*] dernier <...> belle. [R —] Si donc, *que* le <II,IV,V *Seigneur* <corrigé d'après l'usage> me> dit, *avant hier* au matin: *mêts*-toi <IV matin: *mets*-toi> <...> Locheill. <II,IV,V *Aie-bien* <corrigé d'après l'usage> soin>, tu entends, de prendre une voiture convenable ! [R —] Moi, bête <...> un *traineau* sans <...> marché s'il <...> mois [R —]... À <...> la <II,IV,V tête, *çà* <corrigé d'après I et d'après l'usage> fait> toujours <...>

retranchés [R *et* A *sans compter les adons! (casualités, politesses.)*] *Mais* c'est égal: je n'aurai [A *pas*] volé

185 II Maintenant [A<d'une autre main, au bas de la page> «voir les Soirées, page <mots illisibles; le reste du chapitre manque>»] <début de III>

185 I ton *budget* <souligné>, ton sac, de tous les quolibets qu'une tête *de Français*, tête folle et sans cervelle peut [A *convenablement*] contenir, — parle sérieusement [D *si* S *s'il* R *tu peux* A *est possible*] et dis-moi pourquoi l'on appelle *L'Isle* d'Orléans, *L'Isle* aux sorciers ? — Mais, pour la plus simple des raisons, [A *dit Jules d'Haberville*]: <IV ;> c'est qu'elle [A *est*] peuplée d'un grand nombre de sorciers. — Allons, <IV ;> voilà que tu recommences tes folies. — Je suis très sérieux. — Ces <III,IV,V *écossais* <corrigé d'après I> sont> d'un [D *orgueuil* S *orgueil*]! *ils* ne veulent rien accorder aux autres nations. — *crois*-tu, mon cher, que vous devez [R *seuls*] avoir [A *seuls*] le monopole <...> Sache — [R *donc*], mon [A *très*] cher que nous avons aussi nos sorciers et <III,IV sorciers; et> qu'il y a à peine deux heures, [R *entre la Pointe-Lévi et Beaumont*] il m'était facile [A *entre la Pointe-Lévi et Beaumont*] de t'introduire à une sorcière très présentable — Sache de plus, que [A *tu verras*] dans la seigneurie de mon très honoré père une sorcière de première force.. — *Voilà* la différence, mon *cher*, c'est que vous les *brulez* en Écosse et qu'ici nous les traitons avec tous les égards <I,III *dûs*> à leur haute position sociale. — Demande <III Demande, plutôt, à> José si je [D *ments* S *mens*], José

208 I Beaumont* <appel d'une note qui, dans IV et V, figure à la fin du roman> et celle de <I,III *S*t *Jean* Port-Joli> étaient bien à ses yeux de véritables et solides sorcières. — Mais

211 I homme [A *raisonnable,*] *nolens volens* <souligné>, comme disait mon maître de sixième quand <...> fable c'est que les habitants du *Nord* et du *Sud* voyant les gens de *L'Isle* aller à leurs pêches avec des flambeaux pendant les nuits sombres prenaient le [R *le*] plus souvent ces lumières pour des feux *follêts*; or tu sauras que *les* Canadiens des campagnes considèrent les feux *follêts* comme des sorciers ou <...> suivant *leur tradition*, les entend-on rire quand le malheureux voyageur [A *ainsi trompé*] enfonce dans les marais. Ce qui aura donné lieu [A *en outre*] à cette croyance c'est que <I,III,IV,V *ces* <corrigé d'après le sens> *gazs*> [D *s'échappent* S *s'échappaient*] toujours des terres <...> sorciers *de l'Isle* il

225 I Arché, tu manques à la logique comme notre *maître* de philosophie <...> du *Nord* et du *Sud* qui font face à <I,III à *L'Isle*> d'Orléans, vont aussi à leurs pêches avec des <I,III flambeaux et> qu'alors les gens de *L'Isle* les auraient aussi gratifiés du nom de sorciers. — ça

232 I parole: — *si* vous vouliez me le permettre, mes [A *jeunes*] *Messieurs*, c'est moi qui vous tirerais bien vite d'*embaras* en vous contant ce qui est arrivé à mon défunt père qui est mort. — Oh! *conte nous celà*, José, [R *dit-il* <?>] *les jeunes gens Jules* A *conte nous ce qui est arrivé à ton défunt père qui est mort, dit Jules, en*

accentuant fortement les trois derniers mots. // Oui, mon cher José, dit de Locheill, de grâce faites-nous ce plaisir.] — Ça me coûte pas mal, [A *dit José,*] <III mal, *dit* José> car <I,V voyez-vous je <ponctuation rétablie d'après l'usage> n'ai> pas *le bel* accent, ni la belle *orogane* <souligné> [A *(organe)*], [D *de* S *du*] [R *mon* A *cher*] défunt; [R *père*]; Quand il nous contait [R *ça* A *ses tribulations*] dans les [D *veuillées* S *veillées*] tout le corps nous en frissonnait; [A *comme des fièvreux que ça fesait plaisir à voir;*] — mais [A *enfin*] je

245 I contenter. // <titre en milieu de ligne :> *Récit de José* — // *Première partie:* // Si donc, qu'un jour, [A *dit José*] mon III contenter. // *** <astérisques disposés en triangle> // Si donc, qu'un jour, *dit José,* mon

247 I père [A *qui est mort*] avait <III père qui est mort avait> laissé la ville pas mal tard pour <...> même [R *amusé* A *diverti*], comme qui <III,IV dirait à> [R *babocher* A *pintocher*] tant soit peu avec ses connaissances de La Pointe-Lévis: il aimait un peu la *goute* le <III,V goutte le <ponctuation rétablie d'après l'usage> brave> et honnête homme à telle fin qu'il portait toujours quand il voyageait un <...> vieillards. — *Lac dulce* <souligné>, dit [R *Campbell* A *de Locheill*]. — Sous <III Locheill, sentencieusement. // — Sous>

255 I dois, [A *Mr Arche*] José, <III Arché, *dit* José> avec <...> douce, [A *ni de l'eau*] de lac <...> eau-de-vie [A *que mon defunt père portait dans son sac.* [R *José impayable* A *Excellent* [D . S *I*] *sur mon honneur, dit Jules; te voilà bien payé grand pédant de tes éternelles citations latines.*] — Pardon, mon cher José, [A *dit de Locheill, de son ton le plus sérieux*] *Je* n'avais

263 I père. — Vous êtes tout excusé, <I,III Monsieur, — dit José,> *tout-à-coup* <I,III radouci — // Si donc, *dit José,* que> quand [R *il* A *mon défunt père*] voulut partir, il *fesait* <I,III,IV,V *tout-à-fait* <corrigé d'après l'usage> nuit.> Ses <...> coucher en <...> Corriveau <I,III *fesait* sa pénitence pour> avoir

269 I mari. — Vous l'avez vue vous-*même,* mes *Messieurs,* quand j'avons quitté la <I,IV,V Pointe-*Lévi* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences> à> une heure. — *Elle* était bien tranquille dans sa cage, [AR *vilaine* A *la mechante bête* R *mais*] avec son crâne sans yeux, mais ne vous y fiez pas, <III ;> c'est une sournoise [A *allez*]: si elle ne voit pas le jour elle *sçait bien* trouver

275 I monde. — Si ben [A *toujours, dit José,*] <V ben toujours <ponctuation rétablie d'après III,IV> que> <III toujours, *dit José,* que IV toujours que> mon défunt père qui <...> capitaine leur dit: qu'il s'en [R *occupait* A *souciait*] <I,III,IV guère, qu'il> ne lui devait rien à la Corriveau et *bin* d'autres <...> guevalle qui allait comme le vent, la fine bête, et

280 I parti. — Quand il passa près de l'esquelette il <...> plainte, mais comme il venait un gros <I,III *sorouët*> (sud-ouest), il crut que [R *et*] c'était le vent qui sifflait dans les os du *calâbre.* — Pu n'y moins, ça le tarabusquait et il prit un bon

<I,III,IV coup pour> se [D *recomforter* A *reconforter*]. Tout *bien* considéré ce <I,III,IV qui> se dit, il faut <I,V *s'entre-aider* <corrigé d'après III,IV et d'après l'usage> entre> chrétiens: peut-être que la pauvre créature demande des prières. — [R *Si tôt dit*] Il <III,IV prières; il> ôte son bonnet et récite dévotement un *dépréfundi* à <III,IV *dépréfundi* <italique> à> son intention; — pensant <I,III que si ça ne lui *fesait*> pas de bien, ça ne lui ferait pas de mal et *qui* lui toujours <III,IV de mal: et> que <III lui toujours> s'en

291 I mieux. Si donc, [R *toujours*] qu'il [R *s'en allait* A *continua à*] [D *filant* S *filer*] grand train, ce qui ne l'empêchait pas d'entendre *de temps en temps* derrière lui, <III,IV tic, tac, tic, tac, comme si <...> crut *d'abord* que c'était son bandage de roues, ou quelques fers de *sa cabarouette* qui étaient décloués — il descend donc de voiture <I,III ,> mais tout était en règle. Il *touche* sa guevalle pour *reparer* le temps perdu, mais un petit bout de temps après il entend encore <I,III,IV tic, tac>, sur les cailloux. — Comme <III,IV cailloux; *comme*> il était brave il

299 I attention. Arrivé sur les hauteurs de <I,III *St* Michel>, que <...> prit. — Après tout, ce *qui* se dit: un homme n'est pas un chien, *faison* <III *fesons*> un somme: — ma guevalle <...> Si <I,III,IV donc qu'il *détèle*> sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant et lui <I,III dit: *tiens*> mignonne voilà <...> ruisseau — *bon soir*. — Comme <III ruisseau; *bon soir*».// Comme>

307 I son *cabarouette* pour <...> nord et il en conclut qu'il était minuit: — C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit [R *se* A *être* D *coucher* S *couché*]. // Il lui sembla, cependant, <III,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après I> que> <I,III l'*Isle*> d'Orléans* <appel de note> était tout en feu. Il saute un *fossès* [R *s'appuie* A *s'acote*] sur <...> regarde... *il* vit à la fin que des flammes dansaient *tout* le long de la grève, comme si tous les fi-*follêts* du <...> pour [R *y*] tenir leur sabbat. À force de regarder, ses yeux qui étaient pas mal *troubles* s'éclaircirent <IV troublés s'éclaircirent> et il vit *alors* un *curieux* spectacle. *C'étaient* comme des *façons* d'hommes *qui se tenaient par la main en tournant le dos à l'Isle*: une <III spectacle: une IV spectacle; c'était comme des manières (espèces) d'hommes: une> curieuse engeance tout de même. *Ca* avait ben une tête grosse comme un demi-minot, puis des bras, des jambes, des pieds [A *et*] des mains armés de griffes, mais point de corps. — Ils <...>

325 I oreilles; *ça* n'avait *près*que pas de chair, <I,III c'était tout en> os comme des esquelettes. Tous ces jolis <III,IV,V *gas* <corrigé d'après I et d'après les autres occurrences> gars> [A *(garçons)*] avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre d'où <...> long. — Le nez <...> plus, ni moins <...> qu'ils <I,III *fesaient*> jouer, à demande <...> l'affiler. — [A *J'allais oublier une grande queue, deux* <III *d'une*> *fois longue comme celle d'une vache qui leurs pendait dans le dos et qui leur servait* [S *je suppose*] *à chasser les moustiques.*] Ce

337 I de *drole* c'est qu'ils n'avaient que trois yeux par couple de *fantôme*. Ceux qui n'avaient qu'un seul œil *dans le* front comme <III œil, comme> ces *ciriclopes* dont votre oncle *Baptiste* <non raturé>, [R *Mr. Jules* A *Mr. Jules*], qui est un savant, nous lisait dans un gros livre tout latin, comme un bréviaire de curé; [A *ceux donc qui n'avaient qu'un seul œil*] <III ceux, donc> tenaient par la [R *main* A *griffe*] deux <III *acolythes*> qui avaient ben eux <...> éclairaient <I,III l'*Isle*> d'Orléans comme en plein jour — Ces derniers semblaient avoir de grands égards pour *leur voisin* qui <III voisins qui> *était* comme qui dirait *borgne* <IV dirait borgnes> — Ils *le* saluaient, s'en rapprochaient, se [R *démenaient* A *trémoussaient*] les bras et les jambes comme des chrétiens qui font le carré *du menuet*. // Les

350 I tête. — Ce fut *bien pis* <III *bien* pire> quand <...> de <I,IV place et> à entonner [A *d'une voix enrouée comme des bœux qu'on etrangle*] la chanson suivante: // Allons, gai, *compère* [R *Martin* A *lutin*], // Allons, gai, mon cher voisin! // Allons gai *compère* [R *l'andouille* A *qui grouille*], // *Compère* [R *boudin* A *crétin*] la grenouille, // Des *chretiens*, des chrétiens, // J'en *ferons* un festin. // Ah! les *insécrables* carnibales <III ,> [A *(cannibales)*>] dit mon

364 I étriquée? [A *c'est à ne plus s'y reconnaître.*] Au lieu de bon vin [R *c'est* A *ce sont*] des chrétiens dont ils veulent se régaler [A *les indignes*]! Et puis <III,IV Et, puis>, après, les sorciers continuèrent [R *à chanter, en*] [A *leur chanson infernale en*] regardant <...> de *rhinoféroces*: // Ah! viens donc *compère* François, // Ah! viens donc *compère* François, // [R *Ah! viens donc* A *Dépêche-toi*] *compère* l'andouille // *Compère* <I,III,IV boudin la> [R *grenouille* A *citrouille*]; // Du *François*, du *François*, // J'en *ferons* un bon *salois* (saloir). — Tout ce que <...> cria, mon <...> soupe — // Les

381 I arrière. — *Mon* défunt père regarde itou <non souligné> <III *étou*> [A *(aussi)*] — *quest*-ce qu'il aperçoit sur le <III,IV coteau! un> grand diable bâti comme les autres, mais aussi [A *long*] que le clocher de <I,III *St.* Michel> que nous avons passé <I,III,IV,V *tout-à-l'heure* <corrigé d'après l'usage>.> *Aulieu de* bonnet pointu, il portait [R *sur sa tête*] un chapeau <...> de *plume*. — Il n'avait ben qu'un œil [R *celui-là* A *le gredin*], mais <III qu'il était; mais IV qu'il était, mais> ça en valait une *dizaine*. C'était, sans doute, <I,III,IV,V le tambour major <corrigé d'après l'usage> du> régiment, car il tenait d'une main une marmite aussi *grande* que nos chaudrons à <I,III,IV sucre qui> tiennent [R *dix* A *vingt*] gallons et de l'autre un battant <...> d'hérétique à quelque église [A *avant la cérémonie du baptême.*] Il frappe un coup sur la marmite et tous ces insécrables se <...> père comme s'ils l'invitaient à venir se divertir avec eux. — Vous attendrez *long-temps*, mes [R *mignons*] pensait <III,IV pensait, à part lui, mon> défunt père <...> tremblantes. — *Vous* <III,IV tremblantes: vous> attendrez *long-temps* mes doux agneaux: il y a de la presse de quitter la terre du

bon Dieu, pour celle des <I,III,IV,V sorciers! // *Tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> le diable <...> sur *sa* marmite <...> et <III,IV redoublés: et> tous <...> <V si bien, qu'ils <virgule supprimée d'après I,III,IV et d'après l'usage> ne> mettaient <...> de *L'Isle*. Mon <...> ce <I,III,IV vacarme qu'il> ne put retenir que trois couplets de cette belle danse ronde et

408 I d'Orléans, // *C'est notre terre d'Orléans,* // Qu'est le pays des beaux <III,IV enfants // Toure-loure> Toure-loure, // Dansons à <III,IV l'entour // Toure-loure> Toure-loure, // Dansons <...> survenants, // *Venez-y tous en survenants,* // Sorciers <...> Toure-loure, // Dansons à <...> <III,IV l'entour // Toure-loure> Toure-loure, // Dansons <...> survenants, // *Venez-y tous en survenants,* // Impies, athées et <I,III,IV mécréants // Toure-loure>, Dansons à <III,IV l'entour // Toure-loure> // Dansons à l'entour. <à la ligne, sans alinéa> Les sueurs *froides* abîmaient <V *abimaient* <corrigé d'après I,III,IV et d'après l'usage> mon> défunt père: il n'était pourtant pas au plus creux de ses traverses. <III,IV !> Mais, ajouta José <...> permission, [A *mes messieurs,*] je vais battre le briquet. — C'est juste mon cher José, [A *dit d'Haberville*], mais moi j'ai une autre *espèce de* faim — *il* est quatre heures à mon estomac; heure de [A *la*] collation <...> morceau. — Jules <...> temps [R *en tout lieu*] d'un appétit vorace, excusable d'ailleurs ce *jour là*, ayant dîné avant midi et pris beaucoup <I,III *d'exercise.*>

CHAPITRE QUATRIÈME

1 I Chapitre *Quatrième.* // What <...> ruder — How II Chapitre *IV* // Sganarelle. Seigneur commandeur, mon maître Don Juan vous <...> Le même. La *Statue* m'a fait

5 II signe. // *Le Festin De Pierre* <en minuscules>. // What III signe. Le Festin de Pierre. *Ou hou! chou hou! retentissent, / Hérons et hiboux gémissent, / Mêlant leurs tristes chansons; / On voit de chaque buisson / Surgir d'étranges racines; / Maigres bras, longues échines, / Ventres roulants et rampants, / Parmi les rocs, les ruines, / Fourmillent vers et serpents.* // Faust <deux lignes de pointillés> Il a *coûté* bien <l. 154>

11 I all — // *Faustus.* <en minuscules> // *On the Bracken the witches are flocking.* — / *Many meet, many part, how they gallop and drive.* // *Faustus* // José après avoir débridé le cheval et II all — // *Faustus.* <en minuscules> // José, après avoir débridé le <II,IV cheval et> lui II[a] <début du ms.> *On the Bracken the witches are flocking* — / *Many meet* — *many part, how they gallop and drive.* // Faustus. <en minuscules> // <deux lignes de pointillés> Il a coulé <l. 154>

15 I d'ouvrir [R *le* A *un*] coffre que dans ingénuité industrieuse il avait cloué *au traineau* pour servir au besoin de <...> une *nape* dans <...> un flacon d'eau-de-vie et une bonne bouteille de vin. — Il allait [A *ensuite*] se retirer à l'écart [A *alors*] lorsque Jules lui dit: viens manger avec nous. — Oui, oui, dit Arché

venez vous asseoir ici. — Oh! *Messieurs*, [A *dit José*] je [D *sçais* S *sais*] trop le respect que je vous dois. — *Ah ça*, point de *façon*, dit Jules; nous sommes ici au bivouac — tous trois soldats ou peu s'en faut — *Veux*-tu venir entêté! — C'est pour vous obéir, mes officiers — Les <...> coffre qui servait aussi de [R *siège*] table, José s'assied bien mollement sur *ce qui restait de la* botte de foin, et tous II que dans son ingénuité industrieuse il avait cloué *au* traîneau pour servir au besoin de siège et de garde [R *a*] manger <...> enveloppés. [R —] Il <...> dit: — *viens* manger avec nous. [A<d'une autre main> //] — Oui <...> asseoir, ici <...> je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] trop <...> bivouac, — tous trois soldats ou peu s'en <II,IV faut. *Veux*-tu venir *entêté*> que tu es! [A<d'une autre main> //] — C'est de votre grâce, *Messieurs*; et <IV,V reprit José et <ponctuation rétablie d'après l'usage> pour> vous obéir, mes officiers, ce que j'en fais, [A *José*. R —] Les <...> coffre qui servait aussi de <II,IV table, José> *s'assied* bien mollement sur une botte de foin qui lui <II,IV restait; et> tous

35 I Arché [R *qui était*] naturellement sobre sur le boire et manger eut bien *vîte* terminé *son repas*. N'ayant *alors* rien de mieux à faire il se mit à philosopher. — Sais-tu, *Jules*, ce qui m'a le plus [R *frappé* A *intéressé*] dans la légende de notre ami? Non, dit Jules, en attaquant une autre *aile* de poulet et je ne m'en soucie guère pour le *moment*: ventre affamé n'a pas d'oreilles. — [A *N'importe, dit Arché,*] *oh bien*, ce II Arché <...> mieux à faire il se mit à philosopher: [A *de Locheill*] <V philosopher: *De* <texte rétabli d'après II> Locheill> [A — *dans ses jours de gaiété* <V *gaîté* <corrigé d'après II>,> [R *il*] *aimait* [R *à faire des paradoxes*] *à avancer des paradoxes, pour le plaisir de* [R *l'argumentation; c'était encore aborder la discussion.*] [R *que de Locheill*] [A<d'une autre main> //] — Sais-tu <IV discussion: Sais-tu>, mon frère <...> ami? [A<d'une autre main> //] — Non, dit Jules, en attaquant une autre [D *aille* S *cuisse*] de poulet <...> d'oreilles. [A<d'une autre main> //] — N'importe; *dit* Arché: ce

45 I œil, — je voudrais que la mode *en vint* parmi les hommes; il y aurait *alors* moins [R *de fripons*], d'hypocrites [A *et de fripons*], partant [R *plus de gens honnêtes et*] moins de dupes; [R *il est donc vrai que les êtres respectables* A *Certes il est consolant de voir* [R *qu'il que* [D *l'on* S *le*] *sorcier respecte les lutins mêmes ont du respect pour la vertu*] <trait à la plume> *que la vertu est en honneur même* [R *parmi* A *chez*] les [R *hommes* A *sorciers*] *car tu as sans doute remarqué de quels égards* [A *les cyclopes*] [R *étaient*] *étaient l'objets de la part des lutins à deux yeux*] *car vois tu chez les fripons et les hypocrites il y a toujours un œil qui pense et l'autre qui lit: l'œil qui pense est* [R *l'œil*] *celui qui clignote ou qui est fermé, l'autre est celui qui lit* — À ta II œil: je voudrais que la mode s'en *répandit* parmi les <II,IV hommes, il> y aurait, *alors*, moins d'hypocrites, moins de fripons: partant moins de dupes. Certes; il est consolant de voir que la vertu *soit* en honneur même [R *parmi* A *chez*] les sorciers! *as*-tu remarqué de quels [A *égards*], les <...> approcher! — Soit; dit Jules, mais *quest*-ce que cela prouve? [A<d'une autre

main> / /] — *Celà* prouve [D *dit* S<d'une autre main> *répartit*] de Locheill <...> la <II,IV,V *crême* <corrigé d'après I et d'après l'usage> des> sorciers. D'abord, ils ne sont pas hypocrites. [A<d'une autre main> / /] — Bah ! *dit* <II,IV Jules:> [R —] je commence à craindre pour ton cerveau. [A<d'une autre main> / /] — Pas si fou que tu le penses, *dit* Arché, et en voici la preuve. [R —] Vois un hypocrite [R *conversan*] *conversant* avec <...> œil, [A *humblement,*] à <...> immense <II,IV avantage et> serait obligé de renoncer au rôle d'hypocrite qui lui est si profitable. Et voilà, [A *déjà,*] un homme vicieux de moins. [R —] Mon <...> d'autres <II,IV vices, mais> il est [A *toujours*] exempt [R *de ce vilain vice de celui-là* A *d'hypocrisie:*] <IV ;> de là le respect qu'*à* pour

68 I philosophe *Campbell,* dit Jules, en avalant un verre de vin, *car* je <...> raisonnement. — *Il* faut <...> l'estomac t'appesantissent le cerveau ! *si* tu ne mangeais que de l'avoine comme *les* montagnards *de mon pays* tu aurais les idées plus claires; *tu aurais plus d'esprit* — Il *parait* que l'avoine vous revient sur le cœur, [R *Arché* A *l'ami;*] c'est pourtant facile à *digerer. N'importe,* dit Arché, *développons toujours* [D *ma* S *notre*] *thèse. Prenons pour exemple un* honnête homme *aux prises avec un fripon de Cyclope qui cherche à le duper. L'honnete homme* regardant toujours en face *son interlocuteur* lit *naturellement dans ses yeux* ses pensées intimes. —. *De son côté l'homme à l'œil unique méfiant de son métier* est contraint de le tenir toujours ouvert: *un* peu *il est vrai,* pour ne pas se *casser* le *col, soit dit par parenthèse,* mais <...> duper — Il faut *aussi* qu'il donne à *cet* œil <...> bonhomie pour dérouter les soupçons, ce qui *absorbe* partie de ses facultés — Or comme peu d'hommes *peuvent* suivre en même temps deux cours d'idées, il trouve perdre moitié de ses avantages. / / Mon II philosophe [R *de Loch*] *Écossais,* dit <...> raisonnement. [A<d'une autre main> / /] — C'est pourtant clair comme le jour, *dit* Arché <...> l'estomac, [R *t'appesenttissent* A *t'appesentissent*] le <...> d'avoine comme <...> épices. / / — *Un* <non raturé> [D *autre* S<d'une autre main> *Autre*] exemple, dit Arché un fripon qui veut duper un honnête homme dans une transaction quelconque *à* toujours un œil qui clignote, ou <...> pense, *tandis que* l'autre observe. C'est un avantage précieux pour [R *lui l'autre* A *le fripon;* son [D <mot illisible> A<d'une autre main> *antagoniste,* A *au contraire,*] voyant toujours un des yeux [A *de son interlocuteur*] clair <...> calcule, [R *qui est* <mot illisible>], tandis <...> médaille, [A *dit* <non raturé>] continua <...> circonstances. *L'honnête homme* le regardant toujours en face lit, souvent, dans son œil ses pensées les plus intimes [II,IV ,] car mon borgne méfiant *de son côté* est contraint <...> dit Jules, en riant aux éclats, pour ne pas se rompre le *col.* [A<d'une autre main> / /] — Accordé, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] de Locheill; mais [R *aussi* A *encore plus*] pour <IV plus pour> lire <...> et de <II,IV bonhomie pour dérouter les soupçons,> ce qui absorberait une partie de ses facultés. [R —] Or <II,IV comme peu d'hommes *peuvent* suivre> en même

<...> se <II,IV *trouvent* > perdre la moitié de ses <II,IV avantages. *Il*> renonce à son métier *de fripon* et

106 I de *rôles*: que l'Écossais *est le fou et le Français l'homme* sage. — *Pas si fou que tu le crois, dit Arché.* — *Ne* vois-tu *pas que si mon fripon était gratifié de ses deux yeux, il aurait alors un grand avantage sur son interlocuteur: car rien n'empêcherait l'œil qui pense & qu'il tient toujours clos de poursuivre quant même le cours de ses idées malveillantes.* — *Rien* n'empêcherait *pourtant* la race d'hommes à l'œil unique que [A *nouveau Prométhée*] tu <...> grâces, *dit* Jules, en <...> l'empêcherait de clignoter puisque c'est une recette *infaible* pour faire des dupes. — Oh! II de rôle: que je suis moi l'Écossais sage, comme [R *je te le dis souvent* A *j'ai la courtoisie de te* [R *claironner* A *proclamer*], et <...> as *l'irrévérance* de <...> rien n'*empecherait* la race d'*homme* à l'œil unique, que, nouveau *Promethée*, tu <...> clignoter [AR *de temps en temps*] de l'œil <...> tenir de temps en temp en temps ouvert pour observer

115 I *Francais*! légers Français! aveugles Français! *dit Arché; ce* n'est pas surprenant que les Anglais *vous jouent en politique pardessous* la jambe! Il me semble, *dit* Jules <...> politique *Anglaise?* Le visage d'Arché prit une expression de tristesse: c'était une corde bien sensible que son ami avait *fait vibrer!* Jules s'en aperçut *et reprit* aussitôt: *pardon,* [A *mon frère*], si je t'ai fait de la peine. Je [D *sçais* S *sais*] que *c'est un* sujet *qui* évoque *dans ton cœur* de douloureux souvenirs. — On blesse souvent *un ami,* sans le vouloir, par une repartie que l'on croit spirituelle — Mais allons, vive la joie! continue à *déblaterer*; ça II Français! [R *mon frère*] légers Français! aveugles [A *de*] *Français* [D ; S<d'une autre main>*!*] *dit Arché: ce n'est* <...> de vous *par dessous* la jambe en politique! // — Il me semble, *dit* Jules <...> politique *Anglaise*! [R —] Le visage d'Arché <II,IV,V prit *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> une> expression de tristesse, une grande *paleur* se répandit sur ses [A *nobles*] traits; [R *c'est*] c'était <...> avait touchée. [R —] Jules <...> dit: [A<d'une autre main> //] — *pardon,* mon <...> je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] que *c'est un* sujet qui évoque *dans ton cœur des* douloureux <...> souvent sans le vouloir, [A *ceux que l'on aime le plus*] par une *repartie* que l'on croit spirituelle. Mais allons; vive la joie! continue à *déraisoner* <II,IV ,> ça]

129 I deux — Le nuage est passé, dit *Campbell,* en *fesant* un effort. *Je* reprends mon argument *ou je l'ai laissé.* Tu vois bien que *cet homme,* [R *à l'exemple du* A *moderne du*] *Promethée, dont je viens de doter la création,* ne peut un seul instant, sans *danger, cligner des yeux*: — sa proie lui *échapperait.* Te souvient-il de ce gentil écureuil que nous *délivrames* l'année dernière de cette énorme couleuvre [A *qui roulée sur elle même*] au pied *de la grosse* érable du parc de ton père, *fascinait la pauvre petite bête.* Vois comme elle *monte, descend,* saute de branche en *branches: soins inutiles: elle rencontre toujours les yeux fixes du serpent:* [R *et* A *ces yeux*]

inexorables comme un arrêt du destin. — // Sais-tu II deux. // <...> en *fesant* un effort sur *lui même,* pour réprimer son émotion, et je reprends mon argument. — Tu vois bien que mon *cyclope* ne <...> courir [R *le danger*] le risque [A *que*] sa proie <...> nous [D *délivrames* A<d'une autre main> *délivrâmes*] l'année dernière de cette énorme couleuvre roulée sur *elle même* au pied [D *de* A<d'une autre main> *du*] [R *la grosse* A *gros*] érable du parc de ton père à *St. Jean Port*-Joli? *vois,* comme <...> bête pour la fasciner. Vois comme [R *vois comme*] l'agile créature saute de branche en *branches,* en poussant un cri plaintif sans pouvoir détourner *ses* yeux de ceux de l'horrible reptile! <II,IV *qu'*il> cesse de le regarder et il est sauvé. — Te <...> ennemi *!* Eh, bien <II,IV !> mon ami que mon *cyclope* ferme

145 I un *furieux* dialecticien *!* et que tu menaces d'éclipser un jour, si ce *jour même n'est pas arrivé,* des bavards tels que Socrate, Zénon et *Sénèque chez les anciens et Montaigne Charron et Shakespeare chez les modernes:* [A *à moins que la logique comme le cheval de l'Arioste n'emporte un cavalier dans la lune.*] // Tu II un terrible *dialectitien!* et que <...> farine? — Il n'y a qu'un *petit* danger c'est

150 I rire, dit Arché, *eh* bien qu'un seul pédant portant la plume à l'oreille, se *mèle* de *refuter serieusement* ma thèse et <...> l'affût qui <...> contre et des flots d'encre vont couler. Il <...> mien, [A *dit Arché:*] *voilà* comme <...> homme! En attendant, *dit* Jules <...> que *fesait* Sancho <...> moi j'aime II rire, dit Arché*!* Eh, bien*!* qu'un <IV rire, dit Arché*!* Eh bien*!* qu'un> seul pédant portant <...> de *refuter* [R *mon raisonnement*] ma thèse *serieusement* et <...> à *l'affut* qui <...> contre et des flots d'encre vont couler. [R — A<d'une autre main> — *Il*] a coulé bien des flots de sang [A<d'une autre main, au bas de la page> «Insérer ici la 2 partie de la légende de José publiée dans les Soirées Canadiennes page 27». Le reste du chapitre se poursuit en II[a]:] Il a coulé <IV,V *coûlé* <corrigé d'après l'usage> bien> des <...> mien, *dit Arché: voilà* comme <...> homme! // En attendant, <II[a],III *dit*> Jules <...> que <II[a],III *fesait*> Sancho <...> moi j'aime

159 I ami — Vous n'êtes pas *dégouté, dit* celui-ci <...> scientifique — Écoutons, dit Arché: // «*Conticuere omnes, intentique ora tenebant*» <souligné> — *Conticuere* <souligné> *dit Jules.* // Ce <...> curé, [A *reprit vivement José,*] mais c'est *bien* aussi vrai que quand il nous parle dans la *chair* de vérité, car <...> jamais. Nous [R *te* A *vous*] croyons, [R *dirent les jeunes gens* A *mon cher José,*] dit de Locheill, mais continuez s'il vous *plait* votre charmante histoire. // *Récit de José.* // *Seconde Partie.* <en haut de la page> // Si II[a] ami José. // — Vous n'êtes pas *dégouté, dit* celui-ci <...> scientifique. // — Écoutons, dit Arché: // «*Conticuere* <IV,V *Conticuêre* <corrigé d'après I,II[a],III> *omnes,*> *intentique ora tenebant*» <souligné> // «*Conticuere...,* <souligné> <IV,V — *Conticuêre...,* <corrigé d'après I,II[a],III> incorrigible> pédant *dit* d'Haberville. // Ce <...> curé, reprit [A *vivement*] José [R *vivement*] <II[a],III,IV ,> mais <...> vérité <II[a],III,IV ,> car

<...> jamais. // Nous <...> Locheill <II[a],III,IV ,> mais continuez, s'il vous <II[a],III *plait*,> votre charmante histoire. // [R *La légende* // AR *Légende de José.*] // *Deuxième Partie.* // Si <III histoire. // <trois astérisques en triangle> // Si>

170 I défunt père, tout brave qu'il était, avait une [A *si*] fichue peur [R *Les sorciers l'abimaient* A *que l'eau lui dégoutait par le bout du nez gros comme paille d'avoine.*] — *il* était là, [A *le cher homme,*] les yeux <...> lui *un certain bruit comme* le tic, tac <...> fois [R *depuis*] pendant sa route, mais il avait trop de besogne *pardevant pour* s'occuper <...> lui. *Tout-à-coup*, au <...> mains *sêches* comme des griffes d'ours qui lui serrent les épaules — il se [R *tourne*] retourne [A *tout effarouché*] et se trouve face à face avec la Corriveau qui se *grapignait* amont lui — *elle* avait <...> cage de fer et s'efforçait de lui grimper sur le dos. *Mais* la cage était pesante et, à chaque élan qu'elle prenait elle retombait à terre [A *avec un bruit roque*]; sans *lacher*, pourtant, les épaules de mon pauvre défunt père qui pliait sous le fardeau; — *s'il* ne *se* [R *fut pas* A *s'était*] tenu <...> saisi d'horreur qu'on aurait <...> la *cloture* comme des grains de gros plomb à [R *outardes* A *canard*]. — Mon II[a] défunt <II[a],III,IV père tout> brave qu'il était avait une si fichue peur que l'eau lui *dégoutait* [A *par le bout*] du nez gros <...> le tic <II[a],III,IV ,> tac <...> sa route <II[a],III ,> mais il avait trop de besogne <II[a],III,IV *pardevant*>, sans s'occuper <...> lui. <II[a],III,IV *Tout-à-coup*>, au <...> mains *sêches* <III,IV mains, *sêches*> comme des griffes d'ours qui lui *serraient* les épaules — il <III,IV épaules: — il> se retourne tout effarouché et se trouve *face-à-face* avec la <II[a],III,IV Corriveau qui> se *grapignait* amont lui; — *elle* <III,IV lui. — Elle> avait <...> cage de <II[a],III,IV fer et> s'efforçait de lui grimper sur le <II[a],III,IV dos, mais> la cage était <II[a],III,IV pesante et> à chaque élan qu'elle <II[a],III,IV prenait elle> retombait à terre, avec <...> défunt <II[a],III,IV père qui> pliait sous le fardeau: *s'il* ne <...> avec <IV *ces*> deux mains <...> saisi <II[a],III,IV d'horreur qu'on> aurait <...> la clôture comme des grains de gros plomb à canard. // Mon

190 I François, [R *dit-elle* A *dit la Corriveau*], fais-moi <...> de *L'Isle* d'Orléans. — Ah! satanée bigre de chienne, *dit* mon défunt père ; c'était le seul jurement dont [A *mon défunt père usait*] le saint homme [R *dont il usait*] et encore dans les grandes traverses... // [A *Diable! dit Jules*], *Il* me semble [R , *dit Jules,*] que l'occasion était favorable; quant à moi j'aurais juré comme un *paiyen.* — Et moi, *dit* Arché, comme un Anglais. — Je croyais avoir [A *pourtant*] beaucoup [R *dit* A *répliqua d'Haberville.*] Tu [R *te trompes* A *tu es dans l'erreur*], mon cher Jules [A *dit de Locheill: il faut pourtant avouer que messieurs les payens s'en acquittaient passablement; mais les Anglais!*] [R *Mon oncle le Jésuite* A *Le Roux qui après sa sortie du collége lisait* [R , *je crois,*] *tous les mauvais livres* [D *qu'il* S *qui*] [R *pouvait trouver* A *lui tombaient sous la main* R *et entre autres*] nous disait <...> comme [R *il* A *mon oncle le Jésuite*] l'appelait, avait écrit dans un [R *mon*] ouvrage [R *qu'il n'a pas voulu nous nommer, mais*] qui traite d'*évenemens* arrivés en

France sous le règne de Charles VII lorsque ce prince en chassait [R *les Anglais* A *ces insulaires*] *qui étaient* maîtres de presque tout son royaume; [R *mon oncle le Jésuite, dis-je,* A *Le Roux*] nous [R *racontait* A *disait donc*] que Voltaire <...> tout *anglais* jure». Eh bien, mon fils, ces *évenemens* se <...> y *aît* trois cents ans depuis cette époque et juge *toi même* quels II[a] François <...> de *L'Isle* d'Orléans. // Ah! satanée bigre de <II[a],III chienne, *dit*> mon défunt <II[a],III père*:* — c'était> le seul <...> traverses <...> comme un <II[a],III,IV,V *payen* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences>.> // Et moi, *dit* Arché, comme un <II[a],III,IV,V *anglais.* <corrigé d'après l'usage> // Je> croyais avoir, pourtant, beaucoup dit, répliqua d'Haberville. // Tu <...> Jules! *il* faut <II[a],III,IV *pourtant*> avouer que messieurs les <II[a],III,IV,V *payens* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences> s'en> acquittaient passablement, mais <...> qui après sa sortie du *collège* lisait <...> main nous disait <...> ouvrage qui traite d'*évenemens* <III d'*évènements*> arrivés <...> lorsque ce prince en chassait ces <II[a],III,IV insulaires maîtres> de presque tout son royaume; Le Roux <III,IV *le* Roux> nous disait donc que Voltaire <...> tout <III,IV,V *anglais* <corrigé d'après l'usage> jure»*;*> *eh* bien <II[a],III,IV *!*> mon fils, ces *évenemens* se <...> y *eut* trois cents ans <...> juge, *toi même*, quels

214 I siècles — Je rends les armes, dit Jules — continue mon cher José — // Satanée <...> au [A *petit*] moins <...> purgatoire [A *pour tes fredaines, tu n'avais tué que deux maris, c'était une misère!*] aussi ça me *fesait* encore <...> créature [A *(femme)*] et je me *dis*: *il* faut lui donner un coup d'épaule; et c'est *la* ton remerciement que tu veux monter sur les miennes [A *pour me traîner en enfer*] comme un hérétique*?* Mon cher François, dit-*elle*, *mène moi* danser avec mes bons amis. — et <...> père que <...> vessie *sêche* [R *remplie* A *pleine*] de [R *pois* A *caillous*] — Tu II[a] siècles! // Je rends <...> José. // Satanée <...> sabbat*!* Je <...> fredaines*:* *tu* n'avais tué que deux maris, c'était une misère! *Aussi* ça me <II[a],III *fesait*> encore de la peine à moi <...> <II[a],III créature *(femme)*> et je me suis <II[a],III,IV dit: *il*> faut lui donner un coup d'épaule; et c'est *la* ton remerciement <V *remercîment* <corrigé d'après II[a],III,IV et d'après les autres occurrences> que> tu veux monter sur les miennes pour <...> hérétique! // Mon cher François, dit la Corriveau, *mène moi* danser <...> père que <...> vessie *sêche* pleine de cailloux. // Tu

232 I de *Juida l'Iscariot* que <...> d'amis — Mon cher François, *dit* la sorcière <...> le *S[t]* Laurent qui est un fleuve *béni* sans le secours d'un chrétien — Passe comme tu pourras, [A *que lui dit mon défunt père*] satanée pendue, [A *passe comme tu pourras*] chacun son affaire — Oh! [A *oui!*] compte que je t'y *menerai* danser <...> ne *sçais* comment, en traînant ta belle cage qui aura déraciné toutes les pierres [A *et tous les cailloux*] du chemin du roi, que *ce* sera un *escandale* <souligné> quand le *Grand Voyeur* passera, ces <...> si [R *pitoyable* A *piteux.*] Et <...> qui [R *payera* A *patira, lui, pour*] tes fredaines, en payant l'amende, pour II[a] de

<IIª,III,IV,V *Juidas* <corrigé d'après l'usage> *l'Iscariot,*> que <...> François, *dit* la sorcière <...> le S^t^ Laurent qui est un fleuve <IIª,III,IV *béni*> sans le secours d'un chrétien. // Passe comme tu pourras, satanée pendue, passe comme tu pourras <IIª,III,IV !> [R *Oh oui,*] chacun son affaire <...> ne *sçais* comment, en <IIª,V *trainant* <corrigé d'après III,IV et d'après l'usage> ta> belle cage qui <...> du chemin du *Roi*, que ça sera un escandale quand le *Grand-Voyeur* <V le grand *voyeur* <corrigé d'après l'usage> passera> ces <...> qui *patira*, lui, pour tes fredaines en payant l'amende

247 I Le *tambour Major* cesse *cependant, tout-à-coup,* [R *de battre*] de <...> sorciers *s'arrètent* et poussent trois cris, trois *hurlemens* comme <...> «guerre»: cette danse et chanson par *les quelles* ils préludent toujours à une expédition guerrière. *L'Isle* en est ébranlée *jusques* dans ses *fondemens; les* loups, les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord *sen* saisissent et les échos les *repetent* jusqu'à ce qu'ils *s'eteignent* dans les forêts qui bordent la *Rivière* Saguenay — Mon pauvre défunt père [A *crut*] que c'était, pour le moins, le jugement dernier [A *et la fin du monde diable*]. — Le géant *ciriclope* <souligné>, frappe trois coups et IIª Le <IIª,III,IV,V *tambour major* <corrigé d'après l'usage> cesse> enfin <IIª,III,IV *tout-à-coup*> de <...> marmite — Tous les sorciers *s'arrètent* et poussent trois cris, trois *hurlemens,* comme <...> «guerre» cette danse et cette chanson par *les quelles* <III,IV,V *laquelle* <corrigé d'après I,IIª> ils> préludent <...> ébranlée *jusques* dans ses *fondemens* — *les* loups <...> nord, s'en saisissent et les échos <...> la *Rivière* Saguenay. // Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le [A *petit*] moins

261 I mon défunt père et lui crie d'une voix de tonnerre: *veux*-tu te dépêcher chien <...> amie. — Nous n'avons plus que quatorze mille, quatre cents [R *fois tours*] rondes à faire *au tour* de *L'Isle* avant le chant du coq: — veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement? *Va-t-en au* [A *tous*] diables d'où tu sors toi et les tiens, *dit* mon défunt père, perdant, enfin, toute patience — Allons, mon cher François, dit la [R *sorcière* A *Corriveau*], un peu de complaisance — tu fais l'enfant pour une bagatelle —. *tu* vois, pourtant, que le temps presse — voyons IIª mon <IIª,III,IV père et> lui crie d'une voix de tonnerre: <IIª,III,IV *veux*-tu> bien te dépêcher chien de chrétien de traverser notre amie! — Nous n'avons plus que [R *quatre mille* <mot illisible>] quatorze mille, quatre cents rondes à faire *au tour* de l'île <III,IV ,> avant le chant du coq: — veux-tu lui faire perdre le plus beau du [R <mot illisible> *!*] <IIª,III,IV divertissement*!*> // <IIª,III,IV,V *Va-t-en* <corigé d'après l'usage> à> sors toi <...> patience. // Allons <...> presse; [A *voyons,*] mon fils

271 I collier. Non, non, fille de satan, dit mon défunt père, [R —] — *je* voudrais <...> t'a *mis au tour* du [R *coup*] *col*, il y a deux ans; tu n'aurais pas le sifflet si affilé. Pendant ce [R *temps-là* A *dialogue*], les sorciers de *L'Isle* reprenaient <...>

Toure-loure, // Dansons <...> mener en chair et en os, je vais t'étrangler: — je monterai <...> sabbat. [R *Soit*] Ce disant, elle le saisit à la gorge *avec ses deux mains d'esquelette* <souligné> et l'étrangla. // Comment II^a collier. // Non, non, fille de satan, dit mon défunt père, <II^a,III,IV — *je*> voudrais <...> t'a passé *au tour* du *coup* il y a deux ans <II^a,III ,> tu n'aurais <...> l'entour. // Mon <...> mener <IV *en cher*> et en os, je vais t'étrangler — je <III t'étrangler, — je IV t'étrangler: — je> monterai <...> sabbat. Ce disant elle le saisit à la gorge et l'étrangla. // Comment

285 I elle [R *l'*]étrangla A *votre pauvre défunt père?*] — Quand <...> guère mieux, le cher homme, [A *dit José*] car il perdit *tout-à-fait* connaissance. — Lorsqu'il revint à lui il <...> qué-tu <appel de note>? Ah, *çà*! dit <...> enfer puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu. Il risque un œil, puis un autre et voit qu'il *fesait* grand <...> sur [D *la* S *le*] [R *face* A *figure*]. — Le petit oiseau [R *qui était*] perché sur une branche voisine criait toujours: *qué-tu*? <souligné> Mon II^a elle étrangla votre pauvre défunt père? — Quand <...> guère <II^a,III,IV mieux le> cher homme, dit José car il perdit <II^a,III,IV *tout-à-fait*> connaissance. Lorsqu'il revint à lui il <...> qué-tu <appel de note>? Ah, ça! dit <...> enfer puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu! Il risque un œil, puis un autre, et voit qu'il fait grand <...> oiseau perché sur une branche voisine criait toujours *qué-tu*! <souligné> Mon

297 I père, [A *il m'est malaisé de repondre à ta question car*] je ne *sçais* trop qui je suis [A *ce matin*]; hier, encore, je me croyais un honnête homme *créant* <souligné> (*croyant*) [R *ou croyant*)] *ou craignant*) Dieu, mais j'ai eu tant de traverses cette nuit que <...> bien *moi-même* François Dubé qui suis ici [R *en* A *présent en corps et en âme*] Et puis, il se mit à chanter, le cher homme, // Dansons à l'entour, / Toure-loure, / Dansons II^a père, il m'est *mal-aisé* de répondre à ta question, car je ne *sçais* trop <...> croyais un honnête homme <...> Dieu <II^a,III,IV ,> mais j'ai eu tant de traverses cette nuit que <...> bien moi <...> en <II^a,III,IV âme; *et*> puis

307 I bien, toujours <...> un *fossès* où il y avait, heureusement, plus de *boue* que d'eau, car sans cela, mon pauvre défunt père qui est mort comme un saint entouré de tous ses parents et amis et muni de tous les sacrements de *l'église*, sans en manquer un, *serait mort* [R *aurait*] sans <...> jeunes *Messieurs*. Quand il se fut *déhâlé* <non souligné> du *fossès* où <...> (étau) le premier <...> flacon [R *tout près de lui* A *sur la levé du fossès*] ; ça lui ranima un peu le courage, [A *il étendit la main pour prendre un coup*] mais il était vide: la sorcière avait tout bu — Mon II^a bien, toujours <V bien toujours <virgule rétablie d'après I,II^a,III,IV et d'après l'usage> qu'à> <...> un *fossès* où il y avait, heureusement, plus de *boue* que d'eau, car, sans cela, mon <...> amis et muni de tous les sacrements de <II^a,III,IV,V *l'église* <corrigé d'après l'usage> sans> <...> confession comme <...> bois; sauf <...> vous mes jeunes *Messieurs*. Quand il se fut *déhâlé* <non

souligné> du *fossès* où <...> levée du *fossès*; ça <...> courage; *il* étendit la main pour prendre un <II[a],III,IV coup, mais> bernique! <...> bu. // Mon

319 I dit [R *Campbelle* A *de Locheill*], je ne suis pourtant pas plus lâche qu'un autre, mais si pareille <...> nuit. — Ni moi non plus, *dit Jules*. — À vous dire le vrai, mes *Messieurs*, puisque vous avez tant d'esprit, je vous dirai, en confidence, que mon défunt père, qui, [A *avant cette aventure,*] aurait été, [A *seul,*] dans <...> si *j'hardi* après *celà* car il n'osait aller seul *dans l'étable faire son train* après soleil couché. — Il *fesait* très *bien,* mais achève ton histoire dit Jules. — Elle est déjà finie; — mon défunt père *attele* sa guevalle qui <...> qu'il *parait*, la pauvre bête, et [D *prend* S *prit*] [A *au plus vite* R *la route de* A *le chemin de*] notre maison [*R le plus vite qu'il pût*]. *Ce* ne fut que quinze jours après qu'il nous raconta son aventure. // <Le reste du chapitre est écrit plus serré en bas de page et dans la marge.> Que dites-vous maintenant, *Monsieur* l'incrédule *égoiste* qui refusiez au Canada le luxe de ses sorcières [D , S *?*] dit [D *Jules* S *d'Hab*]? Je II[a] dit <...> qu'un <II[a],III,IV autre, mais si> pareille aventure *m'eût* arrivée <...> nuit. // Ni moi non plus *dit* d'Haberville. // À vous <...> qui avant cette aventure aurait été <...> plus si <II[a],III *j'hardi*> <IV,V *jhardi* <corrigé d'après l'usage> après> cela <II[a],III,IV ,> car <...> soleil couché. // Il *fesait* <...> Jules. // Elle est déjà finie, *dit* José; mon <...> qu'il *parait*, la pauvre <...> après qu'il nous raconta son aventure. // Que <...> égoïste qui <...> d'Haberville. // Je

337 I sorciers <...> de la *Nlle Frn* et que si je retourne jamais dans mes montagnes d'Écosse [R *comme un autre LeSage dans son Diable boiteux* A *je les fais mettre en bouteille, comme le fit LeSage de son Asmodée. hem! hem! dit José, ce n'est pas que je les plaindrais les gredins! mais où trouver des bouteilles assez grandes! Voila le pire de l'affaire.*] II[a] sorciers *Calédoniens* ne <...> ceux de la *Nouvelle France*; et que si je retourne jamais dans mes montagnes [A *d'Écosse*] je les fais mettre en *bouteille* comme fit *Le Sage* de son diable boiteux d'Asmodée. // Hem! <...> plaindrais les <...> grandes! *voilà* le [R *pire de l'affaire!*] plus pire de l'affaire! <fin de II[a]>

CHAPITRE CINQUIÈME

1 I Chapitre cinquième // On entendit <...> épouvantables comme <...> montagnes — *Tout* le monde s'écria: voilà l'ouragan! // BERNARDIN] <...> limb / Few of your *youth* could <...> Gibbon //<Les épigraphes (l. 1-16) figurent en bonne place, mais les l. 18-80 sont incorporées au chapitre IV> Le capitaine <l. 81> II Chapitre *V* // La *Débacle*. <«Insérer, ici, les 4 épigraphes, page 36 des Soirées canadiennes, livraisons de Janvier et Février 1862.» >// Les II[b] <début du ms.> [R <mot illisible> // *Épisode* // *«Les anciens Canadiens»*[(1)] // *Les* <mots illisibles> *sont extraites d'un roman historique intitulé «Les anciens Canadiens»* // *par* [AR *Par*] *Philippe Aubert de Gaspé, avocat, qu'il se propose de publier prochainement.* // *Les anciens Canadiens* <souligné> // *La Débâcle* <souligné> // *Épisode 2* <souligné>

// ... Ah <l. 55> <Les épigraphes <l. 1-16> se trouvent plus loin (f. 3): [R *Chapitre cinquième*] // *La Débâcle* // On entendit <...> épouvantables comme <...> montagnes — tout <...> l'ouragan! Bernardin <...> limb / Few of your *youth* could <...> Gibbon. // Le *Capitaine* Marcheterre <l. 81> III DÉBÂCLE. // On entendit <...> que je <III,IV,V meure. <ponctuation rétablie d'après I,II^{b}> //> Bernardin <...> Gibbon. // — Ah < l. 55>

18 I continuent *gaïement* leur route — *la nuit* tombe — *ils* marchent [A *pendant*] quelque temps à la clarté des étoiles — *la* lune <...> majestueux *fleuve S^{t} Laurent*. À son aspect Jules ne peut retenir une ébullition *poëtique* et II continuent gaiement leur <...> tombe [R<d'une autre main> — A . D *ils* S *Ils*] marchent <...> étoiles [R —] La lune <...> majestueux [D *St* A<d'une autre main> *Saint-*] Laurent [R —] À <...> ébullition *poëtique* et

22 I s'écrie: [A<sans point d'insertion, mais rétabli d'après II> *Je me sens inspiré non par les eaux de la fontaine d'Hyppocrène* <mot répété en marge> *que je n'ai jamais bu et que je ne boirai je l'espère jamais, mais par le bon vin de mon père qui vaut mieux que toutes les fontaines du monde, voir même* <doublon> *les eaux limpides du Parnasse*] *salut* à toi, [D *Oh!* S *Ô* R *!*] lune! salut à toi [A *belle lampe d'argent*] qui éclaires [R *de tes pales rayons*] les pas de deux hommes [R *libres*] libres, — de deux hommes nouvellement *émancipés* des entraves du collége. Combien de fois, [R *Oh lune! en voyant* A *à la vue de*] tes rayons D *pénétré* S *pénétrant* R *dans la chambre où déjà étourdi*] sur ma couche solitaire, [R *j'entendais* A *combien de fois ô! lune*] ai-je <...> bandes joyeuses *qui se* <non raturé> [R *rendaient* A *couraient*] *au bal* et aux festins, tandis qu'une règle [A *cruelle et*] barbare me condamnait [R *au sommeil*] à un sommeil *contre nature*. Ah! combien de fois [A *Oh!*] lune, ai-je souhaité de parcourir les limites que tu éclairais dans ta course majestueuse, [R *quand il m'aurait* A *lors même qu'il m'eût*] fallu *visiter* un autre II s'écrie: [A —] Je me sens inspiré! non par les eaux de la fontaine <II,IV,V d'*Hyppocrène* <corrigé d'après l'usage> que> je n'ai jamais bues; et que [R *je ne boirai je l'espère jamais* A *j'espère bien ne jamais boire,*] mais <...> les [R *eaux*] ondes limpides du Parnasse. Salut, donc, à toi, ô [R *!*] belle lune! *Salut* à toi, belle lampe d'argent qui <...> forêts, [R —], de deux hommes nouvellement [R *émancipés* A<d'une autre main> *échappés*] des entraves du collége. [R —] Combien de fois ô [R *!*] lune ! à la vue de tes <II,IV rayons pénétrant> sur ma couche solitaire — [R —] combien de fois ô [R *!*] lune! <...> joyeuses [R *mais*] en [R *rendant* A *courant* R *aux*] bals et [R *aux*] festins <...> forces. [R —] Ah! combien de fois, ô [R *!*] lune <...> le *col*, les <...> qu'il m'*eut* fallu

39 I fois... // Ah combien de fois as-tu *déraisoné* dans ta vie, dit [R *Campbell* A *Locheill tant la folie est contagieuse* D , A :] écoute un vrai *poëte* et *humilie toi* superbe! — [D *O!* S *Oh!*] lune à la triple essence! *Qu'il* doit t'être

agréable, [D *Ô* S *Oh*] *Phœbé*, d'abandonner *le triste* séjour <...> où tu fais un *tel* vacarme avec ta meute aboyante à étourdir *avec ta meute aboyante à* [R *redonner au silence* A *étourdir*] tous <...> agréable, [R *O* S *Oh*] lune! de parcourir [R *le soir*] en reine [AR *alors*] les régions *étherées* du ciel dans le silence d'une belle nuit. — Aie <...> ouvrage et rends II fois... // — Ah! <...> vrai *poëte* et humilie-toi, superbe! [A<d'une autre main> //] — [D *O* A<d'une autre main> *Oh!*] lune! à la triple essence! [A<d'une autre main> *toi que les poëtes appelaient autrefois Diane chasseresse,*] qu'il <IV chasseresse, — qu'il> doit t'être agréable [R *Ô! Phébé!*] d'abandonner <...> aboyante, *tu fais un vacarme* <encerclé et déplacé au moyen d'une flèche> à étourdir tous les sorciers du Canada; [R —] qu'il <IV Canada; *qu'*il> doit t'être agréable, *o* [R<d'une autre main>*!*] lune! de parcourir [A<d'une autre main> *maintenant*] en reine <...> nuit. [R —] Aie <...> ouvrage [D ., A<d'une autre main>*:* —] rends

51 I qui... — *En* ça, vous <...> lune à [R *qui* A *la quelle*] j'ignorais [R *que*] qu'on <...> d'écouter, un peu, le vacarme qui se fait au *Village* de *S*t Thomas II qui... // — Ô [R *!*] *Phébée*!, patronne des fous [D ., A<d'une autre main>*:*] interrompit Jules, <...> t'adresser [A *pour mon ami:*] tu es innocente de [R *de* A *son*] infirmité; [R *de mon ami* —] le mal était fait... // — Ah ça! <Note marginale: «Insérer, ici, la section publiée dans les Soirées canadiennes page 97 <texte illisible> et avril mentionné.» // Chapitre VI IIb ... Ah <IV,V ..... — Ah <points de suspension supprimés d'après II et d'après l'usage> ça,> vous autres, mes messieurs, dit José <...> lune à *la quelle* j'ignorais <...> d'écouter, un peu, le vacarme qui se fait au *Village* de *S*t Thomas*!* <III *S*t Thomas?> // Tous

60 I volée — C'est *l'angelus* <souligné>, [R *dirent les jeunes* gens A *dit Jules d'Haberville*]. — Oui, [A *dit José;*] *l'angelus* <souligné> [R *dit José* <mot illisible>] à huit heures du soir! — C'est donc le feu [A *dit Arché*]. <appel de note et note au bas de la page> — On ne [R *voit* A *voit pourtant*] pas [R *toujours*] de flammes [A *dit José.*] — *Dans* tous les cas dépêchons-nous — il [R *y a certainement* A *se passe*] quelque chose d'extraordinaire. Une *demie heure* après en forçant le cheval, *malgré l'état des chemins,* ils entrèrent dans le [R *village* AR *bourg* A *village de St Thomas*]; *le* plus grand silence y *regnait*; il leur parut désert — des *petits* chiens, seulement, enfermés dans quelques maisons, [R *abboyaient* A *jappaient*] avec fureur: — *sauf la voix* de ces [R *quadrupèdes* A *roquets*], [R *on se serait cru* A *on aurait pu se croire*] *transportés* dans cette ville des Mille et une *nuit* où tous les habitants *avaient été* métamorphosés en marbre — Les <...> dans l'église, dont la <...> clarté et <...> la *chûte* près du manoir seigneurial. — S'y IIb volée. // C'est l'angelus dit Jules d'Haberville. Oui, *dit* José, l'angelus à huit heures du soir! // C'est donc le feu, dit Arché(1). <note en bas de page: [R *Les deux épisodes qui suivent sont tirés d'un roman historique intitulé «Les anciens Canadiens» et que Philippe Aubert de Gaspé se propose de publier bientôt.*](1)

Archibald Cameron of Locheill, vulgairement Arché de Locheill, fils d'un chef de clan des montagnes d'Écosse et d'une mère française.> On ne <...> flammes, *dit* José: dans <III flammes, *dit* José. — *Dans*> tous les cas dépêchons-nous — il <...> d'extraordinaire *là bas.* // Une *demie heure* après <...> de *St Thomas.* Le plus <...> des <II[b],III,IV *petits*> chiens, seulement, enfermés dans quelques maisons jappaient avec fureur: *sauf* [R *la voix*] le bruit <...> ville des <II[b],III,IV,V Mille et une nuits <italique rétabli d'après l'usage> où> tous <...> marbre. Les <...> dans <II[b],III,IV l'église dont> la <...> clarté et entendirent <...> la *chûte* près du manoir

77 I minutes. — [R *Pour peindre dignement le spectacle qui frappa leurs yeux sur* AR *leurs regards sur la berge de la rivière du Sud le rivage de la rivière de Saint-Thomas, il faudrait* A *La plume* D *un* S *d'un*] *Châteaubriand, d'un Cooper, d'un poëte sublime,* pourrait <...> la *rivière du Sud.* // Le capitaine *Marcheter,* vieux marin aux formes [R *atlétiques*] athlétiques, [A *à la verte allure malgré son âge,*] retournait, *sur* la brune, à son village de Saint-Thomas, lorsqu'il entendit sur la rivière un bruit <...> pesant [A *qui* D *tombe* S *tombant* R *dans*] l'eau, et aussitôt [R *suivi* D *de* S *les*] *gémissemens,* [D *de* S *les*] cris [R *lamentables* A *plaintifs*] d'un [R *voyageur* AR *fermier* A *habitant* AR<sans point d'insertion> *ma foi*] téméraire nommé Dumais qui croyant [A *encore* AR *toujours* A *solide* AR *encore solide*] la glace [A *assez mauvaise d'ailleurs* R *où* D *il* S *qu'il*] avait passée *deux* <non raturé> [R *jours auparavant* A *la veille* R *encore solide, en avait encore en avait* [AR *de nouveau*] [R *encore tenté le passage* A *s'y était aventuré de nouveau*] avec [R *sa* A *cheval et*] voiture <...> bourg. — La glace s'était effondrée si subitement que cheval et voiture avaient *disparus* sous <...> du *traineau* sur une glace plus forte —, mais le bond *furieux* [D *qui* S *qu'il*] fit <...> fatal: [R *car sa jambe s'étant*] un de ses pieds s'étant <...> casser [R *la*] une jambe [A *qui se* [R *repon*] *rompit au* [D *dessous* S *dessus*] *au* [R *du genou* A *de la cheville*] *comme un tûbe de verre.* — *Marcheter,* qui connaissait *le* [R *mauvais*] l'état [A *perilleux* D *des* S *de* A *la*] *glaces,* [A *à ce point miné*], lui <...> force; — [A *et*] qu'il <...> secours — Il courut [A *aussitôt*] chez <...> que lui avertirait II[b] minutes. // La plume d'un *Châteaubriand,* d'un *Cooper, d'un poëte sublime,* pourrait <III,IV,V plume d'un Cooper, d'un *Châteaubriand* <corrigé d'après l'usage>, pourrait> seule <...> la *Rivière du Sud.* // [R *Chapitre Cinquième*] // <Suivent les quatre épigraphes en début de chapitre.> // Le *Capitaine* Marcheterre <...> retournait, vers la brune, à son village de <II[b],III *St. Thomas*>, lorsqu'il <II[b],III,IV entendit sur la rivière un> bruit <...> l'eau, et aussitôt les *gémissemens,* les cris <...> un <II[b],III habitant <appel de note et note en bas de page:> **Habitant est* synonyme de *paysan* <III cultivateur> au Canada.> téméraire nommé <II[b],III,IV Dumais qui> croyant encore solide la glace assez mauvaise, *d'ailleurs, qu'il* <III,IV glace assez mauvaise déjà qu'il> avait passée [A *la*

veille,] s'y était <...> effondrée si <II^{b},III,IV subitement que> cheval <...> du <II^{b},IV,V *traineau* <corrigé d'après l'usage> sur> une glace plus forte — mais le bond *furieux* qu'il fit <...> ses pieds s'étant <...> jambe qui se rompit *au dessus* de la cheville [R <un mot illisible>] comme un *tûbe* de verre. / / Marcheterre qui *connaissait* l'état <...> force; *et* qu'il <...> que lui avertirait

103 I voisins. — Ce ne fut bien *vîte* que <...> couraient çà et là [A *sans aucun but arrêté,*] les femmes [A *et les enfants*] criaient et se lamentaient, les chiens [AR *abboyaient* A *abboyaient*], hurlaient [A *sur tous les tons de la gamme canine*] *ensorte* que le capitaine que [R *par*] son expérience désignait, *naturellement,* comme <...> sauvetage *eût* bien II^{b} voisins. <...> couraient <IV,V *ça* <corrigé d'après l'usage> et> là <...> arrêté, les femmes <...> se <II^{b},III,IV lamentaient, les> chiens <...> canine, *ensorte* que le *Capitaine* que <...> sauvetage *eût* bien

109 I entendre. — / / Cependant, [R *par son ordre* A *sur l'ordre de Marcheter*], les uns courent chercher des *cables,* cordes <...> les *buchers,* de *leur écorce* de cèdre et de bouleau pour <...> plus: et <...> qui *répandent* au <...> multitude [R *court* A *se répand*] <...> le marin — Dumais [A *qui*] avait attendu, avec assez de patience, l'arrivée des secours, leur cria [R *d'une voix lamentable*], quand <...> de se *dépêcher* car il entendait, sous l'eau, des <...> loin vers l'embouchure de la *Rivière.* Il <...> capitaine, *en hochant la tête,* car tout annonce la débâcle — Des hommes II^{b} entendre. / / Cependant <...> des *cables,* cordes <...> les *buchers,* de *leur écorce* de cèdre et de bouleau pour <...> qui *répandent* au <...> et *étincellant,* la multitude <...> marin. / / Dumais qui avait attendu, avec assez de patience, l'arrivée <...> entendait, sous l'eau, des <...> loin vers l'embouchure de la rivière. / / Il <...> *Capitaine,* car tout annonce la débâcle. Des hommes

124 I que *Marcheter* voulurent aussitôt pousser sur la glace *planches et madriers* [A *sans les lier ensembles,*] mais il s'y opposa, car [R *outre que*] la rivière était [A *nonseulement*] pleine de crevasses, *mais aussi* le glaçon sur *le quel* Dumais était assis se trouvait — <mot illisible> [D *isolés* S *isolé* A *d'un côté*] par [R *d'autres* A *les*] fragments [R *de glace*] que <...> disparaître *sous l'élément destructeur,* [R *mais aussi* A *et*] de l'autre, par une [A *large*] mare d'eau: [R *considérable*]: [A *Marcheter qui savait non seulement d'ailleurs*] [R *la débâcle d'ailleurs était*] inévitable [R *d'un moment à l'autre* A *mais imminente d'un moment à l'autre ne voulait exposer la vie de tant de personnes sans avoir pris les precautions que sa longue experience lui* D *suggerait* S *suggeraient*]. Les II^{b} que lui voulurent, aussitôt, pousser sur la glace [R *planches et madriers sans les* A *les matériaux qu'ils avaient apportés sans les*] lier ensemble, mais <III,IV glace *les matériaux qu'ils avaient apportés sans les lier ensemble*; mais> il <...> était, *nonseulement,* pleine de crevasses, *mais aussi* le glaçon sur *le quel* Dumais était <III,IV,V assis, se <virgule supprimée d'après I,II^{b} et d'après l'usage> trouvait> isolé <...> disparaître *sous l'élément*

destructeur et de l'autre par une <...> Marcheterre qui <...> inévitable, mais, *aussi*, imminente <III,IV mais *aussi* imminente> d'un

135 I encocher, à coups de *hache*, les planches et madriers, les autres les lient de bout en bout, *quelques uns*, [R *Marcheter* A *le capitaine*] en tête, les *hâlent* sur <...> cria: *maintenant*, [A *mes garcons,*] que II[b] encocher, à coups de haches, les planches <...> en bout; <II[b],III,IV *quelques uns*>, le *Capitaine* en tête <...> leur <II[b],III,IV cria: *maintenant* V cria: <guillemets rétablis d'après l'usage> Maintenant>, mes

142 I l'avant! // *Marcheter* fut <...> l'âge, qui connaissant la témérité de son père se tenait [R *prêt*] à [A *portée de*] le secourir au besoin, [A *car des bruits sourds, lugubres, sinistres avant-coureurs d'un grand cataclysme se fesaient entendre.*] Chacun était à son poste et tout allait pour le mieux: [A *ceux qui* [R *calaient les glaces*] *perdaient pied s'accrochaient aux planches et* [A *aux madriers;*] *et reprenaient leur besogne, avec une nouvel ardeur une fois sur* [D *les glaces* S *la glace*] *solides:*] *quelques* minutes encore et II[b] l'avant! <II[b],III,IV,V avant! <guillemets rétablis d'après l'usage // Marcheterre> fut <...> l'âge, <II[b],IV qui connaissant> la témérité de son père se tenait <...> au besoin; car des bruits *sourds*, lugubres, sinistres avant-coureurs [R ,] d'un grand cataclysme se *fesaient* entendre sous l'eau. Chacun était à son poste et tout <...> <V perdaient pied, s'accrochaient <virgule supprimée d'après l'usage> [R *aux planches et aux madriers* AR <mots illisibles> A *au flottage, et une fois sur la glace solide*] reprenaient, aussitôt, <III,IV et une fois sur la glace solide reprenaient aussitôt> leur besogne, avec une nouvelle ardeur: [R *une fois sur la glace solide*] *quelques* minutes encore et

151 I sauvé — Les deux *Marcheter*, le <...> environ [R *trente-six* A *cent*] pieds de la malheureuse victime de son imprudence, —lorsqu'un mugissement souterrain, comme *ce* bruit sourd [R *d'un avant-coureur* A *qui précède*] une secousse <...> la Rivière [R *de Saint-Thomas* A *alias* <?> *du Sud*] depuis son embouchure, jusqu'à <...> le *Fleuve Saint Laurent.* — À ce mugissement souterrain succéda, aussitôt, une explosion semblable à un coup de tonnerre ou <...> calibre — Ce fut alors une *immense clameur des spectateurs sur le rivage qui criaient: la* débâcle! la débâcle! *Sauvez vous*! En effet II[b] sauvé. // Les deux <...> souterrain comme <...> terre sembla <...> la *Rivière du Sud* depuis <...> le *Fleuve Saint Laurent.* À ce mugissement souterrain succéda, aussitôt, une explosion semblable à un coup de tonnerre, ou <...> immense *des spectateurs sur le rivage qui criaient*: <III,IV,V immense. La <guillemets rétablis d'après l'usage> débâcle> <...> <III,IV,V sauvez-vous! <guillemets rétablis d'après l'usage> s'écriaient>

164 I de *toute* parts *avec le bruit de la foudre,* sous la pression de l'eau qui se précipitant par torrents envahissait déjà les deux rives. *Ce fut* un désordre <...> épouvantable; et qui après s'être élevées à une grande [A *hauteur,*] surnageaient

ou disparaissaient sous [R *l'eau*] les flots *tourbillonnants*. Les planches et madriers <...> jouets [R *d'une mer en furie* A *des forces de l'ocean soulevé par une affreuse tempête.*] Les *cables, les amarres* menaçaient *à chaque instant de se rompre*. Les spectateurs saisis d'épouvante [R *en voyant du* <mot illisible> *rivage* A *à la vue*] de leurs <...> crier: [A *sauvez vous!*] *sauvez vous! C'eut* été en effet tenter la *providence* que de continuer *plus* [R *long-temps* A *davantage*] une II^{b} de *toute part, avec le bruit de la foudre,* sous la pression de l'eau, <II^{b},III qui se> précipitant <...> déjà les deux rives. [R *Ce fut un* A *Il s'en suivit un*] <III,IV,V Il *s'en suivit* <corrigé d'après l'usage> un> désordre <...> épouvantable; et qui après s'être élevés à [D *un grand niveau S une grande hauteur*], surnageaient <III,IV hauteur, surnageaient> ou disparaissaient sous les flots *bouillonnants*. Les planches, les madriers, sautaient, dansaient comme <...> jouets *des fureurs* de l'ocean soulevé par [R *une affreuse* A *la*] tempête. Les amarres et les *cables* menaçaient <...> spectateurs saisis d'épouvante <...> certaine ne cessaient <...> rivage. Sauvez-vous! Sauvez-vous! *C'eut* <III rivage: *sauvez*-vous! sauvez-vous! C'eût IV rivage: — *sauvez*-vous! sauvez-vous! C'eût> été, en effet, tenter la *providence* que de continuer, davantage, une <III,IV continuer *d'avantage*> une

179 I fureur. // Cependant, *le vieux capitaine,* que ce spectacle [R *épouvantable* A *horrible*] semblait *éxalter* de plus en plus, *aulieu* de <...> crier: *en* avant, mes amis! [R *Il paraissait* A *Pour l'amour de Dieu en avant, mes garcons!* [D *aussi* S *Aussi*] froid, *aussi* calme [R *dans ce péril temeraire d'un nouveau genre* A *en face de ce* [R *péril*] *danger et d'une horreur sublime*] que si debout sur le tillac de son vaisseau, pendant *une affreuse tempête, il eût commandé* une manœuvre dont dépendait *la vie* de tout *un* équipage, *ce vieux loup de mer semblait se jouer* [AR *en tout temps*] *de la fureur des éléments déchainés. Il s'aperçut*] en <...> son fils, et de Joncas <...> précipitée. Ah! lâches, s'écria-t-il; bande le lâches!... Ces II^{b} fureur. // Marcheterre, cependant, que <V Marcheterre cependant <virgule rétablie d'après III> que> <III,IV cependant que> ce spectacle *horrible* semblait <...> <II^{b},III,IV crier: *en* avant> mes <...> amis! Ce <III,IV amis! // Ce> vieux loup de mer <III,IV,V *loup-de-mer* <corrigé d'après l'usage> toujours> froid, toujours calme, <II^{b},III,IV,V lorsque sur <virgule rétablie d'après l'usage> le> tillac de son vaisseau, [R *pendant une affreuse tempête,* A *pendant* AR *un* A *l'ouragan,* AR *une manœuvre*] il ordonnait <...> dépendait [D *la vie* S *le sort*] de tout <...> intrépides: *ce vieux loup-de-mer semblait se jouer en tout temps de la fureur des éléments déchaînés.* Il s'aperçut en se retournant [R ,] qu'à l'exception de son <II^{b},III,IV fils, et> de Joncas <...> <II^{b},III précipitée: Ah IV précipitée: — Ah> <...> de lâches! *bandes de poules mouillées!* // Ces <III,IV de lâches! // Ces> exclamations

192 I furent *coupées court* par son fils qui [A le *voyant courir à une mort inévitable*] fit [R *alors* <?>] *un bond de* [R *tigre* A *panthère*] et le saisissant à bras-*le corps* le *ramena* [R *avec lui*] sur un madrier où <...> les *efforts, les jurons épouvantables* du

[D *vieux* S *vieillard* R *marin*]. Une lutte terrible, *une lutte contre-nature,* s'engagea alors entre le père et le fils: c'était l'amour *filiale* aux prises avec cette abnégation sublime: l'amour de l'humanité! Le vieillard par un effort puissant parvint <...> lui [R *restât* A *restait*]; et lui et son fils roulèrent sur la glace où la lutte continua avec *fureur.* Ce fut à ce moment de crise *suprême* que Joncas *bondissant* de *planches* en *planches,* de madrier en *madriers; se mêla à la lutte;* [R *en venant au secours du fils*]; *leurs efforts réunis parvinrent* à ramener *le vieillard* sur le [R *madrier* A *pont flottant*]. Les II[b] furent [R *coupées court par son fils, qui le voyant courir à une mort inévitable, fit un bond de panthère, A interrompues par son fils qui*] <III,IV fils qui> [A *le voyant courir à une mort inévitable, s'élança sur lui;* AR *comme*] et le <III,IV lui; et le> saisissant à bras-*le corps* le <III,IV bras-le-corps le> renversa sur un madrier où <...> malgré les *efforts, les jurons* [R *épouvantables* A *formidables*] du vieillard. Une lutte terrible, *une lutte contre nature,* s'engagea <...> fils: c'était <...> sublime: l'amour de l'humanité! Le vieillard par un effort puissant parvint <...> glace où la lutte continua avec *fureur.* Ce fut <...> Joncas [R *bondissant* A *sautant*] de planche <...> de madrier en [R *madrier, se mêla à la lutte; leurs efforts unis ramenèrent sur le pont flottant où* <un mot illisible> *le vieillard* A *madrier, vint aider le jeune homme à ramener son père sur le pont flottant.* AR<dans la marge> *mais de Dumais. Les regards se portèrent du rivage* <mots illisibles> *vers Dumais*] / / Les

205 I spectateurs qui du rivage ne perdaient rien de cette scène [R *émouvante* A *déchirante*] *de vie et de mort,* se *hatèrent* [A *malgré l'eau qui envahissait déjà la berge de la rivière*] de *hâler* les *cables;* et les efforts de cent bras [R *vigoureux* A *robustes*] *réussirent* à [R *sauver la vie*] à sauver <...> généreux; *ils* étaient <...> de *sureté,* que cette immense *nape* de glace restée *jusques-là* stationnaire <...> puissant *et en fureur* qui l'assaillait de toutes parts, *commenca* en <...> descente [R *vers le grand fleuve, ou bientôt* A *vers la chute pour de là se perdre* D *disperser* S *dispersée* [R *en atomes insignifiants elle devait s'y dissoudre* A *dans l'immensité*] *avant de mêler ses eaux à celles de* [R *océan*] *l'Atlantique*]. [AR *bientot* A *dispersée dans le grand fleuve se perdre atomes insignifiants dans l'immensité de l'Atlantique*] / / Tous II[b] spectateurs qui du rivage ne <...> déchirante [R *de vie et de mort*], se *hatèrent,* malgré <...> rivière, de <III,IV *hâler*> les *cables*; et <...> de *sureté* que cette immense *nape* de glace, restée <...> puissant *et en fureur* qui l'assaillait <...> pour, de là, *dispersée* <III,IV pour, de là, se disperser> [R *dans l'immensité*] dans le grand fleuve, *se perdre ensuite, atôme insignifiant, dans l'immensité de l'Atlantique.* / / Tous

216 I reportèrent [A *aussitot*] sur Dumais: [R *à ce moment suprême* A *cette pauvre victime abandonnée par ses frères à* [R *une mort*] *la rage des éléments* [R *conjurés contre lui* A *acharnés*] *à sa perte.*] Cet homme était naturellement très brave; [A *il en avait donné des preuves en maintes occasions,*] il avait [R *déjà même*] vu [A *meme*] la mort <...> cruelle [R *qui le menaçait*] *lorsqu'attaché* à un poteau où <...> amis

Maléchites [R *l'en délivrèrent* A *le délivrèrent*]. Il était toujours [A *assis*] à la même [A *place*] sur son siège *fragile*, mais calme et impassible [R *il semblait résigné à son sort* A *comme la statue de la mort.*] Il fit bien *quelque signe* du côté du rivage que l'on [R *supposât* A *crût*] être un éternel adieu à ses amis; *et* puis croisant les bras, ou les élevant [A *alternativement*] vers <...> et *se préparer* à franchir ce passage *terrible* qui sépare l'homme de l'éternité. // Une II[b] reportèrent aussitôt sur Dumais: *sur Dumais cette pauvre victime abandonnée par ses frères à la rage d'éléments acharnés à <sa> perte.* Cet homme <...> ennemis de [R *son*] sa patrie; il avait <...> près; une mort [R *affreuse et cruelle, lorsqu'attaché* A *affreuse et cruelle lorsque, lié* AR <mots illisibles>] <III,IV lorsque lié> à un poteau où <...> amis *Maléchites* le délivrèrent <...> son <II,IV,V *siège* <accent aigu rétabli d'après les autres occurrences> précaire>, mais du rivage; que l'on *crût* être <...> et *se préparer* à franchir ce passage [R *terrible* A *redoutable*] qui sépare l'homme de l'éternité! // Une

228 I rivière, *Marcheter* ne laissa paraître aucun signe de *ressentiments, aucune trace de la lutte terrible dont il sortait;* reprenant, au contraire, son *sang froid* il donna <...> précision: *suivons*, dit-il, la descente des glaces en emportant *avec nous* tous *nos* matériaux *de* sauvetage. — À quoi bon [D ; S ?] s'écrièrent ceux qui *paraîssaient* les plus <...> sans ressource! — Il reste *cependant* une <...> marin, et il faut y être *préparés; la* débâcle peut se faire d'un moment à l'autre sur le *Bras* <appel de note et note en bas de page> [A *S[t] Nicholas*] qui est très rapide, comme vous savez: *cette débâcle* peut refouler les glaces de notre côté; d'ailleurs nous II[b] rivière, le *Capitaine* ne laissa <...> ressentiment; [R *aucune trace de la lutte terrible dont il sortait;*] reprenant, au contraire, son *sang froid* habituel, il donna <...> précision: *suivons*, dit-il, la descente des glaces en emportant [R *avec nous*] tous les matériaux *de* sauvetage. À quoi bon? s'écrièrent ceux qui *paraîssaient* les plus <...> sans ressource! Il reste <...> marin [R , *et il faut être préparés; la débâcle* A *en prêtant l'oreille à certains bruits qu'il entendait bien loin dans le sud; et il faut y être préparé. La débâcle*] peut <...> sur le *Bras S[t] Nicholas* <III bras *S[t.] Nicholas*> <appel de note et note en bas de page: *Rivière qui coupe la rivière du Sud à angle droit près du village.*> qui <IV Saint-Nicolas qui> <...> comme vous savez [D : S . R *cette débâcle* A *cette brusque irruption* R *comme vous*] peut refouler

241 I faire. // Ce que le *Capitaine Marcheter* avait prédit *arriva*. Une <...> fit *bien vîte* entendre et le bras s'échappant furieux de son lit *avec la rapidité d'un trait* vint <...> qui *jusques-là* n'ayant rencontré [D *aucune* S *aucun* R *obstruction* A *obstacle*] poursuivait toujours sa marche [A *triomphante*] *avec un calme majestueux.* On [R *espèra* A *crut*] pendant <...> soudaine, refoulerait [R *une* A *une grande*] partie <...> l'avait *espéré: il* s'opéra, [R *en effet* A *même*] un changement momentané qui [A *en*] refoula [R *quelques glaces* AR *une partie* A *beaucoup*] du côté des spectateurs, mais *cette circonstance* [A *si*] favorable à la délivrance de Dumais fut d'une bien courte durée, car le lit de la rivière se trouvant

trop [R *étroit* A *resserré*] pour livrer passage à cette [R *énorme quantité de glaces* A *cette digue s'élevant tout à coup et comme par enchantement à une hauteur prodigieuse aux yeux étonnés des spectateurs frappés d'effroi sur le rivage pourrait donner une faible idée du prodige qu'opéra autrefois* [R *Moyse*] *la verge de Moyse dirigée par la main puissante de Jehova pour submerger l'armée de l'Égyptien Pharaon*], il se fit un temps d'arrêt pendant *le quel s'accumulant* les unes *au dessus* des autres, *avec un fracas épouvantable, elles formerent* une digue d'une hauteur prodigieuse. *L'élément destructeur arrêté,* [A *d'abord,*] par cette barrière infranchissable se répandit au loin sur les deux rives et <...> village. [R *Telle autrefois* AR *Cette muraille qui s'éleva subitement pouvait rappeler* [R *à la* <mot illisible>] *au spectateur autrefoit*] *la verge de Moïse dirigée par la main puissante de Jéhovah amoncelait, subitement, les flots de la mer Rouge qui devaient submerger l'armée du Pharaon l'Égyptien.*] [A *Cette inondation soudaine* [R *qui obligeait* A *en forçant*] *les spectateurs a se chercher un lieu de refuge sur les écors de la rivière fit évanouir* [R *leur* A *le dernier*] *espoir de secourir le malheureux Dumais.*] / / Ce II^b faire! / / Ce que le *Capitaine* Marcheterre avait prédit ne manqua pas d'arriver <...> fit *bien vîte* entendre; et le *Bras* s'échappant furieux de son lit vint <...> glaces, <II^b,IV,V qui n'ayant <virgule rétablie d'après III> rencontré> jusque-là aucun obstacle *poursuivant,* toujours, sa marche triomphante [R *avec un calme majestueux*]. On crut <...> le *Capitaine* l'avait *espéré: il* s'opéra <...> qui <III,IV,V *la* <corrigé d'après II^b et d'après l'usage> refoula [R <un mot illisible>] du côté des <II^b,III,IV spectateurs, mais> [R *cette circonstance si favorable* AR<dans la marge> *renversersement / incident* A *cet incident* [AR *en*] *si favorable en apparence*] <III,IV incident si> favorable en apparence à la délivrance de <II^b,III,IV Dumais fut d'une bien courte durée, car le> lit <...> trop [R *étroit*] resserré pour [A *leur*] livrer passage; il se fit un temps d'arrêt pendant *le quel,* [R *s'accumulant* A *s'amoncelant*] les unes *au dessus* des autres, [R *avec un fracas épouvantable,*] *elles* formèrent une digue d'une hauteur prodigieuse [D . S ; R *L'élément destructeur arrêté d'abord puis* A *et ce déluge de flots* [AR *arrêté*] *obstrué d'abord par*] cette barrière infranchissable se répandit [A *ensuite*] au loin sur les deux rives et *inondant* même <...> sur les <II^b,III,IV *écors*> de la rivière <...> le *malheureux* Dumais. / / *Cette digue s'élevant tout-à-coup, et comme par enchantement,* [R *à une hauteur prodigieuse,*] *aux yeux étonnés des spectateurs frappés d'effroi sur le rivage pourrait donner une faible idée du prodige qu'opéra autrefois la verge de Moïse dirigée par la main puissante de Jéhova pour submerger l'armée de l'Égyptien Pharaon.* / / Ce fut

263 I Ce fut *une longue et terrible lutte* entre <...> enfin *cet immense lac,* sans <...> ses [R *confluents* A *affluents*] [R *fort d'ailleurs de son poids énorme, s'éleva bien vite* A *finit par s'élever*] jusqu'au <...> par sa base. La digue [R *attaquée* A *pressée*] par ce poids énorme [R *céda sur*] s'écroula avec un fracas [R *épouvantable* AR *effroyable* A *épouvantable*] qui ébranla les deux rives; *et comme* la *rivière s'élargît tout-à-coup au dessus* du *Bras* [A *St. Nicholas*] son

[R *confluent* A *affluent*], cette masse compacte libre de toute obstruction descendit *alors* avec la rapidité d'une *flèche:* [A *ce fut* [R *alors* A *ensuite*] *une course effrénée*] vers <...> rives, *même,* du *Majestueux Saint Laurent.* // Dumais II^b Ce fut [R *une longue et terrible lutte* A *un long et opiniâtre combat*] entre <...>l'obstacle [AR <mot illisible> qui <...> enfin [R *cet immense lac,* A *ce lac immense,*] sans <...> La digue pressée par ce poids énorme s'écroula avec un fracas [R *épouvantable*] qui ébranla les deux rives*; et comme* la *rivière du sud* <III *Rivière du Sud*> s'élargit <II^b,III,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage>,> *au dessous* du *Bras* <II^b,III *St. Nicholas*> son affluent, cette masse compacte libre de toute <II^b,III,IV,V obstruction descendit <virgule rétablie d'après l'usage> *alors,*> avec <...> rives du [R *majestueux*] *Saint Laurent.* // Dumais

275 I avait *bien* fait <...> de *cette* vie *qu'il tenait de son Créateur et qu'en bon chrétien il était prêt à lui rendre au moindre signe de sa volonté:* calme au milieu *d'éléments* [R *destructeurs* A *acharnés à sa perte,*] les mains <...> matériel [R *pour ne*] *pour ne s'occuper que de l'éternité. Il ressemblait* [R *dans son* A *dans ce*] *calme sublime, au milieu de la rage des flots écumeux, à ces victimes innocentes qu'un peuple en délire traînait à l'échafaud pendant le règne de la terreur. Telle vous dutes* [A *aussi*] *paraître, oh! reine infortunée! lorsqu'au milieu des imprécations, des blasphèmes d'une populace ivre de sang, vous portiez à l'échafaud cette belle, cette fière tête royale qui ne* [R *se* D *courbât* S *courba*] *que sous le fer homicide de bourreaux républicains.* // Les spectateurs II^b avait fait <...> de *cette* vie *qu'il tenait de son Créateur et qu'en bon chrétien il était prêt à lui rendre au moindre signe de sa volonté:* [R <mots illsibles> *ses fautes* AR <un mot illisible> *d'éléments* A *calme au milieu de cet affreux désordre de la nature,*] les mains <...> matériel *pour ne s'occuper que* [D *de* S *du* R *l'éternité*] *goufre béant de l'éternité. Il ressemblait dans ce calme sublime, au milieu de la rage des flots* [R *bouillonnants* A *irrités*], *à ces victimes innocentes qu'un peuple en délire,* [AR *et* A *ivre de sang,*] *traînait à l'échafaud pendant le règne de la terreur.* [R *Telles vous dutes aussi paraître, oh! reine infortunée! lorsqu'au milieu des imprécations, des blasphèmes d'une populace ivre de sang, vous portiez cette belle, cette fière tête royale qui ne courba que sous le fer régicide des bourreaux républicains.*] // Les spectateurs

280 I se *portaient* en foule vers la cataracte pour voir la fin de ce drame *si palpitant d'émotions cruelles.*— Grand nombre de personnes averties par la cloche d'alarme, *par la clarté sur le rivage,* étaient accourues de l'autre côté de la rivière. *Elles* avaient, aussi, dépouillé *les* écorces *des cèdres des clotures qu'elles avaient converties en* flambeaux — *Tous* ces *flambeaux qui croisaient* [A *des deux rives*] *leurs* lumières *divergentes,* [R *des deux rives*] répandaient une vive *et éclatante lumière* sur II^b se *portaient* en foule vers la cataracte pour voir la fin de ce [R *drame si palpitant d'émotions cruelles* A *drame funèbre*]. Grand nombre de personnes averties par la cloche d'alarme, *par la clarté sur le rivage,* étaient [R *aussi*] accourues de l'autre côté

de la <II[b],III,IV rivière et> [R *elles*] avaient, aussi, dépouillé *les* écorces de cèdre *des clôtures* pour en faire des flambeaux. *Tous ces flambeaux qui croisaient des deux rives leurs lumières divergentes* <III,IV,V Toutes ces lumières en <virgule rétablie d'après l'usage> se croisant,> répandaient une vive *et éclatante* [R *lumière* A *clarté*] sur

285 I lugubre. // *Il est de toute nécessité, pour l'intelligence des événements qui vont suivre, de donner une description éxacte des lieux où ils se passèrent. Le* manoir <...> rivière [R *de S[t.] Thomas* A *du Sud*] *était* assis sur la *cime escarpée* d'un [R *écor* A *promontoire*] qui [D *dominait* S *domine*] le bassin et [D *courait parallèlement* S *court parallèle*] *avec* la cataracte. À environ cent pieds du manoir s'élevait le comble <...> sur *la cime de la cataracte*, se *dessinait* les restes d'un îlot sur *le quel*, de temps <...> destruction. Bien déchu de sa grandeur [R *passée* A *primitive*], car <...> formé [A *avec le continent*] *une presque isle* [R *avec le continent* A *dont il* [R *formait*] *était l'extrémité,*] cet îlot présentait à peine <...> époque. De tous les arbres, qui lui donnaient, autrefois, un <...> restait qu'un <...> qui pendant tant d'années avait bravé la rage des autans et *de tant d'éléments conjurés contre lui, ce vétéran* avait <...> formidable: *rompu* par <...> tristement *au dessus* de l'abîme, *où* un peu penché, *lui même*, il menaçait *bientôt* de disparaître *de* l'îlot *dont il avait fait le* dernier ornement <...> cet *ilot* d'un II[b] lugubre. // *Il est de toute nécessité, pour l'intelligence des événements qui vont suivre, de donner une description éxacte des lieux où ils se passèrent. Le* manoir <...> rivère, *était* assis <...> parallèle [R *avec* A *à*] la cataracte. À environ cent pieds du <II[b],III,IV manoir s'élevait> le comble <...> la *chûte* même <...> sur [R *la cime de la cataracte, se dessinaient les restes* A *le sommet de la chûte, se dessinait les restes*] <IV sur *la cime de la cataracte,*> se <III,IV,V se *dessinait* les *reste* <corrigé d'après l'usage> d'un> îlot sur *le quel*, de temps <...> destruction. Bien déchu de sa grandeur primitive, car <...> formé une *presque-île* avec le continent dont il était l'extrémité, cet îlot présentait, à peine, une <...> époque. // De tous les arbres qui lui donnaient [A *jadis* A *autrefois*] un <...> restait [A *plus*] qu'un <...> autans et [R *de tant d'éléments acharnés à sa perte* AR<dans la marge> *et des débâcles périodiques de la rivière du sud* A *des débâcles périodiques de la Rivière-du-Sud*], *ce vétéran* avait <...> formidable: *rompu* par <...> alors, tristement, *au dessus* de l'abîme, *où* un peu penché *lui même*, il menaçait [R *bientôt*] de disparaître bien vite *de* l'îlot *dont il avait fait le* dernier ornement <...> cet

309 I Par accident de terrain, *l'énorme quantité* de glaces, qui, attirées par *les chutes*, descendaient <...> trait, [D *s'engouffraient* S *s'engouffrèrent*] *près que* toutes <...> farine [R *sur le quel elles* A *où* AR *elles*] *commencèrent*, [R *d'abord, à exercer leur rage* A *l'œuvre de destruction contre la chaussée*] [D <mot illisible> S *qu'elles*] *couvrant la chaussée; et* [A *qu'elles rasèrent* [AR *puis*] *en quelques secondes puis*] *s'accumulant* [R *ensuite à une hauteur prodigieuse* AR *entre* A *au pied de l'écor jusqu'au faite du moulin*] elles finirent par l'écraser *lui même*. *Les glaces* ayant pris

cette direction le chenal [A *entre le moulin à scie et l'îlot*] se [D *trouvaient* S *trouvait* R *bientôt* A *relativement*] à peu près libre II^{b} Par accident de terrain, [R *l'énorme quantité de glaces* A *cette prodigieuse agglomération des glaces*], qui, attirées par la *chûte*, descendaient <...> trait, *s'engouffraient près*que toutes <...> farine [R *où elles commencèrent l'œuvre de destruction en rasant la chaussée en quelques secondes* A *dont elles rasèrent l'écluse en quelques secondes;*] puis s'amoncelant [R *jusqu'au*] au pied de *l'écors* jusqu'au *faite* du moulin <III,IV puis s'amoncelant au pied de l'*écors* jusqu'au> faîte du moulin, elles finirent par l'écraser *lui même*. La glace ayant pris cette direction le chenal <...><II^{b},III,IV,V relativement, à <virgule supprimée d'après l'usage> peu> près, libre

317 I rivage suivant <...> homme *qu'une destinée cruelle semblait vouer à* une mort *épouvantable*. En effet parvenue à environ *vingt-cinq* pieds <...> emportait *le malheureux* Dumais suivait, visiblement, *la pente qui l'en éloignait*, lorsqu'une banquise <...> frappant, *violemment*, un de ses angles lui imprima un mouvement contraire *de rotation;* [A *lancée*] alors [R *poussée*] *avec fureur* elle franchit *d'un bond* [R *furieux* A *rapide*] l'îlot que l'eau envahissait déjà *depuis quelque temps et vint frapper, avec force,* le vieux cèdre seule barrière *qui la séparait de l'abîme. Le vétéran,* ébranlé par ce choc [A *imprévu*], frémit de tout son corps, sa <...> tronc et <...> redressa *tout-à-coup* et athlète encore redoutable se II^{b} rivage <...> homme [R *qu'une destinée cruelle semblait vouer à une mort épouvantable.* A *qu'un miracle seul pouvait sauver d'une mort atroce et prématurée:* AR <mots illisibles>] En effet parvenue <III,IV *parvenu*> à environ trente pieds de l'îlot la glace qui emportait *le malheureux* Dumais suivait, visiblement, *la pente qui* [R *l'en éloignait* AR<dans la marge> *miracle / refuge / providence / que semblait lui offrir la Providence* <mots illisibles> A *qui l'éloignait du refuge que semblait lui offrir la Providence,*] lorsqu'une banquise <...> énorme, [R *en*] frappant [R *violemment* A *avec violence*] un de ses angles lui imprima un mouvement contraire *de rotation; lancée,* alors, *avec fureur,* elle franchit [R *d'un bond rapide* la partie de l'îlot que l'eau envahissait déjà [R *et vint frapper, avec force, le vieux cèdre* A *et assaillit, avec violence, le vieux cèdre,*] seule [R *barrière qui la séparait de l'abîme* A *barrière qu'elle rencontrait sur la cime de la cataracte*]. *Le vétéran,* ébranlé <...> <II^{b},III tronc et> <...> poids, le [R *vieux*] vieil arbre se redressa <II^{b},III,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> ; et> athlète encore redoutable se

334 I Dumais lancé en avant par ce choc inattendu saisit <...> étreinte convulsive et se soulevant <...> s'y *crampona* avec la ténacité d'un mourant. Il ne manquait rien à cette scène si grandiose *dans son horreur sublime!*— Les flambeaux agités sur <doublon> les <...> cette [R *holocauste* A *victime*] suspendue sur les *dernière* limites de *l'éternité*. Certes, Dumais était un *brave homme*! *Il* avait <...> preuve *d'un courage* héroïque, mais dans cette *situation unique dans son horreur sauvage,* il lui était permis d'être *complétement* démoralisé. *La glace, sur la quelle*

reposait son pied unique, soulevée par l'eau qui augmentait à chaque instant de volume et attirée par deux courants contraires oscillait de droite et de gauche et menaçait à chaque instant de lui retirer son <non raturé> [A *ce faible*] *appui.* // *Marcheter*, et ses amis, conservaient, encore, quelque espoir de salut *pour cette victime qui semblait abandonnée des hommes et de Dieu même, car avisant* sur la plage près du moulin à scie deux grandes <...> se *hatèrent* de <...> avançait <non raturé> [A *surplombait*] dans <...> pieds *au dessus* de *l'îlot.* [R *Ils avaient* D *lié* S *liant* R *chaque* A *chacune*] de ces pièces avec un *cable* et les *lançaient*, successivement, *à force de bras; espérant* que le courant les porterait sur l'îlot: efforts <...> forte et les pièces empêchées, d'ailleurs, par la pesanteur des *cables* étaient [R *entraînées* A *dérivées*], *chaque fois*, entre la plage et *l'ilot.* // Il II^{b} Dumais <...> étreinte <II^{b},IV convulsive et> se <III et se> soulevant <...> s'y *crampona* avec la ténacité <III,V *tenacité* <corrigé d'après I,II^{b},IV et d'après l'usage> d'un> mourant [A , *tandis que la glace sur la quelle reposait son pied unique, soulevée par l'eau qui augmentait à chaque instant de volume et attirée par deux courants contraires, oscillant de droite et de gauche menaçait à chaque instant de lui retirer ce faible appui.*] <...> <III,IV volume et> attirée <...> <III,IV gauche, menaçait> à chaque <...> appui. // Il ne manquait rien à cette [R *scène si grandiose dans son horreur sublime!* A *scène d'horreur si grandiose!*] Les flambeaux <...> traits <III *cadavereux*>, sur <...> cette [R *holocauste victime suspendue* <mots illisibles> *l'éternité* A *victime suspendue sur les dernières limites de la mort!*] Certes, Dumais était un [R *brave* A *homme*] courageux! il avait <...> preuve *d'un courage* <II^{b},III héroïque, mais dans> cette [R *situation unique dans son horreur sauvage, il lui était permis d'être* A *position* [R *inouie et*] *exceptionnelle et inouïe, il lui était bien permis d'être* <mots illisibles>] *complétement* démoralisé! [R *La glace, sur la quelle reposait son pied unique, soulevée par l'eau qui augmentait à chaque instant de volume et attirée par deux courants contraires oscillait de droite et de gauche et menaçait, à chaque instant, de lui retirer ce faible appui.*] // Cependant, *Marcheter* <V Cependant Marcheterre <virgule rétablie d'après II^{b},III,IV et d'après l'usage> et> ses amis conservaient, encore, quelque espoir de salut *pour cette victime qui semblait abandonnée des hommes et de Dieu même, car avisant* sur la <II^{b},III,IV plage près du moulin à scie deux> grandes <...> se *hatèrent* de <...> la *chûte.* En liant <...> avec un *cable* et les lançant successivement [R *dans la rivière*], ils espéraient <...> sur l'îlot: *vain* espoir <...> pièces empêchées, d'ailleurs, par la pesanteur des *cables* dérivaient [A *toujours*] entre

361 I une *ombre* à ce tableau unique dans son [R *horreur de* A *atroce*] sublimité, [R *sauvage*], d'augmenter l'émotion douloureuse des spectateurs pétrifiés à la vue [A *de cette grande victime attachée aux gémonies où la* [R *fureur*] *rage d'éléments furieux l'avaient exposé, comme pour le donner en spectacle au ciel et à la terre; à la vue de cet homme*] *pret* à disparaître, à chaque instant, dans le gouffre [A *béant*] de la cataracte. Il se passait, pourtant, sur <...> du [R *redoutable*] tribunal [A *redoutable*]

de son juge *suprème,* c'était <...> franchir *ce* terrible passage de la vie à [R *l'éternité* A *la mort*]. // Le II[b] une *ombre* à <...> des <II[b],III,IV spectateurs pétrifiés> à la vue de cette [R *grande*] *pauvre victime attachée aux gémonies où la rage des éléments furieux l'avait exposé comme pour le donner en spectacle au ciel et à la terre; à la vue de cet homme pret* à disparaître <...> cataracte. Il se passait, pourtant, sur <...> chrétien *pret* à franchir

370 I curé [AR *de la Paroisse du village*], que <...> *sur les lieux* du désastre. C'était un vieillard *nonagenaire* [R *qui*] de la plus haute stature; [D *Le* S *le*] poids des années n'*avaient* pu <...> Nestor moderne qui avait <...> générations. *Il se tenait là, debout sur la plage, sa longue chevelure blanche, qui lui tombait sur les épaules, agitée* par la brise nocturne, *il* se tenait là, les deux mains <...> l'aimait, il l'avait baptisé, il lui avait fait faire *sa première communion,* cet acte touchant du culte catholique, qui <...> nature *humaine* de l'enfant <...> angélique. *Cet acte si touchant du culte catholique que cet homme prodigieux, qui étonna, dans notre siècle, l'Europe frappée de stupeur, disait avoir été le plus beau jour de sa vie.* Il aimait <...> avec *le plus grand soin, parce qu'il la* rendait heureuse <...> avait *déjà* baptisé ses deux enfants. Il était là sur *la plage* [A *comme l'ange des miséricordes*] l'exhortant à la mort, lui donnant [A *nonseulement*] toutes les consolations *sublimes* que *lui inspirait* son ministère sacré, mais, aussi, lui adressant ces paroles [R *consolantes* A *touchantes*] qu'un <...> seigneur [R *Hébert* A *de Beaumont*] prendrait soin, quand lui, *le* vieillard sur le bord de [R *sa fausse* A *sa fosse,*] *ne serait* plus. Mais voyant <...> plus [D *éminent* S *imminent*], [A *que chaque secousse imprimée à l'arbre semblait paralyser les forces du malheureux Dumais*] il fit un grand effort sur *lui même* et lui cria d'une voix forte qu'il tâchait *d'assurer,* mais qui se brisa en sanglots: mon [D *frère* S *fils*] faites un acte de contrition, *car* je <...> péchés. // Le II[b] curé de la paroisse que <...> sur <III *les lieux*> du désastre. C'était un vieillard *nonagenaire* de la plus <IV *haute-stature*> <II[b],III :> le poids des années n'*avaient* pu <...> Nestor <II[b],III,IV moderne qui> avait <...> tous <III *ces*> paroissiens <...> générations. *Il se tenait, là, debout sur la plage, sa* longue <II[b],III chevelure blanche> comme la neige, [R *et qui lui tombait sur les épaules,*] agitée par la brise nocturne; *il* se tenait, là les deux mains <...> baptisé; il lui [R *avait* A *avait fait*] faire [R *sa première communion,*] cet acte <...> nature *humaine* de l'enfant <...> angélique. *Cet acte si touchant du culte catholique que cet homme prodigieux qui étonna dans notre siècle l'Europe frappée de stupeur, disait avoir été le plus beau jour de sa vie.* Il aimait aussi Dumais *parcequ'il* l'avait marié <...> tendresse *et qu'il la* rendait heureuse; il l'aimait *parcequ'il* avait baptisé <...> qui <II[b],III *fesaient*> la joie de sa vieillesse. // Il était, là, sur le rivage comme l'ange des miséricordes l'exhortant à la <II[b],III,IV mort et> lui donnant, *nonseulement,* <V *non-seulement* <corrigé d'après l'usage> toutes> les consolations que son ministère sacré [R *lui inspirait* A *lui dictait*], mais, aussi, lui adressant <...> seigneur <III,IV *Seigneur*> de Beaumont prendrait soin quand, lui, [A *le*] vieillard sur le

bord de sa fosse n'existerait plus. <II[b],III Mais voyant> <...> imminent, [R *que les coups imprimés à* A *que chaque nouvelle secousse imprimée*] à l'arbre <...> sur *lui même* et <III lui-même et> lui cria d'une voix <II[b],III forte qu'il> tâchait *d'assurer*, mais qui se brisa en sanglots: «*mon* fils faites [R *votre* A *un*] acte de contrition, *car* je

400 I vibrante *au dessus* du bruit assourdissant de la cataracte: «*mon* [D *frère* S *fils*], au nom du Dieu *Tout*-puissant <...> Jésus-Christ son fils qui <...> et délier <...> Saint-Esprit je vous [D *absout* S *absous*] de tous vos péchés. Ainsi soit-il» [D : S !] Et la foule répéta en sanglotant: «Ainsi-soit-il.» // La II[b] vibrante *au dessus* du bruit <...> Dieu *Tout*-puissant <...> Jésus-Christ son fils qui <...> et délier <...> Saint-Esprit je vous absous <...> la foule répéta en <III,IV,V sanglotant:— Ainsi-soit-il! <guillemets rétablis d'après l'usage> // La>

406 I voulut *encore* reprendre ses droits [R *contre* A *sur*] les devoirs de l'homme de Dieu et les sanglots étouffèrent *encore une fois la* voix *du vieillard*, — mais [R *encore*] dans cette *nouvelle* lutte <...> vieillard — À genoux, mes frères, dit-il, *car* je vais réciter les prières des agonisants. *Ces prières sublimes sont les dernières que le prêtre catholique adresse à l'ame du moribond au moment où se* [R *depouillant*] *dégageant de sa dépouille mortelle elle va s'envoler au pied du tribunal redoutable de Dieu. La* voix du vieux pasteur domina [R *encore une fois* A *de nouveau*] celle *des éléments en furie* lorsqu'il <...> l'holocauste: «Partez <...> Père [D *Tout* S *tout*]-puissant qui vous a *créee*; au nom de Jésus-Christ, fils du <...> des *Saints* Apôtres <...> des *Saints* Moines <...> des *Saintes* Vierges <...> la *Sainte* Sion. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il. Et les spectateurs répétèrent en gémissant: Ainsi soit-il. II[b] voulut [R *encore*] reprendre <...> de <II[b],III,IV Dieu; et> les sanglots étouffèrent de nouveau [D *la* S *sa*] voix [R *du vieillard*]; <II[b],III,IV mais dans> cette [R *nouvelle* A *seconde*] lutte le devoir <...> vieillard. // À genoux, mes frères, dit-il, *car* je vais réciter les prières des agonisants. *Ces prières sublimes sont les dernières que le prêtre catholique adresse à l'âme du moribond au moment où se dégageant de sa dépouille mortelle elle va s'envoler au pied du tribunal redoutable de Dieu. La* <III agonisants. Et la> voix du vieux pasteur domina de [R *nouveau celle des éléments en furie* A *nouveau celle de la tempête* AR <mot illisible>] lorsqu'il s'écria les deux mains étendues vers l'holocauste: «*partez* <III l'holocauste: «Partez> de ce monde âme <...> le *Père-tout-puissant* qui vous a *créee*; au nom de Jésus-Christ, fils du <...> et des <II[b],III,IV Séraphins, au> nom <...> des <II[b],III,IV *Saints* Apôtres <...> des *Saints* Moines <...> des *Saintes* Vierges <...> la *Sainte* Sion.> Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.» Et <...> <IV gémissant: — «Ainsi>

429 I avait *succedé* à cette scène lugubre, quand, *tout-à-coup*, des cris <...> derrière *les spectateurs*; c'était <...> épars; qui portant un enfant dans ses bras et *trainant* l'autre <...> vers le *rivage*. — Cette femme était l'épouse de Dumais

qu'un homme officieux avait été prévenir sans *précautions* <appel de note, sans note> *préalables*, de l'accident arrivé à son mari. Demeurant à une *demie lieue* <Trait noir: le reste de la page est vierge.> du village, elle avait bien entendu *la cloche d'alarme*, mais seule, chez elle, avec <...> elle *avait toujours attendu avec une anxiété croissante* l'arrivée de son mari *pour lui en* expliquer II^b avait *succedé* à cette scène lugubre quand, <II^b,III,IV,V *tout-à coup* <corrigé d'après l'usage> des> cris <...> femme les vêtements <...> épars, qui portant un enfant dans ses bras et *trainant* l'autre <...> l'épouse de <II^b,III,IV Dumais qu'un> homme <...> de l'accident [R *de son mari* A *de son mari dont elle attendait à chaque instant le retour.*] Demeurant à une *demie lieue* du village elle avait bien entendu [R *la cloche d'alarme* A *le tocsin*], <III mais seule> chez <...> <III enfants qu'elle> ne pouvait [R *laisser, elle avait toujours attendu avec une anxiété croissante l'arrivée de son mari pour lui en expliquer la cause* A *laisser, elle s'était résignée, quoique très-inquiète, à attendre l'arrivée de son mari pour lui expliquer la cause de cette alarme*]. // Cette

440 I cause. // À la vue <...> suspendu *au dessus* de l'abîme, *elle* ne poussa qu'un seul *cris* mais un *cris* si déchirant qu'il pénétra <...> connaissance elle <...> manoir seigneurial où les soins les plus *tendres* lui furent prodigués par Madame [R *Hébert* A *de Beaumont*]. Quant à Dumais, *lui*, à *la vue* de sa femme et de ses enfants, [R *il poussa*] *un* espèce de mugissement de [A *jaguar*], un *cris* rauque <...> oppressée: et *puis*, il sembla [R *en*] *retomber* dans un état [A *d'insensibilité*] *apathique* qui II^b cause <...> <II^b,III monde suspendu> *au dessus* de l'abîme, ne poussa qu'un seul *cris* mais un *cris* si <II^b,III,IV déchirant qu'il]> pénétra <...> connaissance elle <...> manoir <II^b,III,IV seigneurial où> les soins <...> par Madame de Beaumont et sa famille. // Quant à Dumais, *lui*, à <...> un *cris* rauque, *sur humain*, indéfinissable <...> et il sembla [R *ensuite*] tomber [A *ensuite*] dans un état d'insensibilité *apathique* qui ressemblait à la mort. // * * * // Ce

455 I pasteur [R *présidait à l'exhortation touchante qu'il fesait à Dumais* A *récitait les prieres des agonisants*], que d'*Aberville*, [R *Campbell* A *de Locheill*] et *son* compagnon, arrivèrent sur les lieux *du sinistre*. Jules fendit la foule et prit place entre le *vieux* curé et son oncle [R *Hébert* A *de Beaumont*]; Arché <...> le *bord du* rivage, se croisa les bras [R *et*] saisit <...> scène [R *épouvantable* AR *horrible*] et calcula les chances de salut. *Tel était, sans doute, le regard* [AR *calme, le regard*] *d'aigle de Napoleon, lorsque calme, au milieu de huit cents bouches à feu qui semblaient ébranler la terre jusque dans ses fondements il* [R *commandait* A *ordonnait*] *une manœuvre qui assurait le gain d'une grande bataille et décidait la chute d'un puissant Royaume.* —// *Arché* bondit II^b pasteur [R *récitait les prières des agonisants,* A *administrait le sacrement de pénitence,*], que <...> sur les lieux [R *du sinistre*]. Jules fendit la <II^b,III foule et> prit <...> de <II^b,III,IV désolation et> calcula les chances de salut. *Tel était, sans doute, le regard d'aigle de Napoleon lorsque calme au milieu du tonnerre de huit cents bouches à feu qui semblaient ébranler la terre*

jusque dans ses fondements, il ordonnait une manœuvre qui assurait le gain d'une bataille et décidait la chute d'un puissant royaume! —/ / Arché bondit

462 I ne *courût* vers le groupe où se tenait *Marcheter*; et <...> ses [R *habits*] vêtements, il lui donna ses instructions*; ses* paroles <...> concises: *capitaine*, je <...> amphibie, le <...> malheureux si je heurtais la glace en l'abordant. *Arretez moi* [A *d'abord*] à une douzaine de pieds de l'îlot afin de mieux calculer *les distances* et amortir [A *ensuite*] le choc; — votre II^b ne *courût* vers <...> instructions*: ses* paroles <...> concises: Capitaine <III,IV concises: — Capitaine>, je <...> malheureux si <...> Arretez-moi, d'abord, à une douzaine de pieds de l'îlot afin <...> et amortir <...> possible ; et

471 I nœud de marin — Il dit, et tandis que le vieux capitaine lui attachait une [R *corde* A *amarre*] sous les bras, il se ceignit *lui même* le corps d'une autre corde dont il fit un petit rouleau qu'il *tînt* dans *sa* main [R *droite* A *gauche*]; ainsi <...> rivière *d'*où il disparut un instant. *Quand* il *reparut* sur l'eau, le courant l'entraînait [A *rapidement* R *vers la fosse* AR **blement* A *vers la fosse*] [R *dans le chenal entre la terre et l'îlot*]*; il* fit [R *bien quelques* A *bien*] efforts <...> pour [R y] aborder [A *l'îlot*], *mais tout fut inutile*; ce que voyant *Marcheter*, il se hâta en descendant [A *le long*] *du rivage de l'y* ramener. Une fois sur *la plage Arché se secoua comme ce noble animal* [A *que Byron*] *a peint dans ces vers satyriques: «il avait toutes les qualités de l'homme, sans avoir un seul de ses vices»; il* reprit, aussitôt, sa course vers le [A *petit*] rocher. / / Jules d'*Aberville* n'avait II^b nœud de <II^b,IIII,V marin. / / Il> dit; <II^b,III et tandis> <...> il se ceignit *lui même* le corps d'une autre corde dont <...> <II^b,III main *gauche*;> ainsi préparé il s'élança dans la rivière *d'*où il disparut un instant; [R *il craindrait*] mais quand il [R <mots illisibles>] *reparut* sur l'eau le courant <...> rivage*; il* fit <...><II^b,III réussir*:* ce> <...> hâta en descendant le long de la grève de le ramener <...> forces *fûssent* épuisées. Une fois sur *la plage*, de Locheill *se secoua comme ce noble animal que Byron a peint dans ces vers satyriques: «il avait toutes les qualités de l'homme, sans avoir un seul de ses vices»; et* reprit, aussitôt sa course vers le rocher. / / Les spectateurs <...> secourir [R *ce malheureux au fond d'un abîme si grand* <mots illisibles> A *Dumais qu'ils avaient perdu tout espoir de sauver.*] Tout <...> <II^b,III Locheill, ses> exploits <...> qu'il *fesait* au <II^b,III,IV *Seigneur*> de Beaumont avec son ami Jules pendant leurs vacances du *Collège; aussi* l'anxiété <...> lutte [A *terrible*] du jeune homme repoussé <...> rivage, malgré des efforts qui semblaient <II^b,III,IV surhumains*;* et> un [R *immense*] *cris* de douleur <...> défaite. / / Jules

493 I connaissance de [R *la première* A *cette*] tentative de sauvetage de son ami [R *Campbell* A *Arché*]*: d'une* nature <...> soutenir, [A *à son arrivée sur la grève,*] le spectacle <...> regard [R *d'une*] empreint *d'une* ineffable <...> terre, *dont ils* ne *s'étaient* plus <...> fil *au dessus d'un* gouffre <...> administrant, à haute voix, [A *et*] *à la face du ciel,* le sacrement <...> prières [R *pour un moribond* A *des agonisants*

adressées au ciel pour un homme dans toute la [R *vigueur* A *force*] de [R *l'évidence*] *la virilité, cette sublime* [R *incantation* A *évocation*] *qui commande à l'âme, au nom de toutes les puissances célestes de* [R *quitter* A *se détacher*] *d'un corps où coule avec abondance la sève vigoureuse d'une longue vie;*] tout lui semblait *un affreux cauchemar.* / / Jules d'*Aberville* entièrement *livré à* ses émotions [A *navrantes*] n'avait <...> des [R *premiers*] efforts qu'avait *fait* son ami pour sauver *la malheureuse victime.* Il avait bien entendu [R *un frémissement* A *le cris*] lugubre de la foule *après les efforts infructueux* de [R *Campbell* A *Locheill*], *mais* il *l'*avait *attribué* à <...> désolation dont il détournait ses regards. Ce n'était II^b connaissance <...> Locheill*: d'une* nature *très impressionable* <III,IV très-*impressionable*>, il <...> terre *dont ils* ne *s'étaient* plus <III terre et *ils ne s'en était plus détaché.* Cet> <...> voix sous la *voute* des cieux le sacrement <...> adressées [R *au*] à Dieu <...> l'âme au nom de toutes les puissances célestes de <...> sève vigoureuse *d'une longue* vie*;* tout lui semblait [R *un affreux cauchemar!*] l'illusion d'un [R *affreux*] rêve [A *affreux*] [R *durant une*] *pendant une nuit brûlante des canicules!* / / Jules d'Haberville entièrement absorbé par *ses* émotions <...> qu'avait <II^b,III,IV *fait*> son ami pour sauver [R *la malheureuse victime* A *Dumais*]. Il avait bien entendu *les cris lugubres de la foule, après* [R *la lutte infructueuse* A *la tentative infructueuse* AR <mots illisibles>] *de Locheill,* qu'il avait <...> désolation dont il détournait *les* regards. Ce n'était

513 I à [R *Campbell* A *son frère par adoption*]*:* c'était cet amour [R *fraternel*] de David et de Jonathas [R *qui* A *plus aimable*], suivant l'expression emphatique de l'Écriture, [R *surpasse même celle des* A *que l'amour d'aucune*] [D *femmes!* S *femme*] — Jules n'épargnait <...> rire, mais c'était son bien à lui, *à qui* il <...> qui [R *l'*] eût offensé [R *Campbell* A *de Locheill*] devant II^b à <...> de <II^b,III Jonathas plus> <...> <II^b,III de *l'écriture,*> que l'amour d'aucune <II^b,III,IV femme*!* Jules> n'épargnait <...> Arché qui ne <II^b,III *fesait*> qu'en <II^b,III rire, mais> c'était

519 I homme! D'où <...> avait, pourtant, en apparence, *aucune similitude* dans leur caractère — Arché était plutôt froid *et réservé* qu'expansif? tandis qu'une exubérance de sentiments *éxaltés débordaient* dans *le caractère* de Jules —*?* Il y avait, *pourtant,* une II^b homme! D'où <...> passion*!* il <...> caractère*:* Arché était plutôt froid [D *qu'expressif* S *qu'expansif*], tandis <III,IV,V qu'expansif*;* <ponctuation rétablie d'après II^b et d'après l'usage> qu'une> exubérance de sentiments *éxaltés* <II^b,III *débordaient*> dans *celui* de Jules*?* Il y avait

525 I jeunes gens*!* / / José, lui, n'avait rien perdu des préparatifs *de sauvetage* [R *qu'avait faits Campbell* A *de Locheill*] à son arrivée*;* [R *aussi*] *connaissant* [R *et l'amitié et*] la violence des passions *de son jeune maître que rien ne pouvait arrêter dans leur premier élan, s'était-il* glissé derrière lui*;* prêt à comprimer [A *au besoin*] par la force physique, cette âme fougueuse [R *s'il le fallait* A *et indomptable*]. / / [A *Un*

silence de mort succéda au cris d'angoisse des spectateurs qui avaient perdu tout espoir de salut pour l'infortuné Dumais [R *quand ils* A *lorsqu'ils*] *virent Arché se préparer à une nouvelle lutte. Tous les regards étaient tournés avec une anxiété toujours vers ce malheureux dont les forces diminuaient sensiblement.* [R *Les mouvements* A *Le tremble[ment] convulsif de tout son corps à chaque secousse du vieux cèdre assailli par ses redoutables ennemis. La voix brisée du vieux pasteur criant pitié au Dieu des miséricordes interrompait à peine ce silence de la tombe.*] / / Les IIᵇ jeunes <IIᵇ,III,IV gens ! / / José,> lui, qui <...> passions *de son jeune maître*, s'était glissé <...> indomptable. / / [R *Un silence de mort succéda au cris* AR *Un morne silence succéda au cris des* AR <mots illisibles> R *d'angoisse des spectateurs qui avaient perdu tout espoir de salut pour Dumais, lorsqu'ils virent Arché se préparer à une nouvelle lutte.* A *L'anxiété des spectateurs fut à son comble à la seconde tentative d'Arché pour sauver Dumais qu'ils croyaient perdu sans ressources aucunes.*] Tous les yeux étaient tournés, [R *vers ce malheureux avec un intérêt croissant* AR *anxiété croissante* A *avec un intérêt toujours croissant,*] vers ce <IIᵇ,IV malheureux dont> le tremblement <...> forces à <...> cèdre [R *assailli par ses redoutables ennemis. La voix brisée du* A *et à chaque oscillation de la glace qui roulait sous son pied. La voix brisée du* AR *vieux curé*] vieux pasteur criant pitié au Dieu des miséricordes interrompait [R *à peine ce silence de la tombe* A *seule ce silence de la tombe.*] / / Les

539 I Les [R *premiers efforts de Campbell infructueux* A *premières tentatives de* AR *Campbell* A *Locheil*] n'avaient *fait que* l'exalter *d'avantage* dans son œuvre de *dévouëment philanthropique: Il* avait *fait*, avec une abnégation *sublime*, le sacrifice de sa vie: — *la* corde, sa seule chance de salut, [R *pouvait*] pouvait se rompre *subitement* lorsqu'elle <...> poids et exposée, *d'ailleurs, sans relache,* [A *comme elle le serait,*] à l'action <...> danger *imminent auquel il serait exposé en remorquant* un homme incapable de s'aider *d'aucunes manieres: il* savait [A *en outre*] qu'il aurait à *rester* sous l'eau <...> eût [A *atteint*] le rivage. — Conservant, néanmoins, tout son sang-froid il se contenta de dire à *Marcheter: il* faut changer de tactique; c'est ce rouleau que <...> a [A *d'abord*] paralysé mes *efforts* [R *d'abord*], lorsque je me suis élancé dans [R *l'eau*] la rivière et IIᵇ Les [R *premières tentatives de Locheill* A *premiers efforts inutiles de Locheill*] n'avaient *fait que* l'exalter *d'avantage* dans son œuvre de *dévouëment philanthropique:* <III *philantropique:*> *il* <IIᵇ,III avait *fait*> avec une abnégation [R *sublime* A *bien rare*] le <III rare le> sacrifice de sa vie: *la* corde, sa seule chance de salut, <IIᵇ,III pouvait se rompre> lorsqu'elle <...> poids; et <III,IV poids et> exposée, <IIᵇ,III,IV *d'ailleurs, comme elle le serait sans relâche,*> à l'action <...> Il était, aussi, trop <...> danger <IIᵇ,III,IV *imminent auquel il serait exposé en remorquant*> un homme <...> manière: *il* savait <...> l'eau sans respirer, [R *jusqu'à ce eût atteint le rivage*] jusqu'à ce qu'il eût atteint le rivage. / / Conservant, néanmoins, tout <...> Marcheterre: *il* <III,IV Marcheterre. / / — Il> faut

changer de tactique <II^{b},III ;> c'est ce rouleau que <...> paralysé mes [R *efforts* A *forces*] lorsque je me suis élancé dans la rivière; et

554 I l'îlot. Il [A *en*] élargit [R *alors* A *alors*] le [R *cercle* A *diamètre*] et [R *la*] passa [A *la coule de la corde*] de son épaule *gauche* sous son aisselle *droite* [A *pour donner à ses deux* [D *mains* S *bras*] *toute liberté d'action.*] Ces *préparatifs achevés,* il fit un *de ces bonds* de tigre, *un de ces bonds de vie et de mort, que dût faire l'Indien Maya de Fenimore Cooper,* [A *dans son Dernier des Mohicans,*] *pour échapper à son ennemi La Longue-Carabine;* et *disparaîssant,* aussitôt, sous les flots *écumeux* qui *l'emportèrent* avec la *vîtesse* d'un <...> pieds *au dessus* de l'îlot, arrêté [R *dans sa course*] par la corde que raidit *Marcheter;* ainsi qu'ils en étaient convenus. — Ce <...> car *il perdit* l'équilibre *et se trouva renversé horizontalement* la tête sous [R *les flots* A *l'eau*], tandis que le reste de son corps surnageait sur *l'élément en furie. Heureusement que son* sang-froid ne <...> cette *crise suprême:* confiant qu'il était dans *l'experience* du vieux marin. En effet celui-ci *lachant* tout à coup, [A *par un mouvement saccadé deux brasses de*] [R *la*] *corde* [R *par un mouvement saccadé*], [R *Arché* AR *Campbell* A *de Locheill*], *par un* de ces tours de force *d'un habile nageur* ramena subitement ses talons à [R *lui* A *s'en*] frapper les reins; [D *ensuite* S *puis*] se raidissant les jambes *de manière à frapper* l'eau perpendiculairement, [R *manière* A *tandis*] qu'il secondait [A *ce mouvement*] *en battant l'eau de ses* deux mains *à la façon des quadrupèdes* [R *à la manière* [AR *façon*] *des quadrupèdes il reprit* A *Campbell, dis-je, regagna*] <long trait de plume> l'équilibre; *et présentant* l'épaule [A *gauche*], pour <...> choc qui *pouvait* lui être *fatal,* il aborda II^{b} l'îlot. Il élargit alors le diamèter de la <II^{b},III,IV,V corde qu'il <virgule rétablie d'après l'usage> passa> <...> il fit un *de ces bonds* de tigre, *un de ces bonds de vie ou de mort que dût faire l'indien Maya de Fenimore Cooper pour échapper à son ennemi La Longue Carabine;* et disparaissant, aussitôt, sous les flots [R *écumeux*] qui <...> l'îlot arrêté <...> funeste, car perdant l'équilibre il fut renversé [R *horizontalement*] la tête <...> corps [R *surnageait sur l'élément en furie* A *surnageait horizontalement sur la rivière*]. Son *sang froid,* <II^{b},III très heureusement> *pour lui,* ne <...> dans [R *cette crise suprême* A *cette position critique:*] confiant <...> En <II^{b},III effet celui-ci> *lachant* <II^{b},III,IV,V *tout-à-coup* <corigé d'après l'usage> [A *deux brasses de l'amarre* AR *ramena subitement*]> par un mouvement saccadé, [R *deux brasses de l'amarre*], de Locheill, *par un* de ces tours de force <III,IV force *connu* des> *d'un habile nageur,* ramena <...> <II^{b},III puis se> raidissant les jambes [R *les jambes de manière* D *à* S *pour*] *frapper* l'eau perpendiculairement, tandis qu'il secondait [R *ce mouvement en battant l'eau de ses deux mains* [AR *en agissant*] [D *de la même manière* S *à la façon*] *des animaux il* [R *reprit* AR *regagna*] *l'équilibre; et présentant l'épaule gauche pour leur préserver lui et Dumais la poitrine d'un choc funeste à lui et à Dumais, il aborda le lieu du sinistre avec la vitesse de l'éclair: en nageant des deux mains alternativement* A *cette action en nageant alternativement des deux mains*] *à la façon de la race canine,* il

reprit [A *enfin*] l'équilibre; *et présentant* l'épaule gauche pour se préserver la poitrine d'un <II[b],III,IV choc *funeste à lui et à* Dumais,> il

576 I Dumais malgré <...> malgré son [R *immobilité* A *immobilité*], *image* [D *de* S *d'une* R *la mort* A *cadavre secoué par une pile galvanique*], n'avait <...> rayon *d'espérance*, [A *bien vîte évanoui,*] avait lui au fond de son cœur [R *brisé*] déchiré par tant d'émotions sanglantes, *lorsqu'il avait vu les premiers efforts infructueux que fesait* son <...> ravivée *tout-à-coup* en voyant le bond surhumain *qu'avait fait* [R *Campbell* A *de Locheill*] *en* s'élançant du rocher; *aussi*, à peine [A *celui-ci*] *avait-il touché* la glace où [R *il* AR *Arché* A *il se*] cramponnait d'une main [A *pour dégager de l'autre le rouleau de corde qui l'enlacait*], *qu'il prît inspiré, lui,* un tel élan [R *où*] sur sa jambe unique qu'il *vînt* [R *près*que] tomber dans des bras *de son sauveur;* [R *qui, ayant bien vîte dégagé* [AR *pour dégager*] *le rouleau de corde, lui enjoignit de la rouler autour d'un de ses poignets et de tenir ferme des deux mains. Il avait à peine prononcé ces paroles que*] *le* torrent *furieux* envahit [A *aussitôt*] l'extrémité de la glace [A *qui*] surchargée d'un double poids — [R *la glace épaisse*] se cabra comme un cheval fougueux *et* cette masse [R *qui monta*] que *l'eau* [A *les flots*] D *poussait* S *poussaient*] *avec furie*, retombant sur le vieux cèdre, le vétéran s'engouffra dans l'abîme *emportant avec ses racines* [A *une*] *partie* du domaine *où* il avait *règné* en souverain pendant *plus d'un siècle.* [RA *cette* [A *à ce grand spectacle*] *scène si palpitante d'intérêt succéda une*] [A *Ce fut alors*] immense II[b] Dumais malgré <III Dumais malgré> <...> malgré son immobilité, *image d'un cadavre secoué par une pile galvanique*, n'avait <...> tentatives *infructueuses* de son libérateur; mais, cette <...> voyant le *bon* surhumain <...> rocher: *celui-ci* avait, [AR *en effet,*] à peine, [A *en effet,*] atteint <...> Dumais *lachant* le cèdre protecteur prit <...> unique qu'il *vînt* tomber dans des bras d'Arché. // Le torrent *furieux* envahit, aussitôt, l'extrémité de la <II[b],IV glace qui> surchargée d'un double poids se cabra comme un cheval fougueux; *et* cette masse [R *morte*] lourde <...> le vétéran, [R *avec*] après <...> dans l'abîme *entrainant* dans sa <III,IV *chûte*> <...> du domaine <II[b],III *où* il> avait *règné* en souverain pendant des siècles. // Ce fut

594 I Ce fut <...> deux *berges* de la rivière! [R *cris* AR *s'éleva une* A *Acclamation*] *de triomphe* [A *s'eleva*] D *de* S *des* R *ceux* A *des spectateurs de* [R *la* A *l'autre*] *rive cad du rivage qui croyaient les deux hommes sauvés, et un cris* [A *et un cris déchirant*] *et un cris* d'angoisse [R *de ceux qui les avaient vus disparaître dans le torrent* A *des spectateurs plus rapprochés.* // Jules *D'Aberville* n'avait II[b] Ce fut, alors, une <...> la <II[b],III *Rivière du Sud*>: acclamation <...> et *un cris* déchirant <...> mort; *en* <II[b],III,IV,V effet tout <virgule rétablie d'après l'usage> avait> disparu <...> <IIII,V,V puissant *eut* <corrigé d'après l'usage> frappé> <...> d'émotions *cruelles; et le* haut <...> n'offrit plus [R *aux yeux attristés*] dans toute <...> pressés qui <...> formidable et <...> s'élevait [D *jusqu'au* S *jusqu'à* R *niveau* A *son niveau*]. // Jules

605 I n'avait <...> où [R *il avait abordé l'îlot: mais plusieurs fois* A *il s'était précipité pour la seconde fois dans les flots, souvent*] témoin de ses exploits [R *dans la* D *natation* S *natatoires* A *connaissant* R *de*] sa force <...> montré qu'*une surprise* [R *empreinte de terreur* A *mêlée de stupeur*], mais [AR *hors de lui même*] quand il le vit disparaître sous *les flots* [A *il poussa un rugissement de* [R *tigresse*] *tigresse a qui on retire son petit*] et [R *il allait* D *s'élancer* S *s'élançant* A *dans le fleuve* R *à son secours quand*] il se sentit II^{b} n'avait [R *revu*] reconnu son <...> précipité la <III précipité, la> seconde fois dans les flots*: souvent* témoin <...> l'eau il poussa ce *cris* délirant <...> vue du [R *corps* A *cadavre*] sanglant de son fils [R <mot illisible>] unique; <II^{b},III,IV et en> proie <...> torrent quand

613 I José— Supplications, menaces, [A *cris de rage et de desespoir*], coups *furieux* [R *des pieds et des poings* A *morsures*], tout <...> serviteur. [A *Calmez-vous mon cher Monsieur criait José votre frère va bien vite ressortir* <?> *l'amarre en bonne* <?> <mots illisibles>. *Le capitaine qui,* <mots illisibles> *depuis c'est bon frappez ça vous soulage*] *Votre* père II^{b} José. Supplications <...> coups *furieux,* morsures <...> serviteur. C'est bon <...> disait <II^{b},III,IV José*:* frappez, mordez, si ça vous soulage, mais au> nom de Dieu *calmez vous*! votre ami va *bien vite reparaitre* [R *sur l'eau*], vous <...> <II^{b},III,IV marsouin et> qu'on [R *voit toujours l'heure qu'il reparaitrait sur* A *ne voit jamais l'heure qu'il* D *reparaitrait* S *reparaisse*] quand il est [A *une fois*] sous <II^{b},III,IV l'eau*!> Calmez vous,* mon

624 I Québec, *dit José,* je réponds de vous corps et âme et il n'y aura pas de ma faute si <...> cela, *voyez vous, monsieur* <...> José, *plutôt que de retourner auprès de* [R *votre père* A *famille*] *après avoir laissé* [R *périr son fils* A *ce qu'elle a de plus cher*]. / / [R *Pendant ce temps* A *En effet*] *Marcheter,* aidé de II^{b} Québec <...> âme et il n'y aura pas de ma faute si <...> cela, *voyez vous, monsieur* Jules <...> Mais tenez <III,IV José. Mais tenez>, voilà le capitaine qui <III,IV,V *hâle* <corrigé d'après l'usage> l'amarre> à <...> effet. <III,IV,V Marcheterre aidé <virgule rétablie d'après l'usage> de> ses

631 I long *du rivage,* de retirer <...> à *la quelle* il sentait un double poids. *Le premier qui parût sur la rive fut* [D *arché* S *Arché*] *qui se relevant d'abord tout étourdi,* vomit trois *à* quatre gorgées d'eau *et* respira bruyamment. *Quant à Dumais il tenait toujours la corde avec la ténacité d'un mourant, mais il* ne donnait aucun signe de vie. — On se hâta de *le* transporter au manoir seigneurial où des soins empressés, entendus, lui furent <...> d'une *demie heure* des gouttes d'une sueur salutaire [D *perla* S *perlèrent*] sur son front et *à l'expiration d'une autre demie heure il* [R *recevait les caresses de sa femme et de ses enfants* A *il rouvrait des yeux hagards qu'il promenait* [S *long-temps*] *sur tous les assistants* [A *ce qui* <mot illisible>] [R *s'arretèrent qui* A *qui s'arreterent enfin sur le vieux curé. Celui-ci approcha son oreille de la bouche de Dumais* [R *qui*] *Les premieres paroles qu'il entendit furent ma femme,* [R *mes enfants*]

mes enfants, Mr Arché. / / Soyez sans inquietude, mon cher Dumais, votre femme [R *ne peut mourir*], *elle est revenue de son évanouissement* [R *mais il*] *mais vous ne pouvez la voir en quelque temps et il me faut de grandes précautions pour lui annoncer votre delivrance miraculeuse, je vais aller l'y preparer et voila devant vous Mr de Locheill à qui après Dieu vous devez la vie. Maintenant, dit* [R *le Seigneur Hébert* S *de Beaumont*] *à son ancien et vénérable ami,* allons souper; nous IIb long <...> retirer à fortes et rapides brassées la corde à *la quelle* il sentait un double poids. *Lorsqu'ils furent en sureté sur la plage, il* fallut <...> dégager de Locheill de l'étreinte de <IIb,III Dumais qui> ne <...> Arché au contraire *une fois* délivré <...> l'étouffait [R *se leva d'un bond,*] vomit trois *à* quatre <...> et dit: *il* n'est <...> se hâta de [R *le*] transporter [A *Dumais*] au manoir *Seigneurial* où des soins, empressés, et entendus <...> d'une *demie heure* des *goutes* d'une <...> son front et *à l'expiration d'une autre demie heure* il <III,IV front, et *à l'expiration d'une autre demi-heure,* il> rouvrait des yeux hagards qu'il promena *long-temps au tour* de <IIb,III lui et> <...> Dumais <IIb,III,IV et les> premières <...> <IIb,III,IV furent: *ma* femme! V furent: Ma <guillemets rétablis d'après l'usage> femme!> <...> Arché! / / Soyez <III,IV,V Arché! <guillemets rétablis d'après l'usage> / / — Soyez> <...> <IIb,III vieillard; votre> <...> <IIb,III,IV évanouissement, mais comme> elle vous croit mort il <...> je <IIb,III *l'amenerai*> [R *ici ainsi que vos enfants* A *près de vous*] ; je vais <...> <IIb,III attendant voici> *monsieur* de Locheill à qui <...> vue de son [R *libérateur qu'il* A *sauveur qu'il*] n'avait <...> réaction *subite* dans <...> malade; *il* entoura Arché de ses bras et pressant ses lèvres <...> coulèrent de ses yeux. Comment m'acquitter <...> enfants! / / En <...> santé, *dit,* gaiement, de Locheill; *le* seigneur <III,IV santé, *dit* gaiement de Locheill.> <IV,V Le *Seigneur* <corrigé d'après l'usage> de> Beaumont <...> Québec; et un autre *émissaire* pour <...> collée que <...> elle était à <III,IV,V *demi-couchée* <corrigé d'après l'usage> sur> un lit tenant <...> pieds. [R *Elle était là et pâle* A *Pâle*] comme <...> que Madame de Beaumont et d'autres *Dames* du village <...> désespoir; elle répétait sans <IIb,III,IV cesse: *mon*> <V cesse: Mon <guillemets rétablis d'après l'usage> mari!> <...> enfants! En <III,IV,V enfants! <guillemets rétablis d'après l'usage> / / En> *appercevant* le vieux curé elle s'écria les bras vers lui: *est-ce* <III lui: — Est-ce> vous <...> venez [A *maintenant*] m'annoncer <...> fini *et que le corps de mon mari précipité dans l'abîme n'aura pour sépulture que le lit glacé de l'océan!* Oh <...> que vous [A *avez*] élevée <...> consolantes! / / Votre époux, dit le vieillard, *en la pressant sur son cœur,* recevra une sépulture chrétienne. / / Il est <...> s'échappèrent [R *de sa poitrine oppressée*] pour <...> oppressée. C'était <III oppressée. / / — C'était> <...> pasteur. / / Ma chère <...> d'embrasser [R *le cadavre*] le corps inanimé de votre mari et Dieu <...> en <IIb,III,IV lui, car> la main puissante qui <...> l'abîme peut aussi lui rendre la vie. La jeune <...> sanglots. / / C'est <...> continua [R *le vieillard, qui a dit à*] le vieux <...> dans *sa* tombe: «*Levez vous,* <III,IV tombe: «*levez*-vous,> mon <...> femme, qui, [R *dans un état de grande*

<deux mots illisibles>,] avait <...> cauchemar <II[b],III,IV et pressant> <...> endormis s'élança <..> Dumais avec sa famille, serait *au dessus* de toute description: *l'imagination* seule <...> tableau *du* malheur, *des* souffrances atroces, *des* grandes <..> trace que *des* [R <un mot illisible>] *couleurs pâles* sur le canevas. // Allons <...> dit *monsieur* de <II[b],III,IV,V Beaumont, à <virgule supprimée d'après l'usage> son> ancien et vénérable [A *ami*;] nous

712 I besoin, surtout ce [R *je*] noble jeune homme, [A *en montrant de Locheill*]. Doucement<...> curé, *il* nous reste un devoir plus pressant: c'est de remercier Dieu dont <...> éclatante. Tous les assistants s'agenouillèrent et <...> touchante *allocution*, rendit <...> mer en *fureur*, à II[b] besoin; surtout ce noble et courageux jeune homme; en montrant de Locheill. //Doucement, doucement, mon cher <II[b],III,IV,V *Seigneur*, <corrigé d'après l'usage> dit> le vieux curé: *il* nous <...> <II[b],III Dieu dont> <...> éclatante! Tous <...> <II[b],III curé dans> <...> touchante *allocution*, rendit grâce à [D *celui* S *Celui* <la majuscule est soulignée trois fois>] qui commande à la mer en *fureur*, à [D *celui* S *Celui* <la majuscule est soulignée trois fois>] qui <...> créatures. // [A<d'une autre main:> D *Aubert de gaspé* S *Aubert De Gaspé* R .] <III créatures. // PH. AUBERT DE GASPÉ.>

CHAPITRE SIXIÈME

1 I Chapitre *Sixième* // *Un souper chez un Seigneur Canadien en 175*— <en minuscules> // Half-cut-down <...> and *levorit* <?>, lay <...> and *enjillied*. *Tenesson* <en minuscules>. // Le II Chapitre *VI* // <long trait au milieu de la ligne> Half-cut-down<...> and *levorit* <?>, lay <...> and *enjillied*. *Tenesson* <en minuscules>. // Le <IV,V *TENNISSON* <corrigé d'après l'usage> // Un>

10 I désirer [R *du côté*] de ce que les Anglais appellent confort <non souligné>. Un épais tapis de laine *carrelé* de manufacture *Canadienne* couvrait *les* trois quarts *de la superficie* de <...> tentures *de* laine *de* couleurs vives dont elle était tapissée, [A *ainsi que les bergères, les* [R *bergères* S *chaises*], *le canapé, en acajou, avec* [S *des*] *pieds d'animaux de différentes espèces. Ces meubles comme l'on voit différaient peu de ceux à la mode aujourd'hui.*] *representaient de gais paysages* [A *ornés*] d'oiseaux gigantesques qui <...> l'imprudent [R *naturaliste* AR *ortinologiste* A *ornithologiste*] qui aurait entrepris de les classer. [R *La table en acajou ainsi que les chaises* [AR *ainsi que les chaises et les bergères en acajou, étaient aussi ornés*] *avec leurs pieds de quadrupèdes, différaient peu de celles à la mode de nos jours*]. Un II désirer <...> appellent [D *comfort* S *confort* <non souligné>]. Un épais tapis de laine [R *carrelé* A<d'une autre main> *à carreaux*], de <...> aux *trois-quarts la* [R *surf*] plancher <...> en <V laine aux <virgule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> couleurs> vives dont elle était tapissée, <IV tapissée, — ainsi> [A *ainsi que les dossiers du*] canapé, des bergères, des

<V bergères, et des <virgule supprimée d'après l'usage> chaises> en <...> quadrupèdes [R *semblables*] semblables <...> mode, <IV — étaient> ornés <V *ornées* <corrigé d'après l'usage> d'oiseaux> gigantesques qui

19 I immense [R *dressoir étalait* A *buffet aussi haut que la chambre à sa partie superieure*] [A <sans point d'insertion> *dont le sommet touchait près*que *au plafond*] [A *etalait*] sur chacune des barres transversales un service [R *de* A *en*] vaisselle bleue de Marseille *qui, par son épaisseur, semblait porter* un <...> en [D *laisserait* S *laisseraient* tomber *quelque* pièces. [R *Sur la* A *Sur* D *La* S *la*] partie inférieure de *cet immense bufet*, [R *aussi haut que la chambre, qui était* [AR *était,*] *où il avançait*] d'au moins, *deux pieds plus large que la partie supérieure*, [R *et contenait* A *était*] une espèce <...> dont les *petites cases* étaient *garnies* de couteaux et fourchettes à *manche* d'argent *pour le* dessert. *À droite et à gauche de cette cassette étaient étalés* un grand pot d'argent rempli d'eau pour <...> vin, *des* assiettes de porcelaine de la *chine*, deux *bouteilles de* vin blanc ; *et enfin* deux tartes, *une jatte de confitures et des* œufs à la neige. [D *Un* S *À un*] des angles de la *salle*, [A *était*] une fontaine [A *espèce de petit baril avec robinet* AR *avec la* [A *et cuvette*] en porcelaine bleue et blanche, qui servait aux ablutions de la famille ; *et à* [R *l'autre* A *un*] angle une grande canevette <souligné> *pleine* de <...> contenant *l'eau de vie*, les liqueurs de *noyaux* [A *de*] framboises, anisettes et *cacis* pour l'usage journalier, *completaient* l'ameublement de cette salle [R *à manger*]. / / Le II immense buffet, [R *qui* D *touchait* S *touchant*] *près*que au <...> transversales dont il était amplement muni un service en vaisselle bleue de Marseille [R *qui par* A *semblant, par*] son <...> pièces. *Au dessus* de la partie inférieure de ce *solide* buffet qui servait d'armoire et que l'on pourrait appeler [A *le*] *rez-de chaussée* de ce solide édifice, projetait une [R *planche* A *tablette*] d'au moins un pied et demi de largeur, [R *fesant partie du* <mot illisible> *construction*] sur *la quelle* était *un* espèce <...> dont les [D *petites* S *petits*] compartiments bordés de [R *flanelle*] drap vert étaient garnis de couteaux et fourchettes à *manche* d'argent, à <...> d'argent rempli d'eau pour <...> vin et quelques <...> la [D *chine* S *Chine*], deux carafes <...> d'un ancien seigneur *Canadien*. [R —] À un <...> famille. [R —] À un angle <...> flacons *quarrés* [D *contenait* S *contenant*] l'eau-de-vie <...> framboises, *cacis, anisette &* pour l'usage journalier, [D *complétaient* S *complétait*] l'ameublement de cette

45 I Le *souper* était *servi– Une nappe blanche comme la neige couvrait la table préparée pour* <un blanc> *personnes. — À chaque couvert une* cuillère et fourchette d'argent *envelopées* dans une serviette à gauche de *l'assiette*. Point de couteau [A *sur la table*] pendant le service des viandes, chacun *devant être* muni de cet instrument utile, dont <...> passer. — *Les couteaux ne paraîssaient* <long trait ; le reste de la page est blanc> *sur la table qu'au dessert*. Chacun *avait* [R *son couteau* A *le sien*] *dans sa* poche, *ou* suspendu *à* [R *son col*] *son col* dans une gaine [A *pour les gens riches*] de maroquin, soie, *où* même d'écorce de bouleau *curieusement* travaillée et ornée

par les aborigènes. *Ces couteaux, tant ceux qui se ferment se portaient dans la poche de veste, que ceux, espèce de poignard, qui se portaient suspendus dans une gaine, étaient, ordinairement, à manche d'ivoire monté en argent et même en nacre de perle pour les dames. Une bouteille de vin de* <un blanc> *ou d'Espagne* <appel de note, mais sans note> *était placée à la droite de chaque couvert.* [A *Il y avait à coté de chaque assiette une coupe ou gobelet d'argent de différentes formes & grandeurs: les uns de la plus grande simplicité, avec, ou sans anneaux, les autres à deux anses, quelques uns* [S *très riches*] *en forme de calices relevée en bosse.*] *Une soupière pleine d'un* [A *excellent*] *potage* [D *fumant* S *fumait*] *à la tête de la table où tronait la Maîtresse de la maison; à l'extrémité opposée où se tenait le maître était* un *immense* pâté de [D *Pârques* S *Pâques* R *dont les viandes suivantes composaient le menu* A *servi sur une planche recouverte d'une serviette ou petite nappe blanche; ce pâté*] était *de toute rigueur* [R *à la sortie du carême pour* A *chez*] *les riches Canadiens* à la sortie du carême. *En voici le menu: un gros* dinde, deux poulets, deux perdrix, deux pigeons, *les rables* et cuisses <...> de *grosses* bardes de lard. Le godiveau, de viandes hachées, sur *le quel* reposaient, sur un lit *bien* mollet, ces richesses gastronomiques, était le produit [R *de trois* A *de deux*] *gros* jambons de cet animal que *l'Orient* méprise *et dont nous fesons nos délices.* — [R *Deux poulets rôtis à doubles bardes pour relever la soupe et un cuissôt de lièvre.* A *Ce godiveau recouvrait* [R *également*] *aussi toutes les viandes qui fesaient l'orgueil de ce pâté.*] De gros oignons *dans les interstices et les assaisonnements* [A *nécessaires*] *complêtaient ce chef-d'œuvre gastronomique; — mais* un point *des plus* important était la cuisson, car si *le pâté* crevait il perdait cinquante <...> événement *si* déplorable la croûte *de* dessous, qui, *remontant ensuite* de trois pouces [A *autour des*] *les* <non raturé> flancs *du géant, avait* un pouce d'épaisseur. *cette croute épaisse et* imprégnée <...> une *des parties la plus* délicieuse II Le <...> personnes. [R —] Une *cuillere* et une fourchette d'argent *envelopées* dans <...> assiette et une bouteille de vin léger [D *à droite* S *à la droite*]. [R —] Point <...> viandes chacun <...> les *orientaux* savent seuls se passer [R *Chacun avait le sien dans ses poches s'il était à ressort* A *Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche. Si c'était au contraire un couteau poignard il était* [AR <sans point d'insertion> *si non, ces poignards étaient*] suspendu au cou dans une gaine <IV,V *gaîne* <corrigé d'après l'usage> de> [AR *soit*] de maroquin, de soie; ou même d'écorce de bouleau artistement <...> étaient [R *pour les dames* A *généralement*] *en* <non raturé> [D *ivoire* S *d'ivoire*] avec [A *des rivets*] d'argent; et <...> ou [A *un*] gobelet <appel de note> d'argent <...> simplicité; avec, ou sans anneaux; [R —] les [D *uns* S *autres*] avec des anses [R —] *quelques uns* en forme de *calices* avec, ou sans pattes, ou relevés en bosse, [R —] beaucoup <...> servante en apportant [R <mot illisible>] sur un cabaret le coup d'appétit d'usage; savoir: l'eau-de-vie <...> était *servis.* [R —] Huit personnes prirent place à table: M^r. de Beaumont et son épouse, M^amle <V Mme. <point supprimé d'après l'usage> *Des Carrières*> leur <...> Henri et [R * <appel

de note et note> *Quelques femmes ont l'occasion de recevoir un grand personnage en le plaçant à la tête de la table: le seigneur occupe la place d'honneur et à la droite de la maîtresse de la maison et on met son hôte à la droite du maître qu'il ou qui passait alors le* <mot illisible> *tour* <?> *de sa table.*] <...> d'honneur [AR <appel de note> A *au vénérable curé* AR *au vénérable pasteur curé*] en le plaçant à sa droite et la seconde [A *place*] au vieux marin à sa gauche. [R —] <signe d'alinéa d'une autre main> Le <...> potage: & la <IV potage, (la> soupe était [A *alors*] de rigueur <...> souper; d'un <...> servi à cause de son immense volume sur <...> petite *nape* blanche suivant <...> composé <II,IV *d'un gros* V *d'un* <corrigé d'après l'usage> dinde> <...> sur *le quel* reposaient sur <...> gastronomiques, [A *et qui en couvrait aussi la partie supérieure*] était <...> méprise, mais [R *dont le chrétien*] que <...> oignons <V *ognons* <corrigé d'après l'usage> [R *que l'on*]> introduits *cà-et-là*, et *les* [R *épices*] fines épices *complettaient* <V épices, complétaient <virgule supprimée d'après l'usage> le> <...> point très important [A *en*] était la cuisson, d'ailleurs assez difficile; [R *de ce géant*] car, si <IV difficile, car si> le géant crevait, il perdait [A *alors*] cinquante <...> déplorable la *croute de* dessous qui [R *remontait*] recouvrait <...> Cette *croute*, même, imprégnée du jus de toutes ces viandes était

91 I unique [A *que Brillat-Savarin aurait sans doute apprécié*]. *La croute de dessus était bien moins épaisse.* <appel de note> *Deux poulets rôtis à* doubles bardes [A *des pieds de cochons à la Sainte-Menou*] *et* un civet bien différent [R *du matou*] dont un hôtelier *Espagnol* régala *notre ami* Gil Blas, *complétaient le souper.* / / *Une servante, en apportant sur un petit cabaret le coup d'appetit d'usage, savoir, eau-de-vie pour les Messieurs et liqueurs douces pour les Dames, vint prévenir qu'on était servis. — Huit personnes se placèrent à table, savoir: M^r. Hébert et son épouse, M^ad. Descarrières leur sœur, le curé, le capitaine Marcheter, son fils Henri et enfin D'Aberville et son ami.* On mangea, *d'abord*, en II unique. / / Des poulets et perdrix <...> à la <V Sainte-*Ménéhould* <corrigé d'après l'usage>, un> hôtelier *Espagnol* régala <...> furent [R *les mets*] en outre les autres mets que l'hospitalité du <II,IV *Seigneur*> de Beaumont *pût* offrir à ses amis. / / On mangea *long-temps* en

97 I grand *appetit*, mais au <...> en *soupant* comme un loup affamé [A *et buvant en proportion*] n'avait cessé de regarder [R *Campbell* A *Arché*] avec un intérêt toujours croissant rompit le silence. — Il paraît, jeune homme, dit-il, d'un ton goguenard que vous ne craignez [R *pas* A *guère*] les rhumes de cerveau. Il <...> trop *friant* de respirer l'air du ciel: que comme le castor et la loutre vous <...> que *tous* les *vingt-quatre* heures; et, encore, pour <...> aussi comme <...> la *toué* il <...> tous ruisseaux ! / / *On ne pût s'empêcher de rire de cette sortie du brave Marcheter.* / / Ce II grand <II,IV appétit, mais au> dessert, le vieux marin qui <...> rompit [A *le premier*] le silence : / / — Il *parait*, jeune <...> cerveau; *il* me <...> ciel? que comme <IV ciel; que comme> le castor et la [D *castor* R *loutre*] loutre [A *vos confrères*] vous <...> les *demi-heure* [D ; S ?] et encore pour la

<II,IV forme; pour> voir <...> haut [D ? S .] Diable <...> saumon; quand on lui donne de la *toué* il en profite? M'est <...> ruisseaux [A<d'une autre main>!] // — Ce

111 I capitaine, [A *dit Arché*] que <...> mesure *de ligne précise*, je <...> l'estomac [R *sur la glace*] contre <...> le [R *pauvre Dumais*] corps <...> roulerait [A *maintenant*] dans le lit glacé du *St. Laurent.* // En voilà un farceur! [A *dit Marcheter*] à l'entendre [A *parler*] ce <...> besogne? Il fallait bien vous donner de la *toué* quand <...> passer *par dessus* la tête: position assez *génante. Que le D...! Excusez, Mr. Le* curé j'allais jurer; c'est une vieille habitude de marin. — // Bah! dit, en riant, le curé, un de plus, un de moins, il y a *si long temps*, vieux *pecheur*, [A *que vous en êtes coutumier*] *que* la taille est pleine, et *que* vous n'en tenez plus [A *aucun*] compte. // Quand <...> curé, vous [D *passerez* S<d'une autre main> *passez*] la II capitaine <...> calcul [R *admirable*] admirable <...> Dumais, [R *auli*] au lieu <...> du [D *St.* S<d'une autre main> *Saint*] Laurent. <...> la *toué*, quand <...> passer *pardessus* la tête: position assez *génante* au beau milieu des flots *déchainés*. Je veux que le di-- <trait de crayon>: excusez, *Mr. Le* curé [R <appel de note et note en bas de page>]; j'allais <...> de marin. // — Bah! dit, en riant, le curé, un de plus, un <V plus, ou <virgule supprimée d'après l'usage> de> moins <...> a *long-temps*, vieux pécheur, [R *il y a long-temps*] que

129 I fait; et *ça sera à recommencer. Mais laissons cela:* vous saurez bien me *trouver* en temps et lieu. Je voulais donc dire, *quand vous m'avez renfermé ce malheureux juron dans le fond du gosier*, que quand bien même, jeune homme, vous *eussiez* descendu au pied de la *chûte*, *comme qui dirait* par curiosité, pour *nous en* donner des nouvelles, *je voulais dire, dis-je, que* comme votre confrère le II fait <II,IV ;> et on filera un autre nœud. [A *D'ailleurs, je ne vous échapperai pas, vous saurez bien me gaffer en temps et lieu et me remorquer à bon port avec les autres pécheurs.*] // — Vous êtes trop sévère, *Mr. L'abbé*, dit Jules <II,IV ;> comment *voulez vous* que <...> peu <II,IV ?> ne serait-ce que contre son *Éthiopien* de <...> son <II,IV visage! — Comment diablotin enragé, *dit* le capitaine, avec> une colère comique, tu oses encore parler après <...> air [D *bonasse* S<d'une autre main> *bonace*], <V *bonace* <corrigé d'après l'usage>,> je vous ai joué un tour? j'en suis *bien* incapable capitaine <...> l'ai *calomnie*! n'importe allons au plus pressé [R — D *reste* S<d'une autre main> *Reste*] en panne, [A *mousse*], pour <...> bientôt. [R — A<d'une autre main> signe d'alinéa] Je <...> lorsque *Mr* le curé [R *m'a*] a coulé à *fonds* de <...> l'écoutille *pardessus*, que quand bien même, jeune homme vous <...> la *chûte* par <...> qu'alors, comme votre confrère le

151 I avait *tournée* à la plaisanterie: les saillies, les bons mots, *succedèrent* pendant *long-temps* aux émotions cruelles de la soirée — // Remplissez vos gobelets [R *rasade* A *feu*] *par tout*, s'écria le seigneur [R *Hébert* A *de Beaumont*], *j'ai à* porter une santé qui, [R *j'en suis certain* A *j'en suis sûr*], *vous fera plaisir.* // Vous

<...> le curé [D *à qui* S *au quel*] *pour lui faire honneur on avait donné* une coupe richement travaillée, [A *d'ailleurs*] mais [AR *d'ailleurs* A *dont la capacité*] *presque double des autres* — Je suis plus que *nonagenaire* et je n'ai plus ma tête *de Breton* de <...> mon *cher curé*, [A *reprit M^r de Beaumont*] vous <...> ici, c'est convenu: *et* puis <...>passera [R *pour*] pour votre grand âge *et* personne ne sera scandalisé. / / *C'est si consolant ce que vous me dites là*, [R *Mons*] *dit le curé en souriant, que je vais m'executer de mon mieux;* [R *et soit* A *et ce*] *disant, il remplit le gobelet.* Alors *M^r Hébert d'une voix émue et en même temps solennelle dit à Arché: votre* conduite est *au dessus* de tout éloge. On ne *sçait le quel* le plus admirer, *ou* de ce *dévouëment* sublime <...> sang-froid qui vous *a* fait <...> le *sçais*, embrasser <...> qualités *d'un soldat et* je <...> de *M^r* [R *Campbell* A *de Locheill*] le héros du jour. — La santé <...> avec *applaudissement* — / / [R *Campbell* A *Arché*], après avoir remercié, ajouta avec modestie: *je* suis, vraiment, confus II avait *tournée* à la plaisanterie: les saillies, les bons mots, *succedèrent* pendant <II,IV,V *long-temps* <corrigé d'après l'usage> aux> émotions *cruelle* de <...> gobelets; feu *par tout*, s'écria *M^r* de <...> sûr, [R *un*] sera <...> curé *au quel* on <IV curé auquel> on <...> travaillée, [R *dans*] mais *près*que <IV mais presque> [A *le*] double <...> que *nonanénaire* et <IV nonagénaire et> par conséquent je n'ai plus ma tête [R *de* D *Breton* S *Bretonne*] de <...> fit *M^r* de <...> faiblissent ça <...> mon <II,IV *Seigneur*>, dit le curé <...> lui: [D *si* S *Si*] vous vous m'ôtez les forces, *ajouta-il* — en <...> rende [D . S<d'une autre main>*?*] / / — Vous allez pourtant vous coucher, fit *M^r* de Beaumont [A *ce*] sont les ordres du *Maître* de <...> femme; *Mad.* Couture leur intime amie est auprès d'eux. Je renverrai, même, <appel de note> quand ils auront soupé, [A<d'une autre main> (] car j'ai <IV soupé, (car> j'ai <...> sont [R *entrés dans le manoir* A *ici* [A<d'une autre main>)] <IV sont ici,)>, quantité <...> du [R *malheur*] malade pendant toute la nuit <II,IV ;> et partant, *pomper* l'air pur [R *si nécessaire*] dont <...> nous *serions* sur <IV *piep*>, s'il *était* nécessaire [R *pendant le reste de la nuit*]. / / — Vous parlez si bien, *dit* le curé, que je vais m'exécuter en conséquence; *et* ce <II,IV disant il> versa <...> Alors, le <II,IV *Seigneur*> de Beaumont dit à Arché d'une voix émue et en même temps solennelle: [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Votre conduite est *au dessus* de tout éloge. On ne *sçait le quel* le plus <II,IV admirer de> ce *dévouëment* sublime <...> ce *sang froid* admirable, qui vous ont fait réussir! [D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] allez, je le *sçais*, embrasser <...> qualités [R *du*] requises dans votre nouvelle carrière [R —] Soldat *moi même*, je vous prédis de grands succès [R —] À la santé de *M^r* de Locheill, le héros du jour. [R — A<d'une autre main> signe d'alinéa] <V jour! La <alinéa rétabli d'après II,IV> santé> du <...> modestie [A —] je <IV,V modestie. <ponctuation rétablie d'après l'usage> / / — Je> suis

199 I action *bien* simple <...> qui *sçût* nager parmi les spectateurs, car tout autre en *eût* fait autant. On prétend, *dit*-il, en *riant*, que vos femmes du *Canada* jettent

leurs enfants *nouveaux nés* dans un lac ou dans une rivière leur <...> mères *montagnardes en font autant, car* il me semble que j'ai toujours *sçu* nager — // *Toujours* farceur II action [D *si* S *aussi*] simple <...> qui *sçût* <IV *sut*> nager parmi les spectateurs car <...> prétend *ajouta-t-il* —, en <...> enfants *nouveaux nés* dans un lac, ou [R *une*] dans <...> toujours *sçu* nager

207 I ce *Mr.* [R *Campbell* A *Arché*], dit *Marcheter!* [R *Pour moi* A *Quant à moi*] il y a cinquante ans que je navigue et je n'ai jamais pu apprendre à nager: <Nous reportons l'appel de note à la fin du paragraphe> ce <...> l'eau *plusieurs fois*, mais <...> part <appel de note>. À défaut d'un objet quelconque *j'imitais les chiens en battant l'eau alternativement de mes deux mains* et tôt ou tard quelqu'un me repêchait, *puis que me voilà* ici. — Ceci me *rappele une petite épisode* de ma vie de marin. Mon *vaisseau était amarré sur le Mississippi; c'était vers* neuf heures du soir *et il avait fait* une chaleur dont on ne *jouît* que [R *sur les* S *près des*] tropiques. Je m'étais couché [A *le soir*] sur le beaupré de mon *navire* pour respirer la brise du soir; *sauf* les <...> maringouins et le bruit infernal que *fesaient* les <...> du *père* des *fleuves*, pour me donner une aubade, un prince *d'orient eût* envié mon lit de repos — Je <...> de *ma nature*, mais <...> pour toute espèce de <...> terre *ou* vivent *sous* l'eau. — // Vous <...> des *gouts*, délicats, raffinés et *très arist<ocratiques>*, pour *les quels* je vous honore! // *Quant à toi*, méchant garnement, *dit Marcheter, en riant et en le menaçant* de son *poing énorme, tu ferais mieux de garder le silence, car j'ai encore sur le cœur le dernier tour que tu m'as joué.* // *À ce regard, capitaine, vous seriez le seul de mes amis qui ne fût pas mon créancier.* // *Mais* je continue, *dit le vieux capitaine, et sois certain que tu as en moi un créancier inéxorable. Je* me trouvais <...> mon *mat* d'où j'entendais claquer les *machoires* de ces monstres affamés, *je* narguais <...> disant: vous *voudriez bien, mes brebis*, faire <...> n'y a, *voyez vous*, qu'une petite difficulté c'est que quand bien même [R *il* A *il vous*] faudrait <...> sera, toujours, pas moi qui vous *fera* rompre votre jeûne. *Je* ne II ce *Mr.* Arché, dit le capitaine. Quant à <II,IV moi il> y <...> nager: [AR <appel de note>] ce <...> <II,IV tour, mais> <...> portée je jouais *de* pattes comme font les [A *chats et les*] chiens <...> repêchait, *puis que* je suis ici. [R — A<d'une autre main> signe d'alinéa] Ceci <...> ne *jouît* que <...> brise [R *du soir*] du <...> que *fesaient* les <...> du *père* des *fleuves*, pour <V Fleuves pour <virgule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage> me> donner <...> de l'*orient* aurait <...> repos. [R —] Je <...> des *gouts* délicats <...> pour *les quels* je <...> ton tour [R *tout*] bien *vîte*. En attendant <...> mon *mat* d'où <IV mât d'où> j'entendais claquer <V *craquer* <corrigé d'après I,II,IV et d'après le sens> les> *machoirs* de ces monstres affamés: [D *je* S<d'une autre main> *Je*] narguais <...> <IV disant: — vous> <...> faudrait *jeuner* toute <...> vous *fera* rompre

241 I ne *sçais* trop comment *ça* arriva, mais, toujours est-il que je *m'endormis* et que quand je m'éveillai j'étais <...> impossible [D *que* S *de*] vous <...> mon *sang froid* habituel <...> esprit, *car* je <...> beaupré; j'eus le bonheur de la saisir

et, malgré mon agilité de singe, [R *j'en* A *alors*] *je n'en fus quitte* qu'en laissant en *ôtage*, dans <...> caïman, une <...> partie *notable de mon mollet. // Quelle âge aviez vous alors*, [A *vieux pecheur*] *dit le curé! — Mais environ trente ans. — Eh bien! comme vous* [A *en*] *avez* [A *près de* D *cinquante* S *soixante* A *cinq*] [R *ans*] *bien sonnés, s'il vous arrivait de mourir aujourd'hui, c'est autant* [A *vieux pecheur*] *de vingt-cinq* [A *trente*] *ans de moins entre les griffes de Monsieur Lucifer. // — Vous êtes très charitable, mon cher curé, mais parole d'honneur* [R *j'allais* A *je filais*] *au paradis tout droit, car la contrition parfaite ne m'aurait pas* [R *manqué*] *fait défaut pendant le repas de mes amis aquatiques. //* <Le texte du ms. I enchaîne avec «Comme il» (l. 368), mais une version des passages supprimés se trouve sur 4 f. non paginés.> À *toi* maintenant, *diablotin déchainé, dit* le capitaine, *avec une colère comique*, il faut *tant* ou tard que tu me *payes* le Il ne *sçais* trop comment la chose arriva, mais, toujours <...> beaupré; j'eus <...> malgré [R *de*] mon <...> en <II,IV,V *ôtage*, <corrigé d'après l'usage> dans> <...> mollets. <appel de note> *// Quelle âge aviez vous alors, vieux pecheur, dit le curé?* [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — *Mais environ trente ans.* — [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — *Eh bien! comme vous en avez près de soixante, s'il vous arrivait de mourir aujourd'hui, c'est autant de trente ans de moins entre les griffes de M. Lucifer.* [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — *Vous êtes très charitable, M. L'abbé, fit Marcheterre, mais sur ma parole je filais plutôt tout droit au paradis: la contrition parfaite ne m'aurait pas certainement fait défaut pendant le repas de mes amis aquatiques. //* À ton tour <...> me *payes* le

254 I joué. *// Moi, dit Jules d'un air bonasse, je vous ai joué un tour? j'en suis incapable capitaine. // Voyez ce bon apôtre, dit Marcheterre, si on le prendrait pas pour un petit saint?* — J'arrivais *le matin* [A *l'été dernier* R *d'une Isle* A *de la Martinique*] *et* je rencontre *Monsieur* [A *le matin*] à la *basse-ville* de Québec, au moment *ou* il <...> à *la sortie* de <...> père. *Je* le charge d'annoncer mon arrivée à ma famille et <...> à *S^t.* Thomas avant trois à quatre jours. — Que fait ce *joli mignon!* [D *il* S *Il*] arrive chez moi à huit heures du soir en criant comme un [R *forcené* A *possedé*]: de la joie! [A *Mais criez donc de la joie!*] — Il Il joué. — J'arrivais l'année dernière de la Martinique; [R —]je <...> la *basse-ville* <IV *Basse-Ville*> de <...> une *raffale* d'embrassades dont *j'ai* peine <...> à <IV,V *babord* <corrigé d'après l'usage>, je> le charge d'annoncer [R *à*] mon arrivée à ma famille; et <...> à *S^t.* Thomas avant trois à quatre jours <...> soir en criant <...> criez donc de la joie! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Mon mari est arrivé, *crie Mad.* Marcheterre! *mon* père est arrivé, *crient* mes deux filles ! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Sans <...> <II,IV,V cela!> <ponctuation rétablie d'après l'usage> [R —A<d'une autre main> signe d'alinéa] Il

267 I embrasse ma femme, il <...> filles qui [D *le* S *lui*] *recoivent à grands renforts de* [R *soufflets* <doublon> *et lui donnent ce qu'il mérite*] [A *lachent leur double bordée de soufflets et filent ensuite toutes voiles au vent*]. *Qu'en* dites-vous *M^r* le curé! [A *Ah! M^r Jules s'ecria le curé, je crois que vous présentez une jolie conduite vraiment*

pour un élève des réverends pères Jésuites.] <trait de plume> Vous voyez bien, *Mr L'abbé,* dit Jules, que [S *ce*] n'était histoire de rire. Je connaissais trop la vertu féroce *des demoiselles Marcheter* pour agir sérieusement. Je savais [R *trop* S *très*] *bien quelles poursuivraient le vent après m'avoir lachée* [S *une*] *double bordée de soufflets.*] *Ce sont des ingrates, dit Jules; qui n'ont aucune affection pour un si tendre père! je voulais simplement me réjouir avec toute la famille de votre heureux retour.* / / [A <en marge, sans point d'insertion> *Je commence à croire, fit* [R *l'abbé* S *le vieux pasteur*] *que tu dis après tout la vérité: que c'était plutôt pour le plaisir de tourmenter les jeunes Demoiselles que c'était plutôt espiègleries que mauvaise intention que mauvaise intention* <doublon> *de ta part. Je connais mon Jules d'Haberville* [R *par cœur sur*] *le bout de mon doigt.*] / / De II embrasse <...> pas [A *grand*] mal à *celà.* Il veut embrasser mes filles qui <...> vent. [R —] Que dites-vous, *Mr* le curé, de ce [A *beau*] début, en attendant le reste? / / Ah! *Mr* Jules <...> une [A *conduite*], certainement, bien édifiante pour <...> Jésuites. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Vous voyez bien, *Mr.* l'abbé <...> Je *connaîssais* trop <...> comme le <IV *Cap*> des <...> pour *âgir* sérieusement. Je savais qu'après avoir *laché* leur <...> dis la <II,IV vérité: que> c'était <...> de ta <V part, que <virgule supprimée d'après I,II,IV et d'après l'usage> mauvaise> intention <...> De

285 I le *Capitaine*; il ne manquait que [R *cela* A *vous prissiez sa part, mais continuons et voyons si vous ferez autre chose. Ce sont mes filles qui ont tort.* [A <à la mauvaise ligne> *Quand Monsieur eut fini son sabbat il dit à mon épouse*] *Mais laissons cela et parlons d'autre chose. Le Capitaine* m'a chargé de vous dire, *fit Mr. Jules à ma femme,* qu'il serait ici demain *au* soir vers *sur* les dix heures; et comme il a fait de bonnes affaires, ce qui était [A *après tout*] vrai, il entend que [R *tout le monde* A *tous*] se <...> arrivée qui sera [A *demain au soir*] vers <...> à table. — Ainsi préparez tout pour *la* fête à *la quelle* il m'a invité avec mon frère de Locheill. / / Mais, mon II le capitaine; prenez, maintenant, sa <...> Nous allons voir [A *pourtant*] si vous <...> reste? [R —] Quand monsieur *eût* fini son sabbat il dit <...> demain vers <...> bonnes <IV affaires, (ce> qui était après tout vrai, il <...> arrivée qui <...> à *la quelle* il m'a <...> peu, [A *ajouta l'hypocrite,*] j'ai bien hâte de revoir mes [R *parents*] chers parents, mais pour vous, *mes dames,* il n'y a rien que je ne fasse. / / Mais

298 I pense pas, [R *dit ma femme*], de me donner si peu de temps [A *dit ma femme*]. Nous n'avons *pas* de marché *à la campagne!* [D , S *!*] ma cuisinière est [A *bien*] vieille! *c'est desesperant mais* nous [R *vais* A *allons*] faire [R *mon*] *possible* <non raturé> [A *l'impossible*], *puisque ça lui fait plaisir.* / / Je puis vous *être* toujours *un peu utile, fit cet* hypocrite <...> femme, *si vous voulez me charger* de II pense pas [R *dit*] de <...> dit *Mad.* Marcheterre: nous n'avons point de marché ici <II,IV *!*> ma <...> C'est *désesperant! à* <V désespérant! *à* <majuscule rétablie d'après IV et d'après l'usage> la> fin <...> dit <IV l'hypocrite en> feignant <...> femme

305 I invitations. // Vous me rendrez service, dit ma femme : vous *connaîssez* notre société : je vous donne carte blanche. — *Et la dessus Monsieur s'esquive.* // Ma femme fait aussitôt courir la *Paroisse* pour <...> besoin — *passe une* partie de la nuit, *avec mes filles* à aider la vieille cuisinière à faire *des* pâtisseries *et d'autres desserts* — *En un mot le lendemain* [R *au soir* A *vers*] à six heures [A *du soir*], grâce à *M^r. Jules* ma maison était <non raturé> [A *se trouve*] pleine *comme un œuf* de [A *gais*] convives. [R *Il* A *M^r*] *avait fait* les choses en grand, [R *fait*] *expédié un courrier* pendant la nuit, *à St Jean Port Joli, au Cap* [A *St Ignace*], *à l'Islet, jusqu'à St Valier.* Que dites-vous, messieurs *d'une pareille conduite?* et qu'*avez vous* à répondre *farfadet du diable.* // Je II invitations. — [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Vous <...> vous *connaîssez* notre société : je <...> besoin — *elle* et mes filles <...> faire les <II,IV,V pâtisseries, *crêmes* <corrigé d'après l'usage> fouettées,> blanc-*à*-manger, gaufres et un tas de *brimborions* [A *vetes (vétilles)*] [R <appel de note>] <IV *vetes* (vétilles)> qui ne valent pas les bonnes tiaudes <souligné> de morue *fraiches* que l'on mange sur le banc de Terre-Neuve [R —] *M^r.* Jules <...> grand, [D *il* S *Il*] expédia <...> courriers [A *l'un*] au nord-est et, [A *l'autre*] au <...> fête ; *ensorte* que le lendemain à <...> bienveillance ma maison était pleine *comme un œuf* de convives, qui *fesaient* des plongeons comme des *goëlans* <IV,V *goëlands* <corrigé d'après l'usage>, tandis> que <...> Québec ; et que *Mad.* [D *Marcheter* S *Marcheterre*], malgré une affreuse migraine, *fesait* de la meilleure grâce du monde les honneurs de la maison [R —] Que <...> tour ! et

325 I monde *prit* part [A *davance*] à <...> famille — à <...> ami [A *si cher,*] si <...> vous avez été <...> table [R *sans vous*] vers onze heures sans vous attendre, le lendemain étant jour d'abstinence, vous auriez [D *eu* S *eté* R *le cœur tout*] attendri jusqu'aux larmes, [A *Tout le monde se mit à rire* [R *aussi et le capitaine*] *le capitaine y compris.*] // *Maintenant, M^r.* le plongeur, *dit* [R *le capitaine* A *Marcheterre*] à Arché *il me semble que* [A *pour un jeune homme grave*] vous avez *aussi pas mal joué des jambes* [R *aux* A *en dansant*] *vos Casse-reel* <souligné>, *scotch-reels* <souligné, sans appel de note mais avec note infrapaginale>, *que vous avez introduits dans nos campagnes.* // Je II monde <II,IV,V *prit* <corrigé d'après l'usage> part> d'avance <...> famille ; à <...> magnifique [R —] Aussi <...> il *fallût* se <...> attendre *d'avantage*, le <IV davantage, (le> lendemain étant jour d'abstinence, vous auriez été <IV *attendris*> jusqu'aux larmes [R —] Quant à *Mad.* votre épouse c'est <...> commençait [A *même*] à être [R *même*] un <...> l'oreille et elle me cassa pour <...> rire ; et le capitaine [R *encore plus que les autres* A *partagea de grand cœur l'hilarité générale.*] // — Comment se fait-il, Marcheterre, dit *M^r.* de Beaumont <...> presse, *dit* le <...> que [A *nous*] avions <...> d'ailleurs *c'eut-été* peu <...> faire [R *croire*] savoir <...> de *M^r.* d'Haberville <...> drôle que <...> racontant. // *Maintenant, M^r.* le plongeur, fit [A *ensuite*] Marcheterre, en <...> voyage? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] // — Je

351 I dit *Arché*, que j'ignorais absolument le tout — ce n'est que le lendemain que Jules *m'a fait* part [A *sous secret*] de son [R *espièglerie* A *escapade*] dont je *l'ai beaucoup grondé. / / (Comment se fait-il)* <parenthèses ajoutées d'une autre main> que <l. 368>. Comme II dit <...> tout: [D *Ce* S *ce*] n'est <...> part [R *de son escapade*] sous <...> profité, [R *sans doute*], fit d'Haberville <II,IV,V ; <virgule rétablie d'après l'usage> en> *fesant* jouer tes grandes *jigues* <souligné> (jambes) *Écossaises* au péril éminent des [R <mots illisibles> *des jambes civilisées* A *des tibias* [R *de tes voisins*] *plus civilisés de tes voisins*] Tu <...> que non content de [R *nos cotillons*] danser les cotillons français admis chez tous les peuples *civilisés*, il fallut pour te plaire, danser tes *Scotch-reels* <souligné> <appel de note> sur <...> d'ailleurs: [D *il* S *Il*] s'agissait simplement en serrant les cordes d'imiter <...> manger [R *demain* A *la soupe*] chez moi demain avec ton ami; et <...> famille. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — C'est ce qui s'appelle parler *celà*, fit Jules! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Voyez [R *ce farceur*] donc ce farceur, *dit* Marcheterre! / / Comme

368 I séparer après <...> marin et de son fils; et *lui* avoir donné la part d'éloges *qu'il méritait à si bon droit. / /* Les jeunes gens *passèrent* quelques [R *jours*] à *St Thomas — Il* [D *pleuvait* S *plut*] *sans interruption pendant plusieurs jours*, le pont le plus proche [A *s'il n'avait pas meme été emporté par la débacle*] était à quelques lieues au [R *dessus* A *sud ouest*] du village *et il leur fallut attendre* que la rivière libre <...> pied *de* <doublon> *la chûte*. Ils <...> famille [R *Hébert* A *de Beaumont*], *leurs amis de St Thomas* et <...> le Seigneur [R *Hébert* A *de Beau* <pour «Beaumont»>] *qui* ne *voulût* jamais *consentir* qu'on le transportât chez lui avant une *guérison parfaite. — Dumais*, [R *en retour*], leur <...> les *anglais* et leurs alliés sauvages, [A *et les*] les <doublon> mœurs de II séparer après <...> de son <II,IV fils; et> leur avoir <...> torrents [R <appel de note>]: *force* <...> rivière libre de glaces leur *permit* de passer en bateau *aux pieds* des *chûtes*. Ils <...> chez le <II,IV *Seigneur*> de Beaumont [D , S . R *qui* A<d'une autre main> *Celui-ci*] ne voulut jamais permettre [R *qu'on*] *de le transporter* chez <...> guérison. [R —] Le <...> alliés <II,IV sauvages; et> les

383 I fréquentés. [A <sans point d'insertion> *Arché en retour lui fesait une peinture* [R *de mœurs*], *des usages* [R *des montagnards*] *de son pays; l'entretenait des combats* [D *des* S *de* A *ses*] *braves montagnards, des exploits fabuleux de son héros Wallace, tandis que Jules, l'amusait* [R *de ses espiegleries*] *par le récit de ses espiegleries*] *Ses adieux* à [R *Campbell* A *de Locheill*] *furent des plus touchants: il* est <l. 422> II fréquentés. / / [R *— J'étais natif* AR *J'ai été élevé* A *— Quoique natif de S^t Thomas, j'ai été élevé*], leur dit-il un jour, [D *de* S *dans*] la paroisse de Sorel. [D *; j'avais* S . *J'avais*] dix <II,IV ans et> mon frère neuf, lorsque nous *fumes* surpris dans le bois <...> Arrivés, [A *après une assez longue marche* R *près de* A *à*] leur canot caché [R *près du fleuve, ils nous* A *dans les broussailles près de la grève ils nous*] transportèrent sur une des *Isles* nombreuses qui bordent le *S^t Laurent* [R <appel

de note>]. Quelqu'un donna l'alarme [A *à ma famille*] et <...> frères armés jusqu'aux dents se <...> mais, [R *c'étaient*] je puis dire, sans me vanter que <...> oncles *aux quels* je <...> épaules *déplombent* <non souligné> de six bons pouces en arrière. [R — A<d'une autre main> signe d'alinéa] [A *Il pouvait être dix heures du soir;* D *Nous* S *nous*] étions assis mon frère et moi au <...> nous *entendimes* la voix de mon père qui nous criait: — «*couchez vous* <IV,V criait: «*couchez*-vous <majuscule rétablie d'après l'usage> à> plat <...> le *col* mon <...> je <,II,IV,V *tachais* <corrigé d'après l'usage> de> consoler <...> en [R *firent rouler* A *abatirent*] quatre [R *comme des anguilles*] qui se [R *couchèrent* A *se* <doublon> *roulèrent à terre* <mots illisibles>] comme anguilles, [R *sur la terre*]. Les [A *autres*] canouaches (nom de mépris) ne voulant pas, je suppose, [A *tirer*] au *hazard* <II,IV,V , <virgule supprimée d'après l'usage> sur> des ennemis invisibles *aux quels* ils serviraient de cible firent <...> des <II,IV arbres, mais> nos <...> le <II,IV temps, car tombant> sur <...> en *abatirent* trois d'un vire-main <non souligné> et <...> qu'ils *s'ongeassent* à <...> ramener <II,IV à *ma* mère qui> pensa <...> montagnards [D *écossais* S *Écossais*], leurs <...> usages [D *; les* S *: Les*] <IV usages les> exploits <...> espièglerie, ou [R *qu'il*] lui rapportait quelques traits d'*histoires* qui <...> dit à <II,IV,V Arché les <virgule rétablie d'après l'usage> larmes> aux yeux [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — [A<d'une autre main>: D *il* S *Il*] est

422 I probable, *monsieur,* que je ne vous reverrai jamais, mais <...> cœur et <...> enfants prierons Dieu <...> vie — Il m'est douloureux de penser; qu'en supposant [R *que vous reviendrez* A *votre retour*] *au Canada,* [A *qu'*] un pauvre *misérable* comme <...> sa *reconnaissance. / / Dumais pourra peut-être un jour prouver à Campbell qu'il n'a pas sauvé la vie à un ingrat ! / / Les jeunes gens* laissèrent II probable, *monsieur,* que <...> <II,IV cœur; et> que <...> enfants [A<d'une autre main> *nous*] prierons <...> gratitude. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Qui [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*], dit <...> vous? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Le montagnard *Écossais* possédait-il

434 I de *S^t. Thomas* le trente avril vers *une heure de relevée;* par <...> à *S^t Jean* Port-Joli, terme de leur voyage; trajet <...> pied en [R *maugréant*] pestant <...> disparaître [A *les derniers vestiges*] de neige. Ce fut bien pis, [R *quand* A *lorsqu'*] engagés <...> traversait la savane <appel de note, sans note> du cap S^t. Ignace, ils *enfonçaient,* souvent, jusqu'aux genoux. Jules le plus impatient, *repetait* sans cesse: *si* [R *j'eusse* A *j'avais*] commandé au temps nous <...> diables qui <...> marécages. S'apercevant, enfin <...> tête, *de doute,* il II de [D *S^t* S<d'une autre main> *Saint*] Thomas <...> à [R *faire* A *parcourir*] avant d'arriver à [D *S^t* S<d'une autre main> *Saint*] *Jean* Port-Joli, terme de leur voyage: *trajêt* qu'il <...> pied en <...> de [R *glace*] neige et <...> savane [R <appel de note>] du Cap *St. Ignace,* il *enfonçaient* souvent jusqu'aux genoux, et qu'*ils* leur *fallait souvent* dépêtrer le <II,IV cheval qui> *s'enfonçait* jusqu'au ventre. Jules le plus

impatient des trois répétait sans cesse [D ; S :] *si* j'eusse <...> diables qui <...> marécages! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] S'apercevant, enfin, que José branlait [R *la tête*] à

449 I raison — // Ah *dam*! *voyez vous*, *M^r.* Jules, *lui* dit <...> inducation, *(éducation)* mais <...> aviez le temps dans la main nous n'en serions [R *guère*] *tous* guère mieux: témoin ce <...> Larouche — // <long trait noir et appel de note, sans note> Tu nous conteras l'aventure de Larouche <...> me *depétrer*: privé <...> ou *pates*, de héron dont <...> Écossais qui marche devant nous en *fredonnant ce qu'il appelle* une pibroch <non souligné>, *chant* digne des chemins où nous nous perdons — // Combien donnerais-tu, *nain envieux*, pour échanger tes jambes *Françaises* de pygmée contre celles du superbe *Montagnard*? // Garde tes jambes, *dit* Jules <...> tu *auras à faire* devant II raison. // Ah! *dam!* voyez-vous <...> sans <II,IV inducation, mais> je <...> témoin ce <...> dépêtrer <II,IV ;> privé <...> superbe [D *écossais* S *Écossais*] qui <...> une *pibroch* <souligné>, musique <...> superbe *Montagnard*? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Garde tes jambes, fit [D *Arché* S *Jules*], pour la première *retraîte* un

465 I franchie *après avoir débourbé plusieurs fois le cheval qui enfonçait jusqu'au ventre*, les jeunes gens demandèrent *la légende* — // *Petite Légende De José.* // <trait de plume> Si donc II franchie [R ,] *après avoir souvent débourbé le cheval*, les <...> fit *José*, qu'un <...> a *long-temps* de ça, dans la paroisse de [D *S^t* S<d'une autre main> *Saint*] Roch <...> le *mitan* <souligné> *(milieu)* <IV,V *mitant* <corrigé d'après l'usage>. Il> me <II,IV,V rassemblait le <virgule rétablie d'après l'usage> cher> homme, il n'était *guerre fûté:* ce <...> monde. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Si donc

473 I Davi *Larouche dit à sa femme un bon matin: il est grandement temps que je porte* ma dîme au curé: nous *voilà en* mars *et tout* mon grain est battu. Tu fais <l. 514> II Davi se lève un [R *jour* A *matin*] plus <...> aux *batiments* (étable, <II,IV écurie) revient> à <...> dimanche et s'habille de son mieux. // — <II,IV *Ou*> vas-tu, mon homme, *(mari)* <IV,V homme, <ponctuation rétablie d'après l'usage> que> lui dit sa <II,IV,V femme? <ponctuation rétablie d'après l'usage> comme> tu t'es mis faraud! vas-tu voir les filles. // [R —] Vous <...> qu'elle en disait <...> les <II,IV femmes et> point carnassier pour la créature *(femme)*; mais la (Thècle) [R *Castonguay*] tenait <...> Castonguay le [R *cor*] plus <...> toute <IV,V la *côte du sud* <corrigé d'après II>. Elle> <...> son <II,IV,V mari: vous <guillemets et majuscule rétablis d'après l'usage> voyez> [R *bien* A *ben*] ce grand *hébété là*, [A<d'une autre main> (vous] <IV hébété-là, (vous> l'excuserez [R<d'une autre main>)] [A *dit José,*] ce <...> mari, [A<d'une autre main>)] eh! <IV,V· eh, <virgule supprimée d'après l'usage> bien> [D ; S *I*] il<...> et pourtant les <...> guère: [D *il* S<d'une autre main> *Il*] est <IV guère: il> est <...> que <II,IV lui; il> avait <...> corps.

[A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Elle <IV,V corps. <guillemets rétablis d'après l'usage> // Elle> mentait un peu, la farceuse, *dit* José <...> le <II,IV *genoux*> pour le fermer et <...> francs [R <appel de note> A<d'une autre main> signe d'alinéa] — J'en <V francs. // J'en <tiret rétabli d'après II,IV et d'après l'usage> *eu*> donc <...> nous tout honteux dans un coin, sans oser [R *m'approcher* A *m'accoster*] et je lui dis: *je* [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] <IV,V dis: Je <guillemets rétablis d'après l'usage> sais> bien <...> grand <II,IV bêta; parle> à <...> cabinet et mets les [D *bancs* S *bans*] à l'église. *Là dessus* <IV,V l'église. <guillemets rétablis d'après l'usage> Là-dessus>, comme il était rouge comme un coq [A *d'Inde,*] <IV,V *coq-d'inde* <corrigé d'après II>, sans> bouger <...> cabinet [D *; mon* S<d'une autre main>, *Mon*] père <...> l'enhardir [D *; eh* S<d'une autre main>. *Eh*], <IV,V eh, <virgule supprimée d'après l'usage> bien,> malgré <...> corps *avant de* lui délier la langue. // Si donc, [R *dit* A<d'une autre main> *continua*] José, que la Tèque dit à son mari: — *où* <IV,V mari: Où <guillemets rétablis d'après l'usage> vas-tu>, mon homme, que tu es si faraud! vas-tu voir les filles! *prends* garde <IV filles? *prends* garde> <...> des *averdingles* <souligné> (fredaines), je te repasserai en *saindou*. <IV,V saindoux. <guillemets rétablis d'après l'usage> // — Tu> [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] ben que non, fit Larouche, en <...> fouet, par façon de risée [D , S :] nous <...> je *m'envais* porter

514 I femme, il faut rendre à Dieu ce qui vient de *Dieu* — Larouche <...> sur son *traineau*, *monte* sur *sa* charge, *allume sa pipe* et s'en va tout joyeux. Comme il passait un petit bois il <...> qui *en* sortait par un *chemin* de traverse: *cet* étranger <...> blonde, *séparée sur le front* lui flottait sur les épaules — *Ses* beaux <...> angélique et toute sa figure sans être positivement triste était <...> compassion — Il <...> disait *qu'il n'avait* jamais <...> étranger: que la plus belle créature *(femme)* était laide en comparaison — // Que II femme, qui était une bonne *créquienne (chrétienne)* il <IV chrétienne, il> faut <...> lui [R — A<d'une autre main> signe d'alinéa] Larouche <...> son *traineau*, jette <...> sur la <II,IV charge et> <...> traverse [D *: cet* S . *Cet*] étranger <...> angélique et <...> étranger: que la plus belle créature *(femme)* était

528 I voyageur! // Je vous <...> souhait, *dit Larouche*, mais <...> Dieu merci avec tout le monde. *J'ai* une *bonne* femme <...> d'ange. *Tous* mes voisins m'aiment; je <...> ce *côté là*. // *Vous paraîssez* bien *chargé*, dit le voyageur, où *allez vous avec cette charge*? — C'est ma dîme que je porte *au* curé, *fit Larouche*. — [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Il paraît que vous avez eu une bonne récolte, [R *je vous*] *vous ne payez à votre curé* qu'un minot par vingt-six que vous récoltez. — Assez <...> guise, *c'eut* été bien autre chose! — Vous croyez? — Si j'y crois [D , S *!*] il n'y a pas de doute. Eh bien! dit l'étranger, vous aurez maintenant *tel* temps <...> fasse! Après II voyageur. // Je vous <...> souhait, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] Davi; une <...> monde, j'ai

<IV monde; j'ai> une <...> voisins <IV m'aiment; je> n'ai <...> ma <II,IV dîme que> je porte *au* curé. — Il paraît, alors, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] l'étranger <...> récoltez. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] —Assez bonne, j'en conviens, [R *dit Davi*]; mais <...> ça *aurait-été* bien autre chose? [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Vous <II,IV,V croyez, dit le voyageur? <ponctuation rétablie d'après l'usage> [A<d'une autre main> signe d'alinéa]> — Si <...> Davi. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Eh <II,IV bien; dit> l'étranger <...> fasse! [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Après

547 I petit *côteau* // L'année suivante <l. 575> II petit <II,IV,V *côteau* <corrigé d'après l'usage> // C'est> drôle <...> Coulombe [R *la quelle s'était moquée*] qui s'était moquée [A *le propre jour de ses noces*] d'un *quéteux* qui <...> et [R *qui* A *elle*] en <...> créature! [A *car il lui avait dit en colère: prenez bien garde, jeune femme, de n'avoir que des enfants loucheux (louches).* Elle <IV,V colère: Prenez <guillemets rétablis d'après l'usage> bien> <...> <IV,V (louches). <guillemets rétablis d'après l'usage> Elle> tremblait <...> monde et elle en avait sujet; car *voyez vous* <IV,V car <virgule rétablie d'après l'usage> voyez-vous> le <...> près, *parait* avoir <...> Il *parait*, dit Jules que *Mad.* Lestin <...> mariage. [R *Encore n'est-ce pas certain que la taie.*] Au pis-aller, si la taie *à* disparu comme il arrive souvent aux enfants [R<d'une autre main> *naissant* A<d'une autre main> *en grandissant*], elle <...> pressée qui <...> qu'elle *fesait.* // José <...> continua. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Mais [R *dit*] pensait toujours Larouche en *lui même*, s'il <...> ressorts *(sorts)*, je <...> nous faire des

575 I temps, *Larouche* [A *tout honteux*] se *leva* à la sourdine *de grand matin* pour porter sa dîme. Il <...> voiture; il portait *le tout* à la main. Il *rencontra, encore, l'étranger à la même place* qui lui dit: *que* la <...> frère. — Jamais souhait ne *vînt* plus à propos *dit* Larouche, car je crois que le *mauvais esprit* est entré dans *mon ménage:* ma femme me dévore *du* matin jusqu'au soir; mes enfants me boudent et <...> moi. — *Tant pis; dit l'étranger*, mais que *portez vous* dans *votre mouchoir*? — C'est ma dîme, *dit* Larouche, tout [R *honteux* A *penaud*]. — Il me semble pourtant que <...> souhaité? — *C'est vrai;* dit Larouche [D , S :] quand *j'ai demandé* de la pluie j'en *ai eu*; et <...> soleil *brulait les grains*, la pluie le *fesait* pourrir. Tous <...> sur *leurs récoltes; ma* femme, même, *a commencé, d'abord, par* me montrer de la méfiance, *elle s'est ensuite répandue* en <...> moi. — *Mes* enfants *ont pris* la <...> mère: *en* un mot, *le diable est dans maison*, C'est ce qui *vous* prouve, mon *cher* frère <...> providence *de* Dieu qui *sçait* mieux que l'homme ce qui lui convient: *laissez dorénavant faire la Providence; et il est possible que vous ne porterez plus* votre dîme dans un mouchoir — Après II temps, [R *que l'année précédente,*] Davi <...> sourdine *long-temps* avant <...> dîme [D *son* S *au*] curé. Il n'avait <IV,V besoin, <virgule supprimée d'après II et d'après l'usage> ni> de cheval <...> son *mouchonette (mouchoir)*. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] Au <...>

dit: — *que* la <...> frère. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Jamais <...> que [A *le*] *guyable (diable)* est entré dans ma maison où <...> moi. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — J'en <...> que *portez vous* dans <...> dîme, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Larouche d'un air chagrin. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Il <...> souhaité? — J'en <...> soleil *brulait* le grain, la pluie le *fesait* [R *et le vent le fesait*] pourrir <...> nuit [R <alinéa>]. Tous <...> récoltes. [R<d'une autre main>; A<d'une autre main>. D *ma* S<d'une autre main> *Ma*] femme, même, commença à me montrer de la méfiance et <...> qui [D *prirent* S *prennent*] la part de leur mère! [D *en* S<d'une autre main> *En*] un mot, [R *le guyable (diable) est dans ma maison* A *c'est à en perdre l'esprit!*]. — C'est ce qui *vous* prouve <...> Dieu qui [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] mieux que l'homme ce qui lui convient, [A *ayez confiance en elle*] et <...> mouchoir. // [R —] Après

607 I du *petit côteau*. Larouche se le tint pour dit; et <...> lui *fesait*, sans se mêler de vouloir *règler* les saisons. // J'aime beaucoup cette légende dans sa *naive* simplicité, *dit Campbell*, elle <...> habitants *du Canada*. <fin du chapitre> <...> II du même <II,IV,V *côteau* <corrigé d'après l'usage> // Larouche> se le tint pour dit; et <...> lui *fesait*, sans se mêler de vouloir *règler* les saisons. // J'aime beaucoup [A *dit Arché*] cette légende; [R *dit de Locheill*] dans sa *naive* simplicité: elle donne une leçon *bien sublime* <encerclé> *de morale* <encerclé pour l'inversion>

618 II avouer, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché <...> lui *a raconté lui même* son rêve [A *merveilleux*] sur les côtes de S^t^ Michel. [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Je <...> un *feseur* de contes inépuisable. Les voisins s'assemblent [R *l'hiver*] dans <...> José *commence* souvent <...> dit: je <IV,V dit: <guillemets rétablis d'après l'usage> Je> commence <...> autre jour — // José <IV,V jour. <ponctuation rétablie d'après l'usage> // José> est aussi un *poëte* beaucoup <...> gras, [D *ou* S<d'une autre main> *soit*] pour <...> époques tu <...> José [A<d'une autre main> signe d'alinéa] — Mais il ne *sçait* pas écrire, dit Arché? // Et <IV,V Arché? <point rétabli d'après l'usage> // Et> [A<d'une autre main>, R<d'une autre main> *ceux,*] répliqua Jules, [A<d'une autre main> *ceux*] qui <...> députe un beau chanteux, comme ils disent, *vers le poëte: le quel* <IV disent: lequel> chanteux <...> une *demie*-heure au plus il <...> au, contraire <...> être [D *invitée* S *invité*]: ils furent quoique survenants reçus avec politesse, mais le jeune homme eut la *mal* [A<d'une autre main> signe de séparation] *adresse* <...> le père de la jeune fille [A *un peu brutal de son métier et* R *aussi*] indigné <...> ne [D *fait* S<d'une autre main> *fit*] ni un ni deux, [A<d'une autre main> Il] <IV deux; il> *prend* mon <...> le *jette* à la porte; fait des <...> ne *veut* pas <...> nouvelle l'humeur <...> il *fit* la <...> naïveté. // [R *Dimanche après les vêpres y aura bal*] Dimanche après les *vêpres* y <IV les vêp's y> aura <...> n'ira *personne* que ceux qui *savent* danser <IV danser. // Mon> ton <...> rité. // [R *José Blai comme les*

autres itou [AR *(aussi)] voulut y*] Mais il [R *n'y aura* AR *n'y* A *n'ira] personne* que ceux qui *savent* danser <IV danser: / / José> Blai comme les autres itou (aussi) voulut y aller; / / Mon> ton ton *&* / / José <...> y <IV aller, / / Mais> lui dit sa *maitresse*: *t'ira* quand le train <IV sera *fé;* / / Mon> ton ton *&* / / Mais lui dit sa [D *maitresse* S<d'une autre main> *maitress'*]: *t'ira* quand le train <IV sera *fé;* / / Il> courut à [D *l'étable'* S *l'étab'*] les animaux *soigné* <IV *soigné.*> / / Mon ton ton *&* / / Il courut à *l'étab'* les animaux *soigné* <IV *soigné,* / / Prend> [D *Barett'* S<d'une autre main> *Barré*] par la corne et [D *rougett'* S<d'une autre main> *Rougette'*] par le <IV pied; / / Mon> ton ton *&* / / Prend [R *Barette* AR *Barett'* A<d'une autre main> *Barré*] par la corne et [D *rougett'* S<d'une autre main> *Rougette'*] par le pied; / / Il saute à l'écurie pour les <II,IV *chevaux graté:* / / Mon> <V *grater* <corrigé d'après l'usage>. / / Mon> ton ton *&* / / Il <...> chevaux *graté,* / / Se <V *grater* <corrigé d'après l'usage>; / / Se> sauve à la maison quand ils *furent* étrillés*:* <IV *fure't* étrillés*:* / / Mon> ton ton *&* / / Se sauve à la maison quand ils *furent* étrillés*:* <IV *fure't* étrillés*:* / / Il> met <...> son *capôt* barré: <IV barré, / / Mon> ton ton *&* / / Il <...> son *capôt* <II.IV barré, / / Il> met <...> souliers *francé* [A *(françois):* / / Mon <IV *francé* <appel de note et note>*:* / / Mon> ton ton *&* / / Il <...> souliers <II,IV *francé,*> / / Et va chercher Lisett' [R *pour l'amener danser* A *quand il fut ben greyé (habillé.)*] <IV greyé, (habillé.)> / / Mon ton ton *&* / / [R *Et va chercher Lisett' pour l'amener dansé*] / / Et <...> greyé*:* <IV greyé; > / / On le met à la [D *porte* S *port'*] pour y apprendre <II,IV à *dansé:* / / Mon> ton ton *&* / / On <...> apprendre <II,IV à *dansé,* / / Mais> on garda *Lisette* sa jolie <II,IV fiancée*:* / / Mon> ton ton *&* / / — Mais

691 II charmante [D ; S ! R<d'une autre main> *dit* A<d'une autre main> *s'écria*] Arché, en <...> grand <II,IV,V *poëte* <corrigé d'après l'usage et d'après les autres occurrences> de> plus

695 II Corriveau [A<d'une autre main> (> chose <...> comme *très* dangereuse <...> tard [A *de cet affront),*] se sera endormi <...> de l'*Isle* d'Orléans où les habitants qui *passent la* nuit *voyent* toujours <...> pendant *le quel* il <...> de l'*Isle* et <...> imagination très vive aura <...> surnaturelle et les *cyriclope* du *Vigil* de <...> parler. / / [R —] Pauvre

707 II maltraité. *Je* ne l'ai *sçu* que <...> perdu [R *connaissance* A *la raison quand je te vis disparaître sous les flots.*] *Je* lui ai demandé bien des pardons et il m'a <II,IV répondu: *comment*!> <V répondu: <guillemets rétablis d'après l'usage> Comment!> vous pensez encore à ces cinq *sols* là! et <...> me *réjoui,* moi, [A *au contraire,*] maintenant<...> me *rajeuni* même <...> lutin; et <...> bras pour <...> <IV parents; *vous* pleuriez ensuite quand> pleuriez *et* ensuite quand votre colère était [R *était, de douleur* A *passée*],<II,IV *et*> [A *vous*] m'apportiez tous vos *jou-jous (jouets)* <IV *jou-joux (jouets)*> pour *nous* <II,IV,V consoler. <guillemets rétablis d'après l'usage> / / Excellent José! *disait Jules:* quelle fidélité!

[R *pour son maître!*] quel attachement, à toute épreuve, à ma famille. Des hommes, au cœur sec comme l'amadou, méprisent, trop souvent, ceux <...> de *ses* qualités <...> Créateur *a* fait à <II,IV,V l'homme, <virgule supprimée d'après l'usage> est> celui d'un [R *cœur*] bon

728 II d'Haberville [R *fut*] fit place aux [R *expressions*] sentiments <...> mesure *qu'ils* approchaient du manoir seigneurial de [D *St* S<d'une autre main> *Saint*] *Jean* Port-Joli. // Chapitre VII

CHAPITRE SEPTIÈME

1 I Chapitre *Septième* // Je <...> Heine. <en minuscules> // <sans titre> Le manoir [R *seigneurial*] d'*Aberville* [A *était*] situé au pied d'un [R *promontoire* A *cap*] qui couvrait [A *une lisière de*] neuf arpents du domaine seigneurial [R *du côté*] sud du chemin du Roi — Ce cap, ou <...> sa hauteur était d'un *effet* [A *offrait un aspect* R *du plus* A *très*] pittoresque: sa [D *sime* S *cime*], couverte de bois résineux conservant *leur* verdure même *pendant* l'hiver, consolait le regard du [R *triste aspect* A *spectacle attristant*] qu'offre, *à* cette saison, la [R *nature* A *campagne*] revêtue de son *manteau* hyperboréen. Ces pruches *et* épinettes, ces pins *et* sapins <...> attristé [A *pendant six mois*] à <...> favorisés *de* la nature <...> promontoire. *Ces* arbres [R *résineux qui* A *à la tête d'émeraude*] bravant *sur leur* cime [R *élevée*] altière *la rigueur* des saisons *les plus rudes, ne seraient-ils pas une image des* grands [R *et* A *des*] puissants, *des heureux* de la terre [R *tandis*] ne *perdant* rien de leurs jouissances tandis II Chapitre *VII* // <long trait> // Je <...> Heine. <en minuscules> // <sans titre> Le manoir [D *d'Aberville* S<d'une autre main> d'*Haberville*] était situé <...> chemin du <II,IV,V roi <majuscule rétablie d'après I>. Ce> cap <...> aspect très pittoresque: sa <II,IV,V cime couverte <virgule rétablie d'après I> de> bois <...> même *pendant* l'hiver consolait <...> sapins, toujours verts, reposaient <...> tête d'*émeraudes* bravant, [R *sur leur* A<d'une autre main> *du haut de cette*] cime altière, les rigueurs [R *des saisons*] des plus rudes [A<d'une autre main> *saisons*], aux <...> jouissances tandis que le [R *peuple* A *pauvre*] grelotte

23 I que *la main* d'un *artiste habile* [A d'*un Claude Lorrain*] se serait plu à orner [R *le versant* AR *et le bon* A *le* R *flanc* A *versant et le pied*] de ce [R *promontoire* A *cap*], tant était grande la variété des arbres [R *qui le couvraient et*] qui <...> des *forets* adjacentes pour concourir à la beauté [D *de ce* S *du*] paysage — En <I,II effet: ormes,> érables, *plaines*, bouleaux, hêtres, épinettes rouges, *frênes*, merisiers, cèdres, mascouabinas et autres, <II A<d'une autre main> *plantes*> aborigènes qui font le luxe de nos forêts, formaient une <II A<d'une autre main> *riche*> tenture qui [R *couvrait* A *cachait*] <II R *qui cachait* A<d'une autre main> *sur*> les aspérités de ce [R *cap* A *promontoire*] *qui aurait présenté un si*

triste aspect privé de ces ornements. Un <II cap [R<d'une autre main> *qui aurait été un d'un aspect bien triste, s'il eût été privé de ces ornements*]. // Un

31 I couvrait dans toute son étendue l'espace *qui séparait* le pied du *promontoire* de la voie royale [R *et* A *bordée de chaque côté de Deux* R *rangées*] haies de [R *rosiers sauvages* A *coudriers*] *mêlés de* [R *coudriers du côté du cap bordaient les deux bords du chemin* A *rosiers sauvages*: — *Ces rosiers* [R *fleuris en mai et en juin* A *aux fleurs printanières*] *ajoutaient un charme de plus à ce paysage enchanteur.* // Le II couvrait <...> l'espace [R *qui*] entre le pied du cap, et

35 I qui [R *rejouissait tout à coup* A *attirait subitement*] les regards [R *de ceux* A *du voyageur*] *qui* [R *arrivaient* [AR *aboutissaient*] *abordant au manoir au* A *débouchant sur le* R *du coté*] domaine [R *par le sud-ouest* A *au sud-ouest* AR *versant sud-ouest* R *du coté*], était un *petit* ruisseau, qui descendant [AR *du haut du*] en cascade, à travers les arbres, [A *sur le flanc du promon<toire> le long du versant sud-ouest du* <doublon> *le* <non raturé> [R *flanc*] du promontoire, mêlait ses eaux limpides à celles [R *d'une* A *qui s'échappaient du*] fontaine à deux cents pieds [R *plus bas* AR *de distance par* R *de là* A *plus bas et qui*], après <...> fleuve [A *St Laurent*] — [R *Cette* A *La*] fontaine <appel de note, sans note> taillée II qui attirait, subitement, les <...> domaine d'Haberville, était un <...> arbres le <...> promontoire,<IV,V *mélait* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> ses> eaux <...> fleuve *St. Laurent*. [R —] // La fontaine <appel de note; note raturée en bas de page> taillée

42 I vif et alimentée par l'eau *critaline* qui filtre *goute* à *goute* à <...> montagne ne laisse rien *a* désirer <...> petite *batisse*, blanchie à la *chaud*, était érigée sur cette fontaine. *De* grands arbres *en* ombrageaient *le toît; tandis que, nymphe* modeste, elle <...> disposés *en dedans et en dehors* <appel de note, sans note> de cet humble kiosque, des *écorces* de bouleau *reployées* en forme de cônes *suspendues aux parois*, semblaient *une invitation* de la *naiade* généreuse aux voyageurs altérés *pendant* les II vif et alimentée par l'eau *cristaline* qui filtre [D *goute à goute* S<d'une autre main> *goutte à goutte*] à <...> rien *a* désirer <...> l'été. [R —] Une <...> la *chaud* était érigée sur cette fontaine. [A<d'une autre main> *qu'ombrageaient*] de grands arbres, [R *ombrageaient* A *au dessus* R *tandis que,* D *nymphe* S<d'une autre main> *Nymphe*] modeste <...> disposés [R *au dehors et au dedans*] à l'extérieur <II,IV,V et *au dedans* <corrigé d'après l'usage> de> cet humble kiosque, des *écorces* de bouleau *ployées* en forme de cônes et suspendus *au* paroi semblaient [R *une invitation* A<d'une autre main> *autant d'invitations*] de <...> voyageurs [R *altérés pendant* A<d'une autre main> *qu'altéraient*] les

54 I cime *de ce* cap conserve encore [R *en tous temps* A *aujourd'hui*] sa couronne *d'émeraudes*, <appel de note, sans note> versant sa verdure pendant *la belle saison*, mais à peine reste-t-il *aujourd'hui* cinq érables, [R *du magni*] derniers <...> qui *fesait* la gloire <...> les *trente cinq* qui semblaient si vivaces il <...>

comme *si* marqués <...> ont *ensuite disparues une* à *une* d'année en année, *comme frappées de la foudre pendant l'orage*. Ces arbres *succombant* par <...> temps, comme <...> domaine, *sembleraient annoncer* que sa vie attachée à leur existence s'éteindra avec le dernier *de ces vétérans* du bocage; — *Et qui comme* la dernière <...> cendres *à lui* se <...> aura *brulé. Sinistre* et lugubre avertissement! semblable II cime <...> encore [R<d'une autre main>,] aujourd'hui [R<d'une autre main>,] sa couronne d'émeraude, [D *son* S *le*] versant <...> reste-t-il, maintenant, cinq érables; derniers <...> qui *fesait* la gloire <...> si vivaces il y a quarante ans, <IV,V trente comme <virgule rétablie d'après I,II et d'après l'usage> *marquées*> du <...> ont *succombées une* à *une*, d'année en année, [R<d'une autre main> *comme frappées de la foudre pendant l'orage*]. Ces <...> bocage. [R<d'une autre main>, *qui comme* A<d'une autre main>. *Lorsque sera consumée*] la dernière <II,IV,V *buche* <corrigé d'après l'usage> qui> aura <...> cendres *à lui* se mêleront *bien tôt* à

70 I seigneurial situé entre le fleuve [A *St Laurent*] et le promontoire n'en <...> bocage — *c'était* une bâtisse *longue de cent pieds*, à [D *une* S *un*] *seule* étage, à comble *roide, avec* deux ailes de quinze pieds *qui avançaient* sur la cour principale. *Attenant au* nord-est à la cuisine *par un chemin couvert était un fournil qui outre son usage particulier* servait aussi de buanderie — Un petit pavillon *attenant par le* sud-ouest à un grand salon donnait quelque *confirmité* à *cette bâtisse* d'ancienne construction canadienne. Deux autres *petites bâtisses* au [R *nord-est* A *sud-est*] servaient, *l'une* de *laitrie* et l'autre [R *en était* A *de boulangerie* AR *et recouvrait un puit*] *recouvrait* [R *une fontaine* AR *dont un dalot communiquait à la cuisine : cette cuisine servait fréquemment de buanderie*]. [D *Une longue* S *Un long*] dalot communiquait du *puit avec* la cuisine. — *Les* remises *étaient en arrière du fenil; la grange, écurie* et *étable au sud-ouest n'étaient séparés du manoir que par un jardin potager. Cinq autres petites bâtisses* dont *deux* dans le bocage *même* [A *formaient*] *complétaient cet espèce de* [R *hameau* A *village. Enfin,*], deux vergers: l'un au *nord-est du manoir, l'autre au nord entre le fleuve* [A *St Laur*<ent>] *et ce cernier*, peuvent <...> canadien [A <incomplet> *que les habitants (cultivateurs) appelle*] *La vue du sommet du cap de ce* petit village [A *couché à ses pieds, de toutes ces bâtisses*] d'une éclatante blancheur, [R *grâce à la chaud que l'on renouvelait chaque année, et qui* A<d'une autre main> *qui* <*doublon*> *semblaient* R *sortir de terre* A *surgir du sol vastes prairies*] *vertes prairies qui assurait de la perspective de l'immense* fleuve *St Laurent* large de sept lieues *dans cette localité, le panorama grandiose* [R <mot illisible> A *au nord*] les Laurentides [R *au nord*] depuis le *Cap*-Tourmente *jusques aux Éboulements*, l'île aux *oies* et l'île aux *grues* à l'ouest [A *en face les deux*] Piliers [A *dont l'un est désert et aride* [R *couronné*] *comme le roc de l'île d'Œa de la magicienne Circé* [R *la magicienne*], *tandis que l'autre est toujours vert comme l'île de Calypso; entre les Laurentides et les piliers*] la *bature au Loup-Marin* [A *espèce d'amphibie comme l'animal dont elle prend le nom et enfin* R *presqu'en face*], les deux villages de *l'Islet* et de *St Jean Port-Joli* [R *dominés* A *couronnés*] par <...> respectives; *tous ces objets ne laissent rien à désirer pour le plaisir des yeux: suivant*

l'expression si poétique de l'immortel auteur de Télémaque. // Il II seigneurial <...> fleuve [D *S*[t] S<d'une autre main> *Saint*] Laurent et le promontoire [A<d'une autre main>,] n'en <...> chemin <II,IV,V du *roi* <majuscule rétablie d'après I> et> le bocage <...> comble *roide*, longue <...> à la [R *à la*] cuisine <...> pavillon [R *attenant* A *contigu*] à un <...> à [R *cette bâtisse* A *ce manoir*] d'ancienne construction canadienne. [R — A<d'une autre main> //] Deux autres pavillons au <II,IV,V sud-est, servaient <virgule supprimée d'après I et d'après l'usage>, l'un> de <...> buanderie, [R *avec* A *recouvrant*] un *puit* qui <...> principal. *Les* remises <...> bocage *même, le* jardin <...> deux <II,IV,V vergers l'un <virgule rétablie d'après l'usage> l'un> au nord <...> idée de *la* résidence <...> la *cîme* du <...> élevé, [R *s'il arrivait*] pour <...> bords du *fleuve* [D *S*[t] S<d'une autre main> *Saint*-]Laurent <...> petit <II,IV,V village d'une <virgule rétablie d'après l'usage> éclatante> blancheur, semblait surgir <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage>> [D *de* S *des*] vertes <...> fleuve. [R *S*[t] *Laurent*] S'il l'élevait au contraire [R *la vue*] un <...> lieues [R<d'une autre main> *dans cette localité* A<d'une autre main> *en cet endroit*] et <...> Laurentides [R *dont il baigne les pieds*] dont <...> le *Cap*-Tourmente jusqu'à <II,IV,V *la* <corrigé d'après l'usage> Malbaie>; [A *c'était*] l'île aux *oies* et l'île aux *grues* à l'ouest; en face, les *piliers* dont <...> Calypso; la *bature* <II,IV *aux-Loups-Marins*> *au nord* <*au nord* encerclé et reporté avant *bature*>, de <...> villages de <II,IV,V *l'Islet* <corrigé d'après l'usage> et> de *S*[t] *Jean Port-Joli*, couronnés

105 I heures lorsque <...> coteau *qu'il faut descendre avant d'arriver au* manoir — Jules s'arrêta *tout-à-coup* à <...> les *moments* les plus heureux de son existence — Je <...> vante tant qu'on voudra la beauté des sites pittoresques, grandioses qui abondent dans notre *beau Canada*, il n'en est qu'un pour moi, *dit-il*, en frappant fortement la terre [R *de son* A *du*] pied <...> enfance entouré <...> parents! *c*'est celui <...> jours [A *alors*] me *paraissaient* trop courts pour suffire à *toutes* mes *jouissances enfantines*! Je <...> qui *ressemblaient* aux transports de la fièvre! J'aime II heures du soir lorsque <...> le <II,IV,V *côteau* <corrigé d'après l'usage> qui> domine <....> s'arrêta <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> à> la <...> existence. [A<d'une autre main> //] — Je <...> impressionné! [D *que* S<d'une autre main> *Que*] l'on vante tant qu'on [R *le*] voudra <...> moi, [R *ajouta*] s'écria-t-il, en <...> enfance entouré <...> *paraissaient*, alors, trop courts pour suffire à [R *toutes mes jouissances* A *mes jeux*] [D *enfantines* S *enfantins*]! *je* me <...> qui [D *ressemblaient* S *ressemblait*] aux

120 I m'entoure! j'aime cette <...> ne me *parait* nulle <...> ce ruisseau qui *fesait* tourner <...> j'appelais, *tout enfant*, mes moulins! J'aime cette fontaine *où* je venais me désaltérer *dans* les grandes chaleurs! C'est là que ma mère *s'asséyait, dit* Jules <...> rocher *surchargé* par <...> apportais l'eau <...> d'argent! *Oh*! combien de fois, *elle*, cette tendre mère veillant <...> sursaut [A *par mes cris*] *combien de fois* m'avait-elle <...> caprice, demandait à sa tendresse maternelle! [R —] Et penser

que je vais vous quitter tout *cela*, peut-être pour toujours! Oh*!* ma mère, ma mère quelle séparation! *Et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.* // [R *Campbell* A *De Locheill*] *était* très affecté*; il* pressa <...> de *Jules* en lui disant: *tu* reviendras, *mon ami*, tu <...> famille [—] // Merci, Arché, mais avançons; les caresses de mes parents *vont* bien *vîte dissiper* ce Il m'entoure*? continua* Jules <...> ne me paraît *nul* part aussi belle! [R. —] J'aime ce ruisseau qui *fesait* tourner <...> que <V *j'appellais* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage> mes> moulins [R —] J'aime cette fontaine à *la quelle* je <...> chaleurs! [R —] C'est là que ma mère *s'asséyait*, [A<d'une autre main> *continua*] *dit* <non raturé> Jules <...> superbes *hêtres*! C'est <...> fois, cette tendre mère veillant <...> caprice, demandait <...> séparation! [A<d'une autre main> //] Et <...> De Locheill très affecté <...> son [R *frère* A *ami*] en lui disant [A — D t S<d'une autre main> *Tu*] reviendras <IV,V disant: — Tu <alinéa rétabli d'après l'usage> reviendras>, mon <...> bien *vîte* ce

144 I qui n'*était* jamais *venu à* la campagne *le* printemps <...> érable*?* // Ce sont les coins que *l'on* enfonce *au dessous* des entailles *que l'on* fait aux érables pour en [R *tirer*] extraire la *séve qui* fait le sucre. // Ne dirait-on pas, *dit* Arché, *autant* d'immenses <...> abreuver *les habitants* d'une ville populeuse <long trait en bas de page> // Cette II qui [R *n'était* A *n'avait*] jamais [R *venu à* A *visité*] la <...> que *signifiait* tous <...> érable*?* — Ce <...> que le *sucrier* <souligné> [A<d'une autre main> appel de note et note] enfonce <...> la *séve* [R *qui* A<d'une autre main> *avec laquelle se*] fait le sucre. —[A —<doublon>] Ne dirait-on pas, *dit* Arché, [R *d'autant d'* AR *que ce sont des* A<d'une autre main> *ces troncs d'arbres sont d'*]immenses <...> leurs *chantpleurs* <IV,V *chantepleurs* <corrigé d'après I et d'après l'usage> [D *prêts* S *prêtes*] à> abreuver <...> populeuse. // Cette

154 I fut *coupé* court par les *abboyements* furieux <...> rencontre. // Niger! Niger! lui cria Jules. Le chien s'arrêta à cette voix amie, reprit <...> son *Maître* pour bien s'assurer son identité et <...> moitié *plaintif*, moitié *joyeux* [A <sans point d'insertion> *de ce fidèle animal*] *qui* fait *mal* [R *à entendre de ce fidèle*] et affectueux animal *privé de la parole* pour exprimer ce qu'il ressent d'amour *pour son maître*. // Ah <...> dont moitié <...> pendant [R *un*] si *long-temps* et <...> revoir et amnistie *pour* mon <...> reviendrai tu n'auras pas même comme le chien d'Ulysse le <...> pieds! Et Jules soupira — // Le Il fut *coupé* court par les *abboyements* furieux <...> rencontre. — [A<d'une autre main> //] Niger [D , S*!*] Niger! Niger! lui cria Jules [R — A<d'une autre main> //] Le chien s'arrêta tout *court* à <IV,V s'arrêta *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> à> cette <...> plaintif, [R *de* A<d'une autre main> *que fait entendre*] ce fidèle et affectueux animal [R *privé* A<d'une autre main> *au défaut*] <IV,V que fait entendre *au* <virgule et «à» rétablis d'après l'usage> défaut> de la <IV,V parole ce <virgule rétablie d'après l'usage> fidèle> et affectueux <IV,V animal pour

<virgule rétablie d'après l'usage> exprimer> ce qu'il ressent d'amour, *qui fait mal à entendre.* / / — Ah <...> je <II,IV,V comprends moi parfaitement <ponctuation rétablie d'après I> ton> langage dont [A<d'une autre main> *une*] moitié <...> si *long-temps*; et <...> revoir et [A<d'une autre main> *est une*] amnistie [R *pour* A<d'une autre main> *de*] mon <...> voyage tu n'auras pas même comme le chien d'Ulysse le <...> pieds! [A<d'une autre main> / /] Et

171 I famille d'*Aberville à cette époque; pour* satisfaire un désir si naturel il II famille d'Haberville [D *? pour* S . *Pour*] satisfaire

174 I Le *Seigneur d'Aberville Français d'origine, mais canadien par la naissance* avait avait à peine *alors quarante cinq* ans mais [R *on lui eût donné* A *il accusait*] dix bonnes années de plus*:* tant <...> d'ailleurs *naturellement* si forte et si robuste. *Ses* devoirs *comme* capitaine [A *d'un des detachements de marine*] <appel de note, sans note> *de la colonie* l'appelaient *près*que constamment <...> abri*;* [R *que la voute* A *suivant l'expression energique des anciens Canadiens, que la rondeur du ciel, ou la calotte*] des cieux; [R *cette* A *ces*] *guerres de surprises, de découvertes,* contre <...> les *aborigènes* pendant les saisons les plus rigoureuses altéraient <...> tempéraments. *Le* capitaine d'*Aberville* était *au physique* ce <...> homme: — *d'une* taille *bien prise et au dessus* de <...> régularité *parfaite,* ses *beaux* yeux <...> soutenir *les regards* quand il était *courroucés; son teint animé,* ses manières *simple* dans leur élégance, *toute* [R *sa personne enfin*] cet ensemble *formait certainement ce que l'on appelait un bel homme* — Un critique sévère aurait [R *néanmoins*] pu <...> d'ébène. Au moral, le seigneur d'*Aberville* possédait toutes les qualités *d'un ancien Canadien* de noble race*:* — *il* est <...> lui *eût* reproché d'être vindicatif: il [R *ne*] pardonnait rarement une injure vraie ou supposée II Le *Seigneur* d'[D *Aberville* S<d'une autre main> *Haberville*] <...> plus [D *:* S ,] <IV,V plus*;* <virgule rétablie d'après II et d'après l'usage> tant> les fatigues <...> usé [D *son* S<d'une autre main> *sa*] constitution <...> robuste. *Ses* devoirs <...> les *anglais* et les *sauvages* pendant les <...> homme [D *, d'une* S<d'une autre main>*: Sa*] taille *au dessus* de <...> régularité, [A *son teint animé,*] ses <...> soutenir [R *les regards* A<d'une autre main> *l'éclat*] quand <...> remarquable [D *; un* S<d'une autre main>. *Un*] critique <...> d'ébène. [R — A<d'une autre main> / /] Au moral, le <IV *Seigneur*> d'Haberville <...> race [D *; il* S<d'une autre main>. *Il*] est

198 I Madame d'*Aberville* bonne et sainte femme âgée *alors* de *trente six* ans entrait dans cette seconde période de beauté *féminine* que les hommes préfèrent souvent à celle de la première*: blonde,* de <...> angélique*: cette* excellente <...> seul *soin*: celui <...> qui *l'approchaient.* Les habitants *dans leur langage naïf* l'appelaient la *femme* achevée <souligné> II Madame <...> première jeunesse. Blonde [A *et*] de <...> habitants [R<d'une autre main> *(cultivateurs)*] l'appelaient

206 I Mademoiselle *Catherine* d'*Aberville,* [R *plus* A *moins*] *agée de deux ans* que <...> plutôt *mélancholique* que gai – Douée d'une raison *au dessus* de son âge elle

avait *toujours eu* un grand ascendant sur son frère dont II Mademoiselle <...> moins *agée* que <...> plutôt *mélancholique* que <...> son <II,IV frère dont> elle

210 I suppliant. // *Mademoiselle Louise*, tout <...> surprenante. // [D *Mad.* S<d'une autre main> *Madame*] Louise de Beaumont sœur cadette de *Madame d'Aberville* ne <...> mariage: *riche* et indépendante elle <...> à *sa sœur et à sa famille* pour *les quels* elle professait *une espèce* de culte bien touchant: *toujours prête* à partager leur *félicité*, elle <...> peines si II suppliant [R —] // Cette jeune fille tout en paraissant concentrée en *elle même* pouvait faire preuve [R *d'une*] dans <...> de [D *Mad.* S<d'une autre main> *Madame*], d'Haberville <...> mariage [D: *riche* S<d'une autre main>. *Riche*] et <...> sœur *ainée*, pour *la quelle* elle <...> touchant [D *: prête* S<d'une autre main>. *Prête*] à

221 I Le *Lieutenant* [R *Jean-Baptiste* A *Raoul*] d'*Aberville*, ou plutôt «mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] *comme* tout le monde *l'appelait*, était le frère cadet du capitaine: moins âgé [A *que lui*] de *dix-huit mois* [R *il* A *il n'en*] accusait pas moins, dix <...> que mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*]: à <...> haut et marchant *avec* l'aide d'une canne. Il est bien difficile [A *de savoir loin de l'avouer*] d'où lui venait *ce sobriquet? on dit* bien d'un homme: il <...> père, *mais on ne dit* jamais de <...> le *Lieutenant d'Aberville* était <...> monde: ses soldats même *ne le nommaient* à son *insçu que* mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*]. Tel *l'empereur* Napoléon n'était pour ses grognards *du bivouac* que le petit *Caporal*. — // Ce n'était <l. 267> II le lieutenant <...> ou *plutot* [R «] le chevalier d'Haberville [R »] que tout <...> Raoul: à <...> aurait été [R<d'une autre main> *même*] très laid, [A<d'une autre main> *même*] sans [A<d'une autre main> *que*] son visage [A<d'une autre main> *eût été* [D *coutus* S<d'une autre main> *couturé*] par la *petite-vérole* [R —] Il [R *était*] est <...> homme il *à* l'air d'un père; il a l'encolure d'un père; c'est <...> l'air, ou la mine d'un oncle [D *: toujours* S<d'une autre main>. *Toujours*] est-il que le *Lieutenant* d'Haberville <...> son *insçu* «mon oncle Raoul». Tel, [R<d'une autre main> *l'empereur* A<d'une autre main> *si toutefois on peut comparer les petites choses aux grandes*] Napoléon *le grand* n'était <...> caporal. // Mon <...> comme *près que* tous [R *ceux* A *les hommes*] qui <...> monde quand on *fesait* ses volontés, avait un petit <II,IV défaut: celui> de croire <...> le rendait très irrascible avec ceux qui ne partageaient pas *toujours* son <...> latin dont il *lachait* souvent <...> paroisse sur un vers [D *de* S *d'*] Horace, <II,IV,V d'Ovide *et* de <corrigé d'après le sens> Virgile,> ses auteurs *préférés*. Le curé d'une <...> cédait *près que* toujours <...> embarras [D *; il* S<d'une autre main>. *Il*] tenait <...> jeunesse; et qu'il avait [A *eu*] beaucoup <...> céder [D *quelques fois* S<d'une autre main> *quelquefois*] des <...> oncle, [R *plutôt*] crainte de l'*exasperer*. Mais dans les points importants il appelait Blanche, [R *à son secours*] qui était l'idole de son oncle [A *à son secours*:]. [A<d'une autre main> //] [D *comment* S *Comment*] mon oncle disait-elle, en lui *fesant* une <...> bon [R *curé*] pasteur! *vous* triomphez sur tous les autres points de [R<d'une autre main> *controverse* A<d'une autre

main> *discussion*], ajoutait-elle, en regardant finement le bon curé, soyez donc généreux et <...> spécialement [R *du ressort*] du ressort des ministres de Dieu. [A<d'une autre main> / /] Et <...> se *fesait* aussitôt

267 I personnage *d'une mince* importance que mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*], c'était au contraire à certains égards *l'homme* le plus important du manoir depuis qu'il était retiré *du service*, car le capitaine d'*Aberville* que <...> absences se reposait sur [R *son frère* A *lui*] *des soins* de ses affaires. *Les* occupations *de Mon oncle Baptiste n'étaient pas minimes:* il <...> famille, retirait les rentes de la seigneurie; régissait <...> la *Messe* beau temps mauvais temps pour y recevoir l'eau bénite [A *que le curé grand ami de la maison lui donnait par courtoisie en l'absence du seigneur:*] et <...> incombaient, *servait de parrain à* tous les *premiers nés* des censitaires de la *Paroisse:* honneur qui [R *de droit*] appartenait [A *de droit*] *au seigneur suzerain*, mais dont *il* se <...> cadet. / / *Mon oncle* [R *Baptiste* A *Raoul*] *avait fait d'assez bonnes études; aussi était-il fier de son savoir; et les citations latines ne lui fesaient pas défaut.* Une <...> de *son* importance dans les occasions solennelles. Transportons-nous au mois de novembre époque à laquelle les rentes seigneuriales sont échues. Mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] [R *assis* A *est assis dans un grand fauteuil*] près d'une table *couverte* d'un tapis vert sur *le quel* repose son épée, *des livres et quelques* [R *liasses de* D *papier* S *paperasse*]. *Mon oncle* [R *Baptiste* A *Raoul une grande plume d'oie fichée à* [R *son*] *l'oreille,*] prend <...> présente. *Cet* appareil *qu'il croit* imposant *n'*intimide [A *pourtant*] *guère* le débiteur [S *censitaire*] *habitué* à ne payer que quand ça lui convient [A *tant était indulgent*] le seigneur d'*Aberville* [R *était très indulgent*] envers II personnage <...> égards, [R *l'homme*] le plus important du manoir depuis qu'il était retiré [R *du service, car*] de l'armée; car le capitaine que <...> absences [A<d'une autre main> *se*] reposait <...> très nombreuses : il <...> seigneurie; régissait la ferme, se *rendant* tous <...> l'absence <IV du *Seigneur* de> la paroisse. *Et* entre <IV et entre> autres [R *minimes* A *menus*] devoirs <...> sur les <II,IV *fonds*> de *baptêmes* tous <...> seigneurie <appel de note et note en bas de page>: honneur <...> frère [A *aîné*], mais dont [D *il* S *celui-ci*] se <...> son [R *son frère*] frère <...> solennelles [A<d'une autre main> / /] Transportons-nous <...> sont *échües*. / / Mon oncle Raoul [A *une longue plume d'oie fichée à l'oreille*] est <...> table [D *couverte* S *recouverte*] d'un tapis de drap [D *verd* S<d'une autre main> *vert*] sur [D *la quelle* S<d'une autre main> *laquelle*] repose <...> tant [R<d'une autre main> *était* A<d'une autre main> *est*] indulgent <IV le *Seigneur*> d'Haberville

292 I censitaires. Mais comme *son frère tenait* plus à la forme qu'au fond, qu'il *préférait* l'apparence <...> solennité. Comment <...> mon... mon *Lieutenant* [D , S *?*] dit le censitaire. — Bien et toi, que me veux-tu? — Je <...> rentes mon... mon officier, mais <...> d'argent — *Nescio vos,* <souligné> *dit* mon oncle *Baptiste* en grossissant *sa* voix, *Redite quæ sunt Cæsaris Cæsari* <souligné> / / — C'est bien beau ce que vous *dites là* mon... mon *Capitaine,* si <...> rien. — *Ce latin veut dire*

ignorant! payez *les rentes légitimement* au seigneur d'*Aberville*. — Je veux bien *vous* croire, mon... mon seigneur, mais <...> pouliche *de deux ans; une fine bête, allez! Alors* va-t-en à tous les diables et <...> un coup d'eau-de-vie pour te consoler [A *de la perte*] de ta pouliche. Ces coquins *là, dit* mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*], boivent <...> rentes. L'habitant *sort* en *riant et ne manque pas d'aller trouver la vieille* Lisette. // Comme II censitaires. // — Mais comme [A *mon*] oncle Raoul [D *tenait* S<d'une autre main> *tient*] plus à la forme qu'au fond, qu'il [D *préférait* S<d'une autre main> *préfère*] l'apparence du pouvoir, au pouvoir <...> censitaire; [A *habitué à l'appeler toujours mon oncle à son insçu.*] — Bien et toi; que me veux-tu, répond mon oncle Raoul, d'un air important. [A<d'une autre main> //] — Je <...> rentes mon... mon officier, mais <...> convaincu. — *Nescio vos* <souligné> [D *; dit* S<d'une autre main>*! s'écrie*] mon <...> voix: *reddite quæ sunt cæsaris cæsari.* <souligné> [A<d'une autre main> //] — C'est [R *bien* A *bien*] beau ce que vous *dites là* mon <...> rien; fait <...> ignorant [D , S<d'une autre main>*!*] dit mon *Oncle* Raoul <...> au <IV *Seigneur*> d'Haberville; à <...> royales, [A *d'être*] condamné [R *tant*] en première et [R *qu'en* A *en*] seconde <...> et *loyaux-couts* <IV,V *loyaux-coûts* <corrigé d'après l'usage>. //> Ça doit pincer <II,IV,V dur les <virgule rétablie d'après l'usage> royaux> coups, dit le censitaire. [A<d'une autre main> //] — Tonnerre! *dit* mon *Oncle* Raoul, en <...> ciel [A<d'une autre main> //] — Je <...> ces *chatiments*, mais <...> Comment drôle <...> une [A *chétive*] bête <...> souverain et <...> roc. <appel de note et note en bas de page> *Quos* <souligné> ego!... [A<d'une autre main> //] — Je crois, dit [A<d'une autre main> *tout bas*] le censitaire, [R<d'une autre main> *tout bas*] qu'il <...> m'effrayer. Et puis haut: *c'est* que voyez-vous ma pouliche dans quatre ans sera <...> fine *trôteuse* de la <II,IV *Côte* du *sud*> <V *côte du sud* <corrigé d'après l'usage> et> vaudra cent francs comme un *sol*. [A<d'une autre main> //] — Allons; va-t'en <V *va-t-en* <corrigé d'après l'usage> à> tous les diables! *dit* mon <...> eau-de-vie, pour <...> coquins [D . S *!* R *là*], ajoute <...> en [R *abordant*] entrant <...> ricanant [D ; S : [A<d'une autre main> // —] *j'ai* eu <...> donner [A *des*] coups

338 I oncle *Baptiste* <non corrigé> était très dévot, à sa manière, il *employait* [R *bonne* A *une*] *partie de son temps à lire les Petites Heures* et *à* réciter son chapelet; *et* par contraste assez singulier il employait [A *ses loisirs*] à jurer [R *un peu*] avec *beaucoup de* verve contre *Messieurs* les Anglais qui <...> Louisbourg: [R *ce qui l'avait* A *Cet accident l'ayant*] obligé *de quitter le service.* — // Lorsque II oncle Raoul était très dévot, à <...> chapelet, et de lire dans son livre d'heures, journellement <...> aussi, <II,IV,V par contraste <«un» rétabli d'après l'usage> assez Anglais qui <...> de *Louis bourg;* tant

345 I arrivèrent [A *en*] face <...> offrait: *non* seulement toutes les chambres [R *en*] étaient *illuminées*, mais aussi partie des autres bâtisses: *c'était* un <...> extraordinaire; *et* comme la cour se trouvait éclairée <...> hommes assis sur un

arbre renversé: *ces hommes étaient armés de haches et de fusils.* / / Je II arrivèrent <...> offrait: [D *non* S<d'une autre main> *Non*] seulement <...> extraordinaire.<II,IV Et comme> toute la cour se trouvait [A<d'une autre main> *aussi*] éclairée par ce <II,IV,V *surcroit* <corrigé d'après l'usage> de> lumières, ils distinguèrent, facilement, six hommes [R *assis sur un grand arbre renversé*] armés

352 I le seigneur de céans, *pour faire honneur à notre équipage,* a mis ses gardes sous les armes comme le l'avais prédit. / / José qui <...> de bouche, *marcha d'un à trois pas* et se remit à fumer avec fureur / / Il m'est *difficile* d'expliquer, dit Jules, [A *en riant,*] pourquoi <...> tu *les appelles,* sont sous les armes; *amoins* qu'*il* ne *craigne* une *invasion* de nos amis les Iroquois; — mais *nous allons bien vite savoir* le mot II le <II,IV *Seigneur*> de céans *à* mis <...> prédit. [A<d'une autre main> / / R —] José qui <...> leur [D *fait* S *fais*] l'insigne <...> armes; *amoins* qu'ils

363 I levèrent *spontanement* à <...> cour et vinrent souhaiter la *bien venue* à leur jeune *Seigneur* [A *et à son ami*] — Comment *c'est toi Julien,* dit Jules, *c'est vous père Chouinard,* c'est toi *Alexi* Dubé, *c'est toi Jeannot St. Jean,* c'est vous père Tontaine et c'est toi farceur de François Maurice, *les appelant tous par leurs noms à fur et à mesure qu'il leur donnait la main; mais que* diable faites-vous ici? *bayez*-vous à II levèrent <...> cour et la <II,IV,V *bien venue* <corrigé d'après l'usage> à> leur jeune <II,IV *Seigneur*> et à son ami. [A<d'une autre main> / / —] Comment <...> affection: *C'est* vous, père Chouinard [D , S<d'une autre main>*!*] c'est toi, Julien [D , S<d'une autre main>*!*] c'est <...> fleuve [D *St* S<d'une autre main> *Saint-*] Laurent <...> jeune <IV *Seigneur*>, dit Maurice <...> pour <II,IV rire, mais> si <...> depuis *long-temps* à la grande tasse. / / Tu crois! *dit* Jules [A *en riant*]; ça vient peut-être du mauvais [D *laid* S<d'une autre main> *lait*] que <...> nourri. [R<d'une autre main> —] Mais <...> heure? *Bayez*-vous <IV,V *Baillez*-vous <corrigé d'après l'usage> à> la lune

382 I douze qui *fesons* la garde du mai, *à tour de relève;* six <...> divertissent et nous qui *fesons* le premier quart. / / J'aurais *pensé, dit Jules,* que le mai *ce* serait bien gardé tout seul, *car* je ne *crois* pas <...> laisser leur lit <...> cette [A *vénérable*] masse, tandis <...> portes. <appel de note, sans note> / / Vous II douze <...> qui *fesons* la <...> père, *à tour de relève* : six <...> qui *fesons* le <...> cru, *dit Jules,* que le mai *ce* serait <...> ne *crois* pas <...> laisser leur lit <...> portes [D *!* S *?*] / / — Vous

390 I jeune *Seigneur, dit* Chouinard, il y a toujours, *voyez vous,* des <...> que, pas plus tard que l'année dernière des [A *guerdins*] [A<d'une autre main> (gredins)] qui avaient été priés *à* rester chez eux *eûrent* l'audace de scier pendant la nuit le <...> de *Ste* Anne devaient <...> capitaine *Duchonquet.* Jugez [R *de l'* A *quel*] affront [D <mot illisible> S *pour* A *le*] pauvre monde *le matin,* quand ils *virent le* bel <...> de *poële*! <appel de note, sans note> / / Jules II jeune <II,IV *Seigneur*>, *dit* Chouinard, il y a toujours, *voyez vous,* des <...> (gredins)

qui <...> eux, *eûrent* l'audace de scier pendant la nuit le <...> de [D *Ste* S<d'une autre main> *Sainte*] Anne <...> quand ils <II,IV,V arrivèrent le <virgule rétablie d'après l'usage> matin> de

401 I Riez, tant <...> de *semblables* farces [D — S *!*] *Vous* comprenez, ajouta-t-il, d'un <...> bon *Seigneur*! mais comme il y a toujours des *mauvaises gens* partout; nous avons pris nos précautions. // Je II Riez <...> être *créquien* (chrétien) que <...> farces*! Vous* comprenez, ajouta-t-il, d'un <...> bon <IV *Seigneur*! mais comme> il <...> pris [R *nos*] nos précautions en cas d'averdingles [D <mot illisible> S *avanies*]. // Je

407 I homme, *dit Aléxis* Dubé <...> pas pour la valeur de ma terre qu'une *avanie* semblable <...> capitaine [D ; S . R *ou à nous mêmes*] // Chacun II homme, *dit Aléxis* Dubé<...> voudrais <II,IV pas pour> la valeur de ma <II,IV terre qu'une> *avanie* semblable <II,IV *fut*> faite

411 I sa famille que <...> gredins imaginaires qui auraient [D *eu* S *l'audace* A *ou la pensée*] de mutiler le mai de sapin *qu'ils se proposaient* d'offrir le lendemain *à leur Seigneur: il* est à supposer que *l'ample déjeuner et les libations d'usage dont ils seraient privés en cas d'accident y était pour quelque chose?* // Viens II sa <II,IV famille que> l'on <...> sapin [D *qu'ils* S<d'une autre main> *qu'on*] se [D *proposaient* S<d'une autre main> *proposait*] d'offrir le lendemain [R *à leur* A<d'une autre main> *au*] <II,IV *Seigneur*> [A<d'une autre main> *d'Haberville*]. Il <...> le *reveillons* pendant <...> l'ample [D *déjeuné* S<d'une autre main> *déjeuner*] à la fourchette, [R *qui les attendait* A *du*] *le* lendemain <...> stimuler leur zèle dans cette [R *occasion*] circonstance

418 I ami, après le souper, viens <...> le [R *déjeuner*] repas <...> mai*! comme* ni <...> Gamache qui [D *réjouissent* S *réjouissaient*] tant <...> Pança*:* ça pourra au besoin nous II ami, après <...> du <II,IV mai! *comme*> ni toi, ni moi, n'avons eu <...> Gamache qui <...> Sancho <II,IV Pança*:* ça> pourra, au besoin nous

425 I rieuses, glapissantes <...> servantes armées *chacunes* d'une *poële* à frire *fesaient*, ou <...> cheminée dont les flammes enluminaient [A <dans la marge> *à la Rembrant*] *dans toute l'étendue de cette vaste cuisine ces visages joyeux. Des* voisines [A *assises à une grande table*] versaient *dans les poëles avec une cuillère à pot* à mesure <...> à [A *les*] confectionner *ces crepes au fur et mesure quelles étaient cuites*; tandis <...> plats *ou* elles formaient déjà [R *de* <mot illisible>] des pyramides [A *respectables*]. *Le fidèle* [A <en marge du feuillet suivant, sans point d'insertion> *Une grande* [R *ma*] *chaudière jaune pleine de saindou frémissant* [R *sur les*] *sous l'ardeur du* [R *fourneau*] *fourneaux recevait les croquecignoles que deux commères y déposaient et retiraient* [R *à mesure qu'ils étaient cuits*] *sans cesse.* // Le II rieuses <...> hommes de <V *relai* <corrigé d'après l'usage> occupés> à <...> servantes armées chacune d'une <II,IV,V *poële* <corrigé d'après l'usage> à> frire *fesaient*,

ou <...> immense <II,IV cheminée dont> les <...> la <II,IV *Rembrant*> *dans toute l'étendue de cette vaste cuisine* <encerclé d'une autre main et reporté après «joyeux»> ces visages joyeux <IV joyeux dans> toute <...> cuisine <...> versaient *dans les poëles* <encerclé d'une autre main et reporté après «pot»> [AR *les unes*] avec une cuillère à pot, <IV,V les *poëles* <corrigé d'après l'usage>, à> mesure <...> à [R *les*] confectionner [R *les unes* A *les crêpes*]; tandis <IV crêpes, tandis> que d'autres *commères* les saupoudraient *de* sucre <...> respectables. — Une grande chaudière [A *à moitié pleine de saindou frémissant sous l'ardeur* <appel de note et note en bas de page> *d'un fourneau, recevait les croquecignoles que deux cuisinières y déposaient et retiraient sans cesse.*] / / (R *Le fidèle José*] Le

440 I majordome *de la maison* [R *se*] semblait se multiplier [A *à un bout de la même table] un tablier devant lui,* son <...> main *qui servait à tous les usages,* il <...> autres *serviteurs* occupés <...> œufs à mesure que la pâte *liquide* diminuait dans les bassins. *Il s'approchait ensuite de* la table aux rafraîchissements *pour* s'assurer qu'il n'y manquât rien [R *mais* A *et un peu*] aussi (R *un peu*] pour <...> amis. / / *Ils* passèrent II majordome du manoir [R *dans ces occasions solennelles*] semblait <...> solennelles. [D *assis* S<d'une autre main> *Assis*] au bout d'une table, capot bas, [R *sa chemise*] les manches <...> besogne. — Il courait <...> œufs à mesure <...> rafraîchissements afin

451 I cuisine [R *dans* A *à*] la boulangerie où l'on retirait une fournée *des* pâtés en forme de *croissant* longs de quatorze pouces [A *au maximum*]; tandis que des *morceaux* de <...> étalés *dans* des casseroles [R *sur une table*], n'attendaient <...> la *seconde* buanderie où [A *cuisait dans*] un chaudron de dix gallons le *ragout,* la fricassée de <La fin du chapitre manque.> II cuisine <...> de <II,IV,V *croissant* <corrigé d'après l'usage> longs> <...> des *socs* <non souligné> et côtelettes de <II,IV *porc-frais*> <V *porcs-frais* <corrigé d'après l'usage> des> volailles <II,IV de *toutes espèces,* étalés> sur <...> four [A<d'une autre main> *pour*] les remplacer. [R —] Leur <...> où <II,IV,V cuisait dans <virgule rétablie d'après l'usage> un> chaudron <...> le *ragout,* la fricassée de <II,IV,V *porc-frais* <corrigé d'après l'usage> et> de mouton qui *fesait* les délices [A *surtout*] des <...> ruine. / / — <V Ah, <virgule supprimée d'après l'usage> ça!> dit

461 II Sardanapale de <...> mois! [A<d'une autre main> / /] — Tu <...> Le <IV *Seigneur*> de <...> encombrée de *mêts* que <...> servants. <appel de note et note> / / J'en

471 II généralement très économes, <IV ;> plutôt portés à l'avarice <appel de note et note> qu'autrement

475 II habitants [R<d'une autre main> *(cultivateurs)*] dispersés <...> l'automne que de salaisons, pain et laitages; et à <...> noces donnent très rarement ce <...> saisons [A *Il se fait,* D *En* S *en*] revanche, pendant l'hiver [R *il se fait*] une

<...> toutes <II,IV espèces:> c'est <...> limites depuis Noël jusqu'au [R *mercredi*] *Carême*. C'est un va- [R *en* <?>] et vient <...> Quatre à cinq *carrioles* <non souligné> <V *carioles* <corrigé d'après l'usage> contenant> une *douzaines* de personnes arrivent, on *dételle* [A *aussitôt*] les <...> de [A *se*] dégreyer (dégréer) <appel de note et note> la <IV (dégréer) la> table se dresse, <II,IV et à> l'expiration <...> plus cette <...> fumantes. [A<d'une autre main> long trait et astérisque dans la marge] / / — Vos habitants, fit Arché, doivent, alors, posséder

493 pour <II,IV,V la *plus part* <corrigé d'après l'usage> privées> de servantes, <appel de note et note> seraient bien *vîte* obligées <...> à <II,IV,V *autres* <corrigé d'après l'usage>, dans> leurs

499 II viandes qu'elles <...> s'agit [R<d'une autre main>,] alors [R <d'une autre main>,] que de faire réchauffer *ces* comestibles sur leurs *poëles* toujours <...> cette *saison:* [R *car* D *les* S<d'une autre main> *Les*] <IV l'année; les> habitants

504 II froides. [R —] C'est <...> nos <IV,V *canadiennes* <majuscule rétablie d'après l'usage>, toujours> si <...> voir [A *toujours sur un pied ou sur l'autre,*] tout <IV l'autre tout> en fredonnant une chanson, [AR <mots illisibles> *ou en se mêlant à la conversation conviviale* A<d'une autre main> *en se mêlant à la conversation, courir*] *courir* <doublon> de la <...> de *bruler*, <II,IV et dans un tour de main remédier> à tout. [R *De les voir* A<d'une autre main> *de voir Josephte*] <appel de note et note> s'asseoir <...> repas s'il est nécessaire pour [R *servir les convives*] les servir, chanter [R *leur* A *sa*] chanson <II,IV ;> et <...> autres. <appel de note et note> / / — Tu me diras, sans doute, *ajouta Jules,* que <...> leur *accabit?* d'accord <...> différente <II,IV mais comme> l'habitude <...> près <II,IV et comme> leur *gout* n'est <...> bonne *chair* [R —] Mais, [R<d'une autre main> *dit Jules,*] comme <IV Mais comme> nous <...> notre <II,IV absence que> je <...> tendresse. [R —] J'ai cru <...> t'initiant *d'avantage* à nos mœurs canadiennes de la campagne que

529 II parents que Jules se retira avec son <II,IV ami pour> jouir

CHAPITRE HUITIÈME

1 I Chapitre *Huitième.* / / Il était à peine [R *six* A *cinq*] heures le lendemain au matin [R *que* A *lorsque*] Jules, qui *semblait tenir* de <...> léger, *entendant du bruit dans la cour du manoir,* cria à [R *Campbell* A *Locheill*], dont la chambre *était contiguë* à <...> véritablement *ou* qu'il ne voulût pas répondre [R *il* A *Jules*] prit le parti le plus [R *sage qui fût de* AR *était* A *sur pour le reveiller en*] se [D *lever* S *levant*] *lui même; et armé* [D *de* S *d'une*] serviette *mouillée il commença par l'ablution* de son ami *avant la sienne.* Mais comme Arché malgré ses *tendances* aquatiques *goutait* peu cette prévenance par trop officieuse [A *de*] *d'Aberville,* il lui

arracha *la serviette*, en fit un rouleau [R *en*] *le* lui jeta à la tête et *puis* se retournant se [D *préparant* S *prépara*] à reprendre son sommeil [R *mais* A *lorsque*] Jules passant aussitôt au pied du lit lui arracha toutes ses couvertures. *La* citadelle réduite à cette extrémité *il* [R *faut* S *alors* A *fallut*] se rendre à discrétion, mais comme <...> personne de *Campbell* <non raturé> [A *Locheill*] était plus forte que les *assiégants représentés par* Jules, *il* le secoua fortement [A *et se preparait de le mettre à la porte en] ce dernier en* <non raturé> lui demandant: si <...> manoir d'Haberville? // Je <l. 38> II Chapitre *VIII* // Le <...> chanson. // Il <...> Jules qui tenait de la nature du <IV chat tant> il <...> de <IV Locheill dont> la <...> dernier <II,IV *dormit*> véritablement, [D *ou* S<d'une autre main> *soit*] qu'il <...> de l'éveiller, en se levant *lui même*. S'armant <...> dans l'eau <...> ami et commença sa toilette du matin, en lui lavant, brusquement, le visage. <II,IV Mais comme> Arché, malgré ses <II,IV *tendances*> aquatiques, ne *goutant* que <...> tête [D *en* S<d'une autre main> *et*] se <IV et se> retournant de côté, se <...> quand <II,IV Jules passant> aussitôt au pied du lit <...> la <II,IV citadelle réduite> à cette <II,IV extrémité de> se rendre à <II,IV discrétion, mais comme> la garnison <...> humeur: si <...> manoir d'Haberville [D *!* S *?*] il allait <...> remparts, [A *et*] lorsque Jules, qui, tout [A *en*] se <...> son [R *frère* A *adversaire,*] n'en <...> un [R *instant*] peu <...> l'armée *francaise*. // — Qu'as-tu <...> incorrigible [D , S *!*] dit Arché, maintenant <V Arché maintenant <virgule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> *completement*> réveillé [D : S *;*] n'est-ce <...> nuit*!* // — Je

38 I suis *faché* d'avoir *troublé* <non raturé> [A *interrompu*] ton sommeil, *dit Jules*, [A *en se débatant*] mais comme *les mêmes personnes* ont <...> calvaire à une bonne *demie lieu* d'ici <...> père *doit lui être* présenté *vers sept* <non raturé> [A *six*] heures du matin et si tu veux *ne* rien <...> cérémonie il est temps de *nous* habiller <...> moi *qui aime* tout <...> ne *vois* rien de plus touchant que *la* fraternité <...> ses [R *compagnons d'armes* A *censitaires*]; entre *toute* [D *ma* S *notre* <non raturé> A *ma*] famille et *nos bons* [R *censitaires* A *habitants*]. *Au reste*, comme *notre ami*, tu auras *aussi* ton rôle à jouer *dans le* spectacle. // Dès II suis *faché*, vraiment <...> sommeil, mais comme [R *les personnes* AR<d'une autre main> *mêmes* A<d'une autre main> *nos gens*] ont <...> Bélanger *de la croix*, <non souligné> à une bonne *demie lieu* d'ici <...> matin <II,IV et si> tu <...> moi *qui aime* tout <...> censitaires [D : S<d'une autre main>,] entre notre <...> comme *mon* frère

50 I toilette ils <...> cour *et ils y virent* une scène des plus *animée:* [A *une centaine d'habitants disséminés par groupe l'encombraient:* [R *la corne munie*] *leurs longs fusils, leurs cornes à poudre suspendues à leurs cols, les haches et les casse-têtes* <appel de note, sans note> *passés dans leurs ceintures; tout leur donnait plutôt* [R *l'apec*] *l'aspect de gens de guerre que de paisibles cultivateurs.*] [R *Campbell* A *De Locheill*] voulut II toilette <...> manoir où une scène des plus *animée* s'offrit <...> disséminés *ça-et-*

là <IV,V *ça* et là <corrigé d'après l'usage> par> petits <...> Leurs *long* fusils, leurs cornes à poudre suspendues *à leurs* [R *côtés*] *cols*, leurs *casse-têtes* passés dans *leurs ceintures, leurs haches*, leur *donnait* plutôt l'apparence de gens [R *de guerre*] qui se préparent à une *expéditions* guerrière <IV guerrière que> de paisibles cultivateurs. // De Locheill que ce spectacle nouveau [R *pour lui*] amusait beaucoup voulut

61 I mais Jules lui *dit:* que c'était contre l'étiquette*:* qu'ils étaient tous *supposés* ignorer ce qui se passait dehors. // Les uns étaient <..> creusaient [D *une* S *la*] fosse [R *fosse*] profonde *où* il devait être planté *et d'autres, enfin,* aiguisaient <...> le *solidifier. Le* mai <...> long *arbre de* sapin ébranché [R *ébranché*] et dépouillé *de son écorce* jusqu'à la partie de *la tête que l'on appelait* le bouquet*;* ce bouquet d'environ trois pieds, *mais* toujours proportionné néanmoins à la *longueur* de <...> aspect très agréable tant qu'il [R *était*] conservait sa *verdure,* mais *ensuite desséché* par les grandes *chaleur* de *juillet* il n'offrait plus *à la vue* [A *en août*] qu'un objet d'assez *piteuse* apparence. Un bâton peint en rouge, *d'environ* six <...> vert ornée <...> le *baton,* se <...> branches *de* bouquet et une fois cloué à l'arbre [D *compléttait* S *complétait*] la <...> est *néanmoins* nécesaire <...> coins enfoncés <...> en distance en facilitaient l'ascension *comme* points d'appui aux *longues et* [R *fortes perches* A *étamperches* <doublon>] usitées pour *cet objet.* // Un II mais, Jules <...> creusaient [R *une* A *la*] fosse profonde [R *profonde*] dans *la quelle* il <...> le *solidifier.* Ce <...> long <I,IV *arbre de*> sapin <...> dépouillé [R<d'une autre main> *de sa cime* AR<d'une autre main> *jusqu'à*] jusqu'à la partie de [R *la tete* A<d'une autre main> *sa cime*] *appellée* le <...> branches, [R *était*] d'environ trois pieds de longueur, [R *mais*] *néanmoins,* toujours <...> aspect très agréable tant qu'il *conservaît* sa <II,IV *verdure,*> mais <...> n'offrait [A *déjà plus*] en <...> apparence. — Un *baton* peint en rouge de <...> vert ornée <...> le *baton,* se <...> bouquet <[IV ;> <II,IV et une> fois cloué à <II,IV l'arbre complétait>] la <...> bois enfoncés <...> en distance en facilitaient l'ascension [R<d'une autre main> *comme* A<d'une autre main> *et servaient aussi de*] points <...> pour [R<d'une autre main> *cet objet* A<d'une autre main> *élever le mai.*] // Un

82 I fusil tiré à la porte principale du manoir annonça <...> signal la <...> de *s'asseoir* [A *dans le salon*] *pour* recevoir <...> détonation *leur fesait* attendre. Le *Seigneur* prit place [*en avant*] sur un grand fauteuil, *madame d'Haberville* à sa droite et <...> oncle *Baptiste* appuyé sur son épée *au lieu de la canne qu'exigeait sa jambe boiteuse se tenait debout entre sa nièce* [R *et la tante assise elle* A *et mademoiselle Louise de Beaumont: les dames, elles,* [R *en arrière*] *assises en arrière*] sur *des* chaises [R *avec Campbell au second rang* A *où se tenait aussi le jeune Écossais, en arrière des principaux personnages de la réception*]. Ils étaient à peine placés que deux vieillards introduits par le majordome José s'avancèrent *près du capitaine* d'Haberville et le <...> gracieuse naturelle aux anciens Canadiens lui <...> Cette permission *accordée* <non raturé> [A *octroyée*] les ambassadeurs se retirèrent [A *et communiquèrent à la foule le*

succès de leur ambassade: cette foule s'agenouilla aussitôt pour demander à Dieu [R *qu'il cesse un instant* A *de*] *les préservât* <non corrigé> *de tout accident pendant cette journée.*]. *Un instant après* le mai *s'élèva* [A *avec une lenteur*] *majestueux au dessus* [R *des édifices*] de la foule [R *qui encombrait la vaste cour*], pour *ensuite dominer* de <...> l'environnaient. *Quelques* minutes suffirent pour le *solidifier; et une seconde détonation* [R *d'arme à feu*] annonça une nouvelle ambassade: *en effet* les <...> au *port-d'arme* <...> deux [D *acolites* S *acolytes*] portant l'un une assiette de *fayence* sur *la quelle reposait* un petit *goblet de cristal* d'une nuance *verdatre* de deux pouces de hauteur et <...> se présentèrent introduits *comme la première fois* par l'indispensable José et prièrent *M^r.* d'Haberville de bien [R *venir*] recevoir <...> d'accepter *et ayant reçu une* réponse *favorable*, un des vieillards ajouta: *plairait*-il <...> mai *et* de le noircir, *et* sur <...> et de l'autre un verre d'*eau de vie*.— Nous II fusil tiré à la porte principale du manoir annonça <...> signal la <...> détonation *fesait* attendre. [R —] Le <IV *Seigneur*> d'Haberville <...> fauteuil, [R *mad*] la seigneuresse [D *s'assied* S<d'une autre main> *s'assit*] à sa <II,IV droite et> son <...> oncle <II,IV Raoul debout>, et <...> entre [D *Mad.* S<d'une autre main> *Madame*] Louise <...> jeune <IV *Seigneuresse*>. Ils <II,IV étaient à peine placés que> deux vieillards introduits <...> le <IV *Seigneur*> d'Haberville et le <...> gracieuse naturelle aux anciens Canadiens lui <...> octroyée les <...> journée. <appel de note et note> — *À l'expiration* d'un <IV journée. *À l'expiration* d'un> petit <...> majestueuse *au dessus* de <...> pour *ensuite dominer* de <...> l'environnaient <II,IV :> quelques <...> le *solidifier.* / / Un <...> ambassade [D , S : R *en effet*] les deux mêmes [D *vieillard* S<d'une autre main> *vieillards*], avec <...> port <II,IV d'arme et> principaux habitants portant <...> de *fayence*, [R *sur la quelle*] un petit *goblet* d'une nuance *verdatre* de <...> se <II,IV présentèrent introduits> par l'indispensable José et prièrent *M^r.* d'Haberville <...> d'accepter. [D *Si* S *Sur*] la <...> leur <IV *Seigneur*>, un des vieillards ajouta: / / [R *plairait-il* A<d'une autre main> — *Plairait-il*] à notre <IV *Seigneur*> d'arroser <...> noircir! *et* sur <...> verre d'*eau de vie.* / / — Nous

116 I l'arroser *tous ensembles* [A *mes amis,*] dit *M^r.* d'Haberville, *fesant* signe à José qui se *tenait auprès* avec quatre verres [R *pleins* A *remplis*] de <...> de [A *la*] leur *présenter.* [A *Le seigneur*] *Se* levant alors [R *il*] trinqua avec les quatre *vieillards*, avala [D *le verre* [S *la tasse* <?>] d'*eau-de vie* qu'il *prononça* excellente et, prenant le fusil [R *qu'il* <mot illisible> *assistants*] *il* s'achemina vers la porte suivi de *toute sa famille et de la députation.* II l'arroser *ensembles*, mes bons amis, dit *M^r.* d'Haberville [R *à José à José qui*] en *fesant* signe à <II,IV José qui>, se [D *tenait* S *tenant*] à [A *une*] distance <...> un [A<d'une autre main> *cabaret*] remplis <...> Le <IV *Seigneur*>, se levant alors *toujours* avec les quatre [R *ambassadeurs*] députés <...> <II,IV d'eau-de-vie qu'il> <R<d'une autre main> *prononça* A<d'une autre main> *déclara*] excellente, <II,IV et prenant> le fusil s'achemina vers la <II,IV porte suivi> de

124 I le *Seigneur* d'Haberville *parût* sur le [R *perron* A *seuil de*] de la porte, un [R *homme* A *gars*] monta jusqu'au *bouquet* du <...> en [R *poussant un* A *poussant* D *cri* S *criant* R *joyeux qui fut répété par toute la foule* A *le cri* AS *de* A *vive le roi* [R *des anglais*] *vive le seigneur d'Haberville au quel la foule répondit de toute la vigueur de ses poumons*]; [R *et*] *descendant* [A *ensuite*] avec la même *vitesse il coupa* [A *à fur et mesure*] avec [R *son* A *un*] casse-tête qu'il tira de sa ceinture tous les coins *ou* jalons, [R *par les quels*] *à l'aide des quels il avait fait son ascension — Après que le capitaine* d'Haberville *eût* [R *brulé*] noirci le mai *de la poudre de son fusil,* on *en* présenta *un* successivement à <...> famille *qui en ferait autant:* [A *les dames firent le coup de fusil comme les hommes:*] *ce* fut *alors* un [R *fusillage* A *feu de joie bien nourri*] qui dura une bonne *demie*-heure *sans interruption: on* aurait <...> par [D *un* S *les*] ennemis. [R *parti d'Iroquois*]. — Le *pauvre mai* si blanc *auparavant* semblait peint en noir *jusqu'à la hauteur de six à huit pieds;* tant <...> honneur! En effet plus <...> était *censé* flatteur pour celui *qui recevait* le mai — / / Comme Il le <IV *Seigneur*> d'Haberville <...> homme [D *monta* S *montant*] jusqu'au <...> criant: <II,IV *vive*> le *Roi*! vive le <IV *Seigneur* d'Haberville! *et* toute> la foule *repeta* [R *long-temps*] de <...> poumons: <II,IV *vive*> le *Roi*! vive le <II,IV *Seigneur*> d'Haberville. Pendant ce <II,IV temps le> jeune gars descendait avec la même <II,IV agilité en> coupant <...> mai. — [A<d'une autre main> / /] *Dèsque* le <IV *Seigneur*> d'Haberville <II,IV,V *eût* <corrigé d'après l'usage> noirci> le mai en déchargeant [A *dessus*] son<...> la <IV *Seigneuresse;*> et les femmes <appel de note et note> [A<d'une autre main> *qui*] firent <...> bonne *demie*-heure [D *: on* S<d'une autre main>. *On*] aurait <...> l'ennemi [R *On*]. Le <...> en noir: tant <IV noir tant> était <...> honneur [D *: en* S<d'une autre main>. *En*] effet plus il se *brulait* de <...> celui [R *qui*] *au quel* il

143 I prend *une* fin <...> vent, *Le Capitaine* d'Haberville profita *du* moment *ou* la fusillage *ralentissait* [A *semblait se ralentir*] pour [R *proposer*] inviter <...> Chacun *alors s'empressa* de *charger et* décharger son fusil pour [A *faire*] adieu temporaire au pauvre arbre *qui n'en pouvait mais* et Il prend <...> vent, M^r^ d'Haberville profita *du* moment *ou* la <...> se <V ralentir, pour <virgule supprimée d'après I,II,IV et d'après l'usage> inviter> tout <...> arbre dont quelques éclats [A<d'une autre main> appel de note et note] jonchaient *la* <doublon> terre

149 I Le *Seigneur d'Haberville,* les *Dames* et une [D *dizaine* S *douzaine* des <...> dans [R *la chambre à diner* A *la salle à manger*] habituelle <...> était [A *d'abord couverte*] couverte <doublon> [D *de* S *des*] mets [R *et*] des vins, [R *et*] du café, qui composaient un *déjeuné* canadien de première <...> ajouté pour satisfaire le *gout* des convives *rustiques:* deux bouteilles d'eau-de-vie, *la fricassée leur mets de prédilection* [R *pour*] *au commencement du repas et enfin* [R *une galette sucrée*] des galettes <appel de note et note> sucrées en guise de pain. Il n'y [A *avait rien d'offensant dans cette préference pour les vieillards admis à la première table: tout le monde*

était satisfait d'égards aux quelles ils pourraient prétendre un jour et fiers aussi des honneurs qu'on rendait à leurs parents.] // La II Le <IV *Seigneur*>, les <...> plus <II,IV,V âgés, prirent> <virgule supprimée d'après l'usage> place> à> une <...> le *gout* des convives, [R *qu'ils*] deux <...> pain <appel de note et note> [R — A<d'une autre main> //] Il

159 I seconde table, *dans un autre appartement,* où *tronaît Mon* oncle [R *Baptiste* A *Raoul*], était <...> d'un riche habitant <...> viandes [R *dont le*] que le lecteur *connait, il y avait pour chaque convive* la galette sucrée [A *de rigueur*] *de la première table,* une tarte <...> de *diamétre* plus <...> confiture, *un croque espèce de beignet délicieux découpé en branches d'un quart de pouces de diamétre; et enfin* de l'eau-de-vie à discrétion : *il* y avait bien quelques *bouteille* de <...> table, [D *mais que* S *aux quelles*] personne ne [R *touchait* A *fesait attention*], *vu l'absence de femmes à ce repas,* [A *occupées qu'elles étaient à servir les* [S *nombreux*] *convives; les femmes* [R *elles*] *seules préferaient le vin à l'eau-de-vie dont elles* [R *ne*] *prenaient qu'un seul verre* [AR *manière de parler*] *pour se mettre en appétit.* // À II seconde <...> voisine *ou* trônait mon oncle Raoul était <...> riche et [D *ostentat* <lettres illisibles> S *ostentateur*] habitant <...> lecteur *connait* déjà <...> rigueur; un *croquecignole* <souligné>, une tarte <...> de *diamêtre* plus <...> confiture et <...> sur [R *la*] la table *aux quelles* personne ne *fesait* attention ça ne *gratait* pas <...> énergique. [D *ce* S *Ce*] vin avait été mis *plutot* pour <...> autres femmes, occupées alors à servir, [R *et*] qui

173 I table *dressée* dans la vaste cuisine *même,* présidait Jules aidé de son ami [R *Campbell* A *de Locheill*]— Cette table *où étaient assis* tous les jeunes gens de la fête, était servie *de la même manière que* celle *où tronait Mon Oncle Baptiste.* Quoique la gaieté la plus [R *bruyante* A *franche*] régnât [R *partout*] aux <...> décorum, mais à celle *ou présidait le* jeune *Seigneur c'était un brouhaha à ne plus s'entendre: surtout à la fin du repas qui se prolongea assez avant dans la matinée. Outre les chansons à boire* [R *que chantaient en*] *et leur chorus obligé, quelques jeunes gens échauffés par de trop fréquentes libations,* [A *en*] *chantaient* [R *des airs*] *d'autres* [A *en même temps*] *sur différents airs. Si le* lecteur *croit que* le *pauvre* mai jouissait *de quelque* repos *pendant ce* [R *déjeuner*] *festin il se trompe fort, car toutes* [A *les*] *cinq minutes, au moins, quelques uns* [*des*] convives *laissaient* les tables <...> fusils et *rentraient aussitot après* [R *avoir*] *ce nouvel* acte de courtoisie [R *y*] *reprendre* [D *leurs* S *les*] *places qu'ils avaient laissées* [A *après cet acte de courtoisie* <doublon>]. // *Vers le milieu du* dessert [A *repas*], le seigneur d'Haberville accompagné des *Dames* rendit visite *à la* table où ils furent reçus avec *le plus grand enthousiasme.* On <...> le *capitaine* but à la santé des *convives,* les *convives* burent à sa santé, au milieu <...> de *fusils* que II table <...> Jules aidé <...> table à *la quelle* tous <...> servie *éxactement* comme celle de mon *Oncle* Raoul. [R —] Quoique la *gaîté* la <...> observait, néanmoins, un <V néanmoins un <virgule rétablie d'après II,IV> certain> décorum, <II,IV mais à> celle du jeune <IV *Seigneur*>, surtout à la fin

du <II,IV repas qui> se <...> parler. [R — A<d'une autre main> / /] Le lecteur <...> mai [R *après les*] jouissait <...> les convives laissaient souvent les tables <...> leurs <II,IV fusils et> retournaient <...> le <IV *Seigneur*> d'Haberville accompagné <...> table où <...> le [R *capit*] seigneur <IV,V *Seigneur* <minuscule rétablie d'après II et d'après les autres occurrences> but> à la <...> à [D *la* S *sa*] santé <...> de <II,IV *fusils*> que

193 I terminée *et Monsieur* d'Haberville de retour à sa table, *on le pria de vouloir bien* chanter <...> du *Seigneur* d'Haberville. <deux traits de plume sous «d'Haberville»> / / Ah que la table, *table*, table, table, / Est <...> délectable: / Honni celui qui n'en boira / Et [A *qui*] ne s'en barbouille, *bouille*, bouille, / [A *Honni celui qui n'en boira*] / Et <...> barbouillera <trait de plume> / / Lorsque je mouille, *mouille*, mouille, mouille / Mon gosier de cette liqueur, / [D *Il* S *Elle*] fait passer dedans mon cœur, / / Quelque <...> *Honni celui qui n'en boira / Et qui ne s'en barbouille, bouille, bouille, / Honni celui qui n'en boira* / / [D *Et* S *Et qui*] *ne s'en barbouillera!* <appel de note et note> / / À II terminée *et M^r.* d'Haberville de retour à sa table, *il* fut <...> chanson à *la quelle* <IV chanson à laquelle> chacun <...> du <IV *Seigneur*> d'Haberville <...> que la <II,IV table:> / Table <...> ma <II,IV passion / Buvons> de ce jus <II,IV délectable:> / Honni <IV !> celui qui n'en <II,IV boira / Et> qui ne s'en <II,IV barbouille: / Bouille>, bouille <...> n'en <II,IV boira / Et> qui <...> je <II,IV mouille: / Mouille> <...> Honni [R *& a* / / <un trait>] À

213 I terminée que l'on entendit mon oncle *Baptiste entonner la sienne.* / / *Chanson de* / [D *Baptiste* S *Mon Oncle Raoul*] / / <trait de plume> / / Oui j'aime à boire, moi, / C'est là ma manie; / J'en <...> inquiétude, / Bien fêter le *Dieu* du <...> étude. / / *(Refrain) Oui, j'aime à boire & a* / / <trait de plume> Que Joseph <...> guerre, / / Moi je <...> boire *& a* / / <trait de plume> / / À II terminé <...> Raoul <II,IV Oui; j'aime> <...> manie: / J'en conviens de bonne foi; / Chacun <...> vin / Voilà sa seule étude. / / Oui; j'aime à boire, moi, / C'est là ma manie; / J'en> conviens <...> guerre: / Moi <IV guerre. / Moi>, je <...> verre / <II,IV Oui; j'aime *&*> <un trait> — À

232 I À *vôtre* tour, notre jeune seigneur, *crièrent les jeunes gens* ; les anciens *vous ont donné* l'exemple. De <...> suivante: / / *Chanson de Jules.* / / <trait de plume> *Bachus* assis sur un tonneau / M'a <...> de *fontaines;* / C'est <...> nouveau / Il faut vider les bouteilles, / C'est <...> nouveau / Il faut vider les pots. / / <deux traits de plume> / / Le Roi de France ni <...> bonheur: / *Qu*'est de boire à la rasade / / *(Refrain)* C'est, *c'est, & a* / / <trait de plume> / / Tandis <...> boiront à la rasade: / C'est, *c'est & a* / / <deux traits de plume> / / Une II À votre <II,IV tour à> présent, notre jeune <IV,V *Seigneur* <minuscule rétablie d'après I,II et d'après les autres occurrences>, s'écria-t-on> à la <...> l'exemple! [A<d'une autre main> / /] — De <...> suivante: *Bachus* assis sur un tonneau / M'a <...> l'eau [D : S ,]

/ Ni de puits, ni de *fontaines*. / / C'est <...> les bouteilles; / C'est <...> nouveau; / Il faut vider les pots / / [R <un trait>] / / Le *Roi* de <...> bonheur [D ; S :] / C'est de boire à la rasade. / / C'est *& a* / / <un trait> / / Tandis <...> fileront / Les <...> boiront à la rasade. <un trait> / / Une

252 I nobles *amphytrions*, chacun s'empressa d'en profiter et <...> exaltation *qui ressemblait au délire: celle* du père *Julien* Chouinard dans *la quelle* l'amour <...> sans *toute fois* négliger son frère *Bachus*, eut le plus de succès. / / <trait de plume> Chanson *de Julien* / Chouinard. — / / <trait de plume> / / Entre Paris et *Saint Denis (Bis)* / J'ai <...> cabaret, / J'ai rentré avec elle. / / <trait de plume> / / Hôtesse *tirez nous* du vin *(Bis)* / Du <...> cave / / Et <...> vous *barrons* <souligné> des gages. / / <trait de plume> / / *Quel gage* nous *barrez*-vous donc? *(Bis)* / Un <...> jeunes billardes <souligné>. / / <un trait> / / Monsieur et *Dame* montez *là haut (Bis)* / *Là haut* dedans la chambre, / Vous trouverez pour vous servir / *Trois Jolies* Allemandes. / / <un trait> Allemandes! j'en voulons pas: *(Bis)* / Je voulons des Françaises, / Qui ont toujours la joie au cœur / Pour nous verser à boire. / / <trait de plume> *Enfin, après avoir répété à plusieurs reprises* [A *le chorus*] *«je voulons des Françaises* [A *qui ont toujours la joie au cœur pour nous verser à boire»*] *avec une exaltation toujours croissante des convives, après avoir bu à la santé du beau sèxe, le* père Chouinard [A *ayant obtenu un moment de silence avec assez de difficulté surtout de la part des jeunes gens*] *déclara* [R *après avoir obtenu silence avec beaucoup de difficulté*] qu'il <...> retirer *après* [A *avoir*] *néanmoins* [R *avoir*] *remercié et salué leur brave Capitaine. Toute la* bande joyeuse [R *se dispersant alors ensuite*] se mit [A *ensuite*] en marche en chantant *«je* voulons des Françaises, *le tout* [R *acompagnant* A *accompagné*] *d'une fusillade* [A *de coups de fusils* R *que l'on entendait encore du manoir* A *que l'écho du promontoire répéta*] *long-temps* après [D *le* S *son*] départ [R *de la bande joyeuse*]. / / <paragraphe répété> Le père Chouinard ayant réussi à mettre fin à cet élan de galante démonstration et [A *ayant*] obtenu un moment de silence: [R *leur*] exposa qu'il était temps de [R *s'en aller*] se retirer. Il remercia [A *en termes chaleureux*] *au nom de tous* le seigneur d'Haberville de son hospitalité et fier du succès de sa chanson, il proposa de boire à la santé des dames du *Manoir*, ce qui fut accueilli avec enthousiasme par [R *tous*] les convives. II nobles <II,IV,V *amphytrions* <corrigé d'après l'usage>, chacun> s'empressa d'en profiter [A<d'une autre main>,] et <...> une [D *exhaltation* S<d'une autre main> *exaltation*] toujours <...> Chouinard [A *vieux soldat français retiré du service*] dans *la quelle* [D *l'amour* S<d'une autre main> *l'Amour*] jouait <...> sans *toute fois* négliger son frère *Bachus*, eut <...> Chouinard, / / <trait de plume> / / Entre <...> cabaret / J'ai <IV cabaret, / J'ai> rentré avec elle. / / <un trait> / / Hôtesse! *tirez nous* du <...> vous *barrons* <souligné> [R *baillerons*] des <IV vous *barrons* <italique> (baillerons)> des gages / / <un trait> / / Quels gages nous <II,IV *barrez vous*> donc <...> jeunes billardes <souligné> [R <appel de note>] / / <un trait> / / Monsieur et <II,IV dame montez> là-haut <...> servir / [D *Trois*

Jolies S *De jolies*] Allemandes / / <un trait> / / Allemandes <...> Françaises / Qui ont <II,IV toujours la joie au cœur / Pour> nous verser à boire. / / <un trait> / / Et <...> des <II,IV Françaises / / Qui ont> toujours <...> démonstration et <...> en <V *terme* <corrigé d'après II,IV et d'après l'usage> chaleureux> le <IV *Seigneur*> d'Haberville de son hospitalité et fier <...> boire [A *de nouveau*] à la santé des dames du manoir, ce

CHAPITRE NEUVIÈME

1 II Chapitre *IX* / / Chaque

3 I patron: [R *celles* [AR *qui*] *comme*] la *St Jean Baptiste* [A *qui*] [D *tombant* S *tombait*] dans la plus belle saison [R *attirant un* A *de l'année ne manquait pas d'attirer un*] un <doublon> grand concours *d'étrangers*, non seulement des *paroisses circonvoisines*, mais *aussi* des [R *paroisses les*] plus *éloignées. Tout y* [D *concouraient* S *concourait*]: [D *les cultivateurs canadiens* S *le cultivateur canadien,*] toujours si [D *occupés* S *occupé,* R *à leurs rudes travaux* D *jouissaient* S *jouissait* A *alors*] de quelque repos [R *en attendant la fenaison;*] et [R *le*] *les beaux* temps *du* [R *mois de juin les* D *invitaient* S *l'invitait* à la promenade [D ; S . A *Il*] *se fesait dans chaque famille de grandes préparations pour recevoir de nombreux pélerins :* <appel de note et note> *le grand ménage se fesait dans chaque maison,* [S *on blanchissait à la chaud*] *on lavait le plancher que l'on recouvrait ensuite de branches d'épinette jusqu'à l'arrivée des visites. On tuait le veau gras réservé* [R *à cet effet*] *pour cette occasion solennelle et* [R *chacun*] le *marchand avait bon débit de son eau-de-vie. aussi* dès le *vingtième* de juin veille [R *de fête*] de la *S^t Jean Baptiste Patron de la Paroisse de S^t Jean Port-Joli*, toutes les maisons étaient-elles encombrées de *visites, à commencer par le manoir seigneurial, et le presbytère;* [R *et les maisons maisons* <doublon> *des riches cultivateurs*]. Le seigneur [AR *par privilège*] offrait le pain bénit et fournissait deux *quéteurs* et deux *quéteuses* pour <...> solennelle [R *qui se chantait le vingt-quatre de juin* A *célébrée*] en l'honneur du *Saint Patron* de la *Paroisse: Ces quéteurs et quéteuses étaient très souvent des jeunes messieurs et des jeunes demoiselles de Québec même invités long-temps d'avance.*] Ce n'était <...> pain bénit <appel de note et note> et [A *de*] ses accessoires de *cousins* <non souligné> pour la multitude qui se pressait non seulement dans l'église [R *trop petite pour la contenir mais* [AR *dont la porte grande porte restait ouverte pendant le Saint Sacrifice mais aussi*] [A *qui*] [R *mais aussi au dehors qui couvrait aussi tout le plateau en face* [AR *au tour*] *de l'église et ou d'où / elle entendait la messe* AR *pour une plus grande place encore*] mais aussi [R *elle*] *qui entendait la messe au dehors* [R *de l'église* A *du temple*] dont les portes [R *à telle fin*] restaient ouvertes [A *à telle fin*] *pendant tout le* [R *Saint* A *saint*] sacrifice [R *de la messe*] / / — Il II patron [D *: la S^t* S<d'une autre main>. *La Saint*] *Jean Baptiste,* [A<d'une autre main> *patron de la paroisse de Saint-Jean Port-Joli,*] qui <...> l'année

ne <...> canadien toujours <...> repos et <...> se *fesait* de <...> solennelle [D : *on* S<d'une autre main>. *On*] fesait *par tout* le <...> la *chaud*, on lavait <...> Aussi dès <...> veille de la [D S^t S<d'une autre main> *Saint-*] *Jean-Baptiste* [R<d'une autre main> *Patron de la Paroisse de* S^t *Jean Port-Joli*], toutes <...> nombreux *pélerins*. [R *Le seigneur fournissait deux*] Le <IV *Seigneur*> offrait le pain bénit et fournissait [A *deux*] jeunes <...> demoiselles [R *de leurs* A *de ses*] amis, invités même de Québec *long-temps* d'avance <...> en [A *l'honneur*] du *Saint Patron* de la *Paroisse*. Ce <...> de *cousins* <non souligné> (gâteaux) <...> aussi *qui entendait la messe* en dehors du temple dont toutes les portes restaient ouvertes *à telle fin pendant le Saint Sacrifice*. / / Il

28 I que le seigneur et [R *toute sa suite* A *ses amis*] *dinaient ce jour là* au *Presbytère* et que le curé et [R *toute sa compagnie* A *les siens*] soupaient <...> d'habitants trop éloignés pour *retourner* [R *diner chez eux* A *prendre leur repas chez eux entre la messe et les vêpres*] prenaient leur repas [A *avec leur amis*] dans le peit bois de cèdres, sapins et épinettes qui couvrait le vallon entre l'église et le fleuve. — Rien de plus [A *gai de plus*] pittoresque que ces *petits* groupes assis sur la mousse ou l'herbe [R *verte* A *fraiche*] *au tour des napes* [A *éclatantes de blancheur*] étendues sur ces tapis de verdure. [A *«(insérer une note sur l'utilité de ces fêtes de Paroisses)»* [A <en marge> *Le curé et ses* [R *les*] *hôtes ne manquaient jamais de leur* [R *faire*] *une petite visite* [R *à ces*] *et d'échanger quelques paroles d'amitiés avec les principaux d'entre eux.*] / / [R *Nos ancêtres* A *Les Canadiens des campagnes*] avaient <l. 47> Il que le <IV *Seigneur*> et ses amis dînaient ce jour-là au *Presbytère* et <...> d'habitants trop <...> la *Messe* et les *Vêpres* prenaient <...> cèdres, sapins et épinettes qui couvrait le vallon entre l'église et le fleuve [D S^t S<d'une autre main> *Saint-*]Laurent. Rien <...> mousse, ou sur l'herbe *fraiche au tour* de <...> d'échanger avec [R *eux*] les notables quelques <...> de *wigwams* <souligné> couverts <...> voix [R *lente et monotone, à la bonne bière! au bon raisin! à la bonne pimprenelle!* A *monotone,*] en <...> dernier <II,IV mot: *à*> <V mot: <guillemets rétablis d'après l'usage> À> la <...> la <II,IV,V primprenelle! <guillemets rétablis d'après l'usage> Et> les <...> amoureux stimulés pour l'occasion tiraient avec lenteur [R *de*] du fond de leur gousset de quoi régaler [A<d'une autre main> *les enfants et*] la créature *(femme)*. / / Les

48 I ancêtres *Normands; c'était* le feu de joie [AR *à la tombée du jour* A *à la tombée du jour*] la veille de la S^t *Jean Baptiste*. [R *Ce feu*] Une pyramide octogone *d'éclats de cèdre* d'une [R *douzaine* A *dizaine*] de pieds de *hauteur s'élevait* [AR *à la tombée du jour* A *alors*] en face de la [R *grande*] porte [A *principale*] de l'église; [R *et*] cette pyramide, [R *était*] recouverte de branches de *sapins* [R *que l'on*] [D *introduisait* S *introduites*] dans les interstices *des* éclats [A *de cèdre*] superposés *les uns sur les autres*, [R *en forme de cage*] était d'un aspect très agréable à la vue — Le curé accompagné de son clergé sortait par *la* porte *principale*, récitait <...> et [R *y*] mettait ensuite le feu avec un cierge [R *au dessus* A *à des petits monceaux*]

de <...> s'élevait [AR *bien vite* A *aussitôt*] pétillante au milieu des cris de joie [A *des coups de fusils et de pistolets*] des assistants qui ne se dispersaient que lorsque [R *le cône* A *la pyramide*] était entièrement [D *consumé* S *consumée*]. / / [A *Ma demoiselle Blanche d'Haberville;* [A *et*] *Jules et* [R *Arché*] *Locheil n'avaient pas* [A *non plus*] *manqué d'assister à cette joyeuse ceremonie.*] Mon oncle *Baptiste* [A *Raoul*] à <...> son [R *seigneur* A *frère*] que les devoirs de l'hospitalité [R *retenaient* A *devaient retenir*] à son manoir [R *le 24 Juin 1755 n'avait pas manqué d'assister au feu de joie cette année* A *s'était* [AR *aussi*] *empressé de se rendre au feu de joie*]: [R *une autre raison avait peut-être aussi* A *Un critique, malicieux en contemplant mon oncle Baptiste appuyé sur son épee et debout un peu en avant de la foule,* [R *son* AR *grand uniforme*] *appuyé sur son épée, mon oncle Baptiste lorsque un critique malicieux dis-je*] aurait <...> ressemblance [A *de boiteuse mémoire*] avec [A *feu*] Vulcain [A *surtout*] lorsque la lueur du *bucher* enluminait toute sa personne [A *à la Rembrandt*]; ce qui n'empêchait pas [R *mon oncle Baptiste* A *le cher oncle*] de <...> de *l'assemblée.* Mon oncle [R *Baptiste* A R<aoul>] avait [A *encore*] une [R *autre*] raison bien puissante [R *pour*] d'assister <...> vente [A *de saumon* AR *frais*] qui se *fesait* [R *après la cérémonie* A *ce jour là*]. En effet chaque habitant qui tendait une pêche [R *à saumon vendait* A *offrait en vente*] à la porte de l'église le premier saumon qu'il prenait [R *pour les* A *au bénéfice des*] bonnes <...> qu'il [R *le*] *fesait* dire [R *des messes* A *une messe*] *avec le* produit de ce poisson pour <...> purgatoire. *Cette coutume* [A *si générale autrefois*] *n'est pas* [R *tombée* A *tout à fait tombée en désuétude:* R *on ne*] *nos habitants* [A *surtout les femmes*] *vendent encore* [A *pour les mêmes* [D *le même* S *les mêmes* R *objet* A *fins* R *encore*] *à la porte de l'église le dimanche après la messe* [R *le produit quantité de* A *les* [AR *divers*] *premisses de divers*] *produits de leurs fermes* [R <mots illisibles>] *pour remercier Dieu de* [R *ce qu'ils ont bien réussi* A *leur réussite: le crieur annonçant le but de la vente chacun s'empresse de surenchérir.*] *soit pour* [R *attirer* [AR *attirer*] *la bénédiction du ciel sur les* [AR *divers*] *produits de leur ferme de toute espèce pour le remercier prier de bénir leurs efforts.*] / / Rien *n'est* plus <...> catholiques avec <...> mort *leur* a enlevés: [R *que cette communion*] cette sollicitude qui [R *continue avec le* A *s'étend jusqu'au*] monde invisible. Nos frères *séparés* versent [A *bien*] comme nous des larmes [R *bien*] amères sur la [R *tombe* A *tombeau*] qui [R *recouvre* A *recèle*] ce qu'ils [R *avaient* A *ont*] de <...> *s'arrête leur sollicitude.* [R *La mère qui enseigne à son enfant* A *Dans*] *les premières prières* [R *n'a pas un souvenir à lui enseigner*] *que la mère protestante enseigne à son enfant il n'y a pas un souvenir pour ceux qui ne sont plus,* ma mère *moi* me *fesait* terminer *ma prière* par cet appel [R *touchant* A *à la miséricorde divine:*] «Donnez *ô!* mon Dieu! votre *Saint* paradis à mes grand-*pères* et <...> parents [R *que je n'avais point connus*] *qui m'étaient* inconnus [D *;* S *.*] *Ils étaient* en petit nombre; combien, hélas! [A *à la fin d'une longue carrière en*] aurais-je à ajouter s'il fallait énumérer [R *ceux de ma famille qui ne sont plus*] tous <...> plus. / / [A *Il était nuit close*] *Lorsque* mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*], *son neveu, sa nièce* et *Arché* [A *de Locheil*]

quittèrent II ancêtres *Normands*: c'était le *feu-de-joie* à la tombée du jour la veille de la [D S^t S<d'une autre main> *Saint-*]Jean-Baptiste. Une pyramide octogone d'une <...> de *hauteur* s'érigeait <...> sapin introduites dans les interstices [R *des*] d'éclats <...> aspect très agréable à <...> curé accompagné de son clergé sortait <...> et [R *y*] mettait ensuite le feu avec un cierge à <...> coups de fusils <II R ,> des assistants qui ne <...> Locheill, n'avaient <...> cérémonie avec mon oncle Raoul à <...> devaient, nécessairement, retenir <...> Vulcain de boiteuse mémoire lorsque la lueur du *bucher* enluminait toute sa personne [R *à la Rembrandt* A<d'une autre main> *d'un reflet de pourpre*]: ce qui n'empêchait [A *pas*] mon oncle Raoul de <...> d'assister au *feu-de-joie*: c'était <...> se *fesait* ce <...> habitant qui tendait une pêche vendait à la porte de l'église le <...> prenait au <...> âmes, <IV,V c'est-à-dire, qu'il <virgule supprimée d'après l'usage> faisait> dire une messe du produit de ce poisson pour <...> purgatoire <appel de note et note>. Le <...> vente chacun <...> catholiques avec <...> enlevés, [A *que*] cette <...> invisible. Nos <...> bien comme nous des <...> mais là *s'arrête leur sollicitude*. [A<d'une autre main> //] Ma <...> me *fesait* terminer <...> ô [R *!*] mon Dieu <...> carrière en <...> s'il fallait <...> temps lorsque

94 I le *presbitère* où ils avaient soupé [R *il était nuit close*] *Mon* oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] qui <...> d'astronomie expliquait à sa nièce qu'il ramenait dans sa voiture les merveilles [R *d'un beau ciel*] de la *voute* éthérée. *Les* deux jeunes *gens* [R *montés sur deux chevaux fringants*] ne profitaient [AR *guère*] *des trésors de sciences astronomiques du cher oncle qu'autant que* [D *leurs* S *les*] *chevaux* [R *un peu fringants*] *qu'ils montaient leur permettaient d'en attraper quelques bribes; et cela* au grand dépit du *percepteur* [R *improvisé*] *de philosophie* improvisé qui leur reprochait d'*éperoner* sournoisement [D *deux* S *leurs*] montures [A *beaucoup*] plus *raisonables* que [D *les* S *leurs*] *Cavaliers* [AR *Les jeunes gens* [A *tout* R *qui*] *s'exprimaient de leur mieux*] — [R *La route qu'ils parcouraient avec l'air embaumé* [AR *avec l'air embaumé* [D *de* S *des* [SR *la forêt*] *bois*] *était charmante: le chemin royal tracé le long du fleuve* [AR S^t *Laurent*] *était bordé d'arbres de toutes espèces* [AR *en*] *le dérobant* [R *très souvent* AR *tantot* A *souvent*] *à la vue, pretait un nouveau charme au paysage* [R *lorsqu'il montait* A *lorsqu'une eclaircie decouvrait tout à coup*] *ses ondes argentés*. [A *Les jeunes gens tout à leur gaieté, les jeunes gens qui respiraient le bonheur par tous les pores pendant cette nuit magnifique en parcourant une route tracée dans la foret même, s'excusaient de leur mieux et recommençaient leurs gambades l'instant d'après malgré les signes réitérés de Madle d'Aberville qui ayant beaucoup d'amour* [AS *et de*] *respect pour son oncle cherchait à éviter* [R *évitant*] *tout ce qui pût le contrarier.*] // La route [A *en effet*] était <...> chemin [A *royal*] tracé [R *entre des* A *au milieu d'*]arbres de *toute espèce interceptait* [D *à* S *de*] [R *chaque instant* A *temps à autre*] la vue du fleuve [D S^t S *Saint-*]Laurent dont il suivait [A *presque*] les sinuosités [R *mais aussitôt*] jusqu'à ce qu'une clairière *laissât voir tout-à-coup* ses ondes argentées — Arrivés II le presbytère où <...> oncle qui <...>

d'astronomie expliquait <...> la *voute* éthérée <...> les [A<d'une autre main> *deux*] jeunes messieurs ne profitaient guère *qu'autant que les chevaux qu'ils montaient leur permettaient d'en* [R *attraper* A *saisir*] *quelques bribes; et celà* au grand dépit du professeur [R<d'une autre main> *de philosophie* A<d'une autre main> *d'astronomie*] improvisé qui <...> gaieté, *les jeunes gens* qui <...> pores pendant cette nuit magnifique au [R<d'une autre main> *à travers* A<d'une autre main> *au milieu de*] la <...> leur <II,IV mieux et> recommençaient <...> Blanche qui aimant beaucoup son oncle cherchait <...> route [R *en effet*] était, en effet, d'autant plus <IV,V agréable, que <virgule supprimée d'après l'usage> le> chemin royal, tracé <...> toutes [D *espèce* S<d'une autre main> *espèces*], *interceptait* de temps à autre la vue du fleuve [D *St* S<d'une autre main> *Saint*] Laurent dont <...> clairière offrît <IV,V *offrit* <corrigé d'après II et d'après l'usage> *tout à coup*> ses

111 I clairières qui leur permettait [A *d'embrasser*] du regard tout le panorama depuis <...> jusqu'à *la* Malbaie *Arché* ne put *s'empêcher de laisser échapper* un *cris* de surprise et s'adressant à mon oncle *Baptiste* [A *Raoul*]: *vous* qui <...> ciel, *monsieur,* vous <...> terre *un instant* et <...> qui *apparaîssent simultanement* sur *toute* la côte du nord aussi loin que *le regard* peut s'étendre? — Ma <...> est [A *vraiement*] la terre des [R *sorciers* A *lutins, des*] farfadets et *de tous les* [AR *contes de*] génies dont [R *on* A *ma nourrice*] berçait <...> d'Écosse. // Ah. II clairières qui <...> panorama depuis le *Cap*-Tourmente <IV *Cap Tourmente*> <II,IV,V jusqu'à *la* <majuscule rétablie d'après l'usage> Malbaie>, de <...> un *cris* de surprise [A d'une autre main>,] et s'adressant à mon oncle Raoul. [A<d'une autre main> // — *vous* monsieur <...> terre et de me dire ce que *signifie* toutes ces lumières qui *apparaîssent* simultanément <...> nord aussi <...> s'étendre [D : S<d'une autre main>*?*] Ma <...> génies dont

123 I oncle, *arrêtons nous* ici <...> qui écrivent à leurs parents et [R *leurs*] amis de la côte du sud*: ces* [A *braves gens là n'ont besoin ni d'encre, ni de plumes pour* [R *communiquer* S *donner de*] *leurs nouvelles.*] *Voyons* [A *d'abord*] *les nouvelles des éboulemens*: onze décès [A *de personnes adultes*] dans cette *Paroisse* [R *depuis dans le courant de l'hiver* A *depuis l'automne*] dont trois dans *une seule* maison chez <...> picote *(petite vérole)* ou quelque fièvre maligne, aient visité cette *maison*, car ce sont *de maitres* hommes que *les* Dufour [R , A *et*] tous dans la force de l'âge —*Tous les* Tremblay sont bien; j'en suis charmé, ce sont *des* braves gens. Il <...> Bonneau*;* probablement <...> très âgée. Un enfant mort chez *Boillie:* c'était je crois le seul qu'ils *avaient*: c'est <...> oncle [R *Baptiste* A R<aoul>] continua ainsi pendant [R *une demie-heure* A *quelque temps*] à [R *énumérer*] s'informer <...> des *éboulemens*, de l'*Ile-aux-coudres* et de la *petite Rivière*. — // Je II oncle Raoul, *arrêtons nous* ici un instant. *Ce* sont les gens du *N*ord qui <...> sud. [D *: ils* S<d'une autre main sur>. *Ils*] ne <...> par *les Éboulemens* <IV,V *les* <majuscule rétablie d'après l'usage> Éboulements>: onze <...> maison chez <...> ou

<IV,V *quelques fièvres malignes* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> aient> visité cette [R *maison*] famille <...> Dufour et <...> sont *des* braves <...> la <IV,V *grand'mère* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> car> elle est très âgée. Un enfant mort chez [R *Boillie* A *Bélair*]: c'était je crois le <...> ménage. Mon <...> des *Éboulemens*, de

139 I dit *Locheil*, [R *que* A *sans en avoir* [A *pourtant*] *la clef que*] ce sont des signes [R *convenus* [AR *entre*] *les* A *que se font les habitants des deux rives*] pour se communiquer [R *les nouvelles entre* A *ce qui les intéressent le plus* AR , A ;] // Oui, *dit* mon oncle; et si <...> nord nous verrions [R *pareils* A *semblables*] signaux sur la côte du sud. [A *Car*] *Il est en effet convenu que la veille de la St Jean Baptiste on se donne des nouvelles de chaque côté du fleuve: ce qui n'empêche pas* [R *que*] *s'il y a* [A *maladie ou*] *mortalité de communiquer en tout temps* [A *par les mêmes moyens.*] Si le feu une fois [R *allumé brule* A *allumé*], ou que l'on *allimente, brule long-temps*, sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle; — s'il *brule* en amortissant c'est <...> s'éteint *tout à coup* c'est signe de [R *maladie* A *mortalité*]; *s'il* s'éteint *deux ou trois fois de suite* autant de personnes mortes — [R *Si c'est une*] Pour un adulte une forte lumière *et une* [R *forte lumière qui s'éteint aussi ça indique la mort d'un enfant* A *pour un enfant*] une petite <...> communications [A *par eau*] *entre le nord et le sud sont très* rares même l'été et <...> l'hiver; l'homme toujours ingénieux y a suppléé [R *en inventant cette manière comme vous voyez*] par ce moyen très simple. Les [A *mêmes*] signaux, [R *d'ailleurs*] sont [A *d'ailleurs* R *les mêmes*] connus Il dit <...> fleuve pour <...> les *intéressent* le plus. // Oui, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] mon oncle Raoul; <II,IV et si> nous étions sur la *Côte* du *Nord*, nous <...> la *Côte* du *Sud*. Si <...> alimente, *brule long-temps* sans s'éteindre; c'est <...> s'il *brule* en <...> s'éteint <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après I et d'après l'usage>, c'est> signe de mortalité [D *: autant* S<d'une autre main>. *Autant*] de <...> adulte une forte lumière, pour un enfant une <...> communications [R *sont assez rares même l'été*] étant <...> ingénieux y a suppléé par ce moyen très simple. // Les

155 I les marins qui s'en servent [R *souvent*] dans les naufrages pour *faire connaître leur état de* détresse <...> nos [A *meilleurs*] chasseurs [R *eussent*] *fussent* morts sur la *bature aux*-Loups-Marins *que vous connaissez*. Vers le milieu de mars il <...> si *subite* [R *dans le temps*] qu'on dût croire au printemps; [A *en effet*] *Les* glaces disparurent du fleuve, les outardes, les *oies-sauvages* [A *les canards plongeurs*] firent [A *en grand nombre*] leur apparition; [R *plus de doute*] *cinq* de nos chasseurs, bien munis *d'ailleurs* de provisions, car le climat <...> Canada, partent donc pour la *bature:* les outardes sont en si [D *grandes abondances* S *grande abondance*] qu'ils laissent leurs *provisions* dans [D *leur* S *le*] canot qu'ils <...> négligence [A *vis à vis de leur cabane*] *et courent* prendre leurs [R *fusils*] stations <...> commencer *d'abord* par se *percer* <non souligné>: *on* appelle se *percer* <non souligné> [R *la* A *faire une*] fosse d'environ quatre pieds *que* le chasseur *de gros gibier creuse*

dans la vase pour surprendre le gibier qui est très méfiant, surtout <...> sauvage. — C'est une chasse de misère; vous restez souvent *accroupis de* sept <...> trous [R *qu'il faut vider sans cesse*] en compagnie de votre chien. — [D *Ni* S *L'*]occupation ne *vous* manque pas [R *d'ailleurs* A *d'ailleurs*] pour *vous désennuier:* [A *car*] il [A *vous*] faut [A *dans certains endroits*] vider [R *sans cesse l'eau qui presque*] *à chaque instant* l'eau qui menace de vous submerger. Néanmoins <...> à [R *un peu*] être amplement [R *payés* A *récompensés*] de *leur peine* à II <II,IV,V les marins qui <virgule rétablie d'après l'usage> s'en> servent dans les naufrages pour [R *faire connaître* A *communiquer*] leur [R *état de*] détresse <...> la *bature* [A *au*] *Loup-Marin* [R *que vous connaissez*] sans <...> mars il <...> si *subite* qu'on [D *dû* S<d'une autre main> *dût*] croire <...> du <II,IV fleuve; et> les outardes, les *oies-sauvages*, les <II,IV,V canards, firent> <virgule supprimée d'après l'usage> en> grand <...> nos <II,IV,V chasseurs bien <virgule rétablie d'après l'usage> munis> de provisions, car <IV,V provisions, (car <virgule supprimée d'après l'usage> le> climat <...> Canada, partent donc pour la *bature*; mais <...> le <II,IV,V canot qu'ils <virgule rétablie d'après l'usage> amarrent> avec <...> pour [D *courrir* S *courir*] prendre <...> la *marrée*. On appelle, comme vous devez [A<d'une autre main> *le*] savoir se *percer* <non souligné>, creuser une fosse dans la vase [AR <mots illisibles>] d'environ trois *a* quatre pieds de profondeur [A<d'une autre main>,] où le chasseur se *blotit* pour surprendre le <II,IV,V gibier qui <virgule rétablie d'après l'usage> est> très méfiant, surtout l'outarde et l'*oie-sauvage*. C'est <...> souvent *accroupis* sept <...> trous en

178 I montante quand il *s'élèva tout à coup* une tempête épouvantable; [R *la poudrerie était telle*] *la* neige poussée par le vent *tombait avec* une abondance *que quand* le gibier *aurait passé* à trois brasses *d'eux ils ne l'auraient pas vus. Après* avoir patienté jusqu'*à ce que la marée montante* les chassa de leurs *trous ils* retournèrent à <...> tempête et il ne *leur* restait pour toutes provisions *pour* cinq hommes qu'un <...> avaient *déposés* dans leur cabane à leur arrivée *pour* prendre <...> chasse. — On tint conseil et <...> souper: — la <...> jours et il leur serait impossible à une distance [A *à peu près égale*] de *quatre* lieues des terres du *Nord* et du *Sud* de faire apercevoir *des* signaux [A *de*] détresse: *il* <...> vivres — Ils <...> hiver, [A *le froid devint très intense*] *et* la <...> jours et à l'expiration de ces *huits jours* le fleuve *se trouva* couvert de *glace* comme en janvier. *On commença* alors II montante quand <...> épouvantable. [D *; la* S<d'une autre main>. *La*] neige <...> Nos <II,IV gens après> avoir <...> gabions retournèrent de guerre lasse à <...> tempête et <...> provisions [R *pour* A *aux*] cinq hommes qu'un <...> arrivée [R *pour* A<d'une autre main> *afin de*] prendre <...> tint <II,IV conseil et> <...> souper: [R —] la <...> jours et il leur serait <II,IV,V impossible à <virgule rétablie d'après l'usage> une> distance à peu près égale de [R *quatre* A<d'une autre main> *deux*] lieues des terres du *Nord* et du *Sud* de <...> détresse [D :

il S<d'une autre main>. *Il*] fallait <...> compte; [R —] il <...> hiver, [R —] le froid devint très intense, [R *et*] la <...> jours et à l'expiration de ce terme le fleuve

197 I du S^t^ *Laurent,* mais impossible de porter secours. [R *Plusieurs habitants de la rive du sud*] Aux signaux de détresse *succedèrent les signaux* de mort. Le feu s'allumait [A *tous les soirs*] *sur la bature* et s'éteignait aussitôt: on avait déjà [R *an*] *signalé* la mort de trois des naufragés. [A *Plusieurs de*] *Nos* habitants *mus par un sentiment d'humanité* firent [A *au péril de leur vie*] tout ce *qu'on* pouvait attendre d'hommes [A *dévoues et*] courageux *pour leur porter secours,* mais inutilement, *la rivière* était tellement *couverte* de <...> emportainet *leurs* [AR *fragiles*] canots [R *pris*] soit au nord-est *ou* au sud-ouest suivant *la marée,* sans [A *presque*] les rapprocher du *nord* — Ce ne fut que le *dixseptième* jour qu'ils furent secourus. *Un* canot de l'Île-aux-Coudres *fut le premier qui aborda la bature aux Loups-Marins* — *N*'entendant aucun bruit dans la cabane ils les crurent tous morts; *ils* étaient néanmoins [A *tous*] vivants mais [R *dans un grand état d'epuisement*] bien épuisés. *Après les précautions d'usage ils furent bien vite sur pied,* mais *promettant* bien <...> besogne *à l'avenir* en abordant une *Île* serait <...> *des* [R *élements*] *vents et* de la marée. <appel de note et note> [R *La* A *Cette*] nuit [R *était bien* A *si*] *belle dans son calme imposant* le <...> fleuves, [AR *portait naturellement*] *mon oncle* [R *Baptiste qui avait une très belle voix et d'ailleurs* A *Raoul à la reverie et tous gardèrent le silence*] *peu susceptible de reveries qu'imposaient d'ordinaire le silence de la nature* [R *mon oncle Baptiste qui avait une belle* [AR *superbe*] *voix de tenor* [AR *mon oncle B*<aptiste> <mot illisible> *grand babillard et ennemi du silence* A *mon oncle* R *Baptiste grand chasseur et si fringant avant son accident, mon oncle Baptiste ennemi du silence* <doublon>] *se mit* [A *alors*] *à chanter de sa belle* voix de *tenor* la chanson suivante: [R *qu'il affectionnait*] // *En me* promenant II du [D *S^t^* S<d'une autre main sur> *Saint-*]Laurent, mais <...> détresse *succedèrent* ceux de mort: Le <...> les <II,IV soirs et> s'éteignait aussitôt: on <...> naufragés [A<d'une autre main>,] quand <...> compassion firent [R <mots illisibles>] au <...> courageux; [A<d'une autre main> *mais inutilement,*] car <...> nord-est, *ou* au sud-ouest; suivant <...> le *dixseptième* jour <...> canot [R *de l'Île-aux-coudres*] monté par des habitants de l'Île-aux-Coudres *qui,* [A<d'une autre main> *en arrivant*] n'entendant aucun bruit dans la cabane les crurent tous morts [D *: ils* S<d'une autre main>. *Ils*] étaient néanmoins tous vivants [A<d'une autre main>,] mais *promettant* bien <...> marée. <appel de note et note> // Mon oncle Raoul après avoir *long-temps* parlé finit <...> taire. [A<d'une autre main> //] — Ne <...> nuit [A<d'une autre main>,] calme le long <...> promenade [A —] Oh <...> gens. [A<d'une autre main> //] C'était prendre le *Chevalier* par <...> pas <II,IV prier et chanta de> sa superbe voix de [R *soprano* A<d'une autre main> *ténor*] la <IV ténor la> chanson <...> singulièrement comme <...> blessure [D *: tout* S<d'une autre main>. *Tout*] en avouant qu'elle *pêchait* contreles règles de

la versification il <...> vives [R *et fraiches*] *et* d'une grande fraîcheur. / / Chanson de *Mon / Oncle* Raoul. / / <deux traits> Me promenant sur le tard / Le

231 I Chassant *bécasses* et <...> roseaux [A *j'en visai une*] / [R *J'en visai une*], [A *tenant mon fusil bandé*] / Tout

236 I tirer — / / <un trait> / / J'entends <...> chien / Du <...> soutien, / J'avance <...> roseaux. — / D'une voix d'affection / *Fesant* ma ronde / / J'aperçus en *fesant* mon <...> d'amour. — / / Je <...> bois écartée / Je tirai mon coup de fusil, / Pas bien loin d'elle / La <...> haut *cris* / Que <...> dit: *mon* cher <...> douceur, / / Je suis un vaillant chasseur / De <...> peur; / En vous voyant ma belle enfant ainsi seulette / Je <...> bien. / / <un trait> / / *Rassurez* [D *vous* S *moi*] je <...> saisie, / Je me suis *laissé annuitée*, / Je me suis écartée / Ah! *montrez moi* le chemin *de* mon village, / Car sans vous mon beau *Monsieur* / Je <...> lieux. — / / <un trait> / / La belle *donnez moi* la <...> loin, / Je <...> plaisir / J'en <...> Mais avant <...> mignonne, / *Voudriez vous* bien <...> baiser. / / <un trait> / / Je <...> refuser / Je <...> récompenser, / *Prenez en* deux ou bien trois / C'est <...> service / C'est <...> donc cher cœur. <appel de note et note> / / Les jeunes <l. 299> II tirer. / / <un trait> / / J'entends <...> À travers [D *des* S *les*] roseaux <IV roseaux:> / D'une voix d'affection / *Fesant* ma <...> en *fesant* mon <...> d'amour. / / <un trait> / / Je <...> Dedans *ces* bois <IV,V *écarté*, <corrigé d'après I et II> / Assise> le long d'un *fossès* / Qui <IV fossé / Qui> s'y <II,IV reposait; / Je <...> d'elle, / La> belle <...> haut *cris* / Que <IV cri / Que> le bois retendit. / / <un trait> / / Je lui ai dit, <V *Mon* <minuscule rétablie d'après I,II,IV> cher> cœur <...> suis un vaillant chasseur / De <...> peur [D ; S<d'une autre main> *!*] / En <IV peur; / En> vous <...> bien. / / <un trait> / / Rassurez-moi <...> suis <II,IV *laissé annuiter*,> / Je <...> vous [A<d'une autre main>,] mon <...> lieux. / / <un trait> / / La belle donnez-moi la main / Votre <...> loisir; / <II,IV Mais avant> que <...> baiser. / / <un trait> / / — Je <...> Je *veux-bien* vous <...> Rendu <II,IV,V service! / C'est <ponctuation rétablie d'après l'usage> pour> moi beaucoup d'honneur; / Adieu donc, cher cœur. / / <un trait> / / Diable! dit <II,IV Jules:> monsieur le chevalier vous n'y allez pas de main morte! [D *je* S<d'une autre main>*Je*] gage <...> votre <II,IV jeunesse et> que <...> victimes <IV,V *?* <ponctuation rétablie d'après II> Eh!> Eh! <...> grâce *racontez nous* vos <...> petit-fils, *dit* mon oncle Raoul en <...> ce <II,IV ton, mais voyant> les <...> lui faisait sa sœur [R il *reprit le dernier couplet du refrain du dernier couplet* A *tout en se mordant les lèvres pour s'empêcher de rire, il reprit le refrain du dernier couplet:*] / / Vous <...> cœur, / Rendu <II,IV,V service! C'est <tiret rétabli d'après l'usage> pour> moi beaucoup <II, IV d'honneur:> / Adieu

299 I gens [R *achevaient de* A *continuaient à* D *chantaient* S *chanter* R *encore* A *en chœur*] *la dernière partie de cette chanson lorsqu'arrivé* à une clairière *ils virent* un feu *de* bois à <...> chemin C'est <...> oncle *B*<aptiste>

[R *Pourquoi* A *J'ai toujours oublié de m'informer pourquoi on*] l'appelle [R *-t-on*] la sorcière du *Domaine*, dit Arché [D ; S ? R <mots illisibles>] *Parcequ'*elle a <...> bois qui [R *autrefois*] *était* [R *le domaine* A *autrefois le domaine*] *d'haberville*. <appel de note, sans note> Mon <...> actuel afin <...> Trois-Saumons. — Allons [R *faire*] rendre <...> dit [R *Madlle d'Aberville* A *Blanche*], elle m'apportait [R *toujours* A *le printemps*] dans mon enfance les <...> et [A *aussi*] les premières [R *pla*] fraises de la saison. — [R *On attacha les chevaux à l'entrée du bois et dans*] Mon oncle *Baptiste* fit bien *quelque objection* [R , A *vu l'heure avancée*] mais comme <...> l'entrée *du bois* et *l'on* se Il gens <...> virent en arrivant à une clairière un feu *de* bois <...> Raoul. [A<d'une autre main> // — J'ai] toujours <...> du domaine, <appel de note et note raturée> dit <II,IV,V Arché ? <ponctuation corrigée d'après l'usage> [A<d'une autre main> // —] *Parcequ'*elle> a <...> bois autrefois le domaine d'Haberville, *dit* mon <...> enfance les <...> bien *quelque objection* vu l'heure <II,IV avancée, mais comme> il <..> taillis et

315 I sorcière — L'habitation [R *n'avait rien de bien formidable* A *de*] la <...> la [R *sybill* A *sibylle*] de Cumes, — *ou* à <...> ancienne où moderne. C'était une cabane [AR *de pièce sur pièces* A *de pièce sur pièces d'environ*] *de huit pieds carrés tapissée* [R *en* A *en dedans de*] mousse de diverses couleurs ; et le toit en forme de *cone* était recouvert [R en] d'écorce *d'épinette* [R *sapin*], *d'écorce* bouleau et [R *de* A *par dessus tout de*] branches *de sapin du plus beau vert. Assise* [*sur un arbre renversé* <encerclé et surplombé du chiffre 2>] [*à la porte de la cabane* <encerclé et surplombé du chiffre 1>], *Marie* veillait à la *cuison* d'une grillade [R *qui dans une poêle à frire*] *quelle* tenait [A *dans une poêle à frire*] *au dessus* d'un feu [R *qui*] entouré <...> continua [A *à son ordinaire*] une conversation commencée [R *apparamment*] avec un être invisible [R *car elle était* A *derrière elle*] *a* qui elle *répetait* sans cesse en *fesant mine* de <...> agitait *derrière* [A *elle*] : *va-t-en, va-t-en* : c'est toi qui *amène l'anglais* pour dévorer le Français. *En* ça, prophétesse <...> oncle *Baptiste* [A *Raoul*], quand <...> diable, [R *veux-tu* A *te plairait-il de*] me Il sorcière. [A<d'une autre main> //] L'habitation <...> ni *a* l'antre <...> de *pièce* sur <...> de *mousses* de diverses couleurs <II,IV,V ; <ponctuation corrigée d'après l'usage> et> [A *dont*] le <V *toît* <corrigé d'après l'usage> en> forme <...> la *cuison* d'une <...> une <II,IV,V *poële* <corrigé d'après l'usage> à> frire, *au dessus* d'un <...> invisible derrière <...> elle <II,IV répétait, sans> cesse en *fesant* le <...> agitait *derrière elle* : [A<d'une autre main> —] *Va-t-en* [D ; S<d'une autre main> *!*] *va-t-en* <IV,V arrière : <guillemets rétablis d'après l'usage> <II,IV,V *Va-t-en ! va-t-en !* <corrigé d'après l'usage> c'est> toi qui *amène* [D *l'anglais* S<d'une autre main> *l'Anglais*] pour dévorer le Français ! [D *ah* S<d'une autre main> *Ah*] ça <IV,V Français ! <guillemets rétablis d'après l'usage> // Ah> ça <...> diable, *te plairait-il de* me

333 I menace ? // Voyons, Marie, *dit* Jules <...> tu [A *crois vraiment*] *parles* [R *vraiment*] au diable ? [A *tu dois savoir que nous* [D *ne* S *n'*] *ajoutons* [R *croyons*

pas à] *pas foi à de telles bêtises?* R *C'est tout au plus bon pour les habitants.*] *Va-t-en,* [R *con*] *va-t-en* continua [R *la pau*] la sorcière. *C'est* toi qui *amène* l'Anglais *qui dévore* le Français. // Je II menace [D . S<d'une autre main>*?* // — Voyons, Marie, *dit* Jules*:* dis-nous <...> au <II,IV,V diable*?* <ponctuation corrigée d'après l'usage> Tu> peux <...> bêtises*?* // — <II,IV,V *Va-t-en*! *va-t-en*! <corrigé d'après l'usage> continua> la sorcière en *fesant* les <...> qui *amène* l'Anglais

340 I dit *Made d'Haberville* elle m'aime beaucoup, elle me répondra [A *j'en suis sure; et s'approchant alors* [D *elle* S *elle*] *lui mit la main sur l'epaule et lui dit de sa voix la plus douce: Est-ce que tu me reconnais ma bonne Marie est-ce que tu ne reconnais pas ta petite seigneuresse comme tu m'appelais quand j'étais enfant?*] Est-ce que tu ne me reconnais [R *ta petite*] pas ma bonne Marie? La II dit Blanche <II,IV ;> elle <...> répondra. S'approchant <...> sur <II,IV l'épaule et> lui <...> douce [A<d'une autre main> // —] *est-ce* que <...> Marie*!* Est-ce <...> petite <II,IV seigneuresse comme> tu <...> enfant? [A<d'une autre main> //] La

347 I monologue, *ou dialogue, si le lecteur le préfère avec sa majesté satanique* et <...> avec [R *beaucoup de*] tendresse*; une* larme <...> couler [R *il en restait*] cette tête toujours [R *souffrante* A *brulante et fiévreuse*] en contenait si peu! // Pourquoi II monologue, *ou dialogue avec sa majesté satanique, si le lecteur le préfère;* et <...> tendresse. [D *: une* S<d'une autre main> *: Une*] larme <...> tête *fievreuse* et toujours *brulante* en contenait si peu! <appel de note et note> // — Pourquoi

351 I Marie, [A *lui dit Made d'Haberville*] mènes-tu cette vie sauvage [A *et vagabonde*]? Pourquoi <...> habitant*;* toi <...> enfants élevés par des [R *etran*] femmes étrangères auraient <...> mère*?* — Je <...> avec [R *une bonne*] maman, [A *et*] nous te ramènerons chez toi, [R *nous parlerons* A *ma mère parlera*] à ton mari qui t'aime toujours, [A *tu dois être bien* [R *malheureuse*] *malheureuse.*] La [R *malheureuse* A *pauvre*] femme <...> yeux *lancerent* des flammes, [R *lorsqu'elle les porta au tour d'elle lorsqu'* A *lorsque debout, pâle de colère*] elle [A *s'écria en*] [D *regardait* S *regardant*] les assistants*: qui* ose parler [A *ici*] de mes malheurs [R *et*]*? est-ce* la [A *belle*] jeune fille [A *aujourd'hui l'orgueil de ses parents*] qui ne sera jamais [R *épouse et* A *ni*] mère, [A *ni épouse*] *est-ce* la [R *noble* A *noble jeune fille* R *du seigneur d'Haberville*] élevée entre la soie et le coton qui <...> abri. — Malheur! Malheur! Malheur! *Elle se* [R *rassit se*] *couvrit le visage de ses bras et sanglota d'une manière convulsive.* Elle se [D *releva* S *leva* R *bien vite* A *tout-à-coup*] <...> dans *le bois* et II Marie, dit Mademoiselle d'Haberville <...> habitant, [R —] toi la mère d"une nombreuse famille [D *: les* S<d'une autre main>*?* *Tes*] pauvres <II,IV,V enfants élevés <virgule rétablie d'après l'usage> par> des <...> mère! [D *je* S<d'une autre main> *Je*] viendrai <...> sur son siège <IV ;> et ses yeux lancèrent des flammes lorsque <...> assistants: — *qui* ose parler de mes malheurs? *est-ce* la belle jeune fille l'orgueil de ses

<II,IV parents qui> ne <...> coton qui <...> releva <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après I et d'après l'usage> avant> de s'enfoncer dans la forêt et

369 I Jules très affecté : *est-ce* bien Jules *d'Aberville* [R *qui pleurait* A *très affecté*] : *est-ce* [R *toi bien*] *aussi* Jules [A *d'Haberville*] qui [R *pleure* A *t'attendrit*] sur [R *mes les mes* A *les*] malheurs [A *de la pauvre folle du domaine*] [R *est-ce bien je vois bien lui* <mot illisible> *le plus genereux* <mot illisible> *de tous les hommes gentilshommes* A *est-ce bien Jules d'Haberville le brave entre les braves dont je vois le corps sanglant* R *toi dont le corps sanglant ensanglantera le dernier champ de bataille ensanglanter les plaine* A *trainé sur* R *un champ le dernier champ de bataille des Français* [AR *de gloire de ma patrie*] A *sur les plaines d'Abraham? est-ce bien* [S *lui*] *qui ensanglante le dernier glorieux champ de bataille de ma patrie?* R *Malheur*] ! Malheur! Malheur! Malheur [D ; S !] *Cette* pauvre <...> dit *Arché* [A *de Locheill*], [R *elle*] comme elle se préparait à rentrer dans *la fourrée*. Elle II Jules <II,IV,V très affecté <trait d'union rétabli d'après les autres occurrences> :> [A<d'une autre main> / /] *est-ce* bien Jules d'Haberville qui <II,IV *s'apitoye*> sur <...> sanglant, *trainé* sur les plaines d'Abraham? *est-ce* <...> patrie! Malheur <...> dit de <IV,V Locheill comme> <virgule rétablie d'après l'usage> elle> se préparait à rentrer dans [D *la* S<d'une autre main> *le*] *fourrée*. / / Elle

377 I l'entendit <...> fois [A *se croisa les bras*] et lui dit avec un calme [R *apparant* A *plein d'amertume*] Garde ta pitié pour toi *et tes amis* Archibald Locheill. [R *Mon*] *La* [R *sorcière* A *folle*] du <...> pitié; *garde là* pour [A *toi même* R *quand* A *lorsque* [R *obligé* S *contraint*] *d'exécuter un ordre barbare*] tu déchireras [R *la* A *avec tes ongles cette*] poitrine [R *de rage avec tes oncles ou bal*] qui recouvre [A *pourtant*] un cœur généreux. Garde ta pitié pour tes amis, *Oh!* Archibald de *Locheil*, lorsque tu [R *approcheras la* A *promeneras une*] torche incendiaire *de* leurs paisibles habitations: — lorsque [A *les vieillards, les infirmes*] les femmes [R *portant*] et les enfants <...> brebis [R *que ravagent* A *à l'approche*] d'un loup furieux — Garde ta pitié [A *pour toi* R *Archibald Locheil* A *tu en auras besoin lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appeles ton frère*] — Je n'éprouve *maintenant* qu'une grande douleur [A *ô Archibald de Locheil!*] c'est II l'entendit <...> fois; se croisa les bras et <...> d'amertume: [A<d'une autre main> — D *garde* S<d'une autre main> *Garde*] ta pitié pour toi [R *et tes amis*] Archibald <...> ta <IV,V pitié! garde-*là* <corrigé d'après l'usage> pour> toi et tes amis! <IV,V garde-*là* <corrigé d'après l'usage> pour> toi-même lorsque contraint <IV *d'éxécuter*> un ordre <...> généreux! [D *garde* S<d'une autre main> *Garde*] ta pitié pour tes amis [R . *Oh!* A<d'une autre main>, *O*] Archibald <...> ta pitié; tu en <...> douleur, [R *Oh!* A<d'une autre main> *Ô*] Archibald

391 I Malheur! Et elle disparut dans la forêt. / / Je veux qu'un *anglais* m'étrangle, dit mon oncle *Baptiste* [A *R<aoul>*], si [R *la pauvre*] Marie <...> sorcières

[R *anciennes et modernes*] chantées par les *poëtes* anciens et modernes. — *Je* ne *sçais* sur <...> toujours si douce avec nous — Tous II Malheur! [A<d'une autre main> / /] Et <...> par les *poëtes* anciens <...> ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] sur <...> nous. [A<d'une autre main> / /] Tous

398 I jamais *entendu* parler <...> silence, car sans <...> un *fonds* de tristesse qui fut *bien vite* dissipé à leur arrivée au manoir où [A *ils trouvèrent*] une [R *compagnie* A *société*] nombreuse. *La société Canadienne d'alors n'avait pas le secours de la musique pour charmer leurs réunions, il est vrai qu'on baillait un peu moins qu'aprésent,* [A *surtout*] *quand une musicienne sans gout* [R *et sans oreille*] *s'empare d'un piano où elle semble battre la lessive* [R *aux dépens de* A *sans égards pour les*] *oreilles délicates de la société. Les anciens Canadiens dansaient quand ils avaient un violon, à défaut de la danse on fesait des jeux et* [R *quand on était fatigué*] *à défaut de la danse et des jeux le charme de la conversation ne laissait rien à désirer. On avait commencé une danse ronde dans le manoir que* [R *se*] *l'on continuait* [A *dans la cour*] *et* [R *à la* D *quelle* S *que*] *les* [R *jeunes arrivants* A *nouveaux arrivés*] *s'empressèrent à joindre à l'exception de mon oncle Baptiste qui se mit à aider de sa belle voix les danseurs qui n'en pouvaient plus. — Cette danse ronde qui n'avait qu'un seul couplet n'en était pas moins* [R *bien*] *longue,* [A *très fatigante*] *et exigeait surtout de bons poumons car tout* [R *le monde* A *les danseurs*] *chantait* [R *par la* AR *pendant la* A *pendant la*] *durée* [A *de cette danse*] *qui ne cessait que lorsque celui qui conduisait la bande joyeuse était épuisé lui même ou que l'on demandait grâce de toute part — Sur le simple couplet suivant on aurait pu danser toute une nuit, surtout si la société* [R *eut été* A *était*] *nombreuse: / / C'est la plus belle de céans (bis) / Par la main je vous la prends (bis) / Je vous la passe par derrière, / Ramenez vos moutons bergère, / Ramenez, ramenez, ramenez donc / Vos moutons, vos moutons ma bergère, / Ramenez, ramenez, ramenez donc / Belle bergère vos moutons. / / Celui qui* [AR *chantait et*] *conduisait la ronde en chantant «je vous la passe par derrière» passait la dame qu'il tenait par la main à son voisin et tous ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle* [R *eut fait le tour du rond*] *fit le dernier anneau de la chaine — On continuait alors à danser en rond dans la même chambre jusqu'à ce* [R *qu'il* A *que le conducteur*] *eût rompu la chaîne; on parcourait* [R *alors* A *ensuite*] *toutes les chambres du premier* [R *palier*] *étage, on montait ensuite au second toujours chantant* [R *et dansant* A *«ramenez donc &»*], *on descendait l'escalier et s'il fesait beau on retrouvait les cours, le chemin du Roi* [A *même*] *à une certain distance, on retournait à la première chambre et le conducteur recommençait avec une autre dame jusqu'à ce que toutes les danseuses y eussent passées — / / Un* [A *des petits*] *jeux qui doit être oublié et qui amusait beaucoup la société d'alors était le suivant — Une personne sasseyait les yeux bandés* [A *après avoir nommé celle qu'il prenait pour sa fille*] *une autre fesait agenouiller près de lui une personne la tête enveloppée dans un shawll et chantait: / / Madame est-ce là votre fille / En boutons d'or en boucles d'argent, / Les mariniers sont sur les bancs. / / Le patient n'était délivré qu'après avoir deviné par l'inspection de la tête si c'était oui ou non la fille qu'il avait choisie et il chantait alors «oui c'est là ma*

fille en boutons d'or &» ou bien «ce n'est pas ma fille en boutons d'or &» ce qui occasionnait les qui pro quo les plus divertissants — On apportait jusqu'aux chiens la tête enveloppée que le patient proclamait souvent être sa fille. Il va s'en dire que le patient payait un gage chaque fois qu'il se trompait et ces gages l'assujettissait à toutes espèces de petits chatiment au grand amusement de toute la société. // Tous ces jeux [R *qui* A *dont je pourrais citer un grand nombre*] *doivent paraître bien insignifiants, bien puérils, à la société actuelle* // De joyeux II jamais <II,IV,V *entendu* <corrigé d'après l'usage> <...> parler> sur <...> <II,IV silence, car> sans ajouter <...> dans [R *l'ame*] leur âme un *fonds* de tristesse *bien vite dissipée, d'ailleurs* à leur arrivée au <IV manoir où> ils

404 I se *fesaient* entendre et <...> refrain: // *ramenez* vos moutons bergère, «Belle bergère vos moutons». Les danseurs <...> des *chainons* de *la* danse ronde et parcouraient [A *en tous sens la vaste*] la <doublon> cour [R *en tous sens*] à <...> renoua et <...> tours [A *de danse*] en criant [A M^ade^ *d'Haberville*] «*descendez* belle bergère». [R *La jeune fille* A *Blanche*] sauta II se *fesaient* entendre [R *même*] du chemin même [R *et*] et <...> moutons. Les danseurs <...> du *Chevalier*, la chaîne se renoua et <...> à *Mademoiselle* d'Haberville: [A<d'une autre main> —] *descendez* [A<d'une autre main>,] belle bergère. [A<d'une autre main> //] Blanche <IV d'Haberville: *descendez*, belle bergère. // Blanche>

413 I de [A *la*] voiture, le <...> empara et <...> de *ceans* (*bis*) <...> par *derriere* / Ramenez vos moutons bergère / Ramenez, ramenez donc / Belle bergère vos moutons <sans alinéa> *Blanche* [R *fit le tour* A *s'a*<illisible>] *en dansant de tous les anneaux de la chaine qui se renoua ensuite; on fit plusieurs rondes à lentour de* la voiture en chantant // Ramenez, ramenez donc / Belle bergère vos moutons. <sans alinéa> On rompit *ensuite* [A *encore*] la *chaine par un bout* et toute la bande joyeuse [R *rentra* A *enfila*] dans le manoir *en chantant* [R *et*] en dansant et chantant le <...> Raoul, [A *enfin*] délivré [R *enfin*] de ces [R *infatigable* A *impitoyables*] danseurs descendit <...> société qui *n'attendait que lui pour se mettre* à la table du réveillon. // <en haut de la page:> *Pour un autre chapitre* <citation encerclée> *S'habituer à vivre c'est s'habituer aux injures du temps et aux injustices des hommes. Chamfort.* II de *la* voiture, le <...> s'en <II,IV empara et> se <...> moutons bergère: / Ramenez, ramenez donc / Belle bergère vos moutons <sans alinéa> On <...> bergère vos moutons. On rompit encore la *chaine* [R *par un bout*]; et <...> Raoul [R *enfin*] délivré [A *à la fin*] de ces danseurs impitoyables descendit <...> réveillon. <appel de note, sans note>

CHAPITRE DIXIÈME

1 I Chapitre <...> pas *misantrope*, n'a jamais aimé les hommes. // *Chamfort.* // J'ai <...> quarante-cinq ans, mais <...> Chênedollé. // Les II Chapitre *X* // Tout <...> pas *misantrope*, n'a jamais aimé les hommes. [D *Chamfort* S *Champfort*]. //

J'ai <V *Champfort* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage>. J'ai> <...> jusqu'à [R *l'âge*] quarante-cinq ans, mais <...> Chênedollé. / / Les <V *Chenedollé* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage>. / / Les> deux

14 I famille avant son départ pour l'Europe étaient déjà expirés, et le vaisseau [R *qui devait l'y tr*] dans *le quel* il avait pris *son* passage

17 I Québec occupé <...> qui en moyenne ne <...> mois : [D *Il* S *il*] fallait d'amples provisions et [R *la famille*] *M^r. d'Aberville* avait <...> tandis [R *que de son côté* A *que de leur côté*] la mère [A *et la sœur*] de Jules [R *de son côté* D *encombrait* S *encombraient*] les <...> que [R *la* AR *l'ingéniosité et* A *leur tendresse*] prévoyante [R *maternelle*] pouvait [D *lui* S *leur*] suggérer. Plus *le temps approchait* d'une séparation qui [R *devait*] pouvait être éternelle, [R *moins s'éloignait*] plus [R *il* A *Jules*] était *assidu au près* de <...> parents qu'il <...> jour : *j'*ai promis. [A *comme vous savez,*] au bon *gentil-homme* d'aller coucher chez lui [A *avant mon départ pour l'Europe;*] je <...> vous. Ce disant il <...> son <I,IV fusil et> [R *s'enfonça dans la* A *s'achemina vers la forêt tant pour chasser que pour abreger la route.*] / / *M^r* d'Egmont que II Québec occupé <...> qui en moyenne ne <...> provisions et [D *monsieur* S<d'une autre main> Monsieur] d'Haberville <...> Plus *le temps* <encerclé et reporté après «approchait»> *approchait* d'une <...> parents qu'il <...> jour: [A<d'une autre main> / /] *j'*ai promis <...> bon *gentil-homme* d'aller <...> vous [A<d'une autre main> / /] Ce <...> chasser, que

31 I appelait le bon *gentil-homme* [R *demeurait a environ trois quarts de lieu dans une bien petite maison* A *habitait une* [AR *bien petite*] *maisonnette* [AR *dans une bien petite maison*] située sur [D *le* S *la* R *bord de la* AR *berge*] *Rivière de* Trois-Saumons [A *a environ trois quarts de lieue du manoir.*] Il vivait là avec [R *son* A *un fidèle*] domestique [R *à peu près aussi âgé que lui*] qui <...> et mauvaise fortune [R *Joseph* A *André*] Francœur <...> maître et [R *il avait partagé ses jeux* A *et son frère de lait;*] compagnon *de ses* jeux *pendant* son enfance [A *plutôt son ami, son confident que*] son <...> avancé, [R *Joseph* A *André*] Francœur <...> à *son maître* lorsque la main de fer du malheur [R *étreignit ce dernier* A *l'eût étreint*], que *lorsque dans* ses jours [R *de prospérité* A *prospères*] il <...> et [R *empochait l'or*] recevait les *présents* [R *que la main*] dont le comblait [A *sans cesse*] son bon et généreux maître. Le II appelait le *bon gentil-homme*, habitait une maisonnette située sur la *Rivière* des Trois-Saumons à <...> domestique qui <...> son <II,IV maître et> son <...> confident que <...> lui lorsque la main de fer du malheur <II,IV,V l'*eût* <corrigé d'après l'usage> étreint,> que [D *lorsque* S *lorsqu'en* R *dans*] ses jours prospères il <...> de <II,IV plaisir et>

43 I Le bon <...> vivaient *maintenant sur* une petite rente produit [R *de leurs fonds* A *d'un* AR *petit* A *capital*] qu'ils avaient mis en commun; *on* pouvait

<...> du *domestique* surpassaient [A *la petite pension alimentaire*] que *le maître avait sauvée des débris de la fortune pour former* [A *ce*] *petit capital.* Était-ce [A *bien*] honorable à *M*r d'Egmont de vivre en partie des [R *bienfaits* A *épargnes*] de Francœur [D *!* S *?*] chacun *dira* non; le bon *gentil-homme* raisonnait [R *différemment*] autrement. J'ai été *bien* riche autrefois, [R *une main toujours ouverte*] j'ai dépensé *ma* fortune *a* [D *obligé* S *obliger*] mes <...> bienfaits [R *aussi*] sur tous les hommes [R *indifféremment* AR *sans distinction* A *indifféremment*], mes <...> ingratitude [R *Joseph* A *André*] seul s'est montré reconnaissant, [R *Joseph* A *André*] seul <...> donc sans *deshonneur* associer ma fortune à la sienne comme <...> rang s'il <...> généreux [R *pour faire ce que*] pour imiter mon valet *:* d'ailleurs au II Le bon *gentil-homme* et son domestique vivaient *maintenant* [R *sur* A *d'*] une petite rente produit <...> commun [D *;* *on* S<d'une autre main>. *On*] pouvait <...> maître provenant d'une petite pension alimentaire que lui *fesait* sa <...> à *Monsieur* d'Egmont <...> bon *gentil-homme* raisonnait autrement. [A<d'une autre main> // —] J'ai été <...> indifféremment [A<d'une autre main>,] et <...> ingratitude [D *;* S<d'une autre main sur>.] André seul s'est montré <II,IV reconnaissant, André> seul <...> délicatesse associer <...> rang s'il <...> valet*:* d'ailleurs

60 I arriva le bon *gentil-homme* était [A *seul dans son jardin*] occupé à sarcler un [R *petit*] carré de laitues. [R *Occupé* A *Tout*] à [R *cette* A *sa*] besogne il ne vit point [R *Jules*] son jeune ami qui [R *avait*] appuyé sur l'enclos le contemplait en silence *et écoutait* son II arriva, le bon *gentil-homme* était

63 I monologue — Pauvre insecte [D *;* S *!*] disait <...> pauvre [R *petite fourmi* A *petit insecte!*] j'ai <...> blesser et <...> fourmis [A *naguère*] tes amies [R *naguère*] se <...> dévorer. Ces petites bêtes [R *dit le bon gentil-homme,*] sont [A *donc*] aussi cruelles que les hommes! *Pauvre insecte! je* vais te [R *sauver* A *secourir*] et vous *mes dames* les fourmis, merci de la leçon, j'ai leçon*:* j'ai meilleure opinion [A *maintenant*] de mes semblables. Pauvre [R *mysantrope* A *misantrope!*] pensa Jules, il faut donc qu'il *aît* bien souffert *avec un* [R *pareil*] *cœur* [A *semblable*]! *et* se retirant, alors, sans II monologue [A<d'une autre main> // —] Pauvre insecte [D *;* S<d'une autre main>*!*] disait le bon *gentil-homme* [D *. Pauvre* S<d'une autre main>, *pauvre*] petit <...> blesser et <...> tes [D *amis* S *amies*], se <...> vous, *mes dames* les <...> Pauvre *misantrope*! pensa Jules, il <...> sensible! [D *et* S<d'une autre main> *Et*] se

73 I jardin — // *Le bon gentilhomme* poussa un [D *cris* S *cri*] de joie en voyant *Jules, lui tendit les bras* et l'embrassa avec affection. *Il* avait vu élever *Jules* et l'aimait comme son fils — Quoiqu'il eût constamment refusé *les offres* [R *du Capt d'Haberville* A *de la famille d'Haberville* R *et de son père* A *depuis trente ans qu'il vivait dans* [R *sa* S *leur*] *seigneurie*] de venir vivre [R *chez lui* A *au manoir*] avec <...> il [R *n'en* A *y*] *fesait* [A *cependant*] de fréquentes visites [R *au*

manoir]; [A *il*] *y passait même* [R *plusieurs jours de suite*] *des semaines entières,* surtout en l'absence des *visites étrangères*; car sans <...> société, [R *Mr* A *Mr d'Egmont*] *il* avait trop souffert [A *des hommes*] pour se [R *complaire*] mêler [A *cordialement*] à [R *leurs* A *leurs*] joies bruyantes; [R *excepté pour quelques rares amis de la maison Mr*]. *Quoique* pauvre [A *Mr d'Egmont*] ne <...> bien; [A *il consolait les affligés,* R *il*] visitait <...> simples [R *que* A *dont*] ses études botaniques lui avaient [R *donné une connaissance peu commune* A *révélé* [R *spécifiques*] *les vertus spécifiques*]; et si ses charités [D *étaient peu* S *n'étaient pas*] abondantes elles étaient distribuées [A *de si bon cœur et*] avec tant de délicatesse que <...> de [R *personnes*] bien riches: [R *aussi de la aussi n'en parlait-on*] *on* [R *ne le désignait que sous le nom de bon gentil-homme* A *on* <doublon> semblait [R *donc*] avoir <...> bon *gentil-homme.* / / Lorsque II jardin. [A<d'une autre main> / /] Monsieur <...> vu <II,IV élever et> l'aimait <...> dans *sa* seigneurie, *les offres* du *Capitaine* d'Haberville, de venir vivre au manoir avec <...> y *fesait* cependant de fréquentes visites qui duraient souvent *au delà* d'une semaine; surtout <...> étrangers, car sans <...> sa <II,IV classe pour> se <...> d'Egmont quoique pauvre ne <...> simples dont <...> vertus *spécifiques:* et si <IV secrètes: et si> ses <...> délicatesse que <...> nom [R *que*] pour <...> bon gentil-homme. / / Lorsque

93 I Lorsque *Mr* d'Egmont <...> maison [R *après*] après une courte promenade, [R *aux environs* A *aux alentours,*] André mettait [R *le souper*] sur la table. *Un* plat de truites [R *prises par Mr devant sa porte dans la rivière des Trois-Saumons* A *de la plus belle apparence*] et <...> cru. [R *qu'André avait tuées le matin*] [A<d'une autre main> / / —] C'est un souper *économique* dit le bon *gentil-homme*; *J'*ai pris les truites *moi même il y a environ une heure devant ma porte* et <...> levant [R *dans* A *sur*] cet arbre sec [AR *que tu vois là*] à *demie portée* de fusil [A *de ma maison:*] tu vois, *Jules,* que sans être seigneur j'ai vivier et colombier [R *à ma disposition* A *sur mon domaine. Maintenant une salade de laitue à la crême,* [R *une f*] *une jatte de* [R *framb*], *et une bouteille de vin et voilà ton souper, oh Jules, mon ami!* —] Et <...> dit *Jules,* n'auront <...> affamé. Le *souper* fut II Lorsque <...> de <V *tourtres* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage> à> la <...> bon *gentil-homme*; j'ai pris les truites *moi même,* devant <...> les <V *tourtres* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage> ce> matin au soleil levant dans <...> à [D *demie* S<d'une autre main> *demi*]-portée de fusil de ma maison. *Tu* vois <II,IV que sans> être seigneur j'ai <...> domaine. [A<d'une autre main, long trait et astérisque dans la marge> Maintenant <...> la *crême, un* <IV,V la *crême,* <corrigé d'après l'usage> une> jatte <...> de <II,IV vin; et> voilà ton souper [D *oh!* S<d'une autre main sur> *ô*] Jules mon ami! [A<d'une autre main> / / —] Et

108 I Le repas fut très gai, car *Mr.* [D *D'Egmont* S *d'Egmont*] malgré son âge *semblait* avoir <...> jeunesse pour <...> conversation *était aussi* amusante, *qu'*instructive, car s'il avait [A *toujours*] trouvé *dans l'étude* [R *un beaume* A *une*]

distraction à ses malheurs [R *et*] *il avait aussi beaucoup pratiqué les hommes dans sa jeunesse.* Comment trouves-tu ce vin [D; S *?*] dit-il à Jules, qui mangeant comme un loup *affamé* avait déjà avalé quelques rasades [D *?* S .] Excellent, sur mon honneur. Tu [R *n'es pas difficile* A *es connaisseur*], mon ami; [R *car*] si <...> bon — et <...> vite *octogénaire.* Aussi II Le repas <...> semblait malgré son grand [R *âge semblait avoir* A *âge*] avoir retrouvé la [D *gaieté* S<d'une autre main> *gaité*] de sa <II,IV jeunesse pour> fêter son jeune ami. [D *La* S<d'une autre main> *Sa*] conversation [R *du bon gentil-homme était*] toujours [R *aussi*] <II,IV amusante était> aussi très instructive; <II,IV car s'il> avait <...> malheurs [A<d'une autre main> —] Comment <...> Jules [R *qui a Jules*] qui <[IV Jules qui> mangeant comme un loup avait déjà avalé quelques rasades. [A<d'une autre main> / / —] Excellent, sur mon honneur, *dit celui-ci.* [A<d'une autre main> / /] — Tu <...> ami, *dit* Monsieur d'Egmont, <IV *monsieur* d'Egmont,> car si <...> bon et <...> vite *octogénaire.* / / [A<d'une autre main> —] Aussi

121 I bon *gentil-homme* — Les [R *concitoyens* A *Athéniens*], mon <...> juste; *mais* <...> vin. [A *J'en bois rarement* [R *de*] *moi même; j'ai appris à men passer comme de bien d'autres objets de luxe inutiles au bien être de l'homme* [R *car* A *et*] *je jouis* [A *néanmoins*] *d'une santé parfaite.*] Ce vin que tu trouves excellent est <...> homme, c'est <...> vin. — Ton <...> naissance, car il était si heureux qu'il [R *envoya* AR *distribua* A *fit*] des [R *présents* A *cadeaux*] à <...> soin et <...> celle-ci. — À ta santé, mon cher *Jules,* succès à toutes tes entreprises et <...> retour *à* la Nouvelle-France promets-moi de venir souper [AR *encore*] *avec moi* et boire [R *la* A *une*] dernière bouteille de ce vin que je *conserverai* [A *garderai precieusement*] pour toi — Tu <...> étonnement, tu crois qu'il est [AR *plus que*] probable <...> depuis *long-temps* payé <...> mon fils, un <...> avons *fini maintenant* de souper, laissons la table du festin et <...> fagi; *c'est à dire* au <...> noyer dont <...> rivière. / / [R *La nuit* A *Le temps*] était magnifique; quelques II bon gentilhomme. [A<d'une autre main> / / —] Les <...> laissons [D *le* S *les* R *vin*] hommes <...> luxe, inutiles au *bien être* de l'homme et <...> vin que tu trouves excellent est <...> homme, c'est <...> <II,IV naissance, car> il était si <II,IV heureux qu'il> <...> soin et <...> fils, succès à toutes tes entreprises et <...> retour [D *à* S<d'une autre main> *dans*] la Nouvelle-France, *promêts*-moi de venir souper [R *avec moi* A *ici*] et <...> que [R *je*] je <...> toi [A<d'une autre main> / /] Tu <...> depuis *long-temps* payé <...> plus [R *récact*] récalcitrant <...> tiens; nous <...> festin et <...> fagi; c'est-à-dire <V c'est-à-dire, <virgule supprimée d'après I,II,IV> au> pied <...> noyer dont

144 I de [R *la*] lune alors dans son plein se jouaient dans l'onde [R *à leurs pieds* A *à leurs pieds* R *dans* A *et*] *le* murmure [R *seul interrompait le silence* A *des eaux fesait seul diversion au calme*] de [R *la* A *cette belle*] nuit canadienne. [R *Après un moment de silence*] M^r^ d'Egmont [R *parut reveur* A *garda le silence*]

pendant quelques minutes la tête penchés sur son sein; [A *et*] Jules [D *respecta* S *respectant*] sa *reverie* [R *parut*] se mit à tracer *avec son doigt* [A *sur le sable*] quelques *figures* [R *dessus sans suite* A *géométriques*]. J'ai II de <V de *la* <article supprimé d'après I,II,IV> lune> [A<d'une autre main>,] alors dans son plein [A<d'une autre main>,] se jouaient dans l'onde à leurs pieds: *et le* <IV *Et le*> murmure de l'eau *fesait* seul <...> nuit *Canadienne*. Monsieur <...> Jules respectant sa *reverie* se <...> sable avec son doigt quelques lignes géométriques. / / [A<d'une autre main> —] J'ai

151 I bon gentilhomme, [R *d'avoir*] de m'entretenir avec toi [R *avant*] avant <...> Je *sçais* bien <...> profitable et qu'il faut que chacun *paye* le tribut *à son* inexpérience; n'importe; j'aurai <...> cœur: [R *organe* A *de ce cœur*] qui devrait être *dessêché* depuis [R *un demi siècle* A *long-temps*] mais qui bat toujours [R *chez moi*] avec autant de force que [D *lorsqu'il* S *lorsque* R *y a maintenant* AR *plus d'un demi siècle*] viveur [R *joyeux je précédais*] infatigable <...> a [A *de cela*] plus [R *de cinquante ans* A *d'un demi siècle*] Tu me regardais, mon fils, avec étonnement [A *tantôt*] lorsque je te disais [R *tantôt*] qu'un <...> pas; tu <...> métaphore, j'étais pourtant sincère <...> imploré *tant de fois la mort* à <...> j'ai *près que cessé* [D *de* S *d'y*] croire [R *a cette*] Les [R *anciens* A *païens*] en avaient fait une divinité. C'était sans doute pour [R *l'implorer au besoin* A *l'invoquer*] dans <...> nerfs et [R *conséquemment* A *partant*] de <...> souffert, *oh!* [D *!* S *;*] mon fils [D *;* S *!*] ce II bon *gentil-homme*, de <...> Je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] bien <...> profitable et qu'il faut que chacun *paye* le tribut [D *de* S<d'une autre main> *à*] sa propre inexpérience; <II,IV n'importe; j'aurai> <...> cœur; *de* ce cœur qui devrait être *dessêché* depuis *long-temps* <...> amis il y a déjà plus d'un <II,IV *demi siècle.*> Tu me regardais, mon fils, avec étonnement *tantôt* lorsque <...> genoux que <...> par *presque cesser* d'y <...> nos [R *narfs*] nerfs et <...> j'ai, alors, souffert, [D *oh* S<d'une autre main> *ô*] mon

170 I Le bon *gentil-homme* se [D *tût* S *tut*] de nouveau et <...> la *Rivière.* / / *Vois* [A *reprit le vieillard*] cette [R *eau* A *onde*] coule [AR *maintenant*], [A *si paisiblement*] à nos pieds; [R *dit le vieillard*] *dans une heure elle se mêlera* [R *aux eaux du S^t Laurent* A *aux eaux* [AR *celles*] *plus agitées du* [R *magnifique grand fleuve*] *dont elle* [R *con*] *subira toutes les vicissitudes,* A *dont elle subira les tempêtes*] dans quelques jours [R *lorsqu'elle rejoindra à l'océan elle s'élevera* [D *mêlé* S *mêler*] *aux flots de* <doublon> *de l'océan elle subira toute la fureur des ouragans*] elle [R *subira*] sera [R *le jouet de l'océan irrité dont elle partagera la fureur la rage et la fureur*], *qui dans* [R *sa rage l'élevera* SR *la lancera vers les*] *nues* <souligné>. Voilà [A *pourtant*] l'image de notre vie. Tes jours jusqu'ici ont <...> rivière, bien vite tu seras *baloté* sur <...> pour [R *être* [AR *subir*] *ensuite le jouet à la merci*] être *ensuite exposé* aux fureurs de cet immense *Océan* humain <...> passage [A <en marge> *Comme J'avais abandonné depuis long-temps tout ce que je possédais* [R *à mes créanciers*] *à mes creanciers et que tous mes meubles et immeubles*

[R *tout avait* A *avaient*] *été discuté;* [R *et comme j'en j'implorai*] *je présentai requête, sur requête au Roi pour obtenir mon élargissement après quatre ans de captivité. Les ministres étaient assez d'opinion que j'avais assez souffert, mais il s'élevait une grande difficulté* [R *savoir si* S *et la voici*] *quand un* [R *homme* S *débiteur*] *a abandonné* [D *honnêtement* S *franchement*] *tout ce qu'il possede,* [R *si lorsqu'* S *quand*] *on a vendu tous les meubles et immeubles,* [R *il*] *lui reste* [A *-t-il*] *encore quelque chose* [D . S *?*] *la question était épineuse, néanmoins après de longs débats on décida dans l'affirmative et l'on me mit très poliment à la porte. Un beau parleur* [R *avait pourtant*] *grand* <mot illisible> *avait pourtant* [R *parlé*] *pretendu résoudre que qui de deux paye deux il reste encore une petite balance*] Je <...> suivi d'un œil attentif toutes les [R *péripéties*] phases de ta jeune existence, j'ai étudié avec [A *soin*] ton caractère et c'est ce qui *m'a* fait <...> aujourd'hui, car <...> toi je suis né bon [A *aimable,*] sensible, généreux jusqu'à la prodigalité*: comment* se fait-il [A *alors*] que [R *tant de* A *ces*] dons si précieux qui <...> existence [D *ait* S *aient*] été la cause de tous mes malheurs? *il* me semble <...> sort*?* Né comme toi de parents riches qui m'idôlataient il m'était *toujours* facile <...> cherchais [A *comme toi*] qu'à <...> m'entourait. [A *Comme toi*] *Je* [R *pleurais* D *m'apytoyais* S *m'apitoyais*] dans mon enfance [A *sur* D *tout* S *tous* [R *ceux*] *ce que je voyais souffrir. Je pleurais*] sur l'insecte <...> sort [R *du petit* A *du petit*] mendiant déguenillé qui <...> misères, je <...> couvrir et si mes parents [A *tout en me grondant* R *doucement* S *un peu*] n'eussent *sans cesse* [R *renouvelé* A *veillé a*] ma garde-robe [R *tout en me grondant tout doucement*], le fils du riche *M*[r] d'Egmont [R *eût* A *aurait*] été le plus mal *nippé* de tous les enfants du [D *collége* S *collège*] [R *ou j'étais en* A *où il était*] [R *en pension* A *pensionnait*]. Inutile *de dire* que [A *comme toi*] ma *bourse* était [R *en commun avec* A *sans cesse ouverte a*] tous mes camarades [R *et*] suivant leur expression «je n'avais rien à moi. C'est [R *chose*] drôle après tout, *dit* le bon *gentil-homme* en fermant les yeux comme <...> à *lui même,* [A *c'est drole*] que je n'aie [R *alors*] éprouvé [A *alors*] aucune <...> compagnons. L'ingratitude *est elle réservé à* l'homme fait? Ou est-ce <...> l'enfant [R *bienfaisant* A *bon et généreux*] pour mieux le dépouiller [R *dans la suite du temps?*] lorsque <...> aussi *dépravés: ça* serait <...> désespoir — à II Le bon *gentil-homme se* <doublon> se tut de nouveau et <...> rivière. [A<d'une autre main> / / —] *Vois,* reprit le vieillard cette <...> fleuve dont elle subira les tempêtes <II,IV et dans> quelques <...> elle [R *en*] *subira* toute <...> qui [R *obéissent*] soulèvent <...> vie! [D *: tu* S<d'une autre main>*! Tes*] jours jusqu'ici ont <...> seras [D *baloté* S *balloté*] sur <...> suivi d'un œil attentif toutes <...> <II,IV caractère*;* et> <...> <II,IV aujourd'hui, car> <...> prodigalité*: comment* se <...> précieux [R *en apparence et*] qui <...> existence *aient-été* la cause de tous mes malheurs*!* [A *Comment se fait-il oh! mon fils! que ces vertus tant prisées par les hommes se soient soulevé contre moi comme autant d'ennemis acharnés à ma perte! comment se fait-il que vainqueurs impitoyables elles <?> m'ayant abattu et roulé dans la*

poussière!] Il me semble <...> sort? Né comme toi de parents riches qui <...> nature [R *bienfesante*] bienfaisante. Je ne cherchais comme toi qu'à <...> toi je m'apitoyais dans mon enfance sur <...> <II,IV souffrir: sur> <...> déguenillé qui <...> <II,IV misères: je> <...> couvrir; et si <IV couvrir et si> <...> veillé [R *sur ma*] sans <...> riche <IV *monsieur*> d'Egmont aurait été le plus [A *mal*] vêtu <...> que comme toi ma <...> <II,IV camarades: suivant> leur expression «je <...> drôle après tout [R *dit* A<d'une autre main> *continua*] le bon *gentilhomme* en fermant les <II,IV yeux comme> <...> à *lui même*, c'est <...> fait? Ou [A<d'une autre main>,] est-ce <...> généreux pour <...> aussi *dépravés*! Ça <V *Çà* <corrigé d'après II,IV et d'après l'usage> serait> à <...> désespoir [R —] à maudire... / / [R —] Et

217 I Jules, *dit* le <...> as-tu [R *connu*] éprouvé <...> obligés: cette ignoble ingratitude qui [R *vous contriste* A *vous frappe de stupeur un moment, qui perce*] le cœur comme une [R *lame* A *aiguille*] d'acier? Jamais, dit [R *Jules*] le jeune homme. — C'est alors [A , *dit M^r d'Egmont,*] l'intérêt conséquence naturelle de la civilisation qui <...> besoins plus <...> me *rappèle* une petite anecdote qui <...> ici. — Il <...> sauvage de la tribu des Hurons arriva <...> pitoyable; c'était le <...> longue marche <...> glacés, [A *ensorte* D *qui* S *qu'il*] était <...> violente accompagnée [R *d'* A *d'une*] inflammation de [R *que sçais je encore? Je n'avais jamais soigné personne et je jugeai* [AR *comme*] *neanmoins* A *poumons des plus alarmantes*]. Je jugeai [D *que* S *qu'une* R *la* A *forte*] saignée <...> vie; *je* n'avais jamais [R *phlaubotomisé* A *phlébotomisé*] et je fis [A *avec mon canif*] mes premières armes [R *sur*] dans <...> Bref: des simples, des [R *bons*] soins [A *assidus*], opérèrent une guérison, mais <...> il *fut* plus <...> moi. Au bout d'un *mois et demi* André <...> le *Huron* [R *aussi bien que lui* A *comme des indigènes*] — Il *nous* raconta <...> ruine; [R *mais*] qu'il <...> payer *et* qu'il <...> à [A *l'a*]venir. Ses <...> adieux: *mon* cœur <...> parler *long-temps, me* dit-il, le guerrier *Huron* ne doit *point* pleurer comme une femme; *et il* II Jules, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] le <...> cet *a parte* <souligné> as-tu <...> obligés [R *cette* A<d'une autre main> *cette*] ignoble <...> d'acier! [A<d'une autre main> / /—] Jamais <...> homme. [A<d'une autre main> / / —] C'est alors, [R *dit Monsieur d'Egmont,*] l'intérêt <...> me [D *rappèle* S<d'une autre main> *rappèlle*] une petite anecdote qui <...> sauvage de la tribu des Hurons arriva <...> chaud, *ensorte* qu'il <...> qu'une *saignée* <encerclé et reporté après «abondante»> *abondante* pouvait <...> jamais [<écrit d'une autre main> *phlébotomisé*] et je fis avec mon canif mes <...> Bref [D : S<d'une autre main>,] des <...> guérison, mais <...> longue; il <...> moi. Au bout d'un <...> le *Huron* comme <...> ruine; *mais* qu'il <...> payer *et* qu'il <...> adieux: / / [R «*mon* A<d'une autre main> — *Mon*] cœur <...> parler *long-temps, me* dit-il, le guerrier *Huron* ne <...> <II,IV femme; merci> mes frères. [A<d'une autre main> / /] Et

246 I J'avais *entièrement* oublié mon [R *Huron* AR *sauvage* A *indigène*], lorsqu'au bout de *cinq* ans il <...> sauvage; *ce* n'était <...> j'avais *reçu chez moi* dans un si piteux état; il était vêtu splendidement et <...> chasseur: qualités inséparables chez les [R *indigènes* A *naturels*] de l'Amérique [A *du Nord*]. Lui et son compagnon *jettèrent* dans un coin deux <...> valeur; [R *savoir c'étaient* A *car ils contenaient*] les pelleteries les plus [R *précieuses* A *riches*], les [A *brillants*] mocassins brodés en *porc-et-pic*, les ouvrages [A *les plus*] précieux en écorce [R *et d'*] autres *objêts* dont <...> félicitai sur <...> qu'avaient *pris* ses affaires *depuis que je l'avais vu.* — Écoute II J'avais <...> ans il arriva <...> splendidement et <...> lui, le <...> déposèrent dans un coin de ma chambre deux <...> les [A *plus*] brillants mocassins brodés en *porc-et-pic*, les <...> écorce et d'autres [R *effets*] objets <...> affaires. [A<d'une autre main> / /] — Écoute

259 I beaucoup et <...> médecine; *tu* as fait plus: [A *tu connais aussi les bonnes paroles et*] d'un chien que j'étais je <...> le *Grand Esprit avait* créé. [AR *Toutes ces marchandises sont à toi*] Tu *as été* riche [R *autrefois* A *lorsque tu vivais de l'autre côté du grand lac*], *cette cabane* est trop *étroite* pour toi, construis-en <...> marchandises [R *sont à toi*] t'appartiennent II beaucoup et <...> le [D *grand* S *Grand*] Esprit <...> [D *cette* S<d'une autre main> *ce*] *wiggam* est trop [D *étroit* S<d'une autre main> *étroite*] pour toi; construis-en [D *une* S<d'une autre main> *un*] qui

267 I jusqu'*au larme* de cet acte de gratitude de cet homme primitif [R *bon*] — *J'*avais [A *donc*] trouvé <...> vie: [R *mon* A *le fidèle André mon*] frère de lait [R *le fidèle André*] et [R *le* A *ce*] pauvre <...> qui voyant <...> de *Caribou* poussa son [A *cris aigu*] *hou hou* en<...> doigts et [A *se*] sauva à toutes jambes suivi <...> eu depuis ni vent, ni *nouvelles*. Notre <...> marchandises dont le produit avec l'intérêt a été distribué dernièrement *en aumone* aux II jusqu'aux <...> gratitude [A<d'une autre main> *de la part de*] cet <...> vie! le <...> qui voyant <...> de *Caribou* poussa *un cris* aigu «houa» <guillemets ajoutés d'un autre main>, en <...> doigts et <...> jambes suivi <...> vent, ni *nouvelles depuis*. Notre <...> marchandises dont le produit [A *avec*] l'intérêt

278 I bon *gentil-homme* soupira, se recueillit un instant et <...> narration — [R *J'entre*] Je vais maintenant te <...> vie: — cinq ans de bonheur, cinquante ans de souffrances: — [A *Ô, mon Dieu! une journée, une seule journée de ces jours de ma jeunesse qui me* [D *fasse* S *fassent*] *oublier tout ce que j'ai souffert! une journée de cette joie délirante qui semble* [R <mot illisible>] *aussi aigüe que la douleur physique! Que mon cœur était* [R *de bon*] *léger lorsque entouré* <?> *de mes amis je présidais la table du festin* [R *j'étais entouré de mes amis.*] *Un de ces heureux jours, Ô, mon Dieu ou je croyais à l'amitié sincère, ou j'avais foi en la reconnaissance, ou j'ignorais l'ingratitude!*] Lorsque II bon *gentil-homme* soupira, se recueillit un <II,IV instant et> <...> narration [A<d'une autre main> / / —] Je <...> bonheur, [A<d'une autre

main>*!*] cinquante ans de souffrances! Ô, mon <..> jeunesse qui <...> physique! Ô! une [A *heure, une seule*] heure [D *des* S *de ces*] bons <...> rire qui <...> et qui comme une coupe *rafraichissante* du Léthé effacent <...> léger lorsque je présidais la table du festin *entouré de mes amis! un* de ces heureux jours, ô [R<d'une autre main>,] mon

293 I Lorsque j'eus *completté* mes études [A *dit le bon gentilhomme*] toutes <...> ouvertes — je n'avais *que le choix*: – celle des armes *se présentait* naturellement à un [A *homme de ma naissance*] *mais j'aimais trop les hommes pour repandre* [D *le* S *leur*] sang. — J'obtins <...> bureaux: *avec* mes dispositions c'était <...> par *moi même*, mon <...> maniais l'or que je méprisais *à rouleaux*. Je II Lorsque <V Lorsque *que* <corrigé d'après l'usage> j'eus> [D *complétté* S<d'une autre main> *completé*] mes études [R *dit* A<d'une autre main> *continua*] *le bon gentilhomme*, toutes <...> armes *soffrait* naturellement <...> bureaux. [D ; *avec* S<d'une autre main>. *Avec*] mes <...> maniais l'or que je méprisais *à rouleaux*. [A<d'une autre main> / /] Je

302 I pas à <...> accuser [R *les autres*] autrui de mes désastres, oh! non; mais il est chose certaine: c'est <...> propres [R *dépenses* AR *extravagances*], mais non à celles de *tous* mes amis, [A *et* [AR *mes*] *amis de mes amis*] qui se *ruerent* sur <...> leur *conserve* [R *pas* A *garde aucune*] rancune *pour cela*: ils <...> nature. Incapable de refuser un service ma main <...> mais si <...> de *billets* ma signature <...> monde — C'est <...> erreur, car <...> que *sur cent fois que j'ai rendu ces services*, j'ai été obligé de liquider *quatre-vingt dix neuf* fois. [R *J'ai été obligé* A *Je me suis vu forcé de payer*] même <...> embarras, [R *esperant conjurer ma ruine*] pour sauver mon crédit et [R *conjurer* A *éviter*] *ma* ruine *qui me menaçait*. [A *Un grand poëte Anglais a dit: ne prête, ni n'emprunte si tu veux conserver tes amis — Cette situation est d'ailleurs* <?> *pour toi Jules, car si tu* <mot illisible> *pas ta* <mot illisible> *sans cesse* <mots illisibles>]. Donne <...> c'est *dans ta nature*, mais sois [A *au moins*] avare de ta signature: *Tu* seras toujours *dans* la gêne, mais tu éviteras [A *au moins*] les malheurs qui ont *causé ma ruine*. / / Mes II pas, [D *dit* S<d'une autre main> *fit* le [A *bon*] *gentil-homme*, en [R<d'une autre main>,] se <...> est chose <...> ils *âgissaient selon* <...> je devins [R *un banquier*] *nonseulement* leur banquier, <II,IV mais si> <...> de [D *billets* S *billet*], ma <...> erreur, car <...> liquider [A<d'une autre main> *leurs dettes*] quatre-vingt-dix-[R *fois*] neuf fois sur cent de mes propres deniers, [R *dans*] même <...> grand *poëte Anglais* a dit: <II,IV,V «*ne* <majuscule rétablie d'après l'usage> prête,> ni n'emprunte, [R<d'une autre main> —] si <...> chez <II,IV toi, mais> au

325 I assez *long-temps* sans *m'apperevoir* [R *de l'énorme*] de <...> après *stricte* [R *revision* A *inspection*] de me comptes je <...> foudre *en découvrant que non* seulement j'étais ruiné, [R *choses qui d'ailleurs dans mon insouciance m'ont peu affecté,*] mais aussi *que je devais une somme* considérable *au public. bah!* me dis-je que

<..> biens, que <...> méprisé! *si je puis* [R *faire face*] *payer* mes dettes j'en aurai toujours assez. Qu'ai-je *a* craindre mes <...> considérables ils vont s'empresser *voyant mon embarras de me satisfaire.* Que j'étais simple, mon cher *Jules*, de juger les autres par *moi même; j'*aurais moi remué *le* ciel et *la* terre pour sauver un ami [A *de la ruine*], j'aurais *fais* les plus grands sacrifices... *que* j'étais simple et crédule: ils ont eu raison les misérables de moi! [A <Sans point d'insertion: ce passage figure aux l. 189-193 de la version publiée.> *Comment se fait-il que ces* [R *qualités* A *vertus*] [R *si* A *tant*] *prisées par les hommes se soient soulevé contre moi comme autant d'ennemis acharnés à ma perte et m'ayant roulé dans la poussière.*] / / Je II assez *longtemps* sans <...> foudre [R *en découvrant que nonseulement* A<d'une autre main>. *Non seulement*] j'étais <...> considérable! — [A<d'une autre main> —] Bah! me dis-je [A<d'une autre main> *à la fin,*] que <...> je *paye* mes dettes; je suis jeune, [R —] je n'ai point peur du travail, [R —] j'en <...> d'ailleurs [D : S<d'une autre main>?] mes <...> considérables [D , *témoins* S<d'une autre main>. *Témoins*] de <...> s'empresser <II,IV de *liquider*, mais> <...> moi [R ,] ce <...> juger [A *les*] *autrui* par *moi même*! J'aurais <...> <II,IV ruine: j'aurais> fait les plus grands sacrifices. [R —] Que <...> <II,IV raison les misérables de>

341 I mes [R *biens*] propriétés et <...> je *connaîssais* peu <...> dis [A *que je me confiais à leur amitié pour garder la chose secrête,*] que le temps pressait et <...> rembourser *sans* délai. Je <...> j'aurais *du* m'y attendre. Plusieurs [A *aux* D *que* S *quels*] j'avais prêté sans <...> part avaient même oublié ma créance. Ceux <...> peu *amical de ma part* de <...> cela *de moi* — Le plus grand nombre qui avaient eu *affaire* à mon bureau prétendirent <...> raison; je leur devais une *bagatèle,* mais <...> me promit *tout ce que je voulais*, mais <...> plut au contraire à [R *ruiner*] saper mon crédit en *répandant* que j'avais le front de *reclamer* des <...> plus on <...> en *publiant* que j'étais un fou prodigue *qui méritait son sort.* [A <sans point d'insertion> *Un d'eux, farceur quand même, qui dixhuit mois au paravant n'avait conservé la place* [R *dans son bureau* A *qu'il devait perdre pour abus de confiance*] que *grâce aux* secours pécuniaires que je lui *avais donné, ce dont j'ai* [A *toujours*] *gardé le secret* fut intarissable de verbe *satyrique* à mes dépens. Ce II mes [R *propriétés*] *biens* vendus, je *ne devais qu'une* balance <...> je *connaîssais* peu <...> dis: que <....> chose *secrête* que le temps pressait et <...> j'aurais *du* m'y <...> avaient même [R<d'une autre main>, oubliée] ma <...> dirent [R<d'une autre main> :] que c'était peu *genéreux* de les prendre au dépourvu, [D : S<d'une autre main>,] qu'ils <IV dépourvu: qu'ils> <...> attendu *celà* d'un <...> nombre qui <...> bureau prétendirent <...> <II,IV raison; je> leur devais une <II,IV bagatelle, mais> <...> rien [D ; S :] on <...> <II,IV,V plus; on <ponctuation rétablie d'après l'usage> me> tourna <...> qui *dixhuit* mois *au paravant* n'avait conservé une place, qu'il devait perdre pour abus de confiance, [R *sans* A<d'une autre main> *que par*] les <...> donnai, et

368 I simple *connaîssance* que j'avais *quelquefois rencontré* en société, [R *entendant*] ayant vent [R *de ma détresse*] de <...> menaçait s'empressa de me dire: *nous avons-eu* des affaires *ensembles;* [R *vous me devez quelque chose*] voici, je crois la balance qui vous revient; *examinez* vos livres pour voir si c'est *correcte. Que son nom soit à jamais béni: c'était un brave cœur et un honnête homme!* [A *C'était une exception!*] / / Le II simple connaissance que j'avais *rencontré quelque fois* en société, *ayant-eu* vent <...> menaçait s'empressa de me dire: [A<d'une autre main> / /—] Nous avons eu des affaires [D *ensembles* S<d'une autre main> *ensemble*]; voici <IV ensemble; voici> <...> c'est *correcte* [A<d'une autre main> / /] Il est mort depuis *long-temps*; honneur <...> enfants. / / Le

376 I quand j'aurais <...> Ajoutons *à ceci* les intrigues [A *de mes amis et ennemis*] pour profiter de mes dépouilles et <...> me *fallût* succomber, je baissai la tête sans *tenir tête* à l'orage [A *et je me resignai.*] Je II quand bien même *j'aurais-eu* le <...> et [A *d'*] ennemis <...> dépouilles et <...> me *fallût* succomber <...> orage et je me *resignai.* / / Je

382 I pas attrister ta jeune âme *en te fesant le* récit <...> souffert; [R *non pas*] il me suffira *de te dire* que tombé je *bus* la coupe d'amertume jusqu'à la lie. [A *à part l'ingratitude de mes amis*] *J'*étais homme <...> individuellement [R *à part l'ingratitude de mes amis*]; *ma* gaieté <...> la *bastille*; j'aurais <...> verrous. — Mais ma famille [D , S *!*] ma famille [D , S *!*] [R *oui pour elle seule que tous* A *mais les remords! les remords cuisants qui* [R *vont poursuivre* A *poursuivent*] *le jour, qui* [R *vous*] *causent les longues insomnies!*] [R *Tout cela* A *qui ne laissent aucun repos! Tout cela* [A *fait vibrer*] les nerfs de sensibilité [R *vibraient*] comme si *des* tenailles [R *d'acier les eussent* [AR *fesaient*] *fait jouer continuellement*] les <...> dents [R *de fer*] métalliques. / / Je II pas, [R *oh* A<d'une autre main> *Ô*] mon <...> que tombé <...> individuellement. [D *: ma* S<d'une autre main>*: Ma*] gaieté <...> la [D *bastille* S<d'une autre main> *Bastille*] <II,IV *:* > j'aurais <...> famille! *mais* <...> ni <II,IV,V *trève,* <corrigé d'après l'usage> ni> repos [R *:*], font <...> sensibilité [R *les* A *comme si de fortes tenailles les*] mettaient

395 I d'opinion, *Jules,* [R *que bien peu d'* A *qu'à part de bien rares exceptions*] tout homme qui en a *le moyen paye* ses <...> à [D *la* S *leur*] vue [R *de ses créanciers est*] sont plus que suffisants pour l'y *obliger* sans <...> sont faites <...> pauvres. — [R *Visite* A *Parcours*] tous les codes de *loi depuis Intourin jusqu'à nous* et tu y *trouveras le* même égoïsme [R *cruel*] barbare. Peut-on imaginer [A *, en effet,*] supplice plus [R *grand* A *cruel, plus humiliant*] que <...> face *d'un* créancier, *d'un* fesse-mathieu *à qui* il *est* obligé de faire la courbette*? Peux-tu* imaginer *supplice* plus *cruel* que II d'opinion <...> <IV homme, qui> en a les moyens *paye* <IV,V moyens, paie <virgule supprimée d'après II et d'après l'usage> ses> dettes <...> sont [A<d'une autre main> *souvent*] faites <...> <II,IV de *loi* anciens> et modernes, et

tu *sera* frappé du même <IV *égoisme*> barbare <...> créancier*!* [D ; S<d'une autre main sur>*!*] *d'un* fesse-mathieu

406 I créancier! / / [A <en marge, sans point d'insertion> *une chose m'a souvent frappé, c'est que la civilisation fausse le jugement des hommes. en fait de sens commun, de* [AR *ce*] *gros bon sens que l'on doit s'attendre à rencontrer chez* [R *l'homme* A *tout être*] *civilise, le sauvage lui est bien supérieur. Je vais t'en donner un exemple. Il y a quelques années un Iroquois comtemplait à New-York un vaste édifice d'assez sinistre apparence: c'était une prison. Ces fenêtres grillées l'intriguaient beaucoup. Arrive un magistrat* [R *sur l'entrefait. Mon frère peut-il me dire, dit l'Indien*] *Le visage pâle veut-il dire à son frère, fit l'Indien, à quoi sert cette grande wiggam. Le citadin se rengorge, répond d'un ton important* [R *et répond que*] *c'est la que l'on met les peaux rouges qui ne* [R *peuvent pas garder*<?>] *pas* <doublon> *les peaux de castor qu'ils doivent aux marchands. L'Iroquois examine l'édifice avec un intérêt nouveau, en fait le tour et demande a être introduit dans l'interieur. Le magistrat qui était aussi marchand s'y prêta volontiers; esperant inspirer une terreur salutaire aux sauvages aux quels son interlocuteur ne manquerait pas de raconter les moyens ingénieux des* [R *blancs*] *visages pâles pour obliger les peaux rouges à payer leurs dettes. L'Iroquois visite tous les étages de l'édifice, descend dans les cachots, sonde les puits* [R *et riant aux éclats*] *et finit par dire en riant aux éclats: mais sauvage pas capable de prendre castor ici l'Indien dans cinq minutes avait décelé un problême que l'homme civilisé n'a pas encore eu le bon-sens, le gros sens commun de résoudre pendant des siècles d'études. / / Cet homme simple ne pouvant croire à autant de bêtises* [D *d'un* S *d'une*] *peuple* [A *nation*] *civilisée s'était* [R *tout bonnement*] *imaginé* [R *qu'un peuple dont il admirait* S *tout bonnement qu'un peuple dont il admirait*] *les vastes* [R *découvertes* S *inventions*] *avaient pratiqué des canaux souterrains communiquant avec les rivières les plus riches en castor et qu'ils y renfermeraient les sauvages jusqu'à ce qu'ils eussent pris la quantité de peau qu'ils devaient à leurs créanciers. Ces murs,* [R *ces barreaux* A *grillages en fer*] *lui avaient paru* [R *autant de précautions que* A *autant de barrières que*] *que necessitait la prudence pour garder ces trésors. Tu comprends, Jules, que je ne parle que dans l'intéret du créancier* <mots illisibles> *d'un tel système Je pense, dit Jules, que c'est d'une bêtise adorable*] / / [R *On se lasse* A *Les hommes même se lassent*] *quelque fois d'une persécution inutile: j'avais fait abandon de tout ce que je possédais à mes créanciers* [A *et*] *on en vint* [R ,] *enfin, à la sage conclusion qu'il était difficile de* [R *me demander* A *d'exiger*] *d'avantage.*] / /L'Europe <l. 590> II créancier*!* / / Une <...> <II,IV hommes; et> <...> sens [R<d'une autre main> sur,] que <...> civilisé,<V civilisé, (j'en <virgule supprimée d'après IV et d'après l'usage> excepte> [A<d'une autre main> (j'en excepte <...> familles)] le sauvage <...> amusant *d'ailleurs*. Un <...> <II,IV,V *New-York*, <corrigé d'après l'usage> un> vaste <...> apparence [D *: ces* S<d'une autre main>. *Ses*] hauts murs, [D *ces* S<d'une autre main> *Ses*] fenêtres <...> magistrat. [A<d'une autre main> / / —] Le <...> <IV *l'indien*>, à quoi sert [D *cette grande wiggam* S<d'une autre main> *ce grand wigwam* <souligné>]? Le <...> important: [A<d'une autre

main> / / —] [D *c'est* S<d'une autre main> *C'est*] là <...> les <II,IV,V *peaux rouges* <trait d'union rétabli d'après l'usage> qui> refusent <...> marchands. L'Iroquois *éxamine* l'édifice <...> de [D *cette wiggam* <souligné> S<d'une autre main> *ce wigwam* <soulignement raturé>] merveilleux <...> refuser; *esperant* inspirer <...> sauvages auxquels <...> les <II,IV,V *peaux rouges* <trait d'union rétabli d'après l'usage> à> payer *leur* dettes <...> puits, [R *écoute*] prête <...> <II,IV entend; et> <...> éclats: [A<d'une autre main> / / —] [D *mais* S<d'une autre main> *Mais*] sauvage <...> ici [D . S<d'une autre main>*?*] [A<d'une autre main> / /] <IV,V *L'indien* <majuscule rétablie d'après l'usage> dans> cinq <II,IV minutes donna> la solution d'un <II,IV,V *problême* <corrigé d'après l'usage> que> l'homme <...> bêtise d'une nation civilisée [R *s'était*] avait cru tout bonnement *qu'un peuple, dont il admirait les vastes inventions,* avait pratiqué des canaux souterrains communiquant avec les <II,IV,V rivières, <virgule supprimée d'après l'usage> [R *et*]> les <...> castor; et [D *qu'ils y enfermaient* S<d'une autre main> *qu'on y enfermait*] les <...> amphibies [D *et* S<d'une autre main> *afin de*] s'acquitter <...> barrières, que <...> je [A<d'une autre main> *ne*] vais <...> <II,IV pitié; et> non dans celui du <II,IV débiteur qui après> <...> craintive [A<d'une autre main> *sans cesse devant les yeux*] mord <...> larmes. [A<d'une autre main> / / —] J'étais <...> l'énergie, [A *et*] une foi robuste en moi-même. [R] Prenez, dis-je à mes créanciers tout <..> corps: *laissez moi* toute liberté d'action et *j'employerai* toute <...> Ce <II,IV,V raisonnement si <virgule rétablie d'après l'usage> simple> pourtant, était *au dessus* de <...> <II,IV dit: «*mon* frère <...> l'esprit et <...> Eh! bien! mon> <...> aisé *pourtant* à comprendre [D , S ;] et <IV comprendre; et> <...> <II,IV ans: terme> que leur *accordait* les <...>bêtise *dit* Jules. / / Un *deux,* cependant <V d'eux cependant <virgule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage>, continua> le bon *gentil-homme* [R<d'une autre main>,] en <...> un *deux,* dis-je, d'une *ingénuité* charmante <...> <II,IV corps; et> par un *rafinement* de <...> Caligula ne *l'a* mit <...> de *dixhuit* mois <...> homme entouré d'une nombreuse famille qui [A<d'une autre main> *la voit*] pendant <IV,V voit pendant <virgule rétablie d'après l'usage> [R *ces*]> dix-huit <...> vue *d'un* étranger <...> masse [R *énorme des* AR *d'a* A *d'atroces*] souffrances <IV !> / / Cet état était si <II,IV insupportable que je me *rendi* deux> <...> priant, *pour* <II,IV Dieu! d'en> <...> loisir [D *: je* S<d'une autre main>. *Je*] l'aurais remercié à deux genoux [R *: car je défiais la* A<d'une autre main>*Je jouissais d'un bonheur négatif en défiant à travers mes barreaux la*] malice <...> plus! [A<d'une autre main> / /] Le <...> continue [D *: il* S<d'une autre main>. *Il*] <IV continue! Il> se <...> cage [D *: pardon* S<d'une autre main>. *Pardon*] à <...> l'homme! *Il* ne <...> l'homme, [A *naguère*] libre, *sous les verrous, j'éprouvai* le calme d'un homme qui cramponné <...> j'étais, certainement, moins <...> dernière *goute* de <...> l'insensé, *l'architêcte* de <...> si *dangéreusement* malades <...> médecins désespérant de leur vie m'annonçaient <...> alors, [R *oh* A<d'une autre main>

Ô] mon <...> Christ: «*approchez* et <...> mienne»! Je savais mes enfants moribonds et <...> d'une [D *rûe* S *rue*]. Je voyais pendant <...> sommeil le mouvement qui se *fesait* auprès de leur couche, [AR <mot illisible>] les <...> instant [R *que*] de <...> signes de *vitalité* <IV *vitalité,*> qui <...> enfants *requerraient* encore les soins de l'amour *maternelle*. J'ai <...> mort et <...> persécuteur *connaîssait* tout <...> famille, [R —] il <...> animal de [D *sa race* S<d'une autre main> *son espèce*], le cheval souffle bruyamment, *renacle*, pousse <...> son [R *frère* A *frère*] se *débâttant* dans <...> <II,IV maîtres! *L'homme*, lui> <...> demeure en <...> et *souvent* d'histoires plaisantes! [A<d'une autre main> / /] Lève la tête bien *haute* dans ta superbe, [R *oh!* A<d'une autre main> *O*] *Maître* de <...> ciel, [R *oh* A<d'une autre main> Ô] homme! *au* cœur aussi <...> sang *brulant* comme <IV le *vitriole*, qui> <...> bien *haute*, orgueilleux Pharisien, et dis: *moi* <IV dis: *moi* je V dis: <guillemets rétablis d'après l'usage> Moi>, je n'ai jamais <II,IV,V failli. <guillemets rétablis d'après l'usage> Moins> indulgent que le *Divin* Maître, que <...> souffrances, [R *des remords dévorants*], des angoisses [R *brulantes* A *qui dessêchent le cœur comme le vent brulant du désert, des remords dévorants qui*, [AR <mot illisible>] *après cinquante ans de stricte probité, rongent encore le cœur*] de <...> jeunesse et <II,IV dis: *moi* je V dis: Moi je <guillemets rétablis d'après l'usage> n'ai> jamais <II,IV,V failli! <guillemets rétablis d'après l'usage> / / Le> bon *gentil-homme* se <...> s'écria: / / [D *pardonne-moi* S<d'une autre main> — *Pardonne-moi*], mon fils si emporté <...> grand *poëte* <II,IV,V *Arabe* <minuscule rétablie d'après l'usage> [A<d'une autre main> *Job*], *ce*> *poëte* de tant de *douleur;* poussa ce *cris* déchirant: <II,IV *pereat*> *dies in* <II,IV,V *quâ* <corrigé d'après l'usage> *natus*> *sum!* <souligné> moi <...> ans! *pardonne moi* donc <...> depuis *long-temps, de tout ce que je possédais à mes créanciers*, que <...> présentai *supplique* [R *sur*] *sur supplique au Roi* pour <...> que tout considéré j'avais <...> lui *reste-il* encore <...> <II,IV épineuse! *néanmoins* après> <V Néanmoins après <virgule rétablie d'après l'usage> d'assez> longs <...> dans [R *l'affirmative* A<d'une autre main> *la négative,*] malgré <...> <II,IV que qui> de deux *paye* deux <...> poursuivait [D *: lorsque* S<d'une autre main>. *Lorsque*] je <...> que je prévoyais être d'un grand rapport par la <II,IV,V suite; leur <ponctuation rétablie d'après l'usage> promettant> d'employer <...> physiques [D *à* S<d'une autre main> *pour*] l'exploiter à leur profit [D *: on* S<d'une autre main>. *On*] me <...> Eh [R<d'une autre main>*!*] bien <...> <II,IV,V propriété dont <virgule rétablie d'après l'usage> la> vente [R *à*] couvrit [R *alors*] à peine [R<d'une autre main>,] alors [R<d'une autre main>,] les frais de la procédure se <II,IV vendit au bout de dix ans un> prix <...> et *au delà*, car <...> en *exagerer* le [R *prix* A *montant*] dans <...> <II,IV,V disgrâce que <virgule rétablie d'après l'usage> je> <...> <II,IV,V Lorsque plus <virgule rétablie d'après l'usage> calme>, j'établis un état *éxact* de

590 I moi, je m'embarquai pour la *Nouvelle France* avec mon fidèle André et je choisis ce lieu *salutaire* où <...> du [R *fleuve*] Léthé : *les* anciens nos maîtres en fait d'imagination avaient <...> pour [R *les malheureux*] l'humanité souffrante. Imbu [R *pendant long-temps*] *de la philosophie* du seizième siècle je m'écriais [R *souvent* A *autrefois*] dans mon orgueil : *Oh !* hommes <...> vices, [R *j'ai*] j'en [A *ai*] rarement rencontré [A *un*] parmi vous [R *un*] qui *possédat* <mot illisible> une seule de mes [R *qualités* A *vertus*]. La <...> en *moi même*. Je me suis [A *courbé sous la main de Dieu*] *alors* convaincu qu'en suivant [R *les* A *mes*] penchants [R de *ma nature* A *naturels*] je <...> réclamer. // *Loin de moi l'intention, mon cher Jules, en te fesant ce récit, de t'inspirer la haine ou même le mépris de tes semblables. Oh ! non : ce serait cruel de ma part : j'ai voulu seulement te prémunir contre ton propre cœur. Livre-toi à la bienfaisance, mon cher fils, suis les mouvements de ton âme généreuse, mais fais le avec discrétion. Souviens-toi, constamment, que tu dois plus à ton* [R *noble* A *brave*] *père, à* [D *ta* S *ton*] *excellente mère et à ta bonne sœurs qu'aux étrangers.* // Tu II moi, je <...> André et je choisis ce lieu <II,IV *salutaire* où> je <...> Léthé [D *: les* S<d'une autre main sur>. *Les*] anciens nos maîtres en fait d'imagination avaient <...> pendant *long-temps de la philosophie* du seizième siècle, je [D *m'écriai* S *m'écriais*] autrefois dans mon orgueil : [R *Oh* A<d'une autre main> *Ô*] <II,IV,V orgueil : Ô <guillemets rétablis d'après l'usage> hommes !> si <...> <II,IV,V vertus ! <guillemets rétablis d'après l'usage> La> religion <...> en *moi même* [D *: je* S<d'une autre main>. *Je*] me <...> <II,IV,V Dieu ; convaincu <ponctuation corrigée d'après l'usage> qu'en> suivant <...> je [D *n'ai* S *n'avais*] aucun

603 I seul [A *Jules*] *a qui j'ai* [R *fait un* A *communiqué*] l'histoire de ma vie, *j'en* [R *ai supprimé* A *tout en supprimant*] [R *beaucoup de pas* A *bien des épisodes*] [R *les plus*] *cruelles* [R *qui t'auraient fait verser bien des larmes je connais* A *j'ai voulu menager*] ton *cœur* [A *sensible*] et [R *t'aurais fait* A *craignais de te faire*] *verser bien des larmes.* Mon but [AR *normalement*] rempli <...> domestique [D *: il* S *qui*] sera sensible à cette [A *marque d'*] attention avant ton départ. // Lorsqu'ils II seul, mon *cher* fils *au quel* [D *j'ai* S<d'une autre main> *j'aie*] communiqué <...> épisodes *cruelles* ; je *connaissais* toute <...> rempli. *Allons* maintenant <...> domestique qui

609 I Lorsqu'ils *rentrèrent* dans la maison André achevait de [R *tout*] préparer un lit sur un canapé [R *que tous les efforts*] œuvre [R *de l'ingéniosité* A *des efforts*] *réunie*, du maître et du valet : [R *très novices, tous deux*] *ce* meuble dont ils étaient [A *tous deux*] très fiers, ne laissait [A *pourtant*] pas <...> que [R *les frères autres ;* A *ses voisins, mais c'était un*] petit [R *défaut* A *inconvénient*] *au quel* [D *l'ingéniosité* S *l'ingénieux* R *de*] Francœur avait *remedié* à l'aide d'un [R *petit* AR *léger* A *mince*] billot. Ce canapé dit II Lorsqu'ils *rentrèrent* dans <...> canapé œuvre *des efforts* [R *réunis* A *mécaniques*] <IV œuvre *des efforts mécaniques*> du *Maître* et <...> inconvénient *au quel* [R *l'ingéniosité*

AR *l'ingénuité* A<d'une autre main> *l'esprit ingénieux*] de <...> billot. [A<d'une autre main> // A —] Ce

615 I bon gentilhomme *avec satisfaction*, nous a [A , *je crois,*] *couté* plus <...> Perrault lorsqu'il *a construit le* <doublon> [A *le Louvre*] l'orgueil du grand Roi. *Mais* nous en sommes venus à notre honneur: il est vrai qu'un des pieds *présentait* les <...> mais [D *qu'elle* S *quelle* A *est l'*] œuvre [R *n'a pas quelque imperfection?* A *sans défaut?*] Quant <...> aurais *du* te [D *rappeller* S *rappeler*] que dans ce lit devait coucher un militaire et laisser le pied que tu as étayé, au port *d'armes*. André [R *quoi que goutant peu* A *sans beaucoup gouter*] *la* plaisanterie ne II bon *gentil-homme*, d'un air satisfait, nous a *couté*, je <...> Perrault lorsqu'il *à construit* [A<d'une autre main> *la colonnade* [D *le* S<d'une autre main> *du*] Louvre, l'orgueil du grand Roi, mais nous en sommes venus [A<d'une autre main> *à bout*] à notre <...> défaut! Quant <...> militaire et <...> *d'armes*. [A<d'une autre main> // André sans beaucoup *gouter* cette plaisanterie qui

627 I veillée le bon *gentil-homme* présenta <...> exquis*: voilà*, mon cher [R *fils,* A *enfant,*] tout <...> c'était je suppose pour charmer mes insomnies! On dort bien à ton âge; *on ignore les cruelles insomnies;* aussi *lorsque je rentrerai* après *avoir fait ma prière* [A *du soir*] *dans* ce grand temple [R *de Dieu*] *où* [R *brille* A *me frappe toujours de stupeur*] *tout* [R *chante* A *annonce*] la *grandeur et la puissance* [R *te trouverai-je*] de Dieu tu seras dans les bras de Morphée. *Bon* [R *soir* A *nuit*], *mon cher Jules, et* il l'embrassa *avec affection* — II veillée le bon *gentil-homme* présenta <...> exquis*:* [A<d'une autre main> //] [D *voilà* S<d'une autre main> *Voilà*] <IV exquis*:* // Voilà>, mon <...> insomnies! [R *Bonne*] Bonsoir <...> aussi *lorsque je rentrerai* après mes prières sous la *voute* de <...> la *grandeur* <encerclé et reporté après «puissance»> et la *puissance* de Dieu <...> depuis *longtemps* dans les bras de Morphée. [A<d'une autre main> // Et il l'embrassa tendrement. // [A<d'une autre main> *Fin du Chap. X*]

CHAPITRE ONZIÈME

1 IV onzième. // Sœpe

3 II memini *predicere* quercus. // Virgile. // Tout

6 I <début du chapitre XI> Tout <...> manoir *d'Aberville*, les domestiques *eux même fesaient* le service d'un air abattu bien *différent* de <...> famille. *Made* d'Haberville <...> mari et <...> pleurer [R *pour ne point* A *et crainte*] *d'*affliger [R *sa mère d'avantage* A *d'avantage sa tendre mere*], car <...> dans *le quel* les <...> passage *fesait* voile pour l'Europe. Le *Capt* d'Haberville avait invité [R *deux* A *ses deux*] amis le curé [R *et le bon gentilhomme*] et *M*[r] d'Egmont à dîner [R *avec la* A *en*] famille: c'était un *diner d'adieu* [R *où* A *que*] chacun [R *fesait de son mieux pour* A *s'efforçait inutilement* R *pour des efforts inutiles, pour*]

d'égayer [R *mais sans aucun succès mais inutilement: on retombait à chaque instant dans le silence*]. Le <...> qu'il *fallait* mieux *parler* de choses sérieuses que de [R *garder* A *retomber*] à chaque instant [A *dans*] un pénible silence — *Savez vous, Messrs*, que *l'horison* de la *Nouvelle France* se rembrunit de jour en jour; [R *car*] *nos* voisins les Anglais font des <...> Canada. Après, dit mon oncle [R , *Baptiste* A *Raoul*]. Après tant *que vous voudrez*, mon cher *oncle*, [A *dit le curé*]. *Toujours* est-il <...> résister *long-temps* à nos puissants voisins. Mon cher [R *curé* A *Abbé*,] *dit* mon oncle, il <...> qu'en *lisant* votre *breviaire* vous [R *avez lu* AR *avez* A *avez tombé sur*] un <...> Jérémie. Cette II Tout <...> *eux-mêmes fesaient* le <...> bien [R *différent* A<d'une autre main> *loin*] de <...> mari et <...> pleurer *crainte d'*affliger sa tendre mère *d'avantage*, car dans <IV mère, car dans trois jours le vaisseau,> dans *le quel* les <...> <II,IV,V passage, *fesait* <virgule supprimée d'après l'usage> voile> pour l'Europe. Le *Capitaine* d'Haberville <...> d'Egmont à <...> <II,IV d'adieux que> <...> qu'il *fallait* mieux s'entretenir de choses <II,IV sérieuses que> <...> parole: [A<d'une autre main> // —] *Savez vous, Messieurs*, que *l'horison* de <...> jour; *nos* voisins <...> Canada et [R *que*] tout <...> prochaine. [A<d'une autre main> // —] <II,IV Après, dit> mon oncle Raoul? [A<d'une autre main> // —] Après <IV Raoul! // — Après> <...> chevalier, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] le <...> résister *long-temps* à nos puissants voisins. [A<d'une autre main> * —] Mon cher *Abbé, dit* mon <...> qu'en <II,IV *disant*> ce matin <...> un *chapître* du prophète Jérémie. [A<d'une autre main> //] — Cette

30 I vous, *dit le curé*, car les prophéties se sont accomplies. [R *Eh, bien* A *N'importe*], *dit mon oncle Baptiste*, en serrant les dents; les Anglais, les Anglais prendre <...> oublié [A *continua mon oncle Baptiste en s'animant*] que nous les avons toujours *battu*, les Anglais; *battu* un contre *deux*, un <...> vingt... *les* Anglais, vraiment! *Concedo* <souligné> dit le curé, je <...> voudrez [A *et même d'avantage si ça vous fait plaisir*]; mais remarquez que <...> nous *affaiblissent*, tandis que l'ennemi grâce <...> l'Angleterre semble *au contraire* reprendre de nouvelles forces [R *et que nous la* A *tandis que la*] France nous abandonne *près*que à nos propres ressources — Ce II vous [R<d'une autre main>, *dit le curé*], car les prophéties se sont accomplies. [A<d'une autre main> // N'importe, [D *dit* S<d'une autre main sur> *s'écria*] le *Chevalier*, en <...> toujours *battu*, les Anglais, *battu* un <...> vingt... *les* Anglais, vraiment! [A<d'une autre main> —] *Concedo* <souligné>, dit <...> voudrez; et même *d'avantage*, si <...> forces et que la France nous abandonne *près*que à nos propres ressources — Ce qui montre, dit le *Capitaine* d'Haberville

44 I confiance *que* notre *bien aimé* roi Louis XV *a* dans <...> colonie. En attendant *dit* M^r^ d'Egmont la France [R *ne nous envoie* AR *n'envoie*] envoie <...> jour — Qu'on nous donne de la poudre et du plomb, *dit* le *Capitaine* , et <...> guerres *de découvertes, de surprises*, d'embuscades, que cinq cents [A *soldats*] des plus *beaux*

corps de l'armée [R *régulière* A *Française*]; je parle sans présomption, la <...> ajouta *le capitaine*, un peu *honteux* de [R *cette sortie sa vivacité* AR *sortie* A *de cette sortie faite sans trop de reflexion*], *ce qui n'empêche pas qui* <*sic*> nous avons un grand besoin *de* secours de la *France* et qu'une bien petite *partie des troupes* [R *qu'il dit*] que notre *bien* aimé monarque <...> l'Europe *pour* aider [R *M*] l'Autriche nous serait [R *indispensable*] *à* la <...> colonie. Il serait bien à souhaiter, *dit M*r *d'Egmont*, que <...> Prusse et eût moins *négligé notre pauvre colonie* — Il II confiance qu'a notre *bien aimé Roi* Louis XV dans <...> colonie — [A<d'une autre main> / / —] En attendant [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] *Monsieur* d'Egmont <...> jour. [A<d'une autre main> / /] — Qu'on <...> le *Capitaine*, et <...> l'armée [D *Française* S<d'une autre main> *française*; je <...> la *mère-patrie* et <IV,V la *mère-patrie*, <corrigé d'après l'usage> et> <...> armées, que <...> l'Europe [R *pour* A<d'une autre main> *afin d'*]aider l'Autriche nous serait, à peu près, indispensable <...> colonie. [A<d'une autre main> / /] — Il serait bien à souhaiter, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] le bon *gentil-homme*, que Louis XV eût laissé *Marie Thérèse* se <...> Prusse et

65 I débats, mais à défaut d'expérience l'histoire viendra à mon [R *secours*] aide. — [D *Méfiez vous* S *Défiez vous*] des Anglais, *méfiez vous* d'un *Gouvernement* qui <...> sur [A *sur* <doublon> *les*] intérêts [R *de l'Empire Britannique* A *de ses colonies, partant sur les intérêts de l'Empire Britannique*]. *Méfiez vous* d'une <...> la *tenacité des bull-dogs de* [R *son* A *leur*] *Isle:* — Si <...> nécessaire *ils* ne *perdront* jamais cet objet de vue, — n'importe à *quelles* sacrifices: *témoins* ma patrie. Bah! *dit* mon oncle *Baptiste*, des Écossais! *de* Locheill se mit à rire. Doucement <...> gentilhomme [A *et pour me servir de votre maxime favorite lorsque vous retirez les rentes de cette seigneurie «rendons à César ce qui appartient à César.»*] [D *j'ai* S *J'ai*] beaucoup étudié l'histoire d'Écosse et je puis vous *assurer* que les [R *Anglais* A *Écossais*] ne le cèdent ni en valeur, ni <...> connu. — Vous II débats, mais à défaut d'expérience l'histoire viendra à mon aide. *Défiez vous* des Anglais, *défiez vous* d'un <...> l'*Empire Britannique*. [R — D *défiez vous* S<d'une autre main> *Défiez vous*] d'une <...> du *bull-dog* <souligné> [R *de son île*]. Si <...> nécessaire elle <...> à *quelles* sacrifices <...> patrie. [A<d'une autre main> / /] Bah <...> Écossais! [R —] [A<d'une autre main> / /] De Locheill se mit à rire [A<d'une autre main> / /] — Doucement <...> bon *gentil-homme*, <II,IV et pour> <...> <II,IV,V seigneurie: «*rendons* <majuscule rétablie d'après l'usage> à> César <...> d'Écosse et <...> valeur, ni <...> moderne. [A<d'une autre main> / /] — Vous

82 I bien, *dit mon oncle Baptiste*, que <...> endéver *un* peu mon second neveu de Locheill, car Dieu merci, *dit*-il, [R *mon oncle Baptiste,*] en se rengorgeant, nous *connaissons* l'histoire. Arché, [R *sait* AR *connait* A *sait*] très bien <...> compatriotes et <...> courage. — [R *Je le sçais* A *Oui*], mon <...> dit *Locheill*, en lui serrant la main. Mais *méfiez vous* des Anglais, *méfiez vous* de leur *perseverance:*

ça <...> Romains. Tant II bien *dit* le *Chevalier*, que <...> <II,IV Locheill, car Dieu> merci, fit-il [R<d'une autre main>,] en <...> Arché [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] très bien la <...> compatriotes et <...> courage. [A<d'une autre main> //] —Oui; mon <...> Arché, en lui serrant la main. Mais *défiez vous* des Anglais; *défiez vous* de leur persévérance: ça

91 I mieux, dit Jules, [R *s'ils sont perséverants* A *merci de leur persévérance,*] ils me donneront [A *alors*] *le temps* de *retourner* au Canada avec mon régiment: *que* ne <...> que *j'aime tant* et <...> monde. — Tu reviendras avec moi mon frère Arché, et tu *te vengeras sur cette Hémisphère des* [R *tout*] *torts* que tu as *soufferts* dans ta patrie. De II mieux <II,IV ; > dit <...> alors [R *le temps*] l'occasion <...> ici [D , *Dans* S<d'une autre main>*! dans* la [D *nouvelle* S *Nouvelle*]-France; sur cette <...> ta *revenche* sur cet <V hémisphère, de <virgule supprimée d'après II,IV et d'après l'usage> tout> ce que

98 I cœur, *dit* [R *de Locheill* A *Arché*], en serrant avec force son couteau comme s'il *eut* tenu <...> Cameron *de* Locheill. [A *Je servirai comme volontaire dans ta compagnie si je n'obtiens pas un* [D *une* S *un* R *compagnie*] *brevet d'officier,* [R *aussi fier de tes exploits* A *et le simple soldat sera aussi fier de tes exploits que s'il lui en revenait une plus grande part.*] Les jeunes [A *gens*] s'animèrent II cœur, [R *dit* A<d'une autre main> *s'écria*] Arché en <II,IV serrant, avec force, le> <...> terrible *claymore* <souligné> des Cameron *de* Locheill <...> <II,IV exploits que> <...> part. [A<d'une autre main> //] Les

104 I futurs, les <...> flammes [R *Les soldats* A *on aurait dit que l'ancienne ardeur militaire de sa race se manifestait subitement en lui*] l'enthousiasme devint [R *contagieuse*] *générale* et le [D *cris* S *cri* R *simultané*] de vive le roi s'échappa simultanément de toutes les *poîtrines*. Quelques larmes *roulerent* dans <...> pour *se* contenir. La II futurs, les <...> devint *générale* et le [D *cris* S<d'une autre main> *cri*] de <...> mère, [R *et*] de la tante malgré

111 I conversation qui avait d'abord *languie* se ranima *tout-à-coup*. On <...> on *batit* les *anglais partout* et l'on *élèva* le <...> prospérité! — Feu <...> d'Haberville, en se versant rasade <...> bonheur. Au succès de nos armes et puisse le glorieux pavillon *Français* [R *couronner aussi* A *flotter*] jusqu'à <...> sur *la citadèle de la capitale* [R *du Canada*] de la *Nouvelle France*. // À peine portait-on [R *le verre* A *la coupe*] aux <...> santé qu'[R *un bruit* A *une détonation*] épouvantable <...> foudre *et* comme si *un corps pesant eut tombé* sur le manoir qui *en fut ébranlé jusques* dans <...> courut *de hors*; le <...> beaux *jour* du mois de *Juillet*. On monta au grenier, *rien absolument* rien n'indiquait qu'un corps pesant *eut* tombé sur l'édifice <appel de note et note>. Tout le monde *fut* frappé de stupeur, M^r^ d'Haberville <...> impressionné: *serait*-ce <...> prédit. M^r^ d'Egmont, l'abbé et *même* mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] l'homme [R *le plus*] lettré de la famille s'efforcèrent d'expliquer *la* [R *chose*] *naturellement la* <doublon> *cause* de ce

phenomène, mais sans [R *réussite*] — [R *On passa* [AR *sans s'arreter*] *dans la chambre*] *à* [AR *salle à manger* R *sans faire honneur à la santé*] On <...> café sans <...> manger — où les [R *verres* A *gobelets*] restèrent II conversation qui avait d'abord *languie* se ranima <II,IV *tout-à-coup*>. On <...> on *batit* les <...> prospérité [A<d'une autre main> // —] Feu <...> d'Haberville, en se versant [A<d'une autre main> *une*] rasade <...> <II,IV,V bonheur: «*au* <majuscule rétablie d'après l'usage> succès> de <...> c'était [A<d'une autre main> *comme*] l'éclat de la foudre, [D *et* S<d'une autre main> *ou*] comme si une masse énorme *eût tombé* <V fût *tombé* <corrigé d'après l'usage> sur> le manoir qui <II,IV *en fut ébranlé*> *jusques* dans <...> beaux *jour* du <...> pesant *eût* tombé sur l'édifice <appel de note, sans note>. Tout <...> stupeur; *Monsieur* d'Haberville <...> impressionné: [A<d'une autre main> —] [D *serait-ce* S<d'une autre main> *Serait-ce*] <IV,V impressionné. <guillements rétablis d'après l'usage> Serait-ce>, dit-il <...> prédit [D . S<d'une autre main>*!*] [A<d'une autre main> // R —] Monsieur <IV,V prédit! <guillemets rétablis d'après l'usage> // Monsieur> d'Egmont <...> l'impression [R *qu'il* A *pénible qu'il*] avait *causé*. // On <...> café sans *s'arreter* dans la salle à manger où

136 I intacts. Les *évenemens* qui *survinrent* ne <...> Qui *sçait*, après tout, si ces présages *aux quels* croyait toute l'antiquité ne sont pas des *avertissemens* du ciel quand [R *le* A *quelque grand*] malheur nous menace? S'il <...> notre raison nous serions [R *tous* A *bien vite*] pyrrhoniens: [R *Qui sçait...?*] pyrrhoniens à nous faire assommer comme *celui* [A *le Marphorius*] de Molière. Qui *sçait...?* Il y aurait un long <...> sur *le* qui *scait*? // Le II intacts. [A<d'une autre main> //] Les *évenements* qui eurent lieu [A<d'une autre main> *plus tard*] ne <...> Qui [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*], après tout, si ces présages [D *aux quels* S<d'une autre main> *auxquels*] croyait <...> ciel quand <...> Qui [D *sçait* S<d'une autre main> *sait...?* Il y aurait un bien long *chapître* à écrire sur les «qui *scait*» // Le

146 I temps qui avait été si beau commença <...> soir, à sept heures une [A *pluie*] torrentielle [R *accompagné de tonnerre*] *qui semblait* menacer d'un second déluge commença à tomber, le tonnerre *semblait ébranler* les *voutes* du ciel, un *quartier immense* de rocher [A *frappé par la foudre*] se détacha du cap [R *et avec* A *avec un fracas epouvantable et*] tomba dans *le* [R *chemin du roi* A *route royalle*] [D *qu'il* S *qu'elle*] intercepta II temps qui *avait-été* si <...> sept heures une pluie torrentielle, *qui semblait* menacer d'un second déluge commença <...> tonnerre [R *semblait ébranler* A<d'une autre main> *ébranlait*] les *voutes* du <...> rocher [A *frappé par la foudre*] se <...> avec *un* fracas *épouvantable* et tomba dans le chemin du *Roi* qu'il intercepta

152 I jours — Le capitaine d'Haberville qui avait fait *long-temps* la guerre avec les sauvages <...> superstitions, <appel de note et note> — aussi lorsqu'il [A *fut*

victime] des <...> en 1759, ne *manquait-il* pas de croire *fermement* [R *que ces signes*] que <...> prédits *cinq* ans *au paravant*. // *Les deux amis de M– d'Haberville* [A *témoins de sa tristesse* R <mot illisible>] *acceptèrent l'hospitalité qui leur fut offerte pour la nuit*, [R *esp esperèrent*] *mais tous leurs efforts furent inutiles pour le distraire*. Jules *qui* [R *était assis sur le canapé* A *assis après le souper*] entre sa mère et sa sœur, [R *voyant la tristesse de sa famille* A *leurs mains dans la sienne, souffrait de* [R *l'abatement*] *de l'abattement de toute la famille*] demanda <...> ces *petites* légendes <...> enfance : *il* me semble maman que ce sera un *doux* souvenir *de plus* de la plus tendre des mères que II jours. [A<d'une autre main> //] Le *Capitaine* d'Haberville qui avait [A *fait pendant*] *long-temps* la <...> lorsqu'il *fût* victime <...> tant de [R *victimes*] familles *Canadiennes* en 1759, [A *il*] ne [D *manquait-il* S *manqua*] pas <...> lui *avaient-été* prédits *quatre* ans *au paravant*. [A<d'une autre main> //] Jules, *qui*, assis <...> sœur, tenant <...> famille, demanda <...> enfance : [A<d'une autre main> — D *il* S<d'une autre main> *Il*] me <...> un *doux* souvenir *de plus* de la plus tendre des mères que

165 I Europe. Je n'ai rien à *te* refuser, mon *cher* fils, [R *dit la bonne dame et elle conta la légende* A *dit Made d'Haberville*] et elle commença la légende *suivante* // [R *Petite*] *Légende de Made d'Haberville*. // Une [R *pauvre* A *tendre*] mère avait [R *perdu son* A *un*] *unique enfant* : [R *et comme la Rachel de l'Écriture elle ne voulait pas être consolée.*] *C'*était une petite fille [R *quatre ans*] blanche comme le [D *lys* S *lis*] de la vallée ; *ses* beaux yeux *bleus comme* [R *le* A *un*] *nuage* [D *argenté* S *d'argent*] semblaient <...> mère, [A *pour se reporter toujours*] *vers le* ciel. // Qu'elle était fière et heureuse *la* tendre mère lorsque <...> enfant, [A *sur ses joues vermeilles comme la rose qui vient d'éclore*] sur ses [R *beaux* A *les*] *cheveux* [R *qui* A *blonds qui*] *tombaient* [R *en* D *boucles* S *bouclés*] sur ses épaules. *La pauvre mère* perdit [A *pourtant*] un jour *son* enfant et comme la Rachel de *l'écriture* elle <...> journée à [R *pleurer* A *sangloter*] *sur sa* petite tombe *et* les passants disaient <l. 191> II Europe. [A<d'une autre main> // —] Je <...> *Madame* d'Haberville <...> suit. // [A<d'une autre main> *] *Légende de Madame* // *d'Haberville*. // <deux traits> // Une *tendre* mère <...> yeux d'[D *azure* S<d'une autre main> *azur*] semblaient <...> fixer [A<d'une autre main> *ensuite*] au <...> mère lorsque <...> enfant ; [R *!*] sur <...> cheveux, aussi blonds [R *que la filasse*], aussi <II,IV,V doux, que <virgule supprimée d'après l'usage> les> filaments <...> filerie, [R *et* A<d'une autre main> *et*] qui tombaient [R *bouclés gracieusement sur ses épaules*] en <V tombaient, en <virgule supprimée d'après II,IV et d'après l'usage> boucles> gracieuses <...> cette [R *tendre* A<d'une autre main> *bonne*] mère ! // *La pauvre mère* perdit pourtant, un jour, l'enfant *quelle idolatrait* ; et comme la Rachel de *l'écriture* elle <...> <II,IV cimetière ; *elle enlaçait* de> <...> enfant [D , *elle* S<d'une autre main>. *Elle*] l'appelait de sa voix la plus tendre [A *et folle de douleur, elle s'écriait*] <IV tendre, et folle de douleur, elle s'écriait> : Emma [D , S<d'une autre

main>!] ma <...> berceau, *ou* tu <...> humide [D . S<d'une autre main>! A *Et*] *Elle* prêtait <...> elle *eut* attendu <...> bruit et <...> en [R *s'appercevant*] découvrant que [D *c'était le murmure du saule pleureur agité* S *c'étaient les murmures des saules pleureurs agités*] par

191 I disaient: *l'*herbe *est maintenant* toujours verte *dans le cimetière, car elle est* sans cesse arrosée *des* larmes de la pauvre mère. Elle pleurait *près* du ruisseau *ou* elle [A *l'avait* R *coutume de* D *menait* S *mené* A *tant de fois*] jouer [R *l'enfant*] avec <...> coquilles [A *du rivage*], [R *et*] où elle avait *tant de fois* lavé <...> limpides; *et* les passants *attendris* disaient: *la* pauvre <...> augmente *les* cours du ruisseau. <un blanc> Elle <...> chambres *ou* elle avait été témoin *de* [R *ses*] ébats [A *de son enfant.*] Elle ouvrait une valise [R *qui contenait* A *où elle conservait précieusement*] tout ce qui [A *lui*] avait appartenu [R *à son enfant*], ses <...> coupe dans *la quelle* elle <...> la [R *première* A *dernière*] fois <...> souliers, <appel de note et note> l'embrassait avec passion et II disaient: *l'*herbe du cimetière [R *devrait être toujours verte*] sans <...> mère devrait être toujours verte, mais *elles* sont si *ameres* qu'elles *dessechent* comme <...> averse. Elle pleurait [R *près*] assise <...> l'avait [D *mené* S<d'une autre main> *menée*] si <...> limpides [D , S<d'une autre main>. *Et*] les passants disaient: *la* pauvre <...> ruisseau! Elle rentrait *chez-elle* pour <...> vermeil dans [D *la quelle* S<d'une autre main> *laquelle*] elle <...> souliers, *lembrassait* avec passion et

210 I journée [A *à prier*] dans l'église du village *à prier*, à <...> enfant; *et* la <...> répondre: *comme* le saint roi David tu <...> jour, mais <...> toi; [A *elle s'écriait alors: quand mon Dieu, quand aurais-je ce bonheur?*] Elle se *trainait aux pieds* de la *Statue* de la *S*te Vierge, cette mère des grandes douleurs, et <...> madone *s'attendrissaient* et <...> cette *triste* sentence: [A *fille d'Adam*] *souffre* comme moi avec [R *patience* A *resignation*] jusqu'au jour glorieux *ou* tu <...> souffrances. Et <...> nouveau: *quand* [D ; S *?*] *quand* donc, ma bonne *S*te Vierge <...> béni? Elle <...> larmes et *s'enretournait* chez II journée <...> répondre: *comme* le <II,IV saint *Roi* David> <...> jour, mais <...> toi. Elle sécriait alors: *quand* [A<d'une autre main> *donc,*] mon Dieu! quand aurais-je ce bonheur! Elle se *trainait aux pieds* de la *Statue* de la [D *Sainte* S<d'une autre main> *sainte*] Vierge <...> madone *s'attendrissaient* et <...> sentence: *souffre* comme moi avec résignation [R *oh* A<d'une autre main> Ô] fille <...> souffrances! [D *et* S<d'une autre main> *Et*] la pauvre <V mère, s'écriait <virgule supprimée d'après I,II,IV et d'après l'usage> de> nouveau: [R *quand?*] *quand* donc! ma bonne sainte *vierge*, arrivera ce jour <II,IV béni! Elle <...> larmes et s'*en*retournait chez> elle

230 I mère après <...> avec [R *encore*] plus de ferveur [A *encore*] que de coutume [A *après avoir versé* [R *plus*] *des larmes plus abondantes*] s'endormit dans l'église: [R *l'épuisement*] l'épuisement amena [A *sans doute*] le <...> sans

[R *s'apercevoir de* A *remarquer*] sa <...> s'éveilla; un rayon de lune qui [R *avait pénétré a travers dans l'église lui revela où elle était* A *éclairait le sanctuaire*] lui révéla qu'elle était [R *encore*] toujours <...> joie, si <...> son [A *pauvre*] cœur. Je <...> Dieu, seule avec la bonne Vierge, seule avec *moi même*. Comme II mère après <...> lune qui <...> cœur! Je <...> avec *moi même*! // Comme

241 I s'agenouiller un <...> tête c'était un *veillard* qui [R *un cierge allumé à la main*] sortant d'une des portes de la sacristie [A *un cierge allumé à la main*] se dirigeait vers l'autel. Elle [R *reconnut* A *vit avec surprise que c'était*] un ancien bedeau [A *du village*] mort <...> crainte, [R *toute sensation* A *tout sentiment*] semblait éteint chez elle, *excepté* celui <...> cierges et <...> célébrer [R *la messe* A *une messe*] de *requiem* <souligné>. Lorsqu'il se retourna ses yeux [R *lui*] parurent fixes [A *et sans expression*] comme <...> sacristie [R *d'où*] et [R *en sort*] reparut *près que* aussitôt, mais <...> ministre [R *qui va dans* A *des autels qui*] va célébrer le saint acrifice. Ses grands yeux *démésurément* ouverts <...> mouvements ceux *d'une* [R *statue* A *automate*] qu'un <...> mouvoir. Elle reconnut le vieux [A *curé*], mort aussi depuis vingt [A *ans,*] qui l'avait *baptisé* et <...> communion.<L'ordre des deux phrases précédentes («Ses... mouvoir.» et «Elle... communion.») est interverti, au moyen des chiffres 2 et 1 placés au-dessus de chacune.> [R *Elle pensa* [AR *toute à sa douleur*] *que celui qui l'avait jadis* [AR *avait été son*] *confident* [A *jadis*] *de toutes confessions,* [AR *que lui qui*] *l'avait jadis consolé tant de fois* A *Sans être frappée de ce prodige,* [R *tant elle*] *toute à sa douleur — elle pensa que* [R *le bon curé que son vieil ami* AR *son vieil ami*] *touché de* [R *sa douleur son vieil ami avait* A *son désespoir*] *venait encore une fois offrir pour elle le saint sacrifice, elle pensa que le bon pasteur*] *ce bon pasteur,* qui l'avait *consolé* tant II s'agenouiller un <...> <II,IV vieillard qui <...> cierges; et> <...> retourna ses <...> sacristie et reparut *près que* aussitôt, mais <...> <II,IV mouvements ceux> <...> l'avait *baptisé* et <...> mère, <II,IV,V *toute* <corrigé d'après l'usage> à> sa <...> ami touché de son désespoir avait <...> messe, elle <...> l'avait [D *consolé* S<d'une autre main> *consolée* tant

265 I maternelles. // [A *Tout était grave, morne et silencieux pendant cette messe célébrée par la mort. Les cierges jetaient une lumière pâle comme une lampe qui s'éteint.*] À l'instant où la cloche du *sanctus* <non souligné> [A *rendant un son strident comme la* <mot illisible> *du Jeudi Saint*] annonçait que *Dieu* allait descendre sur l'autel la porte de la sacristie *souvrit* de <...> qui marchant deux à deux [R *ensemble* A *défila se dirigea*] après avoir traversé le chœur [A *dans*] l'allée du côté de *l'épitre*. Ces enfants dont les plus âgés [R *avaient à peine*] *paraîssaient* avoir à peine six ans portaient des couronnes [D *d'immortele* S *d'immortel*] et tenaient dans leurs mains [R *qui* A *les uns*] des corbeilles pleines de fleurs, [R *qui*] des <...> parfums, [R *qui* A *les autres*] des [R *petits verres* A *petites coupes*] d'or et d'argent *remplis d'une* liqueur transparente. Ils *s'avancaient* tous d'un pas léger et <...> leurs [R *villages* A *visages*] célestes; *une seule*, une petite fille à *la tête* de la

procession, semblait [R *les*] suivre [A *les autres*] péniblement chargée <...> pieds [R *plo*] rougis par la pression ployaient sous le fardeau. *Sa petite* couronne [D *d'immortele* S *d'immortel*] *semblait* [R *prête à se*] flétrie. La pauvre [R *mère voulu, lui*] mère [D *voulue* S *voulut* A *tendre* les *bras*] pousser <..> sa [A *ses bras*] langue se [D *trouva paralisé* S *trouverent paralisés*. Elle vit défiler [R *devant* A *près d'*] elle tous ces enfants [R *dans* A *dans*] l'allée [R *du côté* A *du coté*] de l'évangile [AR *où elle se tenait et*] et <...> avait [A *récemment*] moissonnés [R *depuis* A *Lorsque*] sa petite fille ployant sous le fardeau [R *des deux énormes*] passa aussi *près d'elle,* elle <...> qu'elle *fesait* les <...> peine [R *humectait* AR *humectaient* A *arrosaient*] le <...> l'enfant lorsqu'ils <...> mère exprimèrent [R *une grande tendresse* A *la tristesse et une tendresse*] mêlée *aussi* de reproches. — La <...> évanouissement tout II maternelles <...> lugubre [A *sombre*] et <...> célébrée [R *par*] et servie par la mort. Les cierges [A *mêmes*] jetaient une lumière pâle comme *un* lampe <...> qui marchant deux à deux [R *se dirigea* D *défila* S<d'une autre main> *défilèrent*], après <...> de *l'épitre.* Ces enfants dont <...> ans portaient des couronnes [D *d'immortele* S<d'une autre main sur> *d'immortelle*] et <...> fleurs, [A *et*] des <...> Ils *s'avancaient* tous <...> célestes [D *; une* S<d'une autre main>. *Un* <IV,V *Une seul* <corrigé d'après l'usage> une> petite fille, à [R *la tête* A<d'une autre main> *l'extrémité*] de <...> qu'elle *trainait* avec <...> fardeau [D *;* A *et*] sa couronne [D *d'immortel* S<d'une autre main> *immortelle*] *paraissaît* flétrie <...> trouvèrent *paralisés.* Elle <...> de *l'Évangile* et <...> passa aussi [R *au*] *près d'elle;* elle <...> <II,IV qu'elle *fesait,* les> deux seaux qu'elle *trainait* avec <...> jusqu'*aux bords.* Les <...> mère [A<d'une autre main> *exprimèrent*] la <...> <II,IV,V évanouissement tout <virgule rétablie d'après l'usage> avait> disparu

299 I monastère à une lieue du village vivait un *saint moine* qui <...> de [R *sa*] sainteté. [R *Il* A *ce saint vieillard*] ne sortait de <...> indulgence *au confessionnal* [R *les péchés*] les pénibles aveux [R *des nombreux penitents* D *de* S *des* R *ses semblables* A *pécheurs*], ou pour secourir les affligés. — *Aux premiers il disait: je* connais <..> vous [R *rebutez pas* A *laissez pas abattre;*] *chaque fois que vous retomberez* venez à moi avec *componction* et courage, et chaque fois mes <...> relever; aux seconds: *puisque* Dieu qui est si bon vous *a imposé* la <...> infinies — Il disait à tous: *si* je *vous fesais* l'aveu <...> le [D *jeux* <?> *de* S *jeu*<souligné> *des*] passions les plus [R *ardentes*] *effrenés* et <...> larmes. — / / La II monastère [A<d'une autre main>,] à une lieue du village [A<d'une autre main>,] vivait <...> premiers: [A<d'une autre main> / / —] [D *je* S *Je*] connais <...> relever. [A<d'une autre main> / /] Il disait aux seconds: [A<d'une autre main> / / —] [D *puisque* S<d'une autre main> *Puisque*] Dieu qui est si bon vous <...> infinies. [A<d'une autre main> / /] Il disait à tous: [A — D *si* S<d'une autre main> *Si*] je [A<d'une autre main> *fesais*] l'aveu de ma vie vous <...> larmes! [A<dans la marge> *] / / La

316 I saint [R *vieillard* A *moine*] et <...> vieillard qui *connaîssait* à fond la nature humaine n'y <...> douleur [R *effrénee*] qui <...> maternelles. Ma fille, *lui dit il,* ma chère fille, notre imagination [R *en désordre* A *surexcitée*] nous *fait* souvent *les jouets* d'illusions *bien extraordinaires et* qu'il faut rejeter <...> mais *l'église* nous <...> peuvent [A *réellement*] avoir lieu. — Ce n'est pas à nous êtres stupides et ignorants à scruter les *décrêts* de [R *la providence*] *Celui* <...> espaces [R *sans fin* A *infinies*] J'accepte [A *donc*] *ma fille* la <...> apparue et l'*acceptant* je vais [R *vous*] l'expliquer. Ce prêtre sorti <...> a *obtenu sans doute* de <...> dans [D *l'excervité* S *l'exercice*] de son ministère sacré et ce bedeau par oubli ou négligence en *fut* [R *pour lui* A *probablement la*] cause. [R *Ces petits enfants*] Cette procession de jeunes enfants couronnés *d'immortel* sont <...> où *brulaient* les parfums les plus exquis, [A<d'une autre main>*!* D *son* S<d'une autre main> *sont*] [R *ceux dont les morts* A *ceux que leurs*] mères résignées aux décrets de la *Providence* ont offerts à Dieu, *si non* avec joie [R *mais* A *ce qui n'est pas naturel* [R *car la nature*] *du moins*] en <...> patrie où [A *près de son trone*] ils chanteront *les* louanges *de leur créateur* pendant <...> que [R *la nature du moins résignée versait en payant ce tribut à la nature* A *la nature avare de ses droits*] avait fait verser aux mères qui tout en *fesant* un *pénible* sacrifice s'étaient *écrié* comme le saint homme Job: Mon Dieu vous me l'avez donné, *Mon* Dieu, vous me l'avez ôté, que votre saint nom soit béni! La II saint <...> vieillard [A<d'une autre main>,] qui <...> souvent <II,IV *les jouets*> d'illusions qu'il faut *près que* toujours <...> <II,IV mais *l'église* nous> <...> les *decrêts* de *Celui* qui <...> espaces *infinies*. J'accepte <...> a, sans doute, obtenu <...> <II,IV,V bedeau par oubli ou négligence en <virgules rétablies d'après l'usage> avait> [R<d'une autre main>,] probablement [R<d'une autre main>,] été <...> enfants couronnés [D *d'immortel* S<d'une autre main> *d'immortelle*] [R *sont* A<d'une autre main> *signifie*] ceux <...> aux *decrets* de la *Providence*, ont offerts à Dieu, *si non* avec <...> naturel, en pensant *du moins* <deux mots encerclés et reportés avant «en pensant»> qu'ils <...> patrie où, près [R *de son* A<d'une autre main> *du*] trône [A<d'une autre main> *de leur créateur,*] ils chanteront [D *les* S<d'une autre main> *ses*] louanges [R *de leur créateur*] pendant <....> en *fesant* un cruel sacrifice, s'étaient *écrié* comme le saint homme Job: — Mon Dieu vous <IV Job: *mon* Dieu! vous V Job: Mon Dieu! vous <guillemets rétablis d'après l'usage> me> l'avez <II,IV donné!> *Mon* Dieu! vous me l'avez <II,IV ôté, que> votre saint nom soit <II,IV,V béni! <guillemets rétablis d'après l'usage> // La> pauvre

350 I mère toujours agenouillée [R *au pied du daint vieillard écoutait* A *buvait avec ses larmes chacune des paroles qui tombaient des lèvres du saint vieillard avec avidité chacune de ses paroles. Elle disait comme Marthe au pied du Christ* [AR *et lui disant*]: *si vous eussiez été ici, Seigneur, mon frère ne serait pas mort, mais, je sçais que* [R *donc*] *présentement meme Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez:*] //

Le II mère <...> Marthe [A *s'écriant*] aux pieds du Christ «*si* vous *eussiez-été* ici, Seigneur <...> je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] que <...> demanderez»; elle [R *lui disait aussi*] répétait dans sa foi ardente: *si* vous <IV ardente *si* vous V ardente: — Si <guillemets rétablis d'après l'usage> vous> eussiez <...> je [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] que présentement <II,IV,V même Dieu <virgule rétablie d'après l'usage> vous> accordera <...> <II,IV,V demanderez. <guillemets rétablis d'après l'usage> // Le> bon

359 I instant; *il* pria Dieu de l'inspirer: *c'était maintenant* une <...> prononcer *contre* cette <...> brisât ce <...> tendresse et <...> douce: *vous* aimiez [A *donc*] bien <...> perdue [D . S *?*] Si <...> oh, mon Dieu! quelle question! Et [A *dans sa foi ardente*] elle <...> gémissant [R *sur*] aux <...> tout à coup elle saisit le bas de sa soutane et lui [R *cria*] *dit* [R *en sanglotant*] d'une voix *entrecoupée de* sanglots: *vous* êtes un saint, mon père; mon enfant! *rendez moi* mon enfant! Oui <...> enfant, vous auriez fait beaucoup [A *j'en suis sur*] pour [R *lui* AR *elle* A *lui*] *exempter* une douleur, le plus *petit* [A *leger*] *chagrin*? Tout, tout, mon père, je me serais *roulé* sur des charbons ardents pour lui *exempter* une [A *petite*] *brulure*. Je II instant <...> C'était *maintenant* une <...> prononcer *contre* cette <...> l'âge, [A *les serra avec tendresse*] et <...> douce: *vous* aimiez <...> question! [A<d'une autre main> //] Et <...> <II,IV relevant *tout-à-coup*, elle> <...> soutane et <...> sanglots: *vous* êtes un saint, mon père; mon <...> Oui [D : S<d'une autre main>,] dit <...> douleur [R *?*] même *le* plus *léger chagrin* [D . S<d'une autre main>*?*] // Tout <...> pauvre [R *mère*] femme! je me serais *roulé* sur des charbons ardents pour lui *exempter* une petite *brulure*! // — Je

380 I dit [R *le vieillard* A *le moine;*] et vous l'aimez *toujours* sans doute? Si je l'aime, bonté divine [D , S *!*] [A *dit la pauvre mère en se relevant d'un bon comme* AR *si une vipère l'eut piquée* A *mordue par une vipère; si je l'aime! Et elle fixa en tremblant de tout son corps*] on <...> l'amour *maternelle* puisque <...> l'anéantir; – *et* [D *torr* S *elle versa de nouveau*] <*un*> torrent de larmes. *Retirez vous* femme <...> ton [A *de voix*] qu'il *s'efforcait* de rendre sévère, *retirez vous* femme qui êtes *venu* m'en imposer: – *retirez vous* femme <...> Vous *avez été témoin d'un grand prodige, vous* <...> larmes qu'elle a [D *recueillie gout à gout* S<d'une autre main> *recueillies goutte à goutte*]; et <...> l'aimez. Elle est ici dans [D *le* S *ce*] moment <...> besogne et <...> l'aimez! *retirez vous* femme [A *car*] vous <...> ministre. // Les yeux de *la* pauvre <...> songe [R *pénible*]; elle <...> insensée et II dit le moine [D *; et* S<d'une autre main>*! Et*] vous <...> mère, en se relevant d'un bond comme <...> vipère, si <...> l'amour *maternelle*, puisque <...> l'anéantir! [A<d'une autre main> //] Et tremblant de tout son corps, elle versa [R<d'une autre main>,] de nouveau [R<d'une autre main sur>,] un torrent de larmes. // *Retirez vous* femme, dit le vieillard, d'un <...> retirez-vous femme <...> retirez-vous femme <...> <II,IV larmes qu'elle> a recueillies [D *gout à gout* S<d'une autre main> *goutte à goutte*], et <...> l'aimez! [D *elle* S<d'une autre main> *Elle*]

est ici dans [D *le* S *ce*] moment <...> l'aimez! *Retirez vous* femme car <...> <II,IV insensée et> en

399 I Dieu. Allez en paix, *dit* le <...> âme. [R *A* D *quelques* S *Quelques*] *jours après elle* [R *revint trouver ce* A *raconta au*] *bon* [R *prêtre* A *moine*] que [R *son enfant* A *sa petite fille*] lui était apparue en songe [R *et l'avait remercié* A *pour la remercier*] *qu'elle* [A *de ce qu'elle*] avait cessé de *repandre* des larmes qu'elle aurait été *condamné* à recueillir. — [R *On dit que cette* A *Cette*] excellente femme qui était riche [R *s'occupa pendant* AR *commenca* A *consacra*] le reste de *sa vie* [R *et travailla à élever des pauvres enfants* [AR *orphelins*] *du village et qu'à sa mort on la regretta*] aux œuvres de charité. [R *Les enfants* [AR *surtout*] *étaient particulièrement l'objet*] Elle donnait aux [A *enfants*] des pauvres [R *petits enfants*] les <...> en *éleva* plusieurs. — *Quand* elle mourut on <...> orphelins <non souligné> : [R *petits enfants pleurez*]. // Soit II Dieu [A<d'une autre main> // —] Allez en paix [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] le <...> âme. Elle raconta quelques jours après au <...> <II,IV,V pauvres, les <virgule supprimée d'après I et d'après l'usage> soins> les <...> tombe: *ci-gît* la mère des orphelins <non souligné>: // Soit

412 I légende [A *elle*] même fut empreinte <...> attendri; *quelques uns même* jusqu'aux larmes—Jules <...> remerciant et <...> émotion. Mon <...> conservez *ma vie*, car, [AR *si je mourais avant elle* A *s'il m'arrivait malheur*] ma *pauvre* mère [R *en mourrait de douleur!*] serait *plus* inconsolable que la mère de [D *la* S *cette*] légende *si touchante* qu'elle <...> après Jules *d'Haberville* et son ami voguaient sur *l'océan* et au [A *au bout de deux mois* D *arrivèrent* S *arrivaient*] en France après II légende *elle même* fût <...> attendri: *quelques uns* jusqu'aux <...> remerciant et <...> émotion. [A<d'une autre main> // —] Mon <...> <II,IV jours, car> les <...> raconter! // Quelques <...> sur *l'océan* et au bout de deux mois *arrivèrent* en France après une heureuse [D *traversé* S<d'une autre main> *traversée*].

CHAPITRE DOUZIÈME

3 II knight / My <...> eyes. // Waverley <en minuscules>. // Les arbres

12 I <début du chapitre XII> *Le printemps renaissait avec tous ses charmes.* // Les arbres [R *s'*]étaient revêtus de leur parure [R *ordinaire* A *ordinaire*] à la sortie d'un [R *long hiver* A *hiver hyperboréen,*] les [R *prés* A *bois les prairies étaient emaillés*] de [R *leurs*] fleurs aux couleurs [A *vives et*] variées et les oiseaux par *leurs gais ramages* saluaient [A *la venue*] du printemps de l'année mil [R *huit* A *sept*] cent cinquante neuf <IV *mil-sept-cent-cinquante-neuf*>; [R *mais les champs étaient en friche*] *tout* souriait

16 I nature, l'homme seul paraissait triste et abattu. [R *On n'entendait point* AR *plus sur la brune*] *le chant joyeux du laboureur* [A *ne se fesait plus entendre sur la brune*] *les* terres étaient *près*que *toutes* en friche faute de *main d'œuvre* pour les *fructifier; car un* voile sombre couvrait [A *toute*] la surface de la *nouvelle France*, [A *car*] *La mère-patrie*, en <...> enfants [R *du Canada. Livrés* AS *Canadiens livré*] à ses propres ressources [R *toute la population* AR *la colonie* A *le gouvernement*] <mot illisible> avait appelé [A *sous les armes* D *tout* S *tous*] les hommes [A *valides* <mot illisible sous une tache d'encre> R *sous les armes*] pour la défense de la colonie menacée d'une invasion formidable [D *: les* S *. Les*] Anglais <...> immenses: et [R *leur flotte nombreuse* A *leur flotte forte de* AR *vingt et un vaisseaux de ligne*] [A *et de puissantes frégates portant 18,000 hommes sous le commandement du général Wolfe*] *montaient* les eaux du S^t^ *Laurent*, tandis <...> devaient [R *venir à*] *faire* leur jonction sous les murs *même* de la capitale [R *du Canada*] de II nature: l'homme <...> abattu [D *.* S *;* A *et*] *Le* laboureur regagnant *son foyer* sur la brune ne *fesait* plus entendre sa joyeuse chanson, *car* la plus grande [D *parties* S *partie*] des terres <II,IV,V *étaient* <corrigé d'après l'usage> en> friche faute <...> la <II,IV,V *mère-patrie*, <corrigé d'après l'usage> en> vraie <...> enfants *Canadiens*. Livré <...> hommes [D *valide* S<d'une autre main> *valides*] pour <...> de <II,IV *lignes*,> de <...> de *dix huit* bâtiments <...> d'autres et portant *dixhuit* mille hommes *montait* <IV hommes, *montait*> les <...> devaient <II,IV *faire*> leur <...> murs *même* de la capitale de la Nouvelle-France. [A<d'une autre main, dans la marge> *]

33 I Toute la [A *population valide du*] Canada avait répondu <..> danger *et* il <...> femmes, [A *les enfants*] les vieillards *caduc* et <...> aux *canadiens* de se rappeler leurs [R *glorieux*] exploits [A *passés,*] leur victoire [R *éclatante* A *si glorieuse*] de Carillon l'année <...> armée [R *plus* A *aussi*] nombreuse <...> la *nouvelle France* les <...> enfants *y* compris [D *?* S *!*] Leur <...> pour [R *résister* A *pour repousser*] [A *avec des forces si disproportionnées*] un ennemi [R *acharné*] acharné <...> colonie*!* / / Vous II Toute <...> passés: leur <...> Carillon l'année précédente pour <...> Nouvelle-France [R *(*] les <...> compris. Leur <...> colonie*!* / / Vous

43 I été *long-temps* méconnus <...> Canada [D *,* S *!*] *vous* avez été indignement calomniés [D *,* S *!*] Honneur <...> Honneur [D *,* S *!*] cent <...> compatriote M. Garneau qui a déchiré le voile [R *sous*] qui [R *vous*] couvrait [A *vos exploits!*] Honte à nous [AR *toujours occupés*] qui au lieu de [R *consulter* A *fouiller*] *des* anciennes <...> tête [R *et décupler avec humilité le rôle* A *sous le reproche*] humiliant [R *d'une nation conquise* A *de peuple conquis!* R *Plutot qu'on*] qu'on nous jetait à la *tête* à tout propos. Honte à nous qui *avions presque* [R *honte*] d'être Canadiens! [R *Honte à nous aurions été tout*] Confus d'ignorer l'histoire [A *des Assyriens,*] des *mèdes* et des [D *perses* S *Perses* R *et des Babiloniens*] celle de notre *patrie* était *près*que lettre [R *morte* A *close*] pour

nous — Il II été *long-temps* méconnus <...> compatriote *Monsieur* Garneau qui <...> nous, qui au lieu de fouiller [D *des* S<d'une autre main> *les*] anciennes <...> de [R «] peuple conquis [R »] qu'on nous jetait à la [D *tête* S<d'une autre main> *face* à <...> nous qui étions *près*que humiliés <...> des [D *mèdes* S<d'une autre main> *Mèdes*] et des [D *perses* S<d'une autre main> *Perses*], celle de notre *patrie* était <V lettre *lose* <corrigé d'après I,II,IV> pour> nous

55 I de réhabilitation et <...> François *I*: «*tout* <...> loin [R *cependant*] de croire [A *cependant*] que tout soit perdu; — la cession du Canada à peut-être été [A *au contraire*] un [A *grand*] bienfait pour nous? *La* révolution <...> sur [R *nous le Canada*] cette [A *heureuse*] colonie protégée par le drapeau *Britannique*. Nous <...> enseignes [A *de l'Angleterre*] et <...> vaillance [R *des Canadiens* A *de*] ses <...> sur *le* champs de bataille, partout le Canadien [A *sur son petit théâtre*] *à prouvé* qu'il <...> race — Vous avez *combattu* pendant *près d'un* siècle pour maintenir votre nationalité et [A *grâce à votre courage*] elle est [R *intacte*] *maintenant* intacte <...> conserver? Courage et union, mes [R *frères du Canada* A *mes* <doublon> *compatriotes*]*!!!* / / Deux II de *rehabilitation*; et <...> <II,IV François *I*: «*tout*> <V François *I* <corrigé d'après l'usage>: «Tout> est <...> croire [R<d'une autre main>,] cependant [R<d'une autre main>,] que <...> nous: la révolution de 93 avec toutes ses horreurs n'a <...> colonie protégée [A<d'une autre main> *à la fin*] par <IV colonie protégée> par le drapeau *Britannique*. Nous <...> bataille; partout sur son petit *théatre* le Canadien a [D *sçu* S<d'une autre main> *su*] prouver <...> siècle, *oh* [D *!* S<d'une autre main> Ô] mes <...>nationalité et grâce à votre persévérance elle <...> réserve [R<d'une autre main>,] peut-être [R<d'une autre main>,] un

71 I l'armée *Anglaise* débarqués à la *rivière*-Ouelle, avaient remonté [R *la veille*] la *petite* rivière *de ce nom* et étaient venus [A *le soir près d'un ruisseau*] dans l'anse de *S*te *Anne* [R *près d'un ruisseau*] *un peu* au sud-ouest du *collège* actuel. [A *Le commandant de cette dernière*] *Pret à ordonner* [A *le lendemain au matin*] la marche [R *de ce détachement* A *d'une des compagnies*] [R *le matin le commandant*] appela le lieutenant et lui dit: *vous* mettrez II l'armée *Anglaise* [A<d'une autre main> *étaient*] débarqués <...> de <IV,V juin, <virgule supprimée d'après II et d'après l'usage> 1759. > [A<probablement d'une autre main>, *quelques habitants de la ville, embusqués à la lisière du bois, les avaient accueillis par une vive fusillade et leur avaient tué quelques hommes. Le commandant désespéré de cet échec résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Les deux détachements*] avaient remonté la *petite* [D *Rivière* S *rivière*] *de ce nom* et *campèrent* <IV,V étaient *venu* <corrigé d'après l'usage> camper> vers <...> l'anse de *Ste Anne* au sud-ouest du collége actuel <...> compagnies, [D *le* S<d'une autre main> *Le*] *lendemain au matin* <ces quatre derniers mots encerclés d'une autre main et reportés en début de phrase>] [R<d'une autre main>,] *Le* commandant <...> dit: [A<d'une autre main> / / R «*vous* A<d'une autre main> — *Vous*] mettrez

84 I distance. Mais, dit le jeune officier qui [R *comme*] était <...> résistance: *on* dit <...> femmes, des *enfants et des vieillards* dans ces habitations. Il me semble [A *Monsieur*] *dit* le *Major* [R *Morris* <?> A *Montgomery*] que mes ordres sont bien [R *bien*] *claires* et *précises*: vous <...> ennemis. Le <...> sang et II distance. [R <de même qu'au début de chaque ligne de cette phrase> «] / / — Mais <...> <V officier qui <virgule rétablie d'après l'usage> était> [R *un*] Écossais <...> résistance? *on* dit <...> semble, *Monsieur*, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] le *Major* Montgomery <...> bien [R *claires et précises* A *clairs et précis*]: [R «— *vous* A<d'une autre main> *Vous*] mettrez <...> passage [R<d'une autre main>»]. Mais <...> <II,IV sang et> mit

95 I hommes *à la* marche — Dans ce jeune homme le lecteur reconnaîtra, sans doute, Archibald Cameron *de* Locheill qui ayant <...> le *Gouvernement Britannique* était rentré dans sa patrie et avait obtenu une *Lieutenance* dans un régiment [R *Montagnard de* A *recruté par lui même parmi*] son *clan* <souligné> de montagnards. Arché <...> en [R *jurant*] *lachant* tous les jurons [R *du vocabulaire*] *Gaelic*, *Anglais* et *Français* que sa mémoire *pouvait* lui fournir — / / [R *Dans* A *À*] la première maison où il [R *arriva* A *s'arrêta*] une jeune femme tout en pleurs [R *être témoin de son désespoir*]. <Les p. 5-16 (l. 104-363) manquent.> II hommes *à la* marche. Dans ce jeune <II,IV homme le> lecteur reconnaîtra [R<d'une autre main>,] sans doute [R<d'une autre main>,] Archibald Cameron of Locheill qui <...> gouvernement *Britannique*, était rentré dans sa <II,IV patrie et> avait <...> par *lui même* parmi son *clan* <souligné> de montagnards [D *écossais* S<d'une autre main> *Écossais*]. Arché <...> en *lachant* tous les jurons <II,IV,V *galliques* <corrigé d'après l'usage>, *Anglais*> et *Français* que sa mémoire *pût* lui <...> femme tout <V *toute* <corrigé d'après l'usage> en> pleurs se *jetta* à ses pieds en lui disant: — [R<de même qu'au début de chaque ligne de cette phrase>« A<d'une autre main> —] Monsieur

105 II pas *long-temps* à vivre! [R »] [A<d'une autre main> / /] Un <...> bras en *lui disant*: [R<de même qu'au début de chaque ligne de cette phrase>«] [A<d'une autre main> —] Monsieur <...> pas *grand papa*! si

110 II Arché, [A *en entrant dans la maison;* R <mots illisibles>] mes <...> tuer [R *de tuer*] les <...> enfants: *on* supposait [R<d'une autre main>,] sans doute [R<d'une autre main>,] ajouta-t-il, avec <...> chemin [R —] [A<d'une autre main> / /] Étendu <...> vieillard dans <...> l'âge lui dit / / [R <de même qu'au début de chaque ligne de cette phrase> —« A<d'une autre main> —] J'ai <...> vie, *Monsieur*, je ne crains pas la mort que <...> <II,IV près, mais> au <...> enfant! [R<d'une autre main> »] / / — Il <...> mal, [A *lui*] dit Arché les <...> ne *connait* que <...> route et il me faut obéir. *Ou* faut-il <...> Écoutez maintenant, *dit-il*, en <...> vieillard, comme <...> écoutez. *Votre* petit-fils *parait* actif <...> cheval pour

130 II homme [D , S<d'une autre main>*!*] [R *dit* A<d'une autre main> *s'écria*] le vieillard, si vous étiez catholique <appel de note, sans note> <...> merci! [A<d'une autre main> / /] Je <...> Locheill. Le <...> Arché qui baissa la tête et s'écria: [R <de même qu'au début de chaque ligne de cette phrase>« A<d'une autre main — D *que* S<d'une autre main> *Que*] le <...> ennemis*!* et <...> Dites-lui [R<d'une autre main>,] alors [R<d'une autre main>,] avec confiance dans

144 II Locheill *eût* la satisfaction lorsqu'il reprit sa marche de voir un petit garçon monté sur un jeune cheval fougueux qui *brulait* l'espace

151 II et les <II,IV,V enfants chargés <virgule rétablie d'après l'usage> de> ce <...> jusqu'aux [A<d'une autre main> *larmes de*] leurs malheurs, il se réjouissait *interieurement* d'avoir

156 II dépendances [A<d'une autre main> *d'une partie de la Rivière-Ouelle*] des paroisses de S^te^ Anne et de S^t^ Roch le <IV Saint-Roch le> long du fleuve Saint-Laurent n'offraient <...> fumantes et <...> suspendre *cet* œuvre <...> voyait au contraire [R<d'une autre main>,] de temps à *autres*, la <...> pour [A<d'une autre main> *permettre sans doute à son comandant de*] savourer [R<d'une autre main>, *sans doute,*] à <...> entendre *quelques fois* ses

166 II de [D S^t^ S<d'une autre main> *Saint-*] *Jean* Port-Joli était <...> d'Haberville [R *chez qui* A *où*] de Locheill <...> joie, de <...> la <II,IV,V *crême*, <corrigé d'après l'usage> le> persil <...> les [D *homelettes* S *omelettes*] aux <...> gens *fesaient* un <...> improvisait [R *une danse et l'on*] un bal et l'on [R *donnait*] sautait <...> maison, *fesait* endiabler <...> la <II,IV,V *poële* <corrigé d'après l'usage> à> frire <...> à <II,IV,V *bras le corps* <corrigé d'après l'usage> danser> un <...> gens, [R *trouvaient*] riant aux éclats, trouvaient qu'*il* ne *fesait* jamais <...> âme et

191 II La *près*que totalité <II,IV des *édifices* de> la <...> de [D S^t^ S<d'une autre main> *Saint-*] *Jean* Port-Joli *était* réduite en cendres et l'ordre d'arrêter <II,IV *le désastre*> n'arrivait pourtant pas. [R *Arrivé* A<d'une autre main> *Parvenu*] au <...> <IV rivière Port-*Poli*, à> <...> la *Rivière*, et <...> attendit: il <...> qui sur l'échafaud espère jusqu'au dernier <II,IV moment *qu'un* messager de miséricorde *paraîtra* avec> un <...> où *lui*, pauvre orphelin proscrit et exilé [A<d'une autre main>,] avait <...> silencieux [R *où*] qu'il <...> l'Europe: [D *quelques* S<d'une autre main sur> *Quelques*] pigeons qui voltigeaient *au dessus* des bâtisses, où [R *elles*] ils <...> à <II,IV *autres*, paraissaient> les <...> Il [R *ne put s'empêcher*] répéta, en soupirant, avec le *poëte* <IV *poète*> *Écossais*: «*Solma*, thy halls are silent, There <...> Morven, The <...> field. <souligné> Oh! oui! [R *s'écria-t-il*] mes amis! s'écria de Locheill, dans <...> hélas!, déserts <...> accents! [R *La vague, même, tombe sans bruit sur le sable du rivage* A *le*

murmure de la vague tombant sur le sable du rivage se fait seul entendre! [AR *sans* <mots illisibles>] Un <...> éclaire [D *les* S *vos*] prairies

217 Il faire, [A *oh!*] mon Dieu, si <...> assouvie! Dois-je refuser d'obéir? Mais, alors [R<d'une autre main>,] je <...> un [R *soldat*] soldat surtout [R<d'une autre main>,] en <...> ne <II,IV,V peut sans <virgule rétablie d'après l'usage> être> flétri <...> <II, IV Cette *bête* brute> aurait <...> fusiller *sur le champ* et <IV,V *sur le champ*, <corrigé d'après l'usage> et> le <...> terni [D ; S<d'une autre main>!] car <...> <II,IV ingratitude? *au* contraire> ce qui chez moi *n'aurait-été* qu'un sentiment *bien naturel* de <II,IV,V reconnaissance, me <virgule supprimée d'après l'usage> me> serait <...> satanique [D . S<d'une autre mains>!] // La

228 Il voix du *Major* Montgomery, mit fin à ce monologue. [A<d'une autre main> —] Que faites-vous <II,IV,V ici, lui dit-il? <ponctuation rétablie d'après l'usage> //> [A<d'une autre main. —] J'ai <...> de *cette* rivière, [R *dit* A<d'une autre main> *répondit*] Arché

234 Il tard, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] le *Major*: vous <...> aisément *une autre place* <ces trois mots encerclés et reportés après «pour bivouaquer»> pour bivouaquer <...> Je <II,IV vais *mettre* mes hommes *à la* marche> [R *dit Arché;*] il <...> d'ici où

241 Il dans *cette* espace <...> vrai; dit <...> cinq habitations, mais deux de ces *immeubles*, ce <...> d'Haberville [D ; S ,] à <...> et [R *accueilli*] traité comme son propre fils; au nom de Dieu [D ; S *!*] *Major* Montgomery, donnez *vous même* l'ordre

250 Il croire, *dit* le *Major*, qu'un officier <II,IV de *sa* Majesté *Britannique*> eût <...> oubliez, *Monsieur*, [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] Arché, se <...> Mais encore <...> vous-même et

260 Il J'entends, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*], en ricanant le *Major*: monsieur <...> seul instant de <...> dire: [A<d'une autre main> //] Si <...> qu'insolent, *défendez vous vous* <doublon>, *Major* Montgomery. [A<d'une autre main> //] La <...> main au <...> sabre se *porta* machinalement *sur* sa <II,IV poitrine qu'il> déchira <...> domaine: «*garde* ta pitié pour *toi même*, Archibald de Locheill, <II,IV lorsque contraint d'exécuter un ordre barbare tu> déchireras <...> généreux. [A<d'une autre main> —] Elle était bien inspirée *cette femme par l'enfer*, pensa-t-il, lorsqu'elle *fesait* cette

279 Il ce *paroxisme* de désespoir; puis se <...> De Locheill pénétrant son dessein perfide se <...> compagnie et une demi-heure après tout <...> Arché *s'arreta* ensuite sur la petite côte près <...> ordres [D ; S<d'une autre main>.] Montgomery qui les bras croisés semblait se *repaitre* de ce cruel spectacle; *alors*, écumant <...> s'écria [A<d'une autre main> — D *tu* S<d'une autre main>

Tu] as bonne mémoire, Montgomery [D , S *!*] tu <...> mon <IV,V aïeul *donnât* <corrigé d'après II et d'après l'usage> à> ton <...> auberge *d'Edimburgh,* mais <IV d'*Edinbourg,* mais> <...> <II,IV tenace, je> ne porterai pas [R<d'une autre main>,] toujours [R<d'une autre main>,] cette <...> trop *lache* pour <...> que [R *nous partageons* A<d'une autre main> *l'homme partage*] en <...> raison! <II,IV *sois*> <II,IV,V maudit toi <virgule rétablie d'après l'usage> et> toute ta race! Puisses-tu, [R *ne* A *moins heureux que ceux* [AR *que ceux*] *que tu à privés d'abri, ne*] pas <...> tête! *Puisse* toutes les furies de l'enfer...*; mais* voyant <IV Mais voyant> qu'il

304 II moulin sur la rivière Trois-Saumons ne <...> l'incendie, *pendant le siège de Québec,* des maisons que possédait le capitaine d'Haberville, compléta

308 II la *sureté* de <...> qu'il <appel de note et astérisque dans la marge> *connaîssait,* il <...> la *cîme* du cap, il contempla *long-temps* [R *en* D *silence* S *silencieux*] [A *et dans des angoisses indéfinissables* R *inconnues* <?>] les ruines fumantes à ses pieds. [R *Il pouvait*] Il pouvait être neuf heures, la <IV heures*:* la> <...> sembla [R *pourtant*] néanmoins [R<d'une autre main>,] distinguer <...> vieux *Niger* <souligné> qui levant *ensuite* la tête vers la *cîme* du cap, poussa trois *hurlemens* plaintifs: il pleurait aussi à sa manière les <...> nourri. [R *Il* A<d'une autre main> *De Locheil*] crut <...> amis et il pleura amèrement. / / [A<d'une autre main>—] Voilà donc*!* s'écria-t-il, avec <...> chrétienne toute d'amour et de pitié même pour *nos* ennemis <...> <IV,V expédition, commandée <virgule supprimée d'après II> par> un <...> hémisphère et que je lui eusse <II,IV dit: «*épargne* cette maison car> elle <...> amis*:* j'étais errant et fugitif [D *;* S<d'une autre main sur> *et*] ils <...> famille où <...> frères» [D , *le* S<d'une autre main sur>. *Le*] chef *Indien* m'aurait <II,IV répondu: «*c'est*> bien <...> feu. / / J'ai

335 II vécu, *dans l'espoir* <ces deux mots encerclés et reportés après «Locheill»> [D *dit* S<d'une autre main> *continua*] de Locheill <...> aujourd'hui s'il est possible. Une *reconciliation* n'était <...> ancêtres, *près que* réduite <...> gouvernement [D *Britannique* S<d'une autre main> *britannique*]. Il <...> digne *d'ailleurs* d'un <...> père qu'un <...> arme qui n'a jamais [R *fait défaut*] trahi <...> peiné lorsque <...> Nouvelle-France, mais <...> résigner sans *deshonneur* en <...> d'Haberville*;* celui que j'appelais mon frère*;* sa <...> sœur pour <...> cœur*;* tous ces bons amis écouteront [R<d'une autre main>,] peut-être [R<d'une autre main>,] ma <...> pardonner*; mais* le <...> d'Haberville qui <...> <II,IV implacable*!* cet homme, qui> <...> supposée, [D *permettra-il* S<d'une autre main> *permettra-t-il*] à <...> nom [R *sans le maudire!*] si <...> <II,IV maudire*!*> / / Mais

363 I lâche, *dit* de Locheill en grinçant des dents; *Je* devais <...> et quand bien même *Morris* [R *m'aurait*] m'eût fait fusiller *sur le champ* il <...> désobéissance et

auraient lavé <...> stupide et [A *lâche,*] car dans le cas *ou Morris* au lieu de me faire fusiller, [A *Morris*] *m'eut* traduit devant *une cours martiale* [R *quelqu'eut été mon sort sentence* [AR *de*] *de mort ou vivant de vie*] on aurait [A *toujours*] apprécié mes motifs [A *en passant sentence de mort contre moi.*] J'aurais <...> honneur, j'aurais <...> plus *beaux sentimens* du cœur humain; la gratitude. *Puissiez vous* [R <illisible] mes amis [S , S *!*] être témoins de mes remords! *il* me <...> *le* [R *cœur* A *poitrine!* R *Et il répéta*] *lâche* [D ; S *!*] mille fois lâche! // Une II lâche, [D *dit* S<d'une autre main sur> *fit*] de Locheill, en <...> <IV et quand> <IV *bien-même*> Montgomery m'eût fait fusiller <II,IV,V *sur le champ* <corrigé d'après l'usage>, il> se <...> <II,IV désobéissance et> <...> stupide et *lache*! <II,IV car dans> le cas où le *Major*, au lieu de me faire fusiller, *m'eut* traduit <...> motifs. [D *: j'aurais* S<d'une autre main sur>*: J'aurais-été*] éloquent <...> gratitude. *Puissiez vous*, mes <...> remords [D *: il* S<d'une autre main>*! Il*] me <...> de *viperes* me <...> lâche! // Une

376 I répéta lâche! mille fois lâche! Il crut [R *que*] d'abord <...> nuit si calme tandis <...> grondait [A *seul*] dans son cœur; *il* leva la tête et aperçut à quelques pieds de lui la folle du domaine *qui* debout <...> la *cîme* du <...> pieds et s'écria d'une voix lamentable: Malheur! *Malheur*! *Malheur*! [A *Elle descendit ensuite avec la rapidité de l'éclair le* [R *petit sentier et à près que*] *dangereux et étroit sentier qui conduit au bas du cap; et comme l'ombre d'Œrope se mit à errer parmi les ruines en criant Malheur! Malheur! Malheur!*] Au moment [R *douloureux*] où *de Locheill* sous II répéta: <II,IV,V «*lâche* <majuscule rétablie d'après l'usage>! mille> fois <...> crut [R<d'une autre main>,] d'abord [R<d'une autre main>,] que <...> pour *tout*, tandis <...> grondait *seule* dans <...> domaine [R *qui*] debout <...> la *cîme* du <...> pieds et <...> lamentable: Malheur! *Malheur*! *Malheur*! Elle <IV lamentable: «*malheur*!> <...> ensuite avec la rapidité de l'éclair le <...> du *cap* et comme l'ombre d'Œrope se <...> criant: *désolation* <IV,V criant: «*désolation*! <majuscule rétablie d'après l'usage> désolation!> Elle <...> la *cîme* du cap et cria: *malheur*! <IV cria: «*malheur*!> malheur à toi, Archibald de Locheill! Le vieux chien poussa un [R *cri plai*] hurlement plaintif et prolongé et tout tomba dans

392 I Arché, sous l'impression *dolourеuse* [A *de ce spectacle et*] de ces *sinistres paroles* baissait la tête sur [R *sa poitrine* A *son sein*] quatre hommes vigoureux se *precipitèrent* sur lui <...> rocher et <...> Abenaquis qui [R *suivaient* A *epiaient*] cachés [R *dans les* A *le long* [AR *dans un*] *la lisière du*] bois tous les mouvements *des* [AR *deux* R *détachements de l'armée* A *la troupe*] *Anglaise* débarquée la veille à la *Rivière Ouelle* [D *De* S *Le* R *Locheill*] *vigoureux jeune homme* confiant *en* sa force herculéenne fit [R *un suprème* A *des*] efforts [A *désespérés*] pour briser ses liens; la forte [R *corde* A *courroie*] de peau d'orignal [A *à double tour*] se tendit [A *plusieurs fois* [R *car*] comme si elle allait se rompre mais *resista* à [R *cette attaque* AR *tous ses efforts cette* A *ces attaques*

puissantes;] *ce* que voyant de Locheill il se résigna à son sort et suivit sans autre résistance ses ennemis qui *s'enfoncerent* dans la *foret* en [A *se*] *dirigeant* [R *leur marche*] vers <...> jambe *Écossaise* lui <...> traitements [R *de deux sauvages*] // Elles II Arché sous <...> sinistres baissait <...> rocher et <...> des Abenaquis qui épiaient [A<d'une autre main>,] cachés <...> troupe *Anglaise* débarquée <...> Arché se confiant à sa force herculéenne fit <...> orignal [R *passée à triple tour*] qui enlaçait ses poignets à triple tour se tendit à plusieurs reprises comme si elle allait se rompre mais résista à ses attaques puissantes: *ce* que <...> sort et suivit sans autre résistance ses <...> sud. [D *sa* S<d'une autre main> *Sa*] vigoureuse jambe [D *Écossaise* S<d'une autre main> *écossaise*] lui

407 I que fesait [R *Arché* A *le captif*] pendant cette [R *marche lente* A *marche précipitée*] à travers la forêt! dans <...> détours; [R *et*] dans [R *la quelle léger et* A *cette même forêt ou*] libre [A *et léger*] comme le chevreuil [A *de ses montagnes*] il <...> des *indiens* dont <...> s'écria: Tu as vaincu *Morris*; mes malédictions [R *me*] [D *retomberont* S *retombent* A *maintenant*] sur <...> publieras hautement que <...> depuis *long-temps*! tu <...> moi! [R *Tu as triomphé*] *ta* joie sera bien grande car j'ai tout perdu: même l'honneur! Et comme Job, il s'écria: *pereat dies in quâ natus sum*! <souligné> // [R *Au bout d'une heure de marche* A *Après deux heures de marche rapide*] ils II que fesait le <...> forêt! dans <...> détours; *dans cette même forêt*, où <...> s'écria: [A<d'une autre main> // — D *tu* S<d'une autre main> *Tu*] as vaincu Montgomery; mes <...> publieras hautement que <...> depuis *long-temps*! tu <...> moi! [D *ta* S<d'une autre main> *Ta*] joie <...> perdu même l'honneur! [A<d'une autre main> //] Et, comme Job, il s'écria: *périsse* <IV,V s'écria: // Périsse <tiret rétabli d'après l'usage> le> jour

423 I pied [A *de*] la montagne [R *vis a vis* A *en face de*] la coupe <...> lac *de* Trois-Saumons; *il supposa* [R *qu'un dét*] qu'un <...> du lac, <appel de note, sans note> un <...> poussa par trois fois le *cris* du *huart* et les sept échos des montagnes *repetèrent* chacun trois fois en s'éloignant le *cris* aigre du superbe [R *cigne*] cygne [R *de nos gai lac du Canada*] du *bas Canada* <...> surprise [R ,] *melé* d'admiration à la vue de cette belle *nape* d'eau limpide encaissée <...> parsemée [R *d'ilots de petites*] *d'ilots* à <...> toujours *verte*, si son cœur *eut* été [R *sensible*] susceptible d'autres *sentiments* que de *ceux* de <...> bien [R *lac* A *pourtant*] le lac *ou* il avait pendant près de dix ans fait de joyeuses excursions de pêche avec <...> traversé *a* la nage dans sa plus grande largeur pour <...> natatoire. [A *Mais pendant cette nuit* [R *néfaste*] *funeste*] *Tout* lui semblait mort dans la nature comme II pied de la montagne en <...> lac *de* Trois-Saumons <...> poussa par trois fois le cri du *huart*; et <...> répétèrent chacun trois fois en s'éloignant le *cris* aigu <...> du [D *bas* S<d'une autre main> *Bas*] Canada <...> surprise *melé* d'admiration à la vue de cette belle [D *nape* S<d'une autre main> *nappe*] d'eau limpide encaissée <...> <II,IV toujours *verte*, si> <...> de [D *ceux* S<d'une autre main> *celles*]

de <...> bien [R<d'une autre main>,] pourtant [R<d'une autre main>,] ce <...> avait pendant près de dix ans fait <...> traversé [A *à la nage*] dans sa plus grande largeur pour <...> nature comme

441 I détacha [A *bien vite*] d'un des îlots conduit par un homme portant [A *absolument*] le costume des aborigènes à l'exception [D *d'une* S *d'un*] bonnet [R *gris* A *de loutre*] qui lui couvrait la tête : *Les* sauvages [A *eux*] ne <...> s'entretint [A *assez*] *long-temps* avec [R *eux* AR *les abenaquis* A *les quatres sauvages*]; ils lui firent [R *sans doute* A *à ce que supposa Arché*] le récit de leur expédition, mais <...> abenaquis *il* ne <...> des [R *sauvages* A *aborigènes*] *se séparèrent des autres* et [R *suivirent un sentier qui longeait le long du Lac* A *se dirigèrent vers le sud-ouest* [R *par*] *par un*] sentier un peu *au dessus* du *Lac*. On mit [A *alors*] *de Locheill* dans <...> sur *l'ilot d'ou* était sorti l'homme au bonnet [R *gris*] de *loutre*. II détacha <...> aborigènes à l'exception d'un bonnet de *loutre* qui <...> s'entretint assez *long-temps* avec <...> l'idiome *Abenaquis*, [D *il* S<d'une autre main> *Locheill*] ne <...> des *indiens* se dirigèrent vers le sud-ouest par un sentier un peu *au dessus* du lac. On mit alors [D *arché* S *Arché*] dans <...> l'îlot d'où <...> de *loutre*.

CHAPITRE TREIZIÈME

5 I more. / / *Logan* <en minuscules> / / All <...> creed: / How <...> more! / / *Young's Night Thoughts*. <en minuscules> / / De Locheill, après avoir [R *maudit* A *déploré*] le jour <...> des *sentimens* plus chrétiens, lorsque lié [A *fortement*] à un arbre, tout espoir [R *mourut* A *fut* [AR *mort*] *éteint*] dans son [R *âme,* A *cœur.*] *Il* savait que les sauvages [D *n'épargnaient* S *n'épargnent*] guère leurs captifs et qu'une mort [A *lente et*] cruelle lui était réservée. Reprenant [A *alors subitement*] toute son énergie naturelle il <...> délivrance, mais [R *s'accusant de ses péchés* AR *fautes* A *repassant ses offenses envers son créateur*] dans <...> repentante il [A *le*] pria [R *Dieu*] d'accepter <...> péchés; *Il* [A *le*] pria [R *Dieu*] de <...> courage [R *pour ressentir cruellement* A *nécessaire pour souffrir avec résignation*] la <...> repentante il [A *le*] pria [R *Dieu*] d'accepter <...> péchés; *Il* [A *le*] pria [R *Dieu*] de <...> courage [R *pour ressentir cruellement* A *nécessaire pour souffrir avec résignation*] la mort cruelle qui l'attendait. *Il* <...> Dieu. [R *Quand le songe de la vie sera passé!* D *que* S *Que*] m'importe, après <...> hommes quand <...> passé! Ma <...> vanité! Et II more. / / *Logan* <en minuscules> / / All <...> more! / / *Young's Night Thoughts* <en minuscules> / / De Locheill, après [A<d'une autre main> *avoir*] maudit <...> chrétiens [R<d'une autre main>,] lorsque <IV chrétiens lorsque>, lié <...> cœur: il <...> <II,IV captifs; et> <...> délivrance, <II,IV mais repassant> <...> <II,IV courage *nécessaire* pour> <...> l'attendait. *Il* <IV l'attendait, il> <...> pense-t-il le jugement des <II,IV hommes

quand> <...> <II,IV passé! Ma>] <...> vanité! [D *et* S<d'une autre main> *Et*] <IV vanité! Et> il

28 I trois guerriers assis <...> de Locheill fumaient [R *gravement*] la <...> sauvages *ne* sont *guère* expansifs *de leur naturel* et [R *laissent*] considèrent les <...> raisonnables, bons, tout au plus pour <...> Talamousse l'un d'eux s'adressant à l'homme de l'*ilôt* lui dit: Mon <...> attendre *long-temps* ici les guerriers du [D *de* S *du* R *Cacouna* A *Portage?*] Trois jours, *repondit* celui-ci <...> La [D *grand* S *Grand*] *Loutre* et <...> prisonnier, [R *j'irai* A *le Canadien ira*] les <...> du [A *capt. Launière.*] C'est bien, dit la *Grand-Loutre* [A *en étendant la main vers le sud*] nous allons mener au [A *campement du* AR *campement du*] *petit Marigot* [R *ou nos jeunes gens en etendant la main vers le sud et*] où nous [R *t'*] attendrons [R *pour rejoindre* A *mon frère]* pendant trois jours. [R *Il sembla à*] Locheill [*A crut s'apercevoir pour la première fois*] que II trois <IV,V guerriers assis <virgule rétablie d'après II> en> <...> expansifs et <II,IV considèrent, d'ailleurs, les> entretiens <...> <IV,V raisonnables; bons <ponctuation corrigée d'après I,II et d'après l'usage>, tout> au <...> Cependant [R<d'une autre main>,] Talamousse <...> l'ilôt lui dit: Mon frère [R *le Français*] va-t-il attendre *long-temps*, ici, les <...> <II,IV,V jours répondit <virgule rétablie d'après I et d'après l'usage> celui-*ci*,> en élevant [R *les* A *trois*] doigts: la *Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> et> Talamousse <...> du *Capitaine* Launière <appel de note, sans note>. C'est bien; dit la *Grand-Loutre*, <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> en> étendant <...> du *petit* [D *marigot* S *Marigot*] <IV *petit Marigot*> où nous attendrons [R *mon frère*] pendant trois jours mon frère avec les guerriers du <II,IV portage pour> aller <...> du *Capitaine* Launière. <appel de note, sans note>

45 I que la voix <...> bonnet de [R *vison* A *renard*] n'était pas *la* même que *celle* des deux autres quoiqu'il [D *parlait* S *parlât*] leur <...> souffert *jusque la* les tourments d'une soif *brulante* sans *proferer* une parole [D *c'étaient* S *c'était* [R *les tourments* A *le supplice*] *de Tantale* [R *proche comme il était* A *à la vue*] *des eaux si fraîches* [R *si*] *et* [A *si*] *limpides* [R *du lac*] *de ce beau lac*] [R <mot illisible> AR *aussi* A *mais* AR *alors aussitôt*] sous <...> un [R *Canadien* A *Français*] il se *hazarda* à dire: *s'il* est <...> Dieu [AR *qu'il me donne* A *donnez moi*] à boire. Que [R *dit* A *veut*] le chien [D , S *?*] dit *La Grand-Loutre.* [R *L'homme in*] L'homme II que [R *la voix*] le [A *son de voix*] de <...> pas [D *la* S *le*] même que [D *celle* S *celui*] des <...> soif *brulante* sans <...> Tantale à la vue des eaux si *fraiches* et si limpides [D *de* S *du* R *ce*] beau lac qui dormait à [R *quelques pieds*] ses <...> Français il se *hazarda* à dire: [A<d'une autre main> // — D *s'il* S<d'une autre main> *S'il*] est <...> vous [D ; S<d'une autre main>,] pour <...> dit <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> à> son

57 I répondre; [A *tout son corps tressaillit*] une *paleur* livide se *repandit* sur [D *tous* S *son* R *visage* AR *les traits de* A *visage et*] une sueur [R *subite*] froide [D *innonda* S *inonda*] son front. *Il* répondit de sa voix *la plus* naturelle: [R *il* A *le prisonnier*] demande à boire. — Dis <...> sera *brulé* demain et que s'il a bien soif on <...> bouillante [A *pour le rafraichir.*] Je vais lui dire, répliqua le *canadien*, mais en attendant *permets-moi mon frère de lui* porter de l'eau — *Fais* comme *tu voudras, reprit* Talamousse, les *Français* ont le cœur mou comme *nos* jeunes filles. Le *canadien* ploya II répondre <...> mais *fesant* <IV mais faisant> un grand effort sur *lui même*, il répondit de sa voix naturelle: [A<d'une autre main> // —] Le prisonnier <...> demain, et <...> <II,IV soif on> <...> le *rafraichir.* // Je vais lui <...> attendant que <...> les <II,IV,V *visages pâles* <corrigé d'après l'usage> ont> le

70 I ploya *une* écorce de <...> cône et [R *et donna à boire au prisonnier* A *le presenta plein d'eau*] [A *fraiche*] au prisonnier, [AR *qui*] en lui disant: *qui êtes vous Monsieur?* — Archibald Cameron *de* Locheill, l'ami autrefois [R *du Canadien*] de vos compatriotes, leur ennemi aujourd'hui; et <...> l'attend. Monsieur II ploya un *morçeau* d'écorce <...> cône et [D *la* S<d'une autre main> *le*] présenta [D *pleine* S<d'une autre main> *plein*] d'eau *fraiche* au prisonnier en lui disant: [A<d'une autre main> // — [D *qui* S<d'une autre main> *Qui*] *êtes vous*, monsieur <...> qui [R *me*] m'est <...> Cameron *de* Locheill <...> aujourd'hui et

79 I Dumais; car c'était lui, quand vous auriez *massacré* mon [D *père* S *frère*], quand il me faudrait *briser* le <...> deux *Canaoua* <appel de note, sans note>, dans <...> libre. *Maintenant silence.* Je vais [A *d'abord*] essayer <...> venir *au* mesures de rigueur. // Dumais reprit II <II,IV,V Dumais, car <tiret rétabli d'après l'usage> c'était> lui, quand <...> deux <II,IV,V *Canaoua* <corrigé d'après l'usage>> [<appel de note, sans note>] [D ; S<d'une autre main>,], dans

84 I des Indiens et leur dit [R : A *après un moment de silence:*] *le* prisonnier remercie les *peaux rouges* de <...> mort d'un [R *guerrier* A *homme; il dit que la* [A *derniere*] *chanson du visage pâle sera celle d'un guerrier.*] *Hou! s'écria* la *Grand-Loutre*, [D *l'anglais* S *l'Anglais*] fera comme le hibou qui [R *pleure* A *se lamente*] *comme une femme* quand il voit le feu de nos [R *cabanes* A *wighams*] pendant la nuit; *et* il <...> regardant *Arché* avec mépris. *L'anglais* parle *bien haut* [A *reprit l'autre* R *pour un homme* A *maintenant qu'il est loin du poteau* [R *c'est*] *l'anglais est un lâche*] qui n'a <...> soif; [R *et qui comme la babouje*] l'Anglais *demande* à boire [A *en pleurant*] à ses ennemis comme [R *la babouje à sa mère*] les <....> mères; *et* il II des <II,IV Indiens et> <...> prolongé: [A<d'une autre main> // — [D *le* S<d'une autre main> *Le*] prisonnier remercie les <II,IV,V *peaux rouges* <corrigé d'après l'usage> de> lui <...> <II,IV,V du *visage pâle* <corrigé d'après l'usage> sera> celle <...> fit la *Grand-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>, l'Anglais> fera <...> lamente quand <...> nos

[D *wighams* S<d'une autre main> *wigwams*] pendant la nuit; *et* il <...> mépris. // [R *L'Anglais parle comme* A — *L'Anglais, dit Talamousse, parle comme*] un <II,IV homme maintenant> <...> l'Anglais a demandé à boire *en pleurant* à <....> mères; *et* il

98 I sac en tira quelques provisions [R ,] et <...> sauvages [R *qui*] qui [R *lui dirent qu'ils n'avaient pas faim; Il alla puis* A *refusèrent de manger*], *disparaissant* [A *ensuite*] dans *les* bois il <...> épinette [R *et se mit il*] prit un coup [R *à même le flacon*] et se mit à [R *manger* A *souper*]. Les yeux [D *de* S *d'un* R *Talamousse* A *des indiens*] dévoraient le contenu du flacon. [A —] Talamousse II sac <...> <II,IV provisions et> <...> <II,IV,V sauvages qui <virgule rétablie d'après l'usage> refusèrent> <...> avait mis en cache <appel de note> <IV mis en cache <en italique> sous> <...>

104 I frère, mais il a soif [R *il a beaucoup marché aujourd'hui*] il a fait une longue marche [A *aujourd'hui*], il est [A *bien*] fatigué: <II,IV,V *l'eau de feu* <traits d'union rétablis d'après l'usage> délasse> les

106 I jambes. Dumais lui passa le flacon; [R *il en avait* AR *Talamousse* A *le sauvage but avec avidité; et en*] *avala* un [R *bon*] demiard [R *quand il lui ôta* A *tout*] d'un trait. Ses yeux [A *de brillants qu'ils étaient,*] devinrent [A *alors*] ternes et *l'hébêtement* de <...> visage. C'est bon ça, dit *l'indien, avec un rire stupide* en rendant le flacon. Dumais <...> frère *La Grand-Loutre*, [A *dit le Canadien*] il *sçait* qu'il II jambes. [A<d'une autre main> //] Dumais <...> avoir [R *bu* A<d'une autre main> *avalé*] un <...> yeux de brillants qu'ils étaient devinrent *alors* ternes et *l'hébêtement* <IV devinrent *alors* ternes, et *l'hébêtement*> de <...> visage. [A<d'une autre main> —] C'est bon ça, dit [D *l'indien* S<d'une autre main> *l'Indien*, <IV,V *l'indien*, <majuscule rétablie d'après l'usage> en> rendant <...> frère *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>, dit>> [R *Dumais*], le <IV,V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage>; il> [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] qu'il

114 I pas. — Le Grand-Esprit aime *La Grand-Loutre*, [R *La grand* A *dit l'indien*] — il lui a fait *rejeter* la seule [R *va*] gorgée *d'eau de feu* qu'il *aît* bue; *le* Grand-Esprit <...> âmes; [A *La Grand-Loutre l'en remercie: l'eau de feu ôte l'esprit* [R *aux* S *à*] l'homme R *C'est bon l'eau de feu dit Talamousse.*] — Ce sauvage, par une rare exception, *était abstème de nature, au grand regret du Canadien*. C'est bon *l'eau de feu*, dit Talamousse en avançant la main vers le flacon que Dumais [R *mit dans son sac* A *retira*]. *Donne*, donne <...> prie *dit* [D *l'indien* S *l'Indien*]: encore un coup mon frère. Non dit Dumais, tantôt; *et* il remit *l'eau de vie* dans II pas. // — Le <II,IV,V *Grand Esprit* <trait d'union rétabli d'après l'usage> aime> *La Grand-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>,> [R *la grand* A *dit l'Indien*] il <...> gorgée *d'eau de feu* qu'il *aît* bue; *le* Grand-Esprit aime <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>, il> l'a <...> âmes: La

Grand-Loutre <IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> l'en> remercie <...> l'homme [R — A<d'une autre main> / /] [D *ce* S<d'une autre main> *Ce*] sauvage par rare exception et au grand [A<d'une autre main> *regret*] du Canadien était <...> bon *l'eau de feu* <IV,V bon l'eau-de-feu <virgule rétablie d'après l'usage>, dit>Talamousse, après un moment de silence, en <...> <II,IV flacon que> <...> prie. [A<d'une autre main> / / —] Non <...> tantôt; *et* il

128 I Le Grand-Esprit aime [A *aussi*] le [R *Français* A *Canadien*] *dit* Dumais, après une pause, il <...> dernière [A *pendant son sommeil*] — Qu'*à*-t-il dit à mon frère? [A *dirent les Indiens*] — *Il* lui <...> prisonnier. Mon frère ment [R *comme un Français*], dit *La Grand-Loutre*, il ment comme *un Français*. — *Le* Français ne *ment* [R *pas* A *jamais*] quand *il parle* du II Le [R *Grand*] Grand-Esprit aime aussi le Canadien, *dit* Dumais, après une pause, il <...> frère [D ; S<d'une autre main>*?*] *dirent* les <...> ment <appel de note, sans note> comme un Français, [R *dit* A<d'une autre main> *s'écria*] <II,IV la *Grand'-Loutre:* V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>; il> ment comme tous <II,IV,V les *visages pâles*: les *peaux rouges* <corrigé d'après l'usage> ne> mentent <II,IV,V pas eux <virgule rétablie d'après l'usage>.> / / Les

137 I dit [R <mot illisible>] *Dumais et* [R il D *retira* S *retirant*] *son* flacon du sac il avala une *demi gorgée* d'eau-de-vie. Donne <...> Talamoussse*;* je t'en prie mon frère. Si Talamouse veut vendre sa part du prisonnier, le <...> traite. *Donne moi* toute l'eau-de-feu, et prends <...> d'Anglais. — Non, un <...> plus*; et Dumais* fit <...> flacon. — Donne <...> part. — *L'Indien* avala II dit le Canadien*; et* retirant <...> une *demie gorgée* d'eau-de-vie <...> dit Talamousse, en <...> flacon*:* je <...> l'eau-de-feu, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Talamousse et prends <...> Non*;* dit <...> plus*; et* il fit <...> l'Indien [A<d'une autre main> / /] Il

149 I demiard [R *et se roula*] s'endormit sur l'herbe complètement *ivre* — / / La *Grand-Loutre* [D *regardant* S *regarda*] tout ce qui se passait [R *avec méfiance* A *d'un* [R <mot illisible>] *air méfiant*] et continua à fumer [R *en silence*]. Mon frère veut-il me vendre *maintenant* sa part [A *du prisonnier*] dit Dumais. — Qu'en *veux tu* faire? — Le vendre au capitaine *d'Aberville* qui le fera pendre pour avoir *brulé* sa maison et son moulin. — [R *L'Anglais souffrira plus*] Ça <...> d'être *brulé et* [R *sa vengeance*] *le Cap.* d'Haberville [R *sera satisfait*] boira <...> eau-de-feu. — Mon II demiard de la précieuse liqueur et <...> Dumais. La <II,IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> regardait> tout <...> de *méfiance* et <IV de *méfiance*, et> continua [R<d'une autre main>,] néanmoins [R<d'une autre main>,] à <...> <IV prisonnier, dit Dumais*?* / / — Qu'en> veux-tu faire? [D<d'une autre main> *dit* S<d'une autre main> *répartit*] le <...> au *Capitaine* d'Haberville <...> brûlé, *fit l'Indien*: d'Haberville

162 I trompe; le <...> guerrier *et* pleurera comme une femme *d'être pendu:* [R *et*] le *Cap* d'Haberville le *sçait* bien. [R *M* D *mon* S *Mon*] frère ment [A *encore;*] tous <...> avons brulés pleuraient comme des lâches et aucun d'eux n'*ont* entonné *leur chant* de mort comme *des hommes.* Ils nous auraient *remercié* de <...> que [R *l'Indien le* A *le guerrier*] sauvage qui [D *préferent* S *préfère*] le *bucher* à être pendu comme un chien. // Que II trompe, [R *dit Dumais*] le <...> le *Capitaine* d'Haberville le [D *sçait* S<d'une autre main> *sait* bien <...> répliqua <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>: tous> les <...> lâches et aucun d'eux n'*ont* entonné *leur* chanson comme *des hommes.* Ils nous auraient *remercié* de <...> sauvage <appel de note, sans note> qui préfère le *bucher* à [A<d'une autre main> *la honte d'*] être pendu

172 I écoute, [R *mon frère,*] dit Dumais et [R *fais* A *qu'il fasse*] *bien* attention *à mes paroles* [A *aux paroles du Francais*]. Le <...> frère [R *considère l'habillement* A *regarde les vetements*] du prisonnier, il <...> sauvage. C'est II écoute <...> du <II,IV,V *visage pâle* <trait d'union rétabli d'après l'usage>.> Le <...> regarde [D *les vêtements* S<d'une autre main> *le vêtement*] du prisonnier et <...> est *près que* semblable

177 I vrai dit La *grand-Loutre* <...> soldats *Anglais* et <...> qu'est que II vrai; dit *La Grand-Loutre,* <IV,V dit la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>:> il <...> soldats *Anglais* et du *Grand-Ononthio* qui

181 I fait, reprit le Canadien, qu'un guerrier *Écossais* aime mieux être *brulé* que pendu. — Mon frère ment *toujours et l'indien* continua à fumer. — [R *Que*] Que <l. 191> II fait, *dit* le Canadien, qu'un guerrier *Écossais* aime <...> pendu. [D *Ils pensent* S<d'une autre main> *Il pense*], comme les <II,IV,V *peaux rouges* <trait d'union rétabli d'après l'usage> du> Canada <...> chiens et que *s'ils visitaient* le <...> au *col,* les <...> sauvages *Écossais* sont toujours des <II,IV,V *visages pâles* <trait d'union rétabli d'après l'usage> et> ils <...> les <II,IV,V *peaux rouges* <trait d'union rétabli d'après l'usage>.> [A<d'une autre main> //] [D *et* S<d'une autre main> *Et*] il

191 I mes *discours* et <...> vérité — Parle ton II mes paroles, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Dumais; et <...> <II,IV Parle; ton> frère écoute, *fit l'Indien.* // Les

194 I Écossais habitent une grande *Île* de l'autre côté du grand *Lac. Les* Anglais vivent <...> lac et les Écossais *comme* les grains de sable de cet *ilot;* et *cependant* ils <...> de [R *feuilles dans cette* AR *grains de sable dans ma main*] *de* <doublon> feuilles *dans* [R *cette* A *la cette*] *grosse érable* [R *de cette orme en étendant la main vers le sud de cet ilot en pointant vers le sud*]. Les Anglais <...> Écossais battaient [D *leurs* S *les*] Anglais ils [R *se chargeaient* A *retournaient dans leurs montagnes chargés*] de <...> les [D *écossais* S<d'une autre main> *Écossais*] ils <...> l'autre. Pourquoi II Écossais, [R *dit* A<d'une autre main> *continua*] le <...> ce lac

et <...> sur *cette grosse* érable <...> leurs <IV *Sauvages*> sont <...> Anglais ils <...> Écossais ils

206 I Anglais, dit *La Grand-Loutre*, ne les *poursuivaient ils* pas <...> exterminer *puisqu'ils étaient si nombreux*? Mon <...> vivent *tous* dans une *Île*, ils n'auraient pu [D *les* S *leur*] échapper *Hoa*! *fit* Dumais, à la façon *des sauvages;* mon <...> m'écouter. // Les *Sauvages Écossais* habitent <...> Dumais, en <...> avaient [A *une fois*] poursuivis [A *jusqu'*] à moitié <...> ils *en* descendirent. Les II Anglais, <...> dit *La* <II,IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> ne> les poursuivaient-ils pas [R *jusque*] dans <...> <II,IV,V échapper? <ponctuation rétablie d'après l'usage>> [A<d'une autre main> / /] *Houä*! *fit* Dumais à la façon *des sauvages:* mon <...> sauvages [D *Écossais* S<d'une autre main> *écossais*] habitent <...> jeunes <II,IV,V *anglais* <majuscule rétablie d'après l'usage> qui> les

216 I fous <...> qu'à rire <...> des *matchicotis* <souligné> et iront s'asseoir avec nos [D *squwas* S *Squas* <souligné>] (femmes) pour les amuser de leurs contes. *Ils* ne sont jamais [R *graves* A *sérieux*] comme des hommes. Mon frère, doit [R *comprendre*] voir, *dit* Dumais que <...> combien les montagnes d'Écosse *sont hautes*. — Que mon frère parle, *La Grand-Loutre* écoute et comprend. // Les II fous, dit <V *l'indien* <majuscule rétablie d'après l'usage>, ils> <...> (jupons) et <...> nos *sqwas* <souligné> (femmes) <...> contes: ils <...> voir, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Dumais que <...> parle; *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> écoute> et comprend, *fit* <II,V *l'indien* <majuscule rétablie d'après l'usage>> [R<d'une autre main>,] accoutumé

225 I forte [A *comme l'orignal*] et [R *sont* A *sont*] agiles comme le chevreuil; continua Dumais. — *Mon* frère te croit, s'ils <...> prisonnier qui malgré ses liens était toujours sur *nos* talons <...> sauvage. — Les Anglais, reprit *Dumais*, sont II forte comme l'orignal et <...> Dumais. // [R *Mon*] — Ton frère te croit, [D *dit* S<d'une autre main> *interrompit*] l'Indien <V *l'indien* <majuscule rétablie d'après l'usage>;> s'ils <...> <II,IV prisonnier qui malgré ses liens était> toujours sur *nos* talons

230 I reprit *Dumais*, sont grands et robustes, mais ils [R *sont*] ont *de grosses jambes molles* et *des gros ventres*, si bien que *quand* ils poursuivaient leurs ennemis *dans* leurs <...> échappaient, toujours, leur *tendaient* des *ambuscades* et *détruisaient leurs* [R *armées* A *soldats*], si bien que les *anglais renoncaient* à <...> dans *des* lieux <...> coups; et <...> guerre *cependant continuait* toujours. *Quand* les Anglais *fesaient* des prisonniers ils en *fesaient bruler quelques uns*, mais *ceux ci* entonnaient <...> leurs *grand pères* et <...> guerriers. — [A *Hoa!*] ce sont des hommes que ces Écossais, *dit La Grand-Loutre*. // Les II reprit le <IV,V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage>, sont> grands et robustes <II,IV ,> mais <...> gros; si

bien [R *quand le*] que <...> ennemis [R *sur*] sur <...> toujours, leur [R *bou**] dressaient des embûches et <...> Anglais *fesaient* des prisonniers, ils en <II,IV brûlaient *quelques uns*, mais> <...> leurs *grand pères* et <...> des [R *hommes*] guerriers. // — *Houä*! s'écria *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>, ce> sont

245 I reprit le Canadien <...> bien *long-temps* [A *de cela*], un <...> guerre la <...> pieds, il <...> sapin et [R *lui seul*] valait [A *à lui seul*] une <...> par [R *les siens* A *un misérable*], vendu pour de l'argent, *tomba dans une ambuscade*, [R *et*] *fut* fait <...> pendu. [A *À cette nouvelle*] *Ce* ne fut qu'un *cris* de rage <...> dans [R *les* A *toutes les*] montagnes d'Écosse *et* tous <...> noir. *On* tint conseil et dix grands chefs [A *portant le calumet de paix*] partirent pour [R *l'Angleterre le pays des Anglais*] l'Angleterre. On les [R *recu*] fit entrer dans *une grande Wiggam*, on <...> conseil *et l'on* fuma *long-temps en* <doublon> silence. [D *Le* S *Un* R *premier Écossais* A *grand chef*] prit <...> dit: [A *Mon frère la terre a assez bu le sang des guerriers de deux braves nations*] nous désirons enterrer la hache; [AR *donne* A *rends-nous Wallace et nous resterons* [R *les*] *en ôtage à sa place*, [R *s'il lève encore les haches*] *tu nous fera mourir s'il lève encore le casse-tête contre toi*] *et* il présenta le calumet [A *au*] grand Ononthio des Anglais qui le [R *refusa*] repoussa <...> disant: *avant* que le soleil [R *ait reparu trois fois* A *se couche* R *dans*] Wallace sera pendu. Écoute II reprit le <IV,V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage>, avaient> pour <...> bien *long-temps* de <...> <II,IV guerre la> <...> sapin et <...> l'argent, *fût* fait <IV *fut* fait> <...> de *douleurs* dans <...> peignirent [R *en noir*] le <...> chefs [A<d'une autre main>,] portant le calumet de paix [A<d'une autre main>,] partirent <...> dans [D *une grande wigham* S<d'une autre main> *un grand Wigwam*] <IV,V *Wigwam* <minuscule rétablie d'après l'usage>, on> alluma <...> fuma *long-temps* en <...> <II,V dit: Mon <guillemets rétablis d'après l'usage> IV dit: *mon* frère> <...> hache: *rends nous* <II,IV Wallace et nous resterons en *ôtage*> <V *ôtages* <corrigé d'après l'usage> à> <...> <II,IV mourir s'il> <...> toi; *et* il <IV,V toi. <guillemets rétablis d'après l'usage> Et> il <...> <II,IV Anglais qui> <...> <II,IV,V disant: *avant* <majuscule et guillemets rétablis d'après l'usage> que> le <...> <II,IV,V pendu. <guillemets rétablis d'après l'usage>] //> — Écoute

263 I dit *l'Écossais*, s'il faut que Wallace *meurt*, *fais lui* souffrir la mort d'un [R *homme* A *guerrier*]: on <...> calumet [R *que le gr*] qu'Ononthio repoussa. Les *Écossais* se consultèrent entre eux et leur grand chef reprit [R *la parole*]: *que* mon <...> paroles et <...> fasse [R *bruler Wallace*] *ériger* onze poteaux pour [A *bruler*] Wallace et [R *pour*] ses dix guerriers qui <...> sort; *et* ils <...> clémence; *et* il *présenta* [R *de nouveau* A *encore*] le calumet de paix qu'Ononthio refusa. Houa! [A *fit l'indien*] *c'étaient* [A *pourtant*] de belles paroles [R *que ces Écossais*] et sortant de [R *cœur grand*] cœurs <...> Anglais et II dit le grand chef <II,IV,V *Écossais* <minuscule rétablie d'après l'usage>, s'il> faut que Wallace

<II,IV *meurt*>, *fais lui* souffrir <...> <II,IV calumet qu'Ononthio> <...> <II,IV reprit: *que* V reprit: Que <guillemets rétablis d'après l'usage> mon> frère <...> <II,IV paroles et> <...> <II,IV guerriers qui> <...> clémence; *et* il <IV,V clémence. Et <guillemets rétablis d'après l'usage> il> offrit <...> paix qu'Ononthio refusa. // — *Houä*, fit <II,IV,V *La Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>, *c'étaient* <...> <II,IV Anglais et>

275 I Français. // Les [R *dix*] députés retournèrent dans leurs montagnes la rage dans le cœur; la guerre [A *continua*], entre <...> de *sables* dans ma main, *fit* Dumais en [R *prenant* A *jetant*] une <...> sable [R *qu'il jeta*] devant <...> sauvages *étaient* le plus souvent *vaincus* [A *par leurs ennemis* [R *cent fois plus*] *aussi nombreux que les étoiles*], *leurs* rivières <...> mais *ils n'enterraient* pas la <...> soldats *Anglais* que neuf grands chefs *Écossais* [R *s'étaient*] réunis <...> boire l'*eau-de feu* et [R *ou ils* A *qu'ils y*] étaient endormis. —[R *Un sauvage* A *Les peaux rouges*], dit *La Grand-Loutre* [D *n'est* S *ne* A *sont*] jamais *traitres* à [D *la* S *leur*] nation; [D *il trompe ses* S *ils trompent leurs*] ennemis, jamais [D *ses* S *leurs*] amis <...> traîtres [R *chez* A *parmi*] les *visages pâles*. // Dumais assez II Français <II,IV,V *?* <ponctuation rétablie d'après le sens> //> — Les députés retournèrent dans leurs montagnes la <...> cri <appel de note, sans note> de <...> annoncer [R *le bout*] la <...> main, *fit* Dumais <...> par [R *leurs ennemis* A *les ennemis*] aussi <...> nuit; [D *leurs* S<d'une autre main> *les*] rivières <...> soldats *Anglais* que neuf grands chefs *Écossais* réunis <...> Les <II,IV,V *peaux rouges* <trait d'union rétabli d'après l'usage> dit> la <IV,V *La Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage>,> ne <...> les <II,IV,V *visages pâles*.<trait d'union rétabli d'après l'usage> //> [R —] Dumais assez

295 I à *brule*-pourpoint continua comme s'il n'*eut* [R *pas* A *rien*] entendu. Les *neufs* chefs surpris loin de leurs armes furent [A *conduits*] *enchaînés* dans une grande ville et <...> pendus [R *sous le quinzième juin, en comptant avec ses doigts*] avant <...> cette [A *triste*] nouvelle on <...> sur *le haut de* toutes <...> convoquer [R *dans une veillée tous les guerriers de la nation*] un <...> nuits et <...> la [R *gra*] *medecine* et un [A *grand*] sorcier <...> enfants et qu'il fallait [R *demander la paix* A *enfouir la hache pour toujours.*] Vingt [R *chefs* A *guerriers*] peints en *noire* se <...> Anglais et <...> poussèrent [R *chacun neuf fois*] autant de cris de mort <appel de note, sans note> qu'il y avait de [A *chefs*] captifs <...> conseil et <...> des *ôtages*, qu'ils livreraient leurs places fortes [R *aux soldats Anglais, et qu'ils feraient partie de l*] que les deux nations n'en feraient plus qu'une et que *le soldat Anglais et Écossais* combattraient <...> du *grand* Ononthio <...> trois jours où l'on but tant d'eau-de-feu que les femmes serrèrent [A *tous*] les casse-*têtes*, car la <...> joyeux qu'ils *s'engagèrent* [R *par dessus le marché*] *à* envoyer en Écosse, *par dessus* le <...> têtes, *pates* et <...> l'avenir. C'est bon <appel de note, sans note> ça; dit *l'indien*; les Anglais sont généreux. Mon frère doit voir, *dit* Dumais, qu'un guerrier *Écossais* aime mieux être *brulé* que pendu et <...> prisonnier: *que* mon frère fasse

son [R *prix*] prix et II à <II,IV,V *brûle pourpoint* <trait d'union rétabli d'après l'usage>, continua> <...> entendu. [A<d'une autre main> / / —] Les neuf chefs surpris loin de leurs armes furent <...> ville *et* <doublon> tous <...> nouvelle on <...> médecine <appel de note, sans note> et déclara que le *Mitsimanitou* <appel de note, sans note> était <...> enfants et <...> Anglais et <...> <II,IV conseil; et> <...> <II,IV, V des *ôtages*, <corrigé d'après l'usage> qu'ils> livreraient <...> qu'une; et que les guerriers *Anglais* et *Écossais* combattraient <...> du *grand* Ononthio <...> nuits et où <...> les *casses-têtes* car <IV casse-tête, car> <...> <II,IV joyeux qu'ils> promirent d'envoyer en <II,IV Écosse, *par dessus* le> <...> têtes, [R *queues*] pattes et queues [D *de* S<d'une autre main> *des*] moutons <...> dit <V l'*indien* <majuscule rétablie d'après l'usage>; les> Anglais <...> guerrier *Écossais* aime <...> pendu et <...> prix et

322 I regardera pas l'argent. La <...> l'Indien, il a promis à *Taoutsé* et *a* [A *Catakoui*] de [D *la* S *le*] livrer [A *demain*] au campement du petit *Marigot* et il tiendra parole. On *tiendra* conseil [A *la* D *grand* S *Grand*]-*Loutre* [R *leur*] *portera les paroles aux jeunes gens et s'ils*] *et* <doublon> [R *si nos jeunes gens*] consentent à ne pas [D *la* S *le*] *bruler* [R *quand La Grand-Loutre leur aura répété tes paroles* AR *car le con*] il sera [R *encore* A *toujours*] temps de [A *le*] livrer *au Capt.* d'Haberville. Mon frère *connait* Dumais, dit le *canadien*, il *sçait* qu'il est riche, [D *que* S *qu'il* R *c'est* A *a*] un bon cœur, [R qu'il] *que c'est un* homme de parole: Dumais *payera* pour <...> doigts, [R *que*] qu'Ononthio *paye* [A *pour*] *une* chevelure de l'ennemi. La *Grand-Loutre sçait* que son frère dit vrai, mais II regardera pas à l'argent. / / — La <IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> ne> vendra <...> <II,IV l'Indien; il> <V l'*indien* <majuscule rétablie d'après l,II,IV et d'après l'usage>: il> a promis à <II,V *Taoutsï* <corrigé d'après IV et d'après les autres occurrences> et> à <...> petit *Marigot* et <...> <II,IV,V *La Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> parlera> aux jeunes <II,IV gens; et s'ils> <...> brûler il <...> frère *connait* Dumais, dit <V le *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage>:> il [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] qu'il <...> parole: Dumais *payera* pour <...> qu'Ononthio *paye* aux <...> <IV,V La *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> sait> [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] que

336 I yeux du Canadien *lancerent* des <...> de [R *son casse-tête* A *sa hache*], mais se ravisant [A *tout à coup* AR *tout à coup*] il <...> servait [A *également*] de pipe aux [R *sauvages* A *Français*] *comme* aux [R *Français* A *sauvages*] dans [R *leurs expéditions dans les forêts à travers les bois*] leurs guerres de découvertes. / / [R *Cependant de Locheill suivait avec une anxiété toujours croissante le drame de vie, ou de mort qui se passait* [AR *à quelques*] *devant lui.* A *Quoique le premier mouvement hostile de Dumais n'eût point échappé à l'œil de lynx de son compagnon, il n'en continua pas moins à fumer de l'air le plus indifférent du monde.*] Les II yeux du <V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage> lancèrent> des <...> hache, mais, se ravisant <II,IV,V

tout-à-coup, <corrigé d'après l'usage> il> secoua <...> servait *également* de pipe aux Français *ainsi* qu'aux

343 I Dumais avaient fait renaître [A *l'espérance*] dans [R *son* A *l'*] âme [R *dans un moment* A *de Locheill*] et <...> vie dont [R *en homme* A *en bon et vrai chrétien et en homme*] *courageux*, il avait fait [A *avec résignation*] *le sacrifice. Il* était bien jeune, [A *malgré les remords cuisants qui lui déchiraient le cœur,*] pour faire ses adieux [R *à la vie*] *sans regret* à tout [R *malgré les remords cuisants*] ce <...> monde. *Pouvait il* [R *sans regret*] renoncer, [AR *sans regret*] à la [R *carriere*] brillante [A *carriere*] des <...> ancêtres [D ; S *?*] *pouvait*-il <....> race, [R *emporter* A *enfouir*] sans regret dans [D *le tombeau* S *la tombe*] le <...> de Locheill*!* Pouvait-il faire ses adieux à la vie *sans regret* en pensant qu'il [R *laissait la*] laisserait <...> les [R *anciens*] seuls amis [R *vraiment*] sincères <...> de [A *son frère*] Jules <...> de [R *son* A *l'*]implacable [R *père* A *capitaine*]; *en pensant enfin* à la douleur [R *silentieuse* A *muette*] de [R *sa mère d'adoption* A *cette bonne sainte femme qui l'appelait* [A *jadis*] *son fils*] et de cette belle [A *et douce*] jeune <...> frère et *a la qu'elle* il [R *esperait*] avait [AR *donc*] espéré <...> tendre. [A *De Locheill était* [A *donc*] *bien jeune pour mourir sans regret car*] En ressaisissant la vie il <...> réparer et [R *l'espérance*] une II Dumais *quand il* l'avait reconnu avaient <...> dans *l'âme de Locheill* et <...> <II,IV chrétien, et> en homme courageux. *Il était bien jeune, malgré* les <...> sans [R *regret* A<d'une autre main> *amertume*] renoncer <...> <II,IV ancêtres*!* Pouvait-il> <...> race enfouir <...> Cameron *of* Locheill*!* / / Pouvait-il faire ses adieux *sans regret* à la vie en <...> sein*! En* pensant <...> monde*! En* pensant <...> belle et [R *jeune*] douce <...> frère et à *la quelle* il <...> <II,IV tendre*!* Arché> <...> mourir [D *; en* S<d'une autre main sur>. *En*] ressaisissant la vie il <...> réparer et

364 I De Locheill [R *avait foi* A *ranimé* D *dans* S *par*] *la promesse du Français* [R *aussi suivait*] avec une anxiété toujours croissante [D *le* S *la* R *drame* A *scène*] *de vie ou de mort* qui <...> indien il s'efforçait de [R *découvrir dans* A *saisir à l'expression de*] leurs traits le sens *de leurs* paroles. [DSR *Quoiqu'il fit peu clair* A *Quoique la nuit fut sombre*] il *ne perdait* rien des regards [R *de* D *haine* S *haineux*] et *de* [D *mépris* S *méprisants*] que lui *lancaient* les sauvages dont <...> phosphorescente comme *les yeux du* chat-tigre <...> des *indiens* sous l'influence de *l'alcohol* il [R *vit avec crainte* A *ne vit pas sans surprise*] Dumais [R *leur offrir* AR *passer*] leur passer <...> mais quand il vit l'un d'eux *refuser* de boire et l'autre *mort ivre étendu* sur <...> Wallace il <...> Dumais il l'avait [A *souvent*] entretenu des exploits fabuleux [R *du heros*] de son héros favori; sans pouvoir [R *pourtant*] deviner *a quel* fin *Dumais* entretenait <...> guerrier *de son pays*. S'il *eut* compris la fin *de son* discours il se serait rappelé [R *non* D *des* S *les*] quolibets de Jules *au sujet* du [R *régal* A *prétendu plat favori*] de <...> le vit *saisir* son casse-tête, [R *sa*] il ouvrait *la bouche pour* [R *crier à Dumais* A *lui*] *dire* de ne point frapper [R *quand il lui vit*] *quand* il <...> exposé [A *par un sentiment de*

gratitude pour lui] à passer par les armes [R *pour avoir* A *en* D *tué* S *tuant*] un II De Locheill <un blanc> par les paroles de Dumais avait suivi avec <...> scène *de vie ou de mort* qui <...> saisir à l'expression de leurs traits le <...> <IV nuit *fut* un> <...> lui *lancaient* les sauvages dont les yeux brillaient d'une *lumiere* phosphorescente comme <...> des <II,IV *Indiens*> [A<d'une autre main> *sous l'influence*] de [D *l'alcohol* S<d'une autre main > *l'alcool*], il <...> <II,IV mais quand> <...> étendu *mort ivre* sur <...> la [R *façon*] tactique <...> <IV,V que pendant <virgule rétablie d'après II et d'après l'usage> la> maladie <...> <II,IV favori*:* sans> <...> guerrier *Calédonien. S'*il <...> du <V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage>, il> se frapper, [R *quand* A<d'une autre main> *lorsqu'*] il

387 I Français. / / [R *Dumais* A *Le Canadien*] garda <...> silence et dit de sa voix la plus calme: *quand La Grand-Loutre* [R *avec*] son [A *vieux*] père, sa femme et ses deux *enfants* [D *est tombé malade* S *sont tombés malades*] de la picote près de la *Rivière du sud*, Dumais a été les chercher au risque de prendre la maladie *lui même* ainsi que sa *femme et ses enfants et* [R *l'a amené*] les a [R *tous*] *amenés* dans *sa grande wiggam* où <...> vieillard, [R *et un la femme*] et les *enfants* sont morts*;* Dumais <...> corps comme des chrétiens [R *, et il a payé*] et la robe noire a prié le *grand esprit* pour eux. — Si II Français. / / Le <V *canadien* <majuscule rétablie d'après l'usage> garda> pendant <...> calme: [A<d'une autre main> — D *quand* S<d'une autre main> *Quand*] <II,IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> est> tombé malade [R *, il y a deux ans*] de la picote [R *il y a deux ans*] près de la *Rivière du Sud*, ainsi <...> lui-même ainsi <...> dans [D *sa grande wigham* S<d'une autre main> *son grand wiggam*] où <...> pendant [R<d'une autre main> *pendant*] trois lunes. Ce n'est [A *pas*] la <...> corps comme

400 I Dumais, sa femme <...> aurait [R *transportés* A *portés*] dans *sa wiggam, il* aurait pêché [R *dans* A *la truite*] [D *les* S *des* A *lacs et* D *les* S *des*] *rivieres, il aurait* chassé *l'orignal,* [R *et*] *le castor* [R *et les gibiers*] *et* [R *tous*] *les gibiers du* bois [A *il aurait acheté l'eau-de-feu*] et il aurait dit [R *à Dumais mange mon frère à sa squaw*] *mange* [A *et bois*] *mon frère* et *prends* des forces. La [R *squaw de la*] *Grand-Loutre* <...> nuit *près* de la couche *des* [R *son frère* A *ses amis*] *Français*; et *la Grand Loutre* n'aurait pas dit: *je* t'ai nourri, soigné et j'ai acheté [R *de l'eau de-feu* AR *la médecine du visage pale*] avec mes [R *fournitures pour le guérir* <appel de note, sans note> A *pelleteries*] l'eau-de-feu qui est la médecine *de visages pâles*. Que mon frère emmène le prisonnier. *La* [R *Grand-Loutre* A *peau rouge*] ne doit plus rien au *visage pâle*. / / Écoute II Dumais, *repliqua* <V *l'indien*, <majuscule rétablie d'après l'usage> ainsi> que <...> fussent *tombé* malades dans la forêt, <II,IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> les> aurait portés dans [D *sa wigham;* S<d'une autre main> *son wigwam,*] aurait <...> aurait *achêté* l'eau-de-feu <...> <IV Français*;* et> il aurait [A<d'une autre main> *dit:* D *mange* S<d'une autre main> *mangez,* R *bois et buvez*] et <IV dit: — *mangez* V dit:

— *Mangez* <guillemets rétablis d'après l'usage> et> prenez des forces. La <II,IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> et> sa *squa* auraient <...> nuit [A *au*]près de la couche de ses amis *Français* et *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> n'aurait> pas dit: *je* <IV dit : — *je* V dit: — Je <guillemets rétablis d'après l'usage> t'ai> nourri, soigné et j'ai *achêté* avec mes pelleteries *l'eau de feu* qui est la médecine [A<d'une autre main> *des*] <II,IV, V *visages pâles*. <trait d'union rétabli d'après l'usage> Que> mon frère, *dit* l'Indien, en <...> prisonnier; le <V *la* <corrigé d'après II,IV et d'après l'usage>> <II,IV,V *peau rouge* <trait d'union rétabli d'après l'usage> ne> doit plus rien au <II,IV,V *visage pâle* <trait d'union rétabli d'après l'usage>!> [A<d'une autre main> / /] Et

413 I mon frère <...> vérité: [R *s'il eût connu* A *il ne connaissait pas*] ton grand cœur. [A *Il va te parler maintenant en présence du grand esprit qui l'écoute et le visage pâle ne ment* [R *pas* S *jamais*] *au grand Esprit. C'est vrai dit l'indien; parle et j'écoute.*] Quand II mon *frere*, dit <V le *canadien*, <majuscule rétablie d'après l'usage> et> pardonne <...> et <II,IV,V le *visage pâle* <trait d'union rétabli d'après l'usage> ne> <...> <V dit *l'indien*: <majuscule rétablie d'après l'usage> que> mon frère <II,IV parle et> son

419 I Quand *mon frère* était malade [R *à St Thomas*] il y a *trois* ans Dumais lui [R *a* D *raconté* S *raconta*] son aventure *quand* les *glaçes* du <...> la *grand* chute de *St Thomas* et <...> Écossais qui arrivait [A *le soir*] chez le *Seigneur* de Beaumont. Mon <...> de *l'ilot ou* suspendu sur *l'abime* il <...> connaissait [A *déjà*] la <...> cèdre [R *qui a sauvé*] *au quel* mon II Quand *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> était> malade, il y a <II,IV *trois*> ans, [R *Dumais lui a raconté*] reprit <V le *canadien*, <majuscule rétablie d'après l'usage> Dumais> lui a raconté son aventure [D *quand* S<d'une autre main> *lorsque*] les <...> la *chûte* de [D *St* S< d'une autre main> *Saint*]-Thomas, et <...> jeune Écossais <V *écossais*, <majuscule rétablie d'après l'usage> qui> <...> <II,IV le *Seigneur* de Beaumont> <...> dit l'Indien <V *l'indien*, <majuscule rétablie d'après l'usage> et> il <...> de *l'Ilot* où [A<d'une autre main>,] suspendu sur *l'abime* [A<d'une autre main>,] il <...> La <II,IV,V *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> connaissait> déjà <...> cèdre *au quel* mon frère [D *s'en* S<d'une autre main> *se*] tenait

427 I tenait. Eh bien [D , S *!*] *dit* Dumais <...> déclare en présence du Grand-Esprit que II tenait. / / <II,IV Eh*!* bien! [D *dit* S<d'une autre main> *reprit* Dumais <...> jeune <V *écossais* <majuscule rétablie d'après l'usage> qui> lui

430 I vie. — / / L'Indien poussa un [D *cris* S *cri*] que [R *réveilla*] les [R *sept*] échos <...> foudre *et* tirant son [D *coteau* S *couteau*] *fut* d'un bond *près du* prisonnier. De Locheill qui <...> conversation crut [D *que* S *qu'il* R *c'était touchant*] touchait <...> existence; quand <...> liens *et* lui *secouant* fortement

[R *la main*] les mains, avec [R *de grandes*] de vives démonstrations de joie, *il* le <...> de [R *Dumais*] son ami. Dumais II vie! <astérisque dans la marge> // <V L'*indien* <majuscule rétablie d'après l'usage> poussa> un cri terrible que <...> releva d'un <IV,V *bon* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> en> tirant son couteau et <...> De Locheill [A<d'une autre main>,] qui <...> conversation [A<d'une autre main>,] crut <...> existence et recommanda son âme à Dieu [D ; S<d'une autre main>,] quand <...> avec [D *des* S *de*] vives démonstrations de joie et

439 I pressa en sanglotant Arché contre sa poitrine; puis *s'agenouillant, il s'écria*: —Je vous ai prié *et supplié, Ô!* mon Dieu [D , S<d'une autre main>*!*] d'étendre <...> ce *brave* [A *et genereux*] jeune homme, ma femme et mes enfants *vous* ont *fait* les mêmes prières; merci, merci, mon Dieu! car j'aurais [A *moi*] commis <...> vie et j'aurais *trainé* une vie rongée de remords jusqu'à ce que la tombe [R *se fut refermé*] eût recouvert un meurtrier. // Maintenant dit [R *Arché*] de Locheill, après <...> les [R *expressions de la plus*] vives [A *expressions de*] reconnaissance <...> Dumais; car si l'on *s'apperçoit* de mon absence du bivouac je II pressa <...> <II,IV puis *s'agenouillant il s'écria*:> [A<d<une autre main> — D *je* S<d'une autre main> *Je*] vous ai prié, Ô [R<d'une autre main>*!*] mon <...> homme; *Ma* femme <...> grâce, Ô [R<d'une autre main>*!*] mon <...> vie et j'aurais *trainé* une vie rongée de remords jusqu'à <...> Locheill, après <...> Dumais, car si

453 I chemin *fesant*. Comme <...> canot trois cris de *huart* se firent entendre *vis-a-vis* de *l'ilot* [R *mais*] du côté sud du *Lac*. Ce <...> du *marigot*, dit *La Grand-Loutre* [A *en parlant a Arché*] qui viennent [A *te*] chercher [R *ton prisonnier* AR *mon frère, en s'adressant à Arché*]. Taoutsi et *Catakoui* leur auront fait dire [R *par quelqu'un qu'ils auront rencontré*] par [R *quelqu'un* A *quelques sauvages*] qu'ils auront *rencontré* qu'il y avait un prisonnier *Anglais* sur *l'ilot*; mais ils crieront *long-temps* avant [R *d'éveiller*] de *reveiller* Talamousse et <...> jusqu'*à ton* retour II chemin *fesant*. // Comme <...> de *huart* se <...> de l'[D *ilot* S *îlot*] du côté sud du lac. [A<d'une autre main> // —] Ce <...> du [D *marigot* S<d'une autre main> *Marigot*], dit *La Grand'-Loutre* <IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> en> s'adressant <...> frère: Taoutsi <...> rencontrés qu'il y avait un prisonnier *Anglais* sur l'[D *ilot* S *îlot*]; mais ils crieront *long-temps* avant de *reveiller* Talamoussse et <II,IV,V la *Grand'-Loutre* <corrigé d'après l'usage> va> dormir jusqu'*à ton* retour. <IV,V jusqu'au retour du> <V *canadien* <majuscule rétablie d'après IV et d'après l'usage> Bon> voyage; mes

464 I entendirent *long-temps* en se dirigeant vers le *Nord* les *trois* cris de *huart* que poussaient les *Indiens* à [D *courte intervale* S *court intervale*] mais <...> atteinte. Je *crainds*, dit Arché, en descendant le *flanc* de la *Montagne*, que les jeunes [A *Sauvages*] trompés dans leur attente ne <...> de *l'ilot*. Il II entendirent *long-temps*,

en <...> de *huart* que poussaient les jeunes <II,IV *Indiens*> à [D *courte* S<d'une autre main> *courts*] intervalles <...> atteinte. Je *crainds*, dit Arché, en <...> montagne que les jeunes guerriers *Montagnais*, trompés <...> l'îlot [D . S<d'une autre main> *?*] / / Il

470 I vrai, *dit Dumais*, que <...> grande *jouissance;* ils <...> au *Marigot* et <...> en *fesant* rôtir un *ennemi. Arché* frissonna involontairement. Quant aux deux *Canaoua* que <...> inquiétude, ils sauront bien *s'en retenir.* Le <...> nature; il ne rend compte de *sa conduite* à <...> lui *plait. Tout* ce <...> plus *facheux* dans cette circonstance serait de couvrir [A *suivant leur expression*] la <...> objets; en <...> moitié. Il est plus <...> est un bel esprit parmi eux, *s'en retirera* [A *même*] en *fesant* rire [A *les autres*] aux dépens de ses deux associés: [R *c'est dans son genre*] il n'est <...> bien droit de *vendre leur* moitié *du* captif <...> libre, *à* emporté l'autre *avec elle*; qu'ils se *dépèchent* de courir *car* le <...> peut *pas aller* bien vite. Enfin <...> encore *plus* probable c'est qu'il va leur *raconter* mon aventure que tous les Abenaquis *connaîssent déjà;* et comme <...> service, ils *vont tous s'écrier: mon frère à* bien fait. / / De Locheill II vrai, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] son <...> grande *jouissance;* ils <...> au *Marigot* et <...> deux <V *canaouas* <majuscule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> que> nous <...> lui *plait.* D'ailleurs <...> plus *facheux* dans cette <II,IV,V circonstance, serait <virgule supprimée d'après I et d'après l'usage>, suivant> leur <...> et *à* Katakouï. Il est [R<d'une autre main>, même R<d'une autre main>,] plus que probable que *La Grand'-Loutre,* <IV,V la *Grand'-Loutre,* <corrigé d'après l'usage> qui> [A *est*] une sorte de <II,IV,V *bel-esprit* <trait d'union supprimé d'après l'usage> parmi> eux, *s'en retirera en fesant* <IV *s'en retirera en faisant*> rire <...> de moitié <...> <II,IV l'autre *avec elle:* qu'ils> se *dépèchent* de courir; que <...> peut *courir* bien vite; ou <...> aux *châtes* de [D S[t], S<d'une autre main> *Saint-*] Thomas, que tous les Abenaquis connaissent <...> <II,IV et comme> <...> <II,IV s'écrieront: *mes* frères V s'écrieront: Mes <guillemets rétablis d'après l'usage> frères> ont bien fait de *relacher* le sauveur de notre ami le <II,IV,V *visage pâle*! <trait d'union et guillemets rétablis d'après l'usage> / / De> Locheill

498 I précédent, mais celui-ci l'arrêta *en lui disant: un* homme comme vous, M[r] *Arché,* [A *Archibald de Locheill*] ne me doit aucune explication: *ce* n'est pas celui qui au péril de sa vie n'a <...> instant *de venir au secours d'un* inconnu que l'on *puisse* soupçonner de manquer [R *à la reconnaissance*] aux premiers [R *devoirs* A *sentiments*] de l'humanité et *à* la reconnaissance; *je* suis soldat et je [R *crois* A *connais*] toute l'étendue des devoirs [R *qu'elle*] qu'impose <...> alliés; [R *j'ai souvent pleuré de rage quand*] qu'en ma qualité de [R *serjent*] *serjent* [A *commandant un plus fort partie qu'eux*] j'aurais pu [A *même*] empêcher <...> mains. *C'est* un <...> sensibles. / / *On s'entretint pendant le* <non raturé> J'ai II précédent <...> l'arrêta: *un* homme comme vous, *Monsieur* Archibald <...> ne [R *doit au*] me <...> péril *imminent* de <...> instant [A *à s'exposer*] à la

rage des éléments *déchainés* pour <...> <II,IV l'on *puisse* soupçonner> <...> et *à* la reconnaissance <...> de [D *serjent* S<d'une autre main> *sergent*], commandant [R<d'une autre main>,] quelquefois [R<d'une autre main>,] un parti plus <II,IV fort *qu'eux* j'aurais> <...> mains. *C'est* un

512 I spectacle qui [R *ne s'effacera jamais de mon souvenir*] me <...> une [R *Anglaise* A *pauvre* R *femme*] Anglaise. *C'était* une [A *jeune*] femme d'une *grande* beauté: *il* me semble la voir *encore attachée* [A *debout*] au poteau où ils la *martirisèrent* pendant huit mortelles heures. Je la vois encore [R *n'ayant*] cette pauvre femme [R *n'ayant pour toute* AR *la couverture que* R *avec sa longue chevelure blonde sur qui tombe lui tombait jusqu'à la ceinture* A *n'ayant comme Eve d'autre voile que sa longue chevelure blonde*] qui lui *couvrait* la moitié du corps. [A *Il me semble toujours entendre un cri déchirant de My God*] Nous *fimes* [R *tout*] ce que nous *pumes* pour la racheter; mais *tout fut inutile*: malheureusement <...> frères *s'étaient* [R *défendu vaillamment* AR *l'avaient* A *en défendant avec le courage du desespoir*] *et* avaient tué un de *leur chef* et son fils. Nous n'étions *que dix* Canadiens <doublon> *Canadiens* contre deux cents [R *sauvages* A *Indiens*]; [R *cependant* A *J'étais bien jeune, je pleurais comme un enfant*] Ducros dit Laterreur [R *dit à notre capitaine*] *écumant de rage dit a* Francœur [R *notre serjent*]: *quoi serjent*, nous des hommes, [AR *nous des Français*] nous *permettrions* qu'on brûle [AR *devant nos yeux* <?>] une pauvre créature *(femme)* [AR *sans défense*] devant nos yeux sans la défendre; nous des Français! *donnez* l'ordre et j'en échine dix [R *pour* A *de ces*] *Canaouahs* <appel de note, sans note> [R *(terme de mépris)*] avant *même* qu'ils *ayent* le <...> défense. Et <...> un *maitre-homme* que Laterreur et vif comme une [R *anguille* A *carpe*]. *L'ours noire* un de leurs [R *plus*] guerriers le plus *redoutable*, se <...> en *ricannant*. Ducros s'élança sur lui [A *le casse-tête levé* AR *comme un léger*] *et* lui *dit*: ta hache, *L'ours noire*, et <...> une femme! L'Indien <...> pitié et se contenta de dire: *le visage pâle* est bête, il tuerait [D *ses* S *son*] *amis* pour défendre [R *ses*] la *squwa d'un* Anglais son ennemi. Le *serjent* [R *Francœur les yeux pleins de larmes dit à Laterreur*] mit <...> notre groupe <...> nom [R *le portait*] l'attestait, *il* nous dit les larmes aux yeux: *il* [R *ne m'eut servi à rien* A *serait inutile*] d'enfreindre mes ordres, nous *n'aurions pu* sauver <...> nous *fesant* tous massacrer! *la* puissante tribu des Abenaquis se *serait détachée de nous* et combien de nos femmes et de nos enfants *auraient subi* le *même* sort *que* cette malheureuse Anglaise! [R —] Eh! bien! *M*r Arché six mois *encore* après II spectacle <...> pense [D *j'ai* S<d'une autre main>. *J'ai*] vu <...> heures [D *;* S<d'une autre main>*!*] <II,IV *je*> la <...> <II,IV bourreaux; *et* n'ayant> [A<d'une autre main>,] comme notre mère Ève [A<d'une autre main>,] pour [R *la couvrir* A *voile*] que ses longs cheveux [A<d'une autre main>,] blonds comme de la filasse [A<d'une autre main>,] <II,IV qui couvraient la moitié *de son* corps.> Il <...> de *My God! my God!* <souligné> nous *fimes* tout ce que nous *pumes* pour la *rachêter*, mais <...> elle, son [R *son*] père <...> <II,IV,V frères en

<virgule rétablie d'après l'usage> en> la <...> désespoir avaient <...> Laterreur [R *un de nos braves*] *dit* à <...> rage: [D *quoi serjent* S<d'une autre main> *Quoi sergent*], <IV,V rage: Quoi <guillemets rétablis d'après l'usage>! sergent>, <II,IV,V nous des <virgule rétablie d'après l'usage> hommes> [D . S<d'une autre main>*!*] nous <...> créature [R *(femme)*] devant nos yeux sans la défendre [D . S<d'une autre main>*!*] nous des <V *français* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>! *donnez*> l'ordre, sergent, et j'en échine *dix pour ma part,* de ces chiens de <IV,V *canaouas* <majuscule rétablie d'après I,II et d'après l'usage> avant> qu'ils *ayent* le <...> <II,IV,V défense. <guillemets rétablis d'après l'usage> Et> <...> Laterreur et vif comme un poisson. *L'ours-*[D *noir* S<d'une autre main> *Noir*], un de leurs guerriers *le* plus *redoutable,* se <...> Ducros <IV *s'élanca*> sur <...> criant: *prends* <IV,V criant: Prends <guillemets rétablis d'après l'usage> [R *ton*]> ta hache, *L'ours-*[D *noir* S<d'une autre main> *Noir*], <IV,V *L'Ours-Noir* <corrigé d'après l'usage> et> tu <...> <II,IV,V femme! <guillemets rétablis d'après l'usage> L'Indien> <...> <V *L'indien* <majuscule rétablie d'après l'usage> haussa> les <...> <II,IV pitié et> se contenta de dire lentement: *le visage pâle* <IV lentement: — *le visage pâle* est V lentement: Le *visage pâle* <trait d'union et guillemets rétablis d'après l'usage> est> bête <...> la *squwa d'un* Anglais <IV,V du chien d' <V *anglais* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage> son> <II,IV,V ennemi. <guillemets rétablis d'après l'usage> Le> sergent <...> ce [R *sagen*] *serjent* comme <...> <II,IV yeux: *il* V yeux: Il <guillemets rétablis d'après l'usage> me> serait <...> ordres, nous <...> femme, *même* en nous *fesant* tous massacrer: Quelle <...> conséquence [D *!* S<d'une autre main>*?*] <II,IV *la*> puissante tribu des Abenaquis se <...> Français, [D *deviendraient nos ennemis* S<d'une autre main> *deviendrait notre ennemi*] et <IV notre *ennemi,* et> [R *que*] combien <...> <V malheureuse *anglaise*! <majuscule rétablie d'après l'usage> Et> je <...> répandu. [A<d'une autre main> / /] <IV,V répandu. <guillemets rétablis d'après l'usage> / /> Eh*!* bien! *Monsieur* Arché

550 I scène *d'horreur,* je me *reveillais souvent la nuit* trempé de sueur: *car* il me semblait la voir cette pauvre victime au milieu de ces [R *féroces*] bêtes féroces; il me semblait entendre ses cris déchirants de *My god!* <souligné> *my God!* [R *On m'a complimenté* [AR *aussi* <?>] *souvent* sur *mon sang froid à* A *On s'est étonné de mon courage, de mon sang froid lorsque les glaces mentrainaient* [R *lorsque les glaces*] *vers* [R *la chûte de*] *les chûtes de S*[t] *Thomas. en voici la raison. Lorsque la débâcle se fit tout à coup,* [R *je crus entendre*] *lorsque les glaces* [S *même*] *éclataient de toute part avec un bruit epouvantable je crus entendre parmi* [D *le* S *la* R *bruit* S *voix*] *de la tempête les cris dechirants de la pauvre Anglaise; et son My God! My God!* <appel de note et note> *Je crus que c'était une juste punition du ciel pour* [S *ne*] *l'avoir pas secourue: et j'acceptai avec résignation la sentence. Car je pensai, M*[r] *de Locheill,* <passage manquant> / / R *reste du trajet de la famille d'Haberville*] *Les deux amis*

s'entretinrent pendant le reste du trajet de la famille d'Haberville. Dumais informa Arché que les] <doublon> *Les Dames* et [R *l'oncle* A *mon oncle Raoul*] *Baptiste* s'étaient [A *réfugiés*] dans la ville de Québec [R *à l'approche du siège*] à la [A *première*] nouvelle <...> flotte Anglaise dans [D *le* S *les* R *fleuve* A *eaux du*] *S*[t] *Laurent*. Le *Capitaine* d'Haberville était campé à Beauport avec sa compagnie, [R *ainsi que* A *ainsi que*] Jules [R *retourné* A *de retour*] au Canada [R *depuis un an*] avec le régiment dans *le quel* il [R *était aide-major* AR *avait obtenu une lieutenance*] servait II scène [R *d'* D *horreur* S *horrible*], je <...> voir cette pauvre victime au <...> son *Mein Gott! Mein Gott!* <souligné> On s'est étonné de mon *sang froid*, de <...> glaces *m'entrainaient* vers les *chûtes* de [D *S*[t.] S<d'une autre main> *Saint*]-Thomas: en <...> cause: [R *Lors* D *du* S<d'une autre main> *Au*] <IV cause. *Au*>] moment [D *que* S<d'une autre main> *où*] la <...> entendre parmi les voix puissantes de la tempête les <...> <V *anglaise* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>; et> son [D *my God!* <souligné> S<d'une autre main> *mein Gott!* <souligné> R *my God! A mein Gott!* <souligné> <appel de note et note>] Je <...> un *chatiment* de la Providence [A<d'une autre main>,] que <...> secourue; Car *voyez vous, Monsieur* Arché, les hommes font [R *des lois* A *souvent des lois*] que <...> ignorant qui <...> reçue [R *à notre* A *au*] vénérable <...> mon [R *opinion*] avis. [A<d'une autre main> —] / / Et <...> Arché, en <...> s'entretinrent pendant le reste du trajet de la famille d'Haberville. Les *Dames* et *Mon Oncle* Raoul <...> Québec à <...> flotte *Anglaise* dans les eaux du [D *S*[t.] S<d'une autre main> *Saint*] *Laurent*. Le <...> Beauport avec <...> Jules de retour au Canada avec le régiment dans [D le *quel* S<d'une autre main> *lequel*] il

574 I craignant *quelques facheuses rencontres* de sauvages *Abenaquis* qui [R *observaient*] épiaient les mouvements [R *des deux détachements*] de l'armée *Anglaise* insista pour [R *l'*] escorter [R *reconduire* A *Arché*] jusqu'au <...> Locheill [R *après*] furent: *vous* êtes <...> vie, mais moi je ne le serai jamais envers vous. [R *Que Dieu vous*] Il y a une <...> existences: [R *et où les doigts de la Providence* [AR *Dieu*] *se manifesteraient visiblement*]. Parti *tard* de la Pointe-Lévis il y a *quatre* ans, j'arrive sur les [R *rives* A *bords*] de la *rivière du Sud* [R *au moment précis*] pour vous retirer de *l'abime;* [R *et cela* <mot illisible> A *quelques minutes de retard*]. Je suis fait [A *ensuite*] prisonnier après *un long voyage sur l'Atlantique*; et vous, mon cher Dumais vous [R *vous trouvez* A *êtes*] à point sur un *Ilot* du Lac *des* Trois-Saumons <...> vie; *le* [R *doigt* A *Providence*] de Dieu [A *s'est certainement*] manifestée [A *visiblement. Adieu, mon ami, quelque aventureuse que soit la vie du soldat, j'ai l'espoir que nous reposerons notre tête sur le même tertre et que vos enfants* [S *et petits enfants*] *auront une raison de plus de bénir la mémoire d'Archibald of Locheill*]. / / Lorsque II craignant <II,IV *quelques facheuses rencontres*> de sauvages *Abenaquis* qui <...> l'armée *Anglaise*, insista <...> furent: [A<d'une autre main> / /] — [D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] êtes <...> existences:

[D *parti* S<d'une autre main> *Parti* de <...> a *quatre* ans <...> la *rivière du sud* pour vous retirer de *l'abime;* quelques minutes plus tard, vous <...> <II,IV vous *êtes* à> point <...> du *Lac* [R *des*] Trois-Saumons <...> la *Providence* de <...> Adieu; mon cher ami [D , S ;] quelque aventureuse <IV *quelqu'aventureuse*> que <...> tertre; et que vos enfants et *petits enfants* auront

593 I les *Montagnards* du [R *bivouac virent Arché* A *remarquerent le matin la* [D *pâle* S *pâleur*] R *et défait* A *de leur jeune chef*] après [R *cette nuit si pleine* [AR *les*] *d'émotions* [AR *pour lui*] *ils pensèrent*] ils *penserent* que craignant quelque surprise il avait [R *veillé*] passé la nuit sans dormir autour <...> maison <pas d'appel de note, mais note en bas de page> voisine <...> cendre, mais <...> marche qu'un *Émissaire* de Montgomery [A *lui*] *ordonna* de cesser l'œuvre de destruction. Il est bien temps, *dit* Arché, en *machant* la II les *Montagnards* remarquèrent au soleil levant la <...> chef après tant d'émotions, ils *penserent* que, craignant quelque surprise il <...> dormir à roder *au tour* de <...> de Locheill [R ,] fit <...> cendre, mais <...> marche qu'un <...> destruction [A<d'une autre main> <appel de note et note> / / —] Il est bien temps, *dit* Arché, en

CHAPITRE QUATORZIÈME

1 I Chapitre quatorzième <début> / / *Vae* <souligné> *victis* ! <non souligné> dit la sagesse des nations; *Malheur* aux vaincus! *Non* seulement <...> conséquences *nécessaires* d'une défaite, mais, aussi, *parceque* les vaincus ont toujours tort; *ils* souffrent <...> leur *amour* [R *blessé*] *propre* blessé <...> vingt; qu'ils <...> trouvent-ils [D *grâces* S *grâce*] chez leurs compatriotes; [A *et*] l'histoire [R *chez les autres nations*] ne <...> bien *par ci par là* <...> nation, [R *non que* A *ces louanges sont près que*] toujours *melées* de reproches. On [R *recommence la* A *livre une nouvelle*] bataille la plume à la main, on <...> dont *le* corps *a ensanglanté un champ* [R *de* A *de*] *bataille* [A *vaillamment defendu*] ce <...> être *encore* au nombre <...> sortis [R *vainqueurs* A *triomphants*] de la lutte. *On* leur <...> Ils *devraient* pourtant *s'attendre à* plus de générosité; *un* grand capitaine qui a égalé Alexandre et César n'a-t-il pas dit: «*quel* est II Chapitre *XIV* / / <tiret> / / Il est <...> fuir. / / Cervantes. / / *Væ victis*! <non souligné> dit la sagesse des nations. *Malheur* aux <...> désastres conséquences <...> aussi *parceque* les <...> leur *amour propre* blessé <...> Qu'ils [R *aiyent*] *ayent* combattu <...> qu'ils *ayent* fait <...> toujours *les* vaincus <...> <IV compatriotes: l'histoire> <...> <II,IV,V bien par-ci, par-là <ponctuation rétablie d'après l'usage> quelques> louanges <...> <II,IV nation, mais> ces louanges sont *près que* toujours <...> <II,IV bataille la> plume et le compas à la <II,IV main, on> <...> champs de *batailles* [D *vallamment* S *vaillamment*] défendus ce <...> un *bon* fauteuil, par quelles *manœuvres savantes* [R *les généraux*] les vaincus <...> <II,IV la lutte. *On* leur>

<...> les [D *conséquents* S *conséquences*) de <...> <IV générosité*!* Un> grand capitaine qui <...> César n'a-t-il pas <II,IV dit: «*quel* est>

27 I *victis!* <souligné> // *Si, le* [A *19*] [A *13 septembre 1759, le*] *Marquis* de Montcalm *eut remporté* par II *victis* <souligné>! // Le 13 septembre <...> l'armée *Anglaise,* commandée par le *Général* Wolfe <....> sentinelles, surpris les *avant postes* <II,IV ,> pendant <...> <II,IV d'Abraham où> <...> Le *Général* Montcalm <...> jugeant [R<d'une autre main>,] peut-être [R<d'une autre main>,] aussi [R<d'une autre main>,] qu'il <...> Anglais [R <mot illisible>] avec <...> troupes et <...> <II,IV mémorable*:* Wolfe> <...> colonie *près*que aussi <...> <II,IV l'Europe*;* Montcalm> en *fesant* perdre <...> son *Roi* et ses imprévoyants *Ministres appreciaient* fort <...> <II,IV le *Marquis* de> Montcalm

45 I l'armée *Anglaise* [R *Le 13 septembre 1759*], on l'aurait élévé jusqu'aux nues au lieu <...> devait [R *nécessairement*] recevoir de *M^r.* de Vaudreuil et du *Colonel* de Bougainville*;* on aurait [R *loué* AR *approuvé*] admiré sa tactique *en attaquant* [A *brusquement*] l'ennemi [R *avant qu'il se fût retranché sur les hauteurs des plaines d'Abraham qui dominent les plaines d'Abraham*] avant <...> reconnaître [A *sur des lieux inconnus et* R *et*] *profiter* des <...> inexpugnables*: ce* [D *que* S *qu'il* R *le* AR *d'ailleurs*] *Général Wolfe commandant de l'armée*] *avait* [A *pourtant*] *déjà commencé à faire* [R *à l'arrivée*] *avant l'apparition de* [R *l'ennemi* A *l'armée Francaise*]. *On* aurait dit <...> l'abri *d'un retranchement* en <...> au *Général* [A *de*] Montcalm des motifs de *basses jalousies indignes* d'une grande âme*;* [R *non que*] les <...> de *batailles* [DSR *auraient du le mettre à l'abri* SR *mis* A *l'auraient mis à couvert*] de II l'armée *Anglaise,* on l'aurait élevé jusqu'aux nues [R *nues*] au <IV nues, au> lieu <...> <II,IV de *Monsieur* de> Vaudreuil et du *Colonel* de Bougainville*;* on aurait admiré sa tactique *en attaquant* brusquement <...> <II,IV reconnaître et> *de profiter* des <...> <II,IV inexpugnables. *On* aurait> dit <...> découvert. *On* n'aurait point attribué au *Général* Montcalm des motifs de *basses jalousies indignes* d'une <...> <IV brillants, qu'il> avait *cueilli* sur <...> <II,IV de *batailles*> l'auraient

57 I La *ville* de Québec [A *après ce combat funeste*] n'était <...> ruines, <appel de note, sans note> [R *une partie des ramparts*] *ses* fortifications n'étaient [A *même*] pas à *la brie* d'un coup de main [R , A , *car*] une partie des *ramparts s'écroulaient;* les *magazins* étaient épuisés de munitions, les artilleurs plutôt pour cacher *leurs détresses* [R *ne tiraient plus*] que pour nuire à l'ennemi [A *ne*] tiraient [A *plus qu'*]un coup de canon *tous les quatre à cinq heures* [A *contre les* [R <mot illisible>] *bateries formidables des Anglais; le vivres manquaient*] *et on* a cependant [R *on a re* A *on a*] accusé [A *de pusillanimité*] la brave garnison qui avait [R *tant* A *tant souffert* [R *tant* AR *avec tant de courage si courageusement*] R *pusilaminité de privation de pusillanimité* A *qui s'était défendu si vaillamment*]. *Si nouveau Nostradamus* [R *la garnison sachant que le Général* A *le gouverneur eût été* [R *au cour* <mot illisible>] *sçu que le chevalier*] [R *que*

le] de Lévis <...> ville et *qu'il eut* attendu <...> troupes Françaises [A *au lieu de capituler*] il est *aussi* certain *qu'au lieu* d'accuser la garnison de pusillanimité [S *ont l'aurait* S *on aurait*] *aussi* [D *élevée* S *élevé*] *leur* courage *jusqu'aux nues*. Certes, la garnison s'est *montré* bien *lache* en [R *capitulant*] *ouvrant les portes d'une* ville <...> Elle [R *aurait dû* A *devait*] confiante <...> l'ennemi qui *n'avait* [R *brulé et saccagé que* A *ravagé* [R *devait*] *que 36 lieues de pays, les côtes de Beaupré et l'Île d'orleans non compris,* A *de l'ennemi qui n'avait brulé* <doublon> *brulé et saccagé que* [A *1400 maisons et dependances*] *19* [R *habitations fermes* A *paroisses* A *du pays*] *habités par des femmes, des vieillards et des enfants* [A *de l'ennemi qui avait*] *qui avaient inhumainement massacré* <appel de note, sans note> *les blessés sur le champ de bataille, elle devait sans doute* [R *confiant* SR *confiant* A *faire fi! de*] la vie *de paisibles citoyens*, de <...> filles [A *exposées*] à <...> prise d'assault. Elle II La cité <...> pas [R *à l'abri* A *même à l'abri*] d'un <...> des *ramparts* s'écroulait. Les *magazins* étaient <...> l'ennemi ne <...> à [D *longues* S<d'une autre main> *longs*] intervalles <...> Anglais; (D *il ni* S<d'une autre main> *Il n'y*] avait plus de vivres [D *; et* S<d'une autre main>. *Et*] l'on <...> s'était *défendu* si <...> le *Gouverneur*, Nostradamus *moderne*, eût [D *sçu* S<d'une autre main> *su*] que le *Chevalier* de Lévis <...> capituler il <...> troupes [D *Françaises* S<d'une autre main> *françaises*], il est encore certain *qu'aulieu* d'accuser <...> faire fi! de <...> prise [D *d'assault* S<d'une autre main> *d'assaut*]! Elle

78 I Anglais [R *après la reddition* SR *maîtres de Québec*] [SR *la cité de Québec*] après la capitulation [R *n'avaient rien négligé pour que leur*] ne négligèrent rien de ce qui pouvait [R *assurer leur conquête*] assurer la *possession* d'une *ville* aussi importante que *Québec:* Les murs furent [R *érigées* A *furent* <doublon> *ajoutées aux pre<mières> constructions*], le tout [A *fut*] armé d'une artillerie formidable. [R *Ils s'attendaient que les Français reprendraient l'offensive et que d'assiégeants l'année précédente ils deviendraient assiégés aux ennemis.* A *ils pouvaient devenir assiégés d'assiégeants qu'ils étaient l'année précédente; leurs previsions étaient justes car le Général de Lévis à la tête de 7000 soldats <reprit> l'offensive* [R <mot illisible>] *7 mois après la défaite.*] // Cependant II Anglais après <...> la *Capitale* de la *Nouvelle France* <...> <II,IV premières; et> <...> le *Général* de Lévis reprenait le printemps [R *l'offensive* A *suivant l'offensive*] avec <...> régulières, que de miliciens *Canadiens*. // Cependant

87 I l'armée *Anglaise* fière <...> remportée [R *lannée précédente couronnait* [SR *occupait*] A *l'année précédente était rangée* [A *encore*] *en bataille dès 8 heures du matin,*] le 28 avril [D *1860* S *1760*] sur les [A *mêmes*] plaines où elle avait combattu *si glorieusement*. Le *Général* Murray *commandant une* armée forte de [D *7000* S *6000*] hommes [R *et de* A *soutenue par*] *vingt deux* [R *pièces de l'artillerie occupait* A *bouches à feu occupait*] les positions les plus avantageuses lorsque [AR *le Général* [AR *chevalier*] *de Lévis* A *commandant* R *de* <?>] l'armée *Française à peu près égale en nombre*, mais n'ayant que deux pièces

d'artillerie, [R *vint lui offrir la bataille* AR *déclencha* <deux mots illisibles> A *couronna les hauteurs de St Foy.*] Les *François* quoique fatigués *d'une* [A *penible*] marche [R *forcée pendant toute la nuit precedente*] par [A<en marge, sans point d'insertion> *(action dura 2 heures)* <suit une série de chiffres:> *9500 - 3000 - 44 — 700*] par <...>chemins *impratiquables* à <...> Suède *brulaient* du <...> précédente. [R *L'ardeur était la même*] La soif du sang était [R *brulante* A *bien ardente*] dans *la poitrine* [R *d'ennemis*] d'ennemis qui depuis *cent ans avaient avivé* [R *dans l'Amérique*] les haines séculaires [R *qui les det*] qu'ils avaient [R *conservées*] transportées de la vieille Europe [R *sur la terre de l'Amérique* A *sur le nouveau continent*]. *La* bravoure était égale *des deux côtés;* et [R *seize* (?) A *douze*] *mille* hommes <...> que *les ordres* de leurs [R *généraux* A *chefs*] pour ensanglanter de nouveau [R *les* A *ces mêmes*] plaines *qui sept mois auparavant* avaient bu le sang de [A *valeureux*] soldats [R *d'une vaillance éprouvée*]. / / Jules II l'armée *Anglaise* [R *commandée par le Général Murray et forte de 6000 soldats et de 22 bouches à feu*] fière [A *de*] la <...> dès [D *8* S<d'une autre main> *huit* heures du matin, le 28 <IV *Avril*> 1760 <...> combattu [R *si glorieusement*] avec tant de succès. Le *Général* Murray qui <...> 6000 [A<d'une autre main> *hommes*] et <IV hommes, et> soutenue par *22 boûches* à feu <...> avantageuses lorsque l'armée [D *Française* S<d'un autre main> *française*], un <...> de [D *Ste* S<d'une autre main> *Sainte*] Foy. Les <...> <II,IV chemins *impratiquables* à> <...> Suède <appel de note et note> brûlaient <...> dans *la poitrine* d'ennemis <IV d'ennemis, qui> attisaient depuis *cent ans* les *haînes* <IV séculaires, qu'ils> <...> continent. <II,IV *La* bravoure était égale *des deux côtés*> et 15000 [A *hommes*] des

106 I d'Haberville qui <...> bataille d'Abraham *fesait* [A *alors*] partie [AR *à la seconde bataille*] d'une des cinq compagnies *de* <doublon> *grenadiers* [A *commandés par le brave Capitaine d'Aiguebelles*] qui sur l'ordre du *Chevalier* de Lévis, [D *abandonna* S *abandonnèrent* A *d'abord* AR *au commencement*] le moulin de Dumont attaqué par des forces supérieures: [R *le bras* [AR *gauche*] *cassé par la mitraille des* A *Jules* AR *quoique*] blessé grièvement par un éclat *d'obusier* qui <..> gauche, [R *il*] refusa de *ceder* aux instances de ses amis qui <...> panser [R *sa* A *une*] blessure <...> abondance; *il* se *contenta* [R *d'entourer son bras* A *d'un* [A *léger*] *bandage*] *avec* [R *son* SR *un* A *son*] mouchoir *et* [A *le bras en écharpe il*] chargea [A *de nouveau*] à la tête de sa compagnie lorsque *son* général jugeant l'importance de [R *reprendre* A *s'emparer*] d'un <...> combat ordonna de II d'Haberville [A<d'une autre main>,] qui <...> d'Abraham, *fesait* alors <...> brave *Capitaine d'Aiguebelles* <II,IV qui sur> l'ordre du général de Lévis abandonnèrent le moulin de Dumont attaqué par des forces supérieures [D *:* S<d'une autre main>.] Jules blessé <...> de *ceder* aux instances de ses amis qui <...> <II,IV et se> <...> il [D *chargeait* S<d'une autre main> *chargea*] de <...> le *Général* jugeant l'importance de <II,IV s'emparer *coute que coute* d'un <...> combat ordonna> de

118 I l'offensive. [R *Ce fut une lourde tache* [AR *à accomplir*] *pour les braves soldats exposés sous le feu* [A *meurtrier*] *de vingt deux pièces de canon*]. Presque toute l'artillerie du général [R *Anglais* A *Murray* R *était* A *était*] dirigée [R *sur* AR *dessus* A *pour proteger* D *ce front* S *cette position*] lorsque les grenadiers *Français* l'abordèrent [A *pour la seconde fois*] au pas de charge; *les* [R *canons*] boulets <...> rangs qu'ils *resseraient* [R *aussi*] à mesure [R *comme* A *avec autant d'ordre que*] dans une [R *parade revue*] parade. Cette position *importante* fut <...> pendant *ce* mémorable *combat ou tous luttaient* de courage. Jules d'Haberville [A *le petit grenadier comme l'appelaient ses soldats qui l'admiraient*] emporté par son ardeur *se precipita* [R *deux fois* A *l'épée à la main*] au <...> qui *lachèrent* prise <...> s'y étaient établis que *revenaient* à la charge [A *les ennemis*]. *Ils reformèrent leur première position* après un combat des plus sanglant. Les grenadiers [A *Français mis un instant en desordre*] se reformèrent de nouveau [R *malgré*] sous le feu de l'artillerie [A *qui fesait dans leurs rangs des* [R *trous terribles*] *trous immenses* R *dans leurs rangs*] et [A *malgré*] une grêle de balles qui [A *les*] criblaient [R *leurs rangs ils* A *et* D *abordèrent* S *abordant*] pour la troisième fois [R *dont* A *le moulin de Dumont dont*] ils [A *s'en*] emparerent [R *définitivement*] après une lutte sanglante et s'y maintinrent [R *pendant toute la d* <mot incomplet>]. On II l'offensive. // *Près*que toute <...> importante lorsque les grenadiers [D *Français* S<d'une autre main> *français*] l'abordèrent au pas de <II,IV charge: les boulets> <...> <II,IV rangs qu'ils> <...> parade: [R *ce front* <mot illisible>] *cette* <IV parade: *cette*> position> <...> bataille où <...> d'Haberville, le petit grenadier comme <...><IV ennemis, qui> <...> instant, mais <...> s'y étaient établis, que les Anglais revenant <...> nombre s'emparèrent du <II,IV moulin après> un combat des plus sanglant. // Les grenadiers [D *Français* S<d'une autre main> *français*] mis un instant en désordre se reformerent de <...> <II,IV et abordant> <...> la *bayonnette* ils <...> sanglante et <II,IV s'y maintinrent. On> aurait

137 I aurait cru que tous <...> dans [R *le cœur* A *l'âme*] du jeune *d'Aberville:* le <...> l'amitié *trahi,* [A *par*] la ruine [R *complète* A *totale*] de sa famille *il* paraissait [R *inviter la*] implorer <...> bienfait: [R *aussi dès que*] *aussi* dès que l'ordre [D *eut* S *avait* A *été donné de*] marcher en avant [R *fut donné il bondit* A *pour la troisieme fois bondissant*] comme un tigre [R *en avant de sa compagnie* A *et poussant le cri de guerre* [R <mot illisible>] *à moi grenadier*] il s'était précipité seul *au milieu des* Anglais qu'il [A *avait*] attaqués comme un [R *furieux* A *insensé*]. L'œuvre de carnage [A *avait*] *recommençé* avec une nouvelle fureur et lorsque les Français *victorieux furent* maîtres de la position ils *retirèrent* Jules d'un monceau de morts et de blessés: *comme* il donnait signe de vie deux grenadiers le portèrent [R *près* A *sur le bord*] d'un petit ruisseau [R *qui*] près du moulin: un peu d'eau *fraiche* lui <...> qui avait *produit* la syncope que <...> sabre qui *après avoir coupé* son casque avait *bien* coupé *les chairs mais n'avait pas entamé* l'os de la tête. [S *Une* S *Un* R *emplâtre qu'un*] *des soldats* arrêta l'effusion du sang et [R *comme* A *dit à*] Jules [A *qui*] voulait retourner au combat: *pas* pour le petit quart d'heure notre officier; le soleil chauffe [A *en diable*] sur la *bute* ce <...> tête; *nous* allons <...> bois où vous

trouverez des *camarades* qui ont aussi quelques égratignures. *D'Aberville* [R *était*] trop <...> résistance [R *fut transporté*] se <...> blessés qui avaient eu [R *la force*] assez de force pour se *trainer* jusqu'*à ce bois.* // Tout II aurait <II,IV cru pendant> cette troisieme <II,IV charge que> tous les <IV sentiments, qui font aimer la vie, étaient> <...> d'Haberville qui le <...> famille, *paraîssait* implorer <...> <IV Aussi dès> que l'ordre avait été *donnée* de <...> fois, [R *il* D *bondit* S *bondissant*] comme <...> <II,IV famille «*à* moi *grenadier*» il V famille «*à* moi grenadiers,» <corrigé d'après l'usage> il> s'était précipité [R *seul par*] seul sur les <II,IV Anglais qu'il> avait *attaqué* comme<...> <II,IV et lorsque> les Français étaient *resté* maîtres <...> ruisseau [A *près du moulin*] où un peu d'eau *fraiche* lui <...> syncope que <...> sabre qui avait fendu son casque avait <...> sang et dit à Jules qui voulait retourner au combat: [A<d'une autre main> // [D *pas* S<d'une autre main> *Pas*] pour <...> la [D *bute* S<d'une autre main> *butte*], ce <...> tête [D *: nous* S<d'une autre main>. *Nous*] allons <...> bois où <...> D'Haberville trop <...> résistance se <...> blessés qui <...> se *trainer* jusqu'au

164 I Tout le monde *connait* l'issue de la [A *seconde*] bataille d'Abraham; [D *La* S *la* A *victoire fut*] *achêtée* bien [D *chairement* S *chèrement*] par <...> Canadiens dont <...> l'ennemi; [A *et la*] perte [A *fut*] *énorme des deux côtés.* Ce fut [A *de la part des Français*] effusion *de sang inutile: le Canada abandonné par* [R *la France* A *de la mère patrie*] fut *cédé* à l'Angleterre [AR *par Louis XV* A *nonchalant Louis XV*] trois ans après [D *cette* S *ce* R *bataille où les Français*] *glorieux combat* [R *où les soldats de la France* AR *dont l'issue devait* AR *aurait du*] qui aurait *pû* sauver II Tout le monde <II,IV,V *connait*> l'issue <...> fut *achêtée* bien <...> Canadiens dont <...> vainqueurs <II,IV effusion *de sang inutile*>: la Nouvelle-France abandonnée de la <II,IV,V *mère-patrie* <corrigé d'après l'usage> fut> cédée [R *trois ans après*] à <...> Louis XV trois

171 I noblement des [R *soupcons* A *soupcons*] injurieux à sa [R *réputation de*] loyauté [R *que envers son souverain*] que [A *son ennemi*] *Morris* avait <...> l'armée *Britannique;* [A<sans point d'insertion> *Ses connaissances étendues, le* [R *soin* A *temps*] qu'il [R *prenait à soutenir,* <mots illisibles> *sa* AR *son* A *consacrait à l'étude de sa nouvelle profession, son aptitude à tous les exercices militaires,* [R *son aptitude à ses devoirs de soldat*] *sa sobriete, sa vigilance dans les soins qu'il prenait des soldats blessés qui lui étaient confiés* [R *lui*] *attirèrent d'abord l'estime de ses chefs son* <mot manquant> *lui valurent d'abord l'estime générale*]; son bouillant courage [A *temperé néanmoins par la prudence sur le champ de bataille du 13 sept. 1759 fut remarqué du colonel Murray qui le combla publiquement de louanges et lui promit* R *de s'occuper lui avait dissipé ces soupcons et lui avait valu les louanges du Général Murray qui avait pris le commandement de l'armée Britannique Anglaise après la mort du Général Wolfe*]. *Lorsque* de la II noblement <...> loyauté que <...> armée *Britannique.* Ses <...> générale [A<d'une autre main>;] et son bouillant courage, tempéré [R<d'une autre main>,] néanmoins [R<d'une autre main>,] par la prudence

[R<d'une autre main>,] dans l'attaque des lignes *Françaises* à Montmorency et <...> du 13 *sept* <IV *Septembre*> 1759, fut remarqué par le *Général* Murray qui <...> louanges [R *et lui*]. / / Lors de la

182 I déroute [R *du 28 avril*] de l'armée anglaise [R *à la seconde bataille des plaines d'Abraham* A *le 28 avril 1860*] *il* fut le dernier à *abandonner le champ de bataille* [AR *quoiqu'il ait perdu la moitié des montagnards*] *et* se distingua encore par son *sang froid* et sa présence d'esprit [A *en sauvant les débris des montagnards qu'il commandait* D *en* S *dans* R *sauvant*] la [D *retraitant* S *retraite* R *vers la ville*], car *aulieu* de suivre le torrent des [R *bataillons qui* D *fuyaient* S *fuyant*] vers la ville il <...> grenadiers [A *Français*] occupés <...> ennemis *et* profitant de *l'occasion* il défila [A *pour dérober sa marche à l'ennemi*] entre cette position et [R *un petit bois*] le *petit* bois adjacent; [R *pour Il défilait près de la lisière de ce bois lorsqu'il entendit*] *ce* fut <...> nom et se détournant il vit sortir du *bois* un officier le <...> sanglant, [R *le visage couvert de sang et de boue, un bras en écharpe et* A *l'uniforme en lambeaux,*] qui l'épée à la main [R *lui cria* A *s'avancait en chancelant vers lui*] *que* faites-vous [R *capitaine* A *brave*] de Locheill, [A *lui* AR *cria l'officier* A *cria l'inconnu*], *le* moulin est évacué [R *de* A *par nos*] *ses braves* [R *défenseurs* A *soldats*], il [R *n'y a* A *n'est*] pas même [R *pour le garder* A *défendu par*] des <...> infirmes; retournez sur vos pas, [A *vaillant Cameron*] il <...> pour [R *mettre le combat*] couronner [AR *tous*] vos exploits [R *guerriers*]. — Il II déroute de l'armée *Anglaise*, à <...> de Locheill après des prodiges de valeur [R *fut le dernier à*] à la tête <...> à *ceder* un <...> son *sang froid* et <...> car *aulieu* <IV car au lieu> de <...> grenadiers [D *Français* S<d'une autre main> *français*] occupés <...> ils *fesaient* un <...> profitant [R *alors*] de <...> adjacent [D *; ce* S *. Ce* R <mot illisible>] fut <...> nom et se détournant <...> officier [R *qui*] le <...> sanglant, [R *le visage souillé de sang et de boue*] l'uniforme en <II,IV,V *lambeau* <corrigé d'après l'usage>, qui> l'épée à la main s'avançait en chancelant vers lui. [A<d'une autre main> / /] — Que *faites vous,* brave Cameron <IV,V de Locheill, cria l'inconnu*! le* <corrigé d'après l'usage> moulin> est <...> exploits! [R »] / / Il

203 I Jules *d'Aberville* quoique son visage souillé de sang et de boue le *rendit* méconnaissable. Arché, [A *à ces paroles insultantes,*] n'éprouva qu'un seul sentiment [R *à cette insulte sanglante*], celui d'une tendre [R *pitié*] compassion <...> si *long-temps* presser <...> cœur *batit* à [R *lui* A *se*] rompre [R *la poitrine*] *et* [R *les larmes montèrent dans*] un sanglot [A *déchirant*] *s'échapa* de sa poitrine [D . S , A *car*] *Il* lui sembla [R *encore*] entendre [AR *de nouveau* R *la voix de la sorcière du domaine:*] retentir <...> domaine: *garde* ta pitié pour *toi, Archibald de Locheill! garde ta pitié pour toi* [D : S *!*] tu en auras besoin lorsque <...> tu *appelais* ton frère! — Aussi sans *égards* à la position critique *où* il <...> la *grande* responsabilité qui pesait sur <un mot manque> pour le salut de ses [R *hommes* A *soldats*], *il* fit faire halte à sa compagnie et s'avança *audevant* de Jules [R *le bout de*] sa <...> seul instant toute la tendresse [R *de d'Haberville* A *du jeune Français*] sembla se

reveiller [A *en lui*] mais [R *méprisant*] *maitrisant* ce [A *premier*] mouvement de sensibilité il dit: *défendez*-vous *M^r* de Locheill; vous aimez les triomphes faciles; [R *achevez* A *défendez vous!*] ah! *traitre*! À II Jules d'Haberville quoique son visage souillé de sang et de boue le <II,IV *rendit*> méconnaissable <...> sentiment: celui <...> si *long-temps* presser <...> cœur [D *batit* S<d'une autre main> *battit*] à <...> domaine: [A<d'une autre main> / / —] [D *garde* S<d'une autre main> *Garde*] <IV,V — «Garde <guillemets supprimés d'après l'usage> ta> pitié pour <II,IV toi-même, tu> en auras besoin lorsque <...> douleur, [R *oh* A<d'une autre main> *O*] Archibald <...> maudire! malheur! *Malheur*! *Malheur*! <IV,V malheur!» <guillemets supprimés d'après l'usage>> [A<d'une autre main> / /] <II,V Aussi Arché <virgule rétablie d'après IV et d'après l'usage>, sans> *égards* [D *à* S<d'une autre main> *pour*] la position critique dans [D *la quelle* S<d'une autre main> *laquelle*] il <...> compagnie et s'avança *au devant* de Jules sa <...> jeune <IV,V *français* <majuscule rétablie d'après l'usage> pour> son <...> se *reveiller* en lui, mais *reprimant* ce <...> dit [R *avec amertume: «défendez vous*] d'une <...> d'amertume: [A<d'une autre main> —] «[D *défendez* S<d'une autre main> *Défendez*]-vous! *Ah*! *traitre*! / / À cette nouvelle injure, Arché se croisant les bras se

227 I plus [R *douce*] affectueuse: *toi* aussi <...> toi aussi tu *m'a* condamné sans m'entendre! À ces paroles [A *d'affectueux reproches*] une forte secousse nerveuse *achêva* de <...> peu de <mot illisible> qui *restaient* à Jules, l'épée lui échappa de la main et il tomba [D *le* S *la* R *visage*] face contre terre. Arché *ordonna à un de ses soldats de puiser dans son casque de l'eau dans le ruisseau voisin* [R *et puisant*] et sans s'occuper [D *des* S *du* R *conséquences*] danger *au quel* il s'exposait, il prit *Jules* dans ses bras et [A *le*] porta sur la lisière du bois où *il trouva* plusieurs blessés tant *Français* que *Canadiens*, *qui* touchés des soins que [R *l'officier*] l'Anglais *prenait de* leur jeune officier n'eurent <...> nuire quoique <...> Arché après <...> ami jugea que la perte *du* sang *avait été* seule cause de [R *la nonconnaissance* A *la syncope*]; en effet [R *il reprit connaissance*] l'eau <...> fit [A *bien vite*] *recouvrer la* connaissance; — *il* ouvrit les yeux les *porta* un instant sur Arché mais ne *profera* [R *pas une seule* A *aucune*] parole; *celui*-ci lui serra [R *la* A *une*] main qui *lui* [R *sembla*] *parût* [R *presser légèrement la sienne* A *répondre par une légère pression*] *et se relevant tout-à-coup:* Adieu, Jules lui *dit-il*, adieu mon frère, [R *l'honneur*] le <...> laisser; nous II plus affectueuse: [A<d'une autre main> / / —] [D *toi* S<d'une autre main> «*Toi*] aussi <...> m'entendre [D . S !]» [A<d'une autre main> / /] À <...> une [R *secousse nerveuse*] forte secousse nerveuse *achêva* de <...> main et il <...> soldats; <IV,V et sans <virgule rétablie d'après l'usage> s'occuper> du danger [D *au quel* S<d'une autre main> *auquel*] il <...> bois où <...> tant *Français* que *Canadiens* touchés des soins que <V *l'anglais* <majuscule rétablie d'après l'usage> donnait> à <...> plusieurs *eûssent* rechargé <...> <II,IV,V en *effet* l'eau <virgule rétablie d'après l'usage> glacée> qu'il lui jeta au <II,IV,V visage, lui <virgule

supprimée d'après l'usage> fit> bien <II,IV vite *recouvrer la* connaissance> <...> les [R *porta au*] leva <...> lui [R *pressa une main*] serra une <II,V main qui <virgule rétablie d'après IV et d'après l'usage> parut> répondre <...> pression [R *et referma les yeux*] [A<d'une autre main> // —] Adieu, Jules, lui dit <V Arché*! Adieu* <corrigé d'après IV et d'après l'usage>, mon> frère

247 I jours *et* il rejoignit en gémissant *sa compagnie.* // — Maintenant mes garçons, dit de Locheill [A *après avoir* [R *écouté un instant les bruits des combattants*] [D *jetté* S *jeté*] *un coup d'œil rapide sur* [R *le champ de bataille*] *toute la plaine, après avoir écouté les bruits confus* [S *des combattants*] *qui en sortaient, maintenant, mes garçons, dit de Locheill*] point de fausse délicatesse, [A *car*] la bataille est [R *perdue sans retour* AR *à leur témoignage* A *depuis long-temps* [S *perdue*] *sans ressource*]; montrons *maintenant* l'agilité de nos jambes de *Montagnards* si nous voulons [A *avoir la chance*] d'assister <...> avant [A *donc*] et ne me perdez *point* de vue. Profitant alors [R *de tous les*] avec une rare sagacité de tous les accidents de terrain [R *des* A *prêtant de temps en temps l'oreille aux*] cris des *combattants* acharnés à la poursuite des Anglais qu'ils <...> rivière S^{t} *Charles,* [R *de Locheill* A *de Locheill*] eut <...> Québec sans <...> homme [R *de plus*]. Cette <...> souffert, moitié était <...> bataille et de [R *Locheill*] tous les officiers et [A *sous officiers,*] de Locheill était le seul survivant. [R *S'il*] // *Le Général Murray,* [A *renfermé dans Québec*] *après la capitulation* [R *qui l'avait rendu maître de Québec n'avait rien négligé par les Français*] *n'avait rien négligé pour* [R *cette ville* A *mettre sa conquête*] *en état d'opposer une vigoureuse défense*] [R *en attendant* A *jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendait d'Angleterre: les murs furent relevés,*] *les fortifications du côté de la campagne* [R *augmentées et* <mot illisible] *et une artillerie formidable transformée* [D *seule* S *seul*] *point vulnerable furent augmentées et une artillerie formidable en défendait l'approche. Les assiégeants n'avaient que* <un blanc> [R *à opposer*] *pour armes* [D *les* S *leurs*] *batteries: c'était plutôt un blocus qu'un siège régulier: Les Français ne pouvaient donc avoir l'espoir de réduire la place que s'il leur arrivait* [A *aussi*] *des secours de la mère patrie; vain espoir* [R *les ministres de*] *Louis XV* [R *étaient*] *et ses ministres* [R *ne*] *ne cherchaient que l'occasion de se débarrasser d'une colonie dont ils ignoraient la valeur.* // Honneur II jours*! et* il <...> Maintenant mes <...> jeté un <II,IV,V *coup-d'œil* <corrigé d'après l'usage> rapide> sur <...> en *sortait,* maintenant <...> délicatesse; la <...> de *Montagnards,* si <...> donc et <...> vue. Profitant <...> des [R *troupes françaises*] Français acharnés à la poursuite des Anglais qu'ils <...> rivière [D *S^{t}* S<d'une autre main> *Saint-*] Charles, de Locheill *eût* le <...> souffert: moitié <...> bataille et de tous les officiers, et

264 I malheureux! *honneur* aux mânes des soldats *Anglais* [R *qui ensanglanterent les plaines d'Abraham* A *dont les corps* [AR *reposent*] *furent enterrés pèle mele avec ceux de leurs ennemis*] le 28 avril 1760! [A<sans point d'insertion> *Honneur* [S *à ceux* R *et*] *dont on voit encore les monceaux d'ossements* [R *qui* D *reposent* S *reposer*] *en paix dans un embrassement* [R *fraternel*] *éternel près du moulin de Dumont*] *honneur* [R *aux*

soldats A *à la* [SR *mémoire des*] *Français* [R *dont les corps ensanglantaient* A *à la mémoire des Français* <doublon> *vaincus l'année precedente* [R *reposaient*] *reposent* <mot manquant> *les plaines d'abraham* [R *l'année précédente!*] [D *honneur* S *Honneur*] au II malheureux <...> soldats *Anglais* dont <...> ennemis le 28 avril <[IV,V 1760. Honneur <point d'exclamation rétabli d'après I,II et d'après l'usage> à> ceux <...> sommeil [D *;* S<d'une autre main>*?*] ou <IV sommeil*!* ou> <...> <II,IV Josaphat*!* / / Honneur> à la mémoire des guerriers *Français* dont <...> précédente! <II,IV *auront*-ils mémoire après> <...> l'étranger? <IV *chercheront*-ils> en s'éveillant leurs <...> conserver [D *!* S *?*] <II,IV *les*> <IV héros, chantés> par les *poëtes* de la <IV,V mythologie, conservaient <virgule supprimée d'après II et d'après l'usage> leurs> passions haineuses dans les <II,IV,V *champs élysées* <trait d'union rétabli d'après l'usage>;> les

283 I hommes qui fêtent l'anniversaire d'une *glorieuse bataille* avaient dans l'âme *un grain de générosité* ils [AR *se ressouviendraient* AR *rappelleraient*] *dans leurs réjouissances* [R *des* A *un souvenir aux*] *braves ennemis qu'ils ont* [R *succombés* A *vaincus*]*; ils* <doublon> appendraient au [A *brillant*] pavillon national un [R *pavillon*] drapeau <...> légende: [D *honneur* S *Honneur*] *au courage malheureux!* <souligné> [A<en marge, sans point d'insertion> *ce sont les paroles meme d'un grand homme* [R *de guerre en passant devant les prisonniers*] *en se decouvrant avec respect devant ses captifs le lendemain d'une grande victoire; ce grand homme etait un héros. Il se découvrit avec respect* [R *dev*] *devant* <mot manquant> *a dit à son entourage honneur Messieurs au courage malheureux. Cet homme n'était pas seulement un grand Capitaine mais un héros que la nature* [R *ne produit*] *avait mis plusieurs siecles a enfanter*] Parmi les guerriers célèbres *que* l'histoire *a inscrits depuis Alexandre jusqu'à nous*, un seul, le lendemain d'une *grande* victoire, *s'est découvert* [A *avec respect*] *en passant devant les prisonniers* [A *ennemis* R *en se tournant vers son nombreux état major, a dit*] *un seul* [R *a dit* A *a prononcé en présence de son nombreux état major*] ces [R *memor*] paroles [D *mémorables* S *dignes*] d'une grande âme «*honneur*, messieurs <...> voulait, sans doute, que les Français [R *se réjouissent que*] dans leurs triomphes fissent [D *leur* S *la*] part de gloire aux vaincus. *Un seul a dit ces mémorables paroles, mais* il savait *aussi* que *chacunes* de ses paroles [R *seraient* A *resteraient à jamais*] *gravées avec le burin* [R *ineff* A *sur* R *l'acier* A *le marbre d'acier ineffacable* R *indestructif*] de l'histoire: *les* grands [R *généraux capitaines* A *guerriers*] sont nombreux, [R *les héros*] *il faut* des siècles pour [R *avoir* A *produire*] un II hommes qui <...> victoire [R *chaudement*] glorieusement <....> pavillon <V national, un <virgule supprimée d'après l'usage> un> drapeau <...> légende: <II,IV *honneur*> au courage malheureux! Parmi <...> état-major et prononça ces paroles *digne* d'une grande <II,IV âme: «*honneur*, messieurs, au courage malheureux!» *il* voulait, sans doute, que les Français dans> <...> en *était* dignes: il savait que *chacunes* de <...> <II,IV nombreux, la> nature

298 I bataille *présentait* un <...> Français; le <...> vêtements, [R *à la tête*] aux [R *visages*] *aux* <doublon> cheveux, [A *aux visages même*] des *malheureux* blessés étendus [AR *en plusieurs endroits* A *ça et là*] sur un lit de glace; il fallait *des* efforts pour les *en* dégager

302 I Le *Chevalier* de <...> nations dont <...> transporté [R *à l'hospice* A *au couvent*] des *dames* Hospitalières de *l'Hôpital Général; l'hospice* et <...> chrétienne elles eurent [A *une rare*] occasion [R *de l'exercer* <?> *dans*] de <...> devoirs *qu'elle* impose à celles qui [A *en prononcant leurs vœux*] en ont fait [D *une* S *un* R *profession* A *culte et*] une II Le *Chevalier* de <...> nations dont <...> de *l'Hopital Général* [D *: l'hospice* S<d'une autre main>. *L'hospice*] et <...> sur *elle* le <...> Toujours *alterées* de <...> qui en prononçant leurs vœux en *on* fait

311 I profession. / / [A<au bas de la page, après un trait de plume et la mention «placer d'abord»> *Le Général Murray* [R *montré* SR *refugié* AR *après la defaite* A *après la perte de la seconde bataille des*] *dans la cité de Québec qu'il avait fortifié d'une manière formidable opposait une vigoureuse résistance au chevalier de Lévis qui n'avait pour materiel de siège que 20 bouches à feu pour armer ses batteries; aussi était-ce plutôt un blocus qu'un siège régulier, que les Français prolongeaient en attendant des secours de la mère-patrie qu'ils ne reçurent jamais.*] / / Le *Chevalier* de II profession. / / Le *Général* Murray [R *était* A ,] rentré <...> vigoureuse *resistance* au *Chevalier* de Lévis [D *qu'il* S<d'une autre main> *lequel*] n'avait [R *pas* A<d'une autre main> *d'autre*] matériel de siége que [D *20* S<d'une autre main> *vingt*] bouches <...> qu'un siége régulier que les Français prolongeaient en attendant des secours *quils* ne <...> <II,IV,V la *mère-patrie* <corrigé d'après l'usage>. / /> Le *Chevalier* de

320 I de [R *prouver aux assiégés qu'il prenait le plus grand instant* A *montrer*] les <...> grâce [A *du monde*] à la demande [R *que lui avait faite le* A *du*] *Général Anglais* d'envoyer [AR *un de ses officiers*] trois fois *par* <doublon> semaine [AR *pour les visiter* R *un de ses officiers sous l'escorte d'un officier Français visiter les blessés pour*] *un officier anglais* [R *pour rendre*] [D *visite* S *visiter*] les malades de [R *leur*] sa nation. De Locheill [R *très inquiet*] savait que son ami devait *avoir été transporté à* [R *l'hôpital Général* A *cet hospice*] avec les [R *autres*] officiers des deux nations, mais <...> nouvelle; [AR *quoique dévoré d'inquietude*] *il était dans une fausse position et ne voulait donner aucune prise à* [R *à son ennemi*] *il s'était abstenu,* [A *quoique dévoré d'inquiétude*] *d'en demander des nouvelles aux officiers qui avaient visité l'hospice.* Il <...> visite [R *aux* [AR *nombreux*] *blessés Écossais qui*] à <...> d'un [R *homme de son pays* A *Écossais*], il *ne* [R *montra* A *fit paraître*] *aucun empressement;* et <...> bataille [R *qu'il en demanda* [AR *obtint*] *permission au Général Murray, et cette permission lui fut*] lorsque son tour *arriva* naturellement qu'il se rendit à l'hospice [R *sous l'*] escorté [D *par* S *d'un* A *jeune*] officier *Français.* La conversation, [A *pendant la route*] ne tarit pas *entre les deux jeunes gens.* / / Je ne

sçais dit [A *à la fin*] de Locheill si <...> de [R *vous*] demander [R *de vous prier de me permettre une audience* [AR *attention*] *particulière* A *de parler privément*] à la *supérieure du couvent.* // Je II de montrer <...> du *Général Anglais* d'envoyer <...> un [R *officier*] de ses <...> à *l'Hôpital Général.* De Locheill <...> devait [R *avoir* D *été* S *être*] dans <...> nations, mais, il n'en avait reçu *aucunes nouvelles.* Quoique <...> malveillance dans <...> rendre *visites* à ses compatriotes, mais <...> d'un <V *écossais* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>, il> n'en <...> naturellement qu'il se rendit à l'hospice escorté d'un officier *Français.* La conversation entre les deux jeunes gens ne <...> ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] dit <...> une *indiscretion* de <...> parler *privement* à

339 I vois *point d'indiscretion, dit* le Français, mais je *crainds,* [A *moi,*] d'enfreindre mes ordres [R *mêmes*] en vous le permettant: *Il* m'est <...> plus. — J'en suis *faché,* dit *Arché,* [A *d'un air indifférent*] *ce* sera *bien* contrariant pour moi mais n'en parlons plus. *Le jeune* [R *Français* A *officier*] garda <...> minutes *et refléchit* à part lui que [R *le je*] son interlocuteur, *qui parlait le Français* comme un Parisien, [R *était* AR *avait ayant*] probablement [R *chargé de quelques messages*] lié connaissance avec *quelque famille Canadienne* enfermées dans [AR *la ville* A *murs de*] Québec *et* était chargé de *quelques messages* [R *de famille très intéressants pour les personnes intéressées et amis* A *secrets*] de parents ou amis de la *superieure;* [R *aussi, reprit-il, et qu'il serait fou de* <mot illisible> [AR *visiter* <?>] *à lui*]. Il <...> silence: *comme* je *ne crois pas que Made la supérieure, et vous Messieurs, ayez* dessein <...> pas [A *après tout*] manquer à mon devoir en vous *permettant* l'entretien secret que vous *sollicitez.* // De II vois pas *d'indiscretion, dit* le Français, mais, je *crainds,* moi <...> compatriotes; et <...> suis *faché,* dit <V *l'écossais* <majuscule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> d'un> air <...> L'officier *Français* garda <...> minutes; [R *et réfléchit,* A<d'une autre main> *se dit,*] à <...> un <V *parisien* <majuscule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage>, avait> probablement <...> familles *Canadiennes* enfermées dans les murs de Québec; [R *et*] qu'il <...> ou amis de la <II,IV *supérieure*>; et qu'il serait cruel *à lui* de <...> donc [R<d'une autre main>,] après <...> ni *Madame* la *supérieure,* n'avez <...> devoir en <...> vous *sollicitez.* // De

356 I Locheill, [R *à*] qui [R *cette entrevue fondait* A *comptait*] sur cette entrevue pour [A *operer*] une *reconciliation* avec <...> joie et <...> ton *différence* <*sic*>: *merci* <...> envers cette bonne dame. [R *et merci pour moi qui pourrai m'acquitter*] // *Le passage même* de l'hospice qu'il fallait [R *passer* A *franchir avant de pénétrer dans le parloir de la Superieure*] *était litteralement encombré* de blessés, *mais ne* voyant *aucuns* de ses compatriotes *il* <...> sonné il <...> large dans <...> bonne *superieure* tante de [R *son ami*] Jules, leur *fesait* [A *jadis*] servir la collation dans les fréquentes visites qu'il *avait fait* au couvent avec son ami *les jours de congé* pendant <...> Jésuites. La *superieure* l'accueillit avec une politesse froide et lui dit:

prenez un siège, s'il vous plait, monsieur. Je *crainds bien,* dit *de Locheill,* que *Made* ne me reconnaisse pas. — *Bien des* pardons, vous êtes *Monsieur* Archibald Cameron *de* Locheill. — Vous m'appeliez, autrefois, Arché. Les <...> monsieur, et il s'est passé bien des *évènements* depuis *ce temps là.* De Locheill fit écho [A *aux memes* A *en soupirant à ces*] paroles et *repèta: les* temps sont bien changés et il s'est passé bien des *évènements* depuis *ce temps-là* // — *Maintenant, Madame,* comment <...> Jules? — Celui que vous appeliez, autrefois votre frère, *Monsieur,* est maintenant hors de danger. — Dieu II Locheill qui <...> ami, *eût* peine *a* réprimer <...> joie; et <...> bonne *Dame.* Vos batteries protégées par la valeur [D *Française* S<d'une autre main> *française*], ajouta-t-il <...> parfaite *sureté, quand* nous <...> franchir avant <...> *supérieure* étaient littéralement [D *encombré* S<d'une autre main> *encombrés* R *des* A *de*] blessés, [R *des deux nations* D , *mais* S<d'une autre main>. *Mais*] Arché, n'y voyant *aucuns* de <...> large dans <...> <II,IV bonne *supérieure,* tante> de Jules, leur *fesait* servir la collation dans les fréquentes visites qu'il *fesait* au couvent avec son ami pendant <...> Jésuites à Québec. La <II,IV *supérieure*> l'accueillit avec une politesse froide et <...> Bien *fachée* de <...> vous *plait* un *siège, Monsieur.* // Je *crainds,* dit Arché, que *Madame* la Supérieure <IV *supérieure*> ne <...> Mille *pardon; repliqua* la <II,IV *supérieure*> : vous êtes *Monsieur* Archibald Cameron *de* Locheill. // Vous <...> changés, *Monsieur* de Locheill, *repliqua* la <...> paroles et répéta en soupirant: [A<d'une autre main> // —] [D *les* S<d'une autre main> *Les*] temps sont bien changés; et <...> *mais* au moins, *Madame,* comment <...> votre frère, *Monsieur* de Locheill, *dit la supérieure,* est

387 I loué [D , S *I*] *dit* de Locheill [R *avec ferveur*] toute <...> cœur. Si <...> ordinaire, [R *Madame,*] il <...> remercié *Made* la *superieure* de *son indulgence en m'accordant* l'entrevue *que je lui ai fait demander,* mais <...> à [R *la descendante d'une famille de guerriers soldats dont les noms ont* A *l'héritière d'un nom*] illustré [A *dans*] l'histoire par *les prouesses* [D *de* S *des* R *ses*] *aïeux* [R *de Mademoiselle d'Haberville* A *de madame d'Haberville*] et si <...> oublier *pour* un instant, les liens *d'affection* qui *l'unissent* à *la* famille *d'Haberville,* si madame veut se poser en juge [R *en*] *impartiale* entre <...> étrangère; j'oserais [R<d'une autre main>,] alors entamer une justification avec espoir de réussite. // — Parlez, *M^r^* de Locheill; je vous <...> une [R *étrangère*] parfaite étrangère [A *à ce nom*]: c'est mon devoir comme chrétienne de le faire, c'est mon [R *intention*] désir d'écouter avec impartialité tout II loué! [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] de Locheill <..> cœur. [R —] Si je [R *parlais*] m'adressais <...> remercié *Madame* la <II,IV *supérieure*> de <...> m'accorder, mais <...> sœur <appel de note, sans note> d'un <...> d'armes, [A<d'une autre main> *par*] les nobles actions d'une [R *demoiselle*] dame d'Haberville; <II,IV et si> *Madame* veut le permettre, si *Madame* veut <...> si *Madame* la <II,IV *supérieure*> veut se poser en juge *impartiale* entre <...> étrangère; j'oserais [R<d'une autre main>,] alors entamer

une justification [R *avec*] avec <...> Parlez, *Monsieur* de Locheill, [D *dit* S<d'une autre main> *repartit*] la <II,IV *supérieure*>; parlez, je vous écoute non <...> devoir comme <...> d'écouter avec impartialité tout

404 I tant. Une rougeur subite, [R *monta au front du jeune homme*] *suivi* d'une *paleur cadavereuse* [R *et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux* <mots illisibles> A *empreinte*] sur *le* [R *visage* A *traits*] du jeune homme fit *craindre* à la *superieure* qu'il allait s'évanouir. Il [R *s'apuya* A *saisit*] des deux mains [R *sur*] la <...> interlocutrice, *il* [A *s'y*] appuya [A *aussi*] la tête pendant quelques [R *secondes*] instants *et* [R *reprit ensuite re*] *reprenant son sang froid* il [R *entra dans les plus minutieux détails* A *fit le récit*] que le lecteur *connait* déjà par les chapitres précédents. *Il* entra II tant. // <...> d'une <II,IV,V *paleur* <corrigé d'après l'usage> cadavéreuse,> empreinte <...> homme fit croire à <II,IV la *supérieure* qu'il> allait <...> <II,IV interlocutrice, *il* s'y> <...> puis maîtrisant son émotion il <...> le lecteur <IV *connait*> déjà

411 I il [R *parla de* A *raconta*] ses <...> l'armée *Anglaise* lorsqu'il [R *apprit qu'il devait* A *sçût*] que <...> de *l'expedition* dirigée contre le Canada, il <...> des *Morris* contre les Cameron *de* Locheill, il représenta le *Major* acharné à sa perte, il s'accusa [AR *même*] de *lacheté* [R *d'avoir*] de *navoir* pas [R *même*] sacrifié l'honneur [A *même*] à <...> rien: [R *il mit à découvert tous ses sentiments*] la scène chez le vieillard [A de *S*t *Anne*], son humanité en *fesant* prévenir <...> familles *Canadiennes* du sort qui les menaçait, ses [R *désespoirs*] angoisses <...> Port-Joli [R *à la vue*] avant d'incendier le manoir seigneurial, ses [A <en marge, sans point d'insertion> *ses prières* [R *à son ennemi* S *inutiles*] *pour toucher son ennemi*] ses <...> vengeance [R *contre Morris assis* A *contre Morris*] à la fontaine du *cap* [A *promontoire* R *lorsqu'il eut* A *après avoir*] accompli l'acte barbare de destruction, *sa désolation* à <...> faites, sa [R *captivité*] capture par les Abenaquis, ses <...> de [A *haine et*] de <...> inspirer, la scène sur les plaines d'Abraham; [R *il n'omit rien* A *ses angoisses à la vue de* [R *son frère*] *Jules qui pouvait avoir reçu des blessures mortelles*] *rien ne fut oublié;* [R *sa mémoire précieuse*] il n'omit rien et n'ajouta rien à sa défense: *en* mettant à *nue* les <...> âme [R *pendant cette* [AR *ces*] *fatale journée* [AR *journées*], *et depuis*] en peignant <...> pendant [R *cette* A *ces*] *fatale journée*, [R *il n'av*] de Locheill <...> juge; *quel* plaidoyer pouvait être en *effet* plus <...> âme [D , S ?] *quel* plaidoyer plus éloquent que [R *les* A *simple récit des*] mouvements <...> âme obligée [R *de se courber*] d'exécuter les ordres [R *de stupides cruautés* A *cruels*] d'un *superieur* [A *feroce*] mort à *tout sentiment* d'humanité. De Locheill <...> sublime en <...> noble *Dame* qui II il raconta ses [D *regrêts* S *regrets*] d'avoir <...> l'armée Anglaise lorsqu'il <...> de *l'expedition* dirigée <...> Cameron *de* Locheill <...> perte épiant <...> de *lacheté* de <...> la *reconnaîssance* qu'il <...> son *éxil.* Il <....> de [D *S*t S<d'une autre main> *Sainte-*] Anne; son humanité en *fesant* prévenir <...> familles *Canadiennes* du sort qui les *menacait*; ses <...> la *Côte* de Port-Joli

avant d'incendier le manoir <II,IV,V seigneurial, ses <point-virgule rétabli d'après l'usage> prières> [A *inutiles*] pour <...> les Abenaquis, ses réflexions <...> <II,IV Jules qui> <...> défense [D *: en* S<d'une autre main>. *En*] mettant à *nue* les <...> être, en *effet*, plus <...> grande âme obligée *d'exécuter* les ordres *cruelles* d'un chef féroce mort à tous sentiments d'humanité*:* De Locheill <...> dame qui était à [A *la hauteur*] de

444 I sentiments. [A *elle était bien à la hauteur de ses sentiments celle qui avait dit au Capitaine d'Haberville: mon frère vous n'avez pas* [A *déjà*] *trop de bien pour soutenir* [A *dignement*] *l'honneur de notre famille sans les partager avec moi le patrimoine de notre père, j'entre dans un couvent et voici l'acte de renonciation que j'ai fait en votre faveur.*] // La *supérieure* II sentiments <...> d'Haberville: [A<d'une autre main> —] «Mon <...> maison sans <...> faveur. // La bonne <II,IV *supérieure*> l'avait

452 I mains et <...> jeune *homme* lorsqu'il *repèta les* [A *malédictions, les*] imprécations, *les* projets de vengeance contre *Morris.* — Les <...> yeux lorsque Locheill prisonnier, *de Locheill* voué à une mort *cruel* rentra en *lui même*, [R *s'humilia*] se courba <...> chrétien. // Mon II mains et <...> jeune [R *soldat*] Écossais <V *écossais* <majuscule rétablie d'après l'usage> lorsqu'il> *repéta* ses <...> yeux lorsque de Locheill prisonnier <...> atroce rentra en *lui même*, se

460 I dit la *supérieure*..... Ah merci, cent fois merci, *Madame, pour* ces bonnes paroles [A *dit* [R *Arché* A *de Locheill*] *en joignant les mains.*] Mon cher Arché, reprit-*elle*, je vous [R *pardonne* A *absous*] moi de <...> devoirs *d'un* soldat en *éxécutant* les ordres de votre supérieur; votre <...> vous *aurait* perdu sans ressource sans <...> oui; je vous *absouts* [A *moi,*] mais j'espère *aussi* que vous pardonnerez [A *maintenant de même*] à votre ennemi. Mon II dit la sainte <II,IV femme....> // — Ah! merci [D , S<d'une autre main>*!*] cent fois merci [D , S *!* R *pour* A *Madame, de*] ces bonnes paroles, [D *dit* S<d'une autre main> *s'écria*] de Locheill, en <...> vous [D *absout* S *absous*] moi <IV,V absous moi de <virgules rétablies d'après l'usage> tout> mon <...> en *éxécutant* les <...> ressource sans <...> oui; je vous [D *absouts* S *absous*] moi <IV,V absous moi <virgule rétablie l'usage>, mais> j'espère <...> ennemi? // — Mon

470 I ennemi, [A *Madame,*] ou plutôt celui qui *l'était* jadis, a [R *maintenant* A *eu*] à <...> tous; *Il fut* un des premiers *à* [R *s'enfuir* A *se dérober par la fuite* D *du* S *au*] champ <...> funeste; *et* [R *une balle qui l'a frappé dans les reins*] un coup de feu *l'a étendu* [A *blessé à mort*] sur <...> pas [R *eu*] même [A *eu*] une <...> tête [AR *sanglante*]; [A *le tomahawk* [R *d'un Abenaquis*] *a mis fin à ses souffrances et sa chevelure a été suspendue à la ceinture d'un Abenaquis.*] Que Dieu lui pardonne, comme II ennemi <...> le *fût* jadis <...> le [D *tomawak* S<d'une autre main> *tomahawk*] a <...> d'un Abenaquis. Que dieu lui pardonne, [R *dit*

A<d'une autre main> *continua*] Arché <...> cœur! <appel de note et note>. // Un

479 I la *supérieure;* née <...> le *Capt* d'Haberville <...> charité en <...> cœur *que des sentiments d'amour et de* charité <...> instant et reprit ensuite : J'ai II la <II,IV *supérieure*> : née <...> le *Capitaine* d'Haberville <...> de charité en <...> instant et

486 I Jules; *il* a <...> mort et pendant son délire il <...> nom; *tantot* en <...> menaçante, *et tantôt* vous <...> plus [D *saglants* S *sanglants*], mais [R *aussi* A *le plus*] souvent [R *aussi*] *il paraîssait s'entretenir* avec <...> affectueuse. Il II Jules [D *; il* S<d'une autre main>. *Il*] a <...> <IV et pendant> son délire il <...> nom, [R *tantôt* A<d'une autre main> *parfois*] en <...> souvent, [R *il*] [D *paraissaît* S<d'un autre main> *paraissant*] converser

491 I neveu pour <...> portait, il <...> d'abnégation pour <...> vous et ce qu'il *aurait-été* capable d'entreprendre *pour* vous <...> dit : *j'*aime les <...> service, mais s'il fallait demain [R *tout*] faire <...> vie, *il me semble que* je mourrais le sourire sur les lèvres; je lui aurais donné la [R *plus grande* A *seule*] preuve de mon affection [R *à toute épreuve*] qui *fut* digne de lui. De <...> pas *subitement* dans <...> de *Jules* sans *un effort surhumain: il* sera heureux au contraire d'entendre [R *de* A *votre justification de*] ma bouche [R *tout ce qui faut*] et soyez *certain,* mon <...> une *reconciliation* avec votre frère — Il <...> convalescence et <...> faible pour lui causer [R *aucune* A *une*] *emotion qui pourrait lui être fatale* [A *funes<te>*] j'attendrai <...> de *forces* et j'espère *avoir* de bonnes nouvelles *à vous donner* à notre prochaine entrevue. *Adieu, maintenant,* jusqu'au revoir: des II neveu pour <...> d'abnégation pour <...> d'entreprendre [R *pour* A<d'une autre main> *afin de*] vous <...> fois, m'a-t-il dit: [R , A<d'une autre main> —] *j'*aime <IV dit: *j'*aime V dit: J'aime <guillemets rétablis d'après l'usage> les> hommes <...> <II,IV service, mais s'il> <...> mourrais le <II,IV qui *fut* digne> de <II,IV,V lui. <guillemets rétablis d'après l'usage> De> pareils <...> surhumains [D *: il* S<d'une autre main>*? Il*] sera <...> revoir; des devoirs

510 I vous *laisser.* // [A *Priez pour moi, Madame, dit Arché, j'en ai grand besoin.* // *C'est ce que je fais tous les jours, mon cher fils, dit la religieuse; on dit, peut être à tort, que les gens du monde ont plus besoin de prières que* [R *les femmes*] *nous et surtout les* [R <mot illisible>] *jeunes gens; quant à vous, Arché, vous auriez donc bien changé si vous n'êtes pas un de ceux qui en ont le moins* [A *besoin*], *ajouta en souriant* [S *avec bonté*] *la superieure. Que le bon Dieu vous bénisse mon enfant.*] // Ce II vous quitter <...> besoin, dit Arché <IV,V besoin, dit Arché*!* <ponctuation rétablie d'après l'usage> //> C'est <...> jours, [D *dit* S<d'une autre main> *répartit*] la <...> nous et <...> <II,IV,V vous de Locheill <virgule rétablie d'après l'usage> vous> auriez <...> besoin; ajouta <II,IV la *supérieure*> en souriant avec <II,V bonté*!* <ponctuation rétablie d'après IV et d'après l'usage> Adieu,> encore

519 I cette *première* visite que de Locheill se présenta [A *de nouveau*] *au parloir de l'Hopital-Général* où *la bonne superieure l'informa* [R *qu'elle avait réussi*] que Jules satisfait *des* explications qu'elle lui avait données l'attendait <...> qu'il *ne conservait* aucun [D *autres sentiments* S *autre sentiment*] *pour lui* que [R *celui* de A *ceux* D *l'affection* S *d'affection*] dont il lui avait *donné jadis* tant de preuves. *Il fut convenu* [A *cependant*] *qu'on ne ferait* aucune allusion *aux évènements récents:* sujet [A *d'entretien*] trop prénible pour *les* deux *amis.* / / Lorsque II cette visite <...> l'hospice, [A<d'une autre main> *Jules que*] la *supérieure* [R *que Jules* A<d'une autre main> *avait*] satisfait [A<d'une autre main> *par* D *des* S *les*] explications <...> n'éprouvait [D *aucun* S *aucuns*] autre *sentiments* que *ceux* de l'affection dont <...> allusion [R *aux* A *à certains*] *évenements* [R *récents*] comme

527 I qu'occupait [R *le neveu de la superieure au préjudice d'* A *Jules comme neveu de la supérieure par préférence à d'autres*] officiers de [A *plus hauts*] *grades* [R *superieurs plus élevés*], Jules lui tendit les bras et fit un effort [A *inutile*] pour <...> se *jetta* dans ses bras et ils furent [A *tous deux*] *long-temps* sans <...> D'Haberville après <...> émotion *fut* le premier *à rompre* le silence: *les* moments *le silence.* / / <appel de note, sans note> — Le II qu'occupait Jules [R *comme* A<d'une autre main> *en sa qualité de*] neveu de la *supérieure* par <...> bras et <...> furent *long-temps* tous <...> D'Haberville après <...> émotion rompit

535 I beaucoup [R *de savoir quels sont tes projets à venir*] s'il est possible de [R *pénétrer* A *soulever*] *un peu* [R *dans* A *le voile de*] l'avenir <...> enfants, nous sommes des soldats *combattants* sous

537 I glorieux *étendarts*, frères <...> maladie, je <...> brisé qui se ruait *comme un insensé* sur <...> plutôt *tous deux* pour <...> sont [A *là*] tes [R *dernières*] paroles, lorsque tu [R *déposais* A *confiais*] mon corps sanglant [R *entre les mains de mes* AR *aux m*] aux <...> paroles et elles me font espérer *de meilleurs jours* pour <...> sentiment. Tu connais comme moi *la situation des affaires* de *la* colonie: *son sort* [R *est* S *dépend*] d'un <...> abandonne [A *à nos propres ressources*] comme il y a *toute apparence*, [R *si les si nous n'en recevons pas de secours*], et si [R *au contraire l'Angleterre*] vos ministres [A *au contraire*] qui attachent *tant de* prix à [R *leur colonie, qui est toujours ouverte sur ce* A *cette contrée*] vous *envoyent* du secours, [A *au printemps*] il faudra de toute nécessité [R *que Mons le chevalier de Lévis leve*] lever <...> et *finalement vous abandonner* le Canada. — Dans l'hypothèse contraire nous [A *re*]prenons Québec et [D *vous* S *nous* R *vous rembarquez*] *et* <doublon> conservons <...> Arché, [R *ce qu'il*] il m'importe de savoir [R *est*] ce II glorieux [D *étendarts* S<d'une autre main> *étendards*], frères <...> <IV de *batailles.* J'ai> <...> brisé qui <...> paroles lorsque <...> espérer *de meilleurs jours* pour <...> Jules [R *les approxi* <?>] l'état <...> et si [A<d'une autre main> *d'un autre côté*] <V si d'un <virgule rétablie d'après l'usage> autre> côté, vos ministres [R<d'une autre main>, *au contraire,*] qui <V ministres qui <virgule

rétablie d'après l'usage> attachent> un <...> vous *envoyent* du <...> contraire nous reprenons <II,IV Québec et> conservons

556 I éventualités [D . S ?] / / Dans l'un *et* l'autre <...> honneur, [R *résigner*] me <...> que *durera la guerre*; [R *et mon intention est ensuite*] mais <...> vendre *ce qui me reste* de mon *petit* patrimoine *en* Écosse, *d'achêter* des terres en Amérique et [R *d'y* A *de m'y*] fixer [R *un jour*]. [A *Mes plus chères affections sont ici.*] *J'aime* le <...> honnêtes [R *de tes compatriotes* A *de*] vos bons habitants ; et [R *je finirai mes jours avec vous*] après une vie, [A *laborieuse et*] paisible [R *laborieuse*], je reposerai [A *du moins*] ma tête [D *sous* S *sur*] le même sol que toi mon II éventualités? / / Dans <...> d'Écosse, *d'achêter* des <...> Amérique et <...> habitants et après <...> laborieuse je

565 I tienne, *dit* Jules ; tu es maître absolu de [D *tes* S *toutes*] [A *tes*] actions; [R *mais*] moi je <...> la *grande* majorité de la noblesse *Canadienne retournera* en France où <...> protection : si <...> nombre je ne [A *puis* D *laisserai* S *laisser* R *jamais*] l'armée [D *: dans* S<d'une autre main>. *Dans*] le cas contraire, [A *je reviendrai*] après quelques années de service [R *je reviendrai*] vivre [R *et mourir sur cette terre que j'aime tant* A *avec mes parent et amis*] et [A *comme toi*] reposer, *aussi*, ma tête [R *sur* A *sous*] cette terre que j'aime tant. [R *et tout me fait tout me fait espèrer mon frère*] Tout me fait espérer, [R *dans l'avenir des jours tangibles et heureux après la tourmente*] mon frère, *que* nous verrons de meilleurs jours. — / / Les II tienne; répliqua<...> actions, moi je <...> Canada il <...> noblesse *Canadienne* émigrera en France où <...> protection : si <...> laisser [R *le service* A *l'armée*]. [D *dans* S<d'une autre main> *Dans*] le <...> vie très agitée dans

577 I entretien : le <...> encore *La* Nouvelle <...> retrouvera [A *après* [R *nombre d'* A *plusieurs*] années elle aura *changée* de nom et de *domination*. / / Les prédictions II entretien : le <...> encore [D *La* S<d'une autre main> *la* R —] Nouvelle <...> aura *changée* de

CHAPITRE QUINZIÈME

1 II Chapitre *XV* / / Les prédictions

3 I accomplies : *l'opulente* famille d'Haberville [A *après la capitulation de la ville de Québec*] avait été trop heureuse d'accepter l'hospitalié que *M^r* d'Egmont *leur* avait offerte dans sa [R *maisonnette* A *chaumière*] que *sa réclusion* avait sauvée [R *de la bouche incendiaire* A *de l'incendie*]. Le bon [A *et*] mon oncle aidés du fidèle Francœur s'étaient mis à <...> en *mansarde* le [R *petit*] grenier pour abandonner [R *aux Dames tout*] le *rez-de chaussée* aux [R *Dames* A *femmes*]. Les hommes pour [R *soulever* A *relever*] le courage de ces [R *infortunées* A *malheureuses*] *Dames* affectaient une gaieté [D *qu'il* S *qui*] était bien loin de leur cœur et *leur* chants se *fesaient* [A *souvent*] entendre [R *depuis le matin jusqu'au soir mêlés*] mêlés

aux [R *coups* A *sons coups*] secs de la hache, aux *grincement* de la scie et *au sifflement* de la varlope. [A *On réussit*] À force de travail, [R *et*] de persévérance, [R *et d'industrie*] non <...> à [D *l'abrie* S *l'abri*] des <...> et *n'eut* été <...> et [R *pour Jules* A *son*] fils exposés *au sort* des [R *armes* A *combats*] on *n'aurait même* passé [R *l'hiver*] *le temps* assez *agreablement* dans II accomplies. L'opulente famille [A *d'Haberville*] avait <...> que *Monsieur* d'Egmont <II,IV, V *leur* <corrigé d'après l'usage> avait> offerte dans sa <II,IV chaumière que *sa réclusion* avait> sauvée <...> bon *gentil-homme* et mon oncle Raoul aidés du fidèle Francœur s'étaient <...> grenier pour <...> hommes, [R *pour* A<d'une autre main> *afin de*] relever <...> <II,IV cœur; et> <...> se *fesaient* souvent entendre mêlés <...> réussit [R<d'une autre main> *néanmoins,*] à <...> et *n'eut-été* <V et, n'eût <virgule supprimée d'après l'usage> été> *l'inquietude* que l'on éprouvait pour le *Capitaine* d'Haberville et son <II,IV fils exposés *au sort* des> combats on *n'aurait* passé

21 I de [A *se*] nourrir, car la disette était <...> la *plus part* des habitants mangeaient [A *bouilli*] <appel de note et note> le <...> récolté faute <...> Restait *le secours* de <...> pêche, [A *mais Mr d'Egmont et son domestique étaient bien vieux pour se livrer à cet exercice,*] *mon* oncle *Baptiste* [R *tout* A *quoique*] boiteux [R *qu'il fût*] se chargea [R *donc* A *donc*] du département des vivres — Il tendait [R *des collets* A *des collets* [R , D *prenant* S *prenait*] des lièvres, [R *et des perdrix* AR *et quelques*] et *quelques* perdrix, *dont* [R *il* A *on*] *tuait le plus grand nombre* [D *avec* S *au* R *son*] *fusil et se traînait même jusqu'au lac d'où il* [R *rapportait*] revenait avec *bonne* provision *en* d'excellentes truites: *ce* gibier et ce poisson [R *était* A *fut*] leur <...> pendant l'hiver : *la manne* <non souligné> de tourtes qui *arriva* le <...> si *abondantes* qu'on les tuait à coups de *batons* <appel de note et note>. / / Lorsque II de <...> la *plus part* des <...> blé <appel de note, sans note> qu'ils <...> mais *Monsieur* d'Egmont <...> ces *éxercices* pendant un hiver *hyperboréen*. Mon <...> tendait dans les bois des *collêts* pour <...> perdrix et *la* charmante [R *héroïne*] nièce le secondait [R *dans ses occasions*]. Elle <...> ravissante [R *lorsque montée sur des raquêtes*] avec ses habits *moitiés* sauvages et moitié français [R *avec*] son <...> descendait [R *au pied*] jusqu'à mi-jambes ses mitasses [R <mot illisible>] écarlates <...> de *poil* de porc-épic aux couleurs *vives* et *variées* [D , *elle* S<d'une autre main>. *Elle*] était ravissante lorsque montée sur ses petites [D *raquêtes* S<d'une autre main> *raquettes*], le *tein* animé par *l'éxercise*, elle arrivait [R *au logis*] à la maison <...> habitants dans cette grande disette fréquentaient beaucoup le lac *de* Trois-Saumons <...> durci qui <...> transporter *à l'aide d'un gros chien dans une traine sauvage* [A<d'une autre main> ;] et <...> truites [R , A *et*] de <...> lac et qu'il <...> poisson [D *fut* S<d'une autre main> *furent*] leur <...> la *manne* <non souligné> de <V *tourtres* <corrigé d'après l'usage> qui> parut <...> colonie; elles <...> de *batons* <appel de note et note>. / / Lorsque <IV de *bâtons*. / / Lorsque>

47 I seigneurie, [A *après la cession du Canada*] il était complètement ruiné; *il n'avait* sauvé <...> argenteries *qu'il s'empressa de vendre pour pourvoir aux besoins de sa famille.* Il ne [R *lui vint* A *songea*] *pas même* [R *dans l'idée de*] à *reclamer* de ses censitaires les arrérages considérables <...> devaient, *il* s'empressa plutôt de [A *leur*] venir [R *à leur secours* A *en aide*] en *fesant* reconstruire son moulin sur la *Rivière de* Trois-Saumons qu'il habita [R *lui*] même *pendant* plusieurs années jusqu'à ce qu'il *fut* en *état* de [R *reconstruire*] construire *son* manoir II seigneurie [R *après la cession finale de la Nouvelle-France à l'Angleterre*] il <...> à *reclamer* de <V réclamer de <virgule rétablie d'après l'usage> ses> censitaires appauvris les <...> en *fesant* reconstruire <...> la [D *Rivière* S<d'une autre main> *rivière*] Trois-Saumons <...> famille jusqu'à ce qu'il [D *fut* S<d'une autre main> *fût*] en moyen [R *de construire* AR *de batir son* A *de construire un nouveau*] manoir

55 I que [R *quel*] *quelques* chambres dans <...> famille *autrefois* si opulente des d'Haberville. *Tous* [R *enduraient* A *supportaient*] avec courage les privations [R *que leur infortune*] *aux quelles* ils étaient exposés, le <...> seul tout en travaillant avec énergie [R *à réparer ses pertes*], ne *pouvait* <doublon> se résigner à [R *son changement de* A *la perte de sa*] fortune: *le chagrin* le *minait,* et pendant <...> ans jamais *un souris* [R *n'effleura* A *n'effleura*] ses lèvres <appel de note, sans note>: *ce* ne <...> reconstruit, [A *qu'une certaine aisance reparut dans la famille,*] qu'il II que trois chambres *exigues* [A *réservées*] dans un moulin pour <...> d'Haberville [D . S<d'une autre main>*!*] Cependant <...> privations *aux quelles* ils <...> minaient [D : S<d'une autre main>;] <II,IV et pendant> <...> ans jamais <...> ménage qu'il

63 I naturelle. // [R *Il était*] // *Il* pouvait <...> soir, [R *dans* AR *à la fin* R *au commencement de Juin* A *le 22 mai*] *de l'année* [D *1764* S *1762*], lorsqu'un étranger [A *assez mal vêtu* R *se présenta*] entra dans le moulin et <...> était [A *assis*] comme de coutume, lorsqu'il n'avait rien à faire, [AR *assis* A *dans un coin de la chambre*] la tête basse et <...> comparative pour <...> poignant [A *et d'humiliant*] *pour un* père famille; *il* lui faut *une grande force d'âme* lorsque cette ruine *n'est pas* l'œuvre <...> ses *gouts* dispendieux, de sa prodigalité, [R *ou*] de sa mauvaise conduite, *mais la conséquence inévitable d'évenements* qu'il *ne* [R *pouvait empêcher* A *put controler*]; *dans l'hypothèse contraire* les remords sont déchirants, mais l'homme [A *sensé*] dit: *j'*ai mérité mon sort, je <...> aux [R *conséquences*] désastres *qu'ont amenés* mes folies. *Le capitaine* d'Haberville <...> la *triste* consolation <...> il *disait* [A *sans cesse*] en *lui même: Mon Dieu! il me semble pourtant,* que <...> courage Ô mon Dieu II naturelle <appel de note et note>. // *Il* pouvait <...> soir *le 22* [D *janvier* S *février*] 1762, lorsqu'un étranger assez mal vêtu entra dans le moulin et <...> assis comme de coutume, lorsqu'il n'avait rien à faire, [AR *assis* A *dans un coin de la chambre*] la tête basse et <...> comparative pour <...> d'humiliant, [R *pour un* A<d'une autre main> *surtout s'il est*] père <...> courage [A<d'une autre main>,] lorsque cette ruine *n'est pas* [R *causée*]

l'œuvre <...> ses *gouts* dispendieux <...> conduite, <II,IV *mais la conséquence inévitable> d'évenements* qu'il [D *ne put* S<d'une autre main> *n'a pu*] <II,IV,V *controler* <corrigé d'après l'usage> Dans> *l'hypothèse contraire*, les remords sont <II,IV déchirants, mais l'homme sensé dit: *j'*ai mérité> <V dit: J'ai <guillemets rétablis d'après l'usage> mérité> mon sort et <...> résignation [D *à* S<d'une autre main> *aux* R *des*] désastres <...> folies. [A<d'une autre main> //] Monsieur <IV,V folies. <guillemets rétablis d'après l'usage> //> Monsieur <...> en *lui même*: [A<d'une autre main> — D *il* S<d'une autre main> *Il*] me semble pourtant, *Ô* [R ,] mon Dieu [D , S<d'une autre main>*!*] que <...> courage, Ô, mon Dieu [D , S<d'une autre main>*!*] puisque

85 I tressaillir *M^r.* d'Haberville sans <...> raison, il fut *quelques instants* sans répondre *et* lui dit: *vous* êtes le *bien venu*, mon <...> déjeuner et <...> lit. Merci <...> fatigué *donnez moi* un coup d'eau-de-vie. // [A *Le capitaine d'Haberville n'était guère disposé à donner à un inconnu, à un espèce de mendiant, un seul coup même* [R *de sa* A *sur la*] provision de vin [R *et* A *et*] d'eau-de-vie <appel de note, sans note> qu'une [A *bien*] petite canevette contenait et <...> absolue; aussi répondit-il par un refus : en <...> pas. — Si tu me connaissais, [R *dit l'étranger*] d'Haberville, *dit* l'étranger <...> coup *d'eau-de vie.* — Le II tressaillir le capitaine d'Haberville sans <...> répondre, [D *et* S<d'une autre main> *mais*] lui <...> le <II,IV,V *bien venu* <corrigé d'après l'usage>, mon> ami <...> Merci; dit <...> fatigué *donnez moi* un <...> à *un* espèce de [R *mendiant*] vagabond, un seul coup [R ,] *même* [R ,] de <...> contenait et <...> absolue; aussi, [R *dit*] répondit-il par un refus [D : S<d'une autre main>,] en <...> connaissais <appel de note et note>, d'Haberville, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] l'étranger, tu ne me refuserais [R *pas*] certes

102 I du *Capitaine* [A *en s'entendant tutoyé par un espèce de vagabond*] fut celui de la colère, mais <...> voix *rauque* de l'inconnu qui le fit tressaillir de nouveau et il se contint. *Mademoiselle d'Haberville* parut <...> une [R *chandelle* A *lumiere*] et <...> homme vrai spectre vivant qui les bras croisés les [D *regardaient* S *regardait*] tous avec tristesse: [A *en le contemplant dans son immobilité*] on aurait pu croire qu'un vampire *lui* avait sucé [A *tout*] le sang [A *des veines*] tant sa *paleur* était *cadavereuse*; [R *ses os semblaient prêts à percer la peau*] *Ses os semblaient* menacer de percer sa peau d'une teinte jaune comme [R *le pourrissement une*] *la momie* des [R *anciens siècles* A *temps anciens;*] ses yeux ternes et renfoncés [R *qu'il lui était impossible de se mouvoir;* <suivi du chiffre 2, pour reporter la proposition plus bas>] dans leur orbite paraissaient, sans spéculation comme ceux [A *du spectre de*] de <doublon> Banquo, *la* [R *peau couleur de parchemin semblait prête à*] [AR *suivait l'infortuné de Shakespeare* <suivi du chiffre 1, pour marquer l'insertion de la proposition «qu'il [...] mouvoir»> *ses os menacaient de percer sa peau d'une teinte jaune comme le parchemin et*]; *tous* parurent [A *surpris qu'il restat assez de vitalité dans ce corps pour* [AR *lui laisser la faculté suffire la locomotion*] / / [D *apres* S *Apres Un*]

moment <...> le *Capitaine* d'Haberville [R *se*] se *jeta* dans II du *Capitaine* en s'entendant tutoyer par *un* espèce de vagabond fut celui de la <II,IV colère, mais> <...> l'inconnu qui le fit tressaillir de nouveau et <...> lumière et <...> vivant [A<d'une autre main>,] qui <...> sa *paleur* était *cadavereuse*. La <...> sans *spéculation* <souligné> comme ceux du spectre de <V Banquo, au <virgule supprimée d'après l'usage> souper> de

119 I disant: *toi* ici, mon cher de *St Luc*, la vue de mon plus [R *grand* A *cruel*] ennemi ne pourrait [R *me causer tant de pour autant*] me [R *saisir* A *causer autant*] d'horreur! *Parle* et *dis nous* : que <...> amis passagers dans *l'Auguste* <non souligné> sont <...> flots et que toi seul échappé [D *du* S *au*] naufrage tu <...> nouvelle. [A *Le silence que gardait Mr* [A *Lacorne*] *de St Luc* [R *son air triste et abbatu*] *la douleur* [R *pesant*] *empreinte sur tous ses traits confirmaient assez les prévisions de Mr. d'Haberville*] Maudit II disant: [R *toi* A<d'une autre main> — *«Toi*], ici, mon cher de *St Luc* <II,IV ; la> vue <...> et *dis nous* que tous nos parents et [R *amis* A *amis, passagers dans l'Auguste*], sont <...> seul [A<d'une autre main>,] échappé au naufrage [A<d'une autre main>,] tu <...> gardait *Monsieur St Luc* de

128 I tyran [A *dit le capitaine*] qui a exposé de joie de cœur [AR *pendant la saison des tempêtes*] [A *pendant la saison des* R *tempetes* A *ouragans*] la vie de tant de personnes estimables *à la fureur des flots* dans un [A *vieux*] navire [R *condamné* A *incapable de tenir la mer*]. Au lieu [R *de malediction* A *de maudire tes ennemis*], dit *Mr* de *St Luc* d'une voix *creuse*, remercie <...> et la famille [R *ait* AR *aient* A *avez*] obtenu *du Gouverneur un répit* pour <...> que [R *l'année prochaine* AR *cette année* A *dans deux ans* <appel de note et note>. Maintenant un <...> soupe, j'ai *tant jeuné*, tant souffert <...> estomac *rejette* toute nourriture solide. — *Laissez* [R *moi*] prendre un peu de repos, *mes chers amis* avant de *vous* faire *un* récit qui vous fera verser bien des larmes. *Ce fut, comme vous le savez, mes chers amis, le 15 d'octobre dernier que nous laissâmes* [R *la ville de* A *le port de*] *Québec dans* [D *l'auguste* S *l'Auguste*] *vieux navire condamné* [R *et calfaté à la hâte* A *et* AR *reparé* A *radoubé*] *à la hâte pour nous transporter en France* [D . S ; R *Nos* AR *prières remontrances,* A *prières, supplications*] *auprès du Général Murray* [R *ayant* AR *avait* A *tout avait*] *été inutiles* [A *l'Auguste portait* <blanc> *passagers de chambre,* <blanc> *d'entre-pont et* <blanc> *hommes d'équipage*]. <Passage repris,avec de nombreuses variantes, à la fin du chapitre: À l'expiration [R au bout] d'une demi heure environ car il fallait peu de temps à [A <en marge, sans point d'insertion> *la nature*] [R *cette nature d'acier* A *homme de fer*] pour recruter ses forces *Monsieur* de *St Luc* commença son récit. // Malgré l'impatience du *Gouvernement Britannique* d'éloigner de la *Nouvelle France* ceux qui <...> transporter [AR *en Europe*] un si grand nombre de Français et de Canadiens *qui avaient reçu l'ordre* de s'embarquer pour l'Europe. J'en fis la remarque au *Général* Murray et lui proposai d'en *achêter* un à mon propre compte; *il* s'y refusa [R *et* A *mais*] deux jours après

mit à notre disposition le navire l'Auguste *qui fut* équipé *a* la hâte pour cet [R *effet* A *objet*]; *j'obtins* [A *néanmoins*] *du capitaine* [R *Mu*] *Anglais l'usage de sa chambre moyennant la somme de cinq cents piastres d'Espagne.* / / Je fis ensuite observer au *Général Anglais* le danger ou nous serions exposés dans *cette* saison *de* tempêtes avec un capitaine qui ne connaissait *point* [R *la rivière* A *le fleuve*], m'offrant [R *à* A *d'*] engager à mes frais [A *et depens*] un pilote <...> autres, *mais* [A *il*] finit pas expédier un petit *batiment* avec ordre de nous escorter jusqu'au dernier mouillage. Nous *levames* l'ancre le 15 octobre dernier *avec de bien tristes pressentiments.*> Nous étions Il tyran <appel de note et note>, [R *dit* A<d'une autre main> *s'écria*] le *Capitaine* d'Haberville, qui, [R *pour haine* A *dans sa haine*] pour <...> dit *Monsieur* de *St Luc* d'une <...> du [R *Général*] *Gouverneur Anglais* pour <...> <II,IV soupe; j'ai> tant <...> solide. Laissez moi [R<d'une autre main>,] aussi [R<d'une autre main>,] prendre <...> sinistre qui<...> <II,IV larmes. / / *À l'expiration* d'une> <...> forces, <II,IV *Monsieur*> de *S^t Luc* commença <...> du *Gouverneur* [D *Britannique* S<d'une autre main> *britannique*] d'éloigner <...> <IV,V disposition, <virgule supprimée d'après l'usage> que> deux <...> Canadiens *qui avaient reçu l'ordre* de s'embarquer <...> au *Général* Murray, et lui proposai d'en *achêter* à <...> après [A<d'une autre main> *il*] mit à notre disposition le navire l'Auguste, équipé <...> du *Capitaine Anglais* l'usage <...> au *Général* Murray <...> avec un *Capitaine* qui <IV capitaine, qui> ne connaissait pas le [D *Fleuve* S<d'une autre main> *fleuve*] [D *S^t* S<d'une autre main> *Saint-*] Laurent <...> fut [R<d'une autre main>:«] que <...> autres [R *»; il* A<d'une autre main>. *Il*] finit <...>petit *batiment* avec <...> Nous étions

162 I abattus: [A *lorsque nous levames l'ancre:*] *nous abandonnions non seulement une* [R *terre* AR *pays* A *pays*] *qui nous était chère, la terre où nous étions* [R *presque tous nés* A *avions pris naissance*], *mais aussi avec une bien* [R *triste avenir* A *sombre* AR *perspective*] *pour plusieurs* [R *d'entre nous*] *qui avaient vendu leurs* [R *propriétés* A *biens*] à la hâte *à* [R *un*] d'immenses sacrifices. [R *Sans pressentir l'affreuse catastrophe d'un*] *Nous connaîssions* [A *tous le mauvais* R *l'*] *état du navire et de lugubres pressentiments nous fesaient craindre un sinistre. C'était le cœur* [A *bien*] *gros que* [A *les yeux tournés vers l'horison et*] voguant *avec* vent favorable nous [R *voyons* A *vîmes*] disparaître *l'une après l'autre* [R *toutes*] *les* [R *paroisses* A *sites*] *que* [A *nous*] *connaissions, tant de si* chers souvenirs. *Le* [A *vent était toujours favorable et*] *notre navigation fut heureuse jusqu'au* <blanc> *de* <blanc>: [R *que*] *le temps commença à se couvrir dans le courant de l'après-midi;* [R *sans cependant*] *sans beaucoup augmenter notre inquietude, mais à la tombée de la nuit l'horison presenta un aspect des plus menaçant: le temps sobscursit tout à coup et la tempête éclata bien vite dans toute sa fureur. Une pluie froide mêlée de grèle* [R *,suivis*] [D *rendait* S *rendit* R *la* A *bientôt*] *la manœuvre* [R *bien difficile* A *impossible*]; [R *et l'Au<guste>* A *dans* R *le* A *ce vieux*] *navire* [R *qui fesait* [AR *déjà*] *eau de toute part;* AR *qui*

assaille] *dont toutes les piêces avariées menacaient de se* [R *dejoindre*] *dejoindre à* [A *chaque vague qui semblait le soulever jusqu'au nue,*] [R *nos* A *le peu de*] *voiles* [R *furent déchirées pendaient en lambeaux le long des mats et le navire car* A *que nous avions dehors pour soulager le vaisseau pendaient bien vite le long des mats*] *et plusieurs voies d'eau commencerent à se déclarer: tout le monde se mit à la pompe sans beaucoup* [R *diminuer*] *alléger ce vieux vaisseau calfâté à la hâte. Une tempête de neige succeda à la pluie et à la grèle qui rendait toute manœuvre inutile.* — [A *la mer était* [R *si grosse*] *en furie et il fallut mettre le cap;*] *Nous étions emportés avec une telle vitesse que chaque* [A *lame*] *qui déferlait sur le navire balayait le pont depuis l'avant jusqu'à la poupe. Nous fûmes ainsi balotés au gré des vents jusqu'à* [A *une*] *heure du matin qu'une affreuse secousse nous ôta tout espoir; le vaisseau* [R *était échoué* A *avait frappé*] *sur des récifs mais l'obscurité* [A *était trop grande*] *pendant cette nuit funeste* [R *nous*] *pour nous faire connaître où nous étions. La consternation* [R *et l'horreur*] *fut à son comble car le navire* [A *menacait de* D *souffrir* S *s'ouvrir*] *à chaque secousse* [R *menaçait*] *que lui imprimaient les vagues qui l'assaillissaient de toute part* [A *et balayaient le pont depuis l'avant jusqu'à la poupe.*] *Le capitaine fit tout ce qu'on* [A *pouvait attendre d'un*] *marin expérimenté* [R *pouvait faire*] *dans* [D *les* S *le* R *circonstances*] *danger éminent ou nous étions; il fit abattre les mats* [A *pour* alléger *le vaisseau* R *jeta les amares* [SR *voiles*] *et haussières sur* A *et jeta à la*] *mer tout ce qui nous tombait sur la main.* // [R *Toute la* A *Chacun fit un préparatif* [R *de sauvetage*] *pendant cette*] *nuit qui nous sembla éternelle par sa durée; nous ignorions entièrement où* [R *nous étions si ce* A *la tempête nous avait jetés, si ce*] *n'est que nous étions à l'entrée du Golfe S^t Laurent et* [R *trop* A *si*] *près de l'Isle d'Anticosti. Heureusement* [R *et* A *ou* R *peut-être*] *malheureusement* [AR *peut-être*] *que je ne perdis pas la tête:* A *heureusement puisque me voilà et que j'ai laissé*] *quatre de mes compagnons d'infortune en voie de convalescence à Rimouski* [R *car* A *et malheureusement car a combien* [R *de malheureux* A *d'infortunés*] *ai-je sauvé du naufrage pour subir ensuite une mort lente et cruelle* [R *sur une Isle déserte*] *sur la plage* [R *inhospitalière* A *glacée*] *d'une Isle déserte. Mon expérience d'homme des bois comme tout soldat canadien me fit penser au plus essentiel dans cette saison rigoureuse: aux moyens d'allumer du feu si nous prenions terre. Je pris un morceau de tondre que j'enveloppai* [R *dans deux doubles cordons avec precaution et je les saisis assujettis* [SR *je les saisis*] *fortement avec une corde sous* A *dans deux doubles de cuir bien serrés avec une corde que j'attachai sous*] *mon aiselle; c'est* [R *précisément encore à*] *cette précaution qui nous sauva la vie* <appel de note et note>.] // [R *L'Auguste portait comme vous le savez* <blanc> *hommes d'équipage et* <blanc> *passagers de chambre*] — *Le jour attendu avec tant d'impatience parut enfin pour nous* [R *éclairer sur le danger*] *reveler toute l'horreur de notre position;* [A *nous etions sur les récifs de l'Isle d'Anticosti à environ deux encablures du rivage et*] *aussi loin que notre vue pouvait s'étendre on ne découvrait qu'une plage couverte de neige et une immense étendue de terres couvertes de broussailles; quelques arbres a gomme* [R *rabougris, dévorés par le salin de la mer* A *éloignés du rivage*] *étalaient* [R *ca et la* A *ça et la*] *leurs squelettes*

rabougris et dévorés par le salin de la mer: par tout et aussi loin que l'horison pouvait s'étendre l'image de la désolation. <l. 215> Ce fut *dans* ce moment que *Mad^e* de Mézière <appel de note et note> [A *échevelée l'image du désespoir*] parut sur le *pont* tenant <...> bras; [R *je lui criai de rentrer*] *je lui criai de le retenir mais elle* s'agenouilla *et ses dernières paroles furent*: Mon cher *S^t Luc*, il faut donc *périr; mon enfant! mon enfant! une lame* [R *qui*] *s'engoufra sur le pont et mit fin à ses angoisses. // Les sanglots de Mad. d'Haberville, de sa sœur et de sa fille interrompirent* [A *ici*] *le récit de M^r de St Luc Mad de Mézière était* [A *non seulement*] *leur parente* [R *; et leur amie elle était de plus A mais aussi l'amie d'enfance de Mad. d'Haberville: elles avaient pris le lait de* la même nourrice. *Pauvre sœur! dit Mad. d'Haberville; je l'ai vu* sur le tillac de l'Auguste le <blanc> novembre dernier, *son* enfant dans les bras, *telle que vous venez de nous le raconter; je l'ai vu s'agenouiller et* disparaître sous les flots. *On a voulu me persuader que ce rêve était produit par* [R *mon A l'*] *inquiétude* [A *qui me dévorait* [R *d'une*] *par mon*] *imagination surexcitée; mais moi j'avais foi dans cette vision et je* ne me suis point trompée: pauvre sœur elle voulait me faire ses adieux avant de monter au ciel avec l'ange qu'elle [R *port*] *serrait* dans ses bras. <long trait> // Après Il abattus <...> l'ancre le 15 d'octobre dernier <...> d'entre nous [A<d'une autre main>,] pressés <...> immeubles [A<d'une autre main>,] l'avaient fait à d'immenses sacrifices [R *et néanmoins*] et <...> la <II,IV,V *mère-patrie* <corrigé d'après l'usage>. C'était> donc [R *gros*] le <...> nous [R *voyons leur terre* A *vimes*] disparaître <...> familiers, [R *et*] et *que* [R *retraçions à de si chers souvenirs*] nous <...> nous *courumes* au <...> sinistre *au quel* j'ai échappé avec six seulement [D *des* S *de* [R *hommes de notre équipage*] nos hommes. Nous *fumes* le 16 à deux doigts du naufrage [A<d'une autre main>,] près de *l'Isle-aux-coudres*, où <...> ancre — [A<d'une autre main>//] Le 4 novembre nous *fumes* assaillis par une affreuse tempête qui dura dix jours et <...> Le 7, [D *une* S<d'une autre main> *un*] incendie, que <...> pensâmes *bruler* en <...> lieu [R *jusqu'à aujourd'hui*] pendant <...> l'incendie [R — A<d'une autre main>//] Nous <II,IV *pensâmes*> périr [R *dans l'Isle-Royale le 11*] le long des côtes de *l'Isle-Royale*, le <...> rocher *dont* nous <...> fusil et que nous ne *découvrimes* qu'à <...> que [R *nous allions*] le navire allait s'y briser. // *Nous* [D *voguâmes* S<d'une autre main> *vogâmes*] depuis le *14* jusqu'au 15 à <IV briser. // *Nous voguâmes, depuis le 13 jusqu'au 15*, à> la merci <...> Nous *fumes* obligés <...> qui [A<d'une autre main>,] épuisés de fatigue [A<d'une autre main>,] s'étaient [R *retirés*] réfugiés <...> de *batons* même <...> Notre *mat* de [R *miz*] misaine <...> <II,IV,V proposa comme <virgule rétablie d'après l'usage> dernière> ressource dans cette extrémité de <...> <IV,V ce *language* <corrigé d'après l'usage> muet> d'hommes <...> tribord où l'on apercevait [R <mot illisible>] l'entrée <...> navigable. [R —] Je fis part aux passagers des deux *sexes, sans en rien cacher,* de <...> l'Être *suprême*! que de vœux! — *mais*, hélas [D *;* S<d'une autre main>*!*] vaines <...> nos *mats* semblaient *toucher* les nues <...> touché <II,IV *le* fond>*;* [R *et*] *nous* coupâmes

alors *et mats* <...> environ *150* pieds du rivage dans <...> qui barrait la petite rivière où <...> navire *fesait* déjà eau de *toute part*, les uns même [A<d'une autre main>,] se croyant sauvés [A<d'une autre main>,] se [D *jettèrent* S<d'une autre main> *jetèrent*] à <...> que *Madame* de Mezière <appel de note et note> parut sur le tillac tenant <...> s'agenouilla puis m'apercevant elle s'écria: [A<d'une autre main> // — D *mon* S *«Mon*] cher de *St Luc* il faut donc mourir!» [A<d'une autre main> // D *je* S<d'une autre main> *Je*] courais à son secours quand <...> enfance, [D *dit* S<d'une autre main> *s'écria*] *Madame* d'Haberville, au milieu de ses sanglots; [D *Pauvre* S<d'une autre main> *pauvre*] sœur <...> nerveuse produite <...> vue <II,IV,V *toute* <corrigé d'après l'usage> éplorée> pendant mon sommeil le [A<d'une autre main> *17*] novembre sur le tillac de l'Auguste avec <...> bras*!* et <...> pauvre [R *bonne*] sœur <...> <Passage repris, avec de nombreuses variantes, sur des feuillets insérés à la fin du chapitre: qui barrait [R *la* A *cette*] petite rivière. Comme le navire [A *entrouvert par les secousses*] *fesait* eau de *toute part tous* les passagers se précipitèrent sur le pont: les uns même se croyant sauvés se jetèrent à *l'eau* et périrent. // Ce fut à ce moment [A *et ce spectacle ne sortira jamais de ma mémoire*] que *Mad.* de *Mezière votre parente* parut *les* cheveux en désordre *sur* [R *le pont* A *le tillac*] *tenant son enfant dans son bras:* [R elle *se jeta à genoux*] *mon* cher *S^t Luc me cria-t-elle* il faut donc *périr; je* courais à son secours quand une vague énorme qui *balaya* le pont la précipita dans *l'abîme.* // Pauvre amie! <appel de note et note> [A *compagne de mon enfance*] dit *Mad.* d'Haberville [R *qui en pleurant aux sanglots* A *en pleurant aux sanglots* R *pauvre amie!* <mot illisible> *compagne de mon enfance et pauvre amie* A *pauvre sœur*] que la même a allaitée; *on* a voulu me [R *faire croire* A *persuader*] que j'étais en proie à une surexcitation nerveuse produite par l'inquiétude qui me dévorait lorsque [A *je t'ai vue toute eploree*] pendant mon sommeil le *16* novembre sur le tillac de l'Auguste avec ton enfant dans les bras: lorsque je t'ai vue disparaître sous les flots! *mais moi j'avais foi dans cette vision et* ne me suis point trompée: pauvre sœur elle voulait me faire ses adieux avant de monter au ciel avec l'ange qu'elle *serrait* dans ses bras. // [A *Après* [R *un assez long silence*] *un certain temps donné aux émotions que ce recit douloureux avait* [R *fa*] *causées, M.* [R *S^t Luc*] *Lacorne reprit son récit.*]>

232 I Après un [R *moment* A *assez long*] *silence M^r de St Luc reprit son récit.* [A *Nous reussimes* [S *cependant*] *après des efforts inouis à mettre trois embarcations à l'eau. deux de ces embarcations étaient surchargés de ceux qui s'y precipitaient furent englouties avant même de s'éloigner du navire.*] *Il n'y avait pas un instant à perdre,* [R *le navire menacait de nous*] *chaque secousse entrouvait le navire, mais je fus plus heureux avec celle que je commandais: que dis-je heureux! quel bonheur peut-il rester à un père qui a perdu l'espoir de sa famille! J'avais deux fils qui fesaient mon orgueil, deux fils qui devaient perpetuer mon nom... M^r de St Luc garda long-temps le silence et le jeu de sa physionomie montrait ce qu'il devait souffrir intérieurement; après avoir pris un peu de vin il continua cependant avec assez de fermeté. J'avais pris toutes les précautions que la prudence et que l'amour* [D *paternelles*

S *paternelle*] *pouvait me suggerer pour sauver mes pauvres enfants trop jeunes tous deux pour les exposer* [A *un instant*] *à la fureur* [R *des*] *de la mer, car vous savez,* [A *mes chers amis,*] *que l'aîné n'avait que onze ans et le plus jeune dix. —Je* [A *les*] *tenais* [R *au tour de mon corps*] *fortement liés au tour de mon corps avec une* ceinture, [A *si*] *je* [A *ne*] *les croyais* [A *pas*] *en* [A *parfaite*] *sureté je pensais au moins que la mort* [R *roulerait nos corps* A *même*] *ne pouvait pas nous séparer et que nous partagerions le même tombeau, mais au moment où* [R *je m'élancais* A *j'allais m'elancer*] *dans la chaloupe une vague immense me précipita dans l'embarcation et lorsque je me relevai je n'avais plus d'enfants.* <appel de note et note> / / *Il me fallut un effort suprême, il me fallut recueillir toutes les forces de mon âme pour ne pas me livrer au désespoir et me précipiter dans les flots; mais je songeai que de moi* [A *de mon expérience*] *dépendait le sort de tant d'infortunés, que nous pourrions* [A *peut-etre*] *retourner au navire et sauver ceux qui y étaient demeurés et nous serions forcés de ramer vers le rivage. Une pluie froide mêlée de grêle avait succédée à la neige; les lames* [R *couvraient*] *couvraient* [R *à chaque instant* A *souvent*] *notre embarcation surchargée de monde,* [R *et*] *de provisions,* [A *d'effets*] *que nous* [R *y*] *avions entassés à la hâte, et menacaient à chaque instant de nous engloutir. Nous étions trempés jusqu'aux os lorsque nous primes terre et transis de froid. J'avisai, à* [A *quelques arpents* R *une fourrée* A *un buisson*] *dans les broussailles* [R *un* A *tant soit*] *peu* [R *plus épaisses que celle qui bordaient le rivage* A *épais*] *et* [R *nous y cherchames un refuge* A *nous y cherchames un refuge*] *chargés des* [R *effets*] *objets les plus* [R *essentiels à notre conservation*] *indispensables à notre conservation. Tandis que mes compagnons pratiquaient* [R *une trouée*] *dans ces broussailles* [A *une trouée*] *suffisante pour nous abriter* [R *tous*], *qu'ils recouvraient* [R *cette cabane* A *cet abri*] *de quelques lambeaux de voiles,* [R *de leurs vetements*] *je me mis à la recherche de branches et de feuilles sèches propres à allumer du feu;* [R *j'y réussis après beaucoup de peine*] *je réussis, non sans beaucoup de peine, et grâce à mon tondre que l'eau n'avait pas penetré je parvins à* [R *allumer* A *faire*] *un bon feu. / / J'avais toujours l'espoir que la tempête cesserait au reflux de la mer et que nous pourrions retourner au vaisseau porter secours aux malheureux qui y étaient restés; vain espoir! Lorsque nous fumes rechauffés* [A *et que je retournai* [D *sur* S *au* R *le*] *rivage accompagné* R *je crois* A *de*] *six* [AR *des* R *hommes les plus* AR *matelots*] *vigoureux* [A *marins de bonne volonté* R *pour tenter l'épreuve*] *l'Auguste* [AR *et ce qu'il portait*] *avait disparu sous les flots. / / Il nous restait d'espoir* [R *sur cette île depourvue de bois*] *que dans les débris de l'épave que la mer rejetterait sur cette île* [R *nue dépourvue de bois que toute couverte* A *qui ne produit que*] *des broussailles où les vers mêmes* [R *seuls animaux*] *ne* [R *trouvent de nourriture*] *se nourrissent que de gaumons et des carcasses d'animaux et de poissons que la mer vomit de son sein. Il n'y a que ceux qui,* [A *comme nous,*] *ont été exposés* [R *comme nous*] *à toutes les horreurs de notre situation, qui puissent se faire une idée combien precieux* [A *nous étaient*] *les moindres débris de navire que la mer nous apportait de temps à autres. Nous nous mîmes à l'œuvre, je pris la direction de tout et nous réussimes à* [A *construire une cabane qui*] *nous* [R *mettre à couvert* A *mit à l'abri*] *tant bien que mal* [R *des rigueurs* A *des rigueurs de la saison*] *pendant le long hiver que nous* [R *avions*

AR *devions* D *passer* S *passâmes* R *loin de tout secours*] *sur cette terre inhospitalière. Le peu de provisions que nous recueillimes étaient gâtées par l'eau de la mer et furent bien vite épuisées malgré* [A <mot illisible> *et*] *l'économie que j'apportais à la distribution des vivres. Seul habitué à la vie des bois je sortais chaque jour dans l'espoir de prendre quelques petits animaux au collet et à l'attrape ; mais sauf quelques marthes je revenais tous les jours à la cabane* [R *sans pouvoir*] *épuisé de fatigue et la mort dans le cœur. Une vache marine que la tempête* [D *jetta* S *jeta*] *sur le rivage prolongea la vie de plusieurs de mes compagnons d'infortune : la chair de cet amphibie que les sauvages mêmes dédaignent nous parut délicieuse ; nous en dévorâmes la peau coriace à belles dents quand tout le reste fut épuisé. / / Il me serait impossible,* <l. 320> mes chers amis, de vous *peindre nos souffrances horribles* [R *pendant cet hiver éternel*] ; *suffit* d'ajouter *que* [R *tant le plus grand nombre* A *presque tous mes compagnons*] *périrent de faim et de misère et* [R *qu'il ne restait de vivant* A *que*] *lorsque nous fûmes recueillis* [R *par* AR *dans*] *il y a un mois par des sauvages* [R *de la tribu des Abenaquis*] *de* <blanc> *nous n'étions plus que cinq de vivants.* [A<dans la marge, sans point d'insertion> *1662-1605* <un trait> *57 / 300 / 17,100 - 1400* <un trait> *15,700*] / / *On* passa II Après un certain [A *temps*] donné <...> causées, *Monsieur* de Lacorne continua sa narration [A<d'une autre main> / /] : [D *équipage* S<d'une autre main> *Équipage*] <IV narration : *Équipages*> et <...> haubans et *galabans* <non souligné> pour <...> navire [A<d'une autre main>,] *fesaient* à <...> qu'attendre en [D *effet* S<d'une autre main> *effet*] d'hommes *extenués* et <...> restait pour <II,IV *toutes ressources*> deux [R *chaloupes*] chaloupes dont la plus grande *fût* enlevée par une <II,IV,V vague, et <virgule supprimée d'après l'usage> mise> en pièces. L'autre *fût* aussi jetée à la mer et un domestique nommé Étienne s'y <...> m'en *aperçu* que lorsqu'un de mes enfants que <...> ceinture me crièrent : «*Sauvez nous* <IV *sauvez*-nous> donc <...> précipitation et au <...> la <V vie, emporta> <virgule supprimée d'après l'usage> mes> deux <...> narrateur après <...> en *fesant* un <...> été *partagé* par ses amis : [A<d'une autre main> / / —] Quoique <...> nous *jetta* sur <...> désastreuse [D : S<d'une autre main>,] les <...> navire [A<d'une autre main>,] le spectacle déchirant de ceux qui [A<d'une autre main>,] s'étant précipités dans les flots [A<d'une autre main>,] *fesaient* des <...> mes enfants et <...> capitaine qui <...> <II,IV froid, car> une <...> poudre, [R *mon* A *tondre,*] <appel de note et note> *batte-feu* <non souligné> <IV *batte feu*> et une pierre à [D *feu* S *fusil*] <II,IV ;> leur <...> informer tant <...> beaucoup de [R *récidives* A<d'une autre main> *tentatives*] ; il était <II,IV temps : ces <...> agir : je <...> rivage pour <...> navire livré <...> tempête. *J'esperais* secourir <...> <II,IV côte, car> chaque <...> l'épave [R *fesait sa proie de* A<d'une autre main> *emportait*] <V l'épave, emportait <virgule supprimée d'après l'usage> quelque> *quelques*> [A *nouvelles* D *victime* S<d'une autre main> *victimes*] Je <...> <II,IV brisa *sur la côte.* Ce> fut <...> les *114* cadavres étendus sur le sable dont <...> jambes *cassé,* ou <...> Nous *passames* une nuit sans sommeil et presque <II,IV silencieux : tant> était <...> matin nous <...> où [D *gissaient* S *gisaient*] les <...> s'étaient [D *dépouilés*

S<d'une autre main> *dépouillés*] de <...> nage; [R *d'autres avaient bras et jambes cassés*] tous <...> de [R *violence des*] la fureur des *éléments*. Nous <...> fallut [R *le lendemain*] laisser <...> inhospitalière, *en* nous *dirigeant* vers <...> s'était *déclarée* dans <...> détours pour <...> rivières qui [R *traversaient*] interceptaient notre route. [R <mot illisible>] Mes <...> fatigue qu'il <...> ces [D *trajêts* S<d'une autre main> *trajets*] à <...> paquets qu'ils <...> <II,IV perdu *le* courage> et j'étais [R *aussi*] souvent <...> remorque, car <...> jamais, jusqu'au 4 de <II,IV décembre que> <...> compagnons qui <...> d'abord avec ma longue barbe et <...> souffrances: *j'avais* <...> m'accueillirent [R *donc*] avec <...> sur *l'Isle* du Cap-Breton à [D *30* S<d'une autre main> *trente*] lieues de Louisbourg. / / *Mon* parti *fut aussitôt* pris de <...> établissements *Acadiens que nous trouverions* [AR *et*] *où* ils seraient <...> et, *moi*, de m'en retourner à Québec [R *parler au* A *donner au*] *Général* Murray <...> naufrage: Inutile <...> lors: ma traversée de *l'Isle* à <...> d'écorce [R *dans cette*] au <...> fait *550* lieues <...> <II,IV guides, car> après huit jours de marche, [R *Francais ou*] Acadiens <...> récit la

328 I nuit *a* déplorer [R *la perte*] *le sort* de [AR *amis*] tant de parents et amis [R *qui avaient qui condamnés* AR *qui* A *expulsés*] par un ordre barbare [R *de leur nouvelle patrie esperaient et* A *de leur*] [R *ancienne* A *nouvelle patrie et qui*] espéraient *bien vite* se consoler de [R *la* A *cette*] perte [R *de leur nouvelle patrie dans cette France*] *en mettant le pied sur la* [R *cette terre*] *de France* [R *l'ancienne* A *leur mère*] *patrie* [A *et celle*] de leurs *ayeux*, [R *mais mais* <doublon> *qu'un destin cruel semblait avoir rattachés à leur terre d'adoption on*] *c'était* un sort bien cruel *en effet* que celui de *tant d'infortunés* [R *que* A *dont*] la mer en furie *rejettait* [A *les corps*] sur les plages de [R *la* A *cette*] *Nouvelle France dont on* [R *venait de* A *voulait*] *les expulser*. / / *Mr* de *St Luc* II nuit <appel de note et note> à <...> perte [R *dans la patrie* A *sur la terre de leurs*] [D *ayeux* S<d'une autre main> *aïeux*]. C'était <...> de *tant d'infortunés* dont la mer en furue avait *rejetté* les [R *corps*] cadavres <...> héroïque. / / *Mr* de *St Luc* ne prit

335 I repos, *car il voulait* être <...> au *Général Anglais* [R *la perte de*] *le naufrage* de l'Auguste; *à* se présenter à lui comme *un* protêt <...> qu'il [R *ava*] semblait avoir *prononcé* de *sang froid en exposant dans un vieux navire incapable de tenir la mer* tant *de victimes innocentes;* tant de braves soldats dont il avait *éprouvé* la valeur sur *le champ* de bataille et qu'il aurait *du* estimer [R *s'il eut*] si <...> élevés, *mais il parait* que sa défaite de l'année précédente [R *lui*] tenait [R *au cœur* A *trop de place dans son âme*] pour y [R *loger*] d'autres II repos <II,IV ;> voulant <...> au *Général Anglais* la catastrophe de l'Auguste et <...> soldats dont il avait *éprouvé* la valeur <...> de <II,IV *batailles*,> et qu'il aurait dû estimer si son âme *eût-été* susceptible de sentiments élevés [D *; il* S<d'une autre main>. *Il*] pouvait

344 I vengeance. / / *Sçais*-tu, [R *dit*] d'Haberville, dit *Mr* de *St Luc* en déjeunant, [R *à qui toi et ta famille êtes aujourd'hui*] *qu'il* est <...> du *Général* Murray <...>

pour [A *te faciliter la* D *vendre* S *vente* A *de*] tes propriétés; sais-tu à qui toi et *toute* ta famille devez [R *d'avoir*] aujourd'hui la vie que <...> dans *le* naufrage *de l'Auguste*. // Non, dit [R M.] *le capitaine* [A *d'Haberville*] ; j'ignore <...> faveur, mais [R *tout ce que je puis assurer c'est que* A *foi de gentil-homme*] je II vengeance. // [A<d'une autre main> — D *Sçais*-tu S<d'une autre main> *Sais*-tu], d'Haberville, dit *M^r* de *S^t Luc* <...> du *Général* Murray <...> propriétés <ponctuation illisible> [D *sçais*-tu S<d'une autre main> *sais*-tu R<d'une autre main>,] à qui toi et ta famille vous <...> la <II,V vie que <virgule rétablie d'après l'usage> vous> auriez <...> naufrage <ponctuation illisible> // [A<d'une autre main> —] Non; dit *M^r* d'Haberville <...> de *gentil-homme*, je

352 I éternelle. // Eh bien, mon ami, c'est [R *cou*] *à ce* jeune Écossais Archibald de Locheill *à qui* tu *devras* cette reconnaissance éternelle. // J'ai défendu, *dit* le capitaine [R *que l'on* A *dont les grands yeux noirs lancèrent des flammes,*] de prononcer le nom de cette vipère *devant moi* — // J'ose II éternelle. // — Eh bien; mon <...> <V jeune *écossais* <majuscule rétablie d'après l'usage> Archibald> de <...> défendu, [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] le <...> sein; *et* les grands yeux [A *noirs*] de *M^r* d'Haberville lancèrent des flammes. <appel de note et note> // J'ose

359 I flatter, [A *d'Haberville*] que <...> moi [A *dit M^r de S^t Luc*]: je connais <...> devoirs *aux quels* l'honneur nous oblige et <...> ta [R *sainte*] sœur la *superieure* de *l'Hôpital Général* quand <...> innocent: [R *ma sœur*] *assez* ma <...> fille, [R *les devoirs de votre* A *obligée par*] état [R *vous obligent*] de pardonner à vos [R *cru*] plus <...> de la plus *cruelle* ingratitude envers vous, mais moi, vous savez, que <...> nature *et* [R *je n'ai pas* A *si c'est un péché Dieu m'a refusé*] les grâces [R *de votre état* A *necessaires*] pour m'en corriger [R *si c'est un péché*]. *assez* ma sœur et <...> présence ou je cesserai *tous rapports* avec vous. Non, mon cher ami, tu <...> réponse et II flatter dit *M^r* de *S^t Luc* que <...> moi: je <...> devoirs [D *aux quels* S<d'une autre main> *auxquels*] l'honneur <...> la *supérieure* de l'*Hôpital Général* quand <...> innocent: «*assez* ma sœur: vous <...> fille obligée <...> Assez, ma sœur [D ; S<d'une autre main>,] et <...> présence ou je cesserai *tous rapports* avec vous. Non <...> continua *M^r* de *S^t Luc* tu <...> réponse; et

374 I attention. // *M^r* d'Haberville [D *connaissait* S *connaissant*] trop <...> silence [R *dans sa propre demeure à son ami, aussi* A *à son ami*] sous son *toît* [R *garda le silence* A *prit le partie de se taire, fronça ses épais* [R *sourcils*] *sourcils,*] abaissa ses paupières à *lui* [R *couvrir presque* A *voiler*] les yeux et *écouta M^r* de *S^t Luc* avec l'air aimable d'un *condamné au galère* à <...> prouver dans un discours très éloquent, *d'ailleurs*, qu'il a *merité* [D *sa* S *son* R *punition*] *chatiment*. // Il fit II attention. // *M^r* d'Haberville <...> ami sous son *toît*, prit le parti de se taire; fronça <...> à [R *lui* A *s'en*] voiler les yeux; et se résigna à écouter *M^r* de *S^t Luc* <...> très éloquent [R<d'une autre main>,] *d'ailleurs*; qu'il a mérité la sentence

[R<d'une autre main> *au pénitentiaire*] qu'il va prononcer contre lui. // *Mr* de *St Luc* fit

383 I avec *Morris* son [R *ennemi*] *implacable ennemi* [A *il* [R *rapporta*] *parla avec force du devoir du soldat qui doit obeir quant même aux ordres injustes de son superieur,*] il <...> désespoir *de Locheill* et [A *il*] ajouta: Aussitôt <...> informé [R *de l'ordre qui obligeait*] que tu avais reçu l'ordre de <...> l'Europe il demanda *une audience au Général Murray* qui lui fut *aussitôt* accordée. —*J'allais* vous envoyer chercher *dit le Général,* [R *Capitaine de Locheill*] *Capitaine de Locheill, en lui présentant le brevet qui lui accordait ce* [A *nouveau*] *grade; témoin* de *votre belle conduite* sur [R *le*] *nos* glorieux *champs* de *batailles* [AR *du* <blanc> *sept. 1759*] je *me suis* empressé de solliciter [A *pour vous*] le commandement d'une compagnie [R *pour vous*]; et <...> m'a prouvé que [R *j'avais bien jugé*] vous <...> du *Gouvernement Britannique.* Je suis heureux, *Mr.* <doublon> le *Général,* [A *avait*] *répondu* de Locheill *de* votre *approbation; ce* qui m'enhardit à vous demander une grâce [A *de plus*]; *ô* une *grace* bien précieuse pour moi! [R *La fami*] Parlez, *Capitaine,* dit *le Général,* car <...> à *beaucoup faire* pour vous — S'il II avec le [A *Major*] Montgomery [A<d'une autre main>,] son ennemi implacable, *il* parla <...> soldat qui <...> homme et ajouta: Aussitôt que Locheill *fût* informé <...> l'Europe il demanda *une audience au Général Anglais* qui lui *fût* accordée. // [A<d'une autre main> — *Capitaine* <non souligné> de Locheill, lui *avait* dit Murray, en lui présentant le brevet [R *qu'il*] de <...> chercher [D *: témoin* S<d'une autre main>. *Témoin*] de <...> du *Gouvernement Britannique* et <...> faire [R *en votre faveur*] individuellement <...> heureux *Mr.* le *Général, avait répondu* de Locheill, [R *de mériter votre approbation de reconnaitre ainsi en appui*] que <...> avancement *au dessus* de mes faibles services et <...> mes *remerciments* <IV *remercîments*> *de* cette <...> bienveillance; *oh!* oui; *Général,* c'est <...> — Parlez, *Capitaine,* dit

408 I moi, *dit* Arché, je n'aurais rien à désirer, mais j'ai à vous prier pour *d'autres* et non pour moi personnellement. — La famille d'Haberville ruinée comme tant d'autres *familles Canadiennes* par notre conquête a reçu ordre <...> il [A *leur*] a été impossible de vendre [R *leur*] le peu qui *leur* reste des débris *de leur* fortune, même *avec les* plus grands sacrifices; *accordez leur* je vous en conjure deux <...> d'ordre *dans* leurs affaires — [R *Vous scavez Général*] Votre *excellence sçait* que <...> famille qui m'a comblé de *faveur* pendant <...> dans *la nouvelle France* [R *pendant* A *que dura*] *mon éxil.* C'est moi qui [A *en obéissant aux ordres de mon superieur* R *eus*] ai complété *leur* ruine en incendiant *leurs propriétés* de *St Jean Port-Joli; de* grâce *Général* un répit de deux ans et II moi [R *dit Arché personnellement*] *dit* Arché <...> plus, mais <...> d'Haberville ruinée [A<d'une autre main>,] comme tant d'autres [A<d'une autre main>,] par notre conquête a reçu ordre <...> qui <II,IV,V *leur* <corrigé d'après le sens> restent> des débris d'une fortune jadis *opulente,* même <...> sacrifices [D *; accordez leur* S<d'une autre main>. *Accordez leur* <IV,V *Accordez-leur* <corrigé d'après le sens>, *Général,*> je vous en

conjure deux <...> Excellence [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] que <...> famille qui m'a <...> moi qui, *en obéissant* aux <...> ai *complêté* <II,IV,V *leur* ruine en incendiant *leurs* immeubles <corrigé d'après le sens> de> [D *S*t *Jean Port-Joli* S<d'une autre main> *Saint-Jean Port-Joli*]; *de* grâce, *Général*, un répit de deux ans et

422 I fardeau. // [R *La figure*] Capitaine de Locheill, *dit* le *Général*, d'un ton sévère, [R *il n'est pas*] *Je* suis surpris de vous entendre *interceder* pour les d'Haberville qui se sont montrés [A *jusqu'ici*] nos [R *plus cruels*] ennemis [R *depuis que nous avons mis le pied dans cette guerre* A *les plus acharnés.*] C'est leur rendre justice, *Général*, que <...> fait [A *nous*] pour le conquérir et <...> d'un [A *brave et*] vaillant en <...> vaillants. // [A *de Locheill avait touché une mauvaise corde:*] *Le Général* Murray <...> précédente et était <...> chevaleresques, *aussi repondit*-il avec aigreur: *impossible Monsieur*, je <...> donné; les II fardeau! // [A<d'une autre main> —] Capitaine de Locheill, fit le *Général* Murray <...> d'Haberville qui <...> justice, *Général, dit* Arché <...> chevaleresques, *aussi*, répondit-il avec aigreur: [A<d'une autre main> // —] [D *impossible* S<d'une autre main> *Impossible, Monsieur*; je

439 I Excellence *alors d'aigne* accepter <...> Comment, *Monsieur, dit* le *Général?* Que votre Excellence [A *reprit de Locheill avec le plus grand sang froid*] daigne accepter ma résignation et <...> servir [AR *dans le rang*] comme <...> chercheront pour le montrer *au* doigt le monstre d'ingratitude qui après <...> famille a complété *leur* ruine sans pouvoir *leur apporter le* [R *plus petit* A *moindre*] *adoucissement* [A *à leurs maux*], auront plus de peine à le *découvrir* dans les rangs [R *de*] sous <...> soldat qu'à la tête *de sa compagnie; Et* il *présenta* [A *de nouveau*] le brevet au *Général*. Celui-ci [R *tourna* A *rougit et pâlit alternativement, tourna*] sur *lui même* comme un pivot, se mordit *les lèvres*, se passa <...> reprises, *marmota* quelque chose comme un *Goddam* <souligné> entre ses dents *et* parut réfléchir *pendant quelques* [R *instants* A *minutes en parcourant la chambre de long en large et*] puis, se calmant *tout-à-coup il* tendit la main à *Locheill* et II Excellence dans ce cas, dit Arché [R *avec le plus grand sang-froid*] daigne <...> Comment, *Monsieur, dit* le *Général palissant* de colère? <IV,V monsieur, <...> colère! <ponctuation rétablie d'après l'usage> //> — Que votre Excellence, [R *dit de Locheill*] reprit <...> résignation et <...> chercheront pour le montrer [D *au* S<d'une autre main> *du*] doigt le <...> complété [R *leur* A *sa*] ruine sans pouvoir adoucir [R *leurs* A *ses*] maux <...> irréprochables; *et* il <...> au *Général*. Celui-ci <...> reprises, *marmota* quelque chose comme un *G am* <non souligné> entre <...> <II,IV puis se> calmant <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage>, tendit> la main [R *à de Locheill* <mot illisible> A *à Arché*] et

457 I dit: *j'*apprécie les sentiments qui vous font *âgir*: [R *le Gouver*] notre souverain [R *peut attendre*] ne doit <...> services [A *dans un grade supérieur*] *de* celui <...>

avenir, *une brillante carrière,* [R *pour payer* A *à*] une <...> resteront. Merci, merci, dit Arché, comptez sur mon *dévoüment à toutes épreuves* [R *et* A *et*] [R *en tous instants* A *en tout temps*] quand il me serait [A *même*] ordonné <...> bouche *du canon.* // De toutes les passions [A *qui torturent le cœur de l'homme*] la vindication [R *comme* A *et*] la jalousie sont *peut-être* les plus difficiles à [R *vaincre* A *extirper*]; *le* capitaine d'Haberville après avoir écouté les *soucis froncés* le récit de *M^r.* de [R *S^t Luc*] Lacorne se II dit: [A<d'une autre main> // — D *j'* S<d'une autre main> *J'*]apprécie, capitaine <...> font *âgir*: notre souverain ne doit pas être [A<d'une autre main> *privé*] des services [A<d'une autre main> *que peut rendre*] dans un grade supérieur [R<d'une autre main> *de*] celui qui est *pret* à sacrifier son avenir, à <...> le *Général,* dit <...> énorme [R *me*] pesait sur [D *la* S *ma*] *poîtrine*; je me [A *sens*] maintenant [R *de toutes les passions*] léger <...> puissent [A<d'une autre main> *être*] extirpées <...> d'Haberville après <...> les [R *soucis*] sourcils le récit de *M^r* de

471 I dire: *je* vois que les services de *M^r.* de Locheill ont été appréciés [R *comme ils devaient l'être* A *à leur juste valeur*]; quant à moi *je ne croyais pas* lui devoir autant de reconnaissance *et* [R *il changea de propos*] il [R *essaya* A *s'essaya*] *de détourner* la conversation. // *M^r* de *S^t Luc* <...> qui la tête basse *n'osaient* prendre part à la conversation et se levant de table ajouta: *ce* répit *est pour toi d'Haberville* un événement des plus heureux car sois persuadé que d'ici à deux ans il te sera libre *soit* de <...> France. [A *Le Gouverneur*] *Murray* a encouru une [A *trop*] grande responsabilité envers son *Gouvernement* en *dévouant a* une mort *près*que certaine tant de personnes recommandables *et alliées* [D *aux* S *avec*] *plusieurs* familles des plus illustres [R *en* A *en se*] conciliant les Canadiens *en général* à étouffer cette catastrophe. Maintenant II dire: [A<d'une autre main> — D *je* S<d'une autre main> *Je*] vois que les services de *M^r.* de Locheill <...> moi [A<d'une autre main>,] j'ignorais <...> reconnaissance; *et* il détourna la conversation. // *M^r.* de *S^t Luc* <...> qui [A<d'une autre main>,] la tête basse [A<d'une autre main>,] n'avaient *ôsé* prendre <...> et se levant de table ajouta: [A<d'une autre main> // —] [D *ce* S<d'une autre main> *Ce*] répit <...> pour <II,IV toi, car sois persuadé que d'ici> à deux ans il <...> Le *Gouverneur Anglais* a encouru <...> gouvernement en vouant à une mort *près*que certaine de *gentils-hommes* alliés <...> illustres non <...> l'Angleterre *même,* pour ne pas chercher en se conciliant les Canadiens *en général* [A<d'une autre main>,] à étouffer [A<d'une autre main> *les suites de*] cette

488 I amis, [R *ne nous laissons pas* A *il n'y a que les âmes pusillanimes qui se laissent*] *abatre* par le malheur; *il* nous <...> courageux, et s'il *eut* été possible de [R *défendre* A *conserver*] notre nouvelle patrie nos cœurs secondés [D *par* S *de*] nos bras l'auraient fait. — // *Il était bien tard dans la* nuit lorsque *Mr de Lacorne arriva* à Québec, [R *le Gouverneur était couché depuis longtemps* A *et se presenta à la Porte du chateau St Louis, dont on lui refusa l'entrée* <appel de note et note>]. *Mais*

il [R *insista tellement*] fit tant d'instances en <...> importance *que l'on* consentit à réveiller le *Gouverneur* couché depuis *long-temps; celui-ci* ne [A *le*] reconnut pas d'abord [R *Mr de St Luc*] et lui demanda avec colère, comment il avait *ôsé le faire réveiller;* et quelle affaire pressante il avait à lui *communiquée* II amis <...> laissent [D *abatre* S<d'une autre main> *abattre*] par le malheur: *il* nous <...> <II,IV et s'il> <...> cœurs secondés de nos bras l'auraient <...> lorsque *Mr* de *St Luc* [A<d'une autre main> *en arrivant à Québec*] se présenta à la porte du *chateau Saint* [D *St* S<d'une autre main> *Saint-*]Louis [R *à Québec*] dont <...> l'entrée, mais <...> d'instances en disant: qu'il <...> qu'un *Aide-de-camp* <IV,V *aide-de-camp* <corrigé d'après l'usage> consentit> [R<d'une autre main>,] enfin [R<d'une autre main>,] à réveiller le *Gouverneur* couché depuis *long-temps* <appel de note, sans note>. Murray <...> *Mr.* de *St Luc* et lui demanda avec colère: comment il avait *ôsé* troubler son repos [D , S<d'une autre main>*?*] et

502 I indue. <blanc> Une affaire bien importante, [A *en effet*] *Général,* [R *dit Mr de Lacorne*] car <...> de *St Luc* et <...> grande *paleur* se <...> du *Général Anglais*; il <...> traita *Mr de St Luc* avec <...> égards et se fit raconter dans les plus *grands* détails le *sinistre* de l'Auguste. Ce <...> avait [R *chassé*] *pour ainsi dire voué* à la mort *de* braves officiers [R *parce que suivant son expression* AR *qui continuaient à porter leurs uniformes* A *qui lui portaient ombrages avec* [R *leurs uniformes habits militaires*] *uniformes*] *parce que disait-il: on ne reconnait pas les vainqueurs des vaincus* <appel de note et note>. // Les II indue <II,IV,V *?* <ponctuation rétablie d'après l'usage>> [A<d'une autre main> //] — Une affaire bien importante en *effet, Monsieur* le <IV *gouverneur*>, car <...> de *St Luc* et <...> du *Général*; il <...> traita *Mr* de Lacorne <...> égards et se fit raconter dans les plus minutieux <un feuillet manque> <...>

513 I prévisions de *Mr* de [R *St Luc furent pleinement* A *Lacorne*] *étaient* parfaitement justes; le *Général* Murray considérablement radouci [R *par* A *après*] la catastrophe de l'Auguste, traita <...> douceur, avec plus d'égards *même* <I,IV ;> et tous ceux qui voulurent rester *en Canada furent parfaitement libres* de le faire. *Mr* de *St Luc* surtout, dont il craignait *probablement* les révélations devint l'objet de ses prévenances et <...> du *Général à son égard.* Ce digne homme, qui comme tant d'autres *officiers Français* avait <...> fortune [R *qui était* A *très*] considérable <...> pertes [R *et y réussit*] en se livrant à *quelques* spéculations *de commerce.* <Voir «Notes et éclaircissements», chap. XV, note (*c*)> *Il repassa en France après la cession finale* [R *de la Nouvelle France*] *du Canada* [A *en 1763*] *par la France et fit un achat considérable de dentelles de fils,* [A *de dentelles*] *d'or et d'argent. Il se servit d'un moyen assez ingénieux pour se soustraire aux droits de douanes qui étaient* [A *alors*] *très onéreux; et cela de la manière la plus* [R *honnête*] *franche et honnête. Il se présenta aux bureaux de* [A *douanes*] *avec quatre grands cofres en sus de ses effets particuliers qui étaient exempts de tous droits. Les douaniers les officiers de ce département retirèrent du premier cofre qu'ils ouvrirent un immense manteau de la plus belle soie*

surchargé de dentelle de fils, d'or et d'argent. Ah! ah! dirent ces Messieurs [R *voilà des effêts*] *Doucement, s'il vous plait, dit Mr de St Luc, vous n'êtes pas au bout et il retira lui même avec le plus grand sang froid un habillement complet semblable à ceux qui que portaient les sauvages du Canada et surchargés des mêmes precieuses marchandises. Se dépouillant ensuite* [A *de ses vêtements,*] *avec un serieux importé* <blanc> [R *de ses habits*] *il endossa le riche costume d'un Indien en présence des douaniers ébahis. Je suis, Messieurs, dit-il grand-chef de la tribu des Hurons au Canada et lorsque je préside un grand conseil je me revetis de ce costume et je prononce une harangue et si vous voulez me permettre je vais vous débiter* [R *cet*] *mon discours d'ouverture au premier conseil de Huron que je dois présider à mon retour au Canada; ce qu'il fit en effet dans le plus pur Huron. Les douaniers, qui pour* la *plus part étaient des jeunes gens se pamaient de rire à la vue d'un spectacle si nouveau pour eux. Il est même* [A *aussi*] *probable, tant était imparfaites les connaissances qu'on avait en France* [A *Angleterre*] *des Canadiens que l'on confondait le plus souvent avec les Aborigènes qu'ils prenaient Mr de St Luc pour un véritable sauvage. Passe pour l'accoutrement du grand chef des Hurons s'écria-t-on unanimement. Il en fut* [R *de même* A *ainsi*] *des trois autres coffres: même travestissement tantôt comme* [R *et*] *Gran-Chef* [A *honoraire*] *des Abenaquis, des Montagnais et des Malécites,* [R *tous*] *alliés des Hurons: le tout suivi de la harangue dans l'idiome de ces diverses tribus. / / Mr de St Luc fit un* [R *retour* A *profit*] *immense sur ses dentelles* [A *surtout*] *pour les ornements d'église, ce fut le commencement de sa belle fortune qu'il laissa à ses* [R *deux* A *trois*] *filles, Mad. Campbell, Mad. de Lanaudière et Mad. Lennox.* <fin du chapitre>

CHAPITRE SEIZIÈME

1 II Chapitre *XVI* / / Après

3 I Après <début du chapitre> des privations bien cruelles, [A *pendant l'espace de sept années*] la paix, le bonheur même <I,II *commençait*> à

5 I Il est *bien* vrai [R *qu'à la place du* AR *qu'une* A *qu'une maison d'assez humble apparence avait remplacé le*] vaste <...> famille *habitait* avant la conquête [R *une maison d'assez humble apparence leur servait d'azile* AR *avait succédé* S <mot illisible>] mais c'était un palais *comparé* au moulin qu'elle venait de laisser depuis <...> pourtant [R *bien*] moins <...> position: [R *adorés* A *aimés et respectés*] de leurs censitaires *dont la majeure partie* [A *des hommes valides*] *était* [R *compagnons* A *frères*] *d'armes du Capitaine,* ils n'avaient jamais [R *éprouvé*] été exposés aux humiliations [R *que* A *dont*] le vulgaire se *plait* à abreuver [R *leurs* A *ses*] supérieurs [R *tombés de si haut* AR *déchus*] dans la détresse. *C'est* le <...> traiter [A *constament*] leurs *inferieurs* avec [R *politesse* A *égards*]; *les d'Haberville auraient rougi d'être moins polis que le dernier de leurs censitaires:* les d'Haberville avaient *donc* bien moins souffert dans leur [R *détresse* A *pauvreté comparative*] que beaucoup d'autres dans *leur position.*

Chacun *s'empressait* à *l'envie de leur faire* des offres de service et lorsqu'il s'agit de *rebatir* le manoir et ses dépendances la paroisse en masse *s'empressait* de <...> l'ouvrage: on aurait *dit* [A *tant était* [D *le* S *leur*] *zèle*] que *chacun* reconstruisait sa propre demeure — Tous ces braves gens tâchaient de [A *leur*] faire oublier [A *à* AR *à cette famille*] *par leurs prevenances* des malheurs qu'*eux mêmes* avaient [A *pourtant*] éprouvés mais qu'*ils croyaient* [A *avoir*] seuls mérités. Avec ce tact *rafiné* dont les Français *seul* sont <...> les [A *pauvres*] *appartements* que la famille s'était *réservé* dans [A *leur moulin*] sans <...> qu'ils [R *craignaient*] *auraient craint* de <...> été [A *affectueux,*] *déferants et* polis <...> culte depuis II Il *était bien* vrai <...> <II,IV,V palais comparée <virgule rétablie d'après l'usage> au> moulin <...> de <II,V *laisser* <corrigé d'après IV et d'après l'usage> depuis> le <...> <II,IV se *plait* à> <...> personnes bien nées de *traîter* leurs <...> souffert dans leur pauvreté comparative que beaucoup d'autres dans [R *leur position* A<d'une autre main> *les mêmes circonstances*]. Chacun *fesait* à *l'envie* des <...> <II,IV et lorsqu'il> <...> dépendances la paroisse en masse [D *s'empressait* S<d'une autre main> *s'empressa*] de <...> était [A *grand*] le zèle de chacun, qu'il [R *s'agissait*] reconstruisait <...> malheurs qu'*eux mêmes* avaient <...> susceptibles [A<d'une autre main>,] ils <...> S'ils *avaient-été* affectueux, *déferants et* polis envers <IV leur *Seigneur* dans> son

30 I l'avait [R *écrasé*] *abattu* <note>. // Il <...> puissent *apprecier* [R *la joie*], le contentement, la joie, [R *même*] le <...> partie *reparé* leurs pertes: qui commencent à *renaitre* à <...> Chacun avait respecté *la douleur du Capitaine* d'Haberville [R ,] *que le chagrin dévorait au paravant,* on ne parlait *en sa présence* qu'à *demie voix:* la *gaiété Française* avait <...> demeure. — Tout <...> enchantement. Le *Capitaine d'Haberville* naturellement gai riait <...> les [R *douces voix des*] dames <...> s'occupant *de* soins du ménage et <...> oncle *Baptiste reveillait* encore dans <...> soirée l'écho du promontoire. Le II l'avait étreint <appel de note et note>. // Il <...> Chacun *au paravant* avait respecté le chagrin [R *du* A *qui dévorait le*] *Capitaine* d'Haberville: on ne parlait qu'à *demie voix* [A *dans la famille*]: la <V *gaîté* <corrigé d'après I,II,IV et d'après les autres occurrences> *Française*> avait <...> enchantement. Le *Capitaine,* naturellement <...> les *Dames* chantaient <...> s'occupant *de* soins du ménage et <...> encore dans <...> soirée l'écho

46 I maîtres et pour se délasser *le soir* racontait aux *plus proches* voisins qui <...> veillée [R *dans la cuisine du vi*<eux> *l'histoire*] les <...> les *appellaient,* de <...> de *l'Isle,* ses [R *déboires* A *tribulations*] avec <...> légendes *que* les auditeurs ne se lassaient jamais *d'entendre,* sans égard pour les *cauchemards aux quels* ils s'exposaient dans leurs *rèves la nuit.* // *C'était vers* [AR *penda*<*nt*>] la fin d'août [A *de la même*] <*année*>; *le Capitaine* d'Haberville [R *s'en*] *revenait* [R *en chantonnant*] de la petite rivière *du* Port-Joli *son* fusil sur l'épaule et *avec une* gibecière bien bourrée de *corbigaux* et sarcelles, *lorsqu'il* [D *remarquât* S *remarqua*] une chaloupe détachée <...> l'ancre [R *à*] entre [A *la terre et*] le *pilier de pierre*

[R *et son domaine*] *et qui* semblait se diriger vers son domaine; *il* s'assit sur le bord d'un rocher pour l'attendre, pensant que c'était *quelques* matelots <appel de note, sans note> [R *qui*] en *cherche* de légumes [A *de beurre frais,*] de lait ou d'autres *rafraichissements. Lorsqu'ils* [R *mirent pied*] *abordèrent* le *rivage il s'empressa d'aller à leur rencontre* et vit *en s'approchant* qu'un *Monsieur* très bien <...> à *l'un* des <...> main *la maison où il devait le remettre*; mais à la vue de *M^r.* d'Haberville *il* sembla se raviser *et lui présentant le paquet* [R *à M^r. d'Haberville*] *en se découvrant il* lui dit: *je* n'aurais jamais osé vous remettre *moi même* ce paquet, *Capitaine* d'Haberville quoiqu'il II maîtres; et [R<d'une autre main> *racontait*] pour se délasser. [A<d'une autre main> *il racontait*] aux <...> les <II,IV,V les *appellait*, <corrigé d'après l'usage> de> son <...> de l'*Isle d'Orleans*, ses <...> sans *égards* [R *aux*] pour les cauchemars *aux quels* ils s'exposaient dans leurs *rèves* nocturnes. / / *C'était vers* la fin *d'aout* de la même année 1767 [R , *que le* A . *Le*] *Capitaine* d'Haberville [A<d'une autre main>,] revenant <...> Port-Joli [R *avec une*] le <...> <II,IV et *avec une* gibecière> <...> sarcelles remarqua <...> le *pilier de roche*, semblait <...> [A<d'une autre main>,] pensant que c'était des matelots en *cherche* de légumes, [A<d'une autre main> *de*] lait <appel de note, sans note> ou <...> rencontre lorsqu'ils <...> qu'un *Monsieur*, très bien mis donnait <...> de M^r d'Haberville ce <...> raviser <II,IV,V tout à coup; <ponctuation rétablie d'après l'usage> s'avança> vers <...> dit: [R *je* A<d'une autre main> / / —*Je*] n'aurais jamais <II,V *ôsé* <corrigé d'après IV et d'après l'usage> vous> remettre

70 I Pourquoi, Monsieur, *dit M^r d'Haberville* en cherchant dans ses souvenirs *quel* [A *pouvait*] être cette personne [D *que* S *qu'il* R *lui semblait* A *croyait*] avoir déjà [R *rencontrée* A *vue*] *quelque part, pour quoi, Monsieur, n'auriez vous* <...> propre si le *hazard* ne *m'eut* fait vous rencontrer? / / *Parceque, Monsieur*, dit l'interlocuteur en hésitant, *parceque* j'aurais [D *cru* S *craint*] qu'il vous [R *aurait été* A *fût*] désagréable <...> main. *Je sçais* que <...> bienfait, ni une *injure.* / / *Le Capitaine* d'Haberville regarda fixement l'étranger; [R *il*] fronça les [R *sourcils*] sourcils, ferma [R *les*] fortement <...> silence [R *tandis*] en proie à un [A *pénible*] combat intérieur *et* reprenant son *sang froid* il lui *répondit* avec II Pourquoi, monsieur [D ; S<d'une autre main>*?*] répliqua le capitaine en cherchant dans ses souvenirs [D *quel* S<d'une autre main> *quelle*] pouvait <...> vue [A<d'une autre main>— D *pourquoi* S *Pourquoi*], *Monsieur, n'auriez vous* jamais <...> le *hazard* ne <...> rencontrer? / / *Parceque*, monsieur <...> hésitant, *parceque* j'aurais craint qu'il vous *fut* désagréable <...> main: *Je* [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] que <...> bienfait, ni une offense. / / *M^r.* d'Haberville <...> sang-froid, [A<d'une autre main> *il*] lui

82 I politesse: *laissons* [R *chacun responsable dans*] à la conscience [A *de chacun*] les <...> moi *Capitaine* de Locheill et [A *en outre*] *comme* porteur de lettres de [R *la part de*] mon <...> famille [R *se fera le plus grand plaisir de*] vous [D *revoir* S *reverra*] avec plaisir: *vous* recevrez chez moi une hospitalité...

[A<d'une autre main> (] il allait dire avec amertume princière [A<d'une autre main>)], mais <...> de [R *cruel dans ces mots*] reproche dans ces mots, vous recevrez, *ajouta-t-il*, une hospitalité cordiale. *Allons*, venez. [A *le lion n'était apaisé* [R *à demi*] *qu'à demi.*] // *De Locheill* par un mouvement assez [D *naturelle* S *naturel*] avança la main pour *prendre* celle de son ancien [R *bienfaiteur*] ami; il <...> loin et quand il *s'en fut* [R *emparé* A *saisie*] elle resta ouverte dans *les siennes* <appel de note et note>. Un long soupir s'échappa [A *alors*] de la poitrine [R *il fit même un mouvement pour rentrer dans la chaloupe* A *de l'Écossais*], *et* il parut [A *livré* R *réfléchir*] pendant quelques *instants* [R *comme un homme livré*] *à de pénibles* [R *pensées*] *reflêxions;* [R *et*] indécis *de ce qu'il devait faire; il dit alors* [R *avec l'acent*] d'une II politesse: [R *laissons* A<d'une autre main> — *Laissons*] à <...> moi *Capitaine* de Locheill; et en outre étant <...> fils vous <...> hospitalité... [A<d'une autre main>(] il <...> princière, [A<d'une autre main>),] mais <...> mots [A<d'une autre main>)] vous recevrez une hospitalité cordiale. *Allons* venez. [R *(le* A<d'une autre main> // — *Le*] lion <...> demi. [R *)*] / / Arché par <...> naturel avança <...> loin [A<d'une autre main>,] et quand il *s'en fut* saisie, elle <...> la *poîtrine* de l'Écossais <V *l'écossais* <majuscule rétablie d'après l'usage>> [D *, en* S<d'une autre main>. *En*] proie à de pénibles *reflêxions* il parut [D *indéci* S<d'une autre main> *indécis*] pendant

98 I sensibilité: *le Capitaine* d'Haberville <...> un *chatiment au dessus* de ses forces [R ; A —] revoir les lieux qui lui rappellent [A *aussi*] de si [R *cruels* A *poignants*] souvenirs *seraient* déjà *une punition* assez [R *forte* A *cruelle*] sans <...> étranger. Adieu *Capitaine* d'Haberville; [R *adieu*] *mes adieux éternels* à celui que *j'appellais* autrefois mon père s'il ne me regarde plus comme son fils; *moi* qui lui *ai* toujours porté le culte *qu'un fils* [A *affectueux et*] *reconnaissant* doit à [R *son père* A *un*] tendre père: *j'en* prends le ciel à témoin, [R *Capitaine*] *M*[r] d'Haberville <...> remords, [A *depuis le* [R *moment* S *jour*] *fatal où le devoir impérieux d'un officier subalterne lui imposait des actes de vandalisme qui repugnaient à son cœur,*] qu'un <...> cesse sur *le cœur* dans les joies des <...> silence *de* [R *mes* A *longues*] nuits sans sommeil. Adieu, pour toujours, [R *oh mon père]!* je <...> d'écouter [R *que*] le récit [R *que votre* A *que votre*] *sœur* [R *devait vous faire*] devait <...> avant, *pendant* et après l'œuvre de destruction *qui* [A *m'était ordonné à*] *moi officier* [D <mot illisible> S *subalterne* R *j'étais obligé*] *par mon supérieur.* Adieu <...> et puisque <...> entre [R *moi et votre famille* A *nous*], oh! dites [D , S *!*] dites-moi <...> dans [R *votre l'âme* A *le sein*] de <...> votre excellente famille; qu'un <...> encore *quelques fois* [R *leurs* A *ces*] visages où tout annonçait [A *autrefois*] la <...> la *gaiété* du cœur: oh <...> supplie que <...> malheureux. [R *Je ne puis* A *Il ne me reste à*] *moi,* maintenant, qu'à prier Dieu à deux genoux qu'il <...> j'aime [R *tant* A *avec tant d'affection car*] *offrir* de réparer [R *leur fortune* A *les pertes que j'ai causées*] avec [R *la mienne* A *ma fortune*] qui II sensibilité: [R *le* A<d'une autre main> — *Le*] capitaine <...> un *chatiment* au-dessus <...> d'Haberville *mes adieux éternels* à

celui <...> lui [D *ai* S<d'une autre main> *a*] toujours <...> témoin, *M^r.* d'Haberville <...> remords depuis <...> vandalisme [D *que* S *qui*] *repugnaient* à <...> Adieu, pour <...> <II,IV bonne *supérieure*> devait <...> destruction [A<d'une autre main>,] que [A<d'une autre main>,] je devais accomplir. Adieu, pour <...> et puisque <...> conjure que <...> rentrée [A<d'une autre main> / / *] dans <...> encore [D *quelques fois* S<d'une autre main> *quelquefois*] ces visages où tout *annoncait* autrefois <...> la *gaiété* du <...> supplie que

131 I d'Haberville. / / [A <sans point d'insertion> *Si M^r. d'Haberville s'était refusé à toute explication de la part de sa sœur, il n'en avait pas moins été frappé après le recit de M^r, de S^t Luc du sublime dévouement d'Arché* [R *en dans son entrevue avec le Général Murray*]; *offrant de sacrifier son avenir à un sentiment exalté de gratitude. Cette rebellion* [S *incessante*] *de la nature dans une âme d'ailleurs noble et généreuse lui a toujours parue une énigme.*] / / *Le mot de* réparation pécuniaire *fit* [R *bondir le capitaine* A *d'abord frissonner M^r*] d'Haberville comme <...> mais [R *il se remit aussitôt*] en proie à d'autres *reflexions*, à <...> mouvement, [A *d'impatience*] ne fut que [R *passager* A *transitoire*] *occupé qu'il était d'un rude combat que lui livrait sa nature vindicative; il* se <...> mains comme s'il *eut* voulu extirper *par* [R *cet acte*] *sa force physique* [R *un* A *le*] reste de venin qui adhérait malgré lui à <...> sur *lui même* en sens *inverses*, fit <...> marcha très vite sur le rivage *et* puis à pas mesurés et revenant *à* Locheill il II d'Haberville ! / / Si *M^r.* d'Haberville <...> fait *M^r.* de *St Luc* du <...> l'accueil [A *à demi-cordial*] <IV,V *demi-cordial* <trait d'union supprimé d'après l'usage> qu'il> lui avait d'abord fait; [R <mots illisibles> A *car il est à*] supposer que sans cette impression favorable il lui aurait tourné le dos <appel de note et note>. / / Les mots réparation pécuniaire, firent frissonner *M^r.* d'Haberville comme <...> d'autres *reflexions*, à <...> mains [A<d'une autre main>,] comme s'il *eut* voulu <...> adhérait malgré lui à <...> lui-même en sens *inverses*, fit <...> marcha [A *d'abord*] très vite sur le sable du rivage *et* puis à pas mesurés; <II,IV et revenant>] enfin vers de Locheill il

147 I dit: *j'ai* fait <....> dissiper tout [R *sentiment* A *reste*] de rancune, mais [A *vous me connaissez*] c'est l'œuvre du temps *chez moi*, [A *qui peut seul en effacer les* [S *dernières*] *traces*:] *tout* ce <...> que *ma volonté* vous pardonne; *il ne m'est pas donné de vaincre la nature. Oui, Arché, ma bonne* sœur la Supérieure m'a tout raconté; je <...> après [R *le service que vous m'avez*] votre intercession pour moi auprès *de Murray, j'ai* pensé que celui qui *pouvait* sacrifier <...> avoir *âgi* que par contrainte dans des circonstances *aux quelles* je <...> remarquez, [A *de temps à autre*] quelque <...> mes *manières* ne <...> attention, laissons faire [R *le* A *au*] temps *et* il <...> était [R *près que* D *domté* S *dompté*]. / / *Il* est II dit: [R *j'ai* A<d'une autre main> — *J'ai*] fait <...> rancune, mais, vous me connaissez, c'est l'œuvre du temps [R *chez moi*] qui <...> la *supérieure*, m'a <...> auprès du *Gouverneur* dont <...> de *S^t Luc* [D *: j'ai* S<d'une autre main>. *J'ai*] pensé <...> ses <V amis, ne <virgule supprimée d'après l'usage> pouvait> avoir *âgi* que par contrainte

dans des circonstances [D *aux quelles* S<d'une autre main> *auxquelles*] je <...> à *autres* quelque <...> laissons faire [D *au* S<d'une autre main> *le*] temps [R *et* A<d'une autre main> / / *Et*] il <...> dompté. / / [A<d'une autre main> — *Comme*] il est

162 I dit *M^r* d'Haberville <...> matelots après <...> des *rafraichissements* [AR *venez passer*] et si par *hazard s'il* s'élevait un vent favorable je vous ferai [R *conduire* A *transporter*] dans six heures à Québec avec ma fameuse Lubine, si *toute fois* vos <...> donner *tout le* temps que nous *désirons* vous posséder sous notre toit; [A *c'est convenu; n'est-ce pas*] *et* passant <...> d'Arché ils s'acheminèrent vers l'habitation. / / Maintenant, Arché, comment se fait-il que vous *êtes* chargé *des* lettres de mon fils qui [D *contient* S *contiennent*] de <...> dire? — J'ai laissé, Jules II dit *M^r* d'Haberville, que le [R *vent*] calme <...> matelots après <...> des *rafraichissements* ; et si par *hazard* il <...> Québec avec ma fameuse Lubine [D : S<d'une autre main>;] si <...> vous *empéchaient* de <...> vous *posseder* sous notre *toît*. C'est convenu, n'est-ce pas? [R *et* A<d'une autre main> / / *Et*] passant <...> d'Arché [A<d'une autre main>,] ils <...> le *Capitaine*, comment <...> chargé [R *des* A *de ces*] lettres de mon fils qui

175 I Paris [A *en pleine convalescence*] il y a sept semaines après avoir passé [AR *séjourné pendant*] un mois; [R *avec lui* A *sous le même toît,*] mais comme <...> d'apprendre [D *les* S *ces*] bonnes nouvelles [R *tracées*] de sa main même, *je n'ai pas cru devoir en dire d'avantage.* / / Si II Paris, il <...> oncle *M^r* de Germain qui <...> <II,IV mais comme> <...> d'apprendre *les* bonnes <...> dire *d'avantage.* / / Si de Locheill *fût* attristé

181 I l'on *appellait* avant la conquête le hameau d'Haberville remplacé par trois *à* quatre bâtisses *qui différaient peu des* [R *habitations*] *établissements* des <...> riant *de tout ce qui l'environait*: *ces batisses* neuves et *recemment* blanchies à la *chaud*, ce <...> fruits, [A *le chant des* R *les*] moissonneurs *qui* [R *retournaient déchargeaient en chantant* AR *conduisaient sur les* A *retournaient de la prairie avec*] deux *voyages* de foins odorants; tout <...> d'abord *éprouvés*. À l'exception d'un *canape*, [R *et*] de douze fauteuils en acajou, [A *et de quelques autres meubles*] sauvés du [R *naufrage*] désastre <...> les tables les chaises et autres <...> commun, [R *les murs*] les cloisons [A *étaient*] vierges <...> tapis; *il n'y avait pour ornement que* quelques sapins *et épinette dans l'âtre* [D *de* S *d'une* A *des*] *cheminée*, [R *et*] dans les encoignures *des chambres* et [R *quel*] abondance <...> les [R *sauvages* A *naturels du pays*]: *cet* absence *d'ornements* plus *couteux* [AR *remplacés*] ne laissait pas [A *neanmoins*] *d'être agréable*: [R *dans leur extrême simplicité l'odeur qui émanait* A *les émanations odorantes*] de ces *bois résineux, de ces sapins, de ces épinettes, de ces fleurs,* que <...> poitrine semblaient vivifier le corps *et réjouir l'âme.* [A <en marge, sans point d'insertion> *Il y avait partout une odeur de propreté qui ne fesait point regreter des meubles plus somptueux*] / / Toute la famille

[R *d'Haberville*] qui II l'on appelait avant la conquête le hameau d'Haberville remplacé par trois *à* quatre <...> surpris [D *à* S<d'une autre main> *de*] l'aspect <...> et *recemment* blanchies à la *chaud*, ce <...> acajou et quelques <...> commun; les <...> famille qui *fesaient* l'orgueil des d'Haberville n'occupaient plus leur place [R *ordinaire*] de <...> encoignures et *abondances* de <...> plus *couteux* ne <...> bois [R *résineux*] neufs <...> corps [R *et réjouir l'âme*] en <...> ne *fesait* pas

205 I venir [R *le Capitaine*] *M^r* d'Haberville accompagné d'un étranger s'était réunie dans le salon [A *pour le recevoir.*] À l'exception de [R *Mad^lle d'Haberville Louise* A *Blanche*] personne ne reconnut Arché *qu'ils n'avaient* pas <...> fille, *palit* [AR *se troubla* A *et se troubla*] à l'aspect de l'ami de *sa jeunesse* qu'elle [R *ne pensait* A *ne croyait*] jamais revoir, mais se remettant *vivement* avec <...> cacher [R *leurs émotions les plus*] les impressions [R *soudaines* A *les plus vives*] elle fit comme les deux autres *Dames* [D *une* S *la*] profonde révérence qu'elle *eût* faite à un étranger. *Mon* oncle *Baptiste* salua avec une politesse froide; il n'aimait pas les Anglais et jurait contre eux *avec un redoublement d'énergie depuis la conquête.* // Je II venir de loin *M^r.* d'Haberville accompagné d'un étranger [A<d'une autre main>,] s'était <...> Arché qu'on <...> enfance qu'elle ne croyait jamais <II,IV revoir, mais se> remettant [R *vivement* A *promptement*] avec <..> aurait [D *fait* S<d'une autre main> *faite*] à <...> Anglais; et

217 I grille, *dit* [R *M^r d'Haberville,*] le capitaine si un seul d'eux vous reconnaît. Voyons, regardez bien ce *gentil-homme,* dix <...> mémoire, je l'ai, moi, reconnu de suite. *Voyons* [R *Louise* A *Blanche*], tu dois avoir <...> autres, *étant beaucoup plus jeune.* Je crois, dit celle-ci, bien bas, [AR <mot illisible>] que c'est *M^r.* de Locheill. // *Oui,* dit *M^r* d'Haberville, c'est Arché qui a vu Jules [A *dernierement a Paris*] et *qui* nous apporte des <...> faites-vous, Arché <...> amis? Toute la famille qui ignorait [A *jusqu'alors*] le changement de *M^r d'Haberville* en [R *vers* A *faveur d'*] Arché dont <...> présence; toute <...> Arché [R *le plus*] l'accueil le plus amical fit *alors* éclater II grille, fit le *Capitaine* en <...> eux <II,IV vous *reconnait.*> Voyons; regardez bien; ce *gentil-homme*: dix <...> <II,IV,V Parle Blanche <virgule rétablie d'après l'usage>: tu> dois <...> autres? // — Je <...> c'est *M^r.* de Locheill <...> dit *M^r.* d'Haberville, c'est Arché qui <...> Paris et [R *qui* A<d'une autre main> *il*] nous apporte des lettres *de lui* qui <...> Que *faites vous* donc <...> famille qui <...> d'Arché dont <...> présence; toute

234 I suivant: *j'ai* pris les eaux de *Barège* et *quoi qu'encore* [AR *bien*] faible [R *encore*] je <...> repos et <...> pour *long-temps au dessus* de <...> congé *indéfini* pour [A *les*] *recruter* [R *mes forces*]. Mon parent D--- le ministre [A *et tous mes amis*] me [D *conseilla* S *conseillèrent*] *d'abandonner* l'armée, de retourner au Canada la <...> famille et de [A *m'y établir définitivement après avoir* D *prêtant* S *prêté*] serment [R *d'allégeance* A *de fidélité*] à <...> vous [R *avoir* D

consultez S *consulté*]. [R *J'aurai le plaisir de*] Mon frère Arché qui a de puissants amis *de la cour d'Angleterre* m'a <...> votre *Gouverneur* [R *Anglais* A *Guy Carleton qu'on dit pleins d'égards* <appel de note, sans note> *pour la noblesse Canadienne dont il* [R *a été témoin des malheurs*] *connait* les antécédents glorieux] *en sorte que si je* me décide *d'après* votre avis, à [R *devenir sujet Anglais*] me fixer [D *en* S *au*] Canada [R *je puis espérer* AR *je puis compter sur* AR *je pourrai*] j'aurai l'espoir d'être [A *encore*] utile <...> le *plaisir*, [A *Dieu aidant*] de vous embrasser [A *tous*] vers <...> Oh! [D *quel* S *quelle* R *plaisir pour tous*] jouissance après II suivant: [A<d'une autre main> / / —«] [D *j'ai* S<d'une autre main> *J'ai*] pris les eaux de [D *Barège* S<d'une autre main> *Barèges*] pour mes blessures [A<d'une autre main>,] et [A<d'une autre main>,] quoique <...> repos et <...> pour *long-temps* au-dessus de <...> congé *indéfini* pour <...> parent D--- le <...> mes <V amis, me <virgule supprimée d'après l'usage> conseillent> de <II,IV *laisser* <corrigé d'après IV et d'après l'usage> l'armée,> de retourner au Canada [A<d'une autre main>,] la <...> famille [A<d'une autre main>,] et <...> Arché qui a de puissants amis *de la cour d'Angleterre* m'a remis une lettre de *recommendation* d'un <...> votre *Gouverneur* Guy Carleton que l'on dit plein d'égards <appel de note, sans note> pour la noblesse *Canadienne* [A<d'une autre main>,] dont il *connait* les antécédents glorieux <appel de note, sans note>. Si <...> jouissance! après

252 I séparation. / / *Dans un postscriptum Jules ajoutait: j'oubliais* de <...> Roi qui m'a accueilli avec bonté et m'a fait, je ne *sçais*, quels éloges sur ce qu'il *appellait* ma <...> Grand-Croix [R *de l'* A *du très Honorable*] ordre *Millitaire* de *S^t Louis*; [R *je ne sçais* A *j'ignore*] quel <...> Français qui portait une épée ne s'en était pas *mieux* [A *servi que moi; je pourrais* [S *même*] *citer dix officiers de mon régiment qui mériteraient d'être décorés a ma place: il est vrai que j'ai eu de plus qu'eux le*] précieux avantage de me faire [R *écharper* AR *étriller* A *écharper*] comme un [R *fou dans* A *écervelé à*] chaque [R *engagement avec* A *rencontre* AR *que j'ai eue* A *avec*] l'ennemi! C'est *bien* dommage qu'on *n'aît* pas <...> fous! [R *j'aurais*] je n'aurais pas [A *alors*] volé mon grade de chevalerie comme celui dont Sa Majesté *très chrétienne d'ailleurs* [R *me gratifier*] vient de me gratifier; [A *j'espère néanmoins que cet acte ne lui fermera pas les portes du paradis et que S^t Pierre aura à lui objecter d'autres pécadilles; car j'en serais au désespoir. / / De Locheill ne put s'empêcher de sourire aux mots «Majesté très chrétienne d'ailleurs»; il lui semblait* [R *entendre* S *voir*] *le ton railleur de son ami en* [R *écrivant cette phrase*] *traçant ces lignes.*] / / Toujours II séparation». / / Jules ajoutait dans un *post-scriptum* <non souligné>: [R —«*j'oubliais* S<d'une autre main> «*J'oubliais*] de <...> <II,IV, V Roi qui <virgule rétablie d'après l'usage> m'a> accueilli avec bonté; *il* m'a fait, je ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] quels <...> du très honorable ordre royal et militaire de *S^t Louis* <...> tout <II,V *français* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>> [A<d'une autre main>,] qui portait une épée [A<d'une autre main>,] ne <...> pourrais <appel de note, sans note> citer <...>

que *j'ai eu plus qu'eux* le <...> un [R *fou* A *écervelé*] à <...> chevalerie [A<d'une autre main>,] comme celui dont *sa* Majesté *très chrétienne d'ailleurs* vient de me gratifier*: j*'espère pourtant <...> que *S*t Pierre <IV *Saint-Pierre*> aura <...> désespoir. / / De Locheill <...> mots «Majesté *très chrétienne d'ailleurs*»; il <...> en [R *tracant cette ligne*] écrivant

273 I même dit *M*r. d'Haberville ; *ne* s'occupant que des autres *repeta*-t-on en [D *cœur* S *chœur*]. Je <...> Arché, qu'il *eût* été <...> amis. Quel fils, dit <...> émotion*!* Et quel neveu [R *moi* A *donc*] ai-je, formé, [A *moi*] *dit* mon oncle *Baptiste* [A *Raoul*], en coupant l'air *du* haut en bas avec sa canne s'il *eut* [R *eu dans la main* A *été* AR *muni* A *armé*] d'un sabre de cavalerie*! C'en-est* un *Prince* celui-là qui *sçait* distinguer <...> Majesté-*là*: elle *sçait*, [A *dit mon oncle Baptiste en s'animant d'avantage, elle sçait*] qu'avec cent officiers comme Jules elle pourrait [R *réparer tous ses désastres*] reprendre <...> triomphantes, [R *comme un autre Guillaume*] franchir le *détroit* [A *comme un autre Guillaume*] écraser la fière Albion [A *et*] reconquérir *la Nouvelle France*! Et mon oncle *Baptiste* [A *Raoul*] coupa l'air en [D *tous* S *tout*] sens Il même, dit *M*r. d'Haberville*!* [R *ne* A<d'une autre main>— *Ne*] s'occupant <IV,V même, dit M. d'Haberville*!* <ponctuation rétablie d'après l'usage> / / > Ne <...> autres! *dit*-on en chœur. [A<d'une autre main> / / —] Je <...> qu'il *aurait-été* plus <...> amis. [A<d'une autre main> / /] — <II,IV,V Quel fils, dit la mère*!* <ponctuation rétablie d'après l'usage> *quel*> frère, *dit* [R *la sœur* A *Blanche*]*!* [A<d'une autre main> / /] Oh! oui, quel frère, dit [R *Arché*] de Locheill, avec la plus vive émotion. / / <II,IV,V Et, quel <virgule supprimée d'après l'usage> neveu> donc <...> moi [D ; S<d'une autre main>*!*] *dit* mon oncle Raoul, en coupant l'air [R *avec sa canne*] de haut en bas [A *avec sa canne*] comme s'il *eût-été* armé <...> qui [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] distinguer le mérite et le récompenser [D . S<d'une autre main>*!*] *Elle* n'est pas *dégoutée* cette <...> elle [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] qu'avec <...> franchir le <II,IV *détroit*> comme <...> Albion et reconquérir ses colonies! [A<d'une autre main> / /] Et

291 I canne au *peril* imminent de ceux qui tenaient à leurs yeux, [A *à leur nez*] et *à* leurs mâchoires [R *dans cette* A *menacés par cette*] charge d'un nouveau genre. — *Mon oncle Baptiste* regarda tout <...> capable et à <...> canne alla <...> reposer [*de son immense besogne*] *sur les* lauriers <...> au *Roi* de <...> neveu. — / / L'arrivée <...> Jules [R *avait fait renaître* A *répandit*] la joie [A *la plus vive*] dans <...> famille*: On* ne <...> et amis qu'on avait [A *presque*] *perdu* [A *tout*] *l'espoir* de revoir, sur le *Faubourg S*t *Germain* <...> France *et enfin* sur Il canne au *peril* imminent <...> conserver *intactes* leurs yeux, nez et *machoirs* menacés <...> canne alla <...> au [D *Roi* S<d'une autre main> *roi*] de <...> et amis <...> le *Faux-bourg S*- Germain

304 I Arché [R *rendit ensuite*] voulut voir ensuite *tous* les <...> la [R *femme* A *mulâtresse*] Lisette *dans la cuisine occupée* [R *avec* A *des*] apprêts du [D *diner* S *diné*]; *Elle* lui sauta au *col* comme *autrefois* [A *lorsqu'il*] venait au manoir avec Jules qu'elle avait élevé et <...> la *voie*. — Cette mulâtresse, que *Mr d'Haberville* avait <...> était malgré ses défauts très attachée <...> que *son* maître, quant à *sa* maîtresse sur <...> maison elle ne lui obéissait [R *que par boutade* A *qu'en temps et lieux*]. *Mademoiselle d'Haberville* et <...> qui par la douceur lui [D *fesaient* S *fissent*] faire ce qu'ils voulaient; et [R *pourtant* A *quoique*] Jules la *fesait* [A *généralement*] endiabler [R *pendant les vacances*] *depuis le matin jusqu'au soir* elle ne *fesait* que rire de ses espièglerie; [R *et était*] toujours prête à cacher ses fredaines et à prendre *chaudement* sa <...> parents *voulaient* le *gronder*. *Mr* d'Haberville à bout de patience l'avait depuis *long-temps* émancipée, mais «elle <...> ça», [AR *suivant*] *comme elle lui* disait, en se *fesant* claquer [R *l'index avec le pouce* A *les doigts*]: «elle avait autant [D *de* S *le*] droit de rester à la maison que <...> elle *était* aussitôt *rentrée* par [R *la porte* A *celle*] du sud et *vice versâ* <non souligné> [R *Chose étrange,*] Cette II Arché <...> Lisette occupée <...> du [D *diné* S<d'une autre main> *dîner*]; elle lui sauta au *col* comme elle *fesait* jadis <...> avait *achêtée* à <...> était malgré ses défauts très attachée <...> la *maitresse* sur <...> lui *fesaient* faire <...> la *fit* endiabler très souvent elle ne *fesait* que <...> prête, *d'ailleurs*, à <...> prendre *chaudement* sa <...> grondaient <appel de note, sans note>. // *Mr* d'Haberville à bout de patience l'avait depuis *long-temps* émancipée, mais «elle <...> se *fesant* claquer les [R *droits*] doigts <...> élevée que <...> sud et <II,IV,V *vice versâ*. <corrigé d'après l'usage> //> Cette

326 I femme [A *d'un caractère*] indomptable avait [R *partagé avec une sensibilité à tous les* AR *néanmoins* A *pris* AR *plus de part* A *autant de part aux*] malheurs de [R *la* AR *fille* A *son*] *maitre* [A *que si elle eut été leur* [R *enfant*] *propre fille*] et [R *tant* A *chose étrange tant*] qu'elle vit *Mr d'Haberville* en <...> dévoraient elle [R *se*] *obéissait avec* [R *démesure* A *soumission à tous les ordres qu'elle recevait*] *et* se *multipliait jours et nuits* pour faire [A *à elle seule*] la besogne de deux servantes. *Souvent* [A *quand elle était*] seule avec *Louise* [A *Blanche*], elle se jetait à son *col* en sanglotant et *c'était* la noble *Demoiselle* qui [R *dévorait son* A *fesait trève à ses*] chagrins <...> famille elle II femme d'un caractère indomptable avait <...> maîtres que si elle *eût-été* leur propre fille; et chose <...> le *Capitaine* en <...> qu'elle <II,IV recevait: se> multipliant pour faire [R *la besogne*] seule <...> son *col* en sanglotant et la noble demoiselle *fesait* <II,IV,V *trève* <corrigé d'après l'usage> à> ses <...> elle [R *devint* A *redevint*] aussi

336 I qu'auparavant. // *En sortant de la cuisine de* Locheill courut *au devant* de José qui revenait du jardin chargé de *fruits et de légumes:* [D *Faites* S *faites*] excuse <...> gauche, j'ai <...> d'Abraham; je n'ai pas d'ailleurs de <...> jupe, <appel de note et note> <...> dois, qui m'en a *débarassé*, [A *car*] il <...> conscience: il me l'a *coupé* si <...> exempté *la moitié* de <...> qui [R *me l'a*] a fait

le pansement, *il* est *bien* vrai de dire que nous sommes à peu près quittes la petite jupe et moi car [A *fesant le plongeon pour resaisir* mon [D *ame* S *arme*] *tombée à terre avec le fusil qu'elle tenait*] *de* [R *la* A *cette*] *main qui me restait,* je lui *ai passé* ma [D *baillonnette* S *baionnette*] *à* travers *le* corps. Après tout, *Mr Arché, tout est* pour <...> plus — Il II qu'auparavant. // [A *De Locheill,* D *En* S *en*] sortant de la cuisine [R *Arché* D *courait* S *courut*] <II,IV *au devant*> de José qui revenait [A *en chantant*] du <...> fruits. // [A<d'une autre main> —] Faites excuse, lui dit *celuici,* si <...> jupe, <appel de note, sans note> [R *qui m'en a déb*] sauf le respect <...> dois, qui m'en a *débarassé* <appel de note, sans note>: il <...> car *fesant* le plongeon pour reprendre [R *mon arme* A *mon fusil* D *tombée* S *tombé*] à [R *tout*] terre, je lui *ai passé* ma baïonnette *à* travers *le* corps. [R — A<d'une autre main> //] Après tout, c'est pour le mieux car <...> bat <II,IV,V plus. <point d'interrogation rétabli d'après l'usage> Pas> plus <..> pays [R *dit José*] ajouta

354 I Il paraît, mon cher José, *dit* de Locheill <...> vous [R *vous passez* A *savez*] très-bien [A *vous en passer*] de *votre* main <...> reste. — C'est vrai, *dit celui-ci,* [A *que*] ça <...> pressés; mais à vous dire *le* vrai, j'ai bien regretté [R *l'usage*] d'être [R *privé de l'usage de mes deux mains*] manchot; *je* n'aurais <...> maîtres; [A *Les temps ont été durs, allez, mais Dieu soit loué le plus fort est fait*] *et* une larme <...> fidèle *domestique.* // De Locheill II Il *parait,* mon cher José, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] de Locheill <...> savez très-bien vous [R *servir*] passer de la main droite [A<d'une autre main>,] quand <...> vrai; [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] José <...> pressés comme [A<d'une autre main> *dans*] mon <...> manchot! [D *je* S<d'une autre main> *Je*] n'aurais <....> fait [R *; et* A<d'une autre main>. // *Et*] une

363 I moissonneurs occupés à [R *ramasser* A *rateler*] et à *rentrer le* foin; c'étaient <...> avec *affection*; car [A *à l'exception du capitaine*] toute la famille, et Jules *en particulier* avant <...> de [A *le*] disculper II moissonneurs [A<d'une autre main>,] occupés à *rateler* et à charger [D *des* S *les*] *charettes* de foin; c'étaient tous *des* vieilles <...> Jules avant

368 I Le *diné* [R *grace*] servi [R *avec la* A *avec la plus grande*] simplicité [R *la plus primitive*] fut très abondant grâce au gibier dont *les* forêts et *les grèves* [R *étaient couverts* A *foissonnaient dans ces temps primitifs*]. L'argenterie <...> plus *stricte* nécessaire; outre les *cuillières* [R *et*] *les* fourchettes, *les petites coupes* et *goblets;* un [A *antique*] pot *d'argent* aux armes [R *de la famille*] d'Haberville attestait *seul* [R *que cette famille avait été jadis opulente* A *l'ancienne opulence de cette famille.*] Le dessert tout <...> saison fut apporté [A *sur des feuilles d'érable*] dans des *cassots* <non souligné> [R *et* A *d'écorce de bouleau, et des*] corbeilles [R *ouvrage des indiens* AR *d'écorces de lauriers* A *de frêne* AR *couverts de*]. Un verre de [AR *liqueur aux framboises* A *cacis avant le repas,*] de la <...> branches *même* de

l'arbre, du vin d'Espagne que l'on buvait *près*que toujours *trempés*, furent <...> l'hospitalité *de M*r d'Haberville *put* offrir <...> de *regner* pendant tout le repas. *Cette* famille après <...> une *nouvelle vie. M*r d'Haberville s'il *n'eut* craint de blesser Arché *aurait fait* un <...> de *champagne* remplacé <...> d'épinette. / / Maintenant que nous sommes *tous* en II Le *diner* servi avec la plus grande simpicité [A<d'une autre main>,] fut [R ,] néanmoins [R ,] très abondant <...> plus *stricte* nécessaire; outre les [R *cuillières*] les <...> antique aux armes [R *des*] d'Haberville attestait [R *que cette*] l'ancienne <...> dessert tout <...> saison fut apporté sur des feuilles <II,IV,V *d'érables* <corrigé d'après l'usage> dans> des *cassots* <souligné> et corbeilles qui [R *attestaient l'ingéniosité* A<d'une autre main> *témoignaient de l'industrie*] des <...> <II,IV de cacis> avant <...> vin <V d'Espagne que <virgule rétablie d'après l'usage> l'on> buvait *près*que toujours <...> <II,IV du *Seigneur*> d'Haberville <II,IV,V *put* <corrigé d'après l'usage> offrir> à son <...> la [D *gaiété* S *gaité*] de *regner* pendant <...> famille après <...> nouvelle. *M*r d'Haberville <...> de *champagne* remplacé

387 I le *Capitaine,* en souriant à Arché, *occupons nous* de <...> moi vieux et usé [A *avant le temps*] par <...> âge [A *d'ailleurs*] que <...> France que j'ai *servi* pendant [R *plus* A *près*] *d'un demi siècle; plutot* [D *mourrir* S *mourir*] cent fois. [R Il *n'en n'est pas de même de Jules.*] Et [R *dit* A *interrompit*] mon oncle *Baptiste* [A *Raoul*], *vous et votre fils pouvez* dire comme Hector le Troyen <blanc> Passe pour Hector le Troyen [A *que je croyais assez indifférent à nos affaires de familles, passe pour Hector le Troyen*] dit *M*r d'Haberville [A *qui* [R *ne*] *goutait* [R *pas toujours* S *fort peu*] *les citations de latinité* [R *du cher oncle*] *de son frère.*] *Mais,* [R *il n'en est pas de même de mon fils* A *revenons à mon fils*]: *sa* santé l'oblige, *et* peut-être pour *long-temps,* [A *peut-être pour toujours* R *de* A *à*] se retirer du service [R *ou devoir* AR *Tout ce qu'il a de* A *Ses*] *plus chers* [R *est ici; famille* A *intérets sont ici autour de nous*] où il est né: [R *c'est* A *le Canada est*] sa patrie [R *à lui*] naturelle, et <...> serait *lacheté* chez moi sur <...> glorieusement *la* dette <...> ancêtres; *il* se retire <...> les *Médecins* déclarent <...> santé; *qu'il* consacre [A *donc*] maintenant <...> son *energie* au service de ses compatriotes *Canadiens.* Le nouveau *Gouverneur* est <...> faveur, il a exprimé en mainte occasion combien il compatissait [D *à* S *aux* R *nos*] malheurs <...> rencontrés [A *face à face*] sur le champ de bataille et que la fortune et non le courage [D *avait* S *a*] trahis. *Il* a les mêmes égards [A *dans les reunions au chateau*] pour ceux qui ont perdu leur fortune <appel de note et note>, que <...> Sous l'administration *d'un tel homme* et <...> la *Colonie.* — Qu'il <...> d'Angleterre et mes dernières paroles dans [R *la* A *nos adieux*] suprêmes [R *que je lui ferai* A *seront*]: *sers* ton [R *nouveau*] souverain [A *Anglais*] avec <...> loyauté que j'ai servi le monarque *Français* et reçois ma bénédiction <appel de note et note>. / / Tout II le *Capitaine,* en <...> moi vieux et usé <...> guerre <appel de note, sans note>, j'ai *même* une [R *bonne*] bonne <...> France que <...> fois! <appel de note, d'une autre main,

sans note> // — Et; interrompit <...> Troyen: // [A<d'une autre main> ... *Si Pergama dextrâ // Defendi possent, etiam* <II,IV,V *hâc* <corrigé d'après l'usage> *defensa*> *fuissent.* <non souligné>] // Passe <...> dit *M^r* d'Haberville [A *qui*] <IV,V d'Haberville qui <virgule rétablie d'après l'usage>> [A *n'était pas* [R *un homme* S *aussi*] *lettré* [R *comme* A *que*] *son frère, goutait peu ses citations, passe pour Hector le Troyen*] que <...> famille, mais revenons à mon fils [D *: sa* S<d'une autre main>. *Sa*] santé l'oblige, peut-être pour *long-temps*, [D *voir* S<d'une autre main> *voire*] même <...> ancêtres [D *: sa* S<d'une autre main>. *Sa*] position d'ailleurs <...> moi sur <...> ancêtres [D *; il* S<d'une autre main>*! Il*] se <...> santé; *qu'il* consacre <...> son *energie* au service de ses compatriotes <II,IV,V *Canadiens.* <minuscule et point d'exclamation rétablis d'après l'usage>. Le> nouveau *Gouverneur* [A<d'une autre main> appel de note, sans note] est <...> faveur, il <...> <II,IV lui, il> a exprimé en mainte occasion combien <...> de braves <IV officiers, qu'il> avait [D *rencontré* S<d'une autre main> *rencontrés*] face <...> bataille; et que la fortune et non le courage avait trahis. [A<d'une autre main> appel de note, sans note] <II,IV *Il*> a les mêmes égards dans les réunions au *chateau S^t. Louis*, pour les *Messieurs* Canadiens que <...> <II,IV luxe: ayant> soin <...> administration; et muni <...> seront: «*sers* ton souverain [D *Anglais* S<d'une autre main sur> *anglais*] avec autant de zèle, de [D *dévouêment* S *dévouement*], de loyauté que j'ai servi le monarque [D *Français* S<d'une autre main> *français*] et reçois ma bénédiction [A<d'une autre main> appel de note, sans note>. // Tout

432 I chef de [R *la*] famille: – *sans songer* que <...> maître *et qu'il* ploie [A *le plus souvent*] sous *sa main* d'acier les caractères les plus intraitables. [A *Le Capt d'H*] trop fier, trop loyal, pour <...> envers [D *ses* S *des*] sujets [R *Canadiens si dévoués* AR<en marge sans point d'insertion> *qui*] qui avaient porté *leur* dévouement jusqu'à *l'héroisme le plus sublime,* [R *Le Capitaine d'Haberville*] n'en ressentait pas moins [A *d'ailleurs*] l'ingratitude <...> cœur de <...> dernière *goute* de son sang pour ce *faible Monarque pret à tout sacrifier* aux caprices de ses *Maîtresses*; <appel de note, sans note> mais là *s'arretait* son abnégation; *il* aurait refusé pour *lui même* toute faveur [D *du* S *des* R *ces*] *nouveaux Maîtres*; mais il [R *ne* <mot illisible>] était <...> déraisonnable. // Que chacun maintenant donne <...> dit *M^r. d'Haberville,* [A *en souriant,*] *nous irons aux voix et* la majorité *décidera.* Les *Dames* ne II chef de la famille : *sans songer* que <...> grand *maitre* qui <...> loyal, d'ailleurs, pour <...> sujets [A<d'une autre main>,] qui avaient porté le *devouement* jusqu'à <...> abandon il <...> monarque [R *prete*] livré <...> là *s'arrétait* son abnégation [D *: il* S<d'une autre main>. *Il*] aurait <...> gouvernement, mais

447 I se *jettant* en pleurant de joie dans ses bras. Mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] [R *oubliant dans un* D *transport* S *transporté*] *de joie* [R *sa canne*] saisit la main de son frère *et* la secoua *avec force, lui dit*: [D *le* S *Le*]

Nestor <...> sagesse. Et *qui* nous *eût tous* plus <...> eussions [A *eu*] l'avantage [D *de* S *d'entendre* R *vivre de vivre du temps de* A *les paroles de*] ce vénérable [R *Monarque* A *personnage*] *qui a vécu trois âges* [D *des* S *d'*] *hommes.* // Comme II se *jettant* en pleurant de joie dans <...> frère, *le* secoua fortement, et s'écria: [R *le nestor* A<d'une autre main> — *Le Nestor*] des <...> Et [R *qui* A<d'une autre main> *ne*] nous aurait [A<d'une autre main> *pas*] plus réjouis [A<d'une autre main>,] dit Arché, si nous *eussions-eu* l'avantage

455 I haute, [R *et*] le <...> à [R *Louise* A *Blanche*] une promenade [R *avant le souper*] sur la [A *belle*] grève, [R *avec ses* A *aux*] anses sablonneuses qui [D *s'étendent* S *s'étend*] *vis-à vis* du <...> rivière [R *du*] Port-Joli. Je retrouve [R *ici* A *partout*] dit Arché, lorsqu'ils furent [R *le long du Fleuve* A *sur le rivage que le soleil couchant frappait de ses derniers rayons, je retrouve partout des* [R *sites*] *objets des sites*] *des objets* qui <...> souvenirs: *c'est dans cette anse* que je vous *fesais* jouer lorsque vous étiez enfant avec les coquilles [R *que je ramassais pour vous* A *que je ramassais le long*] de ce rivage, c'est *ici* que [R *j'ai donné* A *je donnais*] à <...> natation, [D *voilà* S *voici*] les mêmes [R *fraisiers et* A *fraisiers et*] framboisiers où [R *je cueillais* A *nous cueillions* R *les framboises*] *ensembles* les [R *framboises* A *fruits*] que <...> ici, [R *où* A *qu'*] assise [R *un livre à la main*] sur *le bord de* ce petit rocher, [R *que Jules et moi nous apportions les produits de notre chasse* A *en lisant tandis que nous chassions*] vous attendiez notre retour [R *de la chasse*] pour nous féliciter [R *lorsque nous avions réussi,* A *de nos prouesses*] ou <...> arbre, un *arbrisseau*, un rocher, *un buisson* qui ne soit pour moi [D *un ancien* S *une ancienne* R *ami*] connaissance. Quel <...> l'enfance [A *et*] de *la* [A *premiere*] *jeunesse*! Toujours insouciante [R *sur* A *de*] l'avenir <...> que [R *l'eau* A *l'onde*] de ce *petit* ruisseau que nous franchissons maintenant. [R *C'était* A *C'est*] alors que nous étions vraiment sages *mon frère* Jules et moi, [R *notre* A *lorsque nos rêves* D *ambition* S *ambitieux*] se bornaient *a* passer [R *ensemble nos jours* A *ensemble* [D *des* S *nos*] jours [R *paisibles ensemble à la*] sur ce domaine occupés de travaux [R *travaux*] et II haute, et <...> s'étend [R *depuis*] du <...> dit Arché, lorsqu'ils furent [R *sortis*] le <...> rayons, [A<d'une autre main> *je retrouve partout*] des <...> souvenirs! [R *c'est dans cette anse* A *c'est-ici*] que je vous *fesais* jouer lorsque vous étiez enfant avec <...> ramassais [R *pour vous*] tout <...> cueillions *ensembles* les <...> ici [D *qu'assis* S<d'une autre main> *qu'assise*] un livre <...> chassions votre <...> ou *se* moquer <...> arbre, [A<d'une autre main> *un buisson,*] un [D *abrisseau* S<d'une autre main> *arbrisseau*], [R *un buisson*] un <...> connaissance [A<d'une autre main>,] que <...> passé, *insouciant* de <...> jours [D *ensembles* S<d'une autre main> *ensemble*] sur <...> champêtres! // — Cette

481 I paisible, *dit Louise* [A *Blanche*], est celle à *la quelle* notre <...> Dieu [R *vous a donné* A *en donnant*] la force [R *le courage pour* A *le courage à l'homme lui reservait de plus nobles*] *d'autres* destinées <...> être *l'enivrement* de l'homme

[AR <mot illisible>] au <...> Quel [R *spectacle*] plus *grand* que [A *spectacle* R *de*] *de voir* [R *l'homme* A *celui du soldat* [R *confiant en sa force et son courage*] [D *affronté* S *affrontant*] cent fois la mort *en combattant* pour [R *sa patrie* A *ce qu'il à de plus cher*]! [D *Quelle* S *Quel*] *enthousiasme que la sienne au moment de* la victoire! / / [R *Ce sont des triomphes bien amers, dit Arché, quand on songe aux désastres qu'ils ont causés.*] / / La noble jeune fille *ne connaissait d'autre* gloire que celle [R *achêtée*] du soldat: son père presque toujours [R *absent*] sous le drapeau ne revenait *après de longues absences* <appel de note, sans note> que pour *les* entretenir des exploits de ses [R *compatriotes* A *compatriotes*] et *Louise* [A *Blanche* R *recueillait avec*] s'enthousiasmait *aux récits* [R *des* A *de leurs*] exploits *près*que fabuleux. [R *de ses compatriotes*] / / [R *Hélas! dit Arché;*] Ce sont, [A *hélas! dit Arché,*] des triomphes bien amers, [R *dit de Locheill*], quand <...> qu'ils [R *ont causés* A *causent*]: aux pleurs *de la veuve* et *de l'orphelin* [A *privés de ce qu'ils ont de plus cher au monde,*] *et condamnés souvent aux plus* cruelles privations [R *et à* A *même à*] la misère absolue. Mais nous voici à la rivière [D *de* S *du*] Port-Joli <...> nommée avec ses bords si riants couverts *de fraisiers et* de rosiers sauvages, ses bosquets *d'épinettes* et *de sapins*, [R *et*] ses [R *cérisiers*] talles de *cerises à grapes*. Que de *souvenir* cette charmante rivière me rappelle! *Je vois* encore votre *bonne* mère [A *et*] votre [A *bonne*] tante assises toutes deux sur [D *le* S *ce*] gazon <...> soirée [AR *d'août* A *d'été,*] tandis que [AR *vous Louise* R *Jules et moi* A *nous la*] remontions [R *en canot* A *jusqu'à*] [R *sa source* A *l'ilot à Babin*] dans notre petit canot peint en vert [R *en repetant* AR *en chantant Jules et moi* A *en repetant en* [D *cœur* S *chœur*] *et en battant la mesure avec nos avirons*] *les refrains* de votre *charmante* chanson: «*nous* irons II paisible et monotone, [R *dit* A<d'une autre main> *interrompit*] Blanche <...> mêlée [R *en combattant*] pour <...> Quel *doit-être* l'enivrement du guerrier lorsque le [R *son du cor annoncant*] clairon *annonce* la <...> père *près*que toujours <...> compatriotes [A<d'une autre main>,] et Blanche encore enfant s'enthousiasmait [A *au récit*] de leurs exploits *près*que fabuleux <...>triomphes [R *bien cruels* A *bien amers*], quand <...> à leurs [R *cruelles*] cruelles <...> bosquets <II,IV de *sapin* et *d'épinette*> et ses talles [R *de rosiers sauvages.* A<d'une autre main> *d'aulnes et de buissons.*] Que <...> gazon [AR *pendant soirée du mois d'août* A *pendant une belle soirée du mois d'août*] tandis <...> canot [A<d'une autre main>,] peint en vert [A<d'une autre main>,] jusqu'à *l'ilot* à <...> avirons, [A *le refrain de*] votre *charmante* chanson «*nous* irons

508 I y promener, *nous* irons jouer dans *l'ile.*» Il me semble entendre *encore* la voix de *Mad d'Haberville* nous <...> reprises: «*mais allez vous* à <...> souper et *mon mari n'aime pas à attendre.* Et Jules criant en nageant vers *elles* avec force, *ne* craignez rien je prends tout sur moi, je ferai rire *mon père* en lui disant que comme Sa Majesté Louis XIV il a pensé attendre. / / Cher Jules [D *;* S *!* R *dit Louise*], il était bien [R *effrayé* A *penaud*] *et ne songeait* [R *pas* A *guère*] *à badiner* [R *avec*

mon père] lorsque nous le *trouvames vous et moi, Arché,* dans ce bosquet de *sapin* où <...> père après son escapade. // Il n'avait pourtant commis [R *qu'une*] *pecadiles* A *que des peccadilles*], dit Arché, en riant. Énumérons ses *crimes, dit Louise,* [A *en comptant sur ses doigts :*] *1°* il avait <...> attelant *sur* une <...> ans *rétive* [R *et* A *ombrageuse et même*] indomptable *même* à la voiture d'hiver. *2° Après* une lutte formidable elle avait pris le [D *mord* S *mors*] *au dent et erreintée* la vache *à* la veuve Maurice notre Il y promener, *nous* irons jouer dans *l'île* [D . S *!*]» Il <...> plusieurs <II,IV,V reprises: «*mais* <majuscule rétablie d'après l'usage> allez-vous> à la fin ramener *Louise,* mes imparfaits, il <...> souper et <...> ponctualité [R *pour le*] aux <...> vers *elles* avec <II,IV force: «*ne* craignez> rien <...> que comme Sa Majesté Louis XIV il <...> gâté pendant <...> bosquet <II,IV de *sapin*> [A<d'une autre main>,] où <...> Arché, en <...> forfaits, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Blanche en <...> doigts: *1°* il avait <...> à *un* voiture <...> ans ombrageuse <...> à la voiture d'hiver. *2°*<IV, V d'hiver, <point-virgule rétabli d'après l'usage> secondement,> après <...> l'imprudent *Jéhan,* elle avait pris le mors *de bride* [R *dans* D *au* S *aux*] dents et pour première <...> vache *à* la veuve [D *Marie* S *Maurice*] [A<d'une autre main>,] notre

531 I voisine. *3°* [A *accident d'ailleurs, dit Arché, dont la veuve n'eut aucun lieu de se plaindre, car* [R *avait fait*] *aulieu d'une vieille vache qu'elle avait perdue votre père lui donna les deux meilleures laitières de sa metairie. Le beau* [D *gabriolet* S *cabriolet*] *neuf de mon père* [R *venant*] s'*accrochant*] *dans une cloture elle avait lancé le Jéhan à 10 pieds dans un champ voisin ou heureusement il ne se fit aucun mal. Après* avoir mis la voiture en *éclat* sur [R *un* A *les*] cailloux *du rivage,* [R *elle avait* A *la jument après avoir*] *traversé à la nage* la rivière des *Trois saumons pour* se casser [R *ensuite*] une jambe Il voisine. <...> pour <II,IV,V *la dite* <corrigé d'après l'usage> veuve,> [D *dit* S<d'une autre main> *répliqua*] Arché <...> rappeller sans attendrissement <...> elle [D *sçut* S<d'une autre main> *sut*] qu'un <...> attachées. Par <...> monde*!* — La veuve Maurice [D *n'a* S *n'avait*] pourtant guère de <II,IV,V *trève* <corrigé d'après l'usage> quand> nous <...> larmes quand elle *fesait* ses <...> relâche [A<d'une autre main>,] *par préference.* Mais <...> néfaste: *3,* après ce <...> se *câbre* sur <...> voiture et <...> dans [D *le* S *la* R *ch*] prairie voisine; mais [R *comme*] Jules [A<d'une autre main>,] comme <...> fut [A *heureusement*] aucunement affecté de cette *chûte. 4*ment enfin <...> la *Rivière* Trois-Saumons <...> la *Paroisse* de <II,IV l'Islet. V *l'Ilet.* <corrigé d'après l'usage> //> Oui

557 I Oui, *dit* Arché, et je me rappelle votre *plaidoyer éloquent* en faveur du criminel qui au <...> père allait <...> contre *lui même.* «Quoi, cher papa, *disiez vous,* ne *devez vous* pas [A *plutôt*] être heureux et <...> qu'il *vous* a conservé votre fils exposé à un si grand [A *danger!*] *que* signifie [R *un* A *la perte d'une vache, d'un*] cheval *et* d'une voiture*!* [R *et d'une vache*] vous devez *fremir* en <...> fils!» «Allons, finissons-en, dit *M*r d'Haberville [A *avec les pleurnichages*] et va chercher ton *vaurien*

de <...> savez [A *sans doute*] *ou* il est [D ; S ? R *j'en suis sur*]» // Je vois encore, *dit* Arché, [A *l'entrevue du père et du fils,*] l'air repentant *semi comique* de Jules quand [R *nous l'assurames* A *il sçut par nous*] que Il Oui; *dit* Arché <...> allait [R<d'une autre main>,] peut-être <...> quelques *extremités* contre *lui même*. Quoi [D , S<d'une autre main>*!*] <IV,V lui-même. <guillemets rétablis d'après l'usage> Quoi!> cher papa, *disiez vous*, ne *devez vous* pas plutôt être heureux, et [R *reconnaissant*] remercier <...> fils [AR *unique*] *exposés* à <...> vache, [R *d'une voiture* AR *d'un cheval*] d'un cheval, d'une voiture! vous <...> le [R *sanglant*] corps <...> fils <II,IV,V unique! // Allons <tiret et guillemets rétablis d'après l'usage>, finissons-en> <...> dit *M^r.* d'Haberville <...> toi [A<d'une autre main,] savez <V toi, savez <virgule supprimée d'après l'usage> sans> doute <...> prouesses? <IV,V prouesses! // Je <tiret et guillemets rétablis d'après l'usage> vois> encore <...> il [D *sçut* S<d'une autre main> *sut*] que

570 I passé: «*quoi* mon <...> après des remontrances un peu vives, [R *de son père* A *quoi mon pere*] *auriez vous préferé* que comme un autre [D *Hippolythe* S *Hyppolite*] j'eusse été *trainé* par le cheval que *ma* main a nourri et que les ronce *dégoutantes portassent* de <...> sanglantes?» «Allons viens souper dit le capitaine, *tu dois avoir faim, car tu n'as pas diné.* «C'est ce qui s'appelle [A *parler*] *ça dit* Jules, [A *en embrassant son pere*] Voyez ce farceur dit [R *votre père*] *M^r d'Haberville.* // Maintenant <l. 593> Il passé: *quoi* mon [IV passé: *quoi*! mon V passé: Quoi! <guillemets rétablis d'après l'usage> mon> père <...> autre [D *Hypolittes* S<d'une autre main> *Hypolitte*] [IV *Hypolitte*], *jeusse-été trainé* par le cheval [A<d'une autre main>,] que <...> fils [D ? S *!*] et que les ronces [D *dégoutantes* S<d'une autre main> *dégouttantes*] eussent [R *porté de mes cheveux les dépouilles sanglantes!* A<d'une autre main> *porté de mes cheveux les dépouilles sanglantes!*] Allons <IV,V sanglantes? Allons <tiret, guillemets et alinéa rétablis d'après l'usage> viens> souper <...> un *dieu* pour les [D *étourdies* S *étourdis*] de ton <II,IV,V espèce. — C'est <guillemets et alinéa rétablis d'après l'usage> <...> cela, <guillemets rétablis d'après l'usage> avait *repliqué* Jules. [A<d'une autre main> // —] <IV,V Jules. // Voyez <tiret et guillemets rétablis d'après l'usage> *Voyez-donc*> ce <II,IV,V farceur! <guillemets rétablis d'après l'usage> <...> riant. // <tiret rétabli d'après l'usage> Je> n'ai <...> vindicatif [A *d'ailleurs,*] pardonnait <...> souvenir [D ! S ?] // Mon père [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] que son fils l'adore, qu'il âgit toujours [R *sans réfléchir*] *par* l'impulsion du moment [A<d'une autre main>,] sans <...> cruelles [R *plutôt*] pour <...> Il [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] que <...> maladie [A<d'une autre main>,] suite de blessures *dangéreuses* qu'il avait reçues à *Carillon*, son fils fou de douleur nous <...> je puis [R<d'une autre main> *alors*] me

593 I Maintenant que <...> souvenirs, [R *reposons* A *dit Arché, asseyons nous*] sur ce tertre [R *où nous*] où nous nous sommes reposés tant de fois et <...> décidé, *dit-il, de* me fixer au Canada; [R *je suis*] *j'ai* vendu un *petit* héritage [R *d'un des*]

que m'a *legué* un de mes cousins, [R *je suis maintenant riche*] *ma* fortune *médiocre* [A *quoique peu considérable*] en Europe [R *est considérable* A *le sera*] appliquée dans cette colonie, je me propose [D *d'achêter* S *d'acheter*] *une seigneurie et* de vivre et mourir *sur cette terre* où j'ai passé mes plus beaux jours. Qu'en *dites vous*, [R *Louise* A *Blanche*]? Rien au monde, *Arché*, ne pourra [A *nous*] faire plus de plaisir; *oh*! que Jules qui vous aime tant [R *va être* A *sera*] heureux! *Comme* nous II Maintenant, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché <...> m'a *legué* un de mes cousins [D , *ma* S<d'une autre main>: *Ma*] fortune <...> colonie; où <...> jours; où <...> de *mourrir* [R *pr*] *au près* de mes amis. Qu'en dites vous, Blanche! // — Rien au monde [R<d'une autre main>, *dit Blanche,*] ne <...> plaisir: *oh*! que

604 I heureux! // Oui, très heureux [D , S ! A *sans doute*] *dit Arché* [ ] mais <...> parfait, [R *Louise* A *Blanche*], que <...> main. // La noble [R *jeune*] fille bondit comme si *un serpent* [A *vipère*] l'eût *piquée* et pâle de colère, *les lèvres frémissantes*, elle s'écria: *vous* m'offensez, [R *Mr de L*] capitaine de Locheill [D , S !] *vous* n'avez <...> de [A *blessant, de* D *cruelle* S *cruel*] dans <...> faites? *Le* [R *Canada francais* <mot illisible> *que vous et les vôtres* A *Est-ce lorsque la*] torche incendiaire que vous et les vôtres [R *avez porté*] avez *promené* sur ma malheureuse patrie est à peine éteinte que <...> proposition? Est-ce *lorsque* [R *ruiner*] la <...> nos *maisons* en <...> main *de celui qui portait* [R *une des torches incendiaires* A *le flambeau destructeur* D ? S !] Ce <...> de *l'Himenée* aux *ruines* fumantes <...> que vous [A *maintenant riche*] avez *achêté* [R *avec votre fortune*] la main [R *de la pauvre fille ruinée* A *d'une des victimes de la barbarie de vos compatriotes*] et <...> telle *dégradation*! Oh <...> vous! [A *vous n'avez pas réfléchi à l'offre que vous me faites!*] Et [R *la j*] *Louise* brisée par l'émotion se rassit en sanglotant <appel de note et note>. // Jamais <...> n'avait *parue* si belle [A *aux yeux* [R *d'Arché*] *de Locheill*] *que lorsqu'elle rejettait* [R *réduite à dans son indigence* A *dans son indigence l'homme qu'elle aimait avec un superbe dedain* A *avec un superbe dédain*] *la main* d'un [A *des*] conquérants II heureux! // — Oui; très heureux sans <...> mordue; et pâle <...> frémissante elle s'écria: [A — D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] m'offensez, *Capitaine* Archibald Cameron de Locheill! [D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] n'avez <...> éteinte que <...> proposition! Est-ce <...> vous m'offrez la main [D *de* S *des* R *ceux qui portait le*] <II,IV incendiaires. Ce> <...> de *l'himénée* aux <...> <II,IV,V que maintenant, riche <ponctuation corrigée d'après l'usage>, vous avez *achêté* avec votre or la <...> canadienne et <...> humiliation! // Oh <...> vous [D ; S<d'une autre main>! A *de vous*] l'ami de mon enfance! [D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] n'avez pas *refléchi* à <...> faites! [A<d'une autre main> //] Et Blanche brisée <...> sanglotant <appel de note et note>. // Jamais <...> elle [D *rejettait* S<d'une autre main> *rejetait*], avec

628 I patrie. // *Calmez vous, Louise* [A *Blanche*], *dit Arché* [D *avec* S *d'une*] *voix émue; calmez vous*: j'admire votre patriotisme, [R *votre delicatesse,* A *j'apprecie*] vos sentiments exaltés de *delicatesse* [R *tout* A *quoique bien*] injustes [R *qu'ils soient*] envers moi*:* envers moi *l'ami de votre* enfance. [R *Revenez à de meilleurs*] *Revenez à de meilleurs sentiments, car il* vous <...> Cameron *de* Locheill [R *s'oubliait envers une*] pût offenser une [R *jeu*] noble demoiselle [A *quelconque*]; *et* encore moins [A *l'amie de son enfance*] la <...> d'Haberville *et* la fille de *ses bienfaiteurs:* [R *que vous eussiez rejetté avec indignation la main d'un autre que moi étranger* A *vous savez Louise, que je n'agis jamais sans avoir murement réfléchi sur ce que je dois faire:* [R *vous* A *toute votre famille*] *mappelliez tous jadis le grand philosophe et m'accordait un jugement sain.*] Que vous eussiez *rejetté* avec <...> d'un [R *de mes compatriotes* A *étranger de la race anglo-saxonne maintenant maîtresse du Canada*] aussi <...> conquête [R *est* A *aurait*] peut-être été naturel à une d'Haberville, mais moi *Louise* [A *Blanche vous savez*] je vous aime depuis *que je vous ai connue* [A *quoique j'aie refoulé ce sentiment dans mon cœur*] vous ne pouvez l'ignorer *quoique ma bouche* [R *ne vous ait*] *n'ait jamais avoué ce sentiment.* Le <...> honorables [R *s'il eut déclaré sa passion* A *en déclarant son*] amour <...> bienfaiteur *et il a gardé le silence.* [R *Est-ce après*] Est-ce II patrie. // *Calmez vous,* Blanche, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] de Locheill <...> envers moi*:* envers moi votre <...> vous [R *est*] est <...> Cameron *de* Locheill <...> eussiez [R *refusé* D *rejetté* S<d'une autre main sur> *rejeté*] avec <...> d'un Anglo-Saxon aussi <V d'un *anglo-saxon* <majuscules rétablies d'après l'usage> aussi> peu <...> d'Haberville, mais moi <...> je vous [R *ai toujours aimé*] aime depuis *long-temps,* vous

644 I Est-ce parce que le sort des armes nous [R *a rendus* A *sommes sortis*] *vainqueurs* [R *dans* A *de*] la lutte [R *terrible que nous avons avec* A *terrible que nous avons eu à soutenir contre*] vos compatriotes [D ; S *?*] est-ce <...> destruction que je [D *dois* S *doive*] *à jamais refouler* dans <...> plus *noble* sentiments de la nature [D , S *?*] *devrais-je malgré les apparences qui militaient contre moi* m'avouer vaincu sans [R *combattre*] un effort <...> j'ai *tant* aimée? *Non, Louise,* vous <...> sans *reflexion et* [A *vous regrettez déjà*] les paroles *dures* qui <...> pouvaient *être à* [R *mon*] *l'adresse de* votre ancien ami. Parlez, *Louise* [A *Blanche*], dites que vous les désavouez *et* que II Est-ce parce que je <...> est-ce *parceque* [R *ce que*] le sort <...> nature et m'avouer vaincu sans même [A<d'une autre main> *faire*] un effort pour obtenir celle que [A *j'ai aimée*] constamment [R *aimée*]? Oh! non; Blanche <...> réflexion; [R *et*] vous <...> sont *echappées* et

656 I depuis *long-temps.* // Je <...> Arché, candide <...> réponses, dans les livres; comme une [R *paysanne qui étrangère aux* A *campagnarde à la quelle les*] convenances <...> depuis *long-temps* [R *n'y a pas puisé*] *n'impose pas* une réserve de convention et <...> lèvres. *Vous* aviez tout, *Arché,* [A *de Locheill tout*] ce qui [R *pouvait s'adonner* A *peut captiver l'âme*] *d'une* jeune fille de quinze ans:

[A *naissance illustre, esprit,*] *Beauté*, force athlétique, [AR *esprit*] sentiments *nobles et* généreux: que fallait-il de plus pour *faciner* une jeune personne enthousisate [D *?* S *!*] *Aussi*, Arché <...> à [R *mon père* AR *mes parents,* R *j'aurais obéi avec joie mon consentement n'eut fait que suivre ma joie* A *mes parents*] j'aurais été *heureuse et fière* de <...> capitaine de Locheill il y a maintenant *un* [D *goufre* S *gouffre*] entre nous *deux un* [D *goufre* S *gouffre*] que je ne franchirai jamais *et* les sanglots *étoufferent* [A *de nouveau*] *sa* voix. Mais je <...> Arché, *reprit*-elle, en *surmontant avec peine son émotion, je vous en conjure* de ne rien <...> votre [R *plan* A *projet* AR *résolution*] de [R *demeurer* A *vous fixer*] au Canada; *achetez quelques* propriétés <...> souvent, [A *très*] très souvent; *et* si *d'après* le cours ordinaire de la nature, car vous avez *dix* ans plus que moi, *j'ai* [A *hélas!*] le <...> perdre; soyez certain cher Arché que [A *votre tombeau sera arrosé*] des *pleurs* [A *aussi*] *abondants*, [R *couleront*] aussi <...> sœur *Louise* que <...> épouse. Et <...> les *deux* siennes II depuis *long-temps*. // — Je serai franche avec vous [D *arché* S *Arché*] répliqua <...> livres [D ; S ,] comme <...> depuis *long-temps* et <...> convention [A<d'une autre main> —] et je <...> athlétiques, *sentimens* généreux <...> pour [D *faciner* S *fasciner*] une <...> sensible*!* *Aussi* <IV sensible*!* aussi>, Arché <...> mais, *Capitaine* Archibald *cameron* de Locheill, il y [A *a*] maintenant un [D *goufre S gouffre*] entre nous que <...> demoiselle. Mais <...> Arché, [D *dit* S<d'une autre main> *continua-t*]-elle, en <...> Canada: [D *achetez* S<d'une autre main> *Achetez*] des <...> si [A<d'une autre main>,] suivant <...> la nature, car <IV,V nature, (car <virgule supprimée d'après l'usage> vous> avez huit ans plus que moi, j'ai <...> épouse. [A<d'une autre main> //] Et

684 I ajouta: *il* se <...> logis. // Vous ne serez jamais assez *cruel* [R *dit Arché*], envers moi *et* envers *vous même* [A *dit Arché*] pour persister dans votre refus. *Oui,* envers *vous même, Louise,* car l'amour *d'une âme* comme *la* vôtre [R *résiste aux epreuves*] ne s'éteint pas comme [A *un*] amour vulgaire; [D *elle* S *il*] résiste au temps *et* [R *à toutes* AR *tous les évenements de la vie* A *aux*] vicissitudes <...> retour et <...> dites, que <...> espérer. // Jamais, dit *Louise* [A *Blanche*], jamais <...> famille n'ont <...> prescrit*:* [A *sublimes*] *d'abnégation* [R *d'elles-mêmes*] *elles* n'ont <...> sacrifice; même *le* plus *pénible*. Deux de mes tantes encore jeunes [A *alors*] dirent <...> père: <appel de note, sans note> *tu* n'as pas trop de *biens*, d'Haberville, pour soutenir dignement *ton* rang et l'honneur de notre *famille*: notre *dote en nous mariant* y ferait une *terrible brêche, dirent*-elles, en riant, nous entrons demain au couvent où tout est préparé pour *notre reception*. Prières menaces [R *colère*] fureur épouvantable de mon père, *tout fut inutile. Elles* entrèrent au couvent qu'elles <..> par [R *tous*] toutes les vertus [R *que demande* A *qu'exige*] ce saint état. Quant <...> bien [R *doux* A *agréables*] pour mon cœur [D *:* S *!*] *Rendre* la II ajouta: [R *il* A<d'une autre main> // — *Il*] <V ajouta: // Il <tiret rétabli d'après l'usage> se> fait <...> assez *cruel* envers

moi, envers vous-même, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] Arché <...> refus: oui ; envers *vous même*, Blanche <...> vulgaire ; [R *elle* A *il*] résiste <...> devant *aucuns sacrifices*, même <...> <II,IV père <appel de note et note> : *tu* V père : <guillemets rétablis d'après l'usage> Tu> n'as <...> notre *dote*, *dirent*-elles <...> une <II,IV,V *brêche* <corrigé d'après l'usage> considérable> <...> au <V couvent où <virgule rétablie d'après l'usage> *l'on*> est <...> <II,IV,V recevoir. <guillemets rétablis d'après l'usage> // Prières>, menaces <...> père, *ajouta Blanche*, ne <...> au <II,IV,V couvent qu'elles <virgule rétablie d'après l'usage> n'ont> cessé

708 I mes [A *bons*] parents, [A *leur faire oublier s'il est possible leurs malheurs*] les soigner avec affection *dans* leur vieillesse, recevoir *leur* [R *benediction*] *dernier soupir entre mes bras ; bénie* par eux, je prierai [R *le ciel* A *Dieu*] avec [R *ferveur*] ferveur, *avec confiance, qu'il* leur *accorde* le repos *qu'ils n'ont pas trouvé* sur <...> de [R *misères* A *douleurs*]. Mon frère Jules se mariera, *j'élèverai* ses <...> sollicitude et je partagerai sa bonne *ou* mauvaise fortune comme <...> tendrement. // [A<sans point d'insertion> R *Arché* A *De Locheill et* [R *Blanche*] *s'acheminèrent en silence* vers [R *la maison* A *le logis*] : *les derniers rayons du soleil couchant qui* [R *mon*] *miroitaient sur l'onde paisible et les sables argentés du rivage avaient donné un nouveau charme à cette scène déjà si belle, mais leur* [R *cœur* S *ame*] *était devenue subitement insensible à* [R *toute*] *la beauté* [R *de la nature* A *de ce paysage*] *enchanteur.*] // Un vent favorable *s'élèva* le lendemain vers <...> leva *aussitôt l'ancre* et *M^r* d'Haberville chargea José de [R *conduire*] son II mes bons <...> oublier *autant que possible* leurs <...> vieillesse et <...> prierai <II,IV,V Dieu, sans <virgule supprimée d'après l'usage> cesse,> avec <...> <II,IV de douleur. Mon> frère Jules se mariera, *j'éleverai* ses <..> paisible et <...> avaient [A *pourtant*] prêté <...> <IV vaisseau, qui> <...> <IV,V Locheill, <virgule supprimée d'après l'usage> leva> l'ancre aussitôt, et *M^r.* d'Haberville

725 I Québec. *Comme la chaleur était étouffante, ils ne se mirent en route qu'à la fraiche après le soupé.* La conversation [A *pendant la route*] ne tarit *pas* entre <...> inépuisable ; *cependant arrivés* vers les *six* heures <...> Beaumont [R *Arché*] de Locheill dit à José : *je* m'endors comme une marmotte, nous avons veillé bien [R *avant*] tard hier et j'étais si *fievreux* que j'ai passé *blanche* le reste de la nuit, *faites moi* le <...> tenir *réveiller car je tombe de sommeil.* Il <...> fausse [A *d'ailleurs*] de <...> inspirait *la plus* grande confiance dans ce *remede* [R *contre pour le tenir éveillé* A *anti-soporifique*]. Ce II Québec. La <...> inépuisable. *Arrivés* cependant <...> José : [R *je* A<d'une autre main> // — *Je*] m'endors <...> hier et <...> éveillé. Il <...> fausse *d'ailleurs* de <...> inspirait [R *aussi*] une <...> remède anti-soporifique. // — Ce

738 I refus, *dit* José, d'autant plus qu'en vous endormant vous *pourriez* vous *briser* la tête sur les cailloux, mais, je ne *sçais* trop par *ou* commencer. *Voulez vous* une

<...> de *Berg-bosum* <?> Passe pour Berg [R *bosum* A *op Zoom*], dit *de Locheill*, quoique les *anglais* y <...> maltraités. Hem! *dit* José; c'est toujours une petite *revenge* sur l'ennemi qui nous a pas mal *chicoté* en 59; [R *et il chanta*] et il <...> C'est *stilà* qu'a pincé [D *Berg-bosum* S *Berg-op-Zoom*] (bis) <...> à *ti dium* <souligné> (bis) / *Ah! dame*! c'est *stila* qu'*à* du <...> vite. / / Mais c'est *charmant* de *naiveté dit* de Locheill. *N'est ce* pas [R *Mr. Arché* A *capitaine*]? [A *Oui et*] *continuez mon cher José* / / Comme II refus, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] José <IV José qui comme> comme, *près que* tous <...> fausse [A<d'une autre main>,] se <...> chanteur, [A *ce n'est pas de refus,*] d'autant <...> <II,IV cailloux qui> n'ont [R *jamais*] pu [R *bien* A *guère*] tenir en place depuis [R *leur*] le passage de la Corriveau [D . S<d'une autre main>,] mais, je ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] trop par *ou* commencer <...> Berg-op-Zoom. <appel de note et note> / / Passe <...> y [R *avait-été* AR *ont* A *aient*] été <...> hem! [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] José <...> petite *revenge* sur <...> en 59; *et* il entonna les couplets suivants. / / C'est <...> à *ti dium* (bis) / *Dam*! c'est *stila* qu'*à* du <...> naïveté, [R *dit* A<d'une autre main> *s'écria* de Locheill <...> Oui; mon <...> d'entendre *le reste*: vous <...> grâce, [A *capitaine*] dit

760 I petit (bis) / Mais <...> d'esprit (bis) / Il <...> vaillance / De César toute la prudence. / J'étrillons *Messieurs* les Anglés (bis) / Qu'avions <...> mauvés (bis) / Dame II petit, (bis) <...> d'esprit; (bis) <...> prudence. / / [A<d'une autre main> —«] Mais <...> d'esprit», [R *dit de Locheill*] *répeta* Arché <...> où *avez vous* pris cette chanson. / / C'est un <...> père, *fit José* [R *; et il* A<d'une autre main>. *Il*] disait <...> allez [A<d'une autre main>,] et <...> marques; [R *sur son cuir*] il <...> œil [A<d'une autre main>,] et <...> ces [D *avanies* S *avaries*] étaient <...> d'affaire. [R *et voyons le dernier couplet*] *C'est* un <...> hareng et <...> lui [R *; mais voyons* A<d'une autre main>. *Voyons*] le <...> mauvés (bis) / *Dam*! c'est

778 I l'étrille. / / *Delicieux sur mon honneur, dit* de Locheill: ces *anglais* qui <...> mauvais! [R *et*] *c'est* drilles qui [A *ont*] [D *portent* S *porté*] l'étrille! toujours [R *charmant* A *adorable*] de *naiveté*. [R *Ces bons* D *oui* S *Oui*]; [A *continua Arché*] ces *bons* et <...> peine! *Moi* qui *croyait* les *anglais* toujours hargneux et méchants! *charmant*, toujours charmant! / / Ah! *dam*! écoutez, capitaine, c'est <...> cela: *Moi* je <...> mal [R *rustres* A *rustiques*] <appel de note, sans note> et bourrus [A *vos Anglais;*] pas toujours non plus aisés a étriller comme notre *jument* Lubine qui est [A *par fois*] *quinteuse* [R *par fois*]: témoin, la première bataille d'Abraham. *C'est* donc *nous* qui *avons* porté l'étrille dit Arché. — José II l'étrille! / / [A<d'une autre main> —] Délicieux [D , S<d'une autre main>!] [R *dit* A *s'écria*] de <...> qui [R *se sont*] ont <...> Oui; <V continua-t-il; ces <ponctuation rétablie d'après l'usage> doux> et <...> méchants! Charmant, toujours *charmants*! [A<d'une autre main> —] Ah! *dam*! écoutez <...> <II,IV dit *celà*; moi> je les ai toujours *trouvé* pas <...> étriller comme notre guevalle Lubine qui est [A *par fois*] fantasque et de méchante humeur [A<d'une autre main>,]

quand <...> témoin la <...> d'Abraham. / / [A<d'une autre main> —] Ce <...> l'étrille [D . S<d'une autre main>?] dit <IV,V l'étrille, dit Arché? <ponctuation rétablie d'après l'usage> / /> José

792 I de bras *au quel* il avait entortillé la *mise* de son [D *fouete* S *fouet*] faute de mieux [*Et déroulant*] / / Les [A<dans la marge, sans point d'insertion> «768 - 747 = 21»] deux <...> silence, [R *lorsque* A *mais*] José *s'appercevant* que le sommeil gagnait *Arché* lui II de [R *bras*] bras [R *au quel il avait*] *au tour du quel* il <...> fouet [A<d'une autre main>,] faute <...> José s'apercevant

796 I cria: Eh! capitaine, l'endormitoire vous prend, vous allez vous casser le nez, [A *sauf respect,*] *si vous ne prenez garde; je vois qu'il vous faut* une <...> éveillé. *Voulez vous* que <...> Biron. *Qu'est-ce que* ce Biron, dit de Locheill. Ah! *dam! dit José:* mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] qui II cria: [A<d'une autre main> / / —] Eh <...> nez. *Je* crois <...> Biron. <appel de note et note> / / Quel est ce Biron [D , S<d'une autre main>?] dit de Locheill. / / [A<d'une autre main> —] Ah! *dam*! [R *dit José*], mon

802 I savant dit que c'était [A *un Prince*] un grand guerrier, l'ami du *Roi* Henri IV [D *à qui* S *au quel*] il <...> services *et* qui [D *lui* S *le*] fit [R *couper la tête* A *mourir*], *ni plus, ni moins.* Et sur ce que je *m'appitoyais* sur son sort lui et *M^r* d'Haberville me dirent [R *que c'était* A *qu'il avait-été*] *un traitre* à son *Roi* et <...> cette [R *chanson*] complainte <...> paru *drole* tout <...> obéi. — Je <...> complainte dit Arché et <...> des *Rois* de France que *ces Messieurs,* [D *fais* S *faites*] *moi* le II savant [A<d'une autre main>,] dit <...> défunt *Roi* Henri IV *au quel* il <...> comme s'il *eut* été <...> et *M^r.* d'Haberville me dirent qu'il *avait-été traitre* à son *Roi* et <...> paru <V drôle tout <virgule rétablie d'après l'usage> de> même <...> des *Rois* de France que *ces Messieurs,* faites-moi

813 I entonna, alors, d'une voix de tonnerre *cette* complainte *probablement oubliée si ce n'est de quelques vieux habitants de nos campagnes* / / *Complainte du Maréchal de Biron* / / Le *Roi* fut <...> / D'un *appélé Lafin* capitaine des gardes / *Sir, donnez vous* de garde du *Cadet* de <...> trahison. / / *Lafin* n'eut point parlé voilà Biron qui *rentre* / Le chapeau à la main *fesant* la *reverence,* / C'est en lui disant [D *Sir* S<d'une autre main> *Sire*]: vous *plait il* de <...> d'Espagne que je viens de gagner? / / Si tu les as Biron *va-t-en* trouver la *Reine,* / Va-t'en trouver la *Reine,* elle <...> monde *long-temps* tu <...> coups le *grand-Prévost* qui *rentre* / Le <...> main *fesant* la <...> disant: *prince* vous *plait*-il de <...> à *LaBastille* où vous faudra coucher. / / Si <...> blanche, / Ah <...> doré / Jamais *Prevost* de <...> arrêté. / / Il <...> semaines / Sans être visité [R *ni*] de *Messieurs,* [R *ou* A *ni*] de *Dames,* / Hors trois gens de justice *fesant* les <...> demandé *beau* prince qui vous a mis céans. / / Céans <...> mettre / C'est le *Roi* et la *Reine* que j'ai *long-temps* servis / Et pour ma *recompense* la <...> le *Roi* des guerres *Savoyardes,* / D'un <...> corps / Et <...> mort. / / Que pense-t-il le *Roi* qu'il <...> meure? / Que <...> demeure / J'ai encore un frère le

Cadet d'après moi / Qui en aura souvenance quand II entonna [R *d'une voix à reveiller la belle*] alors <...> Le *Roi* fut <...> D'un [D *appélé* S<d'une autre main> *appelé*] LaFin <...> gardes: / Sire <...> du *Cadet* de <...> trahison. // LaFin <...> main *fesant* la <...> disant: Sire, <IV,V disant: *sire*, <majuscule rétablie d'après l'usage> vous> *plait*-il <...> d'Espagne [A<d'une autre main>,] que je viens de gagner. // Si <...><II,IV,V *va-t-en* <corrigé d'après l'usage> trouver> la <II,IV *Reine*,> / <II,IV,V *Va-t-en* <corrigé d'après l'usage> trouver> la *Reine* [A<d'une autre main>,] elle <...> monde *long-temps* tu ne jouiras. //Il] <...> coups [A<d'une autre main>,] le <II,IV *Grand-Prévost*> qui <...> main *fesant* la <...> disant: Prince vous *plait*-il de <...> à la *bastille* [A<d'une autre main>,] où vous faudra coucher. // [A<d'une autre main> —] Si <...> <II,IV blanche, / Ah> <...> <II,IV doré / Jamais *Prevost* de> <...> arrêté. // Il <...> de *Messieurs*, ni <...> justice *fesant* les <...> <II,IV demandé: *beau*> prince qui vous a mis céans. // Céans <...> mettre / C'est le <II,IV *Roi* et la *Reine*> que j'ai *long-temps* servis / Et <...> <II,IV le *Roi* des> guerres *Savoyardes*, / D'un <...> corps; / Et <...> mort. // Que pense-t-il <II,IV le *Roi*> qu'il <...> souvenance [A<d'une autre main>,] quand

846 I verra le *Roi*. // Pour <...> était *completement* éveillé: la voix de José aurait *éveillé* la *belle au bois dormant* [R *quoi qu'elle fut*] plongée [A *depuis un siecle*] dans [R *un profond* A *le*] sommeil [R *depuis cent ans, je crois* A *le plus profond*]: ce qui est [A *pourtant*] un <...> une *Princesse qui est* [R *pourtant*] *supposée* avoir <...> fantaisie. // Mais II verra <II,IV le *Roi*. // Pour <...> voix de *centaure* de <...> la *Belle-au-bois dormant* plongée <...> princesse *supposée* avoir

853 I vous, *Mr*, qui êtes *près*que aussi savant que [R *mon oncle Baptiste, me diriez*] *vous* [A *le chevalier*] vous [A *pourriez peut être me dire,*] *quel était ce* méchant *Roi* qui avait fait [D *mourrir* S *mourir*] ce pauvre *Mr* Biron qui <...> services. — Les *Rois*, mon cher José, *comme bien d'autres* [R *grands*] *personnages ont ordinairement la mémoire assez courte.* — [A<sans point d'insertion> *sont comme les autres hommes ils n'oublient jamais une injure ou les* [R *torts*] *fautes d'autrui même après expiation ils ont la memoire assez courte pour les services que leurs sujets leur rendent*] — Tiens, *dit José*, c'est *drole* tout de même; moi <...> refusé; la mémoire courte c'est farceur! Arché reprit en souriant de la *naiveté* de II vous [D *Mr* S<d'une autre main> *Monsieur*], qui êtes *près*que aussi <...> méchant *Roi* qui <...> pauvre *Mr* Biron [A<d'une autre main>,] qui <...> Les *Rois*, mon <...> et comme <...> expiation, [A<d'une autre main> *ils*] ont <...> <II,IV,V Tiens; <ponctuation rétablie d'après I et d'après l'usage> [R *dit José*]> c'est

864 I compagnon: *le Roi* Henri IV avait <...> mémoire *quoiqu'il en aît peut être manqué* dans <...> excellent *Prince*, qui <...> qui *fesait* tout pour les rendre heureux et <...> soit [A *encore*] si chère à *tous* [R *les* A *bons*] *Francais* même II compagnon [R ; *le* A<d'une autre main sur>: — *Le*] *Roi*

Henri IV avait <...> lui [R *ait* D *a* S *ait*] fait <...> excellent [D *Prince* S<d'une autre main> *prince*] qui <...> <II,IV enfants; qui> *fesait* tout pour les rendre <II,IV heureux; et> <...> à *tous bons* [D *Français* S<d'une autre main> *français*] <V *français* <majuscule rétablie d'après l'usage> même> après

870 I ans. // *Dam*! dit <...> surprenant si <...> les *Princes*. *C'était* <...> faire [R *mourir* A *pendre*] ce pauvre Biron. // On <...> France, *dit* Arché, on leur tranchait simplement la tête: *c'était un de leurs grands privilèges*. — *C'en était* <...> ça *fesait* [A *peut etre*] plus mal, mais c'était plus *noble* de *mourrir* par <...> corde. — Pour <...> trop *séverement*: il <...> difficiles, *des temps* de guerres civiles, Biron son parent son ami, [A *jadis*] l'avait trahi et II ans. // *Dam*! dit <...> les [D *Princes* S<d'une autre main> *princes*]! *C'était* <...> pauvre *M^r.* Biron. // — On <...> France, [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] Arché; [R *c'était*] c'était un de leurs grands priviléges: on <...> bon privilége, [R<d'une autre main> *dit José,*] ça *fesait* [R<d'une autre main>,] peut-être [R<d'une autre main>,] plus <...> Henri IV, [A *dit Arché,*] il <...> civiles, [R *son parent*] Biron <...> trahi et

883 I mort. — Pauvre Biron, *dit* José, il parle pourtant *bien* dans sa complainte [D ; S *!*] // José passa deux jours à Québec et <l. 900> II mort. // — Pauvre *M^r.* Biron, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] José <...> raison, [A<d'une autre main> *dit Arché*]; rien <...> fripon [R *beau* AR *bien*] éloquent <...> là, *M^r.* Arché [D , S *:*] nous <...> dans [R *le*] notre canton; et <....> défense [D *tous* S<d'une autre main> *tout*] le <...> fois [R<d'une autre main> *plus*] pire <...> un [R *honnête homme*] petit saint [R *Mais voici la ville de Quebec*] En attendant <...> soupirant. [A<d'une autre main> //] Et <...> et *répetant* son refrain ordinaire: [R *«nos* A<d'une autre main> // — *Nos*] bonnes

901 I les *petits* cadeaux que [A *de*] Locheill *pensa* [R *pouvoir* A *crût*] lui être agréable; [R *sans blesser l'amour propre de M^r d'Haberville; mais il n'osa pas il* [AR <en marge, sans point d'insertion> *et l'aurait fait*] *craignait trop de blesser l'amour propre de la famille d'Haberville*] *il l'aurait* bien [R *voulu* A *désiré aussi*] envoyer quelques [R *présents* A *riches cadeaux*] à la famille [A *d'Haberville*] mais il *connaissait trop leur susceptibilité pour le faire:* [A *il craignait de blesser leur amour propre*] [AR <en marge, sans point d'insertion> *il l'aurait fait ce qu'il aurait certainement si elle eut* <mot illisible> *dans il l'aurait* A *il n'y eut pas manqué dans d'autres circonstances*] Il se contenta de dire *en partant* à José: *j'*ai oublié mon livre d'heures *chez vous,* priez *Mad^e* [R *Louise* A *Blanche*] de <...> Pensez-y *Bien».* II les cadeaux que de Locheill crût lui <...> pas [A<d'une autre main> *manqué*] *dans* d'autres circonstances <IV circonstances, mais> <...> amour-propre [D *; il* S<d'une autre main>. *Il*] se <...> lui *fesant* ses adieux: [R *j'ai* A<d'une autre main> // — *J'ai*] oublié <...> un «[D *pensez-y-bien* S<d'une autre main> *Pensez-y-bien*]»

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

1 I Chapitre <début du chapitre> *De grands changements s'étaient opérés dans la nouvelle France depuis le jour où réunis à la table hospitalière du Capitaine d'Haberville les parents et amis de Jules lui fesaient leurs derniers adieux avant son départ pour l'Europe* <passage non raturé> Il s'était passé [R *bien des événements*] des événements <...> jour [R *que* A *ou*] réunis [R *au tour de* A *à*] la table hospitalière du *Capitaine* d'Haberville les parents et amis de [R *la famille fesait* A *Jules*] lui *fesaient leurs* derniers <...> œuvre [A *ordinaire*] de destruction [AR *parmi* A *sur les vieillards*], l'ennemi avait *promené la torche incendiaire* dans les demeures des paisibles [R *cultivateurs* A *habitants*] *des combats sanglants* [R *s'étaient* A *avaient été*] *livrés*, [A <sans point d'insertion> *les gentilshommes tous militaires perdaient leur fortune en déposant l'épée*] [A *la famine avait fait de nombreuses victimes* AR *l'orgueilleuse* A *dans*] <l. 23> la cité de Québec qui semblait braver [A *jadis*] sur son rocher [R *tous* D *la foudre* S *les foudres*] de l'artillerie, [R *la* <mot illisible>] l'escalade des plus [R *nombreux* A *vaillants*] *escadrons;* [A <dans la marge, sans point d'insertion> *l'orgueilleuse*] l'orgueilleuse cité de Québec *n'était plus qu'un monceau de* [R *ruines qui* A *décombres*], se [D *relevaient* S *relevait*] à peine [A *de ses cendres*]. Le pavillon *Britannique* flottait triomphant sur sa citadelle et le *canadien* [R *qui* A *qui par habitude*] élevait la vue croyant y retrouver [AR *toujours* A *encore*] le pavillon *fleur de lisé* de la France les reportait vers la terre [R *en soupirant* A *avec tristesse*] *et repetait* le cœur gros de soupirs ces [A *touchantes*] paroles: *nous* reverrons II Chapitre *XVII* / / Il s'était passé des *évenements* bien <...> où [A<d'une autre main>,] à <...> du *Capitaine* d'Haberbille [A<d'une autre main>,] les <...> lui *fesaient* les <...> les *gentilhommes* déjà ruinés par les <II,IV,V *dégats* <corrigé d'après l'usage> de> l'ennemi <...> qui en déposant l'épée [A<d'une autre main>—] leur dernière ressource [R<d'une autre main> *pour soutenir* A<d'une autre main> *le dernier soutien de*] leurs familles [A<d'une autre main>,] allaient <...> cruelles [D : S<d'une autre main>;] pour eux qui [D *voyait* S<d'une autre main> *voyaient*] dans <...> terre *qu'avait illustré* leurs vaillants aïeux. / / [R *Il s'était, certainement, passé des évenements depuis quelques années qui devaient navrer le cœur de tous les habitants de ce beau pays qui s'appellait naguerre La Nouvelle-France*] / / La cité de Québec qui [R *avait*] semblait <...> l'artillerie, l'escalade <...> Québec, [R *n'était plus qu'un monceau* A *encore couverte*] de décombres, [R *qui*] se <...> pavillon [S *Britannique* S<d'une autre main> *britannique*] flottait <...> pavillon *fleur* [D *fleurdelysé* S *fleurd'lysé*] de <...> reportait [R<d'une autre main>,] aussitôt [R<d'une autre main>,] avec tristesse, vers <...> touchantes : «*nous* reverrons

30 I gens. <appel de note et note> [R *Il s'est maintenant écoulé un siècle depuis ces évenements; et les bonnes gens ne sont pas revenus et nous et les Canadiens n'en sont pas plus mal pour tout celà.* A *La grande majorité de la noblesse Canadienne cruellement*

décimée [R *n'a jamais*] *n'a jamais relevé le tête depuis. Ses descendants déclassés végètent sur la terre* [R *qu'ils*] *que leur courage a conquise. Chaque élement a fait sa part de destruction: la* [R *mer les a englouti*] *mer a englouti ceux que le sabre avait épargné,* [R *le*] *le feu a dévasté leurs habitations et la terre a bu a grand flot le sang genereux de ceux qui l'ont* [R *fait* D *fructifier* S *fructifié.*] *Malgré cette destruction*] Le lecteur [R *verra* A *retrouvera*] sans doute, avec plaisir, [R *que malgré des désastres*], ses anciennes connaissances [R *ont échappé*] assistant <...> donnait *Mr* d'Haberville pour célébrer *l'arrivée* de <...> même, *malgré son grand âge,* avait [A *tenu sa promesse en* D *répondu* S *répondant*] à l'appel. Le *Capitaine* Des Écors, [AR *son voisin*] *et sa famille, établis dans la Paroisse se trouvait maintenant au nombre des convives* [A *ainsi que d'autres* AR *convives* A *amis*]. Une petite succession que <...> France [R *d'une parente* A *d'un de ses parents*] péri <...> de *l'auguste avait apporté un peu* [R *plus*] d'aisance [R *à la famille* A *plus*] *d'aisance* <doublon> dans II gens!» <appel de note et note, d'une autre main> // [A *Il s'était passé des évenements depuis quelques années qui devaient navrer* <IV devaient, certainement, navrer> *le cœur de tous les habitants de ce beau pays qui* [D *s'appellait* S *s'appelait*] *naguère La Nouvelle-France.*] // Le lecteur retrouvera [R<d'une autre main>,] <IV retrouvera, sans> doute, avec plaisir <...> désastres, [AR *toutes*] ses <...> donnait *Mr.* d'Haberville pour <II,IV célébrer *l'arrivée* de> <...> gentilhomme [R<d'une autre main>,] même, quoique *près*que centenaire avait <...> Des Écors, [R *et sa famille* A *compagnon d'armes de Mr. d'Haberville, brave officier* [R *qui*] *ruiné par la Conquête,* [R *qui ainsi que*] *sa famille*] et quelques autres amis *fesaient* aussi partie de la [R *petite réunion*] réunion <...> de l'Auguste [R *avait apporté* A<d'une autre main> *en apportant*] plus

43 I ménage. Tous étaient *présents* à [A *cette reunion*] *l'exception* de Locheill *qui n'était pas encore arrivé* [R *quoiqu'il eût promis d'être*] *et que l'on* [R *et que l'on craignait* A *attendait avec impatience*] // Et bien! <...> dit *Mr* d'Haberville au dessert que *pensez vous* des <...> attristé *lors de notre réunion* il y a *sept* ans? *Votre* opinion, *Mr. Le Curé,* sur ces avertissements que le ciel semblait m'envoyer. // Je II ménage [A<d'une autre main>, R *et*] permettait <...> depuis *long-temps.* // Tous <...> expliquer <II,IV l'absence: lui,> *d'ailleurs, toujours* si <II,V ponctuel *dans* toute> occasion. // — Et! bien! mes <...> dit *Mr.* d'Haberville <...> a [R *sept* A *dix*] ans? *Votre* opinion [R<d'une autre main>,] d'abord, *Mr. Le Curé,* sur <...> le ciel semblait m'envoyer? // [A<d'une autre main> —] Je

52 I pense, *mon cher Seigneur, dit* le curé, que tous *leurs* peuples ont eu, ou cru avoir *leurs prodiges,* leurs présages dans les temps même *le* plus *reculé. Que l'on ouvre l'histoire et la preuve en est abondante. Sans* chercher <...> modernes l'histoire *Romaine en* fourmille <...> présages — [R *Tout*] *Le fait le plus insignifiant* [D *était* S *étaient*] bons ou mauvais *presâges*: les <...> sais-je, aussi prétend-on II pense, [D *dit* S<d'une autre main> *répondit*] le <...> ont eu, ou <...> présages [A<d'une autre main>,] dans les temps <V *mêmes* <corrigé d'après I,II,IV et

d'après l'usage> les> plus reculés. [R *Ouvrez l'histoire; et*] <II,IV Mais sans> chercher bien <IV loin; dans> <...> modernes [A<d'une autre main>,] l'histoire romaine fourmille de *prodige* et <...> classés <astérisques> bons <...> que [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*]-je? aussi prétend-on

60 I rire. // Et vous en concluez, dit *Mr* d'Haberville? J'en conclus, répliqua <...> arrêter. [A <en marge, sans point d'insertion> *Car en supposant que dans quelques circonstances exceptionnelles il plut à Dieu de nous donner* [A *envoyer*] *quelques* [R *avertissements*] *pressentiments secrêts, l'homme est naturellement porté au merveilleux à la superstition que comme les païens il* [R *s'arretait aux moindres*] *ajouterait foi aux faits les plus insignifiants qu'il prendrait pour des présages bons ou mauvais et lui feraient après tout plus de mal que de bien en le tenant dans une excitation fébrile continuelle*] // Et, bien! dit *Mr* d'Haberville, [A *qui comme bien d'autres ne consultait que pour la forme*] [D *j'en* S *je*] crois moi, *par ma propre* expérience, qu'il faut y *croire* le plus souvent: *toujours* est-il *qu'ils* ne m'ont jamais trompé. Je *fesais partie en 17* <blanc> *d'une petite expedition* contre II rire. // [A<d'une autre main>— R *Eh,* A *Et*] vous en concluez, dit *Mr*- d'Haberville [R , A<d'une autre main>?] <IV,V concluez, dit M. d'Haberville? <ponctuation rétablie d'après l'usage> //> — J'en <...> arrêter. *Qu'en* supposant [R<d'une autre main>,] même [R<d'une autre main>,] qu'il [R *plait* A *plût*] au *Ciel,* dans [R *quelques* A *certaines*] circonstances exceptionnelles, de donner [R *à l'homme*] quelques signes visibles [R *dans*] de <...> innombrables *aux quelles* [R *l'homme* AR *la nature humaine* A *la pauvre humanité*] est exposée. L'homme naturellement <...> cesse. // Eh! <II,IV bien!> dit *Mr.* d'Haberville [A<d'une autre main>,] qui <...> souvent [D *. toujours* S<d'une autre main>, *Toujours*] est-il <...> été vous-*même* témoins [D *oculaire j'en* S<d'une autre main> *oculaires je*], pourrais [R , *encore en* A *en*] citer [A *encore un grand*] nombre <...> commandais il <...> ans une

78 I Iroquois *avec nos alliés les Hurons* lorsque *tout à coup je me sentis* une *forte contusion* à la [R *jambe* A *cuisse*] comme si un corps *m'eut* frappé <...> m'arrêter; *j'en* fis part à mes [R *compagnons* A *guerriers*] *sauvages*; ils se *regarderent* d'un air inquiet *et* [R *le g* A *un*] *chef prenant la parole me dit* à notre *premiere* rencontre avec l'ennemi tu <...> place; *je* ne fis qu'en rire: ce <...> que *quelques* heures après une balle *Iroquoise* me *fit une forte blessure à la* même *place ou j'avais ressenti cette douleur subite.* Non, *Messieurs,* les <...> trompé. Qu'en *pensez vous mon oncle Baptiste,* dit II Iroquois [A<d'une autre main>,] composée <...> sauvages *Hurons; nous etions* en marche [A<d'une autre main>,] lorsque je ressentis <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage> une> douleur à la cuisse [A<d'une autre main>,] comme <...> m'eût <II,IV frappé: la> douleur <...> consultèrent *l'horison,* respirèrent l'air à pleine *poîtrine* en <...> comme [R *un chien* A *des chiens*] de <...> gibier [D , *et* S<d'une autre main>. *Et*] *satisfaits* <IV gibier. *Et satisfaits*> qu'il <...> remirent *à la* marche <...> surprise [R *. pas* A<d'une autre main>? // — Pas]

<IV surprise. // — Pas V surprise; — «Pas <ponctuation rétablie d'après l'usage> que> je sache, <V fit-il mais <virgule rétablie d'après l'usage> à> notre <...> l'ennemi [A<d'une autre main>,] tu <...> douleur [R *; je* A<d'une autre main>. // *Je*] <IV douleur. // Je> ne <...> que deux heures après une balle [D *Iroquoise* S<d'une autre main> *iroquoise*] me <...> sans heureusement fracturer l'os. [A<appel de note, d'une autre main>] Non, *Messieurs*, les <...> Qu'en *pense Monsieur* le chevalier [D . S<d'une autre main>?] dit

94 I curé? Je *pense moi, répliqua le cher* oncle, que *voilà* le <...> table et *que nous devons* l'attaquer. *Bien jugé* s'écria-t-on de toutes parts. // *Mais* [D *voilà* S *voici*] *Arché, dit Jules, et tout le monde se leva pour* [R *saluer* A *recevoir*] le [R *nouveau venu*]. Vous voyez, mon cher *de Locheill*, dit le *Capitaine* [A *en l'embrassant*] que nous vous avons traité comme l'enfant de la maison *et que* [R *nous nous sommes mis* A *en nous mettant*] à table [R *sans vous attendre* A *après une demie heure d'attente;* R *nous nous sommes contentés de vous allouer une demie heure de grâce* A *connaissant, aussi, votre exactitude militaire nous avons craint que des affaires indépendantes vous empêchassent de venir*]. J'aurais été <...> autrement, *dit Arché,* que II curé. [A<d'une autre main> // —] Je <...> table [R<d'une autre main: appel de note>] et <...> l'attaquer. [A<d'une autre main: appel de note> //] Excellente <...> joie, [R *et la gaieté* A *la franche gaieté : le bonheur enfin ;* AR *et la richesse* <?>] <II,IV et pour> preuve de son infaillibilité voici <...> aller <II,IV,V *au devant* <trait d'union rétabli d'après l'usage> de> lui <...> une *demie-heure* d'attente <...> vous [D *empêchaient* S<d'une autre main> *empêchassent*] de venir. [A<d'une autre main> —] *J'aurais-été* bien peiné

109 I maison, *j'avais* pris <...> matin *à* bonne heure, mais <...> du Cap Saint-Ignace: *mon* cheval *a* d'abord tombé dans [R *une fondrière* A *pot à bré*] d'où je ne l'ai retiré [A *après beaucoup d'efforts*] qu'*au* dépens de mon *harnois que j'ai raccomodé* comme j'ai pu; *une* de *mes* roues s'est ensuite brisée dans [R *un pot à bré* A *une fondrière*] et il *m'a fallu alors me résoudre à* aller chercher <...> plus *voisine à* environ une *demie lieue de distance* enfonçant souvent dans la *boue* jusqu'aux genoux et II maison, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché [D *, j'avais* S<d'une autre main>. *J'avais*] bien <...> mais, j'avais compté *sans* <doublon> l'agréable savane [R<d'une autre main: appel de note>] du <II,IV,V *Cap-Saint*-Ignace <premier trait d'union supprimé d'après I et d'après l'usage>> [A<d'une autre main: appel de note et note>]. Mon <...> un pot-à-*bré*, d'où <...> qu'*au* [D *dépends* S *dépens*] de mon *harnois* [A<d'une autre main>,] qu'il m'a fallu *raccomoder* comme j'ai pu. Une [R *de mes* A<d'une autre main> *des*] roues <...> une [D *demie-lieue* S<d'une autre main> *demi-lieue*]; enfonçant [R *L'habitude est une seconde nature: d'ailleurs quel plaisir de marcher dans la savane dans la* <mot illisible>. *Il était facile de*] souvent <...> genoux [A<d'une autre main>,] et

119 I dit [R *l'impitoyable* A *Jules*] l'éternel railleur, *quantum mutatus ab illo!* <souligné> Qu'as-tu <...> étais [A *jadis*] si <...> savane [D ; S ?] [A <en marge, sans point d'insertion> *qui avait porté leur* [R <mot illisible> *colère* A *ardeur* <?>] *sur les rives du fleuve St Laurent*] *Serait-il possible qu'*elles [R *ont* A *auraient*] perdu <...> avril 1760*: tu* t'en étais pourtant [R *proprement* A *furieusement*] servi <...> l'avais *jadis* prédit [R *C'est* A *Il est*] vrai, *dit* de Locheill, en <...> ne [A *me*] firent pas *alors* défaut; mais *il me semble,* [AR *mon cher* A *Jules*] *que* tu dois avoir eu à te louer, [A *aussi*] des tiennes [A *toutes courtes qu'elles sont*] *le* <blanc> 1759, [R *malgré leur*] // [R *Vous* A *Tu*] n'y êtes pas II dit Jules, l'éternel <...> oncle [A *Raoul*] s'il <...> savane? <IV,V savane*!* <ponctuation rétablie d'après I, II et d'après l'usage> *Ont*-elles> perdu <...> depuis le 28 avril 1760*!* <IV,V 28 avril, 1760 <virgule supprimée d'après l'usage>? Tu> t'en <...> vrai, [D *dit* S<d'une autre main> *répliqua*] de Locheill, en <...> de [A *1760*], comme <...> modestie, mais [R *toi-même*], mon cher Jules [R *doit être*] tu dois, aussi, avoir <...> retraite *du* <blanc> 1759; une politesse <...> une [R *autre* A<d'une autre main> *autre comme tu sçais*]: toujours

133 I cher, *dit Jules; une* égratignure <...> anglaise [R *dans les* A *qui m'avait effleuré les*] côtes *rallentissait* considérablement *ma marche* lorsqu'un grenadier qui [D *me prit* S *m'avait* R *singulièrement* A *pris en*] affection [A *singulière*], je ne *sçais* pourquoi, me <...> respect [A *pour son officier*] que s'il *eut* été un havresac et toujours courant [R *me* A *prit pour me* D *déposa* S *déposé*] dans l'enceinte [A *même*] des murs de Québec*:* [R *Il était temps* A *Il était temps: car*] le brutal dans son zèle [R *pour moi*], m'avait <...> pendante [AR *comme un veau*] sur ses [R *reins*] chiens de reins, [A *comme un veau qu'on mène à la boucherie*] en sorte que j'étais *à moitié* suffoqué [R *quand* A *lorsqu'il*] se <...> l'audace [A *à quelque temps de la*] de me demander un *pour boire* [R *à quelques temps de là* A *pour lui et ses amis charmés de voir leur petit grenadier encore une fois sur ses jambes*] et que <...> et tous ses [R *amis*] compagnons*?* [A *Je n'ai jamais pu conserver de rancune.*] Mais *tu dois avoir faim et voila* ton *diné* [A *tout fumant*] que <...> pour [R *l'inquiétude* A *l'anxiété*] que tu nous a causée [A *car la fête n'eut point été complete sans toi,*] tu mériterais [A *bien*] de prendre ton repas *comme les enfants* sur le billot, <appel de note et note> mais amnistie pour [A *cette presentation*] et à table. *Tiens; voilà* José <...> coup *d'appetit* [R *off*] *d'usage* chez <...> voir [A *le vieux*] qu'il montre [A *ce qui lui reste*] les dents *jusqu'aux oreilles; je* t'assure <...> manchot quand <...> amis et encore moins *d'en* avaler *un lui même* // [R *Le diné fut gai aussi*] Notre II cher [R *, dit Jules* A<d'une autre main>;] il <...> les <II,IV rôles*!* *une* égratignure> [A<d'une autre main>,] qui m'avait effleuré les côtes [A<d'une autre main>,] ralentissait <...> grenadier qui <...> singulière, je <IV singulière, (je> ne [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] pourquoi, me <IV pourquoi,) me> jeta <...> s'il *eût-été* un <II,IV,V *hâvre-sac* <corrigé d'après

l'usage> et,> toujours courant [A<d'une autre main>,] me <...> un *pour boire* <IV,V *pour-boire* <corrigé d'après l'usage> pour> lui <...> jambes; et <...> le <II,IV,V régaler lui <virgule rétablie d'après l'usage> et> tous ses compagnons [D . S<d'une autre main>*?*] Je <...> personne*!* ajouta <...> sérieux [R<d'une autre main> —] Mais [R<d'une autre main> *dit Jules,*] voici ton *diné* tout <...> fourneaux*:* il <...> as <II,IV causée,> [R *tu mériterais* A<d'une autre main> *(*] car la fête [R *n'eut* A *n'aurait*] point été *complête* sans toi [A<d'une autre main>*)*], tu <...> billot; [AR <appel de note>] mais <...> table. [A <appel de note>] Voici <...> montre les dents <...> manchot [A<d'une autre main>,] quand <...> amis*;* et

159 I maître, *dit* José, en <...> Arché, [A *notre jeune maître*] a toujours le mot pour rire, mais *Mr* de Locheill *sçait* bien <...> d'eau-de-vie *dans le monde,* je lui offrirais *d'aussi* grand cœur, plutôt que de *l'avaler moi* [R -] *même.* // <l. 170> Goldsmith dans son petit chef-d'œuvre *le Vicar of Wakefield* <souligné>, fait dire au bon curé: «*je* ne *sçais* si <...> coutume mais nous *rimes d'avantage, we had more laughing* <souligné>, ce qui revient au même *on* peut <...> où *règna* cette bonne gaieté *Française* qui *disparait* graduellement dans «ces jours dégénérés»; comme dirait *Homer.* // Mon II maître [R *dit* A<d'une autre main> *répondit*] José, en <...> mais *Mr.* de Locheill <...> je [A<d'une autre main> *le*] lui <...> boire *moi même.* Quant <...> père c'était <...> monde et *fesait* des <...> temps le <...> table. // [A<d'une autre main>—] Goldsmith <...> chef-d'œuvre «*The Vicar* <souligné> of Wakefield,» fait <...> Je ne *sçais* si <...> coutume, mais nous *rimes* davantage <...> qui *disparait* [A *hélas!*] graduellement

178 I dit *Mr* d'Haberville <...> sifflet *pour-toujours,* donne <...> nous [R *donnant* A *chantant*] une [R *chanson* A *petit couplet*]. // Mais, en effet, *dit* Arché <...> vous *aviez-eu* beaucoup <...> retirer [R *de ses* A *des*] griffes <...> mais *j'ignore* les détails. // Quand II dit *Mr.* d'Haberville <...> chantant [R *un petit couplet* AR *une petite comptine*] chanson. // — <II,IV Mais en> effet, [R *dit* A<d'une autre main> *répliqua*] Arché <...> mais [R *j'* A<d'une autre main> *j'en*] ignore

185 I dit *Mr* Des Écors j'éprouve *une certaine sensation* dans la région des [A <blanc> *branchies*] qui [R *est loin d'être agréable* A *m'étrangle*]; *je* n'ai <...> plaindre car [D <mot illisible> S *le*] général <...> conscience [A *avec moi*], il *pensa probablement* qu'il était <...> à *un* [R *criminel* A *accusé*] et de ne [A *le*] *pendre ensuite* que sur *condamnation; le* sort *de l'infortuné* [A *meunier*] Nadeau dont je partageais la prison accusé <...> vivres *aux* [A *troupes*] *Français, après avoir prêté serment de fidélité à la couronne d'Angleterre;* et dont il <...> fait [R *pendre*] exécuter <...> de [D *cet* S *ce*] *malheureux* dont il reconnut *l'innocence trop tard,* lui <...> à *réflêchir* qu'il <...> me [R *faire mon procès*] mettre <...> très bien trouvé et <...> futurs. J'ai passé de tristes <...> captivité; toute <...> interdite, je <...> sentinelle

qui <...> fenêtres s'il <...> nouvelles et je n'en recevais [A *ordinairement*] pour réponse qu'un *goddam* <souligné> [R *bien* A *des plus*] *franc. Enfin* un soldat plus accostable et qui <...> le *Français* me répondit un soir: *«vous* [D *pendart* S *pendar*] sept heures *matings»; je* crois que cet homme sensible avait <...> à *toutes les sentinelles* car à toutes *mes* questions ensuite; je recevais la même réponse [A *sacramentelle*]: *«vous* pendar sept heures *matings»*. <l. 223> Je dois ajouter *à la louange du Général qu'il n'avait pour défaut qu'un peu de promptitude qu'il fit ensuite les choses en conscience en comblant* <souligné> *de bienfaits la veuve et les orphelines qu'il avait faits par sa sentence inique.* Pauvre Nadeau! *et* toute II dit *Mr* Des Écors <...> des [D *branchies* S<d'une autre main> *bronches*] qui <II,IV m'étrangle: *je* n'ai> pourtant <...> la sage conclusion <...> à *un* accusé et <...> Nadeau [A<d'une autre main>,] dont je partageais la prison [A<d'une autre main>,] accusé <...> exécuter; [D *La* S<d'une autre main> *la*] triste <...> crois, [A<d'une autre main> *à*] réfléchir <...> par [R *mettre en jugement*] que de <...> très bien trouvé; et <...> d'adopter comme règle de conduite dans les mêmes circonstances. [R —] J'ai <...> interdite: je n'avais [D *aucun moyen* S<d'une autre main> *aucuns moyens*] de <...> sentinelle [A<d'une autre main>,] qui <...> fenêtres [A<d'une autre main>,] s'il <...> qu'un *goddam* <souligné> des plus *franc.* À <...> accostable, [A *et*] d'humeur joviale; [R *et*] qui <...> soir: <II,IV *«vous*> *pendar* <souligné> sept <...> que [D *cette* S *cet*] homme [R *sensible et jovial* A *joyeux et sensible*] avait enseigné son baragouin [R *à toutes les sentinelles* A *à tout le poste*], car à toutes *mes* questions ensuite [A<d'une autre main>,] je recevais la même [A *réponse*] sacramentelle: <II,IV *«vous*> *pendar* <souligné> <...> défectueux [R *qu'était* A *que fût*] ce langage [A<d'une autre main>,] il <...> Mon [R *sort était*] avenir <...> Nadeau *pendu* aux vergues de son moulin [A *à vent*], le jouet de la tempête [A<d'une autre main>,] *et* je <...> c'est *infame* [D ; S<d'une autre main>*!*] *dit* Arché <...> innocent, [A *!*] // C'est <...> l'évidence, [R *dit* A<d'une autre main> *répartit*] *Mr* Des Écors <...> après [R *sa mort*] l'exécution <...> amèrement [D *de* S *du* R *ce*] meurtre <...> un [R *moment* A *mouvement*] de <...> bienfaits et <...> orphelines [R<d'une autre main: appel de note>], dont <...> père [A<d'une autre main>,] et <...> Nadeau! [A<d'une autre main: appel de note>]. // Et

229 I soupirant Pauvre Nadeau! *Mais* dit [A *philosophiquement*] le capitaine <appel de note et note> [R *Des Écors* A *Des Écors*] *tous nos regrets n'y font rien et pour montrer que j'ai le gosier libre je vais Je vais obéir aux ordres* [R *de mon capitaine notre* A *du*] *maître.* // *Chanson de Mr. Des Écors* // Je suis II soupirant: *pauvre* Nadeau! // *Mais,* dit le *Capitaine* Des Écors <...> par... [R *mais* D *laissons* S<d'une autre main> *Laissons*] ce pénible sujet [D *, et* S<d'une autre main>. *Et*] il

235 I nouveau / Que <...> et quand <...> visage / De l'amour de *moi*même épris <...> rende [D *homage* S *hommage*]*!* / Jusqu'à la glace de l'hiver, / Tout

<...> usage: / La <...> mûrir, / Moi je II nouveau / Que <...> l'eau / *Sans-cesse* je <...> <II,IV Et quand> <...> visage: / De <...> épris / J'avale <...> <II,IV hommage!> / Jusqu'à <...> <II,IV affaire!> / Le <...> <II,IV mûrir! / Moi je> vis

251 I chansons toujours accompagnées de chorus se succédèrent rapidement: [R *et comme le lecteur*] *celle de Made* Vincelot <...> société: / / Chanson de *Made* Vincelot <...> fête / L'on <...> Que *Monsieur* qui <...> bien (bis) <...> Charivari, charivari, charivari. / / *Versez moi* mon très cher hôte / De ce bon vin (bis) / Pour saluer la *Maîtresse* / De ce festin (bis) / *Puisqu'elle* permet <...> Charivari, charivari, charivari. / / *Couplet de Made d'Haberville* / / Si <...> plaisir (bis) / Vous êtes *Messieurs* les maîtres / D'y revenir (bis) / Et je *permêts* qu'on fasse ici / *charivari (tris)* / / *Couplet de Jules* / / Sans <...> s'endort (bis) <...> Charivari *(tris)* / / À II chansons toujours accompagnées de chorus se succédèrent <II,IV rapidement: *celle*> de *Mad^e* Vincelot <...> société. <IV société: CHANSON> <...> / / Dans cette petite <II,IV fête / L'on> voit <...> Que *Monsieur* qui <...> bien (bis) <...> Charivari [D , S *!*] charivari [D , S *!*] charivari ! / / Versez-moi, mon très cher hôte <...> vin (bis) / Pour saluer la *Maîtresse* / De ce festin (bis) / [R *Puisqu'* A *car*] elle <...> Charivari [D , S *!*] charivari [D , S *!*] charivari! / / *Couplet de Made d'Haberville* <souligné de deux traits> / / Si <...> <II,IV,V êtes messieurs les <virgules rétablies d'après l'usage> maîtres> / D'y revenir. (bis) / Et je *permêts* qu'on <...> charivari ! / / *Couplet de Jules* / / Sans <...> s'endort (bis)

281 I chaque *refrain* [A *de cette chanson*] chacun <...> table *et* les assiettes avec [R *leurs* A *les*] mains, les couteaux; les fourchettes de manière à faire [R *un charivari* AR *véritable*] le plus de vacarme possible. / / [R *Made* A *Blanche*] *d'Haberville* priée de chanter [R *le fit avec beaucoup d'âme: c'était les passions* AR *chanson* A *se préparait à* [R *chanter* S *donner*] *une autre chanson* [R *lorsqu'on*] *réclama unanimement celle de Blanche et de Babet oh! oui; dirent les D^em ne serait-ce que pour sa belle mineure. J'avoue, dit Jules, que c'en est une mineure celle là avec son: «Pour moi ma vie est mon amour» qui doit tenir une place* [A *bien*] *notable dans le cœur fémnin si constant d'ailleurs! Arrivez vite à la mineure pour réjouir ces belles Demoiselles Tu nous payeras cela dit l'une au Colin-Maillard et à la gage touchée dit l'autre. «Très volontiers» reprit Jules, comme dirait mon oncle Baptiste ou ce pédant d'Écossais!*] <l. 306> elle chanta avec des larmes <...> c'était le *râle* déchirant *d'un* [A *plus*] *pur amour* [R *qui s'échappait*] qui [R *s'introduisait*] s'échappait malgré *les* efforts II chaque couplet chacun <...> assiettes avec [R *leurs* A<d'une autre main> *les*] mains, les couteaux les fourchettes de <...> Blanche [A<d'une autre main>,] priée <...> s'excuser et <...> les *Demoiselles* insistèrent <II,IV,V en criant: Blaise <...> belle! <guillemets rétablis d'après l'usage> / /> — J'avoue <...> mineure celle-là avec <...> pour <V moi ma <virgule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> vie> est mon <...> belle [D *mineur* S<d'une autre main> *mineure*] pour réjouir le cœur

de ces *belles* demoiselles <...> l'une; *à* la <...> l'autre. [R <mots illisibles>*! répondit Jules*] / / Tiens-toi bien*!* mon fils, *dit* <IV,V bien*!* mon fils, ajouta <ponctuation rétablie d'après l'usage> Jules,> car <...> chance [R *avec* A *contre*] ces *charmantes* demoiselles qu'un chat [A ,] dans <...> sœur, ta voix comme celle d'Orphée calmera [R ,] peut-être [R ,] le <...> était bien puissante *la voix de ce virtuose, à ce que l'on prétend,* dans sa <...> infernales. / / [A —] Quelle <...> c'est <II,IV bon; tu> paieras le tout ensemble, mais chante <...> mais craignant <...> c'était le *râle* déchirant <...> son [R *cœur* A *âme*] malgré

309 I cœur. / / [R *Chanson de Blanche d'Haberville*] / / C'est <...> arrange, / Cher <...> d'orange; / Et <...> muguet: / N'imite pas la *rose* nouvelle <...> jour: / [R *Et que* A *Pour moi*] ma flamme est *éternelle* / [R *Et que* A *Pour moi*] ma vie est mon amour *(bis)* / / [R *Si je cessais d'etre*] / / Comme <...> ardeurs, / Car <...> jour / [R *Et que* AR *Pour moi* A *Et que*] ma flamme est éternelle / [R *Et que* AR *Pour moi* A *Et que*] ma vie est mon amour *(bis)* / / Si <...> sa *fraicheur,* / Ne *voit* que [R *mon amour* A *ma tendresse*] extrême / Ne <...> cœur: / *Souviens toi* que la *rose* nouvelle <...> jour / *Et que* ma flamme est éternelle. / Et *que* ma II cœur <...> les <II,IV arrange; / Cher> Blaise <...> fleur <II,IV d'orange / Et> le <...> muguet: <IV muguet;> / N'imite pas <II,IV la *rose* nouvelle> <...> tes <II,IV ardeurs, / Car> souvent <...> amour *(bis)* / / Si <...> la <II,IV même ; / Si> mon <...> sa <II,IV fraîcheur: / Ne <...> extrême: / Ne> me <...> la *rose* nouvelle <...> jour. <IV jour:> / Pour <V moi ma <virgule rétablie d'après l'usage> flamme> est éternelle [D , S *!*] <IV éternelle / Pour> <V moi ma <virgule rétablie d'après l'usage> vie> est

333 I amour. / / Tout le monde fut [A *péniblement*] frappé <...> ignorait [R *la* A *la vraie*] cause; [A <sans point d'insertion> *probablement ou pensait-on le plaisir de revoir son frère entouré encore une fois de ce qu'il avait de plus cher au monde De Locheill* <mot illisible>] *et* Jules pour II amour <II,IV *!*> <appel de note, d'une autre main> / / Tout <...> accents [D *plaints* S *plaintifs*] dont <...> cause: l'attribuant aux [R *plaisirs* A *émotions*] qu'éprouvait Blanche [A<d'une autre main> *de voir*] <V Blanche, de <virgule supprimée d'après l'usage> voir,> après de si cruelles infortunes, [R<d'une autre main> *de voir*] son frère *bien aimé* [AR *après avoir* A *échappé comme par miracle au sort des combats*] [A<d'une autre main> *se retrouvant encore*] au

340 I dire: *c'est* moi <...> France — Ta jolie chanson, s'écria-t-on de *toute part!* Non dit <...> amie *Madelle* Vincelot à laquelle je veux l'apprendre. Or *la dite Demoiselle* [A *déjà sur le retour*] avait [R *toujours*] depuis <...> sentiments très hostiles au mariage *et* un *gout* prononcé pour le célibat, mais <...> veuf qui <...> nécessaire [A *donné*] au *decorum* pour convoler en secondes *nôces* avait vaincu les répugnances [A *de cette tigresse*] et que le jour [A *même*] des *nôces* était *même* déjà fixé. Cette [D *ennemi* S *ennemie*] déclarée du *célibat* ne <...> Jules dont elle

connaissait *l'espiéglerie* [A *et*] gardait le silence, mais l'on cria de *toute part la* chanson *d'abord* et II dire: [A<d'une autre main> // —] C'est <...> France. [A<d'une autre main> //] — Ta <...> de *toute part*. [A<d'une autre main> //] Non; dit <...> amie *Madelle* Vincelot à laquelle je veux l'apprendre. [R — A <d'une autre main> //] Or <II,IV,V *la dite* <corrigé d'après l'usage> *Demoiselle*> [A<d'une autre main>,] déjà sur le retour avait depuis quelques années [R , AR *avait*] montré des sentiments très hostiles au mariage: partant un *gout* prononcé pour le célibat, mais <...> veuf [A<d'une autre main>,] qui <...> nécessaire *donné* au décorum pour <...> noces [A<d'une autre main>,] avait <...> tigresse et <...> déclarée du *célibat* ne <...> Jules [A<d'une autre main>,] dont <...> silence, mais l'on cria de <II,IV,V *toute part* <corrigé d'après l'usage>:> [R *la* A<d'une autre main> *La*] chanson

355 I Élise — Ça sera comme vous voudrez, dit Jules, elle est bien courte mais <...> sel — // Une <...> l'esclavage / Et <...> berceau, / Mais *ouvrez lui* la fenêtre; / Zest on la voit *disparaître* / Pour ne revenir *Jamais* (bis) On badina *Madelle de Vincelot* qui comme toutes les prudes prenait II Élise. [A<d'une autre main> //] — Ça <...> courte [A<d'une autre main>,] mais <...> berceau, / Mais *ouvrez lui* la fenêtre; / Zest! on la voit *disparaître* / Pour <...> jamais (bis) // On badina Élise [A<d'une autre main>,] <II,IV,V qui comme <virgule rétablie d'après l'usage> toutes> les prudes [A<d'une autre main>,] prenait

366 I voyant *Mad* d'Haberville elle donna le signal [A *d'usage*] et on laissa la table. Élise en <...> Jules le pinça jusqu'au sang: Allons <...> celui-ci *est ce* une caresse destinée *au* futur que vous distribuez [R *par procuration* A *d'avance*] à vos amis? Heureux [R *mari* A *époux*]! *Que* le <...> joie! // *On dansa* des *danses* rondes, [A *on courut le lièvre*] *on fit les petits jeux* [R *admis*] *d'usage chez les anciens Canadiens:* la compagnie <l. 396> II voyant *Mad.* d'Haberville <...> signal [R *d'usage et on passa dans le salon* A *usité*] et <...> Élise [A<d'une autre main>,] en <...> sang. [A<d'une autre main> // —] <V *Allons-donc* <trait d'union supprimé d'après l'usage>, la> belle <...> caresse [D *destiné* S<d'une autre main> *destinée*] à votre futur époux que <...> Heureux époux! *Que* le <...> café, et [A<d'une autre main> *le*] *pousse café* [A *de rigueur,*] toute <...> lièvre, [R *et*] danser le moulin <II,IV tic, tac> et jouer à «la toilette à *Madame*» — Rien <IV *Madame.* Rien> de <...> air [A<d'une autre main>,] dans <...> acteurs, *Dames* et *Messieurs*, prenaient <...> toilette de <II,IV *Madame*>: qui <...> bague &. <V &c.> *Dèsque* la personne chargée de diriger le jeu appelait <...> qui *l'avait* choisi était <...> alors commençait [A *une course*] des plus *animé d'un arbre à l'autre, à mesure que se fesait l'appel* [A<d'une autre main et encerclé> *l'appel se fesait*] *des differents articles de toilette à Madame* qui durait <...> de [R *celui-ci*] la personne [R<d'une autre main> *qui* [A<d'une autre main> *choisie pour* D *dirigeait* S<d'une autre main> *diriger*] le divertissement. Enfin au cri [A *de*]: «Madame <...> toilette» [A<d'une autre main>, D *c'est* S<d'une autre main> *c'était*] à <...> société: surtout <...>

moins <II,IV,V *fatiguants* <corrigé d'après l'usage>,> [A<d'une autre main> *tel*] «la compagnie

396 I vous *plait*-elle? *Le moulin tic et tic et tac;* cache la bague, bergère *&* *et* on *finit* par un jeu [A *propose par Jules*] qui <...> rire. Les anciens Canadiens terribles <...> bataille étaient <...> réunions: [D *près que* S *Près que*] tous parents, [R *et*] alliés <...> l'enfance, [R *ce qui* A *beaucoup de ces jeux qui*] seraient inconvenants, de nos jours, *ou* [R *que la* A *qui répugneraient à la*] délicatesse [R *des femmes* A *du sexe féminin*] étaient [R *a* A *alors*] reçus sans *conséquence même dans la première société* [R *et* A *où*] *tout* se passait <...> décence [A *malgré la liberté*]: on <...> se livrant [A *en famille*] aux <...> plus *franche* gaieté II vous plaît-elle», <...> bergère» [A *Ou «la cachette», «l'anguille brule» &*]. On <...> beaucoup à <V rire. <L'appel de note est par erreur rejeté à la fin du mot «nocturne», l. 472, et la note apparaît au bas de la dernière page du chapitre.> Les> anciens Canadiens terribles <...> tous [A<d'une autre main> *étant*] parents <...> de *ses* jeux qui <...> du *sèxe* féminin <...> sans *conséquence* <non raturé> [A<d'une autre main> *inconvénients*]. Tout <...> gaieté. <appel de note raturé> [A<d'une autre main> *(H)* / /] Ce

407 I Jules [R *proposa*] qui avait [R *à prendre sa revanche* A *sur le cœur*] *de* <non raturé> la *pincée* <souligné> [R *qu'il avait recue* A *de l'aimable Élise*] proposa *le* jeu *qu'il esperait lui donner* sa revanche. *Une Dame* [R *se bandait les yeux* A *assise dans un fauteuil*] *choisissait* [A *d'abord*] une <...> sa fille, on lui [R *bandait*] mettait <...> yeux et *on lui présentait ensuite* [A *tour à tour*] *ceux que l'on jugeait à propos d'introduire* la tête *envelopée* d'un [R *shall* A *chale ou*] d'un tapis *nimporte quoi et il* [R *lui*] *fallait à l'inspection de la tête* [A *ou du visage*] *decouvrir sa fille sous peine de payer un gage chaque fois qu'elle se trompait!* Quand *ça* fut *au tour* d'Élise elle <...> de *prendre* Jules pour sa fille, *où* son <...> un peu [R *dans* A *pendant*] l'inspection [R *de la tête*]. *Tout* le monde *chantait* à chaque [D *qu'individu* S *individu*] qui *s'agenouillait devant* la *Dame* aux yeux II Jules <...> la *pincée* <souligné> de <...> lui mettait [R *alors*] ensuite <...> de *sa* tête seulement, deviner *la quelle* était <...> elle [A<d'une autre main> ,] la tête *envelopé* d'un châle, [A *ou*] d'un tapis, [R *ou*] *sous peine de payer un gage chaque fois qu'elle se trompait.* [D , *c'était* S<d'une autre main>. *C'était*] souvent <...> femme, qui s'agenouillait la <...> couverte: *partant* de nombreux quiproquos <...> chœur [R *lorsqu'une* A *à chaque*] personne [A *qui*] s'agenouille [D *au* S<d'une autre main> *aux*] pieds

422 I bandés: / / Madame est-ce *la* votre fille, / En boutons d'or en boucles d'argent, / Les <...> sur [D *le* S *leur*] banc? / / *la Dame* voilée *repondait* par <...> / / Oui; c'est *la* ma [R *famille*] / En boutons d'or en boucles d'argent / Les mariniers sont sur leur banc. / / et *vice versa.* / / Après <...> têtes *qu'elle avait rejettées*, Élise entendant sous le [R *shall* A *chale*] les <...> avoir [A *enfin*] saisi sa proie. — Elle palpe <...> faut; [R *les yeux*] le visage est *bien* [A *à la vérité*] un peu long, mais Jules

a <...> déguiser! <l. 443> elle pince *fortement* une oreille; un *cris* de <...> entendre [R *et enfin* A *suivi*] *un* aboiement formidable *et quand* Élise <...> bandeau *elle* se trouve face à face avec une rangée de dents [R *formidables*] *menacantes*: c'était *Niger* <souligné>; chez le <...> d'Haberville [D *tous* S *toutes* R *les chiens* AR *générations* A *la race canine* D *s'appelaient* S *s'appelait*] *Niger* <souligné> ou *Nigra* <souligné> [A *suivant son sêxe*] en souvenir [D *du* S *de* R *premier*] *l'ayeul* que <...> ainsi *nommé* [R *dans*] lors <...> au *collège. Madelle* Élise [A *sans se deconcerter*] ôte II bandés: Madame est-ce <...> Oui; c'est *la* ma fille; (bis) / / *ou* bien: / / Ce <...> fille [A<d'une autre main>,] (bis) <...> d'or en <...> Élise entendant sous le *chale* les <...> avoir [R *à la*] enfin saisi <...> c'est bien [R *la tête*] celle <...> faut: le visage à la vérité est un peu [R ,] long <...> compagnie [A<d'une autre main>,] pendant une soirée entière [A<d'une autre main>,] sous <...> Louis XIV [A<d'une autre main> *après avoir* D *et* S<d'une autre main> *été*] présenté <...> France! [D *sous* S<d'une autre main> *Sous*] ce <...> elle-même [D *: quelle* S<d'une autre main>. *Quelle*] horreur! Oui; Jules <...> tout! [D *sous* S<d'une autre main> *Sous*] cette impression tremblante de <...> un *cris* de <...> formidable [D , S .] Élise arrache <...> à face [R<d'une autre main> *d'une* A<d'une autre main> *avec une*] <IV,V face *d'une* <corrigé d'après I,II et d'après l'usage> rangée> de dents [R *formidables*] *menacantes*. / / [R<d'une autre main> *C'était*] *C'était* [D *niger* S *Niger* <souligné>]: [D *chez* S *Chez*] les d'Haberville, *comme* chez le <...> s'appelaient [D *pepper* S<d'une autre main> *Pepper* <souligné>], toute <...> s'appelait [D *niger* S *Niger* <souligné>] ou [D *nigra* S *Nigra* <souligné>] suivant [D *leur* S *le*] *sêxe* en <...> aïeux [A<d'une autre main>,] que Jules avait ainsi nommés lors

453 I à *talons hauts* et <...> Jules qui tenait [A *toujours*] *le chien* à *bras le corps et* le <...> en *chambres* suivie <...> temps [R *de nos aieux*] où la <...> l'esprit [R *dont nos aieux ne* A *qui ne fesait pourtant pas défaut*] à la race *Française*! Heureux temps où <...> maîtres [D *suppléaient* S *suppléait* A *pendant bien des années*] au <...> ornements *somptueux* des <...> l'hospitalité comme <...> habitaient. On <...> l'occasion: on *cedait au beau sêxe* [A *tout*] ce que l'on pouvait réunir *de* <doublon> plus confortable et le vilain sexe relégué *dans le sien* [R *s'arrangeait* A *s'accommodait*] *toujours* [R *bien*] de ce qui lui *restait*. [D *ce* S *Ces* R *n'était pas*] hommes qui avaient passé [R *la p* <mot illisible>] *les deux tiers* de leur <...> forêts *dans* les saisons <...> fait quatre cents lieues sur des raquettes [AR *pour reprendre l'Acadie*] couchant <...> qu'ils *fesaient* dans la neige [R <mot illisible>] *pour aller* surprendre <...> nocturne. <fin du chapitre> II à haut talon et <...> Jules [A<d'une autre main>,] qui tenait toujours [D *niger* S<d'une autre main> *Niger* <souligné>] à <II,IV,V *bras le corps* <corrigé d'après l'usage>> [R *et* A *s'en servant comme d'un bouclier*] <IV bouclier; et> le <...> en *chambres* suivie des assistants [R *qui*] riant <...>

temps [R *!*] où la <...> l'esprit [D , S<d'une autre main>*!*] qui <...> française. Heureux temps où <...> maîtres *suppléa* [A<d'une autre main>,] *pendant bien des années* [A<d'une autre main>,] au <...> conquête. Les <...> habitaient. On <...> pour <II,IV l'occasion : on> cédait <...> confortable *dans le leur ;* et le vilain *sêxe* [A<d'une autre main>,] relégué *dans le sien* s'accommodait <...> hommes qui <...> à *bivaquer* dans les forêts [R *dans* A *pendant*] les <...> fait quatre cents lieues <...> qu'ils [R *fesaient* A<d'une autre main> *creusaient*] dans la neige, [D *pour* S<d'une autre main> *afin d'*]*aller* <IV,V comme il firent, lorsqu'ils allèrent <virgule supprimée d'après l'usage> surprendre> les Anglais dans l'Acadie, [A *ces hommes de fer*] se <...> pour [D *leurs couches nocturnes* S *leur couche nocturne*]. / / La folle gaieté [R *n'était*] ne <...> sommeil et renaissait [R *au lever* A *le matin*]. [D *comme* S *Comme*] tout <...> perruquiers, [D *voir* S *voire*] même en *barbier* [D *:le* S *. Le*] patient s'asseyait <...> chaise, *entouré d'un ample peignoir ;* le coiffeur <...> rarement [R *a* A *d'*] ajouter <...> en [R *improvisant* A *traçant avec la houppe à poudrer*] une <...> favoris [R *en poudre*] à ceux qui en manquaient; [R *soit* A *soit*] en allongeant [R *un*] démesurément [A *un des favoris de ceux qui en étaient pourvus*] au *detriment* de <...> dames lorsqu'il [R *paraissait dans le* A *fesait son entrée au*] salon. [A<d'une autre main> *(J)* <appel de note>] / / La <...> trois [A *jours;* R *et l'on s'isola dans l'intimité de la famille*] malgré les instances [R *de la famille* A *Mr et Made*] <V *Mme.* <point supprimé d'après l'usage > d'Haberville> pour <...> plus *longtemps*. Arché <...> amis [R <mot illisible>] tint

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

1 I Chapitre <début du chapitre> Après II Chapitre *XVIII* / / <...> Chateaubriand. / / Après

10 I convives *au* <non raturé> [R *bout de trois jours*] on *vecut* dans *l'intimité* de *la* famille. *De Locheill avait promis de passer un mois avec ses anciens amis et tint parole. Il* [R *passait* A *employait*] une grande partie de *son temps* à chasser [A *ou a pecher*] *avec* Jules que l'air avait *entièrement rétabli. Ce dernier qui ignorait* [R *ce qui s'était*] *l'entretien* [R *de son ami* A *d'Arché*] *avec* sa sœur sur <...> Port-Joli [R *ne laissait pas d'être surpris* A *était frappé*] des [R *balbutiements* AR *des* A *accès de*] tristesse *qu'il remarquait souvent dans* son ami, sans [A *néanmoins*] en *pénetrer* la cause ; *à* toutes ses questions [A *à ce sujet*] il [A *ne*] recevait [A *qu'*]une réponse évasive. [R *Et* D *comme* S *Comme*] il [R *savait* A *s'apercevait cependant*] *qu'un poids enorme* [R *pesait sans cesse*] *sur le cœur du jeune Écossais au souvenir des malheurs de la famille* il crut un *jour* qu'ils [R *étaient* A *veillaient*] seuls devoir aborder [A *franchement*] la question. J'ai II convives [A<d'une autre main>,] on <...> Jules [A<d'une autre main>,] que <...> à [R *la pèche et à la* D *chasse* S *chasser*] avec de Locheill; l'abondance <...> en *fesait* un passe-temps très agréable. On soupait [R <appel de note>] à [R *huit* A *sept*] heures <...>

soirées [R *leur*] paraissaient <...> courtes: même <...> cartes, [A <appel de note (a) et note>]. Jules <...> sans [R<d'une autre main>,] néanmoins [R<d'une autre main>,] en <...> questions [D *à* S<d'une autre main> *sur*] ce <...> Comme il *crut* à la <...> seuls *ensembles*, devoir <...> question. [A<d'une autre main> / / —] J'ai

24 I dit-il *l'abattement dans le quel tu retombes souvent*, malgré <...> nous [A *en*] cacher la [R *source* A *cause*]. Tu es <...> envers *toi-même*. Fort <...> l'accomplissement *des* devoirs *d'un* soldat tu <...> rendu d'ailleurs [R *un ser*] *un* assez *grand service* à <...> vie *qu'ils devaient tous* perdre <...> envers *nous; ce sont* nous [A *au contraire*] qui *sommes maintenant tes débiteurs;* [R *et* A *ce sont nous*] qui te devons une dette de *reconnaîssance* que <...> jamais [R *payer* A *acquitter*]. Il *était* bien naturel que <...> par [D *de* S *les*] rapports *envenimés qui nous avaient été faits par des* personnes <...> avaient *réduits* à l'indigence, *il était bien naturel* [A *, dis-je*] qu'oubliant *un instant* tes nobles qualités des <...> comme nous aient <...> rapports [R *erronnés comme ils l'étaient*] *erronnés* mais <...> impressions et <...> pendant *long-temps*, c'est <...> nature une <...> offensé de <...> justification; *il* t'a <...> tendresse; [A *nos pertes sont en grande partie réparées, nous vivons plus tranquilles sous le Gouvernement Britannique que sous le Gouvernement Français ; nos habitants autres Cincinnatus comme dirait mon oncle Baptiste ont déposé le mousquet pour la charrue ; ils ouvrent de nouvelles terres et dans peu d'années la seigneurie sera d'un bon rapport; la petite succession que j'ai recueillie va aussi permettre à mon père de reconstruire deux de ces maisons brulées pendant le siège de Quebec*]; *ainsi* mon <...> affligent et reprends ta *gaîété d'autre fois.* / / *Arché* garda *long-temps* le silence [R *et*] répondit *enfin* après un *grand* effort [R *sur lui-même* A *pénible*]: *impossible*, mon frère; la II dit-il, tes accès de [D *mélancholie* S<d'une autre main> *mélancolie*], malgré <...> devoirs [D *aux quels* S<d'une autre main> *auxquels*] un <...> envers elle: [R<d'une autre main> *ce sont* A<d'une autre main> *c'est*] nous <...> Il *était* bien naturel [A<d'une autre main>,] que <...> par [D *des* S *les*] rapports [R *envenimés*] de <...> avaient *réduits* à l'indigence, [R *et* A *et*] qu'oubliant tes nobles qualités, [AR<d'une autre main> *il était bien naturel que*] des amis même comme nous [R *et*] aigris par le malheur, [R *il était bien naturel y*] aient <...> tu [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] qu'une <...> impressions et <...> père *te* [D *garde* S *gardé*] rancune pendant [D *long-temps* S<d'une autre main> *longtemps*], c'est <...> nature [A<d'une autre main>,] une <...> offensé [A<d'une autre main>,] de <...> justification [D *il* S<d'une autre main> *Il*] t'a <...> partie *reparées* [A ,] et <...> gouvernement [D *Britannique* S<d'une autre main> *britannique*] que sous la domination [D *Française* S<d'une autre main> *française*]. Nos <...> comme [D *disait* S *dit*] mon <...> charrue [D *; ils* S<d'une autre main>. *Ils*] ouvrent <...> et dans peu d'années cette <...> rapport [D *: la* S<d'une autre main>. *La*] petite succession [A<d'une autre main>,] que j'ai recueillie [A<d'une autre main>,] aidant <...> affligent et <...> garda *long-temps* le silence; et <IV silence

et> répondit <...> pénible: [A — D *impossible* S<d'une autre main> *Impossible*], mon

55 I tu crois et saignera *long-temps*, car <...> sujet; j'ai <...> mes *sentimens* les plus purs, un <...> par *là*? L'ami <...> j'ai [R *souvent raillé* A *quelque fois offensé par*] mes railleries *sçait* très bien <...> aucune part *et* que <...> prêt à [R *m'excuser*] lui <...> tristesse; *qu'y* a-t-il bon Dieu! Qu'y a-t-il que tu ne *puisses* confier <...> frère *par adoption*? Je <...> rien de *secret* pour toi; tu <...> tienne et <...> réciproque: *tu n'avais rien non plus de caché* pour moi <...> les *évenements* qui [R *m'ont*] ont <...> amitié! Arrête, *dit* Arché, arrête mon frère, il *en* est temps! *Quelques* pénibles <...> confidences [R *je puis te le faire plutôt*] je dois <...> qui venant de toi me seraient *bien* cruels <...> que juge impartial tu <...> m'interrompre *et que demain*, demain seulement [A *sans en avoir* [R *parlé*] *fait part a personne*] nous <...> sujet. *Tu* [A *en*] *as* ma parole, *mon frère*, dit Jules en lui *donnant* la <...> raconta [R *alors* [AR *en entrant*] *l'entretien qu'il avait eu* [AR *recemment*] *avec Blanche dans les détails les plus minutieux* A *sans en omettre les moindres circonstances, les moindres détails,*] l'entretien qu'il avait eu [A *recemment*] avec Blanche. *Et* allumant *sa* bougie se retira en soupirant dans sa chambre.— / / Jules <...> orageuses: *tantôt blamant, tantôt approuvant sa sœur.* L'homme avec <l. 93> Il tu [A<d'une autre main> *le*] crois et *saignèra* pendant <...> Mais, laissons <...> les plus purs: un <...> par [R *là?*] cela <...> que j'ai [D *quelques fois* S<d'une autre main> *quelquesfois*] offensé par mes railleries [D *sçait* S<d'une autre main> *sait*] très bien que <...> part [R *?* A *;*] que <...> pardon [D *!* S *.*] Tu <...> tristesse? *Qu'y-a*-t-il bon Dieu! Qu'y <...> ami <II,IV d'enfance? *À*> ton <...> Arché [D *!* S *?*] Je <...> rendre la <V *le* <corrigé d'après I,II,IV et d'après l'usage> réciproque> [D *: tu* S *. Tu*] semblais aussi *n'avoir* <doublon> aucun secret pour moi? Malédiction <...> Arrête; [D *dit* S<d'une autre main> *s'écria*] Arché <...> temps! *Quelques* pénibles <...> qui [A<d'une autre main>,] venant <...> que juge impartial [A<d'une autre main>,] tu <...> m'interrompre [D *: demain* S<d'une autre main>. *Demain*]; demain <...> sujet; <II,IV,V *jusques*-là <corrigé d'après l'usage>> <II,IV *promets moi*> de <...> confier. [A<d'une autre main> / / —] Je <...> Jules [R *,*] en <...> Blanche; <II,IV et allumant> une bougie, il se retira en soupirant dans <...> plus *orageuse* [D *; lui* S<d'une autre main>. *Lui*] qui <...> du *faux-bourg* [D *St* S<d'une autre main> *Saint-*] Germain <...> d'Arché à un entretien sérieux avec Blanche: bien *convaincu* qu'il <...> L'homme avec

93 I son [D *aparente* S *apparente*] *supérioté*, l'homme <...> cœur [R *de la femme* A *féminin*]; [A *de*] ce <...> d'amour, d'*abnegation*, de *devouement* à toute épreuve. Les *poëtes* ont <...> tons [R *la beauté* [AR *physique* SR *ravissante*] *de la femme*] cette Ève [A *chef-d'œuvre de beauté*] sortie <...> l'âme *d'une* femme vertueuse aux prises avec l'adversité! *C'est* là qu'elle se *montre* dans tout son éclat: c'est cette

femme [A *morale*] que *l'homme devrait adorer à deux genoux. Quel* être pitoyable que l'homme [R *dans* A *aux prises avec*] l'adversité! *C'est* alors que pygmée méprisable il <...> sur sa [R *femme* A *compagne*] géante <...> fable [AR *qui*] [D *portait* S *portant*] le monde [R *sans*] *Physique* sur <...> porte elle, sans ployer <...> douleurs de [R *la race* A *l'*]*humaine* souffrante. Jules qui *n'avait étudié* la femme *que dans les salons,* [D *de* S *dans* R *cette* A *la*] *société frivole* [D *de* S *du* R *ses compatriotes* A *Fauxbourg St Germain*], *ne pouvait comprendre tout ce qu'il y avait de grand, de sublime dans le sacrifice que* [R *s'imposait que*] *sa sœur; de pareils sentiments lui paraîssaient* [A *tout au plus*] *romanesques, et dictés par une imagination que le malheur* [R *avait aigrie*] *avait faussée. Trop heureux d'une alliance qui comblait ses vœux les plus chers,* [R *avec l'homme qu'il aimait*] *il se décida, avec l'assentiment de Locheill,* [R *d'avoir* A *à*] *un entretien serieux avec sa sœur; bien persuadé qu'il triompherait de ses resistances; elle l'aime, pensa-t-il,* [R *et*] *ma cause est gagnée.* // Allons Blanche, *lui dit-il* après *diné, voilà* notre Nemrod *d'Écossais* qui part son fusil sur l'épaule pour <...> des *carcelles* à *soupé*; voyons si [R *tu* A *nous* D *monteras* S *monterons*] *le petit* sentier qui <...> cap aussi *prestement* que dans notre enfance. — De II son apparente supériorité; l'homme <...> féminin [D ; S ,] de <...> Les *poëtes* ont <...> du *créateur,* mais <...> vertueuse aux prises avec l'adversité! C'est <...> éclat! C'est [A *sur*] cette <...> les *poëtes* auraient dû [R *enseigner*] épuiser leurs louanges! *En* effet <...> l'homme *aux prises avec* l'adversité! *C'est* alors que pygmée <...> porte elle, [A *aussi*] sans ployer <...> qui [R *n'avait*] ne connaissait <...> après [D *diné* S<d'une autre main> *dîner*], le <...> Nemrod [D *Écossais* S<d'une autre main> *écossais*] <IV Nemrod *Écossais*> qui <...> des [D *carcelles* S<d'une autre main> *sarcelles*] à <...> enfance. [A<d'une autre main> // —] De

117 I Jules; cour en avant et <...> jambes *Canadiennes* n'ont <...> agilité. Le frère et la sœur *gravirent en riant aux éclats le sentier ardu, tantôt* [A *en*] s'aidant des pierres saillantes *et des arbruisseaux* qui <...> les *insterstices* du rocher. *Après* un moment de silence employé <...> sœur: *ce* n'est <...> t'ai *conduit* ici, je désire *avoir avec toi un entretien privé* sur <...> Arché, tu l'aimes depuis *long-temps*; et <...> de *sentimens ultra* <souligné> exaltés <...> nature; tu <...> malheureux *en proie à un* amour que tu ne [R *peux* A *pourras*] *arracher* de ton cœur. [R *Pour* A *Quant à*] moi <...> Anglaise et qu'elle *voulut m'accepter,* je <...> elle prit *une des mains* de son frère, qu'elle pressa [R *avec tendresse*] avec tendresse et *lui dit:* Si <...> sœur chérie, mais ce [R *toi,* A *que*] tu peux [A *toi*] faire sans inconvenance serait une *lacheté* de la part de *la* sœur <...> patrie [A *ton cris de guerre* [R *«sauvez la patrie en avant grenadiers»* S *d'Haberville*] *en avant électrisait tes soldats* [R *décimés par la mitraille des ennemis*] *dans les mêlées les plus terribles;*] on <...> ennemis, tu <...> sur *le* continent; *oui,* mon <...> patrie [A *et tu peux te passer la fantaisie d'épouser une fille d'Albion*] mais moi faible femme qu'ai-je fait pour cette terre maintenant silencieuse *et* qui a <...> cris de *victoires* de mes *concitoyens.* Est-ce une d'Haberville [R *qui la première entre les nobles filles Canadiennes donnera* A *qui sera la premiere à donner*]

l'exemple <...> nobles filles *Canadiennes*? Il <...> que *la race* [A *Française et*] *Anglo-saxonne* [R *et la race Française* A *ayant une commune patrie, vivant sous les mêmes lois*] *se rapprochent après des haines, après des luttes séculaires,* par des alliances <...> l'exemple après *la ruine de ma famille*; on <...> le fier [R *conquérant*] Breton [A *après avoir vaincu* [S *ruiné*] *le père*] a *achêté* avec son or la pauvre [D *fille* S *Canadienne*] [R *Canadienne* AR *Française*]. *Jamais*! jamais! <appel de note *A*, sans note> // Et II Jules; [R<d'une autre main> *dit Blanche*] cours <...> jambes *Canadiennes* n'ont <...> saillantes *et des* [A *arbruisseaux* S<d'une autre main> *arbrisseaux*] qui <...> et là après <...> sœur: [R *tu ne connais* <?> // *A*] Ce <...> depuis *long-temps*; et [R *pour*] par [A<d'une autre main> *suite*] de sentiments *ultrà* <souligné> exaltés <...> malheureux *en proie à un* amour que tu ne pourras jamais [R *arracher* A *extirper*] de <...> une Anglaise et <IV Anglaise, et V *anglaise* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>, et> qu'elle [R *voulut*] *répondit* à <...> elle [A *prit*] la main de son frère dans les siennes avec tendresse et répondit: [A<d'une autre main> //—] Si tu [R *aimais* A *épousais*] une <V *anglaise* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>, mon> cher <...> inconvenance serait <...> as payé, *toi,* noblement <IV,V payé, noblement <virgule supprimée d'après I et d'après l'usage> ta> dette à la patrie [D *: ton* S<d'une autre main>. *Ton*] cri <...> moi, <II,IV,V grenadiers » <point d'exclamation rétabli d'après l'usage> électrisait> tes <...> les *melées* les plus terribles; <appel de note, dans la marge, sans note> on <...> ennemis et tu as reçu trois blessures sur [D *le* S<d'une autre main> *l'autre*] continent! *oui,* mon <...> d'Albion! [D *mais* S<d'une autre main> *Mais*], moi <IV d'Albion! *mais,* moi>, faible <...> cette [R *terre* A *terre asservie et*] maintenant silencieuse; [R *et qui a* A *pour cette terre qui a,*] pourtant, retenti <...> mes <II,IV,V compatriotes! <point d'interrogation rétabli d'après l'usage> Est-ce> une <...> joug, aux nobles *fille* du <...> que *la race* [D *Française* S<d'une autre main> *française*] et [D *Anglo-saxonne* S<d'une autre main> *anglo-saxonne* R *se rapprochent*] ayant [R ,] maintenant [R ,] une <...> se *rapproche* par des alliances intimes, mais <...> on [R *dirait*] croirait <...> fier [D *breton* S<d'une autre main> *Breton*], après <...> a *achêté* avec son or la pauvre fille *Canadienne* trop <...> frère. [A<d'une autre main> //—] Tout

163 I ignorera, tu ne comprendras jamais *toi même,* l'étendue de mon sacrifice! *Mais* ne *crainds, pas* cher Jules; *il* n'est pas *au dessus* de mes forces. *Fiere* des [R *motifs*] sentiments <...> jours [R *tranquilles et sereins* A *paisibles et sereins*] au milieu de *vous tous.* Et sois certain, *mon frère,* que <...> Tu as *mal choisi,* [R *mon frère*], ce *promontoire* pour *notre* entretien; ce cap *où* j'ai <...> contemplé avec orgueil *la demeure opulente* de mes *ayeux,* remplacé par cette humble *demeure* construite *après* tant de <...> et si tu m'aimes, *Jules* ne *revient* jamais sur [R *cet entretien*] ce pénible sujet. *Noble fille*! s'écria, Jules, et le <...> tinrent *long-temps* embrassés en sanglotant. // Le bon gentilhomme <l. 364> II ignorera, reprit-elle, <IV ;> tu <...>

sacrifice! *Mais* ne *crainds* rien <...> force: [D *Fière* S<d'une autre main> *fière*] des <...> avec [D *exhaltation* S<d'une autre main> *exaltation*], que <...> de <II,IV,V Locheill, ne <virgule supprimée d'après l'usage> souillera> jamais <...> pour l'*entretient* que tu désirais: ce cap <...> avec orgueil [D *la* S *le* R *domaine* A *manoir*] *opulente* de mes [D *ayeux* S<d'une autre main> *aïeux*], remplacé <...> Descendons [R<d'une autre main> *maintenant*] maintenant et si <...> sujet. [A<d'une autre main> / / —] [R *Fille*] Âme sublime s'écria Jules [D *; et* SA<d'une autre main>. / / — *Et*] le frère et la sœur se tinrent [D *longtemps* S<d'une autre main> *longtemps*] embrassés

181 Il s'occupa [R *d'éval* AR *aussitôt* A *sérieusement*] d'acquitter <...> Blanche changeait [R *ses projets* <doublon> *à cet égard*] ses <...> égard et <...> avait *muri* avant l'âge, avait étudié [A *bien jeune et*] les hommes [R *et les choses de sang-froid* A *et les choses;* AR *de sang-froid*] et [A<d'une autre main> *il*] en <...> sans [R *l'affection mutuelle du*] amour *mutuelle*. Bien <...> de *près*que tous <...> femmes les [R *aiment* A *adorent*], qu'ils <...> choix des [R *fruits* A *cœurs*] *à cueillir*, de Locheill *n'était pas un homme à prétentions* [D *: d'une* S<d'une autre main>. *D'une*] beauté remarquable, *doué* de toutes les qualités [R *qui*] propres <...> femmes; [R *il* AR *n'en* A *lorsqu'il paraissait dans* [D *la* S *une*] *société, lorsqu'il se promenait dans les rues, ses manières simples* <appel de note et note> *dans leur élégance le fesaient remarquer de tout le monde; mais il n'en*] était [A *pas moins*] aussi modeste que *seduisant; il* croyait avec <...> de Molière que <...> vérité [A »] [R *et qu'elles* <mot illisible> *vu de grands comédiens là-dessus» C* <appel de note>:] J'étais <...> qui [D *sçait* `S<d'une autre main> *sait*] maintenant <V sait maintenant <virgule rétablie d'après l'usage> que> je suis riche [R *et en supposant que je puisse mieux oublier Blanche*] si <...> moi <IV,V *autres choses* <corrigé d'après l'usage> que> mon <...> richesses en <...> cœur. [R<d'une autre main> —] Arché <...> les [D *laurentides* S<d'une autre main> *Laurentides*] lorsque <...> fermière occupée [D *aux* S *des*] soins de sa [D *laitrie* S<d'une autre main> *laiterie*], *aidée* d'une <...> s'avança <II,IV *au devant* de lui V *au devant lui* <trait d'union et préposition «de» rétablis d'après l'usage> sans> le *reconnaître* et <...> maison. [A<d'une autre main> / /—] Je

211 Il femme: mon <...> du *champs* avec une *charretté* de blé; je vais *même* envoyer <...> revenir. [A<d'une autre main> —] Rien ne presse, *Madame*; mon <...> nouvelles d'un [R *de vos anciens amis*] *M^r.* Arché de Locheill que <...> peut-être *l'avez vous* [R *ou* A<d'une autre main> *oublié* R —] / / *Mad.* Dumais <...> silence et dit: [A<d'une autre main> — D *il* S<d'une autre main> *Il*] y a [D *certainement* S<d'une autre main> *assurément*] une certaine ressemblance: vous <...> ses *parent* [D *!* S *?*] *oublier M^r.* Arché [D *;* S *!* R *dites vous*], oh <...> nous *croye capable* d'une telle ingratitude! *vous ne savez* <IV ingratitude! *ne* savez-vous> donc <...> mort *près*que certaine <...> mari, [R *!* A *,* D *Que* S<d'une autre main> *que*] nous prions tous les jours [R *que*] le bon Dieu [A *de*] le

[D *conserve* S *conserver*], d'étendre <…> bienfaiteur *oublier Mr.* <IV *bienfaiteur! oublier M.*> Arché! vous m'affligez beaucoup *Monsieur.* / / De Locheill <…> Louise âgée <…> caressant: [A<d'une autre main> / / — D *et* S<d'une autre main> *Et*] toi <…> connais-tu *Mr.* Arché? [A<d'une autre main> / / —] Je <…> nous *fesons* tous <…> lui. [A<d'une autre main> / / —] Quelle est cette prière [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché. [A<d'une autre main> / / —] «Mon <V prière, reprit Arché *?* «Mon <ponctuation rétablie d'après l'usage> Dieu> [R *!* A ,] répandez vos bénédictions sur *Mr.* Arché [A *qui a sauvé la vie à papa en* <?>] s'il <…> mort, *donnez lui* votre <…> à *sentretenir* avec *Mad.* Dumais <…> mari, près de la grange <II,IV,V *courut* <corrigé d'après l'usage> lui> dire <…> de *Mr.* Arché. Dumais qui <…> fourche et ne fit qu'un *sault* de <…> Il *fesait* déjà [A *assez*] brun [A ,] quand <…> l'étranger. / / [A — D *vous* S<d'une autre main> *Vous*] êtes le *bien venu,* lui dit-il en [R *s'approchant*] le saluant <…> cher. [A<d'une autre main> / / —] Vous êtes, sans doute, [R *Dumais*] le <…> de Locheill. [A<d'une autre main> / / —] Et vous *Mr.* Arché [D , S *!*] *dit* Dumais en se *jettant* dans ses bras: *croyez vous* que <…> criait courage [A ,] lorsque <…> l'abîme [R *?* A ,] cette voix que j'ai *entendu* tant <…> maladie [D . S *?*] / / Mon cher Dumais, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché, vers <…> service. [A<d'une autre main> / / —] Un service [D *dit* S<d'une autre main> *fit*] Dumais,: serais-je <…> vous [D : S *?*] *ce* <IV vous? *ce*> serait <…> vie. / / Eh, bien Dumais [R<d'une autre main> *fit Arché*], il <…> voyez je

258 Il pensez. [A<d'une autre main> / / —] En <…> Dieu [D *!* S *?*] / / Avez-vous entendu parler, *dit* de Locheill, d'une maladie, à *la quelle* les <…> sujets *qui* l'on appelle le *spleen* <souligné> ou <…> Non; [D *dit* S<d'une autre main> *fit* R *dit*] Dumais <…> Anglais, [A *qui*] soit dit sans vous offenser, [R *qui*] paraissaient <…> aurais *cru* [A *ces diables*] d'une couleur plus foncée. [R —] / / Arché se prit à rire. [A<d'une autre main> / / —] Ce <…> Dumais, [D *diable* S<d'une autre main> *Diable*] bleu <…> mais [R *comment* A *qu'*]un homme comme vous, qui *avez* tout <…> qui *avez* tant d'esprit, *qui avez* tant de <…> pensées [D *puissiez* S *puisse*] s'amuser *aux peines d'esprit:* c'est <…> Dumais, *fit* Arché, [R *chacun*] je <…> chez moi et <…> guérir. / / — *Commandez moi, Mr.* Arché <…> jour, comme <…> et si j'avais même la chance de dormir je <…> travail [D *manuelle* S<d'une autre main> *manuel*] pourrait seul me guérir et <…> je *gouterais* un sommeil [A *restaurateur*] qui <…> depuis *long-temps.* / / — C'est vrai; dit Dumais <…> où *voulez* en venir? *Et* <IV venir? et> en <…> heureux [D *de* S<d'une autre main> *pour*] vous aider. / / — C'est <…> Mais, *écoutez moi* sans <…> mes projets Je suis [R ,] maintenant [R ,] riche, très riche *même,* <IV très-riche *même;*> <II,IV mon principe *est que*> [A ,] puisque la providence <…> devais [A *jamais*] espérer <…> faire [R *le bien du bien*] le bien. Il y a dans <…> <II,IV environs une> immense *quantité* de <…> vendre, [D *ou* S<d'une autre main> *soit*] à <…> est [R *d'acquérir*] d'en acquérir une

quantité considérable et <...> défrichement mais d'y travailler *moi même;* vous <...> bons [D : S ;] et j'en ferai bien autant que les autres? / / Connu fit Dumais? [A<d'une autre main> / / —] Il <...> gens, [A *continua Arché,*] qui <...> salaire. / / Vous <...> à tout et <...> soir [R ,] sous la *tante* [A *et pendant le mauvais temps*], sans <...> tenir <II,IV,V compagnie*: c'est* <ponctuation et majuscule rétablies d'après l'usage> alors> que

312 Il demain, [D *dit* S<d'une autre main> *s'écria*] Dumais <...> connais*; d'ailleurs* déjà <...> dit Arché, en <...> absences? [A<d'une autre main> / / —] Soyez sans inquiétude là-dessus, *Monsieur* : ma femme seule [R *d'*] pourrait [A *y*] suffire <...> garçon qui <...> Que *voulez vous,* c'est <...> toujours moi préféré <...> sujet, <II,IV,V mais à <virgule rétablie d'après l'usage> la> fin <...> amis. / / *Savez vous,* dit Arché, que voilà *le plus charmant site* sur <...> bosquet <II,IV,V *d'érable* <corrigé d'après le sens> que> je <...> maison. [R *La Nous all*] La vôtre <...> la moitié ma <...> de [R *ne*] rester garçon. [A<d'une autre main> / / —] Les <...> race <II,IV,V *vint* <corrigé d'après l'usage> à> s'en éteindre. Mais, je <...> c'est moi et ma famille que vous *voulez* enrichir <...> ouvert, *dit* Arché; *Je* n'ai <...> vôtre. / / Merci, *Monsieur,* dit Dumais, de nous [R *comparer*] mettre <...> cultivateurs que <...> hommes, [D *dit* S<d'une autre main> *repartit*] de Locheill <...> et leurs [A *bonnes*] qualités. [R<mots illisibles> *gentilhomme qui* <mots illisibles>] Certes*; j'*aime et respecte la [R *naissance*] noblesse; ce qui ne m'empêche [A *pas*] d'aimer et respecter [D *tout* S<d'une autre main> *tous* A *les*] *homme* [D *estimable* S<d'une autre main> *estimables*] et <...> fortune. [A<d'une autre main> / / —] Ah! *Monsieur dit* Dumais. [A<d'une autre main> / / —] Écoutez-moi bien, mon ami, [R<d'une autre main> *dit Arché*]. Un <...> jamais [D *; lorsque* S<d'une autre main>. *Lorsque*] je <...> remède [A *contre cette affreuse maladie* D , S :] beaucoup d'occupations, de travail manuel et faire <...> donner, [A *de mon vivant,*] un <...> vous [A *Dumais:*] je suis persévérant et [R *entent*] entêté comme un <II,IV Écossais V *écossais* <majuscule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> que> je <...> d'un quart [AR *de mon bien* R *je* A *je suis homme à*] vous [A *en*] donner <...> vous [R *me rendriez* A *rendrez*] très malheureux si vous [R *me*] refusiez <...> ainsi, *Monsieur,* dit <...> vos <II,IV,V dons que <virgule rétablie d'après l'usage> j'aurais,> d'ailleurs <...> s'occuper *d'enrichir activement* Dumais et

364 I gentilhomme *près*que centenaire ne vécut qu'*une année* après l'arrivée de Jules. — Il mourut *entre les bras* de ses amis, après [A *avoir été l'objet* D *les* S *des*] soins les plus touchants [R *pendant sa maladie*] de Blanche et [A *de*] son frère [R *qui s'établirent*] pendant un mois [R *dans ces moments ultimes. Après avoir reçu les sacrements de l'église* A *que dura sa maladie. Quelques moments avant de mourir*] il <...> fenêtre et jetant *des regards* [R *mourants* A *près*que *éteints*] *sur* la <...> qui [A *bornait*] coulait devant sa porte il [R *dit lui*] dit: *c'est* là, mon ami, c'est *sous* ce noyer <...> malheurs *et* que je t'ai donné *les* conseils *que me dictait l'experience* de la

vieillesse; *je* meurs content car <...> profité. *Tu emporteras* après ma mort ce petit bougeoir, en te *fesant penser aux* longues <...> donnés s'il <....> mémoire. // [R *Pour toi* A *Quant à toi*, mon <...> André, *dit le bon gentil-homme*, c'est <...> laisse [AR *seul*] sur cette terre où <...> chagrins; *tu* seras <...> d'Haberville *qui* [D *auront* S *aura*] le plus <...> vieillesse; *tu sçais* qu'après [D *ta* S *ton*] [R *mort* A *décès*] les <...> héritiers. Mon cher maître, dit [R *André*] Francœur *suffoqué par les larmes*, les <...> pas *long-temps* leur héritage. *En effet l'excellent André* [A *frappé de paralysie*] *perdit connaissance* [R *frappé de paralysie*] *lorsqu'on* <...> *demeure et ne lui survécut que trois semaines.* // Le bon gentilhomme après avoir fait les *plus tendres adieux* à tous ses amis, *se retournant vers le* curé le pria de *dire* les prières des agonisants *et* à ces [R *mots* A *paroles*] *sublimes «partez* <blanc> rendit *son âme à Dieu.* // Lorsque Il gentilhomme presque *centénaire* ne <...> soins *le* plus touchants <...> frère pendant <...> et jetant un regard *près*que éteint <...> porte il lui dit: [A<d'une autre main> // —] [D *c'est* S<d'une autre main> *C'est*] là <...> c'est [A *là*] que je <...> par l'*experience* que <...> Emporte [A *après ma mort*] ce bougeoir [R *après ma mort*] en <...> solitaire; il <...> donnés s'ils <...> mémoire. [A<d'une autre main> // —] [A *Quant à toi, mon cher et fidèle André,* [D *dit* S<d'une autre main> *continua*] *Mr. d'Egmont, c'est avec bien du regret que je te laisse sur cette terre où tu as partagé tous mes chagrins. Tu seras bien seul et isolé après ma mort! Tu m'as promis de passer le reste de tes jours avec la famille d'Haberville: elle aura le plus grand soin de ta vieillesse. Tu* [D *sçais* S<d'une autre main> *sais*] *qu'après ton décès les pauvres seront nos héritiers.* // *— Mon cher maître, dit Francœur* [S *en sanglotant*] *les pauvres n'attendront pas long-temps leur heritage.* // *En effet, cet excellent homme, frappé de paralysie lorsqu'on descendit le corps de son maitre dans sa dernière demeure ne lui survécut que trois semaines seulement.*] // — Le bon gentilhomme après <...> curé le <...> agonisants; *et* à ces paroles: [A — D *partez* S<d'une autre main> *Partez*] âme chrétienne au nom du Dieu *Tout*-puissant qui vous a créée» [R *et expira* A *il*] rendit <...> dit: <II,IV,V «*l'*ange <majuscule rétablie d'après l'usage> *régulateur*> de <...> jeunesse et <...> hommes qui <...> pardonnent les [R *erreurs*] fautes d'autrui. // Lorsque <IV,V d'autrui. // André <...> semaines *seulement* <«seulement» supprimé d'après I et d'après le sens>. // Lorsque> Jules

400 I sœur <...> Anglaise et qu'elle voulût *m'accepter*, je <...> de *repugnance* qu'une de mes compatriotes» [D *il* S *elle* R *lui*] était loin de [R *croire*] soupçonner [R *les*] les *vrais* intentions de son frère *qui avait* [R *fait* A *lié*] *connaissance* pendant la traversée de l'Atlantique *avec une* demoiselle anglaise d'une <...> Jules *pendant un passage qui avait duré plus de deux mois,* Jules, autre *St Preux,* lui <...> de langue [A *et grammaire*] *Française*. Il *n'était guère dégouté,* [R *le*] *car* [R *d'une beauté*] la jeune fille outre sa beauté ravissante *possedait* toutes <...> sincère. Enfin [A *tous les obstacles levés*] toutes difficultés surmontées [A *de la part des deux familles*] Jules [R *annonca un jour*] épousa <...> qui *sçut* bien <...> oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] toujours <...> cassée *à L'*Acadie, *mon oncle Baptiste* trop <...> convenances,

[R *devant sa nièce*] se renfermait d'abord quand il [RD *voulut* S *voulait* A *voulait*] jurer [A *librement*] contre les [R *Anglais*] compatriotes de sa *belle nièce,* mais entièrement subjugué [R *au bout d'un mois* A *au bout d'un mois*] il supprima, [A *tout-à-coup*] au <...> âme, *des jurons qui ne fesaient guère mal à ses ennemis et que l'ange* [R<mot illisible souligné> *régistrateur* <mot illisible souligné>], *qui tient les registres de nos bonnes et mauvaises actions, l'ange* <mot illisible souligné>, *suivant l'expression de Sterne, ne laissait pas d'accumuler à son débit, sans* [R *l'* A *les*] *effacer avec ses larmes;* [A<sans point d'insertion> *versa une larme en consignant les jurons de l'oncle Tobi qui l'effaça pour toujours*] [R *Mon* A *Un seul juron était échappé à oncle Toby de ce grand écrivain tandis que mon oncle Baptiste était un vieux pêcheur endurci enfait de jurons.*] Ce coquin II sœur: <II,IV *«si»* j'aimais une <II,IV Anglaise et> <V *anglaise* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>, et> qu'elle <...> mes *compatriote,* elle était [R *loin* A *loin alors*] de soupçonner les *vrais* intentions [R *de sa sœur qui n'avait que* A *de son frère. Jules, en effet,*] pendant <...> avait [R *lié*] fait la <...> demoiselle *Anglaise* d'une grande beauté [R *et d'un mérite rare*]. Jules, autre S[t] *Preux,* lui <...> et [A *de*] grammaire <II,IV *Française*>, pendant <...> avait [A *d'ailleurs*] montré son bon *gout*: [R *car*] la jeune fille outre sa beauté ravissante possédait <...> sincère. [R —] / / Enfin, tous <...> toutes [A *les*] difficultés <...> qui [D *sçut* S<d'une autre main> *sut*] bien <...> cassée [D *à* S<d'une autre main> *dans*] l'Acadie, [R *le chevalier* A *mais*] trop <...> renfermait, d'abord <...> jurer, à l'aise, contre <...> sa <II,IV,V *belle nièce* <trait d'union rétabli d'après l'usage>, mais,> entièrement <...> les *prevenances* et l'amabilité de la [R *belle*] charmante [R *nièce* A *jeune femme*], il supprima, <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après l'usage>, ses > jurons au <...> scandalisait. / / — Ce coquin

423 I oncle *Baptiste,* n'est pas *dégouté* d'avoir épousé cette Anglaise et il avait bien raison ce pape <...> ces [R *enfants*] insulaires <...> chrétiens. *Non Angli sed angeli si essent christiani* <non souligné>. Ce fut bien *pis* quand *affublé d'un petit neveu* et *d'une petite nièce,* les *faisant* sauter *sur les genoux il* leur *chantait* les *jolis* chansons *Canadiennes pour les amuser.* Qu'il était *fière* quand *sa belle nièce* lui *disait: mais* venez donc de grâce, [A *à mon secours*] *Mon* cher oncle, [R *à mon secours*], *les enfants* ne veulent pas *dormir* sans vous / / Mon oncle [R *Baptiste* A *Raoul*] *déclara* qu'il <...> son *petit* neveu, aussi dès l'âge de quatre ans ce guerrier en herbe *fesait-il* déjà [A *avec un fusil de bois*] des charges [R *désespérées* A *furieuses*] contre <...> assiégée. Le <...> disait, mon Baptiste en <...> d'Haberville avec <...> insulaires [R *aux quels il tient* A *dont il sort*] par <...> José *qui* s'était <...> maîtresse finit par lui être *sincerement* attaché. Elle avait trouvé [A *bien vite*] le point vulnérable [R *de la cuirasse* A *pour*] *s'en faire aimer.* José aimait le vin et l'eau-de-vie qui n'avaient *pas* plus d'effet sur sa [R *tête*] cerveau [D *Bretonne* S *Breton*] que si *on* eût <...> coq *qui couronnait* le mai [R *dans le* D *du* S *de* A *son*] *Seigneur pour* fausser <...> de [A *ce*] vénérable volatile et *l'empêcher d'endiguer le vent;* aussi la jeune dame *ayant trouvé le défaut de la cuirasse de José* ne cessait [A *-elle*] de *lui* présenter *tantot* un *coup* d'eau-de-vie pour le réchauffer

et tantot un <...> rafraîchir. // <lacune> souverain <l. 458> II oncle *Baptiste,* n'est pas *dégouté* d'avoir épousé cette Anglaise <V *anglaise* <majuscule rétablie d'après I,II,IV et d'après l'usage>; et> il avait bien <II,IV raison ce pape de V raison ce saint homme de pape de <ponctuation rétablie d'après l'usage> dire> que <...> anges s'ils <...> chrétiens: *Non Angli, sed angeli forent, si essent christiani* <souligné> ajoutait-il, d'un [A *air*] convaincu <...> oncle, tenant [A<d'une autre main> *affublé* [R<d'une autre main> *d'*]un <II,IV,V *petit neveu* <trait d'union rétabli d'après l'usage> sur> un *genoux* et [R<d'une autre main> *d'*]une <II,IV,V *petite nièce* <trait d'union rétabli d'après l'usage> sur> l'autre, [R *leur*] les *fesait* sauter <...> voyageurs *Canadiens.* Qu'il <...> criait: Mais *venez-* [A *donc*] de grâce à <IV,V *venez-donc* de grâce à <trait d'union supprimé et ponctuation rétablie d'après l'usage> mon> secours <...> veulent [A *pas*] s'endormir sans vous. // Mon oncle Raoul [A *avait* D *déclara* S *déclaré*] qu'il <...> bois, *fesait* déjà <...> instructeur obligé <...> mère. [A *José s'était dabord montré assez froid pour sa jeune maitresse, mais il finit par lui être sincèrement attaché. Elle avait bien vite trouvé le point vulnérable de la cuirasse: José* [R *aimait le vin et l'eau-de-vie comme* S *comme*] *son défunt père aimait le vin et l'eau-de-vie qui n'avaient d'ailleurs* [R *pas* S *guere*] *plus d'effet sur son cerveau Breton que si l'on eût versé les liqueurs qu'il absorbait sur* <IV *absorbait, sur> la tête du coq qui couronnait le mai de son seigneur* [D *pour* S<d'une autre main> *afin de*] <IV *Seigneur, afin de> fausser le jugement de ce vénérable volatile dans ses fonctions; aussi la jeune dame ne cessait-elle de présenter à José, tantôt un verre d'eau-de-vie pour le réchauffer et tantôt un* [D *verre* S *gobelet*] *de vin pour le rafraîchir. Aussi José finit-il par avouer* <II,IV *que si> les Anglais étaient pas mal rustiques les Anglaises ne leur ressemblaient nullement.*] *M^r^ et Mad d'Aberville* rassurés, après tant de <II,IV,V *malheur* <corrigé d'après le sens>, sur> l'avenir <...> furent: [A<d'une autre main> // —] [D *sers* S<d'une autre main> *Sers*] ton nouveau [R *gouverneur*] souverain

459 I le roi de France; et que Dieu [A *te*] bénisse [R *le meilleur des fils*] mon fils <...> frère, [R *ne regrettait en mourant*] n'eut qu'un regret [R *n'* <?> A *avant de mourir;* AR <dans la marge, sans point d'insertion> *avant de mourir*] celui <...> son *petit neveu* eût embrassé la carrière [R *des armes*] militaire *et* [R *n'est* A *n'y a*] qu'une carrière digne d'un d'Haberville *repetait*-il, sans <...> études *ferait* un <...> famille <trait suivi de la lettre θ, reprise au haut de la page suivante> José, qui avait *une constitution* de fer [A *et*] des nerfs d'acier; José <...> depuis, qu'il <...> un *évenement* assez <...> lui *dit* un jour, après la *mort* de ses anciens maîtres: *sçais*-tu, José <...> as *quatrevingt* ans bien sonnés et <...> cinquante? — José souffla dans sa pipe <...> de [R *tabac* A *cendre*]; *s'appuya sur une hanche;* fouilla [A *long-temps*] dans <...> culotte [A *de la main qui lui restait*] pour en retirer [R *sa blague*] son sac <...> briquet et *pendant cette operation repliqua*: [A *quel* <mot illisible> *me fais-tu*] Je <...> tu *sçais* le <...> capitaine, j'ai été élevé [R *dans avec*] dans sa maison, je <...> faites, j'ai élevé ses deux enfants [R *j*] j'ai commencé sur de nouveaux frais à *élever*

ses *petits enfants, et* tant <...> besoin de *moi*, je ne compte pas [R *mourir*] désemparer. — Tu <...> vivre [A *aussi long-temps que*] *Mathieusalé?* (Mathusalem) fit le voisin — Plus *long-temps* s'il le faut *repliqua* José. *Et ayant* ensuite <...> ardent et se mit à fumer de l'air <...> avait *dit*. // José <...> une *quinzaine* d'années, mais <...> vieillesse [R *retenant de grandes poumonnades*] en *vacant* à <...> ordinaires malgré <...> maîtres, *il* lui *fallut* [A *un jour*] garder *sa chambre et enfin prendre le lit. Voyant* approcher sa fin il <l. 520> II le *Roi* de <...> militaire. Il n'y a qu'une [R *profession*] carrière <...> armes. Il se consolait pourtant, un peu, dans <...> comme lui; et que <...> lui disait <V *disant* <corrigé d'après II,IV et d'après l'usage> un> jour, après *la mort* de ses anciens maîtres: [A<d'une autre main> // — D *Sçais* S<d'une autre main> *Sais*]-tu; José <...> moins *quatrevingt* ans <...> cinquante? [A //] José s'appuya <...> fouilla *long-temps* dans <...> restait pour <...> briquet et répliqua ensuite sans <...> dire: [A // —] Je <...> maison, je <...> a <II,IV faites, j'ai> élevé <...> frais à *élever* ses *petits enfants;* eh ben [D ; S *!*] <IV petits-enfants. *Eh!* ben> tant <...> désemparer. // — Tu <...> aussi *long-temps* que le défunt Maqueue-salé? (Mathusalem) fit le voisin [A<d'une autre main> //]— Plus *long-temps* encore s'il <...> José [R — A //] *Et ayant* ensuite <...> ardent; [A *et*] se mit à fumer, en <...> avait *dit*. // José <...> pendant [R<d'une autre main> *pendant*] une douzaine d'années, mais <...> vieillesse en <II,IV,V *vacant* <corrigé d'après l'usage> à> ses occupations ordinaires malgré <...> maison. [R —] Toute la famille s'empressa *au tour* de lui: [A // — D *qu'* S<d'une autre main> *Qu'*] as-tu mon cher José, dit Jules. [A //] Bah <...> José: ou <...> rhumatisme [A //] Or <...> prétexte. [A // —] *Give the good old fellow, mam, his morning glass:* [RD <appel de note>] *it will revive him* <souligné> <appel de note et note> [A *fit Arché.*] [A //]— Je <...> dit *Mad.* Jules. [A //]— Pas pour le quart d'heure <V *quart-d'heure* <trait d'union supprimé d'après II,IV et d'après l'usage>,> [D *dit* S<d'une autre main> *repartit*] José, j'en <...> matin. [R — A //] On commença à s'alarmer [A *sérieusement*]: c'était <...> symptôme. [A //] Je <...> thé [R *E* <appel de note>] dit *Mad.* Jules ; et <...> mieux. [A<d'une autre main> *E* <appel de note et note>]— Mon *anglaise, dit Jules,* croit <...> maux. — José but le thé, [R *remercia et*] déclara <...> médecine et <...> approcher sa fin il

520 I Jules, qui, *avec le reste de la famille, passait la veillée près de lui; j'ai* demandé <...> enfants afin <...> mourir, mais <...> consolation. — Tu <...> José *dit Jules. Oh! Oui; dirent en même temps Blanche et sa belle-sœur, et ça vous rendra la santé, mon bon José* — Une heure après *cet entretien* de Locheill <...> couche *funèbre* [R *vers* A *il leur fit les plus tendres adieux et vers*] *minuit* [R *il*] *se* [D *souleva* S *soulevant*] *sans l'aide de personne,* une larme *brulante* tomba <...> Jules qui <...> soutenir; *il retomba sur son lit;* [A *et*] celui <...> et mauvaise <...> plus. — Prions pour *un* des [R *meilleurs* A *homme le plus estimable*] que *j'aie connu,* dit *de Locheill,*] en <...> yeux. // Un jour <l. 544> II Jules, qui <V Jules qui <virgule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> qui> le <...> nuit: [A // —] J'ai <...> mourir, mais <...> consolation. —

Tu <...> José, [A<d'une autre main> *dit Jules.* — R —] Une heure après de Locheill <...> Québec et <...> soir, tout <...> couche *funèbre.* [R *il fit alors à tous les plus tendres adieux*]. <doublon> Après <...> pendant *long-temps*, après <...> lit; et une larme *brulante* tomba <...> de <II,V Jules qui <virgule rétablie d'après IV et d'après l'usage> s'était> approché <...> Arché, en lui <...> ami pendant <...> son [A *corps*] resta au manoir: [A // — D *si* S<d'une autre main> *Si*] un <...> ne [R *nous* A *l'*]aurait <...> à [R *des étrangers*] autrui. // Un

544 I visites [R *aux*] chez <...> manoir il <...> à pied [A *mais assez bien mis*] un sac <...> sur *le dos. Quel-est ce Monsieur? dit*-il. Ah <...> ami *M^r.* D – portant son étude sur *ses épaules.* <appel de note et note> — Comment [D , S *?*] son étude [D , S *!*] dit Arché. — *Vrai; fit Jules,* il est notaire *et* parcourt <...> mois *un certain arrondissement* passant <...> actes et <...> minutes [A *qu'il porte toujours avec lui afin de n'être* R *de cette manière il n'est*] *jamais* pris <...> très aimable [A *H<omme> de beaucoup d'esprit*]; *il* commença par faire [R *un petit négoce d'images*] à son arrivée, *ici,* [A *au Canada*] un <...> peu *profitables, mais* se rappelant qu'il avait *servi* pendant *dix-huit mois* chez <...> présenta, bravement, [A *devant les juges,*] passa un *examen si non* brillant <...> solide pour *le Canada,* et s'en retourna chez lui une commission de notaire dans *la* poche <appel de note et note>. Je t'assure que [D *nous* S *tout* R *nous* A *le monde s'* D *accomodons* S *accomode*] très bien de ses actes rédigés avec *l'honneteté* la plus scrupuleuse; ce <...> lui. En effet, [A *de Locheill*] déjà très avancé dans <...> Dumais [R *passa les actes nécessaires pour lui* <mots illisibles> *propriété de son ami Dumais*] lui fit un transport [A *du tout*] en <...> forme; se réservant seulement [A *sa vie durant*] la moitié de [A *nouvelle*] la maison <...> construite [S *sa vie durant pour* <doublon> *remplacer la vieille*]. // Les visites [R *Arché*] *de Locheill* au <...> âge et <...> s'y *établir* lorsque <...> avait [R *terni* A *terni*] les beaux jours de sa jeunesse. [R *Louise* S *Blanche*] ne fut *plus* aux yeux d'Arché *que sa* sœur *par adoption* et <...> frère que Blanche lui donnait purifiait ce <...> femme. // [R *Arché*] Jules <...> ses enfants furent II visites chez <...> épaules. [A //] Quel est cet homme [D , A *?* R *(F)* <appel de note>] fit-il. Ah <...> ami *M^r.* D – portant <...> dos. [A //] Comment [D : S *?*] son étude dit Arché. — Certainement, [R *fit Jules,*] il est notaire ambulant *et* parcourt <...> mois [R *une*] certaines <...> actes et <...> homme, Français [R *de France comme doivent être nos habitants*] <V *français* <majuscule rétablie d'après II,IV et d'après l'usage> *natif*> *de Provence.* [R *Quand il est venu au Canada*] *il* commença <...> d'images [R *très*] peu profitable; et puis se <...> étudié jadis [R *autrefois*] pendant <...> examen, <II,IV,V *si non* <corrigé d'après l'usage> brillant,> du <...> nouvelle <II,IV patrie; et> s'en <...> dans *la* poche <...> monde *s'accomode* très bien de ses <II,IV,V actes rédigés <virgule rétablie d'après l'usage> avec> la <...> nomade, [D *dit* S<d'une autre main> *reprit*] Arché en [D *riant* S *souriant*], arrive fort à propos: j'ai <...> lui. [A //] En <II,IV,V effet de <virgule rétablie d'après I et d'après l'usage> Locheill,> déjà très avancé dans <...> transport; en bonne et due

<II,IV,V forme, de <virgule supprimée d'après l'usage> tous> ses <...> construite. // *Le* visites <...> finit par [R *y demeurer définitivement*] s'y fixer <...> pure *eût* remplacé <...> fut *plus* aux yeux d'Arché *que sa* sœur <...> dans [R *le cœur*] ce noble

583 I que [D *Monsieur* S *Mr*] et [D *Madame* S *Made*] d'Haberville <...> devoir *au quel* son <...> reine le *25* décembre et [R *à* A *le lendemain à*] un lever [R *qui se tenait au Château St Louis*] *ou* le représentant *de sa Majesté George III* recevait l'hommage respectueux de toutes les personnes *qui avaient leur entrée* au *chateau St Louis*. <appel de note et note> // <l. 623> Adieu, cher lecteur, *un petit apologue* avant que ma main *aussi* froide que [R *les* A *nos*] hivers du Canada *se* refuse *à* tracer mes pensées. — // *Apologue.* // *Un homme instruit et un ignorant voyageant ensemble trouvèrent sur la route deux* [R *volumes* A *livres*]*; l'un étant un ouvrage* [A *précieux et*] *de haute portée littéraire, l'autre un ouvrage bien frivole,* [R *parsemé*] *bourré d'anecdotes, et de légendes* [A *assez insignifiantes;*] *le premier s'empara du volume de haute philosophie, le second se contenta du petit volume. Pendant une longue soirée d'hiver, l'ignorant, qui savait lire* [R *sans trop* A *assez avec adresse*] *et qui ne* <mots illisibles> *que les mots de cinq à six syllabes, ouvre son livre, tombe sur une légende, en fait la lecture à toute la famille qui s'amuse beaucoup; la nouvelle* [R *se répand*] *d'une trouvaille aussi precieuse se répand bien vite, la maison est* [R *bien vite encombrée* A *encombrée*] *tous les soirs par les voisins qui* [R *qui*] *s'en retournent émerveillés de ce qu'ils avaient entendu; bref, le petit livre frivole fit fortune Bon, se dit le Philosophe, que sera-ce donc quand je leur ferai la lecture de mon précieux volume! Il convie aussitôt tous ses voisins à une soirée littéraire. Oh, désappointement! tout le monde* [D *bayent* S *baillent*] *avant que le philosophe eût achevé la lecture du premier chapitre. Oh homme! tout le monde dormait profondement avant qu'il eût achevé la lecture du sien.*] <fin de I> II que *Mr* et *Mad.* <IV,V *Mme.* <point supprimé d'après l'usage> d'Haberville> vécurent <...> indispensables ou pour remplir un devoir *au quel* son <...> reine le 31 [A *de*] décembre, <IV 31 de *Décembre;*> et <...> du *Roi* recevait <...> au *chateau St Louis*, à <...> en *coute* de les faire *disparaître* de <...> Il est [R *huit* A *onze*] heures <...> de *cêdre* qui *flambe* <non souligné> dans la vaste cheminée. — De Locheill qui <...> Blanche. [R —] Jules <...> fait <II,IV,V *endéver tous* <corrigé d'après l'usage> deux,> sans <...> d'échecs. — // [R *Arché*] Le jeune <...> et [D <mot illisible> S *filleul*] paraît *réfléchir* sérieusement tout en suivant [R *suivant*] d'un <...> s'éteint [D *sur* S<d'une autre main> *dans*] l'âtre <...> quoi *pensez vous,* [A *?*] grave <...> croissant, *dit* le <...> sautaient [R *descendaient*] montaient <...> disparu. [A //] En <II,IV,V effet le <virgule rétablie d'après l'usage> feu> de cèdre venait [A *s'éteindre*] [A<d'une autre main> — *Tu es bien le fils de ta mère, et le digne filleul de ton parrain, fit Jules d'Haberville en se levant pour* [S <d'une autre main> *souhaiter*] *le bonsoir à la famille, prête à se retirer pour la nuit. // Semblables à ces figures fantastiques que regardait le jeune d'Haberville, mes personnages, cher lecteur, se sont agités pendant quelque temps devant vos yeux, pour disparaître* <II,IV,V *tout-à-coup* <corrigé d'après

l'usage>, *peut-être> pour toujours, avec celui qui les fesait mouvoir. // Adieu donc,* [R *aussi*] *cher lecteur, avant que ma main, plus froide que nos hivers du Canada, refuse de tracer mes pensées*] — // FIN.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

N. B. Le manuscrit I ne transmet pas les Notes et éclaircissements, qui ont dû être rédigées au moment où Philippe Aubert de Gaspé préparait la deuxième version (manuscrit II), laquelle est assez proche du texte de l'édition *princeps*. Pour cette raison, nous n'avons pas jugé utile de donner ici les variantes de II et de IV, somme toute peu importantes, plusieurs n'ayant trait qu'à la ponctuation et à l'orthographe. Nous ne relevons ici que les leçons rejetées du texte de base (V).

4 il y a *quelques* soixante ans

30 de *gaîté* pour

33 avaient *bû* dans

34 [« rum» (graphie de II,IV,V) pouvait autrefois s'écrire sans «h»]

46 c'était *très-prudent* à eux

48 à *demi-ivres*, qui

52 l'eau nageant

79 Le *français*, fit l'*indien*, toujours

81 jeunes *français* très-posés

84 Le *montagnais* le regarda

89 canot. L'*indien* fit asseoir les deux *français* au

99 le *montagnais* consentirait

102 des *goëlands*. La

109 ensuite, qu'ils

126 vieux *indiens*, attestaient

139 vrais *indiens*, et

149 Les *indiens*, après

155 vis au

187 quand l'*indien*, sautant

192 éclats: // — «Sauve-toi <...> anguille!» // Le

198 criait: «*sauve*-toi

210 fus *témoins* d'un

212 les *peaux rouges*, étaient les *visages pâles*. Il
215 Le *Gouvernement*, peu
216 Canadiens *Français* avaient
229 sort: / /— «Ah! <...> vie!» / / Et
236 au *bucher* par
243 vieux *Dr.* Duvert
245 corde *ou* cou
248 oscillations. / / — «Il <...> le *Dr.* Duvert
265 dans *les rues* qu'en
273 Cet *éthiopien* aurait
275 mais tout
296 s'empresseraient *au tour* de lui
300 la *république* française
307 Deux *canadiens* furent
310 eux *leur femme* et
316 un *français* s'empresse
319 était *français*? — Certainement
325 souvenirs! *j'ai* été
328 la *révolution* française, la *république* était
334 prison d'*état*. — Vous
371 celles-ci: / / — «Madame <...> vivante?» / / Et
382 avec *leur* canots
383 ville entouré
400 des *goëlettes* prises
413 ces *hableurs* insolents
415 presque *tout* de
422 me *planter-là*. Arrivé
431 moi, lui dis-je? nous
437 dire sans
446 temps: *c'eût-été* de
449 même *bonace*: elle
453 cette *sybille* dont
457 du Sud, qu'il

468 jeu de *carte* qui

484 savoir, me dit la *sybille?* — Je

493 Pauvre, monsieur

495 Jean-Baptiste commençant

500 enfants. La sorcière <sans alinéa>

510 la *sybille*, se

513 dis-je : car

514 Maintenant mes

529 dit <blanc> charretier <corrigé d'après II,IV>

536 des *feux-follets* les

546 d'un *feu-follet*. Ceux

550 le *feu-follet*, toujours

554 un *feu-follet* qui

559 le *feu-follet* qui

565 passe toi

573 le *feu-follet* avait

582 et quoiqu'il

590 s'était *défait* de

604 l'animal. *La Corriveau* <romain> fut

614 April 1763

637 le *Lieutenant Colonel* Morris

655 que *la dite* Josephte

670 April 1763

685 le *Lieutenant Colonel* Morris était *Président*, est

750 collation *les* attendait

778 le *Docteur* Couillard

807 instant : // — «*Dites-donc* un <...> habituelle) *dites-donc* un <...> celui-là!» // Tout

813 doute : — Où

831 s'écria : // — «*Dites-donc* un <...> homme-là.» Il <sans alinéa>

835 le *quart-d'heure* le

846 trois *anclais* et

848 peaucoup, crandement

852 était *canadien*. / / — Ché
856 me *l'a fait* fait donner
861 un *allemand*? / / — Ce
888 un *quart-d'heure*, en
936 de *Canadiens-Français* parlaient
937 mêlaient, massacraient
947 de *bâtons*, un
980 flanqua, (c'était
986 car, au
992 rue *Saut*-au-matelot
1022 Québec, *aurait-eu* aussi
1028 accident, est
1039 premiers, (car
1073 ajoncs, et
1078 la perche.» Je
1088 disait: Vous <...> rade: rien
1140 front; *un* des guides
1171 arpents *au dessous* du
1203 Rivière-Ouelle, d'avoir
1209 de *Juin* de
1212 homme *non-seulement* de
1216 à *traîter* avec
1230 trépassé, dit-il <...> ramasser? / / — Oui
1238 de *brulots* bien
1280 Louis XIV, je
1324 Je *conclurai* en
1330 enfer, dis-je? / / — Oui
1332 son *à-part*? / / — Je
1350 donc, m'écriai-je <...> rire? / / — Ils
1358 docteurs. / / — Il
1388 être *la victime* de
1392 m'invitèrent ainsi <...> curé Messire
1397 de *corbijeaux* et

1501 de *ténèbre*. Un

1515 ordinaire: «*Va-t-en*, laisse-moi

1523 demande*?* fit

1532 cornes*;* et

1556 racontait vers, l'année

1573 et l'*indien* lui

1574 Caldwell, méritent

1578 les *indiens* de

1587 le *Capitaine* Caldwell

1590 du *Général* Proctor

1599 martiale, appartenaient

1609 raison*;* car

1617 manoir *jusques* dans

1633 trouvai *toute* en larmes

1636 mère, lui dis-je en l'embrassant*?* / /— Je

1646 semblable. Mon

1649 Monsieur l'*anglais*, ne

1660 Anglais?» / / — «Non <...> que vous.» / / Les

1676 catholiques *Canadiens-Français*, contre

1680 vieillard, *canadien* de

1681 Liénard *Villemonble* de

1684 Conseil *Législatif*. / / Ce

1702 autre *canadien* de

1710 jeune *canadien*, l'abbé

1717 deux *anglais*, quelques

1729 un *français* qu'ils

1743 un *aide-de-camp* étant

1758 chef *Sioux* qu'il ressemblait au *Prince* de

1765 que quand

1776 car *non-seulement* notre

1790 depuis, *a* répandu

1806 vandalisme: / / — «Que <...> Rivière-Ouelle.» / / — «Vous auriez dû, au moins,» répliquait mon grand-père, « épargner <...> sauvages.»

// — «À la guerre <...> ma *grand'-mère* <...> compatriote?» // — «Ah! madame <...> atroce.» // Et

1826 la *memoire* de

1858 seul *canadien* se

1867 bon *français*, au

1873 d'un *français*! / Si

1880 l'Académie *Française*, Thomas

1887 six cents *canadiens* et

1898 juin, 1754

1900 avait *à-peu-près* carte blanche; et que sans

1912 qui *régnait* entre

1918 Jumonville, etc. » // « Fait

1941 que *non-seulement* les

1968 et *vingt-et-un* prisonniers

1997 tête, que

2031 du *Baron* Lemoine

2043 cesse, pour

2044 L'auteur malgré

2045 que *non-seulement* sa

2055 que *votre* Excellence

2058 le *Gouverneur*, vous

2061 que *votre* Excellence

2067 le *Gouverneur* lui-même

2068 de *Saint-François*. Il

2085 Oh! *Oh*! dirent

2102 avec *laquelle* elle

2132 comme *son* Excellence

2136 l'improviste de

2137 dents: // — «Je <...> fin.» // — Que <...> Père, fit M. de Saint-Luc? // — «Que <...> moine.» // Cette

2145 parente madame

2146 feu l'*Honorable* Charles-E. Casgrain

2150 pays. // À *Monsieur* Baby <...> Canada. // «Paris <...> mars, 1775.» // «J'ay

2167 dessus. *Quoiqu'il* en

2177 laiterie, (il

2183 la *crême:* ils

2195 l'excellente *crême* que

2205 maternel l'*Honorable* François Baby

2212 étaient *presqu'entièrement* épuisées

2231 de l'*Honorable* Jacques Dupéron Baby

2234 voyageurs, *non-seulement* l'automne

2248 la *Côte-du-Sud.* Tous

2250 alors, (car

2269 jeunes: Tu <...> billot! ce

2294 faire l'*anglaise,* et

2312 saison, n'empêchaient

NOTES INFRAPAGINALES

N. B. Comme pour les «Notes et éclaircissements», nous ne relevons ici que les leçons rejetées du texte de base (V). Ces leçons sont précédées du numéro de la page au bas de laquelle elles se trouvent.

112 «la *vache*»

116 ce *contraire;* quand

161 faire l'*anglais,* racontait <...> de *ciselure* en étain

174 a *quelques* soixante ans

175 dot pendant

200** fille en <...> aux *petits enfants* de

208 mâts, *écarris* sur <...> de *festins:* la

215 pas *tout-à-fait* tombée <...> les *prémisses* des

293 était *hollandaise,* et

307 aux *Dames* de <...> l'année, 1692 <...> femmes, se <...> garnison, *prirent* la

316 que sans <...> de *tourtres,* qu'ils

317 canadienne ruinée <...> livrer *tout-à-coup* à

318 échappé *au* naufrage

319** les *debris* de

326 avaient *fait* dans

327 la *vindication* est *la* plus <...> car si, quelqu'un <...> bouleversait *tout-à-coup*, ses

332 dont, lui

356 Berg-op-*zoom*, La

366 pendant *les services* des

379 souper qui

402 le *Dr.* Pierre <...> Conseil *Législatif.* Il <...> d'autres sur

414 aux *Canadiens-Français*, mais

442 l'auteur: — *Allons-donc*, M. le

Annexe

Lettre de Susan de Gaspé au Très Honorable Comte Durham

Québec, 24 juin 1838

Monseigneur,

Une épouse, une mère dont le cœur est brisé par la douleur et qui ne connaît aucunes des formes usitées pour communiquer avec votre Seigneurie ose le faire par une simple lettre. Vous savez, Monseigneur, que mon mari M^r^ de Gaspé est en prison depuis plus d'un mois pour une dette contractée envers la couronne il y a près de dix-huit ans, pour une somme qu'il sera aisé de réduire en justice et équité à la somme de onze cent soixante et neuf louis quatorze chelins courant, quoique le Jugement soit pour seize cents deux louis huit chelins et trois pences, avec intérêts et cela parce qu'il a été condamné par défaut.

Je demeure à soixante miles de Québec, je suis mère de treize enfants, dont onze sont encore chez moi, ou plutôt chez la mère de mon mari, vieille dame âgée de plus de soixante et dix ans et qui soutient avec un revenu excédant rarement quatre cents louis, une famille de treize petits enfants. Mon devoir était, lorsque mon mari a été enlevé du sein de sa famille, de rester avec les plus faibles, quoique j'eusse préféré partager les privations de mon époux et ne voir le ciel qu'à travers les grilles de fer d'un prison; d'ailleurs un enfant de treize mois ne pouvait se passer de ce premier aliment qu'une mère seule pouvait lui donner. Lorsque j'ai sçu que votre Seigneurie avait refusé les deux applications de mon mari implorant la clémence

royalle, je n'ai pu résister aux prières de mes grands enfants et des plus jeunes au nombre de cinq qui me demandaient en pleurant d'aller chercher leur père. Ces plaintes continuelles, cette prière réitérée à chaque instant: «Maman où est papa?» «Maman va nous chercher notre bon papa», étaient trop fortes, elle brisaient, elles déchiraient le cœur d'une mère. Depuis plus de seize ans, Monseigneur, le calice d'amertume ne s'est plus éloigné un instant de nos lèvres, nous l'avons bu journellement jusqu'à la lie; c'est ce qui fait, je crois, que nous nous aimons si tendrement. On prétend que les grands de la terre sont plus ou moins étrangers à ces sentiments et on a voulu même me détourner d'avoir recours à votre Seigneurie. Quant à moi, Monseigneur, je crois que la nature est la même partout: «On a vu les Reines pleurant et on s'est étonné de la quantité d'eau que contiennent les yeux des Rois.» Vous êtes père, Monseigneur, vous êtes époux et ce sont ces deux titres plutôt que votre situation élevée qui m'ont décidée à m'adresser à votre Seigneurie. Faut-il que mon mari subisse un emprisonement perpétuel parce que l'exécutif a fait réponse aux applications réitérées qu'il a faites que ce n'était pas l'affaire du Gouvernement mais celle de la caution de Mr de Gaspé. Mr Perrault répond de son côté et ses lettres ont été soumises à votre Seigneurie: qu'il n'avait rien à faire entre le Gouvernement et Mr de Gaspé. Il fait bien de nier toute participation à cet acte cruel: comment oserait-il se montrer devant les hommes! Mon grand-père ne l'a-t-il pas retiré lui-même des cachots du détroit dans le Haut Canada où une mort ignominieuse l'attendait? Lorsqu'il a été lui-même emprisonné pour dettes n'est-ce pas ma famille qui l'a libéré et par son influence a obtenu pour lui un des emplois les plus lucratifs du Gouvernement dans le Canada? C'est sans doute par reconnaissance qu'il arrache mon époux de mes bras et qu'il répand la désolation dans toute ma malheureuse famille.

Si mon mari eut été emprisonné il y a seize ans, lorsqu'il a perdu sa situation, nous étions jeunes alors tous deux et forts dans l'adversité: d'ailleurs nous n'avions que sept enfants. Nos nerfs sont maintenant ébranlés, affaiblis par de longues souffrances. Depuis seize ans nous avons redouté à chaque instant du jour ce qui est arrivé depuis un mois. Est-ce une existence, Monseigneur, ou plutôt n'est-ce pas l'enfer en ce monde! Ah! Monseigneur puissiez-vous,

puisse votre noble épouse et vos enfants ne jamais éprouver un seul jour ce que nous éprouvons depuis seize longues années.

Si c'est pour punir mon mari que l'exécutif le retient entre quatre murailles, votre Seigneurie ne sera-t-elle pas d'opinion qu'un si long état de souffrances doit avoir satisfait la justice et d'ailleurs que d'innocents ont souffert et souffrent pour le coupable! Retirés depuis seize ans à la campagne, mes enfants ont été privés de cette société à laquelle ils avaient droit par leur naissance. Ils n'ont pour ainsi dire reçu d'autre éducation que celle que leur père leur donnait. J'ai encore sept enfants, Monseigneur, dont l'aîné n'a que quinze ans et qui n'ont aucun moyen de recevoir une éducation libérale que de leur malheureux père. Mon mari ne serait-il pas plus utile à sa Souveraine, à son pays, en formant des sujets loyaux et instruits que dans les quatre murs d'une prison. Les seigneurs en général en Canada sont peu aimés de leurs censitaires; il n'en est pas ainsi de Mr de Gaspé. Dans les derniers troubles il n'a cessé d'engager les habitants de nos campagnes à la fidélité envers leur Souveraine et je doute qu'il y ait dans le Bas Canada des sujets plus loyaux que les censitaires de la seigneurie de Mr de Gaspé et des environs.

Je pourrais produire une lettre de remerciements de Sir John Colbourne pour nos attentions, notre hospitalité envers les officiers et soldats qui ont monté d'Halifax l'hyver dernier. Je ne représente ceci, Monseigneur, que pour prouver la loyauté de mon époux tandis que tant d'autres ont agi d'une manière contraire. Pourquoi souffrir qu'on l'opprime, Monseigneur, lui qui est si loyal, si bon, si généreux et qui n'est en prison aujourd'hui que pour avoir obligé une foule d'ingrats. Non, le ciel est trop juste pour permettre qu'une âme si belle succombe sous le poids de ses souffranes. Que vous êtes heureux, Monseigneur, de pouvoir, comme la divinité, soulager d'un seul mot la misère des hommes. Dites ce mot, Monseigneur: «Let him be free», et une vieille mère, une épouse et treize enfants sont prêts à mouiller de leurs larmes la main bienfaisante de votre Seigneurie.

J'ai une si haute opinion des grands pouvoirs de votre Seigneurie que j'ose toujours me flatter que votre Seigneurie fera un abandon à Mr de Gaspé, au nom de notre auguste Souveraine, du principal et des intérêts pour lesquels il est emprisonné; si cependant votre

Seigneurie ne se croyait pas autorisé à le faire ah! du moins, Monseigneur, veuillez bien ordonner que mon époux soit admis à caution pour les limites du District de Québec, ainsi que la Cour du Banc du Roi l'avait cy devant admis, car il serait maintenant au sein de sa famille si la cour d'appel n'eut mis le cautionnement de côté. N'est-il pas bien dur, Monseigneur, d'exercer deux droits contre mon mari: de saisir ses propriétés et de le retenir en prison avant même que la Cour ait décidé si ces propriétés peuvent être légalement vendues en satisfaction de sa dette.

Je finis, Monseigneur, en osant vous prier d'accorder à une mère, à une épouse la grâce d'une entrevue avec votre Seigneurie afin qu'au moins elle puisse exposer au représentant d'une grande Reine tout ce qu'il y a de douleur dans le cœur d'une épouse, dans un cœur maternel.

Je suis, Monseigneur,
avec une haute considération,
votre très humble servante

Susan de Gaspé

Source: Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa),
RG4 b20, vol. 21, p. 9215-9224.

Bibliographie

A — ŒUVRES DE PHILIPPE-JOSEPH AUBERT DE GASPÉ

I. Manuscrits

«*Les Anciens Canadiens* par Philippe Aubert de Gaspé, avocat». Manuscrit déposé aux Archives du Séminaire de Québec, 313 f., grâce aux bons soins de Monsieur Jacques Castonguay.

«*Les Anciens Canadiens* par Philippe Aubert de Gaspé». Manuscrit déposé initialement aux Archives du Collège de Rigaud, puis aux Archives des Clercs de Saint-Viateur à Montréal, mais perdu. Luc Lacourcière en avait tiré une photocopie, déposée dans le Fonds Luc-Lacourcière aux Archives de l'Université Laval à Québec.

[«Une nuit avec les sorciers», 2e partie: «La Corriveau»], manuscrit autographe, 11 f., Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa).

«La débâcle», manuscrit autographe, 42 f., Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa).

II. Livres

Les Anciens Canadiens, publié sous la direction du «Foyer canadien», Québec, Desbarats et Derbishire, 1863, 411 p.

Deuxième édition revue et corrigée par l'auteur. Québec, G. et G. E. Desbarats, 1864, 407 p.

Québec, Imprimerie Augustin Côté, 1877, 2 vol.

Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 1886, 271 p.

Montréal, C. O. Beauchemin & fils, 1899, 271 [lire 279] p.

Montréal, Librairie Beauchemin, [s. d.], 279 p. [2 éditions].

Montréal, Librairie Beauchemin, 1913, 361 p. («Bibliothèque canadienne, coll. Jacques Cartier», nº 802-B).

Le Nationaliste, vol. 13, nos 32-42 (24 septembre–3 décembre 1916).

Montréal, Librairie Beauchemin, 1924, 294 p. («Bibliothèque canadienne, coll. Jacques Cartier», nº 802-B).

Montréal, Librairie Beauchemin, 1925, 297 p. («Bibliothèque canadienne, coll. Jacques Cartier», nº 802-B) [réédité en 1931].

Montréal, Granger frères, 1930, 2 vol.

Montréal, Librairie Beauchemin, 1935, 279 p. [réédité en 1946].

L'Étrille, vol. 1, n°24 – vol. 2, n° 1 (7 septembre 1935–15 août 1936) [incomplet].

Supplément de *L'Action paroissiale*, vol. 3, nos 1-11 (1er juin 1938–? 1938) [incomplet].

Édition scolaire présentée par Guy Boulizon, Montréal, Éditions Beauchemin, 1956, 188[1] p. [sans «Notes et éclaircissements»; réédité en 1957 et en 1961].

Récits. Texte intégral, conforme à l'édition de 1864, Montréal et Paris, Fides, [1961], 355 p. (Coll. «Alouette bleue», nº 10) [réédité en 1963].

Ouvrage précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques, texte intégral, conforme à l'édition de 1864, Montréal, Fides, [1967], 359 p. (Coll. «Bibliothèque canadienne-française»).

Montréal, Fides, 1971, 435 p. (Coll. «Bibliothèque canadienne-française»).

Montréal, Fides 1979, 357 p. (Coll. «Bibliothèque canadienne-française»)

Hull, Éditions Large Vision de l'Outaouais, [1982], 2 vol.

Chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1985, 373 p.

Postface de Jacques Castonguay, Montréal, Stanké, [1987], 314 p.

Introduction de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1988, 405[4] p. (Coll. «Bibliothèque québécoise») [plusieurs rééditions].

Introduction de Maurice Lemire, Montréal, BQ, 1997, 436 p. (Coll. «Bibliothèque québécoise») [réédité en 1999 et plusieurs fois par la suite].

Postface de Gilles Marcotte, Montréal, Boréal, 2002, 501[1] p. («Boréal compact», nº 136).

Postface de Julie Bouchard; illustrations de Jean-Julien Bourgault, Montréal, Fides, 2005, 359 p.

Introduction de Valérie Gagnon, Paris, Viamédias, Litté poche, 2006, 349[1] p. («Les Grands Classiques de la littérature du Québec»).

Extraits parus dans des périodiques:

«Une nuit avec les sorciers» et «La débâcle», *Les Soirées canadiennes*, vol. 2 (1862), p. 9-35 et p. 36-64.

«Légende de madame d'Haberville», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. 5 (1863), p. 116-120.

«La débâcle», *Journal de l'Instruction publique*, vol. 7, n°4 (avril 1863), p. 49-53.

Le Défricheur (*L'Avenir*), vol. 1, nos 28-36 (4 juin-30 juillet 1863) [incomplet].

«Une nuit chez les sorciers» et «L'aventure de David Larouche», dans Édouard-Zotique Massicotte, *Conteurs canadiens-français du XIXe siècle*, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, 1902, p. 35-45 et 47-52.

«La descente des glaces», dans Jean Calvet, *Manuel illustré d'histoire de la littérature française*, supplément: *La littérature française à l'étranger*, Paris, J. de Gigord, 1923, p. 94-98.

[«La descente des glaces»], *Le Monde nouveau*, Paris, vol. 5, n° 15 (15 août 1923) [n° spécial sur le Canada, p. 70-74].

«Le manoir d'Haberville», *Almanach de l'Action sociale catholique*, 1925, nos 28-30, p. 111.

[«Dumais et les Indiens»], dans Frères des Écoles Chrétiennes, *À travers la littérature canadienne-française* (1re série), Montréal, 1928, p. 73-81.

«La fête du mai» et «La danse des sorciers», dans Mgr Camille Roy, *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 135-137 et p. 138-140.

«Une nuit avec les sorciers, la Corriveau», Québec, L. A. Belisle, 1943, 30 p.

«Une nuit chez les sorciers», dans George A. Klinck, *Allons gai. A Topical Anthology of French-Canadian Prose and Verse*, Toronto, Halifax, The Ryerson Press, [1945], p. 107-111.

«Une nuit chez les sorciers. Récit des temps anciens», *Le Devoir*, vol. 36, nos 147-149 (29 juin–3 juillet 1945).

«Les sorciers de l'île d'Orléans», dans Samuel Baillargeon, *Littérature canadienne-française*, Montréal [et] Paris, Fides, 1957, p. 104-105.

«Un souper chez un seigneur canadien», dans Maurice Lebel, *L'explication des textes littéraires. Méthode d'explication et choix de textes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1957, p. 165-174.

«La danse des sorciers» et «Un souper chez le seigneur de Beaumont», dans Guy Boulizon [comp.], *Anthologie littéraire*, pages choisies d'auteurs français, canadiens et belges, [Montréal], Beauchemin, [1959], t. I, p. 39-41 et p. 205-207.

«La Corriveau», dans Guy Boulizon [comp.], *Contes et récits canadiens d'autrefois*, Montréal, Beauchemin, 1961, p. 39-46.

The Canadians of Old, trad. Georgiana M. Pennée, Québec, G. & G. E. Desbarats, 1864, 331 p.

Trad. Charles G. D. Roberts, New York, D. Appleton and Company, 1890, 287 p. [sans «Notes et éclaircissements»].

The Canadians of Old. An Historical Romance, trad. Charles G. D. Roberts, Toronto, Hart & Company, 1891, 287 p. [sans «Notes et éclaircissements»].

New York, D. Appleton and Company, 1897, 287 p. [sans «Notes et éclaircissements»] [réédité en 1898].

Cameron of Locheill, trad. Charles G. D. Roberts. Nouvelle éd. avec un frontispice par H. C. Edwards. Boston, L. C. Page & Company, MDCCCCV, xvii, 287 p. [sans «Notes et éclaircissements»] [réédité en 1910].

Seigneur d'Haberville (The Canadians of Old). A Romance of the Fall of New France, trad. Georgiana M. Pennée, Toronto, The Musson Book Company, [1929], xiv, 333 p.

Canadians of Old, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, xii, 364 p.

Los Antiguos Canadienses, trad. J. L. Izquierdo Hernández [...], Buenos Aires, W. M. Jacksoon, 1946, lxii, 370 p. (p. 1-207).

Archibald Cameron of Locheill ou un épisode de la Guerre de Sept ans en Canada, mélodrame en trois actes tiré des Anciens Canadiens par les RR. PP. Camille Caisse et J.-Arcade Laporte et présenté au collège de L'Assomption, le 19 janvier 1865.

Drame en trois actes tiré d'un roman populaire de P. A. de Gaspé par Joseph George Walter McGown. Montréal, Beauchemin & fils, 1894, 50 p.

Drame en trois actes, Montréal, Librairie Beauchemin, 1917, 48 p.

Blanche d'Haberville. Drame en cinq actes en vers par Georges Monarque. Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 167 p. [Libre adaptation du roman].

Deuxième édition, Montréal, [s. é.], 1947, 167 p.

Mémoires, Ottawa, G. E. Desbarats, 1866, 563 p.

Québec, N. H. Hardy, 1885, 559 p.

Le Nationaliste, 10 octobre 1915-16 janvier 1916.

Montréal, Granger frères, 1930, 2 vol.

Ouvrage précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques. Texte intrégral, conforme à l'édition de 1866, Montréal, Fides, 1971, 435 p.

Divers, Montréal, C. O. Beauchemin & fils, 1893, 145 p.

Montréal, Librairie Beauchemin, 1913, 139 p.

Montréal, Librairie Beauchemin, 1924, 122 p.

B — *ÉTUDES SUR* LES ANCIENS CANADIENS

1. Mémoires et thèses

BOYER, Simone, «Notice bio-bibliographique sur Philippe Aubert de Gaspé», Montréal, École de bibliothéconomie, Université de Montréal, 1948, vi,13 f.

CURRAN, Verna Isobel, «Philippe-Joseph Aubert de Gaspé: His Life and Works», thèse de doctorat, Toronto, Université de Toronto, 1957, 299 f.

HEWS, Olive, «Les lectures de Philippe Aubert de Gaspé, père et fils», mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1980, 121 f.

MARIE-EMMANUEL, o.s.u., «Philipe Aubert de Gaspé et ses contes», mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 1941, 201 f.

SAINT-FRANÇOIS GEORGES, Marie de, c.s.c., «Philippe Aubert de Gaspé dans la littérature canadienne», mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1954, viii, 64 f.

PLANTE, Jean-René, «L'échec de la littérature québécoise au XIX^e siècle: *Les anciens Canadiens* comme révélateur de la problématique littéraire québécoise», thèse de doctorat en études françaises, Montréal, Université McGill, 1982, iii, 265 f.

TRÉPANIER, Jacqueline, «Bio-bibliographie de Philippe Aubert de Gaspé», Montréal, École de bibliothéconomie, Université de Montréal, 1943, 26 f.

2. Volumes et chapitres de volumes

L'ASSOMPTION, Collège de, *Le 19 janvier 1865 au collège L'Assomption*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1865, 75 p.

«Prologue du mélodrame», p. 36-39.
«Distribution des rôles», p. 39.
«Canevas du mélodrame», p. 40-41.

Biographie et oraison funèbre du Revd M. F. Labelle et autres documents relatifs à sa mémoire ainsi qu'à la visite de Philippe Aubert de Gaspé Ecr au Collège L'Assomption suivis d'une lettre de M^gr de Montréal et d'un bref du Souverain Pontife, Montréal, Imprimerie de La Minerve, 1865, 85 p.

«Compte-rendu des exercices littéraires au Collège L'Assomption les 10, 11 et 12 juillet 1865», p. 9.
«Prologue du mélodrame», p. 50-54.
«Discours à la mémoire du Révd. M. F. Labelle et en l'honneur de Ph. Aubert de Gaspé, écr., prononcé par le Rev. M. N. Barret [...], 12 juillet», p. 55-67.

«Réponse de M. de Gaspé à M. le Supérieur», p. 67-68.
[Représentation publique du même drame, en présence de l'auteur du roman. Ces événements furent rapportés dans *La Minerve*, vol. 37, nº 256 (14 juillet 1865), p. 2].

Hommage d'un médaillon présenté par M Maximilien Bibaud..., Montréal, Imprimerie de La Minerve, 1865.

«*Les anciens Canadiens* et M. de Gaspé», par M. Augustin Provost, élève de philosophie, p. 12-15.

ALLARD, Jacques, «*Les Anciens Canadiens* et l'Autre qui vient d'Écosse», *Le Roman du Québec. Histoire, perspectives, lectures*, Montréal, Québec/Amérique, 2000, p. 171-188.

BEAUBIEN, Charles-Philippe, «Philippe Aubert de Gaspé», dans *Écrin d'amour familial...*, Montréal, Arbour et Dupont, 1914, p. 215-218.

BEAUDOIN, Réjean, «Un héros romanesque entre l'histoire et la légende», *Naissance d'une littérature. Essais sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 115-137.

BEDNARSKI, Betty, «Entre l'oral et l'écrit: les contes de Philippe Aubert de Gaspé, père», dans *Annales de l'ACFAS. Actes du 43e congrès*, vol. 42, nº 2 (1975), p. 45-48.

BOUCHARD, Denis, «Notes et éclaircissements: deux livres sous la même couverture. *Les anciens Canadiens* par Aubert de Gaspé», dans Cécile CLOUTIER WOJCIECHOWSKA et Réjean ROBIDOUX (dir.), *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 28-37.

BUREAU, Luc, *Entre l'éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235 p. [«La territorialité dans *Les anciens Canadiens* et la Côte du Sud», p. 178-187].

CAMBRON, Micheline, «Reflections on the Figures of a Nation in *Les Anciens Canadiens* by Philippe Aubert de Gaspé», dans Kamal Salhi (dir.), *Francophone Post-Colonial Cultures. Critical Essays*, Lanham, Lexington Books, 2003, p. 227-239.

CAPPON, JAMES, *Charles G. D Roberts*, Toronto, The Ryerson Press, [s.d.], 148 p. [*Les Anciens Canadiens*, p. 129-131].

CARDINAL, Jacques, *La Paix des Braves. Une lecture politique des* Anciens Canadiens *de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, «Documents», 2005, 207 p.

CASTONGUAY, Jacques, *La Seigneurie de Philippe Aubert de Gaspé, Saint-Jean-Port-Joli*, Montréal, Fides, 1977, 162 p.

CASTONGUAY, Jacques, *Au temps de Philippe Aubert de Gaspé, Lady Stuart*, Montréal, Éditions du Méridien, 1986, 125 p.

CASTONGUAY, Jacques, «Les souvenirs d'un bon gentilhomme», postface aux *Anciens Canadiens*, Montréal, Stanké, 1987, p. 301-304

CASTONGUAY, Jacques, *Philippe Aubert de Gaspé seigneur et homme de lettres*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1991, 202 p.

CHARTIER, Émile, *La Vie de l'esprit au Canada français 1760-1925*, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, 355 p. [v. p. 179-181].

CHOUINARD, André, *Le Manoir Aubert de Gaspé: son histoire, son architecture*, La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, 1986, 124 p.

DANDURAND, Albert, *Le Roman canadien-français*, Montréal, Les Éditions Albert Lévesque, [1937], 252 p. [v. p. 70-80].

DANIEL, François, *Histoire des grandes familles françaises du Canada ou Aperçu sur le chevalier Benoist et quelques familles contemporaines*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1867, p. 410-434.

DARVEAU, Louis-Michel, *Nos hommes de lettres*, Montréal, A. A. Stevenson, 1873, vi, 276 p [v. p. 242-250].

DUBOIS, Émile, *Autour du métier*, Montréal, L'Action française, 1922, p. 35-51.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, A. G. Nizet, 1978, p. 65-70 et 705-707.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *Choses et autres. Études et conférences*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, 1874, p. 66-71.

GAULIN, Michel, «*Les Anciens Canadiens*: requiem et réquisitoire pour une classe en voie d'extinction», dans Michel Gaulin et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *L'Aventure des lettres. Pour Roger Le Moine*, Orléans, Les Éditions David, 1999, p. 49-62.

GRUTMAN, Rainier, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-Cétuq, «Nouvelles études québécoises», 1997, p. 108-125.

HAYNE, David M., et Marcel TIROL, *Bibliographie du roman canadien-français 1837-1900*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, [1968], p. 42-60.

HALDEN, Charles ab der, *Études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1904, p. 43-52.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 13-16; *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 42-44.

JOBIN, Antoine-Joseph, *Visages littéraires du Canada français*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1941, p. 45-46.

JONES, Frederick Mason, *Le Roman canadien-français: ses origines, son développement*, Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1931, p. 109-112.

LACOURCIÈRE, Luc, «Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph», *Dictionnaire biographique du Canada*, t. X, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, p. 19-24.

LAREAU, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 1874, p. 298-302.

LÉGER, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Pans, Nizet et Bastard, 1938, p. 121-125.

LEMAY, Georges, «*Les anciens Canadiens* traduit en anglais», dans Frédéric-Alexandre BAILLAIRGÉ, *La littérature au Canada en 1890*, Joliette, L'auteur, 1891, p. 307-308.

LEMIEUX, Pierre-Hervé, «L'évolution de la symbolique chez Philippe Aubert de Gaspé. Essai de critique lonerganienne», dans *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 159-171.

LEMIRE, Maurice, *Les Grands Thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970, p. 169-172.

LEMIRE, Maurice, «*Les Anciens Canadiens*, roman de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé», dans Maurice LEMIRE [dir.], *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, vol. 1, Montréal, Fides, [1978], p. 16-24.

LEMIRE, Maurice, «Introduction», dans *Les Anciens Canadiens*, Montréal, Fides, 1988, p. 7-24. (Coll. «Bibliothèque québécoise»).

LEMIRE, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764-1867)*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 84-90.

LEMIRE, Maurice «*Les Anciens Canadiens*, une tradition centenaire de lecture», dans Joseph MELANÇON, Nicole FORTIN et Georges DESMEULES (dir.), *La Lecture et ses traditions*, Québec, Nuit blanche, 1994, p. 165-174. (Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval, série «Colloques»).

LEMIRE, Maurice, et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, t. III : *Un peuple sans histoire ni littérature*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.

LEMOINE, James Macpherson, *Maple Leaves Canadian History Literature Ornithology*, Québec, Demers & frères, 1894, t. VI, p. 175-197.

LE MOINE, Roger, «*Les anciens Canadiens* ou quand se fondent l'écrit et l'oral», dans Jean-Pierre Pichette (dir.), *L'Œuvre de Germain Lemieux, s. j. Bilan de l'ethnologie en Ontario français*. Actes du colloque tenu à l'Université de Sudbury les 31 octobre, 1er et 2 novembre 1991, Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore et Prise de parole, 1993, p. 163-174 [reproduit dans *Les Cahiers des Dix*, n°47 (1992), p. 193-214].

LE SAGE, Jules Siméon, *Notes biographiques. Propos littéraires*, Montréal, Édouard Garand, [1931], p. 7-18.

MARCOTTE, Gilles, «Comment devenir un "ancien Canadien"», postface à l'édition des *Anciens Canadiens*, Montréal, Boréal, «Compact-classique», 2002, p. 477-491.

PATERSON, Janet M., «Archibald ou Arché? L'altérité dans *Les Anciens Canadiens*», dans Yvan G. Lepage et Robert Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études de littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Ottawa, Éditions David, 2000, p. 301-311 [repris dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec Éditions Nota bene, «Littérature(s)», 2004, p. 39-59].

PERRON, Paul, «Before and after the Fall – The Historical Novel: *Les Anciens Canadiens* (The Canadians of Old)», *Narratology and Text. Subjectivity and Identity in New France and Québécois Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 131-151.

ROY, Camille, «Notre langue et nos traditions: une leçon des *Anciens Canadiens*», dans *Études et croquis*, Montréal, Louis Carrier, 1928, p. 84-91.

ROY, Camille, «Le portrait de M. de Gaspé, d'après *Les Anciens Canadiens*», dans *Les Quarante ans de la Société historique franco-américaine 1899-1939*, Boston, [s. é.], [1940], p. 227.

ROY, Pierre-Georges, «L'auteur des *Anciens Canadiens* en prison», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 11, n° 12 (décembre 1905), p. 368-369.

ROY, Pierre-Georges, *La famille Aubert de Gaspé*, Lévis, [s. é.], 1907, p. 113-130.

ROY, Pierre-Georges, *Fils de Québec*, t. III, Lévis, [s. é.], 1933, p. 32-34.

ROY, Pierre-Georges, *Les Avocats de la région de Québec*, Lévis, [s.é.], 1936, p. 190, 460-461.

ROY, Pierre-Georges, *À travers* Les anciens Canadiens *de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, Ducharme, 1943, 279 p.

ROY, Pierre-Georges, *À travers les* Mémoires *de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, Ducharme, 1943, 296 p.

ROY, Pierre-Georges, *Toutes petites choses du Régime anglais*, t. II, Québec, Garneau, 1946, p. 270-271.

SHEK, Ben Zion, «In the Beginning was the Conquest», *Keeping Canada Together*, Toronto, Amethyst Publications, 1978, p. 12-24.

TASSIE, James S., «Philippe Aubert de Gaspé», dans Robert L. McDougall (dir.), *Our Living Tradition*, Toronto, University of Toronto Press, 1959, p. 55-72.

TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 31-33.

TREMBLAY, Jules, *Autour du roman* Les anciens Canadiens, [s. l. n .é.], 1926, 36 p.

TREMBLAY, Victor-Laurent, «*Les Anciens Canadiens*: une histoire compensatrice», dans Victor-Laurent Tremblay, *Au commencement était le mythe*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 125-175.

3. Articles de périodiques

ANONYME, «Les anciens Canadiens par M. P. A. de Gaspé», *Le Courrier du Canada*, vol. 7, n° 26 (6 avril 1863), p. 2-3.

ANONYME, «*Les anciens Canadiens* par Philippe Aubert de Gaspé», *La Minerve*, vol. 35, n° 90 (21 avril 1863), p. 1-2.

ANONYME, «Chronique de la quinzaine», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. 5, n° 8 (16 avril 1863), p. 113-116.

ANONYME, «Bulletin des publications et des impressions les plus récentes. De Gaspé, *Les anciens Canadiens*» *Journal de l'Instruction publique*, vol. 7, n° 4 (avril 1863), p. 60-61.

ANONYME, «*Les anciens Canadiens*», *La Gazette des campagnes publiée à Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, vol. 2, n° 4 (15 mai 1863), p. 116.

ANONYME, «L'arbre de mai au Canada», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. 6 (1864), p. 151-153.

ANONYME, «*The Canadians of Old*», *The London Review*, vol. 226 (octobre 1864).

ANONYME, «*The Canadians of Old*», *The Dublin Review* (London), nouv. sér., vol. 4, n° 7 (janvier 1865), p. 248-249.

ANONYME, «Bibliographie. *Les anciens Canadiens* par P. A. de Gaspé», *La Presse*, 11e année, n° 200 (18 juin 1906), p. 2.

ANONYME, «*Les anciens Canadiens*», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 9, n° 8 (août 1903), p. 249-253.

ANONYME, «*Les anciens Canadiens*», *Le Propagateur*, bulletin n° 3, [s. d.], p. 2.

ANONYME, «*Les anciens Canadiens*», *Le Propagateur*, bulletin n° 22, [s. d.], p. 14.

ANONYME, «La traduction des Anciens Canadiens», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 46, n° 11 (novembre 1940), p. 329-330.

ANONYME, «L'émouvante histoire de la famille d'Haberville», *La Semaine à Radio-Canada*, vol. 1, n° 31 (11 mai 1951), p. 2.

ANONYME, «Philippe Aubert de Gaspé en prison», *Le Documentaire*, 15e année, n° 4 (novembre1952), p. 110.

ANONYME, «Les sources à consulter», *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, vol. 2, n° 2 (octobre 1967).

BASTIEN, Hermas, «Philippe Aubert de Gaspé», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. 23, n° 18 (3 août 1971), p. 27-28.

BÉGIN, Émile, «‹La danse des sorciers›», *L'Enseignement secondaire*, vol. 21 (1942), p. 390-398. [Explication d'un extrait du chapitre III du roman].

BELLERIVE, Georges, «L'abbé Camille Caisse» et «Georges Monarque», dans *Nos auteurs dramatiques*. [s. l. n. é.], 1933, p. 15 et 177. [Drames tirés des *Anciens Canadiens*]

BOUCHARD, Denis, «*Les anciens Canadiens* par Aubert de Gaspé et *Pélagie-la-Charrette* par Antonine Maillet», *Recherches et travaux*, vol. 20 (1981), p. 7-28.

BRIERLEY, Jane, «Philippe-Joseph Aubert de Gaspé: one of our earliest and most famous official translators», *Circuit*, n° 13 (septembre 1986), p. 15-16.

BRUNET, Berthelot, «Un aimable radoteur», *L'Ordre*, vol. 1, n° 198 (3 novembre 1934), p. 4.

CASGRAIN, Henri-Raymond, «*Les anciens Canadiens*», *La Minerve*, vol. 35, n° 90 (21 avril 1863), p. 1-2 [repris dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 275-278].

CASGRAIN, Henri-Raymond, [pseudonyme: SACERDOS], «Philippe Aubert de Gaspé», *Le Courrier du Canada*, vol. 14, n° 153 (30 janvier 1871), p 2 [repris dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 287-292].

CASGRAIN, Henri-Raymond, «Philippe A. de Gaspé», *Le Courrier du Canada*, vol. 15, nos 4- 7 (8-15 février 1871) [repris avec des additions dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 239-293; *Philippe Aubert de Gaspé*, Québec, Léger Brousseau, 1871, 123 p.; tiré à part des art. précédents, p. 5-115].

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Philippe Aubert de Gaspé et Francis Parkman*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1886, 151 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Beauchemin, 1912, 140 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, « "Les souvenances canadiennes", copie dactylographiée des mémoires inédits de Casgrain, conservée aux Archives du Petit Séminaire de Québec », 5 vol. [v. t. III, p. 64, 68, 76, 86].

CHARPENTIER, Gilles, « Les personnages du sexe », *Annales de l'ACFAS*, vol. 54 (1986), p. 261.

CHARRON, abbé Fortunat, « Notre langue populaire dans *Les anciens Canadiens* », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 21 (1914), p. 369-374.

CHARTIER, Émile, « Littérature canadienne. Philippe Aubert de Gaspé », *Lectures*, nouvelle série, vol. 8 (1962), p. 170-171.

DAGENAIS, André, « Une édition pan-américaine. Une traduction espagnole des *Anciens Canadiens* », *Notre temps*, vol. 1, n° 44 (17 août 1946), p. 5.

DAGENAIS, André, « Une édition espagnole des *Anciens Canadiens* », *Le Droit*, vol. 34, n° 233 (5 octobre 1946), p. 2.

D[AVID], L[aurent]-O[livier], « Feu M. Ph. Aubert de Gaspé », *L'Opinion publique*, vol. 2 (1871), p. 157.

DEGAGNÉ, Narcisse, « Philippe Aubert de Gaspé. Étude littéraire », *La Revue canadienne*, vol. 31 (1895), p. 456-478 et 524-551.

DESCHAMPS, Nicole, « Les anciens Canadiens de 1860 : une société de seigneurs et de va-nu-pieds », *Études françaises*, vol. 1, n° 3 (octobre 1965), p. 3-15.

DESROSIERS, Léo-Paul, « Livres et revues. De Gaspé, Philippe Aubert, *Les anciens Canadiens* », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 15, n° 3 (décembre 1961), p. 450-452.

DOUVILLE, Raymond, « En marge du 70e anniversaire des *Anciens Canadiens* », *La Revue moderne*, vol. 14, n° 10 (août 1933), p. 3.

DUNN, Oscar, [pseudonyme de Charles DE SOULANGES], « Analyse critique des *Anciens Canadiens* », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, vol. 2, n° 70 (17 novembre 1863), p. 1-2.

[FABRE, Hector], « M. de Gaspé », *L'Événement*, 46e année, n° 111 (30 janvier 1871), p. 2.

GIFFARD, Robert, «Philippe Aubert de Gaspé, romantique égaré au pays du Québec», *Concorde*, vol. 8, nos 7-8 (juillet-août 1957), p. 15-17, et n° 9 (septembre 1957), p. 29-30.

GOULET, Élie, «*Les anciens Canadiens*», *Les Cahiers du nursing canadien*, vol. 35, n° 1 (janvier 1962), p. 28.

GOURD, Anne, «*Les anciens Canadiens*», *L'Actualité*, janvier 1966, p. 30.

GRANDBOIS, Alain, «Un type remarquable: Ph. Aubert de Gaspé», *Le Petit Journal*, 9 juin 1963, p. A-42; repris dans Alain Grandbois, *Proses diverses*, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1996, p. 230-233.

GRIMES, E. Margaret, «Philippe Aubert de Gaspé, Historian and Biographer of Canadians of Former Days», *The French Review*, vol. 11 (1937), p. 12-23.

LACOURCIÈRE, Luc, «L'enjeu des *Anciens Canadiens*», *Les Cahiers des Dix*, vol. 32 (1967), p. 223-254.

LACOURCIÈRE, Luc, «Le triple destin de Marie-Josephte Corriveau (1733-1763)», *Les Cahiers des Dix*, vol. 33 (1968), p. 213-242.

LACOURCIÈRE, Luc, «Le destin posthume de la Corriveau», *Les Cahiers des Dix*, vol. 34 (1969), p. 239-271.

LACOURCIÈRE, Luc, «Présence de la Corriveau», *Les Cahiers des Dix*, vol. 38 (1973), p. 229-264.

LACOURCIÈRE, Luc, «Philippe Aubert de Gaspé, 1786-1871», *Les Cahiers des Dix*, vol. 41, 1976, p. 191-204 [repris dans G. H. DAGNEAU, *Rapport de la semaine d'histoire tenue à Québec du 10 au 16 mai 1976 sous le thème «Québec 1800-1835»*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1977, p. 77-91].

LAROQUE DE ROQUEBRUNE, Robert, «Philippe Aubert de Gaspé», *L'Action*, vol. 3, n° 156 (4 avril 1914), p. 4.

LAROQUE DE ROQUEBRUNE, «Famille sans-nom», *Nova Francia*, vol. 3 (1928), p. 189-190.

LEGAULT, Roland, «*Les anciens Canadiens* de P. A. de Gaspé», *L'École canadienne*, vol. 36, n° 2 (octobre 1960), p. 123-127, et n° 3 (novembre 1960), p. 181-185.

LE MOINE, Roger, «*Les anciens Canadiens* ou l'envers de *Charles Guérin*», *Les Cahiers des Dix*, vol. 49 (1994), p. 139-158.

LE MOINE, Roger, «Philippe Aubert de Gaspé et les affaires du "bon gentilhomme"», *Les Cahiers des Dix*, vol. 57 (2003), p. 299-321.

LENNOX, John W., «Gothic variations: de Gaspé's *Les anciens Canadiens* and Cable's *The Grandissimes*», *Essays on Canadian Writing*, vol. 29 (été 1984), p. 128-141.

LENNOX, John W., «*Les Anciens Canadiens*: Aubert de Gaspé and Scott», *British Journal of Canadian Studies* (Édimbourg), vol. 7, n° 1 (1992), p. 39-48.

LESSARD, Marie, «Narration et écriture de l'Histoire. Paradigme narratif de la chute et du salut et récits de conquête», *Textual Studies in Canada 5. Canada's Journal of Cultural Literacy*, The University College of the Cariboo (Kamloops, Colombie-Britannique), 1994, p. 84-94.

MCKENZIE, Marjorie, «Canadian History in the French-Canadian Novel», *Queen's Quarterly*, vol. 34 (1926-1927), p. 63-77, et 203-214.

MACRI, F. M., «Philippe Aubert de Gaspé, Son and Father», *Journal of Canadian Fiction*, vol. 2, n° 3 (été 1973), p. 49-55.

MONTPETIT, André-Napoléon, «Bibliographie. *Les anciens Canadiens*», *Le Colonisateur*, vol. 2, nos 29-32 (14-24 avril 1863), p. 1.

MORALE, Francesca, «Un étrange écrivain de contes et de légendes populaires du Canada au XIXe siècle: Philippe Aubert de Gaspé», *Canada ieri e oggi 2*. Atti del 7° Convegno internazionale di studi canadesi, Acireale, Catalia, 18-22 maggio 1988, 1-Sezione francofona, Bibioteca della ricerca, Cultura straniera, Schena editore, 1989, p. 353-365.

PARIZEAU, Gérard, «Deux seigneurs du Bas-Canada: Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871) et Joseph Papineau (1752-1841)», *Assurances*, 1972, p. 1-29; 1974, p. 29-65 [repris dans *La Société canadienne-française au XIXe siècle*, Montréal, Fides, [1975], p. 357-380].

PINEAULT-LÉVEILLÉ, Ernestine [pseudonyme Joyberte SOULANGES], «Blanche d'Haberville», *L'Action française*, vol. 4 (1920), p. 121-123.

PROVOST, Augustin, «*Les anciens Canadiens* et M. de Gaspé», *La Minerve*, vol. 38, n° 21 (26 octobre 1865), p. 2.

RAUDSEPP, Enn, « Patriotism and Class Interest in *Les anciens Canadiens* », *Journal of Canadian Fiction*, vol. 30 (1980), p. 106-113.

R., E., « Soirée dramatique des rhétoriciens », *L'Abeille du Petit Séminaire de Québec*, vol. 13, n° 16 (31 décembre 1879), p. 63-64.

R., L., « *Les anciens Canadiens* », *Lectures*, vol. 3, n° 5 (1er novembre 1956), p. 35.

RIESE, Laure, « Philippe Aubert de Gaspé », *Le Cerf-Volant* (Paris), n° 20 (janvier 1958), p. 47-49.

ROY, Camille, « Étude sur *Les anciens Canadiens* », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2e série, vol. 12 (1906), sect. 1, p. 83-118. [repris en partie dans *La Nouvelle-France*, vol. 5, n° 10 (octobre 1906), p. 476-484, avec variantes dans *Nouveaux essais sur la littérature canadienne*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1914, p. 1-63, et avec de nouvelles variantes dans *Romanciers de chez nous*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1935, p. 11-62].

ROY, Camille, « Philippe Aubert de Gaspé d'après *Les anciens Canadiens* », *La Nouvelle-France*, vol. 8 (1909), p 158-168.

ROY, Camille, « Causerie littéraire. Le style des *Anciens Canadiens* », *La Nouvelle-France*, vol. 9 (1910), p. 5-13.

ROY, Camille, « *Blanche d'Haberville* », *L'Enseignement secondaire*, vol. 11 (1931), p. 101.

ROY, Pierre-Georges, « *Les anciens Canadiens* de M. de Gaspé », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 44, n° 3 (mars 1938), p. 91-92.

THIBAULT, Norbert, « Études littéraires VII. *Les anciens Canadiens* par P. A. de Gaspé », *Le Courrier du Canada*, vol. 10, nos 33, 34 et 36 (20, 23 et 27 avril 1866).

C — AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

ANONYME, « Philippe Aubert de Gaspé », *Le Propagateur*, vol. 6, nos 5-6 (janvier-février 1919), p. 1,15. [repris dans *Biographies et portraits d'écrivains canadiens* (1re série). Études publiées dans *Le Propagateur*, bulletin bibliographique de la Librairie Beauchemin, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 89-94].

AUBERT DE GASPÉ, Philippe-Joseph, «Une lettre de P. A. de Gaspé à sa fille, M^me^ Fraser», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 58 (1952), p. 115-116.

BÉDIER, Joseph, et Paul Hazard, *Littérature française*, nouvelle édition, Paris, Larousse, [1948-1949], 2 vol. [v. vol. 2, p. 489].

BOIVIN, Aurélien, *Le conte littéraire québécois au XIX^e^ siècle. Essai de bibliographie critique et analytique*, préface de Maurice Lemire, Montréal, Fides, 1975, p. 34-38.

BENDER, Louis-Prosper, *Literary Sheaves...*, Montréal, Dawson Brothers, 1881, p. 63-68.

BURQUE, François-Xavier, «Les mots populaires dans la littérature canadienne-française», *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 4, (1905-1906), p. 61-62, 101-102, 142-145, 182-184.

CASGRAIN, Henri-Raymond, [pseudonyme : UN LITTÉRATEUR], «François de Bienville», *Le Courrier du Canada*, vol. 14, n° 121 (14 novembre 1870), p. 2 [repris dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 271-272].

DESCHÊNES, Gaston, *L'année des Anglais, la Côte-du-Sud à l'heure de la Conquête*, Québec, Éditions du Septentrion, 1988, p. 38, 103, 116-117.

F., E., «L'histoire, la poésie et le roman français canadien», *La Minerve*, vol. 46, n° 160 (23 mars 1874), p. 2.

FERRON, Jacques, «Le chanoine botté et le seigneur en chemise», *Le Maclean*, vol. 11, n° 9 (septembre 1971), p. 46-48.

FORGET, Anastase, *Histoire du Collège de L'Assomption*, Montréal, Imprimerie Populaire, [1933], p. 202-203, 288-295, 436, 493.

FRASER, Ian Forbes, *The Spirit of French Canada*, New York, Columbia University Press, 1939, p. 29-32, 149-150.

GÉRIN, Léon, «L'histoire véritable de deux revues québécoises [*Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*]», *Le Canada français*, vol. 13, n° 1 (1925), p. 1-27.

GILBERT, Antoine, «À travers les ouvrages du terroir», *Le Nationaliste*, vol. 15, n° 2 (24 février 1918), p. 2.

GIROUARD, Laurent, «Phillippaubert», *Parti-pris*, vol. 1, n° 6 (mars 1964), p. 59.

HARE, John, *Contes et nouvelles du Canada français 1778-1859*, préface de David M. Hayne, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, vol. 1, 1971, p. 69-80.

LORANGER, Jean-Aubert, «Curieux diptique. De Philippe Aubert de Gaspé à Roger Brien», *Le Jour*, vol. 1, n° 41 (25 juin 1938), p. 8.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique, «La plantation du mai dans le bon vieux temps», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 26 (1920), p. 154-156.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique, «Les sorcières de l'île d'Orléans», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 35 (1929), p. 51-52.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique, «Les pendus encagés», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 37 (1931), p. 427-432.

MATIVAT, Daniel, *Le métier d'écrivain au Québec (1840-1900) Pionniers nègres ou épiciers des lettres?*, Montréal, Triptyque, 1996, 510 p.

MORGAN, Henry James, *Bibliotheca canadensis...*, Ottawa, G. E. Desbarats, 1867, p. 99.

OUELLET, Gérard, *Ma paroisse Saint-Jean-Port-Joly*, Québec, Les Éditions des Piliers, 1946, xvi, 348 p.

POTVIN, Damase, «Les médecins des *Mémoires* et des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. 6 (18 mai 1954), p. 89.

POTVIN, Pascal, et Arthur MAHEUX, «Les correspondants de l'abbé Henri Raymond Casgrain», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 3e série, vol. 37 (1943), section 1, p. 79-88. [Le Fonds Casgrain des Archives du Petit Séminaire de Québec contient 5 lettres de Philippe Aubert de Gaspé à l'abbé Casgrain.]

REANEY, James, «Tales of the Great River: Aubert de Gaspé and John Richardson», *Mémoires de la Société Royale du Canada / Transactions of the Royal Society of Canada*, vol. 14 (1976), p. 159-171.

ROBIDOUX, Réjean, «*Les Soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien* dans le mouvement littéraire québécois de 1860», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 28 (1958), p. 411-452; repris dans Réjean Robidoux, *Fonder une littérature nationale. Notes d'histoire littéraire*, Ottawa, Éditions David, 1994, p. 11-133.

ROBIDOUX, Réjean, «Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31 (1961), p. 209-229; repris dans Réjean Robidoux, *Fonder une littérature nationale. Notes d'histoire littéraire*, Ottawa, Éditions David, 1994, p. 147-180.

ROY, Pierre-Georges, «Les légendes canadiennes», *Les Cahiers des Dix*, n° 2, 1937, p. 73-76.

ROY, Joseph-Edmond, «La fête du mai», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 20 (1924), p. 146-152.

SYLVESTRE, Guy, «Lettre à Jenny: l'homme et l'œuvre», *Notre temps*, vol. 7, n° 29 (17 mai 1952), p. 3.

TRUDEL, Marcel, *L'Influence de Voltaire au Canada*, Montréal, Fides, 1945, t. I, p. 41, 43; t. II, p. 138-139, 259.

WATERSON, Elizabeth, «The Politics of Conquest in Canadian Historical Fiction», *Mosaic*, vol. 3, n° 1 (automne 1969), p. 116-124.

WYCZYNSKI, Paul, «Panorama du roman canadien-français», dans *Archives des lettres canadiennes*, vol. 3: *Le Roman canadien-français*, Montréal et Paris, Fides, [1964], p. 11-35.

Table des matières

Introduction 7

Établissement du texte 71

Sigles et abréviations 77

Chronologie 79

Les Anciens Canadiens

Chapitre premier: *La sortie du collége* 85

Chapitre deuxième: *Archibald Cameron of Locheill – Jules d'Haberville* 95

Chapitre troisième: *Une nuit avec les sorciers* 109

Chapitre quatrième: *La Corriveau* 123

Chapitre cinquième: *La débâcle* 135

Chapitre sixième: *Un souper chez un seigneur canadien* 159

Chapitre septième: *Le manoir d'Haberville* 185

Chapitre huitième: *La fête du mai* 203

Chapitre neuvième: *La Saint-Jean-Baptiste* 213

Chapitre dixième: *Le bon gentilhomme* 227

Chapitre onzième: *Légende de madame d'Haberville* 247

Chapitre douzième: *Incendie de la Côte du Sud* 261

Chapitre treizième: *Une nuit avec les sauvages* 275

Chapitre quatorzième: *Les plaines d'Abraham* 295

Chapitre quinzième: *Le naufrage de «l'Auguste»* 315

Chapitre seizième: *De Locheill et Blanche* 333

Chapitre dix-septième: *Le foyer domestique* 363

Chapitre dix-huitième: *Conclusion* 379

Notes et éclaircissements 399

Notes 473

Variantes 505

Annexe 759

Bibliographie 763

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise. Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*
édition critique par Yvette Francoli
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Philippe Aubert de GASPÉ, *Les Anciens Canadiens*
édition critique par Aurélien Boivin, Maurice Lemire,
Yvan G. Lepage et Jean-Louis Major
2007, 783 p.

Claude GAUVREAU, *Lettres à Paul-Émile Borduas*
édition critique par Gilles Lapointe
2002, 462 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Correspondance*
édition critique par Bernard Chassé
2003, 746 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*
édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ
Nouvelle Relation de la Gaspesie
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Michel Lemaire
2002, 712 p.

Claire MARTIN, *Dans un gant de fer*
édition critique par Patricia Smart
2005, 664 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde
2000, 470 p.

Nicolas PERROT, *Mœurs, coutumes et religion des Sauvages*
de l'Amérique septentrionale
édition critique par Pierre Berthiaume
2004, 583 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN
Relation des avantures de Mathieu Sagean, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.

Félix-Antoine SAVARD
Menaud maître-draveur
édition critique par Yvan G. Lepage
2004, 783 p.



MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada
2007